This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Arch Bibl
3
2

257 cl 14/10

R 10 4c 127

4 .1. 49/10

R Ca 1 47cl

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICES ET EXTRAITS
DES MANUSCRITS
DE
LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI,
ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS

DE

LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI,

ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES,

PUBLIÉS PAR L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE;

Faisant suite aux Notices et Extraits lus au Comité établi dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

TOME DIXIÈME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

1818.

257. d. 23.

R. 10 : 4° 127

Digitized by Google

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·
DOCTRINA NOBIS INCREVIT

Digitized by Google

TABLE DES NOTICES

Contenues dans ce volume.

PREMIÈRE PARTIE.

Définitions. Ouvrage du Seïd Schérif Zeïn-eddin Abou'lhasan Ali, fils de Mohammed, Djordjani. Par M. Silvestre de Sacy. . . . . Page 1.

Livre de Calila et Dimna, traduit en Persan par Abou'lmaali Nasr-allah, fils de Mohammed fils d'Abd-alhamid, de Gazna. Par le même. . . . . 94.

Appendix à la Notice précédente.

N.° I.er *Extrait du Schah-namèh, concernant la mission de Barzouyèh dans l'Inde, et le Livre de Calila*. . . . . 140.

N.° II. *Traduction du morceau précédent du Schah-namèh*. . . 147.

N.° III. *Extrait des Vies des hommes illustres d'Ebn-Khilcan, concernant Abd-allah Ebn-almokaffa*. . . . . 154.

N.° IV. *Texte de l'extrait précédent d'Ebn-Khilcan*. . . . . 162.

N.° V. *Extrait du Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, concernant le Livre de Calila*. . . . . 168.

N.° VI. *Chapitre du Fils du Roi, et de l'Oiseau*. . . . . 176.

Le Parangon de la science. Traduction Persane du Livre de Calila, faite par le vizir Abou'lfazl. Par le même. . . . . 197.

L'Électuaire des cœurs, ou Traduction Persane du livre Indien intitulé Hitoupadésa, *par Tadj-eddin.* Par le même. . . 226.

Table des Fables contenues dans la Traduction en hindoustani *du* Hitoupadésa. . . . . 261.

Digitized by Google

Addition à la Notice de la traduction Persane du Livre de Calila et Dimna par Abou'lmaali Nasr-allah. Par M. SILVESTRE DE SACY. . . . . Page 265.

Notice sur les quatre Livres moraux attribués communément à Confucius. Par M. ABEL-RÉMUSAT. . . . . 269.

Notes . . . . . 398.

Addition aux différentes Notices sur les Traductions des Fables de Bidpai, insérées dans les tomes IX et X de ce recueil. Par M. SILVESTRE DE SACY. . . . . 427.

SECONDE PARTIE.

Notice de l'Ouvrage intitulé Liber de Dina et Kalila, *manuscrits Latins de la Bibliothèque du Roi, n.os 8504 et 8505.* Par M. SILVESTRE DE SACY. . . . . 3.

Appendix à la Notice précédente.

N.° I. *Chapitre II de la Traduction de Raimond* . . . . . 48.

N.° II. *Chapitre XI de la Traduction de Raimond, qui est le IX.e du* Directorium humane vite *de Jean de Capoue* . . 49.

Notice des Manuscrits Latins de la Bibliothèque du Roi, n.os 8630 A, 8566 A, 2923, contenant les Lettres à Étienne, successivement abbé de Saint-Euverte d'Orléans, et de Sainte-Geneviève, à Paris, puis évêque de Tournai. Par M. J. J. BRIAL. . . . . 66.

Notice des Lettres inédites de Diogène le Cynique, contenues dans les Manuscrits 1353 et 398 du Vatican. Par M. BOISSONADE. . . . . 122.

Appendice . . . . . 279.

Additions et Corrections . . . . . 289.

Table pour la Notice précédente . . . . . 290.

FIN DE LA TABLE.

NOTICES

Digitized by Google

NOTICES ET EXTRAITS
DES MANUSCRITS
DE LA
BIBLIOTHÈQUE DU ROI,
ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES.

تعريفات *

DÉFINITIONS.

OUVRAGE du Seïd Schérif Zeïn-eddin Abou'lhasan Ali, fils de Mohammed, Djordjani.

Manuscrit Arabe de la Bibliothèque du Roi, n.° 1326, comparé avec deux autres manuscrits.

Par M. SILVESTRE DE SACY.

L'OUVRAGE que je me propose de faire connoître dans cette Notice, quoiqu'il soit de peu d'étendue, peut être considéré comme l'un des plus importans parmi les manuscrits Arabes que possède la Bibliothèque du Roi. C'est un Dictionnaire des termes techniques de la grammaire, de la prosodie, de la théologie, de la jurisprudence, des sciences philosophiques, de la doctrine mystique des Sofis, &c. On peut dire qu'il forme un supplément nécessaire aux dictionnaires de la langue Arabe, publiés jusqu'à ce jour, même aux dictionnaires Arabes si renommés de Djewhari

* Tarifat.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

et de Firouzabadi. Il y a long-temps qu'il a attiré mon attention, et je l'ai cité quelquefois dans ma Chrestomathie Arabe. Je me serois occupé plutôt de le faire connoître par une notice détaillée, si je n'eusse été arrêté par l'imperfection du seul manuscrit qu'en possède la Bibliothèque du Roi. Aujourd'hui que j'en ai deux autres manuscrits, qui m'ont été envoyés de Constantinople, je me vois en état d'en donner une notice plus satisfaisante; et je ne veux point différer plus long-temps l'exécution de ce projet, formé il y a plusieurs années.

Le manuscrit de la Bibliothèque du Roi ne porte d'autre titre que celui de تعريفات, c'est-à-dire, *Définitions.* Une main différente de celle qui a copié ce volume a écrit sur la même page où se lit le titre du livre, مولّف هذا الكتاب السيّد الشريف رحمة الله عليه ولوالديه ولعشيرته *L'auteur de ce livre est le Seïd Schérif: que la miséricorde de Dieu soit sur lui, sur ses père et mère, et sur toute sa famille.* Une note qui termine le volume, nous apprend qu'il a été écrit en 958 de l'hégire [1551]. Ce manuscrit a porté autrefois le n.° 637, et c'est sous ce n.° que d'Herbelot l'a indiqué dans sa Bibliothèque Orientale, aux mots *Tarifat* et *Giorgiani.* Il est de format *in-8.°*, ou petit *in-4.°*, et a 71 feuillets.

Des deux manuscrits que j'ai reçus de Constantinople, l'un m'appartient, l'autre appartient à M. de Volney, qui a bien voulu le laisser à mon usage. Ils sont tous deux du même format que celui de la Bibliothèque du Roi. Le mien a pour titre تعريفات سيّدى, c'est-à-dire, *Définitions du Seïd;* celui de M. de Volney, تعريفات سيّدى نفيس الأنفس, *Définitions du Seïd, (livre) du plus grand prix.*

Au surplus, le véritable titre du livre n'est autre que تعريفات *Définitions;* et c'est sous ce titre qu'il est indiqué par Hadji-Khalfa dans son Catalogue des livres Arabes, Persans et Turcs. Voici ce qu'en dit ce bibliographe:

تعريفات للفاضل العلّامة السيّد الشريف محمد الجرجانى المتوفّى

Digitized by Google

سنة ست عشرة وثمانماية مختصر جمع تعريفات الفنون على الحروف

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Définitions : Ouvrage du savant très-excellent le Seïd Schérif Mohammed Djordjani (1), mort en l'année 816. C'est un abrégé qui réunit, suivant l'ordre alphabétique, les définitions des termes qui appartiennent aux différentes sciences.

Hadji-Khalfa ajoute :

وللمولى الفاضل احمد بن سليمان بن كمال باشا المتوفى سنة اربعين وتسعماية زاد فيه بعض زيادات مفيدة وتاليف لطيف للبادى سماه التوقيف وسياتى

Le docteur excellent Ahmed ben-Soleïman, fils de Kémal-pascha, mort en 940, a fait quelques additions utiles à cet ouvrage. Il y a aussi un ouvrage bien fait de ce même genre, composé par *Mobadi* (2), qui l'a intitulé *Altawkif.* Nous en parlerons dans la suite.

D'Herbelot, au mot *Tarifat,* a fait usage de cet article de Hadji-Khalfa; mais il a supposé mal-à-propos que ce bibliographe attribuoit à Kémal-pascha-zadèh, c'est-à-dire, à Ahmed ben-Soleïman, fils de Kémal-pascha, outre des additions au *Tarifat* de Djordjani, un autre ouvrage du même genre, intitulé *Altawkif,* comme celui dont l'auteur est *Mobadi.*

Au mot توقيف, on lit dans Hadji-Khalfa : توقيف على مهمات التعاريف للشيخ عبد الرؤف محمد المنادى المصرى المتوفى سنة ثلثين والف تقريبا *Instruction sur les difficultés des Définitions, par le scheïkh Abd-alraouf Mohammed Monadi Misri, mort en l'année 1030 environ.*

Il y a, dans ce que dit Hadji-Khalfa, plusieurs fautes. La première est dans le nom de Djordjani, qu'il nomme *Mohammed,*

(1) Au lieu de الجرجانى, un des manuscrits porte الجهانى : c'est une faute.

(2) Au lieu de للبادى *Mobadi,* on lit dans d'autres manuscrits للنادى *Monadi,* et للمناوى *Menawi.* Peut-être, au lieu de وللمولى, faut-il lire والمولى, ce qui donneroit plus de clarté au texte de Hadji-Khalfa. Au reste, on peut supposer que cet auteur a voulu dire : « Cet ouvrage appartient aussi au docteur excellent Ahmed..... qui y a fait quelques additions utiles. »

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

au lieu de علي بن محمد *Ali ben-Mohammed.* Hadji-Khalfa n'a point commis cette faute aux articles آداب العلام عضد الدين et مفتاح العلوم : il y nomme notre auteur *le Seïd Schérif Ali ben-Mohammed, mort en 816.* Dans ses Tables chronologiques imprimées à Constantinople, en parlant, sous l'année 816, de la mort de Djordjani, le même Hadji-Khalfa le nomme seulement *le savant Seïd Schérif Djordjani*, وفات علامة سيّد شريف جرجانى.

Pag. 102.

La seconde faute concerne la date de la mort de Kémal-pascha-zadèh, rapportée ici à l'année 940, tandis que dans les Tables chronologiques elle est indiquée sous l'année 941. Peut-être faut-il lire ici سنة احدى واربعين وتسعماية *en l'année 941.*

Pag. 118.

Je vais transcrire la vie très-abrégée de Djordjani, qui se trouve dans le منهل الصافى d'Abou'lmahasen, dictionnaire historique dont j'ai parlé ailleurs.

Chrestom. Ar. t. II, p. 413.

الشريف الجرجانى

على بن محمد بن على السيّد الشريف العلّامة عالم الشرق زين الدين ابو الحسن الجرجانى الحنفى المعروف بالشريف الجرجانى العالم المشهور كان امام عصره ووحيد دهره وكان امامًا عالمًا بارعًا مفننًا لاسيّما فى العلوم العقليّة فانه كان فيها اعجوبة زمانه وكان يحضر مجلس تيمورلنك ووقع له بحضرة تيمور مع العلّامة سعد الدين التفتازانى مناظرات ومباحثات وكان يظهر الشريف فى البحث ويتقدّم على سعد الدين غير مرّة وكان له اتباع وطلبة يعظّمونه ويبالغون فى تعظيمه وكان متصدّرًا للاقراء والاشتغال والتدريس والفتيا والتصنيف وصنّف كتبًا كثيرة من ذلك شرح كتاب التحرير للنصير الطوسى وحلّ مشكله وشرح كتاب المفتاح للسكاكى شرحًا بديعًا وشرح

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

كتاب المواقف للعضد وكتب حاشية كبيرة على المشكاة وغير ذلك وقدم القاهرة في مبداء امره وقرا بها شرح المواقف على العلامة مبارك شاه تلميذ المصنف وعلى غير واحد ثم عاد الى العجم وبرع واشتهر وشاع ذكره وبعد صيته حدثني غير واحد من تلامذته انه كان شيخا ابيض اللحية نيرا وضيعا ذا فصاحة وطلاقة رشيق العبارة مجاجا عارفا بطرق المناظرة والبحث قويا في الاحتجاج طويل الروح محققا متمسكا من عقله وقوله ملازما للاشتغال والاشغال الى ان توفي سنة اربع عشرة وثمانماية وقيل غير ذلك قرأت بخط العلامة شهاب الدين احمد بن عربشاه الدمشقي الحنفي رحمه الله ما صورته واخذت عن الشريف محمد الجرجاني فما ادرى اراد به صاحب الترجمة وسماه محمدا ام اراد ولده العلامة محمد بن الشريف هذا والله اعلم

Le Schérif Djordjani. Ali, fils de Mohammed, fils d'Ali, le Seïd Schérif, le très-docte, le docteur de l'Orient, Zeïn-eddin Abou'lhasan Djordjani, de la secte d'Abou-Hanifa, connu ordinairement sous le nom du Schérif Djordjani, savant très-célèbre, étoit le modèle de son âge, et l'homme unique de son temps. C'étoit un docteur très-distingué, orné de connoissances variées, particulièrement dans les sciences rationnelles; dans ce genre-là, il étoit la merveille de son siècle. Il se trouvoit dans la société de Tamerlan: il eut, en présence de ce prince, des disputes et des discussions littéraires avec le très-docte Saad-eddin Taftazani (1). Plus d'une fois Djordjani eut l'avantage dans la dispute, et l'emporta sur Saad-eddin. Il avoit des partisans et des étudians qui poussoient l'estime pour lui à un très-haut point. Il tenoit le premier rang, soit qu'il exerçât des étudians, qu'il travaillât, qu'il professât, qu'il donnât des consultations juridiques, ou qu'il composât des ouvrages. Il est auteur de plusieurs livres, entre autres, d'un commentaire sur le *Tahrir* (2) de Nasir-eddin Tousi, et d'une

(1) Saad-eddin Masoud Taftazani, mort en 792 de l'hégire, suivant les Tables chronologiques de Hadji-Khalfa. Selon Ebn-Arabschah, dans la vie de Timour, *tom. II, pag. 868*, il mourut au commencement de 791. *Voyez* d'Herbelot, Biblioth. Or. au mot *Takhtazani*.

(2) C'est l'ouvrage intitulé كتاب اقليدس تحرير الحكيم .... محمد بن محمد المشتهر بنصير الدين الطوسي imprimé à Scutari, en 1226 de l'hégire [1811 de J. C.].

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

explication des difficultés de ce livre ; d'un commentaire excellent sur le *Miftah* de *Sékaki* (1) ; d'un commentaire sur le *Mawakif* d'Adhad-eddin (2), d'une glose très-considérable sur le *Mischcat* (3), &c. Il vint d'abord au Caire, où il étudia sous le très-docte Mobarecschah (4), disciple de l'auteur du *Mawakif* et sous d'autres maîtres, le commentaire de ce livre. Ensuite il retourna en Perse, où il se fit connoître et acquit une grande célébrité et une réputation qui se répandit au loin. Plusieurs de ses disciples m'ont dit que c'étoit un vieillard qui avoit la barbe blanche, le teint éclatant, un extérieur commun, s'exprimoit avec pureté et facilité, et en termes énergiques, étoit habile dans la dispute, bien instruit de toutes les ressources de l'art de disputer et de discuter, très-adroit à trouver des argumens, avoit l'haleine longue, étoit exact, maître de sa raison et de ses discours, toujours occupé à travailler lui-même ou à faire travailler d'autres : il conserva ce caractère jusqu'à sa mort, arrivée en l'année 814 : on varie sur la date de son décès.

Cet ouvrage n'est point une traduction des *Elémens* d'Euclide, et est différent de la traduction Arabe de ces *Elémens* avec un commentaire du même Nasir-eddin, imprimée à Rome, en 1594. Hadji-Khalfa parle du *Tahrir* de Nasir-eddin, au mot اقليدس. *Voyez* d'Herbelot, Bibl. Or. aux mots *Nassir-eddin*, et *Tahrir ;* Abou'lféda, *Annal. Mosl.* t. V, p. 37.

(1) Il s'agit du مفتاح العلوم de Séradj-eddin Abou-Yakoub Yousouf ben-Abibecr Sékaki, mort en 626 [1228-9]. Hadji-Khalfa, à l'article de cet ouvrage, fait mention du commentaire de Djordjani. *Voyez* la Biblioth. Or. aux mots *Mefiah* et *Sécaki.*

(2) Le *Mawakif* مواقف فى علم الكلام est un ouvrage très-célèbre du kadhi Adhad-eddin Abd-alrahman ben-Ahmed Aïdji, mort, suivant Hadji-Khalfa, en 756 [1355]. Ce livre a eu un grand nombre de commentateurs parmi les savans les plus illustres. Hadji-Khalfa fait mention, à l'article de ce livre, du commentaire de Djordjani, et dit avoir appris d'une note écrite de la main même de Djordjani, qu'il avoit terminé ce commentaire à Samarcande, au commencement de 807. Ce bibliographe ne paroît pas faire grand cas de ce commentaire de Djordjani. Il y a dans cet article de Hadji-Khalfa, du moins dans l'exemplaire dont je fais usage (n.° 733), deux fautes assez graves. Djordjani y est nommé *Mohammed ben-Mohammed* au lieu de *Ali ben-Mohammed ;* et il y est dit *mort en 861*, au lieu de *mort en 816.*

Pococke a fait très-fréquemment usage du *Mawakif* dans les notes du *Specimen historiæ Arabum*, sans en indiquer l'auteur, dont le nom ne lui étoit apparemment pas connu.

Voyez la Bibliothèque Orientale, aux mots *Aïge* et *Maouakef.*

(3) Il y a plusieurs livres intitulés *Mischcat* ou *Mischcat alanwar*, مشكاة الانوار. Je pense qu'il s'agit ici de celui de l'imam Abou-Hamid Mohammed Gazali de Tous, mort en 504 de l'hégire [1110-1]. *Voyez* Abou'lféda, *Annal. Mosl.* t. III, pag. 375.

(4) D'Herbelot, au mot *Mobarecschah*, dit que ce docteur, qui fut maître de Djordjani, mourut en l'année 766. Je crois qu'il a été trompé par un article de Hadji-Khalfa, qu'il n'a pas lu avec assez d'attention. Ce bibliographe, en parlant du livre intitulé *Matali alanwar* مطالع الانوار فى المنطق, ouvrage de Séradj-eddin Mahmoud Ormawi, mort en 672 [1273-4], dit qu'il y a un commentaire sur ce traité de logique, qui a pour auteur Kotb-eddin Mohammed ben-Mohammed Razi, mort en 766, et que le Seïd Schérif Ali ben-Mohammed Djordjani, mort en 816, a écrit des gloses marginales sur ce commentaire, lorsqu'il étudioit la logique sous Mobarecschah. La date de 766 est donc celle de la mort de Kotb-eddin-Razi, comme on le lit aussi dans les Tables chronologiques de Hadji-Khalfa, et non celle de la mort de Mobarecschah.

Digitized by Google

J'ai vu écrit de la main du très-docte Schéhab-eddin Ahmed ben-Arabschah Dimaschki Hanéfi, les mots suivans : *J'ai reçu les leçons du Schérif Mohammed Djordjani.* Je ne sais s'il a voulu parler de Djordjani auquel est consacré cet article, que dans ce cas il auroit nommé *Mohammed*, ou s'il a entendu parler de son fils, le savant Mohammed, fils du Schérif.

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

On voit qu'Abou'lmahasen place la mort de Djordjani deux ans plutôt que ne le fait Hadji-Khalfa. Quant à ce qu'il dit relativement à Ahmed ben-Arabschah, il est vraisemblable que cet écrivain aura donné par erreur à Djordjani le nom de *Mohammed :* car dans son Histoire de Tamerlan, il l'appelle السيّد الشريف محمد الجرجانى *le Seïd Schérif Mohammed Djordjani*, et ajoute qu'il est mort à Schiraz.

Pag. 868.

Le *Habib alseïr* ou *Habib alsiyar* حبيب السير, de Khondémir me fournit aussi une courte biographie de Djordjani, que je crois convenable de transcrire ici.

Habib alseïr, t. III, f.° 179 rec. man. de le Gentil, n.° 142.

الجرجانى در سنه ۷۴۰ در قريهٔ طاغو از اعمال استراباد قدم از كتم (1) عدم بعالم وجود نهاده فضاى جرجان بل (2) تمام جهانرا بيمن مقدم شريف مشرّف كردانيد وبعد از ترقّى بسنّ رشد وتميز اغاز تحصيل فرموده در اندك زمانى سرآمد محقّقان عالم ومقتداى مدقّقان علماى محترم كرديد در (3) روضة الصفا مسطورست كه در سنه ۷۷۹ كه شاه شجاع بن مظفر در قصر زرد اقامت داشت امير سيّد شرف (4) الدين بنواحى اردو رسيده خواست كه با پادشاه ملازمت نمايد واورا بى واسطه بحال خويش دانا كرداند در آن اثنا مولانا سعد الدين مسعود انسى را ديد كه بخدمت شاه شجاع ميرود وخود را در لباس لشكريان بوى نموده كفت كه مردى غريب وتير اندازم واز ولايت مازندران باين داعيه

(1) Le manuscrit porte كتم.

(2) Le man. porte با.

(3) Le man. porte از روضة.

(4) Je lis شريف زين الدين.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

آمده ام که در نظر پادشاه سه چوبه تیر اندازم امید آنکه بهنکام فرصت ملتمس مرا بعرض رسانید ودر رکاب مولانا سعد الدین تا در بارکاه پیاده آمد مولانا کفت تو درهمین موضع توقّف نمای تا من رخصت دخول حاصل کنم وچون مولانا بشرف ملاقات پادشاه فایز شد سخن تیر انداز غریب را عرض کرد شاه شجاع فی الحال اورا طلبید وامیر سیّد شرف (1) ببارکاه درآمده چون شاه از کیفیّت تیر اندازی پرسید جزوی که از نتایج طبع شریف او مشتمل بر اعتراضات اصحاب تصانیف بود از بغل بیرون آورد وبدست شاه شجاع داد وشاه از مطالع (2) آن صحیفه بحال امیر سیّد شریف دانا شده مراسم تعظیم وتکریم بتقدیم رسانید ونقد وجنس بسیار انعام فرموده آنجناب را همراه خویش بشیراز برد ومنصب تدریس دار الشفای خود را بآن سیّد فضیلت انتما تفویض کرد وسیّد شریف ده سال در فارس بافادهٔ اهل فضل وکمال پرداخته در سنه ۷۸۹ که امیر تیمور شیراز را فتح کرد حکم فرمود که آنجناب بسمرقند تشریف برد وجناب سیادت پناهی افادت دستکاهی بموجب فرمان واجب الاذعان بدان بلده شتافته تا زمان فوت آنحضرت انجا می بود ودر آن اوقات میان آنجناب ومولانا سعد الدین التفتازانی مباحثات روی نمود ودر اکثر مجالس امیر سیّد شریف بسبب حدّت طبع وجودت ذهن بر جناب مولوی در بحث غلبه کرد بیت خدای که بالا وپست آفرید ، زبر دست وزیر دست دست (3) آفرید ، وچون امیر تیمور بجهان جاودان (4)

(1) Je lis شریف.
(2) Peut-être faut-il lire مطالعه.
(3) Le man. porte زیر دست وبهر دست دست آفرید, ce qui ne donne aucun sens.
(4) Le man. porte وجاودان.

انتقال

انتقال نمود نوبت دیگر آن قدوهٔ اولاد خیر البشر ومقتدای علمای دانشور از ما وراء النهر بشیراز شتافت ودر آن دیار فی سنه ۸۱۶ وفات یافت مصنّفات امیر سیّد شریف بسیارست ودر غایت اشتهار وبر اکثر کتب متداولهٔ متقدّمین ومتاخّرین حواشی دقت (۱) آیین بلاغت قرین دارد چنانچه زمان (۱) فرخنده نشان آنجناب تا غایت غالب صحّت درست شد (۲) از افادهٔ حواشی ومولّفات فصاحت صفات خالی نبوده است (۳) مدّت عمر شریفش هفتاد وشش سال بود

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

En l'année 740, Djordjani étant venu du secret du néant au monde de l'existence, à Tagou village du territoire d'Astérabad, honora le Djordjan ou plutôt l'univers entier par son heureux avénement à la vie. Parvenu à l'âge de raison, il commença à acquérir des connoissances, et devint en peu de temps le premier des philosophes du monde, et le modèle des hommes les plus éclairés entre les savans illustres. On lit dans le *Rouzat-alsafa*, qu'en l'année 779, tandis que Schah-Schodja fils de Modhaffer faisoit sa résidence dans le château de Zerd, l'émir Seïd Schérif Zeïn-eddin (4) étant venu dans le voisinage de la cour, desira offrir son hommage au roi, et se faire connoître de lui sans intermédiaire. Dans ces entrefaites il rencontra Mevlana Saad-eddin Masoud Anési (5), qui alloit faire sa cour au roi. S'étant présenté à Saad-eddin sous le costume d'un soldat, il lui dit : Je suis un étranger, tireur d'arc : je suis venu du Mazendéran dans l'intention de tirer en présence du roi des flèches à trois branches (6). J'espère que, quand l'occasion s'en présentera, vous voudrez bien porter ma demande à la connoissance du roi. Après avoir ainsi parlé, il accompagna à pied Saad-eddin, qui étoit à cheval, jusqu'à la cour. Arrivé là, Saad-eddin lui dit : Attendez ici, jusqu'à ce que j'aie obtenu la permission de vous introduire. Saad-eddin ayant été admis à l'honneur de saluer le roi, lui rapporta les paroles de ce

(1) On lit dans le manuscrit ازمان.

(2) Le manuscrit porte تا غایت غالب هیچ درمی. Cela ne donne aucun sens.

(3) On lit dans le man. فصاحت صفاتش خالی نبوده ونیمت. C'est une faute.

(4) Le manuscrit porte شرف الدین, je pense qu'il faut lire شریف زین الدین.

(5) Je soupçonnois d'abord qu'il y avoit ici une faute, et qu'au lieu de انسی *Anési*, il falloit lire تفتازانی *Taftazani*; mais on lit dans le *Rouzat-alsafa* انسی *Anési*. Je ne pense donc pas qu'il y ait rien à changer.

(6) Le terme original signifie, à la lettre, *à trois bâtons*. On lit de même dans le *Rouzat-alsafa*.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

tireur d'arc étranger. Sur-le-champ Schah-Schodja le fit appeler. L'émir Seïd Schérif étant entré, et le roi l'ayant interrogé sur son adresse à tirer de l'arc, il tira de dessous son aisselle un cahier qui étoit un de ses ouvrages, contenant des objections contre divers écrivains (1), et le présenta à Schah-Schodja. Schah-Schodja ayant connu à l'inspection de cet écrit que ce personnage étoit l'émir Seïd Schérif, l'accueillit avec les plus grandes marques d'estime et de considération, lui fit de riches présens tant en argent qu'en nature, et ayant conduit avec lui à Schiraz cet homme d'un talent distingué, il lui donna une place de professeur dans l'hôpital qu'il avoit fondé dans cette ville. Seïd Schérif demeura dix ans dans la province de Farès, occupé à instruire les hommes de talent les plus avancés dans les sciences, et Timour ayant fait la conquête de Schiraz en l'année 789, ordonna à Djordjani de se rendre à Samarcande. Ce Seïd illustre, ce docteur sans pareil, se conformant à l'ordre absolu du monarque, alla à Samarcande, et y demeura jusqu'à la mort de Timour. Pendant ce temps-là il y eut plusieurs disputes entre le Seïd Schérif et Mevlana Saad-eddin Taftazani, et le plus souvent l'avantage resta au Seïd Schérif, à cause de sa vivacité naturelle et de son excellent esprit.

Vers. Dieu, qui est très-élevé, a créé celui qui est supérieur, et a créé pareillement la main de celui qui est inférieur.

Lorsque l'émir Timour eut quitté ce monde pour se transporter dans le monde éternel, Djordjani, le modèle de tous les disciples de la meilleure des créatures, l'exemple des savans les plus profonds, quitta le Mawara'l-nahr pour retourner à Schiraz, où il finit ses jours en l'année 816. Les ouvrages du Seïd Schérif sont en grand nombre et très-connus. Il a fait des gloses très-subtiles, et très-bien écrites, sur la plupart des livres d'un usage général, composés par les anciens et les modernes. Ayant presque toujours joui jusqu'à la fin de sa vie, d'une bonne santé, il ne cessa jamais, en aucun temps, de s'occuper à composer des gloses ou d'autres écrits, remarquables par la pureté du style. Il vécut 76 ans (2).

(1) Au lieu de اصحاب تصانيف, on lit dans le *Rouzat-alsafa* ارباب تصانيف در صنوف علوم, c'est-à-dire, *de divers écrivains en divers genres de sciences.* Cette leçon me semble préférable.

(2) Voici le passage du *Rouzat-alsafa*, que Khondémir a eu en vue : il se trouve dans le récit de la vie de Schah-Schodja. « Schah-Schodja avoit donné le gouvernement de Yezd » à un de ses frères nommé *Schah-Yahya*. Celui-ci s'étant soustrait à son obéissance, Schah-Schodja fit marcher contre lui son autre » frère Schah-Mansour qui se souleva pareillement. Alors Schah-Schodja marcha en personne contre Yezd; peu après il rendit ses » bonnes grâces à Schah-Yahya. Ce fut au » retour de cette expédition de Schah-Schodja » que le schérif Djordjani se présenta devant » lui ». Mirkhond n'indique point l'année de cet événement qui peut être de l'an 780 ou environ. Je donne ici le texte de Mirkhond.

ومهمّ بر این نهج مقرّر شد شاه شجاع عازم
دار الملك كشت وبعد از انقضاء سه چهار
ماه بجانب قصر زرد توجّه نمود ودر انجا
عالیجناب افادت مآب امیر سیّد شریف

Digitized by Google

Dans un autre endroit, Khondémir nous apprend que le Seïd Nour-eddin Mohammed fils du Seïd Schérif Ali Djordjani, mourut aussi à Schiraz en 838.

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Le *Tarifat* se trouve dans la bibliothèque de Leyde, sous les n.os 1426; 1427, 1428 et 1429. Suivant le Catalogue imprimé, le titre de l'ouvrage contenu dans ces manuscrits, est كتاب تعرفات (1) واصطلاحات من كتب القوم للجرجانى, c'est-à-dire, « Livre de définitions et de termes techniques (tirés) des ou- » vrages de différens auteurs, par Djordjani ». Ce titre est trop visiblement emprunté de la très-courte introduction du *Tarifat* de Djordjani, que j'ai sous les yeux, pour que je ne sois pas convaincu que c'est ce même ouvrage qui est contenu dans les quatre manuscrits de Leyde. Djordjani, en effet, dans cette introduction, s'exprime ainsi : وبعد فهذه تعريفات جمعتها واصطلاحات

Catal. biblioth. public. Univers. Lugd. Bat. pag. 467.

غريب حاصل كرده جناب سيادت پناه افادت دستكاه درسلك حفّار مجلس انتظام يافت وچون سخن تير اندازى در ميان آمد امير سيّد شريف جزوى كه از نتايج طبع او مشتمل بود بر اعتراضات ارباب تصانيف در صنوف علوم از بغل بيرون آورده بدست شاه شجاع داد وپادشاه بعد از مطالعه آن چون دانست كه خدمتش سيّد شريف است مراسم تعظيم وتكريم واحترام بتقديم رسانيده آنجناب را بصلات كرامند از جامه واستر ونقد وغير ذلك مخصوص كردانيد وسيّد را معجوب خويش بشيراز آورده منصب تدريس دار الشفا كه از مستحدثات خاصّ او بود باو ارزاني داشت

جرجاني تغمّده الله بغفرانه مجلس انور شاه شجاع را بنور حضور خويش منوّر ساخت وكيفيت ملاقات آنجناب با پادشاه چنان بود كه روزى كه مولانا سعيد سعد الدين انسى عزيمت ملازمت شاه شجاع داشت خدمت سيّد خودرا در لباس سپاهيان مولانا نموده كفت كه مردى تير اندازم وغريب از ولايت مازندران بداعيه آن آمده ام كه سه چوبه تير در نظر پادشاه بيندازم وتوقّع چنانست كه بهنكام مجال ملتمس من معروض افتد ودر ركاب مولانا سعد الدين پياده تا در بارگاه پادشاه بيآمد مولانا كفت تو درهمين موضع توقّف نموده منتظر رخصت باش كه اكر من مجال يابم التماس تو بعرض رسانم ومولانا ببارگاه در آمد شاه شجاع را دركمال انبساط يافت واستيذان دخول جوان تير انداز

Je ne traduis point ce passage de Mirkhond qui ne contient rien qui ne se trouve dans celui de Khondémir, que j'ai rapporté.

(1) Lisez تعريفات.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

اخذتها من كتب القوم. Cependant le même catalogue ajoute: *Abd-alrahman Giorgianensis definitiones et explicationes terminorum artis in quavis scientia occurrentium, ex variis autoribus compilatorum, ordine alphabetico.* Le nom d'*Abd-alrahman* ne se trouve point dans le titre Arabe : ce nom, qui s'est glissé dans la notice Latine, je ne sais comment, est sans doute une erreur.

Casiri, dans la *Bibliotheca Arabico-Hispana Escurialensis*, a souvent fait mention de Djordjani, qu'il nomme *Alsaied Alschariph Algiorgiani Abu Hasan Ali.* Il fixe même la date de sa mort au mercredi 6 de rebi-alakhar 816.

Tom. I, p. 189.

Et. Ev. Assemani, dans le catalogue de la bibliothèque des Méditis, fait mention d'un recueil des ouvrages philosophiques de Djordjani, sous le n.° 181.

Bibl. Med. Laur. et Pal. cod. Mss. Or. Catal. pag. 326.

Je pourrois terminer ici ce que j'avois à dire du *Tarifat* et de son auteur, et passer maintenant à l'extrait de l'ouvrage, s'il ne se présentoit une difficulté très-grave, qui exige quelque discussion.

Pococke a très-souvent cité dans le *Specimen Historiæ Arabum*, un ouvrage intitulé comme celui de Djordjani, qui est l'objet de cette Notice, تعريفات ; mais il l'attribue à un autre auteur, ainsi qu'on le voit par le passage suivant, tiré de la nomenclature des auteurs et des livres dont il a fait usage pour son travail, et qui se trouve à la fin du *Specimen.*

Spec. Hist. Ar. pag. 367.

مصلح الدين مصطفى محى الدين محمد بن اسمعيل التروى المشهور بابن القصّاع *Mosleheddin Mostafa Ebn Mohaiyiddin Mohammed Ebn Ismael al Torawi, appellatus Ebnol Kassai, autor libri* التعريفات, *qui variorum qui in libris scholast. theolog. jurid. philosoph. &c. occurrunt, terminorum explicationem continet.*

Cette notice, toute succincte qu'elle est, donne déjà l'idée d'un livre pareil à celui de Djordjani ; mais l'identité des deux ouvrages paroîtra bien plus certaine, si, comme je l'ai fait (1), on prend

(1) Les passages que j'ai vérifiés, sont cités dans la première édition du *Spec. Hist. Ar.*, pag. 52, 162, 186, 190, 198, 205, 208, 212, 240, 244, 269, 299, 305, 307, 308, 311 et 367.

Digitized by Google

la peine de comparer tous les passages cités par Pococke, comme appartenant à l'ouvrage d'*Ebn al Kassai*, avec le *Tarifat* de Djordjani : on les y trouve tous, mot pour mot, sans aucune différence.

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Le manuscrit dont Pococke a fait usage, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque Bodléienne, sous le n.° 365, parmi les manuscrits Arabes, suivant le catalogue qu'en a donné J. Uri; et le titre en est parfaitement conforme, pour les noms et surnoms de l'auteur, à ce qu'en a dit Pococke; mais il y a plus, un autre manuscrit du même ouvrage est indiqué précisément avec les mêmes noms et surnoms de l'auteur, dans la *Bibliotheca Hispano-Arabica Escurialensis* de Casiri, sous le n.° 604. D'Herbelot, fait aussi une mention expresse de cet ouvrage en ces termes : « *TAROUI*, surnom de Mosleheddin Mostafa Mohammed » Ismaïl, plus connu sous le nom d'Ebn al Codhaï; c'est l'auteur » d'un livre intitulé *Tarifat* : voyez ce titre. » Il y a ici plusieurs fautes : 1.° au lieu de *Mostafa Mohammed*, il falloit dire *Mustafa ben-Mohammed*, ce qui est d'autant plus certain qu'une même personne ne sauroit porter deux noms proprement dits, comme sont ceux de *Mustafa* et *Mohammed* : 2.° il falloit dire *Ebn-alkassa*, et non *Ebn-alcodhaï*; 3.° le renvoi au mot *Tarifat* est sans objet, car, sous ce mot, il n'est point question de cet ouvrage. Il seroit curieux de savoir où d'Herbelot a pris cette notice : ce n'est sûrement point dans le *Specimen* de Pococke; car alors il auroit écrit *Toraoui* et non *Taroui*, et il n'auroit pas commis les deux premières erreurs que je viens de relever. Il me semble presque certain qu'il a pris cela d'un exemplaire de Hadji-Khalfa (1).

T. I, p. 177.

Biblioth. Or. au mot Taroui.

Quoi qu'il en soit, on ne sauroit douter ni de l'existence d'un ouvrage portant le titre de *Tarifat*, et le nom de Mosleh-eddin Mustafa, écrivain plus ordinairement connu sous celui d'*Ebn-al-kassa*, ni de l'extrême ressemblance qu'il y a entre cet ouvrage et celui de Djordjani. Je conjecture que Mosleh-eddin Mustafa n'a fait qu'augmenter le *Tarifat* de Djordjani, et s'est cru au-

(1) Cela ne se trouve cependant dans aucun des manuscrits de la bibliothèque de Hadji-Khalfa que nous possédons, du moins cela ne se lit-il pas à l'article تعريفات.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

torisé par-là à y mettre son nom. Cet auteur vivoit, je crois, parmi les Ottomans : je fonde cette conjecture sur le nom de *Mustafa* qu'il porte, et qui n'est en usage que chez les Turcs (1). Je suis même assez porté à conjecturer, que c'est ce même Mustafa ben-Mohammed qui est auteur d'un manuscrit Turc de la bibliothèque de Leyde, n.° 1472. Celui-ci vivoit, comme nous l'apprend le catalogue de cette bibliothèque, sous l'empereur Bajazet, et étoit professeur au collége d'Andrinople. Or, le manuscrit du *Tarifat* de l'Escurial, qui porte le nom de Mosleh-eddin Mustafa ben Mohyi-eddin Mohammed, a été écrit à Andrinople en 971 (2). Le Bajazet dont il est question, doit être Bajazet II, qui régna depuis 886 jusqu'en 918. Bajazet I étoit contemporain de Djordjani, et mourut avant lui. Si l'on admet ces conjectures, on placera la nouvelle édition du *Tarifat* par Mosleh-eddin Mustafa, entre le milieu du IX.e siècle de l'hégire, et l'année 920 ou environ. Je trouve dans les Tables chronologiques de Hadji-Khalfa un Mohyi-eddin Mohammed, commentateur de la grammaire Arabe appelée *Cafieh* (3), mort en 879, qui pourroit bien être le père de notre Mosleh-eddin Mustafa. Au surplus, le surnom honorifique ou لقب *Mohyi-eddin*, est assez commun parmi les Ottomans.

Catal. bibl. publ. Univ. Lugd. Bat. p. 469.

Le surnom d'*Ebn-alkassa*, que porte Mosleh-eddin Mustafa, lui vient sans doute de quelqu'un de ses ancêtres qui fabriquoit ou vendoit des écuelles ou des plats creux قصعة.

Après cette digression, je reviens au *Tarifat* de Djordjani.

Je ne crois point qu'aucun savant, depuis Pococke, ait fait usage du *Tarifat*. J'en ai cité quelques passages dans ma Chrestomathie, mais ils sont en trop petit nombre pour donner une idée juste du mérite de cet ouvrage. Le meilleur moyen de le faire connoître, est, ce me semble, d'en donner un extrait de quelque étendue. Je me suis, en conséquence, déterminé à pu-

Chrestom. Ar. m. II, p. 258.

(1) Dans les vies des hommes illustres d'Ebn-Khilcan, il n'y a pas un seul personnage du nom de *Mustafa*.

(2) Celui de Pococke, aujourd'hui dans la bibliothèque Bodléienne, est de l'an 979; il a probablement été écrit en Turquie, car le même volume contient quelques ouvrages Turcs.

(3) Le texte porte كافيه جى.

Digitized by Google

blier le premier chapitre tout entier, contenant les mots qui commencent par la lettre *élif*, et quelques articles pris dans les autres chapitres ; mais je ferai précéder cet extrait d'un petit nombre d'observations.

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

1.° Il est assez difficile de donner un texte bien pur de cet ouvrage, parce que, comme il contient des articles relatifs à toutes sortes de sciences, les copistes n'ayant pas l'intelligence de ce qu'ils écrivoient, y ont commis un grand nombre de fautes. Des trois manuscrits que j'ai sous les yeux, le plus incorrect est celui de la Bibliothèque du Roi, n.° 1326. Le manuscrit de M. de Volney est beaucoup meilleur, et l'écriture en est de toute beauté. Le mien est d'une écriture négligée, mais il est pour le moins aussi correct que celui de M. de Volney.

Je désignerai le manuscrit de la bibliothèque du Roi par la lettre *A*, celui de M. de Volney par la lettre *B*, et le mien par la lettre *C*. Quand les manuscrits ne seront point d'accord, j'adopterai celle des diverses leçons qui me paroîtra préférable, et je ne ferai mention des variantes que dans le cas où je serois incertain sur la véritable leçon, ou bien lorsque je croirai devoir corriger le texte par conjecture.

2.° Les trois manuscrits, et sur-tout celui de la Bibliothèque du Roi, offrent fréquemment sur les marges des articles additionnels, qui ne font point partie du travail de Djordjani. Pour ne point trop alonger cet extrait, j'omettrai ceux de ces articles qui se trouvent sur les marges du chapitre que je donne en entier. Si j'en admets quelques-uns, je les distinguerai par une ṭ.

3.° Beaucoup des définitions contenues dans ce dictionnaire sont difficiles à traduire, et même à comprendre, soit parce qu'elles renferment des termes techniques, dont le dictionnaire lui-même ne fournit point l'intelligence, soit parce qu'elles appartiennent à la doctrine spirituelle et mystique des Sofis, ou à un système fantastique qui semble approcher de la cabbale Juive, mais qui m'est d'ailleurs inconnu. On trouvera deux ou trois articles de ce genre dans le chapitre que je donne. J'aurois pu les omettre, mais j'ai mieux aimé les conserver, et les tra-

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

duire un peu au hasard, en avouant mon ignorance à cet égard.

Le premier chapitre du *Tarifat* est précédé d'une très-courte introduction, que je vais transcrire.

بسم الله الرحمن الرحيم

الا لا آلآء الّا آلآء الإلّه الحمد لله حقّ حمده والصلوة على خير خلقه محمّد وآله وبعد فهذه تعريفات جمعتها واصطلاحات اخذتها من كتب القوم ورتّبتها على حروف الهجاء من الالف والباء الى الياء تسهيلا تناولها للطالبين وتيسيرا تعاطيها للراغبين والله الهادي وعليه اعتمادى فى مبدئى ومعادى

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

Certes, il n'y a point d'autres bienfaits que les bienfaits de Dieu. Louanges soient rendues à Dieu comme il convient de le louer; bénédictions sur la plus excellente de ses créatures, Mahomet, et sur sa famille.

Ce sont ici des définitions que j'ai recueillies, et des termes techniques que j'ai pris des livres de différens auteurs. Je les ai disposés suivant l'ordre des lettres de l'alphabet, depuis l'*élif* et le *ba*, jusqu'au *ya*, pour en rendre la recherche plus facile à ceux qui desireront les trouver, et l'usage plus commode aux personnes qui voudront y avoir recours.

Dieu est le seul guide, c'est en lui qu'est mon appui dans cette première vie et dans la vie future.

Premier chapitre du Livre,

باب الالف

1. الابتداء هو اوّل جزء من المصراع الثانى وهو عند النحويين تعرية الاسم عن العوامل اللفظية للاسناد نحو زيد منطلق وهذا المعنى عامل فيهما ويسمّى الاوّل مبتداء ومسنَدا اليه ومحدّثا عنه والثانى خبرا وحديثا ومسنَدا

Ibtida. On appelle ainsi le premier pied du second hémistiche d'un vers.

Chez

Digitized by Google

Chez les grammairiens on nomme *Ibtida*, l'état d'un nom qui est dépouillé de tout antécédent exprimé (ou grammatical), pour former une attribution (c'est-à-dire, une proposition composée d'un sujet et d'un attribut), comme dans cet exemple, زيدٌ منطلقٌ (*Zeïdus abiens*, c'est-à-dire, Zeïd *est* partant). Ce sens attributif exerce une influence sur les deux parties dont se compose la proposition : la première s'appelle مبتدآء *inchoatif*, مسند اليه *appui*, محدّث عنه *sujet du discours*; la seconde se nomme خبر *énonciatif* (ou *prédicat*), حديث *attribut*, et مسند *appuyé*.

DÉFINITIONS DU SÉÏD DJORDJANI.

2. الابتدآء العُرفى يطلق على الشىء الذى يقع قبل المقصود فيتناول الحمدلة بعد البسملة

Ibtida orfi (c'est-à-dire, commencement suivant l'usage du langage ordinaire). On appelle de ce nom ce qui précède l'objet réel du discours. Ainsi, on donne ce nom à la formule *Louanges à Dieu qui* &c., formule qui est toujours précédée de celle-ci : *Au nom du Dieu clément* &c.

Note. Pour entendre ceci, il faut se rappeler que les livres des Musulmans commencent toujours par la formule بسم الله الرحمن الرحيم *Au nom du Dieu clément et miséricordieux*. Cette formule, qu'on nomme البسملة, est donc, rigoureusement parlant, le commencement du livre, *le véritable commencement*, comme le dit une glose marginale du manuscrit B : فان ابتدآء البَسملة حقيقى. Après cette formule vient toujours un préambule qui contient les louanges de Dieu, et des vœux pour Mahomet et sa famille : ce préambule commence par ces mots الحمد لله *Louanges à Dieu*, formule qu'on nomme الحمدلة : c'est cette partie qui forme le *commencement du livre, suivant l'usage du langage ordinaire*, الابتدآء العرفى. Ensuite on passe à l'exposition du sujet de l'ouvrage, ce que notre auteur appelle المقصود. Cette exposition commence par la formule اما بعدُ ou وبعدُ.

3. الابدال وهو ان يجعل حرف موضع حرف اخر لدفع الثقل

Ibdal (c'est-à-dire, permutation). C'est substituer une lettre à une autre lettre, pour éviter une prononciation pénible.

4. الابد هو استمرار الوجود فى ازمنة مقدّرة غير متناهية فى جانب المستقبل كما انّ الازل استمرار الوجود فى ازمنة مقدّرة غير متناهية فى جانب الماضى

Abed (c'est-à-dire, durée sans fin). Ce mot signifie la durée de l'existence

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SÉID DJORDJANI.

pendant une suite de temps déterminés (par le décret de Dieu), et infinis du côté du futur; comme ازل *azel*, signifie la durée de l'existence pendant une suite de temps déterminés (par le décret de Dieu), et infinis du côté du passé.

5. الابدى ما لا يكون منعدما

Abédi (c'est-à-dire, durable sans fin). C'est ce qui ne cessera point d'exister.

6. الآبق هو المملوك الذى يفرّ من مالكه قصدا

Abik (c'est-à-dire, fugitif). C'est l'esclave qui, de dessein prémédité, fuit de chez son maître.

7. الابتلاع عبارة عن عمل الحلق دون الشفاه

Ibtilaa (c'est-à-dire, avaler). On exprime par ce mot l'action du gosier (c'est-à-dire la déglutition), indépendamment de l'action des lèvres.

Note. Les trois manuscrits portent دون الشفاه : c'est sans doute une faute. Je l'ai corrigée en substituant الشفاه à الشفاه.

8. الابداع والابتداع ايجاد شىء غير مسبوق بمادة ولا زمان كالعقول وهو يقابل التكوين لكونه مسبوقا بالمادة والاحداث لكونه مسبوقا بالزمان والتقابل بينهما تقابل التضاد ان كانا وجوديين بان يكون الابداع عبارة عن الخلوّ عن المسبوقية بمادة والتكوين عبارة عن المسبوقية بمادة ويكون بينهما تقابل الايجاب والسلب ان كان احدهما وجوديا والاخر عدميا ويعرف هذا من تعريف المتقابلين

Ibdaa et *Ibtidaa* (c'est-à-dire, production). C'est donner l'existence à une chose, sans préexistence de matière ou de temps; telle est, par exemple, la création des intelligences. Il y a corrélation entre cette idée et celles qui sont exprimées par les mots تكوين *tacwin* et احداث *ihdath*, parce que *tacwin* suppose une matière préexistante, et *ihdath* la préexistence du temps. Cette corrélation est une corrélation de qualités contraires, s'il s'agit de deux sujets existans; car le mot *ibdaa* renferme l'exclusion de toute matière

Digitized by Google

préexistante, et le mot *tacwin*, au contraire, renferme l'idée de la préexistence de la matière. Mais la corrélation est celle qui a lieu entre une proposition affirmative et une proposition négative, si l'un des deux sujets est existant, et l'autre non existant. On connoîtra cela par la définition du mot *Moutékabilani*.

DÉFINITIONS DU SÉÏD DJORDJANI.

Note. Le manuscrit C ne porte que le mot ابداع; il omet ابتداع, et je suis enclin à croire que ce dernier mot est une addition des copistes.

Il semble manquer quelque chose avant ces mots, *Mais la corrélation est celle qui a lieu*, &c. Je présume que l'auteur avoit écrit : والابداع ايضا عبارة عن الخلوّ عن المسبوقية بالزمان والاحداث عبارة عن المسبوقية بالزمان : « Pareillement le mot *ibdaa* » renferme l'exclusion de tout temps préexistant, et le mot *ihdath*, au contraire, » renferme l'idée de la préexistence du temps. » Il est possible, au surplus, que l'auteur ait omis cela, pour être plus concis.

Le sens des mots ايجاب et سلب se trouve développé dans cet ouvrage, à l'article de الوجودية اللا ضرورية.

Le manuscrit B porte ici, en marge, une autre définition du mot ابداع, que je crois convenable de transcrire.

9. الابداع ايجاد الشيء (lis. شيء) من لا شيء والخلق ايجاد شيء من شيء قال الله تعالى بديع السموات والارض وقال خلق الانسان والابداع اعمّ من الخلق ولذا قال بديع السموات والارض وقال خلق الانسان ولم يقل بديع الانسان كشف

Ibdaa, c'est créer une chose de rien; *khalk*, c'est former une chose de quelque chose. Dieu dit (dans l'Alcoran), *le créateur des cieux et de la terre;* et ailleurs, *il a formé l'homme.* La signification du mot *ibdaa* renferme une idée plus générale que celle du mot *khalk;* c'est pour cela que Dieu a employé le mot *bedia*, créateur, en parlant des cieux et de la terre, et qu'en parlant de l'homme, il a dit : *il a formé l'homme*, et non *le créateur de l'homme.* Tiré du livre intitulé كشف.

10. الاباضية هم المنسوبون الى عبد الله بن اباض قالوا مخالفونا من اهل القبلة كفّار ومرتكب الكبيرة موحّد غير مومن بناء على ان الاعمال داخلة فى الايمان وكفّروا عليّا رضى الله عنه واكثر الصحابة

Abadhis (Les). Ce sont les disciples d'Abdallah ben-Abadh. Ils enseignent

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SÉÏD DJORDJANI.

que ceux d'entre les Musulmans qui professent une autre doctrine que la leur, sont *infidèles*, et que le Musulman qui se rend coupable d'un péché grave, est *unitaire*, mais non pas *fidèle*, parce que les œuvres sont une partie intégrante de la *foi*. Ils traitent d'*infidèles*, Ali et la plupart des compagnons du Prophète.

11. الاتحاد وهو تصيير الذاتين واحدة ولا يكون الّا فى العدد من الاثنين فصاعدا

Ittihad (c'est-à-dire, unification). C'est lorsque deux substances deviennent une seule : cela n'a lieu que dans les nombres depuis 2 et au-dessus.

Note. On trouve dans les trois manuscrits cette note marginale :

+ 12. الاتحاد فى الجنس يسمّى مجانسة وفى النوع مماثلة وفى الخاصّة مشاكلة وفى الكيف مشابهة وفى الكم مساواة وفى الاطراف مطابقة وفى الاضافة مناسبة وفى وضع الاجزآء موازنة

La conformité de deux choses entre elles, quand il s'agit du genre, se nomme مجانسة ; s'il s'agit de l'espèce, elle se nomme مماثلة ; si c'est d'une propriété, مشاكلة ; en fait de figure, مشابهة ; de quantité, مساواة ; de conformation des extrêmes, مطابقة ; quand il s'agit d'un rapport de corrélation, elle s'appelle مناسبة ; s'il est question du rapport dans la disposition des pieds en poésie, elle se nomme موازنة.

Note. Voyez, sur le sens du mot اضافة, la définition de ce même mot, ci-après, n.° 146.

13. الاتقان معرفة الادلّة بعِلَلها وضبط القواعد الكلّية بجزئيّاتها

Ittikan (c'est-à-dire, pleine conviction). C'est connoître les démonstrations avec les propositions sur lesquelles elles sont fondées, et posséder les théorèmes généraux avec les propositions particulières sur lesquelles ils s'appuient.

Note. Au lieu de اتقان, le manuscrit C porte اتفاق : c'est sans doute une faute.

Le sens de cette définition dépend de celui des mots دليل , علّة , قاعدة , كلّى et جزئى. J'ai consulté tous ces mots, qui se trouvent dans ce même dictionnaire, et je m'imagine avoir rendu exactement le sens de l'auteur.

Je crois qu'on dit ايقان, dans le même sens que اتقان.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SÉÏD DJORDJANI.

14. الاتّفاقية هى التى حكم فيها بصدق التالى على تقدير صدق المقدّم لا لعلاقة بينهما موجبة لذلك بل لمجرّد صدقهما كقولنا ان كان الانسان ناطقا فالحمار ناهق وقد يقال انها هى التى يحكم فيها بصدق التالى فقط ويجوز ان يكون المقدّم فيها صادقا او كاذبا وتسمّى بهذا المعنى اتفاقية عامّة والمعنى الاوّل اتفاقية خاصّة للعموم والخصوص بينهما فانه متى صدق المقدّم صدق التالى ولا ينعكس

Ittifakiyyèh (c'est-à-dire, de convention). On appelle ainsi les hypothèses où l'on admet la vérité de la proposition conséquente, en supposant la vérité de celle qui forme l'antécédent, non à cause d'aucune dépendance entre ces deux propositions qui rende cet assentiment nécessaire, mais par la simple considération de la vérité des deux propositions; par exemple, quand on dit : si l'homme parle, l'âne brait. Suivant d'autres, les hypothèses auxquelles on donne ce nom, sont celles où l'on n'admet que la vérité de la proposition conséquente, l'antécédente pouvant être vraie ou fausse. On les nomme, à cause de cela, *hypothèses de convention, générales.* Dans le premier cas, elles s'appellent *hypothèses de convention, particulières;* à cause de la différence qu'il y a entre elles, l'assentiment de convention s'étendant, ou sur la totalité, ou seulement sur une partie de l'énonciation. Car (dans les dernières), si l'antécédent est vrai, le conséquent l'est aussi, mais non *vice versâ.*

Note. Je ne sais pas quel est le nom sous-entendu auquel se rapporte l'adjectif اتفاقية *de convention :* je pense que c'est احكام *jugemens,* ou قضايا *propositions.*

Au lieu de والمعنى الاول que portent les trois manuscrits, j'aimerois mieux lire وبالمعنى الاوّل, comme on lit auparavant بهذا المعنى.

15. اتّصال التربيع اتصال جدار بجدار بحيث يتداخل لبنات هذا الجدار بلبنات ذلك وانما سمّى اتصال التربيع لأنهما يبنيان ليحيطا مع جدارين اخرين بمكان مربّع

Ittisal altarbia (c'est-à-dire, assemblage de quadrature). Ce terme signifie joindre une muraille à une autre, de manière que les briques de l'une s'emboitent dans celles de l'autre. On nomme cela *assemblage de quadrature,* parce qu'on ne construit deux murailles ainsi assemblées, que pour qu'avec deux autres murailles, elles renferment un espace carré.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SÉÏD DJORDJANI.

الاثر له ثلثة معانٍ الاول بمعنى النتيجة والحاصل من الشىء والثانى بمعنى العلامة والثالث بمعنى الجزء

† 16.

Athar. Ce mot a trois acceptions ; il signifie, 1.° le produit ou ce qui provient d'une chose ; 2.° un signe ; 3.° une partie.

Note. Je doute que cette définition soit de Djordjani. Je l'ai tirée du manuscrit B ; elle ne se trouve point dans le manuscrit A, et elle ne se lit qu'à la marge du manuscrit C, où elle se termine par l'abréviation نخ, qui signifie, je crois, *qu'elle est tirée d'un autre exemplaire* نسخة اخرى.

Dans le seul manuscrit C on trouve ici une autre définition que voici :

† 17. الآثار هو اللوازم المعلّل بالشىء

Athar signifie les conséquences nécessaires causées par une chose.

Je lis هى au lieu de هو, et المعلّلة au lieu de المعلّل.

18. الاجوف ما اعتلّ عينه كقال وباع

Adjwaf (c'est-à-dire, concave). C'est le verbe dont la seconde radicale est une lettre infirme (و ou ى), comme قال et باع.

19. اجتماع الساكنين على حدّة وهو جايز وهو ما كان الاول حرف مدّ والثانى مدغما فيه كدابّة وخُوَيصّة فى تصغير خاصّة

Idjtimaa alsakineïn ala hidèh (c'est-à-dire, concours de deux lettres quiescentes, qui a lieu d'une manière distincte). Ce concours est permis ; il a lieu quand la première des deux lettres quiescentes est une lettre de prolongation, et la seconde une lettre qui en a reçu et absorbé une autre (par le *teschdid*), comme dans دابّة, et dans خُوَيصّة, diminutif de خاصّة.

20. اجتماع الساكنين على غير حدّة وهو غير جايز وهو ما كان على خلاف الساكنين على حدّة وهو إمّا ان لا يكون الاول حرف مدّ او لا يكون الثانى مدغما فيه

Idjtimaa alsakineïn ala gaïr hidèh (c'est-à-dire, concours de deux lettres quiescentes, qui n'a point lieu d'une manière distincte). Ce concours n'est pas permis. C'est le contraire du cas précédent ; ce qui a lieu, soit

Digitized by Google

parce que la première des deux lettres quiescentes n'est pas une lettre de prolongation, soit parce que la seconde n'est point une lettre qui en ait absorbé une autre (par le *teschdid*).

DÉFINITIONS DU SÉID DJORDJANI.

Note. Les mots على حدّة veulent dire *séparément, distinctement, à part.* Dans le premier genre de concours, les deux lettres quiescentes le sont chacune d'une manière qui leur est propre.

La seconde lettre quiescente, dans le cas dont il s'agit, est réellement la lettre *absorbée* مدغم, et non la lettre *absorbante* مدغم فيه, comme on le verra par la définition du mot ادغام. Mais l'auteur s'est exprimé conformément à la doctrine des grammairiens Arabes qui, dans le cas du ادغام *insertion* ou *absorption*, et du تشديد *réduplication* ou plutôt *corroboration*, regardent la première lettre مدغم, comme anéantie.

21. الاجماع فى اللغة العزم والاتفاق وفى الاصطلاح اتفاق المجتهدين من امّة محمد عليه السلام فى عصر على امر دينىّ

Idjmaa. Ce mot, dans le langage usuel, signifie prendre une résolution, et être d'accord; comme terme technique, il signifie le commun consentement des docteurs Mahométans d'une même époque, par rapport à une chose qui appartient à la religion.

Note. Voyez le *Spec. hist. Ar.* p. 27 et 28. J'ai traduit par *docteur*, le mot مجتهد, sur lequel, au surplus, on peut consulter ma *Chrestomathie Arabe*, t. II, p. 103, 446 et 567. *Voyez* aussi le mot اجتهاد ci-dessous.

22. الاجماع المركّب عبارة عن الاتفاق فى الحكم مع الاختلاف فى الماخذ لكن يصير الحكم مختلفا فيه بفساد احد الماخذين مثاله انعقاد الاجماع على انتقاض الطهارة عند وجود القى والمسّ معا لكن ماخذ الانتقاض عندنا القى وعند الشافعىّ المسّ فلو قدّر عدم كون القى ناقضا فنحن لا نقول بالانتقاض ثم فلم يبق الاجماع ولو قدّر عدم كون المسّ ناقضا فالشافعىّ لا يقول بالانتقاض فلم يبق الاجماع ايضا

Idjmaa moraccab (c'est-à-dire, commun consentement composé). On entend par ce mot la conformité dans une décision avec diversité dans le motif; mais alors il y auroit diversité dans la décision, si l'un des deux motifs venoit à être détruit. Par exemple, on tombe d'accord que la

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SÉÏD DJORDJANI.

pureté légale est détruite (1), lorsqu'il survient en même temps vomissement et possession; mais suivant nous (les sectateurs d'Abou-Hanifa), le motif de la destruction de la pureté est le vomissement; suivant Schaféi, c'est la possession. Par conséquent, si l'on supposoit que le vomissement ne portât pas atteinte à la pureté nous ne déciderions point, dans le cas dont il s'agit, que la pureté soit détruite, et l'accord (entre les deux sectes) ne subsisteroit plus. De même, si l'on supposoit que la possession ne portât pas atteinte à la pureté, Schaféi, dans le cas dont il s'agit, ne prononceroit pas qu'il y a destruction de la pureté, et par conséquent aussi l'accord n'auroit plus lieu.

Note. Ce que j'ai traduit par *possession*, signifie, à la lettre, *attouchement*, et l'on entend par-là une action du démon sur l'esprit de l'homme. Cette expression est fondée sur ce passage de l'Alcoran *(sur. II, v. 276)* : الذين ياكلون الربا لا يقومون الا كما يقوم الذى يتخبّطه الشيطان من المسّ « Ceux qui mangent le produit » de l'usure, ressusciteront dans un état semblable à celui d'un homme qui se lève, » ayant l'esprit égaré par l'effet d'un attouchement de Satan. » Beïdhawi, expliquant ce passage, dit que cela veut dire *comme un homme frappé d'épilepsie*, et que cela est fondé sur l'opinion où sont les Arabes, que Satan frappe l'homme, et qu'alors l'homme tombe dans un accès d'épilepsie; puis commentant le mot مسّ *attouchement*, il ajoute que cela veut dire *démence*, et est pareillement fondé sur l'opinion où l'on est communément qu'un génie touche l'homme, et trouble sa raison, et que c'est à cause de cela qu'on emploie le verbe جُنّ, pour signifier *devenir fou*.

Voilà pourquoi Férid-eddin Attar, dans le *Pend-namèh*, compte le vomissement, ainsi que le bâillement, l'éternuement et le saignement de nez, au nombre des œuvres de Satan. *Voyez* Mines de l'Orient, *t. II, p. 459*; Wilken, *Instit. ad fundam. ling. Pers.* p. 209 et 210.

Le mot Arabe مجنون, *fou*, signifie donc, à la lettre, *possédé du démon*, δαιμονιζόμενος.

23. الاجتهاد في اللغة بذل الوسع وفي الاصطلاح استفراغ الفقيه الوسع لحصل له ظنّ بحكم شرعيّ

Idjtihad, dans le langage ordinaire, signifie faire tous les efforts dont on est capable; comme terme technique, il veut dire, en parlant d'un *fakih* (ou jurisconsulte, casuiste), mettre en usage toute sa capacité pour se faire une opinion personnelle relativement à un problème légal.

24. الاجارة عبارة عن العقد على المنافع بعوض هو مال وتمليك المنافع بعوض اجارة وبغير عوض اعارة

(1) C'est-à-dire, que l'homme qui étoit dans un état de pureté légale, devient impur, et ne peut recouvrer la pureté que par de nouvelles purifications.

Idjarèh,

Digitized by Google

Idjarèh (c'est-à-dire, location), signifie aliéner par convention les émolumens d'une chose, moyennant un équivalent en argent. Abandonner la propriété des émolumens moyennant un équivalent, se nomme *idjarèh*, location ; l'abandonner sans équivalent s'appelle *ïarèh*, prêt.

25. الاجير الخاص هو الذى يستحق الاجرة بتسليم نفسه فى المدة عمل او لم يعمل كراعى الغنم

Adjir khass (c'est-à-dire, mercenaire spécial). On appelle ainsi celui qui gagne un salaire en se donnant lui-même pour le temps convenu, soit qu'il travaille ou non, comme un berger.

26. الاجير المشترك من يعمل لغير واحد كالصبّاغ

Adjir moschtarac (c'est-à-dire, mercenaire commun). C'est celui qui travaille, mais non pas pour un individu en particulier : tel est un teinturier.

27. اجزاء الشعر ما يتركّب هو منه وهى ثمانية فاعلن وفعولن ومفاعيلن ومستفعلن وفاعلاتن ومفعولاتن ومفاعلتن ومتفاعلن

Adjza alschir (c'est-à-dire, les parties des vers, ou les pieds). C'est ce dont sont composés les vers ; ces parties sont au nombre de huit : *fāïlōn, fōōulōn, mĕfāïlōn, mōstāfïlōn, fāïlātōn, mĕfōulātōn, mŏfāäḷātōn, mŏtĕfāïlōn.*

28. الاجرام الفلكيّة هى الاجسام التى فوق العناصر من الافلاك والكواكب

Adjram felekiyyèh (c'est-à-dire, les corps célestes). Ce sont les corps qui occupent le lieu supérieur aux élémens : ces corps sont les sphères et les astres.

29. الاجسام الطبيعيّة عند ارباب الكشف عبارة عن العرش والكرسىّ

Adjsam tabiïyyèh (c'est-à-dire, les corps physiques). Par cette expression les illuminés entendent le trône de Dieu et son siége.

Note. Les mots que je rends par *illuminés*, signifient à la lettre, *les possesseurs de l'intuition à découvert.* Le mot كشف est ainsi défini par Djordjani :

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

الكشف فى اللغة رفع الحجب وفى الاصطلاح الاطلاع على ما وراء الحجاب من المعانى الغيبيّة والامور الحقيقيّة وجودا وشهودا

« *Caschf*, dans le langage ordinaire, signifie lever les voiles; comme expression » technique, ce mot veut dire, voir les sens cachés et les choses réelles qui existent » réellement et sensiblement derrière les voiles. »

Plusieurs mots de cette définition ont besoin eux-mêmes d'être expliqués, mais il suffit ici de dire que par ces mots, *les sens cachés et les choses réelles*, on entend les idées originelles, les prototypes de tout ce qui existe.

Le *trône* de Dieu, العرش, est distingué par une partie des docteurs Musulmans, de son *siége*, كرسىّ : d'autres regardent ces deux mots comme synonymes.

Les mots وجود et شهود, signifient, le premier, *de nature à tomber sous les sens extérieurs;* le second, *de nature à être saisi par les sens intérieurs.* Voyez, plus loin, la définition du mot احساس *(n.° 41).*

30. الاجسام العنصريّة عبارة عن كل ما عداهما من السموات وما فيها من الاسطقسات

Adjsam onsoriyyèh (c'est-à-dire, corps élémentaires). On entend par-là tout ce qui appartient aux cieux, et aux élémens qui sont dans les cieux, à l'exception du trône et du siége de Dieu.

Note. Je crois que par les cieux, il ne faut pas entendre ici les sphères des astres, mais le lieu de l'habitation de la divinité, et des substances angéliques.

On va voir la définition des mots عناصر et اسطقسات *élémens.*

31. الاجسام المختلفة الطبايع العناصر وما يتركّب منها من المواليد الثلثة والاجسام البسيطة المستقيمة الحركة التى مواضعها الطبيعيّة داخل جوف فلك القمر يقال لها باعتبار انها اجزاء للمركّبات اركان اذ ركن الشىء جزؤه باعتبار انها اصول لما يتالّف منها اسطقسات وعناصر لان الاسطقس هو الاصل بلغة اليونان وكذا العنصر بلغة العرب الّا ان اطلاق الاسطقسات عليها باعتبار ان المركّبات تتالّف منها واطلاق العناصر باعتبار انها تنحلّ اليها فلوحظ فى اطلاق لفظ الاسطقس معنى الكون وفى اطلاق لفظ العنصر معنى الفساد

Adjsam mokhtalifet altabaïa (c'est-à-dire, les corps qui diffèrent par

Digitized by Google

leurs qualités naturelles). Ce sont les élémens, et les corps des trois règnes qui en sont composés. Les corps simples qui se meuvent en ligne droite, et dont le lieu naturel est dans l'intérieur de la concavité de la sphère de la lune, sont appelés, en raison de ce qu'ils sont les parties constituantes des corps composés, *arcan* (pluriel de *rocn*), parce que *rocn* veut dire partie d'une chose : en raison de ce qu'ils sont les principes des corps formés de leur combinaison, on les appelle *ostoksat* (pluriel d'*ostoks*), et *anasir* (pluriel de *onsor*) ; car *ostoks* en grec signifie principe, et *onsor* en arabe a le même sens. Il y a cependant cette différence, qu'on les nomme *ostoksat* en considération de ce que les corps composés se forment de leur combinaison, et *anasir* en considération de ce que les corps composés se résolvent en eux. Ainsi, dans l'application qu'on leur a faite du mot *ostoks*, on a envisagé l'idée de formation, et dans celle qu'on leur a faite du mot *onsor*, on a envisagé l'idée de destruction.

32. الاحاطة ادراك الشىء بكماله ظاهرا وباطنا

Ihatèh (c'est-à-dire, entourer). C'est connoître parfaitement une chose, tant par rapport à l'extérieur que par rapport à l'intérieur.

33. الاحتكار حبس الطعام للغلّات

Ihticar. C'est l'action d'un marchand de grain qui accapare les grains.

34. أح بفتح الالف وضمّها والحاء المهملة فدالّ على وجع الصدر يقال اح الرجل اذا سعل

Ahh et *Ohh.* Ce mot indique une douleur de poitrine. Le verbe أح se dit d'un homme quand il tousse.

Note. Cette définition et la précédente ne se trouvent que dans le manuscrit B. Le même manuscrit offre à la marge deux définitions que je vais transcrire ici.

35 t. الاحتياط فى اللغة هو الحفظ وفى الاصطلاح حفظ النفس عن الوقوع فى المآثم

Ihtiyat (c'est-à-dire, précaution). Dans le langage ordinaire, ce mot signifie veiller à la garde de quelque chose ; comme terme technique, il veut dire, veiller à la garde de son ame pour qu'elle ne tombe point dans les péchés.

36 t. الاحتباك هو ان يجتمع فى الكلام متقابلان ويحذف من كل واحد

Digitized by Google

منهما مقابله لدلالة الاخر عليه كقوله علفتها تبنا وماء باردا اى علفتها تبنا وسقيتها ماء باردا

Ihtibac (c'est-à-dire, enlacement). C'est une figure du langage qui a lieu lorsqu'il se trouve dans une phrase deux énonciations formées d'idées corrélatives, et qu'on ôte à l'une ou l'autre des deux énonciations son corrélatif, parce que cette idée retranchée est suffisamment indiquée par celle qui est exprimée : comme quand on dit : *je lui ai donné à manger de la paille et de l'eau froide ;* c'est-à-dire, *je lui ai donné à manger de la paille, et je lui ai fait boire de l'eau froide.*

37. الاحداث ايجاد شىء مسبوقا بالزمان

Ihdath (c'est-à-dire, production). C'est produire une chose avec préexistence de temps.

38. الإحصار فى اللغة المنع والحبس وفى الشرع المنع عن المضىّ فى افعال الحج سواء كان بالعدوّ او بالحبس او بالمرض

Ihsar, dans l'usage ordinaire, veut dire empêcher, retenir ; comme terme légal, ce mot signifie empêcher quelqu'un d'aller s'acquitter des actes du pélerinage, soit que cet empêchement ait pour cause une attaque de l'ennemi, ou la détention, ou la maladie.

39. الاحصان هو ان يكون الانسان عاقلا بالغا حرّا مسلما دخل بامراة بالغة عاقلة حرّة مسلمة بنكاح صحيح

Ihsan. Ce mot signifie l'union conjugale contractée en mariage légitime par un homme raisonnable, pubère, libre et musulman, avec une femme pubère, raisonnable, libre et musulmane.

40. الاحسان لغةً فعل ما ينبغى ان يفعل من الخير وفى الشريعة ان تعبد الله كانك تراه وان لم تكن تراه فانه يراك

Ihsan (c'est-à-dire, faire bien). Dans le langage ordinaire, c'est faire le bien qui doit être fait ; comme terme légal, c'est servir Dieu comme si vous le voyiez, quoique vous ne le voyiez pas ; car il vous voit.

41. الاحساس ادراك الشىء باحدى الحواس فان كان الاحساس

Digitized by Google

للحس الظاهر فهو المشاهدات وان كان للحس الباطن فهو الوجدانيات

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Ihsas (c'est-à-dire, sensation). C'est saisir les choses par un des sens. Si la sensation appartient aux sens extérieurs, c'est ce qu'on nomme *moschahédat*; si elle appartient aux sens intérieurs, c'est ce qu'on appelle *woudjdaniyyat.*

Note. On trouve à la marge du manuscrit B, une glose qui explique la nature des cinq sens extérieurs et des cinq sens intérieurs. Je ne la transcris point, parce-qu'elle est très-fautive, et que d'ailleurs elle n'est que la réunion de diverses définitions qu'on trouve dans ce dictionnaire, aux mots الحس المشترك *le sens commun*, الحافظة *la mémoire*, المخيّلة *l'imagination*, &c.

42. الاحتمال اتعاب النفس فى الحسنات

Ihtimal (c'est-à-dire, supporter). C'est fatiguer l'ame dans les bonnes œuvres.

Note. Au lieu de اتعاب *fatiguer*, le manuscrit A porte ايقاب: peut-être faut-il lire ايعاب *enfoncer.* La leçon اتعاب des manuscrits B et C pourroit bien n'être qu'une corruption de ايعاب.

Le verbe احتمل signifie également *porter, se charger, supporter* et *charger un autre* d'un fardeau, et comme l'explique en persan le لغة مثنوى (man. d'Anquetil, n.° 46), بار نهادن et بار داشتن.

Le manuscrit B porte الحسيات et le manuscrit C الحساب, au lieu de الحسنات, qu'on lit dans le manuscrit A, et qui me paroît la vraie leçon.

Le manuscrit C ajoute ici, en marge, la définition d'une autre acception du mot *ihtimal.* La voici :

43. الاحتمال ما لا يكون تصوّر طرفيه كافيا بل يتردّد الذهن فى النسبة بينهما ويراد به الامكان الذهنى

Ihtimal, se dit d'une proposition, quand la simple idée des deux termes dont elle se compose ne suffit pas (pour convaincre l'esprit), mais qu'il reste incertain sur la vérité du rapport supposé entre ces deux termes. Ce mot exprime donc la possibilité spéculative.

Note. Le mot احتمال est donc en ce sens le contraire de ce qu'on nomme اولى *axiomes primitifs*, ou ضرورى *jugemens nécessaires.* Ces propositions *le tout est plus grand que sa partie; tout homme est un animal*, expriment, la première, un axiome primitif; la seconde, un jugement nécessaire : celle-ci, *la terre est ronde*, est, du moins pour le commun des hommes, du genre de ce qu'on appelle احتمال *possible.*

Le verbe احتمل est d'un usage fréquent en ce sens.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

44. احسن الطلاق وهو ان يطلق الرجل امراته فى طهر لم يجامعها فيه ويتركها حتى تنقضى عدّتها

Ahsan altalak (c'est-à-dire, le meilleur divorce). C'est lorsqu'un homme prend pour répudier sa femme le temps où elle est dans un état de pureté légale, sans avoir eu commerce avec elle depuis qu'elle est sortie de son impureté périodique, et qu'il la laisse vivre chez lui jusqu'à ce qu'elle ait achevé le temps fixé par la loi pour connoître si elle est enceinte.

Note. Cette circonstance rend le divorce meilleur, c'est-à-dire, plus décent, parce que, par là, le mari reste plus long-temps chargé du logement et de l'entretien de la femme qu'il a répudiée, sans user avec elle des droits d'époux.

45. احديّة الجمع معناه لا تنافيه الكثرة

Ahadiyyet aldjama (c'est-à-dire, unité (1) de réunion). Cela signifie que la pluralité n'exclut pas l'idée de cette sorte d'unité.

46. احديّة الكثرة معناه واحد يتعقّل فيه كثرة نسبيّة ويسمّى هذا المقام الجمع واحديّة الجمع

Ahadiyyet alkethrèh (c'est-à-dire, unité de pluralité). Cela veut dire un seul dans lequel on conçoit une pluralité de relations (2). Ce degré se nomme *réunion* et *unité de réunion.*

47. احديّة العين وهى من حيث اغناه غنا وعن الاسماء ويسمّى هذا جمع الجمع

Ahadiyyet alaïn (c'est-à-dire, unité de substance). On la nomme ainsi parce qu'elle exclut même le besoin des noms (c'est-à-dire, de noms pour indiquer les attributs) : c'est le degré qu'on appelle *réunion de réunion.*

Note. Les trois dernières définitions appartiennent à la doctrine des scholastiques et des sofis. Par rapport aux scholastiques, je crois que l'*unification de la substance* consiste dans la confusion de l'essence divine avec les attributs, et l'*unification de réunion ou de pluralité*, dans la considération de l'essence divine et des attributs comme réunis, mais distincts. Par rapport aux sofis, on concevra mieux

(1) Ou plutôt *unification*, car dans le style des scholastiques et des sofis, c'est واحديّة qui signifie *unité*, c'est-à-dire, manière d'être de ce qui est unique, *uniquité.*

(2) C'est, par exemple, distinguer en Dieu les attributs de bonté, sagesse, puissance, &c.

Digitized by Google

ce que cela veut dire en lisant la définition suivante, tirée de ce même dictionnaire, à la lettre ج :

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

جمع الجمع مقام آخر اتمّ واعلى من الجمع فالجمع شهود الاشياء بالله والتبرّى من الحول والقوّة الا بالله وجمع الجمع الاستهلاك بالكليّة والفناء عمّا سوى الله وهو المرتبة الاحديّة

« *Djama aldjama* (c'est-à-dire, réunion de réunion). C'est un degré plus reculé, » plus parfait et plus sublime que le *djama* (c'est-à-dire, la réunion). La réunion » consiste à voir les choses en Dieu, et à renoncer à toute autre puissance et à » toute autre force que celles de Dieu; mais la réunion de la réunion, c'est s'ané- » antir totalement, et se passer de tout, excepté de Dieu. C'est le degré de l'*uni-* » *fication.* »

Dans le لغة مثنوى on trouve la définition suivante : در اصطلاح متصوّفه جمع شهود حق است بى خلق وجمع جمع شهود خلق الخلق است قايم بحق. Je supprime le mot الخلق, et je traduis ainsi : « Dans le langage technique des Sofis, la réunion, » c'est voir Dieu sans les créatures; et la réunion de la réunion, c'est voir les » créatures existant en Dieu. » Ou ce texte est fautif, ou les diverses sectes des sofis donnent différens sens aux mêmes expressions. Suivant une définition de Djordjani, شهود signifie رويةُ الحق بالحق *voir Dieu en Dieu.*

48. الاحتراس هو ان يوتى فى كلام يوهم خلاف المقصود بما يدفعه اى يوتى بشىء يدفع ذلك الايهام نحو قوله تعالى فسوف ياتى الله بقوم يحبّهم ويحبّونه اذلّة على المومنين اعزّة على الكافرين فانه تعالى لو اقتصر على وصفهم بالذلّة على المومنين توهّم ان ذلك لضعفهم وذلك خلاف المقصود فاتى على سبيل التكميل بقوله اعزّة على الكافرين

Ihtiras (c'est-à-dire, précaution). Cela a lieu lorsque, dans une phrase qui pourroit donner une idée contraire au sens que l'on a en vue, on ajoute quelque chose qui combat cela, c'est-à-dire, qui détruit cette amphibologie. Par exemple, quand Dieu dit dans l'Alcoran : *Dieu suscitera des gens qu'il aimera et par qui il sera aimé, faciles* (c'est-à-dire, *doux*) *pour les croyans, et difficiles* (c'est-à-dire, *terribles*) *pour les infidèles,* si l'auteur s'étoit contenté de dire de ces gens-là, *faciles pour les croyans,* on auroit pu imaginer qu'il entendoit par cette épithète, qu'ils seroient *foibles, (méprisables),* ce qui auroit été contraire au sens qu'il se proposoit d'exprimer : il a donc ajouté, comme pour compléter la phrase, *difficiles* (c'est-à-dire *durs*) *pour les infidèles.*

Note. Voyez *Alcoran,* surate 5, v. 62.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

49. الاخلاص فى اللغة ترك الرياء فى الطاعات وفى الاصطلاح تخليص القلب عن شايبة الشوب المكدّر لصفاه وتحقيقه ان كل شىء يتصوّر ان يشوبه غيره فاذا صفا عن شوبه وخلص عنه يسمّى خالصا ويسمّى الفعل المخلص اخلاصا قال الله تعالى من بين فرث ودم لبنا خالصا فانما خلوص اللبن ان لا يكون فيه شوب من الفرث والدم وقال فضل بن عياض ترك العمل لاجل الناس رياء والعمل لاجلهم شرك والاخلاص الخلاص من هذين

Ikhlas (c'est-à-dire, sincérité). On entend par ce mot, dans le langage ordinaire, renoncer à tout respect humain dans la pratique des devoirs de la religion ; mais comme terme technique, il signifie purifier le cœur de la souillure de tout mélange qui troubleroit sa pureté. Pour faire sentir la justesse de cette expression, il faut observer que toute chose qu'on peut imaginer troublée par le mélange d'une autre, se nomme, quand elle est purifiée de ce mélange et en est dégagée, *khalis* pure, et l'opération qui lui procure cette pureté s'appelle *ikhlas*. C'est ainsi que Dieu dit dans l'Alcoran : *(il vous nourrit) d'un lait pur qui sort d'entre les excrémens et le sang.* La pureté du lait consiste donc seulement à ce qu'il n'y ait aucun mélange d'excrémens et de sang. Fadhl ben-Eyadh dit : abandonner la pratique des bonnes œuvres à cause des hommes, c'est respect humain; les faire à cause d'eux, c'est un polythéisme ; l'*ikhlas* consiste dans l'exemption de ces deux défauts.

Note. Le passage de l'Alcoran cité ici, se trouve, *sur. 16, v. 68* (1): il est expliqué de diverses manières par les commentateurs. Le mot فرث que j'ai traduit par *excrémens*, signifie, suivant la plupart des interprètes, les alimens qui n'ont encore subi qu'en partie l'opération de la digestion. Beïdhawi explique ainsi ce passage de l'Alcoran : فانه يخلق من بعض اجزاء الدم المتولّد من الاجزاء اللطيفة التى فى الفرث وهو الاشياء المأكولة المنهضمة بعض الانهضام فى الكرش « Car le lait se » forme de quelques-unes des parties du sang, lequel tire son origine des parties » subtiles qui se trouvent dans (ce qu'on nomme) le *farth ;* on entend par là les » alimens qui ont subi une partie de la digestion dans le ventricule. »

50. اختصاص الناعت وهو المتعلّق الخاصّ الذى يصير به احد المتعلّقين

(1) Dans l'édition de Hinckelman on a omis dans ce passage le mot خالصا : c'est une faute d'impression.

ناعتا

Digitized by Google

ناعتا للاخر والاخر منعوتا به والنعت حالّ والمنعوت محلّ كالتعلّق بين لون البيض والجسم المقتضى لكون البياض نعتا للجسم والجسم منعوتا به بان يقال جسم ابيض

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Ikhtisas alnaït (c'est-à-dire, appropriation du qualificatif). C'est cette sorte de dépendance par laquelle l'une des deux idées qui sont dans une dépendance réciproque, devient qualificative (ou adjectif) de l'autre, et l'autre devient qualifiée par la première (son substantif) : le qualificatif repose dans la chose qualifiée, qui en est (comme) le lieu. Tel est le genre de dépendance entre la blancheur et le corps, exigée pour que la blancheur devienne qualificative du corps, et que le corps devienne qualifié par la blancheur, en sorte qu'on dise *un corps blanc*.

٥١. الاختبار فعل ما يظهر به الشيء وهو من الله اظهار ما يعلم من اسرار خلقه فان علم الله تعالى قسمان قسم يتقدّم وجود الشيء من اللوح وقسم يتاخّر وجوده في مظاهر الخلق والبلاء الذى هو الاختبار هو هذا القسم لا الاول

Ikhtibar (c'est-à-dire, éprouver). C'est une action qui sert à manifester une chose (qui étoit inconnue). En parlant de Dieu, cela veut dire manifester ce qu'il sait déjà des dispositions secrètes de ses créatures; car il y a en Dieu deux sortes de sciences, l'une qui précède l'existence des choses, et qui provient de la tablette (des décrets divins), l'autre qui est postérieure à l'existence des choses parmi les créatures sensibles. Ce que l'on entend par *bela* (épreuve), mot qui est synonyme d'*ikhtibar*, c'est ce second genre de science, et non le premier.

Note. Les trois manuscrits portent tous الاختيار, ce qui voudroit dire *choix:* il n'en est pas moins certain qu'il faut lire الاختبار, ce qui veut dire, *s'informer, essayer, chercher à connoître.*

Au lieu de من اللوح, les manuscrits A et C lisent في اللوح ; le sens est alors, *l'une qui précède l'existence des choses sur la tablette (des décrets divins)*; il se peut bien que ce soit là la vraie leçon.

Le mot بلاء *épreuve*, et le verbe بلى *éprouver*, sont souvent employés dans l'Alcoran, en parlant de Dieu qui éprouve les hommes par la prospérité ou l'adversité, pour savoir si leur foi est sincère et solide, ou feinte et chancelante. La synonymie que l'auteur établit entre بلاء et le terme qu'il définit, prouveroit seule

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

qu'il faut lire الاختبار. Dieu, par ce genre d'épreuve, apprend ce qu'il savoit déjà par sa science coéternelle à son essence.

52. الادغام فى اللغة ادخال الشىء فى الشىء يقال ادغمت الثياب فى الوعاء اذا ادخلتها وفى الصناعة اسكان الحرف الاوّل وادراجه فى الثانى ويسمّى الاوّل مدغما والثانى مدغما فيه وقيل هو البات الحرف فى مخرجه مقدار البات الحرفين نحو مدّ وعدّ

Idgam (c'est-à-dire, insertion). Ce mot, dans le langage ordinaire, veut dire faire entrer une chose dans une autre : c'est ainsi qu'on l'emploie quand on dit : *j'ai fait entrer les habits dans l'étui.* En terme d'art, il signifie rendre une lettre quiescente, et l'insérer dans la lettre suivante : alors la première lettre se nomme *modgam*, c'est-à-dire, insérée ou absorbée, et la seconde *modgam fihi*, c'est-à-dire, absorbante ou recevant la lettre insérée. Suivant d'autres, *idgam* veut dire faire rester une lettre dans la partie de l'organe où se forme son articulation, autant de temps qu'il en faudroit pour articuler deux lettres. L'*idgam* a lieu, par exemple, dans *madda* et *adda*.

Note. Voyez ci-devant *n.os 19* et *20*.

La dernière définition donnée ici, est radicalement fausse; car l'articulation d'une consonne est instantanée, et l'on ne sauroit la prolonger : les sons seuls ou voyelles sont susceptibles d'une durée plus ou moins longue, ou port de voix.

53. الادراك احاطة الشىء بكماله

Idrac (c'est-à-dire, saisir). C'est comprendre une chose parfaitement.

Note. Voyez ci-devant la définition du mot احاطة, au *n.o 32*.

54. الاداء وهو تسليم العين الثابت فى الذمّة بالسبب الموجب كالوقت للصلوة والشهر للصوم الى من يستحقّ ذلك الواجب

Ada (c'est-à-dire, acquittement). C'est livrer à celui qui y a droit, la chose en nature dont on est débiteur, à raison d'une cause qui oblige à s'acquitter, comme l'heure qui nécessite la prière, ou le mois qui nécessite le jeûne.

55. الاداء الكامل ما يؤدّيه الانسان على الوجه الذى امر به كاداء المدرك والامام

Digitized by Google

Ada camil (c'est-à-dire, acquittement parfait). C'est s'acquitter (de ce qu'on doit) en la manière qui a été ordonnée : c'est ainsi que s'acquittent (du devoir de la prière) celui qui arrive à temps pour la faire, et l'imam.

56. الاداء الناقص بخلافه كاداء المنفرد والمسبوق فيما سبق

Ada nakis (c'est-à-dire, acquittement défectueux). C'est l'opposé du précédent : c'est ainsi que s'acquitte (de la prière) celui qui la fait isolément ; c'est pareillement ainsi que celui qui arrive quand elle est commencée, s'acquitte de ce qui avoit été fait avant son arrivée.

57. اداء يشبه القضاء وهو اداء اللاحق بعد فراغ الامام لانه باعتبار الوقت مؤدٍ وباعتبار انه التزم اداء الصلوة مع الامام حين تحرم معه قاضٍ لما فاته مع الامام

Ada yaschbah alkadha (c'est-à-dire, acquittement qui ressemble à la compensation). Cela signifie la récitation de la prière que fait celui qui arrive lorsque l'imam a entièrement fini ; car, eu égard au temps auquel la prière est fixée, cet homme s'en acquitte effectivement ; mais, eu égard à l'obligation imposée au fidèle de faire la prière avec l'imam, quand il se trouve avec lui dans le lieu consacré à cet exercice de religion, il ne fait que réparer, par compensation, ce qu'il a manqué à faire avec l'imam.

Note. Le mot قضاء, que j'ai traduit par *compensation*, signifie *réparer l'omission de la prière ou du jeûne dont on ne s'est point acquitté dans le temps prescrit, en priant ou jeûnant dans un autre moment.*

58. الادب عبارة عن معرفة ما يحترز به عن جميع انواع الخطا

Adab, est un terme qui signifie la connoissance des choses par lesquelles on se préserve de toute espèce de faute.

Note. Cette définition ne se trouve que dans le manuscrit B.

59. آداب البحث صناعة نظرية يستفيد منها الانسان كيفية المناظرة وشرايطها صيانة له عن الخبط فى البحث والزاما للخصم وافحامه كذا فى قطب الكيلانى

Adab albahth (c'est-à-dire, les convenances de la discussion). C'est un art théorique, par lequel l'homme apprend comment on doit se conduire

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

dans une discussion polémique, et les règles qu'on doit y suivre pour se préserver soi-même de tout écueil dans la dispute, vaincre son adversaire et le réduire au silence. C'est ainsi que ce mot est défini par Kotb-eddin Ghilani.

60. ادب القاضى وهو التزامه لما ندب اليه الشرع من بسط العدل ورفع الظلم وترك الميل

Adab alkadhi (c'est-à-dire, devoirs du cadhi). C'est l'obligation de satisfaire à ce que la loi lui impose, et qui consiste à faire régner la justice, à détruire l'injustice, et à renoncer à toute partialité.

61. الادماج فى اللغة اللفّ وفى الاصطلاح ان يتضمّن كلام سيق لمعنى مدحا كان او غيره معنى اخر وهو اعمّ من الاستتباع لشموله المدح وغيره واختصاص الاستتباع بالمدح

Idmadj, dans le langage ordinaire, signifie envelopper; comme terme technique, il se dit d'une phrase qui, ayant un objet direct, soit louange ou autre chose, renferme en même temps un autre sens. La signification du mot *idmadj* est plus étendue que celle d'*istitbaa*, parce que le premier se dit d'un discours dont l'objet direct est la louange, ou toute autre chose, tandis que *istitbaa* se restreint au cas de louange.

62. الاذان فى اللغة مطلق الاعلام وفى الشرع الاعلام بوقت الصلوة بالفاظ معلومة ماثورة

Idhan, dans le langage ordinaire, veut dire d'une manière générale, faire savoir; comme terme légal, il signifie faire connoître ou annoncer le temps de la prière par des paroles déterminées, et consacrées par l'usage.

Note. Cette définition a été omise par le copiste du manuscrit B.

63. الاذن فى اللغة الإعلام وفى الشرع فكّ الحجر واطلاق التصرّف لمن كان ممنوعا شرعا

Idhn, dans le langage ordinaire, veut dire faire savoir, et comme terme légal, il signifie lever l'interdiction, et rendre la libre disposition (de ses affaires), à celui qui en étoit légalement privé.

Digitized by Google

64. الاذالة زيادة حرف ساكن فى وتد مجموع مثل مستفعلن زيد فى اخره نون اخر بعد ما ابدلت نونه الفا فصار مستفعلان ويسمّى مذالا

Idhalèh (c'est-à-dire, ajouter une queue). Ce mot signifie ajouter une lettre quiescente dans la mesure nommée *pieu conjoint.* Par exemple, dans le pied *mōstāfīlōn*, l'on ajoute un autre *noun* à la fin, après avoir préalablement changé le *noun* de ce pied en *élif*, ce qui convertit *mōstāfīlōn* en *mōstāfīlān :* ce pied se nomme alors *modhal*, c'est-à-dire, augmenté d'une queue.

65. الارادة صفة توجب للحىّ حالا يقع منه الفعل على وجه دون وجه وفى الحقيقة هى ما لا يتعلّق دايما الّا بالمعدوم فانها صفة تخصّص امرا ما لحصوله ووجوده كما قال الله تعالى انما امره اذا اراد شيئا ان يقول له كن فيكون

Iradèh (c'est-à-dire, la volonté). C'est une qualité qui produit dans l'être vivant un état dont l'effet est qu'il agit d'une manière plutôt que d'une autre. Dans le sens exact, c'est une faculté qui n'a jamais pour objet qu'une chose qui n'existe pas ; car la volonté est un attribut qui a pour objet spécial de donner l'existence à une chose quelconque et de la produire, conformément à ces paroles de Dieu dans l'Alcoran : *lorsqu'il veut une chose, il ne fait que lui dire, sois, et elle est.*

Note. Je soupçonne qu'au lieu de تخصّص, il faut lire تحفّص, *qui excite une chose pour qu'elle soit produite et vienne à l'existence.* On lit à la marge du manuscrit B, cette autre définition du même mot :

66. الارادة ميل يعقب اعتقاد النفع

Iradèh. C'est une inclination (vers une chose) qui suit l'opinion de l'utilité.

67. الارسال فى الحديث عدم الاسناد مثل ان يقول الراوى قال رسول الله صلّى الله عليه وسلّم من غير ان يقول حدّثنا فلان عن فلان عن رسول الله ع م

Irsal, en fait de *hadith* (ou traditions prophétiques), c'est rapporter

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

une tradition sans indiquer les noms de ceux qui l'ont transmise. Par exemple, quand celui qui rapporte la tradition dit simplement : *l'Apôtre de Dieu a dit*, sans dire : *Un tel nous a rapporté, comme le tenant d'un tel, qui l'avoit entendu de la bouche de l'apôtre de Dieu.*

68. الارهاص ما يظهر من الخوارق عن النبيّ ع م قبل ظهوره كالنور الذى كان فى جبين آباء نبيّنا ع م

Irhas. On entend par ce mot, les choses extraordinaires qui proviennent d'un prophète, antérieurement à sa manifestation : par exemple, la lumière qui brilloit sur le front des ancêtres de Mahomet, notre prophète.

Note. Je traduis *qui proviennent d'un prophète*, et non *du prophète*, pour généraliser le sens de la définition, comme ç'a été l'intention de l'auteur, qui auroit dit, sans cela, ظهر, et non يظهر.

A la marge du manuscrit B, on lit cette autre définition :

+ 69. الارهاص احداث امر خارق للعادة دالّ على بعثة نبيّ قبل بعثته

Irhas, produire une chose extraordinaire qui annonce la mission d'un prophète, antérieurement à sa mission effective.

A la marge du manuscrit C on lit :

+ 70. الارهاص هو ما يصدر من النبيّ ع م قبل النبوة من امر خارق للعادة قيل انها من قبيل الكرامات فان الانبياء قبل النبوة لا يقصرون عن درجة الاولياء

Irhas, ce sont les choses extraordinaires qui proviennent d'un prophète avant qu'il ait reçu sa mission prophétique. Suivant d'autres, ces choses-là sont du genre des prodiges qu'on désigne sous le nom de *keramat;* car les prophètes, avant leur mission prophétique, ne sont point au-dessous du degré des *saints*.

Note. Les prodiges opérés par les prophètes se nomment معجزة; ceux des hommes pieux, كرامة ; ceux des impies, استدراج. C'est ce qu'on lit dans notre dictionnaire, au mot كرامة, article qui a été cité par Pococke, dans le *Spec. hist. Ar.* p. 186.

71. الارش هو اسم للمال الواجب على ما دون النفس

Irsch. On nomme ainsi l'amende due pour tout dommage, autre que le meurtre.

Digitized by Google

الارتثاث فى الشرع ان يرتفق المجروح بشىء من مرافق الحيوة ويثبت له حكم من احكام الاحياء كالاكل والنوم والشرب وغيرها 72.

Irtithath. Ce mot, comme terme légal, signifie qu'un homme blessé conserve l'usage de quelqu'une des jouissances de la vie, et qu'on peut reconnoître et affirmer de lui quelqu'une des fonctions qui caractérisent les êtres vivans, comme manger, dormir, boire, &c.

73. الارين محل الاعتدال فى الاشياء ونقطة فى الارض يستوى معها ارتفاع القطبين فلا ياخذ هناك الليل من النهار ولا النهار من الليل وقد نقل عرفا الى محل الاعتدال مطلقا

Arin. Le lieu d'une proportion moyenne dans les choses (c'est-à-dire, où les qualités, comme le chaud, le froid, l'humidité, &c., sont tempérées et sans excès) : un point sur la terre à une hauteur égale des deux poles, en sorte que la nuit n'y empiète point sur la durée du jour, ni le jour sur la durée de la nuit. Ce mot a passé dans l'usage ordinaire, pour signifier d'une manière générale un lieu d'une température moyenne.

74. الازل استمرار الوجود فى ازمنة مقدرة غير متناهية فى جانب الماضى كما ان الابد استمرار الوجود فى ازمنة مقدرة غير متناهية فى جانب المستقبل

Azel (c'est-à-dire, durée sans commencement). Ce mot signifie la durée de l'existence pendant une suite de temps déterminés, et infinis du côté du passé ; comme ابد *abed*, signifie la durée de l'existence pendant une suite de temps déterminés, et infinis du côté du futur.

75. الازلى ما لا يكون مسبوقا بالعدم اعلم ان الموجودات اقسام ثلثة لا رابع لها فانه إمّا ازلى ابدى وهو الله سبحانه وتعالى او لا ازلى ولا ابدى وهو الدنيا او ابدى غير ازلى وهو الاخرة وعكسه محال فانه ما ثبت قِدَمه امتنع عَدَمه

Azali, ce qui n'a point été précédé du néant. Il faut savoir que toutes les choses qui existent se divisent en trois classes, auxquelles on n'en peut

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

pas ajouter une quatrième. Car les choses sont ou éternelles du côté du passé comme du côté du futur, et c'est Dieu seul; ou elles ne sont éternelles ni du côté du passé ni de celui du futur, et c'est le monde présent; ou enfin elles sont éternelles du côté du futur, mais non de celui du passé, et c'est le monde à venir; quant à l'inverse de cette troisième espèce, cela est impossible; car ce qui est de toute éternité ne peut être anéanti.

76. الازارقة وهو نافع بن ازرق قالوا كفر على رضى الله عنه بالتحكيم وابن ملجم محق وكفرت الصحابة رضى الله عنهم وقضوا بتخليدهم فى النار

Azarikèh. (On nomme ainsi les sectateurs) de Nafi ben-Azrak. Ils soutiennent qu'Ali s'est rendu coupable d'infidélité en mettant ses droits en arbitrage; qu'Ebn-Moldjem a bien fait, et que les compagnons du prophète sont tombés dans l'infidélité, et demeureront éternellement dans le feu.

Note. Je lis هم اصحاب الازرق وهو نافع *ce sont les sectateurs d'Azrak qui est Nafi ben-Azrak.*

Ebn-Moldjem est l'assassin d'Ali. *Voyez* Marracci, *Prodr. ad refut. Alcor.* part. III, pag. 77.

77. الاستقبال ما يترقب وجوده بعد زمانك الذى انت فيه

Istikbal. Ce mot indique ce qui est considéré comme devant exister après le temps où l'on se trouve actuellement.

78. الاستسقاء وهو طلب المطر عند طول انقطاعه

Istiska, demander de la pluie après qu'on en a été privé long-temps.

79. الاستدلال تقدير الدليل لاثبات المدلول سواء كان ذلك من الاثر الى المؤثر فيسمى استدلالا انيا او بالعكس فيسمى استدلالا لميا او من احد الاثرين الى الاخر

Istidlal (c'est-à-dire, conclure par des preuves). C'est se servir d'un indice pour en déduire la vérité de la chose indiquée, soit que l'on conclue d'un effet produit à l'existence de la cause, ce qu'on nomme *istidlal inni*, ou *vice versa*, ce que l'on appelle *istidlal lammi*, ou enfin d'un effet à l'autre.

Note.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Note. Les deux mots اني et لمى, sont définis ainsi par Djordjani :

الطريق اللمّى هو ان يكون الحدّ الاوسط علّة للحكم فى الخارج كما انه علّته فى الذهن كقوله هذا محموم لانه متعفّن الاخلاط وكل متعفّن الاخلاط محموم الطريق الانّى هو ان لا يكون الحدّ الاوسط علّة للحكم بل هو عبارة المدعى بابطال نقيضه كمن اثبت قدم العقل بابطال حدوثه بقوله العقل قديم اذ لوكان حادثا لكان مادّيا لان كل حادث مسبوق بالمادّة

« *Tarik lammi.* Cette sorte de raisonnement est celle où le terme moyen est » la cause de la conclusion dans la forme extérieure de l'argument, comme il en » est le motif dans l'esprit. Tel est cet argument : Cet homme a la fièvre, puisque » les humeurs en lui sont putrides ; car tout homme dont les humeurs sont pu- » trides, a la fièvre : donc cet homme a la fièvre.

» *Tarik inni.* C'est une sorte de raisonnement où le terme moyen n'est point » la cause de la conclusion ; cela signifie démontrer son assertion en détruisant » l'assertion contraire. Tel est le raisonnement de celui qui prouve l'éternité de » l'intelligence, en détruisant l'opinion de sa création dans le temps, et qui dit : » L'intelligence est éternelle ; car si elle étoit créée dans le temps, elle seroit ma- » térielle, attendu que tout ce qui est créé dans le temps suppose une matière » préexistante. »

Ces définitions paroissent cependant peu convenables à l'application faite ici des mots انّى et لمّى.

80. الاستئناف هو ما وقع جوابا لسوال مقدّر معنى لما قال المتكلّم جاءنى القوم فكانّه قايل قال ما فعلتهم فقال المتكلّم مجيبا عنه اما زيد فاكرمته واما بشر فاهنته واما بكر فقد اعرضت عنه

Istinaf (c'est-à-dire, commencement). On appelle ainsi une phrase qui sert de réponse à une question (non pas faite réellement, mais) virtuellement renfermée dans le sens du discours. Que quelqu'un, par exemple, dise : *Quelques gens sont venus chez moi ;* on suppose qu'une personne lui demande : *Comment les avez-vous traités* ! à quoi celui qui parle répond : *Quant à Zeïd, je l'ai accueilli avec honneur ; pour Baschar, je l'ai traité avec mépris ; à l'égard de Becr, je me suis détourné pour ne pas le voir.*

Note. Cette définition se lit à la marge des manuscrits A et C.

Dans l'exemple donné, c'est la phrase اما زيد, *quant à Zeïd* &c., qui forme ce qu'on appelle استيناف. En général, on entend par là une phrase qui est indépendante grammaticalement de ce qui la précède.

81. الاستفهام استعلام ما فى ضمير المخاطب وقيل هو طلب حصول

Digitized by Google

Définitions du Seïd Djordjani.

صورة فى الذهن فان كان تلك الصورة وقوع نسبة بين الشيئين او لا وقوعها فحصولها هو التصديق والا فهو التصوّر

Istifham (c'est-à-dire, interrogation). C'est desirer de savoir ce qui est dans la pensée de celui à qui on adresse la parole. D'autres définissent ce terme en cette sorte : Chercher à faire naître une figure (c'est-à-dire, l'idée d'une proposition) dans l'esprit. Si cette figure est qu'il existe ou qu'il n'existe pas de rapport entre les deux choses (le sujet et l'attribut), le résultat de cette figure est *croire;* autrement le résultat est *s'imaginer.*

82. الاستقراء هو الحكم على كلّىّ لوجوده فى اكثر جزئيّاته وانما قال فى اكثر جزئيّاته لان الحكم لو كان فى جميع جزئيّاته لم يكن استقراء بل قياسا مقسّما ويسمّى هذا استقراء لان مقدّماته لا تحصل الا بتتبّع الجزئيّات كقولنا كل حيوان يحرّك فكّه الاسفل عند المضغ لان الانسان والبهايم والسباع كذلك وهو استقراء ناقص لا يفيد اليقين لجواز وجود جزئىّ لم يستقراء ويكون حكمه مخالفا لما استقرئ كالتمساح فانه يحرّك فكّه الاعلى عند المضغ

Istikra (c'est-à-dire, aller de place en place). On entend par là admettre une proposition comme générale, parce qu'elle se trouve vraie dans la plupart des cas particuliers. Quand on dit *dans la plupart des cas particuliers*, c'est seulement, parce que si la proposition étoit vraie dans tous les cas particuliers, cela ne s'appelleroit plus *istikra*, mais *kiyas mokassem* (c'est-à-dire, jugement fondé par induction, d'après les cas particuliers). On appelle cela *istikra*, parce que les prémisses d'un semblable jugement ne s'obtiennent qu'en parcourant l'un après l'autre les cas particuliers. Si nous disions : Tout animal remue la mandibule inférieure en mâchant, parce que cela est vrai de l'homme, des animaux domestiques et des bêtes féroces, ce seroit un *istikra* défectueux, qui ne produiroit point un jugement certain : car il se peut faire qu'on ait oublié d'examiner un cas particulier, qui présenteroit un résultat contraire à la conclusion qu'on auroit tirée des cas particuliers parcourus ; le crocodile, par exemple, qui remue, en mâchant, la mandibule supérieure.

83. الاستحسان فى اللغة هو عدّ الشىء واعتقاده حسنا واصطلاحا هو اسم

Digitized by Google

لدليل الادلّة الاربعة يعارض القياس الجلىّ ويعمل به اذا كان اقوى منه سمّو بذلك لانه فى الاغلب يكون اقوى من القياس الجلىّ فيكون قياسا مستحسنا قال الله تعالى فبشّر عبادِ الذين يستمعون القول فيتّبعون احسنه

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Istihsan, dans le langage ordinaire, c'est regarder une chose comme bonne et la croire telle ; comme terme technique, ce mot signifie un argument qui appartient à l'une des quatre sortes d'argumens (tirés de l'autorité), et qui se trouve en opposition avec le raisonnement clair, argument auquel on se conforme dans la pratique, quand il est plus fort que le raisonnement. On l'a nommé *istihsan*, parce que le plus souvent il est plus fort que le raisonnement clair, et qu'il est par conséquent un raisonnement auquel on donne la préférence, comme étant le meilleur. C'est ce que Dieu indique en disant dans l'Alcoran : « Annonce une heu- » reuse nouvelle à mes serviteurs qui écoutent la parole, et suivent ce » qui en est le meilleur. »

Note. Le *raisonnement clair* القياس الجلىّ, c'est ce qui se présente de soi-même à l'esprit ; l'opposé se nomme *raisonnement caché* القياس الخفى, ou *argument de préférence* استحسان, avec cette différence que le *raisonnement* caché ne se tire que du texte de l'Alcoran, tandis que *l'argument de préférence* se tire de l'Alcoran, du commun consentement des docteurs اجماع, et de la nécessité. Cela est expliqué dans notre dictionnaire, au mot قياس.

Les quatre sortes d'argumens dont il s'agit ici, sont fondées ou sur l'expression du texte, qui a la chose même pour objet direct, عبارة النصّ, ou sur une indication accidentelle et indirecte du texte qui a un autre objet direct, اشارة النصّ, ou sur le sens naturel du texte, tel qu'il se présente à quiconque le lit, دلالة النصّ, ou sur le sens occulte du texte qui n'est intelligible que pour ceux qui en font une étude spéciale, اقتضاء النصّ. Cette explication est tirée de l'article دلالة de ce même dictionnaire.

84. الاستحاضة دم تراه المراة اقلّ من ثلثة ايّام او اكثر من عشرة ايّام فى الحيض ومن اربعين فى النفاس

Istihadhèh signifie le sang des purgations qu'une femme voit moins de trois jours, ou dont l'écoulement dure plus de dix jours dans les évacuations menstruelles, ou plus de quarante jours dans les couches.

Digitized by Google

85. الاستطاعة وهى عرض يخلقه الله فى الحيوان يفعل به الافعال الاختيارية

Istitaah (c'est-à-dire, pouvoir). C'est une disposition accidentelle que Dieu crée dans l'animal, et par laquelle l'animal fait les actions volontaires.

86. الاستطاعة الحقيقيّة وهى القدرة التامّة التى يجب عندها صدور الفعل فهى لا تكون الا مقارنة للفعل

Istitaah hakikiyyèh (c'est-à-dire, pouvoir vrai). C'est la puissance parfaite, qui est nécessairement suivie de la production de l'action : ce pouvoir n'est jamais autrement que concomitant avec l'action.

87. الاستطاعة الصحّة وهى أن يرتفع الموانع من المرض وغيره

Istitaah sahhah (c'est-à-dire, pouvoir intègre). C'est la cessation des empêchemens, tels que la maladie et autres.

88. الاستحالة حركة فى الكيف كتسخّن الماء وتبرّده مع بقاء صورته النوعيّة

Istihalèh (c'est-à-dire, mutation). C'est un mouvement qui survient dans la manière d'être, comme la caléfaction ou le réfroidissement de l'eau, la forme constitutive de son espèce demeurant la même.

89. الاستقامة هو كون الخط بحيث ينطبق اجزاؤه المفروضة بعضها على بعض على جميع الاوضاع وفى اصطلاح اهل الحقيقة هو الوفاء بالعهود كلها وملازمة الصراط المستقيم برعاية حدّ التوسّط فى كل الامور من الطعام والشراب واللباس وفى كل امر دينىّ ودنيوىّ فذلك هو الصراط المستقيم فى الاخرة ولذلك قال النبىّ عم شيّبتنى سورة هود اذا نزل فيه فاستقم كما امرت

Istikamèh (c'est-à-dire, être droit). On dit cela d'une ligne dont toutes les parties données s'appliquent parfaitement les unes sur les autres, dans toutes les positions. Comme terme technique des disciples de la vie spi-

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

rituelle, c'est remplir avec fidélité tous ses engagemens, et demeurer constamment dans la voie droite, en observant les bornes d'un juste milieu en toutes choses, comme le manger, le boire, le vêtement, enfin, dans toutes les choses religieuses et mondaines. C'est là ce qui constitue la voie droite par rapport à la vie future. C'est pour cela que le prophète a dit: « La surate *Houd* a fait blanchir ma chevelure, lorsque ces mots de cette » surate : *sois donc droit, comme il t'a été ordonné,* me furent envoyés du » ciel. »

Note. Les mots que j'ai traduits ainsi : *c'est là ce qui constitue la voie droite par rapport à la vie future*, signifient, à la lettre : *c'est là la voie droite dans la vie future.* Je remarque cela, parce que je doute que la préposition فى soit susceptible du sens que je lui ai donné. Peut-être l'auteur a-t-il voulu dire que la voie droite des bienheureux, dans la vie future, consistera dans l'observation d'un juste milieu en toutes choses.

90. الاستدارة كون السطح بحيث يحيط به خط واحد يفرض فى داخله نقطة تتساوى جميع الخطوط المستقيمة الخارجة منها اليه

Istidarèh (c'est-à-dire, être de forme circulaire). Cela se dit d'un plan renfermé dans une seule ligne, lorsqu'un point étant donné dans l'intérieur du plan, toutes les lignes qu'on tire de ce point vers la circonférence, sont égales entre elles.

91. الاستدراج ان يجعل الله تعالى العبد مقبول الحاجة وقتا فوقتا الى اقضاء عمره للابتدال بالبلاء والعذاب وقيل الاهانة بالنظر الى المال

Istidradj. Ce terme signifie que Dieu accorde à un homme le succès de tous ses desirs, en un grand nombre de rencontres, jusqu'à la fin de sa vie, pour faire succéder à ce bonheur l'épreuve et les tourmens. D'autres disent que cela signifie traiter avec mépris par rapport à l'issue.

Note. Cette définition ne se trouve qu'à la marge du manuscrit C. Le texte me paroît avoir besoin de correction. 1.° Au lieu de اقضاء, je pense qu'il faut lire انقضاء ; 2.° le copiste qui avoit d'abord écrit للابتداء, en a fait ensuite للابتدال : je conjecture qu'il faut lire للابتدار, *pour le faire tomber plus promptement dans l'épreuve et les tourmens;* 3.° j'ai traduit les derniers mots, comme si l'on eût écrit المآل : si on doit écrire المال, le sens est *par rapport aux richesses*, ce qui paroît étranger au mot استدراج, dont il s'agit.

Le sens du mot استدراج, rapporté dans cette définition, est fondé sur un texte de l'Alcoran qui se trouve dans la *s. 68, v. 44.* فذرنى ومن يكذب بهذا الحديث سنستدرجهم من حيث لا يعلمون ; ce que Marracci traduit ainsi : *Sine ergo me et eum*

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

qui mendacii insimulat hanc novam narrationem : sensim per gradus ducemus eos ad ruinam deundè nesciunt ; c'est-à-dire ; « Laissez-moi tirer vengeance de ceux qui re-» fusent de reconnoître la vérité de l'Alcoran ; je les conduirai de degré en degré » à leur perte, par une voie dont ils ne se doutent point ». Beïhdawi explique ainsi ce passage : سندنيهم من العذاب درجة درجة بالامهاد وادامة الصحة وازدياد النعمة c'est-à-dire : « Nous les ferons approcher des tourmens par degrés, en leur appla-» nissant le chemin, leur conservant la santé, et leur accordant de nouveaux bien-» faits ». Suivant l'auteur du Kamous, استدرج signifie خدع, *tromper.* Il ajoute : واستدراج الله تعالى العبد انه كلما جدّد خطيئة جدّد له نعمة وانساه الاستغفار او ان ياخذه قليلا قليلا ولا يباغته « *Istidradj,* employé en parlant de Dieu, par rapport » à l'homme, signifie que, toutes les fois que l'homme commet un nouveau péché, » Dieu lui accorde un nouveau bienfait, et fait par là qu'il oublie de demander » le pardon de ses fautes ; ou bien ce mot veut dire que Dieu le prend peu à peu, » et ne le surprend pas tout d'un coup. »

De là vient une autre signification du même mot استدراج, que j'ai indiquée ci-devant, à l'occasion du mot ارهاص (n.° 70), et qui est tirée de notre dictionnaire, au mot كرامات. Les prodiges que Dieu fait en faveur des impies sont appelés استدراجات, parce que Dieu s'en sert pour les confirmer dans leur aveuglement, et les conduire, comme par degrés, à la perte éternelle.

Ceci donne l'explication d'un passage de la vie de Tamerlan, par Ebn-Arabschah, passage qui n'a point été entendu par son traducteur, M. Manger. Ebn-Arabschah, parlant de la sagacité de Tamerlan, et du talent singulier qu'il avoit de prévoir les événemens, dit فلا شك ان ذلك الاعرج كان ملهما او مستدرج, ce que Manger a traduit ainsi : *neque dubitari potest, quin claudus iste fuerit inspiratus, aut in cælum raptus ;* au lieu qu'il auroit dû dire, *aut virtute quâdam divinâ ad suam perniciem adjutus, et suprà humanam conditionem elatus.* Voyez *Ahmedis Arabsiadæ vit. et rerum gest, Tim. Hist.* t. II, p. 812.

92. الاستطراد سوق الكلام على وجه يلزم منه كلام اخر وهو غير مقصود بالذات بل بالعرض

Istitrad. On entend par-là diriger le discours de manière que cela conduise nécessairement à parler d'une autre chose qui n'étoit pas proprement l'objet du discours, mais qui le devient accidentellement.

Note. Cette définition, qui n'est pas de Djordjani, ne se lit que sur la marge du manuscrit C.

93. الاستعارة ادّعاء معنى الحقيقة فى الشىء للمبالغة فى التشبيه مع طرح ذكر المشبّه من البين كقولك لقيت اسدا وانت تعنى به الرجل الشجاع ثم اذا ذكر المشبّه به مع ذكر القرينة يسمّى استعارة تصريحيّة

Digitized by Google

وتحقيقيّة نحو لقيت اسدا فى الحمام واذا قلنا المنيّة اى الموت انشبت
اى علقت اظفارها بفلان فقد شبّهنا المنيّة بالسبع فى اغتيال
النفوس اى اهلاكها من غير تفرقة بين نفّاع وضرّار فاثبتنا لها
الاظفار التى لا يكمل ذلك الاغتيال فيه بدونها تحقيقا للمبالغة فى
التشبيه فتشبيه المنيّة بالسبع استعارة بالكتابة واثبات الاظفار
لها استعارة تخييليّة والاستعارة فى الفعل لا تكون الا تبعيّة كنطقت
الحال

Istiarèh (c'est-à-dire, expression d'emprunt, ou métaphore). C'est employer une expression qui n'est réellement qu'une comparaison, comme si elle étoit prise dans son sens propre, et cela dans l'intention de donner plus d'énergie à la comparaison, en supprimant tout-à-fait la mention de la chose comparée; comme quand on dit : *J'ai rencontré un lion,* pour dire : *J'ai rencontré un homme brave.* Quand on exprime la chose qui sert d'objet de comparaison avec la mention d'une circonstance accessoire (qui indique l'objet réel désigné par la métaphore), cela s'appelle *métaphore développée,* ou *ramenée à son vrai sens;* comme quand on dit : *J'ai rencontré un lion dans le bain.* Si nous disons : *Le destin,* c'est-à-dire, la mort, *s'est accrochée,* c'est-à-dire, a enfoncé ses griffes *dans un tel,* comparant ainsi le destin à une bête féroce, qui se jette sur les hommes à l'improviste, c'est-à-dire, qui les fait périr sans faire aucune distinction de celui qui rend des services utiles, et de celui qui cause des dommages, et donnant au trépas des griffes, sans lesquelles l'action qu'on lui attribue de se jeter sur les hommes pour les surprendre ne sauroit être parfaite, le tout pour rendre la comparaison aussi énergique qu'il est possible ; la comparaison que nous faisons dans ce cas-là du destin avec la mort, est une *métaphore exprimée réellement par l'écriture ;* mais la supposition que nous faisons en lui donnant des griffes, est une *métaphore qui ne réside que dans l'imagination.* Toute métaphore qui réside dans un verbe, n'est jamais qu'une *métaphore de conséquence;* comme quand on dit : *La situation a parlé.*

Note. Toute métaphore est une comparaison abrégée, où l'objet comparé et l'exposant du rapport de comparaison sont supprimés, et le terme de comparaison est seul exprimé. Ainsi, ce qui seroit une comparaison si l'on avoit dit simplement *un homme fort comme un taureau,* devient une métaphore, si l'on dit seulement *un taureau.* Mais si, à cette métaphore on joint l'expression naturelle d'une circonstance qui ne puisse convenir qu'à l'objet comparé et non à l'objet de comparaison, l'équivoque que pouvoit présenter la métaphore est détruite; la valeur de

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

la métaphore est expliquée, et c'est ce qu'expriment les épithètes تصريحيّة et تحقيقيّة, données alors à la métaphore.

Le sens que je donne au mot قرينة que je traduis par *une circonstance accessoire qui indique l'objet réel désigné par la métaphore*, résulte de la suite même des idées; il est d'ailleurs fondé sur cette définition qu'on lit à la marge du manuscrit A *(fol. 44 verso)*: القرينة فى اللغة فعيلة بمعنى الفاعلة ماخوذ من المقارنة وفى الاصطلاح امر يشير الى المطلوب, c'est-à-dire, « *Karinèh*, dans le langage ordinaire, est un ad- » jectif verbal de la forme فعيلة, employé dans le sens d'un adjectif verbal de la » forme فاعلة; il répond à la signification du nom d'action مقارنة, *associer, con-* » *joindre* (c'est-à-dire que *karinèh* veut dire *associé, conjoint*). Comme terme tech- » nique, *karinèh* signifie une chose qui indique l'objet cherché. »

Le mot منيّة, qui se prend pour la *mort*, signifie proprement *destin, chose dont le temps et la mesure sont déterminés*, c'est donc une expression métaphorique. A cette expression métaphorique, qui est réellement écrite, l'auteur oppose celle des griffes attribuées au destin, qui n'est point textuellement écrite, mais qui se forme cependant dans l'imagination de celui qui parle, et de ceux qui entendent, parce qu'elle découle par analogie du sens du verbe انشب, *enfoncer, accrocher*. Je dois observer qu'au lieu de استعارة بالكتابة, *métaphore exprimée par l'écriture*, on lit dans le manuscrit B استعارة بالكناية, *métaphore par métonymie*; je crois l'autre leçon préférable.

L'auteur ajoute que toute métaphore qui réside dans un verbe n'est qu'une *métaphore de conséquence*, c'est-à-dire, analogique, et qui suppose un sujet métaphorique pour antécédent. Si l'on dit, *la mort l'a dévoré*, on n'emploie l'expression métaphorique *dévorer*, que parce que l'on s'est auparavant représenté la mort sous l'idée d'une bête féroce. Ainsi, dans cette formule, qui revient à chaque instant dans les écrivains Arabes, *la situation où il se trouvoit disoit; la langue de sa situation chantoit tel ou tel vers*, on n'emploie les expressions métaphoriques *dire, chanter*, que parce qu'on a déjà personnifié la *situation* de celui de qui l'on parle.

94. الاستدراك فى اللغة تدارك السامع وفى الاصطلاح رفع توهّم تولّد من كلام سابـــق

Istidrac (c'est-à-dire, chercher à attraper). Dans le langage ordinaire, c'est ce que fait celui qui écoute pour suivre (celui qui parle); comme terme technique, c'est détruire un préjugé faux qui pourroit être produit par ce qu'on a dit auparavant.

Note. On trouve à la marge du manuscrit C cette autre définition du mot *istidrac*: قيل الاستدراك هو ان يتوسّط بين الكلامين المتقاربين بالنفى والاثبات. « Suivant » d'autres, le mot *istidrac* signifie, interposer entre deux phrases qui se suivent » immédiatement, la négation et l'affirmation. »

95. الاستتباع وهو المدح بشىء على وجه يستتبع المدح بشىء اخر

Istitbaa

Digitized by Google

Istitbaa (c'est-à-dire, amener à sa suite). C'est faire l'éloge d'une chose, d'une manière qui amène l'éloge d'une autre chose.

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

96. الاستخدام هو ان يذكر بلفظ له معنيان فيراد به احدهما ثم يراد بضميره الراجع الى ذلك اللفظ معناه الاخر او يراد باحد ضميريه احد معنييه ثم بالاخر معناه الاخر فالاول كقوله اذا نزل السماء بارض قوم رعيناه وان كانوا غضابا اراد بالسماء الغيث وبالضمير الراجع اليه من رعيناه النبت والسماء يطلق عليهما والثانى كقوله فيبقى الغضا والساكنيه وان هم شبّوه بين جوانحى وضلوعى اراد باحد الضميرين الراجعين الى الغضا وهو المجرور فى الساكنيه المكان وبالاخر وهو المنصوب فى شبّوه النار اى اوقدوا بين جوانحى نار الغضا يعنى نار الهوى التى تشبه نار الغضا

Istikhdam (c'est-à-dire, prendre à son service). Ce qu'on entend par là, c'est faire usage d'un mot qui est susceptible de deux sens; employer ce mot dans un des deux sens, et avoir en vue l'autre sens dans un pronom personnel qui se rapporte à ce même mot: ou bien, y ayant deux pronoms personnels qui se rapportent à un mot susceptible de deux sens, avoir en vue dans un des pronoms, l'un des deux sens, et dans l'autre pronom, le second sens. Un exemple du premier cas se voit dans ce vers: « Lorsque le *ciel* est descendu sur le territoire d'une tribu, nous *le* faisons » servir de paturage à nos troupeaux, malgré que ces hommes-là soient ter- » ribles dans leur colère. » Par le *CIEL*, le poëte entend la pluie, et par le pronom qui se rapporte au *ciel*, et qui se trouve dans ces mots *nous LE faisons paître*, il entend *l'HERBAGE*: le mot *ciel* se dit dans ces deux acceptions. Voici un exemple du second cas dans cet autre vers: « Le *gadha* (1) a » demeuré avec ceux qui font leur séjour en *lui*, quoiqu'ils l'aient allumé » entre mes flancs et mes côtes (2). » Par l'un des pronoms qui se rapportent au *gadha*, et c'est celui qui se trouve dans ces mots *ceux qui font leur séjour en LUI*, le poète a entendu le lieu où brûle le *gadha*; et par

(1) L'arbre nommé *gadha*, donne un feu très-vif, et fait un charbon excellent.

(2) C'est-à-dire, Quoique ceux qui font leur séjour dans (le lieu où croît) le *gadha*, aient allumé dans mes entrailles le *gadha* brûlant (de l'amour), le *gadha* cependant se trouve encore dans leur habitation.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

l'autre pronom qui se trouve dans ces mots *quoiqu'ils L'AIENT allumé*, il a entendu le *feu*; c'est-à-dire, quoiqu'ils aient allumé dans mes entrailles le feu du *gadha*, ou le feu de l'amour qui ressemble à celui du *gadha*.

97. الاستعانة فى البديع وهى ان يأتى القايل ببيت غيره ليستعين به على اتمام امره

Istianèh fi albedia (c'est-à-dire, emprunter un secours dans le style figuré). Ce qu'on entend par là, c'est quand celui qui parle emprunte un vers d'un autre auteur, et s'en aide pour compléter ce qu'il veut dire.

98. الاستعداد هو كون الشىء بالقوة القريبة او البعيدة الى الفعل

Istidad (c'est-à-dire, disposition). C'est lorsqu'une chose possède la faculté prochaine ou éloignée pour l'action.

99. الاستعجال طلب تعجيل الامر قبل مجىء وقته

Istidjal. C'est desirer l'accélération d'une chose, en sorte que cette chose ait lieu avant que son temps soit venu.

100. الاستصحاب عبارة عن ابقاء ما كان على ما كان عليه لانعدام المغير

Istishab, est une expression qui signifie laisser ce qui est dans l'état où cela est, faute d'une cause qui produise un changement.

101. الاستيلاد طلب الولد من الامة

Istilad. Avoir commerce avec une servante pour avoir un enfant.

102. الاستهلال ان يكون من الولد ما يدلّ على حيوته من بكاء او تحريك عين او عضو

Istihlal, en parlant d'un enfant, signifie donner des signes de vie en pleurant, ou en remuant un œil ou un membre.

103. الاسناد نسبة احد الجزئين الى الاخر اعمّ من ان يفيد المخاطب فايدة يصحّ السكوت عليها او لا

Isnad. C'est un rapport de l'une des deux parties (de la proposition) à l'autre partie, soit que ce rapport se trouve ou ne se trouve point d'une

Digitized by Google

nature trop générale pour procurer à celui à qui on adresse la parole, une connoissance utile.

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Note. L'arabe signifie, à la lettre, *ensorte qu'on puisse se taire après cela.* C'est une formule usitée chez les grammairiens, dont j'ai rendu le sens en d'autres termes.

La définition du mot *isnad*, donnée ici, appartient sans doute à la dialectique : car chez les grammairiens l'*isnad*, qui se compose d'un sujet et d'un attribut (*voyez* la définition du mot ابتداء, n.° 1), est considéré comme *produisant une utilité*, c'est-à-dire, comme suffisant pour exprimer un jugement de l'esprit, et en communiquer la connoissance à celui à qui l'on parle. C'est ce qu'exprime cette autre définition du mot *isnad* qu'on lit à la marge des manuscrits A et C :

104. الاسناد فى عرف النحاة عبارة عن ضمّ احدى الكلمتين الى الاخرى على وجه الافادة التامّة اى على وجه يحسن السكوت عليه وفى اللغة اضافة الشىء الى الشىء

Isnad, dans l'usage commun des grammairiens, signifie joindre l'un des deux mots (qui composent une proposition) à l'autre, de manière à produire un sens complet, c'est-à-dire, de manière qu'après cela on puisse se taire. Dans le langage ordinaire, c'est attacher une chose à une autre.

Au surplus on sent facilement qu'une proposition, quoique complète, est souvent insuffisante pour produire dans l'esprit de celui à qui l'on parle un effet qui le satisfasse complètement.

Si l'on dit à quelqu'un qui éprouve un malheur, *Dieu est bon*, il demeurera en suspens, ignorant quelle conséquence on veut tirer de là; mais si l'on ajoute, *il fera succéder le bonheur à l'épreuve*, son esprit sera satisfait.

105. الاسناد فى الحديث ان يقول المحدّث حدّثنا فلان عن فلان عن رسول الله ع م

Isnad, en fait de tradition, c'est quand celui qui rapporte une tradition dit : Un tel nous a raconté, comme le tenant d'un tel, qui le tenoit de l'apôtre de Dieu.

106. الاستثناء اخراج الشىء من الشىء لولا الاخراج لوجب دخوله فيه وهذا يتناول المتّصل حقيقة وحكما ويتناول المنفصل حكما فقط

Istithna (c'est-à-dire, exception). C'est soustraire une chose d'une autre chose dans laquelle, sans cette soustraction, elle seroit nécessairement comprise. Cette dernière partie de la définition s'applique à l'exception

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SÉÏD DJORDJANI.

conjointe et réellement, et par le jugement que l'esprit en porte, mais elle ne s'applique à l'exception disjointe, que par le jugement que l'esprit en porte.

Note. L'exception est conjointe quand la chose exceptée est de la même nature que celle dont se fait l'exception; par exemple, quand on dit : *Je ne connois point de langue si ce n'est la langue Française;* elle est disjointe, quand la chose exceptée n'est point réellement de la nature de celle dont se fait l'exception; par exemple, si l'on dit : *Je n'ai jamais lu de poëme, si ce n'est les Aventures de Télémaque par Fénélon.* Les Aventures de Télémaque n'étant pas un poëme, ne sont pas comprises réellement, et par leur nature, dans la classe des poëmes; mais elles le seroient dans ce cas-ci, parce qu'en s'exprimant ainsi, on manifesteroit un jugement de l'esprit qui les assimileroit aux poëmes.

107. اسلوب الحكيم هو عبارة عن ذكر الاهمّ تعريضا للمتكلّم على تركه الاهمّ كما قال الخضر ع م حين سلّم عليه موسى انكارا لسلامه لان السلام لم يكن معهودا فى تلك الارض بقوله انّى بارضك السلام وقال موسى ع م فى جوابه انا موسى كانّه قال موسى اجبت عن اللايق بك وهو ان تستفهم عنّى لا عن سلامى بارضى

Osloub alhakim (c'est-à-dire, le procédé du sage). On entend par là faire mention de ce qui est le plus important pour faire un reproche à celui qui nous parle, de ce qu'il a négligé ce qui étoit le plus important. C'est ainsi que Moyse ayant salué Khedhr, en lui souhaitant *la paix*, et Khedhr qui n'approuvoit pas cette manière de saluer, parce qu'elle n'étoit pas usitée dans le pays qu'il habitoit, lui ayant répondu : Comment est *la paix* dans ton pays! Moyse lui replique : Je suis Moyse. C'est comme s'il eût dit : Je réponds à ce qu'il eût été digne de vous (de demander); car il étoit convenable que vous me demandassiez qui je suis, et non pas que vous m'interrogeassiez sur *ma paix* dans mon pays.

Note. Je traduis littéralement le mot سلام, par *paix*, parce que je ne suis pas sûr du sens qu'il a dans le récit auquel l'auteur fait allusion. Ce récit n'est point emprunté de l'Alcoran; il n'est question dans ce livre des aventures de Moyse avec Khedhr, que dans la dix-huitième surate.

Au lieu de عن سلامى بارضى, il semble qu'il faudroit dire عن السلام بارضى, *que vous me demandassiez ce que c'est que* la paix *dans mon pays.*

108. الاسلام وهو الخضوع والانقياد بما اخبر الرسول وفى الكشاف ان

كل ما يكون الاقرار باللسان من غير مواطاة القلب فهو اسلام وما والى فيه القلب واللسان فهو ايمان اقول هذا مذهب الشافعى واما مذهب الحنفية فلا فرق بينهما

Islam (c'est-à-dire, résignation). C'est se soumettre et obéir à tout ce qu'a annoncé l'apôtre de Dieu. On lit dans le *Casschaf*, que quand la confession de bouche n'est point accompagnée du consentement du cœur, cela se nomme *islam;* mais que lorsque le cœur et la langue sont d'accord, cela s'appelle *iman* (c'est-à-dire *foi*). J'observe que c'est là l'opinion de Schafeï, mais que, dans l'opinion des Hanéfis, on ne met aucune différence entre ces deux mots.

Note. Le *Casschaf,* الكشاف عن حقايق التنزيل, est un commentaire sur l'Alcoran, composé par Abou'lkasem Djar-allah Mahmoud ben-Omar Zamakhschari, mort en 538. *Voyez* d'Herbelot, *Bibl. Or.* aux mots *Keschaf* et *Zamakhschari.*

109. الاسراف وهو انفاق المال الكثير فى الغرض الخسيس

Israf (c'est-à-dire, prodigalité). C'est dépenser beaucoup d'argent pour un objet vil.

110. الاسطوانة وهو شكل يحيط به دايرتان متوازيتان من طرفيه هما قاعدتان يصل بينهما سطح مستدير يفرض فى وسطه خط متواز لكل خط يفرض على سطحه بين قاعدتيه

Ostouanèh (c'est-à-dire, colonne). C'est une figure terminée à ses deux extrémités par deux cercles parallèles, qui forment deux bases liées entre elles par un plan circulaire, dans le milieu duquel est donnée une ligne parallèle à toutes les lignes données sur le plan de la figure, entre ses deux bases.

111. الاسطقس يعرف من تعريف الداخل

Ostoks (c'est-à-dire, élément). On connoîtra ce que ce mot signifie par la définition du mot *dakhil.*

Note. Voyez la définition n.° 31.

A la marge des manuscrits A et C, on lit la définition suivante du mot اسطقسات *élémens;*

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

† 112. اسطقسات هو لفظ يونانى بمعنى الاصل وتسمّى العناصر الاربع التى هى الماء والارض والهوا والنار اسطقسات لانهـا اصول المركّبات الستى هى الحيوانات والنباتات والمعـادن .

Ostoksat est un mot Grec qui signifie *principes*. Les quatre élémens, qui sont l'eau, la terre, l'air et le feu, ont été appelés *ostoksat*, parce qu'ils sont les principes des corps composés, qui sont les animaux, les végétaux et les minéraux.

Voici la définition du mot داخل, à laquelle renvoie Djordjani :

الداخل باعتبار كونه جزء يسمّى ركنا وباعتبار كونه بحيث ينتهى اليه التحليل يسمّى اسطقسا وباعتبار كونه قابلا للصورة المعيّنة يسمّى مادّة وهيولى وباعتبار كون المركّب منه يسمّى اصلا وباعتبار كونه محلّا للصورة المعيّنة بالفعـل يسمّى موضوعا

« *Dakhil* (c'est-à-dire, intérieur). Ce qu'on désigne par ce mot, étant considéré » comme partie (des corps), se nomme *rocn* (partie); comme susceptible de disso- » lution, *ostoks* (élément); comme propre à recevoir une certaine forme, *maddèh* » et *hoyouli* (matière); comme servant à former les corps composés, *asl* (principe); » comme étant le lieu dans lequel repose réellement et de fait, une certaine figure, » *mawdhoua* (sujet). »

Les élémens sont nommés *dakhil*, sans doute, parce que مواضعها الطبيعيّة داخل جوف فلك القمر *leurs lieux naturels sont dans l'intérieur de la concavité de la lune*, comme on le lit dans la définition n.° 31.

113. الاسم ما دلّ على معنى فى نفسه غير مقترن باحد الازمنـة الثلثة وهو ينقسم الى اسم عين وهو الدالّ على معنى يقوم بذاته كزيد وعمرو والى اسم معنى وهو ما لا يـقوم بذاته سـواء كان معنـاه وجوديّا كالعـلم او عدميّا كالجـهل

Ism (c'est-à-dire, nom). C'est ce qui désigne par soi-même une idée qui n'est point jointe à celle de l'un des trois temps. Le nom se divise en *nom de substance*, qui désigne une chose réellement existante, comme *Zeïd* et *Amrou*, et *nom d'idée*, qui désigne une chose qui n'a pas une existence réelle, soit que cette idée soit positive, comme la *science*, ou négative, comme l'*ignorance*.

Note. Ces mots de la définition *ce qui désigne par soi-même une idée*, excluent les

Digitized by Google

particules حرف, comme les prépositions et les conjonctions, et ceux-ci *qui n'est point jointe à celle de l'un des trois temps*, c'est-à-dire, du passé, du présent et du futur, excluent les verbes فعل. Il faut se souvenir que les Arabes n'admettent que trois parties du discours : le nom, le verbe et la particule.

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

114. الاسم المتمكّن ما تغيّر اخره لتغيّر العامل فى اوّله ولم يشابه الحرف نحو قولك هذا زيدٌ ورايتُ زيدًا ومررتُ بزيدٍ

Ism moutemakkin. On nomme ainsi les noms dont la terminaison se change à raison de l'agent qui les précède (c'est-à-dire, à raison de leur antécédent), et qui ne ressemblent point aux particules (indéclinables). Tel est (le mot زيد), dans ces exemples : هذا زيدٌ *(hic est Zeidus)*, رايت زيدًا *(vidi Zeidum)*, مررت بزيدٍ *(transivi haud procul à Zeido)*.

115. اسم الجنس وهو ما وضع ليقع على شىء وعلى ما اشبهه كالرجل فانه موضوع لكل فرد خارجىّ على سبيل البدل من غير اعتبار تعيينه

Ism aldjins (c'est-à-dire nom de l'espèce, ou nom appellatif). C'est celui qui a été inventé pour être appliqué à une chose, et à toutes celles qui lui ressemblent : tel est le mot *homme*, qui est destiné à s'appliquer, comme par manière de *permutatif*, à tout individu extérieur séparé de l'espèce, sans avoir égard à son individualité.

Note. Le mot خارجى, que j'ai traduit par *extérieur*, veut dire *existant extérieurement et d'une manière sensible.* Le mot *homme* fait en quelque sorte la fonction de *permutatif*, par rapport au nom propre de chaque individu du genre humain.

Voyez, sur les *permutatifs* ou *mots mis en remplacement*, ma Grammaire Arabe, *t. II, p. 225.*

116. الاسم التامّ وهو الذى نصب لتمامه اى لاستغنائه عن الاضافة وتمامه باربعة اشياء بالتنوين او الاضافة او نون التثنية او الجمع

Ism tamm (c'est-à-dire, nom parfait). C'est le nom qui exige après lui l'accusatif, parce qu'il est parfait, c'est-à-dire, parce qu'il n'a pas besoin d'un régime en rapport d'annexion. Quatre choses donnent à un nom la qualité de nom parfait : ce sont le *tanwin*, le complément en rapport d'annexion, le *noun* formatif du duel, et le *noun* formatif du pluriel.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Note. Voyez l'application de cette définition, dans ma Grammaire Arabe, *t. II, pag. 420.*

117. الاسماء المقصورة هي اسماء في اواخرها الف مفردة نحو حبلى وعصا وراحى

Asma maksourèh (c'est-à-dire, noms accourcis). Ce sont des noms qui ont pour dernière lettre un *élif* seul, comme *habla, asan, rohan.*

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. I, p. 302.* Ce que l'auteur entend par un *élif* seul, c'est un *élif* qui n'a point de *medda*, et n'est point suivi d'un *hamza :* c'est ce qu'on appelle autrement الف مقصورة *élif* bref, et الف ملساء *élif* doux. *Voyez* ma Gramm. Ar. *t. I, p. 34 et 302.*

118. الاسماء المنقوصة وهي اسماء في اواخرها ياء قبلها كسرة كالقاضي

Asma mankousèh (c'est-à-dire, noms défectueux). Ce sont des noms qui se terminent par un *ya*, précédé d'un *kesra*, comme *kadhi.*

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. I, p. 302.*

119. اسم انّ واخواتها هو المسند اليه بعد دخول انّ او احدى اخواتها

Ism inna waakhawatiha (c'est-à-dire, nom de *inna* et des particules semblables). C'est le sujet de la proposition, quand il est précédé de la conjonction *inna*, ou de l'une des particules qui exercent la même influence que cette conjonction.

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. II, p. 52 et 422.*

120. اسم لا لنفي الجنس هو المسند اليه من معمولها

Ism la linefy aldjins (c'est-à-dire, nom de la négation *la*, employée pour nier l'espèce). C'est le sujet de la proposition qui est sous l'influence de la négation *la.*

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. II, p. 53 et 424.*

121. اسماء الافعال ما كان بمعنى الامر او الماضي مثل رويدَ زيدًا اى أمهِلْه وهيهات الامرُ اى بَعُدَ

Asma alafal (c'est-à-dire, noms des verbes). Ce sont des noms qui expriment l'impératif ou le prétérit, comme *rowaïda Zeïdan*, c'est-à-dire, donne du temps à Zeïd; et *haihata alamro*, c'est-à-dire, la chose est éloignée.

Note,

Digitized by Google

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. I, p. 323 et 388.*

اسماء العدد ما وضعت لكميّة احاد الاشياء اى المعدودات 122.

Asma aladed (c'est-à-dire, noms de nombre). Ce sont les mots dont on se sert pour exprimer la quantité des unités des choses, c'est-à-dire, des choses nombrées.

اسم الفاعل ما اشتقّ من يفعل لمن قام به الفعل بمعنى الحدوث وبالقيد الاخير خرج عنه الصفة المشبّهة واسم التفضيل لكونهما بمعنى الثبوت 123.

Ism alfaïl (c'est-à-dire, nom de l'agent). C'est un nom dérivé de l'aoristedu verbe, et indiquant celui par qui existe l'action (c'est-à-dire l'agent), avec l'idée de la production de l'action. Cette dernière partie de la définition a pour objet d'exclure les (adjectifs nommés) *qualificatifs assimilés* et les *noms de supériorité* (c'est-à-dire, les superlatifs), parce que ces deux espèces de mots expriment des manières d'être fixes et habituelles.

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. I, p. 231 et 232.*

اسم المفعول ما اشتقّ من يفعل لمن وقع عليه الفعل 124.

Ism almafoul (c'est-à-dire, nom du patient). C'est le nom dérivé de l'aoriste du verbe, et indiquant celui sur qui tombe l'action.

اسم التفضيل ما اشتقّ من فعل لموصوف بزيادة على غيره 125.

Ism altafdhil (c'est-à-dire, nom de supériorité). Cest (l'adjectif) dérivé du prétérit du verbe, et indiquant celui en qui l'attribut exprimé par le verbe, se trouve en un degré plus grand que dans d'autres.

اسم الزمان والمكان مشتقّ من يفعل لزمان او مكان وقع فيه العمل 126.

Ism alzéman oualmécan (c'est-à-dire, nom du temps et du lieu). C'est un nom dérivé de l'aoriste du verbe, et indiquant le temps et le lieu où l'action est arrivée.

اسم الآلة هو ما يعالج به الفاعل المفعول لوصول الاثر اليه 127.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Ism alalèh (c'est-à-dire, nom de l'instrument). Ce nom indique la chose avec laquelle l'agent agit sur le patient (l'objet de l'action), pour produire sur lui un effet.

128. اسم الاشارة ما وضع لمشار اليه ولم يلزم التعريف دَوْرًا او بما اخفى منه او بما هو مثله لانه عرّف اسم الاشارة الاصطلاحيّة بالمشار اليه اللغوىّ المعلوم

Ism alischarèh (c'est-à-dire, nom de démonstration). C'est un nom employé pour indiquer une chose montrée. Cette définition ne présente point un cercle vicieux, et on ne doit point lui reprocher le défaut de définir par quelque chose de plus obscur ou d'aussi obscur que la chose définie elle-même. Car le nom de démonstration comme terme technique, y est défini par le *moschar ilaïhi*, terme du langage ordinaire qui est bien connu.

Note. Cette définition, qui paroît d'abord très-obscure, est cependant très-claire. Il s'agit ici des articles démonstratifs. (*Voyez* ma Grammaire Arabe, *t. I, p. 328.*) L'auteur les définissant par *des noms employés pour indiquer une chose montrée (moschar ilaïhi)*, prévient l'objection qu'on pourroit lui faire que sa définition est vicieuse, parce qu'elle est ou l'objet à définir lui-même, ou plus obscure encore, ou du moins aussi obscure que cet objet. Il répond que cela est faux, parce que l'objet à définir, اسم الاشارة, est un terme technique qui n'est point du langage ordinaire, et entendu de tout le monde, au lieu que l'expression مشار اليه, employée dans la définition, est un terme du langage ordinaire et entendu de tout le monde. En effet مشار اليه est un terme très-usité, et signifie *susdit, ci-devant nommé.*

129. الاسم المنسوب وهو الاسم الملحق باخره ياء مشدّدة مكسورة ما قبلها علامة للنسبة اليه كما علقت التاء علامة للتانيث نحو بصرىّ وهاشمىّ

Ism mansoub (c'est-à-dire, nom relatif). C'est un nom qui se termine par un *ya* précédé d'un *kesra* et affecté d'un *teschdid*, *ya* qui est le signe d'une relation à la chose dont il s'agit, de même que le *ta* s'ajoute (dans le féminin singulier de la troisième personne du prétérit) comme signe du genre féminin. Tels sont les noms *Basri* (de Bassora), *Haschemi* (descendant de Haschem).

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. I, p. 239 et 350.*

130. اسوارّية هم اصحاب الاسوارى وافقوا النظاميّة فيما ذهبوا اليه

Digitized by Google

وزادوا عليهم ان الله لا يقدر على ما اخبر بعدمه او علم عدمه والانسان قادر عليه

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Aswariyyèh. On nomme ainsi les disciples d'Aswari. Ils adoptent toutes les opinions des Nidhamis, et soutiennent en outre que Dieu n'a aucun pouvoir sur les choses qu'il a déclarées n'être qu'un néant, ou dont il connoît le néant, mais que l'homme a le pouvoir sur ces choses.

Note. Les choses dont il s'agit ici, sont le mal, le péché, le mensonge, &c. *Voyez* Marracci, *Prodr. ad refut. Alc.* part. III, p. 74.

131. الاسكافيّة اصحاب ابى جعفر الاسكاف قالوا الله تعالى لا يقدر على ظلم العقلاء بخلاف ظلم الصبيان والمجانين فانه يقدر عليه

Ascafiyyèh. Ce sont les disciples d'Abou-Djafar Ascaf. Ils enseignent que Dieu n'a aucun pouvoir sur les iniquités des hommes jouissant de l'usage de leur raison, et qu'au contraire il a le pouvoir sur celles des enfans et des fous.

132. الاسحاقيّة مثل النصيريّة قالوا حلّ الله تعالى فى على رضى الله عنه

Ishakiyyèh. Les Ishakis soutiennent, comme les Nosaïris, que Dieu est venu résider dans Ali.

133. الاسماعليّة وهم الذين اثبتوا الامامة لاسمعيل بن جعفر الصادق ومن مذهبهم ان الله تعالى لا موجود ولا معدوم لا قادر ولا عاجز وكذلك فى جميع الصفات وذلك لان الاثبات الحقيقيّة تقتضى المشاركة بينه وبين الموجودات وهو تشبيه والنفى المطلق يقتضى مشاركته للمعدومات وهو التعطيل بل هو واهب هذه الصفات ورب المتضادات

Ismailiyyèh. Les Ismaïlis sont ceux qui reconnoissent la qualité d'imam dans Ismaïl, fils de Djafar Sadik. Un des dogmes de leur secte, c'est que Dieu n'est ni existant, ni non-existant, ni puissant, ni impuissant : ils en disent autant de tous les autres attributs. Leur raison est qu'affirmer véritablement ces attributs en Dieu, c'est établir une sorte d'association entre lui et les êtres qui existent, ce qui est l'erreur du *taschbih;* et que nier absolument ces attributs en Dieu, c'est établir une sorte

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

d'association entre lui et les choses qui n'existent pas, ce qui est l'erreur du *tatil.* Dieu, suivant eux, donne ces attributs, et est le maître des qualités opposées.

Note. Taschbih, c'est assimiler Dieu aux créatures; *tatil*, c'est dépouiller Dieu de ses attributs.

134. الاشمام تهيئة الشفتين بالتلفّظ بالضمّ ولكن لا يتلفّظ بـه تنبيها على ضـمّ ما قبلها او على ضمّة الحـرف الموقوف عليها ولا يشعـر بـه الاعمـى

Ischmam. C'est disposer les lèvres comme si on alloit prononcer un *dhamma*, sans cependant le prononcer effectivement. L'objet de cela est d'avertir que la consonne qui précède cette disposition des lèvres devroit avoir pour voyelle un *dhamma*, ou que la consonne sur laquelle on s'arrête en faisant une pause, devoit avoir cette même voyelle. Un aveugle ne peut s'apercevoir de l'*ischmam.*

Note. Au lieu de الموقوف عليها, je pense qu'il faut lire الموقوف عليه.

En disant qu'un aveugle ne peut s'apercevoir de l'*ischmam*, l'auteur veut faire mieux sentir que l'*ischmam* est une simple disposition de l'organe de la parole, disposition qui reste sans effet pour l'ouie, n'étant suivie d'aucune articulation, ni émission de son. *Voyez* Notices et extr. des man. *t. IX, 1.re partie, p. 12.*

135. الاشربة وهي جمع شراب وهو كل مايع رقيق يشرب ولا يتاتّى فيـه المضغ حراما كان او حلالا

Aschribèh (c'est-à-dire, boissons). C'est le pluriel de *schérab*, mot qui signifie tout ce qui est liquide, tenu, qui se boit, et que l'on ne sauroit mâcher; ce mot s'applique également aux liquides permis ou défendus.

136. الاشارة هو الثابت بنفس الصيغة من غير ان سيـق له الكلام

Ischarèh (c'est-à-dire, indication). Ce mot indique un sens qui résulte de la forme même du discours, sans que ce soit l'objet direct qu'on a eu intention d'exprimer en parlant.

Note. Si je dis, *Nathan dit à David que Salomon lui succéderoit*, il résulte de cela que Nathan étoit contemporain de David, quoique je n'eusse point pour objet d'établir ce fait.

137. اشارة النصّ فهو العمل بما ثبت بنظـم الكلام لغة لكنه غـير

Digitized by Google

مقصود ولا سيق له النص كقوله تعالى وعلى المولود له رزقهن سيق لاثبات النفقة وفيه اشارة الى ان النسب الى الآباء

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Ischaret alnass (c'est-à-dire, indication du texte). On entend par là se conformer à ce qui est exprimé par la suite du discours et la valeur que les mots ont dans le langage ordinaire, quoique ce ne soit point ce que l'écrivain a eu en vue, ni l'objet direct du texte. Ainsi quand Dieu dit: *C'est à celui à qui un enfant est né à fournir à leur subsistance* (la subsistance des mères), l'objet de ce texte est d'exprimer l'obligation imposée à l'homme de fournir à l'entretien de la femme dont il a eu des enfans; mais ce texte renferme une *indication (ischarêh)* que l'enfant doit être considéré comme appartenant au père.

Note. Je n'ai pas voulu dire, *doit porter le nom de son père*, quoique cela exprimât bien la pensée de l'auteur, parce que les orientaux n'ont point, à proprement parler, de nom de famille.

138. الاشتقاق نزع لفظ من اخر بشرط مناسبتهما معنى وتركيبا ومغايرتهما فى الصيغة

Ischtikak (c'est-à-dire, dérivation ou étymologie). C'est dériver un mot d'un autre mot, les deux mots ayant entre eux conformité pour le sens et la composition (c'est-à-dire, les lettres dont ils se composent), mais différant l'un de l'autre pour la forme.

139. الاشتقاق الصغير وهو ان يكون بين اللفظين تناسب فى الحروف والترتيب نحو ضَرَبَ من الضرب

Ischtikak saghir (c'est-à-dire, petite dérivation). C'est quand il y a conformité entre les deux mots, tant pour les lettres mêmes que pour l'ordre dans lequel elles sont disposées, comme cela a lieu dans ضَرَبَ (verbe) dérivé (du nom d'action) ضَرْبٌ.

140. الاشتقاق الكبير وهو ان يكون بين اللفظين تناسب فى اللفظ والمعنى دون الترتيب نحو جبذ من الجذب

Ischtikak kébir (c'est-à dire, grande dérivation). C'est lorsqu'il y a entre les deux mots conformité tant pour le mot même (c'est-à-dire, les lettres

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

dont il se compose) que pour le sens, mais différence pour l'ordre des lettres, comme on le voit dans جَبَذَ, dérivé de جَذَبَ.

141. الاشتقاق الاكبر وهو ان يكون بين اللفظين تناسب فى المخرج نحو نعق من النهق

Ischtikak acbar (c'est-à-dire, très-grande dérivation). C'est lorsque la conformité qu'il y a entre les deux mots consiste seulement en ce que les lettres, quoique différentes, sont des lettres du même organe, ainsi que cela a lieu dans نَعَقَ, dérivé de نَهَقَ.

142. اصول الفقه هو علم بالقواعد يتوصل بها الى الفقه والمراد من الاصول فى قولهم هكذا فى رواية الاصول الجامع الصغير والجامع الكبير والمبسوط والزيادات

Osoul alfikh (c'est-à-dire, les principes de la jurisprudence). C'est une science qui a pour objet les principes fondamentaux par la connoissance desquels on parvient à la jurisprudence. Mais lorsqu'on emploie le mot *osoul* dans cette phrase : *C'est ainsi que la chose est rapportée dans les* OSOUL, on entend alors par ce mot, les quatre ouvrages suivans, *Aldjami alsaghir* (la petite collection), *Aldjami alkébir* (la grande collection), *Almabsouth* (le livre étendu), et *Alziadat* (les additions).

Note. Voyez d'Herbelot, *Bibl. Or.* aux mots *Giama al kebir*, *Giama al saghir*, *Mabsouth* et *Ziadat*.

143. الاصطلاح عبارة عن اتفاق قوم على تسمية الشىء باسم ما ينقل عن موضعه الاول

Istilah (c'est-à-dire convention ou terme technique). Cela signifie que certaines personnes sont convenues d'appeler une chose d'un nom quelconque, détourné de sa destination primitive.

Note. A la marge du manuscrit C, on lit quatre autres définitions du mot *istilah*, mais elles ne diffèrent que par les expressions.

144. اصحاب الفرايض هم الذين لهم سهام مقدرة

Ashab alfaraïdh (c'est-à-dire, possesseurs de droits reconnus). On nomme ainsi ceux qui, dans une succession, ont des portions déterminées.

Digitized by Google

الاصوات كل لفظ حكى به صوت نحو غاق حكاية صوت الغراب او صُوِّتَ به للبهايم نحو نخ لاناخة البعير وقاع لزجر الغنم 145.

Aswat (c'est-à-dire, voix ou interjections). On désigne sous ce nom tous les mots faits pour imiter un cri, comme *ghak*, qui est fait pour imiter le croassement du corbeau; et aussi les mots qu'on emploie pour crier aux animaux, comme *nah*, qu'on dit pour faire agenouiller le chameau, et *kaa*, dont on se sert pour arrêter les moutons.

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. I, p. 405.*

146. الاضافة حالة نسبيّة متكـــرّرة بحيث لا يعقل احديهما الا مع الاخرى كالابوّة والبنـوّة

Idhafèh (c'est-à-dire, annexion). On appelle ainsi une manière d'être corrélative si fréquemment répétée, qu'on ne sauroit concevoir l'une des deux idées corrélatives, si ce n'est conjointement avec l'autre : telles sont les idées de père et de fils.

147. الاضمار فى العروض اسكان الحرف الثانى مثل اسكان تاء مُتَفَاعلن ليبقى مُتْفاعلن فينقل الى مُسْتَفْعلن ويسمّى مضمر

Idhmar, en fait de prosodie. C'est rendre djezmée la seconde lettre d'un pied : par exemple, le *ta*, de *motefaïlon*, en sorte qu'il devienne *motfaïlon*, et se convertisse ainsi en *mostafilon :* on dit alors que ce pied est *modhmar* (c'est-à-dire, qu'il a éprouvé l'altération nommée *idhmar*).

148. الاضحية اسم لما يذبح فى ايّام النحر بنيّة القربة الى الله تعالى

Adhhiyèh (c'est-à-dire, victimes). On nomme ainsi les animaux qu'on immole pendant les jours de la fête des sacrifices, dans l'intention de s'approcher de Dieu.

149. الاضراب وهو الاعـراض عن الشىء بعـد الاقبال عليه نحـو ضربت زيدا بل عمـرا

Idhrab (c'est-à-dire, se détourner). On entend par là se détourner d'une chose après être venu vers elle c'est-à-dire se reprendre en parlant), comme quand on dit : *J'ai frappé Zeïd, non, je veux dire Amrou.*

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

الاطناب اداء المقصود باكثر من العبارة المتعارف

Itnab (c'est-à-dire, allonger). On entend par là, dire ce que l'on veut
150. dire avec plus de mots qu'il n'en faut pour s'exprimer suivant l'usage ordinaire.

Note. Quoique les trois manuscrits portent التعارف, la concordance exige qu'on lise au féminin المتعارفة. *Voyez*, ci-après, n.° 216.

151. الاطراد وهو ان تأتى باسماء الممدوح او غيره واسماء آبايه على ترتيب الولادة من غير تكلّف كقوله ان يقتلوك فقد ثللت عروشهم بعتبة بن الحارث بن شهاب يقال ثلّ الله عروشهم اى هدم ملكهم

Itrad. Ce que l'on entend par ce mot, c'est, en louant une personne, ou en en parlant d'une autre manière, insérer dans son discours les noms de cette personne et ceux de ses pères, suivant l'ordre généalogique, sans que cela ait l'air d'être amené à dessein, comme dans ce vers d'un poëte :

Si ils te tuent, les édifices élevés (de leur puissance) ont été renversés auparavant par les mains d'Atbah, fils d'Alhareth, fils de Schéhab ;

On dit, *Dieu a détruit leurs édifices élevés*, pour signifier *a renversé leur royaume.*

152. الاطرافيّة هم عذروا اهل الاطراف فيما لم يعرفوه من الشريعة ووافقوا اهل السنّة فى اصولهم

Atrafiyyèh. Ce sont des sectaires qui excusent les habitans des contrées éloignées, sur l'ignorance où ils ont été de la loi ; du reste, ils sont d'accord, pour les principes, avec les Sunnis.

Note. Voyez Marracci, *Prod. ad refut. Alcor.* part. III, p. 78.

153. الاعيان ما له قيام بذاته ومعنى قيامه بذاته ان يتحيّز بنفسه غير تابع تحيّزه الى تحيّز شىء اخر بخلاف العرض فان تحيّزه تابع لتحيّز الجوهر الذى هو موضوعه اى محلّه الذى يقوّمه

Ayan (c'est-à-dire, les substances). Ce sont les choses qui se soutiennent par elles-mêmes. Quand nous disons *qui se soutiennent par elles-mêmes*, cela veut dire qu'elles occupent un espace par elles-mêmes, sans que leur

Digitized by Google

leur existence dans un espace dépende de l'existence concomitante d'une autre chose. C'est le contraire des accidens dont l'existence dans un espace dépend de l'existence concomitante de la substance qui leur sert de support, c'est-à-dire, qui est le lieu par lequel ils sont soutenus.

DÉFINITIONS DU SÉÏD DJORDJANI.

Note. Le mot تحيّز que j'ai traduit par *occuper un espace,* ou *être contenu dans un espace,* est ici un terme technique. Il ne se trouve pas dans l'ouvrage de Djordjani; mais la signification est déterminée par celle du mot حيّز, que notre auteur définit ainsi: الحيّز عند المتكلمين هو الفراغ الموهوم الذى يشغله شىء ممتدّ كالجسم او غير ممتدّ كالجوهر الفرد; « *Hayyiz,* chez les scholastiques, c'est ce vide idéal qu'occupe » une chose soit étendue, comme le corps, soit non étendue, comme la substance » seule (c'est-à-dire, isolée de la forme).

Au lieu de موضوعه, le manuscrit B porte مَوْضِعُه, mais c'est une faute, comme le prouve la définition du mot داخل, rapportée ci-devant (n.° 112), et celle du mot موضوع lui-même: الموضوع هو محلّ العرض المختصّ به « *Mawdhoua,* c'est le lieu de » l'accident, qui lui convient d'une manière spéciale. »

154. الاعيان الثابتة هى حقايق الممكنات فى علم الحق تعالى وهى صور حقايق الاسماء الالهيّة فى الحضرة العلمية لا تاخّرها عن الحق الا بالذات لا بالزمان فهى ازليّة ابديّة والمعنى بالافاضة التاخّر بحسب الذات لا غير

Ayan thabitèh (c'est-à-dire, les substances fixes). Ce sont les réalités des choses renfermées dans la science de Dieu, c'est-à-dire, les figures des réalités des noms divins dans la présence scientifique: elles ne sont postérieures à Dieu que quant à l'essence et non quant au temps; car elles sont éternelles tant du côté du passé que du côté du futur. Quand on dit que Dieu les produit par émanation, la postériorité que cela exprime n'est relative qu'à l'essence, et n'est vraie en aucun autre sens.

Note. Il s'agit ici des noms divins, c'est-à-dire, des attributs de Dieu, comme émanant de son essence et résidant en lui, mais non encore produits au dehors par aucune action.

La *présence scientifique* est une expression métaphysique qui me paroît signifier la majesté divine, en tant qu'elle manifeste sa présence à des êtres qui n'ont d'existence que dans la science de Dieu. Les scholastiques, المتكلمون, distinguent cinq présences de Dieu, حضرات الهية, suivant la nature des êtres, ou, comme ils disent, du *monde,* عالم, dans lequel s'exercent les attributs de la divinité. C'est ce que Djordjani explique ainsi, au mot حضرات. Voici son texte:

الحضرات الخمس الالهية حضرة الغيب المطلق وعالمها عالم الاعيان الثابتة فى الحضرة العلمية وفى مقابلتها حضرة الشهادة المطلقة وعالمها عالم الملك وحضرة الغيب المضاف وهى

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

تنقسم الى ما يكون اقرب من الغيب المطلق وعالمه عالم الارواح الجبروتية والملكوتية اعنى عالم العقول والنفوس المجردة والى ما يكون اقرب من الشهادة المطلقة وعالمه عالم المثال ويسمى بعالم الملكوت والخامسة الحضرة الجامعة للاربعة المذكورة وعالمها عالم الانسان الجامع لجميع العوالم وما فيها

« Les cinq présences divines. 1.° La première est la *présence de l'absence* (ou *du secret*) » *absolue*, son monde est le monde des *substances fixes dans la présence scientifique.* » A la présence de l'absence absolue, est opposée, 2.°, la *présence de l'assistance* » *absolue;* son monde est celui qui est nommé *alem almoulc* (c'est-à-dire, monde du » trône et du siége de Dieu, des quatre natures élémentaires &c.). Vient ensuite » la *présence de l'absence relative:* celle-ci se divise en deux parties, l'une, 3.°, *plus* » *voisine de la présence de l'absence absolue*, et dont le monde est celui des esprits » qui appartiennent à ce qu'on nomme *djabraout* et *malcout*, c'est-à-dire, des intel- » ligences et des ames nues; l'autre, 4.°, *plus voisine de la présence de l'assistance* » *absolue*, et dont le monde est celui des modèles qu'on appelle *alem almalcout* (1). » 5.° la cinquième présence est celle qui renferme les quatre précédentes, et son » monde est le monde de l'homme, monde qui réunit tous les mondes, et tout ce » qu'ils contiennent. »

Ce passage, qui offre une métaphysique fort embrouillée, jette cependant un grand jour sur la définition dont nous nous occupons; et c'est pour cela que je l'ai transcrit, quoiqu'il renferme un grand nombre d'expressions qui ont besoin elles-mêmes d'être définies. Je n'entreprendrai point de l'expliquer, ce qui me meneroit trop loin, et que je ne pourrois faire d'ailleurs qu'imparfaitement. Le mot *substances fixes* est encore ainsi défini ailleurs par Djordjani:

العين الثابتة هى حقيقة فى الحضرة العلمية ليست موجودة فى الخارج بل هى معدومة ثابتة فى علم الله تعالى

« *Aïn thabitèh* (c'est-à-dire, substance fixe). C'est une réalité dans la présence » scientifique, réalité qui n'a point d'existence au dehors, mais qui est au contraire » non existante, fixe dans la science de Dieu.

J'ai traduit le mot افاضة, par *produire par émanation.* Ce sens est certain et fondé sur les définitions que donne Djordjani des mots الفيض الاقدس *émanation très-sainte,* et الفيض المقدّس *émanation sainte.* Par la première émanation, الفيض الاقدس, les *substances fixes* sont produites dans la science de Dieu; par la seconde, الفيض المقدس, elles sont produites au dehors.

Au surplus, si l'on veut approfondir le sens de la définition des *substances fixes*, il faut consulter les mots حقيقة الحقايق, حضرات, تجلّى صفاتي, تجلّى ذاتي, مجرّد, جبروت, ملكوت, ملك, ظاهر الممكنات, ظاهر الوجود, ظاهر العلم.

Le manuscrit B offre sur la marge une glose, en langue Persane, qui me paroît mériter d'être rapportée.

(1) Je ne trouve nulle part la définition du mot مثال: il peut signifier *modèles, exemples, commandemens.* Dans le dictionnaire de Meninski, on lit عالم مثال, *status somniantis;* d'après cela, مثال signifieroit les *fantômes*, qui se présentent à l'imagination, *les rêves.*

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

صوفیه کویند هر زمان نوبت ظهور وسلطنت اسمیست وچون نوبت او منقضی شود
مستور کردد در تحت اسمی که نوبت دولتش رسیده باشد وادوار کواکب سبعه که
هر یك هزار سالست بآن مربوط است وکل یوم هو فی شان اشارت بآن است انّ یوما
عند ربك کالف سنة مما تعدّون ش ای نور تو درکسوت عالم ظاهر اسماء تو در طینت
آدم ظاهر علم تو شد از دانش خاتم پیدا جود تو شد از بخشش حاتم ظاهر واسماء
الهیة صورة متمیّزه دارند وایشانرا اعیان ثابته کویند من شرح دیوان علی رض

« Les sofis disent que chaque temps est le tour de la manifestation et de la puis-
» sance d'un nom (divin); quand le tour de ce nom est fini, il se cache sous un autre
» nom pour lequel est arrivé le tour de la domination. Les périodes des sept planètes,
» périodes qui sont chacune de mille ans, sont liées à cela; et ces mots que l'Al-
» coran dit de Dieu, *chaque jour il est en action*, en sont un indice; *car un jour,*
» *chez ton seigneur, équivaut à mille des années dont vous faites usage.* VERS. O toi,
» dont la lumière se manifeste dans le vêtement du monde, tes noms se manifestent
» dans la nature de l'homme; ta science se montre par la science de (Mahomet)
» le sceau (des prophètes); ta libéralité est manifestée par la libéralité de Hatem
» (Tayi). Les noms divins ont des figures distinctes, qu'on nomme *substances*
» *fixes.* Tiré du commentaire sur le diwan d'Ali. »

155. الاعیان المضمونة بانفسها هی ما یجب مثلها اذا هلکت ان کانت
مثلیة او قیمتها ان کانت قیمیّة کالمقبوض علی سوم الشرا والمغصوب

Ayan madhmounèh bianfousiha (c'est-à-dire, substances cautionnées par elles-mêmes). On entend par là les choses qui, si elles viennent à périr, donnent lieu à l'obligation de fournir soit une chose pareille, s'il s'agit de choses qui doivent être représentées par des choses pareilles, soit le prix de la chose qui a péri, s'il s'agit d'une chose qui doive s'évaluer, par exemple (dans le premier cas), ce qui a été reçu comptant sur le prix de la vente; (dans le second), ce qui a été enlevé par violence.

156. الاعیان المضمونة بغیرها علی خلاف ذلك کالمبیع والمرهون

Ayan madhmounèh bigaïriha (c'est-à-dire, substances cautionnées par d'autres). C'est le contraire des précédentes, par exemple, l'objet vendu, ou l'objet donné en gage.

Note. L'acquéreur qui a payé un à-compte sur l'objet vendu, avant qu'il lui soit livré, n'a dans sa main aucune garantie, sur laquelle il puisse exercer son recours, non plus que le propriétaire auquel on a pris une chose par violence. Au contraire, celui qui a donné un gage, a une garantie dans la somme ou l'effet qui lui a été prêté sur gage, et il peut exercer son recours là-dessus, si son gage s'est perdu : de même la chose vendue, mais non livrée, est garantie à l'acquéreur par le prix qu'il a promis d'en donner, et qu'il retiendra si la chose vendue périt entre les mains du vendeur.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

الاعتاق هو اثبات القوّة الشرعيّة فى المملوك

157. *Itak* (c'est-à-dire, affranchissement). C'est produire effectivement dans un esclave, la faculté légale.

Note. En affranchissant un esclave, on le rend maître de ses actions, et dès lors il devient obligé à tous les devoirs qu'impose la religion, parce qu'il cesse d'être dans la dépendance d'un maître, dont la volonté pouvoit lui servir d'excuse et de dispense.

158. الاعارة هى تمليك المنافع بغير عوض مالى

Iarèh (c'est-à-dire, prêter). C'est accorder la propriété des émolumens, sans aucune compensation pécuniaire.

159. الاعتراض وهو ان يوتى فى اثناء كلام او بين كلامين متّصلين معنى بجملة او اكثر لا محلّ لها من الاعراب لنكتةٍ سوى رفع الايهام ويسمّى الحشو ايضا كالتنزيه فى قوله تعالى ويجعلون لله البنات سبحانه ولهم ما يشتهون فان قوله سبحانه جملة معترضة لكونه بتقدير الفعل وقعت فى اثناء الكلام لان قوله ولهم ما يشتهون عطف على قوله لله البنات والنكتة فيه تنزيه الله عمّا ينسبون اليه

Itiradh (c'est-à-dire, expression incidente). C'est introduire au milieu d'une phrase, ou entre deux phrases qui sont jointes immédiatement par le sens, une ou plusieurs propositions qui n'ont aucune place dans l'analyse grammaticale, et cela pour tout autre objet que de dissiper une amphibologie qui rendroit le sens obscur. Cela s'appelle aussi *haschou.* Telle est, par exemple, la proposition qui exprime la pureté de la majesté divine, dans ce passage de l'Alcoran: *Ils donnent les filles à Dieu (louanges à lui), et à eux ce qu'ils souhaitent* (c'est-à-dire, les enfans mâles). Ces mots *louanges à lui,* qui forment une proposition incidente, parce que cette expression renferme la valeur d'un verbe (c'est-à-dire, nous lui rendons nos louanges), se trouvent au milieu d'une phrase, puisque les mots *et à eux ce qu'ils souhaitent,* sont liés par une conjonction avec ceux-ci, *les filles à Dieu.* Le but de cette proposition incidente est de déclarer que Dieu est exempt de cette manière d'être que ces gens-là lui attribuent (c'est-à-dire, qu'il n'a point d'enfans).

Note. Sur ces mots *qui n'a aucune place dans l'analyse grammaticale,* voyez ma Grammaire Arabe, *t. II, p. 453.*

Digitized by Google

L'auteur dit *pour tout autre objet que celui de dissiper une amphibologie* &c., parce-que, dans ce cas particulier, cela ne s'appelle pas اعتراض *itiradh*, mais احتراس *ihtiras*. *Voyez*, ci-devant, n.° 48.

160. الاعتكاف وهو فى اللغة المقام والاحتباس وفى الشرع لبث صايم فى مسجد جمعة بنيّة

Iticaf, dans le langage ordinaire, c'est demeurer dans un lieu, s'y tenir renfermé ; comme terme légal, c'est demeurer en jeûnant dans une mosquée, pendant une semaine, avec intention (de faire cet acte de dévotion).

161. الاعراب هو اختلاف اخر الكلمة باختلاف العوامل لفظا وتقديرا

Irab. On appelle ainsi la diversité des terminaisons des mots, qui a lieu ou effectivement ou virtuellement, à cause de la diversité des antécédens qui les régissent.

Note. Voyez, sur les mots اعراب, لفظا et تقديرا, ma Grammaire Arabe, *t. I, p. 290, 302 et 416.*

162. الاعلال تغيير حرف العلّة للتخفيف وقولنا تغيير شامل له ولتخفيف الهمزة والابدال ممّا ليس بحرف العلّة كاصيلال فى اصيلان لقرب المخرج بينهما ولما قلنا للتخفيف خرج نحو عآلم فى عالم فبين تخفيف الهمزة والاعلال مباينة كليّة لانه تغيير حرف العلّة وبين الابدال والاعلال عموم خصوص من وجه اذا وجدا فى نحو قال ووجد الاعلال بدون الابدال فى يقول والابدال بدون الاعلال فى اصيلان

Ilal. C'est changer une lettre infirme en une autre, pour rendre la prononciation plus facile. En disant seulement *changer*, la définition comprendroit aussi l'adoucissement du *hamza* et la permutation des lettres qui ne sont point du nombre des lettres infirmes, telle, par exemple, que celle qui a lieu quand on dit *osaïlal*, au lieu d'*osaïlan*, à cause de la proximité des parties de l'organe qui servent à l'articulation des deux lettres *l* et *n*. En ajoutant, *pour rendre la prononciation plus facile*, nous excluons le changement qui a lieu quand, au lieu de *alem* عالم, on dit *aalem* عآلم. Entre l'adoucissement du *hamza* et l'*ilal* (c'est-à-

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

dire, la permutation des lettres infirmes), il y a une différence complète, puisque ce dernier terme s'applique au changement des seules lettres infirmes (dont le *hamza* ne fait point partie). L'*ilal* (permutation des lettres infirmes), et l'*ibdal* (permutation des autres lettres), ont entre eux quelque chose de commun et quelque chose de particulier, puisque l'un et l'autre se rencontrent ensemble dans les mots tels que قَالَ (pour قَوَلَ), et que, d'un autre côté, l'*ilal* se trouve sans *ibdal*, comme dans يَقُول (pour يَقْوُلُ), et l'*ibdal* sans *ilal*, comme dans اصيلال (pour اصيلان).

Note. Voyez, sur l'adoucissement du *hamza*, adoucissement nommé تخفيف ou تسهيل, ma Grammaire Arabe, *t. I, p. 82.*

On lit dans les manuscrits A et B عموم من وجه, et dans le manuscrit C عموم خصوص من وجه. Je pense que l'auteur avoit écrit عموم من وجه وخصوص من وجه : au reste le sens n'est pas douteux.

163. الايجاز فى الكلام هو ان يودّى المعنى بطريق هو ابلغ من جميع ما عداه من الطرق

Idjaz, en fait de discours, c'est exprimer sa pensée d'une manière qui l'emporte en éloquence sur toutes les autres manières possibles.

164. الاعنات ويقال له التضييق والتشديد ولزوم ما لا يلزم ايضا وهو ان يعنت نفسه فى التزام ردف او دخيل او حرف مخصوص قبل الروى او حركة مخصوصة كقوله تعالى فاما اليتيم فلا تقهر واما السايل فلا تنهر وقوله عم اللهم بك اجاول وبك اصاول وقوله اذا استشاط السلطان تسلّط الشيطان

Inat (c'est-à-dire, se fatiguer), ce qu'on appelle aussi *tadhyik* (se mettre à l'étroit), *taschdid* (serrer), et *lozoum ma la yelzem* (s'assujettir à ce qui n'est pas nécessaire), c'est se tourmenter soi-même en se faisant une loi de mettre dans la rime d'un poème, ce qu'on nomme *ridf*, ou ce qu'on appelle *dakhil*, ou une certaine lettre, ou une certaine voyelle, avant (la lettre essentielle nommée) *rawi*. On voit des exemples de cela dans ce passage de l'Alcoran : فاما اليتيم فلا تقهر واما السايل فلا تنهر *faamma 'lyetima fela takhar, waamma 'ssaïla fela tanhar* (n'use pas envers

Digitized by Google

l'orphelin de violence, n'use pas envers le mendiant de paroles dures); ainsi que dans cette parole de Mahomet: اللهم بك اجاول وبك اصاول *allahomma bica odjawil wabica osawil* (mon Dieu, par toi j'enveloppe, par toi je fonds avec impétuosité); et dans cette autre اذا استشاط السلطان تسلط الشيطان *idha 'steschata 'ssoltan tesallata 'sscheïtan* (quand le sultan est enflammé de colère, satan exerce la puissance souveraine).

Note. La lettre nommée روى *rawi*, est celle sur laquelle porte essentiellement la rime d'un poème. On appelle ردف *ridf*, une lettre quiescente qui précède le *rawi*, comme l'*élif* dans كِلاب, où le *rawi* est le *ba*; on entend par دخيل *dakhil*, une lettre qui se trouve avant le *rawi*, et après le تاسيس *tasis* ou *élif* quiescent, comme est le *kaf*, dans عَاقِل, ou le *djim* dans حاجب.

165. الاغماء وهو فتور غير اصلى لا بحذر يزيل عمل القوى قوله غير اصلى يخرج النوم وقوله لا بحذر يخرج الفتور بالحذرات وقوله يزيل عمل القوى يخرج العته

Igma (c'est-à-dire, évanouissement). C'est une défaillance qui n'est point dans les lois ordinaires (de la nature), ne provient point de frayeur, et fait cesser l'exercice des facultés. Par ces mots *qui n'est point dans les lois ordinaires*, on exclut le sommeil; par ceux-ci, *qui ne provient point de frayeur*, on exclut la défaillance produite par les objets qui causent de la terreur; enfin en disant *qui fait cesser l'exercice des facultés*, on exclut l'état d'imbécillité.

166. الافق الاعلى هى نهاية مقام الروح وهى الحضرة الوحدانية وحضرة الاهوتية

Ofok ala (c'est-à-dire, l'horison le plus haut). C'est le dernier terme (auquel atteint) l'esprit, c'est la présence unique, la présence de la divinité.

167. الافق المبين هى نهاية مقام القلب

Ofok mobin (c'est-à-dire, l'horison clair). C'est le dernier terme (auquel atteint) le cœur.

Note. Ces deux dernières expressions appartiennent à la doctrine des Sofis. La première signifie, je crois, le plus haut degré de connoissance de Dieu dont l'esprit

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

de l'homme soit capable; et la seconde, le plus haut degré d'amour auquel son cœur puisse atteindre.

168. الافعال الناقصة ما وضع لتقرير الفاعل على صفة

Afal nakisèh (c'est-à-dire, verbes défectueux). Ce sont les verbes dont le sens est d'établir que l'agent (ou le sujet) se trouve dans une certaine manière d'être.

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. II, p. 434.*

169. افعال المقاربة ما وضع لدنوّ الخبر رجاء او حصولا او اخذا فيه

Afal almokarebèh (c'est-à-dire, verbes d'approximation). Ce sont les verbes qui ont pour but d'indiquer la proximité d'un attribut, soit comme objet d'espérance, soit comme devant simplement avoir lieu, soit comme une chose que l'on se met à faire.

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. II, p. 436.*

170. افعال التعجّب ما وضع لانشاء التعجّب وله صيغتان ما افعله وافعِل به

Afal altaaddjoub (c'est-à-dire, verbes d'admiration). Ce sont ceux dont l'objet est de produire l'admiration. Il y en a deux formes ما افعله *ma afalaho*, et افعل به *afil bihi.*

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. I, p. 185, t. II, p. 443.*

171. افعال المدح والذمّ ما وضع لانشاء مدح او ذمّ نحو نعم وبئس

Afal almadh waldhamm (c'est-à-dire, verbes de louange ou de blâme). Ce sont ceux dont l'objet est de produire une louange ou un blâme, comme نعم *nima*, et بئس *bisa.*

Note. Voyez ma Grammaire Arabe, *t. I, p. 184*, et *t. II, p. 437.*

172. الاقرار هو في الشرع اخبار بحقّ لاخر عليه

Ikrar (c'est-à-dire, avouer). Comme terme légal, cela signifie que quelqu'un reconnoît un droit qu'un autre a sur lui.

173. الاقتباس هو ان يضمن الكلام نثرا كان او نظما شيئا من القران والحديث

Digitized by Google

والحديث كقول ابن سمعون فى وعظه يا قوم اصبروا على المحرمات وصابروا على المفترضات وراقبوا بالمراقبات واتّقوا الله فى الخلوات ترفع لكم الدرجات وكقوله وان تبدّلت بنا غيرنا فحسبنا الله ونعم الوكيل

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Iktibas (c'est-à-dire, prendre du feu au foyer d'un autre, emprunter). On entend par là insérer dans un discours, soit en prose, soit en vers, des passages de l'Alcoran ou des *hadith* (des traditions). C'est ainsi que dans ses prédications, Ibn-Simoun dit : « O hommes, supportez la pri- » vation des choses défendues, et soyez exacts dans l'observation des » choses prescrites; soyez constamment occupés de la pensée que vous » êtes sous les yeux de Dieu, et craignez Dieu dans le secret de vos » demeures ; *vous obtiendrez par là des degrés plus élevés.* » et ailleurs : « Si » vous en prenez d'autres à notre place, pour nous, *Dieu nous suffit, et* » *c'est un excellent protecteur.* »

Note. Dans les deux passages cités, ce que j'ai mis en italique est tiré de l'Alcoran.

J'ai traduit راقبوا بالمراقبات par *soyez constamment occupés de la pensée que vous êtes sous les yeux de Dieu*, parce que Djordjani définit ainsi le mot مراقبة :

المراقبة استدامة علم العبد باطّلاع الربّ عليه فى جميع احواله

« *Morakebèh*, c'est de la part du serviteur (c'est-à-dire, de l'homme), être » toujours pénétré de cette conviction, que le Seigneur le voit dans toutes ses » démarches. »

174. الاقتضاء هو طلب الفعل مع المنع عن الترك وهو الايجاب او بدونه وهو الندب او طلب الترك مع المنع عن الفعل وهو التحريم او بدونه وهو الكراهة

Iktidha (c'est-à-dire, exiger). C'est demander de quelqu'un une action, soit avec défense absolue d'y manquer, et alors cela s'appelle *idjab* (c'est-à-dire, *obliger*), soit sans cette défense, et alors cela se nomme *nadb* (inviter) ; ou bien c'est demander de quelqu'un qu'il s'abstienne de quelque chose, soit avec défense absolue de faire cette chose, et, en ce cas, cela s'appelle *tahrim* (interdire), soit sans cette défense, et, en ce cas, cela s'appelle *kérahèh* (désapprouver).

175. اقتضاء النصّ عبارة عمّا لم يعمل النصّ الا بشرط تقدّم عليه فان

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

ذلك امر اقتضاه النص بصحّه ما يتناوله النص واذ لم يصحّ لا يكون مضافا الى النص فكان المقتضى كالثابت بالنص مثاله اذا قال الرجل لاخر اعتق عبدك هذا عنّى بالف درهم فاعتقه يكون العتق من الامر كانه قال بع عبدك لى بالف درهم ثم كن وكيلا لى بالاعتاق

Iktidha alnass (c'est-à-dire, exigence du discours explicite). On entend par là une condition (implicite) présupposée, nécessaire pour l'exécution de ce qu'exprime le discours explicite : cette condition est une chose que le discours explicite exige absolument, en supposant la vérité de ce qu'exprime ce discours explicite : car si cela n'étoit pas vrai, la condition implicite ne seroit plus un accessoire du discours explicite. Ce qui est exigé (implicitement) par le discours explicite, a autant de force que ce qui y est positivement exprimé. En voici un exemple. Si un homme dit à un autre : Affranchissez votre esclave que voici, en mon nom, moyennant mille pièces d'argent, et que l'autre affranchisse l'esclave, l'affranchissement fait en vertu de cet ordre sera la même chose que si ce même homme eût dit : Vendez-moi votre esclave moyennant mille pièces d'argent, puis soyez mon fondé de procuration pour l'affranchir.

176. الاكراه حمل الغير على ما يكرهه بالوعيد

Icrah (c'est-à-dire, contrainte). C'est pousser quelqu'un par les menaces, à faire ce qui lui déplaît.

177. الاكل ايصال ما يتأتّى فيه المضغ الى الجوف ممضوغا كان او غيره فلا يكون اللبن والسويق ماكولا

Acl (c'est-à-dire, manger). C'est faire descendre dans l'estomac une chose susceptible d'être mâchée, soit qu'elle ait été effectivement mâchée ou non. On ne peut donc pas employer le mot *macoul* (mangé), en parlant du lait ou de la farine d'orge.

Note. Sur le mot سويق, *voyez* ma traduction de la Relation de l'Égypte, par Abd-allatif, *p.* 101.

178. الآلة هى الواسطة بين الفاعل والمفعول فى وصول اثره اليه كالمنشار للنجار والقيد الاخير لاخراج العلّة المتوسّطة كالاب بين الجد والابن فانها واسطة بين فاعلها ومنفعلها الا انها ليست بواسطة بينهما فى وصول

Digitized by Google

اثر العلّة البعيدة الى المعلول لان اثر العلّة البعيدة لا يصل الى المعلول فضلا عن ان يتوسّط فى ذلك شىء اخر وانما الواصل اليه اثر العلّة المتوسّطة لانه الصادر منها وهى من البعيدة

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Alèh (c'est-à-dire, instrument). C'est l'intermédiaire entre l'agent et l'objet sur lequel tombe l'action, intermédiaire par lequel l'impression du premier parvient au second : telle est la scie à l'égard du charpentier. La dernière partie de la définition a pour objet d'exclure la cause intermédiaire, comme est le père entre le grand-père et le petit-fils. Cette cause, en effet, est bien l'intermédiaire entre son agent (le grand-père), et l'objet sur lequel influe son action (le petit-fils), mais elle n'est pas intermédiaire entre eux, à cette fin de faire parvenir l'impression de la cause éloignée à l'effet causé : car l'impression de la cause éloignée ne parvient point à la chose causée, bien loin qu'aucune autre chose puisse servir d'intermédiaire pour cela. Ce qui parvient à la chose causée, c'est seulement l'impression de la cause intermédiaire, car la chose causée provient de la cause intermédiaire, et celle-ci de la cause éloignée.

179. الألم ادراك المنافر من حيث انه منافر ومنافر الشىء هو مقابل ما يلايمه وفايدة قيد الحيثية للاحتراز عن ادراك المنافر لا من حيث انه منافر فانه ليس بالم

Alem (c'est-à-dire, douleur). C'est la sensation d'une chose répugnante, en tant qu'elle est répugnante : ce qu'on entend par répugnant, c'est l'opposé de ce qui est sympathique. La restriction *en tant qu'elle est répugnante*, sert à exclure la sensation d'une chose répugnante, en tant qu'elle ne seroit point répugnante : car ce n'est pas une douleur.

180. الالحاق جعل مثال على مثال ازيد ليعامل معاملته وشرطه اتحاد المصدرين

Ilhak ; c'est transformer une forme (de verbe) en une autre forme composée de plus de lettres, en sorte qu'on suive dans la conjugaison de ce verbe les mêmes règles qu'on suit dans la conjugaison de la forme à laquelle on le transporte. Pour cela il faut que les deux *masdar* (c'est-à-dire, les deux noms d'action, considérés comme racines) soient les mêmes.

Note. Il s'agit ici des verbes nommés ملحق, sur lesquels il faut voir ma

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Grammaire Arabe, *t. I, p. 101*; et Martellotto, *Instit. ling. Ar.* p. 162. Je crois à propos de transcrire ici la définition que donne, du الحاق, Ebn-Farhat, dans sa grammaire.

حقيقة الالحاق ان تزيد على الثلاثيّ حرفا فيصير رباعيّا ثم تعامله معاملة الرباعيّ المجرّد او ان تزيد حرفين وتلحقه بمزيد الرباعيّ وتعامله معاملته ولهذا لا يجوز ادغامه متى التقى فيه حرفان متجانسان ولا اعلاله ايضا لئلا يفوت معنى الالحاق الا اذا كان حرف العلّة واقعا فى الاخر يجوز حينئذ اعلاله

« Ce qu'on entend proprement par *ilhak*, c'est ajouter à un verbe trilitère une » lettre, en sorte qu'il devienne quadrilitère, après quoi on le conjugue comme on » conjugueroit un quadrilitère; ou bien y ajouter deux lettres, et le rapporter à une » forme augmentée (c'est-à-dire, dérivée par addition de lettres) du quadrilitère, » après quoi on le conjugue comme on conjugueroit cette forme dérivée. En consé- » quence de cela, si dans le verbe formé par *ilhak* (et qu'on nomme *molhak*), il » y a deux lettres pareilles (comme dans شَمْلَلَ), on ne doit pas en faire l'insertion » par le *techdid* (et dire شَمَلَّ); on ne doit pas non plus, s'il y a une lettre infirme » (comme dans بَيْطَرَ), lui faire éprouver les accidens des lettres infirmes (et » dire بَاطَرَ) : car cela détruiroit le sens attaché au mot *ilhak*. Si cependant la der- » nière lettre du verbe formé par *ilhak*, est une lettre infirme, on peut lui faire subir » les accidens des lettres infirmes. »

181. الالفة اتّفاق الآراء فى المعاونة على تدبير المعاش

Oulfèh (c'est-à-dire, bonne intelligence). Cela se dit du concours de plusieurs personnes qui sont convenues de s'aider réciproquement pour la direction de leurs intérêts temporels.

182. الالهام ما يلقى فى الروع بطريق الفيض

Ilham (c'est-à-dire, inspiration). On appelle ainsi ce qui est jeté dans l'esprit (de la part de Dieu), par voie d'émanation.

Note. Suivant une note qu'on lit à la marge du manuscrit A, les mots *par voie d'émanation*, signifient que ce n'est pas par voie de réflexion et de pensée, et l'auteur a mis cette expression, pour exclure les suggestions diaboliques qui ne viennent point par voie d'émanation اى احتراز عن الوسوسة ليست بطريق الفيض.

183. الالهام ما وقع فى القلب من علم وهو يدعو الى العمل من غير استدلال بآية ولا نظر فى حجّة وهو ليس بحجّة عند العلماء الا الصوفيين

Ilham (c'est-à-dire, inspiration). C'est une science qui survient dans le cœur (d'un homme), et qui l'excite à agir, sans qu'il demande un pro-

Digitized by Google

dige, ou recherche une preuve (pour croire à la vérité de ce qui lui est révélé). Les savans, si ce n'est ceux d'entre les sofis, ne regardent point l'*ilham* comme une preuve.

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Note. Cette seconde définition du mot *ilham*, n'est point dans le manuscrit B. Elle ne se lit qu'à la marge du manuscrit A, mais elle est dans le texte du manuscrit C.

184. الالتماس هو الطلب مع التساوى بين الآمر والمامور فى الرتبة

Iltimas (c'est-à-dire, demander). Ce mot signifie *requérir*, mais suppose que celui qui donne l'ordre et celui qui le reçoit, sont égaux en rang.

185. الله علم دالّ على الاله الحقّ دلالة جامعة بمعانى الاسماء الحسنى كلها

Allah (c'est-à-dire, Dieu). Nom propre qui désigne le vrai Dieu, d'une manière qui renferme le sens de tous les noms divins.

186. الالهيّة وهى احديّة جمع جميع الحقايق الوجوديّة كما انّ آدم ع م احديّة جمع جميع الصور البشريّة اذ للاحديّة الجمعيّة الكماليّة مرتبتان احديهما قبل التفصيل لكون كل كثرة مسبوقا بواحد هى فيه بالقوّة هو وتذكّر قوله تعالى واذ اخذ ربّك من بنى آدم من ظهورهم ذرّيّتهم واشهدهم على انفسهم فانه لسان من السنة شهود المفصّل فى المجمل مفصّلا ليس كشهود العالم من الخلق فى النواة الواحدة النخيل الكامنة فيه بالقوّة فانه شهود المفصّل فى المجمل مجملا لا مفصّلا وشهود المفصّل فى المجمل مفصّلا يختصّ بالحقّ وبمن جاء الحق ان يشهده من الكمّل وهو خاتم الانبياء وخاتم الاولياء

Ilahiyyèh (c'est-à-dire, la divinité). On entend par là l'unité de réunion de toutes les réalités existantes (c'est-à-dire, l'unité considérée comme réunissant tous les attributs divins, réellement quoique imperceptiblement existans), de même qu'Adam est l'unité de réunion de toutes les figures humaines (c'est-à-dire, de même qu'Adam, quoiqu'il fût un, réunissoit en lui-même tous les individus du genre humain). Car il y a deux degrés dans

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

l'unité de réunion parfaite, et l'un de ces degrés précède la séparation détaillée des individus, tout ce qui est *plusieurs* ayant été précédé d'*un*, dans lequel *tous* étoient renfermés virtuellement. Refléchissez à ce que Dieu dit dans l'Alcoran : « Lorsque ton Seigneur a tiré des enfans d'Adam, » c'est-à-dire, de leurs dos, leurs descendans, et leur a fait rendre un » témoignage contre eux-mêmes » : car cette manière de s'exprimer est une de celles qui renferment l'idée de voir les individus partiels dans la masse, en détail : ce n'est pas ainsi qu'un savant d'entre les hommes voit dans un noyau de datte les palmiers qui y sont cachés virtuellement; c'est pour lui, voir les individus partiels dans la masse, mais en masse et non en détail. Voir les individus partiels dans la masse, en détail, n'appartient qu'à Dieu et à celui d'entre les hommes parfaits qui est venu à Dieu pour le voir, c'est-à-dire, au sceau des prophètes et au sceau des saints.

Note. Au lieu de ومن جاء الحق ان يشهد *et celui qui est venu à Dieu pour le voir,* j'aimerois mieux lire ومن جاءه الحقّ ان يشهد *et celui à qui Dieu a donné de voir cela.*

Le sceau ou le dernier des saints ou des amis de Dieu, est Ali, comme Mahomet est le sceau des prophètes.

187. الالياس يعبّر به عن القبض فانه ادريس ولارتفاعه الى العالم الروحانى استهلكت قواه المزاجيّة فى الغيب وقبضت فيه ولذلك عبّر عن القبض به

Elyas (c'est-à-dire, Élie). On emploie ce mot pour dire contraction: car Elyas est Idris; comme Idris a été élevé dans le monde des esprits, ses facultés corporelles se sont perdues dans le monde invisible, et y ont été absorbées par contraction. A cause de cela, on se sert de ce nom pour exprimer la *contraction.*

Note. Le mot قبض *contraction,* est une expression mystique du langage des sofis. Voici la définition qu'en donne Djordjani :

القبض والبسط وهما حالتان بعد ترقّى العبد عن حالة الخوف والرجاء فالقبض للعارف كالخوف للمتامن والفرق بينهما ان الخوف والرجاء يتعلّقان بامر مستقبل مكروه او محبوب والقبض والبسط بامر حاضر فى الوقت ينقلب على قلب العارف من وارد غيبى

« *Kabdh* (c'est-à-dire, contraction), et *bast* (c'est-à-dire, expansion). Ce sont » deux états qui surviennent au serviteur (de Dieu, c'est-à-dire, à l'homme) après » qu'il s'est élevé au-dessus de la crainte et de l'espérance. La contraction est à » l'homme spirituel ce qu'est la crainte à l'homme qui se croyoit en sûreté. La diffé-

Digitized by Google

» rence qu'il y a, c'est que la crainte et l'espérance ont pour objet une chose » future désagréable ou agréable, tandis que la contraction et l'expansion ont pour » objet une chose actuellement présente, qui affecte le cœur de l'homme spirituel, » par l'effet d'une cause invisible qui survient et agit sur lui. »

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

188. اولو الالباب هم الذين ياخذون من كل قشير لبابه ويطلبون من ظاهر الحديث سرّه

Oulou alalbab (c'est-à-dire, les hommes sages). Ce sont ceux qui, en toutes choses, tirent la moelle de dessous l'écorce, et cherchent dans tout *hadith*, le sens caché qu'il renferme.

Note. Cette définition, plus ingénieuse que vraie, est fondée sur le sens propre du mot لُبّ, pluriel, الباب, *amande d'nu noyau, moelle d'un arbre.*

189. الالتفات هو العدول عن الغيبة الى الخطاب او التكلّم او على العكس

Iltifat (c'est-à-dire, énallage). Cela signifie passer de la troisième personne à la seconde ou à la première, et *vice versâ.*

190. امّ الكتاب هو العقل الاوّل

Omm alkitab (c'est-à-dire, la mère du livre). C'est l'intelligence première.

Note. La mère du livre est une expression figurée, empruntée de l'Alcoran, et qui signifie proprement le principal, le plus essentiel du livre. Dans le sens mystique où elle est prise ici, elle veut dire le premier objet dont la production ait été écrite sur la tablette des décrets divins.

Voyez, sur la première intelligence, ou *premier entendeemnt*, les Voyages de Chardin, *t. VI, p. 216, éd. de 1811.*

191. الامامان هما الشخصان اللذان احدهما عن يمين الغوث اى القطب ونظره فى الملكوت وهو مراة ما يتوجّه من المركز القطبىّ الى العالم الروحانىّ من الامدادات التى هى مادّة الوجود والبقاء وهذا الامام مراته لا محالة والاخر عن يساره ونظره فى الملك وهو مراة ما يتوجّه منه الى

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

المحسوسات من المادة الحيوانيّة وهذا مراته ومحلّه وهو اعلى من صاحبه وهو الذى يخلف القطب اذا مات

Imamani (c'est-à-dire, les deux imams). Ce sont les deux personnages qui se tiennent, l'un à la droite, l'autre à la gauche du *Gauth*, qui est le *Kotb* (c'est-à-dire, le pole). Celui qui est à sa droite, a le regard tourné vers (le monde nommé) *malcout* (c'est-à-dire, le monde des substances intellectuelles) : il est le miroir sur lequel se refléchissent les émanations qui sortent du centre polaire pour se porter vers le monde spirituel, et qui sont l'aliment qui entretient l'existence et la durée. Cet imam est le miroir de ces émanations, mais n'en est pas le lieu. L'autre imam, qui est à la gauche du pole, a le regard tourné vers (le monde nommé) *moulc* (c'est-à-dire, le monde des choses sensibles) ; il est le miroir de ce qui part du pole pour se porter vers les choses sensibles, et qui est l'aliment par lequel est entretenue la vie animale : cet imam en est le miroir et le lieu. Il est plus élevé en rang que son compagnon, et c'est lui qui remplace le pole, quand il meurt.

Note. Au lieu de وهذا الامام مراته لا محالة, j'ai traduit comme s'il y avoit لا محلّه, parce qu'on lit plus loin, en parlant du second imam وهذا مراته ومحله. Peut-être est-ce, au contraire, le second texte qu'il faut corriger par le premier, en lisant مراته محالة au lieu de مراته ومحله ; le sens seroit alors : *Quant à cet imam* (celui de la droite), *son miroir n'éprouve aucun changement* ; et ensuite : *Pour cet imam* (celui de la gauche), *son miroir éprouve des changemens.*

Le mot امدادات, que j'ai rendu par *émanations*, faute d'une expression plus appropriée, signifie littéralement *secours, assistances.*

Je n'entreprendrai point de commenter cette définition. Les *imams* et le *pole* dont il y est parlé, me paroissent appartenir à une classe d'êtres imaginaires dont l'ensemble forme un système cabalistique, sur lequel Djordjani ne me fournit pas assez de lumières. Je joindrai seulement ici les définitions des deux mots غوث et قطب, tirées de ce dictionnaire.

الغوث هو القطب حين ما يلتجى اليه ولا يسمى فى غير ذلك الوقت غوثا

« *Gauth* (c'est-à-dire, appeler au secours). On nomme ainsi le *pole*, quand on » se réfugie vers lui ; en toute autre circonstance, on ne le nomme point *Gauth.* »

القطب وقد يسمى غوثا باعتبار التجاء الملهوف اليه وهو عبارة عن الاحد الذى هو موضع نظر الله كل زمان اعطاه الطلسم الاعظم من لدنه ويسرى فى الكون واعيانه الباطنة والظاهرة سريان الروح فى الجسد بيده قسطاس الفيض الاعمّ وزنه يتّبع علمه علمه يتّبع علم الحق وعلم الحق يتّبع الماهيات الغير المجعولة وهو يفيض روح الحيوة على الكون

Digitized by Google

الكون الاعلى والاسفل وهو على قلب اسرافيل من حيث حصّته الملكية الحاملة مادّة الحيوة والاحساس لا من حيث انسانيته وحكم جبرائيل فيه كحكم النفس الناطقة فى النشاءة الانسانية وحكم ميكائيل فيه كحكم القوّة الجاذبة فيها وحكم عزرائيل فيه كحكم القوّة الدافعة ۞ القطبيّة الكبرى هى مرتبة قطب الاقطاب وهو باطن نبوة محمد ع م فلا يكون الا لورثته لاختصاصه عليه بالاكملية فلا يكون خاتم الولاية ۞ وقطب الاقطاب الاعلى باطن خاتم النبوة

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

« *Kotb* (c'est-à-dire, le pole). On le nomme aussi *Gauth*, à raison de ce que » celui qui éprouve quelque affliction a recours à lui. On entend par-là le person- » nage unique qui, en tout temps, est le lieu vers lequel sont tournés les regards » de Dieu. Dieu lui a donné le grand talisman qui vient de lui; et il parcourt » toute la nature, et toutes ses substances tant intérieures qu'extérieures (1), comme » l'esprit parcourt le corps. Dans sa main est la balance de l'émanation géné- » rale (2); son poids suit sa science; sa science suit la science de Dieu; et la » science de Dieu suit les *quiddités non imposées* (3). C'est le pole qui répand » l'esprit de vie sur la nature supérieure et inférieure. Il est sur le cœur (4) d'Is- » rafil, à raison de ce qu'il y a en lui d'angélique, et qui porte l'aliment par lequel » sont entretenus la vie et les sens, non à raison de ce qu'il y a en lui d'humain. » Gabriel est en lui ce qu'est l'ame raisonnable dans la nature humaine; Michel, » ce qu'est la faculté attractive (5); Azrael, ce qu'est la faculté expulsive (6).

» *La grande polarité.* On appelle ainsi le rang de *pole des poles.* C'est l'intérieur » (c'est-à-dire, le sens mystique) de la mission prophétique de Mahomet. Ce rang » n'appartient qu'à ses héritiers (et non à Mahomet lui-même), parce qu'il a un » rang particulier au-dessus de celui-là, rang qu'on distingue par le nom de » *(polarité) très-parfaite.* Ce rang n'est point le sceau de l'union avec Dieu (7).

» *Le pole des poles très-élevé.* C'est l'intérieur (c'est-à-dire, le sens mystique) du » sceau de la mission prophétique (c'est-à-dire, de Mahomet). »

Quoique tout ceci soit fort obscur, on voit bien que par le pole on entend des personnages choisis qui, chacun en leur temps, servent d'intermédiaire entre Dieu et les créatures. Ces personnages sont, sans doute, les prophètes, tels qu'Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet, et ensuite les douze imams. Toute cette doctrine mystique a beaucoup d'analogie avec celle des Ismaéliens et des Druzes.

(1) Je pense que cela veut dire les substances intellectuelles, ملكوت, et les substances corporelles et sensibles, ملك.

(2) C'est-à-dire que les émanations de la divinité qui entretiennent la vie et l'existence des êtres tant intellectuels que sensibles, passent par lui, et sont distribuées par lui à tous les êtres, dans les proportions qu'exige sa science qui est conforme à celle de Dieu.

(3) Je ne trouve nulle part la définition de ce terme : il me paroit signifier *la nature des choses considérée abstractivement, et non dans un sujet.*

(4) Je traduis à la lettre, ne sachant pas ce que veut dire cette expression.

(5) C'est la faculté par laquelle chaque partie du corps extrait des alimens et attire à soi les parties analogues à sa nature.

(6) C'est la faculté par laquelle le corps rejette les parties des élémens qui ne conviennent point à son organisation.

(7) C'est-à-dire, que le rang dont il s'agit est différent de celui d'Ali, qui est *le sceau des amis de Dieu*, خاتم الاوليا, comme Mahomet est *le sceau des prophètes*, خاتم الانبيا. *Voyez* ci-devant, n.° 186.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

192. الامارة لغة العلامة واصطلاحا هى التى يلزم بها الظنّ بوجود المدلول كالغيم بالنسبة الى المطر فانه يلزم من العلم به الظنّ بوجود المطر

Imarèh, dans le langage ordinaire, signifie *signe :* comme terme technique, il veut dire un signe dont l'observation fait nécessairement concevoir l'opinion de l'existence de la chose que ce signe indique. Telle est, par exemple, la nuée par rapport à la pluie : car, quand on observe une nuée, on conçoit nécessairement l'opinion qu'il y aura de la pluie.

193. الامكان عدم اقتضاء الذات الوجود والعدم

Imcan (c'est-à-dire, possibilité). On entend par-là ce dont ni l'existence ni la non-existence ne sont une suite nécessaire de l'essence (d'une chose).

194. الامكان الذاتى هو ما لا يكون طرفه المخالف واجبا بالذات وان كان واجبا بالغير

Imcan dhati (c'est-à-dire, possibilité, eu égard à l'essence). C'est ce dont l'opposé n'est point nécessaire à raison de l'essence (d'une chose), mais l'est par un autre motif.

Note. Dans cette définition, le mot طرف signifie la seconde partie de la proposition le محمول ou attribut. Ainsi طرفه المخالف, veut dire l'attribut directement contraire à celui qu'on énonce comme possible. Le mot طرف a le même sens dans les définitions suivantes.

195. الامكان الاستعدادى ويسمّى الامكان الوقوعىّ ايضا وهو ما لا يكون طرفه المخالف واجبا لا بالذات ولا بالغير ولو فرض وقوع الطرف الموافق لا يلزم المحال بوجه والاوّل اعمّ من الثانى مطلقا

Imcan istidadi (c'est-à-dire, possibilité avec disposition); ce qu'on appelle aussi *Imcan wokoui* (c'est-à-dire, possibilité éventuelle). C'est ce dont l'opposé n'est nécessaire ni en raison de l'essence (d'une chose), ni par un autre motif, et ce dont on pourroit accorder la réalisation effective, sans aucune absurdité. Le premier terme *(imcan dhati)* est d'une signification plus générale que le second *(imcan istidadi)*.

Note. L'auteur veut dire que toutes les fois qu'il y a امكان استعدادى, il y a nécessairement امكان ذاتى, mais non *vice versâ*.

Digitized by Google

الامكان الخاص وهو سلب الضرورة عن الطرفين نحو كل انسان كاتب فان الكتابة وعدم الكتابة ليس بضروري له 196.

Imcan khass (c'est-à-dire, possibilité spéciale). C'est lorsque ni l'une ni l'autre des deux propositions contraires ne sont nécessairement vraies. Telle est cette proposition, *tout homme écrit;* car ni écrire, ni ne pas écrire, ne sont une qualité nécessaire de l'homme.

197. الامكان العام هو سلب الضرورة عن احد الطرفين كقولنا كل نار حارة فان الحرارة ضرورية بالنسبة الى النار وعدمها ليس بضروري والا لكان الخاص اعم مطلقا

Imcan amm (c'est-à-dire, possibilité générale). C'est nier la nécessité de l'une des deux propositions contraires, comme quand nous disons *tout feu est chaud;* car la chaleur est nécessaire à l'égard du feu, mais l'absence de la chaleur n'est point nécessaire : autrement la *possibilité spéciale* seroit plus générale, d'une manière absolue.

Note. Je dois avouer que je ne comprends pas le sens des derniers mots de cette définition. Je me contente de les traduire littéralement.

198. الامتناع هو ضرورة اقتضاء الذات عدم الوجود الخارجي

Imtina (c'est-à-dire, empêchement). C'est lorsque l'essence (d'une chose) exige nécessairement l'absence de l'existence sensible (ou réelle d'une autre chose ou d'un attribut).

199. الامر قول القايل لمن دونه افعل

Amr (c'est-à-dire, impératif). C'est dire à son inférieur, *fais.*

200. الامر الحاضر وهو ما يطلب به الفعل من الفاعل الحاضر ولذا سمي به ويقال له الامر بالصيغة لان حصوله بالصيغة المخصوصة دون اللام كما في امر الغايب

Amr hadhir (c'est-à-dire, impératif présent). C'est le mot dont on se sert pour requérir l'action de l'agent qui est présent : c'est pour cela qu'on l'a nommé *impératif présent.* On l'appelle aussi *impératif par la*

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

forme (impérative), parce que le commandement s'exprime, en ce cas, par la forme propre au mode impératif, sans employer la particule ل, comme on le fait quand on commande à la troisième personne.

201. الامر الاعتبارى هو الذى لا وجود له الا فى عقل المعتبر ما دام معتبرا وهو الماهية بشرط العراة

Amr itibari (c'est-à-dire, chose de méditation). C'est ce qui n'a d'existence que dans l'entendement de l'homme qui médite, et tant qu'il médite. C'est la *quiddité* nue.

202. الامن وهو عدم توقّع مكروه فى الزمان الآتى

Amen (c'est-à-dire, sécurité). C'est l'absence de l'attente de toute chose désagréable, pour l'avenir.

203. الامالة ان ينحّى بالفتحة نحو الكسرة

Imalèh, c'est incliner la prononciation du *fatha* vers celle du *kesra*.

Note. Voyez le *tome IX* des Notices des Manuscrits, partie I.re, *p. 19*, note (1).

204. الاملاك المرسلة ان يشهد رجلان فى شىء ولم يذكر سبب الملك ان كان جارية لا يحلّ وطئها وان كان دارا يغرم الشاهدان قيمتها

Amlac morselèh (c'est-à-dire, possessions accordées). C'est lorsque deux témoins déposent qu'une chose (appartient à quelqu'un), mais sans dire à quel titre il la possède. En ce cas, s'il s'agit d'une fille esclave, il n'est pas permis d'avoir commerce avec elle; s'il s'agit d'une maison, les deux témoins sont condamnés, pour amende, à en payer le prix.

205. الامامية هم الذين قالوا بالنصّ الجلىّ على امامة علىّ رضى الله عنه وكفروا الصحابة رض وهم الذين خرجوا على علىّ رضه عند التحكيم وكفّروه وهم اثنى عشر الف رجل كانوا اهل صلوة وصيام وفيهم قال النبى صلعم يحقّر احدكم صلوته فى جنب صلوتهم وصومه فى جنب صومهم ولكن لم يتجاوز ايمانهم تراقيهم

Digitized by Google

Imamiyyèh. On appelle *Imamis* ceux qui ont soutenu que l'imamat étoit déféré à Ali par un texte clair, et qui ont traité d'infidèles les compagnons du prophète. Les *Imamis* sont ceux qui se révoltèrent contre Ali, lorsqu'il consentit à soumettre ses droits à un arbitrage, et le déclarèrent infidèle. Ils étoient au nombre de douze mille hommes, assidus à la prière et aux jeûnes. C'étoit d'eux que Mahomet avoit parlé en disant: « Fidèles, » il y en a parmi vous à qui leur propre prière et leur propre jeûne paroissent » peu de chose en comparaison de la prière et du jeûne de ces gens-là, » et cependant la foi de ces gens-là ne passe pas leurs clavicules (c'est-à-» dire, n'est pas dans leur cœur). »

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

206. الانزعاج تحرّك القلب الى الله بتاثير الوعظ والسماع فيه

Inziadj (c'est-à-dire, être ému). C'est un mouvement du cœur vers Dieu, mouvement produit par l'impression qu'a faite sur le cœur un sermon, ou une musique religieuse.

Note. Le mot سماع signifie les chants et les danses des dervischs.

207. الانصداع هو الفرق بعد الجمع بظهور الكثرة واعتبار صفاتها

Insidaa (c'est-à-dire, rupture). C'est la division qui succède à l'union, par l'apparition de la pluralité et la considération de ses attributs.

Note. C'est-à-dire que ce mot signifie l'état d'un contemplatif qui, après avoir considéré Dieu sous le point de vue d'une unité absolue où il n'y a point de distinction d'essence, d'attributs et d'opérations, retombe de ce haut degré de contemplation à un degré inférieur, où l'unité cesse pour lui d'être absolue, les attributs se présentant à son entendement comme distincts de l'essence.

208. الانتباه زجر الحقّ للعبد بالقاءات مزعجة منشطة اياه من عقال الغرّة على طريق العناية به

Intibah (c'est-à-dire, réveil). Ce qu'on entend par-là, c'est l'action de Dieu qui réprimande son serviteur, par faveur pour lui, en suscitant en lui des pensées qui l'émeuvent, et l'excitent à sortir des liens de l'illusion.

209. الانية تحقّق الوجود العينى من حيث رتبة الذاتيّة

Aniyyèh. C'est connoître avec certitude l'existence substantielle, à raison du degré de l'absorption dans l'essence.

Note. Si je devine bien le sens de cette définition, l'existence substantielle,

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

c'est *Dieu même*, qui est vu intuitivement par le contemplatif parvenu au degré nommé ذاتية, c'est-à-dire, union essentielle, ou absorption de l'essence dans l'essence de Dieu. Au reste, je ne garantis point l'exactitude de cette traduction. Je ne sais pas même de quel mot est dérivé الانية : je conjecture qu'il vient de الآن *maintenant.*

210. الانسان هو الحيوان الناطـــق

Insan (c'est-à-dire, l'homme). C'est l'animal qui parle (ou qui est raisonnable).

211. الانسان الكامل هو الجامع لجميع العوالم الالهية والكونية الكلية والجزئية وهو كتاب جامع للكتب الالهية والكونية فمن حيث روحه وعقله كتاب عقلى مسمّى بامّ الكتاب ومن حيث قلبه كتاب اللوح المحفوظ ومن حيث نفسه كتاب المحو والاثبات فهو الصحف المكرّمة المرفوعة المطهّرة التى لا يمسّها ولا يدرك اسرارها الا المطهّرون من الحجب الظلمانية فنسبة العقل الاول الى العالم الكبير وحقايقه بعينها نسبة الروح الانسانى الى البدن وقواه وان النفس الكلية قلب العالم الكبير كما ان النفس الناطقة قلب الانسان ولذلك يسمّى العالم بالانسان الكبير

Insan camil (c'est-à-dire, l'homme parfait). Il est la réunion de tous les mondes divins et naturels, universels et partiels; il est le livre dans lequel sont réunis tous les livres divins et naturels. A raison de son esprit et de son entendement, c'est un livre raisonnable, nommé *la mère du livre;* à raison de son cœur, c'est le livre de *la tablette bien gardée;* à raison de son ame, c'est le livre des choses effacées et des choses écrites : c'est lui qui est ces feuillets vénérables, élevés, purs, qui ne doivent être touchés et dont les mystères ne peuvent être compris que par ceux qui sont purifiés des voiles ténébreux. Le rapport de la première intelligence au grand monde, et à ses réalités elles-mêmes, est comme le rapport de l'esprit humain au corps et à ses facultés : car l'ame universelle est le cœur du grand monde, comme l'ame raisonnable est le cœur de l'homme, et c'est pour cela que le monde est appelé le *grand homme.*

Note. L'homme parfait est la même chose que la *première intelligence.* Voyez ci-devant, *n.° 190.*

Digitized by Google

Le livre des choses effacées et des choses écrites, كتاب المحو والاثبات, c'est, je crois, le monde des choses transitoires, où la vie et la mort se succèdent.

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

Le grand monde et ses réalités, c'est le monde des *substances fixes.* Voyez ci-devant, *n.° 154.*

L'ame universelle n'est pas la même chose que le premier entendement. Dans la doctrine des Ismaëliens et des Druzes, et sans doute aussi dans celle des Sofis, l'ame universelle est une émanation de la divinité, subordonnée à l'intelligence première ou universelle.

Le manuscrit A porte ولذلك يسمى العالم بالعالم الكبير, *c'est pour cela que le monde est appelé le grand monde;* et le manuscrit C, ولذلك سمى الانسان بالعالم الكبير, *c'est pour cela que l'homme a été appelé le grand monde.* J'ai suivi la leçon du manuscrit B, qui me paroît la seule vraie.

212. الانشاء قد قيل على الكلام الذى ليس لنسبته خارج تطابقه او لا تطابقه وقد يقال على فعل المتكلّم اعنى القاء الكلام الانشائى والانشاء ايضا ايجاد الشىء الذى يكون مسبوقا بمادّة ومدّة

Inscha. On entend par-là un discours exprimant un rapport qui n'a point d'objet extérieur auquel il soit ou il ne soit pas conforme. *Inscha* signifie encore l'action de celui qui parle et tient un discours de ce genre. Enfin ce mot signifie aussi produire une chose avec préexistence de matière et de temps.

Note. Inscha signifie une proposition impérative ou optative. Le rapport entre un sujet et un attribut, exprimé par ces sortes de propositions, n'est point un rapport réellement existant, ou supposé exister. On n'énonce point alors une vérité ou une fausseté; on n'exprime qu'une volonté ou un souhait.

Voyez ma Grammaire Arabe, *t. II, p. 382.*

213. الانحنا كون الخطّ بحيث لا ينطبق اجزاؤه المفروضة على جميع الاوضاع كالاجزاء المفروضة للقوس فانه اذا جعل مقعّر احد القوسين فى محدّب الاخر ينطبق احدهما على الاخر واما على غير هذا الوضع فلا ينطبق

Inhina (c'est-à-dire, courbure). Cela se dit d'une ligne dont les parties données ne s'appliquent pas les unes sur les autres dans toutes les positions; par exemple, les parties données d'un arc. Car si l'on met la concavité de l'un des deux arcs dans la convexité de l'autre, l'un des deux

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SÉÏD DJORDJANI.

s'appliquera sur l'autre. Dans une autre position, ils ne s'appliqueront pas l'un sur l'autre.

Note. Voyez la définition de la ligne droite, ci-devant, *n.° 89.*

Je pense qu'il faut lire اذا جعل محدّب احد القوسين فى مقعّر الاخر, *si l'on met la convexité de l'un des deux arcs dans la concavité de l'autre;* ou bien il faut substituer على *sur,* à فى *dans.*

214. الانعطاف حركة فى سمت واحد لكن لا على مساقة الحركة الاولى بعينها بل خارج ومعوّج عن تلك المساقة بخلاف الرجوع

Initaf (c'est-à-dire, se détourner). C'est se mouvoir dans le même chemin, suivant une marche qui n'est pas la même que la première, mais qui s'en écarte et qui est oblique par rapport à celle-là : c'est ce qui distingue ce mouvement de celui qu'on nomme *retour.*

215. الانفعال وان ينفعل وهما الهيئة الحاصلة للمتاثّر عن غيره بسبب التاثير او لا كالهيئة الحاصلة للمنقطع ما دام منقطعا

Infial et *an yanfaïl* (c'est-à-dire, éprouver une action étrangère). Ces deux mots signifient la forme que reçoit la chose qui éprouve une impression de la part d'une autre, soit que cela arrive par le moyen même de l'impression, ou non : telle est la forme que reçoit la chose coupée, tant qu'elle est coupée.

216. ان يفعل وهو كون الشىء موثّرا كالقاطع ما دام قاطعا

An yafal (c'est-à-dire, être en action). C'est l'état de la chose qui fait éprouver à une autre une impression, par exemple, de l'objet tranchant, tant qu'il tranche.

217. الانفاق هو صرف المال الى الحاجة

Infak (c'est-à-dire, dépenser). C'est employer son argent à ses besoins.

218. الاوّل فرد لا يكون غيره من جنسه سابقا عليه ولا مقارنا له

Awwal (c'est-à-dire, le premier). C'est un être seul, qui n'a aucun autre de son espèce antérieur à lui ou contemporain.

219. الاوّلى هو الذى بعد توجّه العقل اليه لم يفتقر الى شىء اصلا من حدس

Digitized by Google

حدس او تجربة او نحو ذلك كقولنا الواحد نصف الاثنين او الكل اعظم من جزء . فان الحكمين لا يتوقفان الا على تصوّر الطرفين وهو اخصّ من الضرورى مطلقا

DÉFINITIONS DU SÉÏD DJORDJANI.

Awwali (c'est-à-dire, primitif). On appelle ainsi (un jugement) qui, quand l'entendement s'est porté vers lui, ne laisse plus le besoin ni de conjecture, ni d'expérience, ni de rien de semblable; comme sont ces axiomes : Un est la moitié de deux; le tout est plus grand que sa partie. Car ces deux jugemens ne sont fondés que sur la simple idée formée des deux termes de ces propositions. La dénomination de *primitif* est d'une étendue plus restreinte que celle de *nécessaire.*

Note. L'auteur veut dire que les propositions nommées *nécessaires*, forment un genre dont les propositions nommées *primitives* ne sont qu'une espèce.

Il est bon de donner ici la définition du mot حكم, que je traduis par *jugement:*

الحكم اسناد امر الى اخر ايجابا او سلبا فخرج بهذا ما ليس بحكم كالنسبة التقييدية

Hocm (c'est-à-dire, jugement). C'est attribuer une chose à une autre, soit positivement, soit négativement. Cette définition exclut ce qui n'est pas un jugement, par exemple, un rapport énoncé avec restriction.

220. الاواسط هى الدلايل والحجج التى يستدلّ بها على الدعاوى

Awasit (c'est-à-dire, les termes moyens). Ce sont les preuves et les argumens dont on se sert pour démontrer les théorèmes.

221. الاوتاد هم اربعة رجال منازلهم على منازل الاربعة الاركانى من العالم شرق وغرب وشمال وجنوب

Awtad (c'est-à-dire, pieux). Ce sont quatre hommes dont la demeure est aux quatre points cardinaux du monde, l'orient, le couchant, le septentrion et le midi.

Note. Je pense qu'il faut lire الاركان; mais je n'ai point fait cette correction, les trois manuscrits étant d'accord. Cependant, comme اربعة exige après lui le pluriel, il semble certain que اركانى ne peut être qu'une faute. Il est étonnant aussi que les mots شرق, غرب, &c., soient sans articles.

Les quatre hommes dont il est question ici appartiennent à cette classe d'êtres fantastiques dont j'ai parlé, ci-devant, au n.° 191.

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

الاهليّة عبارة عن صلاحيّة لوجوب الحقوق المشروعة له او عليه

222. *Ahliyyèh* (c'est-à-dire, être digne). Cela signifie que quelqu'un a les conditions requises pour que les devoirs imposés par la loi soient obligatoires à son égard, soit activement, soit passivement.

223. اهل الذوق من يكون حكم تجلّياته نازلا من مقام روحه وقلبه الى مقام نفسه وقواه حتّى كانّه يجد ذلك حسّا ويدركه ذوقا بل يلوح ذلك من وجوههم

Ahl aldhauk (c'est-à-dire, gens de volupté). On entend par là (des contemplatifs) à l'égard desquels les jugemens qui se forment en eux par leurs contemplations extatiques de la divinité, semblent avoir passé de l'esprit et du cœur jusqu'à l'ame sensitive et aux facultés, en sorte qu'on diroit qu'ils en jouissent par les sens, et qu'ils les perçoivent avec volupté. Il y a plus, l'effet de cette jouissance paroît jusque sur leurs visages.

224. اهل الاهواء اهل القبلة الذين لا يكون معتقدهم معتقد اهل السنّة وهم الجبرية والقدرية والروافض والخوارج والمعطّلة والمشبّهة وكل منهم اثنى عشر فرقة فصاروا اثنين وسبعين

Ahl alahwa (c'est-à-dire, gens qui suivent leurs caprices). On appelle ainsi les Musulmans dont la croyance n'est pas conforme à celle des sectateurs de la *Sunna:* ce sont les *Djabaris*, les *Kadaris*, les *Rafédhis*, les *Kharedjis*, les *Moattils* et les *Moschabbihs*. Chacune de ces sectes se subdivise en douze sectes, ce qui fait en tout soixante-douze.

Note. Le texte ne dit pas *les Musulmans*, mais *les gens de la Kiblèh*, c'est-à-dire, qui, en faisant la prière, se tournent, comme les Musulmans, vers la Mecque. Cette expression est employée à dessein, pour ne pas confondre ces sectes hérétiques avec les Musulmans, مسلمون, ou les vrais croyans, مومنون.

On peut voir, sur toutes ces sectes, Pococke, *Spec. hist. Ar.*; Marracci, *Prodr. ad refut. Alc.* part. III.e; Abraham Ecchellensis, *Eutychius vindicatus*, &c.

225. الايمان فى اللغة التصديق بالقلب وفى الشرع هو الاعتقاد بالقلب والاقرار باللسان قيل من شهد وعمل ولم يعتقد فهو منافق ومن شهد ولم يعمل واعتقد فهو فاسق ومن اخلّ بالشهادة فهو كافر

Digitized by Google

Iman, dans le langage ordinaire, veut dire *ajouter foi;* comme terme légal, il signifie *croire de cœur et confesser de bouche.* On dit aussi : Celui qui fait la profession de foi, qui pratique les œuvres, et ne croit point, est un hypocrite, *monafik;* celui qui fait la profession de foi, et qui croit, mais ne fait pas les œuvres, est un prévaricateur, *fasik;* enfin celui qui ne fait pas la profession de foi, est un infidèle, *cafir.*

DÉFINITIONS DU SEID DJORDJANI.

226. الايحاء القاء المعنى فى النفس بخفاء وسرعة

Iha (c'est-à-dire, inspirer). C'est jeter une pensée dans l'ame, d'une manière secrète et prompte.

Note. ايحاء est le nom d'action de اوحى, quatrième forme du verbe وحى.

227. الايقان بالشىء هو العلم بحقيقته بعد النظر والاستدلال ولذلك لا يوصف الله بيقين

Ikan (c'est-à-dire, être convaincu). C'est connoître la vérité d'une chose, après l'avoir examinée et en avoir recherché les preuves. C'est pour cela qu'on ne donne point à Dieu l'épithète de *yakin* (c'est-à-dire, savant par conviction).

228. الايهام ويقال له التخييل ايضا وهو ان يذكر لفظ له معنيان قريب وغريب فاذا سمعه الانسان سبق الى فهمه القريب ومراد المتكلم الغريب واكثر المتشابهات من هذا الجنس ومنه قوله تعالى والسموات مطويات بيمينه

Iham, qu'on nomme aussi *takhyil* (c'est-à-dire, induire l'imagination en erreur). Cela a lieu quand on emploie un mot susceptible de deux sens, dont l'un se présente de lui-même, et l'autre est éloigné. Celui qui entend saisit tout de suite le sens prochain, tandis que celui qui parle prend le mot dans le sens éloigné. La plupart des passages obscurs (de l'Alcoran) sont de ce genre. Tel est celui-ci: *Les cieux sont ployés dans sa main.*

Note. Ce passage se trouve dans l'Alcoran, *sur. 39, v. 67.* L'auteur veut dire peut-être que le mot مطويات *ployés*, est pris ici, non dans le sens propre qui se présente naturellement à l'esprit, mais dans un sens figuré. Je suis plus porté à croire néanmoins que son observation tombe sur le mot يمين, qui signifie également *main* et

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

serment, et qu'il veut dire que le sens qui se présente ici naturellement à l'esprit est celui de *main*, tandis que le vrai sens est celui de *serment*. Il est possible effectivement que ce passage ait été interprété par les mystiques en ce sens que, *quand on jure au nom de Dieu, tous les attributs de Dieu, indiqués par le nom de* cieux, *sont compris implicitement dans ce serment*, ou de quelque autre manière dans laquelle le mot يمين soit pris comme signifiant *serment*. Ces interprétations forcées des textes de l'Alcoran sont très-communes chez les Ismaéliens, avec lesquels les Sofis ont beaucoup de rapports.

229. ايلاء هو اليمين على ترك وطئ المنكوحة مدّته مثل والله لا اجامعك اربعة اشهر

Ila. C'est un serment par lequel on s'engage à ne point user des droits du mariage avec sa femme, pendant le temps énoncé dans ce serment; par exemple, si l'on dit : Je promets, au nom de Dieu, que je n'aurai point commerce avec toi pendant quatre mois.

230. الايداع تسليط الغير على حفظ ماله

Idaa (c'est-à-dire, déposer). C'est remettre le soin de garder son argent à un tiers.

231. الائسة هى التى لم تحض فى مدّة خمس وخمسين سنة

Aïsèh. C'est une femme qui, jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, n'a point éprouvé la menstruation.

232. الاين هو حالة تعرّض للشىء بسبب حصوله فى المكان

Aïn. C'est une manière d'être qui survient à une chose, à cause qu'elle est dans un certain lieu.

233. الايجاب هو ايقاع النسبة

Idjab (c'est-à-dire, affirmer). C'est affirmer qu'un rapport existe (entre un sujet et un attribut).

234. لايجاز ادا المقصود باقل من العبارة المتعارفة

Idjaz (c'est-à-dire, abréger). C'est exprimer ce qu'on veut dire, en moins de mots qu'on n'en emploie communément.

Note. Voyez la définition du mot اطناب, ci-devant, *n.° 150.*

Digitized by Google

DÉFINITIONS DU SEÏD DJORDJANI.

235.

الايغال هو ختم البيت بما يفيد نكتة يتمّ المعنى دونها لزيادة المبالغة كما فى قول الخنساء فى مرثية اخيها صخرٌ فانّ صخرا لتاءتمّ الهداة به كانّه علم فى راسه نارٌ فان قولها كانّه علم وافٍ بالمقصود وهو اقتداء الهداة لكنّها اتت بقولها فى راسه نار ايغالا وزيادة فى المبالغة

Igal (c'est-à-dire s'enfoncer dans quelque chose). On entend par-là finir un vers par des mots qui expriment une pensée, sans laquelle le sens auroit été complet, et cela se fait pour donner plus d'énergie au discours. C'est ainsi que Khansa, dans une élégie sur la mort de son frère, dit : « Il étoit une roche : car une roche sert à diriger les guides des caravanes, » comme si c'étoit une montagne sur la cime de laquelle des feux fussent » allumés. » Il suffisoit, pour que le sens fût complet, de dire, *comme si c'étoit une montagne;* mais elle a ajouté, *sur la cime de laquelle des feux fussent allumés,* pour pénétrer plus avant dans cette idée, et donner plus de force à l'expression.

Digitized by Google

كتاب كليله ودمنه ترجمه ابو المعالى نصر الله بن محمد بن عبد الحميد الغزنوى *

LIVRE DE CALILA ET DIMNA,

TRADUIT en Persan par Abou'lmaali Nasr-allah fils de Mohammed fils d'Abd-alhamid, de Gazna.

Manuscrits Persans de la Bibliothèque du Roi, n.os 375, 376, 377, 379, 380 et 385.

Par M. SILVESTRE DE SACY.

ON connoît assez la version Persane des fables de Bidpai, qui est intitulée انوار سهيلى *Anwari Soheïli* (1), et qui a pour auteur كمال الدين حسين بن على الواعظ الكاشفى *Kémal-eddin Hosaïn ben-Ali waëz Caschéfi.* C'est d'après cette traduction Persane qu'a été faite la traduction Turque qui porte le titre de همايون نامه

* Kitâb Calila wa-Dimna terdjamahou Abou'lmaali Nasr-allah ben-Mohammed ben-Abd-alhamid, algaznévi.

(1) Elle a été imprimée à Calcutta, en 1805, *fol.*

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Homayoun-namèh, c'est-à-dire, Livre impérial. De cette traduction Turque, ou de la traduction Persane de Hosaïn, sont dérivées toutes les traductions modernes auxquelles l'aventure du roi همايون فال *Homayoun-fal*, et du vizir خجسته راى *Khodjestèh-raï*, sert d'introduction, telles que le *Livre des lumières* ou *la Conduite des rois*, traduit en françois par David Sahid (1), les *Fables de Pilpay, philosophe Indien*, les *Contes et Fables Indiennes de Bidpaï*, traduites par Galland et Cardonne. L'introduction dont il s'agit, est, en effet, toute entière de l'invention de Hosaïn, qui a lié par-là, d'une manière plus intime, toutes les parties du livre de Calila. Peut-être l'idée de cette introduction lui a-t-elle été suggérée par un livre plus ancien, connu sous le nom de جاودان خرد *Djawidan-khired*, c'est-à-dire, Sagesse éternelle, ou de *Testament de Houschenk*, que l'on a souvent confondu avec les fables de Bidpai, ce qui, je pense, est une erreur (2). Quoi qu'il en soit,

Not. et Ext. t. IX, 1.re partie, pag. 430 et 432.

(1) J'ai observé ailleurs que, par une méprise dont on ne sauroit rendre raison, l'auteur de l'*Avis au lecteur*, placé à la tête de cet ouvrage, annonce que cette traduction a été faite d'après la version Persane d'Abou'lmaali Nasr-allah, ce qui est évidemment faux. *Voyez* Not. et ext. des manusc. *t. IX, 1.re part. p. 432.*

(2) Voici ce que Hadji-Khalfa dit de ce livre: جاودان خرد اسم كتاب للفرس منسوب الى هوشنك شاه قد عرّبه حسن بن سهل وزير المامون ولخّصه ايضا فى تعريبه واورد الشيخ ابو على بن مسكويه هذا الملخّص فى مقدّمة كتابه المسمّى باداب العرب والفرس « *Djawidan-khired:* c'est » le nom d'un livre des Persans, attribué » au roi Houschenk. Il a été mis en » arabe par Hasan fils de Sahel, vizir » de Mamoun, et, en le mettant en arabe, » il en a aussi fait un abrégé. Cet abrégé » a été inséré par le scheïkh Abou-Ali » ben-Mascowiyèh, dans la préface de son » livre intitulé *Adab alarab oualfours.* » D'Herbelot, en ajoutant que le *Djawidan-khired* est la même chose que le *Homayoun-namèh*, a donné lieu à plusieurs erreurs que bien des écrivains ont copiées sans examen. Ebn-Khilcan, dans la vie de Hasan fils de Sahel, ne parle point de la traduction du *Djawidan-khired*, que lui attribue Hadji-Khalfa. L'ouvrage d'Abou-Ali ben-Mascowiyèh que Hadji-Khalfa indique sous le titre de اداب العرب والفرس, est certainement celui qui se trouve à la Bibliothèque du Roi, sous le n.° 891 des manuscrits Arabes, et dont le titre est كتاب جاويدان خرد يشتمل على حكم الفرس والهند والعرب والروم خلفه اوشهنج الملك وصية على خلفه ونقله من اللسان القديم الى الفارسى كنجود ابن اسفنديار وزير ملك ايران شهر ونقله الى العربية الحسن بن سهل اخو الفضل بن سهل ذى الرياستين وتممه احمد بن محمد بن

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

avant la traduction Persane des fables de Bidpai, faite par Hosaïn, il en existoit une autre en la même langue, faite d'après la version Arabe d'Abou'lhasan Abd-allah ben-Almokaffa, par Abou'lmaali Nasr-allah ben-Mohammed ben-Abd-alhamid, sous le règne et par l'ordre de Bahram-schah, prince de la dynastie des Gaznévides (1). C'est cette ancienne traduction que je me propose de faire connoître.

Hosaïn, dans la préface de l'*Anwari-Sohaïli*, après avoir parlé de l'original Indien de ce livre, de la traduction qui en fut faite de l'indien en pehlvi, par le médecin Barzouyèh, du temps de Nouschiréwan, et du cas que ce grand prince faisoit de ce livre, ajoute :

Anwari-Sohaïli, f. 3 recto et verso,

وبعد از نوشیروان ملوك عجم نیز در تعظیم واخفای آن مبالغه
نمودندی تا زمانی که خلیفهء ثانی از عبّاسیّان ابو جعفر منصور بن
محمد بن علی بن عبد الله بن عبّاس رضی الله عنهم خبر آن کتاب
شنیده بر تحصیل آن شغف تمام بظهور رسانید وبلطایف الحیل
نسخهء پهلوی بدست آورده امام ابو الحسن عبد الله بن مقنّع را که
سرامد فضلای عصر بود فرمود تا تمام آنرا از پهلوی بتازی ترجمه
کرد ودایم در مطالعه داشته احکام خلافت وبنای شرایط عدل
ورافت بر آن نصایح ووصایا وضع میفرمود دیگر باره ابو الحسن نصر بن
احمد سامانی یکی از فضلای زمان را امر کرد تا آن نسخه را از زبان
عربی بلغت فارسی نقل نموده (2) ورودکی شاعر بفرموده سلطان آنرا

مَسْكُوبَه. Ce titre répond mal au contenu du livre, et l'idée qu'en donne Hadji-Khalfa est plus exacte. Ce que W. Jones a donné, sous le titre de *Persarum regis antiquissimi testamentum morale, seu de regum officiis*, à la fin de ses *Comment. poes. Asiat.*, est traduit de l'histoire de *Homayoun-fal* et de *Khodjestèh-raï*, mise par *Hosaïn Vaëz* à la tête de l'*Anwari-Sohaïli*.

(1) C'est par une faute d'inadvertence que dans le IX.e tome de ce recueil, *1.re partie, p. 428, ligne 27*, on a imprimé *Samanide* pour *Gaznévide*.

(2) Il faut lire نمود, ou sous-entendre le mot است.

در

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

در رشتهء نظم انتظام داد وبار دیگر ابو المظفر بهرام شاه بن سلطان مسعود از اولاد سلطان محمود غازی غزنوی که ممدوح حکیم سنائی است مثال داد تا افصح البلغاء وابلغ الفصحاء ابو المعالی نصر الله بن محمد بن الحمید (1) روّح الله روحه وزاد فی غرف الفردوس فتوحه آنرا هم از نسخهء ابن مقنّع ترجمه فرموده (2) واین کتاب که حالا به کلیله ودمنه مشهور شده ترجمهء مولانای مشار الیه است والحق عبارتیست در لطافت چون جان شیرین ودر طراوت چون مرجان رنگین الفاظ دلفریبش چون کرشمهء شکرلبان شور انگیز ومعانی جانفزایش چون طرّهء سبزخطان دلاویز نظم حروفش چو زلف بتان چگل همه جای جان است وماوای دل معانیش در زیر حرف سیاه درخشنده چون مهر وروشن چو ماه سوادش را که کحل الجواهر معانی عبارت از آن است بر بیاض صفحهء دیده جای توان داد وبیاضش را که غرّهء صباح شادمانی اشارت بدانست بر سواد چشم جهان بین توان نهاد بیت سزد که کاتب دیوان سرای خلد کشد سواد نسخهء او بر بیاض دیدهء حور وبا آنکه مسند نشینان بارگاه انشاء در تعریف جزالت کلمات وتحسین بلاغت تراکیب آن متّفق الکلمه اند ع فان القول ما قالت حذام فاما بواسطهء ایراد غرایب لغات واطراء کلام بمحاسن عربیات ومبالغه در استعارات وتشبیهات متفرّقه واطناب واطالت در الفاظ وعبارات مغلقه خاطر مستمع از التذاذ بغرض کتاب وادراک خلاصهء ما فی الباب باز می

(1) *Lisez* بن عبد الحميد. Ceci ne peut être qu'une faute de copiste.

(2) *Lisez* فرمود ou sous-entendez است après فرموده.

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

ماند وطبع قاری نیز از عهده ربط مبادی قصه بمقاطع وضبط اوایل
سخن بخواتم آن بیرون نمی آید واین معنی هرآینه سبب سامت
وموجب ملالت خوانندة وشنوندة خواهد بود خصوصا درین زمان لطافت
نشان که طباع ابنای آن بمرتبهٔ لطیف شده که داعیهٔ ادراک معانی
بی آنکه بر منصهٔ الفاظ جلوه‌گر باشد می دارند فکیف که در بعضی
از الفاظ بتصفح کتاب لغت وتفحص کشف معانی آن محتاج باشند
وازین جهت نزدیک شده که کتابی بدان نفاست متروک ومهجور گردد
واهل عالم از فواید آن بی بهره ومحروم مانند

Les rois de Perse, successeurs de Nouschiréwan, ne firent pas moins de cas que lui de ce livre, et n'apportèrent pas moins de soin à le tenir caché, jusqu'au temps du second khalife Abbaside Abou-Djafar Mansour, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abd-allah, fils d'Abbas. Ce prince en ayant ouï parler, conçut un ardent desir de se le procurer; et ayant obtenu, à force d'adresse, un exemplaire de la traduction Pehlvie, il le fit traduire en entier de pehlvi en arabe, par l'imam Aboul'lhasan Abd-allah ben-almokanna, qui étoit le plus habile homme de ce temps. Mansour faisoit de ce livre une lecture assidue; les conseils et les avis dont il est rempli devinrent la règle de son administration, et la loi d'après laquelle il dirigeoit l'exercice de sa justice et de sa clémence. Dans la suite Abou'lhasan Nasr, fils d'Ahmed, prince Samanide, ordonna à l'un des savans de son temps de traduire ce livre d'arabe en persan; et par l'ordre du même prince, Roudéghi le mit en vers. Plus tard, Abou'lmodhaffer Bahram-schah, fils de Masoud, qui est l'un des descendans du conquérant Mahmoud le Gaznévide, et qui a été loué par Hakim Senaï, commanda au plus habile et au plus éloquent des écrivains de son siècle, Abou'lmaali Nasr-allah, fils de Mohammed, fils d'Abd-alhamid (que Dieu accorde le repos à son ame, et le comble de bonheur dans le séjour du Paradis), de traduire de nouveau ce livre d'après l'exemplaire (c'est-à-dire la traduction) d'Ebn-almokanna; ce qui fut exécuté. Le livre connu aujourd'hui sous le nom de *Calila et Dimna*, est cette traduction d'Abou'lmaali. Elle est assurément écrite d'un style aussi délicat que l'ame qui entretient la vie, et aussi frais que le corail agréablement coloré. Ses expressions ravissantes sont comme les gestes séduisans des belles aux lèvres de sucre, qui font

Digitized by Google

naître des passions turbulentes; et ses pensées qui raniment la vie, sont comme les boucles charmantes des beautés, au tendre duvet, qui captivent les cœurs. *Vers.* Ses lettres sont comme les boucles des beaux garçons de Tchighil; l'ame s'arrête à chacune d'elles, et le cœur s'y repose : ses pensées, cachées sous les traits noirs de l'écriture, brillent d'un éclat égal à celui du soleil et de la lune. L'encre noire avec laquelle il est tracé, et qu'on peut à bon droit appeler le collyre le plus précieux des pensées, mérite d'être placée sur la page du blanc de l'œil; et le blanc qui sert de fond à ses traits, et qu'on peut nommer l'éclat de l'aurore de la joie, est digne d'être mis sur la noire prunelle de l'œil qui contemple le monde *Vers.* Il convient que l'écrivain de la salle où se tient le divan du Paradis étende les traits noirs de ce livre (comme un collyre) sur le blanc de l'œil des houris. Quoique tous les hommes qui occupent un rang distingué à la cour de la composition littéraire, reconnoissent tout d'une voix l'élégance des expressions et le mérite éminent du style de cet ouvrage [car *la vérité est ce qu'a dit Khadam* (1)], cependant, comme l'auteur a employé des termes peu usités, qu'il a orné son style de toutes les élégances de la langue Arabe, qu'il a cumulé des métaphores et des comparaisons de toute espèce, et alongé ses phrases en les surchargeant de mots et d'expressions obscurs, l'esprit de celui qui entend la lecture de ce livre, ne jouit pas du plaisir que devroit lui procurer la matière qui y est traitée, et ne saisit pas la quintessence de ce que contient le chapitre qu'on lit; le lecteur lui-même peut à peine lier le commencement d'une histoire avec la fin, et la première partie d'une phrase avec la dernière. Cela amène nécessairement l'ennui, et finit par être à charge également à celui qui lit et à celui qui écoute, sur-tout dans un siècle aussi délicat que le nôtre, où les hommes se distinguent par une pénétration d'esprit telle, qu'ils veulent jouir du plaisir de saisir les pensées, avant, pour ainsi dire, qu'elles se montrent à visage découvert sur le théâtre des mots. Combien, à plus forte raison, ne doivent-ils pas être rebutés, quand, parfois, il faut feuilleter un dictionnaire, ou faire des recherches pénibles, pour découvrir le sens des expressions! Peu s'en est fallu qu'à cause de cela, un livre aussi précieux ne fût abandonné et laissé de côté, et que le monde ne demeurât entièrement privé des avantages qu'on peut retirer de sa lecture.

(1) C'est un proverbe qui se trouve dans Meïdani. Lodjaïm, fils de Saab, parlant de sa femme Khadam, disoit :

اذ قالت خدام فصدّقوها
فان القول ما قالت خدام

» Quand Khadam a dit une chose, » croyez-la; car la vérité est ce qu'a dit » Khadam. »

Meïdani observe que le mot قول par lui-même s'applique également à la vérité et au mensonge; mais qu'ici il veut dire القول السديد المعتدّ به *une parole juste dont il faut tenir compte.*

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Il y a dans ce passage de la Préface de Hosaïn, une faute que peut-être l'on ne doit regarder que comme une erreur des copistes, qui aura passé dans l'édition de Calcutta: toutefois il importe de la corriger, parce qu'elle se trouve aussi dans beaucoup de manuscrits Arabes du livre de Calila, et qu'elle a été copiée par le plus grand nombre de ceux qui ont parlé de ce livre (1).

Le traducteur Arabe du livre de Calila y est nommé Abou'l-hasan Abd-allah *ben-almokanna* بن المقنّع : c'est une faute; et il faut y substituer *ben-almokaffa* بن المقفّع. Je pourrois établir la vérité de ce que je dis ici sur un grand nombre d'autorités, et notamment sur la plupart des manuscrits de la traduction Persane des Fables de Bidpai par Abou'lmaali (2); mais un passage d'Ebn-Khilcan suffira pour le mettre hors de doute.

Not. et Extr. des man. t. IX. 1.re part. p. 435 et 436.

Ce biographe, dans la vie de Khalil, le célèbre grammairien (Abou-Abd-alrahman Alkhalil ben-Ahmed), rapporte une anecdote relative à Abd-allah ben-almokaffa; et son nom y est écrit ainsi. Cette preuve cependant ne seroit point sans réplique, parce qu'on pourroit supposer ici une faute de copiste; mais le même auteur, dans la vie de Halladj (*Abou-Moghith Hosaïn ben-Mansour* ابو مغيث الحسين بن منصور الحلّاج), donne un long article sur

Spec. philolog. exhib. conspectum oper. Ibn-Chalicani, pag. 150, n.° 186.

(1) Fraser, dans le Catalogue de manuscrits Orientaux qu'il a mis à la fin de la vie de Nadir-schah, donne l'histoire du livre de Calila et de ses traductions, d'après la préface placée à la tête du livre intitulé عيار دانش, qui n'est qu'une nouvelle rédaction de l'*Anvari Sohaïli* de Hosaïn Vaëz; mais il y a dans cette notice, toute courte qu'elle est, beaucoup de fautes, qui viennent en partie de l'auteur du عيار دانش. Cela n'empêche point que cette notice n'ait été copiée, sans aucune correction, dans la préface de la traduction Angloise des Fables de Vischnou-Sarma. Je me propose d'indiquer ces fautes et de les rectifier, quand je donnerai la notice du عيار دانش. Une des plus singulières est le surnom de *Za Niuki* donné à Abou-Djafar Mansour, au lieu de *Dawaniki* دوانقى, comme Abou'lféda l'a bien écrit. *Voyez* Elmac. *Hist. Sarac.* p. 104; *a Catalogue of manuscripts in the Persic, Arabic and Sanskerrit languages*, p. 19, à la suite de *the History of Nadir-shah; the Heetopades of Veeshnoo-Sarma*, p. x et suiv. L'article de l'*Anvari Sohaïli*, dans le Catalogue de la bibliothèque de Tipou-Sultan, par Ch. Stewart, n'est pas non plus exempt de fautes. Voyez *a descriptive Catalogue of the Or. Library of the late Tipoo Sultan of Mysore*, p. 82.

(2) Les manuscrits 375, 376, 377, 379, 380, 385, et celui de M. Jouannin, portent tous *almokaffa*.

Digitized by Google

Abd-allah ben-almokaffa, et fixe la prononciation et le sens du mot *mokaffa*, en même temps qu'il nous apprend à quelle occasion on avoit donné ce surnom au père d'Abd-allah. Je donnerai ce morceau d'Ebn-Khilcan tout entier à la suite de cette Notice; ici il me suffira d'en extraire ce qui suit : « Abd-» allah ben-almokaffa est, dit-on, l'auteur du livre de *Calila* » *et Dimna;* suivant d'autres, il n'en est point l'auteur, il n'a fait » que traduire en arabe ce livre qui étoit en langue Persane; » mais le discours qu'on lit à la tête de ce même livre, est son » ouvrage. . . . . Il y a dans le *Hammasa* des poésies d'Ebn-» almokaffa. . . . . *Mokaffa* (surnom du père d'Abd-allah) s'écrit » par un *mim* avec un *dhamma*, un *kaf* avec un *fatha*, un *fa* avec » un *teschdid* et un *fatha*, enfin un *ain;* le nom de cet homme » étoit *Dadouyèh*. Haddjadj ben-Yousouf Thakéfi, étant gou-» verneur de l'Irak et de la province de Farès, lui avoit donné » la perception des contributions de cette dernière province. Il » abusa de son pouvoir, et extorqua indûment de l'argent. » En conséquence, Haddjadj le fit mettre à la torture : par suite » de cela sa main se retira et se grippa تقفّعت; et de là lui vint » le surnom de *mokaffa* (1).

Hosaïn dit que le prince Samanide Nasr ben-Ahmed chargea un des savans de son temps de traduire le livre de Calila de l'arabe en persan; il ne nomme pas ce savant. Il paroît que l'exécution de cet ordre du prince fut confiée à Abou'lfadhl *Belami* بلعمی, ou *Belgami*, بلغمی, dont il est parlé dans le Schah-namèh de Ferdousi, où on lit ceci :

کلیله بتازی شد از پهلوی بدین سان که اکنون همی بشنوی
بتازی همی بود تا گاه نصر بدانکه که شد در جهان شاه عصر

(1) J'ai trouvé dans le *Hammasa*, comme le dit Ebn-Khilcan, des vers d'Ebn-almokaffa. Ce savant, qui avoit professé le magisme avant d'être musulman, traduisit du pehlvi en arabe l'histoire des anciens rois de Perse, rédigée par ordre de Nouschiréwan : c'est ce que nous apprend, au mot تاريخ الفرس, Hadji-Khalfa, qui rapporte ce fait sur l'autorité de Masoudi. Je conjecture qu'Ebn-almokaffa est le même que l'écrivain cité par Th. Hyde, dans son *Hist. rel. vet. Pers.* (2.e édit. *p.* 237), sous le nom d'*Ibn-Mucfa*.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

که انمایه بو الفضل دستور اوی — که اندر سخن بود گنجور اوی
بفرمود تا پارسی و دری — بگفتند و گوتاه شد داوری

Calila fut alors traduit du pehlvi en arabe, de la manière que vous l'entendez lire aujourd'hui. Il resta ainsi en arabe jusqu'au temps de Nasr. Lorsque ce prince régna sur le monde, l'excellent Abou'lfazl son visir, qui, en fait d'éloquence, étoit son trésorier, ordonna qu'on le traduisît en parsi et dans le dialecte de la cour. Son ministère fut de peu de durée (1).

Notice sur le Schanamé de Ferdoussi, p. 28.

Ibid. pag. 51.

Suivant une introduction au Schah-namèh que je ne connois que par la traduction Françoise qu'en a faite M. de Wallenbourg, traduction imprimée à Vienne, en 1810, après la mort du traducteur, ce seroit Aboul'fazl ou Abou'lfadhl Belami, ministre de Nasr, fils d'Ahmed, qui auroit été chargé lui-même par ce prince de faire cette traduction, et l'on peut, à la rigueur, entendre ainsi le texte du Schah-namèh. Ce ministre est le même de qui le poëte Dakiki reçut l'ordre de mettre en vers l'ancienne histoire de Perse. M. Wahl nomme Belami, *Ahmed Fasl Belgami*, ce qui est certainement une faute. Dans l'histoire des Samanides de Mirkhond, je trouve sous le règne de Nasr, fils d'Ahmed, un Mohammed fils d'Abd-allah Belami. Comme Abou'lfadhl n'est qu'un surnom كنية, ce ministre a dû porter un autre nom: ce peut être *Ahmed* ou *Mohammed*. Dans la traduction que M. de Diez a donnée du *Kabous-namèh*, il est question de ce ministre sous le nom d'*Abou'lfasl Buwalami* (2). Suivant l'auteur du Kamous, بُلْعَم *Boulamm* est le nom d'une tribu; c'est une

Hall. Allg. Litter. Zeit. année 1811, Juillet, n.° 180.

Mirch. Histor. Saman. p. 42.

Buch des Cabus, p. 783.

(1) On trouvera à la suite de cette Notice, tout le morceau du Schah-namèh, qui concerne le livre de Calila. Il y a toute apparence que la mort ou quelque autre événement ne permit pas à Abou'lfadhl Belami de faire ou de faire faire la traduction du livre de Calila.

(2) Abou-Salèh Mansour, troisième successeur de Nasr, mort en 365, avoit eu pour vizir, selon Khondémir, Abou-Ali Mohammed, fils de Mohammed Belgami ou Belami. Cet Abou-Ali traduisit l'histoire de Tabari en persan. امیر منصور بهوار مغفرت ملك غفور پیوسته مدّت سلطنتش یازده ماه بود واورا در حین حیات امیر موید میگفتند وپس از وفات بامیر سدید تغمیر کردند وزیر امیر سدید ابو علی بن محمد بلعمی بود وتاریخ طبری را او ترجمه نمود. Hadji-Khalfa dit la même chose, au mot تاریخ طبری, et date cette traduction de l'an 352.

Digitized by Google

contraction pour *Benou'lamm* بنو العم, comme on dit *Bou'l'harith* بلحارث pour *Benou'lharit* بنو الحارث. Le manuscrit Persan du *Kabous-namèh* qui se trouve dans la Bibliothèque royale de Paris, n.° 138, porte ابو الفضل بَلعمى *Abou'lfadhl Belami.*

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Maintenant il faut voir de quelle manière Abou'lmaali Nasr-allah expose lui-même l'histoire du livre de Calila, jusqu'à son temps, et les motifs qui l'ont engagé à en entreprendre la traduction. Je vais, à cet effet, donner l'analyse de sa préface.

F. 112, v.

Après avoir célébré la grandeur de Dieu, et fait l'éloge du prophète envoyé pour convaincre les hommes par la prédication et soumettre les rebelles par la force des armes, l'auteur expose que la vraie religion devant étendre son empire sur toutes les nations, il a fallu que Dieu accordât aux khalifes, successeurs du prophète, une puissance absolue, parce que la religion ne sauroit se passer de l'appui du pouvoir temporel, ce que Mahomet a exprimé en disant que l'autorité royale et la religion sont deux jumeaux. Il n'y a, en effet, que la crainte qui puisse contenir les hommes dans la subordination, et empêcher que chacun, suivant ses caprices, ne s'éloigne de la doctrine établie. La puissance temporelle sans la religion est nulle, et la religion sans la puissance temporelle n'a point une stabilité assurée. Aussi Dieu dit-il dans l'Alcoran : « Nous avons envoyé nos apôtres avec » des preuves évidentes (de leur mission) ; nous avons fait descendre » avec eux le livre et la balance, afin que les hommes conforment » leur conduite à la justice, et nous avons aussi fait descendre » le fer qui a une grande force et procure des avantages aux » hommes. » On ne conçoit bien l'ensemble de ce texte, que quand on fait attention que le livre, c'est-à-dire l'Alcoran, renferme les lois qui doivent servir de règle à la conduite de l'homme ; la balance est l'instrument qui maintient l'équilibre et la justice dans ses transactions ; l'épée, le moyen qui conserve aux lois et à la balance leur force et leur action, et leur assure l'obéissance. De là vient que l'obéissance la plus entière aux ordres du roi doit être considérée comme un devoir de religion.

Alc. sur. 57, v. 25, édition de Hinckelmann.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Après avoir ainsi établi les droits des souverains sur leurs sujets, l'auteur passe à considérer les avantages de la justice, qui est, dit-il, le plus bel ornement des rois. Il fait voir que ce n'est que par l'exercice de la justice tant commutative que distributive, que les empires fleurissent et se conservent. Il cite à l'appui de cela ce passage de l'Alcoran : « Dieu ordonne (à l'homme) la » justice, la bienfaisance et l'aumône envers ses proches, et il » défend le crime, les choses illicites et l'injustice »; et cette sentence attribuée à Ardeschir, fils de Babec : « Le royaume » n'existe que par les hommes; il n'y a point d'hommes sans » argent, point d'argent sans agriculture, point d'agriculture sans » justice et sans police criminelle. » L'auteur développe le sens de cette parole.

Alcor. sur. 16. v. 92.

Ceci amène l'éloge du sultan auquel cette traduction est dédiée, Abou'lmodhaffer Bahram-schah, fils du sultan Abou-Saïd Masoud, fils du sultan Abou-Ishak Ibrahim, fils du sultan Abou'l-kasem Mahmoud, fils de l'émir Abou-Mansour Sebectéghin. Nasr-allah remercie Dieu d'avoir donné au monde un tel souverain, et célèbre les victoires par lesquelles Bahram-schah a deux fois fait reconnoître son autorité et soumis les rebelles. S'il n'en dit pas davantage, c'est pour ne pas trop s'écarter de son sujet, et parce que d'ailleurs il ne croit pas avoir assez de talens pour en parler dignement. Il observe, au surplus, que Bahram-schah a constamment pris pour règle de sa conduite les exemples de ses ancêtres, particulièrement ceux du sultan Mahmoud. A cette occasion, l'auteur présente le tableau des provinces qui composoient, sous Mahmoud, l'empire des Gaznévides, et rappelle le souvenir de tout ce qu'a fait ce sultan pour la propagation de l'islamisme dans les pays infidèles, principalement dans l'Inde. Il ajoute que tous les autres prédécesseurs de Bahram-schah ne se sont pas moins distingués par leurs belles actions et leurs vertus; mais ne pouvant s'étendre là-dessus sans se détourner de son objet principal, il se borne à faire des vœux pour la durée et la prospérité toujours croissante de cette maison royale.

Toute cette partie de la préface de Nasr-allah est étrangère à la

Digitized by Google

la traduction. C'est ici seulement qu'il entre en matière. Il commence par se faire connoître lui-même. Il se qualifie de *serviteur et fils de serviteur*, بنده وبنده زاده, de la maison des Gaznévides, et nous apprend que son nom est *Abou'lmaali Nasr-allah, fils de Mohammed, fils d'Abd-alhamid*, ابو المعالى نصرالله بن محمد بن عبد الحميد. La cour de Bahram-schah étant le rendez-vous de tous les savans et de tous les hommes de lettres, Nasr-allah conçut dans la fréquentation des hommes de mérite un goût violent pour l'étude et la lecture, et une aversion décidée pour tout autre genre d'occupation et pour tout emploi d'administration. Il nomme plusieurs des savans qui faisoient, lorsqu'il étoit jeune, l'ornement de la cour de Bahram-schah, et dont quelques-uns étoient morts au temps où il écrivoit. Voici les noms de tous ceux dont il fait mention : *Mohammed, fils d'Abd-alhamid, fils d'Ishak; Borhan-eddin Abd-alraschid, fils de Fasou; Ali Khayyat; Saïd Meïhani; Abd-alrahman Bosti; Mohammed Seïfi; Mohammed Nisabouri; Abd-alrahim Ascafi; Abd-alhamid Zahidi; Fakhir Nasiri; Mahmoud Segzi; Saïd Khouzi; Mohammed Khabbazi; Mahmoud Nisabouri; Mohammed fils d'Othman Bosti; Mobasschir Rizawi;* قاضى امام محمد عبد الحميد اسحق وبرهان الدين عبد الرشيد فصو وامامان على خياط وصاعد ميهنى وعبد الرحمن بستى ومحمد سيفى ومحمد نيسابورى وعبد الرحيم اسكافى وعبد الحميد زاهدى وفاخر ناصرى ومحمود سكزى وسعيد خوزى ودر بعض اوقات محمد خبّازى ومحمود نيسابورى ومحمد عثمان بستى ومبشّر رضوى

Nasr-allah assure qu'il ne trouvoit de plaisir que dans la société de ces savans, et il ajoute que si quelqu'un doutoit de la vérité de cela, il en sera convaincu après avoir lu ce livre : car *on ne parvient à un rang distingué qu'à proportion de son travail, et celui qui veut acquérir de l'honneur, doit veiller les nuits;*

بقدر الكدّ تكتسب المعالى ومن طلب العلا سهر الليالى

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Puis il continue ainsi :

وچون روزکار بر قضیّت عادت خویش در باز خواستن مواهب آن
جمع را پراکنده کرد ونظام آن حال کسسته شد خود را جز بمطالعهء
کتب متهدّی ندانستم وبدان تنزّه وتفرّجی می جستم چه کفته
اند مصراع وخیر جلیس فی الزمان کتاب ودر امثال آمده
است نعم المحدّث الدفتر وبحکم آنك مصراع جدّ همه ساله
جان مردم بخورد کاه کاه احمامی نیز رفتی وبتواریخ واسمارها التفاتی
بودی ودر اثنای این حال فقیه علی بن ابرهیم بن اسمعیل ادام الله
توفیقه کی از احداث فقهآء حضرت جلّت بمزیّت خرد ومزید هنر
مستثنی است ودرین وقت توفیق حسن عهد یافت ومزاج او بتقلّب
احوال تفاوت کم پذیرفت نسختی از کلیله ودمنه تحفه آورد واکرچه
از آن چند نسخت دیکر در میان کتب موجود بود اما بدین تاویل
حقوق هواخواهی واخلاص اورا بغایت رعایت رسانیده شد وذکر حرّیّت
وحق کذاری او بدان مخلّد کردانیده آمد جزاه الله عنّی خیر الجزآء ولقّاه
مناه فی اولاه واخراه در جمله بدان نسخت الفتی افتاد وبتامّل وتفکّر
محاسن این کتاب بهتر جمال داد ورغبت در مطالعهء آن زیادت کشت
که پس از کتب شرعی در مدّت عمر عالم پر از فایده تر کتاب نکرده اند

Lorsque le temps, conformément à l'usage où il est de redemander ses dons, eut dispersé cette réunion d'hommes savans, et que cet ordre de choses eut été rompu, je ne connus plus de repos que dans la lecture des livres, et c'étoit dans cette seule occupation que je cherchois quelque amusement et quelque dissipation, conformément à ce vers : *Le meilleur compagnon dans ce temps-ci, c'est un livre.* On dit aussi en proverbe : *C'est une excellente conversation que celle d'un livre.* Mais en conséquence de ce que dit un certain vers, *S'occuper de choses sérieuses tant que dure l'année,*

Digitized by Google

consume l'ame, de temps à autre j'y mêlois quelque nourriture plus appétissante, et je m'occupois de livres d'histoire et de contes. Sur ces entrefaites, le fakih Ali, fils d'Ibrahim, fils d'Ismaïl, qui est distingué entre les jeunes fakihs de cette cour par la supériorité de son esprit et de ses talens, et qui dans ce temps a été singulièrement favorisé par l'assistance divine, en sorte que sa santé a très-peu souffert des révolutions qui sont survenues, me fit présent d'un exemplaire du livre de Calila et Dimna. Quoique parmi les livres il se trouvât quelques autres exemplaires de cet ouvrage, cependant, par ce présent, il avoit montré qu'il s'acquittoit autant qu'il étoit possible des devoirs que lui imposoit son attachement vrai et sincère, et il avoit rendu éternel le souvenir de la noblesse de ses sentimens et de sa reconnoissance. Que Dieu lui en rende pour moi la plus excellente récompense, et lui fasse obtenir l'accomplissement de ses vœux dans ce monde et dans l'autre! En un mot, je me mis à lire cet exemplaire : plus je considérai attentivement et avec réflexion cet ouvrage, plus sa beauté me parut parfaite, et plus je trouvai de plaisir à le lire ; car, après les livres qui appartiennent à la religion, il n'en a point été composé, depuis que le monde existe, de plus utile que celui-là.

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Les révolutions dont notre auteur parle dans ce passage, sont sans doute les troubles occasionnés dans l'empire des Gaznévides par les premiers princes de la dynastie des Gaurides, troubles par suite desquels Bahram-ṣchah fut détrôné. Rappelé par ses sujets, il parvint à recouvrer la couronne : il en jouit peu, et fut le dernier prince de la famille de Sébectéghin, qui régna avec quelque gloire. Sous le règne de son fils, les Gaurides devinrent maîtres de Gazna.

Nasr-allah, développant ensuite le mérite du livre de Calila, raconte ce qui suit :

یکی از براهمهء هند پرسیدند کی می کویند بجانب هندوستان
کوههاست ودروی داروها می روید که مرده را زنده می کرداند طریق
بدست آوردن آن چه باشد کفت مصراع حفظت شیئا وضاعت
عنك اشیآء این سخن از اشارات ورموز متقدمانست وآن (1) کوهها
علمارا خواسته اند وان (2) داروها سخنان ایشانرا وان (3) مردکان جاهلان را

(1) Lisez واز. (2) Lisez واز. (3) Lisez واز.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

کی بسماع آن زنده شوند وبسمت علم حیاة ابد یابند واین سخنانرا
مجموعیست که آنرا کلیله ودمنه خوانند ودر خزاین ملوك هند
باشند (1) اکر بدست توانی آورد این غرض بحصول پیوندد

On interrogea un jour un des brahmes de l'Inde, en cette manière : On dit qu'il y a dans l'Inde des montagnes où croissent des plantes médicinales qui rendent la vie aux morts ; que faut-il faire pour se les procurer ! Il répondit ainsi : *Vers.* Tu as retenu la chose en partie, mais une partie est échappée de ta mémoire. Ce dont vous parlez est un des emblèmes et des énigmes des anciens. Par ces montagnes, ils ont voulu indiquer les savans ; les plantes médicinales sont leurs paroles ; les morts sont les ignorans, qui, en entendant ces paroles, deviennent vivans, et parviennent par le moyen de la science à la vie éternelle. Il existe de ces paroles un recueil intitulé *Calila et Dimna*, qui se trouve dans les trésors des rois de l'Inde. Si vous pouvez vous le procurer, vous aurez trouvé ce que vous cherchez.

Direct. hum. vit. f. 4 verso.

Voyez ci-après 2.e part. p. 48.

Suivant la traduction Latine du livre de Calila, faite par Jean de Capoue d'après la version Hébraïque attribuée au rabbin Joël, et suivant la traduction Latine de Raymond de Béziers, ce fut Barzouyèh qui, ayant lu dans un livre qu'il y avoit dans l'Inde des montagnes qui produisoient des simples capables de rendre la vie aux morts, obtint du roi de Perse la permission d'aller dans l'Inde pour chercher ces médicamens, et, après bien des recherches inutiles et des expériences infructueuses, apprit enfin le véritable sens de cet emblème. Cela ne se trouve point dans le texte Arabe de Calila (2) ; il semble donc que le traducteur Hébreu aura emprunté ce récit de la version de Nasr-allah, pour en embellir l'histoire de la découverte de ce livre par Barzouyèh, et que Raymond de Béziers aura pris ce chapitre de sa traduction, de celle de Jean de Capoue. Revenons à la préface de Nasr-allah.

(1) Je pense qu'il faut lire باشد.

(2) Il n'en est pas question non plus dans la version Grecque de Siméon Seth, autant qu'on peut en juger par la version Latine qu'en a donnée le P. Possin. Le prologue dont il s'agit ne fait point partie du texte Grec publié par Starckius, ni des *Prolegomena ad librum* Σπφαυίτης ϗ Ἰχνηλάτης, donnés à Upsal, en 1780.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Ce traducteur rappelle ici, en peu de mots, les démarches que fit Nouschiréwan pour se procurer ce livre, la traduction qu'il en fit faire en pehlvi, et le soin avec lequel lui et les rois de Perse ses successeurs le firent conserver dans leur trésor, jusqu'à la destruction de l'empire de Perse par les Arabes, sous le règne de Yezdegherd fils de Schehryar. Il ajoute que les khalifes en ayant ouï parler, conçurent une grande estime pour cet ouvrage, et un vif desir de le posséder, jusqu'à ce qu'enfin, sous le règne du second khalife Abbaside Abou-Djafar Abd-allah Mansour, Ebn-almokaffa le traduisit de pehlvi en arabe. Ce prince témoigna qu'il en faisoit le plus grand cas, et son opinion fut partagée par les principaux personnages de sa cour. Ceci amène l'éloge de Mansour, et celui de Bagdad, ville fondée par ce prince. Une des singularités remarquables relatives à cette ville, c'est que rarement les khalifes meurent dans son enceinte. Pour prouver cela, l'auteur indique les lieux où sont morts les khalifes Mamoun, Mahdi, Hadi, Haroun-alraschid, Mamoun et Mostarschid-billah. Amin, dit-il, fut tué à Bagdad; mais alors il n'étoit plus khalife, ayant été déposé. A cette première digression en succède une autre qui a pour objet quelques sentences remarquables du khalife Mansour. L'auteur dit que s'il s'est un peu étendu là-dessus, c'a été pour mieux faire sentir le mérite d'un livre qui a été singulièrement estimé par un prince aussi distingué que Mansour. Puis il revient à son sujet, en ces termes :

وچون ملك خراسان بامير شهيد ابو الحسن نصر بن احمد السامانى
تغمّده الله برحمته رسيد رودكى را مثال داد تا آنرا درنظم آورد كه طبع را
بسخن منظوم ميل بيش باشد واين پادشاه از ملوك آل سامان بمزيد بسطت
مخصوص بود ودرنوبت اوكرمان وطبرستان وكرمان وورى تا حدود سپاهان
درخطّهٔ ملك سامانيان افزود وسى سال مدّت يافت وانواع تمتّع
وبرخوردارى بدان پيوست واكر شمّه ء از احوال او ادراج كرده شود دراز كردد

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

واین کتاب را عزیز شمردی وبر مطالعت آن مواظبت نمودی ودابشلیم رای
هندکی این کتاب بنام او جمع کرده اند سمت پادشاهی داشته است وبیدپای
برهمن که مصنّف اصلست از جملهٔ وزرای او بود (1) وبدین کتاب کمال خرد
وحصافت او می توان شناخت

Lorsque l'émir Schéhid Abou'lhasan Nasr fils d'Ahmed Samani, à qui Dieu fasse miséricorde, fut devenu roi du Khorasan, il ordonna à Roudéghi de mettre ce livre en vers, parce qu'on a généralement plus d'inclination pour ce qui est écrit en vers. Ce prince est distingué entre tous ceux de la famille de Saman par l'étendue de sa puissance; car de son temps l'empire des Samanides fut augmenté du Corcan (ou Djordjan), du Tabaristan, du Kirman, et de Rey, jusqu'aux frontières d'Ispahan. Il régna trente ans, et jouit de toute sorte de félicité et de bonheur. Si nous voulions rapporter ici une portion de son histoire, cela nous entraîneroit trop loin. Ce prince étoit grand admirateur du livre de Calila, et en faisoit une lecture assidue. Dabschélim, raja Indien, au nom duquel cet ouvrage a été fait, avoit aussi le rang de roi, et le brahme Bidpai, qui est auteur de l'original, étoit un de ses visirs: on peut connoître par ce livre combien étoient grandes sa sagesse et sa prudence (1).

Peu s'en faut que Nasr-allah ne se laisse encore aller ici à une nouvelle digression sur le mérite du livre de Calila: il s'en abstient cependant, attendu que tous les hommes qui ont quelque intelligence connoissent l'excellence de cet ouvrage, et qu'il est inutile de vouloir en convaincre ceux qui sont privés de l'usage de leur raison: « Car, dit-il,

(1) Ce passage est fort différent dans les divers manuscrits. Tel qu'on le lit ici, il ne présente aucune difficulté. Je crois cependant que la vraie leçon est celle-ci qu'offrent les manuscrits *n.os 377* et *385*:

ودابشلیم رای هند که این جمع بنام او کرده اند
وبیدپای برهمن که مصنّف اصلست از جملهٔ
او بوده است سمت پادشاهی داشته است

Cette leçon est aussi celle du n.° 1380, si ce n'est qu'au lieu de سمت, on y lit وسمت, ce qui trouble la phrase. Le sens est: « Dabschélim, raja Indien, au nom » duquel on a composé ce recueil, et par» mi les serviteurs duquel étoit le brahme » Bidpaï, auteur de l'original, a eu aussi » le rang de roi. » Alors les mots suivans, *et l'on peut connoître par ce livre combien étoient grandes sa sagesse et sa prudence*, tombent, comme c'a été, je crois, l'intention de l'auteur, sur Dabschélim, et non sur Bidpai. L'auteur veut, en effet, prouver que ce livre a toujours été fort estimé des souverains les plus illustres.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

نور موسی چکونه بیند کور نطق عیسی چکونه داند کر

» comment l'aveugle verroit-il la lumière (du visage) de Moïse? » Comment le sourd entendroit-il les paroles de Jésus? »

L'auteur avoue de nouveau que tout ce qu'il a dit depuis l'endroit où il a parlé de Nouschiréwan, est tout-à-fait étranger à son sujet : il s'excuse de cet écart, en disant qu'il a voulu faire voir que la sagesse a toujours été estimée et honorée spécialement par les rois et les hommes élevés en dignité. Puis il reprend ainsi l'histoire du livre de Calila :

واین کتاب را پس از ترجمهٔ ابن المقفّع ونظم رودکی ترجمها کرده اند وهرکس در میدان بیان بر اندازهٔ مجال خویش قدمی کذارده لکن می نماید که مراد ایشان تقریر رسم وتحریر حکایت بوده است نه تفهیم حکمت وایضاح موعظت کی سخن نیکو را مبتر رانده اند وبر ایراد قصّه اقتصار نموده ودر جمله چون رغبت مردمان از مطالعهٔ کتب تازی قاصر کشته است واز حکم ومواعظ مهجور مانده ومثلا خود تمام مندرس شده (1) بر خاطر کذشت که این را ترجمه کرده آید ودر بسطت سخن وکشف اشارات آن اشباع رود وآنرا بایات واخبار واثار واشعار وامثال موکّد کردانیده شود تا این کتاب را که مردهٔ چند هزار ساله است احیای باشد ومردمان از فواید ومنافع آن محروم نمانند

Après la traduction de ce livre par Ebn-almokaffa, et après qu'il eut été mis en vers par Roudéghi, plusieurs autres personnes en firent des traductions, et chacun de ces traducteurs l'a rendu avec plus ou moins d'élégance, à proportion de ses talens : mais il paroît que leur but a été bien plus de raconter des histoires et des aventures, que d'exposer des maximes sages et de développer des avis utiles; car ils ont mutilé et abrégé les discours

(1) On lit dans les manuscrits 377, 380, &c... بل که خود تمام مدروس شده « et que bien plus, ces choses-là mêmes » (les sages sentences et les bons avis) » ont été totalement effacées, » c'est-à-dire, oubliées.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

instructifs, et se sont bornés à rapporter les récits. En un mot, comme aujourd'hui l'on a en général peu de goût pour la lecture des livres arabes, et que les hommes sont privés des sages sentences et des bons avis, et que même tout cela, pour le dire ainsi, a été effacé, il m'est venu dans l'esprit de traduire ce livre, et d'en développer avec toute l'étendue convenable le sens profond, en l'appuyant et le fortifiant de passages de l'Alcoran, de traditions, de bons mots, de vers et de proverbes, afin que ce livre, qui étoit comme un homme mort depuis quelques milliers d'années, fût rappelé à la vie, et que les hommes ne fussent point privés des avantages précieux qu'il peut leur procurer.

Nasr-allah dit ensuite qu'il a exécuté sa traduction sur ce plan, dès le commencement du livre, à l'exception cependant du chapitre qui contient le récit de la vie du médecin Barzouyèh, et qu'on attribue à Buzurdjmihr, parce que ce chapitre ne lui a point paru susceptible des mêmes ornemens que le reste de l'ouvrage. Ce n'est même, à proprement parler, qu'à commencer de l'histoire du Lion et du Taureau, qu'il a embelli l'original de tous les ornemens dont il a parlé. L'ouvrage étant commencé, Bahram-schah, qui en entendit parler, voulut en prendre connoissance. S'en étant fait lire un morceau, il en fut très-satisfait, et ordonna à Nasr-allah d'achever sa traduction sur le même plan, et de la lui dédier. Nasr-allah s'empressa d'exécuter l'ordre du monarque, dont l'approbation étoit pour lui le plus puissant encouragement.

La préface est terminée par de nouveaux éloges du prince, et par des vœux pour la durée et la félicité de son règne et pour l'augmentation de sa puissance.

A cette préface du traducteur Persan succède celle du traducteur Arabe Ebn-almokaffa. Elle est intitulée مفتح كتاب *Introduction au livre*, et commence ainsi : چنين كويد ابو الحسن عبد الله بن المقفّع رحمه الله *Voici ce que dit Aboul'hasan Abd-allah ben-almokaffa, à qui Dieu fasse miséricorde.*

Cette préface contient l'histoire de la mission de Barzouyèh envoyé dans l'Inde par Nouschiréwan, de la découverte du livre de Calila,

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Calila, du retour de Barzouyèh en Perse, et de sa récompense. Dans la traduction Arabe, elle est intitulée باب بعثة برزويه الى بلاد الهند ; elle se trouve dans mon édition du texte Arabe, *p. 31-45*. C'est le premier Prolégomène du *Specimen sapientiæ Indorum veterum* du P. Possin, et le texte Grec se lit dans les *Prolegomena ad librum* Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης, imprimés à Upsal, *p. 7-22*. L'auteur de la version Hébraïque a beaucoup abrégé ce récit, ou plutôt n'en a donné qu'un extrait très-imparfait. J'ai comparé la traduction de Nasr-allah avec le texte Arabe; les différences qu'elle présente sont peu de chose, et ne tiennent qu'à la variété des manuscrits Arabes et à quelques ornemens ajoutés au récit par le traducteur Persan.

La préface d'Ebn-almokaffa se termine par ces mots : واين كتاب كليله ودمنه شانزده بابست ده باب از آن هندوان ساخته اند وشش باب از جهت پارسيان الحاق افتادست « Ce livre de Calila et Dimna se compose de seize chapitres : dix sont l'ouvrage » des Indiens, les six autres ont été ajoutés par les Persans. » Un manuscrit qui appartient à M. Jouannin, porte واز آن اصل كه هندوان كرده اند ده بابست واين شش باب از سخنان بزرجمهر بن بختكانست « De l'original composé par les Indiens, il y a » dix chapitres : ces six autres sont l'ouvrage de Buzurdjmihr, » fils de Bakhtéghan. » L'auteur du عيار دانش *Eyari danisch* répète la même chose dans sa préface, et dit que les chapitres ajoutés sont les deux premiers et les quatre derniers. Dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Berlin, la table des chapitres est disposée de manière que les six chapitres ajoutés sont rejetés à la fin de cette table. La disposition est telle qu'on va le voir :

كتاب كليله ودمنه شانزده بابست وآن كه هندوان جمع كرده اند ده بابست بدين تفصيل

باب الاسد والثور باب الفحص عن امر دمنه باب الحمامة

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

باب المطوّقة باب البوم والغراب باب ابن الملك والطاير قبرة باب السنّور والجرذ باب الاسد وابن آوى باب القرد والسلحفاة باب اللبوة والاشبال باب الناسك وابن عرس باب.....واینج از جهت پارسیان الحاق افتاده است شش بابست باب برزویه طبیب باب الناسك والضیف باب البلاد والبراهمة باب السیّاح والصایغ باب ابن الملك واصحابه

Le livre de Calila et Dimna contient seize chapitres. Ce que les Indiens ont réuni dans ce livre forme dix chapitres, dont voici le détail : Chapitre du Lion et du Taureau ; Chapitre des informations faites contre Dimna ; Chapitre de la Colombe au collier ; Chapitre du Hibou et du Corbeau ; Chapitre du Roi et de l'Oiseau nommé *Kobarra ;* Chapitre du Chat et du Rat ; Chapitre du Lion et du Chacal ; Chapitre du Singe et de la Tortue ; Chapitre de la Lionne et des Lionceaux ; Chapitre du Moine et de la Belette ; le Chapitre *(il manque ici quelque chose ; ce doit être* d'Abdallah ben-almokaffa, *le premier des chapitres ajoutés),* avec ce qui a été ajouté par les Persans, forme six chapitres ; Chapitre du médecin Barzouyèh ; Chapitre du Moine et de son Hôte ; Chapitre de Balad et des Brahmes ; Chapitre du Voyageur et de l'Orfèvre ; Chapitre du Fils du Roi et de ses Compagnons.

Suivant ce tableau, les six chapitres ajoutés seroient les chapitres 1, 2, 13, 14, 15 et 16 de nos manuscrits.

Au reste, dans le manuscrit même de Berlin, les chapitres ne sont point rangés suivant cet ordre indiqué dans la préface.

Dans les deux manuscrits n.os 379 et 380 de la Bibliothèque du Roi, la table des chapitres est disposée comme dans le manuscrit de Berlin.

Voici maintenant la table des chapitres tirée du man. n.° 375 :

Fol. 13 verso.

فهرست بابهای کتاب

باب نخستین در شرح کتاب وترغیب مردمان در خواندن این کتاب وآموختن کیفیّت تحصیل فایده ازو

Digitized by Google

باب دوم در وصف حال برزویه وتعلیم تدبیر معاش ومعاد وترتیب حال ومآل

باب سیم در کلیله ودمنه وشیر وگاو واظهار اثر نمیمه در تفرقهٔ دوستان

باب چهارم در داد خواستن از دمنه وپیدا کردن که خون ناحق نخسبد

باب پنجم در کبوتر وسنکپشت وموش وآهو واظهار فایدهٔ موافقت دوستان

باب ششم در زاغان وبومان وباز نمودن که بکفت دشمن غرّه نشاید کشتن وبمکر بر دشمن ظفر شاید یافتن

باب هفتم در سنکپشت وبوزنه واظهار عجز آنکس که اندوخته را نکاه نتواند داشتن

باب هشتم در زاهد وراسو وباز نمودن که هرك بی تدبّر در کاری شروع کند ناچار پشیمان شود

باب نهم در کربه وموش واظهار آن که چو کسی میان خصمان مختلف کرفتار شود بتلطّف چکونه یکی را دوست سازد وبوی از دیکران برهد وانکاه با وی عهد بجای آرد چنانك صیانت ذات خود فرو نکذارد

باب دهم در ملك ومرغ فنزه نام وباز نمودن که از صاحب حقد تحرّز اولی تر

باب یازدهم در شیر وشکال واظهار آن که چون خدمتکار را بی کناه عقوبت کنند دیکر باره ویرا چکونه اصطناع کنند

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

باب دوازدهم در شیر ومرد تیرانداز وباز نمودن که از ایذاء خلق بباید پرهیزید

باب سیزدهم در زاهد ومهمان واظهار آن که پیشهٔ خود بطمع پیشهٔ دیگر نباید گذاشت

باب چهاردهم در ملك وبالار وبرهمنان وباز نمودن که از خصال پادشاهان حلم بهترست

باب پانزدهم در زرگر وسیّاح وبوزنه وپلنك ومار وباز نمودن که جزای نیکی بدی نباید کرد

باب شانزدهم در پسر پادشاه ویارانش واظهار آن که کارها جمله بتقدیر آسمانی منوطست

Table des Chapitres de ce Livre.

Chapitre I. On y expose de quelle nature est ce livre ; on y excite les hommes à le lire, et on leur enseigne la manière de tirer du profit de cette lecture.

Chapitre II. Histoire de Barzouyèh. Ce chapitre enseigne la conduite qu'on doit tenir par rapport aux intérêts de ce monde et de l'autre, et les règles à observer relativement à la vie présente et à la vie future.

Chapitre III. Histoire de Calila et Dimna, du Lion et du Taureau. On y montre ce que peuvent de mauvais rapports, pour mettre la division entre les amis.

Chapitre IV. Punition de Dimna. On apprend par-là que le sang innocent (versé injustement) veille et ne dort point.

Chapitre V. La Colombe, la Tortue, le Rat et la Gazelle. Avantages de l'union entre les amis.

Chapitre VI. Les Corbeaux et les Hiboux. On y montre qu'on ne doit pas se laisser surprendre par les paroles de son ennemi, et qu'il convient d'avoir recours à la ruse pour le vaincre.

Chapitre VII. La Tortue et le Singe. On y fait voir que celui-là est un imbécille qui ne sait pas conserver ce qu'il a amassé.

Chapitre VIII. L'Hermite et la Belette. Cet apologue montre que

Digitized by Google

quiconque forme une entreprise sans y avoir réfléchi, s'en repentira certainement.

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Chapitre IX. Le Chat et le Rat. On voit dans ce chapitre comment un homme qui se trouve pressé par divers ennemis, doit, par de bonnes manières, se faire un ami de l'un d'eux, échapper aux autres par son secours, et ensuite accomplir envers celui-ci les engagemens qu'il a pris, sans cependant négliger le soin de sa propre sûreté.

Chapitre X. Le Roi et l'Oiseau nommé *Finza* (1). On y montre qu'on ne sauroit rien faire de mieux que de se tenir sur ses gardes contre ceux qui ont un sujet de haine et de rancune.

Chapitre XI. Le Lion et le Chacal. Cet apologue enseigne comment on doit regagner par des bienfaits des serviteurs innocens qu'on a punis injustement.

Chapitre XII. Le Lion et l'Archer. On apprend par ce chapitre qu'il faut se bien garder de faire du mal aux hommes.

Chapitre XIII. Le Moine et son Hôte. Cet apologue enseigne qu'on ne doit pas abandonner son métier pour en prendre un autre.

Chapitre XIV. Le Roi, Balar (2), et les Brahmes. On y voit que la plus excellente qualité pour les rois, c'est la douceur.

Chapitre XV. L'Orfèvre, le Voyageur, le Singe, le Tigre et le Serpent. Ce chapitre apprend qu'il ne faut pas rendre le mal pour le bien.

Chapitre XVI. Le Fils du Roi et ses Compagnons. On apprend par ce chapitre que toutes choses dépendent du décret du Ciel.

Les seize chapitres sont rangés dans ce même ordre dans les six manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et dans un autre qui a été apporté de Perse par M. Jouannin, et qui lui appartient.

Le premier chapitre commence immédiatement après cette table. Il est bien plus court dans la traduction de Nasr-allah que dans le texte Arabe. De quatre fables qu'il contient dans l'arabe, une seule se trouve ici; c'est la première. L'objet de ce chapitre est d'indiquer comment on doit lire ce livre pour en tirer un profit véritable, et de montrer que la science n'est utile qu'autant qu'on s'en sert pour régler sa conduite. Je ne donnerai point d'extrait de ce chapitre (3), dont on peut lire le contenu

(1) Dans plusieurs manuscrits on lit قبره *Kobarra.*

(2) Quelques manuscrits portent بلاد *Balad.*

(3) On en trouvera un court aperçu dans la II.e partie de ce volume, *p. 18.* Il se lit dans mon édition du texte Arabe, *p. 41 et suiv.*

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

dans le *Directorium humane vite*, où il forme le prologue, qui commence par ces mots, *Hic est liber parabolarum antiquorum sapientum nationum mundi*, et finit par ceux-ci, *Et est istud capitulum quod durat a principio libri usque huc;* dans le *Specimen sapientiæ Indorum veterum*, où il est intitulé *Prolegomenon II*, et est divisé en huit chapitres; enfin dans les *Prolegomena ad librum* Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης, où il se trouve, *pag. 22-33*, mais incomplet (1).

Ce chapitre se termine, dans la version de Nasr-allah, par ces mots, qui semblent annoncer qu'il est l'ouvrage du traducteur Arabe Ebn-almokaffa :

Man. n.° 375, fol. 15, verso.

وما چون اهل پارس را دیدیم که این کتاب را از زبان هندی بپهلوی
ترجمه کردند خواستیم که اهل عراق وبغداد وشام وحجاز را از آن هم نصیب
باشد وبلغت تازی که زبان ایشانست ترجمه کرده آید چون عزیمت در این کار
بامضا پیوست آنچ ممکن شد برای تفهّم متعلّم وتلقین مستفید در شرح
وبسط آن تقدیم افتاد تا برخوانندگان استفادت واقتباس آسان تر باشد

Ayant vu que les Persans avoient traduit ce livre de la langue Indienne en pehlvi, nous avons voulu que les habitans de l'Irak, de Bagdad, de la Syrie et du Hedjaz, pussent aussi en jouir, et qu'il fût traduit en leur langue qui est l'arabe. Après avoir exécuté effectivement ce projet, nous avons fait précéder ce livre, pour l'instruction de ceux qui étudient et la commodité de ceux qui apprennent, de tout ce que nous avons pu trouver de plus propre à en expliquer et développer le sujet, afin que ceux qui le liront, en retirent plus aisément de l'utilité et du fruit.

En effet, dans les exemplaires du texte Arabe, ce chapitre, quoique sujet à beaucoup de variétés, est toujours intitulé *Chapitre d'Abd-allah ben-almokaffa.* Ce qui y est dit d'un homme qui, voulant apprendre à bien parler arabe, se fit donner par un de ses amis

(1) Ce qui appartient au prologue ou chapitre dont il s'agit, finit, *p. 33, l. 8*, à ces mots : τὸν δὲ σίπον ὑπέρτερον ἐν τῷ πίθει. Le surplus, jusqu'à la fin, *p. 44*, appartient à la vie de Barzouyeh ou Περζωέ, écrite par Buzurdjmihr ou Παρζετζεμχάρ. L'éditeur ne paroît pas s'être aperçu qu'il y avoit une lacune dans son manuscrit, et il a mieux aimé supposer que le P. Possin n'avoit pas suivi fidèlement son original.

Digitized by Google

une tablette sur laquelle étoient écrits quelques mots arabes, et après l'avoir lue un grand nombre de fois, crut qu'il savoit parfaitement l'arabe, confirme cette opinion, et ne laisse guère lieu de douter que ce chapitre n'appartienne à Ebn-almokaffa (1).

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Ceci donne lieu à une difficulté. On a vu plus haut que de seize chapitres qui forment le total du livre de Calila, dix seulement sont dus aux Indiens, et que les six autres ont été ajoutés par les Persans. Si le premier chapitre dont il s'agit, est l'ouvrage du traducteur Arabe Ebn-almokaffa, il n'appartient ni aux Indiens ni aux Persans, et il ne reste plus que quinze chapitres, dont dix seroient l'ouvrage des sages de l'Inde, et cinq seulement celui des Persans. Je ne vois d'autre moyen de lever cette difficulté, que de supposer qu'Ebn-almokaffa ne s'est pas exprimé d'une manière exacte, et que ou lui ou son traducteur a compris ce premier chapitre parmi les six qu'il a attribués aux Persans. Je dis *lui*, ou *son traducteur*, parce que je n'ai trouvé cette observation dans aucun manuscrit Arabe, et qu'elle ne paroît ni dans le *Directorium humane vite*, ni dans le *Specimen sapientiæ Indorum veterum.*

Le deuxième chapitre est celui qui est attribué à Buzurdjmihr, et qui contient la vie de Barzouyèh. Barzouyèh lui-même est censé parler dans ce chapitre, qui commence ainsi:

Man. n.° 375 fol. 16, recto.

چنین گویند برزویه طبیب مقدم اطبّاء پارس که پدر من از لشکریان
پارس بود ومادر از خاندان علماء زردشت واوّل نعمتی که خدای تعالی بر
من تازه گردانید دوستی مادر وپدر بود وشفقت ایشان بر احوال من چنانك
از فرزندان دیگر مستثنی بودم وبمزیت تربیت وترشیح مخصوص شدم
وچون سال عمر بهفت رسید مرا بر خواندن علم طبّ تحریص نمودند

Voici ce que dit Barzouyèh médecin, le chef des médecins de la Perse: Mon père étoit du nombre des militaires de Perse, et ma mère d'une famille

(1) Dans plusieurs manuscrits de la version de Nasr-allah, ce chapitre est attribué à Buzurdjmihr, et c'est sans doute d'après cela qu'Abou'lfazl le lui attribue aussi dans la préface du livre intitulé *Eyari danisch.*

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

de savans (de la religion) de Zoroastre. Le premier bienfait de Dieu à mon égard, c'est l'amitié qu'il inspira pour moi à mes père et mère, et le vif intérêt qu'ils prirent à ce qui me regardoit. Cet intérêt étoit tel, que j'obtins auprès d'eux la préférence sur leurs autres enfans, et qu'ils apportèrent un soin tout particulier à mon éducation et à mon avancement. Quand j'eus atteint l'âge de sept ans, ils m'excitèrent à étudier la médecine.

Il est étonnant que l'auteur de ce chapitre ait dit si peu de chose de Barzouyèh. Suivant Abou'lféda, dans sa Géographie, Barzouyèh étoit né à Mérou'lschahdjan مرو الشاهجان, ville remarquable du Khorasan, parce que c'est là qu'a commencé la puissance des Abbassides, et qu'a été teinte la première robe noire que porta le premier prince de cette maison.

Je ne m'étendrai point sur le contenu de ce chapitre, quoique les réflexions sur la diversité des religions, la pratique des vertus, la vanité des biens et des plaisirs du monde, les avantages de la vie religieuse, qui y sont mises dans la bouche de Barzouyèh, à une époque antérieure au mahométisme, soient dignes d'une attention particulière, sur-tout si, comme je le pense, il n'y a aucune bonne raison de rejeter le récit qui attribue la rédaction de ce chapitre au célèbre Buzurdjmihr (1). On peut au surplus avoir une idée juste de ce morceau, où sont intercalés divers apologues, en lisant la traduction qui se trouve dans le *Directorium humane vite*, où il forme le premier chapitre, intitulé *De Berozia principe medicorum, et est equitatis et timoris Dei*, et dans le *Specimen sapientiæ Indorum veterum*, où il se lit sous le titre de *Prolegomenon III. Præfatio Perzois medici, etc.* et est divisé en dix chapitres. Le texte Grec de ce troisième Prolégomène, à commencer seulement du quatrième des dix chapitres de la traduction du P. Possin, a été imprimé dans les *Prolegomena ad librum* Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης, *p. 33-44.*

(1) On trouvera un extrait succinct de ce chapitre dans la Notice que je donne dans la seconde partie de ce volume de la version Latine du livre de Calila, faite par Raimond de Béziers (*voyez* II.e partie, *pag. 23-30*). On distinguera aisément dans ce morceau les additions bizarres qui appartiennent à Raimond. Dans mon édition du texte Arabe du livre de Calila, ce chapitre commence *pag. 61*, et finit *pag. 77*.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Il y a néanmoins dans ce chapitre, relativement à l'état de la Perse sous le règne de Nouschiréwan, un passage remarquable que je crois devoir transcrire ici. Après avoir parlé des peines de la vie, et de l'amertume que l'attente d'une mort inévitable répand sur les jours même les plus heureux, l'auteur en conclut que cette pensée doit refroidir dans le cœur l'amour du monde; puis il ajoute:

Man. n.° 375, fol. 19, verso.

وهیچ خردمند تضییع عمر در طلب آن جایز نشمرد چه بزرك عیبی وعظیم
غبنی باشد باقی را بفانی ودایمی را بزایلی فروختن وجان پاك را فدای تن نجس
داشتن خاصه درین روزکار تیره که خیرات بر اطلاق روی بتراجع نهاده است
وهمت مردمان از تقدیم حسنات قاصر کشته با آنچ ملك عادل انوشیروان
کسری قباد را سعادت ذات ویمن نقیبت ورجاحت عقل وثبات رای
وعلو همت وکمال مقدرت وصدق لهجت وشمول عدل ورافت واشاعت خلم
ومحبت علم وعلما واختیار حکمت واصطناع حکما ومالیدن جبّاران
وتربیت خدمتکاران وقمع ظالمان وتقویت مظلومان حاصل بود (1) می بینم
که کارهای زمانه میل بادبار دارند وچنانستی که خیرات مردمانرا وداع
کردستی وافعال ستوده واعمال پسندیده مدروس کشته وراه راست
بسته وطریق ضلالت کشاده وعدل ناپیدا وجور ظاهر وعلم متروك وجهل
مطلوب ولوم ودناءت مستولی وکرم ومروت متواری ودوستیها ضعیف
وعداوتها قوی ونیك مردمان رنجور ومستذلّ وشریران فارغ ومحترم ومکر
وخدیعت بیدار ووفا وحرّیت در خواب ودروغ موثر ومثمر وراستی مهجور
ومردود وحقّ منهزم وباطل مظفر ومتابعت هوا سُنّتی متبوع وضایع
کردانیدن احکام خرد طریقی مشروع ومظلوم محقّ ذلیل وظالم مبطل

(1) On a ajouté ici, à la marge, dans le manuscrit n.° 375, les mots پیوسته می کفتی, qui signifient, *il disoit continuellement*, et qui se lisent dans plusieurs manuscrits. En les admettant, tout ce qui suit seroit mis dans la bouche de Nouschiréwan. J'ai pensé devoir les omettre.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

عزیز وحرص غالب وقناعت مغلوب وعالم غدّار وزاهد مکار بدین معانی
شادمان وبحصول این ابواب تازه وخندان

Aucun homme raisonnable ne se croira permis de perdre sa vie à la recherche des biens du monde, parce que c'est une faute grave et une grande duperie de vendre ce qui est éternel pour ce qui est transitoire, et un bien sans fin pour une jouissance passagère, et de racheter le corps méprisable par le sacrifice de l'ame qui est d'une nature pure, et cela sur-tout dans le malheureux temps où nous vivons, où tout ce qui est bon semble rétrograder absolument, et où les hommes sont incapables de s'appliquer à faire provision de bonnes œuvres. Quoique le roi juste Anouschiréwan Kesra fils de Kobad soit distingué par un naturel heureux, un caractère excellent, une raison supérieure, un jugement solide, des vues élevées, une puissance sans bornes, une véracité entière, une justice et une clémence qui embrassent tout, une douceur universelle, l'amour de la science et des savans, l'inclination pour la sagesse, et la bienfaisance envers les sages, je vois, nonobstant cela, que tout va en arrière; et l'on diroit que toutes les bonnes inclinations ont pris congé du genre humain, et que toutes les actions louables et les qualités estimables ont entièrement disparu. Le chemin droit est fermé, et la route de l'égarement ouverte; la justice a disparu, et l'injustice se montre à découvert; la science est délaissée, et l'ignorance recherchée; la bassesse et les qualités viles dominent, la générosité et les belles qualités se cachent; les amitiés sont foibles, et les inimitiés fortes; les hommes de bien sont dans la peine et l'avilissement, et les méchans tranquilles et honorés; la ruse et la perfidie veillent, la bonne foi et la noblesse des sentimens dorment; le mensonge obtient la préférence et procure des succès, et la droiture est repoussée et rejetée; la vérité est mise en fuite, et la fausseté victorieuse: suivre ses passions est devenu une coutume généralement pratiquée, et négliger les préceptes de la raison, une route universellement adoptée; l'opprimé qui a bon droit est méprisé, l'oppresseur injuste est honoré; la cupidité triomphe, la modeste retenue est vaincue; et le savant perfide et le faux dévot se réjouissent de tout cela; et trouvent un sujet de satisfaction et de ris dans cet état de choses.

Ce tableau moral de la Perse au temps de Nouschiréwan est digne d'attention. Il explique les révolutions qui ébranlèrent cet empire sous les foibles successeurs de ce prince, et en facilitèrent la conquête aux farouches musulmans. Peut-être est-ce à cette corruption morale des Persans contemporains de Nouschiréwan qu'il

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

faut attribuer la mauvaise opinion que quelques historiens de Byzance ont eue d'un prince dont les Orientaux s'accordent à célébrer la justice et les vertus.

Le troisième et le quatrième chapitre contiennent l'histoire de Calila et Dimna, comme dans le texte Arabe et dans les versions Hébraïque, Grecque, Latine, dans l'*Anvari Sohaïli*, et le *Homayoun namèh*. Tous les chapitres suivans, jusqu'au seizième, sont rangés dans le même ordre que dans l'*Anvari Sohaïli* et le *Homayoun namèh*. Seulement il faut observer que, dans ces deux dernières versions, il n'y a que quatorze chapitres, parce que le chapitre d'Abd-allah ben-almokaffa, et celui de Barzouyèh, composé par Buzurdjmihr, ont été supprimés par Hosaïn Vaëz. Dans le *Directorium humane vite*, et sans doute dans la version Hébraïque attribuée au rabbin Joël, le chapitre d'Abd-allah ben-almokaffa est considéré comme un prologue, et le premier chapitre est celui de Barzouyèh. Le deuxième et le troisième chapitre de ces versions répondent donc au troisième et au quatrième chapitre de la version Persane de Nasr-allah. Dans la version Grecque de Siméon Seth, le chapitre d'Ebn-almokaffa et celui de Barzouyèh étant considérés comme des prolégomènes, l'histoire de Calila et de Dimna forme le premier et le deuxième chapitre. Il y a dans les manuscrits Arabes beaucoup de variétés à cet égard. Celui que j'ai suivi dans mon édition, compte en tout dix-huit chapitres, parce que l'on a compris au nombre des chapitres, 1.° une introduction historique tout-à-fait étrangère à l'ouvrage, et qui a pour auteur علی بن الشاه فارسی *Ali ben-Alschah, Persan;* 2.° l'histoire de la mission de Barzouyèh dans l'Inde, qui est la préface du traducteur Arabe Ebn-almokaffa; 3.° les considérations sur la nature de ce livre, et la manière de le lire pour en tirer du profit; 4.° l'histoire de Barzouyèh par Buzurdjmihr. En conséquence, l'histoire de Calila et Dimna y occupe le cinquième et le sixième chapitre.

Outre cela, il y a entre la version de Nasr-allah et les versions Hébraïque, Grecque et Latine, quelques différences par rapport au nombre et à l'ordre des chapitres; je vais indiquer ces différences.

Digitized by Google

Fables de Bidpai, en Persan.	VERSION PERSANE de NASR-ALLAH.	VERSION HÉBR. et version Latine DE J. DE CAPOUE.	VERSION GRECQUE de S. SETH.
	Chapitre I.....	Prologue.....	Prolégom.
	— II.....	Chapitre I.....	Prolégom.
	— III.....	— II.....	Chapitre I.
	— IV.....	— III.....	— II.
	— V.....	— IV.....	— III.
	— VI.....	— V.....	— IV.
	— VII.....	— VI.....	— V.
	— VIII....	— VII....	— VI.
	— IX.....	— VIII....	— VIII.
	— X.....	— IX.....	— IX.
	— XI.....	— XIII....	— X.
	— XII.....	— XI.....	— XIII.
	— XIII....	— XII.....	— XV.
	— XIV....	— X.....	— VII.
	— XV.....	— XIV....	— XI.
	— XVI....	— XV.....	— XII.

La version Hébraïque et le *Directorium humane vite* se terminent par deux chapitres qui ne se trouvent point dans la version Persane de Nasr-allah, ni dans le texte Arabe que j'ai suivi. Voici le titre qu'ils portent dans le *Directorium humane vite :*

Capitulum sextum decimum est de avibus, et est de sociis et de proximis qui decipiunt se invicem.

Capitulum septimum decimum est de columba et vulpe, et est de eo qui perhibet consilium alteri, et sibi ipsi nescit consulere.

La version de Siméon Seth offre, dans le quatorzième chapitre, une fable qui a pour objet de montrer comment un roi doit choisir des conseillers fidèles, et quel fruit il peut en retirer. Les personnages sont un roi des rats nommé Τρωγλοδύτης, et ses trois conseillers, dont les noms sont Τυροφάγος, Κρεοβόρος, Ὀθονοφάγος. Ce chapitre ne se trouve point dans la version de Nasr-allah ; mais je le trouve dans un manuscrit Arabe du Vatican.

Je n'examine point ici si ce chapitre de la version Grecque et les chapitres XVI et XVII de la version Hébraïque ont été ajoutés

Digitized by Google

par les auteurs de ces versions; je conclus seulement de ce qu'ils ne se trouvent point dans la traduction de Nasr-allah, qu'ils ne faisoient point originairement partie du texte Pehlvi du livre de Calila, et de la traduction Arabe d'Ebn-almokaffa.

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

L'ordre des chapitres n'est pas le même dans tous les manuscrits Arabes de Calila. Dans celui que j'ai suivi pour mon édition, les chapitres sont disposés suivant le même ordre que dans la version de Nasr-allah, si ce n'est que le quatorzième chapitre de cette version y est placé immédiatement après le chapitre du Lion et du Chacal, qui est le onzième de cette même version.

Comme on peut desirer de comparer la traduction Persane de Nasr-allah avec la version Arabe d'Ebn-almokaffa, et la nouvelle traduction Persane de Hosaïn Vaëz, je donnerai à la suite de cette notice le chapitre x, intitulé *Le Roi et l'oiseau nommé Finza.* On en trouvera le texte Arabe dans mon édition du livre de Calila, et la version Persane de Hosaïn Vaëz se trouve dans l'édition de l'*Anvari Sohaïli*, donnée à Calcutta. La traduction Hébraïque de ce même chapitre est imprimée dans le tome IX de ce recueil, et l'on verra dans la seconde partie de celui-ci les traductions Latines de Jean de Capoue et de Raimond de Béziers.

Nasr-allah termine sa traduction du livre de Calila par un épilogue qu'il est bon de faire connoître.

Man. n.° 375, fol. 133, verso.

چون برهمن ازین فصل بپرداخت رای خاموش شد ونیز سوال نکرد
برهمن کفت که آنچ در وسع وامکان بود در جواب سوال با ملك تقدیم نمودم
وشرط خدمت خویش درآن بجای آوردم وامیدوارم که کرامت می باشم که ملك
خاطررا درین ابواب کار فرماید که محاسن حکمت بتامل وفکرت جمال دهد
وفایدهٔ تجارب تنبّه است وبدین کتاب فضیلت رای ورویت ملکانه بر
پادشاهان کذشته ظاهر کشت ودر عمر ملك هزار سال بیفزود وفرط خرد
وکمال دانش او جهانیانرا معلوم شد وذکر ملك ودولت او بر روی روزکار باقی
ماند وبهمه اقالیم عالم وآفاق کیتی برسید وپس کفت شعر

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

تا کمر محبت میان طلبد کمر مُلك بر میان تو باد

اکر بدین کتاب دابشلیم راکه عرصهٔ ملك او حصنی چند ویران بوده است وچنکلی پنج شش پر خارکی بندکان این دولت راکه پاینده باد اضعاف آن ملك هست ذکر باقی توانست شد که بر امتداد روزکار مدروس نمی کردد ودر امّتها وملّتها تازه وزنده می باشد چون دیباجهٔ آن بفر وجمال القاب میمون وزیب وبهاء نام مبارك خداوند شعر

فخر الملوك وارث سلطان نامدار

بهرامشاه قبلهٔ شاهان نامور

شاهی کزوست دودهٔ محمود را شرف

شاهی کزوست کوهر مسعود را خطر

مزیّن کشت وشمّتی از مناقب ذات بی همال که غرّهٔ محاسن ایّامست وواسطهٔ قلادهٔ روزکار در تشبیب آن تقریر افتاد ونبذی از آثار رای وشمشیر پادشاهانه که مفاخر دین ودولت بدان آراسته کشته است وفضایل ملك وملّت بجلال آن کمال پذیرفته در ضمن آن ایراد کرده آمد ورمزی از مآثر خاندان بزرك شاهنشاهی ومساعی حمید خداوندان ملوك اسلاف انار الله براهینهم که کردن وکوش فلك سبك سر بطوق منّت وحلقهٔ عبودیّت ایشان کران بارست وصدر ومنکب زمانهٔ عاطل برداء احسان ووشاح انعام ایشان متحلّی بدان مقرون کردانیده شد توان دانست که رغبت مردمان در مطالعهٔ این کتاب چکونه صادق کردد وبسبب قبولی که از مجلس اعلی ضاعف الله اشراقه آنرا ارزانی بوده است جهانیانرا بدان از چه نوع امالها باشد وذکر آن بتبع اسم وصیت دولت قاهره لا زالت ثابتة الارکان موطدة البنیان سِمَت تابید وتخلید یابد وتا آخر عمر عالم هر روز زیادت نظام وطراوت پذیرد

والبتّه دور چرخ وقصد دهر تیرکی بصفوت آن ملحق نتواند کرد وذبول بطراوت آن راه نتواند داد واکر بیدپای برهمن بدانستی که تصنیف او این شرف خواهد یافت بدان بسی تعزّز ومباهات نمودی ودر تمنّی آن روزکار کذاشتی که این سعادت دریابد واین تشرّف وتفاخر خود را حاصل کند وچون ادراك این مراد دست ندادی معذرت درین عبارت که بو نواس کردست لازم شناختی شعر فان جرت الالفاظ یوما بمدحة لغیرك انسانا فانت الذی نعنی اخر اکر بنام کسی کفت بایدم شعری ببیش طبع تو باشی در آن بهانهٔ من بحمد الله ومنّة ذکر معالی این دولت ثبّتها الله شایع ومستفیض است واسم آن سایر ومنتشر ودیوانهای مدّاحان بدان ناطق وتواریخ بندکان متقدّم بر تفصیل آن مشتمل وبر خصوص خواجه ابو الفضل بیهقی رحمه الله در آن باب خدمتی پسندیده کردست ویادکاری نفیس کذاشته وفقیه ابو القسم نیشابوری رحمه الله تاریخ نوبت همایون شاهنشاهی بپرداخته است ودر آن بر اندازهٔ وقوف ومجال خویش نه فراخور مآثر پادشاه قدم کزارده ودیکر بندکان بنظم ونثر آنچ ممکن شده است بجای آورده اند ودر آن بر قضیّت اخلاص خویش مبالغتها نموده اما آن کتب هواخواهان مخلص وبندکان یك دل خوانند واین مجموع نزدیك دوست ودشمن ومسلمان ومشرك ومعاهد وذمّی مقبول باشد وتا زبان پارسی میان مردمان متداولست بهیچ تاویل مهجور نکردد وبتقلّب احوال وتجدّد حوادث در آن نقصانی وتفاوتی صورت نه بندد چه در اصل وضع کان حکمت وکنج حصافتست وبدین لباس زیبا که بنده درو پوشانید جمالی کرفت که عالمیانرا بخویشتن مفتون کرداند ودر مدّتی اندك تمامی اقالیم زمین را بکیرد

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

واین اشارت صفت تصلّف دارد لکن چون تاملی رود وبر دیکر کتب پارسی که اعیان واکابر این حضرت عالی مدّ الله ظلالها وبسط جلالها کرده اند مقابله فرموده آید شناخته کردد که این ترجمه چکونه پرداخته شدست ودر انواع سخن قدرت تا چه حدّ بودست واکر این بنده یك کتاب را از پارسی بتازی یا از تازی بپارسی برد بدان تسوّق نجوید چه ذکر براعت او از آن سایر ترست که بدین معانی حاجت افتد وخواصّ وعوامّ را مواظبت او بر استفادت وتعلّم مقرّر کشته وکمال همّت او در فراهم آوردن اسباب سعادت واکتساب انواع هنر معلوم شده شعر

ولستُ اذا سما للمجد طرف ... اردّ نواظری دون السماك
فدهری مسعف والعمر غضّ ... ونفسی حُرّة والعرق ازاکی
ولیس مُهجتی الا شباب ... حُرمتُ به مزیّةَ ذی احتناك
علی ان الرهان (1) ابان شاوی ... اذا شأت الجذاع علی المذاکی (2)

اخر

زمانه ندارد به از من پسر ... نهانم چه دارد چو بد دختری

در جمله بدین خدمت بنده وبنده زاده را شرفی بزرك حاصل آمد وذکر آن بر روی روزکار مخلّد کشت وفرط اخلاص ونیك بندکی او جهانیانرا روشن شد ایزد تعالی خداوند عالم در دین ودنیا بنهایت همّت برساناد وتمامی بلاد شرق وغرب را بسایهٔ رایت منصور وظل چتر مبارك شاهنشاهی منوّر کناد وتشنکان امید را که در آفاق جهان منتظر احسان وعاطفت پادشاه بمانده اند از جام عدل ورافت ملکانه سیراب کناد انه القادر علیه والمتطوّل به

(1) Le man. 375 porte الزمان انار.
(2) Les deux derniers vers sont omis dans plusieurs manuscrits : dans d'autres ils sont altérés. J'ai suivi dans le dernier vers la leçon des manuscrits 379 et 380. Ce dernier est, en général, fort correct.

همت

تمّت الكليله والدمنه بحمد الله وحسن توفيقه والصلوة على محمّد وآله الطاهرين

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Quand le Brahme eut achevé ce chapitre, le roi garda le silence et ne lui proposa plus aucune nouvelle question. Alors le Brahme, reprenant la parole, dit : J'ai fait tout ce qui m'a été possible et tout ce dont je suis capable, pour répondre aux questions que m'a faites le roi, et je me suis acquitté en cela de ce que le devoir exigeoit de moi. J'espère maintenant une grâce du roi, c'est qu'il appliquera son esprit au contenu de ces divers chapitres : car les maximes excellentes de la sagesse ne manifestent toute leur beauté qu'au moyen de la méditation et de la réflexion ; et le profit qu'on doit tirer de l'expérience, c'est d'y puiser des avertissemens utiles. Par ce livre, on a connu combien le jugement et la prudence du roi l'emportent sur ceux des rois précédens ; la durée de la vie du roi s'est accrue de mille ans ; la supériorité de son esprit et la perfection de sa science ont été connues des habitans de l'univers, et le souvenir de son règne et de sa puissance est demeuré pour toujours imprimé dans la mémoire des siècles, et est parvenu dans tous les pays du monde et à toutes les parties de la terre. Puis il ajouta : *Vers.* Tant que la ceinture conservera une inclination pour (ceindre) les reins, puisses-tu être orné de la ceinture de la royauté !

Si, au moyen de ce livre, Dabschélim, dont le royaume ne consistoit qu'en quelques châteaux ruinés et cinq ou six landes pleines de halliers, et étoit fort inférieur à ce que possèdent, comme leur propriété, les serviteurs de la monarchie d'aujourd'hui (que sa durée soit sans fin !) ; si, dis-je, il a cependant obtenu une renommée durable que la longueur des siècles ne sauroit effacer, et qui sera toujours vivante et florissante chez toutes les nations, et au milieu de toutes les religions ; aujourd'hui que la préface de ce même livre a été décorée de l'éclat et de la beauté des titres glorieux de l'ornement et de la gloire du nom béni de notre monarque, *(Vers)* — L'honneur des monarques, l'héritier d'un illustre sultan, Bahram-schah, prince qui est la *kibla* des souverains les plus renommés, qui fait la gloire de la famille royale de Mahmoud, et auquel la race de Masoud doit tout son prix ; — aujourd'hui que, pour embellir ce même livre, on y a inséré une légère esquisse des vertus personnelles de ce prince sans pareil, qui est la plus brillante des merveilles de notre siècle, et la principale perle du collier de notre âge ; qu'on y a fait entrer quelques traits des grandes choses qui sont dues à la sagesse et au glaive impérial, et qui ont ajouté un nouvel ornement à la gloire de l'empire et de la religion, et perfectionné par leur éclat l'excellence du royaume et de la loi sainte ;

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

qu'à tout cela enfin on a joint une mention succincte des monumens de la grandeur de cette famille impériale, et des gestes glorieux des souverains, ancêtres du monarque actuel (que Dieu illumine leurs tombeaux!), souverains dont le ciel, qui par son mouvement précipité amène les destinées, se reconnoît l'esclave et le sujet soumis; en témoignage de quoi il a mis à son cou le collier et suspendu à son oreille l'anneau, marques de la servitude: princes dont les grâces et les bienfaits ont revêtu et orné, comme d'un manteau et d'une écharpe, la poitrine et l'épaule du temps qui étoit nu (avant eux). On peut s'imaginer avec quel empressement les hommes se porteront à la lecture de ce livre, et quelle sera l'inclination des habitans de l'univers pour cet ouvrage, à cause de l'accueil favorable dont l'a honoré la Cour très-élevée (que Dieu double son éclat!). La renommée de ce livre, associée désormais au nom et à la célébrité de cette dynastie puissante (que ses fondemens soient toujours inébranlables, et son édifice solide!), est assurée d'une durée éternelle et sans fin; elle ne fera qu'augmenter en beauté et en fraîcheur, jusqu'aux derniers jours de l'existence du monde; les révolutions de la sphère céleste et la malice du temps ne pourront point altérer sa pureté, et sa fraîcheur ne sauroit se faner et se flétrir. Si le Brahme Bidpai eût su que son travail devoit obtenir un jour une telle faveur, il s'en seroit trouvé extrêmement honoré; il auroit passé sa vie dans l'attente et le desir de jouir de ce bonheur, et d'être lui-même témoin de cette gloire et de cette illustration. Ne voyant point se réaliser pour lui cet espoir flatteur, il se seroit fait un devoir de dire ce qu'Abou-Nawas a exprimé ainsi: *Vers.* S'il m'est échappé jamais des paroles à la louange d'un homme autre que toi, c'étoit de toi que je voulois parler; Ou comme a dit un autre: *Vers.* S'il m'a fallu consacrer des vers au nom d'un autre que toi, tu es toi-même mon excuse, par l'excès de ta beauté (dont l'éloge est au-dessus de mes forces).

Grâces à Dieu, la renommée des grandes choses qui illustrent cet empire, est répandue et étendue par-tout, et son nom est célèbre en tous lieux. Les vers des poëtes qui ont chanté ses louanges, les publient, et les chroniques écrites par ses serviteurs qui nous ont précédés, en renferment le récit détaillé. Le Khodja Abou'lfadhl Baïhaki (à qui Dieu fasse miséricorde) lui a particulièrement rendu en ce genre un hommage agréable, et a laissé un monument précieux; et le docteur Abou'lkasem Nischabouri (à qui Dieu fasse miséricorde) a composé une histoire du règne auguste de notre monarque, et a traité ce sujet à proportion de ses connaissances et de ses talens, mais non comme auroient mérité de l'être les belles actions de sa Majesté. D'autres encore d'entre les serviteurs de cette cour ont écrit là-dessus, soit en vers, soit en prose, de la manière qu'ils ont pu le faire, et y ont consacré tous leurs efforts, comme l'exigeoit d'eux leur sincère

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

dévouement. Mais ces livres ne sont lus que par les amis sincères et les serviteurs fidèles de cet empire, tandis que ce livre-ci sera bien reçu des amis et des ennemis, des musulmans et des infidèles, des alliés et des tributaires. Tant que la langue Persane aura cours parmi les hommes, aucun prétexte ne le fera rejeter, et nulle des vicissitudes de la fortune et des révolutions des événemens ne pourra lui faire aucun tort, ni lui apporter le moindre dommage, parce que ce livre en lui-même, tel qu'il a été originairement composé, est une mine de sagesse et un trésor de prudence, et que par le vêtement magnifique dont je l'ai revêtu, il a acquis une beauté qui inspirera aux hommes une passion violente, et subjuguera en peu de temps tous les pays de l'univers. Peut-être semblera-t-il qu'il y a dans ce que je dis ici de la jactance; mais si l'on veut examiner avec attention les autres livres Persans, composés par les personnages les plus distingués de cette cour élevée (que Dieu dilate son ombre et étende sa gloire!), et les comparer à celui-ci, on connoîtra de quelle manière ce livre a été écrit, et jusqu'où va le talent de l'auteur en fait de style. Si le serviteur qui l'a composé, traduit des livres du persan en arabe, ou de l'arabe en persan, il n'a pas pour but en cela de faire valoir ses talens : car son mérite est trop généralement connu pour qu'il ait besoin de recourir à de tels moyens. tout le monde, grands et petits, sait avec quelle assiduité il s'est appliqué à l'étude et à acquérir de la science, et on connoît avec quelle noblesse de sentimens il a toujours travaillé à amasser des mérites pour la vie future, et à se procurer toute sorte de talens. *Vers.* Lorsque mon œil a élevé une fois ses regards vers la gloire, je ne les ramenerai pas au-dessous de l'Arcture, tandis que mon siècle me favorise, que ma vie est encore dans toute sa fraîcheur, que mon ame est libre, et que mon origine est pure. Le noble chameau qui m'emporte n'est autre chose qu'une jeunesse vigoureuse, qui ne me prive que des qualités propres à l'enfance; et cependant le gage que j'ai donné, a éloigné le terme de ma course, puisque le chameau de deux ans l'emporte sur celui de six ans (1). *Autre vers.* Le temps n'a pas un fils plus excellent que moi : pourquoi me tiendroit-il caché comme on cache une fille laide!

Au surplus, l'auteur de ce livre, serviteur et fils de serviteur (de cet empire), a reçu un grand honneur de l'hommage qu'il lui fait : la mémoire en sera éternelle, et la sincérité de son attachement et de son dévouement s'est montrée clairement par-là à tous les habitans de l'univers.

Daigne le Dieu très-haut accorder au maître de l'univers l'accomplis-

(1) Cela signifie, je pense : Je suis dans la fleur de la jeunesse, et je ne fais, pour ainsi dire, que de sortir de l'enfance; et cependant la réputation que j'ai acquise m'oblige à de plus grands efforts, pour ne pas rester au-dessous de moi-même, aujourd'hui que je n'ai plus déjà toute la vigueur de mes premières années.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

sement de tous ses desseins quant à la religion et aux choses du monde, illuminer tous les pays de l'orient et de l'occident en étendant sur eux l'ombre de ses étendards victorieux et de son pavillon béni impérial, et abreuver de la coupe de sa justice et de sa bonté royale les hommes altérés de la soif de l'espérance, qui sont dans les diverses contrées de l'univers, abattus et attendant les effets de sa bienfaisance et de sa faveur: car Dieu seul a le pouvoir de faire cela, et est le maître de réaliser ce vœu.

Fin du livre de Calila et Dimna. Actions de grâces à Dieu et à son assistance propice. Nous implorons ses faveurs pour Mahomet et sa sainte postérité.

On a vu que Hosaïn Vaëz Caschéfi avoit cru nécessaire de faire une nouvelle traduction Persane du livre de Calila, parce que celle de Nasr-allah n'étoit plus du goût des contemporains de Hosaïn, et que la multitude des mots Arabes recherchés, et le grand nombre de vers, de proverbes et de sentences écrites en arabe, dont Nasr-allah l'avoit ornée, rebutoit les lecteurs auxquels cette langue n'étoit pas assez familière. La nouvelle version Persane de Hosaïn, malgré son élégance, ou plutôt à cause de son élégance, a eu le même sort, et elle a subi dans l'Inde, sous le grand Mogol Acbar, une rédaction nouvelle, qui porte le titre de عیار دانش *Eyari danisch* ou le Parangon de la science, et qui sera l'objet d'une autre notice.

J'ai peu de chose à dire du traducteur Abou'Imaali Nasr-allah. On a vu tout ce qu'il dit de lui-même, tant dans sa préface que dans l'épilogue qu'il a mis à la fin de sa traduction. Un passage de Khondémir qui se lit dans le *Habib alseyar* حبیب السیر, à la fin de la vie du sultan Bahram-schah, ne nous apprend rien de plus, si ce n'est que Nasr-allah excelloit aussi dans la poésie. Voici ce que dit cet auteur :

وایضا از فصحای سخن ارای وشعرای بلاغت انتما نصر الله بن عبد الحمید بن ابی المعالی وسیّد حسن غزنوی معاصر بهرامشاه بودند ونصر الله کتاب کلیله ودمنه را بعبارتی که حالا در میان فرق برایا موجودست بنام نامی آن پادشاه عالیجاه در سلك تحریر کشیده

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Au nombre des bons écrivains les plus éloquens et des poëtes illustres, on compte parmi les contemporains de Bahram-schah, Nasr-allah, fils d'Abd-alhamid, fils d'Abou'lmaali, et Seïd Hasan Gaznévi. Nasr-allah a composé et dédié à cet illustre souverain le livre de Calila et Dimna, suivant la rédaction qui est aujourd'hui répandue parmi les hommes de toutes les classes.

Khondémir ou ses copistes ont altéré les noms de Nasr-allah : il falloit dire *Abou'lmaali Nasr-allah, fils de Mohammed, fils d'Abd-alhamid.*

Il n'est pas très-difficile de fixer à-peu-près l'époque à laquelle a écrit Nasr-allah. On voit par ce qu'il dit lui-même que Bahram-schah régnoit alors, et qu'à l'imitation de ses ancêtres il avoit porté la guerre dans l'Inde. Nasr-allah fait mention de cette expédition, dans un endroit de sa préface, où, après avoir parlé des victoires par lesquelles Bahram-schah a conquis l'empire étant encore fort jeune, il ajoute :

Man. n.° 375, fol. 4, recto.

وبر اثر آن اکر دیو فتنه در سرآل با حلیم جای یافت تا پای از حدّ
بندکی بیرون نهادند در تدارك کار ایشان رسوم لشکرکشی وآداب
سپاه آرایی از نوی تقدیم فرمود که روزنامهٔ سعادت باسم وصیت آن
مؤرّخ کشت وکارنامهٔ دولت بذکر محاسن آن جمال کرفت شعر

وما محا اثر العصیان صارمه وانما العارَ عن وجه الزمان محا

وبدین دو فتح با نام کی بفضل ایزد تعالی وفر دولت قاهره لا زالت ثابتة الاوتاد
راسیة الاطواد تیسیر پذیرفت نظام کارهای حضرت وناحیت بقرار
معهود ورسم مالوف باز رفت وبر قاعدهٔ درست وسنن راست اطراد
واستمرار یافت وتمامی مفسدان اطراف دم در کشیدند وسر بخط بندکی
آوردند ودلهای خواص وعوام ولشکری ورعیّت بر طاعت وعبودیّت
بیارامید ونفاذ اوامر ملکانه از همه وجوه حاصل آمد وحشمت ملك
وهیبت پادشاهی در ضمایر دوستان ودشمنان قرار کرفت وذکر آن در
آفاق واقطار عالم سایر ومبسوط کشت

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

A la suite de cela, si la famille de Ba-Halim a donné place dans sa tête au démon de la rebellion, en sorte que ces gens-là ont retiré le pied hors des limites de la dépendance, ce monarque s'est mis, pour remédier à ce désordre, à la tête de son armée, et s'est acquitté des devoirs d'un général, d'une telle manière, que la renommée et le bruit de ses triomphes sont devenus une époque célèbre dans le journal du bonheur, et que les annales de la bonne fortune ont été embellies par le récit de ses exploits. *Vers.* Ce ne sont pas les traces de la rebellion que son glaive a effacées; il a effacé de dessus le visage du siècle les traces de la honte.

Par ces deux victoires illustres, que lui ont procurées la bonté de Dieu et la majesté de cet empire triomphant (dont nous souhaitons que l'édifice soit toujours solide et les fondemens inébranlables), toutes les affaires tant de cette cour que de l'état, ont repris leur ordre et leur marche accoutumée, et ont continué à être administrées comme auparavant selon les principes de la justice et les lois de l'équité. Tous ceux qui troubloient les provinces, sont rentrés dans l'ordre et ont pris le parti de la soumission. Grands et petits, soldats et sujets, tous réunis dans l'obéissance et la subordination, ont joui de la tranquillité du cœur; par-tout les ordres du monarque ont été exécutés, le respect pour le souverain a été affermi dans l'esprit des amis et des ennemis, et le bruit de cette heureuse situation s'est répandu par toute la terre.

Au lieu de *Ba-Halim* باحليم quelques manuscrits portent بوحليم *Bou* ou *Abou-Halim* (1). Ce nom m'a d'abord embarrassé, parce que Mirkhond n'en fait aucune mention, ni dans l'histoire de la dynastie des Gaznévides, ni dans celle des Gourides. L'histoire des souverains de l'Indoustan par Férischtah, m'a appris de quel événement il s'agissoit dans ce passage de la préface de Nasr-allah. Cet historien, racontant les événemens du règne de Bahram-schah, après avoir fait mention de la traduction Persane du livre de Calila faite du temps de ce prince, et à lui dédiée (2), dit:

(1) *Ba-Halim* est indubitablement la même chose qu'*Aba* ou *Abou-Halim*. C'est ainsi qu'on dit *Bou-Aléwi* et *Ba-Aléwi* pour *Abou-Aléwi*, et *Bou-Saïdi* pour *Abou-Saïdi*. *Voyez* ma Chrestomathie Arabe, *t. II, p. 508, et t. III, p. 336.*

(2) Ferischtah qui parle, à cette occasion, du livre de Calila, attribue à Buzurdjmihr la traduction Pehlvie, et dit que la traduction Arabe fut faite du temps de Haroun alraschid, par Ebn-almokanna: tout cela, comme l'on voit, est fort peu exact. Il parle aussi de la traduction faite plus tard par Hosaïn Vaëz, sous le nom d'*Anvari Sohaïli*; mais il ne fait point mention en cet endroit de celle d'Abou'lfazl, intitulée *Eyari danisch*; il n'en parle que sous le règne d'Acbar.

Digitized by Google

سلطان بهرام شاه در ایام دولت خود چند نوبت بهندوستان رفته
بسی از متمردان وعاصیانرا کوشمالی داد ودر مرتبهٔ اول که بهندوستان
رسید محمّد با هلیم را که از جانب سلطان ارسلان شاه سپه سالار
لشکر لاهور بود ومصدر اعمال نا شایسته کردیده علم مخالفت افراشته
بود در بیست وهفتم رمضان سنه اثنی عشر وخمسمایه کرفته محبوس
ساخت وآخر از سر کناه او کذشته از بند بر آورد وباز بر نهج سابق
سپه سالار هندوستان کردانیده بجانب غزنین مراجعت نمود ومحمّد
با هلیم درغیبت سلطان قلعهٔ ناکور که در ولایت سوالك است ساخته
اهل وعیال ونبسهٔ خود را در آنجا کذاشت واز عرب وعجم وافغان
وخلج لشکر خوب بهم رسانیده بسیاری از کفّار سرکش را بر انداخت
بدین سبب غرور ونخوت او بالا شده داعیهٔ سلطنت وملك کیری نمود
وبهرام شاه این خبر شنیده نوبت دوم بهند آمد وآن کافر نعمت بی
نام ونشان یعنی محمّد با هلیم باده پسر که همه بر مسند امارت متمکّن
بودند بقصد مقابله ومقاتله باستقبال بهرام شاه شتافت ودر حوالی
ملتان تقارب طرفین روی داده جنکی که سپر فلك خمیده پشت مثل
آن کمتر مشاهده کرده بود بوقوع پیوست واثر کفر (1) بدان نعمت ظاهر
کشته صرصر هزیمت بر رایت محمّد با هلیم وزید ودر اثنای کریز باده
پسر واتباع بزمین جحجمه افتاده چنان فرو رفت که اثری از راکب
ومرکوب بیده (2) نشد انکاه سالار حسین بن ابراهیم علوی سپه سالار
آن حدود کردانیده مراجعت غزنین را وجه همّت ساخت ودر اواخر

(1) Lisez کفران نعمت : on lit dans Mirkhond شامت کفران نعمت.
(2) Lisez پیدا.

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

سلطنتش قطب الدین محمّد غوری که داماد وی بود در غزنه بحکم بهرام شاه مقتول کردید

Le sultan Bahram-schah (1), pendant la durée de son règne, ayant fait plusieurs expéditions dans l'Indoustan, punit beaucoup de révoltés et de rebelles. La première fois qu'il y entra, il prit, le 27 de ramadhan 1812, Mohammed Ba-Halim, qu'Arslan-schah avoit nommé général en chef de l'armée de Lahor, et qui, après avoir commis beaucoup d'actions criminelles, avoit levé l'étendard de la révolte. Bahram-schah le retint prisonnier, mais dans la suite il lui pardonna sa faute, lui rendit la liberté, et le nomma de nouveau général de l'Indoustan, comme il l'avoit été auparavant; après quoi, le sultan retourna à Gazna. Pendant son absence, Mohammed Ba-Halim ayant fait construire la forteresse de Nagor, qui est dans la province de Sawalik, y laissa sa famille, ses enfans et ses petits-enfans; puis ayant rassemblé une bonne armée d'Arabes, de Persans, d'Afgans et de Kholdjes, il subjugua un grand nombre d'infidèles qui n'étoient point soumis. Enivré de ces exploits, il aspira à l'indépendance et prit le titre de roi. Bahram-schah l'ayant appris, entra une seconde fois dans l'Inde : alors cet ingrat sans nom et sans origine, je veux dire Mohammed Ba-Halim, marcha à sa rencontre avec dix fils, qui tous avoient le rang d'émirs, dans l'intention de lui tenir tête, et de lui livrer bataille. La rencontre des deux armées eut lieu près de Moultan, et il y eut un combat tel, que la voûte du ciel en a peu vu de semblables: l'ingratitude recevant sa juste récompense, le vent de la défaite souffla sur les étendards de Mohammed Ba-Halim. Comme il fuyoit avec ses dix fils et ses gens, il tomba dans des terres marécageuses, où il périt sans qu'il restât aucune trace des chevaux ni de ceux qui les montoient. Alors Bahram-schah ayant donné le commandement en chef des troupes de l'Inde au général Hosaïn fils d'Ibrahim Aléwi, retourna à Gazna. Sur la fin de son règne, Bahram-schah fit tuer à Gazna Kotb-eddin Mohammed Gouri, qui étoit son gendre.

(1) Ce passage se trouve dans l'Histoire de l'Indoustan d'Alex. Dow, *t. I, p. 136;* mais ce traducteur a tellement altéré les noms, qu'on les reconnoît à peine. Il écrit *Byram shaw, Arsilla shaw, Balin,* pour *Bahram-schah, Arslan-schah, Ba-Halim.* Une faute plus grave, c'est qu'il traduit ainsi la fin de ce passage : *He (Byram shaw) soon after publicly executed Cuttub al Dien Mahummud of Ghor, who was son-in-law to Mahummud Balin.*

Il fait dire ainsi à Férischtah, ce que cet historien ne dit point, que Kotb-eddin étoit gendre de Ba-Halim, et qu'il fut tué aussitôt après le retour de Bahram-schah. Férischtah, au contraire, place la mort de Kotb-eddin vers la fin du règne de Bahram-schah, et nous savons par Abou'lféda (*Annal. Musl.* t. III, p. 521), que ce même Kotb-eddin étoit gendre de Bahram-schah : c'est aussi ce que dit Férischtah.

Quoique

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Quoique le nom de *Ba-Halim* soit écrit dans Férischtah par un *hé* ه et dans les manuscrits de la version de Nasr-allah par un *ha* ح, on ne peut douter que ce ne soit le même nom. Férischtah ne donne point la date précise de la seconde victoire de Bahram-schah sur Mohammed Ba-Halim; mais la première étant de l'année 512, on peut placer la seconde expédition de ce prince entre 515 et 520; et cela revient à ce que dit Fraser, qui, sans indiquer aucune autorité, assure que le livre de Calila fut traduit par Nasr-allah en l'année 515.

Observons, en passant, que Bahram-schah, dont Nasr-allah fait un si magnifique éloge, ne dut le trône qu'aux secours qu'il obtint de Sandjar, dont les troupes prirent Gazna, et pillèrent le trésor des Gaznévides; et que, pour obtenir la couronne, il fut obligé de l'avilir, en se reconnoissant vassal des Seldjoukides; enfin qu'il ne s'en assura la possession que par le meurtre de son frère Arslan-schah : nouvel exemple de la confiance que doivent inspirer les éloges exagérés, prodigués par la flatterie aux princes assez aveugles pour y attacher quelque prix.

La traduction de Nasr-allah n'a sans doute pas été mise en oubli dans l'orient, malgré l'élégance de celle de Hosaïn Vaëz. Le nombre d'exemplaires que j'en ai eu sous les yeux pour rédiger cette notice, semble prouver qu'elle est encore assez répandue dans les pays où l'on parle persan; et l'on voit par la préface du عیار دانش *Eyari danisch*, qu'Abou'l-fazl, en retouchant la version de Hosaïn Vaëz, a aussi fait usage de celle de Nasr-allah. Fraser possédoit un exemplaire de cette version de Nasr-allah, comme on le voit par le catalogue de ses manuscrits Orientaux. Il est étonnant que H. A. Schultens, dans sa préface du fragment du texte Arabe du livre de Calila qu'il a publié sous ce titre, *Pars versionis arabicæ libri Colaïla wa Dimna*, ait paru douter que cette version Persane se fût conservée jusqu'aujourd'hui.

Je dois maintenant dire un mot de chacun des manuscrits de la version d'Abou'lmaali Nasr-allah, dont je me suis servi pour rédiger cette Notice.

Digitized by Google

FABLES, DE BIDPAI, en Persan.

Le manuscrit 375 que j'ai suivi de préférence pour les textes que j'ai rapportés, me paroît très-bon. Il ne porte aucune date, mais je le crois du sixième ou au plus tard du septième siècle de l'hégire.

Le manuscrit 376, rapporté du Levant par Vansleb, a été écrit à Bagdad, en l'année 678 de l'hégire [1279-80 de J. C.]; il est orné de figures.

Le manuscrit 377 est pareillement enrichi de figures : on n'y trouve ni l'époque à laquelle il a été écrit, ni le nom de l'écrivain. Je ne le crois pas fort ancien.

Le manuscrit 379 a appartenu à Melchisédech Thévenot; il a été écrit en 718 de l'hégire [1318-9 de J. C.]. Il n'a point de figures.

Le manuscrit 380 a appartenu à Chrétien *Ravius* ou Rau, dont on lit le nom sur un des premiers feuillets. Il a passé ensuite dans la bibliothèque de Gilbert Gaulmin, si l'on doit en croire le catalogue imprimé des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. J'en doute cependant, parce que je n'y aperçois nulle part ni le nom de ce savant, ni son écriture. Ce manuscrit porte la date de l'an 664 de l'hégire [1265-6 de J. C.].

Le manuscrit 385, de très-petit format, a appartenu à Melchisédech Thévenot : il est orné de figures, et porte la date de l'an 718 de l'hégire [1318-9 de J. C.].

Le manuscrit de M. Jouannin est très-bon; il est sans figures. Il a été restauré en plusieurs endroits, pour remplacer des feuillets qui s'étoient perdus. Il a été écrit en l'année 616 [1219-20 de J. C.]. Les vers Arabes y sont écrits en encre rouge, et presque toujours avec les voyelles. Ce manuscrit et les manuscrits 375 et 380 de la Bibliothèque du Roi, sont ceux auxquels j'accorderois la préférence, si je voulois donner une édition de cette ancienne traduction des fables de Bidpai.

Comme j'ai souvent parlé, dans cette Notice, de l'*Anvari Sohaïli*, je ne puis me dispenser de corriger une méprise très-grave, échappée à l'auteur de la Bibliothèque Orientale. D'Herbelot, au mot *Anuar Sohaïli*, s'exprime ainsi : « *Anuar Sohaïli*, les

Digitized by Google

» Lumières de Canopus. C'est le titre d'un livre fort connu dans » tout l'Orient, que Hassan ben-Sohaïl, vizir du khalife Almamon, traduisit du persan en arabe; c'est pourquoi il lui donna » son nom; car Sohaïl, en arabe, signifie *Canopus.* » Je ne transcris point le reste de cet article, qni n'est qu'une suite d'erreurs, faciles à corriger d'après les détails dans lesquels je suis entré dans cette Notice et dans plusieurs autres; mais je crois nécessaire de faire remarquer que le titre d'*Anvari Sohaïli* appartient uniquement à la traduction Persane faite par Hosaïn Vaëz Caschéfi, vers l'an 900 de l'hégire; que jusque-là ce livre, tant dans la traduction Arabe d'Abd-allah ben-almokaffa que dans la version Persane d'Abou'lmaali Nasr-allah, et vraisemblablement dans celle de Roudéghi, n'avoit porté d'autre titre que celui de *Livre de Calila et Dimna.* J'ajoute que Hosaïn Vaëz intitula sa traduction *Anvari Sohaïli*, parce qu'il la fit par l'ordre de l'émir *Scheïkh Ahmed Sohaïli,* vizir du sultan Abou'lgazi Hosaïn Behadurkhan, descendant de Tamerlan. On peut voir un abrégé de la vie de ce sultan dans le tome IV des *Notices et Extraits des manuscrits.* Dauletschah, dans son Histoire des poëtes Persans, parle aussi du vizir Sohaïli, dont il étoit contemporain; comme il ne fait aucune mention de la traduction du livre de Calila, faite par Hosaïn Vaëz, et dédiée à ce vizir, il est vraisemblable qu'elle n'existoit point encore quand Dauletschah écrivoit son Histoire des poëtes Persans.

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Pag. 261 et suiv.

Ibid. p. 248.

Au reste l'erreur de d'Herbelot que je corrige ici, vient, suivant toute apparence, de quelque ressemblance entre le nom de *Sohaïli* et celui de *Sahal ben-Haroun*, qui est auteur d'un ouvrage fait à l'imitation du livre de Calila, et à qui, par cette raison, on a mal à propos attribué une traduction Arabe de ce même livre. J'ai déjà dit ailleurs un mot de cela, mais je crois utile de revenir ici sur cet objet, et de faire connoître l'article de la bibliothèque de Hadji Khalfa, qui, mal entendu, a donné lieu à beaucoup de méprises. Je le donnerai donc en original avec ma traduction et quelques observations, dans l'*Appendix* de cette Notice, sous le n.° V.

Not. et Ext. des manuscr. t. IX, 1.re par. p. 436.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

APPENDIX

À LA NOTICE PRÉCÉDENTE.

N.° I.er

EXTRAIT du Schah-namèh, concernant la Mission de Barzouyèh dans l'Inde, et le Livre de Calila (1).

داستان آوردن کلیله از هند نزد انوشیروان ۞

سرامد کنون بر من این داستان که بشنیدم از گفتهٔ باستان
نکه کن که شاداب برزین چه گفت بدانکه که بگشاد راز از نهفت
بگاه شهنشاه نوشین روان که نامش بماندست دایم جوان
زهر دانشی موبدان خواستی که درگاه ازیشان بیاراستی
بزشک وسخن گو وکنداوران گزارنده وآزموده سران

(1) Je donne le texte de ce morceau du *Schah-namèh*, d'après quatre manuscrits; savoir, le manuscrit Persan de la Bibliothèque du Roi, ancien fonds, n.° 229; le manuscrit de la même Bibliothèque, fonds de Bruix, n.° 38; un manuscrit apporté de Perse, il y a quelques années, par M. Jouannin, et qui lui appartient; enfin, un très-beau manuscrit, appartenant à M. A***, qui a bien voulu me le communiquer. Je ne me suis attaché à aucun de ces manuscrits exclusivement: lorsqu'ils offroient des variantes, ce qui est très-fréquent, j'ai adopté la leçon qui m'a paru mériter la préférence. Dans les notes que j'ai jointes à ma traduction, j'ai quelquefois indiqué les variantes. Relativement à l'état où se trouve aujourd'hui le texte du *Schah-namèh*, et aux variations sans nombre qu'offrent les manuscrits de ce poëme, on peut consulter la notice que j'ai donnée du second tome des Mines de l'Orient, dans le Magasin encyclopédique, année 1813, *t. IV, p. 203 et suiv.*, et la préface mise à la tête du premier tome du *Schah-namèh*, imprimé à Calcutta, en 1811.

Dans le Catalogue des manuscrits Orientaux de la bibliothèque Bodléyenne, Barzouyèh est nommé *fils d'Azdahar* بن ازدهر. Voyez *Bibl. Bodl. cod. manuscr. Or. Catal.; cod. man. Arab. n.° 356*, p. 98, *et n.° 388*, p. 105.

Digitized by Google

ابا هر یکی نامور مهتری کجا هر سرپرا بدی افسری
بزشکی سراینده برزوی بود به پیری رسیده سخنکوی بود
زهر دانشی داشتی بهرهٔ بهر بهرهٔ در جهان شهرهٔ
چنان بد که روزی بهنکام بار بیامد بر نامور شهریار
چنین کفت کای شاه دانش پذیر پژوهنده ویافته یادکیر
من امروز در دفتر هندوان همی بنکریدم بروشنروان
نبشته چنین بد که بر کوه هند کیاهیست رخشان چو روی پرند
که آنرا چو کرد آورد رهنمای بیامیزد ودانش آرد بجای
چو بر مرده بپراکنی بیکمان سخنکوی کردد هم اندر زمان
کنون من بدستوری شهریا به پیمایم این راه دشخوار خوار
بسی دانشی رهنمای آورم مکر کین شکفتی بجای آورم
تن مرده کر زنده کردد رواست که نوشین روان بر جهان پادشاست
بدو کفت شاه این نشاید بدن مکر کآزمون را بباید شدن
ببر نامهٔ من بر شاه هند نکر تا که باشد بت آرای سند
بدین کار با خویشتن یار خواه همان یاری از بخت بیدار خواه
اکر تو شکفتی شوی در جهان کزین کفته رمزی بود در نهان
ببر هر چه باید بنزدیک رای کزو بایدت بیکمان رهنمای
در کنج بکشاد نوشین روان زبزمی که بد جامهٔ پهلوان
ودینار ودیبا وخز وحریر زمهر وزافسر زمشك وعبیر
شتروار سیصد بیاراست شاه فرستاده برخاست از بارکاه
بیامد بر رای ونامه بداد سر بارها پیش او بر کشاد
چو برخواند آن نامهٔ شاه رای بدو کفت ای پیر پاکیزه رای

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

زکسری مرا هیچ بخشید نیست تن ولشکر وپادشاهی یکیست
زداد وزاورنک واز فرشاه وزآن روشنی بخت وآن دستکاه
نباشد شکفت از جهاندار پاك اکر مردکانرا برآرد زخاك
برهمن بکوه اندرون هرکه هست همه پیش تو است چون زیر دست
بت آرای فرخنده دستور من هم از کنج پرمایه کنجور من
بد وتیك هندوستان پیش تست بزرکی مرا درکم وبیش تست
بیاراستندش بنزدیك رای یکی نامور چون ببایست جای
فرستاد از افکندن وخوردنی همان پوشش نغز وکستردنی
برفت آنشب ورای زد با ردان بزرکان قنوج وهم بخردان
چو برزد سر از کوه رخشنده روز پدید آمد آن شمع کیتی فروز
بزشکان داننده را خواند رای کسی کو بدانش بدی رهنمای
چو برزوی بنهاد سر سوی کوه برفتند با او بزشکان کروه
پیاده همه کوهساران بپای به پیمود با دانشی رهنمای
کیاها زخشك وزتر برکزید زپژمرده وهر چه رخشنده دید
زهر کونه سوده از خشك وتر همی برپراکند بر مرده بر
همی مرده زنده نکشت از کیا همانا که سست آمد آن کیمیا
همه کوه سپردند یکیك بپای بر از رنج شان هم نیامد بجای
بدانست کآن کار آن پادشاست که زندست جاوید وفرمان رواست
دلش کشت سوزان زتشویر شاه هم از نامداران هم از رنج راه
وزآن خواسته نیز کآورده بود زکفتار بیهوده آزرده بود
زکار نبشته شد او تنکدل که آن مرد بی دانش سنکدل
چرا خیره بر باد چیزی نبشت که بار آرد آن رنج کفتار زشت

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

چنین کفت از آن پس بدان بخردان — که ای کار دیده ستوده ردان
که دانید داناتر از خویشتن — کجا سر بر افرازد از انجمن
بپاسخ شدند انجمن هم سخن — که داننده پیرپست ایدر کهن
بسال وخرد او زما مهترست — بدانش زهر مهتری بهترست
چنین کفت برزوی با مهتران — که ای نامداران روشنروان
برین رنجها بر فزونی کنید — مرا سوی او رهنمونی کنید
مکر کان سخنکوی دانای پیر — بدین کار باشد مرا دستکیر
ببردند برزوی را نزد اوی — پر اندیشه دل سر پر از کفت وکوی
چو نزدیک او شد سخنکوی مرد — همه رنجها پیش او یاد کرد
برو پیر دانا سخن برکشاد — زهر دانشی پیش او کرد یاد
که ما در نبشته همین یافتیم — بدین آرزو نیز بشتافتیم
چو زان رنجها بر نیاید پدید — ببایست ناچار دیکر شنید
کیا چون سخن دان ودانا چوکوه — که باشد همه ساله دور از کروه
تن مرده چون مرد بی دانشست — که نادان بهر جای بی رامشست
بدانش بود بیکمان زنده مرد — چو دانش نباشد بکردش مکرد
چو مردم زدانایی آمد ستوه — کیاه چون کلیلست ودانش چوکوه
کتابی بدانش نماینده راه — بیابی همانا تو در کنج شاه
چو بشنید برزو از آن شاد کشت — همه رنج بر چشم او باد کشت
برو آفرین کرد وشد نزد شاه — بکردار آتش به پیمود راه
بیامد نیایش کنان پیش رای — که تا هند باشد تو باشی بجای
کتابیست ای شاه کسترده کام — که آنرا بهندی کلیله است نام
بمهرست با ارج در کنج شاه — برای وبدانش نماینده راه

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

بکنجور فرمان دهد تا زکنج بیارد بمن کر ندارد برنج
دژم کشت از آن آرزو جان رای بجنبید بر خویشتن بر زجای
ببرزوی کفت این کس از ما نجست نه اکنون نه از روزکار نخست
ولیکن جهاندار نوشین روان اکر تن بخواهد زما یا روان
نداریم زو باز چیزی که هست اکر سر فرازست اکر زیر دست
ولیکن نخوانی مکر پیش ما بدان تا روان بد اندیش ما
نکوید بدل کان نبشتست کس بخوان وبدان وبه بین پیش وپس
بدو کفت برزوی کای شهریار نداریم فزون زانکه کویی بدار
کلیله بیاورد کنجور رای همی بود برزوی با رهنمای
هر آن درکه از نامه برخواندی همه روز بر دل همی راندی
زمانی فزون زانکه بودیش یاد نه برخواندی نیز تا بامداد
چو زو نامه رفتی بشاه جهان دری از کلیله نبشتی نهان
بدین چاره تا نامهٔ هندوان بیاورد بنزدیك نوشین روان
همی بود شادان دل وتن درست بدانش همی جان روشن بشست
بدین کونه تا پاسخ نامه دید که دریای دانش برما رسید
از ایوان بیامد بنزدیك رای بدستوری باز کشتن بجای
چو بکشاد لب رای بنواختش یکی خلعت هندوی ساختش
دو یاره بهاکیر ودو کوشوار یکی طوق پر کوهر شاهوار
همان شاره هندی همان تیغ هند همه روی آهن سراسر پرند
بیامد زقنوج برزوی شاد بسی دانش نو کرفته بیاد
زره چون رسید اندر آن بارکاه نیایش کنان رفت نزدیك شاه
بکفت آنچه از رای دید وشنید بجای کپا دانش آمد پدید

بدو

بدو گفت شاه ای پسندیده مرد کلیله روان مرا زنده کرد
تو اکنون زگنجور بستان کلید زچیزی که خواهی بباید گزید
بیامد خرد یافته سوی گنج بگنجور ننمود بسیار رنج
درم بود وگوهر بچپ وبراست جز از جامهٔ شاه چیزی نخواست
گرانمایه دستی بپوشید ورفت بدرگاه کسری خرامید وتفت
چو آمد بنزدیك تختش فراز برو آفرین کرد وبردش نماز
چنین گفت برزوی را شهریار که بی بدره وگوهر شاهوار
چرا رفتی ای رنج دیده زگنج کسی را سزد گنج کو دید رنج
چنین داد برزوی پاسخ بشاه که ای تاج تو برتر از چرخ وماه
هر آن کس که او پوشش شاه یافت بجخت وتخت مهی راه یافت
دگر آنکه با جامهٔ شاهوار به بیند مرا مرد نا سازگار
دل بد سگالان شود تار وتنك بماند رخ دوست با آب ورنك
یکی آرزو خواهم از شهریار که ماند زمن در جهان یادگار
چو بنویسد این نامه بوزرجمهر گشاید برین رنج برزوی چهر
نخستین در از من کند یادگار بفرمان پیروزگر شهریار
بدان تا پس از مرك من در جهان بخوانند ورنجم نگردد نهان
بدو گفت شاه این بزرك آرزوست نه اندازهٔ مرد ازرم جوست
ولیکن برنج تو اندرخورست سخن گرچه از پایکه برترست
نویسندهٔ نامهٔ خسروی نوشت آنزمان خط بر پهلوی
ببوزرجمهر آن زمان شاه گفت که این آرزو را نباید نهفت
نویسنده از کلك چون خامه کرد زبرزوی در سر یکی نامه کرد
نبشتند بر نامهٔ خسروی نبد آن زمان خط بجز پهلوی

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

همیدون نکه داشت در کنج شاه برو ناسزا کس نکردی نگاه
چنین تا بتازی سخن راندند از آن پهلوانی همی خواندند
چو مامون جهان روشن وتازه کرد خور وماه بر دیگر اندازه کرد
دل موبدان داشت ورای کیان ببسته بهر دانشی بر میان
کلیله بتازی شد از پهلوی بدین سان که اکنون همی بشنوی
بتازی همی بود تا گاه نصر بدانکه که شد بر جهان شاه عصر
گرانمایه بو الفضل دستور اوی که اندر سخن بود گنجور اوی
بفرمود تا پارسی ودری بگفتند وکوتاه شد داوری
وزان پس نوشتن چو رای آمدش برو بر خرد رهنمای آمدش
همی خواست از آشکار ونهان کزو یادگاری بود در جهان
گزارنده را پیش بنشاندند همه نامه بر رودکی خواندند
به پیوست گویا پراکنده را بسفت اینچنین در آگنده را
بر انکو سخن داند آرایش است چو ابله بود جای بخشایش است
حدیث پراکنده بپرآکند چو پیوسته شد مغز وجان آکند
جهاندار تا جاودان زنده باد زمان وزمین پیش او بنده باد

Digitized by Google

N.° II.

TRADUCTION du morceau précédent du Schah-namèh.

Le livre de Calila est apporté de l'Inde à Nouschiréwan.

Il est temps maintenant que je raconte cette histoire que j'ai recueillie des discours de mes devanciers. Prêtez donc attention à ce qu'a rapporté Schadab-bourzin (1), alors qu'il mit au grand jour ce qui auparavant étoit caché.

Au temps de Nouschiréwan, roi dont la renommée a toujours conservé son premier éclat, ce prince interrogeoit sur toute sorte de sciences les mobeds dont il avoit orné sa cour. Parmi eux étoient des médecins, des orateurs, des philosophes, des chefs remplis de prudence (2) et expérimentés. Il y avoit un homme illustre, supérieur en mérite (3), digne, aux yeux de chacun d'eux, d'être considéré comme une couronne dont il n'étoit personne qui ne se fît honneur : c'étoit (4) un médecin, un habile musicien (5), nommé Barzouï ; il étoit vieux et fort éloquent ; il possédoit des connoissances dans toutes les sciences, et jouissoit, dans tous les genres, d'une grande renommée dans le monde. Un jour, au mo-

(1) Suivant une autre leçon شادان برزين *Schadan-bourzin.*

(2) La signification que je donne ici au mot كزارنده, ne se trouve ni dans Castell, ni dans Meninski, mais elle est autorisée par le *Farhang schoouri,* qui rend le verbe كزاريدن en turc, par تمييز وتشخيص ايلمك.

(3) ابا est fréquemment employé dans le Schah-namèh pour با, comme l'observe l'auteur du *Farhang schoouri,* qui cite pour exemples ce distique :

ابا شهرياران لشكر شكن
چها باخت اين روزكار كهن

et cet autre :

روم خيمه بر طرف جيحون زنم
ابا دشمنان دست در خون زنم

(4) كجا est ici synonyme de كه : il est employé assez souvent dans ce sens, comme l'observe l'auteur du *Farhang schoouri,* qui justifie cette observation par les exemples suivans :

سر نامه كرد آفرين خداى
كجا هست وباشد هميشه بجاى

برادرت چندان برادر بود
كجا مر ترا بر سر افسر بود

دلم چون نامهٔ پر رنج ودردست
كجا عنوان او اين روى زردست

كجا s'emploie aussi pour چه, comme dans cet exemple :

بنزد سياوش خراميد زود
بر او بر شمرد آن كجا رفته بود

(5) Les quatre manuscrits d'après lesquels je donne le texte de ce morceau, portent tous سرايندهٔ, ce qui ne signifie rien autre chose que *canens, modulans, canendo recitans :* je n'ai point dû changer cette leçon, qui cependant me paroît suspecte.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

ment où le roi donnoit audience, Barzouï se présenta devant cet illustre monarque, et lui parla ainsi: O roi ami de la science, qui recherches l'instruction et conserves fidèlement le souvenir des connoissances acquises, j'ai jeté aujourd'hui les regards, avec un esprit éclairé, sur un livre des Indiens; j'y ai trouvé écrit que sur les montagnes de l'Inde il y a une herbe, brillante comme la lame d'une épée (1); que si un guide va la cueillir et en fait une mixtion, en employant les principes de la science, et qu'ensuite on la jette sur un mort, le mort recouvre infailliblement l'usage de la parole au même instant. Maintenant, avec la permission du roi, je ferai ce voyage pénible et rebutant; je prendrai pour guide une grande masse de science; peut-être serai-je assez heureux pour réaliser ce prodige. Il ne seroit pas surprenant qu'un corps mort recouvrât la vie, puisque le monde a pour roi Nouschiréwan (2). Le roi lui répondit : Il n'est pas vraisemblable que cela arrive, mais peut-être convient-il d'en faire l'épreuve. Porte une lettre de ma part au souverain de l'Inde : dirige tes regards par-tout où s'étend la région idolâtre du Sind (3) ; associe-toi un compagnon qui t'aide dans cette entreprise; demande aussi le secours de la bonne fortune, si tu veux être un prodige dans le monde (4). Il est vraisemblable que cette parole renferme un sens énigmatique: porte, pour l'offrir au raja, tout ce qui est nécessaire ; car il n'y a aucun doute que tu n'aies besoin d'obtenir de lui un guide. Alors Nouschiréwan ouvrit la porte de son trésor; il fit charger trois cents chameaux d'étoffes de poil de chèvre (5), qui étoient le vêtement des braves, de pièces d'or, de brocard, d'étoffes de soie et de filosèle, de bagues, de couronnes (6), de musc et d'ambre.

(1) Au lieu de چو روی پرند, on lit dans un des quatre manuscrits چو چینی پرند *comme un glaive de la Chine;* et dans un autre, چو رومی پرند *comme un glaive Grec.* Le mot پرند signifie proprement *la surface brillante et comme moirée d'une épée:* il veut dire aussi *une étoffe de soie unie.*

(2) *Nouschiréwan* ou *Nouschin-réwan* signifie *ame douce, agréable.*

(3) Le sens de ce dernier vers me paroît incertain. Le mot بت آرای est employé plus loin, comme épithète, en parlant du ministre du souverain Indien. Dans un des manuscrits que j'ai comparés, ce vers se lit ainsi:

ببر نامهٔ من سوی رای هند
نکرکت بود چاره ارای هند

Porte, de ma part, une lettre au raja de l'Inde: tâche que (celui qui est) l'ornement de l'Inde te prête secours. Je crois que cette leçon est une interpolation.

(4) A la lettre, *si tu es un prodige dans le monde.* Je ne comprends pas bien le sens de ce vers. Je ne trouve aucune variante dans les manuscrits. Je soupçonne cependant qu'il faut lire مکر au lieu de اکر, c'est-à-dire, *il pourroit arriver que tu devinsses toi-même (par ta sotte crédulité) l'étonnement de l'univers;* ou bien اکرنه au lieu de اکرتو, c'est-à-dire, *autrement tu deviendras toi-même &c.*

(5) Au lieu de زبزمی que portent les quatre manuscrits, j'ai supposé qu'il faut lire زبزموی. Peut-être بزمی est-il le nom d'une étoffe inconnue aux auteurs de dictionnaires.

(6) Au lieu de زافسر *de couronnes*, on lit dans un manuscrit زاکسون *de satin noir;* mais la mention de cette étoffe seroit déplacée ici.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

L'envoyé quitta la cour de Perse ; et étant arrivé auprès du raja, il lui remit la lettre du roi, et développa devant lui les présens dont il étoit chargé. Lorsque le raja eut pris lecture de la lettre du roi, il dit à l'envoyé : Vieillard sage et prudent, je n'ai pas besoin que le roi me fasse présent de rien ; la personne, l'armée, le royaume, tout est un entre nous. Avec une telle justice, un tel trône, une telle majesté royale, l'éclat d'une telle fortune, une telle puissance, il ne seroit pas surprenant qu'un monarque aussi pur tirât les morts de la poussière. Tous les brahmanes qui habitent dans les montagnes, sont devant toi comme tes sujets (1), ainsi que mon ministre fortuné, l'ornement de notre culte (2), et mon trésorier qui est lui-même un riche trésor. Tout ce que renferme l'Indoustan, de bon et de mauvais, est à tes ordres ; tout ce qui fait ma grandeur, le fort comme le foible, est à toi.

Alors on disposa pour Barzouï, auprès du raja, un appartement distingué, comme il convenoit. Le raja lui envoya des tapis, des mets, des vêtemens recherchés et des matelas (3). Il s'en alla ensuite et passa toute la nuit à délibérer avec les docteurs, les grands de Cannoudj, et les sages. Dès que le jour éclatant commença à paroître de derrière la montagne, et que le flambeau qui éclaire le monde se montra sur l'horizon, le raja manda les médecins les plus distingués par leur science, cherchant parmi eux quelqu'un qui, par ses connoissances, pût servir de guide. Quand Barzouï se mit en marche pour se rendre à la montagne, une troupe de médecins l'accompagna. Barzouï parcourut à pied toutes les montagnes, ayant la science pour guide. Il choisit des herbes tant sèches que fraîches, de celles qui étoient fanées comme de celles qui avoient tout leur éclat. Ayant mis en poudre les unes et les autres, il en répandit la poussière

(1) Ce vers diffère extrêmement dans les quatre manuscrits. J'ai suivi la leçon du manuscrit de M. Jouannin. Dans le manuscrit n.° 229, on lit همه جمله باشد ترا زیر دست ce qui donne le même sens; mais je ne pense pas que le poëte eût dit همه جمله, ce qui présente un pléonasme ridicule. Le manuscrit de M. A** porte همی رای دارد بتو زیر دست, c'est-à-dire, *le raja te les soumet comme tes sujets;* car je ne pense pas que le mot رای puisse être pris ici dans un autre sens; mais cette leçon où le raja semble parler de lui-même à la troisième personne, ne se lie pas avec le distique suivant où il s'exprime par le pronom ou adjectif possessif de la première personne, en disant دستور من *mon ministre*, کنجور من *mon trésorier*. Enfin dans le manuscrit de Bruix on lit یکی دارد آن رای واین نادرست, ce qui ne présente aucun sens.

(2) A la lettre, *qui orne les idoles.* Peut-être le mot بت ارای est-il ici le nom propre du ministre; cependant je suis plus porté à croire que c'est une épithète qui signifie *l'ornement de la religion*, à-peu-près comme chez les Musulmans, les surnoms de بهاء الدین *la splendeur de la religion*, زین الدین *l'ornement de la religion.*

(3) De même que les infinitifs خوردن et گستردن, sont employés pour signifier *ce que l'on mange*, et *ce qu'on étend par terre* pour se coucher, l'infinitif افکندن doit signifier *ce que l'on jette par terre* pour marcher dessus, comme tapis, nattes, &c.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

sur un mort; mais le mort ne fut point rendu à la vie par la vertu de ces herbes; il sembla que ce remède souverain avoit perdu son efficacité. En vain Barzouï et ceux qui l'accompagnoient parcoururent à pied, l'une après l'autre, toutes les montagnes; leur fatigue demeura sans fruit. Barzouï reconnut alors qu'un tel prodige ne peut être l'ouvrage d'aucun autre que de ce roi dont la vie est éternelle et la puissance sans bornes; son cœur devint brûlant en pensant à la honte dont il seroit couvert devant le roi et devant les grands, et aux fatigues du voyage qu'il avoit entrepris. Il pensoit aussi avec regret aux riches présens qu'il avoit apportés, et aux discours qu'il avoit tenus, et qui restoient sans effet. Ce qu'il avoit trouvé écrit dans un livre, étoit pour lui un sujet d'angoisses. Pourquoi, se disoit-il, cet homme ignorant et au cœur de pierre a-t-il étourdiment écrit ainsi une chose qui n'est fondée que sur le vent, de sorte que ses discours vains ont eu pour fruit tant de peine et de fatigue! Ensuite il adressa la parole aux sages qui l'accompagnoient, et leur dit: Hommes instruits par l'expérience, docteurs recommandables, connoissez-vous un homme plus savant que vous tous! Quel est-il, et dans quel lieu sa tête s'élève-t-elle au-dessus de la multitude! Ils répondirent tous d'un commun accord: Il y a dans ce pays un savant vieillard, d'un âge très-avancé; il nous surpasse tous par le nombre des années et par la sagesse; par la science il l'emporte sur tous les hommes distingués. Barzouï reprit et dit à ces personnages illustres: Hommes renommés et d'un esprit éclairé, veuillez encore ajouter aux peines que déjà vous vous êtes données, et daignez diriger mes pas vers lui. Peut-être ce vieillard éloquent et savant pourra-t-il m'assister dans cette affaire. Ils conduisirent donc vers ce vieillard Barzouï dont le cœur étoit agité de différentes pensées, et la tête remplie des divers propos qu'il avoit entendus. Lorsque cet homme éloquent fut près de lui, Barzouï lui exposa toutes les fatigues qu'il avoit éprouvées. Alors le savant vieillard, ouvrant la bouche, développa devant lui toute sorte de sciences. Nous aussi, lui dit-il, nous avons trouvé la même chose par écrit; nous nous sommes aussi empressés à faire des démarches pour satisfaire le même desir; mais puisque, malgré tant de peines, nous n'avons pu découvrir ce qui étoit l'objet de nos recherches, il faut nécessairement entendre cela d'une autre manière. Apprends que l'herbe c'est le discours, et que la montagne figure le savant qui passe toutes ses années loin de la foule des humains (1); le corps mort, c'est l'homme privé de science: car l'ignorant, quelque part qu'il se trouve, est sans mouvement. C'est par la science, sans aucun doute, que l'homme est vivant; garde-toi d'appro-

(1) Le manuscrit 299 et celui de M. A*** portent كه باشد همه ساله اورا شكوه; dans celui de M. Jouannin, au lieu de شكوه on lit ستوه, ce qui est synonyme. Suivant cette leçon, le sens est, *qui, à tout âge, inspire le respect.*

Digitized by Google

cher de celui qui en est privé, puisque c'est la science qui concilie aux hommes le respect. L'herbe est la figure de Calila, et la science est figurée par la montagne. Vraisemblablement tu trouveras dans le trésor du roi un livre qui te servira de guide pour te conduire à la science. En entendant ces paroles, Barzouï fut ravi de joie; toutes ses fatigues passées devinrent à ses yeux comme du vent. Il combla ce vieillard de bénédictions, et se rendit auprès du raja. Il parcourut la route avec la vîtesse du feu, et parut devant le raja, en faisant des vœux pour lui. Prince, lui dit-il, puisses-tu vivre aussi long-temps que l'Inde subsistera. O roi, dont la fortune se plaît à favoriser les vœux, il y a dans ton trésor un livre nommé en indien *Calila;* il est sous le sceau, et respectueusement placé dans le trésor du roi, ce livre qui montre le chemin de la prudence et de la science. Daigne ordonner à ton trésorier de me l'apporter, s'il ne se refuse pas à prendre cette peine. Cette demande contrista le raja; il se leva de sa place par l'effet de son agitation (1). Il dit à Barzouï: Jamais personne ne nous a fait une semblable demande, ni en ce temps, ni dans les siècles passés. Mais nous ne saurions rien refuser au monarque Nouschiréwan, quand même il nous demanderoit notre corps ou notre ame, soit qu'il exigeât de nous un grand de notre cour, ou un sujet inférieur. Cependant tu ne liras dans ce livre qu'en notre présence, afin que les hommes dont l'esprit est mal intentionné pour nous, ne disent pas dans leur cœur que quelqu'un a copié ce livre. Lis-le donc, apprends-le, et considère-le de telle manière qu'il te plaira (2). Grand prince, lui répondit Barzouï, je ne demande rien de plus que ce que tu veux bien m'accorder. Alors le trésorier du roi apporta Calila: Barzouï étoit avec celui qui lui avoit servi de guide. Chaque chapitre du livre qu'il lisoit, il le répétoit pendant tout le jour dans son esprit. Il n'en lisoit point chaque fois plus qu'il n'en pouvoit retenir jusqu'au lendemain. Quand le livre lui étoit ôté et rendu au roi, il écrivoit en cachette un chapitre de Calila. Il continua de la sorte, si bien qu'il apporta à Nouschiréwan le livre des Indiens. Son cœur étoit comblé de joie, son corps jouissoit d'une bonne santé, il purifioit son ame éclairée dans les eaux de la science, jusqu'à l'instant où lui parvint la réponse à la lettre qu'il avoit écrite à Nouschiréwan pour l'instruire de son succès, en ces termes: *La mer de la science est parvenue jusqu'à nous.* Alors il quitta l'appartement qu'il habitoit, et vint trouver le raja pour lui demander la permission de retourner dans sa patrie. Lorsqu'il eut ouvert la bouche, le raja le combla de caresses, le revêtit d'une robe Indienne, lui fit présent de deux bracelets de grand prix, de deux

(1) Le manuscrit de M. Jouannin porte غمين شد نبُد هيچ درمان راى, c'est-à-dire, *Il fut affligé, la prudence ne lui suggera aucun remède.*

(2) Mot à mot, *par devant et par derrière.*

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

pendans d'oreille, d'un collier formé de perles dignes d'un roi, d'un turban d'étoffe de l'Inde, et d'une épée de fabrique Indienne, dont la lame avoit par-tout l'éclat de la moire.

Barzouï quitta Cannoudj, plein de joie, ayant confié à sa mémoire beaucoup de science nouvelle. Quand il fut arrivé à la cour de Perse, il se présenta devant le roi en faisant des vœux pour lui, et lui raconta tout ce qu'il avoit vu et entendu chez le raja. La science remplaça l'herbe qu'on attendoit. Le roi lui dit alors : Homme digne d'estime, Calila a rendu la vie à mon ame. Maintenant prends de mon trésorier la clef de mes trésors ; je veux que tu choisisses tout ce qui te plaira. Le sage, riche des dons de l'intelligence, se rendit au trésor; il ne causa pas beaucoup de fatigue au trésorier. A droite et à gauche, tout étoit rempli d'argent monnoyé et de pierres précieuses; il ne demanda rien autre chose qu'un vêtement royal. Il se revêtit d'un habit (1) de grand prix, et retourna en hâte se présenter à la cour de Nouschiréwan. Quand il se fut approché de son trône, il lui souhaita toute sorte de bénédictions, et offrit au ciel des vœux pour lui. Le roi, lui adressant la parole, lui dit : Pourquoi es-tu sorti du trésor sans avoir pris une grosse somme d'argent et des pierreries de grand prix, ô homme éprouvé par tant de fatigues! C'est à ceux qui ont supporté les fatigues qu'il convient de posséder des trésors. Barzouï répondit au roi : Prince, dont la couronne est élevée au-dessus du ciel et de la lune, quiconque a obtenu un vêtement royal, a trouvé le chemin de la fortune et du trône de la grandeur ; de plus, lorsqu'on me verra revêtu d'un habit digne d'un roi, moi qui suis un homme sans mérite, le cœur des méchans en sera affligé et serré, le visage de mes amis en recevra un nouvel éclat. J'ai cependant encore une demande à faire au roi, dans le desir que ma mémoire soit transmise, par un monument durable, aux siècles futurs. Je souhaite que Buzurdjmihr, lorsqu'il transcrira ce livre, expose au grand jour les peines qu'a supportées Barzouï; qu'il consacre le premier chapitre à ma mémoire, par l'ordre du monarque victorieux, afin qu'après ma mort, on lise ce chapitre parmi les hommes, et que mes travaux ne demeurent point ignorés. Tu demandes-là, lui dit le roi, une chose d'un prix excessif, et qui surpasse tout ce à quoi peut prétendre un homme ambitieux de renommée (2); mais quelque supérieur à ton rang que soit un tel desir, il est convenable aux fatigues que tu as

(1) Je n'ai aucune autorité pour traduire le mot دستى par *habit* ; mais la suite des idées l'exige absolument.

(2) Ce vers varie beaucoup dans les manuscrits. Le manuscrit de Bruix porte بر اندازهٔ مرد دينار جوست ; le manuscrit n.° 299, به اندازهٔ مرد سالار جوست ; celui de M. A***, نه زاندازهٔ مرد آزاده خوست ; enfin celui de M. Jouannin, نه اندازهٔ مرد آزرم جوست. J'ai suivi cette dernière leçon.

supportées

supportées. Alors le roi dit à Buzurdjmihr qu'il ne convenoit point de tenir caché le desir qu'avoit témoigné Barzouï. L'écrivain, après avoir taillé un roseau pour le rendre propre à tracer des caractères, écrivit au commencement du livre un chapitre concernant Barzouï. On le transcrivit sur l'exemplaire du roi. Il n'y avoit, à cette époque, aucune autre écriture que le caractère Pehlvi.

On conserva toujours ce volume dans le trésor du roi, et aucun homme abject n'étoit admis à le voir. La chose demeura ainsi jusqu'au temps où la langue Arabe fut en usage : on ne lisoit ce livre que dans le texte Pehlvi, à l'époque où Mamoun rendit au monde son éclat et sa fraîcheur, et donna une nouvelle forme au soleil et à la lune (1). Il possédoit un cœur semblable à celui des mobeds, et la sagesse des monarques de la race des Cayaniens ; il avoit ceint ses reins pour le service de toutes les sciences. Alors Calila fut traduit du pehlvi en arabe, de la manière qu'on l'entend lire aujourd'hui. Ce livre demeura ainsi en arabe, jusqu'au temps de Nasr. Lorsque ce prince, l'excellent Abou'lfazl son vizir, qui, en fait d'éloquence, étoit son trésorier, ordonna qu'on le récitat (2) en parsi et dans le dialecte (de la cour, nommé) *déri*. Le ministère (d'Abou'lfazl) fut de peu de durée. Lorsque après cela (Nasr) conçut le dessein de le faire mettre par écrit, la sagesse lui servit de guide ; il témoignoit le desir à tous, connus ou inconnus, qu'il restât de lui un monument dans le monde. On fit alors asseoir devant lui un homme d'une sagesse éprouvée : on lut le livre tout entier devant Roudéghi (3). Celui-ci mit en ordre les paroles qui avant lui étoient dispersées (4) ; il perça ces perles qui auparavant étoient pleines (5). La poésie est un ornement pour celui qui a de l'éloquence ; pour un sot, elle lui assure l'indulgence (6). Des discours sans ordre jettent le trouble dans l'esprit ; quand ils sont liés par la mesure, ils remplissent agréablement l'âme et le cerveau.

Puisse le monarque du monde vivre éternellement ! puissent le temps et la terre être soumis à ses ordres (7) !

(1) Ce vers varie beaucoup dans les manuscrits. Je crois que la leçon que j'ai adoptée est la meilleure : le sens est que *Mamoun renouvela la face de l'univers.*

L'auteur du *Schah-namèh* attribue à Mamoun ce qui appartient à Mansour. Son autorité paroît avoir égaré les écrivains postérieurs.

(2) Mot à mot, *on le dit.* Je traduis ainsi à la lettre, parce qu'il semble, par ce qui suit, que cette traduction Persane d'Abou'lfazl ne fut pas mise, du moins en entier, par écrit.

(3) C'est fort à propos que le poëte dit qu'on fit venir Roudéghi devant Nasr, et qu'on lui *lut Calila :* car Roudéghi étoit aveugle.

(4) C'est-à-dire qu'il mit en vers ce qui étoit en prose.

(5) C'est-à-dire que ces perles n'étoient point forées, et par conséquent n'étoient point mises en œuvre et ne formoient pas un collier.

(6) Le poëte veut dire, je crois, qu'un bon livre mis en vers y gagne un nouveau mérite, et qu'un mauvais livre obtient par-là plus d'indulgence.

(7) Ce dernier vers est un vœu du poëte pour le sultan Mahmoud.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

N.° III.

EXTRAIT des Vies des hommes illustres d'Ebn-Khilcan, concernant Abd-allah Ebn-almokaffa.

Ce qui suit est tiré de la vie d'Abou-Moghith Hosaïn ben-Mansour Halladj (1).

Après avoir terminé cet article, j'ai trouvé dans le livre intitulé *Schamil fi osoul eddin,* qui a pour auteur Abd-almélic surnommé *Imam-alharamaïn* (2), duquel je parlerai plus loin, un chapitre dont je dois faire mention ici pour rectifier une erreur dans laquelle l'auteur de ce livre est tombé. Voici ce qu'il dit : « Plusieurs écrivains sûrs et dignes de confiance ont » rapporté que ces trois hommes avoient formé ensemble une ligue pour » renverser le gouvernement, occasionner une révolution dans l'état, attirer » à eux les cœurs des hommes et les gagner. Chacun de ces trois person- » nages avoit choisi une partie de l'empire dans laquelle il devoit agir. Djan- » nabi avoit pris pour lui les contrées voisines de Lahsa ; Ebn-almokaffa » s'étoit enfoncé dans les pays habités par les Turcs, et Halladj avoit » choisi la contrée de Bagdad ; mais ses deux compagnons avoient jugé » qu'il périroit, et ne parviendroit point à son but, parce que les habitans » de l'Irak étoient peu disposés à se laisser séduire. »

Ici se termine ce que dit *Imam-alharamaïn.* Sur quoi je fais la remarque suivante : les hommes instruits dans l'histoire ne sauroient admettre la vérité de ce récit, parce que les trois personnages dont il s'agit n'ont point vécu dans le même temps. Halladj et Djannabi ont pu, à la vérité, se trouver réunis, parce qu'ils ont été contemporains ; mais j'ignore si leur prétendue réunion a eu lieu effectivement ou non. Par *Djannabi,* j'entends parler d'Abou-Taher Soleïman, fils d'Abou-Saïd Hasan, et petit-fils de Bahram, surnommé *Kirmati*.... Quant à Ebn-almokaffa, c'est Abd-allah ben-almokaffa, cateb célèbre par son éloquence, et auteur de petits traités très-estimés (3). Il étoit d'une famille de la province de Perse, et avoit fait profession du magisme; mais il avoit abjuré cette religion,

(1) Ce morceau ne se trouve point dans tous les manuscrits d'Ebn-Khilcan. Il se lit dans mon manuscrit, et dans celui de la Bibliothèque du Roi, man. Arabe, ancien fonds, n.° 730.

(2) C'est-à-dire, l'*imam des deux villes saintes.* Ce surnom lui fut donné, parce qu'il avoit enseigné plusieurs années à la Mecque et à Médine.

(3) Peut-être faut-il traduire, *auteur du livre intitulé* Alrésaïl albédia. *Voyez* ci-après, *p. 267.*

Digitized by Google

et fait profession de la foi musulmane entre les mains d'Isa, fils d'Ali, oncle paternel des deux premiers khalifes de la maison d'Abbas, Saffah et Mansour. Ensuite il devint secrétaire d'Isa ben-Ali, et lui fut spécialement attaché. On rapporte de lui cette parole : « J'ai bu à longs traits » des *khotba*, et je ne leur ai point conservé leur rime ; elles ont été absor- » bées, puis elles ont reparu ; ce ne sont plus elles, quant à la disposition » (des mots), mais elles ne sont point différentes d'elles-mêmes, quant » aux expressions (1). »

Haïtham ben-Adi racontoit ce qui suit : Ebn-almokaffa vint un jour trouver Isa ben-Ali, et lui dit : L'islamisme est entré dans mon cœur, et je veux devenir musulman par ton ministère. Isa lui répondit : Il faut que cela se fasse en présence des généraux et des hommes les plus distingués ; reviens donc demain. Ce même jour, au soir, Isa ben-Ali fit apporter à manger, et Ebn-almokaffa se mit à manger et à *marmotter* tout bas en mangeant (2), suivant la coutume des mages. Quoi, lui dit Isa, tu veux embrasser l'islamisme, et tu *marmottes* encore ! C'est, dit Ebn-almokaffa, que je serois fâché de passer la nuit sans appartenir à aucune religion. Le lendemain matin il embrassa l'islamisme, et en fit profession entre les mains d'Isa.

Ebn-almokaffa, malgré son mérite éminent, étoit soupçonné d'athéisme. Djahedh raconte qu'on tenoit pour suspecte la croyance d'Ebn-almokaffa, de Motia, fils d'Iyyas, et de Yahya, fils de Zéyad ; ce qui a fait dire à quelqu'un : Comment Djahedh s'est-il oublié lui-même ! Le khalife Mahdi, fils de Mansour, disoit : Je n'ai point trouvé de livre d'athéisme, dont l'origine ne remonte à Ebn-almokaffa. Asmaï rapporte qu'Ebn-almokaffa a composé des ouvrages excellens, du nombre desquels est celui qui est intitulé *la Perle non-pareille*, livre qui, en son genre, n'a point son semblable (3) :

Asmaï raconte que, comme on demandoit un jour à Ebn-almokaffa, par qui il avoit été instruit des règles de la civilité, il répondit : J'ai été moi-même mon maître ; toutes les fois que j'ai vu un autre faire quelque

(1) Il semble que ceci signifie qu'Ebn-almokaffa se vantoit d'avoir composé des *khotba*, en y faisant entrer tous les mots d'autres *khotba* plus anciennes, mais en en changeant le rhythme et les cadences.

(2) C'est ce que les livres Zend appellent *vadj*, c'est-à-dire, parler sans articuler. On doit garder le *vadj* pendant le repas, et toutes les fois qu'on s'acquitte d'une fonction naturelle. *Voyez* le Zend-avesta, t. II, p. 566 ; *Vet. Pers. relig. histor.* 2.e éd. p. 462, *Sadder*, porte 22.

(3) Hadji Khalfa parle de ce livre en ces termes : الدرة اليتيمة والجوهرة الثمينة لعبد الله بن المقفع الاديب وهو كتاب لم يصنّف في فنّه مثله لخّصها بعض المتصوّفة وسمّاه عظة الالباب وذخيرة الاكتساب وهو مرتّب على اثنى عشر فصلا ويشتمل على الحقايق والمعاني واخبار السادة الخالط ولها مختصر اخر مسمّى اليتيمة

الخالط est sûrement une faute ; peut-être faut-il lire الخاصّة.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

bonne action, je l'ai imitée; et quand j'ai vu quelqu'un faire une chose malhonnête, je l'ai évitée.

Ebn-almokaffa s'étant rencontré un jour avec Khalil ben-Ahmed, auteur du *Traité de Prosodie*, quand ils se furent séparés, on demanda à ce dernier comment il avoit trouvé Ebn-almokaffa. Il a, répondit Khalil, plus de science que de jugement. Ebn-almokaffa, interrogé de même au sujet de Khalil, répondit : Il a plus de jugement que de science.

Quelques personnes disent qu'Ebn-almokaffa est l'auteur du livre de Calila et Dimna; suivant d'autres, il n'en est point l'auteur; il a seulement traduit en arabe ce livre qui étoit en langue Persane, et l'introduction qui est à la tête de cet ouvrage, est de lui.

Ebn-almokaffa tournoit en dérision Sofyan, fils de Moawia, fils de Yézid, fils de Mohalleb, fils d'Abou-Sofra, gouverneur de Basra; il parloit mal de sa mère, et ne nommoit jamais Sofyan autrement que *le fils de la libertine* (1).

Il avoit souvent répété ces propos injurieux, lorsque Soleïman et Isa, fils d'Ali et oncles paternels du khalife Mansour, vinrent à Basra pour y dresser, au nom de Mansour, un acte de sauve-garde en faveur de leur frère Abd-allah fils d'Ali. Cet Abd-allah s'étoit révolté contre son oncle Mansour, et avoit aspiré au khalifat. Mansour fit marcher contre lui une armée, commandée par Abou-Moslem Khorasani. Ce général le vainquit, et Abd-allah s'enfuit vers ses deux frères Soleïman et Isa, et demeura caché auprès d'eux, parce qu'il appréhendoit que Mansour ne le fît mourir. Soleïman et Isa intercédèrent pour lui auprès de Mansour, et sollicitèrent sa grâce et l'oubli de sa conduite passée. Le khalife se rendit à leurs sollicitations, et il fut convenu que Mansour lui feroit donner par écrit un acte d'amnistie. Toute cette affaire est consignée dans les livres d'histoire; je n'en ai rapporté ici que ce qui étoit absolument nécessaire pour la liaison et l'enchaînement de la narration. Soleïman et Isa, étant venus à Basra, dirent à Abd-allah de rédiger lui-même cet acte d'amnistie, et celui-ci eut soin d'y mettre les termes les plus forts, afin que Mansour ne pût pas attenter à ses jours. J'ai déjà dit qu'Ebn-almokaffa étoit secrétaire d'Isa ben-Ali : ce fut lui qui rédigea l'acte d'amnistie. Il y employa les formules les plus fortes, jusque-là qu'il y disoit dans un endroit : « Et s'il » arrive que le prince des croyans manque à sa parole envers son oncle » paternel Abd-allah, fils d'Ali, ses femmes seront répudiées, ses bêtes » de service léguées à des établissemens pieux, ses esclaves libres, et les » Musulmans dégagés envers lui de leur serment de fidélité. » Ebn-almokaffa mettoit une grande application dans la rédaction des clauses. Quand Mansour lut cela, il en fut choqué, et demanda par qui cet acte avoit été dressé. On lui dit que c'étoit par un secrétaire de ses oncles, nommé

(1) Le terme de l'original signifie proprement *une femelle en chaleur*.

Digitized by Google

Abd-allah ben-almokaffa. Alors il écrivit à Sofyan, gouverneur de Basra, dont il a été parlé précédemment, de faire mourir Ebn-almokaffa. Sofyan lui en vouloit beaucoup pour le motif que nous avons déjà rapporté. Un jour donc Ebn-almokaffa se fit annoncer chez Sofyan, qui attendit, pour l'admettre, que tous ceux qui se trouvoient auprès de lui fussent sortis. Alors il le fit entrer; puis il le fit passer dans une chambre où il fut mis à mort. Ebn-almadaïni raconte ce fait de la manière suivante: Quand Ebn-almokaffa fut entré, Sofyan lui dit: Te souviens-tu des propos que tu tenois contre ma mère! Émir, lui répondit Ebn-almokaffa, je vous conjure, au nom de Dieu, d'épargner ma vie. Que ma mère, répartit Sofyan, soit une libertine, si je ne te fais périr d'un genre de mort que personne n'a souffert avant toi. Alors Sofyan fit chauffer un four, puis il fit couper, l'un après l'autre, les membres d'Ebn-almokaffa, et il les jetoit dans le four, sous les yeux de ce malheureux. Enfin, il y fit jeter tout son corps. Il fit fermer le four sur lui; puis il dit: Je n'ai encouru aucun blâme en faisant de toi un exemple, parce que tu es un impie (1) qui as corrompu les hommes. Soleïman et Isa ayant fait des recherches pour savoir ce qu'étoit devenu Ebn-almokaffa, on leur dit qu'il étoit entré dans la maison de Sofyan, pour le saluer, et n'en étoit point sorti. En conséquence ils accusèrent Sofyan auprès de Mansour, et le firent conduire lié et garroté devant lui. On fit comparoître les témoins qui attestoient qu'ils avoient vu Ebn-almokaffa entrer chez Sofyan, et qu'il n'en étoit point sorti. Ils déposèrent donc en présence de Mansour, qui leur dit qu'il examineroit cette affaire. Puis il ajouta: Qu'en pensez-vous! Si je fais mourir Sofyan pour venger la mort d'Ebn-almokaffa, et qu'ensuite celui-ci sorte de cette maison (il montroit en même temps une porte qui étoit derrière lui), et vienne vous adresser la parole, comment pensez-vous que je vous traiterai! je vous ferai mourir pour venger le sang de Sofyan. Alors les témoins rétractèrent leurs dépositions, et Soleïman et Isa ne parlèrent plus d'Ebn-almokaffa, voyant bien que c'étoit par ordre de Mansour qu'il avoit été tué. Il étoit âgé, dit-on, de trente-six ans.

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Voici maintenant le récit de Haïtham ben-Adi. Suivant lui, Ebn-almokaffa se moquoit souvent de Sofyan. Comme Sofyan avoit un grand nez, quand Ebn-almokaffa entroit chez lui, il le saluoit en disant: *Salut à vous deux;* il vouloit dire Sofyan et son nez. Un jour il lui dit, pour

(1) Le mot زنديق signifie proprement un disciple du Zend-avesta, un sectateur du magisme.

Je dois rappeler, à cette occasion, un passage de Tabari, cité par M. de Hammer, tome I.er des Mines de l'Orient, *pag. 370*, où il est question d'Ebn-almokaffa et de sa doctrine impie. Il y est nommé mal à propos *Ebn-almocanna.*

Ce même passage se trouve dans *Nikbi ben-Masoud*, manuscrit Persan de la Bibliothèque du Roi, n.° 61.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

l'insulter, en présence de beaucoup de personnes : Que dites-vous d'un personnage qui est mort en laissant un mari et une femme (1)! Une autrefois, Sofyan ayant dit : Je ne me suis jamais repenti de m'être tu, Ebn-almokaffa lui répondit : C'est un ornement pour toi d'être muet; comment pourrois-tu te repentir de ce qui te fait honneur ! Aussi Sofyan disoit, en parlant d'Ebn-almokaffa : Par Dieu, je le couperai membre par membre, et ses yeux en seront témoins. Il avoit le projet de se rendre maître de sa personne par surprise, lorsqu'il reçut la lettre de Mansour qui lui ordonnoit de le faire mourir : en conséquence il lui ôta la vie.

Béladéri raconte ainsi cet événement : Quand Isa ben-Ali vint à Basra, au sujet de l'affaire de son frère Abd-allah ben-Ali, il ordonna à Ebn-almokaffa d'aller trouver Sofyan pour telle ou telle affaire. Ebn-almokaffa le pria d'y envoyer une autre personne, parce qu'il craignoit que Sofyan ne lui fît quelque mauvais traitement. Isa lui ordonna d'y aller, disant qu'il répondoit de sa sûreté. Ebn-almokaffa obéit, et Sofyan le fit périr comme nous l'avons rapporté. D'autres disent qu'il le fit jeter dans le puits nommé *Almakhradj*, et fit renverser sur lui les pierres du puits. Suivant d'autres, il le fit entrer dans un bain dont on ferma la porte sur lui, et il y mourut suffoqué.

Notre ami Schems-eddin Abou'lmodhaffer Yousouf le prédicateur, petit-fils du Scheïkh Djémal-eddin Abou'lfaradj Djouzi le prédicateur célèbre, raconte dans son livre intitulé *le Miroir du temps* (2), l'histoire d'Ebn-almokaffa, ses aventures, et sa mort violente, sous l'année 145. Or, comme son usage est de rapporter chaque événement sous l'année dans laquelle il est arrivé, ce seroit une raison de penser qu'Ebn-almokaffa fut tué en cette année 145. Au contraire, la manière dont en parle Omar ben-Schabbèh (3) dans son histoire de Basra, donne à entendre que cet événement est de l'année 142 ou 143. D'ailleurs c'est une chose généralement reconnue que Soleïman ben-Ali est mort en 142 : or nous avons dit que Soleïman demanda, concurremment avec son frère Isa ben-Ali, vengeance du meurtre d'Ebn-almokaffa, et c'est encore une preuve que celui-ci a été tué en l'année 142 : Dieu sait mieux ce qui en est. On trouve dans l'ouvrage intitulé *Hammasa*, un poëme d'Ebn-almokaffa (4). Dans la vie d'Abou-Amrou ben-Alola Mokri, on verra une élégie qu'Ebn-almokaffa composa sur sa mort. Elle est attribuée par d'autres à son fils Mohammed ben-Abdallah ben-almokaffa. J'ai fait mention en cet endroit de cette

(1) Je ne devine pas le sens de cette plaisanterie, qui, vraisemblablement, renferme une obscénité.

(2) La Bibliothèque du Roi possède deux volumes de cet ouvrage, *n.os 640 et 641*; mais ils ne contiennent que des événemens postérieurs à l'époque dont il s'agit dans ce récit.

(3) La vie d'Omar ben-Schabbèh se trouve dans Ebn-Khilcan.

(4) Il se trouve effectivement dans le *Hammasa*, chapitre des تعازى, une pièce de vers d'Ebn-almokaffa.

Digitized by Google

diversité d'opinions (1) : on peut l'y voir. Quoi qu'il en soit, au surplus, de tout cela, la date du meurtre d'Ebn-almokaffa n'est pas postérieure à l'année 145; elle ne peut être que de cette année ou d'une année antérieure. Cela étant, comment pourroit-on imaginer qu'il y ait eu quelque complot entre lui, Halladj et Djannabi, comme le rapporte *Imam-alharamaïn*? Cela met sa méprise en évidence. D'ailleurs, Ebn-almokaffa ne quitta jamais l'Irak. Comment donc cet auteur peut-il dire qu'il s'enfonça dans le pays des Turcs? Il demeuroit à Basra, et ne voyageoit que dans l'Irak. Bagdad aussi n'existoit point encore de son temps; ce fut Mansour qui la fit bâtir pendant son khalifat; il en jeta les fondemens en l'an 140; elle fut achevée, et il vint y demeurer en 146; la construction de cette ville ne fut entièrement terminée qu'en 149. Il est question ici de l'ancienne Bagdad, qui est sur la rive occidentale du Tigre, entre le Tigre et l'Euphrate..... La ville de Bagdad d'aujourd'hui est la nouvelle Bagdad qui étoit sur la rive orientale, et où étoient situés les palais des khalifes : elle est actuellement la capitale de l'empire. Saffah et son frère Mansour avoient d'abord leur résidence à Coufa. Saffah bâtit près d'Anbar une ville qu'il nomma Haschémia : ils y transportèrent leur résidence, puis ils quittèrent Haschémia, et vinrent demeurer à Anbar. Saffah y mourut, et on y voit son tombeau. Mansour demeura à Anbar, jusqu'à ce qu'il fît bâtir Bagdad et y fixât sa résidence.

Mokaffa (père d'Abd-allah surnommé *Ebn-almokaffa*) avoit pour nom *Dadouyèh*. Lorsque Haddjadj ben-Yousouf Thakéfi étoit gouverneur de l'Irak et de la province de Farès, il donna à Dadouyèh la perception des contributions de cette province : celui-ci ayant commis des vexations dans ses fonctions, Haddjadj le fit mettre à la torture; sa main se retira (ce qu'on exprime en arabe par le mot *takaffa*); et de là lui vint le sobriquet de *Mokaffa*. Suivant d'autres, il avoit été mis en place par Khaled ben-Abd-allah Koschaïri, dont nous parlerons plus loin; et Hadjaddj ayant succédé à Khaled dans le gouvernement de l'Irak, le fit mettre à la torture. Dieu sait mieux ce qui en est.

Ebn-Makki, dans l'ouvrage intitulé *Tathkif allisan*, dit : On prononce *Ebn-almokaffa*, mais on devroit dire *Ebn-almokaffi*: car Mokaffa étoit ainsi nommé parce qu'il faisoit et vendoit des *kifa*, c'est-à-dire, des espèces de paniers de feuilles de palmier, sans anse. Cependant la première opinion relativement à la prononciation de ce surnom, c'est-à-dire, *Mokaffa*, est admise en général par les savans.

(1) La vie d'Abou-Amrou ne venant dans l'ouvrage d'Ebn-Khilcan que long-temps après celle de Halladj, où se trouve cette digression sur Ebn-almokaffa, c'est une preuve que ce morceau a été ajouté après coup par notre auteur. Voilà pourquoi il ne se trouve pas dans tous les manuscrits d'Ebn-Khilcan.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Man. Pers. n.° 61, f. 387.

OBSERVATIONS sur l'Extrait précédent d'Ebn-Khilcan.

Nikbi ben Masoud parlant d'Abd-allah ben-almokaffa, le représente comme un infidèle qui professoit extérieurement l'islamisme, mais qui étoit demeuré au fond du cœur attaché à la religion des Mages et à la doctrine des Zendiks, زنادقه. « C'étoit, » dit-il, un officier de plume, qui écrivoit avec beaucoup de » pureté et d'éloquence; il possédoit à fond la langue Arabe, » au point que parmi ces gens-là (c'est-à-dire, *les Zendiks*), quand » on faisoit l'énumération des hommes distingués par l'élégance » de leur style, on le nommoit toujours le premier. C'est lui qui » a traduit le livre de Calila et Dimna, d'un style orné et d'une » manière si élégante. »

عبد الله بن المقفّع دبيرى با فصاحت وبلاغت ومتبحّر در لغت كه درين امّت (1) چون فصحا را شمردندى نخست اورا ياد كردندى وكتاب كليله ودمنه را او ترجمه كرده است با زينتى بدان (2) خوش سخنى

Masoudi, dans le *Moroudj-aldhéheb*, parlant de Dabschélim, dit : « C'est ce prince qui est auteur du livre de Calila et » Dimna, lequel a été traduit par Ebn-almokaffa. Sahel ben-Ha- » roun a composé pour Mamoun un livre qu'il a nommé *livre de Thaléba et Afra;* il imite dans cet ouvrage le livre de Calila » et Dimna, quant aux chapitres dont il se compose, et aux » apologues qu'il renferme, mais il le surpasse par le mérite de » la composition. » وهو الواضع لكتاب كليله ودمنه الذى نقله ابن المقفّع وقد صنّف سهل بن هارون للمامون كتابا ترجمه بكتاب ثعلبه وعفره يعارض فيه كتاب كليله ودمنه فى ابوابه وامثاله يزيد عليه فى حسن نظمه

(1) Peut-être faut-il lire درين مدّت, *dans ce temps-là.* (2) Je lis وبدان.

Suivant

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Suivant le même écrivain, Ebn-almokaffa a traduit du persan ou pehlvi en arabe, le livre intitulé كتاب البنكش, qui contient les aventures d'Espendiar, le même qui a construit le fameux château nommé *Alan* قلعة الان, château situé à cinq grandes journées de Téflis. Il a pareillement traduit en arabe l'ouvrage intitulé السكسران, qui contient l'histoire de la mort d'Afrasiab, des guerres des Perses et des Turcs, et des hauts faits d'armes de Roustam, fils de Dastan. Je crois, comme je l'ai déjà dit précédemment, que l'auteur cité par Th. Hyde, sous le nom d'*Ibn-Mucfa*, n'est autre qu'Abd-allah ben-almokaffa. Hadji-Khalfa attribue à Ebn-almokaffa, sur l'autorité du *Moroudj aldhéheb* de Masoudi, une traduction Arabe de toute l'histoire ancienne des Perses. Voici le passage de Hadji-Khalfa : تاريخ الفرس لبعض قدماء اهل فارس وهو قد كان معظما عند العجم لما فيه من اخبار اسلافهم وسير ملوكهم وهو اصل الشهنامه وغيرها ونقله ابن المقفع (المقفع !) من البهلوية الى العربية كما فى مروج الذهب « L'histoire » des Perses, composée par d'anciens écrivains de la Perse. » C'étoit un livre tenu en grande estime parmi les Persans, à » cause qu'il renfermoit l'histoire de leurs ancêtres et les vies de » leurs rois. C'est la source du *Schah-namèh* et d'autres livres. » Ebn-almokaffa l'a traduit du pehlvi en arabe, suivant ce qu'on » lit dans le *Moroudjal dhéheb*. » L'auteur du *Modjmel altéwarikh* cite aussi Ebn-almokaffa au nombre de ses autorités.

Man. Pers. n.° 62 de la Bibl. du Roi.

Nikbi ben-Masoud ainsi que Masoudi rapportent qu'Ebn-almokaffa, d'accord avec plusieurs autres Zendiks, s'étoit chargé de composer quelques morceaux à l'imitation de l'Alcoran, mais qu'il ne put jamais y réussir.

Le passage d'Ebn-Khilcan prouve évidemment que c'est à tort que l'auteur du *Schah-namèh* a rapporté au règne de Mamoun la traduction Arabe du livre de Calila par Ebn-almokaffa, et qu'elle appartient certainement au règne de Mansour.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

N.° IV.

TEXTE de l'extrait précédent d'Ebn-Khilcan.

وبعد الفراغ من هذه الترجمة وجدت فى كتاب الشامل فى اصول
الدين تصنيف امام الحرمين عبد الملك الآتى ذكره فصلا ينبغى
ذكره هاهنا والتنبيه على الوهم الذى وقع فيه فانه قال
وقد ذكر طايفة من الاثبات الثقات ان هولآء الثلاثة تواصوا على
قلب الدولة والتعرّض لافساد المملكة واستعطاف القلوب واستمالتها
وارتاد كل واحد منهم قطرًا اما الجنابى فاكتنف الاحسآء وابن المقفّع
توغّل فى اطراف بلاد الترك وارتاد الحلّاج قطر بغداد وحكم عليه
صاحباه بالهلكة والقصور عن درك الامنيّة لبعد اهل العراق عن الانخداع
هذا اخر كلام امام الحرمين قلت وهذا الكلام لايستقيم عند ارباب
التواريخ لعدم اجتماع الثلاثة المذكورين فى وقت واحد اما الحلّاج والجنابى
فيمكن اجتماعهما لانهما كانا فى عصر واحد ولكن لا اعلم هل اجتمعا ام لا
والمراد بالجنابى هو ابو طاهر سليمان بن ابى سعيد الحسن بن بهرام
القرمطى رئيس القرامطة.....واما ابن المقفّع فهو عبد الله
ابن المقفّع الكاتب المشهور بالبلاغة صاحب الرسايل البديعة وهو من
اهل فارس وكان مجوسيّا فاسلم على يد عيسى بن على عمّ السفّاح
والمنصور الخليفتين الاوّلين من الخلفآء بنى العبّاس ثم كتب له واختصّ
به ومن كلامه شربت من الخطب رياء ولم اضبط لها رويّا فغاضت ثم
فاضت فلا هى نظاما وليست غيرها كلاما وقال الهيثم بن عدى جآء ابن

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI en Persan.

المقفّع الى عيسى بن على فقال له قد دخل الاسلام فى قلبى واريد ان
اسلم على يدك فقال له عيسى ليكن ذلك بمحضر من القوّاد ووجوه
الناس فاذا كان الغد فاحضُرْ ثم حضّر طعاما عيسى عشيّة ذلك
اليوم فجلس ابن المقفّع ياكل ويزمزم على عادة المجوس فقال له عيسى
لم تزمزم وانت على عزم الاسلام فقال احكره ان ابات على غير دين فلما
اصبح اسلم على يده وكان ابن المقفّع مع فضله يتّهم بالزندقة فحكى
الجاحظ ان ابن المقفّع ومطيع ابن اياس ويحيى بن زياد كانوا يتّهمون فى
دينهم قال بعضهم كيف نسى الجاحظ نفسه وكان المهدى بن المنصور
الخليفة يقول ما وجدت كتاب زندقة الا واصله ابن المقفّع وقال الاصمعى
صنّف ابن المقفّع المصنّفات الحسنات منها الدرّة اليتيمة التى لم
يصنّف فى فنّها مثلها وقال الاصمعى قيل لابن المقفّع من ادّبك فقال
نفسى اذا رايت من غيرى حسنا اتيته وان رايت قبيحا ابيته واجتمع
ابن المقفّع بالخليل بن احمد صاحب العروض فلما افترقا قيل للخليل
كيف رايته فقال علمه اكثر من عقله وقيل لابن المقفّع كيف
رايت الخليل قال عقله اكثر من علمه ويقال ان ابن المقفّع هو الذى
وضع كتاب كليله ودمنه وقيل انه لم يضعه وانما كان باللغة
الفارسيّة فعرّبه ونقله الى العربيّة وان الكلام الذى فى اوّل هذا الكتاب
من كلامه وكان ابن المقفّع يعبث بسفين بن معوية بن يزيد بن
المهلب بن ابى صفرة امير البصرة وينال من امّه ولا يسمّيه الا ابن
المغتلمة وكثر ذلك منه فقدم سليمان وعيسى ابنا على البصرة وهما
عمّا المنصور ليكتبا امانا لاخيهما عبد الله بن على من المنصور وكان
عبد الله المذكور قد خرج على ابن اخيه المنصور وطلب الخلافة

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

لنفسه فارسل اليه المنصور جيشا مقدمه ابو مسلم الخراسانى فانتصر
ابو مسلم عليه وهرب عبد الله بن على الى اخويه سليمان وعيسى
فاستتر عندهما خوفًا على نفسه من المنصور فتوسّطا له عند المنصور
ليرضى عنه ولا يواخذه بما جرى منه فقبل شفاعتهما واتّفقوا على ان
يكتب له امان من المنصور وهذه الواقعة مشهورة فى كتب التواريخ
وقد اتيت منها فى هذا المكان بما تدعو الضرورة اليه ليبنى الكلام
بعضه على بعض فلما اتيا البصرة قالا لعبد الله اكتبه انت وبالغ
فى التاكيد كيلا يقتله المنصور وقد ذكرت ان ابن المقفّع كان كاتبا
لعيسى بن على فكتب ابن المقفّع الامان وشدّد فيه حتى قال فى جملة
فصوله ومتى غدر امير المومنين بعمّه عبد الله بن على فنساؤه طوالق
ودوابّه حبس وعبيده احرار والمسلمون فى حلّ من بيعته وكان ابن
المقفّع يتنوّق فى الشروط فلما وقف عليه المنصور عظم ذلك عليه وقال
من كتب هذا فقالوا له رجل يقال له عبد الله بن المقفّع يكتب
لاعمامك فكتب الى سفين متولّى البصرة المقدّم ذكره يامره بقتله وكان
سفين شديد الحنق عليه للسبب الذى تقدّم ذكره فاستاذن ابن المقفّع
يوما على سفين فاخّر اذنه حتى خرج من كان عنده ثم اذن له فدخل
فعدل به الى حجرة فقتل فيها وقال ابن المدايني لما دخل ابن المقفّع على
سفين قال له اتذكر ما كنت تقول لامّى فقال انشدك الله ايّها الامير فى
نفسى فقال امّى مغتلمة ان لم اقتلك قتلة لم يقتل بها احد وامر بتنّور
فسجر ثم امر بابن المقفّع فقطعت اطرافه عضوا عضوا وهو يلقيها فى
التنّور وهو ينظر حتى اتى على جميع جسده ثم اطبق عليه التنّور ثم
قال ليس علىّ فى المثلة بك حرج لانك زنديق قد افسدت الناس وسال

سليمان وعيسى عنه فقيل انه لما (1) دخل دار سفين مسلما ولم يخرج منها فخاصماه الى المنصور واحضراه اليه مقيّدا وحضر الشهود الذين شاهدوه وقد دخل داره ولم يخرج فاقاموا الشهادة عند المنصور فقال لهم المنصور انا انظر فى هذا الامر ثم قال لهم ارايتم ان قتلت سفيان به ثم خرج ابن المقفّع من هذا البيت واشار الى باب خلفه وخاطبكم ما ترونى صانعا بكم اقتلكم بسفين فرجعوا عن الشهادة واضرب عيسى وسليمان عن ذكره وعلما ان قتله كان برضى المنصور ويقال انه عاش ستّا وثلاثين سنة وذكر الهيثم بن عدى ان ابن المقفّع كان يستخفّ بسفين كثيرا وكان انف سفيان كبيرا فكان اذا دخل عليه قال السلام عليكما يعنى نفسه وانفه وقال له يوما ما تقول فى شخص مات وخلف زوجا وزوجة ليسخر به على ملاء من الناس وقال سفيان يوما ما ندمت على سكوت قط فقال له ابن المقفّع لخرس زين لك فكيف تندم على ما هو زين لك وكان يقول سفين والله لاقطعنّه إربا إربا وعينه تنظر وعزم على ان يغتاله فجاء كتاب المنصور بقتله فقتله وقال البلادرى لما قدم عيسى بن على البصرة فى امر اخيه عبد الله بن على قال لابن المقفّع اذهب الى سفين فى امر كذا وكذا فقال ابعث اليه غيرى فانى اخاف منه فقال اذهب انت فى امانى فذهب اليه ففعل به ما ذكرنا وقيل انه القاه فى بئر الخرج ورمى عليه الحجارة وقيل ادخله حماما واغلق عليه بابه فاختنق قلت ذكر صاحبنا شمس الدين ابو المظفّر يوسف الواعظ سبط الشيخ جمال الدين ابى الفرج

(1) Le mot لما paroît superflu : peut-être faut-il lire انما, ou bien il faut lire ensuite ثم يخرج au lieu de ولم يخرج.

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

بن الجوزى الواعظ المشهور فى تاريخه الكبير الذى سمّاه مرآة الزمان
اخبار ابن المقفّع وما جرى له وقتله فى سنة خمس واربعين ومايـة
ومن عادته ان يذكر كل واقعة فى السنة التى كانت فيها فيدلّ على ان
قتله كان فى السنة المذكورة وفى كلام عمر بن شبه فى كتاب اخبار
البصرة ما يدلّ على ان ذلك كان فى سنة اثنتين او ثلاث واربعين
ومايـة ولا خلاف فى ان سليمان بن على مات فى سنة اثنتين واربعين
ومايـة وقد ذكرنا انه قام مع اخيه عيسى بن على فى طلب ثار ابن
المقفّع فيدلّ ايضا على انه قتل فى هذه السنة والله اعلم وابن المقفّع له
شعر وهو مذكور فى كتاب الحمّاسة وسياتى فى ترجمة ابى عمرو بن
العلا المقرى له مرثية فيه وقد قيل انها لولده محمّد بن عبد الله بن المقفّع
على ما ذكرته هناك من الخلاف فلينظر هناك فيه وكيف ما كان
فان تاريخ قتله لم يكن بعد سنة خمس واربعين ومايـة وانما كان فيها
او فيما قبلها واذا كان كذلك فكيف يتصوّر ان يجتمع بالحلاج والجنابى
كما ذكره امام الحرمين رحمه الله تعالى ومن ههنا حصل الغلط وايضا (1)
فان ابن المقفّع لم يفارق العراق فكيف يقول انه توغّل فى بلاد الترك
وانما كان مقيما بالبصرة ويتردّد فى بلاد العراق ولم تكن بغداد موجودة
فى زمنه فان المنصور انشاها فى مدّة خلافته فاختطها فى سنة
اربعين ومايـة واستتمّ بناءها ونزلها فى سنة ستّ واربعين وفى سنة تسع
واربعين تمّ جمع بنائها وهى بغداد القديمة التى بالجانب الغربى على دجلة
وهى بين الفرات ودجلة .....وبغداد فى هذا الزمان هى الجديدة
التى كانت فى الجانب الشرقى وفيها دور الخلفاء وهى قاعدة الملك فى هذا

(1) Je pense qu'il faut lire واهما وايضا.

Digitized by Google

الوقت وكان السفّاح واخوه المنصور قد نزلا بالكوفة ثم بنى السفّاح بلدة عند الانبار سمّاها الهاشميّة فانتقلا اليها ثم انتقلا الى الانبار وبها مات السفّاح وقبره ظاهر بها واقام المنصور على ذلك الى ان بنى بغداد فانتقل اليها والمقفّع بضمّ الميم وفتح القاف وتشديد الفآء وفتحها وبعدها عين مهملة واسمه دادويه وكان الحجاج بن يوسف فى ايّام ولايته العراق وبلاد فارس قد ولّاه خراج فارس فمدّ يدَه واخذ الاموال فعذّبه فتقفّعت يده فقيل له المقفّع وقيل بل ولّاه خالد بن عبد الله القشيرى الآتى ذكره وعذّبه يوسف بن عمر الثقفى الآتى ذكره لما تولّى العراق بعد خالد والله اعلم اى ذلك كان وقال ابن مكى فى كتاب تثقيف اللسان ويقولون ابن المقفَّع والصواب ابن المقفِّع بكسر الفآء لانه كان يعمل القِفاع ويبيعها قلت والقِفاع بكسر القاف جمع قَفعة بفتح القاف وهو شىء من الخوص يشبه الزنبيل لكنّه بغير عروة والقول الاوّل هو المشهور بين العلمآء وهو فتح الفآء

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

N.° V.

EXTRAIT du Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, concernant le Livre de Calila (1).

كليله ودمنه وهو كتاب فى اصلاح الاخلاق وتهذيب النفوس وضعه بيدبا الفيلسوف لدبشليم ملك الهند وجعله على السن البهايم والطيور تنزيها للحكمة وفنونها وصيانة لغرضه الاقصى فيه بين العوام وعلى الاغبيآء الطغام (2) وقد صنّف فى هذا الباب جماعة من اولى الالباب صحفا وافية محتوية على حكايات غريبة واخبار عجيبة غير ان صاحب كليله كان اوّل فاتح هذا الباب وكل ما صنّف بعده من نوادر الحكايات فمقتبس من ضيآء انواره وهو على اربعة عشر بابا ١ فى وجوب الاجتناب عن استماع كلام الساعى والنمّام ٢ فى وخامة خاتمة الاشرار ومآل عاقبتهم ٣ فى منافع الاصحاب والاحباب ٤ فى عدم جواز الامن من كيد العدوّ ٥ فى مضارّ الاهمال والغفلة ٦ فى آفة التعجيل ٧ فى الحزم والتدبير ٨ فى عدم الاعتماد على الخصة (3) ٩ فى العلم (4) والصفح

(1) J'ai comparé, pour donner ce texte, les deux manuscrits n.os 733 et 875 de l'ancien fonds de la Bibliothèque du Roi, un manuscrit du Vatican, n.° 378 ou 147, enfin la copie faite pour Petis de la Croix, et accompagnée de sa traduction. Je crois que cette copie a été faite d'après le manuscrit n.° 875. J'ai corrigé les fautes évidentes; quant à celles dont la correction n'est que conjecturale, j'en indiquerai les motifs dans mes notes.

(2) Je lis من العوام وعن. Cette correction est d'autant plus certaine, que ce passage est tiré du prologue du livre de Calila, par Ali ben-Alschah Farésí, dans lequel on lit: وجعله على السن البهايم والطير صيانة لغرضه فيه من العوام وضنّا بما ضمّنه عن الطغام وتنزيها للحكمة وفنونها ومحاسنها وعيونها. *Voyez* mon édition du texte Arabe de Calila.

(3) Man. 733, الحصة; man. 875, الخفة; man. de Petis, الثقة; man. du Vatican, ارباب الخفة. Il faut lire ارباب الحقد.

(4) Tous les manuscrits portent ainsi, à l'exception de celui du Vatican où on lit العلو; il faut lire العفو *le pardon;* cette correction me paroît indubitable.

Digitized by Google

١٠ فى المجازاة والمكافاة ١١ فى ضرر طلب الزيادة وما يفوت سببه ١٢ فى العلم (1) والوقار ١٣ فى ما يجب على الملوك من اجتناب استماع الخايف (2) والغدّار ١٤ فى التسليم والتوكّل ولمّا سمع انوشيروان فيه (3) ورام تحصيله فارسل طبيبا يقال له برزويه فاخرجه من الهند حكى انه لما بعث برزويه الى بلاد الهند لانتساخ كليله ودمنه اعطاه من المال خمسين جرابا فى كل جراب عشرة آلاف دينار ولما استُخرج من الهند نقله من الهنديّة الى الفارسيّة لكسرى انوشيروان ونقله من الفارسيّة الى العربيّة عبد الله بن على الاهونى (4) ليحيى بن خالد البرمكى فى خلافة الوزير المهدى (5) وذلك فى سنة ١٦٠ ونظمه سهل بن نوبخت الحكيم ليحيى بن خالد المذكور فلما وقف عليه اجازه الف دينار وقد صنّف سهل بن هارون للمامون كتابا ترجمه بكتاب نقله وعصره عارض فيه كتاب كليله ودمنه فى ابوابه وامثاله ثم امر ابو الحسن نصر بن احمد السامانى لواحد من علماء عصره ونقله من العربيّة الى الفارسيّة ونظمه شاعره رودكى حسن (6) بالفارسيّة (7) ثم امر ابو المظفّر بهرامشاه بن مسعود الغزنوى الى ابى المعالى نصر الله بن محمّد بن عبد الحميد فنقله ثانية من نسخة ابن المقفّع (8) وهذه الترجمة هو المشهور بكليله

(1) Il faut nécessairement lire الحلم.

(2) Je lis الخاين : cette correction est certaine.

(3) Il y a certainement ici quelques mots omis. Je lis ولما سمع انوشيروان بهذا الكتاب رغب فيه. Il n'est point douteux que c'est là ce qu'a voulu dire Hadji-Khalfa.

(4) On lit الكوفى dans le man. de Petis, et الاهوازى dans celui du Vatican.

(5) Le mot الوزير doit être supprimé ou placé après البرمكى.

(6) Roudéghi se nommoit ابو الحسن et non حسن. Je pense que Hadji-Khalfa avoit écrit احسن نظم.

(7) Ce mot ne se trouve que dans le man. du Vatican.

(8) On lit المقنع dans les man. 733 et 875, et dans celui du Vatican.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

ودمنه فى هذا الزمان لكنّه اطنب واسهب بايراد الالفاظ المغلّقة ثم
جدّد هذه الترجمة ولخّصها وهذّبها المولى حسين بن على الواعظ
الكاشفى للامير سهيلى من امرآء السلطان (1) بايقرا وسمّاه انوار السهيلى
ثم ترجم المولى على بن صالح انوار السهيلى من الفارسى الى التركى بانشآء
لطيف سمّاه همايون نامه المتوفّى سنة وترجم الدين محمّد البك القزوينى (2)
بلغة تركى (3) المتوفّى سنة وملخّص همايون نامه كثلث للمولى يحيى
افندى المفتى

TRADUCTION du texte précédent.

Calila et Dimna. C'est un livre qui a pour objet de former les mœurs et de corriger les ames. Il a été composé par le philosophe Bidpai, pour Dabschélim, roi de l'Inde. L'auteur y a placé ses préceptes dans la bouche des quadrupèdes et des oiseaux, pour, à l'abri de ce déguisement, mettre à couvert la philosophie et sa doctrine, et dérober ainsi aux yeux du vulgaire, et des hommes légers et grossiers, le véritable but qu'il s'étoit proposé en composant ce livre. Beaucoup de sages ont écrit en ce genre des livres excellens qui renferment des aventures merveilleuses et des récits pleins de charmes; mais l'auteur du livre de Calila est le premier qui ait donné l'exemple de ce genre de composition; et tous les recueils d'apologues et de recits amusans qu'on a faits depuis lui, doivent lui être rapportés, et sont empruntés de lui. Le livre de Calila contient quatorze chapitres, dont voici les sujets: 1. Qu'il faut bien se garder de prêter l'oreille aux discours des calomniateurs et des semeurs de faux rapports. 2. Que la fin des méchans est malheureuse, et que leurs crimes ont une mauvaise issue. 3. Des avantages que l'on trouve à avoir des compagnons et des amis. 4. Qu'on ne doit jamais cesser d'être en garde contre les ruses d'un ennemi, ni se fier à lui. 5. Des suites fâcheuses de la négligence et de l'étourderie. 6. Des maux que cause la précipitation. 7. De la prudence et d'une sage prévoyance. 8. Qu'on

(1) *Lisez* السلطان حسين بن بايقرا. Dans le manuscrit du Vatican on lit ainsi: حسين من امرآء السلطان بايقرا.

(2) Le manuscrit du Vatican porte جمال الدين بن محمد البك القزوينى; mais le mot جمال a été ajouté après coup.

(3) Le manuscrit du Vatican lit بلغة التركى. L'une et l'autre leçon me paroissent fautives.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

ne doit jamais se fier aux gens dont le cœur conserve de la rancune. 9. Du pardon et de l'indulgence. 10. De la juste rétribution des actions. 11. Des dangers que l'on court en cherchant à augmenter son état, et à se procurer ce à quoi l'on ne sauroit parvenir. 12. De la douceur et de la gravité. 13. De l'obligation où sont les rois de ne point écouter les hommes perfides et les traîtres. 14. De la résignation et de la confiance en Dieu (1). Nouschiréwan ayant entendu parler de ce livre, conçut un vif desir de se le procurer : en conséquence il envoya dans l'Inde un médecin appelé *Barzouyèh*, qui le lui apporta de ce pays. On dit que quand ce prince envoya Barzouyèh dans l'Inde pour y copier le livre de Calila et Dimna, il lui donna cinquante bourses dont chacune renfermoit dix mille pièces d'or. Ce livre ayant été tiré de l'Inde, Barzouyèh le traduisit de l'indien en persan, pour Khosrou Nouschiréwan. Ensuite il fut traduit du persan en arabe par Abd-allah, fils d'Ali Ahwani (2), pour Yahya, fils de Khaled le Barmékide, sous le khalifat de Mahdi, en l'année 165. Le philosophe Sahel, fils de Nevbakht, le mit en vers pour le même Yahya, qui, ayant lu son ouvrage, lui fit don de mille pièces d'or. Ensuite Sahel, fils de Haroun, composa pour Mamoun un livre intitulé *Kitab nakla wéasra*, dans lequel il imita le livre de Calila, tant pour le nombre des chapitres que pour les apologues. Dans la suite, par l'ordre d'Abou'lhasan Nasr, fils d'Ahmed, prince Samanide, un des savans de son temps le traduisit de l'arabe en persan ; et Roudéghi, poëte attaché à la cour de ce prince, le mit en vers Persans. Plus tard Abou'lmaali Nasr-allah, fils de Mohammed, fils d'Abd-alhamid, le traduisit de nouveau de l'exemplaire (c'est-à-dire, de la version) d'Ebn-almokaffa, par ordre d'Abou'lmodhaffer Bahram-schah, fils de Masoud le Gaznévide. C'est cette traduction d'Abou'lmaali qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de *Calila et Dimna*. Ce traducteur a fort alongé sa rédaction en la surchargeant d'expressions obscures. Cette version a été remise à neuf, abrégée et corrigée par le moula Hosaïn ben-Ali Vaëz Caschéfi, pour l'émir Sohaïli, l'un des émirs de la cour du sultan Hosaïn, fils de Baïkra ; il l'a intitulée *Anwar alsohaïli*. Cette même version a été traduite du persan en turc dans un style charmant, sous le titre de *Homayoun-namèh*, par le moula Ali ben-Salih, mort en l'année.....Djémal-eddin, fils de Mohammed Albec Kazwini, mort en l'année.....l'a traduite en langue Turque (ou Tartare). Il existe un abrégé du *Homayoun-namèh*, réduit environ au tiers, par le moula Yahya Effendi, Mufti.

(1) Hadji-Khalfa suit l'ordre des livres ou chapitres, tel qu'il est dans l'*Anvari Sohaïli* et le *Homayoun namèh*; les titres des chapitres de cette dernière version m'ont servi à corriger les fautes qui se sont glissées dans les manuscrits de Hadji-Khalfa.

(2) Ou *Ahouni*.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

OBSERVATIONS sur l'Extrait précédent de Hadji-Khalfa.

I. Hadji-Khalfa ne fait mention que d'une seule version Arabe du livre de Calila, et il l'attribue à Abd-allah, fils d'Ali, qu'il surnomme *Ahwani* ou *Ahouni*, ou, comme on lit dans le manuscrit du Vatican et dans celui de la Bibliothèque impériale de Vienne, *Ahwazi*. Cette traduction fut faite, suivant lui, en l'année 165, sous le khalifat de Mahdi, pour Yahya ben-Khaled le Barmékide, qu'il semble qualifier de *vizir*. Ceci donne lieu à plusieurs observations.

Mines de l'Orient, t. II, p. 302.

1.° Mahdi n'a point eu de vizir de ce nom. Le premier vizir, sous son règne, fut *Abou-Obaïd-allah Moawia ben-Yésar*, ابو عبيد الله معوية بن يسار; le second, *Abou-Abd-allah Yakoub ben Daoud*, ابو عبد الله يعقوب بن داود; le troisième, *Alfaïdh ben-Abi-Salèh*, الفيض بن ابي صالح (1). Mahdi régna depuis l'année 158 jusqu'à 169. Yahya, fils de Khaled, ne fut vizir que de Haroun Rachid, et mourut en 190 ou 191.

2.° Hadji-Khalfa connoissoit la traduction Arabe d'Abd-allah ben-almokaffa, puisqu'il en parle quelques lignes plus bas : il ne pouvoit pas d'ailleurs en ignorer l'existence, attendu qu'il avoit sous les yeux le *Homayoun-namèh*, où il en est fait mention ; comment donc se fait-il qu'il n'en dise pas un mot, à l'endroit précisément où il devoit en parler?

3.° On ne peut point supposer qu'*Abd-allah ben-Ali* de Hadji-Khalfa, soit le même qu'*Abd-allah ben-almokaffa*. Nous savons, par Ebn-Khilcan, que le père d'*Abd-allah ben-almokaffa* se nommoit *Dadouyèh*, et il est vraisemblable qu'il n'avoit point embrassé l'islamisme, son fils ayant lui-même vécu long-temps dans le magisme. Ainsi il est difficile de supposer qu'au nom de *Dadouyèh*, qui est Persan, il eût joint ou substitué celui d'*Ali*.

4.° La date du khalifat de Mahdi et de l'an 165, ne peut

(1) *Fakhr-eddin Razi*, manuscrit Arabe de la Bibliothèque du Roi, n.° 895.

Digitized by Google

convenir à Abd-allah ben-almokaffa, dont la mort, comme le prouve Ebn-Khilcan, doit être, au plus tard, de l'an 145, et est arrivée sous le khalifat de Mansour.

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Toutes ces raisons me persuadent qu'il y a une lacune dans le texte de Hadji-Khalfa, et que ce bibliographe avoit écrit ونقله من الفارسيّة الى العربيّة عبد الله بن المقفّع فى خلافة المنصور ثم.....بن على الاهونى ليحيى بن خالد البرمكى فى خلافة المهدى وذلك فى سنة ١٦٥ » Ensuite il fut traduit en arabe sous le khalifat de Mansour, par Abd-allah ben-almokaffa. Plus tard il » fut.....par.....fils d'Ali Ahwani, sous le khalifat de » Mahdi, pour Yahya, fils de Khaled le Barmékide, en l'année » 165. » Peut-être Hadji-Khalfa avoit-il écrit لخّصه, *il fut abrégé*, ou bien هذّبه, *il fut revu et corrigé:* c'est ce qu'il est impossible de deviner. Cette lacune doit être fort ancienne, puisqu'elle se trouve dans tous les manuscrits que j'ai consultés, et vraisemblablement aussi dans celui de Vienne. Il peut se faire qu'elle vienne du premier copiste qui a mis au net l'ouvrage de Hadji-Khalfa.

II. *Sahl* ou *Sahel ben-Nevbakht* ne m'est pas connu; mais nous apprenons d'Abou'lfaradj que son fils *Abd-allah ben-Sahel ben-Nevbakht*, astronome célèbre, florissoit sous le khalifat de Mamoun. Sahel dut donc être contemporain de Yahya, fils de Khaled.

Hist. dynast. p. 248.

III. Sahel ben-Haroun m'est totalemeut inconnu. Je ne crois pas qu'il ait rien de commun avec Sahel dont les deux fils, Fadhl et Hasan, furent successivement vizirs de Mamoun. Le livre que Sahel ben-Haroun composa pour Mamoun, à l'imitation de Calila et Dimna, paroît avoir eu beaucoup de célébrité. J'en ai déjà parlé ailleurs. Le titre de ce livre est écrit si différemment par les auteurs qui en ont parlé (1), et par les copistes, qu'on ne sait à quoi s'en tenir. Je le trouve nommé ثعلبه وعفره

Not. et Ext. des man. t. IX, 1.re part. p. 435.

(1) Dans un manuscrit de Masoudi je lis ثعله وعفره. Je ne trouve point cet ouvrage indiqué dans la Bibliothèque de Hadji-Khalfa.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

dans le commentaire d'Ebn-Bedroun, sur le poëme historique d'Abou-Mohammed Abd-almédjid ben-Abdoun (1). Ce commentateur s'exprime ainsi : سهل بن هارون صاحب دواوين بعد يحيى البرمكى هو صاحب كتاب ثعلبه وعفره وهو كتاب مشى فيه على نحو كليله ودمنه » Sahel, fils de Haroun, chef des bureaux » après Yahya le Barmékide. Il est auteur du livre intitulé *Thaa-* » *leba et Afra*, dans lequel il a imité la marche de Calila et » Dimna. »

Ce même commentateur dit, comme Hadji-Khalfa, que le livre de Calila fut mis en vers pour Yahya; mais il attribue ce travail à un écrivain tout-à-fait différent de celui que nomme le bibliographe. Son texte mérite d'être rapporté.

مما يحكى انه اراد ابوه يحيى ان يحفظ كتاب كليله ودمنه فصعب عليه ذلك فقال له عبد المجيد (2) بن عبد الرحمن اللاحقى انا انظمه لك شعرا ليخف عليك حفظه فقال له افعل فنقله الى قصيدة مزدوجة عدة ابياتها اربعة عشر الف بيت وعمله فى ثلثة اشهر فاعطاه يحيى عشرة الف دينار واعطاه الفضل خمسة الف دينار وقال له جعفر اكون راويتك لها ولا اعطيك شيئا واول القصيدة

هذا كتاب ادب ومحنه وهو الذى يدعى كليله ودمنه

On raconte que son père (le père de Djafar), Yahya, voulut apprendre par cœur le livre de Calila et Dimna, mais qu'il ne put y réussir. Alors Abd-almédjid (ou Abd-alhamid) fils d'Abd-alrahman Lahiki, lui promit de le mettre en vers, afin qu'il eût moins de peine à le graver dans sa mémoire. Yahya approuva ce projet, et celui-ci mit ce livre en vers apariés (c'est-à-dire, composés de deux hémistiches qui riment ensemble). L'ouvrage contenoit en tout 14,000 vers; il fut achevé en trois mois. Yahya donna 10,000 pièces d'or à l'auteur; Fadhl lui en donna 5,000; pour

(1) Il y a dans la Bibliothèque du Roi deux exemplaires de cet ouvrage, manuscrits Arabes, n.os 1411 et 1487. Le passage cité ici ne se lit que dans le manuscrit 1411.

(2) On lit dans le man. 1487 عبد الحميد.

Digitized by Google

Djafar, il lui dit : Je veux l'apprendre par cœur sous ta dictée, et je ne te donnerai rien. Ce livre commence ainsi :

» C'est ici un livre d'instruction et d'épreuve ; c'est celui qu'on nomme *Calila et Dimna.* »

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Il y a sans doute erreur dans Ebn-Bedroun ou dans Hadji-Khalfa ; car on ne croira pas que deux poëtes aient en même temps entrepris et exécuté un semblable travail pour Yahya.

IV. Je ne sais si cette traduction en vers Arabes du livre de Calila, quel qu'en soit le véritable auteur, subsiste encore aujourd'hui. J'en connois une autre que je crois beaucoup moins ancienne, quoique j'ignore l'époque à laquelle elle a été composée : elle se trouve dans un manuscrit qui a appartenu à M. le baron de Schwachheim, et qui est aujourd'hui dans la bibliothèque de Vienne. Elle est intitulée درّ الحكم فى امثال الهنود والعجم, et a pour auteur *Abd-almoumin ben-Hasan.* Le manuscrit dont je me suis procuré une copie, porte, dans le catalogue manuscrit de M. de Schwachheim, le n.° 115. L'ouvrage se compose de 4400 distiques ou 8800 vers environ, mais il y a une lacune de quelques pages. Peut-être en donnerai-je un jour une courte notice.

V. Hadji-Khalfa parle d'une version Turque faite par *Djémaleddin ben Mohammed Albec Kazwini.* Les manuscrits sont si peu d'accord sur les noms de ce traducteur, qu'on ne peut nullement compter sur la leçon que j'ai suivie, et qui est celle du manuscrit du Vatican. M. de Hammer nomme ce traducteur *Ali ben-Pelah Kazwini*, et lui attribue une traduction Tartare. Cela me paroît plus vraisemblable.

Mines de l'Orient, t. II, p. 302.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

N.° VI.

CHAPITRE du Fils du Roi, et de l'Oiseau.

Ce chapitre est le X.e dans tous les manuscrits de la version Persane d'Abou'lmaali Nasr-allah. Mon objet, en publiant ce texte, n'étant que de faire connoître la rédaction et le style de cette version, j'ai jugé inutile d'y joindre une traduction, d'autant plus que j'ai publié ce même chapitre en françois, d'après la version Hébraïque, dans le tome IX de ce recueil, *partie I.re, pag. 451 et suiv.*, et que je le donnerai en latin, de la traduction de Jean de Capoue et de celle de Raimond de Béziers, dans ce X.e tome, *partie II.e, p. 49 et suiv.* Je mettrai seulement ici, en notes, la traduction des passages qui pourroient offrir des difficultés.

J'ai suivi en général le manuscrit n.° 375; lorsque je m'en suis écarté, j'en ai rendu raison dans les notes.

باب ابن الملك والطاير

رای کفت برهمن را که شنودم مثل آنك دشمنان غالب وخصمان
قاهر بذو محیط شوند ومفزع ومهرب از همه جوانب متعذّر باشد واو
طوعًا وکرهًا بیکی ازیشان مظاهرت جوید وبا او صلح پیوندد تا از
دیکران برهد واز خطر وخوف ایمن کردد وعهد خویش درآن واقعه
با دشمن بوفا رساند وپس از ادراك مقصود ونیل مراد وحصول غرض
در تحرز وتصوّن نفس بر حسب خود برود وبیمن حزم ومبارکی
عزم از قصد دشمن مسلّم ماند اکنون باز کوی داستان اهل
حقد وعداوت که ازیشان احتراز ومجانبت نیکوتر یا با ایشان
انبساط

انبساط ومقاربت واکر یکی از آن طایفه کرد استمالت بر آید بدان
التفات باید نمود وآن را در ضمیر جای شاید داد یا نه برهمن کفت هرك
بمادّت روح قدس مستظهر باشد وبمدد عقل کلّ (1) مؤیّد در کارها
احتیاطی هرچ تمامتر واجب بیند ومواضع خیر وشرّ ونفع وضرّ اندر آن
نیکو بشناسد وبر تمییز او پوشیده نماند که از دوست مستزید وقرین
آزرده تحرّز ستوده تر واز مکامن مکر وغدر او تجنّب اولیتر خاصّه
که تغیّر باطن وتفاوت اعتقاد او بچشم خرد می بیند وجراحت دل
وخدشهٔ ضمیر او بنظر بصیرت مشاهدت می کند وآنرا از جهت
خویش باهمالی مرموز یا بمکاشفتی صریح موجبات می داند (2) چه
اکر بچرب زبانی وتودّد او فریفته شود وجانب تحفّظ وتیقّظ را بی
رعایت کذارد هرایینه تیر آفت را از جان هدف ساخته باشد وتیغ
بلا را بمغناطیس جهل بخود کشیده شعر لا تأمنن قومًا ظلمتهم
وبداتهم بالشتم والرغم ، ان یأبروا نخلا لغیرهم والقول تحقره وقد ینمی (3)،
واز اخوات این سیاقت حکایت آن مرغست رای پرسید که
چکونه است آن حکایت کفت آورده اند که ملکی بود اورا

(1) Je pense qu'il faut lire كلّى.

(2) C'est-à-dire, « Sur-tout lorsqu'il » voit des yeux de l'esprit qu'il est sur- » venu quelque changement à son égard, » et quelque altération dans les disposi- » tions et les intentions de son ami, qu'il » aperçoit clairement par le regard de la » sagacité que le cœur de celui-ci est ul- » céré et son esprit blessé, et qu'il re- » connoît que de sa part il a lui-même » provoqué l'aliénation du cœur de son » ami, soit par une négligence dégui- » sée, soit par des torts réels et évi- » dens. »

(3) C'est-à-dire, « Si tu as fait tort à » quelques personnes, et que tu aies agi » le premier injustement et d'une manière » outrageante à leur égard, crains qu'elles » ne fécondent les palmiers d'un autre: » car le discours que l'on méprise acquiert » souvent de nouvelles forces. »

L'auteur veut dire: Prends garde que si ceux-ci ne te nuisent pas par eux-mêmes, ils ne fortifient le parti de tes ennemis.

Le manuscrit 375 porte لنيرهم, tous les autres lisent لغيرهم. J'ai suivi cette leçon.

Dans le dernier hémistiche, au lieu de القول, plusieurs manuscrits lisent الشيء: le sens est le même.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

برمدین خواندندی مرغی داشت فنزه نام با حسّی سلیم ونطقی دلآویز
ودر کوشك ملك بیضهٔ نهاد وبچّهٔ بیرون آورد ملك بفرمود تا اورا
بسرای حرم بردند وبمقدم عزیزان سپردند ومثال داد که در تعهّد او
وفرخ او مبالغت باید نمود (1) وآن پادشاه را پسری آمد که انوار رشد ونجابت
در ناصیهٔ وی تابان بود وشعاع اقبال وسعادت بر صفحات احوال وی
درفشان بیت فی المهد ینطق عن سعادة جدّه اثرُ النجابة
ساطع البرهان ، ان الهلال اذا رایت نموّه ایقنت بدرا منه فی اللمعان ،
در جمله پادشاه زاده را با بچّهٔ مرغ الفی تمام افتاد پیوسته با وی
بازی کردی وهر روز فنزه بکوه رفتی واز میوهاء کوه که در میان
مردمان آنرا نامی نتوان یافت دو عدد بیاوردی یکی بپسر ملك دادی
یکی بچّهٔ خود را وکودکان حالی بحلاوت آن تلذّذ می طلبیدند وبنشاط
ورغبت آن را میخوردند واثر منفعت آن (2) در قوّت ذات وبسطت جسم
هرچ زودتر پیدا می آمد چنانك در مدّت نزدیك (3) ببالیدند ومخایل نفع
آن هرچ ظاهرتر مشاهدت کردند ووسیلت فنزه بدان خدمت (4) موکّدتر
گشت وهر روز قربت ومنزلت وی می افزود یکچندی بگذشت
روزی فنزه غایب بود بچّهٔ او درکنار پسر ملك جست واورا برنجانید
آتش خشم پادشاه زاده را در غرقاب ضجرت کشید تا خاك در چشم مردمی
ومروت زد والیف قدیم صحبت را بباد داد وپای او بگرفت وکرد سر بگردانید

(1) Le man. n.° 375 porte نمودند. La leçon que j'ai adoptée est exigée par la construction. On lit dans d'autres manuscrits نمایند ou رود, au lieu de باید نمود, ce qui est également bon.

(2) Le mot آن manque dans le manuscrit n.° 375.

(3) Au lieu de نزدیك, on lit اندك dans tous les autres manuscrits, et cette leçon me semble préférable.

(4) Le mot خدمت est omis dans le manuscrit n.° 375. J'ai cru à propos de m'écarter ici de la leçon de ce manuscrit.

Digitized by Google

وبر زمین انداخت چنانك بر فور هلاك شد فزه باز آمد بچّه را کشته دید
پر غم و رنجور کشت ودر توجّع وتحسّر افتاد وبانك وتغیر بآسمان رسانید
وی کفت که بیچاره کسی که بصحبت جبّاران مبتلا کردد که عقد
عهد ایشان زود سست شود وهمیشه رخسار وفاء ایشان بچنکال
جفا مجروح باشد نه اخلاص ومناصحت نزدیك ایشان محلّی دارد ونه
دالّت خدمت وذمام معرفت در دل ایشان وزنی آرد دوستی ودشمنیء ایشان
بر حدوث حاجت وزوال (1) منفعت مقصورست عفو در مذهب انتقام
محظور شناسند واهمال حقوق در شرع نخوت وجبروت (2) مباح پندارند
ثمرت خدمت مخلصان کم یاد دارند وعقوبت زلّت خاینان دیر فراموش
کنند ارتکابهاء بزرك را از جهت خویش خُرد وحقیر شمرند
وسهوهاء خُرد را از جانب دیکران بزرك وخطیر دانند ومن باری
فرصت مجازات فایت نکردانم وکینهٔ بچّهٔ خویش از آن بی رحمت
غدّار بخواهم که همزاد (3) وهمنشین خود را بکشت وهمخانه
وهمخوابهٔ خود را (4) هلاك کرد پس بر روی ملك زاده جست
وچشمهاء جهان بینش بر کند وپروازی کرد وبر نشیمنی بلند حصین
نشست در حال خبر بملك رسید ملك برای چشم پسر جزعها کرد وخواست
که بحیلت مرغ را بدست آرد وبدام مکر وخدیعت فزه را در قفص
محنت وبلا افکند وآنکاه آنچ سزای چنو بی (5) عاقبتی تواند بود وجزاء

(1) Le manuscrit n.° 375 porte ویافتن منفعت. J'ai préféré la leçon des autres manuscrits,

(2) Le seul man. n.° 375 porte جرأت, au lieu de جبروت. Je pense que c'est une faute.

(3) On lit dans le manuscrit n.° 375 همراز, ce qui ne vaut rien.

(4) Le manuscrit n.° 375 omet le mot همخانه que le rhythme de la phrase exige.

(5) Le mot چنو est pour چون او.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

چنین اقتحامی را شاید در باب وی تقدیم فرماید پس بر نشست

بر باره که چون بشتابد چو آفتاب

از غرّتش طلوع کند کوکب ظفر

فرّخ آن کوه روان با دست وپای وگوش وسر

فرّخ آن سیمرغ پیکر کش هم از پیست بسر

چون فرو گیری رکاب از کوه پیش آرد حدیث

چون بجنبانی عنان از باد پیش آرد خبر (1)

آخر

فکانّما لَطَمَ الصَّبَاحُ جبینَه

واقتصّ منه فخاض فی احشائه (2)

وپیش آن بالا رفت وفنزه را آواز داد که آمن فرود آی فنزه ابا نمود

(1) Ces vers Persans offrent beaucoup de variantes dans les manuscrits : ils manquent tout-à-fait dans le manuscrit n.° 385. Le second vers ne se lit que dans les manuscrits n.os 375 et 380.

Au lieu de غرتش, on lit dans le manuscrit n.° 375, رفتنش, ce qui est moins élégant.

Dans le même manuscrit on lit عنان, au lieu de رکاب, et ensuite رکاب au lieu de عنان. La leçon que j'ai suivie est bien préférable.

Voici la traduction de ces vers :

« Il monta sur un coursier, du front » étoilé duquel se lève l'astre de la vic- » toire, alors qu'il se hâte dans sa marche » comme le soleil.

» Honneur à cette montagne ambu- » lante, qui a des mains, des pieds, » des oreilles et une tête ! honneur à » (ce coursier) qui, des pieds à la tête, » n'a rien qui ne ressemble au Simorg.

» Lorsque vous mettez le pied sur » l'étrier, il transmet la mission dont il » est chargé avec plus de célérité que » l'écho de la montagne ; lorsque vous » agitez sa bride, il est de retour avec » les nouvelles dont il est porteur, plus » promptement que le vent. »

(2) A la marge du manuscrit de M. Jouannin, on lit صفت اسبی اغرّ محجّل می کند, c'est-à-dire, *il décrit un cheval qui a une étoile blanche sur le front, et les paturons blancs.* Cette note m'a aidé à entendre ce vers Arabe, qui signifie mot à mot : *on diroit que l'aurore l'a frappé sur le front, et que, pour se venger d'elle, il lui a enfoncé ses jambes dans les entrailles.* Le poëte veut dire que l'étoile que ce cheval a sur le front, semble y avoir été imprimée par l'Aurore dont elle imite la blancheur, et que la blancheur de ses paturons pourroit faire croire qu'il les a teints dans les entrailles de l'Aurore. Je ne chercherai point à justifier des figures aussi dénuées de tout agrément qu'elles sont hyperboliques.

Digitized by Google

وگفت که مطاوعت فرمان ملك بر من فرضست وبادیهٔ فراق او بی شك
دراز وبی پایان خواهد گذشت کسی همه عمر کعبهٔ اقبال من درگاه
او بودست وعمدهٔ سعادت عمرهٔ عتبهٔ اورا شناخته ام واگر جان
شیرین را عوض شناسمی لبتیك زنان احرام خدمت گیرمی وگمان آن می
بود که من در سایه (1) چون کبوتران مکه مرقّه توانم زیست وبر
فراز صفا ومروه اوستان پرواز توانم کرد (2) لکن خون پسرم چون
خون ذبایح حاج در حریم امن او آخر مباح داشتند وهنوز مرا تمنیقی
ارزانی می باشد (3) ودر خبر آمدست خبر لا یلدغ المومن من
جحر مرّتین وموافقتر تدبیری بقاء حیات مرا مخالفت این فرمانست (4)
واز آنجا که رحمت ملکست امید می دارم که بدین مدافعت مرا
معذور فرماید ونیز مقرّرست رای ملك را که مجرم (5) آمن نشاید
زیست که اگرچه در عقوبت عاجل توقّفی رود عذاب آجل
بی شبهت منتظر ومترصّد باشد وهر چند روزگار بیش گذرد مایه

(1) Plusieurs manuscrits ajoutent لو après سایه ; mais comme dans la proposition suivante il n'y a point de pronom après اوستان, j'ai cru devoir suivre la leçon du manuscrit n.° 375.

(2) C'est-à-dire, « Je me figurois que » je pourrois vivre heureux à l'ombre, » comme les colombes de la Mecque, et » que je pourrois à l'aise déployer mon vol » sur les hauteurs de Safa et de Merwa. »

Voyez, sur les colombes de la Mecque, ma *Chrestomathie Arabe*, t. III, p. 77.

Safa et Merwa sont deux lieux célèbres dans les cérémonies du pélerinage de la Mecque, et entre lesquels les pélerins doivent courir. L'auteur fait une allusion à la signification de ces deux mots dont le premier, صفا, signifie *la pureté des intentions*, et le second, مروة, *des sentimens humains et généreux*. Je prends اوستان dans le sens d'*ample*, *étendu*. On lit dans un manuscrit گستاخ, *hardiment*.

(3) C'est-à-dire, « Convient-il de vou- » loir encore m'amuser par de vaines » espérances ! » Dans le manuscrit de M. Jouannin on lit : هنوز مرا تمنی رجوع وآرزوی عود باشد, ce qui me paroît meilleur.

(4) Le sens est : « Et le parti le plus » convenable que j'aie à prendre pour le » reste de ma vie, c'est de me refuser à » cet ordre du roi. » Le mot حیات est omis dans le manuscrit n.° 375.

(5) Le man. n.° 375 porte مجرم را c'est une faute.

Digitized by Google

بیش کیرد واکر بموافقت تقدیر ومساعدت بخت از آن برهد اعقاب
را تلخیٔ آن عقاب بباید چشید وخواری نکال ووبال آن بدید وپسر
ملك با بچهٔ من غدری اندیشید ومن از سوز فراق (1) فرزند پاسخ آن
بدادم وامروز مرا بر تو اعتماد نباید کرد وبرسن مخادعت تو فرو چاه
نشاید شد مصراع چشم ندیدست چو تو کینور ، ملك کفت چون
از جانبین ابتدائی وجزایی رفت نه مارا بر تو کراهیتی متوجه است
ونه ترا از ما آزاری باقی قول من باور دار وبیهوده مفارقت جان کداز
اختیار مکن وبدانك من انتقام وتشفی را از معایب روزکار مردان شمرم
وهرکز از جانب خویش در آن مبالغتی روا نبینم ، خشم نبودست بر اعداش
هیچ ، چشم ندیدست در ابروش چین (2) ، فنزه کفت باز آمدن من هرکز ممکن
نباشد که خردمندان از مقاربت یار مستوحش نهی کرده اند وکویند
هر چند مردم آزرده لطف ودلجوی زیادت واجب دارد واکرام
واحسان فریضه تر شمرد بد کمانی ونفرت بیشتر واجب بود واحتراز واحتراس
فراوان تر لازم وحکما پدر ومادر را بمنزلت دوستان دانند وبرادر را
بمحل رفیق وزن را بمثابت الیف شمرند واقربا در رتبت غریمان
ودختر را در موازنهٔ خصمان دارند وپسر را برای بقای ذکر خواهند
ونفس وذات خویش را یکتا شناسند ودر عزت آن هیچ جانب را شرکت
ندهند چه هرکاه که مهمی حادث کردد هرکس (3) بکوشه روند وبهیچ تاویل

(1) J'ai ajouté, d'après plusieurs manuscrits, le mot فراق qui ne se lit point dans le manuscrit n.° 375. Au surplus, l'absence de ce mot ne change rien au sens.

(2) « Jamais il ne s'est laissé aller à » la colère contre ses ennemis ; jamais » l'œil n'a vu ses sourcils froncés ».

Presque tous les manuscrits portent اعدام *mes ennemis*, et ابروم *mes sourcils*, au lieu de اعداش *ses ennemis*, et ابروش *ses sourcils*.

(3) Le manuscrit n.° 375 porte وهرکس ; c'est une faute.

Digitized by Google

خود را برای دیگری در میان ننهند قطعه (1)

داشت زالی بروستاء خکاو مهستی نام دختری ودو کاو

نو عروسی جو سرو نو (2) بالان کشت روزی زچشم بد نالان

بدرش شد چو ماه نو باریك شد جهان پیش پیر زن تاریك

دلش آتش کرفت وسوخت جکر که نیاری (3) چنو نداشت دکر

از قضا کاو زالك از بی (4) خورد پوز روزی بدیکش اندر کرد

ماند چون پای مُقعَد اندر ریك آن سر مردریکش (5) اندر دیك

کاو مانند دیوی از دوزخ پیش آن زال تاخت از مطبخ

زال پنداشت هست عزرائیل بانك برداشت پیش کاو نبیل

کای مقلوت (6) من نه مهستیم من یکی پیر زال محنتیم (7)

(1) Il règne une grande variété dans les manuscrits, par rapport aux vers suivans. Dans l'*Anvari Sohaïli*, cette même fable est en prose; mais Hosaïn Vaëz a inséré dans son récit quelques vers de la traduction d'Abou'lmaali.

(2) Les manuscrits n.os 375 et 376 portent سرو بن : je crois que c'est une faute. Dans les autres manuscrits, au lieu de بن, on lit تر, ou بر, ou enfin نو. J'ai suivi cette dernière leçon, qui a en sa faveur le plus grand nombre des manuscrits.

(3) Ce mot est écrit différemment dans les manuscrits; le seul manuscrit n.° 385 porte نیاری, qui est la vraie leçon. Dans le manuscrit n.° 375 on lit نیازی, ce qui ne donne aucun sens.

(4) C'est-à-dire, je crois, *faute d'avoir à manger*. Si l'on lit پی, le sens sera, *pour chercher à manger*.

(5) Tous les man. lisent مردریکش. Si l'on s'en tient aux dictionnaires, le mot مردریك signifie *un sablon fin* dont on se sert pour polir, et la *succession* d'un homme mort. Mais il est évident qu'il a ici la même signification que مردری *impuissant, incapable d'agir*. Le *Farhang schoouri* l'explique par سستی فرومایکی et ajoute یعنی الندن بر ایش کلین آدمیه دیرلر. Le même lexique observe qu'on dit مرده ری (ou مردری) pour مرده ریك. Il est donc évident que ces deux mots مردریك et مردری s'emploient l'un pour l'autre, et que le second n'est qu'une contraction du premier.

(6) Ce mot, qu'on écrit de diverses manières, n'est qu'une corruption de ملك الموت *l'ange de la mort*.

(7) On ne sauroit dire jusqu'à quel point ce vers varie dans les manuscrits. Dans le manuscrit n.° 375, qui est ordinairement fort exact, on le lit ainsi :

کای مقلوت از نه مهستیم

ولت کرجینك ولت از نتیم

ce qui ne paroît pas même persan. J'ai

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

کرترا مهستی همی باید اِنَك اورا بسبر مرا شاید
اوست بیمار من نیم بیمار من درستم مرا بدو مشمار
بی بلا نازنین شمرد اورا چون بلا دید درسپرد اورا
بجمالی نکو بدو بد شاد بخیالی بدش زدست بداد
تا بدانی که روز پیچاپیچ هیچ کس مر ترا نباشد هیچ (1)

ومن امروز از همه علایق منفرد شدم واز همه خلایق منقطع کشتم واز خدمت تو چندان توشهٔ غم برداشتم که راحلهٔ من بدان کران بارست وخود کدام جانور طاقت تحمّل آن دارد شعر وانما اولادنا بیننا اکبادنا تمشي على الارض ، لو هبّت الريح على بعضهم لامتنعت عيني عن الغمض (2) ، در جملهٔ کوشهٔ جکر ومیوهٔ دل وروشنای دیده وراحت جان در محبت تو در باختم ومشقّتهاء زفت کشیدم چنانك بیت دشمن خندید بر من ودوست کریست ، کان بی دل وجان ودیده چون خواهد زیست ، وبا این همه بجان آمن نیستم وبدین لابه فریفته شدن از خرد وکیاست دور می نماید رای هجرست وصبر ملك کفت اکر آنچ از جهت تو رفت بر وجه ابتدا بودی تحرّز نیکو نمودی لکن بر سبیل قصاص وجزا کاری

suivi la leçon du man. de M. Jouannin, qui est aussi celle des man. n.os 376 et 379, et qui se retrouve dans l'*Anvari Sohaïli*. J'ai seulement conservé le mot مقلوت, comme il est écrit dans le manuscrit n.° 375.

(1) Dans le manuscrit n.° 375, les trois derniers vers sont rangés dans un ordre différent. On lit d'abord le vers تا بدانی, ensuite le vers بی بلا, et enfin celui-ci, بجمالی. Cet arrangement m'a paru contraire au sens: j'ai suivi l'ordre du manuscrit n.° 385. Le vers بجمالی manque dans beaucoup de manuscrits; mais presque tous placent le vers تا بدانی à la fin de la fable; et Hosaïn Vaëz, qui a imité ce vers, en a usé de même.

(2) C'est-à-dire, « Nos enfans ne sont » autre chose pour nous que nos propres » viscères qui marchent sur la terre: si le » vent souffle sur quelqu'un d'entre eux, » il m'est impossible de fermer l'œil. »

پیوستی

Digitized by Google

پیوستی وقضیّت معدلت هم این واجب کند مانع ثقت وموجب نفرت
چیست فنزه کفت موضع خشم در ضمایر موجعست ومحل حقد
در دلها ناجع (1) واکر بخلاف این چیزی شنوده آید اعقاد را نشاید که
زبان درین معنی از مضمون عقیدت عبارتی راست نکند وبیان درین
سفارت حقّ امانت نکذارد اما دلها مشاهدهٔ یکدیکر را شاهد
عدل وکواه بحقّست واز یکی بر دیکری دلیل توان کرفت ودل ترا در
آنچ می کویی موافق زبان نیست ومن صولت ترا نیکو شنلسم ودر
هیچ وقت از باس تو آمن نتوانم بود شعر از کوه کاه رزم کران
ترکنی رکاب وز باد وقت حمله سبک ترکنی عنان شعر تتقوّض الافلاك
ان خالفته وتعاض من بعد الحراك سکون (2) ملك کفت میان دوستان
ومعارف احقاد وضغاین بسیار حادث کردد چه امکان جهانیان را
بسته کردانیدن راه آزار وخصومت قاصرست وهرك بنور عقل آراسته
باشد وبزینت خرد متحلّی بر میرانیدن آن حرص نماید ولز اجیاء آن
تجنّب لازم شمرد فنزه کفت ان العوان لاتعلّم الخمرة (3) من کرم وسرد ایّام

(1) Au lieu de ناجع qu'on lit dans le manuscrit n.° 375, tous les autres portent مُولِم. Je crois cependant que ناجع est la vraie leçon. Le sens est : « Le lieu de la » colère dans les esprits, est comme une » blessure qui fait souffrir, et la plaie de » la rancune dans les cœurs prend de l'ac- » croissement. » Il pourroit se faire néanmoins qu'au lieu de ناجع, Abou'lmaali eût écrit فاجع *douloureux*, ce que les copistes auront changé en y substituant le mot مولم, qui est d'un usage plus ordinaire, mais que la rime ne permet pas d'admettre.

(2) Le manuscrit n.° 375 lit تتعوض الافلاك ان خالفتها; mais la leçon que j'ai adoptée, et qui est celle du manuscrit de M. Jouannin, autorisée en partie par plusieurs autres manuscrits, est bien préférable. Le sens de ce vers est : « Les » sphères célestes elles-mêmes seroient » renversées et détruites, si elles résis- » toient à ses ordres (c'est-à-dire, aux » ordres du destin), et on verroit le repos » et l'inaction succéder à leur mouve- » ment. » Dans le manuscrit de M. Jouannin, on lit deux gloses qui expliquent تتقوّض par پراکنده شود et تُعاض par عوض داده شود.

(3) C'est un proverbe Arabe qui se trouve dans Meïdani, et dont le sens est,

بسیار چشیده ام وعمر در نظارهٔ مهره بازی چرخ بپایان می رساند
مصراع ابعد المشیب اخدع بالزبیب (1) ، وبسیار نفایس از
حقهٔ این دهر بلعجب بباد داده ام واز ذخایر تجربت وممارست
استظهاری وافر حاصل کرده وبحقیقت شناخته که هرک بر پشت
کرهٔ خاک دست خویش مطلق دید دل او چون سر چوکان بر همه کس
کژ شود وبر اطلاق فرق مردمی ومروت را زیر قدم بسپرد وروی
آزرم ووفا را خراشیده کذارد بر من این معانی مشتبه نکردد
ومرا فریفتن روزکار ضایع کردن باشد

وقد عجمت تلك الخطوب قناتنا فزاد على عجم الخطوب اعتدالها (2)

وآنچ بر لفظ مبارك ملك می رود عین صدق ومحض صوابست اما در
مذهب خرد قبول عذر ارباب حقد محظورست وطلب صلح اصحاب عداوت
حرام زیرا که در آن خطری بزرکست وجان بازی ندبی (3) کران تا حریف
لطیف وکعبتین راست ومجاهز (4) امین نباشد در آن شروع نشاید

Une femme d'un âge fait n'a pas besoin qu'on lui montre à mettre son voile. Il se dit des personnes qui ont acquis de l'expérience.

Dans le manuscrit n.° 375 on lit الخمر ; c'est une faute qui provient de ce que le copiste, qui n'a pas entendu le sens de ce proverbe, a pris les mots suivans, من كرم, pour de l'arabe qu'il a prononcé ainsi, مِنْ كَرْم, tandis que ce sont des mots Persans qu'il faut lire مَنْ كَرْمْ. Aussi a-t-il mal à propos laissé du blanc après ces mots.

(1) Cet hémistiche Arabe paroît être un proverbe ; il signifie : « Lorsque mes » cheveux sont devenus blancs, me lais- » serai-je séduire par des raisins secs ! »

(2) Ce vers signifie : « Ces dangers » ont mis à l'épreuve la vigueur de nos » lances, et cette épreuve n'a fait que les » rendre plus droites et mieux dressées. »

(3) Le manuscrit de M. Jouannin lit وجان بازی بی کران. Presque tous les autres manuscrits portent, comme le manuscrit n.° 375, وجان بازی ندبی کران, c'est-à-dire, « et parce qu'exposer sa » vie, c'est une trop grosse gageure. » Le mot ندب est un terme du jeu de dés. *Voyez* Hyde, *De ludis Orient*, p. 245 et 293, dans le second volume du *Syntagma dissertationum.*

(4) Je crois que le mot مجاهز qui ne se trouve point dans les dictionnaires, signifie *le banquier, celui qui donne à jouer, et qui garde les enjeux.*

Digitized by Google

پیوست ونیز صورت نبندد که خصم موجبات وحشت را فراموش
کند واز ترصّد فرصت در مکافات آن اعراض نماید وبسیار
دشمنانند که بقوّت وزور بریشان دست نتوان یافت وبحیله ومکر
در قبضهٔ قدرت وچنکال نقمت توان کشید چنانك پیل وحشی
بموانست پیل هلی در دام افتد ومن بهیچ وقت ودر هیچ حال از انتقام
ملك آمن نتوانم بود وروزی درخدمت او بر من بسالی کذرد چه ضعف
وحیرت من ظاهرست وشکوه ومهابت او غالب شعر

شیطانِ سنانِ آبدارت را نا داده شهاب کوب شیطانی
باران کمان کامکارت را نا دوخته روزکار بارانی (1)

ملك کفت کریم الیف خویش را در سوز فراق نیفکند وبهم بد کمانی انقطاع
دوستی وبرادری روا ندارد ومعرفت قدیم وصحبت مستقیم را بظنّ
مجرّد ضایع وبی ثمرت نکذارد اکرچه در آن خطر نفس ومخافت جان
باشد واین خلق درحقیر قدرتر وخسیس منزلت ترجانوران یافته می شود
هو الکلبُ إلا ان فیه ملالةً ، وسوء مراعاةٍ وما ذاك فی الکلب
فنزه کفت حقد وآزار در اصل مخوفست (2) خاصّه آنچ در ضمایر ملوك

(1) Je crois que ces vers signifient : « Tu es un satan dont la lance brillante, » semblable à un démon, n'a point été » frappée et chassée par les feux du ciel. » Tu es une pluie dont l'arc fortuné qui » lance les flèches comme un déluge, n'a » point été renfermé dans l'étui, et rendu » impuissant par la fortune. »

On sait que, suivant l'Alcoran, les malins esprits furent chassés des sphères célestes, par des étoiles volantes que les anges lancèrent sur eux. Peut-être dans le second vers y a-t-il une allusion à la promesse que Dieu fit à Noë de ne plus envoyer le déluge sur la terre. On peut rendre ainsi le sens de ce vers, moins littéralement, mais d'une manière plus intelligible : « Le fer brillant de ta lance » est un satan qui n'a point été dompté » et mis en fuite par la puissance divine : » ton arc envoie un déluge, mais ce n'est » point un déluge dont le temps ait ar- » rêté le cours et tari la source. »

(2) Le man. n.° 375 porte محرّم است ; dans tous les autres manuscrits on lit مخوفست. J'ai adopté cette leçon qui est préférable.

Digitized by Google

متمکّن کردد که پادشاه در مذهب تشیّع صلب باشد ودر
دین انتقام غالی (1) تاویل ورخصت را البته در حوالی سخط وکراهیت مجال
ندهد وفرصت مجازات را فرضی متعیّن شمرد وامضاء عزیمت را
در تدارک کار خاینان وتلافی سهو مقصّران فخری بزرک وذخری
نافع شناسد واکر کسی بخلاف این چشم دارد زرد روی شود
که فلک درین هوس دیده سپید کرد وبدین تکاپوی پشت کوژ
وبدین مراد نتوانست رسید بیت طَلَبْتُ وفا
الغانیات وانما تکلّفت ایرآء بمقدحة صلد (2) ومثل کینه در دلها ما
دام که مهیّجی نیابد چون انکشت افروخته بی هیزم است
اکرچه حال اثری ظاهر نکرداند چندانکه بهانه یافت وعلّتی
دید بر آن مثال که آتش در حلفا اوفتد فروغ خشم بالا کیرد وجهانی را (3)
بسوزد بسیار دماغهاء تر را دود آن خشک کند وچشمهاء خشک
تر کند وهرکز آن آتش را مال وسخن جانی ولطف وتواضع مجرم
وچاپلوسی وتضرّع کناهکار واخلاص ومناصحت خدمتکار تسکین
ندهد وتا نفس آن متّهم باقیست فورت حقد کم نشود چنانک تا
هیزم بر جایست آتش نمیرد وبا این همه اکر کسی را از کناهکاران
امکان تواند بود که در مراعات جوانب لطفی بجای آرد ودر طلب
رضا وتحرّی فراغ دل (4) دوستان سعی پیوندد ودر کسب منافع ودفع

(1) Le sens est qu'ils excèdent toute borne, comme les partisans d'Ali, qu'on nomme غالی, et au pluriel غلاة, c'est-à-dire, *exagérés*.

(2) C'est-à-dire: « J'ai désiré trouver » de la constance dans les femmes; c'est » précisément vouloir tirer du feu d'une » pierre dure qui résonne sans faire feu. »

(3) C'est-à-dire, *l'habitant du monde*, ou *un monde*. Dans d'autres manuscrits on lit جهان را *le monde*.

(4) Le mot دل est omis dans le manuscrit n.° 375.

Digitized by Google

مضارّ معونتی ومظاهرتی واجب دارد ممکنست که آن وحشت
برخیزد وهم عقیدت مستزید (1) را صفوتی حاصل آید وهم دل خایف مجرم
بنسیم امن خوش وخنك شود ومن از آن ضعیفتر وعاجزترم که این ابواب
برخاطر یارم کذرانید یا توانم اندیشید که بخدمت من موجب استزادت
را نفی کند وسبب الفت وموافقت را مثبّت کرداند اکر باز آید
پیوسته در هراس ومخافت باشم وهر روز بلکه هر ساعت مرك تازه
مشاهدت کنم درین مراجعت مرا فایده نمانده است که خود را دست
دیت نمی بینم وکردن وسر (2) فدای تیغ نمی توانم داشت شعر
نه مرا بر تکاب تو پایاب نه مرا بر کشاد تو جوشن (3)
ملك کفت که هیچ کس بر نفع وضرّ در حقّ کسی بی خواست باری عزّ
اسمه قادر نتواند بود واندك وبسیار وخُرد وبزرك آن بتقدیر سابق
وحکم مبرم باز بسته است وچنانك دست مخلوق از احیا وایجاد قاصرست
اهلاك وافنا از جهت او هم متعذّر باشد ومفاتحت پسر من بدین ایذا
ومکافات تو بقضاء آسمانی ومشیّت ایزدی نفاذ یافت وایشان علت
آن عرض وشرط آن حکم بودند تو مارا بمقادیر بیش ازین مواخذت منمای
اکر این هجر اتفاق افتد بتقسّم خاطر والتفات ضمایر کشد وشادمانی

(1) Le manuscrit n.° 375 porte مستزید, et un peu plus loin استزادت : cette leçon est aussi celle de plusieurs autres manuscrits. Dans le manuscrit n.° 380, les points diacritiques sont omis. Le man. n.° 379 lit مستزید et استزادت : cette leçon que j'ai suivie, est réclamée par le sens. On entend par مستزید, *un homme exigeant* qui trouve qu'on ne fait jamais pour lui autant que l'on devroit faire.

(2) On lit وکردن را نیز dans le m. 375.

(3) C'est-à-dire : « Je n'ai ni la force » de t'attaquer, ni une cuirasse propre à » résister à tes attaques. »

Au lieu de بر تکاب, qui est la leçon du manuscrit n.° 375, tous les autres lisent با رکاب ou در رکاب ou بر رکاب. Le sens est alors : » Je n'ai ni la force » de te tenir l'étrier, c'est-à-dire, de te » faire ma cour et de demeurer à ton ser- » vice, ni une cuirasse propre à résister » à tes attaques. »

Digitized by Google

ومسرّت از کامرانی وبسطت آنکه مهنّا کردد که اتباع وپیوستکانرا از آن نصیبی باشد شعر

أأسرّ أن احظى ويُمنَع صاحبي فانّي اذًا للحرّ الأمُ جارِ (1)

فنزه کفت همچنین است وعجز آفریدکان از دفع قضاء آفریدکار ظاهر ومقرّرست (2) که انواع خیر وشرّ وابواب نفع وضرّ برحسب ارادت وقضیّت مشیّت خداوند جلّ جلاله نافذ می کردد وبجهد وکوشش خلایق در آن تقدیم وتاخیر ومماطلت وتعجیل صورت نبندد لا مردّ لقضائه ولا معقب لحکمه یفعل ما یشآء ویحکم ما یرید وبا آنچ اجماع کلّی واتّفاق عامّ بدین کلمت حاصل است هیچ کس نکفتست که جانب حزم واحتیاط را مهمل شاید کذاشت وتصوّن نفس از مکاره در توقّف نهاد مثل اعقلها وتوکّل علی الله (3) ومیان کفتار وکردار تو مسافتی تمام می توان شناخت وراه اقتحام مخوفست ومن بنفس معلول وتجنّب از خطر لازم وتو می خواهی که درد دل خود را بکشتن من شفا طلبی وبحیلت مرا در دام بلا افکنی ونفس من از مرك ابا می نماید والحق هیچ جانور باختیار این شربت نخورد وتا عنان مراد بدست اوست از آن تحرّز صواب بیند وکفته اند که غمّ بلاست وفاقه بلاست ونزدیکی

(1) C'est-à-dire : » Trouverai-je quelque plaisir à jouir du bonheur, si la jouissance en est interdite à mon ami! Je serois alors, aux yeux des hommes généreux, le plus méprisable des voisins. »

Dans le manuscrit n.° 375, on lit واللہ ان احظی. La leçon que j'ai suivie et qui est celle de tous les autres manuscrits, à l'exception du manuscrit n.° 380, où ce vers est omis, est de beaucoup préférable.

Dans le manuscrit de M. Jouannin, les mots الام جار sont expliqués en persan par ceux-ci, لئیم ترین همسایه.

(2) Le manuscrit n.° 375 porte ظاهرست ومقررست : c'est une faute.

(3) Ce proverbe signifie : *Attache ton chameau, et mets ta confiance en Dieu.* C'est-à-dire que la confiance en Dieu ne doit pas faire négliger les précautions que conseille la prudence.

Digitized by Google

دشمن بلاست وفراق دوست بلا ونا توانی بلا وخوف وغیره بلا وعنوان
همه بلاها مرکست وصوفیان آنرا آفت (1) کبیر خوانند مصراع
این بنده دیگر باره نروید نه نی است ، واز مضمون ضمیر مصیبت
زده آنکس تنسم تواند کرد که بارها بسوز آن مبتلا شده باشد
وهم از آن بابت شربتها تلخ تجرع کرده ومن امروز از دل خویش بر عقیدت
ملك دلیل میتوانم کرفت وکمال حسرت وضجرت او بچشم خرد می توانم
دید وفرط توجع وتاسف من (2) نمودار حال اوست ونیز متیقنم که هرکاه
که ملك را از بینای پسر یاد آید ومن از بچهٔ خویش اندیشم تغییر
وتفاوت در باطنها پدید آید ونتوان دانست که از آن چه زاید درین
صحبت بیش راحتی نیست مفارقت اولیتر مصراع با هرك بدی
کردی تا مرك بر اندیش ، ملك کفت چه خیر تواند بود در آنکس
که از سهوهاء دوستان اعراض نتواند کرد واز سر حقد وآزار
احباب بر نتواند خاست که در مدت عمر بدان مراجعت نپیوندد
وبهیچ وقت ودر هیچ حال در صحیفهٔ دل او از آن اندك وبسیار نشانی
یافته نشود واعتذار واستغفار اصحاب را باهتزاز واستبشار تلقی ننماید
خبر قال النبیّ علیه السلام الا انبئکم بشرّ الناس من لا
یقبل عذرا ولا یقیل عثرة ومن باری ضمیر خود هرچ صافی تر
می بینم وازین ابواب که بر شمرده می آید در خاطر خود اثری نمی یابم
وهمیشه جانب عفو من اتباع را ممهد بوده است وانعام واحسان
من خدمتکاران را مبذول شعر

(1) Plusieurs manuscrits, et entre autres le manuscrit n.° 375, lisent آکفت. La leçon que j'ai suivie est meilleure.

(2) Le mot من est omis dans le manuscrit n.° 375 : le sens exige qu'on le rétablisse.

Digitized by Google

وليس بقفّة جذلى اذا ما اتى الجربى اليه لاحتكاك
ولا انا اذ تدارك ذنب خلّى عجزت له عن العفو الدراك (1)

فنزه كفت بيت . كرباد انتقام تو بر بحر بكذرد از آب هر بخار كه
خيزد بود شرار (2) ، من مى دانم كه كناهكارم واكرچه مبتدى
نبوده ام متعدّى هستم وهرك در كفّ پاى او قرحهٔ باشد اكرچه
بثبات عزم وقوّت طبع بى باكى كند وبر سنك درشت رفتن جايز
شمرد چاره نيابد از آنك جراحت تازه شود وپاى از كار بماند چنانك
بر خاك نرم رفتن نيز دست ندهد وانك با علّت رمد
استقبال شمال واجب بيند همّت وى بر تعرّض كورى مقصور بايد
شناخت ومقاربت مجرم با حقود همين مزاج دارد وتحرّز از آن از وجه
شرع وقانون رسم فرض است آيت قوله تعالى ولا تلقوا بايديكم الى
التهلكة (3) واستطاعت خلق از آن نتواند كذشت كه در صيانت
ذات آن (4) قدر مبالغت كنند كه نزديك اهل خرد معذور كردند چه

(1) Ces deux vers ne se trouvent que dans les manuscrits 375 et 379, et dans celui de M. Jouannin. Au lieu de بقفّة on lit dans le manuscrit 375, بنافع. Dans le manuscrit de M. Jouannin, قفّة est expliqué par درخت خشك, et جذلى par تنهٔ درخت من. Le même manuscrit explique الجربى par شتران كرّكين, et لاحتكاك par از براى خويشتن خاريدن. Dans le second vers, le manuscrit 379 lit تكاثر au lieu de تدارك, ce qui est assez indifférent. Le man. de M. Jouannin explique تدارك par پيابى شود, et خلّ par دوست. Enfin il explique الدراك par در پاينده. Au lieu de الدراك, on lit, dans le manuscrit 375, ادراكى.

Le sens de ces vers est : « Mon tronc, » quand les chameaux galeux viennent » se frotter contre lui, n'est point un bois » sec et usé (qui se casse et se refuse à » leur soulagement) ; et quoique mon » ami ait commis faute sur faute, je ne » me refuse point à lui accorder un » pardon généreux et sans bornes. »

(2) C'est-à-dire : « Lorsque le vent de » ta vengeance vient à passer sur la mer, » toutes les vapeurs qui s'élèvent des » eaux, deviennent autant d'étincelles. »

Au lieu de شرار, *étincelles*, la plupart des manuscrits lisent غبار, *de la poussière*.

(3) *Alcoran*, sur. 2, v. 190, édition de Hinckelmann.

(4) Le mot آن est omis dans le manuscrit 375.

هرك

هرك بر قوّت وزور خويش اعتماد كند لا شك در مخاوف ومضايق رود واقتحام موجب هلاك ودواعى بوار باشد وهر كه مقدار از طعام وشراب نشناسد وچندان خورد كه معده از هضم آن عاجز آيد يا لقمه بر اندازهٔ دهان نكند تا در كلوش آويزد اورا دشمن جان خويش بايد شمرد حيات را چه كوارنده تر زآب ولى كسى كه بيش خورد آب بكشد استسقاش ، وهرك بكفتار خصم در غرور افتد وبقول كسى كه ازو آمن نتواند بود فريفته شود بنزديك اصحاب خرد وحصافت مردود باشد ودر زمرهٔ اصحاب حمق وجهالت معدود كردد وهيچ كس نتواند شناخت كه تقدير در حقّ وى چكونه منزّل شدست واورا در ترصّد سعادت روزكار مى بايد كذاشت يا در انتظار شقاوت زيست لكن بر همه واجبست كه كارهاء خويش بر مقتضىٔ رايهاء صايب مى دارند ودر مراعات جانب حزم تكلّف واجب بينند ودر حساب نفس خويش ابواب مناقشت لازم شمرند ودر ميدان هوا عنان خويش كرد مى كيرند وبا دوست ودشمن در خيرات مسابقت مى جويند تا هميشه مستعدّ قبول اقبال ودولت توانند بود واكر اتّفاق خوب روى نمايد از جمال استحقاق خالى نباشند وطاعنان را مجال وقيعت باقى نماند وكارهاء جهان (1) خود بر قضيّت حكم آسمانى مى رود ودر آن زيادت ونقصان وتقديم وتاخير صورت نبندد شعر

كس كار كردكار جهان در نيافتست وآن كس كه او بجويد همواره تافتست (2) ، وبر اطلاق عاقل آنكس را توان خواند

(1) On lit dans le manuscrit 375, جهانيان, ce qui est une faute.

(2) Ce vers, que plusieurs manuscrits omettent, signifie : » Personne n'a jamais » compris les œuvres du créateur de l'uni- » vers, et quiconque cherche à les com-

که از ظلم کردن وایذاء جانوران بپرهیزد وما دام که راه
حذر پیش وی کشاده باشد در مقام خوف وفزع بایستد وتحرّز
از آن باقی نکذارد ومن بمهرب نزدیکم وکریزکاه بسیار دارم
وحرامست بر من توقّف درین حیرت وتردّد که (1) سخط ملك بی شك
خون من حلال دارد وانچ از وجه دیانت ومروّت بر وی محظورست
مباح پندارد وامید چنین می دارم که هر کجا روم اسباب معیشت
من ساخته ومُهیّا باشد چه هرك پنج خصلت را بضاعت راه وسرمایهٔ
عمر سازد بهر جانب که روی نهد اغراض پیش وی متعذّر نکردد
واز موافقت رفیقان ممتّع باشد ووحشت غربت او بموانست بدل کردد
از بدی وبد کرداری باز بودن واز ریبت(2) وخطر پهلو تهی کردن ومکارم
اخلاق را در همه احوال ملازم کرفتن وشعار ودثار خود کم آزاری
ونیکو کاری ساختن وحسن ادب در همه اوقات نکاه داشتن وعاقل
چون در منشا ومولد ومیان اقربا وعشیرت بجان آمن نتواند بود دل بر
فراق اهل ومسکن وفرزندان وپیوستکان خوش کند که این همه
را عوض ممکن کردد شعر تلقی بکل بلاد اذ حللت بها اهلاً باهل
وجیرانا بجیران، واز نفس وذات عوض صورت نبندد (3) شعر وما لی إن
اطعتُك من حیوة وما لی بعد هذا الراس براس، وبباید دانست که ضایع تر
مالها آنست که از آن انتفاع نباشد ودر وجه انفاق ننشیند ونابکار
تر زنان آنست که با شوی نسازد وبتر فرزندان آنست که از طاعت

» prendre, est toujours dans la per-
» plexité. »

(1) Au lieu de وتردّد که, le manuscrit 375 porte ونزدیك, ce qui ne donne aucun sens.

(2) On lit مرتبت dans le manuscrit 375.

(3) Ces mots واز نفس وذات عوض صورت نبندد, sont omis dans le manuscrit 375.

Digitized by Google

پدر ومادر ابا نماید وهمّت بر عقوق والدین مقصور دارد ولئیم تر دوستان آنست که در حال شدّت ونکبت دوستی ومصادقت را مهمل کذارد وغافل تر ملوك آنست که بی کناهان ازو ترسان باشند وکناه کاران آمن (1) ودر حفظ ممالك وضبط رعایا اهتمام لازم نشناسد وویران تر شهرها آنست که درو امن وخصب کم اتّفاق افتد وهر چند که ملك کرامت می فرماید وانواع تمنیت وقسوّت دل ارزانی میدارد وآن را بعهود ومواثیق موکّد می کرداند البتّه مرا بنزدیك لو امان نیست ودر خدمت ومجاورت لو بهیچ وجه آمن نتوانم زیست چه روزکار میان ما مفارقتی افکند که نیز (2) مواصلت را در حوالی ان مجال نتواند بود ودر مستقبل هرکاه که اشتیاق غالب کردد حکایت جمال تخت آرای ملك بر چهرهٔ ماه وپیکر مهر خواهم دید (3) واخبار سعادت اورا از نسیم سحری خواهم پرسید بیت

اقول واروی کلّما هبّت الصبا الا یا صبا نجد متی هجت من نجد (4)

نسیم الصبا قل للاحبّة منشدًا سلام علیکم کیف حالکم بعدی

واز حال غربت ومحنت من رای ملك را هم برین مزاج اطلاع تواند بود شعر

واذا الصبا هبّت فان نسیمها یهدی الیك تحیّتی وثنائی اخر

(1) Le manuscript 375 omet entièrement les mots وکناه کاران آمن.

(2) Au lieu de نیز, la plupart des manuscrits lisent پیش ou پیش ازین. Le manuscript 380 omet tout-à-fait ce mot. J'aimerois mieux lire پس ازین.

(3) On lit dans le manuscrit 375, با چهره وپیکر مهر وماه خواهم کرد ce qui est certainement une faute. On pourroit conserver cette leçon en substituant با à بر, et کرد à دید; alors دید rimeroit avec پرسید.

(4) Dans le manuscrit de M. Jouannin on lit, au mot اروی, cette glose روایت می کنم, et au mot نجد, celle-ci موضع.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

ای باد صبحدم گذری کن بکوی من پیغام من ببر بتبر ماه روی من
اورا بگوی تا تو زکویم برفته از آفتاب نور ندیدست کوی من
شد آب روی من همه در عشق ریخته تا خیره خیره سنك زدی بر سبوی من

برین کلمات سخن بآخر رسانید وملك را وداع کرد شعر

بجست با رخ زرد از نهیب تیغ کبود چنانك برك بهاری زپیش باد خزان

اینست داستان حذر از مخادعت دشمن مستولی واحتراز از تصدیق لابه وزرق خصم غالب وبر عاقل پوشیده نماند که غرض از بیان این امثال آن بودست تا خردمندان در حوادث هر یك را امام سازند وبناء کارها ومهمات بر مقتضای آن نهند ایزد تعالی جملکی مومنان را شناسای مصالح حال ومآل وبینای مناظم دین ودنیا کناد بمنّة وسعة جوده ۞

Digitized by Google

عیار دانش *

OU

LE PARANGON DE LA SCIENCE;

TRADUCTION Persane du Livre de Calila, faite par le vizir Abou'lfazl.

Manuscrits Persans de la Bibliothèque du Roi, fonds de Bruix, n.° 23; fonds d'Anquetil du Perron, n.° 101.

Par M. SILVESTRE DE SACY.

LA traduction Persane du livre de Calila ou des Fables de Bidpai, dont nous allons donner la notice, et qui porte le titre de عیار دانش, c'est-à-dire, *le Parangon de la science*, a été décrite très-succinctement par Fraser, dans le Catalogue des manuscrits Orientaux, qu'il a joint à la suite de la vie de Nadir-schah. Cette notice a été répétée par M. Ch. Wilkins, dans la préface de sa traduction Angloise du *Heetopades* ou *Fables de Vichnou-Sarma*, et par M. Langlès, dans le discours préliminaire sur la religion, la politique, la littérature et les mœurs des Indiens, qu'il a placé à la tête de ses Fables et Contes Indiens, publiés en 1790. Elle a besoin cependant de beaucoup de corrections. C'est ce qui m'engage à la transcrire ici.

A Catal. of Orient. manuscr. p. 19.

AYAR DANISH. The history of which book is thus. The ancient *Brahmins* of *India*, after a great deal of time and labour, compiled a treatise (which they called *Kurtuk Dumnik*), in which were inserted the choicest treasures of wisdom, and the perfectest rules for governing a

* Eyari danisch.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

people. This book they presented to their *rajahs*, who kept it with the greatest secrecy and care. About the time of *Mohammed's* birth, or the latter end of the VIth century, *Noishervan* the just, who then reign'd in *Persia*, discovered a great inclination to see that book : for which purpose, one *Burzuvia*, a physician, who had a surprising talent in learning several languages, particularly the *sanskerrit*, was introduced to him, as the properest person to be employed to get a copy thereof. He went to *India;* where, after some years stay, and great trouble, he procured it. It was translated into the *Pehluvi* language by him, and *Buzrjumehr* the *vizir*. *Noishervan* ever after, and all his successors the *Persian* kings, had this book in high esteem, and took the greatest care to keep it secret. At last, *Abu Jaffer Munsour Zu Nikky*, who was the second *khalif* of the *Abassi* reign, by great search, got a copy thereof in the *Pehluvi* language, and ordered *imam Hossan Abdal Mokaffa*, who was the most learned of that age, to translate it into *Arabic*. This prince, ever after, made it his guide, not only in affairs relating to the government, but in private life also.

In the year 380 of the *hegira*, *sultan Mahmud Ghazi* put it into verse. And afterwards, in the year 515, by order of *Bheram Shah ben Massaud*, that which *Abdal Mokaffa* had translated, was retranslated into *Persic*, by *Abul Mala Nasser allah Mustofy;* and this it that *Kulila Dumna*, which is now extant. As this latter had too many *Arabic* verses, and obsolete phrases in it, *Molana Ali ben Hossein Vaez*, at the request of *Emir Sohéli*, keeper of the seals to *Sultan Hossein Mirza*, put it into a more modern stile, and gave it the title of *Anuar Sohéli*.

In the year 1002, the great *Moghol Jalal o'din Mahommed Akbar* ordered his own secretary and *vizir*, the learned *Abul Fazl*, to illustrate the obscure passages, abridge the long digressions, and put it into such a stile as would be most familiar to all capacities; which he accordingly did, and gave it the name of *Ayar danish*, or the Criterion of wisdom.

Voici les principales corrections dont cette notice a besoin :

1.° *Zu Nikky*, qui n'a jamais été le surnom d'aucun khalife, doit être changé en *Dawaniki* دوانقى. Ce surnom, formé de دوانق pluriel de دانق, petite pièce de monnoie, fut donné au khalife Abou-Djafar Mansour, à cause de son extrême avarice, comme nous l'apprend Elmacin. C'est comme si l'on disoit *marchand de sous*.

Hist. Sarac. pag. 104.

2.° Le traducteur Arabe du livre de Calila devoit être nommé

Digitized by Google

Abou'l'hasan Abd-allah ben-almokaffa: jamais personne n'a pu être appelé *Abd-almokaffa.*

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

3.° Il n'est point vrai que le sultan Mahmoud Gaznévi ait mis en vers le livre de Calila. Abou'lfazel, ou mieux *Abou'lfazl,* qui a donné lieu à cette erreur de Fraser, ne dit point cela; il prétend que Roudéghi a mis le livre de Calila en vers, par ordre du sultan Mahmoud, ce qui est évidemment faux, et renferme un anachronisme considérable.

4.° L'auteur de la traduction Persane, intitulée *Anvari Sohaïli,* ne s'appelle pas *Ali ben-Hosaïn Vaëz,* mais bien *Hosaïn ben-Ali.*

5.° Je ne sais sur quelle autorité Fraser donne l'année 515 pour date précise à la traduction d'Abou'lmaali Nasr-allah, faite par ordre de Bahram-schah. Bahram-schah a régné depuis 512 jusqu'en 548 ou environ.

Abou'lfazl, vizir du grand mogol Acbar, auteur du livre intitulé *Eyari danisch,* étoit un homme non moins distingué dans la littérature que par ses talens politiques. Il composa une histoire du grand Mogol Acbar jusqu'à la quarante-septième année de son règne, et Férischtah avoue que c'est le guide qu'il a suivi pour cette partie de son histoire des rois de l'Indoustan (1). La troisième partie de l'histoire d'Acbar par Abou'lfazl, ou de l'*Acbar-namèh,* اکبر نامه, est la description historique et statistique de l'empire Mogol, sous le même prince, intitulée *Ayini Acbari,* آیین اکبری. Dans cet ouvrage, Abou'lfazl, parlant de la bibliothèque d'Acbar, et des livres qu'il se faisoit lire assidument, dit : « Nasr-allah » Moustavfi, et Mevlana Hosaïn Vaëz avoient fait des traductions » Persanes de *Calila et Dimna;* mais comme elles étoient rem- » plies de métaphores outrées, et écrites d'un style difficile à » entendre, Sa Majesté ordonna à l'auteur du présent ouvrage

Ayeen Akbery, to. I, pag. 103, ed. in-8.°

(1) Voici le passage de Férischtah : شیخ ابو الفضل بن شیخ مبارک جزئی وکلی قضایای آن پادشاه در اکبر نامه که قریب یك لك بیت است ثبت نموده معوّد این اوراق محمد قاسم فرشته که در صدد اختصار است خلاصهٔ آن درین کتاب مندرج میسازد. Ce texte est tiré d'un manuscrit qui m'appartient.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

» d'en faire une nouvelle rédaction du persan : il a donné à » cette rédaction le titre de *Eyari danisch.* وکتاب کلیله ودمنه راکه درحکمت عملی کارنامه ایست غرابت بخش با آنکه نصرالله مستوفی ومولانا حسین واعظ بفارسی نقل کرده بودند چون استعارات غریب ولغات دشوار داشت بفرمان چمن آرای اقبال راقم شکرف نامه خلعتی تازه از فارسی پوشانید وبعیار دانش اشتهار کرفت

Ce passage, conforme à ce qu'on lit dans la préface même du livre nommé *Eyari danisch,* fait voir clairement que c'est le livre de *Calila et Dimna* qu'a traduit ou plutôt retouché Aboul'fazl d'après les versions de Nasr-allah et de Hosaïn Vaëz, et non l'ouvrage Sanscrit, intitulé *Hitopades* ou fables de Vischnou-Sarma, comme on le lit dans la Biographie universelle, et dans une des notes que M. Langlès a jointes à la traduction Françoise du tome I.er des *Recherches Asiatiques,* p. 409. Il existe, il est vrai, une traduction Persane du *Hitopades,* qui se trouve dans la Bibliothèque du Roi, parmi les manuscrits Persans, sous le n.° 386, et est intitulée مفرّح القلوب ; mais elle n'a point pour auteur Abou'lfazl.

Abou'lfazl, sur la vie duquel nous avons jusqu'à présent peu de détails, étoit fils de Mobarec, et avoit un frère aîné nommé *Scheïkh Fizi,* qui a traduit divers ouvrages de littérature du sanscrit en persan. Ils descendoient d'une famille Indienne. C'est du moins, je pense, ce que veut dire Djihanghir, quand il s'exprime ainsi : شیخ ابو الفضل که از شیخ زاده های هندوستان است. Abou'lfazl, qui avoit été envoyé dans le Décan par Acbar, ayant été rappelé à la cour, fut assassiné pendant son retour, en l'an 1011 de l'hégire, et non 1013, comme l'a dit, par erreur, M. Langlès. Sa mort est rapportée différemment par Férischtah, et par l'empereur Djihanghir; et comme ce dernier se reconnoît lui-même auteur de ce meurtre, on doit l'en croire

Recherches Asiatiques, to. I.er, p. 410.

Digitized by Google

croire (1). Au reste le mérite d'Abou'lfazl étoit si reconnu, que Djihanghir, qui avoue l'avoir fait assassiner, et lui reproche de s'être vendu bien cher à son père Acbar (2), dit de lui qu'il étoit extrêmement distingué par ses talens et sa science بمزیّت فضل ودانایی امتیاز تمام داشت. La vie de cet homme illustre nous est peu connue, et ce que j'en ai rapporté est à-peu-près tout ce que nous en savons. Je conjecture qu'on trouveroit quelques particularités sur Abou'lfazl dans l'*Acbar-nameh;* mais ce que j'en ai dit suffit pour cette Notice.

La notice que je vais donner de la traduction d'Abou'lfazl, doit naturellement se borner à faire connoître la préface de l'auteur, la disposition de l'ouvrage, et un épilogue qui le termine, et à donner un échantillon de cette version, pour qu'on puisse la comparer à celle de Hosaïn Vaëz. Voyons d'abord ce que contient la préface; je vais en donner le texte, en omettant ce qui est sans intérêt, et j'y joindrai une traduction libre:

بر دانش پذیران نکته رس وروشن ضمیران صبح نفس پوشیده نماند که در زمان پیشین حکیم بیدپای برهمن بفرمودهٔ رای دابشلیم هندی که فرمان روایی بعضی از ولایت هندوستان داشت کتاب کلیله ودمنه که بزبان هندی کرتك دمنك کویند تصنیف کرده بود وچون نظر دور بین رای دابشلیم دریافته بود که دلها را همه وقت بشنیدن سخنان حکمت میل نمی باشد وطبیعتها را بر افسانه شنیدن

(1) Voici le texte de Férischtah : ودر سنه احدی وعشر والف شیخ ابو الفضل بموجب فرمان طلب متوجه درگاه شد ودر حوالی نرور جمعی از راجپوتان اوندجه بطمع مال بر سر راه آمده جنك کردند وشیخ ابو الفضل را کشته اموال بردند

(2) C'est là le sens de ces mots, وظاهر خود را بزیور اخلاص آراسته بقیمت کران سنك بپدرم فروخته بود qui ont été traduits ainsi : » En affectant » les dehors d'un grand dévouement, il » s'étoit vendu à mon père au prix d'un » joyau inestimable. »

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

توجّه تمام است از دانایان مذکور خواسته بود سه پند دانایان
پیشین که بترازوی دانش سنجیده باشد لباس افسانه پوشانیده از
زبان بی زبانان ادا نمایند تا از غرض پاك شده در همه اوقات چه در
زمان خوشحالی چه در هنگام بی سر ودلی از خواندن این کتاب
سیری بهم نرسد وملالی نشود الحق این کتاب یادکاری است
پادشاهان بزرك را در قواعد جهان داری وفهرستی است جهانبانان
والا را در مردم شناسی وضابطهای رعیّت پروری بیت بهار عالم
حسنش دل وجان تازه دارد برنك اصحاب صورت را ببو ارباب معنی،
وپادشاهان هندوستان این پند نامهٔ دانش را از نظر نا اهلان پوشیده
داشته همواره در امور ملکی ومآلی دستور العمل خود میدانستند
وفرمان روایان اطراف عالم اوازهٔ این را شنیده جویای آن می بودند
حکایت می کنند که یکی از برهمنان هندوستان پرسیدند که در
یونان زمین مشهور است که بجانب هندوستان کوهها باشد که در
آنجا داروها روید که مرده بدان زنده شود راستست وروش بدست
آوردن آن چون است برهمن کفت این سخن راست است لیکن رمز
دانایان پیشین ماست چه از کوهها دانایان خواسته اند واز دواها
سخنان حکمت واز مردها نادانایان که بوسیلهٔ دانشها بزندکانی جاوید
میرسند واین سخنان را دانایان هند فراهم آورده کتابی ساخته اند که
نام او کلیله ودمنه است ودر خزاین پادشاهان می باشد آنجا بدست
توان آورد اما بسعی بسیار تا آنکه انوشیروان را شوقی تمام بدیدن
آن کتاب شریف پدید آمد برزویه طبیب را که بدانش وتدبیر
یکانهٔ روزکار بود بهندوستان فرستاد وحکیم مذکور بهند آمده مدتی

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

مدید در بهم رساندن این کتاب انواع حیلها ووسیلها بر انکیخته
آن کتاب را از زبان هندی به پهلوی آورده تحفهٔ مجلس عالی
انوشیروان ساخت وبوسیلهٔ این خدمت شرف تحسین واحسان یافته
کامیاب شد وانوشیروان از مطالعهٔ آن خوش دل وشکفته خاطر
شده مدار مهمات ملکی را بر ضابطهای این کتاب نهاد وابو المعالی
نصر الله مستوفی مترجم کلیله ودمنه از ابن مقنع روایت می کند که
پادشاه عادل انوشیروان که از شعاع عقل ونور عدل نصیبی تمام
داشت وهمت در پیدا کردن سر وبن هر علمی صرف می کرد شنید
که در خزاین رایان هندوستان کتابی است که حکما بزبان بی
زبانان وضع کرده اند وحکمت را بلباس ظرافت آورده پادشاهان
در اداب ملک رانی کارنامه ایست

الغرض حکماء فارس این کتاب عجیب را نقلها بر گرفتند ودر نکاه
داشت آن از چشم اغیار مبالغهٔ تمام می نمودند وبعد از زمان انوشیروان
سایر ملوک عجم نیز در تعظیم او ودر پنهان داشتن این کتاب بدیع
سعی می نمودند تا آنکه نوبت خلافت بابو جعفر منصور دوانیقی که
خلیفهٔ دوم عباسیانست رسید خلیفه بسعی تمام نسخهٔ کلیله ودمنه
را که بزبان پهلوی ترتیب یافته بود بدست آورده امام ابو الحسن
عبد الله بن المقنع را که سرآمد سخن وران عهد بود بفرمود که آن
کتاب را از پهلوی بعربی ترجمه کرد ودایم در پیش نظر داشته بنای
کارخانهٔ سلطنت را موافق آن می نمود تا آنکه ابو الحسن
نصر بن احمد السامانی فرمود که از زبان عربی بزبان فارسی آوردند
رودکی بفرمودهٔ سلطان محمود غازی آنرا در رشتهٔ نظم کشید وبار دیکر

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

باشارت بهرام شاه بن سلطان مسعود که از اولاد سلطان محمود غازی
غزنوی است نسخهٔ عربی کلیله ودمنه که ابن مقنع فراهم آورده بود
ابو المعالی نصر الله مستوفی ترجمه نمود وکلیله ودمنه که الحال مشهور
است اینست وچون این کتاب اشعار عربی ولغات مشکل داشت
مولانا حسین واعظ باشارت امیر شیخم سهیلی که مهردار سلطان
کامکار سلطان حسین میرزا بود آن کتاب را روشنتر از آن
ترتیب داده انوار سهیلی نام نهاد وچون نظر کیمیا اثر حضرت
جهانبانی خلیفة الزمانی ..... جلال الدین والدنیا اکبر پادشاه
غازی ..... برین کتاب افتاد استخوان بندی سخن وافسانه سازی
پندهای کهن بسعادت قبول وتحسین گرامی شد در همان هنگام
بندهٔ درگاه ابو الفضل بن مبارک که خاک سجدهٔ اخلاص بر تارک دارد
مامور شد که اگرچه انوار سهیلی بنسبت کلیله ودمنهٔ مشهور
بزبان اهل روزگار نزدیکتر است اما هنوز از عبارات عرب
واستعارات عجب خالی نیست باید که بعضی از لغات انداخته ودراز
نفسیهای سخن پرداخته بعبارتی واضح بهمان ترتیب نگاشته آید
تا فایدهٔ آن عام شود ومقصود تمام گردد بنابرین حکم پادشاهی که
ترجمان فرمان الهیست کتاب مذکور را بدستور انوار سهیلی
ترتیب داده آمد لیکن دو باب را که مولانا حسین واعظ از کلیله
ودمنهٔ مشهور انداخته بود درین کتاب آورده شد چه این دو باب
اگرچه در اصل این قصه مدخل ندارند امّا بس سخنان بلند حق
پسند ازین دو باب خاطر نشان خردمندان میشود وقطع نظر از آنکه
سخنان خدایی در آنها مذکور است چون برزویه حکیم پس از

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

تکاپوی بسیار این پند نامهٔ نامی را بهم رسانیده بزبان پهلوی ترجمه
نموده است حق عظیم دارد خصوصا که مزد این خدمت را ذکر این
دو باب داشته باشد وبوزرجمهر را نیز در فراهم آوردن این کتاب حق
عظیم است انداختن آن دو باب از آیین حق گذاری مناسب نبود
فهرست باب اول در بعضی سخنان بوزرجمهر حکیم که باین کتاب
مناسبت دارد باب دوم در احوال برزویه طبیب باب سیوم
در گوش نا کردن سخنان سخن چینان باب چهارم در سزا یافتن
بدکاران وبد سرانجامی آنها باب پنجم در فواید یك دلی با دوستان
باب ششم در اندشیدن کار وبار دشمنان وایمن نا بودن از فریب
ایشان باب هفتم در زیان بیخبری واز دست دادن مقصود ودیر
شتافتن در آن باب هشتم در زیان شتاب زدگی در کارها باب نهم
در دور اندیشی وبفریب ازاد شدن از دشمن باب دهم در پرهیز از
کینه داران وتکیه نا کردن بر چاپلوسی ایشان باب یازدهم در
بخشیدن گناهان که خوشترین صفتی است پادشاهان را باب
دوازدهم در بیان پاداش در کارها باب سیزدهم در ضرر افزون
طلبیدن واز کار خود باز ماندن باب چهاردهم در بزرگی دانش
وگران باری وآهستگی در کارها خصوصا پادشاهان را باب پانزدهم
در بیان پرهیز نمودن پادشاهان از سخنان بی وفایان وبد اندیشان
باب شانزدهم در التفات نا نمودن بر گردش روزگار پوشیده نماند
که ابو المعالی نصر الله مستوفی در کلیله ودمنه می آرد که کتاب
کلیله ودمنه را که بوزرجمهر حکیم بزبان پهلوی ترتیب داده است
شانزده باب است وده اصل کرتك دمنك هندی است وشش باب را

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

برای زیادتی فایده بوزرجمهر لاحق ساخته است چهار باب آخر کتاب
که از زبان برهمن در سوال رای افزوده است آنرا بر همان نمط آورده
شده ودو باب دیگر که باول کتاب ملایم بود در آنجا ذکر یافته بود
بهمان اسلوب درین کتاب مذکور ساخته شد امید که منظور نظر
پادشاه زمان کردد وفایدهٔ آن بخواص وعوام رسد

امید که این نامه کرامی کردد پیرایهٔ بزم شادکامی کردد
از یمن توجه شهنشاه زمان نامی یابد چنانکه نامی کردد

Tous les gens instruits et éclairés savent que, dans les temps anciens, le sage Bidpai, brahmane, composa par l'ordre du raja Dabschélim, Indien, qui régnoit sur une province de l'Indoustan, le livre de *Calila et Dimna* qui, en langue Indienne, porte le nom de *Cartac Damanac*. Comme Dabschélim avoit reconnu que les hommes ne sont pas toujours disposés à écouter les leçons de la sagesse, et qu'au contraire ils ont une inclination naturelle à entendre des fables, il avoit demandé aux savans de revêtir de la forme de fables les avis des philosophes anciens qui étoient marqués au coin de la sagesse, et de les mettre dans la bouche des animaux qui ne parlent point, afin que, dépouillés par-là de toute apparence d'intérêt personnel, ce recueil fût lu par les hommes, en tout temps, dans les instans de la gaieté comme dans ceux de l'affliction, sans jamais inspirer ni satiété, ni dégoût. Ce livre, en effet, est un monument qu'ont laissé les anciens rois, où l'on apprend les principes fondamentaux du gouvernement : c'est en quelque sorte le registre dressé par ces souverains illustres, de tous les moyens par lesquels on acquiert l'art de connoître les hommes, et de toutes les règles de l'administration sur lesquelles est fondé le bonheur des sujets.

Vers. Sa beauté, comme la saison du printemps, fait refleurir le cœur et l'ame; par l'éclat de ses couleurs, il attire les hommes qui ne s'attachent qu'à l'extérieur; par son odeur, ceux qui cherchent le sens intérieur.

Les rois de l'Indoustan eurent toujours le plus grand soin de dérober la connoissance de ce livre aux gens qui n'en étoient pas dignes, et en firent constamment la règle de leur conduite, tant par rapport aux affaires du gouvernement que relativement aux intérêts de la vie future. Quant aux souverains étrangers auxquels étoit parvenue la renommée de cet ouvrage,

Digitized by Google

ils avoient un grand desir de le connoître. On rapporte que l'on fit un jour cette question à un brahmane de l'Indoustan : « C'est une opinion » généralement répandue dans le pays des Grecs, que dans l'Inde il y a » certaines montagnes où croissent des simples qui rendent la vie aux » morts : la chose est-elle vraie ! et, en ce cas, quel est le moyen de se les » procurer ! » Le brahmane répondit : « Le fait est vrai, mais c'est là une » énigme de nos anciens sages. Par les montagnes, ils ont entendu les » savans ; par les médicamens, les maximes de la sagesse ; enfin par les » morts, les ignorans qui, au moyen de l'étude des sciences, parviennent à » la vie éternelle. Ces maximes ont été réunies par les sages de l'Inde » dans un livre nommé *Calila et Dimna*, que l'on conserve dans les trésors » des rois : c'est là qu'on peut se le procurer, mais non sans beaucoup de » peine. » Enfin Nouschiréwan ayant conçu un très-grand desir de posséder ce livre, envoya dans l'Indoustan le médecin Barzouyèh, qui, par sa prudence et sa science, étoit la merveille de son siècle. Barzouyèh étant arrivé dans l'Inde, employa long-temps toute sorte d'adresse et d'artifices pour se procurer ce livre; et quand il l'eut obtenu, il le traduisit de l'indien en pehlvi, et l'offrit comme un don précieux à la cour de Nouschiréwan. Le roi lui sut beaucoup de gré du service qu'il lui avoit rendu, et le combla de bienfaits. La lecture de ce livre enchanta l'esprit et le cœur de Nouschiréwan, et il en fit le fondement de l'administration de toutes les affaires de son empire. Abou'lmaali Nasr-allah Mostavfi, qui a traduit le livre de *Calila et Dimna*, raconte, d'après Ebn-Mokanna (1), que le roi Nouschiréwan, qui étoit un prince très-éclair eté très-juste, et qui mettoit tous ses soins à faire fleurir toutes les sciences, entendit dire que dans les trésors des rajas de l'Indoustan, il y avoit un livre composé par les sages, dans lequel ils avoient fait parler les animaux sans raison et avoient revêtu la sagesse d'une forme agréable, et que ce livre étoit la base de la politique des rois.

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

(Ici Abou'lfazl copie, d'après Nasr-allah, tout le récit du voyage et du retour de Barzouyèh : je l'omets à dessein.)

Pour revenir à notre sujet, les sages de la Perse firent des copies de ce livre, et le cachèrent soigneusement aux regards des étrangers. Les rois de Perse, successeurs de Nouschiréwan, n'eurent pas moins d'estime que lui pour ce livre, et ne le tinrent pas caché avec moins de soin. Sous le khalifat du second des khalifes Abbasides, Abou-Djafar Mansour Dawaniki (2), ce prince, ayant obtenu avec peine un exemplaire de la

(1) Les deux manuscrits portent ainsi. Il semble par la notice de ce livre donnée par Fraser, qu'il lisoit dans son manuscrit *Mokaffa*; au reste, de quelque manière qu'ait écrit Abou'lfazl, il est certain qu'il faut lire *Ebn-Mokaffa*.

(2) *Voyez* l'explication de ce surnom, ci-devant, *pag. 198*.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

traduction Pehlvie de *Calila et Dimna*, ordonna à l'homme le plus éloquent de ce temps, l'imam Abou'lhasan Abd-allah fils de Mokanna (1), de traduire ce livre du pehlvi en arabe. Mansour avoit continuellement cet ouvrage sous les yeux, et régloit tout son gouvernement d'après les principes qui y sont contenus. Dans la suite, Abou'lhasan Nasr ben-Ahmed Samanide donna l'ordre de le traduire de l'arabe en persan; et par le commandement du sultan Mahmoud Gazi, Roudéghi le mit en vers. Le livre de *Calila et Dimna* fut traduit une seconde fois, par l'ordre de Bahram-schah, fils du sultan Masoud, l'un des descendans du sultan Mahmoud Gazi Gaznévide, d'après l'exemplaire Arabe qu'Ebn-Mokanna avoit composé (2). Cette traduction fut faite par Abou'lmaali Nasr-allah Mostavfi, et c'est celle qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de *Calila et Dimna*. Mais comme elle renfermoit des vers Arabes et des termes difficiles à entendre, Mevlana Hosaïn Vaëz, par l'ordre de l'émir Sohaïli, chancelier du sultan Hosaïn Mirza, rédigea ce livre d'une manière plus claire et l'intitula *Anvari Sohaïli* (3).

Les regards bienfaisans du souverain de notre siècle.... Djélal-eddin Acbar, empereur conquérant, étant tombés sur ce livre, ce chef-d'œuvre d'éloquence, et ce recueil où sont offertes, sous le masque de la fable, les maximes de l'ancienne sagesse (4), eut le bonheur de plaire à Sa Majesté. Aussitôt le serviteur de cette cour, Abou'lfazl, fils de Mobarec, dont l'humble soumission est sans bornes, reçut l'ordre de faire une nouvelle rédaction de l'*Anvari Sohaïli* dans un style clair, en conservant l'ordre primitif, mais en retranchant certaines expressions, et raccourcissant les périodes de trop longue haleine, afin que ce livre devînt d'une utilité plus générale, et que le but qu'on s'étoit proposé (5) fût parfaitement atteint: car bien que l'*Anvari Sohaïli*, si on le compare à la traduction connue sous le nom de *Calila et Dimna*, se rapproche davantage du style de notre siècle, il n'est point cependant exempt de termes Arabes et de métaphores extraordinaires. En exécution de cet ordre impérial, qui n'est que l'interprète

(1) Le manuscrit de Bruix porte عبد المقنع, ce qui est une faute grossière: il paroît que Fraser a lu dans son exemplaire عبد المقفع.

(2) Notre auteur ne s'exprime pas ici avec assez de justesse: il auroit dû dire *d'après la traduction Arabe faite par Ebn-almokaffa*; mais il a pu s'exprimer comme il le fait, parce qu'Ebn-almokaffa avoit ajouté à l'ouvrage un chapitre de sa composition.

(3) D'Herbelot, au mot *Anouar Sohaïli*, a commis une faute en disant que le titre d'*Anvari Sohaïli*, donné au livre de Calila, vient de *Hasan ben-Sohaïl*, vizir du khalife Almamoun, qui le traduisit du persan en arabe. *Voyez* ce que j'ai dit là-dessus, ci-devant, *p. 139*.

(4) Le mot استخوان بندی signifie un bandage destiné à maintenir des os fracturés; quant à افسانه سازی, il signifie *mettre en forme de fables*.

(5) C'est-à-dire, le but que s'étoient proposé l'émir Sohaïli et Hosaïn Vaëz.

de

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

de la volonté divine, ce livre a été disposé dans le même ordre que l'*Anvari Sohaïli*; mais on y a compris deux chapitres que Mevlana Hosaïn Vaëz avoit retranchés du livre connu sous le nom de *Calila et Dimna*, et n'avoit point fait entrer dans sa nouvelle traduction. Car bien que ces deux chapitres n'appartiennent point à l'original de ce recueil, cependant ils renferment beaucoup de discours intéressans et pleins de vérité, dignes de plaire aux hommes de sens; et quand on feroit abstraction des oracles divins qui y sont rapportés, puisque Barzouyèh, après bien des démarches pénibles, a formé ce recueil de maximes sages et l'a traduit en pehlvi, il mérite qu'on respecte son ouvrage, d'autant plus que la récompense qui lui fut accordée pour cet important service, consiste dans la conservation de ces deux chapitres; d'un autre côté, Buzurdjmihr a aussi acquis des droits sur ce recueil, auquel il a contribué; il semble donc qu'il y auroit de l'ingratitude à retrancher ces deux chapitres.

Table du livre.

Chapitre I. Quelques discours de Buzurdjmihr, qui sont relatifs à ce livre.

II. Histoire du médecin Barzouyèh.

III. Qu'on ne doit pas prêter l'oreille aux discours des semeurs de mauvais rapports.

IV. Que les méchans reçoivent la juste peine de leur malice, et ont une mauvaise fin.

V. Utilité de l'union intime avec les amis.

VI. Que l'on doit réfléchir sur la conduite de ses ennemis, et ne pas se laisser surprendre par leurs ruses.

VII. Dommages que cause l'ignorance, et combien il est dangereux de négliger son but et de traîner en longueur l'exécution de ses projets.

VIII. Dangers de la précipitation dans les affaires.

IX. De la prévoyance, et comment on doit employer la ruse pour échapper à ses ennemis.

X. Qu'il faut se garder de ceux qui ont un sujet de haine dans le cœur, et ne point faire de fond sur la douceur feinte de leurs paroles.

XI. Que la plus belle qualité des rois est de pardonner les fautes.

XII. De la rétribution des actions.

XIII. Des torts que l'on se cause en cherchant à augmenter sa fortune, et abandonnant pour cela son métier.

XIV. De l'excellence de la science, de la patience et de la lenteur dans les affaires, particulièrement pour les rois.

XV. Que les rois doivent se garder des gens sans foi et des hommes mal intentionnés.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

XVI. Qu'il ne faut point faire attention aux vicissitudes de la fortune.

Il faut savoir qu'Abou'lmaali Nasr-allah Mostavfi dit, dans le livre de *Calila et Dimna*, que l'ouvrage du même nom, disposé en pehlvi par le sage Buzurdjmihr, est composé de seize chapitres; que de ces chapitres, dix appartiennent à l'original Indien *Cartac Damanac*, et les six autres ont été ajoutés par Buzurdjmihr pour augmenter l'utilité de ce livre. Les quatre derniers chapitres du livre, qui sont mis dans la bouche du brahmane, comme servant de réponses aux questions du raja, ont été disposés suivant le même ordre que le reste de l'ouvrage, et les deux autres chapitres, qui convenoient à l'introduction du livre, ont été mis au commencement. On a observé le même arrangement dans cet ouvrage-ci. On espère qu'il obtiendra un regard favorable du souverain de ce siècle, et qu'il sera utile à tous, grands et petits.

Vers. Mon espoir est que ce livre sera bien accueilli, et qu'il deviendra l'ornement du banquet de la joie. Par les heureux effets de la bienveillance que lui témoignera le monarque de ce siècle, il obtiendra une telle renommée, que sa gloire en sera augmentée.

Je ne ferai, sur cette préface, qu'un petit nombre de remarques.

1.° Il est étonnant qu'un homme aussi savant qu'Abou'lfazl ne se soit pas aperçu que Roudéghi ne pouvoit pas avoir mis en vers le livre de Calila, par ordre du sultan Gaznévide Mahmoud, fils de Sébectéghin. C'est un anachronisme inexcusable. Mahmoud ne commença à régner qu'en 387 de l'hégire [997 de J. C.], et Roudéghi florissoit à la cour de Nasr ben-Ahmed Samanide, mort en l'année 331 de l'hégire [942 de J. C.]. Aussi est-ce à Nasr que le *Schah-namèh* et la préface de la traduction d'Abou'lmaali Nasr-allah attribuent l'ordre donné à Roudéghi de mettre en vers le livre de Calila. Hadji-Khalfa dit aussi la même chose. Il est surprenant qu'Abou'lfazl, qui avoit sous les yeux la préface d'Abou'lmaali Nasr-allah, soit tombé dans une pareille méprise. Mais il peut se faire que cette méprise soit plus ancienne, et qu'elle soit due, je ne dis pas à Hosaïn Vaëz, mais à quelque copiste de l'*Anvari Sohaïli* de Hosaïn Vaëz. M. de Diez m'a communiqué un extrait d'un manuscrit de l'*Anvari Sohaïli* qui lui appartient, et dans lequel on lit effectivement

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

وزودکی شاعر بموجب فرمودهٔ سلطان محمود در رشتهٔ نظم انتظام داد

» Le poëte Roudéghi le mit en vers par l'ordre du sultan Mah-
» moud. » Si on lisoit بفرمودهٔ آن سلطان محمود, on pourroit traduire, *par l'ordre de ce sultan illustre;* ce qui pourtant seroit encore inexact, les princes Samanides n'ayant jamais porté d'autre titre que celui d'*Émir:* mais vraisemblablement c'est purement par inadvertance que le mot محمود *Mahmoud* se sera glissé ici dans quelque manuscrit de l'*Anvari Sohaïli.* Cette faute n'a point passé dans la traduction Turque d'Ali Tchélébi, intitulée *Homayoun-nameh.*

2.° Abou'lfazl paroît attribuer par-tout à Buzurdjmihr l'introduction qui contient des conseils sur la manière dont on doit lire le livre de Calila, pour en tirer un profit réel. En effet, dans plusieurs manuscrits, ce chapitre est attribué à Buzurdjmihr. Il est plus vraisemblable cependant qu'il appartient au traducteur Arabe, Abou'lhasan Abd-allah ben-almokaffa, comme je l'ai fait voir dans la notice de la traduction d'Abou'lmaali Nasr-allah.

3.° Abou'lfazl, tout en conservant dans sa nouvelle rédaction les deux chapitres que Hosaïn Vaëz avoit retranchés, c'est-à-dire, l'introduction que je regarde comme l'ouvrage d'Ebn-almokaffa, et la vie de Barzouyèh, qui est attribuée sans variation à Buzurdjmihr, n'a pas cependant voulu priver ses lecteurs de la nouvelle introduction imaginée par Hosaïn Vaëz, je veux dire de l'aventure du roi *Homayoun-fal* همایون فال, et du vizir *Khodjestèh-raï* خجسته رای, par laquelle toutes les parties du livre sont liées et renfermées dans un seul cadre. Il l'a donc attachée à la fin du second chapitre qui contient la vie de Barzouyèh, au moyen de la transition suivante :

وپیش از آن که شروع (1) در باب سیوم که آغاز مقصود کتاب
از آنست در حکایتی که تقریب سخن همان خواهد بود شروع میرود

Man. de Bruix, fol. 24, recto.

(1) On lit ainsi dans les deux manuscrits. Il semble cependant manquer un verbe, tel que شود, ou رود.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

جوهر شناسان بازار معانی وصاحب عیاران ملك سخن دانی آورده
اند که در ولایت چین پادشاهی بود که آوازهٔ دولت وکامکاری او عالم
گرفته وذکر عظمت وشهریاری او بر زبان خاص وعام افتاده

Avant de passer au troisième chapitre, où commence proprement le sujet de ce livre, nous allons insérer une histoire qui lui servira comme d'introduction.

Les jouailliers du bazar des pensées, et les essayeurs du royaume de l'éloquence, ont rapporté qu'il y avoit à la Chine un roi dont le bonheur et l'heureuse fortune avoient rempli le monde de leur renommée, et dont la grandeur et la puissance souveraine étoient célébrées par tous les hommes, grands et petits.

Abou'lfazl a seulement changé le nom de *Homayoun-fal* همایون فال, en celui de *Farrokh-fal* فرخ فال, qui signifie *de bon augure.*

Abou'lfazl traduit, comme Hosaïn Vaëz, le nom de *Bidpai* par طبیب مهربان, *médecin compatissant;* mais il n'ajoute pas, comme le même Hosaïn Vaëz, qu'il a entendu dire à quelques savans Indiens que son nom est *Pilpaï* پیل پای, ce qui se dit en Indien هستی پات, *Hasti-pat*, c'est-à-dire, *pied d'éléphant.*

Tous les chapitres du livre intitulé *Eyari danisch* sont rangés dans le même ordre que ceux de l'*Anvari Sohaïli* et de la traduction d'Abou'lmaali Nasr-allah; cela me dispense d'entrer dans aucun détail à cet égard.

L'ouvrage se termine par un épilogue que je dois faire connoître.

Cet épilogue contient d'abord la date du jour auquel a été achevée cette traduction: cette date y est exprimée suivant plusieurs ères, mais d'une manière extrêmement fautive; et comme cette partie de l'épilogue a été omise et est restée en blanc dans le manuscrit de M. Anquetil, je n'ai aucun moyen d'en rectifier les fautes. Cette date est suivie d'un éloge magnifique du livre de Calila, et d'une courte mention des traductions qui en ont été faites avant celle-ci, ce qui amène une longue digression sur l'excellence du règne d'Acbar. Tout cet épilogue seroit inintelligible, si l'on n'avoit que le manuscrit de Bruix,

Digitized by Google

dont le copiste, pour lequel, sans doute, le style de ce morceau étoit trop relevé, a commis une multitude de fautes. Je vais transcrire quelques passages de cet épilogue.

روز افزون دین (1) نوزدهم تیر ماه الهی سنه ۳۳ موافق روز زیاد (2) بیست ودویم تیر ماه سنه ۱۰ مطابق کوس (3) چهاردهم اذر ماه قدیمی سنه ۹۰۱ یزدجردی مصادف روز یکشنبه پانزدهم ماه شعبان سنه ۹۹۹ موافق سنه ۱۶۴۰ هندی مقارن حزیران ماه رومی سنه ۸۹۹ اسکندری سپری شد (4) این گنجنامهٔ شاهنشاهی وکارآگاهی دستور العمل ارکان سلطنت وخلافت منشور الاداب دیوان عدل ورافت نتیجهٔ افکار دانش وبینش خلاصهٔ انظار منتظمان کارگاه آفرینش فهرست دفتر دانای مجمل ارقام جهان آرای لوح تعلیم دبستان آداب نسخه دار ومدار (5) ارباب الباب نوش داروی اصلاح مزاج عالم تریاق فاروق مسمومان عشرت وغم کان (6) یاقوت اکلیل سعادت ابدی دریای گوهر سلطنت سرمدی تعویذ بازوی خردمندان افسون جادوی دانش پسندان زمین گرد اسمان پایه هندی نژاد فارسی پیرایه کودکان را سرمایهٔ بازی پیران را دیباجهٔ سرافرازی نقد جست وجوی این سپنجی سرای حاصل تکاپوی این سراب دریا نمای سلیمانی باید که زبان بی زبانان داند پادشاهی سزد که معنی این رقم

(1) Il faut certainement lire فروردین.

(2) Il faut lire روز باد.

(3) Il faut lire روز گوش. *Voyez* Hyde, *Hist. rel. vet. Pers.* ch. XV, p. 190 de la seconde édition.

(4) Ici commence l'épilogue dans le manuscrit de M. Anquetil.

(5) Dans le manuscrit de M. Anquetil, on lit نسخه دار مدار; peut-être faut-il corriger ainsi: نسخه دار مدارس.

(6) Le manuscrit de M. Anquetil porte, وغمکان کربت یاقوت. On pourroit lire وغمزدگان کربت کان یاقوت; mais la rime me persuade que la leçon du manuscrit de Bruix que j'ai suivie, est la meilleure

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

غیب خوانان خوانند اگرچه در عهد نوشیروان عادل ترجمان خسرو
این سرّ ایزدی را بزبان پهلوی وبعد از آن بلسان تازی نثرا ونظما
ترتیب داده منّت بر جان تشنه لبان صحرای طلب نهاده بود لیکن
بواسطهٔ بلندی مقصود وسستی قاصد راز سر بستهٔ او ادا نشد
الحمد لله امروز بیمن افروز نورانیت این شهنشاه خدا اگاه که
صد هزار نوشیروان نسخهٔ عدالت از حضرت او بر میگیرند این پردگی
شبستان مراد را که در پرده به تنگ آمده بود بر روی روز انداخت
چنانچه پاک نظران ساده لوح عجم که الفاظ عربی وعبارات سنجیده
سنگ راه اینان بود بی حجاب صورت همه معنی نظاره کردند الحق
لنگان را پای ویران را عصای بود نی نی کوران را چشمی بخشید
وبینایان سرمه در چشم کشید نی نی مردهارا حیاتی تازه کرامت فرمود
وزندها را قرین خرد کارین ساخت نی نی نفس عنصری را مواطن
تقیدی (۱) سرچشمهٔ اطلاق کشود وبخرد منشیان هیولانی را غوّاص
دریای شهود گردانید شکر ایزد را که عالم صورت التیام یافت
وجهان معنی منتظم شد اوّل انتظام آن رای دابشلیم داد اخر

(۱) Le man. de Bruix porte تعبیدی. Je pense qu'il faut lire تعقیدی, c'est-à-dire, *obscurs*, *embrouillés*. Le mot تعقید, suivant le *Tarifat* de Djordjani, signifie une obscurité dans le discours, qui résulte ou d'un défaut d'ordre régulier dans la construction de la phrase, d'une ellipse, d'un mot sous-entendu, ou de ce qu'un terme est employé dans une acception figurée, sans que le reste du discours guide l'esprit de l'auditeur pour qu'il passe de l'acception ordinaire à cette acception particulière. التعقید هو ان لا یکون اللفظ ظاهر الدلالة على المعنى المراد لخلل واقع اما في النظم بان لا یکون ترتیب الالفاظ على وفق ترتیب المعاني بسبب تقدیم او تاخیر او حذف او اضمار او غیر ذلك مما یوجب صعوبة فهم المراد واما في الانتقال اى لا یکون ظاهر الدلالة على المراد لخلل في انتقال الذهن من المعنى الاول المفهوم بحسب اللغة الى الثاني المقصود بسبب ایراد اللوازم البعیدة المفتقرة الى الوسایط الکثیرة مع خفاء القراین الدالة على المقصود

فرمانروای هفت اقلیم الحق دانای بود از هند جدا افتاده باز بهند آمد مانند غریبی که بسوی وطن آید

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Le jour *Fervardin*, 19.e du mois de *Tir* divin, de l'an 33, qui répond au jour *Bad*, 22.e du mois de *Tir* de l'an 91, et au jour *Cousch*, 14.e du mois d'*Adher* ancien de l'an 951 de l'ère de *Yezdégherd*, ainsi qu'au lundi 15.e du mois de *Schaban* de l'année 999 (de l'hégire), correspondante à l'année Indienne 1645, et au mois de *Hazirat* Grec de l'an 899 d'Alexandre, a été achevé cet état des trésors de la royauté, cet agenda de l'administration éclairée, régulateur des soutiens du sultanat et du khalifat, protocole des usages du divan de la justice et de la clémence, produit des méditations de la science et de la prévoyance, quintessence des reflexions de tous ceux qui tiennent un rang dans l'atelier de la création (c'est-à-dire, dans le monde), table du volume de la science, abrégé des caractères qui tracent le bonheur de l'univers, tablettes destinées (1) à l'enseignement dans l'école de la civilisation, exemplaire et pivot des hommes sages (2), électuaire propre à rétablir la santé de l'univers, thériaque puissante pour guérir ceux qui ont avalé le poison de la joie et du chagrin, mine qui produit le rubis de la couronne du bonheur éternel, mer qui fournit la perle de la royauté impérissable, amulette du bras des hommes intelligens, charme de la magie des amateurs de la science, vaste comme la circonférence de la terre, élevé comme le ciel, Indien par son origine, Persan par sa parure, source abondante d'amusemens pour l'enfance, étoffe de gloire pour la vieillesse, produit net et comptant de toutes les peines qu'on se donne dans cette demeure éphémère, seul résultat de toutes les courses qu'on fait au milieu de cette vapeur trompeuse qui se montre, comme une mer, à nos regards déçus. Un monarque, rival de Salomon, doit entendre les langues des animaux privés de la parole; un empereur doit lire les pensées des êtres qui ne s'expriment que par des traits que l'ouie n'entend point. Quoique l'interprète de la raison ait arrangé ce secret divin du temps de Nouschirévan le juste, en langage Pehlvi, et plus tard, en langue Arabe, tant en vers qu'en prose, et par-là ait acquis un droit à la reconnoissance de tous ceux qui, les lèvres altérées, haletoient dans les plaines désertes du desir,

(1) Littéralement, *planche de l'instruction de l'école des bonnes mœurs.* L'auteur compare ce livre à la planche sur laquelle le chef d'une école trace la leçon que tous les écoliers doivent apprendre et copier sur la planche qu'ils portent avec eux.

(2) Le mot دار signifie *celui qui tient la modèle* ou *l'exemple* d'après lequel les élèves doivent copier et imiter les caractères. Si on lisoit, comme je conjecture qu'on doit le faire, au lieu de مدار *pivot*, مدارس *colléges*, ou au singulier, مدرسة *collége*, le sens seroit, *proposé pour exemple dans le collége des hommes sages.*

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

cependant à cause de l'élévation du but auquel on tendoit, et de la foiblesse de ceux qui vouloient l'atteindre, le secret scellé de ce livre n'a point été révélé (1). Mais, grâces à Dieu, en ce jour rayonnant d'éclat, la lumière de ce monarque instruit dans la connoissance de Dieu, et qui pourroit offrir un modèle de justice à cent mille Nouschiréwan, a fait paroître au grand jour cette chaste beauté de l'appartement du desir (2), qui étoit auparavant comprimée sous les voiles qui la cachoient; en sorte que les simples Persans, au chaste regard, pour lesquels jusque-là les expressions Arabes et les termes compassés et élégans étoient comme autant de pierres jetées dans leur chemin, peuvent voir aujourd'hui, sans voile, les traits de chacune des pensées qu'il renferme. Et, en vérité, ce livre est le pied des boiteux et le bâton des vieillards; je me trompe, il donne des yeux aux aveugles, et fournit un collyre pour fortifier la vue de ceux qui voient clair: disons mieux encore, il rend une nouvelle vie aux morts, et il donne aux vivans l'intelligence qui pénètre le fond des choses; ou plutôt il ouvre à l'ame élémentaire les demeures obscures de la source de l'intuition universelle (3), et il rend les facultés matérielles de l'homme intelligent (4), capables de se plonger dans la mer de la contemplation des essences spirituelles (5).

Grâces soient rendues à Dieu de ce que la forme extérieure de ce livre a été convenablement arrangée, et les pensées artistement disposées. La première disposition lui a été donnée par le raja Dabschélim; la dernière par le monarque des sept climats.

En vérité, la sagesse avoit été enlevée de l'Inde, et elle y est revenue, comme un étranger qui retourne dans sa patrie.

Abou'lfazl expose ensuite les changemens qu'il a faits au style de l'*Anvari Sohaïli*, pour mettre cet ouvrage à la portée de tout le monde; puis il fait l'éloge d'Acbar, dont la sagesse, la justice et la bonne administration rendent, pour ainsi dire, superflue

(1) Plus littéralement, *n'a point été prononcé.*

(2) L'auteur compare le livre de Calila à une jeune fille, renfermée dans son appartement nocturne, dont le mystère même excite les desirs. Le mot مراد signifie proprement l'*objet desiré*, et non le *desir.*

(3) L'auteur qui emprunte ici des expressions de la doctrine mystique, veut dire que, par la lecture de ce livre, l'ame de l'homme rendue grossière par son union avec les élémens, recouvrant toute sa pureté, devient capable de pénétrer dans les obscurités du monde spirituel. Je soupçonne qu'au lieu de اطلاق, qui signifieroit *liberté absolue, dégagement de toute contrainte*, Abou'lfazl avoit écrit اطّلاع *vue, intuition, connoissance parfaite.*

(4) Littéralement, *les commis matériels doués d'intelligence*: ce sont *les organes des sens, instrumens de nos facultés intellectuelles.*

(5) Le mot شهود, dans le style mystique, est opposé à وجود: il signifie *les substances dont l'existence ne peut être saisie par les sens.*

la

Digitized by Google

la lecture du livre de Calila, et lui ôtent beaucoup de son utilité, parce que ce n'est plus le temps où le médecin de la sagesse soit obligé de mettre les leçons qu'il veut donner dans la bouche des animaux sans raison, à cause que, sans cela, les hommes ne les comprendroient point, et où il faille employer des comparaisons pour s'accommoder à la foiblesse de leur intelligence. Ici l'auteur fait un long parallèle entre les siècles antérieurs et celui d'Acbar, tout à l'avantage de ce dernier. Puis il termine ainsi :

وآنکه درین نامه سخن فروشی نکردم ومتاع بلاغت را به بازار نیاوردم نه آن بود که نفس امّاره بآن نمی کشید وسر سخن گذاری نداشت یا متاع گران مایهٔ بلاغت در کتاب خانهٔ خاطر اماده نبود چه خاطر بو الهوس که چابك رو باد پای خیال است میدان سخن وری را می طلبید که چند جولان گری را کرم نماید وفارسان عرصهٔ فارس زبان باختن کشایند وخود تیر دست نوازش بر سر ودوش کلك رقّاص کشد که جولانکاه فراخ بود وجولان گر شوخ وگستاخ لیکن از آنجا که سعادت قرین بود قاصر نگذاشت لا جرم عنان کشیده آمد زمان پیش را که اصل این نامه درخور آن انتظام داده اند در نظر داشته این کهن پیر سال خورد را که بعنایت پادشاهی خلعت تازه در بر کرده جوانی از سر گرفته است عیار دانش نام نهادمی اگر نه صیرفان گنج خانهٔ شاهنشاهی که مشکل پسندان عالم اگاهی اند در نظر نمی بودند که گوهر دانشی که درین زمان حقیقت نشان است آنرا افسانه وافسون کجا عیاری تواند کرد ایزد تبارك وتعالی شاهنشاه عالم را که دانش وبینش را عالمی دیگر است بقایی بخشد امین رب العالمین

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Si je n'ai point exposé en vente dans ce livre les richesses du discours, et si je n'ai point apporté dans le bazar les marchandises de l'éloquence, ce n'est point que mon penchant naturel ne me portât à le faire, et ne se fût volontiers livré à déployer toutes les beautés de l'art oratoire; ce n'est pas non plus que la bibliothèque de mon esprit ne mît à ma disposition ce qu'il y a de plus précieux en fait d'éloquence. Au contraire, un instinct très-vif, qui est le coursier de l'imagination, léger comme le vent, ne souhaitoit rien tant que de s'élancer dans la carrière du discours, pour y faire quelques courses rapides, et pour que les cavaliers du champ de la langue Persane y montrassent leur adresse au jeu du talent oratoire, en sorte que Mercure lui-même (1) flattât et caressât de la main, sur la tête et les épaules (en signe de satisfaction), le sauteur de la plume, en disant: la carrière étoit vaste, et le voltigeur s'est montré hardi et audacieux. Mais là où passe celui que la fortune favorise de son secours, le foible laissé à son impuissance ne sauroit y parvenir: en conséquence, j'ai retenu la bride de mon coursier (2). Eu égard au temps passé dans lequel l'original de ce livre a été composé d'une manière analogue et convenable à l'état où se trouvoit alors la culture de l'esprit, je donnerois volontiers à ce vieillard décrépit, qui, revêtu par la faveur du monarque, d'un vêtement frais, a recouvré une nouvelle jeunesse, le nom de *Parangon de la science*, si je ne portois mes regards sur les changeurs du trésor impérial qui sont les hommes les plus difficiles à contenter, du monde de la science: comment, en effet, des fables et des récits fantastiques pourroient-ils servir de modèle et de régulateur au métal précieux de la science, tel qu'il est dans ce siècle où les choses ont toute la pureté et toute la valeur dont elles sont susceptibles! Que Dieu, béni et très-haut, daigne prolonger les jours du monarque du monde, prince qui est lui-même un autre monde de science et de prudence. *Amen.*

Je dois faire ici une observation sur le titre donné à cette traduction du livre de Calila, par Abou'lfazl, et sur la manière dont j'ai traduit ce titre.

Le mot عيار est Arabe: il vient de la racine عير, qui, à la seconde forme عيّر, signifie, suivant l'auteur du Kamous, *peser les pièces d'or ou d'argent une à une*, pour vérifier si elles ont le poids requis. Son dérivé عيار veut dire la pièce ou le poids

(1) Mercure est considéré par les Orientaux comme l'écrivain céleste et le protecteur de tous ceux qui manient la plume. Dans le manuscrit de M. Anquetil, on lit نيز, au lieu de تير; c'est une faute.

(2) L'auteur veut dire qu'il a usé d'un style simple, pour se mettre à la portée du commun des hommes.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

que l'on emploie en guise d'étalon, pour faire cette vérification, et qui sert comme de contrôle aux pièces que l'on examine. De là vient que l'on dit صاحب عيار et عيار كير, pour exprimer le vérificateur entre les mains de qui se trouve l'original ou étalon sur lequel se vérifient les pièces ou les flaons. William Jones, dans sa grammaire Persane, écrite en anglois, a traduit les mots عيار دانش, par *the touch-stone of learning*, c'est-à-dire, la pierre de touche de la science. C'est, je crois, substituer une idée à une autre. La pierre de touche se nomme proprement محك ou سنك محك. Il est possible que, par analogie, on la nomme aussi معيار et سنك عيار, comme je le trouve dans la nouvelle édition du dictionnaire Anglois-Persan de Richardson, donnée par M. Wilkins; et effectivement on dit عيار كرفتن, pour l'*essai* qui se fait avec la pierre de touche, ainsi que je le vois dans ce passage où l'auteur de l'*Ayin Acbari* explique ce qu'on entend dans l'Inde par le mot بنواری *banwari*. Il dit:

A Gramm. of the Pers. language, p. 142.

اگرچه درین سر زمین صیرفیان دیده دراز ازمون کاری برنك وصفا پایه وعیار بر شناسند لیکن برای دلنشینی دیگران این شگرف قانون درمیان آمد قسمی چند است از مس ومانند آن بر سر هر یك اندك طلای پیوسته اند وعیار هر کدام نگاشته چون نو آمده را عیار برگیرند خطی چند ازو واز آن قسمها فراز سنك محك برکشند بهر که نزدیك باشد از آن قسم شمرند

Quoique, dans ce pays-ci, les changeurs, dont la vue est pénétrante, connoissent à l'inspection de la couleur et de l'éclat, le degré de fin et le titre (des métaux); cependant pour satisfaire les autres et tranquilliser leur esprit, on a introduit cette grande règle (qu'on appelle *banwari*). Voici en quoi elle consiste : on a des morceaux de cuivre ou autre métal semblable; à l'extrémité de chacun de ces morceaux, on a fixé une petite portion d'or; on y a écrit le titre de chacun de ces morceaux. Quand on veut essayer une nouvelle partie d'or, on trace sur la pierre de touche une ligne avec l'or qu'on veut essayer et avec ces morceaux, et le morceau

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

qui donne la teinte la plus approchante de celle de l'or qu'on veut essayer, détermine le titre de ce dernier.

On voit clairement, par ce passage, que le mot عيار seul, et quand il n'est pas joint au mot سنك, ne signifie pas *pierre de touche*; mais *titre* ou *essai*. L'intention d'Abou'lfazl, en donnant à son ouvrage le titre de عيار دانش, a cependant été de faire entendre que ce livre étoit le plus parfait modèle de la science et de la sagesse, l'étalon ou la mesure originale d'après laquelle on devoit juger tous les livres dont on desiroit apprécier le mérite. C'est ce qui fait que j'ai employé un mot un peu suranné dans notre langue, mais très-propre à exprimer cette idée, et que j'ai traduit le titre de l'original par le *Parangon de la science*.

Le manuscrit du fonds de Bruix a été terminé le 22 de schaban 1054 [1644 de J. C.], et celui de M. Anquetil, le 24 moharram 1114 de l'hégire [1303 de J. C.], 47 du règne d'Alemghir. Le premier de ces manuscrits est d'une très-belle écriture; mais le second, écrit dans le caractère Persan de l'Inde, est plus correct, et préférable à celui de Bruix, sur-tout dans les endroits où le style de l'auteur est recherché et difficile à entendre. Ils sont tous deux de format in-8.° M. Anquetil a indiqué ce manuscrit d'une manière peu exacte, ainsi que celui de l'*Anvari Sohaïli* qu'il possédoit, à la fin de la première partie du tome I.er du Zend-avesta, *p. dccvij*, n.os 78 et 79. La notice manuscrite qu'il a mise à la tête du volume, n'est pas propre non plus à en donner une juste idée.

Il ne me reste plus, pour compléter cette notice, qu'à faire connoître le style de cette version, afin qu'on puisse la comparer avec celle de Hosaïn Vaëz, intitulée *Anvari Sohaïli*. Je choisirai pour cela l'apologue du Roi et de l'Oiseau, nommé ici چكاوك *l'Allouette*. Je ne donnerai point le texte de l'*Anvari Sohaïli*, parce que ce texte est imprimé. Je ne traduirai pas non plus la version d'Abou'lfazl, la comparaison de ces deux traductions Persanes ne pouvant intéresser que les personnes qui entendent la langue dans laquelle elles sont écrites.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

COMMENCEMENT du X.e chapitre du Livre intitulé Eyari danisch.

Man. de Bruix, fol. 215 verso.

رای دابشلیم براهمونی بخت وراهنمائی خرد از بیدبای برهمن پرسید
که ای دانای راز نهانخانهٔ دانش از هر کونه سخن که سرمایهٔ دولت
همان تواند بود بکفتن آن بر من منّت نهادی اکنون می خواهم که
باز نمائی که با کروه آدمی زاد که به بد درونی وکینه داری کرفتار اند
چکونه زیست باید کرد ودر آشنائی وآمد شد اینها باید بست یا نه
واکر یکی از آنها چاپلوسی نماید وبچرب زبانی وخوش کفتاری آیین
هواخواهی ودوستی ظاهر کند باور توان کرد یا نه برهمن کفت ای
کاردان خردمندان پیشین که بنور الهی دل ایشان روشن شده
است از دوست آزرده خاطر وهمنشین رنج دیده ملاحظهٔ بسیار نموده
اند واز همنشینی او پرهیز می کرده اند خصوصا که سواد خوانان
صفحهٔ پیشانی که به نیروی دانش ونور خاطر راز پنهانی دلها را می
خوانند نشان بد درونی کینه داران آزرده خاطر معلوم کنند هراینه
از ایشان بکشاده روی که ظاهر سازند وخرّم دلی که وانمایند فریب
نخورند وبر کفتار وکردار این کروه اعتماد نه نمایند اکرچه این سخن
احتیاج ندارد که برای آن دلیلی آورده شود چه خرد درست اندیشه
در قبول این نمی ایستد لیکن برای فهماندن کوته بینان داستان
ملك با چکاوك نیك دست آویز است رای پرسید که چکونه بوده
است آن حکایت برهمن کفت آورده اند که ملکی بود نام او ابن
مذین با مرغ که اورا چکاوك کویند بسیار الفت داشت چه نیکو
روی وپسندیده خوی بود وبا این زبان کویا ودل دانا داشت همواره

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

ملك باو سخنان گفتی وجوابهای درست وسخنان شیرین شنیدی
ناگاه آن چکاوك در گوشك شاه بیضهٔ نهاده بچهٔ بیرون آورد
ملك از بسیاری دلبستگی فرمود تا اورا بحرم سرای بردند
وخدمتگاران حرم را حکم شد که از حال او وفرزند او نیکو خبر دار
بوده در نگاه داشت وپرورش کوشش بسیار بجا آورند ودر همان روز نیز
در خانهٔ شاه فرزندی خجسته روی مبارك قدم بوجود آمد چنانچه
شاه زاده ببازی در آمد وبچهٔ چکاوك نیز پالیده گشت شاه زاده را با
او الفتی تمام پیدا شد پیوسته بآن مرغك بازی کردی وچکاوك هر
روز بکوهها وبیشهها رفتی واز میوههای که مردم آنرا ندانستندی
واگر بدانستندی راه بآن نتوانستی برد هر روز دوتا آوردی یکی را
برای پادشاهزاده گذرانیدی ودیگر را به بچهٔ خود خورانیدی ودر اندك
زمان خوردان از خوردنیهای خوشگوارا خوش مزه به پالیدند وبزرك
شدند وچکاوك را ازین نیکو خدمتی خود جاه وبزرگی افزود روزی
چکاوك بکناری رفته بود وبچهٔ او در کنار شاهزاده بر جست وبسر
پنجهٔ خود دست اورا ریش گردانید شاهزاده در خشم شد واز روی
غصهٔ تمام پای اورا گرفته بگرد سر بگردانید وبر زمین زد چنانکه
با خاك برابر شد وجان در ساعت سپرد چون چکاوك باز آمد بچهٔ
خود را کشته دید او دردمندی نزدیك بود که هلاك شود وبا
خود اندیشید که این گرد بلا توانگیختهٔ که ترا اشیانه بن خاری
یا سر هر دیواری باید حرم سرای سلطان چه جای تست اگر بگوشه
وتوشهٔ نامرادی خود قناعت کردی امروز بدین بلا گرفتار نمی
شدی ودر بیوفائی اهل دنیا سخنان درد آلوده میگفت ودر نکوهش

Digitized by Google

خود که زیاده طلبی پیش کرفته خود را باین روز نشانده است سخن
می راند واز آزردکی که داشت وکینه کشی که می خواست بر روی ملك
زاده برجست وچشم جهان بین اورا برکند وپرواز کرده بر کنکرهٔ
کوشك به نشست خبر بملك رسید برای چشم پسر کریها کرد
وخواست که بحیله مرغ را در دام فریب آورد وبسزای لایق رساند
پس بزیر کوشك آمد وکفت ای مونس روزکار فرود آی که اکر از درد
مادر پسر خود دیدهٔ نور چشم مرا برکندی باکی نیست حالا عیش
مرا برهم مزن واز دوری خود مارا مسوز چکاوك آواز برکشید که ای
ملك دانایان مارا از صحبت آدمی زاد پرهیز فرموده اند که آدمی زاد
در جانب خود کارهای بزرك را اندك شمارد واز طرف دیکران اندك
سهوی را بسیار شناسد مرا شوی آز ومهربانی تو از نصیحت بزرکان
خود دور انداخت واز کوشهٔ وطن برآورده سر کرم خدمت تو ساخته
بود وبخود قرار داده بودم که بقیهٔ زندکانی را در ملازمت تو کذرانم
اکنون حق خدمت دیرینهٔ مرا در نظر نیاورده باندك کناهی پسرم
را کشتند مرا نصیحت بزرکان خود در خاطر آمد دیکر سر آن ندارم
که ترا ملازمت کنم واکر دانستمی که جان شیرین را عوض است
یکبار دیکر پیش تو آمدمی آزموده را آزمودن از دایرهٔ خرد بیرون
آمدنست نشنیدهٔ که زیرکان پیش بین یك چیز را دو بار نیازمایند
واز زخم جانوری دو باره کزیده نشوند ونیز بر دل هوشمند ملك پوشیده
نخواهد بود که کناهکار را ایمن زیستن از بیخردی باشد اکر عذاب
وسزای او بالفعل نباشد آخر کار به عذاب بد کرفتار خواهد شد
واکر بخت وطالع مدد کند وپیش از آن که ستمی رسد وبلای بیند

Digitized by Google

رخت هستی بر بندد فرزندان وخویشان ودوستان اورا آزارها رسد
که طبیعت آدمی زاد بلك هر جاندار بر مکافات سرشته شده
است اکنون که من کینهٔ پسر خود را کشیده ام وپسر ترا آزرده
ام چکونه دل بملازمت نهم ملك مکر داستان دانا دل ودزدان کوش
نه کرده است. ملك پرسید که چکونه بوده است آن حکایت
چکاوك کفت آورده اند که در شهر رقه درویشی بود باخلاق پسندیده
وصفات ستوده آراسته نام او دانا دل کفتندی وبزرکان آن شهر اورا
دوست داشتندی درویش هنکامهٔ دکان خود را برهم زده بتکاپوی
رضای الهی سفر نمود ودر تنهای وبیکسی روزکار کذراندن کرفت
جمعی از دزدان بوی رسیدند وبکمان آن که با او زر وجواهر بسیار
است قصد کشتن او کردند دانا دل هرچند که اظهار بیچیزی خود
کرد باور نداشتند وهرچند خواست که بسخن ونصیحت خلاص
شود سودمند نیامد درویش در آن دشت تنهائی در کار خود فرو مانده
بود وچپ وراست نظری می افکند که مددکاری پیدا شود ناکاه
جفتی کلنکان را کذر بر آنجا افتاد دانا دل آواز بر کشید که ای
کلنکان درین بیابان بدست ستمکاران کشته می شوم برای خدای
کینهٔ من ازین جماعت بخواهید وخون من از ایشان باز طلبید
دزدان بخندیدند وکفتند چه نام داری کفت دانا دل جواب دادند که
از دانائی غیر از نامی نداری وکروهی که بیخرد باشند کشتن آنها چندان
زیانی ندارد اخر آن درویش را بکشتند وآنچه داشت بردند چون خبر
کشتن او باهل شهر رسید ملول کشتند وافسوسها خوردند
وپیوسته کوشش نمودندی تا کشتندکان او پیدا شوند اخرکار
پس

پس از زمان دراز روز عید بسیار مردم به نمازگاه فراهم آمده بودند
کشتندگان دانا دل نیز حاضر شده بودند درین میان جفتی از
کلنگان از هوا در آمدند وبر بالای سر دزدان پرواز می کردند وفریاد
می نمودند یکی از دزدان با یاران خود گفت همانا که کلنگان خون
دانا دل می طلبند یکی از مردم شهر که نزدیك آنها نشسته بود این
سخن بگوش او رسید او بدیگری باز نمود تا آنکه این خبر بحاکم
رسید حاکم ایشان را در بند ساخته باندك شدّتی که کردند
سرگذشت تمام باز گفتند واز راه مکافات بقصاص رسیدند واین
داستان برای آن آوردم تا ملك را معلوم شود که از من چنین کار
ناپسندیده شده است اما چه کنم که از راه مکافات در آمده ام چون
این کار از من شده است فرمان خرد آنست که بفرموده تو اعتماد
نکنم وترك صحبت تو کرده گوشه گزینم

Digitized by Google

مفرّح القلوب*

L'ÉLECTUAIRE DES CŒURS,

OU

TRADUCTION Persane du livre Indien intitulé Hitoupadésa, *par Tadj-eddin;*

Manuscrit Persan de la Bibliothèque du Roi, n.° 386.

Par M. SILVESTRE DE SACY.

APRÈS m'être occupé successivement des diverses versions inédites du *Livre de Calila et Dimna*, ou *Fables de Bidpai*, j'ai dû prendre connoissance d'une traduction Persane de l'ouvrage Indien intitulé *Hitoupadésa* ou *Fables de Vischnou-Sarma*, attendu les nombreux rapports qui existent entre ce livre et celui de Calila.

Le *Hitoupadésa* jouit d'une grande célébrité dans l'Inde. Il suffiroit, pour le prouver, de faire observer qu'en Bengali le nom de ce livre est devenu un nom appellatif, qui signifie *fable instructive* ou *morale* (1). Il a été traduit du samscrit en anglois par M. Ch. Wilkins, et publié à Bath en 1787. M. Jones en a aussi fait une traduction Angloise, qui se trouve dans le recueil de ses œuvres, *tome XIII* de l'édition *in-8.°* L'original Samscrit a ensuite été imprimé à Serampore, en 1804, sous la

* Mofarrih alkoloub.

(1) Voyez *a Vocabulary Bongalee and English, &c. by H. P. Forster*, tom. I, p. 104, t. II, p. 436.

Digitized by Google

direction de M. H. T. Colebrooke, qui y a joint un discours préliminaire sur ce livre, et M. Wilkins en a donné à Londres, en 1810, une nouvelle édition dans laquelle on regrette de ne pas trouver le discours préliminaire de l'édition de Sérampore. Il me sera permis, d'après cela, d'être très-court dans le compte que je vais rendre du manuscrit qui contient une traduction Persane du même ouvrage.

HITOUPADÉSA, en Persan.

Ce manuscrit, qui a appartenu autrefois à Melchisédech Thévenot, porte une très-courte notice de la main de Renaudot, conçue en ces termes : *Opusculum mysticum et fabulosum anonymi, de moribus rectè instituendis et vitâ spirituali, ex Indicis Sinicisque historiis. Persicè. De eo amplius si codex integrior repertus fuerit.*

Renaudot, à en juger par la manière dont il s'exprime, paroît avoir examiné ce volume bien légèrement, et n'avoir pas même aperçu le nom du traducteur. Dans le catalogue imprimé de la bibliothèque de Melchisédech Thévenot, ce volume est désigné ainsi parmi les manuscrits Persans : « Fables traduites de la langue » Indienne, sans nom du traducteur. » Le manuscrit contient cent seize feuillets, et a été écrit le lundi 19 de rébi second de l'année 1064 [1654].

Biblioth. Thevenot. p. 201.

Je commencerai par transcrire la préface du traducteur, et par en donner la traduction.

تمّم بسم الله الرحمن الرحيم بالخير

در توحيد باری تعالی کويد

سپاس بی قياس مر حضرت پادشاهی را که از جملهٔ بندکان خويش بشر را مراتب اعلی داد وچتر سپيد کون خرد مرصّع بمروارید علم بر سر ايشان نهاد وقبای مصوّر مصنی با کلاه تاج استعارات مکلّل بجوهر فضل وکرم خود پوشانيد وسمند خنك دونده طبع با قلادهٔ فهم بر زين زرين زيرکی سوار کرد وضابط ملك دل کردانيد تا ولايت

HITOUPADÉSA, en Persan.

متمردان نفس را تاراج ساخته وبتان دلپذیر ودلبران بی نظیر
پیدا آورده در سلك گوهر سخن در گلوی ایشان بیفکند ودرود بی شمار
بر پیغامبر کبار ونبی المختار مصطفی صلّی الله علیه وسلّم. بدان که
این کتاب از زبان هندی که آنرا هیتوپدس نام کویند که درین
چهار حکایت آورده اند حکایت اوّل مترلابه یعنی فایدهٔ محبّت
ویاری کردن حکایت دوم شهرپهد یعنی میان دوستان جدای
کردن حکایت سیوم بکره یعنی جنك بدانچه فتح بجانب خود شود
وهزیمت در لشکر غیری افتد وستدن حصار بحکمت وعقل حکایت
چهارم سنده یعنی صلاح کردن پیش از مخالفت وبعد از یکان یکان
شاخ در شاخ حکایت های خوب وسخنهای مرغوب دیگر می کوید
که بشنیدن آن مردم دانا وعاقل کردد چون حرکت محرکان بداند
چون این کتاب را پیش ملك الملوك الشرق والغرب نصر الدولت
والدین مقطع شقّ بهار یدیر الله معالیه رسید دید که در آن قصّهای
خوب وپندهای مرغوب است فرمود تا این کتاب را فارسی کنند
بنابر آن بندهٔ ضعیف تاج الدین از زبان هندوی بتوفیق الله تعالی
بزبان فارسی آورده نام این کتاب مفرّح القلوب نهاده شد تا هر کس را
پندی وفرحتی حاصل کردد

Au nom du Dieu clément et miséricordieux!

L'auteur dit, à la gloire de l'unité du créateur très-haut:

Louanges sans mesure à cette majesté royale qui, entre tous ses serviteurs, a donné à l'espèce humaine le rang le plus élevé; qui a placé sur la tête des hommes le voile blanc (1) de la raison, enrichi des perles de la science; qui les a revêtus de la tunique peinte, de l'art de composer des

(1) Suivant une correction faite en interlignes, il faut lire سپهر کون, *de couleur du firmament, azuré.* Peut-être چتر seroit-il mieux traduit par *ombrelle*, que par *voile.*

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

livres (1), et du bonnet royal des métaphores, embelli des pierres précieuses de sa libéralité et de ses dons généreux; qui les a fait asseoir sur le coursier léger de l'intelligence, paré du collier de la sagacité et de la housse d'or de la finesse (2); qui a mis le pouvoir et l'administration du royaume dans les mains du cœur, pour qu'il pût livrer au pillage le pays habité par les rebelles de l'ame concupiscible, et qu'ayant enlevé et mis en lumière les idoles charmantes et les beautés ravissantes des pensées (3), il les suspendît au cou des humains, après les avoir converties en un collier formé des perles de l'élocution (4). Bénédictions sans nombre sur le grand envoyé, le prophète choisi, Mustafa; que Dieu lui soit propice, et lui accorde le salut!

Sachez que ce livre a été traduit de la langue Indienne, dans laquelle il porte le nom de *Hitoupadésa* (5). On y a réuni quatre histoires. Elles sont intitulées, la première, *Matralâbha*, c'est-à-dire, de l'utilité d'avoir des amis et de former des liaisons; la seconde, *Souhridbhéda*, c'est-à-dire, de la manière de mettre la division entre des amis; la troisième, *Bigraha*, ou de la manière de combattre, en sorte qu'on ait la victoire de son côté, et qu'on mette en fuite l'armée ennemie, et de se rendre maître des places fortes par une conduite sage et prudente; la quatrième enfin, *Sandhi*, ou de la manière de faire la paix, avant d'en venir aux hostilités. Sous chacun de ces récits, l'auteur comprend et enchâsse l'une dans l'autre des histoires agréables, et d'autres discours dignes de plaire, dont la lecture est très-instructive et propre à former la raison, quand le lecteur connoît le (principe du) mouvement des êtres mis en action (6). Ce livre étant parvenu à la connoissance du roi des rois de l'Orient et du Couchant, de ce monarque, l'appui de l'état et de la religion, le point central du printemps (7), (que Dieu prolonge la durée de ses

(1) Le texte porte مصوّر, c'est-à-dire, *orné de figures*. Ensuite on lit مضفى, ce qui est nécessairement une faute. On peut lire مصفّى, c'est-à-dire, *purifié, pur*. J'ai préféré lire مصنّف, que je considère comme l'abstrait de مصنف, *auteur de livres, écrivain*. Il me semble que l'expression suivante, *avec le bonnet royal des métaphores*, exige cette idée ou une idée analogue.

(2) Le texte porte, *qui a placé à cheval, sur la selle d'or de la finesse, le coursier blanc de l'intelligence avec le collier de la sagacité*. Cela est visiblement fautif. Je lis avec une légère correction وبر سمند خنك دونده طبع با قلادهٔ فهم وزين زرين زيركى سوار كرد, ce qui donne le sens que j'ai exprimé.

(3) Je supplée le mot معانى que le sens exige.

(4) C'est-à-dire, qui a rendu le cœur, qui est le séjour de la sagesse, supérieur à l'ame concupiscible, source des passions, afin que, s'emparant des pensées que fournit l'imagination, il les revêtît des formes agréables de l'éloquence, et en fît pour l'homme un ornement digne de lui.

(5) Le mot *a été traduit*, نقل كرده است, manque dans l'original.

(6) Le sens de cet endroit me paroît fort incertain. Peut-être l'auteur veut-il dire: *Dieu, auteur du mouvement de tout ce qui se meut.*

(7) A la lettre, *l'endroit où se divise en deux portions le printemps*. Cette expression insolite m'est tout-à-fait inconnue.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA en Persan.

hautes qualités !), il a reconnu qu'il contenoit de beaux récits et des avis utiles, et il a donné ordre qu'on le traduisît en persan. En conséquence, le foible serviteur Tadj-eddin, avec l'assistance divine, l'a traduit de l'indien en persan, et l'a intitulé l'*Électuaire des cœurs* (1), afin que chacun y trouve des avis sages et un sujet de joie.

Le style de cette préface est embarrassé, et le sens difficile à saisir. L'auteur a voulu imiter les expressions figurées dont les écrivains Persans, élégans, font usage, sur-tout dans leurs préfaces, mais il y a mal réussi.

Les noms Samscrits des quatre parties du *Hitoupadésa* sont exprimés assez exactement en caractères Persans, excepté le second; le sens en est plutôt paraphrasé que traduit. Le premier, *mitralâbha* مترلابه, est composé de *mitr*[a], amitié, en persan مهر, et de *lâbha*[b], gain, profit.

Le second, *souhridbhéda*, devroit être écrit سهرديهد ou سهرتيهد, et non شهريهد : il signifie *séparation d'un ami*, étant composé de *souhrid*[c], ami, et de *bhéda*[d], séparer. *Souhrid* est lui-même composé de *sou*[e], particule d'approbation, et *hrid* ou *hrit*[f], esprit, qu'on reconnoît dans le persan خرد. *Bhéda* se retrouve aussi dans le persan پيدا, *apparent, visible, manifeste;* car les choses deviennent manifestes par leur séparation d'avec les autres, par leur distinction. Aussi ces deux significations sont-elles réunies dans la racine Arabe بان.

Le troisième mot, *bigraha* بكره, s'écrit en samscrit, *vigraha*[g]; il signifie *guerre*, et est composé de *vi*, particule augmentative, comme وا en persan, et de *graha*[h], prendre, saisir, qu'on reconnoît dans le persan گرفتن.

Enfin le quatrième mot *sandhi*[i] سنده, signifie *union, paix, pacification;* il est formé de *san* pour *sam*, particule qui signifie *union*, et qui répond au σῦν des Grecs, et de *dhi*[k], tenir.

[a] *Colebrooke, Cosha, l. II, ch. VIII, pag. 184, n.° 9, et 185, n.° 12.*
[b] *Carey, Gram. App. pag. 75. Colebrooke, Cosha, l. II, ch. IX, pag. 231, n.° 80.*
[c] *Ibidem, l. II, ch. VIII, p. 185, n.° 12.*
[d] *Ibid. l. II, ch. III, p. 277, n.° 5.*
[e] *Ibid. l. III, ch. V, p. 368, n.° 5.*
[f] *Ibid. l. I, ch. I, p. 28, n.° 9.*
[g] *Ibid. l. II, ch. VIII, p. 186, n.° 18.*
[h] *Carey, Grammar, Append. p. 9.*
[i] *Colebrooke, Cosha, l. II, ch. VIII, pag. 186, n.° 18; l. III, ch. III, p. 279, n.° 11.*
[k] *Carey, Grammar, Append. p. 21.*

(1) On appelle مفرّح, c'est-à-dire, *causant de la joie*, les électuaires cordiaux, comme on peut le voir dans la *Pharmacopæa Persica* du P. Ange de Saint-Joseph.

Digitized by Google

Ces quatre mots se trouvent réunis dans un vers de l'original, HITOUPADÉSA; ou Persan.

Mitralâbha souhritbhédo vigraha sandhiriva cha,

que M. Wilkins a traduit ainsi : *The acquisition of a friend. The separation of a favourite. Of disputing. Of making peace.* *The Heetopades, p. 3.*

Les vers par lesquels commence l'introduction de l'auteur, dans l'original Samscrit, sont omis, ou plutôt déplacés, comme on le verra bientôt, dans la traduction Persane. Elle commence seulement à ces mots de l'original : « Sur les bords du fleuve » *Bhaghirâthi*, il y a une ville considérable nommée *Patalipoutra*, » où régnoit autrefois un raja nommé *Soudarsana*, qui étoit orné » de toute sorte de belles qualités. » *Ibid. p. 3.*

Le traducteur Persan substitue au nom *Bhaghirâthi*, le mot كنك, *le Gange;* et c'est effectivement le Gangé qui porte en samscrit, entre autres noms, celui de *Bhaghirâthi*. Il appelle la ville, *Manakpour*, مانك پور, ce qui peut être une faute du copiste, pour *Patalpour* پاتل پور (1); quant au raja, il le nomme *Tchandarsin*, چندرسين. Ce traducteur s'est donné une telle liberté qu'on ne reconnoît qu'avec peine dans sa traduction l'original Samscrit. On en pourra juger par le morceau suivant, qui, dans la traduction de W. Jones, forme le commencement du premier chapitre ou *Mitralâbha*, mais qui, dans l'édition du texte original, et dans la traduction de Wilkins, fait partie de l'introduction : *Ibid. p. 294.*

حکایت : چنین آورده اند که در کرانهٔ (2) لب آب کنك مانك پور نام شهری است ودر آن شهر چندرسین نام رای معظم بود که بیشتر رایان در امر وی بودند پسران داشت روزی رای مذکور بر تخت شاهی نشسته بود وپسرانش بی ادب وار ایستاده بودند شخصی بدیدن ایشان آغاز کرد هر کرا علم نیست او کور است

(1) M. Wilkins a écrit *Patani-poutra*; W. Jones, *Patalipoutra*, et c'est ainsi qu'on lit ce nom dans le texte Samscrit imprimé.

(2) On avoit d'abord écrit كرانه; on a corrigé ensuite ce mot pour en faire كنارهٔ : on dit l'un et l'autre.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

اکرچه بر سر دو چشم دارد چشم آن را کویند (1) هر چه پیش
آید به بیند وهر مشکلی که پیش افتد آن را حل کند وآن چشم
علم است وغنی آن را کویند که بعلم غنی باشد چرا که نقد علم
را هیچ دزدی بردن نتواند وهرچند که خرج کند تا (2) افزایش کردد
ونقصان نشود وهیچکس شریك او نیست وبی بهاست وآرایش مردان
است ودر حذر وصفر (3) مونس جان وفرحت قلوب است یار باشد (4)
وعلم چیزی است اکرچه (5) در ذات احادی باشد در پهلوی پادشاهان
بنشاند وکفته اند از جملهٔ هنرهای دو هنر بزرکتر خوانده اند که نیك
چیز (6) است اوّل خواندن علم دوم سلاح بازی کردن امّا ازین هر دو
علم را اکر بچه بخواند وهمه (7) کس اورا دعا کند واکر پیر
بخواند همه کس بدل وجان بشنود وآنچه معنی بکوید در دل کره به
بندد واکر پیر تیغ بازی کند همه اورا بخندد وبکویند که عقل
کم کرده است یا دیوانه شده است پس ای برادران در خواندن
علم کاهلی نکنید ودر خاطر نکذرانید که برای اندك عمر چه
مشقّت خواهم کرد زیرانکه اکر علم باشد دولت دینی ودنیوی
حاصل کردد ودر بندکی حقّ تعالی غافل نباشید ودر دل نیارید که
هنوز جوان هستیم کدام وقت است که روزه نماز خواهم (8) کرد
وچنین بدانید که مرك موی کاچك سر کرفته همیشه مینماید دوم
وقت فرصت دهد یا ندهد وکفته اند ای برادران بچکان خود را

(1) Je lis که هر چه.
(2) Je lis کنند با.
(3) Lisez حضر وسفر.
(4) Il paroît qu'on a voulu raturer les mots یار باشد.
(5) J'aimerois mieux lire که اکر.
(6) J'aimerois mieux lire نیك خیر *fort bon.*
(7) Lisez همه کس.
(8) Lisez ونماز خواهیم.

در

در خوردگی علم بیاموزید تا در دل ایشان علم قرار گیرد زیرا آنچه گفته
اند در اوند خام هرچه نقش کند چون پخته شود وآن (1) نقش دور
نشود چون رای این جمله کیفیت (2) شنید غمگین شده ماند سر در
گریبان انداخت وگفت دریغ بسر پسران من چهار چیز جمع شده
اند اگر یکی از آن چهار چیز بر کسی باشد بی راه کند خاصه که
بر فرزندان من چهار چیز موجود اند یکی جوانی دوم مال سیوم
غروری چهارم بی هنری وگفته اند هر پسری را که علم نیست وبا
او بر علم کار نکند ستور بهتر ازو باشد که چیزی بار برد ونیز
در خاطر گذرانید اگر در مجلس حکایت کنند (3) که نیک مرد واهل
علم نیست ودر آن مجلس اول آنکه کسی را جواب گوید نیک مرد
اورا گویند که امر باری تعالی بتعظیم وتکریم بجا آرد وخلق خدا تعالی
را شفقت نماید مهر کند در مجلس که اهل علم نباشد اورا فرزند
مادر نگویند گویا که او (4) عقیمه آن را گویند وکسی که بجز (5)
علم شود در جهان هیچ فرزندی نباشد نزاده (6) وپس چون فرزند
نباشد ازو مادر وپدر نا امید شوند گویا که نزاده باشد بزرگان
گفته اند بر هر که کرم خدای تعالی است اورا شش چیز حاصل
شوند اول آنکه هر روز علم افزاید دوم تندرستی سیوم زن صاحب
جمال وشیرین سخن ودوست دار چهارم خدا ترس ودست گشاده پنجم
فرزندان نیکبخت ودراز عمر ششم هنری نیک که در وقت تنگچه (7)

(1) Lisez آن نقش.
(2) Je pense qu'il faut lire گفت.
(3) Je doute que le copiste ait voulu écrire کنند. Ce passage est corrompu et inintelligible.
(4) Je supprime le pronom او.
(5) Je prends بجز dans le sens de بی *sans*.
(6) Je crois qu'il faut effacer ici نزاده.
(7) Le mot تنگچه se trouve plusieurs fois dans cet ouvrage.

HITOUPADÉSA, en Persan.

کار آید این جمله فکرهای رای کرد وکفت چکونه فرزندان من ازین
بی راهی کذاشته راه علم کیرند شخصی دیکر کفت ای رای معظم
چهار چیز بچه از شکم مادر می آرد اوّل دراز عمر یا کوتاه دوم
نیکبختی ویا بدبختی سیوم دولت ویا فقیری چهارم علم ویا بی هنری
اکر برای پسران تو علم روزی داشته است اهل علم خواهند شد
وهر اندیشه که ترا خون دل میکند آن دارو چرا نمی خوری که صحّت
یابی رای پرسید آن کدام دارو است کفت یفعل الله ما یشآء ویحکم
ما یرید رای فرمود ای دوست راست می کویی فامّا خدای تعالی
آدمی را دست وپای وهوش وکوش وعقل وبینای داده است با (1) وجود
آن برای تحصیل کردن علم ودر بندکی خدای تعالی کاهلی نباید کرد
راست آرنده کارهای همونست اکر کسی دنبالهٔ پرّنده مشقّت
کند حق تعالی مشقّت او ضایع نمیکند چنانچه در خانهٔ کُلال (2)
کل افتاده است خودی خود (3) اوند نمی شود تا آن زمان آب
درکل انداخته مالش داده بر چرخ نمی آرد بدست خود راست نمی کند
اوند چکونه راست شود حاصل آنست که بی مشقّت چیزی دست
نمی دهد ونه مال ونه علم ونه راه خدای تعالی ونماز ونه روزه ای
عزیزان چون مادر وپدر فرزندان خویش را در پچکی علم آموختن
تقصیر میکند پس آن پدر ومادر دشمن فرزندان خود اند وفرزندان
بی علم در مجلس علمای چنان نمایند چنانچه در زمرهٔ کبکان زاغ

(1) J'ai peine à croire qu'il n'y ait pas ici une faute. On pourroit lire ووجود آن *et tout cela n'existe que*, ou bien با وجود, c'est-à-dire, برای تحصیل کردن علم *il leur a donné tout cela avec l'existence, pour qu'ils travaillassent à acquérir la science.*

(2) Je lis کلکار.

(3) Je lis از خود.

Digitized by Google

چون بدین نوع بسیار فکر واندیشه کرد زنّاردار اهل علم
خود را (1) طلبیده وکفت (2) ای برادران میان شما کسی هست
که پسران مارا علم بیاموزاند وعالم کرداند وازین بی راهی راست
آرد وشما عاقل ودانا وهوشمند هستید زیرانچه هر درختی که قریب
صندل اصلی باشد او هم صندل کردد بیت درختی که صندل بر
آید بلند که صد شجره کردد ازو بهرمند همچنان اکر نادان
در صحبت عاقل ودانا افتد او هم دانا کردد بعده زنّاردار که بشن (3)
برهمان نام داشت کفت ای معظّم فرزندان تو از آل بزرك اند می توانم
که ایشان را از دریای حماقت کشیده درکشتی علم سوار کنم
زیرانچه ایشان رای زادکان اند اکر کسی دنباله پرنده مشقّت می
کند او هم ناطق کردد چون ایشان را علم خواهم آموخت درین چه
عجب است ان شآء الله تعالی در میان شش ماه فرزندان ترا دانا
وعاقل واهل علم کردانم درین سخن رای مذکور بسیار خوش شد
زنّاردار را خلعت داد وکفت آری اکر کرمی در میان کل افتد برابر
کل بر سر بزرکان برود آنچنان اکر فرزندان من بخدمت تو
خواهند ماند خزانهٔ کم عقلی که در سینهٔ ایشان جمع شده است خالی
خواهد واز کوهر علم پر خواهد شد رای چون بدین نوع مدح
زنّاردار بسیار کرد فرزندان خود را بدو سپرد

On raconte que sur le bord du Gange il y a une ville nommée *Ma-*

(1) Peut-être faut-il lire مملکت خود را.

(2) Il faut lire طلبیده کفت, ou bien طلبید وکفت.

(3) Une autre main que celle du copiste a écrit tant en interligne qu'à la marge, بکه, au-dessus de بشن. Cette correction ne vaut rien. On lit au commencement du second livre, comme ici, bien distinctement, بشن برهمان.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA en Persan.

nakpour. Dans cette ville habitoit un grand raja, appelé *Tchandarsin*, auquel obéissoient la plupart des rajas. Il avoit plusieurs fils. Un jour qu'il étoit assis sur son trône, et que ses enfans se tenoient devant lui, comme des jeunes gens sans éducation, quelqu'un, en les voyant, commença à dire; Quiconque ne possède point la science, est aveugle, quoiqu'il ait deux yeux à la tête. On appelle *œil*, ce qui voit tous les objets qui se présentent devant lui, et qui résout toutes les difficultés qui surviennent: cet œil, c'est la science. On appelle *riche*, celui qui est riche en science; car aucun voleur ne peut emporter l'argent comptant de la science; on a beau le dépenser, il va toujours en augmentant, et n'éprouve aucune diminution: on n'en partage la possession avec aucun associé; elle est d'un prix infini; c'est l'ornement des hommes. En voyage, ou paisible dans sa demeure, l'homme y trouve une compagnie agréable à son ame, et la joie du cœur. La science est une chose qui, quand elle se trouve chez un homme du commun, le met de niveau avec les rois (1). Il y a deux talens qu'on préfère à tous les autres, et qui sont deux choses excellentes: le premier est la science; le second, le maniement des armes. De ces deux choses, la première a cet avantage, que si un jeune homme la possède, tout le monde fait des vœux pour lui, et si elle se trouve dans un vieillard, tout le monde l'écoute avec un esprit et une ame attentifs, et grave dans son cœur tout ce qu'il dit; tandis que si un vieillard s'avise de manier une épée, tout le monde se met à rire, et chacun dit qu'il a perdu l'esprit et est devenu fou. Ne soyez donc point paresseux, mes frères, à étudier pour acquérir la science, et n'allez pas vous laisser séduire, en vous disant à vous-mêmes: Pourquoi prendre tant de peine pour une vie si courte! car la possession de la science assure le bonheur temporel et spirituel. Ne soyez point négligens dans le service de Dieu, et ne donnez point entrée dans vos cœurs à ces pensées: Nous sommes encore jeunes; est-ce là le temps de jeûner et de prier! Faites bien réflexion que la mort semble toujours tenir (l'homme) par les cheveux du sommet de sa tête, et qu'il est incertain si le temps vous donnera ou non une autre occasion (de vous amender). On a dit, mes frères: Ayez soin que vos enfans acquièrent la science pendant qu'ils sont petits, afin qu'elle s'affermisse solidement dans leur cœur; car, ainsi qu'on l'a observé il y a long-temps, tout ce qu'on grave sur un vase de terre, avant de lui faire éprouver l'action du feu, y reste imprimé pour toujours, et ne s'efface point quand le vase a subi la cuisson.

(1) M. Wilkins a rendu le texte Samscrit d'une manière fort différente. On reconnoît le sens exprimé par le traducteur Persan, dans la version de W. Jones: *Knowledge acquired by a man of low degre places him on a level with the prince.* Voyez *the Works of S. W. Jones*, in-8.°, t. XIII, p. 4.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

Le raja ayant entendu ce discours, fut plongé dans la tristesse; il demeura la tête baissée et enfoncée dans le collet de ses vêtemens, et dit: Hélas! quatre choses, dont une seule suffiroit pour égarer un homme, se trouvent réunies sur mes enfans; la jeunesse, les richesses, l'orgueil, et le défaut de talens. On a dit avec raison: Une bête de charge vaut mieux qu'un enfant qui n'a point de science, ou qui ne conforme point sa conduite à sa science, parce que cet animal du moins est bon à porter des fardeaux. Le raja fit encore ces réflexions: . . . . . (1). On appelle *homme de bien*, celui qui accomplit les commandemens de Dieu avec le respect et la soumission qui leur sont dus, et qui a des sentimens de bonté pour les créatures de Dieu, et leur témoigne son affection. On ne donne point le nom de *fils d'une telle* (2), dans une société, à l'homme qui ne possède aucune science; vous diriez qu'il n'existe pas, et l'on appelle sa mère *stérile*. L'homme qui est dépourvu de science, n'est pas considéré dans le monde comme un fils; c'est comme s'il n'étoit point né. Puis donc qu'il n'est pas un fils, son père et sa mère n'ont point l'espoir de tirer de lui quelque avantage; on diroit qu'il n'est pas même né (3). On a dit que six choses caractérisent l'homme envers lequel la divinité est prodigue de ses faveurs: premièrement, sa science prend chaque jour de nouveaux accroissemens; secondement, il jouit d'une parfaite santé; troisièmement, il a une femme belle, douce dans ses paroles, et remplie d'affection; quatrièmement, il est animé de la crainte de Dieu, et porté à la libéralité; cinquièmement, il a des enfans d'un heureux caractère, et dont la vie n'est point abrégée; sixièmement, enfin, il possède un talent capable de lui offrir une ressource, dans le temps de la détresse.

Le raja, après avoir fait toutes ces réflexions, dit: Comment mes enfans, renonçant à leurs égaremens passés, pourront-ils entrer dans la voie de la science!

Quelqu'un alors, lui adressant la parole, lui dit: Puissant raja, l'enfant, en sortant du sein de sa mère, apporte quatre choses: 1.° une vie longue ou courte; 2.° une bonne ou une mauvaise fortune; 3.° la richesse ou la pauvreté; 4.° la science ou le défaut de tout talent. Si tes enfans sont destinés à posséder la science, ils deviendront infailliblement savans. Pourquoi ne prends-tu point le remède qui seul peut soulager toutes les inquiétudes qui déchirent et ensanglantent ton cœur, et te procurer

(1) Ce que je passe ici est tellement altéré, qu'il est impossible, même à l'aide des deux traductions de l'original Samscrit, d'en tirer un sens tant soit peu plausible.

(2) C'est-à-dire, que quand un homme ne se fait remarquer par aucune parole sage, on ne se demande point qui il est, et quel est le nom de sa mère.

(3) C'est à l'aide des deux traductions de l'original Samscrit, que j'ai rendu tout ce passage, dont le texte Persan est fort corrompu.

Digitized by Google.

HITOUPADÉSA, en Persan.

la santé! Quel est ce remède, demanda le raja! Le voici, lui répondit-on: *Dieu fait ce qu'il veut, et dispose de tout ainsi qu'il lui plaît.* Tu as raison, mon ami, reprit le raja; mais Dieu a donné à l'homme des mains, des pieds, une intelligence, des oreilles, la raison et la vue, et tout cela pour qu'il travaillât à acquérir la science; il ne faut point mettre de nonchalance dans le service de Dieu, bien que ce soit lui seul qui donne le succès aux actions (1). Si quelqu'un prend beaucoup de peine auprès d'un oiseau (2), Dieu ne laissera pas sa peine sans récompense. Il en est de cela comme de l'argile qui seroit tombée dans la maison d'un potier: elle ne se changera jamais d'elle-même en un vase de terre; pour qu'elle soit convertie en vase, il faut qu'on ait jeté de l'eau sur cette argile, qu'on l'ait pétrie, et portée sur la roue, et que le potier l'ait travaillée de sa propre main. Sans cela, comment le vase de terre recevroit-il sa parfaite formation! Le résultat de ceci, c'est que rien ne s'obtient sans peine, ni les richesses, ni la science, ni la vie spirituelle, ni la prière, ni le jeûne. Mes chers amis, si les pères et mères négligent de procurer à leurs enfans, pendant qu'ils sont jeunes, l'acquisition de la science, ces pères et mères sont vraiment les ennemis de leurs enfans; et ceux-ci, dépourvus de science, paroîtront au milieu de la société des savans, comme un corbeau au milieu des perdrix.

Le raja, après avoir fait de longues et nombreuses réflexions de ce genre, manda près de lui les religieux (3), hommes savans de ses états, et leur dit: Frères, y a-t-il quelqu'un parmi vous qui veuille se charger d'instruire mes enfans et de leur enseigner la science, et, les tirant de l'égarement où ils sont, les former comme il convient! vous êtes des hommes pleins de raison, de science et d'intelligence, et il est reconnu que tout arbre qui est dans le voisinage du sandal, se change en sandal. *Vers.* Puisse l'arbre de sandal être très-élevé! car cent arbres participent à son heureuse influence. De même si l'ignorant vit dans la compagnie de l'homme sage et savant, il deviendra aussi savant lui-même.

Alors un religieux qui se nommoit *Bischen Brahman*, dit: Puissant raja, tes enfans appartiennent à une race illustre; je puis les retirer de la mer de la sottise, et les faire monter sur le vaisseau de la science, parce qu'ils sont tous des fils de raja. Si quelqu'un se donne de la peine pour instruire un oiseau, cet oiseau parviendra à parler; qu'y aura-t-il donc d'étonnant si je rends aussi tes enfans savans! S'il plaît à Dieu, je rendrai en six mois tes enfans remplis de science, de sagesse et de connoissances.

(1) Je doute que ce soit là le sens; le texte pourroit bien être altéré.

(2) Je traduis à la lettre; l'auteur, comme on le verra plus bas, veut dire qu'à force de peines on apprend à un oiseau à parler; il n'y a rien de cela dans l'original.

(3) A la lettre, *les hommes qui portent une ceinture.*

Digitized by Google

Ce discours causa une vive satisfaction au raja. Il fit revêtir le religieux d'une pelisse, et lui dit : Si un ver se trouve placé dans une rose, il prend place, comme la rose, sur la tête des grands ; de même, si mes enfans demeurent avec toi, le trésor d'ignorance formé dans leurs cœurs, sera bientôt vide, et il sera rempli des perles de la science.

HITOUPADÉSA, en Persan.

Le raja ayant fait au religieux beaucoup de complimens de la sorte, lui remit ses enfans.

Ici commence véritablement l'ouvrage, c'est-à-dire, les leçons de morale et de politique présentées sous le voile de la fable, et dont tout ce qui précède n'est que l'introduction.

Je dois faire ici, avant d'aller plus loin, plusieurs observations, dont les unes sont générales et s'appliquent à tout le livre, et les autres ont pour objet particulier cette introduction.

Comme remarque générale, je ferai observer que le traducteur a constamment supprimé tout ce qui, dans l'original, a trait aux dogmes, aux rites religieux, et à la philosophie des Indiens, et qu'il y a substitué des idées et des expressions prises du mahométisme. Il a pris la même liberté, ou plutôt la même licence, en ce qui concerne les mœurs ; et c'est par un effet de cette licence qu'il fait revêtir d'une pelisse par le raja, le brahme *Pischen* ou *Vischnou*, circonstance tout-à-fait étrangère à l'original. Enfin il ne s'attache point à rendre fidèlement les noms des animaux ou des autres objets naturels. Ainsi, il dit que les ignorans, au milieu des savans, ressemblent *à un corbeau au milieu d'un troupeau de perdrix*, tandis que, dans l'original, il y a, suivant M. W. Jones, *à un héron au milieu des flambans*, et, suivant M. Wilkins, *à un héron au milieu des oies* (1). Il introduit l'arbre du *sandal*, communiquant ses qualités aux arbres qui l'avoisinent, là où l'original dit *qu'un morceau de verre, par le voisinage de l'or, prend la couleur et l'éclat de la topaze.*

Je ferai encore remarquer, comme observation générale, que le style du traducteur n'est ni pur, ni élégant, que les phrases

(1) *He must be like a heron among the flamans.* Voyez *the Works of S. W. Jones*, to. XIII, p. 9.

Their son appeareth there, like a booby among geese. Voyez *the Heetopades*, p. 7.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

y sont ou sans liaisons, ou mal liées entre elles, et que de là il résulte fréquemment de l'obscurité.

Mes observations particulières relatives à l'introduction, sont: 1.° que le traducteur a dérangé la marche de l'original, en plaçant tout d'abord la mention du raja et de la ville où il faisoit sa demeure, et réunissant les diverses réflexions qui, dans l'original, servent d'introduction générale, à celles qui font partie du récit et qui sont attribuées au raja ou à d'autres personnages de sa cour; 2.° qu'il a supprimé tout-à-fait la mention faite dans l'original, des *Tantras et autres Schastras*, desquels est tiré le contenu du *Hitoupadésa;* 3.° qu'il nomme *Bischen Brahman*, le Brahme ou Pandit appelé dans l'original *Vischnou-Sarman. Bischen* بشن, est la même chose que *Vischnou;* quant à *Brahman* برهمان, il est possible que ce soit une altération due au copiste, et que le traducteur eût écrit *Sarman* سرمان.

Passons maintenant à l'analyse de l'ouvrage.

Le premier livre contient toutes les mêmes fables qu'on lit dans le *Hitoupadésa.* Le principal apologue est celui du Corbeau, de la Tortue, de la Gazelle et du Rat. La fable des Pigeons tombés dans un filet, et délivrés par le Rat, en forme l'introduction. Il y a quelque différence entre l'original et cette traduction, relativement aux personnages mis en action dans quelques-unes de ces fables. Le tableau suivant présente ces différences.

Hitoupadésa.	*Traduction Persane.*
Le Corbeau, le Rat, la Tortue, la Gazelle et les Pigeons.	Le Corbeau, le Rat, la Tortue, la Gazelle et les Pigeons, *f. 8, r.*
Le Voyageur et le Tigre.	Le Voyageur et le Lion, *f. 9, v.*
La Gazelle, le Chacal et le Corbeau.	La Gazelle, le Chacal et le Corbeau, *f. 20, v.*
Le Chacal aveugle, le Chat et les Oiseaux.	Le Vautour (1), le Chat et les Oiseaux, *f. 22, r.*

(1) كركس

Aventures

HITOUPADÉSA, en Persan.

Aventures du Rat *Hiranyaca.*	Aventures du Rat *Hiranyak* (1), *f. 33, r.*
L'Homme âgé et sa jeune Femme.	L'Homme âgé et sa jeune Femme, *f. 34, r.*
Le Chasseur, la Gazelle, le Sanglier, le Serpent et le Chacal.	Le Chasseur, la Gazelle, le Sanglier et le Chacal (2), *f. 38, r.*
Le Fils du raja et la Femme du marchand.	Le Vice-roi nommé *Tencbir*, et la Fille du marchand, *f. 42, r.*
Le Chacal et l'Éléphant.	Le Chacal et l'Éléphant, *f. 43, v.*

Je ne m'arrêterai point à faire remarquer à quel point la traduction est inexacte, et tous les noms Indiens corrompus. On peut appliquer à ce livre et au suivant tout ce que j'ai dit de l'introduction.

Le second livre, qui contient l'histoire de Calila et Dimna, est moins conforme que le premier au *Hitoupadésa.* Le fond du récit est cependant le même : l'apologue principal offre les mêmes acteurs, le Lion, le Taureau et les deux Chacals; mais le *Hitoupadésa* en admet un cinquième qui ne figure point du tout dans le livre Arabe, intitulé *Calila et Dimna;* c'est *Stabdhacarna,* frère du Lion; il paroît également dans notre traduction.

Dans le *Hitoupadésa*, le Taureau est nommé *Sangjivaca;* les deux Chacals, *Damanaca* et *Carattaca;* le Lion, *Pingalaca.* Notre traduction appelle le Taureau, *Sanjavaca* سنجوك; les deux Chacals, *Davataca* دوتك et *Carattaca* كرتك; le Lion, *Pengalaca* پنكلك; le frère du Lion, *Béda-carna* بده كرن. Le nom du Taureau est remarquable, en ce qu'il prouve que dans la traduction Arabe le nom de cet animal doit être écrit شنزبه, et non شتربه,

(1) هرنيك.

(2) Dans la traduction en *hindoustani* du *Mofarrih alkoloub,* dont je parlerai plus bas, cette fable est placée après la suivante.

Notre traducteur nous représente le Chacal, à la vue de ces trois corps morts, récitant la *fatiha,* ou première surate de l'Alcoran, en actions de grâces. On reconnoît à ce trait un Musulman.

بو هر سه كشتكان رسيد وفاتحه خوش خوانده وشكر مر حضرت بجا آورد

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

comme a fait Schultens dans son édition d'un fragment de ce livre.

Les fables contenues dans ce second livre du *Hitoupadésa*, sont :

Le Singe et le Coin, ou le Singe et le Charpentier;

Le Voleur, l'Ane et le Chien;

Le Lion, le Rat et le Chat;

La pauvre Femme et la Cloche;

Les aventures de *Kandarpaketou*, qui contiennent, en outre, l'histoire du Vacher, du Barbier, et de leurs Femmes, et celle du Marchand qui perd tous ses bijoux, pour avoir voulu enlever un diamant de grand prix placé sur la tête d'une idole, dans la maison où il logeoit;

La Femme du fermier et ses deux Galans;

Le Corbeau, le Serpent noir, et la Chaîne d'or;

Le Lion et le Lièvre;

Les Perdrix et la Mer.

De ces fables, les suivantes seulement se trouvent dans la traduction Persane :

Le Singe et le Charpentier;

Le Voleur, l'Ane et le Chien;

Les Aventures de *Kandarpakit*, où sont renfermées celles du Barbier, du Vacher et de leurs Femmes, et celle du Marchand *Sadèh-conwar* (1);

Roup-calan, femme de *Soucandah*, marchand de roses, le Cotoual, et le fils du Cotoual (2);

Le Corbeau, le Serpent, et la Chaîne d'or;

Le Lion et le Lièvre.

On voit que la fable du Lion, du Rat et du Chat, celle de

(1) Notre traducteur nomme ce marchand ساده كنوار; dans le *Hitoupadésa* il n'a point de nom. En persan, ساده signifie *simple, niais*, et كنوار *voleur*, suivant M. Wilkins, dans la seconde édition du Dictionnaire de Richardson. Cette histoire est plus détaillée dans la traduction que dans le *Hitoupadésa*.

(2) C'est la fable du Fermier et des deux Galans. Ni le Fermier, ni sa Femme ne portent de noms dans le *Hitoupadésa*. J'ignore ce que signifient les noms روپ كلان et سوكندا; ce sont, je crois, des noms Indiens altérés.

Digitized by Google

la pauvre Femme et de la Cloche, et celle des Perdrix (ou plutôt des *Tittibha*[a], mot Indien que les traducteurs Arabes et Persans ont conservé et écrit طيطوى) et de la Mer, manquent dans la traduction.

HITOUPADÉSA, en Persan.

[a] *The Heetopad. p. 65, l. 15 et 17.*

En revanche, la traduction en contient deux qui ne sont pas dans l'original; savoir :

Le Fils du raja, le Fils du marchand épicier, et la vieille Femme;

Le Maître, mangeur d'opium, et les Écoliers.

La fable du Fils du raja est mise par le traducteur dans la bouche de Dimna ou *Davataca*, qui veut prévenir le Lion contre les efforts que pourroit faire le Taureau pour enlever aux deux Chacals la confiance du roi des animaux. Voici, en deux mots, le sujet de cette fable.

Le fils d'un raja, grand amateur du jeu de *nard*, نرد, ayant appris qu'un jeune homme nommé *Dhahanata*, ذهنت, fils d'un épicier, savoit ce jeu, l'envoya chercher pour jouer avec lui. Le jeune homme plut tant au fils du raja, qu'il se forma entre eux une étroite liaison, et que depuis ce moment ils passoient tous les jours ensemble. Le raja en conçut du chagrin, voyant que son fils négligeoit toutes les occupations qui convenoient à son rang. Une vieille femme s'offrit à lui, et promit de détruire en peu de jours cette union. Ses offres ayant été acceptées, elle saisit un moment où les deux jeunes gens étoient ensemble, et fit signe des yeux et de la main au fils du marchand. Le fils du raja dit à son ami d'aller savoir ce que vouloit lui dire cette femme. Il y alla, et la femme, appliquant sa bouche sur l'oreille du jeune homme, lui dit : *je n'ai rien à vous dire.* Revenu auprès du fils du raja, et interrogé sur ce que cette femme lui avoit dit, il assura à plusieurs reprises qu'elle ne lui avoit rien dit. Le jeune prince n'ajoutant point foi à cette réponse, conçut des soupçons, s'éloigna de son ami, et envoya chercher la vieille femme, pour savoir d'elle ce qui en étoit. Je suis, dit-elle, une ancienne domestique du marchand épicier; il m'avoit ordonné de demander à son fils s'il vous avoit fait manger quelque chose. Et quelle

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

chose, dit le fils du raja? Je l'ignore, dit-elle; ce sont peut-être des sucreries, ou des amandes, ou quelque autre fruit. Le jeune prince, encore plus irrité par ces paroles, et excité par ceux qui l'approchoient, fit prendre le fils du marchand, lui coupa la tête, et fit mettre le feu à la maison du marchand.

La fable du Maître et des Écoliers est encore mise dans la bouche de Dimna.

Un maître, fort adonné à l'usage de l'opium, tomboit souvent dans le sommeil, et dans l'espèce d'ivresse qui est la suite de l'usage immodéré de l'opium. Dans cet état, il ne pouvoit pas supporter que ses écoliers le réveillassent en lui faisant des questions; il le leur avoit sévèrement défendu, et avoit menacé de coups ceux qui transgresseroient ses défenses. Un jour, comme il avoit une lampe devant lui, et qu'il donnoit une leçon à ses écoliers, il s'endormit profondément; et sa tête s'étant penchée en avant vers la lampe, le feu prit à sa barbe blanche, qui fut consumée en un instant. Réveillé en sursaut par cette aventure, il se plaignit amèrement de ce que les écoliers ne l'avoient pas averti. Vous nous avez appris, lui dirent-ils, que rien n'est plus malséant que de parler en présence des personnes auxquelles on doit du respect, à moins qu'on ne soit interrogé.

Je me rappelle avoir lu cette fable quelque part. Je ne sais si c'est dans l'*Anvari Sohaïli*, ou dans le *Gulistan*, ou le *Bostan* de Saadi.

Outre les deux fables dont je viens de donner l'analyse, ce second livre offre encore, dans la traduction Persane, un fragment de mythologie Indienne, fragment assez remarquable pour que je croie nécessaire de le copier ici.

C'est Dimna ou *Davataca*, qui, après avoir raconté les aventures de *Kandarpakit*, continue à parler ainsi à *Carattaca:*

ای برادر تو اندیشه مکن چنانچه میان شیر وستور محبت کرده ام
همچنان در ایشان عداوت خواهم انداخت کفت نشنیده قطعه (1)

(1) Le copiste ignorant a pris ce mot pour un titre, et l'a écrit en rouge. Il faut certainement lire قصّه.

Digitized by Google

دراز است اما مختصر کفته شده است در آنچه سیتا زن سریرام بسیار
مشقّت دیده آورده باددشاه (1) ولایت خود کردانید همشیرکان سریرام
سیتان (2) غریب را دیدن نتوانستند یکی کفت چکونه محبّت ایشان
بشکند خواهد بر خاست وکفت اینك شمان (3) را تماشای بنماید ودر
خانهٔ برادر رفت سریرام با برادران در نردخانه نرد می باخت خواهر
سریرام نزدیك سیتا رفت وطپ وخنده کرفت هم در عین خنده کفت
که ای سیتا راون چه صورت دارد کفت که ای ملك زنان قدری
بنویس (4) تا من بچه را شیرداده می آیم دوید هرجا که سریرام نرد می
باخت کفت بتماشاء زن خود بنکر تا آنکه با راون ملاقات نیست
صورت او چکونه بیند (5) همان زمان در خاطر سریرام غیرت افتاد
رنجید وکفت ترا در بکشم اما درکشتنی (6) عورت شرمی است از
خانهٔ من بیرون شو ای برادر بعجبّتی (7) عورت سریرام دریا پل بست
وشهر لنکا بسوخت وحصار زرین شکست وراون را کشت در
یك ساعت آن عورت را بیرون کرده (8) ای برادر از مکر چیست که
نمی شود سیتا از نیك زنان بود چون در ابرو شوهر کره دید هیچ دم
نزد اکر بد می بود چنانچه روپ کلان زن کلفروش مکر باخته
بود

Mon frère, n'aie aucune inquiétude. De même que j'ai produit la

(1) Je lis اورا پادشاه.

(2) Lisez سیتا.

(3) Lisez شما. Cette faute est très-commune dans notre manuscrit.

(4) Il faut sans doute lire بنویس, c'est-à-dire, mot à mot, *écris un peu*. Peut-être y a-t-il ici une faute.

(5) Il semble que بیند soit pris ici dans le sens de نماید.

(6) Lisez کشتن.

(7) Lisez بعجبّت.

(8) Lisez کرده است ou کرد.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

liaison d'amitié qui est entre le Taureau et le Lion, de même aussi je ferai naître l'inimitié entre eux. N'as-tu jamais ouï raconter cette aventure dont le récit est très-long, mais a été mis en raccourci, je veux dire de quelle manière *Sita*, femme de *Sri-Rama*, à force de peines, le rendit roi du pays où elle étoit née. Les sœurs de lait de *Sri-Rama* ne pouvoient supporter *Sita*, qui étoit étrangère. L'une d'elles dit comment elle se proposoit de rompre l'amour de ces deux époux (1). Alors une des sœurs (de *Sri-Rama*) se leva et dit : Je vais vous divertir. Puis elle se rendit au palais où son frère *Sri-Rama* étoit occupé à jouer au *nard* avec ses frères, dans le salon consacré à ce jeu. La sœur de *Sri-Rama* s'approcha de *Sita*, et se mit à sauter et à rire. Tout en riant, elle lui dit : *Sita*, dis-moi quelle figure a *Ravana*. *Sita* lui répondit : Reine des femmes, accordez-moi un instant (2) pour que je donne à teter à mon fils ; après quoi je reviendrai. Aussitôt elle courut au lieu où *Sri-Rama* jouoit au *nard* avec ses frères, et elle lui dit : Venez voir le divertissement de votre femme. Tandis que vous ne pouvez point vous rencontrer avec *Ravana*, vous verrez quelle est sa figure. A l'instant même *Sri-Rama* éprouva un mouvement de jalousie ; il se fâcha et dit : Je vais te tuer ; mais il y auroit de la honte à tuer une femme ; sors donc de ma maison. O mon frère, pour l'amour d'une femme, *Sri-Rama* a jeté un pont sur la mer, a brûlé la ville de *Lanca*, a renversé un château d'or, et a tué *Ravana*, et cependant, en un seul moment (de mauvaise humeur), il a chassé cette même femme (3). Que ne peut donc pas produire la ruse ! *Sita* étoit une excellente femme ; quand elle vit la mauvaise humeur peinte sur les sourcils de son époux, elle ne dit pas un mot. Si elle eût été méchante, comme *Roup-calan*, la femme du marchand de roses, elle auroit joué quelque mauvais tour à son mari (4).

Jusqu'ici il a été aisé de comparer le *Hitoupadésa* avec la traduction Persane ; cette tâche est beaucoup plus difficile, relativement au troisième et au quatrième livre.

(1) Peut-être le texte est-il fautif ici, et faut-il traduire ainsi, en lisant بشکنید ; *comment parviendrez-vous à rompre leur amour ?*

(2) A la lettre, si le texte n'est point fautif : *Écrivez un peu, pendant que*, &c.

(3) *Voyez* la Mythologie des Hindoux, *t. I.er*, et l'Analyse du Ramayana, dans le tome I.er de ce poëme, publié en samscrit et en anglois.

Je ne crois pas que l'aventure dont il s'agit ici se trouve dans le Ramayana : elle est nécessairement postérieure au mariage de *Sri-Rama* avec *Sita*, mais antérieure à l'enlèvement de *Sita* par *Ravana*. *Sita* avoit dû connoître *Ravana* avant son mariage, puisque ce prince étoit venu à la cour de son père adoptif pour la demander en mariage.

(4) Dans la traduction en hindoustani, on trouve précisément les mêmes fables que dans le *Mofarrih alkoloub*, et elles y sont placées dans le même ordre.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

Ces deux livres ne forment dans la réalité qu'un seul apologue, dont le sujet, dans l'original, est l'inimitié réciproque des Oies et des Paons. Dans la traduction Arabe du livre de Calila, et dans toutes celles qui en sont dérivées, on a substitué aux Oies et aux Paons, les Corbeaux et les Hiboux. Dans notre traduction Persane, les Hupes prennent la place des Paons.

Le troisième livre commence à-peu-près comme dans l'original. Dans le pays de *Carna-pour-dip* كرن پور ديپ, est un lac, دجله, nommé *Padma* پدم, où fait sa résidence une Oie appelée *Hira-carna* هركرن, dont la domination s'étend sur tous les animaux aquatiques. Un Héron, بوتيمار, se présente devant l'Oie, et lui rend compte de tout ce qui lui est arrivé dans un voyage qu'il a fait à un pays où règne une Hupe, et de la dispute qui s'est engagée entre lui et quelques hupes, sujets de ce roi, relativement à la prééminence respective de *Carna-pour-dip* et du pays des hupes, ainsi que des souverains de ces deux contrées. Le Héron a soutenu l'excellence de son pays et de son roi; mais cette liberté lui a attiré de mauvais traitemens, et il s'en est mal trouvé, de même que les Oiseaux qui, ayant voulu donner conseil aux Singes, périrent victimes de la vengeance de ceux-ci, et dont il raconte l'histoire. L'Oie reproche au Héron d'avoir manqué de prudence, et d'avoir montré, dans cette occurrence, un courage et une résistance déplacés, et rapporte, à cette occasion, l'apologue de l'Ane revêtu de la peau de lion, qui inspiroit un grand effroi aux habitans des campagnes, jusqu'à ce qu'il se trahit lui-même par son imprudence, en se mettant à braire. Cette fable est chargée, dans la traduction Persane, de circonstances qui ne sont point dans l'original. On y voit une Biche partageant le déguisement de l'Ane, et vivant, comme lui, à discrétion dans les terres cultivées, grâces à l'effroi que leur déguisement inspire aux laboureurs. Le son d'une flûte attire l'attention de la Biche; l'Ane s'en aperçoit, et, instruit de son goût pour la musique, il veut lui faire voir ses talens, en lui répétant des airs qu'il a appris autrefois, dit-il, des grenouilles. Là-dessus, malgré les sages avis

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

de la Biche, il se met à braire, et rompt ainsi le charme qui faisoit sa sûreté et celle de la Biche. Le Héron, continuant son récit, dit que, fatigué des insultes des hupes, et de leurs questions, il leur a dit qu'il étoit venu pour préparer des logis, parce que l'armée du roi des animaux aquatiques étoit entrée sur le territoire des hupes. Sur cette déclaration, il a été conduit par force devant le roi des hupes. Cela donne lieu à une délibération dans laquelle un Perroquet observe que le pays de l'Oie fait partie des états de la Hupe. Un Vautour, vizir de la Hupe, applaudit à ce discours. Le Héron se met à rire, et répond que s'il suffisoit de dire que le pays de l'Oie fait partie du royaume de la Hupe, pour que cela fût ainsi, lui aussi pourroit dire de même que les états de la Hupe font partie du royaume de l'Oie. Le Perroquet lui replique que le Barbier menteur a tiré de l'utilité de son mensonge, et lui demande quel avantage il espère tirer des siens. Là dessus, le Héron veut savoir l'aventure du Barbier menteur; et elle est racontée par le Perroquet.

Cette aventure, dont le récit seroit assez long, ne se trouve point dans le *Hitoupadésa*. On y voit figurer un barbier et sa femme, qui étoit très-belle, mais de mœurs fort dépravées, et un autre personnage désigné par la qualité de خوطه, mot dont j'ignore le sens. Il seroit difficile de donner l'analyse de ce conte, dont le sujet est grossier; cela n'est d'ailleurs d'aucune utilité.

Après ce conte, le récit continue. Le Héron demande que la Hupe charge quelqu'un de se rendre auprès du roi de *Carnapour-dip*, pour s'assurer de la vérité de ce qu'il a dit. La proposition paroît juste, et l'on délibère sur le choix d'un ambassadeur. Le choix tombe sur le Perroquet, qui accepte la commission, mais ne veut point voyager en la compagnie du Héron, et justifie sa répugnance à cet égard, par la fable de l'Oie et du Corbeau, fable qui se trouve aussi dans le *Hitoupadésa*. Le Perroquet en conclut qu'il faut toujours éviter la compagnie des méchans.

Le livre se termine ici brusquement par ces mots : « Pour » abréger, la Hupe remporta la victoire, et détruisit le château. » Ici les fils du raja dirent : Maître, nous avons entendu l'histoire

» du

Digitized by Google

» du *Vigraha;* raconte-nous maintenant celle du *Sandhi*, pour » que nous y trouvions une nouvelle instruction.

HITOUPADÉSA, en Persan.

غرض که هدهد فتح یافت وحصار شکست ، رایزادکان
گفتند ای استاد حکایت بکره شنید (1) حکایت سنه بکو تا
پندی دیگر حاصل شود

Le traducteur, en mutilant ainsi son original, ou le copiste, en abrégeant de cette manière l'ouvrage qu'il transcrivoit, a montré un défaut absolu de goût et même de sens. Par-là l'ouvrage perd tout ensemble, et reste infiniment au-dessous de son mérite réel. Ce qui est omis forme cinquante pages de la traduction de M. Wilkins, et vingt pages du texte Samscrit, dans l'édition de Londres. En outre, le traducteur a omis la fable des Éléphans et des Lièvres. Dans l'*Akhlaki Hindi*, qui est la traduction en hindoustani du *Mofarrih alkoloub*, la partie de ce troisième livre qui est omise dans notre manuscrit, occupe environ vingt-six pages : elle contient six fables, dont trois me paroissent correspondre aux fables suivantes du *Hitoupadésa* Samscrit, le Charron et sa Femme, le Rajepoute qui sacrifie son fils pour la prolongation des jours du Raja, et le Barbier qui tue un mendiant.

Le quatrième livre, dont le commencement, au moyen des omissions que nous avons fait observer, se lie fort mal avec le troisième, n'a pas été mieux traité.

L'Oie, après la défaite de son armée et l'incendie de son palais, demande à son vizir *Sarkhab* سرخاب (2) quel est l'auteur de ce désastre, et le vizir n'hésite point à l'imputer au Corbeau, émissaire de la Hupe, que l'Oie avoit imprudemment admis à sa cour, malgré les remontrances du vizir. Il est à remarquer que notre traducteur ou plutôt le copiste a supprimé l'aventure de ce Corbeau, au moyen de quoi le lecteur se trouve tout-à-fait dépaysé.

(1) *Lisez* شنیدم.

(2) Dans le *Hitoupadésa*, il est nommé *Sarva-gna*, c'est-à-dire, *qui connoît tout*. Voyez *the Heetopades*, p. 321.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan. *Fol. 107, recto. Fol. 107, verso. The Heetopades, p. 236.*

L'Oie avoue sa faute, et, à cette occasion, *Sarkhab* lui raconte la fable de la Tortue et des deux Oies. Dans cette fable se trouve celle du Marchand, de sa méchante Femme et de l'Esclave. Elle est racontée ici par la Tortue, tandis que, dans l'original, elle se trouve encadrée dans celle des trois Poissons, et est racontée par le poisson *Pratyoutpanna-mati.*

Les Oies, à leur tour, dans les remontrances qu'ils font à la Tortue, sur son desir de voler avec leur aide, lui racontent la fable du Héron, de la Belette et du Serpent. *Fol. 107, r.*

Sarkhab finissoit son récit, lorsque l'espion que l'Oie avoit envoyé à la découverte, avant le désastre de son château, survient, et rend compte de ce qui s'est passé dans le camp des vainqueurs. L'Oie, par le conseil de *Sarkhab*, fait partir encore une fois son espion pour le camp de la Hupe, et *Sarkhab* propose d'envoyer un messager à la Grue *Mahabala* مهابل, qui régnoit à *Devadip* ديوادیپ (1), pour la prier d'attaquer les états de la Hupe, et obliger par-là celle-ci à se retirer des états de l'Oie, afin de voler à la défense de son propre royaume. L'Oie approuve cette proposition, et le Héron est chargé de ce message. *Fol. 111, r.* *Fol. 112, v.*

L'espion cependant, revenu du camp de la Hupe, rapporte qu'on y parle de faire la paix, et que le Corbeau qui, envoyé par la Hupe, avoit causé par ses artifices tout le malheur de l'Oie et de ses états, avoit néanmoins rendu une entière justice, en présence de la Hupe et de son conseil, aux bonnes qualités de l'Oie, roi de *Carna-pour-dip*, et aux talens de son ministre *Sarkhab.* *Fol. 113, v.*

Ici, soit par la faute du traducteur, soit par celle du copiste, le lecteur se trouve, on ne sait trop comment, transporté au moment où un ambassadeur de la Hupe étant venu auprès de l'Oie, pour traiter des conditions de la paix, et l'Oie appréhendant une nouvelle trahison, et hésitant à la recevoir, *Sarkhab* lui *The Heetopades, p. 281 et 282.*

(1) Dans le *Hitoupadésa* on lit *reine de Singhala-dwipà*, c'est-à-dire, de Ceylan. Le mot Samscrit *Sarasa* est rendu dans le persan par کلنك, *grue.* Voyez *the Heetopades*, p. 258 et 330; et pour le mot *Sarasa*, p. 293 et 323.

Digitized by Google

conseille d'envoyer des présens à l'ambassadeur de la Hupe. Le Roi y consent et fait partir, pour les lui porter, *Sarkhab* lui-même avec la Grue, ou plutôt la Cicogne; car je pense qu'il y a ici une faute dans le manuscrit, et qu'au lieu de كلنك, *la Grue*, il faut lire لكلك, *la Cicogne* (1)

HITOUPADÉSA, en Persan.

Arrivé au camp de la Hupe, son ambassadeur lui rend compte de la bonne réception qu'on lui a faite, et lui conseille de s'en retourner dans ses états. Il lui représente que la prudence doit l'engager à prendre ce parti, d'autant plus que *Mahabala* menace son royaume d'une invasion.

La Hupe faisant difficulté d'ajouter foi à ce rapport, le Vautour ambassadeur propose de faire amener la Cicogne, chambellan de l'Oie, et d'entendre de sa bouche le véritable état des choses. La Cicogne est introduite avec le *Roch* (2), et après une courte conversation, la Hupe consent à la paix, et retourne dans son pays avec son armée.

Dans le *Hitoupadésa*, la paix est conclue par l'ambassadeur de la Hupe, le Vautour, en la présence de l'Oie et de son ministre, et il n'est point question du message de *Sarkhab* et de la Cicogne au camp de la Hupe. Ceci paroît être de l'invention du traducteur.

Cette analyse prouve que, comme je l'ai dit, le quatrième livre n'est pas moins défiguré ici que le troisième. Il est vraisemblable que cette altération du récit de l'original appartient beaucoup moins au traducteur qu'au copiste. Dans la traduction en hindoustani, ce livre contient en tout neuf fables qui sont toutes dans l'original du *Hitoupadésa*. Ce sont les deux Oies et la Tortue; la Tortue, le Marchand, sa Femme et l'Esclave; le Serpent, le Héron et la Belette; le Moine et le Rat; le vieux Héron et les Poissons; le marchand *Schadi* et le maréchal *Dilouali* (c'est, je pense, la fable des deux Géans); l'Homme du Moultan et les Coquins

(1) Dans le *Hitoupadésa*, il n'est fait aucune mention de la Cicogne. *The Heetop.* p. 282.

(2) C'est apparemment *Sarkhab* qui est ici nommé *Roch*. Le roch est un oiseau fabuleux, connu par les *Mille et une nuits*.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

(c'est le Brahmane, la Chèvre et les Escrocs); le Serpent et le Roi des Grenouilles; enfin le Brahmane et la Belette. L'ignorance ou la négligence du copiste a augmenté, en plus d'un endroit, l'obscurité qui résulte de l'incohérence du récit ainsi mutilé; et il suit de là qu'on ne lit qu'avec dégoût, dans cette traduction, ce qui inspire un grand intérêt dans l'original Samscrit.

Je n'ai rien à dire sur l'auteur de cette traduction, si ce n'est que son ouvrage n'a pas été inconnu à M. Colebrooke, qui en fait mention dans l'introduction par lui placée à la tête de son édition du texte Samscrit du *Hitoupadésa*. Je conjecture que cette traduction a été faite sous le règne d'Acbar; mais je ne trouve point qu'il en soit fait aucune mention dans l'*Ayini Acbari*, quoiqu'il y soit parlé de divers livres traduits de l'indien en persan, du temps de ce prince.

Cette traduction Persane du *Hitoupadésa* a été elle-même traduite, comme je l'ai déjà insinué, en hindoustani, par Mir Béhadur Ali, premier secrétaire pour l'hindoustani, au collége Anglois du fort William, et cette traduction a été imprimée en caractères Persans, à Calcutta, en 1803, sous le titre de اخلاق هندی *Ukhlaqi hindee or Indian Ethics*. M. J. Gilchrist, dans la préface qu'il a mise à la tête de cette édition, après avoir rappelé la liberté extrême que se sont donnée constamment tous ceux qui ont traduit des livres Indiens en persan, observe qu'on ne doit point être surpris que la traduction du *Hitoupadésa* en hindoustani soit plutôt une sorte de parodie de ce livre célèbre qu'une version exacte. « Si, ajoute-t-il, le Mufti Tadj-eddin, à » qui l'on doit le *Hitoupadésa* habillé à la persane, et publié sous » le titre de *Mofarrih alkoloub*, s'est permis, suivant ses caprices, » de supprimer certaines choses, d'en altérer ou d'en embellir » d'autres, nous devons aussi présumer que le Mounschi Mir Bé- » hadur Ali non-seulement l'aura suivi dans toutes les libertés qu'il » a prises, mais ne se sera pas refusé à lui-même cette licence si » commune parmi les traducteurs de ces contrées. » M. Gilchrist, n'ayant eu pour but, en faisant faire et en publiant de semblables versions, que de procurer aux élèves du fort William des livres

Digitized by Google

où ils pussent apprendre l'hindoustani, s'est cru dispensé de s'attacher à avoir des traductions fidèles des originaux. Ainsi, il n'a point pris la peine de comparer cette version avec le texte Persan du *Mofarrih alkoloub*. Ne sachant point l'hindoustani, je n'ai pas pu faire cette comparaison : cependant, par la table des fables contenues dans ce livre, et qui se trouve *pag. 164* et *165* de la traduction de Mir Béhadur Ali, j'ai reconnu que cette version est conforme, pour les deux premiers livres et la première moitié du troisième, au texte Persan du *Mofarrih alkoloub*. Ainsi on y trouve l'aventure de Sitta avec Rama; la fable du Maître et des Écoliers ; celle du Barbier menteur : mais quoique je ne puisse comparer que très-imparfaitement le contenu du troisième et du quatrième livre avec celui des mêmes livres dans le *Mofarrih alkholoub*, je n'hésite point à affirmer que cette traduction Hindoustanie a été faite d'après un manuscrit de ce dernier ouvrage, où ne se trouvoient pas les omissions que présente celui dont je donne la notice. Ces omissions ne sont donc point, selon toute apparence, du fait du traducteur, le Mufti Tadj-eddin, et elles doivent être imputées au copiste qui, pour abréger son travail, a mutilé l'ouvrage qu'il transcrivoit. Il me paroît que Tadj-eddin n'a pris dans le troisième et le quatrième livre que des licences pareilles à celles que j'ai fait observer dans le second livre.

HITOUPADÉSA, en Persan.

Pag. 73.

Pag. 82.

Pag. 92.

Je ne finirai point cette Notice sans dire un mot des rapports que le *Hitoupadésa* me paroît avoir avec les fables de Bidpai, ou le livre de *Calila et Dimna*.

Ces rapports sont tels, qu'il est impossible de n'en être pas frappé au premier coup d'œil, quelle que soit celle des nombreuses rédactions du livre de Calila qu'on veuille comparer avec le *Hitoupadésa*. Dans le premier livre de ce dernier ouvrage, on ne peut méconnoître l'apologue des Colombes, du Corbeau, du Rat, de la Tortue et de la Gazelle, qui forme le troisième chapitre des fables de Bidpai. Le second livre, ou l'histoire du Lion, du Taureau, et de Damanaca ou Dimna, est incontestablement la même chose que le premier livre de Calila, avec cette différence

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

que le jugement et la punition de Dimna, qui, dans les fables de Bidpai, font le sujet du second chapitre, sont renfermés dans le second livre du *Hitoupadésa*, et n'y occupent que quelques lignes. Enfin l'histoire des Oies et des Paons, qui occupe le troisième et le quatrième livre du *Hitoupadésa*, n'est pas moins certainement, pour le fond, l'apologue des Corbeaux et des Hiboux, auquel est consacré le quatrième chapitre des fables de Bidpai. Cette ressemblance entre les deux ouvrages ne se borne pas aux apologues principaux; parmi les fables qui entrent dans chacun de ces apologues, il en est beaucoup qui sont communes aux deux ouvrages.

Malgré ces traits multipliés de ressemblance, on ne peut se dissimuler que le *Hitoupadésa* ne sauroit être considéré comme l'original du livre de Calila, livre qui renferme un bien plus grand nombre d'apologues principaux et de fables de détail.

Cela surprendra peu, et l'on sera fort porté à croire que le *Hitoupadésa* et les fables de Bidpai sont des imitations ou des extraits d'un ouvrage plus ancien, si l'on fait attention à ces mots qui se lisent dans l'introduction du premier de ces ouvrages :

Pantchatantrât-tathânyaramâd-granthâd-akrischya likhyate;

et qui ont été traduits ainsi par M. Wilkins : *And it (this work) is chiefly drawn and written from the Tantra, and other Sastras,* et que W. Jones a rendus un peu différemment : *These four parts are here written, extracted from the Tantra and other works.* Une inexactitude commune à ces deux traductions, c'est d'avoir omis le mot *pantcha,* qui signifie *cinq,* et d'avoir traduit *from the Tantra* au lieu de *from the Pantchatantra,* ou bien *from the five Tantras.* Une seconde inexactitude, à moins qu'elle ne tienne à une variante dans le texte Samscrit, est particulière à M. Wilkins, qui a mis dans sa traduction le mot *Sastras*, tandis que le texte dit *granthâd, libris.*

Le texte Samscrit signifie à la lettre, *ex Pantchatantra vero et aliis libris extractum, scriptum est.*

M. Wilkins ne paroît pas avoir considéré le mot *Pantchatantra* comme le titre d'un livre ; car dans sa note sur ce passage, il dit qu'il y a lieu de croire que ce qui est dit ici ne doit s'en-

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

tendre que des maximes ou sentences en vers, qui ne sont effectivement que des extraits ou citations de divers ouvrages, tels que le *Mahabharat*, le *Smriti-sastra* de Manou, le *Ghita*, et, comme l'auteur le dit lui-même, le *Tantra-sastra*.

M. Colebrooke, le savant éditeur du texte Samscrit du *Hitoupadésa*, nous donne une autre idée du *Pantchatantra*, et elle est beaucoup plus conforme au sens que présente naturellement le texte de l'auteur du *Hitoupadésa*. Voici de quelle manière il s'exprime dans ses Remarques préliminaires ou Introduction au *Hitoupadésa* Samscrit :

Hitopadesas introductory Remarks by H. T. Colebrooke, p. 3.

« Dans les dernières lignes de la préface en vers du *Hitoupa-*
» *désa*, on affirme positivement que cet ouvrage a été tiré du
» *Pantchatantra*, et d'autres écrits. Le livre indiqué ici comme
» la principale source où a puisé l'auteur de ce recueil de fables,
» est divisé en cinq chapitres, comme son nom le fait connoître.
» Il consiste, aussi bien que le *Hitoupadésa*, en apologues racon-
» tés par un savant brahme dont le nom est *Vischnou-Sarma*,
» pour l'instruction de ses pupilles, les fils d'un monarque Indien;
» mais il renferme une plus grande variété de fables, et un dia-
» logue plus étendu que le recueil ou la compilation dont il a
» fourni en plus grande partie les matériaux ; et quand on le com-
» pare (le *Pantchatantra*) avec l'une des traductions Persanes au-
» jourd'hui existantes, on se convainc que, soit pour l'ordre dans
» lequel les fables sont disposées, soit pour la manière dont elles
» sont racontées, il approche plus près de ces traductions, que
» cette compilation (le *Hitoupadésa*). »

Je ne sais comment on pourroit, après cela, révoquer en doute l'existence du *Pantchatantra*, qui est d'ailleurs confirmée par le témoignage de Hosein Ali Djounpouri, éditeur de la traduction Persane des fables de Bidpai, intitulée *Anwari Sohaïli* (1).

M. Colebrooke ne s'en tient pas à cette assertion générale ; il fait lui-même la comparaison du *Pantchatantra* avec l'*Anwari Sohaïli*, ou l'*Eyari danisch*, ce qui est indifférent pour cet objet,

(1) *Voyez*, dans l'édition Persane de l'*Anwari Sohaïli*, خانۀ الطبع *fol. 239, recto.*

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

et il commence, avec raison, par écarter dans cette comparaison tout ce qui est bien connu pour appartenir soit au traducteur Arabe, Abd-allah ben-Almokaffa, soit à Hosaïn Vaëz, auteur de l'*Anvari Sohaïli*, et quelques chapitres du livre de Calila, qui, suivant le témoignage positif de l'ancien traducteur Persan, Abou'l-maali Nasr-allah, avoient été ajoutés par les Persans, traducteurs du livre de Calila en pehlvi.

Nous ne suivrons point M. Colebrooke dans cette comparaison; mais nous rapporterons le résultat qu'il en tire, en ces termes: « Sans particulariser davantage les différences qui se rencontrent » entre le persan et le samscrit, il suffit de dire que les cinq cha- » pitres du *Pantchatantra* sont conformes, quant au sujet et à la » disposition générale des fables, aux chapitres III, V, VI, VII, VIII » et IX du livre intitulé *Eyari danisch*, et quē plus de la moitié des » fables contenues dans cette partie de l'ouvrage Persan qui s'an- » nonce comme tirée du texte Indien, correspondent exactement » à des apologues semblables qui se lisent dans le samscrit. » M. Colebrooke, entre autres observations propres à atténuer les conséquences que l'on voudroit peut-être tirer contre l'identité du *Pantchatantra* et des fables de Bidpai, des différences qu'on trouve entre ces deux livres, fait remarquer fort à propos que la tradition historique constate que Barzouyèh rapporta plusieurs livres de l'Inde, et que des extraits de ces divers livres peuvent être entrés dans la rédaction Pehlvie du livre de Calila. Il faut ajouter que M. Colebrooke auroit dû comparer avec le texte Samscrit du *Pantchatantra* (1), la traduction Arabe du livre de Calila, par Abd-allah ben-Almokaffa, et non les versions Persanes fort

(1) Je voudrois pouvoir déterminer d'une manière précise ce que signifie le mot *tantra;* mais je n'ai pas trouvé à cet égard des renseignemens bien positifs. Le P. Paulin de Saint-Barthelemy, dans son *Vyacarana, seu locupletissima Samscrdamicæ linguæ Institutio*, p. 300, dit: *TANTRA, artificium, versutiæ, dolus, deceptio; facetiæ, joci festivi: TANTRAM, excellentia, intentum, judicium, definitio, versutia.* Il cite, relativement à ce second mot, un vers de l'*Amara-coscha*, qui se trouve effectivement dans l'édition de ce dictionnaire donnée par M. Colebrooke, *p. 344, liv. III, ch. IV, sect. XXI, dist. 187*, et que voici:

Tantram, pradhâné siddhânté soûtravâpé parîttchadé.

Les significations indiquées par M. Cole-

postérieures,

Digitized by Google

postérieures, dont les auteurs ont intercalé beaucoup de fables qui n'étoient point dans l'arabe, et ont supprimé quelques-unes de celles qui s'y trouvoient. HITOUPADÉSA, en Persan.

Il pourroit encore se trouver des personnes qui, sans contester la grande ressemblance qui existe entre le *Pantchatantra* et le livre de Calila, réclameroient la priorité de ces apologues en faveur des Persans, et demanderoient quelles preuves on peut apporter pour faire voir que ce ne sont pas ici les Indiens qui ont traduit et imité les Persans.

Il ne me semble point difficile de répondre à cette question. D'abord, ce seroit rejeter, sans aucun motif, même plausible, une tradition générale et bien ancienne, qui a pour auteurs les Persans eux-mêmes. Suivant cette tradition, le livre de Calila vient originairement de l'Inde; il en a été apporté avec d'autres livres, sous le règne de Nouschiréwan, par un Persan nommé Barzouyèh. Cette tradition, nous la lisons dans une traduction Arabe qui est, au plus tard, de l'an 140 de l'hégire, 757 de J. C. Nouschiréwan est mort en l'an 579, moins de deux siècles avant l'époque à laquelle a été faite cette traduction, et d'ailleurs

brooke, sont, 1.° chef; 2.° juste conclusion; 3.° un instrument de tisserand; 4.° un habillement; 5.° le soin d'un royaume; 6.° dépendance; 7.° un livre sacré; 8.° un excellent médicament.

Il y a effectivement chez les Indiens des livres fort anciens, ou considérés comme tels, auxquels s'applique d'une manière spéciale la dénomination de *Tantra*. M. Colebrooke, dans son Mémoire sur les castes Indiennes (*Asiat. Researches*, éd. *in-8.°*, t. V, p. 62), a donné une liste des *Tantras* qui ne lui paroissent pas tous d'une égale antiquité. Outre cela, il est fait mention ailleurs des *Sastra-tantras*, sans que ce mot soit expliqué (*Rech. Asiat.* trad. Franc. *t. I, p. 376*); du *Vaischnavi-tantra* et du *Dourga-tantra* (Asiat. Resear. *t. V, p. 371 et 387*), du *Tantra-sara* ou Moelle du *Tantra* (Catal. des man. Samscrits de la Bib. du Roi, *p. 82*) &c. Il semble aussi que M. Colebrooke, dans son Mémoire sur les *Véda* (*Asiat. Resear.* t. VIII, p. 390), donne le nom de *Tantra* à des ouvrages ou recueils de prières qui sont connus sous celui de *Mantra-sastra*. Le même savant établit évidemment ailleurs (*ibid.* p. 496) une différence marquée entre le style des *Védas* et celui des *Tantras*. Au reste, l'Europe n'est pas encore bien informée de ce qu'il faut entendre précisément par les *Tantras*, et les divers catalogues que nous possédons des anciens livres Indiens, gardent le silence sur les *Tantras*. Voyez *Ancient Indian literature*, p. 122-127; *Ouseley's Oriental Collections*, t. III, p. 93-102, et 151-155; Mémoire sur la littérature des Hindous, dans les Recherches Asiatiques, *t. I.er* de la traduction Françoise, *p. 372 et suiv.*

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

on ne sauroit imaginer que l'histoire de Barzouyèh, de sa mission dans l'Inde, et de son retour auprès du Roi de Perse avec des livres de morale et de politique tirés de l'Inde, ait été inventée par le traducteur Arabe.

Mais quelque forte que soit cette preuve, il y en a une autre bien plus forte encore de la vérité de cette tradition : c'est que les fables de Calila, dans les traductions mêmes les plus éloignées de l'original, telles que l'*Anvari Sohaïli* et le *Homayoun-namèh*, portent une empreinte ineffaçable d'une origine Indienne, et, au contraire, n'ont rien qui annonce tant soit peu une origine Persane.

Et d'abord on y chercheroit inutilement quelques traces du magisme, du culte du feu et des élémens, de la rivalité d'Ormuzd et d'Ahriman, des anciennes traditions historiques et mythologiques de la Perse, des attributs et des fonctions des Amschaspands et des Izeds, du Zend-avesta et de son auteur. On n'y voit jamais (je parle ici de la version Arabe) les noms de *Cayoumarath*, de *Dhokak*, de *Féridoun*, de *Rostam*, de *Minotchehr* et autres héros de la Perse; ni Alexandre, ni Darius, n'y sont nommés; le *Neurouz*, ni aucune fête des Persans n'y est même rappelée. Les animaux symboliques décrits dans les livres de Zoroastre, gravés sur les ruines des anciens monumens de la Perse, ou sur les pierres fines que le temps a épargnées, sont inconnus à l'auteur de ce recueil.

Au contraire, les traces de l'indianisme, quoique peut-être affoiblies déjà et altérées dans la traduction Pehlvie, y sont en grand nombre. De là la fréquente mention des moines ou fakirs; l'abstinence du Chacal religieux, qui refuse de manger de tout ce qui a vie; la malédiction prononcée par un moine contre un serpent, dans l'apologue de la Grenouille et du Serpent, &c.; de là la métamorphose d'une souris en femme, par les prières d'un saint, et sa restitution à l'état de souris, par le même moyen (1);

(1) Cette fable ne se trouve point dans le *Hitoupadésa*, quoiqu'il y ait dans le quatrième livre une métamorphose d'une souris en chat, puis en chien, puis en tigre, et enfin en souris. Celle dont il s'agit est néanmoins bien d'origine Indienne, et elle se trouve comme telle dans la Mythologie des Indoux, du colonel de Polier, *t. II, p. 577*.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

de là des noms propres d'animaux qui ont une signification dans la langue Indienne, et n'en ont point, à notre connoissance, en persan, tels que *Dimna* ou *Damanaca*, *Schanzebèh* ou *Sanjavaca*; *tittawi*, nom d'oiseau, qui n'est ni Persan, ni Arabe, mais bien Indien, *tittebha*; de là enfin une mention assez fréquente des brahmes ou brahmanes.

La fable du Moine et de la Belette rappelle la familiarité des Indiens avec la mangouste, qui s'apprivoise facilement, vit dans les maisons, comme le chat parmi nous, les purge des rats, des souris, des mulots, et est l'ennemie née des couleuvres et des serpens qu'elle saisit avec une adresse inexprimable. Il est vraisemblable que, dans l'original, c'étoit de la mangouste qu'il s'agissoit dans cet apologue (1). Les singes et les tortues, souvent mis en scène dans ces fables, appartiennent plutôt à l'Inde qu'à la Perse.

Et qu'on ne m'objecte pas qu'il n'y est point question de Vischnou, de Crischna, des *avatars* ou incarnations, de toute la mythologie Indienne et autres choses de ce genre. Si l'on prend, comme cela doit être, pour base de cet examen critique, la version Arabe, considérée, autant qu'il est possible, dans son état primitif, et dépouillée de tous les accessoires dont les copistes l'ont ornée, ou plutôt par lesquels ils l'ont défigurée, on verra qu'elle est écrite du style le plus simple, sans aucune érudition, et l'on en conclura, ou qu'il en étoit de même de l'original Indien, ou plutôt que Barzouyèh n'a pris de cet original que la morale, la politique et les apologues, et qu'il a supprimé tout ce qui avoit trait à la mythologie et à la croyance Indiennes. On peut bien faire une semblable supposition, puisque la traduction du *Hitoupadésa* en persan, faite dans l'Inde par un Musulman, il y a à peine cent soixante ans, et qui a été le sujet de la présente

(1) Voyez *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, page 86; Paulin de Saint-Barthélemy, *Viaggio alle Indie Orientali*, p. 154. La mangouste, quoi qu'en dise l'auteur des Essais, s'appelle *Kirri* dans l'Inde. On l'y nomme aussi نيولى *Niouli*, mot dérivé du samscrit *nakoula*. Voyez la note 329 de M. Wilkins, sur le *Hitoupadésa*. Les voyageurs nomment souvent cet animal *Ichneumon*.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

Notice, est pareillement dépouillée de tout ce qui appartient à la religion de l'Inde.

Je ne crains donc point d'affirmer que toutes les règles de la saine critique assurent à l'Inde l'honneur d'avoir donné la naissance à ce recueil d'apologues, qui fait encore aujourd'hui l'admiration de l'Orient et de l'Europe elle-même.

Je joins à cette Notice la table des fables contenues dans la traduction en hindoustani du *Hitoupadésa*. J'ai traduit cette table à l'aide du dictionnaire Anglois-Hindoustani de Gilchrist, et M. le capitaine Lockett, secrétaire du conseil du collége du fort William, et examinateur pour les langues Arabe, Persane et Hindoustanie, a bien voulu revoir ma traduction.

Digitized by Google

TABLE

Des Fables contenues dans la Traduction en hindoustani du Hitoupadésa.

LIVRE I.er

لکھه پتنك کوّی اور چیریمار کی داستان	Histoire du corbeau *Lagha-patanaca* et de l'Oiseleur.
بورهی باکھه اور مسافر کی	Le Lion vieux et le Voyageur.
سبدھه کوّی اور هرن اور چھدر بدھه کیدر کی	Le corbeau *Souboudha*, la Biche et le chacal *Tchouhdra-boudha*.
ایك کده اور بلّی کی	Un Vautour et un Chat.
چندرسین بنیا اور کیلاوتی بنئی کی بیتی اور منوهر بقّال کی	Le marchand *Tchandra-sin*, sa fille *Kilavati*, et *Manouhara*, le marchand de légumes.
تنکبیر نام ایك شخص اور نوجوبنا بقّال کی بیتی کی	Un homme nommé *Tancabir*, et *Nevdjoubana* la fille du marchand de légumes.
پرمان نام حاکم اور ارتهه لوبهی کیدر کی	Le gouverneur *Perman* et le chacal *Artha-loubhi*.
دهول تلك هاتهی اور آتما نام کیدر کی	L'éléphant *Dhoula-télaca* et le chacal *Atama*.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

LIVRE II.

بهاجکبهرتا بنئی اور سنجوك اور نندوك پیل کی	Le marchand *Bhaca-bharata* et les bœufs *Sandjavaca* et *Nandavaca.*
ایك برهئی اور بندر کی	Un Charpentier et un Singe.
شام بهکت کدهی اور کنجو دهوبی کی	L'âne *Schama-bhacata* et le blanchisseur *Canadjou.*
کرپاکنور اور دهنپت چوپر باز کی	*Carpacanour* et *Dhanapata* le joueur d'échecs.
کندهرپ کیت اور نندو نائی اور ساد کنوار کی	*Candharpa-kit,* le barbier *Nandou* et *Sada-conwar.*
سیتا اور رام اور اس کی بهن کی	*Sita, Rama* et sa Sœur.
ایك مالن اور اس کی یارون اور اس کی خصم کی	Une Jardinière, ses Amans et son Mari.
ایك کوی اور سانپ کی	Un Corbeau et un Serpent.
ایك خرکوش اور شیر کی	Un Lièvre et un Lion.
استاد اور شاکرد کی	Le Maître et l'Écolier.

LIVRE III.

قاز اور هدهد کی قصه کی	Histoire de l'Oie et de la Hupe.
بندر اور پرندون کی	Le Singe et les Oiseaux.
پارس ناتهه دهوبی اور اس کی کدهی اور هرن کی	Le blanchisseur *Pares-natha*, son Ane et la Biche.

Digitized by Google

ایک حجام اور اس کی فاحشه جورو کی	Un Barbier et sa Femme débauchée.
ایک مسافر اور هنس اور کوّی کی	Un Voyageur, une Oie et un Corbeau.
ایک کمینی اور صوفی اور اهیرنی کی	Un Bandit, un Moine et une Laitière.
نروتم کمهار اور اس کی جورو بدکاره کی	*Narroutama* le potier, et sa Femme débauchée.
رای مدن پال سارنک کی	Le soldat *Raya-madana-pala.*
رای مندوک اور بیربل راجپوت کی	Le raja *Mandavaca* et le rajepoute *Bira-bala.*
کرنا بهات اور برهمنون کی	*Kirna-bhata* et les Brahmanes.
نرند برهئی اور کور کهناتهه جوکی کی	*Naranda* le charpentier, et le djogui *Kor-ghanatha.*

Livre IV.

دو قاز اور کچهوی اور مچهوی کی	Les deux Oies, la Tortue et le Poisson.
ایک کچهوی اور بنیائن اور غلام کی	Une Tortue, la Marchande et l'Esclave.
ایک سانپ اور بکلی کی	Le Serpent et le Héron.
ایک جوکی اور چوهی کی بچّی کی	Un Djogui et un Souriceau.
ایک بورهی بکلی اور مچهلیون کی	Un vieux Héron et les Poissons.

Digitized by Google

HITOUPADÉSA, en Persan.

شادی نام ایک بنئی اور دلوالی نعل بند کی	Le marchand *Schadi*, et le maréchal *Dilavali*.
ایک ملتانی اور رندون کی	Un Habitant du Moultan, et les Coquins.
ایک سانپ اور میندکون کی پادشاہ کی	Un Serpent et le Roi des grenouilles.
ایک برہمن اور نیولی کی	Un Brahmane et une Belette (ou Mangouste).

ADDITION

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

ADDITION

A la Notice de la traduction Persane du Livre de Calila et Dimna par Abou'lmaali Nasr-allah (1).

Par M. SILVESTRE DE SACY.

J'AVOIS négligé de consulter, relativement à l'auteur de la version Arabe du livre de Calila, le كتاب الفهرست ou Catalogue de livres, d'Abou'lfaradj Mohammed ben Ishak Alwarrak, plus connu sous le nom d'*Abou-Yakoub Alnédim*, ouvrage important pour l'histoire littéraire des Arabes, écrit en l'année 377 de l'hégire, et dont la première partie se trouve dans la Bibliothèque du Roi, sous le n.° 874, parmi les manuscrits Arabes.

M. Ét. Quatremère m'a averti qu'il s'y trouvoit un article sur Ebn-Almokaffa. Je crois qu'on me saura gré de le donner ici. Il se lit au feuillet 163 *verso* de ce manuscrit.

F. 163 verso.

اخبار عبد الله بن المقفع واسمه بالفارسية روزبه وهو عبد الله بن المقفع ويكنى قبل اسلامه ابا عمرو فلما اسلم اكتنى بابى محمّد والمقفع ابن المبارك وانما تقفّع لان الحجاج بن يوسف ضربه بالبصرة فى مال احتجنه من مال السلطان ضربا مبرحا فتقفّعت يده. واصله من جوز مدينة من كور فارس وكانت (وكان (lisez) يكتب اولا لداود بن عمر بن هبيرة ثم كتب لعيسى بن على على كرمان وكان فى نهاية الفصاحة والبلاغة كاتبا شاعرا فصيحا وهو الذى عمل شرط عبد الله

(1) *Voyez* ci-devant, *p. 161.*

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

بن على على المنصور وتصعب فى احتياطه فيه فاحفظ ذلك ابا جعفر
فلما قتله سفيان بن معوية حرقا بالنار وقع ذلك من المنصور بالموافق
فلم يطلب بثاره وطل دمه وكان احد النقلة من اللسان الفارسى الى
العربى مضطلعا باللغتين فصيحا بهما وقد نقل عدة كتب من كتب
الفرس منها كتاب خداينامه فى السير كتاب ابر نامه فى
الاثر كتاب كليله ودمنه كتاب مزدك كتاب التاج فى سيرة
انوشيروان كتاب الاداب الكبير ويعرف بماقر احسس كتاب
الادب الصغير كتاب النعمه اليتيمة فى الرسائل

Histoire d'Abd-allah ben-Almokaffa. En persan il avoit pour nom *Rouzbeh*. Abd-allah fils d'Almokaffa est le nom sous lequel il est connu. Avant qu'il eût embrassé la religion Musulmane, il prenoit pour surnom *Abou-Amrou*: devenu Musulman, il adopta le surnom d'*Abou-Mohammed*. Mokaffa étoit fils de Mobarec: il fut (appelé le) *Recroquevillé [takaffa]*, parce que Haddjadj ben-Yousouf lui ayant fait donner une violente bastonnade, pour le punir d'avoir détourné à son profit des deniers qu'il avoit perçus pour le compte du souverain, sa main se *recroquevilla*. Il étoit originaire de Houz, ville capitale de l'une des divisions de la province de Farès. Il fut d'abord secrétaire de Daoud, fils d'Omar fils de Hobaïra, et ensuite d'Isa, fils d'Ali, qui l'employa dans son gouvernement du Kirman. C'étoit un homme très-habile dans sa profession, qui écrivoit avec beaucoup de pureté et d'élégance, et étoit en même temps bon poète. Ce fut lui qui rédigea les conditions de l'engagement de Mansour en faveur d'Abd-allah, fils d'Ali. Il prit les précautions les plus grandes dans la rédaction de cet acte, pour en assurer l'exécution, et il laissa par-là une fâcheuse impression contre lui dans l'esprit de Mansour. Aussi, quand Sofyan, fils de Moawia, l'eut tué en le faisant brûler, Mansour ne désapprouva pas cette action; il ne voulut point tirer vengeance de ce meurtre, et l'effusion de son sang resta impunie. Abd-allah ben-Almokaffa est un de ceux qui ont traduit des livres du persan en arabe: il possédoit les deux langues, et les parloit avec pureté. Il a traduit divers livres des Persans, entre autres le *Khodaï-namèh* ou Mémoires historiques, le . . . . . , le livre de Calila et Dimna, le livre de Mazdac, le livre de la Couronne, contenant la vie de Nouschirewan, le grand Traité des belles-lettres (ou de la civilité), appelé

..... , le petit Traité des belles-lettres, le livre intitulé *la Perle unique*, contenant de petits traités.

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

Ce dernier ouvrage est sans doute celui dont parle Ebn Khilcan, sous le nom de الرسائل البديعة. *Voyez* ci-devant, *p. 154, note (3).*

Le même auteur duquel j'ai tiré ce passage, me fournit aussi deux articles importans sur Sahel ben-Haroun et Abd-alhamid ben-Abd-alrahman Lahiki, dont j'ai parlé dans la même Notice.

Il nous apprend que Sahel ben-Haroun étoit d'origine Persane, qu'il vint habiter Basra, et s'attacha au service de Mamoun. Il étoit excellent poëte; et ayant composé un éloge de l'avarice, il l'adressa à Hasan ben-Sahel, et sollicita en même temps les effets de sa libéralité. Hasan lui fit cette réponse sur le dos même de sa lettre d'envoi : « J'ai reçu votre lettre, et lu vos bons avis; » pour vous en témoigner ma reconnoissance, j'ai pris le parti de » les suivre, et d'acquiescer à votre opinion. Adieu. » Il ne lui fit aucun don.

Entre autres ouvrages de Sahel ben-Haroun, notre auteur fait mention de celui qu'il composa à l'imitation de Calila et Dimna, كتاب نحله وعمرا على مثال كليله ودمنه. Faute de points diacritiques, il n'est pas possible de deviner comment on a dû prononcer le titre de ce livre. *F. 165 verso.*

Quant à Abd-alhamid Lahiki, l'auteur le nomme *Aban Lahiki* ابان اللاحقي, et dit qu'il étoit fils d'Abd-alhamid et petit-fils de Lahik, ce qu'il répète encore ailleurs. Il nous apprend qu'Aban étoit poëte, ainsi que plusieurs autres membres de sa famille, mais qu'il se distingua particulièrement en mettant en vers, du genre de ceux qu'on appelle *appariés* مزدوج, des livres écrits en prose. Au nombre des livres qu'il mit ainsi en vers, notre auteur compte le livre de Calila et Dimna, la vie d'Ardeschir, et la vie de Nouschiréwan. *F. 164 recto.* *F. 222 verso.*

Puisque j'ai eu occasion de faire cette addition à la Notice

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI, en Persan.

de la traduction Persane du livre de Calila faite par Abou'lmaali, j'en profiterai pour donner ici les vers d'Abd-allah ben-Almokaffa, qui se trouvent dans le *Hammasa*, au chapitre des *Complaintes funèbres*, ou مراثى, et dont j'ai parlé dans cette Notice.

Les voici :

قال ابن المقفع يرثى يحيى بن زياد وقيل انه يرثى عبد الكريم ابن العوجاء

رزينا ابا عمرو ولا حىّ مثله ... فلله ريب الحادثات بمن وقع
فان تك قد فارقتنا وتركتنا ... ذوى خلّة ما فى انسدادها طمع
فقد جبر نفعا فقدنا لك انّنا ... أمنّا على كلّ الرزايا من الجزع

Complainte d'Ebn-Almokaffa sur la mort de Yahya ben-Ziad, ou, suivant d'autres, sur celle d'Abd-alkérim ben-Alaoudja.

Abou-Amrou nous a été enlevé, Abou-Amrou auquel nul homme vivant ne peut être comparé. Ah ! que le trépas choisit mal les victimes qui tombent sous ses coups ! Si ta séparation a laissé parmi nous un vide que nous ne saurions espérer de voir jamais rempli, du moins nous tirons de ta perte cet avantage, qu'aucun malheur ne peut plus nous inspirer de crainte et d'effroi.

Je dois dire, en finissant, que la plus récente version Persane du livre de Calila, celle d'Abou'lfazl, qui est connue sous le nom d'*Eyari dânisch*, a été traduite depuis peu en hindoustani, sous le titre de خرد افروز *Khired afrouz*, et doit avoir été imprimée à Calcutta, en deux volumes *grand in-8.°*

Digitized by Google

(a) 譯四書小引

NOTICE

Sur les quatre Livres moraux attribués communément à Confucius.

Par M. ABEL-RÉMUSAT.

APRÈS les cinq livres classiques que les philosophes Chinois regardent comme étant d'une autorité irréfragable, il n'en est pas de plus estimés que les quatre ouvrages moraux qu'ils ont coutume de désigner par le titre de 書四 *Ssé choû* [les Quatre livres] (1) : ce sont eux que j'ai dessein de faire connoître plus particulièrement, soit par des extraits, soit par quelques faits qui peuvent servir à leur histoire littéraire.

Quoique les *Quatre livres* soient connus en Europe sous le nom de *Livres de Confucius*, aucun d'eux n'a été écrit immédiatement par ce philosophe, dont il ne nous reste guère que la Chronique du royaume de 魯 *Loù*, qui forme le cinquième 經 *Kîng* (2), et des commentaires qui font partie intégrante des quatre autres. Les *Ssé choû* sont l'ouvrage de ses quatre principaux disciples, qui écrivirent les leçons qu'ils avoient reçues de lui, en s'appuyant presque continuellement des propres paroles de leur maître. Ainsi ils contiennent l'exposition de sa doctrine morale, rédigée

(a) *I ssé choû siào yèn*, Parva introductio in quatuor librorum versionem.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

par les philosophes de son école, comme nous trouvons dans Platon et dans Xénophon le résumé des leçons de Socrate, leur maître commun.

Le premier des Quatre livres est intitulé 大學 *Tâï hiŏ* (3) *[la grande étude]*. Il roule tout entier sur la nécessité de se régler soi-même, avant de chercher à éclairer les peuples et de vouloir gouverner les empires. Il est divisé en onze 章 *tchâng* ou chapitres, subdivisés chacun en un certain nombre de 節 *tsiéï* ou paragraphes. Le premier chapitre est en entier de Confucius, et par conséquent d'autorité irréfragable, au dire de 朱熹 *Tchoû-hì* dans ses annotations. Les dix autres sont l'interprétation de ce premier chapitre, faite par 曾子 *Thsêng-tseù*, l'un des principaux disciples de Confucius *(a)*. Ainsi le véritable *Tâï hiŏ* est un morceau fort court *(b)*, et le reste du livre n'en est que le commentaire. Le *Tâï hiŏ* est d'une intelligence facile; mais il est fastidieux par la continuelle répétition des mêmes idées et des mêmes expressions : la fin en est un peu plus intéressante, à cause d'un assez grand nombre de passages du 詩經 *Chî kîng* qui y sont cités ou appliqués. Ce livre occupe le premier rang dans toutes les éditions des *Ssé chôu*, et j'ignore pourquoi les auteurs du grand dictionnaire Chinois-Mandchou *(c)* l'ont mis au second.

Le second des quatre livres, ou le troisième dans l'ordre où il a plu aux lexicographes Mandchous de les disposer, est intitulé 中庸 *Tchoûng yoûng [l'Invariable milieu]*. 子思 *Tseù-ssé*, petit-fils de Confucius *(d)*, est l'auteur de ce livre, qui traite

(a) Voyez quelques détails sur la vie de ce philosophe, dans les Mémoires sur les Chinois, *t. XIII, p. 8.*

(b) Il contient 205 caractères.

(c) Thsîng wên kiàn, classe de la littérature, ordre des livres, *art. 1, dept. 7.*

(d) Voyez, sur la vie et les opinions de ce philosophe, les Mémoires des missionnaires, *t. XIII, p. 10.*

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

de différens sujets de morale, et en particulier du *milieu*, terme abstrait et de convention, par lequel les moralistes Chinois entendent la conduite vertueuse par excellence, et cette partie de la sagesse qui consiste à se préserver de tous les excès. Je ne saurois mieux faire connoître le *Tchoûng yoûng* qu'en transcrivant ici le jugement qu'en a porté *Tchoû-hì:*

Tseù-tchhîng-tseù s'exprime de la manière suivante : Ce qui n'est pas dévié, s'appelle *tchoûng;* ce qui ne change pas, s'appelle *yoûng*. Le milieu est la *droite voie* de l'univers, l'invariabilité en est la raison fixe (4). Cet ouvrage contient la règle du cœur, telle que l'enseigne l'école de Confucius. *Tseù-ssê* craignant que par l'effet du temps elle ne vînt à se corrompre, l'écrivit et la transmit ainsi à *Méng-tseù*. Ce livre commence par un seul principe ; au milieu, il se répand sur mille objets différens ; à la fin, il se resserre pour revenir au même principe. Dans son extension, il remplit les six parties (l'univers) ; dans son resserrement, il revient sur ce qu'il y a dans la nature de plus subtil et de plus caché. Sa saveur est inépuisable : tout y est vérité et science. Ceux qui le liront bien, pourront, à force d'attention et de travail, parvenir à l'entendre ; mais quand ils passeroient leur vie à l'étudier, ils ne pourront jamais en épuiser le sens *(a)*.

(a)

子程子曰。不偏之謂中。不易之謂庸。中者天下之正道。庸者天下之定理。此篇乃孔門傳授心法。子思恐其久而差也。故筆之於書。以授孟子。其書始言一理。中散爲萬事。末復合爲一理。放之則彌六合。卷之則退藏於密。其味無窮。皆實學也。善讀者玩索而有得焉。則終身用之有不能盡者矣。

Sans

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Sans adopter entièrement ce jugement d'un lettré enthousiaste, on peut dire que le *Tchoûng yoûng* n'est pas indigne de Confucius, dont il contient la doctrine, et que s'il ne peut rien apprendre de nouveau aux Européens, qui ont bien d'autres traités de morale plus méthodiques et plus parfaits, il peut au moins assurer à *Tseù-ssê* une place à côté d'Epictète et de Marc-Aurèle, avec lesquels il est même assez curieux de le comparer. Suivant les auteurs du dictionnaire Chinois-mandchou, « le *Tchoûng yoûng* est un livre où *Tseù-ssê-tseù* a éclairci tout ce qui tient au caractère et à la nature, pour en déduire ce qui concerne la vertu et la morale (6). » Cette importante matière y est effectivement traitée avec profondeur, mais quelquefois avec obscurité, comme on pourra le voir plus bas.

Le troisième des Quatre livres, ou le premier dans l'ordre du dictionnaire Chinois-mandchou, se nomme 論語 *Lûn-iù [Discours]*, et ne contient effectivement que des discours moraux, des apophthegmes, et les entretiens philosophiques de Confucius et de quelques-uns de ses disciples. La matière en est agréable et variée, et la briéveté des phrases en rend la lecture facile. Les *Discours* sont divisés en deux parties principales, dont chacune contient dix chapitres, qu'on a coutume de désigner par les deux premiers caractères de la première phrase. Ces chapitres comprennent ensemble quatre cent quatre-vingt-dix-sept *tchâng* ou articles assez courts, subdivisés en paragraphes.

Le dernier des Quatre livres porte le nom de son auteur 孟子 *Méng-tseù*, le premier des philosophes Chinois après Confucius ; il est plus long que les trois premiers ensemble, et se divise en deux parties : la première contient trois livres, et la seconde quatre, partagés chacun en deux sections. Le sujet du

(a) [illegible]

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Méng-tseù est le même que celui des autres livres, c'est-à-dire qu'il offre des discussions morales entre le philosophe *Méng-tseù* et quelques personnages illustres de son temps. Le style en est plus vif, plus poétique, plus orné, mais moins profond, moins naturel et moins sublime : c'est, à mon avis, celui qui perdroit le moins à passer dans une langue étrangère.

Voilà les objets dont se composent les Quatre livres; voilà les ouvrages moraux les plus estimés des Chinois, ceux que doit posséder à fond, et même savoir par cœur, tout homme qui se destine à la carrière des lettres et de l'administration. Je crois qu'on auroit tort de traiter de puérile une étude aussi approfondie des Quatre livres, avant de les avoir lus et examinés avec attention et impartialité. Non-seulement ils contiennent une foule de préceptes moraux excellens, mais on y trouve la substance de l'histoire, qui est à la Chine, plus qu'ailleurs, la leçon des gens en place, et, ce qui vaut mieux encore, des exemples admirables d'actions honnêtes et de vertus sans éclat, qui sont la leçon de tous les états.

Les éditions des *Quatre livres* sont, comme on peut le croire, extrêmement multipliées à la Chine : les unes contiennent des commentaires plus ou moins étendus ; les autres ne présentent que le texte avec quelques petites préfaces et des annotations du célèbre *Tchoû-hî*, l'un des plus estimés entre les interprètes des *Kîng*. Ces additions ont pour but d'éclaircir les endroits les plus difficiles, et de faire sentir l'ordre et l'enchaînement des idées, que l'obscurité du texte et sa concision dérobent souvent à un lecteur peu attentif. On trouve aussi dans un grand nombre d'éditions la vie de Confucius, extraite des *Mémoires historiques*. Ce morceau biographique, fort bien écrit, se place à la tête du *Lûn-iû*. Les éditions destinées aux étudians sont ordinairement enrichies de notules marginales, pour déterminer le sens des caractères ambigus, et le ton ou la prononciation de ceux qui peuvent se lire de plusieurs manières ; ces derniers y sont aussi marqués d'un signe dont j'ai fait connoître l'usage ailleurs. Ce n'est guère que dans ces éditions classiques qu'on trouve les

Digitized by Google

phrases ponctuées et distinguées par un °. Au reste, toutes ces additions, qui peuvent faire varier l'étendue des *Ssé choû*, depuis quatre petits volumes jusqu'à trente, quarante, ou même un plus grand nombre, ne me paroissent pas assez importantes pour exiger une notice particulière de chaque édition ; le texte même est invariable dans toutes les éditions, et la différence n'est que dans les accessoires.

Il y a cependant une particularité qu'il n'est pas inutile d'observer pour retrouver plus facilement les passages cités des *Ssé choû*. Les écrivains Chinois, s'adressant à des lecteurs qui sont présumés les savoir par cœur, se contentent, en rapportant un passage, de désigner celui des *Quatre livres* auquel il appartient; mais il est nécessaire pour des Européens de les citer d'une manière plus circonstanciée. J'ai dit que les livres moraux dont il s'agit étoient divisés en sections et en chapitres ou *tchâng:* ces divisions, qui se retrouvent aussi dans les *Kîng*, sont invariables, au moins dans les éditions modernes. Mais les chapitres sont eux-mêmes partagés en *tsiéï* ou paragraphes, dont le nombre est sujet à varier dans les différentes éditions. Ainsi, on ne doit pas prendre cette division pour base des citations, comme l'a fait Fourmont (5) ; il faut moins encore se servir du numéro des pages, parce qu'il est différent dans chaque édition, et qu'il recommence à toutes les grandes divisions. Mais on doit seulement marquer les sections et les *tchâng:* ces derniers ne sont jamais assez étendus pour qu'il puisse y avoir de l'embarras à retrouver les passages indiqués de cette manière.

Si la conformité des éditions Chinoises des *Ssé choû* sur les points essentiels, rend inutile la description de chacune d'elles en particulier, quelques remarques sur les traductions qui en ont été faites me paroissent devoir trouver place dans une Notice comme celle-ci. Je commencerai par la version Mandchoue, celle de toutes qui doit être la plus fidèle, et qui mérite le plus de confiance.

Cette version, exécutée par les ordres des empereurs Mandchous, a été imprimée, pour la première fois, antérieurement à l'année 1691, ainsi que le prouve le titre de l'édition qui

Digitized by Google

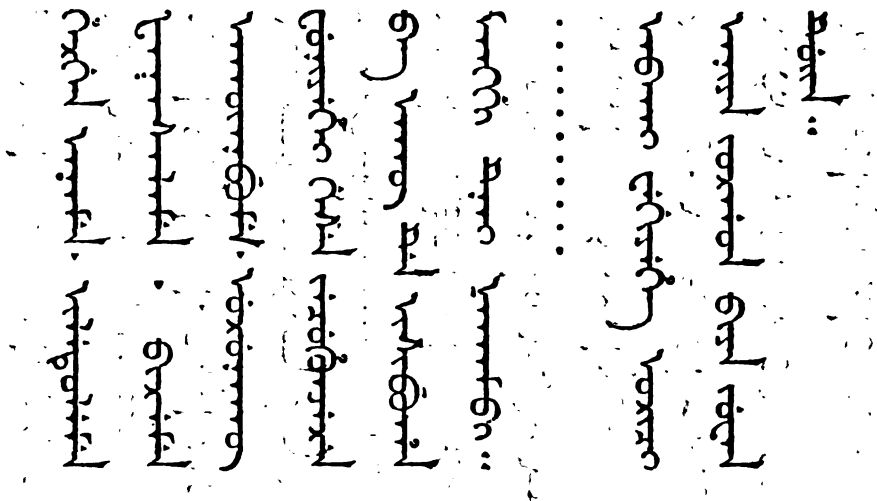
LES QUATRE LIVRES MORAUX.

parut cette même année, en cinq volumes ; elle est intitulée 新刻滿漢字四書 (Sîn khe) *mán hán tséu ssé chôu*, ou bien ; Les *Sse chou*, en caractères Chinois et Mandchous (nouvellement gravés). La petite préface placée en tête du premier volume, est datée *Un jour heureux de la 7.e lune intercalaire de la trentième année* Khang-hi [1691]. Dans cette édition, chaque page est partagée en deux parties, dont la supérieure contient la version Mandchoue, et l'inférieure, le texte original Chinois. Mais comme les soins continuels que les princes Mandchous ont pris, depuis cette époque, pour perfectionner leur langue, et revoir les anciennes traductions, ont fait faire à celle-ci quelques changemens essentiels, je me suis servi de préférence de la nouvelle édition, qui est intitulée 御製繙譯四書 *Iû-tchi fân-ï ssé chôu*, ou bien c'est-à-dire, *les Quatre livres, traduits par* (l'ordre de) *l'Empereur*. Elle a paru à Péking, en 1755, à s'en rapporter à la date de la préface, avec le texte Chinois disposé interlinéairement et dans l'ordre Mandchou, c'est-à-dire, en lignes perpendiculaires qui se suivent de gauche à droite. Le texte est accompagné des préfaces de *Tchôu-hì*, et des annotations dont j'ai parlé plus haut, et précédé d'une préface de l'Empereur, où ce prince rend compte des soins qu'il a pris pour que la version Mandchoue fût aussi exacte qu'il étoit possible (7). Je rapporterois ici cette préface en entier, si, comme toutes celles que les Mandchous ont mises à la tête de leurs traductions d'ouvrages Chinois, elle ne contenoit pas beaucoup plus de mots que de choses, et le détail de faits peu importans, rendu dans un style prolixe et plein de verbiage. Il suffira, pour la faire connoître, d'en extraire ce qui suit :

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.



Aussitôt que notre dynastie eut commencé d'avoir des lettres et des livres, on traduisit les uns après les autres les six *Nomoun* (King), et les livres historiques. Comme les *Quatre livres* sont destinés à être étudiés à fond et appris par cœur, ils furent gravés et publiés des premiers ; et dès que je fus assis sur le trône, je chargeai le grand conseiller *Ortaï* de revoir cette traduction et de lui donner une plus grande perfection. Il dut rectifier et corriger tout ce qu'il pouvoit y avoir d'inexact, examiner ce qui étoit conforme au texte, et ce qui s'en écartait, la manière superficielle ou profonde dont le sens étoit rendu, et le son grave ou léger des mots.....
.....Dans les momens de loisir que me laisse le soin des affaires, en faisant quelques recherches, je revis encore l'ancienne traduction, et comme on n'avoit pas mis dans un parfait accord le texte, le sens et le son des mots, je ne crus pas qu'on y dût renoncer. C'est pourquoi je donnai moi-même à quelques officiers de mon palais un plan pour la traduction des livres, en leur ordonnant de rechercher, d'examiner, de corriger avec la plus minutieuse attention, phrase par phrase et mot par mot, de distinguer avec clarté les différentes parties de l'ouvrage pour en former un tout régulier, et de ne cesser leurs efforts que quand ils seroient parvenus à ne pas laisser le moindre lieu à douter, ne fût-ce que de la valeur d'un cheveu.

La 20.e année de la protection céleste, la 12.e lune, le 14.e jour.

Les instructions de l'empereur ont été suivies à la rigueur, et l'on a poussé dans cette version la fidélité jusqu'où elle pouvoit aller. La copie n'abandonne jamais l'original, et chaque phrase

Digitized by Google

Chinoise est invariablement rendue par une phrase Mandchoue. Cette méthode, favorable à l'interprétation isolée de chaque caractère en particulier, est souvent préjudiciable à la clarté de la traduction en général. De plus, l'obligation que se sont imposée les traducteurs, de rendre presque toujours un mot Chinois par un mot Mandchou, et le peu d'égard qu'ils ont eu à la constitution de cette dernière langue, en employant une phraséologie servilement calquée sur celle du chinois, font que la version n'est que d'une utilité médiocre dans les endroits difficiles. Presque tous les mots Chinois d'un sens vague, ou qui sont susceptibles de plusieurs acceptions, sont soigneusement exprimés en mandchou par des mots qui jouissent du même avantage, ou qui présentent le même inconvénient. Les traducteurs semblent avoir oublié que si la briéveté et la concision peuvent être le premier mérite d'un original, la clarté et l'exactitude doivent être préférées dans une traduction. Ce n'est pas traduire que de se borner à mettre les mots d'une langue à la place de ceux d'une autre ; ce qui étoit clair dans la langue originale, grace à son génie particulier, peut et doit souvent devenir obscur dans l'autre, et les passages qui n'étoient que difficiles, deviennent par la même raison tout-à-fait inintelligibles. Je vais montrer par quelques exemples, que les auteurs de la version Mandchoue des Quatre Livres n'ont su éviter aucun des écueils que je viens d'énumérer.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

On lit dans le *Lún-iú* cette phrase un peu obscure, et qu'on pourroit même regarder comme tronquée : *Liv. X, tchang 18.*

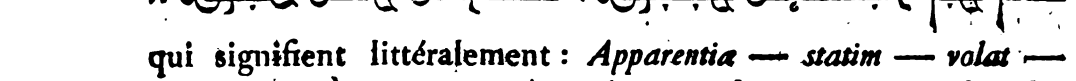
色斯舉矣翔而侯集

Ces caractères, pris isolément, ont à-peu-près le sens suivant : *Apparentia — statim — surgere* — (particula finalis) — *revolare* — *et* — *posteà* — *sistere*. Il seroit peut-être difficile, par cette seule interprétation littérale, de deviner le sens tel que les commentateurs et les missionnaires l'exposent : *A la vue* du chasseur,

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

l'oiseau *s'envole aussitôt; puis, ayant plané, en regardant par-tout* avec attention, il revient se poser *à sa place*. Les traducteurs Mandchous ont rendu ce passage par ces mots :



qui signifient littéralement : *Apparentia — statim — volat — scrutata — post — sistit.* Assurément, dans cet exemple, les formes grammaticales ajoutées par les Mandchous, n'aident en rien à l'intelligence du sens. Remarquez que cette phrase, dans l'original, ne tient ni à ce qui précède ni à ce qui suit, et que, pour la faire entendre, les traducteurs devoient nécessairement exprimer le sujet, et spécifier les circonstances qui déterminent l'oiseau à s'envoler.

Liv. XV, ch. 18.

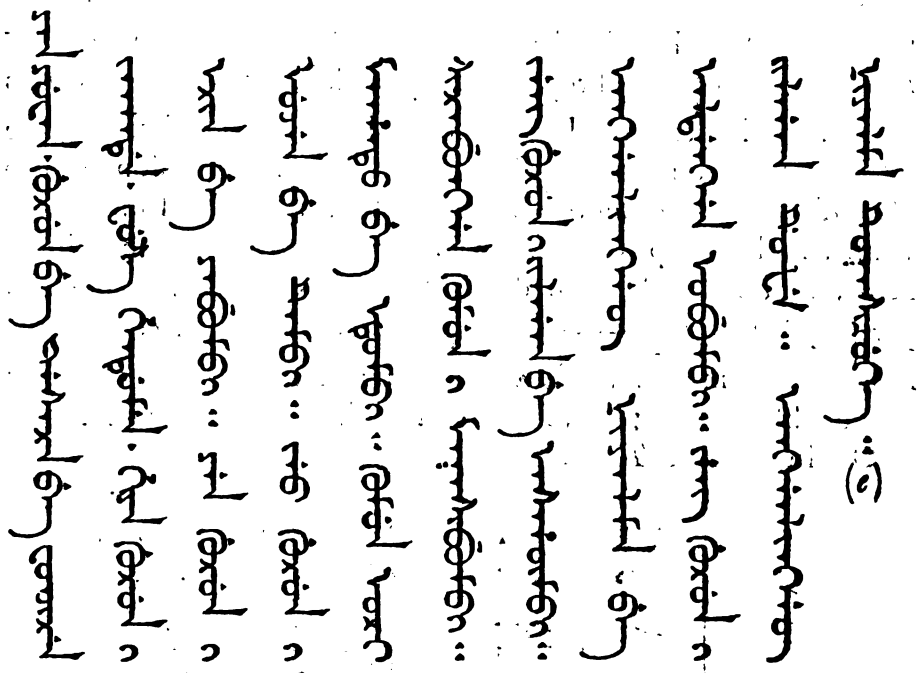
Voici un autre passage du même ouvrage, que son extrême concision rend obscur :

顏淵問爲邦。子曰。行夏之時。乘殷之輅。服周之冕。樂則韶舞。放鄭聲。遠佞人。鄭聲淫。佞人殆。

Yan-Youân

Yân-Youân consulta (son maître) sur (l'art de) gouverner les royaumes; Confucius répondit : faire marcher le temps des *Hiá (a)*; monter sur les chars des *Yên (b)*; se coiffer de la couronne des *Tcheôu*; pour musique le *Châo-wôu (c)*; quitter les airs des *Tching (d)*; éloigner les flatteurs. Les airs des *Tching* sont impudiques, les flatteurs sont pernicieux.

Ce passage, dont à la rigueur il n'est pas très-difficile de saisir le sens, à l'aide de quelques notes, est rendu en mandchou de la manière suivante :



(e)

Cette traduction n'est-elle pas à-la-fois servile et inexacte!

(a) Suivre la forme de calendrier en usage sous la dynastie *Hiá*.

(b) Se servir de chars simples et rustiques, comme sous la dynastie *Châng*, nommée, vers sa fin, *Yên*.

(c) *Châo-wôu* est le non du système musical inventé par *Chân*. Voyez le *Chouking* de Gaubil, *p. 11*.

(d) *Tching* est le nom d'une principauté tributaire sous les *Tcheôu*.

(e) Je mets ici la métaphrase Latine de ce morceau; on pourra la comparer avec la traduction du chinois rapportée ci-dessus.

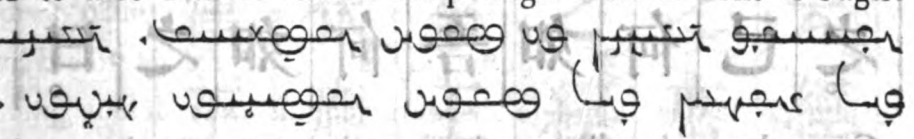
Yân-youân, *quòd regna gubernare interrogasset*; Foutsè *respondit:* Khiya *regni tempus agere;* Yen *regni temonibus insistere;* Dcheou *regni coronam induere; musica sit, hereditaria musica;* Dcheng *regni sonos arcere; grandiloquos homines remotos facere;* Dcheng *regni soni, luxuria; grandiloqui homines, periculosi.*

Digitized by Google

La particule ᡳᡳᡳ

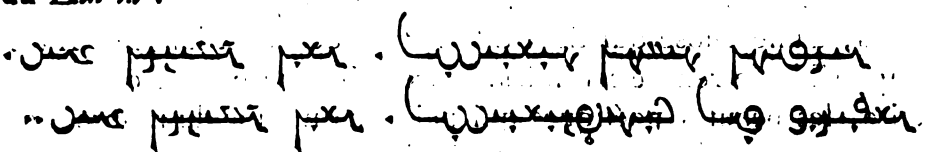
LES QUATRE LIVRES MORAUX.

s'est étendu à tout ce qui est précieux, d'abord au physique, et ensuite au moral. Par une sorte de paragoge qui leur est familière, les Mandchous ont fait de *phaò*, ᡦᡥᠣᠣᠨ, substantif qui ne signifie réellement que *sigillum*, car ils ont dans leur langue plusieurs adjectifs qui rendent l'idée de *précieux* et peuvent se joindre aux substantifs, ce que celui-ci ne peut pas faire. C'est donc bien improprement, à mon avis, que l'on s'est servi de ce mot dans la version du passage Chinois dont il s'agit:



ᡦᡥᠣᠣᠨ est pris ici dans un sens adjectif qu'il n'a pas ordinairement, pour correspondre plus exactement au caractère Chinois *phaò*. Je suis loin de blâmer une conformité de ce genre, qui se trouve entre plusieurs mots à double sens dans différentes langues, et qui n'a rien de fâcheux quand elle n'est due qu'au hasard: mais elle est générale dans la langue Mandchoue; il n'y a pas un caractère Chinois, à plusieurs acceptions, auquel les Mandchous n'aient créé un mot analogue qui lui correspond dans toutes ces acceptions; et en adoptant sans réserve ce procédé grammatical, leurs traducteurs semblent avoir, à dessein, rejeté l'un des moyens les plus simples de faciliter l'intelligence de leur texte.

Dans le passage qui nous occupe, il n'y aurait eu aucun inconvénient à se servir du mot ᡨᡠᡳᡴᡳᠶᠠᠮᡠᠨ [estimer, mettre une chose au-dessus d'une autre], que je trouve employé dans d'autres cas tout-à-fait analogues, et notamment dans ce passage du *Lún-iú*: *Liv. XIV, ch. 6.*

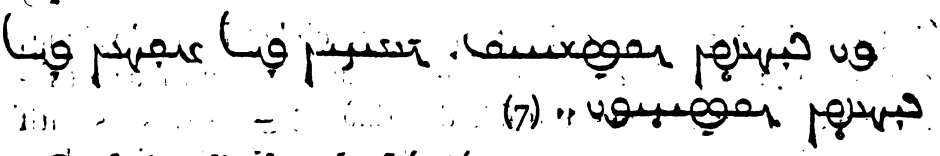


Des sages! quel sage que cet homme! et qu'il sait bien estimer la vertu!

Et si l'on vouloit être exact jusqu'à la minutie, on pouvoit dire:

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

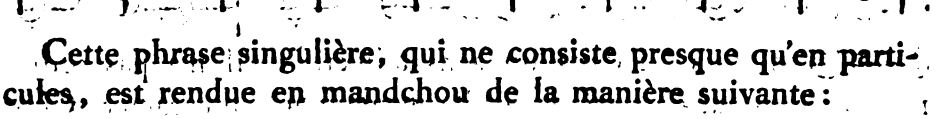


(7)

Confucius dit dans le *Lún-iú*:

矣	也	之	未	者。	之	何。	如	不
之。	已	何	如	吾	何	如	之	曰。

Cette phrase singulière, qui ne consiste presque qu'en particules, est rendue en mandchou de la manière suivante :



Avec la plus grande connoissance du mandchou, il est impossible, sans le secours du texte, de rien entendre à cette phrase qui signifie : « Si un homme n'a pas soin de se demander à » lui-même, comment faire? quel parti dois-je suivre? si je » veux instruire un pareil homme, comment m'y prendrai-je, » et que faire?

On a pu juger, par les exemples que j'ai rapportés, si la version Mandchoue est propre à éclaircir les passages obscurs du texte Chinois; je dois ajouter que dans les endroits où elle est exacte et claire, elle n'est guère capable de faire sentir les beautés de l'original. Mais il seroit injuste de faire un reproche aux traducteurs, d'une chose qui tient à la nature des deux langues. Il est impossible de rendre sensibles, autrement que par un commentaire, les beautés poétiques qui naissent en foule du rapprochement heureux des caractères Chinois, de ces caractères expressifs et pittoresques, qui présentent, non de vains sons à l'oreille, mais les images les plus riches aux yeux et à l'esprit des lecteurs.

Digitized by Google

Il ne sera pas inutile de faire connoître la manière froide et insipide dont sont rendus les morceaux les plus animés et les plus brillans; et le passage suivant du livre des vers, rapporté dans le *Meng-tseu*, me paroît propre à servir d'exemple:

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

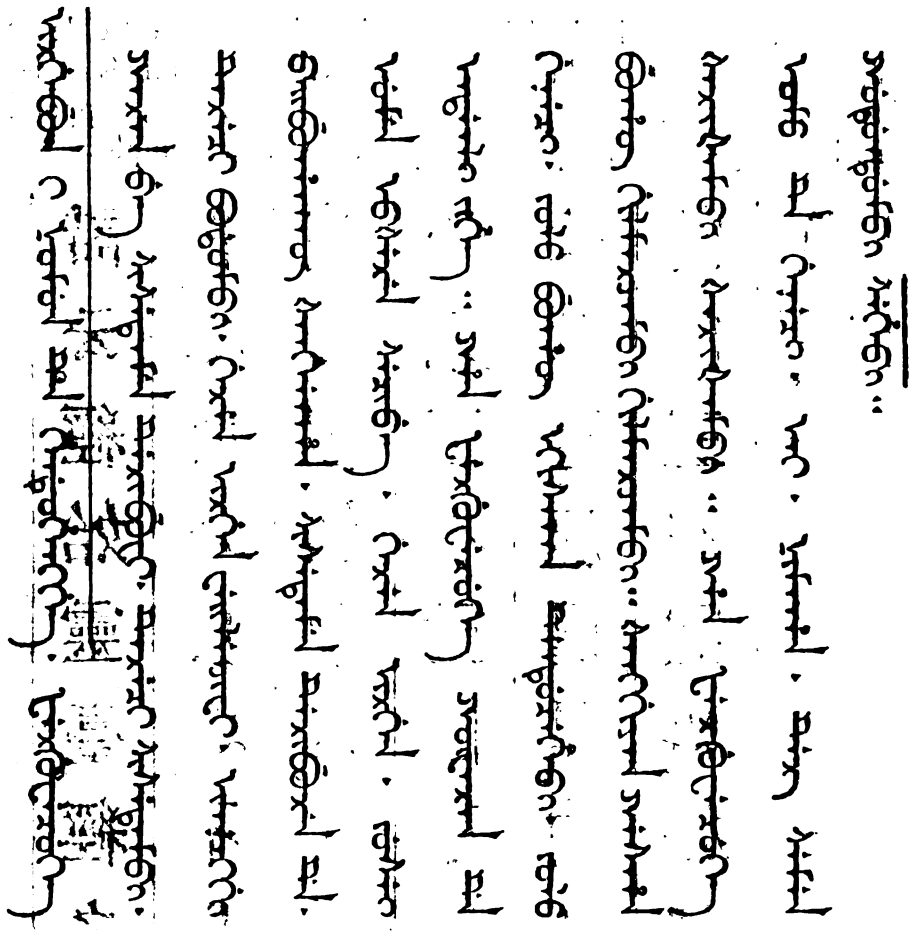
Liv. I.er sect. I.re ch. 2.

詩云。經始靈臺。經之營之。庶民攻之。不日成之。經始勿亟。庶民子來。王在靈囿。麀鹿攸伏。麀鹿濯濯。白鳥鶴鶴。王在靈沼。於牣魚躍。

Il suffit d'une connoissance même superficielle des clefs, pour sentir la richesse des images qui brille dans ce morceau: à la vérité, ce genre de beautés n'est pas de nature à se conserver dans une traduction; mais on conviendra, je crois, qu'il a trop complètement disparu dans la version Mandchoue suivante:

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.



Le livre des vers dit : *(Wen-wang)* imagine le plan de la tour de l'intelligence ; il en conçoit l'idée, il en trace l'esquisse : les peuples accourent en foule pour contribuer à son exécution ; elle est achevée en moins d'un jour. Suivant ses plans, la construction n'eût pas été si rapide ; mais tout le peuple accourut comme un fils. Le roi étant venu dans le parc (de la tour) de l'intelligence, les biches et les cerfs y erroient dans une délicieuse sécurité, et y brilloient du plus vif éclat. Des oiseaux d'une blancheur éblouissante y charmoient les yeux. Quand le roi vint sur les bords de l'étang de l'intelligence, une multitude de poissons y nageoient en faisant mille tours et détours.

J'ai pris au hasard tous les passages que je viens de rapporter, et j'aurois pu facilement en accumuler un bien plus grand

Digitized by Google

nombre. J'ai peut-être mal réussi à faire sentir les défauts de cette version Mandchoue; mais ceux qui savent les deux langues pourront en juger, et je ne crains pas d'être démenti en avançant que qui n'a lu que ces traductions, ne connoît pas les *King*. Dans une autre occasion *(a)*, j'ai cherché à montrer, par l'analyse du système grammatical des Mandchous, les causes du vague et de l'obscurité qui règnent dans toutes leurs compositions. La seule chose qui me reste à dire pour achever de faire connoître l'édition de cette traduction, dont je me suis servi, c'est que, quoiqu'elle soit sortie des presses impériales, elle est fort incorrectement imprimée. Le mandchou sur-tout fourmille de fautes qui viennent principalement de la confusion des points, et qui altèrent les mots tellement qu'ils seroient souvent méconnoissables, s'ils n'étoient placés à côté du texte Chinois (1). J'ai corrigé, en les transcrivant, tous les passages que j'en ai extraits pour les insérer dans cette Notice.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Après avoir parlé en détail de la version Mandchoue des *Ssé choû*, je dois dire un mot des travaux des Européens sur ces livres. Le premier qui soit venu à ma connoissance est la traduction du *Tâï hiŏ*, en latin, imprimée en 1662 avec le texte Chinois, à *Kiân-tchhâng-foû*, dans la province de *Kiâng-sî*. Le P. Ignace de Costa, jésuite Portugais, est l'auteur de cette version, qui fut publiée par les soins du P. Prosper Intorcetta. Ce dernier donna quelque temps après le *Tchoûng yoûng*, en chinois et en latin. J'ignore la date précise et le lieu de la publication de cet ouvrage, mais je crois que c'est celui qui, suivant Bayer *(b)*, fut imprimé en partie à Canton, et en partie à Goa. La première partie du *Lûn-iû* est le troisième et dernier ouvrage Chinois publié en Chine par les missionnaires, avec le texte original et une paraphrase Latine; et ce sont là les livres de Confucius qu'on a coutume de désigner sous le nom d'*édition de Goa*.

Voyez ci-dessus, pag. 4.

(a) Dans mes *Recherches sur les langues Tartares*, ouvrage qui est actuellement sous presse, et que je compte publier bientôt.

(b) *Mus. Sin. præf.* page 15. *Voyez* aussi un *Avis* du P. Intorcetta, inséré à la fin de la *Vie de Confucius* en latin, dans la Collection de Thévenot, *t. II.*

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Ces mêmes versions, dépouillées du texte Chinois, et réimprimées à Paris, composent le *Confucius Sinarum philosophus*, ouvrage à la tête duquel quatre jésuites seulement sont nommés comme auteurs *(a)*, quoiqu'un bien plus grand nombre eussent concouru à son exécution. La paraphrase du *Tchoûng yoûng* avoit en outre été imprimée séparément en 1672, *in-fol.* (1), et insérée dans la collection de Melchisédech Thévenot, et elle a encore été redonnée depuis dans les *Analecta Vindobonensia.* Toutes ces réimpressions ne diffèrent de l'édition de *Goa,* que par l'absence du texte original.

1687, in-fol.

Une nouvelle traduction des *Quatre livres*, à laquelle se joint celle du *Hiáo kîng* 孝經 ou de l'*Obéissance filiale*, et du 小學 *Siaò hiŏ* ou de la *Petite étude*, fut donnée en 1711 par le P. Noel, sous le titre de *Sinensis imperii libri classici sex.* Nous avons aussi, dans le tome I.er des *Mémoires sur les Chinois*, une version Françoise du *Tâi hiŏ*, et du *Tchoûng yoûng.* Enfin, il faut ajouter à toutes ces versions, l'édition du *premier Livre de Confucius*, apparemment du *Tâi hiŏ*, publiée récemment à Sirampour, au Bengale, en chinois et en anglois, et accompagnée d'un commentaire, par les missionnaires protestans. Je ne comprends pas dans cette énumération quelques morceaux des livres moraux, insérés dans la compilation de Duhalde, dans la collection des moralistes, et ailleurs, parce que ces extraits ont été faits, non sur les originaux, mais sur les différentes traductions des missionnaires, dont je viens de parler.

Prague, 1711, n. 4°

On pourra s'étonner de ce qu'après tant de traductions des *Ssé choû*, j'ai cru nécessaire d'en rédiger une nouvelle, et, ce qu'on aura peut-être peine à croire, c'est que cette traduction m'ait coûté presque autant de peines que si je n'avois eu aucun secours en l'entreprenant. Il faut remarquer, cependant, que mon but principal ayant été de faciliter la lecture des origi-

(a) Les PP. Intorcetta, Herdtrich, Couplet et Rougemont.

(b) Sous le titre de *Sinarum scientia politico-moralis.*

naux,

Digitized by Google

naux, j'ai dû, non pas me borner à rendre le sens en général, mais analyser chaque phrase, et interpréter isolément tous les caractères. C'est dans cette intention que j'ai fait ma version littérale Latine, qui, j'ose l'assurer, n'a de commun que le fond avec les différens travaux des missionnaires. Il me siéroit mal d'examiner en critique les ouvrages de ces vertueux et infatigables savans, auxquels tous les *sinologues* Européens sont redevables des progrès qu'ils ont pu faire dans la littérature Chinoise. Il me suffira, pour me justifier d'avoir refait leur travail, d'observer que ce ne sont pas, à la rigueur, des traductions qu'ils ont données des *Quatre livres*, et que ce sont plutôt des paraphrases où le sens littéral est souvent perdu dans les commentaires. Ce reproche peut sur-tout s'adresser au P. Noel, qui a confondu, dans un discours continu, le texte, les gloses et les notes, et qui, par-là, a remplacé la concision, quelquefois excessive, des disciples de Confucius, par une prolixité qui rend sa traduction presque illisible.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Quant à la traduction Françoise que je joins à la version littérale Latine, elle est, je crois, plus concise et plus conforme au génie de l'original que les leurs, et sur-tout que celle du *Taï hiŏ* et du *Tchoûng yoûng*, faite en françois par Cibot; mais elle est presque en tout conforme à leur sens, et ne peut avoir sur leur travail d'autre avantage que celui d'avoir été faite postérieurement et avec son secours. Elle étoit, au reste, indispensable pour éclaircir le sens des phrases, qu'il n'auroit pas toujours été facile de saisir à l'aide de la seule métaphrase Latine, dépourvue, comme elle devroit l'être, de signes grammaticaux et de moyens phraséologiques. Le propre d'une version littérale est d'être exacte, et de faire connoître le sens des mots; celui d'une traduction libre est de s'attacher à l'esprit plus qu'à la lettre, et de faire juger le génie de l'auteur original. Les missionnaires ont peut-être fait tort à ces deux objets, en cherchant à les réunir dans une même version. J'ai cru que je réussirois mieux à les atteindre en les séparant. Voilà les raisons qui m'ont engagé à faire une double traduction. Au reste, j'avoue que c'est aux mis-

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

sionnaires que je dois l'intelligence de ces livres, que je n'aurois peut-être jamais parfaitement compris sans le secours de leurs paraphrases. Mais quelle que soit la juste confiance que j'ai dans leur exactitude, je n'ai jamais adopté leur sens, sans le discuter et le comparer avec celui des meilleurs commentateurs Chinois. Je ne voulois pas d'ailleurs laisser dans ces livres une seule phrase, un seul caractère dont l'interprétation fût douteuse, et j'avois besoin d'être soutenu, dans cette tâche longue et pénible, par le desir d'exécuter un ouvrage à l'aide duquel on pût s'exercer à la traduction, et prendre une connoissance exacte du génie de la langue Chinoise; en un mot, par le desir de rendre les *Quatre livres* classiques en Europe, comme ils le sont à la Chine.

En attendant que les circonstances me permettent de publier mon travail dans son entier, j'ai cru faire une chose utile pour tous ceux qui voudroient à l'avenir étudier la langue Chinoise, en saisissant une occasion précieuse et difficile à retrouver, de mettre au jour un texte extrait des *Ssé choû*. Aucun livre Chinois n'a encore été publié en Europe : l'édition de *Goa* est ici de la plus grande rareté, et je ne sais même s'il en existe en France un seul exemplaire (9). Il est probable que le livre de Confucius, traduit et commenté par les missionnaires Anglois, ne sera jamais beaucoup plus répandu (10). En choisissant le *Tchoûng yoûng* pour l'insérer ici en chinois et en mandchou, mon intention est donc d'achever de faire connoître les *Ssé choû*, et en même temps de donner aux étudians un livre aussi estimé à la Chine par son contenu que par sa forme, celui des quatre livres moraux de Confucius, qui m'a paru renfermer, sous une moindre étendue, les idées les plus sublimes et le style le plus parfait, un livre enfin propre à intéresser également les moralistes et les philologues.

Digitized by Google

NOTES.

(1) On les appelle aussi 四子之書 *Ssé tseût-chi choû* [les Livres des quatres Docteurs]. C'est ainsi qu'ils sont désignés dans la préface mise à la tête de la traduction Mandchoue, par l'Empereur. Mais le plus souvent, on joint au titre de *Ssé choû*, des caractères ou des phrases qui caractérisent les différentes éditions; par exemple, 御製 *Iú-tchi*, édition impériale; 正文 *tchîng wên*, texte pur; 章分節 *Tchâng fên tsiëi*, édition dont les *tchâng* sont subdivisés en paragraphes, &c.

(2) Fourmont a confondu les *Ssé choû* avec les *King*: les premiers forment un ordre à part, inférieur en authenticité aux cinq *King*, et non pas le cinquième *King*, comme il le dit dans son catalogue[a]. C'est le 春秋 *Tchhûn thsioû*, ou la Chronique du royaume de *Loù*, écrite par Confucius lui-même, qui tient le cinquième rang parmi les *King*. Au reste, il y avoit autrefois six *King*, avant qu'on perdît le 樂經 *Yô king*, ou *le livre de la Musique*. On en compte encore à présent six, en joignant aux cinq livres vraiment classiques, le 孝經 *Hiáo king*, ou livre de l'obéissance filiale. *Voyez* la préface de l'Empereur, rapportée dans la Notice, *page 277*.

(3) Tous les missionnaires et tous ceux qui ont parlé de ce livre, le nomment *Tá hiö*. C'est sur l'autorité du *Thsîng wên hián*[b] que je lis *Tái hiö*. Au reste le caractère 大, qu'on le lise *tà* ou *tai*, signifie presque également, *grand, suprême, sublime*. *Tai hiö* est donc la *grande étude*, la *science sublime*, et non pas l'*école des adultes*, *ADULTORUM SCHOLA*, comme le traduit le P. Noël.

(4) Ces mots *droite voie*, *raison fixe*, ne présentent pas un sens clair en françois. Ceux de 道 *taó* et de 理 *li*, qui se lisent dans le chinois, sont de ces termes abstraits, tels qu'en emploient les métaphysiciens de tous les pays, et qui sont très-nombreux dans la philosophie Chinoise. Faute d'expressions équivalentes, on n'en pourroit faire sentir la force que par un commentaire. J'explique ailleurs[c]

[a] *Ad calcem Grammat. Sinicæ*, p. 403.
[b] Classe de la littérature, ordre des livres, *article I.er*
[c] Notes sur le *Tchang I.er* du *Tchoûng yoûng*.

Digitized by Google

le mot *taó*. Quant à celui de *li*, c'est, suivant les dictionnaires, la règle, la droite raison ou le droit chemin des choses, la lumière naturelle indiquant ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, le premier principe de toutes choses, principe immatériel, mais nécessairement inhérent à la matière et à toutes choses, constituant les choses mêmes avec un autre principe, qu'on appelle 氣 *khi*. Par cette explication, je ne crois pas avoir suffisamment éclairci le passage de *Tchoû-hi*; je crois seulement avoir montré pourquoi il est obscur. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ces objets, qui demandent d'être traités en détail dans un ouvrage exprès. Les Missionnaires ne nous ont donné, sur la métaphysique Chinoise, que des notions imparfaites et fort superficielles : mon projet est d'y revenir quelque jour, si je parviens à en débrouiller le chaos.

(5) Dans sa *Grammatica Sinica*, page 203, il cite le *Lún-iú*, page 35 et p. 41, sans désigner aucune édition. Aux pages 22 et 23, il cite plus vaguement encore *Confucius*, lib. I, §. 2, et lib. I, p. 2, §. 1. Avec de pareilles indications, il est impossible de retrouver les passages cités; et si le caractère littéraire de Fourmont n'étoit pas connu d'ailleurs, on seroit tenté de croire que ses citations étoient faites en l'air, ou qu'il se soucioit peu qu'on les vérifiât.

(6) L'édition de cette version, que j'ai eue entre les mains, est en six volumes, du format ordinaire des livres Chinois. Le texte entier, la vie de Confucius, et toutes les préfaces, ainsi que les accessoires ou annotations de *Tchoû-hi*, sont dans les deux langues; chaque phrase Chinoise est placée à droite de la phrase Mandchoue correspondante. La longueur des mots Mandchous fait qu'il y a quelquefois un assez grand intervalle entre la fin d'une phrase Chinoise et le commencement de la suivante.

(7) Ai-je besoin d'avertir que mon intention est ici, non de donner aux Mandchous des leçons sur leur propre langue, mais de montrer le vice du système de traduction qu'ils ont suivi, et de proposer des exemples de celui qu'il auroit été plus convenable d'adopter! Il y a bien, dans le génie des langues, quelque chose d'arbitraire, qui dépend du hasard ou du caprice particulier des hommes qui les parlent, ou des premiers auteurs qui les écrivent; mais il y a aussi quelque chose d'indépendant de ce même caprice, et qui tient à la nature même des idiomes, au nombre et à l'espèce des formes grammaticales, et à d'autres objets; c'est cette partie du génie de leur langue, à laquelle les Mandchous n'ont pas eu assez d'égard, ou plutôt qu'ils ont entièrement négligée dans leurs traductions. Le langage qu'ils y parlent est tellement devenu Chinois, qu'il n'a presque rien conservé du génie naturel de leur langue maternelle, et qu'il seroit à peine entendu des Mandchous qui habitent au nord de la grande muraille.

(8) Par exemple, on y lit [illegible] au lieu de [illegible]; [illegible], au lieu de [illegible]; [illegible], pour [illegible]; [illegible], pour [illegible], et ainsi à chaque page, et presque à chaque ligne.

(9) Bayer est, je crois, le premier qui ait publié des textes d'une certaine éten-

Digitized by Google

due; savoir, dans son *Museum Sinicum*, le commencement du livre *Tái hiŏ*, et celui du *Siaò eûl lûn*, avec un petit vocabulaire Chinois; et dans les *Commentaria academiæ Petropolitanæ* [a], le premier *Kiouan* du *Tchhun thsiou* de Confucius. Mais les gravures du *Museum Sinicum* sont si mal exécutées, qu'il est à-peu-près impossible de lire les caractères qu'elles contiennent. Le fragment du *Tchhun thsiou* est plus correctement gravé, mais les caractères n'en ont pas plus d'élégance. Ce sont là les seuls morceaux qui aient encore été extraits des livres Chinois, et publiés textuellement en Europe. Un très-petit nombre de fragmens moins considérables, donnés par Fourmont, Kircher, M. de Klaproth et quelques autres, forment la totalité des passages en caractères Chinois, mis, jusqu'à présent, à la disposition des étudians.

(10) Quand je composai cette Notice (en 1810), je n'avois pas encore vu le livre de Confucius dont il s'agit, et je ne le connoissois que par les annonces des journaux. Ce n'est point le *Taï hiò*, c'est la première partie du *Lún iú*, qui a été publiée à Sirampour, en 1809, avec le texte Chinois, une traduction littérale et un commentaire. L'auteur, M. Marshman, a fait précéder sa traduction d'une vie de Confucius, et d'une dissertation grammaticale. J'ai eu occasion de parler de cette dissertation, en faisant la revue des ouvrages élémentaires publiés sur la langue Chinoise par les Européens [b]. Quant à la version du *Lún-iú*, j'en ai fait l'objet d'un examen particulier. La seule observation que je placerai ici, à son sujet, c'est que la première partie de ce livre, traduite et publiée aujourd'hui par M. Marshman, est précisément celle qui a été donnée autrefois, en chinois et en latin, par les Missionnaires catholiques, et qui fait partie de l'édition de Goa. *Voyez* ci-dessus, *p. 287*.

[a] *Tome VII, p. 398 et suiv.*

[b] Plan d'un dictionnaire Chinois, *p. 69*.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Sur le Tchoûng-yoûng.

J'AI dit, dans la notice précédente, que le *Tchoûng yoûng* se divisoit en trente-trois *tchang* ou articles. Cette division se marque dans le texte par des alinéas et un signe particulier qui en fixe le commencement. Des chiffres romains correspondront, dans les versions Françoise et Latine, à la division Chinoise.

A la fin de chaque *tchang*, on trouve, dans les éditions originales, une phrase qui avertit que ce qui précède fait partie du I.er, du II.e, du III.e, &c. Dans un grand nombre d'éditions, ces phrases sont, comme je l'ai dit plus haut, suivies d'une annotation ou d'un résumé dont l'auteur est le célèbre *Tchoù-hì*. J'ai conservé les phrases dans mon édition; quant aux annotations de *Tchoû-hì*, comme elles ne font pas partie du texte, je les ai supprimées dans le chinois et dans le latin ; mais comme elles peuvent être de quelque utilité pour l'intelligence du livre, je les ai mises en françois et placées à la suite des *tchang* auxquels elles appartiennent.

La division du *tchang* en *tsiëi* ou paragraphes sera marquée, comme dans les éditions Chinoises, par le caractère 節 *tsiëi*. J'ai numéroté ces paragraphes dans les deux versions avec des chiffres Arabes qui répondent aux *tsiëi* Chinois.

Il étoit nécessaire de distinguer par un signe les caractères qui sont l'objet de quelques remarques et auxquels on doit faire une attention particulière. J'ai fait usage d'une marque dont se servent aussi les Chinois : cette marque n'est originairement que le coup de pinceau placé par les maîtres à la droite des caractères auxquels il est nécessaire que les étudians fassent une plus grande attention. Elle a passé dans la typographie Chinoise ; et en l'employant ici, j'en ai étendu l'usage à marquer les passages cités du *Chi king* et

Digitized by Google

quelques autres objets. Quand on desirera un éclaircissement sur les caractères ainsi désignés, on pourra recourir aux mots de la métaphrase Latine qui leur correspond, et on y trouvera le renvoi aux notes placées à la fin du livre.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Plusieurs des caractères marqués comme je viens de le dire, sont en outre affectés, à l'un de leurs angles, d'un demi-cercle qui est encore un signe employé dans les livres Chinois, et dont j'ai expliqué l'usage ailleurs. Par l'effet de ce signe, le ton du caractère est toujours changé, et le changement de ton en entraîne souvent un dans la prononciation. Dans le texte du *Tchoûng yoûng* qui va suivre, une notule marginale, placée vis-à-vis de ces caractères modifiés, avertira le lecteur du ton auquel on doit les lire.

Essai sur la langue et la littérature Chinoise, pag. 45.

J'ai marqué la ponctuation avec plus de soin qu'on n'a coutume de le faire dans les éditions originales, distinguant par un °, non-seulement les phrases, mais encore les membres de phrase dont la confusion pourroit altérer le sens. Les particules finales et explétives sont indiquées dans la version Latine, afin que le nombre des mots Latins puisse correspondre à celui des caractères Chinois. Les abréviations p. s. (*particula separans*), p. f. (*part. finalis*), p. r. (*part. relativa*), et quelques autres faciles à comprendre, indiquent la nature de ces particules. Chacune d'elles est représentée par une parenthèse qui doit compter pour un caractère. Par ce moyen, et à l'aide de la précaution que j'ai prise de rendre toujours un caractère par un mot Latin, ou de réunir par un tiret les mots qui, dans un très-petit nombre de cas, doivent rendre le sens d'un seul caractère, il sera toujours aussi aisé de retrouver dans la version Latine le sens isolé des mots Chinois, que si la version étoit interlinéaire.

A l'exemple des traducteurs Tartares, je n'ai marqué dans la version Mandchoue que la division des *tchang*, supprimant celle des *tsiëï*. On remarquera que le numéro d'ordre est placé à la fin de chaque chapitre, et marqué par ces mots : *ci-dessus est le premier, le second chapitre, &c.*

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

中庸

○天命之謂性。率性之謂道。脩道之謂教。一節 道也者。不可須臾離也。可離。非道也。是故君子戒慎乎其所不睹。恐懼乎其所不聞。一節 莫見乎隱。莫顯乎微。故君子愼其獨也。一節 喜怒哀樂之未發。謂之中。發而皆中節。謂之和。中也者。天下之大

Tchoûng, au 3.e ton.

Prononcez *lô*. Ce même caractère, prononcé *yŏ*, signifie *musique*.

Hô, concorde, égalité sans défaut ni excès.

Lì, au 3.e ton.

Hiàn, au 3.e ton.

L'INVARIABLE

Digitized by Google

L'INVARIABLE MILIEU.

CHAPITRE PREMIER.

§. 1. L'ordre établi par le Ciel s'appelle *nature ;* ce qui est conforme à la nature s'appelle *loi*; l'établissement de la loi s'appelle *instruction.*

§. 2. La loi ne peut varier de l'épaisseur d'un cheveu; si elle pouvoit varier, ce ne seroit point une loi. C'est pourquoi le sage veille avec respect à ce qui ne se voit pas, et pense avec crainte à ce qui ne s'entend pas.

§. 3. Il y a des choses qui ne se voient pas, parce qu'elles sont cachées; d'autres échappent par leur subtilité. C'est pourquoi le sage veille *sur ce qu'il y a en lui de plus secret.*

§. 4. Avant que la joie, la colère, la tristesse, la gaieté ne soient nées dans l'ame, elle est dans l'état qu'on appelle *milieu:* lorsque ces passions se sont élevées et qu'elles ont toutes atteint

MEDIUM IMMUTABILE.

CAPUT PRIMUM.

§. 1. Cœlum jubet (1) quod dicitur natura (2); conformari (3) naturæ *(p. r.)* dicitur regula (4); instaurare regulam *(p. r.)* dicitur documentum (5).

§. 2. Regula *(part. sep. phras.) (part. relat. subj.)* non potest pili momento (6) abesse *(part. fin.)*, posset abesse, haud regula. *(p. f.)* Est causa sapiens (7) attendit vigilatque in iis quæ non videntur; timet pavetque in iis quæ non audiuntur.

§. 3. Non apparent eo quod recondita; non manifestantur eo quod subtilia. Quapropter sapiens vigilat suo interiori-soli. *(p. f.)*

§. 4. Gaudium, ira, tristitia, hilaritas *(p. r.)* nondùm orta, dicitur *(p. r.)* medium *(a)*; orta et simul attigerunt mensuram dicitur *(p. r.)* æquilibrium. Medium *(p. s.) (p. r.)*, orbis *(p. genitiv.)* magnum . . . . . .

(a) Μέσον δὲ ὁ τῶ πεφύκατος, ἀλλὰ τὸ πρὸς ἡμᾶς (Aristot.) Virtus est medium vitiorum et utrinque reductum (Hor.). Ὁ Μέσος βίος βέλτιστος (Aristot.)

Digitized by Google

une juste mesure, c'est ce qu'on appelle *équilibre*. Le milieu est la grande base de l'univers, l'équilibre en est la voie *universelle*.

§. 5. *Lorsque le milieu et l'équilibre sont dans leur perfection*, le ciel et la terre sont tranquilles ; toutes choses prennent leur accroissement.

Ceci est le premier chapitre.

CHAPITRE II.

§. 1. Le philosophe a dit : le sage tient invariablement le milieu ; le vulgaire le viole.

§. 2. Le sage tient invariablement le milieu, et par sa sagesse il le garde toujours ; les hommes vulgaires ont aussi un milieu qu'ils tiennent ; mais, par leur corruption, ils ne craignent pas de le violer.

Ceci est le second chapitre *(a)*.

CHAPITRE III.

§. 1. Khoung-tseu a dit : ô la sublime chose que l'invariable

---

fundamentum. *(p. f.)* Concordia *(p. s.)* *(p. r.)* orbis *(p. g.)*. penetrans regula (8) *(p. f.)*.

§. 5. Perfectis medio concordiaque, cœlum terraque stant quieta. *(p. f.)* Decem millia rerum (9) nutriuntur *(p. f.)*.

Dextrorsùs *(part. ord.)* primum capitulum.

CAPUT II.

§. 1. *Tchoung-ni* (10) ait : Sapientes medio constant (11) ; parvi homines (12) opponuntur medio constanti.

§. 2. Sapiens *(p. r.)* medio constat, *(p. f.)* sapientesque et semper medio stat ; parvi homines *(p. r.)* medio constant *(p. f.)*, parvique homines et haud timent vel exterrentur. *(p. f.)*

Dextrorsùs *(part. ordin.)* secundum capitulum.

CAPUT III.

§. 1. *Tseu* (abbreviat. pro *Khoung-tseu*) ait : Medio constantia, ejus sublime, *(p. f.)* quàm ! populi pauci possunt jamdiù . . . . . .

(a) Dans les dix chapitres suivans, il est parlé du milieu invariable, pour expliquer le sens du premier. Quoique les paroles n'aient pas de liaison, le sens ne laisse pas d'être bien suivi.

Digitized by Google

本也。和也者。天下之達道也。節 致中和。天地位焉。萬物育焉。

右第一章

○仲尼曰。君子中庸。小人反中庸。節 君子之中庸也。君子而時中。小人之中庸也。小人而無忌憚也。

右第二章

○子曰。中庸其至矣乎。民鮮能久

Sidn, sur 1.er ton.

矣。

右第三章

○子曰。道之不行也。我知之矣。知者過之。愚者不及也。道之不明也。我知之矣。賢者過之。不肖者不及也。節人莫不飲食也。鮮能知味也。

右第四章

○子曰。道其不行矣夫。

Siàn, au 1.er ton.

Foû, au 2.e ton.

Tchi, au 3.e ton.

Digitized by Google

milieu! Mais, depuis long-temps, combien peu d'hommes savent s'y tenir!

Ceci est le troisième chapitre.

CHAPITRE IV.

§. 1. Khoung-tseu a dit : je sais pourquoi la voie de la vertu est peu fréquentée : les hommes éclairés l'outrepassent; les ignorans n'y parviennent pas. Je sais pourquoi la voie de la vertu est peu éclairée : les sages l'outrepassent, et ceux qui sont sans forces ne l'atteignent pas.

§. 2. Parmi les hommes il n'est personne qui ne boive et ne mange; bien peu savent discerner les saveurs.

Ceci est le quatrième chapitre.

CHAPITRE V.

§. 1. Khoung-tseu a dit : quel malheur que la voie de la vertu ne soit pas plus fréquentée!

(p. f.).

Dextrorsùs *(p. ord.)* tertium capitulum.

CAPUT IV.

§. 1. *Khoung-tseu* ait : Via (13) *(p. r.)* non frequentatur *(p. s.)* ego scio *(p. r.)*, *(p. f.)* prudentes *(p. r.)* excedunt, *(p. r.)* rudes *(p. r.)* non attingunt. *(p. f.)* Regula *(p. r.)* non inclarescere, *(p. s.)* ego scio *(p. r.)*, *(p. f.)*; sapientes *(p. r.)* excedunt *(p. r.)*; non generosi *(p. r.)* non attingunt. *(p. f.)*.

§. 2. Hominum nullus non bibit comeditque; *(part. sep.)* pauci possunt noscere sapores *(p. f.)*.

Dextrorsùs *(p. ord.)* quartum capitulum.

CAPUT V.

Khoung-tseu ait : Regula, hæc non frequentata *(p. f.)* ! *(p. doloris excl.)*

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Ceci est le cinquième chapitre *(a)*.

CHAPITRE VI.

§. 1. Khoung-tseu a dit : Que la prudence de l'empereur *Chún* étoit grande ! *Chún* aimoit à consulter et à examiner les moindres réponses de ceux qui l'entouroient ; il cachoit les mauvaises et publioit les bonnes : prenant ces deux sortes de réponses, il employoit le milieu pour son peuple. C'est par ces moyens qu'il est devenu le grand *Chún*.

Ceci est le sixième chapitre.

CHAPITRE VII.

§. 1. Khoung-tseu a dit : Tout homme qui dit, je suis éclairé, se trouve bientôt rebuté, poussé dans mille filets, et tombe dans toutes sortes de piéges qu'il lui est impossible d'éviter. Tout homme qui dit : je suis éclairé, s'il choisit le milieu, ne pourra s'y tenir l'espace d'une lune.

Dextrorsùs *(part. ordin.)* quintum capitulum.

CAPUT VI.

Khoung-tseu ait : Chun, ejus magna prudentia *(p. separat.)* *(partic. admirationis)* ! Chun amabat interrogare et amabat examinare proximorum verba ; recondebat mala et evulgabat bona : accipiens eorum duo extrema, utebatur eorum medio in populum. Is his ab factus est Chun *(p. f.)*.

Dextrorsùs *(part. ordin.)* sextum capitulum.

CAPUT VII.

Khoung-tseu ait : Homo quivis dicens *ego prudens*, abigitur, et occurrit plurimis retibus decipulisque, incidit fovearum *(part. genit.)* medio, et nunquam *(p. r.)* sciet se substrahere *(p. f.)*. Homo quivis dicens *ego prudens*, eligat in medio constanti, at non poterit spatio mensis servare...

(a) Ce chapitre est la suite du précédent, et cette exclamation sur le peu de personnes qui fréquentent la voie de la vertu, commence le sens du chapitre suivant.

Digitized by Google

右第五章

○子曰。舜其大知也與。舜好問。而好察邇言。隱惡。而揚善。執其兩端。用其中於民。其斯以爲舜乎。

右第六章

○子曰。人皆曰予知。驅而納諸罟擭陷阱之中。而莫之知辟也。人皆曰予知。擇乎中庸。而不能期月守

Tchi, au 3.e ton.

Pi ou Phi, au 3.e ton, avec ou sans gutturale.

Hao, au 3.e ton.

Digitized by Google

也。

右第七章

○子曰。回之爲人也。擇乎中庸。得一善。則拳拳服膺而弗失之矣。

右第八章

○子曰。天下國家可均也。爵祿可辭也。白刃可蹈也。中庸不可能也

右第九章

Digitized by Google

Ceci est le septième chapitre *(a)*.

CHAPITRE VIII.

Khoung-tseu a dit : *Hoei* étoit véritablement un homme ; choisissant dans l'invariable milieu, lorsqu'il étoit parvenu à saisir une vertu, il s'y attachoit avec opiniâtreté, la renfermoit dans son cœur et ne la perdoit plus.

Ceci est le huitième chapitre.

CHAPITRE IX.

Khoung-tseu a dit : On peut gouverner les empires et les royaumes, refuser les titres et les richesses, fouler aux pieds les épées nues . . . . . *Tout cela est plus facile que de* garder invariablement le milieu.

Ceci est le neuvième chapitre *(b)*.

(p. f.).

Dextrorsùs *(p. ordin.)* septimum capitulum.

CAPUT VIII.

Khoung-tseu ait : Hoeï (14), *(p. r.)*, fuit homo *(p. s.)*; eligebat in medio constanti, assequutusque unam virtutem, illicò pugno-arcte stringebat, sumebatque pectore, et nunquam dimittebat. *(p. r.) (p. f.)*

Dextrorsùs *(p. ordin.)* octavum capitulum.

CAPUT IX.

Khoung-tseu ait : Orbis regna possunt æqualiter-regi *(p. f.)*; dignitates censusque possunt recusari *(p. f.)*; albi enses possunt calcari *(p. f.)*; medium constans non potest teneri. *(p. f.)*

Dextrorsùs *(p. ordin.)* nonum capitulum.

(a) On parle du grand sage du chapitre précédent. De plus, l'exclamation sur la voie de la vertu peu éclairée, ouvre le sens du chapitre suivant.

(b) Ceci se rattache encore au chapitre précédent, et ouvre le chapitre suivant.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

§. 1. Tseu-lou consulta Khoung-tseu sur la force d'ame.

§. 2. Khoung-tseu lui dit : Est-ce de la force d'ame des contrées méridionales, de celle du nord, ou de la vôtre, que vous voulez parler ?

§. 3. Avoir de la capacité et de la douceur pour instruire, n'être pas trop sévère envers les criminels ; voilà la force d'ame des contrées méridionales, et c'est à elle que s'attachent les sages.

§. 4. Coucher sur le fer et les peaux de bêtes, savoir mourir sans peine ; voilà la force d'ame des pays du nord, et c'est à cela que s'attachent les braves.

§. 5. Mais quelle force que celle du sage qui sait vivre en paix avec les hommes, sans avoir la mobilité de l'eau, et rester au milieu d'eux ferme et incorruptible ! Quelle force que celle du sage qui, lorsque son pays est florissant et bien gouverné, sait ne pas se laisser corrompre et ne pas s'enorgueillir ; qui, lorsque son pays est sans lois et sans vertus, sait être immuable jusqu'à la mort !

CAPUT X.

§. 1. *Tseu-lou* (15) quæsivit-de fortitudine.

§. 2. *Khoung-tseu* ait : Meridiei partis *(part. genitiv.)* fortitudine *(part. interrog.)* ! Septentrionis partis *(part. genitiv.)* fortitudine *(part. interrog.)* ! sive (16) vestra fortitudine *(part. interrog.)* ?

§. 3. Benignum lenemque in institutione, non retribuere improbis (17), meridiei partis *(part. genit.)* fortitudo *(p. f.)*. Sapiens commoratur (18) *(p. r.)*

§. 4. [Pro] storeis metallum, coria (19), mori et non fastidire, septentrionis partis *(p. genit.)* fortitudo *(p. f.)* et fortes *(p. r. subj.)* commorantur *(p. r. complem.)*

§. 5. Idcirco sapientem concordare et non fluere (20), fortitudo proh ! fortis ; medio stare et non inclinari, fortitudo proh ! fortis. Regnum habeat leges, non commutari, replerive *(p. f.)* fortitudo proh ! fortis. Regnum careat legibus, usque-ad mortem non commutari, fortitudo proh ! fortis.

Digitized by Google

○子路問强一節子曰。南方之强與。北方之强與。抑而强與。一節寬柔以教。不報無道。南方之强也。君子居之。一節衽金革。死而不厭。北方之强也。而强者居之。一節故君子和而不流。强哉矯。中立而不倚。强哉矯。國有道。不變塞焉。强哉矯。國無道。至死不變。强哉矯。

右第十章

○子曰索隱行怪。後世有述焉。吾弗爲之矣。節 君子遵道而行。半塗而廢。吾弗能已矣。節 君子依乎中庸。遯世不見知而不悔。惟聖者能之。

右第十一章

○君子之道。費而隱。節 夫婦之愚。

Ceci est le dixième chapitre.

CHAPITRE XI.

§. 1. Khoung-tseu dit : Rechercher les choses obscures et faire des actions extraordinaires pour être renommé dans les siècles à venir, est une conduite que je ne voudrois pas tenir.

§. 2. Le sage prend le chemin de la vertu et le parcourt ; parcourir la moitié d'un chemin glissant et s'arrêter ensuite, est une chose que je ne voudrois pas faire.

§. 3. Le sage se conforme à l'invariable milieu. Fuir le siècle, souffrir sans regrets d'être ignoré et inconnu des hommes, est une chose qui n'est possible qu'à un saint.

Ceci est le onzième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XII.

§. 1. La voie des sages est obscure et immense.

§. 2. Les hommes et les femmes, quelque ignorans qu'ils

Dextrorsùs *(part. ordin.)* decimum capitulum.

CAPUT XI.

§. 1. *Khoung-tseu* ait : quærere (21) recondita, agere extraordinaria, posteris sæculis habeantur narratores *(p. f.)*, ego non facerem *(p. r.)*, *(p. f.)*

§. 2. Sapiens obsequitur viæ ; progredi dimidium, lubricum et deficere, ego non possem desistere *(p. f.)*

§. 3. Sapiens conformatur cum medio constanti. Fugere sæculum, non videri cognoscique, et non pœnitere, solus sanctus *(p. r.)* potest *(p. r.)* (22).

Dextrorsùs *(part. ordin.)* decimum primum capitulum.

CAPUT XII.

§. 1. Sapientis *(p. genit.)* regula ardua et obscura (23).

§. 2. Virorum fœminarumque *(p. g.)* rudes, ...

(a) Les paroles de Khoung-tseu, que cite *Tseu-sse*, sont pour éclaircir le sens du premier chapitre, et se rapportent aux trois vertus cardinales, la prudence, la bonté et la force, qui sont comme les portes pour entrer dans la morale. C'est à cela que revient ce qu'on dit, dans cette première partie, de la conduite de l'empereur *Chun*, de *Yan-youan* et de *Tseu-lou*;

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

soient, peuvent acquérir des connoissances; mais, quelque éclairé qu'on soit, on ne peut atteindre le comble de la science, et il reste toujours des choses qu'on ignore. Les hommes et les femmes, quelque foibles qu'ils soient, peuvent faire quelques pas dans la voie de la vertu; mais, quelque éclairé qu'on soit, on ne peut en atteindre le sommet, et il y reste toujours des choses qu'on ne peut pratiquer. Ainsi, quelque immenses que soient le ciel et la terre, il est encore en eux des choses auxquelles l'homme peut trouver à redire. C'est pourquoi nous disons, en parlant de la grandeur du vrai sage, que le monde ne peut la contenir, et en parlant de la subtilité de cette vertu, que le monde ne peut la diviser.

§. 3. Le Livre des poésies dit :

L'oiseau Youan pénètre dans les cieux, et le poisson se plonge dans l'abîme.

Ces paroles signifient que la vertu se montre dans les choses les plus basses, ainsi que dans les plus sublimes.

§. 4. La voie du sage a son origine au commun des hommes et des femmes, d'où, s'élevant à sa sublimité, elle se découvre dans le ciel et sur la terre.

---

possunt ad accedere scientiam *(p. f.)*; pervenire-ad ejus apicem *(p. separat.)* etsi sanctus (24) vir, etiam erit quod non sciat. *(p. f.)* Viri fœminæque *(p. r.)* non generosi possunt ad posse agere *(p. f.)*; pervenire-ad ejus apicem *(p. separat.)* etsi sanctus vir, etiam erit quod non possit. *(p. f.)* (25) Cœlum terraque *(p. r.)* magna *(p. separat.)* homines adhuc erit quod oderunt. Idcirco de-sapientis dicamus magnitudine, orbis universus non poterit continere. *(.p. f.)* dicamus-de subtilitate, orbis universus non poterit rumpere *(p. f.)* (26).

§. 3. Carmen ait (27) : *Youan* volando pertingit cœlos; piscis immergitur in abyssos : significat eam summis imisque cognosci *(p. f.)*

§. 4. Sapientis *(p. genit.)* regula exorditur principio à viris feminisque, perveniensque-ad ejus apicem *(p. s.)* cognoscitur in cœlo . . . . . .

savoir, de la prudence de *Chun*, de la bonté de *Yan-youan*, et de la force de *Tseu-lou*. De ces trois vertus, une venant à manquer, on ne peut plus construire l'édifice de la morale, ni parfaire la vertu. Le reste se verra dans le vingtième chapitre.

Digitized by Google

可以與知焉。及其至也。雖聖人。亦有所不知焉。夫婦之不肖。可以能行焉。及其至也。雖聖人。亦有所不能焉。天地之大也。人猶有所憾。故君子語大。天下莫能載焉。語小。天下莫能破焉。詩云。鳶飛戾天。魚躍于淵。言其上下察也。君子之道。造端乎夫婦。及其至也。察乎天

Lú, au 3.e ton.

地。[illegible]

第十二章

子貢曰。道不遠人。人之爲道而遠人。不可以爲道。詩云。伐柯伐柯。其則不遠。執柯以伐柯。睨而視之。猶以爲遠。故君子以人治人。改而止。忠恕違道不遠。施諸己而不願。亦勿施於人。君子之道四。丘

Ceci est le douzième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XIII.

§. 1. Khoung-tseu a dit : La loi n'est point éloignée des hommes. Si les hommes se forment une loi éloignée d'eux, on ne doit point l'appeler loi.

§. 2. Le Livre des poésies dit :

Quand on taille un manche, le modèle n'est point éloigné.

Celui qui prend un manche pour en tailler un autre d'après son modèle, le regarde et l'envisage de côté ; encore en est-il toujours un peu éloigné. Ainsi le sage gouverne l'homme d'après l'homme, et se borne à le diriger au bien.

§. 3. Celui qui est sincère et attentif à ne rien faire aux autres de ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît, n'est pas loin de la loi. Ce qu'il desire qu'on ne lui fasse pas, qu'il ne le fasse pas lui-même aux autres.

§. 4. Des quatre règles du sage, moi *Khieou*, je ne puis encore

---

terraque.

Dextrorsùs *(p. ord.)* decimum secundum capitulum.

CAPUT XIII.

§. 1. *Khoung-tseu* ait : Regula non remota hominibus ; homines *(p. r.)* faciant regulam et remotam hominibus (28), non potest pro haberi regulâ.

§. 2. Carmen ait (29) : *exciso manubrio exscindens manubrium, hujus exemplar non distat.* Accipiens manubrium ad exscindendum manubrium, oblique-respicit et considerat, *(p. r.)* ; adhuc ex fit distans. Idcircò sapiens ex hominibus regit homines, correctisque, tunc quiescit.

§. 3. Rectus, sincerusque (30) refragatur regulæ non procul (31) ; addi in seipsum et [quod] non optat, etiam non addit in homines.

§. 4. Sapientis *(p. gen.)* regulæ quatuor. Ego-*khieou* (32).....

(a) Ce chapitre contient les paroles de *Tseu-sse*, pour commenter et éclaircir le sens du premier chapitre, où il est dit que la loi ne peut varier. Les huit chapitres suivans sont des citations de paroles de *Khoung-tseu*, sans ordre, pour justifier et éclaircir celui-ci.

Digitized by Google

en observer une seule. Ce qu'on a droit d'attendre d'un fils, qu'il soit entièrement soumis à son père, je ne parviens point encore à l'observer. Ce qu'on attend d'un sujet, qu'il serve fidèlement son maître, je ne le pratique point encore. Ce qu'on exige d'un frère cadet, qu'il soit soumis à son aîné, je ne l'ai point encore rempli. Ce qu'on exige d'un ami, qu'il préfère à tout son ami, je ne l'ai point encore suffisamment mis en pratique. Exercice constant de ces vertus; continuelle circonspection dans les paroles; ne pas manquer d'employer tous ses efforts, lorsqu'il y a des choses qu'on n'a pas suffisamment pratiquées; ne pas s'abandonner à des paroles superflues; faire que les paroles répondent aux actions, et que les actions répondent aux paroles: de cette manière, comment le sage ne seroit-il pas solidement vertueux?

Ceci est le treizième chapitre *(a)*.

---

nondùm possum unam (33) *(p. f.)*; quod quæritur a filio, ut serviat patri, nondum possum; *(p. f.)* quod quæritur a subjecto, ut serviat principi, nondùm possum; *(p. f.)* quod quæritur a fratre-minori, ut serviat fratri-majori, nondùm possum; *(p. f.)* quod quæritur ab amicis sociisque, prius adhibere *(p. r.)*, nondùm possum. *(p. f.)* Constans virtutum *(p. genit.)* exercitium, constans verborum *(p. g.)* circumspectio, [si] habeatur cui non sufficiat, non audere non conari; [si] habeatur superfluum, non audere exhaurire. Verba respondeant operibus, opera respondeant verbis. Sapiens quomodo non sincerus (34) perfectusque *(p. interrog. fin.)*!

Dextrorsùs *(p. ord.)* decimum tertium capitulum.

(a) La loi n'est pas éloignée de la nature des hommes, et c'est en cela qu'elle tient au vulgaire des hommes et des femmes. *Khieou* ne pouvoit encore pratiquer entièrement une seule vertu, et c'est ce qui prouve que les saints eux-mêmes trouvent encore des choses impossibles. Tout cela est clair. Le chapitre suivant l'explique encore.

Digitized by Google

未能一焉。所求乎子。以事父未能也。所求乎臣。以事君未能也。所求乎弟。以事兄未能也。所求乎朋友先施之未能也。庸德之行。庸言之謹。有所不足。不敢不勉。有餘不敢盡。言顧行。行顧言。君子胡不慥慥爾。

Hing, au 3.e ton.

右第十三章

Digitized by Google

○君子素其位而行。不願乎其外。節

素富貴。行乎富貴。素貧賤。行乎貧賤。素夷狄。行乎夷狄。素患難。行乎患難。君子無入而不自得焉。節

在上位。不陵下。在下位。不援上。正己而不求於人。則無怨。上不怨天。下不尤人。節

故君子居易以俟命。

小人行險以徼幸。節

子曰。射有似

Nán, au 3.e ton.

I, au 3.e ton.

Youân, au 2.e ton.

Nán, au 3.e ton.

Tching, au 3.e ton.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

§. 1. Le sage agit convenablement à son état et ne désire rien au dehors.

§. 2. S'il est riche et honoré, il agit comme homme riche et honoré; s'il est pauvre et méprisé, il agit comme homme pauvre et méprisé; s'il est étranger, il agit comme étranger; s'il est malheureux et souffrant, il agit comme malheureux et souffrant. Nulle part et dans aucune situation, le sage n'est mécontent de son état.

§. 3. S'il est élevé en dignité, il n'accable point ses inférieurs; s'il est dans un rang subalterne, il ne s'oublie pas avec ses supérieurs. Il règle son ame et n'attend rien des autres. Au-dessus de lui, il ne murmure jamais contre le ciel: au-dessous, il n'est jamais aigri contre les hommes.

§. 4. Ainsi le sage toujours égal attend l'ordre des destinées, tandis que le vulgaire se jette dans mille dangers pour chercher le bonheur à tout prix.

§. 5. Khoung-tseu dit: l'archer ressemble au sage: quand

CAPUT XIV.

§. 1. Perfectus vir (35) secundum suum statum et agit; non cupit ab hoc alienum.

§. 2. Ex-eo-quod dives honoratusque, agit ut dives honoratusque; ex-eo-quod pauper ignobilisque, agit ut pauper ignobilisque; ex-eo-quod barbarus alienigenaque, agit ut barbarus alienigenaque; ex-eo-quod infelix (36) afflictusque, agit ut infelix afflictusque. Sapiens nusquam intrat et non de-se contentus (*p. fin.*).

§. 3. Sit superiori gradu, non vexat inferiores; sit inferiori gradu, non contendit ad superiorem (37); rectificat seipsum, et non quærit ab hominibus. Itaque non indignatur suprà, non indignatur de cœlo, infrà non culpat homines.

§. 4. Idcircò perfectus vir commoratur facilè in exspectando cœli-jussus. Vulgaris homo agit periculosa ad exposcenda grata (38).

§. 5. *Khoung-tseu* ait: Sagittarius habet similitudinem.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

il s'écarte du but, il revient sur lui-même pour en chercher la cause.

Ceci est le quatorzième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XV.

§. 1. La voie du sage peut se comparer au chemin du voyageur qui commence près et s'éloigne ensuite. Elle peut se comparer au chemin de celui qui monte sur un lieu élevé en partant du point le plus bas.

§. 2. Le Livre des poésies dit :

Une épouse et des enfans qui se chérissent et sont bien unis entre eux, sont comme le tambour, le Ché *et le* Khîn.

Si les frères vivent dans l'union, ils sont heureux et joyeux par leur concorde.

Du bon ordre établi dans ta famille naît le bonheur de ton épouse et de tes enfans.

§. 3. Khoung-tseu a dit : Heureux les parens qui jouissent ainsi de la piété de leurs enfans !

Ceci est le quinzième chapitre.

---

cum sapiente ; aberret à scopo picto (39), reflectens quærit à propriâ personâ.

Dextrorsùs *(p. ord.)* decimum quartum capitulum.

CAPUT XV.

§. 1. Perfecti viri *(p. g.)* regula comparatur (40) instar facientis longinquum-iter : certè à proximo ; comparatur instar ascendentis altum : certè ab infimo.

§. 2. Carmen ait (41) : Uxor filiique amantes concordiam, sicut tympanum, cythara testudoque (42) ; fratres-majores minoresque, statim-ut concordant, concordiæ gaudium sic exhilarant (43), convenit tuæ domui familiæque, exhilarantur tua uxor nepotesque.

§. 3. *Khoung-tseu* ait : Pater materque ipsi lieti-tranquillique *(p. fin.) (part. admirationis)* !

Dextrorsùs *(p. ord.)* decimum quintum capitulum.

(a) Ce chapitre est de *Tseu-sse*, comme tous ceux qui ne commencent pas par ces mots : *Khoung-tseu* a dit.

Digitized by Google

乎君子。失諸正鵠。反求諸其身。

右第十四章

○君子之道。譬如行遠必自邇。譬如登高必自卑。節 詩曰。妻子好合。如鼓瑟琴。兄弟既翕。和樂且耽。宜爾室家。樂爾妻孥。節 子曰。父母其順矣乎。

右第十五章

Lŏ, au 4.e ton.

Tching, au 2.e ton.

Pí, au 3.e ton.

Haó, au 3.e ton.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

○子曰。鬼神之爲德。其盛矣乎。一節
視之而弗見。聽之而弗聞。體物而
不可遺。一節使天下之人。齊明盛服
以承祭祀。洋洋乎。如在其上。如在
其左右。一節詩曰。神之格思。不可度
思。矧可射思。一節夫微之顯。誠之不
可揜。如此夫。

右第十六章

Tchâi, pour tchâi, cl. 210, traits 3.

CHAPITRE XVI.

§. 1. Khoung-tseu a dit : Que les vertus des esprits sont sublimes !

§. 2. On les regarde, et on ne les voit pas ; on les écoute, et on ne les entend pas ; unis à la substance des choses, ils ne peuvent s'en séparer.

§. 3. Ils sont cause que les hommes, dans tout l'univers, se purifient et se revêtent d'habits de fête, pour offrir des sacrifices. Ils sont répandus comme les flots de l'Océan au-dessus de nous, à notre gauche et à notre droite.

§. 4. Le Livre des poésies dit :

L'arrivée de l'esprit à qui l'on offre un sacrifice ne peut être aperçue ; à plus forte raison, le sera-t-elle, si on l'honore négligemment !

§. 5. Cette subtilité qui se manifeste, cette vérité qui ne peut être cachée, sont comme la voie du sage.

Ceci est le seizième chapitre *(a)*.

CAPUT XVI.

§. 1. *Khoung-tseu* ait : spirituum geniorumque (44) *(p. gen.)* est virtus : ea capax ! *(p. f.) (part. admirat.)*

§. 2. Respicis *(p. r.)*, et non vides ; auscultas *(p. r.)*, et non audis ; consubstantiati-sunt rebus, et non possunt amoveri.

§. 3. Efficiunt-ut orbis universi *(p. gen.)* homines puri, clari, florenter vestiti, ut offerant sacrificia oblationesque (45) : multitudo immensa (46) *(part. admirat.)* ! sicuti sint cuivis suprà, sicuti sint cuivis sinistrorsùs dextrorsùsque.

§. 4. Carmen (47) ait : Spiritûs *(p. gen.)* adventus *(explet.)* non potest judicari *(explet.)* : magisne poterit negligenter *(explet.)* !

§. 5. Hujus subtilitatis *(part. genit.)* manifestatio, veritatis *(p. gen.)* non possibilis occultatio, sic hoc *(p. fin.)*.

Dextrorsùs *(p. ordin.)* decimum sextum capitulum.

(a) Les esprits imperceptibles ne se voient ni ne s'entendent ; mais, liés à la substance des choses, on connoît manifestement leur existence. Dans les trois chapitres précédens, il est parlé de choses peu claires ; mais dans les trois suivans, il est parlé d'objets aussi clairs qu'importans. Dans celui qui suit, néanmoins, il est encore parlé de choses claires et obscures, grandes et petites.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

§. 1. Khoung-tseu a dit : Quelle admirable piété filiale que celle de *Chun !* Sa vertu fut celle d'un saint ; sa dignité fut le trône impérial ; ses richesses, tout ce qui est entre les quatre mers. Il fit les sacrifices impériaux à ses ancêtres, et ses neveux l'honorèrent comme leur aïeul.

§. 2. Ainsi, par sa grande vertu, il obtint sa dignité, ses richesses, sa renommée et la longue durée de sa vie.

§. 3. Ainsi le ciel, dans la production des choses, ne manque pas de régler sur leurs qualités les accroissemens qu'il leur accorde ; il soutient et nourrit l'arbre qui est sur pied, et détruit celui qui est tombé.

§. 4. Le Livre des poésies dit :

Louange et amour à l'homme vertueux ! Gloire, gloire à sa vertu !
Il rend au peuple, il rend aux hommes ce qui est à eux.
C'est du Ciel qu'il tient ses richesses. Ses ordres sont pour conserver et pour protéger.
Et le Ciel redouble de bienfaits.

§. 5. Oui, un homme d'une si grande vertu est digne d'obtenir le commandement.

CAPUT XVII.

§. 1. *Khoung-tseu* ait : *Chún*, ejus magna obedientia *(p. sep.)* *(p. admirat.)* ! Virtute fuit sanctus homo, dignitate fuit imperator, divitiis habuit quatuor marium *(p. genit.)* interius ; majorum templis sacrificabat *(p. r.)*, filii nepotesque conservaverunt *(p. r.)* (48).

§. 2. Ideo magnâ virtute certè obtinuit suam dignitatem, certè obtinuit suos census, certè obtinuit suum nomen, certè obtinuit suam longævitatem.

§. 3. Ideo cœlum *(p. r.)* producens res, certè ab earum dispositionibus et incrementa-dat *(p. f.)*. Sic stantem-arborem *(p. r.)* fovet *(p. r.)*; dejectam *(p. r.)* destruit *(p. r.)*.

§. 4. Carmen (49) ait : Eximius, exhilaratus sapiens : resplendet ; resplendet (50) præclarâ virtute. Retribuit populo, retribuit (51) hominibus ; tenet census à cœlo ; pascat, protegit, regit *(p. r.)*; à cœlo denuò *(p. r.)*.

§. 5. Ideò tantâ virtute . . . . . .

Digitized by Google

○子曰。舜其大孝也與。德爲聖人。尊爲天子。富有四海之內。宗廟饗之。子孫保之。一節 故大德。必得其位。必得其祿。必得其名。必得其壽。一節 故天之生物。必因其材而篤焉。故栽者培之。傾者覆之。一節 詩曰。嘉樂君子。憲憲。令德。宜民宜人。受祿于天。保佑命之。自天申之。一節 故大德

Hiàn, au 1.er ton.

Lŏ, au 4.e ton.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

者必受命。

右第十七章

○子曰。無憂者。其惟文王乎。以王季爲父。以武王爲子。父作之。子述之。節 武王纘大王王季文王之緒。壹戎衣而有天下。身不失天下之顯名。尊爲天子。富有四海之內。宗廟饗之。子孫保之。節 武王末受命。

Tai, au 3.e ion.

Ceci est le dix-septième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XVIII.

§. 1. Khoung-tseu dit: S'il fut jamais un homme exempt de chagrin, ce fut Wen-wang; il eut Wang-ki pour père et Wou-wang pour fils; ce que son père avait commencé, fut achevé par son fils.

§. 2. Wou-wang acheva l'entreprise de Taï-wang, de Wang-ki et de Wen-wang. Il ne revêtit qu'une fois la robe de la guerre, et ce fut pour conquérir l'empire; son nom ne fut jamais obscurci dans l'univers; sa dignité fut celle d'empereur; ses richesses, tout ce qui est entre les quatre mers. Il témoigna son respect à ses ancêtres par des sacrifices, et sa postérité lui témoigne son amour par ses soins.

§. 3. Wou-wang étoit déjà vieux quand il obtint l'empire.

(p. r.) certè accepit imperium.

Dextrorsùs *(p. ord.)* decimum septimum capitulum.

CAPUT XVIII.

§. 1. *Khoung-tseu* ait: Absque mœrore *(p. r.)*, is solus *Wen-wang* (52) *(p. f.)*: ex *Wang-ki* (53) fuit patre, ex *Wou-wang* fuit filio; pater orsus-est *(p. r.)*, filius persecutus-est *(p. r.)*.

§. 2. *Wou-wang* continuavit (54) *Taï-wang*, *Wang-ki*, *Wen-wang*que *(p. gen.)* incœptum: semel bellica vestimenta-induit et habuit imperium. Persona non perdidit imperii *(p. genit.)* illustre nomen; dignitate fuit imperator; divitiis, habuit quatuor marium *(p. genit.)* interius; majorum templo sacrificabat *(p. r.)*, filii nepotesque conservaverunt (55) *(p. r.)*.

§. 3. *Wou-wang* senior accepit imperium (56).....

(a) On a montré les accroissemens et la hauteur qui sont les effets d'une conduite vertueuse, et le vaste usage de la vertu; puis, ce que cette voie a de caché. Les deux chapitres suivans ont le même but.

Digitized by Google

Tcheou-koung acheva ce qu'avoient commencé les vertus de Wen-wang et de Wou-wang. Il revint à ses ancêtres Taï-wang et Wang-ki pour leur donner le titre de rois, et leur sacrifia suivant le rite impérial. L'usage de ces cérémonies s'étendit parmi les tributaires et les grands jusqu'aux magistrats et au peuple. Si le père avait été un des grands et que le fils fût magistrat, celui-ci lui faisoit des funérailles comme à un grand, et lui sacrifioit ensuite comme à un magistrat. Si le père avoit été un magistrat et que le fils fût un grand, celui-ci lui faisoit des funérailles comme à un magistrat, et lui sacrifioit ensuite comme à un grand. Le deuil d'une année s'étendoit jusqu'aux grands, celui de trois ans jusqu'à l'empereur; le deuil de père et de mère n'étoit pas différent suivant la dignité ou l'obscurité, mais le même pour tous.

Ceci est le dix-huitième chapitre.

Tcheou-koung (57) adimplevit *Wen-wou*que *(p. genit.)* virtutes. Retrò ornavit-titulo-regis *Taï-wang Wang-ki*que, solemne sacrificabat defunctis majoribus juxtà imperatorum *(p. gen.)* ritus. Hique ritus *(p. s.)* extendebantur inter regulos magnatesque, usque-ad literatos plebeïosque homines. Pater esset magnus vir, filius esset literatus, sepeliebat ut magnum virum, sacrificabat ut literatus. Pater esset literatus, filius esset magnus vir, sepeliebat ut literatum, sacrificabat ut magnus vir. Annuus *(p. r.)* luctus extendebatur ad viros magnates; trium annorum *(p. gen.)* luctus extendebatur ad imperatorem. Patris matrisque *(p. gen.)* luctus non nobilium ignobiliumque, unus *(p. fin.)*.

Dextrorsùs *(p. ord.)* decimum octavum capitulum.

Digitized by Google

周公成文武之德。追王大王王季。上祀先公以天子之禮。斯禮也。達乎諸侯。大夫。及士庶人。父爲大夫。子爲士。葬以大夫。祭以士。父爲士。子爲大夫。葬以士。祭以大夫。期之喪。達乎大夫。三年之喪達乎天子。父母之喪。無貴賤一也。

右第十八章

Wáng, au 3.e ton.

Tái, au 3.e ton.

Digitized by Google

○子曰。武王周公其達孝矣乎。一節
夫孝者。善繼人之志。善述人之事
者也。一節 春秋。脩其祖廟。陳其宗器。
設其裳衣。薦其時食。一節 宗廟之禮。
所以序昭穆也。序爵。所以辨貴賤
也。序事。所以辨賢也。旅酬下爲上。
所以逮賤也。燕毛。所以序齒也。一節
踐其位。行其禮。奏其樂。敬其所尊。

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

§. 1. Khoung-tseu a dit : Que la piété filiale de Wou-wang et de Tcheou-koung fut universelle!

§. 2. Ces princes pieux surent saisir les intentions de leurs ancêtres, et achever ce qu'ils avoient entrepris.

§. 3. Au printemps et à l'automne, ils préparoient les salles de leurs ancêtres, rangeoient les vases respectables destinés aux cérémonies, disposoient leurs vêtemens et leurs robes, et leur offroient les mets de la saison.

§. 4. Et comme ces rites étoient ceux de la salle des ancêtres, on y observoit soigneusement la distinction de ceux qui devoient être placés à droite ou à gauche; en disposant les rangs, on avoit égard aux personnes en dignité et aux hommes obscurs; en disposant les offices, on avoit égard aux gens de mérite. En buvant ensemble, les inférieurs servant leurs supérieurs, la cérémonie s'étendoit ainsi jusqu'aux hommes obscurs. En distribuant, dans les repas, les places suivant la couleur des chevelures, on avoit égard à l'âge.

§. 5. Succédant à la dignité de leurs ancêtres, pratiquant leurs

---

CAPUT XIX.

§. 1. *Khoung-tseu* ait : *Wou-wang, Tcheou-koung* horum propagata obedientia *(p. fin.)*, *(p. admirat.)*!

§. 2. Hi obedientes *(p. r.)* optimè prosecuti majorum *(p. gen.)* voluntatem, optimè produxerunt majorum *(p. genit.)* facinora *(p. rel.)*, *(p. final.)*

§. 3. Vere autumnoque adornabant suorum majorum templa, disponebant eorum venerabilia utensilia, parabant eorum togas vestesque, offerebant illis temporis edulia.

§. 4. Avorum templorum *(p. gen.)* ritus, idcircò ordinabantur ad lævam dexteramque *(p. fin.)*; ordinabantur dignitates, idcircò distinguebantur nobiles ignobilesque *(p. fin.)*; ordinabantur officia, idcircò distinguebantur sapientes *(p. fin.)*; omnibus se-invitantibus-ad-vina, inferiores ministrabant superioribus, idcircò pertingebat ignobiles *(p. fin.)*; epulando canities, idcircò ordinabantur dentes. *(p. fin.)*

§. 5. Prosequebantur (58) eorum dignitates, agebant eorum ritus, canebant eorum musicen, venerabantur illi quod coluerant, ...

Digitized by Google

rites, exécutant leur musique, respectant ce qu'ils avoient honoré, chérissant ce qu'ils avoient aimé, Wou-wang et Tcheou-koung les servoient morts, comme s'ils eussent encore été vivans; les servoient quand ils n'étoient plus, comme s'ils les eussent encore possédés. O degré sublime de piété filiale!

§. 6. Les rites du Kiao et du Che sont ceux par lesquels ils rendoient leurs hommages au suprême Seigneur. Les rites de la salle des ancêtres sont ceux suivant lesquels ils sacrifioient à leurs prédécesseurs. L'homme qui comprendra clairement le sens du Kiao et du Che, et celui du Ti et du Tchang, gouvernera les royaumes comme il regarderoit la paume de sa main.

Ceci est le dix-neuvième chapitre.

CHAPITRE XX.

§. 1. 'Aï-koung consulta Khoung-tseu sur l'administration.

§. 2. Khoung-tseu lui dit: L'administration de Wen-wang et de Wou-wang est expliquée sur les tablettes de bambou. Si ces princes vivoient encore, bientôt leur administration revivroit; mais ils ne sont plus, et leur administration a expiré avec eux.

---

amabant illi quod dilexerant (59), serviebant mortuis sicuti serviissent viventibus, serviebant defunctis sicuti serviissent exstantibus. Obedientiæ *(p. gen.)* summum! *(p. fin.)*

§. 6. Sacrificii cœlo terræque (60) *(p. gen.)* ritus, ex quibus inserviebant supremo domino (61) *(p. fin.)*: majorum templi *(p. gen.)* ritus, ex quibus sacrificabant ad suos majores *(p. fin.)*. Clarus in *Kiao, Che (p. gen.)* ritibus, *Ti, Tchang* (62) *(p. gen.)* sensu, gubernabit regna, ipse ut aspiceret ad palmam. *(p. fin.)*

Dextrorsùs *(p. ord.)* decimum nonum capitulum.

CAPUT XX.

§. 1. *'Aï-koung* (63) quæsivit de regimine.

§. 2. *Khoung-tseu* ait: *Wên Wou*que *(p. gen.)* regimen, ordinatum exstat in tabulis arundinibusque (64). Hi homines superessent, mox eorum regimen resurgeret; hi homines absumpti, ...

Digitized by Google

愛其所親。事死如事生。事亡如事存。孝之至也。一節 郊社之禮。所以事上帝也。宗廟之禮。所以祀乎其先也。明乎郊社之禮。禘嘗之義。治國其如示諸掌乎。

右第十九章

○哀公問政。一節 子曰。文武之政。布在方策。其人存。則其政舉。其人亡。

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

則其政息一節人道敏政。地道敏樹。夫政也者。蒲盧也。一節故爲政在人。取人以身。脩身以道。脩道以仁。一節仁者人也。親親爲大。義者宜也。尊賢爲大。親親之殺。尊賢之等。禮所生也一節在下位不獲乎上。民不可得而治矣。一節故君子不可以不脩身。思脩身。不可以不事親。思事親

§. 3. La bonne administration est comme la fertilité de la terre qui donne de la force aux végétaux, et comme les roseaux et les joncs (qui poussent d'eux-mêmes).

§. 4. En effet, l'administration dépend des hommes qu'on emploie. On doit choisir ses ministres d'après soi-même, se régler soi-même d'après la raison, et fonder la raison sur l'amour de l'humanité.

§. 5. L'amour de l'humanité, c'est l'homme tout entier; l'amour des parens en est la principale partie. La justice, c'est la répartition; les honneurs qu'on rend aux sages en sont la principale partie: la distinction qu'on doit à ses parens (suivant leur proximité), celle qu'on doit aux sages (suivant leur mérite), c'est ce que font ou ce que produisent les cérémonies.

§. 6. Si les subalternes n'ont pas la confiance de leurs supérieurs, le peuple ne pourra parvenir à être bien gouverné.

§. 7. Ainsi le prince ne doit pas manquer de se régler lui-même. Dans cette vue, il ne doit pas manquer de rendre à ses

---

atque eorum regimen interiit.

§. 3. Hominum virtus expedit regimen, terræ virtus expedit arbores; hoc regimen, *(p. s.)* *(p. r.)* fluviatilis canna *(p. fin.)*.

§. 4. Enimverò, agere regimen est hominum. Deligere homines ex corpore, componere corpus ex regulâ, componere regulam ex pietate (65).

§. 5. Pietas *(p. r.)* homo; *(p. fin.)* amare parentes est præcipuum. Justitia *(p. r.)* æquitas *(p. fin.)*; colere sapientes est præcipuum; amandi parentes *(p. gen.)* discrimen, colendi sapientes *(p. gen.)* gradus: ritus quod producunt. *(p. fin.)*

§. 6. Constitutus inferiori gradu non obtinet gratiam apud superiores, populus non potest assequi ut regatur. *(p. fin.)* (66).

§. 7. Idcircò princeps non debet ut non componat personam: meditans componere personam, non debet ut non serviat parentibus; meditans servire parentibus, ...

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

parens ce qui leur est dû : pour cela, il ne peut se dispenser de connoître les hommes; et pour connoître les hommes, il est absolument nécessaire qu'il connoisse le ciel.

§. 8. La raison universelle comprend cinq choses, et il en faut trois pour les pratiquer. Ces cinq choses, qui forment la raison universelle, sont les devoirs du prince et du ministre, du père et du fils, du mari et de la femme, des aînés et des cadets, et des amis entre eux. Les trois choses qui forment la vertu universelle, sont la sagesse, la bienveillance et la force; et pour les pratiquer, il n'est qu'un seul moyen.

§. 9. Qu'un homme naisse sage, qu'il le devienne par l'étude, qu'il ait éprouvé de la peine à le devenir, quand il l'est, cela revient au même. Qu'on pratique les vertus naturellement, pour

---

non debet ut non noscat homines; meditans noscere homines, non debet ut non noscat cœlum (67).

§. 8. Imperii *(p. gen.)* penetrans ratio quinque; quod ad agendum eam *(p. r.)* tria: videlicet princeps ministerque *(p. fin.)*, pater filiusque *(p. fin.)*, vir uxorque *(p. fin.)*, frater-major minorque *(p. fin.)*, amicorum sociorumque *(p. gen.)* junctio *(p. fin.)*. Quinque *(p. r.)* imperii *(p. gen.)* penetrans regula *(p. fin.)* prudentia, pietas, fortitudo, tria *(p. r.)* imperii *(p. gen.)* penetrantes virtutes *(p. fin.)* quod ad agendum eas *(p. r.)* unum. *(p. fin.)*

§. 9. Sive nascatur et sciat, *(p. r.)* sive discat et sciat, *(p. r.)* sive laborando et sciat *(p. r.)* *quum*-pervenit-*ad* illud *scire* eam, *(p. r.)* unum *(p. fin.)*. Sive quiete et agat *(p. r.)*, sive lucri (causâ) (68) et agat

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

不可以不知人。思知人。不可以不知天。一節 天下之達道五。所以行之者三。曰。君臣也。父子也。夫婦也。昆弟也。朋友之交也。五者天下之達道也。一知。仁。勇。三者天下之達德也。一所以行之者一也。一節 或生而知之。或學而知之。或困而知之。及其知之一也。或安而行之。或利而行之。

Tchi, au 3.e ton.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

或勉强而行之。及其成功一也。一節

子曰。好學近乎知。力行近乎仁。知恥近乎勇。一節 知斯三者。則知所以

Kiàng, au 1.er ton.

Hào, au 3.e ton.

脩身。知所以脩身。則知所以治人。知所以治人。則知所以治天下國家矣。一節 凡爲天下國家有九經。一曰。

Tchí, au 3.e ton.

脩身也。尊賢也。親親也。敬大臣也。體羣臣也。一子庶民也。來百工也。柔

Lái, au 3.e ton.

les avantages qu'on en retire, ou à force de travail, pourvu qu'on les pratique, cela revient au même.

§. 10. Khoung-tseu a dit : Celui qui aime l'étude a fait un grand pas vers la sagesse. Celui qui emploie ses efforts à la pratique de la vertu, a fait un grand pas vers la bienveillance. Celui qui sait rougir, a fait un grand pas vers la force d'esprit.

§. 11. Celui qui sait ces trois choses, sait l'art de se régler lui-même; sachant se régler lui-même, il sait l'art de gouverner les hommes; sachant gouverner les hommes, il sait gouverner les empires et les royaumes.

§. 12. Tous ceux qui gouvernent les empires et les royaumes, ont neuf règles éternelles et invariables à suivre : se régler eux-mêmes ; honorer les sages ; chérir leurs parens ; respecter les grands dignitaires; traiter avec indulgence le commun des hommes en place; aimer le peuple comme un fils ; appeler près de soi

---

(p. r.), sive conando ægrè et agat *(p. r.)*, *quum*-pervenit-*ad* illud perfectum opus, unum *(p. fin.)*

§. 10. *Khoung-tseu* ait : Amans discere appropinquat ad prudentiam; innitens agendo appropinquat ad pietatem; sciens erubescere appropinquat ad fortitudinem.

§. 11. Sciens hæc tria *(p. r.)* jam scit quid ad colendum corpus; sciens quod ad colendum corpus, jam scit quod ad regendum homines; sciens quod ad regendum homines, jam scit quod ad regendum imperium, regna, domusque *(p. fin.)*.

§. 12. Quicumque tractant imperium, regna, domusque, habent novem certas-regulas, videlicet: colere corpus *(p. fin.)*; venerari sapientes *(p. f.)*; diligere parentes *(p. f.)*; honorare magnos ministros *(p. f.)*; uniri-*cum* gregariis ministris *(p. f.)*; filium-habere vulgus populumque *(p. f.)*; accersere centum opifices (70) *(p. f.)*; benignè-

Digitized by Google

les artisans; accueillir les étrangers, et bien traiter les grands vassaux.

§. 13. Si le prince se règle lui-même, les lois seront en vigueur; s'il honore les sages, ses yeux ne seront jamais fascinés; s'il chérit ses parens, il n'y aura pas de haine entre ses oncles et entre ses frères; s'il respecte les grands dignitaires, rien d'obscur ne l'embarrassera; s'il traite avec indulgence le commun des hommes en place, la reconnoissance des magistrats se montrera dans leur zèle à s'acquitter des cérémonies; s'il aime le peuple comme un fils, le peuple en sera animé de zèle; s'il appelle près de lui les artisans, ses richesses suffiront à son usage; s'il accueille les étrangers, les habitans des quatre parties viendront se soumettre; s'il traite bien les grands vassaux, il sera respecté dans tout l'empire.

§. 14. Se purifier et se tenir propre, avoir des vêtemens nets, ne se permettre aucun mouvement contraire aux usages: voilà la manière de se régler soi-même. Repousser les flatteurs, fuir la volupté, mépriser les richesses, estimer la vertu: voilà comment on anime les sages. Honorer la dignité des siens, augmenter leurs

---

excipere è-longinquo homines *(p. fin.)*; in-sinu-servare omnes vassallos *(p. final.)*.

§. 13. Excolens personam, mox regula stabit; venerando sapientes, mox non dementabitur; diligens parentes, mox omnes patres, fratres majores minoresque non altercabuntur; honorando magnos ministros, mox non caligabit; unitus gregariis ministris, mox præfecti *(p. rel.)* reddent ritus graviùs; filium-habens vulgus plebemque, mox centum nomina (71) excitabuntur; accersens centum opifices, mox divitiæ usui sufficient; benignè-excipiens è-longinquo homines, mox quatuor (72) latera submittentur *(p. r.)*; in-sinu-servans omnes vassallos, mox imperium formidabit *(p. r.)*.

§. 14. Purum (73), lucidum, capacem, ornatum, contra ritus non moveri, quod ad colendum corpus. *(p. fin.)* Expellere adulatores, amovere voluptatem (74), floccifacere divitias, et magnipendere virtutem, quod ad incitandum sapientes *(p. fin.)*. Honorare eorum (75) dignitatem, augere

Digitized by Google

遠人也。懷諸侯也。一節 脩身。則道立。尊賢。則不惑。親親。則諸父昆弟不怨。敬大臣。則不眩。體羣臣。則士之報禮重。子庶民。則百姓勸。來百工。則財用足。柔遠人。則四方歸之。懷諸侯。則天下畏之。一節 齊明盛服。非禮不動。所以脩身也。去讒遠色。賤貨。而貴德。所以勸賢也。尊其位。重

Tchâi, au 2.e ton.

Khiù, au 1.er ton.

Youân, au 3.e ton.

Digitized by Google

其祿。同其好惡。所以勸親親也。官盛任使。所以勸大臣也。忠信重祿。所以勸士也。時使薄斂。所以勸百姓也。日省月試。既稟稱事。所以勸百工也。送往迎來。嘉善而矜不能。所以柔遠人也。繼絕世。舉廢國。治亂持危。朝聘以時。厚往而薄來。所以懷諸侯也。節 凡爲天下國家有

Tchhâo, au 2.e ton.

Háo, au 3.e ton.

Oú, au 3.e ton.

Kí, au 3.e ton.

Lin, au 1.er ton.

Liân, au 3.e ton.

Tching, au 3.e ton.

Digitized by Google

revenus, aimer et haïr les mêmes choses qu'eux : voilà comment on anime ses parens à s'entr'aimer. Créer un grand nombre d'officiers inférieurs auxquels on puisse faire exécuter ses ordres : voilà comment on anime les grands dignitaires. Augmenter les revenus de ceux qui sont droits et fidèles : voilà comment on anime les gens en place. N'exiger de service du peuple que dans un temps convenable, modérer les impôts : voilà comment on excite les peuples. Examiner chaque jour et rechercher tous les mois si leur salaire et leur nourriture répond à leur travail : voilà comment on anime les artisans. Reconduire les étrangers quand ils partent, et aller au-devant d'eux quand ils arrivent, louer leurs bonnes qualités et compatir à leurs défauts : voilà les moyens d'accueillir les étrangers. Prolonger le fil des races qui s'éteignent, relever les dynasties qui se détruisent, calmer les séditions [qui les menacent], les aider dans les dangers, recevoir leurs ambassades au temps fixé, traiter magnifiquement ceux qui s'en vont, modérer les redevances de ceux qui arrivent : voilà les moyens de bien traiter les grands vassaux.

§. 15. Tous ceux qui gouvernent les empires et les royaumes

---

eorum redditus, cum eis amare *et*-odisse, quod ad incitandum parentum amorem *(p. fin.)*. Præfectos numerosos ex-officio rem-gerentes, quod ad incitandum magnos vassallos *(p. fin.)*. Fideles, sincerique, augere redditus, quod ad excitandum literatos *(p. fin.)*. Tempore-opportuno jubere, attenuare tributa, quod ad excitandum centum nomina *(p. fin.)*. Quotidie examinare, quoque-mense explorare tributum diarium correspondeat rebus, quod ad excitandum centum opifices *(p. fin.)*. Prosequi abeuntes, obviam-ire venientibus, laudare bona et misereri non potentium, quod ad benignè-excipiendum è-longinquo homines *(p. fin.)*. Continuare desinentes generationes, erigere deficientia regna, regere perturbationes, auxiliari pericula, gerere curiam (76) ex tempore, opulentè-tractare abeuntes et parcè venientes (77), quod ad sinu servandum omnes vassallos *(p. fin.)*.

§. 15. Quicumque tractant imperium, regna domusque, habent..

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

ont neuf règles invariables à observer; et pour les observer, il n'y a qu'une manière.

§. 16. Toute chose à laquelle on a pensé d'avance, peut avoir de la stabilité; si l'on n'y a pas pensé d'avance, on en est bientôt rebuté. Si l'on commence par déterminer ses paroles, on les prononcera sans balbutier. Si l'on détermine d'avance ce qu'on doit faire, on n'y éprouvera pas de difficulté. Si l'on a déterminé sa conduite, on n'y laissera pas de taches. Si l'on s'est fait une loi invariable, elle ne manquera jamais.

§. 17. Si celui qui occupe un emploi subalterne n'acquiert pas la confiance de ses supérieurs, le peuple ne peut parvenir à être bien gouverné; il y a une règle pour cette confiance. Celui qui n'est pas fidèle à ses amis, n'obtiendra pas la confiance de ses supérieurs; il y a une règle pour cette fidélité. Celui qui n'a pas de condescendance pour ses parens, n'est pas fidèle à ses amis; il y a une règle pour cette condescendance. Celui qui ne travaille pas sincèrement à se corriger lui-même, n'a point de condescendance pour ses parens; pour cette sincère correction il y a une règle. Celui qui ne recherche pas clairement ce que c'est que le

---

novem certas-regulas, quod ad agendum *(p. r.)*, *(p. r.)* unum *(p. fin.)*.

§. 16. Quæcumque res præconsideratæ, tunc stant; non præconsideratæ, tunc destruuntur. Verbis priùs determinatis, tunc non cadet; rebus priùs determinatis, tunc non labor. Actibus priùs determinatis, tunc non dolebit; ratione priùs determinatâ, tunc non exhaurietur.

§. 17. Existens inferiori dignitate non obtinet-fidem à superiori, populus non potest pervenire et regi *(p. fin.)* obtineat à superiori, habetur regula. Non fidelis cum amicis sociisque non obtinebit à superior *(p. fin.)*; fidelis cum amicis sociisque, habetur regula. Non obsequens cum parentibus, non fidelis cum sociis amicisque, *(p. fin.)* obsequens cum parentibus, habetur regula. Revertens ad personam, non rectus (78), non obsequens cum parentibus, *(p. fin.)*.....

Digitized by Google

九經。所以行之者一也。節 凡事豫則立。不豫則廢。言前定。則不跲。事前定。則不困。行前定。則不疚。道前定。則不窮。節 在下位不獲乎上。民不可得而治矣。獲乎上有道。不信乎朋友。不獲乎上矣。信乎朋友有道。不順乎親。不信乎朋友矣。順乎親有道。反諸身不誠。不順乎親矣。

Hing, au 3.e ton.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Tchoung, au 3.e ton.

誠身有道。不明乎善。不誠乎身矣。

節

誠者。天之道也。誠之者。人之道也。誠者。不勉而中。不思而得。從容中道。聖人也。誠之者。擇善而固執之者也。

節

博學之。審問之。愼思之。明辨之。篤行之。

節

有弗學。學之弗能。弗措也。有弗問。問之弗知。弗措也。有弗思。思之弗得。弗措也。有弗

Tchoung, au 3.e ton.

vrai

vrai bien ne peut se corriger lui-même avec sincérité ou n'arrive point à la vraie perfection.

§. 18. La vérité, c'est la loi du ciel; le vrai, c'est la loi humaine (par excellence). Celui qui est véritablement parfait, atteint son but sans efforts, y parvient sans réflexions, atteint la loi avec tranquillité, et est véritablement un saint. Celui qui y prétend, doit choisir les vertus et s'y attacher avec force.

§. 19. Il doit beaucoup apprendre, soigneusement interroger, méditer avec respect, distinguer avec clarté, agir avec solidité.

§. 20. Il est des hommes qui n'étudient pas, ou qui, en étudiant, ne font pas de progrès : qu'ils ne se rebutent pas. Il en est qui ne font pas de questions, ou qui, quand ils en font, ne saisissent pas bien le sens des réponses : qu'ils ne se rebutent pas. Il en est qui ne méditent pas, ou qui, en méditant, n'atteignent aucun but : qu'ils ne se rebutent pas. Il en est qui ne distinguent point ou qui distinguent sans clarté : qu'ils ne se rebutent pas.

---

rectus personam, habetur regula : non clarus in bonitate, non rectus in corpore *(p. fin.)*

§. 18. Rectum *(p. r.)* cœli *(p. g.)* regula *(p. fin.)*. Rectum *(p. r.)* *(p. r.)* hominis *(p. r.)* regula *(p. fin.)* (79). Rectus *(p. r.)* non nititur et assequitur; non cogitat et pertingit, cum quiete assequitur regulam, sanctus vir *(p. fin.)* (80). Perfectus *(p. r.)*. *(p. r.)* deligit virtutem et fortiter tenet *(p. r.)*, *(p. r.)*, *(p. fin.)*.

§. 19. Amplum studere *(p. r.)*, scrutari quærendo *(p. r.)* diligenter, cogitare *(p. r.)*, clarè discutere *(p. r.)*, solidè agere *(p. r.)*.

§. 20. Habentur non studentes, studentes *(p. r.)* non possunt, ne sistant *(p. fin.)*. Sunt non interrogantes, interrogantes *(p. r.)* non discunt, ne sistant *(p. f.)*; sunt non cogitantes, cogitantes, *(p. r.)* non assequuntur, ne sistant *(p. f.)*; sunt non.....

Digitized by Google

Il en est qui ne pratiquent pas, ou qui pratiquent sans solidité: qu'ils ne se rebutent pas; ce qu'un autre feroit en une fois, ils le feront en cent; ce qu'un autre feroit en dix fois, ils le feront en mille.

§. 21. Certainement celui qui suivra cette règle, quelque peu éclairé qu'il soit, acquerra de l'intelligence; quelque foible qu'il soit, il acquerra de la force.

Ceci est le chapitre vingtième *(a)*.

CHAPITRE XXI.

L'intelligence qui naît de la perfection morale s'appelle lumière naturelle. La perfection qui vient des lumières s'appelle instruction ou lumière acquise. Celui qui a la perfection de la vertu est, par cela seul, éclairé; celui qui est vraiment éclairé, doit arriver à la perfection.

---

distinguentes, distinguentes *(p. r.)* non clarè-*percipiunt*, ne sistant; sunt non agentes, agentes non solidi, ne sistant. Homines unicâ-*vice* potuere *(p. r.)*, ipse centesimâ *(p. r.)*; alii decimâ-*vice* potuerunt, *(p. r.)* ipse millesimâ *(p. r.)*.

§. 21. Reverà valet hanc regulam, *(p. f.)* quamvis rudis-*sit*, profectò clarus-evadet; quamvis debilis, profecto fortis.

Dextrorsus *(part. ord.)* bis decimum capitulum.

CAPUT XXI.

Ex perfectione clarus, vocatur *(p. r.)* natura. Ex claritate perfectus, vocatur *(p. r.)* instructio; perfectus, tunc clarus. *(p. f.)* Clarus, tunc perfectus *(p. f.)*.

Dextrorsùs *(part. ord.)* bis decimum primum capitulum.

(a) Les paroles de Khoung-tseu y sont rapportées pour suivre la loi du grand *Chûn*, de *Wen-wang*, de *Wou-wang* et de *Tcheou-koung*. On y éclaircit la trace qu'ils ont laissée par la tradition, on la relève et on l'indique; en rassemblant ce qu'elle contient de clair et d'obscur, de petit et de grand, pour compléter le sens du douzième chapitre. Dans celui-ci, où il est parlé de la véritable perfection, il y a encore des choses subtiles, dont le sens sera complet à la fin du livre.

Digitized by Google

辨。辨之弗明。弗措也。有弗行。行之弗篤。弗措也。人一能之。己百之。人十能之。己千之。節果能此道矣。雖愚必明。雖柔必强。

右第二十章

○自誠明謂之性。自明誠謂之教。誠則明矣。明則誠矣。

右第二十一章

Digitized by Google

○唯天下至誠。爲能盡其性。能盡其性。則能盡人之性。能盡人之性。則能盡物之性。能盡物之性。則可以贊天地之化育。可以贊天地之化育。則可以與天地參矣。

右第二十二章

○其次致曲。曲能有誠。誠則形。形則著。著則明。明則動。動則變。變則

Ceci est le vingt-unième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XXII.

§. 1. Il n'y a dans l'univers que celui qui a atteint le comble de la perfection, qui puisse connoître à fond sa propre nature ; celui qui connoît à fond sa propre nature, peut connoître aussi celle des autres hommes ; il peut approfondir la nature des choses ; il peut, avec le ciel et la terre, contribuer à la mutation et à la production. Il pourra former un troisième terme digne du ciel et de la terre.

Ceci est le vingt-deuxième chapitre *(b)*.

CHAPITRE XXIII.

Après ces hommes du premier ordre, viennent ceux qui dirigent leurs efforts vers une seule vertu, et qui peuvent la porter à la perfection. Cette perfection se manifestera, elle sera con-

---

CAPUT XXII.

Solùm *in*-orbe universo summè perfectus est qui possit exhaurire suam naturam : potest exhaurire suam naturam, tunc poterit exhaurire hominum *(p.g.)* naturam : potest exhaurire hominum *(p. g.)* naturam, tunc poterit exhaurire rerum *(p. g.)* naturam : potest exhaurire rerum *(p. g.)* naturam, tunc poterit ad adjuvandum cœli terræque *(p. g.)* creationem conservationemque : potest ad adjuvandum cœli terræque *(p. g.)* creationem conservationemque, tunc poterit ad uniri cœlo *et*-terræ ternarium *(p. f.)*.

Dextrorsùs *(part. ordin.)* vicesimum secundum capitulum.

CAPUT XXIII.

Eis subsequentes pertingunt deflexa (82) : deflexa possunt habere perfectionem. Perfecta tunc apparet : apparens tunc prodibit : prodiens tunc illuminabit ; illuminans tunc movebit ; movens tunc convertet ; convertens tunc

(a) *Tseu-sse* a présenté jusqu'ici le sens des paroles de *Khoung-tseu* sur la loi céleste et la loi humaine. Dans les douze chapitres suivans, on verra les paroles de *Tseu-sse* qui reprend ce sujet pour éclaircir le sens de ce dernier.

(b) Dans ce chapitre il est parlé de la loi du ciel.

Digitized by Google

nue, elle brillera, elle émouvra, elle changera les cœurs, elle opérera des conversions; mais il n'y a dans l'univers qu'un homme véritablement parfait qui puisse ainsi opérer des conversions.

Ceci est le vingt-troisième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XXIV.

§. 1. La vertu d'un homme qui a atteint le comble de la perfection, s'étend jusqu'à prévoir l'avenir. L'élévation des dynasties et des familles se montre par de favorables présages; leur chute s'annonce par des signes funestes qu'on voit dans l'herbe *Chi*, et sur la tortue, et par des mouvemens qui se font sentir dans tous les membres. Mais l'homme qui a atteint la perfection, pressent les calamités ou le bonheur qui doivent arriver; il prévoit le bien et le mal; et c'est en cela qu'il est semblable à un esprit.

Ceci est le vingt-quatrième chapitre *(b)*.

---

immutabit. Solùm orbis universi summè perfectus est *qui*-potest convertere.

Dextrorsùs *(part. ord.)* vicesimum tertium capitulum.

CAPUT XXIV.

§. 1. Summè perfecti *(p. g.)* ratio potest ad præ-scire. Regia familia proximè erigenda, profecto habentur fausta præsagia. Regia familia proximè peritura, profecto habentur infausta prognostica, apparent in *Chi* testudineque, moventur in quatuor membris; calamitas felicitasque proximè instans, bonum profecto præ-noscitur, *(p. r.)* non bonum, profecto præ-noscitur. *(p. r.)* Ideò summè perfectus instar spiritûs.

Dextrorsùs *(part. ord.)* vicesimum quartum capitulum.

(a) On parle ici de la loi humaine.

(b) Ce chapitre traite de la loi du ciel.

Digitized by Google

化。唯天下至誠爲能化。

右第二十三章

○至誠之道。可以前知。國家將興。必有禎祥。國家將亡。必有妖孽。見乎蓍龜。動乎四體。禍福將至。善必先知之。不善必先知之。故至誠如神。

右第二十四章

Hiàn, au 3.e ton.

○誠者自成也。而道自道也。節 誠者物之終始。不誠無物。是故君子誠之爲貴。節 誠者非自成己而已也。所以成物也。成己仁也。成物知也。性之德也。合外內之道也。故時措之宜也。

右第二十五章

○故至誠無息。節 不息則久。久則

Tchi, au 5.e ton.

CHAPITRE XXV.

§. 1. Cette perfection est son propre achèvement, et cette règle se sert de règle à elle-même.

§. 2. La perfection est la fin et le commencement de toutes choses ; sans la perfection, elles ne seroient pas. Et voilà pourquoi le sage y attache une si haute importance.

§. 3. L'homme vraiment parfait ne se borne pas à sa propre perfection ; il cherche encore celle des choses (de l'univers). Tendre soi-même à la perfection, c'est l'effet de la bonté; y faire tendre les choses, c'est l'effet de la sagesse. Et voilà les vertus naturelles, la règle de nos rapports intérieurs et extérieurs; c'est d'après cela qu'on dirige ses actions, suivant les circonstances.

Ceci est le vingt-cinquième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XXVI.

§. 1. Ainsi celui qui a atteint le comble de la perfection, ne se relâche jamais.

§. 2. Ne se relâchant pas, sa vertu est durable; durable, elle est manifeste.

CAPUT XXV.

§. 1. Perfectio (87) *(p. r.)* ipsius complementum, *(p. f.)* et regula ipsius regula *(p. f.)*.

§. 2. Perfectio *(p. r.)* rerum *(p. g.)* finis principiumque; non perfectio, non res. Est causa sapiens perfectionem *(p. r.)* facit pretiosè.

§. 3. Perfectus *(p. r.)* non ipse perficit sese, et sistit *(p. f.)*; quapropter perficit res. *(p. f.)* Perficere seipsum, pietas; *(p. f.)* perficere res, prudentia: *(p. f.)* naturæ *(p. g.)* virtutes *(p. f.)* uniendi exteriora interioraque *(p. g.)* regula *(p. f.)*; ideò temporibus exercere, *(p. r.)* convenientia *(p. f.)*.

Dextrorsùs *(part. ord.)* vicesimum quintum capitulum.

CAPUT XXVI.

§. 1. Propterea summa perfectio nunquam cessat.

§. 2. Nunquam cessans, tunc perseverat; perseverans, tunc.....

(a) Ce chapitre traite de la loi humaine.

Digitized by Google

§. 3. Manifeste, elle s'étend au loin; étendue au loin, elle est grande et profonde; profonde et grande, elle est sublime et brillante.

§. 4. Grande et profonde, elle soutient l'univers; sublime et éclatante, elle le protége; étendue et durable, elle le conduit à la perfection.

§. 5. Grande et profonde, on peut la comparer à la terre; sublime et éclatante, on peut la comparer au ciel; étendue et durable, elle est sans bornes.

§. 6. Étant telle, elle se manifeste sans qu'on la voie; elle change les cœurs sans se mouvoir; elle arrive à la perfection sans agir.

§. 7. D'un mot on peut exprimer la loi du ciel et de la terre; son action dans la production des choses n'est pas double, mais sa manière de donner l'être aux choses est incompréhensible.

§. 8. La voie du ciel et de la terre est vaste, profonde, sublime, brillante, étendue, durable.

---

testificatur.

§. 3. Testificans tunc ampliatur extenditurque; ampliata extensaque, tunc lata profundaque; lata profundaque, tunc sublimis claraque.

§. 4. Lata profundaque quod ad sustentandas res: *(p.f.)* sublimis claraque quod ad protegendas res: *(p.f.)* ampliata perseveransque quod ad perficiendas res *(p.f.)*.

§. 5. Lata profundaque æquiparatur terræ: sublimis claraque, æquiparatur cœlo: ampla perseveransque, sine termino.

§. 6. Sicut hoc *(p. r.)* non apparet, tamenque clarescit; non movetur, tamenque convertit; sine actu, tamen perficit.

§. 7. Cœli terræque *(p. g.)* ratio potest unico verbo et exhauriri. *(p.f.)* Hæc efficiendis rebus non duplex, at hujus creatio rerum non judicatur.

§. 8. Cœli terræque *(p. g.)* ratio lata, *(p.f.)* profunda, *(p.f.)* sublimis, *(p.f.)* clara, *(p.f.)* ampla, *(p.f.)* perseverans *(p.f.)*.

Digitized by Google

徵。節 徵則悠遠。悠遠則博厚。博厚則高明。節 博厚所以載物也。高明所以覆物也。悠久所以成物也。節 博厚配地。高明配天。悠久無疆。節 如此者。不見而章。不動而變。無爲而成。節 天地之道。可一言而盡也。其爲物不貳。則其生物不測。節 天地之道。博也。厚也。高也。明也。悠也。

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

久也。今夫天。斯昭昭之多。及其無窮也。日月星辰繫焉。萬物覆焉。今夫地。一撮土之多。及其廣厚。載華嶽而不重。振河海而不洩。萬物載焉。今夫山。一卷石之多。及其廣大。草木生之。禽獸居之。寶藏興焉。今夫水。一勺之多。及其不測。黿鼉蛟龍魚鼈生焉。貨財殖焉。節 詩云。

§. 9. A présent, ce ciel que nous voyons est une étincelle d'une lumière éclatante. Si nous regardons son immense étendue, le soleil, la lune, les étoiles, les planètes y sont suspendus; l'univers en est enveloppé. Ce globe n'est qu'une poignée de terre; mais si nous regardons sa largeur et sa profondeur, il soutient le mont *Hoa-yo* sans en être surchargé; il renferme les fleuves, et les mers sans en être inondé; il soutient toutes les choses qui forment le monde. Cette montagne, qui n'est qu'un fragment de caillou, si nous regardons sa largeur et sa hauteur, donne naissance à des plantes et à des arbres, loge des oiseaux et des quadrupèdes, engendre dans son sein des mines et des pierres précieuses. Cette eau est comme plein le creux de la main; mais si nous regardons ses abîmes immenses, les énormes tortues, les crocodiles, les hydres, les dragons, les poissons, les tortues communes y vivent, de riches trésors y prennent naissance.

§. 10. Le livre des poésies dit: *Le pouvoir du ciel suprême est continuel et sans bornes.....*

C'est-à-dire qu'en cela il est digne du nom de *Ciel.*

Comment n'auroit-elle pas été manifeste,
la vertu de Wen-wang qui étoit exempte de mélange!

C'est-à-dire que ce qui faisoit que Wen-wang étoit véritablement

---

§. 9. Nunc hoc cœlum hæc lucis *et*-fulgoris tantilla *partio* (88), perveniendo-*ad* ejus sine termino, *(p. f.)* Sol, luna, stellæ, sydera detinentur: *(p. f.)* decies-mille res teguntur. *(p. f.)* Nunc hæc terra unius pugilli terrei *(p. g.)* quantitas, perveniendo ad ejus latitudinem, profunditatem, sustentat *[montem dictum]* Hoá-yo (89), et-tamen non gravatur: recipit flumina mariaque, tamen non exundatur; decem-millia rerum sustentantur. *(p. f.)* Nunc hic mons, unius frusti lapidei *(p. g.)* quantitas: perveniendo ad ejus latitudinem magnitudinemque, plantæ arboresque nascuntur; *(p. r.)* aves quadrupedesque commorantur, *(p. r.)* pretiosa recondita prodeunt. *(p. f.)* Nunc hæc aqua, unius pugilli *(p. g.)* quantitas: perveniendo ad ejus non æstimandam [magnitudinem], testitudines majores (90), crocodili (91), serpentes (92), dracones (93), pisces, testudines (94) procreantur, *(p. f.)* opes divitiæque nascuntur *(p. f.)*.

§. 10. Oda ait (95): .....

Digitized by Google

lui-même, c'est que la pureté de sa vertu étoit non interrompue, comme celle du ciel.

Ceci est le vingt-sixième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XXVII.

§. 1.er Qu'elle est grande la voie du saint !

§. 2. Elle est comme l'océan ; elle produit et conserve toutes choses ; sa sublimité touche au ciel.

§. 3. Qu'elle est grande et riche ! Elle comprend les trois cents cérémonies du premier ordre, et les trois mille rites inférieurs.

§. 4. Attendons un homme qui soit tel, qu'il puisse suivre cette voie.

§. 5. Car il est dit que, si l'on n'est doué de la suprême vertu, on ne peut parvenir au sommet de la voie (du saint).

§. 6. C'est pourquoi le sage estime la loi ou la vertu natu-

Solius cœli *(p.g.)* jussus in non desinit : scilicet dicens : cœlum *(p.r.)* id-eò est cœlum. *(p.f.)* Oh ! proh non manifesta ! Wen regis *(p.g.)* virtutis *(p.g.)* puritas, scilicet dicens : Wen rex *(p.r.)* id-eò fuit Wen (talis scilicet et tantus vir), *(p.f.)* puritas quoque non defecit.

Dextrorsùs *(part. ord.)* vicesimum sextum capitulum.

CAPUT XXVII.

§. 1. Magna oh ! sancti viri *(p.g.)* virtus.

§. 2. Immensum diffusa ! *(p. adm.)* producit alitque decem-millia rerum ; eminens pertingit ad cœlum.

§. 3. Abundantia magnitudoque magna oh (96) ! ritus officiaque ter centum, ritus officiaque ter mille (97).

§. 4. Expectandus hic vir et posteà perficietur (98).

(a) On traite ici de la loi du ciel.

Digitized by Google

維天之命。於穆不已。蓋曰天之所以爲天也。於乎不顯。文王之德之純。蓋曰文王之所以爲文也。純亦不已。

右第二十六章

○大哉聖人之道。節 洋洋乎。發育萬物。峻極于天。節 優優大哉。禮儀三百。威儀三千。節 待其人而後行。

詩曰。衣錦尚絅。節 詩曰。衣錦尚絅。節 詩曰。衣錦尚絅。節

relle qui le conduit à la science ou à la vertu acquise. Parvenu à ce qui est large et vaste, il ne laisse pas échapper ce qui est subtil et caché : parvenu à ce qu'il y a de plus sublime et de plus brillant, il suit la voie de l'invariable milieu ; il étudie les anciens préceptes, et connoît les modernes ; il attache de l'importance à ce qui est grave, et prise beaucoup les cérémonies.

§. 7. Ainsi, placé dans un rang supérieur, il n'est point orgueilleux ; dans une situation inférieure, il n'est point rebelle. Si le royaume est bien gouverné, ses paroles suffisent pour son élévation ; si le royaume est mal gouverné, son silence suffit pour assurer son repos. Le livre des poésies dit :

Éclairé et prudent,
Il dut sa conservation à ses qualités.

Cela revient à ce qui a déjà été dit.

Ceci est le vingt-septième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XXVIII.

§. 1.er Khoung-tseu a dit : L'ignorant qui aime à se servir de son propre jugement, l'homme du commun qui s'arroge ce qui ne lui appartient pas, le moderne qui veut (inconsidérément)

---

§. 5. Ideò dicitur : si non summa virtus, summa lex non coalescet *(p. f.)*.

§. 6. Ideò sapiens vir colit virtutis naturam et regulam explorat, studens. Assequens latum magnumque et exhaurit subtillimum minutissimumque. Pertingens sublime clarumque, et insequitur medium constans. Assuescit veteribus et noscit nova ; vehementer molitur gravia ad amplificandum ritus.

§. 7. Etsi causa commorans *in*-superiori, non superbit ; existens-*in* inferiori, non calcitrat : regnum habeat leges, ejus verba sufficiunt ut promoveatur ; regnum careat legibus, ejus silentium sufficit ad conservationem. Oda ait (99) : Quia intelligens ac indagator (Tchoung-chan-fou), idcircò conservavit suam personam. Hoc illud *(p. r.)* diximus. *(p. fin.)*

Dextrorsùs *(p. ord.)* vicesimum septimum capitulum.

(a) Ce chapitre traite de la loi humaine.

Digitized by Google

rétablir les anciens usages, et d'autres semblables, se préparent de grands malheurs.

§. 2. A moins d'être empereur, il n'appartient à personne d'imaginer des cérémonies, de fixer de nouvelles mesures, de corriger les caractères.

§. 3. Les chars impériaux suivent encore aujourd'hui les mêmes traces; les livres sont écrits avec les mêmes caractères, et les mœurs sont les mêmes.

§. 4. Ceux qui possèdent la dignité des anciens empereurs sans avoir leurs vertus, ne doivent rien innover dans les cérémonies et la musique; et ceux qui possèdent leurs vertus sans avoir leur dignité, ne doivent rien innover non plus dans la musique et les cérémonies.

§. 5. Khoung-tseu a dit : Je pense avec plaisir aux usages de la dynastie des Hia; mais le petit royaume de Khi n'en est qu'un reste insuffisant. J'ai étudié les usages de la dynastie de Yen, et il n'en reste de traces que dans la principauté de Soung. J'ai étudié les usages de la dynastie des Tcheou, et comme ce sont ceux qui sont actuellement en vigueur, ce sont aussi ceux-là que j'ai à suivre.

CAPUT XXVIII.

§. 1. Confucius ait : Rudis et amans seipso uti : vilis et amans sibi usurpare, natus in præsentis *(p. g.)* sæculo, revertens-ad priscorum *(p. g.)* rationes, sicut illud *(p. r.)* calamitates pervenient-*ad* ipsorum personas *(p. r.) (p. f.)*

§. 2. Nisi imperator, ne excogitet ritus, ne efformet mensuras (100), ne corrigat characteres (101).

§. 3. Præsentis imperii currus easdem orbitas; libri, eosdem characteres; mores, easdem ratione.

§. 4. Etsi habeat eorum dignitatem, si careat eorum virtute, ne audeat facere ritus musicamque *(p. f.)* : etsi habeat eorum virtutem, si careat eorum dignitate, etiam ne audeat facere ritus musicamque *(p. f.)*.

§. 5. Confucius ait : Ego refero (102) *Hia* ritus. *Khi* (103) non sufficiens testimonium. *(p. f.)* Ego studui Yên ritibus : habentur.....

Digitized by Google

○子曰。愚而好自用。賤而好自專。生乎今之世。反古之道。如此者。烖及其身者也。一節 非天子不議禮。不制度。不考文。一節 今天下車同軌。書同文。行同倫。一節 雖有其位。苟無其德。不敢作禮樂焉。雖有其德。苟無其位。亦不敢作禮樂焉。一節 子曰。吾說夏禮。杞不足徵也。吾學殷禮。有

Hing, au 3.e ton.

Hao, au 3.e ton.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Wáng, au 3.e ton.

宋存焉。吾學周禮。今用之。吾從周。

右第二十八章

○王天下有三重焉。其寡過矣乎。

節 上焉者。雖善無徵。無徵。不信。不信民弗從。下焉者。雖善不尊。不尊不信。不信民弗從。節 故君子之道。本諸身。徵諸庶民。考諸三王而不繆。建諸天地而不悖。質諸鬼神而

Ceci est le vingt-huitième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XXIX.

§. 1.er Il y a trois choses de grande importance dans le gouvernement de l'empire ; et ceux qui les suivent, commettent peu de fautes.

§. 2. Plusieurs lois excellentes qu'avoient établies les anciens ou que proposent des hommes supérieurs, manquent d'authenticité ; elles ne peuvent donc obtenir de confiance, et le peuple ne les suit plus. Des choses excellentes proposées par un homme sage, d'un rang inférieur, manquent d'autorité ; elles n'obtiennent pas de confiance, et le peuple ne les suit pas.

§. 3. C'est pourquoi le bon prince met la base de sa conduite en lui-même ; il l'établit parmi les peuples sur l'autorité de son exemple ; il se règle sur les rois fondateurs des trois premières dynasties, mais sans obstination ; il dirige ses actions d'après le ciel et la terre, et sans relâche ; il se règle sur les esprits, et ne trouve aucun sujet de doute, et il n'éprouve aucune inquié-

---

Soung (104) exstantia. *(p. f.)* Ego studui *Tcheôu* ritibus; nunc utuntur, *(p. r.)* ego sequor Tcheou.

Dextrorsùs *(p. ord.)* vicesimum octavum capitulum.

CAPUT XXIX.

§. 1. Gubernare imperium habet tria gravia (105) *(p. f.)*, et illi paucæ culpæ. *(p. f.) (p. f.)*

§. 2. Superiora *(p. f.) (p. r.)* quamvis eximia carent testimonio; carentia testimonio, non fides; non fides, populus non sequitur. Inferiora *(p. f.) (p. r.)* etsi bona, non reverentia: non reverentia, non fides; non fides, populus non sequitur.

§. 3. Ideò perfecti regis *(p. g.)* ratio fundatur in personâ; testificatur in gregario populo. Regulatur ad tres reges, et non aberrat; erigit cum cœlo terraque, et non perturbatur; stabilitur in ipsis spiritibus, et.....

(a) Le sujet n'est point différent de celui du précédent et du suivant, et il y est aussi parlé de la loi de l'homme.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

tude dans l'attente du saint homme qui doit venir à la fin des siècles.

§. 4. Se réglant sur les esprits sans avoir de sujet de doute, il connoît le ciel ; attendant sans inquiétude le saint homme qui doit venir à la fin des siècles, il connoît les hommes.

§. 5. Ainsi les mouvemens d'un grand prince doivent être la loi de l'empire, ses actions doivent en être la règle, ses paroles doivent en être le modèle, de génération en génération. Que ceux qui sont éloignés soupirent après lui; que ceux qui sont près n'en soient pas lésés.

§. 6. Le livre des poésies dit :

Qu'il (l'Empereur) *soit loin, il n'est personne qui le haïsse;*
Qu'il soit près, il n'est personne à qui il apporte du dommage,
Qui, continuellement, et de jour et de nuit,
Il est l'objet de louanges éternelles.

Il n'y a pas de grand prince qui n'acquière ainsi une gloire rapide dans l'empire.

Ceci est le vingt-neuvième chapitre *(a)*.

---

non dubitat; centum sæcula ad expectandum sanctum virum et non dementatur.

§. 4. Testificatus à spiritibus et non dubitat : cognoscit cœlum. *(p.f.)* Centum sæculis ex expectatus [vel expectandus] sanctus vir (106), et non dementatur : cognoscit hominem *(p.f.)*.

§. 5. Est causa perfectus vir movens, et sæculis est imperii regula; agens, et sæculis est imperii lex; loquens, et sæculis est imperii norma : remoti *(p. r.)* tunc habebunt spem ; propiores *(p. r.)* tunc non fastidient.

§. 6. Carmen ait (107) : Sit illic, haud odium ; sit hic, haud damnum, oh! Papæ ! diu noctuque in perpetuum finem magnificatur. Perfectus vir nondum fuit, non hoc-modo et citissimè habuerit famam in imperio. *(p.r.)*

(a) Ce chapitre se rattache à ces paroles d'un des précédens : *Le sage n'est point orgueilleux ;* et il traite aussi de la loi humaine.

Digitized by Google

無疑。百世以俟聖人而不惑。節質諸鬼神而無疑。知天也。百世以俟聖人而不惑。知人也。節是故君子動而世爲天下道。行而世爲天下法。言而世爲天下則。遠之則有望。近之則不厭。節詩曰。在彼無惡。在此無射。庶幾夙夜。以永終譽。君子未有不如此。而蚤有譽於天下者

Oú, au 3.e ton.

也。

右第二十九章

○仲尼祖述堯舜。憲章文武。上律天時。下襲水土。節 辟如天地之無不持載。無不覆幬。辟如四時之錯行。如日月之代明。節 萬物並育而不相害。道並行而不相悖。小德川流。大德敦化。此天地之所以爲大

Pi, au 3.e ton.

CHAPITRE XXX.

§. 1.er Le philosophe rappeloit les temps éloignés de Yao et de Chun; mais il louoit les temps plus rapprochés de Wen et de Wou. D'un côté, il imitoit le ciel éternel; de l'autre, il s'accommodoit aux variations de la terre et de l'eau.

§. 2. C'est ainsi qu'il n'est rien que la terre ne contienne et ne supporte, que le ciel ne couvre et n'enveloppe; c'est ainsi que les quatre saisons se succèdent tour à tour, et que le soleil et la lune brillent alternativement.

§. 3. Toutes les choses produites ensemble ne se nuisent pas les unes aux autres; le cours simultané des saisons et des astres ne se contrarie pas. Une vertu bornée est comme le courant d'une rivière; une grande vertu est comme la marche immense de l'univers. C'est par ces vertus que le ciel et la terre sont grands.

Ceci est le trentième chapitre *(a)*.

(p. f.)

Dextrorsùs *(p. ord.)* vicesimum nonum capitulum.

CAPUT XXX.

§. 1. Confucius colendo proponebat illustrandos Yaô Chúnque; referebat Wên Woùque; suprà imitabatur cœli tempora: infrà se-conformabat aquæ terræque.

§. 2. Quem-admodum cœlum terraque *(p. r.)* nihil non continet, sustentatve; nihil non tegit et-ambit; quem-admodum quatuor tempora *(p. r.)* successivè procedunt: quem-admodum sol lunaque *(p. r.)* alternatim illuminant.

§. 3. Decies-mille res unà aluntur et non mutuò nocent: rationes simul agunt et non mutuò perturbantur; tenues virtutes fluentis emanatio; magna virtus magnificat conversionem. Hoc, cœlum terraque *(p. r.)* quod propter sunt magna. . . . . .

(a) Ce chapitre traite de la loi du ciel.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

§. 1.er Il n'y a dans l'univers qu'un saint qui puisse comprendre, éclairer, pénétrer, savoir, et suffire pour gouverner; dont la magnanimité, la libéralité, l'affabilité, la bonté, contiennent tous les hommes; dont l'énergie, le courage, la force et la constance, puissent suffire pour commander; dont la pureté, la gravité, l'équité, la droiture, suffisent pour attirer le respect; dont l'éloquence, la régularité, l'attention, l'exactitude, suffisent pour tout discerner.

§. 2. Son esprit vaste et étendu est une profonde source de choses qui paroissent chacune en leur temps.

§. 3. Vaste et étendu comme le ciel, profond comme l'abîme, le peuple, quand il se montre, ne peut manquer de le respecter: s'il parle, il n'est personne qui ne le croie; s'il agit, il n'est personne qui ne l'applaudisse.

§. 4. Aussi, son nom et sa gloire inonderont bientôt l'empire, et se répandront jusque chez les barbares du midi et du

---

(p.f.)

Dextrorsùs *(part. ordin.)* tri-gesimum capitulum.

CAPUT XXXI.

§. 1. Solum imperio summè sanctus est [qui] queat percipiens, clarus, perspicax, prudens, sufficiens ut habeat auctoritatem: *(p. f.)* vastus, magnanimus, comis, benignus, sufficiens ut habeat quietem: emittens, fortis, robustus, constans, sufficiens ut habeat coactionem: *(p. f.)* purus, gravis, justus, rectus, sufficiens ut habeat honorem: *(p. f.)* decorus, dispositus, minutus, disceptans, sufficiens ut habeat distinctionem. *(p. f.)*

§. 2. Amplus, extensus, profundus, origo, et opportunè exerit. *(p. r.)*

§. 3. Amplus, extensus, velut cœlum; profundus, origo velut abyssus. Apparens et populo nemo non veneratur: loquens. . . . . .

Digitized by Google

也。

中庸第三十章

○唯天下至聖。爲能聰明睿知。足以有臨也。寬裕溫柔。足以有容也。發強剛毅。足以有執也。齊莊中正。足以有敬也。文理密察。足以有別也。節 溥博淵泉。而時出之。節 溥博如天。淵泉如淵。見而民莫不敬。言

Hing, au 3.e ton.

Yoüei, au 4.e ton.

Tchí, au 3.e ton.

Pi, au 4.e ton

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

而民莫不信。行而民莫不說。是以聲名洋溢乎中國。施及蠻貊。舟車所至。人力所通。天之所覆。地之所載。日月所照。霜露所隊。凡有血氣者。莫不尊親。故曰配天。

○右三十一章。

○唯天下至誠。爲能經綸天下之大經。立天下之大本。知天地之化

Chi, au 3.e ton.

Pron. Youéi.

Féou, au 3.e ton.

nord, par-tout où les vaisseaux et les chars peuvent aborder, où les forces de l'homme peuvent pénétrer, dans tous les lieux que le ciel couvre et que la terre supporte, éclairés par le soleil et la lune, fertilisés par la rosée et le brouillard. Tous les êtres qui ont du sang et qui respirent, l'honoreront et l'aimeront; et l'on pourra le comparer au ciel.

Ceci est le trente-unième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XXXII.

§. 1.er Il n'y a dans l'univers que celui qui a atteint le comble de la perfection, qui puisse découvrir et démêler entièrement le grand tissu de l'univers, en établir le grand principe, connoître les productions et les conservations du ciel et de la terre : il a en lui de quoi suffire à tout cela.

§. 2. Sa bienveillance est parfaite, sa profondeur est comme l'abîme, sa vaste étendue comme le ciel.

---

et populo nemo non credit : agens et populo nemo non lætatur.

§. 4. Est ex-hoc fama nomenque Oceani-*instar* exundabit per medium regnum; extensa pervenient-ad barbaros exterosque (108); naves currusque quocumque perveniunt, hominum vires quocumque penetrant, cœlum *(p. r.)* quidquid tegit; tellus *(p. r.)* quidquid sustinet; sol lunaque quidquid illuminant; pruina rosque quocumque decidunt: quicumque habent sanguinem spiritumque *(p. r.)*, nullus non venerabitur amabitque. Ideò dicitur æquiparari cœlo.

Dextrorsus *(p. ord.)* tri-gesimum primum capitulum.

CAPUT XXXII.

§. 1. Solus imperio summè perfectus, est [qui] queat ordiri contexereque mundi *(p. g.)* magnam texturam (109), erigere imperii *(p.g.)* magnum fundamentum, scire cœli terræque *(p. g.)* creationem.....

(a) Ce chapitre se rattache à cette comparaison du chapitre précédent, de la petite vertu à un ruisseau qui coule; il traite aussi de la vertu du ciel.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

§. 3. Mais, à moins d'être vraiment intelligent, éclairé, saint, sage, et de porter ces vertus célestes au plus haut degré, qui pourra jamais les connoître?

Ceci est le trente-deuxième chapitre *(a)*.

CHAPITRE XXXIII.

§. 1.er Le livre des poésies dit :

Elle couvroit sa robe brodée d'un surtout grossier,

haïssant le faste et l'éclat de ses ornemens. Ainsi la vertu du sage aime à se cacher; mais elle éclate chaque jour: la conduite de l'homme vulgaire est toute en ostentation, et chaque jour elle s'évanouit. La vertu du sage est simple sans être fastidieuse; elle est mesurée, mais agréable, grave et régulière. Celui qui sait rapprocher ce qui est éloigné, qui sait l'origine des lois, qui sait faire ressortir les choses subtiles, pourra entrer dans le chemin de la vertu.

§. 2. Le livre des poésies dit :

---

conservationemque : talis *(p. s.)* erit cui innitetur.

§. 2. Valdè vehemens ejus pietas : valdè profundus ejus abyssus : valdè amplum ejus cœlum.

§. 3. Si non reverà perspicax, clarus, sanctus, prudens, altè-penetrans cœli virtutes (110) : *(p. r.)* hunc quis poterit cognoscere! *(p. r)*.

Dextrorsùs *(p. ora.)* tri-gesimum secundum capitulum.

CAPUT XXXIII.

Carmen ait : Induta-toga variegata superinduit vestem-simplicem (111); odit ejus-modi ornatus *(p. g.)* apparentiam *(p. f.)*. Ideò perfecti viri *(p. g.)* virtus occulta *(p. adv.)*, et *in*-dies manifestatur. Improbi viri *(p. g.)* virtus speciosa *(p. adv.)*, et *in*-dies evanescit. Perfecti viri *(p. g.)* virtus insipida, non fastidiosa, exilis et venusta, rudis et regularis. Noscit absentium *(p. g.)* proximum, noscit morum. . . . . .

(a) Ce chapitre tient à ces paroles d'un des précédens : *Une grande vertu augmente les conversions*, p. 369. Il traite en même temps de la loi céleste. Le précédent traite de la vertu du saint ; celui-ci traite de celle de l'homme qui a atteint le comble de la perfection. Effectivement, la voie de la perfection ne peut être connue que par un saint ; et la sublime vertu du saint ne peut être pratiquée que par celui qui a atteint le comble de la perfection. Ainsi ce ne sont pas deux choses différentes. Dans ce traité on parle du saint, comme ayant atteint le point le plus sublime de la loi céleste ; de sorte qu'il est impossible d'y rien ajouter.

Digitized by Google

育。夫焉。有所倚。一節 肫肫其仁。淵淵其淵。浩浩其天。一節 苟不固聰明聖知達天德者。其孰能知之。一

右第三十二章

○詩曰。衣錦尚絅。惡其文之著也。一故君子之道。闇然而日章。小人之道。的然而日亡。君子之道。淡而不厭。簡而文。溫而理。知遠之近。知風

I, au 3.e ton.

Oú, au 3.e ton.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

之自。知微之顯。可與入德矣。節 詩云。潛雖伏矣。亦孔之昭。故君子內省不疚。無惡於志。君子之所不可及者。其唯人之所不見乎。節 詩云。相在爾室。尚不愧于屋漏。故君子不動而敬。不言而信。節 詩曰。奏假無言。時靡有爭。是故君子不賞而民勸。不怒而民威於鈇鉞。節 詩曰。

Quoique caché dans un lieu profond, (le poisson) *s'aperçoit tout entier.* De même, si le sage, examinant scrupuleusement son cœur, n'y découvre aucune tache, il n'y a rien dans son cœur dont il doive avoir honte; ce que le sage ne peut apercevoir, y a-t-il un seul homme qui puisse le voir?

§. 3. Le livre des poésies dit:

Soyez attentif jusque dans votre maison;
Qu'il n'y ait rien, même sous votre toit, dont vous puissiez rougir.

Ainsi, le sage est encore réservé lors même qu'il n'agit pas, et sincère même quand il se tait.

§. 4. Le livre des poésies dit:

Celui qui préside à une cérémonie, sans avoir besoin de parler,
Fait en sorte qu'il n'y ait pendant le temps du sacrifice aucune dispute.

De même le sage, sans donner des récompenses, anime le peuple par son exemple; sans se mettre en colère, il est craint du peuple, plus que les haches et les *youeï.*

§. 5. Le livre des poésies dit:

Une seule vertu cachée, est le modèle des cent vassaux.

(p.g.) originem, noscit subtilium *(p. g.)* manifestationem: potest ad intrare virtutem. *(p.f.)*

Carmen refert (112): immersus licet delitescat *(p.f.)*, etiam omninò *(p.r.)* in-lucem-prodit. Ideò perfectus vir intima examinans, non morbum, non pudeat, in corde. Perfectus vir *(p. r.)* quod non potest pervenire *(p. r.)*, hoc solum homines *(p. r.)* quod non vident! *(p. interrog.)*

§. 3. Carmen ait (113): vide cum-ades tuæ domui, ut non erubescas in domûs diversorio: ideò perfectus vir non movet et veneratur, non loquitur et fidelis.

§. 4. Carmen ait (114): ingrediens movensque non loquitur; tempore nulla est contentio. Est causa perfectus vir non largitur et populus excitatur; non irascitur, et populus pertimescit præ falcibus securibusque (115).

§. 5. Carmen ait (116): .....

Digitized by Google

Ainsi, un bon roi qui cultive solidement la vertu, donne par cela seul la paix à l'empire.

§. 6. Le livre des poésies dit :

J'aime cette vertu brillante,
Qui ne se montre pas par de grandes paroles.

Khoung-tseu dit : Les paroles et l'apparence de la vertu sont ce qui agit le moins pour la conversion des peuples.

Le livre des poésies dit : *La vertu est quelque chose d'aussi subtil qu'un cheveu.* Mais un cheveu peut encore se comparer à quelque chose.

La vertu est une chose céleste :
Elle n'a ni son, ni odeur.

Et c'est là sa sublimité.

Et ceci est le trente-troisième chapitre *(a)*.

---

non apparens sola virtus; centum reguli illi imitabuntur *(p. r.)*. Est causa perfectus vir firmiter veneratur, et orbis universus pacificus-erit.

§. 6. Carmen ait (117) : ego recolo claram virtutem, non magna voce ad exteriora. Confucius ait : verba et-habitus-exterior, *(p. r.)* in ad convertendum populum, minimum. *(p. f.)* Carmen ait (118) : virtus levis sicut pilus. Pilus adhuc habet comparationem. Supremi cœli *(p. g.)* res, sine sono, sine odore, sublimitas *(p. f.)*.

Dextrorsus ter decimum tertium capitulum.

(a) *Tseu-sse* ayant, dans les chapitres précédens, parlé du point sublime de la perfection, y revient pour en chercher le principe.

Digitized by Google

不顯惟德。百辟其刑之。是故君子篤恭而天下平。節詩云。予懷明德。不大聲以色。子曰。聲色之於以化民。末也。詩曰。德輶如毛。毛猶有倫。上天之載。無聲無臭。至矣。

右第三十三章

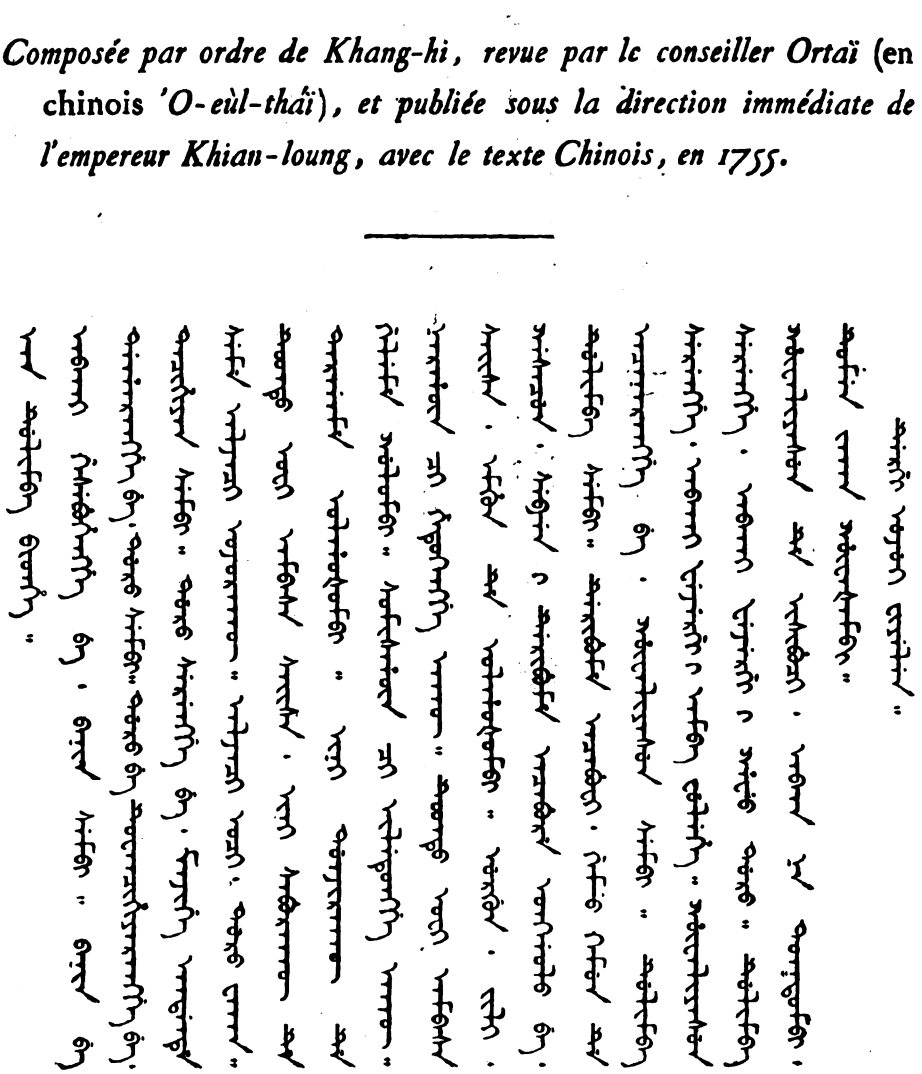
Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

L'INVARIABLE MILIEU.

VERSION MANDCHOU,

Composée par ordre de Khang-hi, revue par le conseiller Ortaï (en chinois *'O-eùl-thaï*), *et publiée sous la direction immédiate de l'empereur Khian-loung, avec le texte Chinois, en 1755.*



Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

ܐܝܟ ܕܐܬܪܝܬܐ ܕܟܬܒܝܢ ܠܗ ܐܠܗܐ ܕܥܠܡܐ ܕܢܗܘܐ ܥܠ ܟܠ ܡܕܝܢܬܐ

ܗܘܝ ܕ ܡܫܝܚܐ ܕܡܫܝܚܐ ܗܘ ܕܢܦܫ ܡܫܝܚܐ ܕܢܦܫ

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

ܗܘܝ ܕ ܡܫܬܘܦܝܢ ܠܗ ܒܫܘܠܡܐ ܕܐܝܟ ܕܐܝܬ ܠܗ ܒܫܘܠܡܐ ܕܐܝܟ ܕܐܝܬ ܠܗ ܒܫܘܠܡܐ ܕܐܝܟ ܕܐܝܬ ܠܗ ܒܫܘܠܡܐ ܕܐܝܟ ܕܐܝܬ ܠܗ ܒܫܘܠܡܐ ܕܐܝܟ ܕ ܡܫܬܘܦܝܢ ܠܗ ܒܫܘܠܡܐ ܕܐܝܟ ܕ ܡܫܬܘܦ ܠܗ ܒܫܘܠܡܐ ܕܐܝܟ ܕ ܡܫܬ

ܒܝܬ ܡܫܝܚܐ ܕܡܫܝܚ ܡܫܝܚ ܕ ܡܫ

ܕ ܡܫ ܕ ܡ

ܕ ܡ

ܕ

ܕ

ܕ

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

ܐܝܟ ܕܐܝܬ ܠܗ ܫܘܠܛܢܐ ܕܥܠ ܟܠ ܡܕܝܢܬܐ ܘܥܠ ܟܠ ܐܪܥܐ ܕܐܝܬ ܒܗ ܫܘܠܛܢ ܐܠܗܘܬܐ ܕܡܫܝܚ

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

ܐܝܟ ܕܐܡܪ ܡܪܝ ܝܫܘܥ ܒܐܘܢܓܠܝܘܢ ܕܡܬܝ ܕܐܡܪ ܠܟܠ ܕܡܢ ܕܠܝܬ ܠܗ ܢܬܠ ܐܦܠܐ ܕܡܕܡܐ ܕܩܢܝܗ ܢܬܠ ܠܗ ܕܢܣܒ ܠܗ ܕܢܣܒ ܠܗ ܕܢܣܒ

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

ܐܝܟ ܕܐܝܬ ܠܗ ܡܢ ܡܠܬܐ ܕܢܦܫ ܗܘ ܕܢܬܟܠܡ ܥܡ ܡܠܟܐ ܕܥܠ ܟܠ ܡܠܬܐ ܕܡܬܩܪܐ ܠܗ ܡܢ

NOTES

Sur le Tchoûng-yoûng.

(1) *Míng*, ce qui se fait par arrêt du destin, ou par une prédestination éternelle, ordre du ciel, inculqué à l'homme, non par des paroles, mais par les principes de la droiture naturelle. En tant qu'inculqué, on l'appelle *Míng*; en tant que reçu, on le nomme *Sing. Míng*, les lois immuables de la providence, l'ordre d'un supérieur. *Míng-sing*, la vie. Les Mandchous rendent ce mot de *míng* par [illegible] et ses dérivés, [illegible] &c.

« *Míng*, suivant 鄧菴退 *Téng-thóuï-'ân*, est un ordre, une idio-
» crase qui nous est conférée; *sing*, une manière d'être naturellement raisonnable.
» La piété ou la charité, la justice, la politesse et la prudence; voilà les qualités
» que l'homme a reçues de la raison céleste. » 曾補四書講旨備意 *thséng-poù ssé chôu kiàng í pí tchì.*

Comme j'aurai souvent occasion, dans le cours de ces notes, de citer le commentaire de *Téng-thóuï-'ân*, ou, comme on le nomme quelquefois, de *Thóuï-'ân-téng*, j'avertis ici que je me sers de l'édition de 1689, revue et augmentée par *Khi-wén-yeoù* et *Yèn-youân-tsín*. Je viens d'en rapporter le titre entier: à l'avenir je désignerai cet ouvrage par le titre de *Kiàng-í pí-tchì*.

(2) *Sing* (*voyez* la note sur le mot *míng*, ci-dessus). En rendant ce mot par celui de *nature*, on ne doit pas entendre l'essence entière d'une chose, mais cette partie immatérielle, l'entiléchie, ce qui la dispose à ce qui lui convient. Elle est la même dans toutes, quoiqu'elle agisse suivant ce que chacune exige. En un sens moral, on peut rendre *Sing* par *synderèse*; les Mandchous l'ont traduit par [illegible].

Le *Kiàng-í pí-tchì* donne 理 *lì*, pour synonyme de *Sing*.

(3) *Chóu* ou *sóu*, suivre, être conforme, se conformer. Le *Kiàng-í pí-tchì* lui donne pour synonyme *Siûn* (cl. 60, tr. 9), *obsequi, conformare se.*

(4) *Taó*, voie, chemin, raison, enseigner, diriger, conduire. On peut entendre ce mot par *loi naturelle*; les Mandchous l'expriment par [illegible].

(5) *Kiaó*, enseigner, doctrine, instruire. *Taó* étant la loi naturelle, *kiaó* est ce qu'on fait pour y parvenir, l'instruction qui y conduit. Les Mandchous disent [illegible].

Téng-thóuï-'ân s'explique à ce sujet de la manière suivante: « *Tsèu-ssé-tsèu*,
» affligé de voir que la doctrine traditionnelle, base de la raison et de toute ins-
» truction, commençoit à se perdre, ressaisit et donna le fil de cette tradition,
» en l'établissant par ses paroles; il dit: Il n'y a pas, sous le ciel, d'hommes qui

Digitized by Google

» ne sachent qu'il y a en eux quelque chose de naturel (idiocrase), qu'il y a dans » les choses une manière d'être (entité rationnelle), et qu'il y a dans les saints » un enseignement (une instruction virtuelle). On sait aussi que ce naturel, cette » raison, cette instruction, tirent leur nom de leur origine. C'est le *Thian* (Ciel » ou Dieu) qui nous les a conférés par l'entremise des deux principes et des » cinq élémens. C'est des hommes (ou de l'homme) que les hommes les ont » reçus; ils en ont formé le courage, l'obéissance et les cinq vertus éternelles, » et c'est là ce qu'on appelle nature (ou plutôt droiture naturelle). Dans les » hommes, tout ce qui est conforme à cette droiture naturelle, tout ce qui, de » soi-même et dans l'usage journalier, forme la voie ordinaire des actions rai- » sonnables, s'appelle *loi* (ou *vertu*). De la part des saints (ou des hommes sou- » verainement vertueux), tout ce qui tend à disposer et à mesurer d'une manière » conforme à la raison les actions des autres hommes, de telle sorte qu'elles ne » pêchent ni par excès, ni par défaut, et qui forme pour l'univers une règle ou » une loi invariable, s'appelle instruction. Cette instruction s'établit d'après la » raison ou la loi; la raison est conforme à la nature, la nature est un ordre du » Ciel. Ainsi l'on peut regarder la première origine de la raison ou de la vertu » comme venant du Ciel même. »

« SUPPLÉMENT: *Siéou taó*, établir la loi ou la raison; comme les hommes ne » peuvent seuls atteindre à cette loi, les saints la disposent et la déterminent par » des instructions réglées, où ils exposent les cérémonies, la musique, les supplices, » l'administration, mettant tous leurs efforts à bien indiquer l'art de gouverner. » C'est par de semblables discours qu'on *établit la loi*. Il est vrai que la grande » affaire de se régler soi-même, ainsi qu'on le verra plus bas dans ces termes, » *Veiller avec crainte et respect sur sa conscience*, est le point principal de l'art de » gouverner. C'est en ce sens qu'on peut dire que l'action d'*établir la loi* ou » *l'instruction (siéou taó)*, consiste dans ce point principal (c'est-à-dire, dans le » soin qu'on met à se régler soi-même). »

J'ai rapporté cette longue glose, pour plusieurs raisons. En premier lieu, le passage qu'elle explique est le fondement de tout le *Tchoûng-yoûng*, ou même de toute la morale Chinoise: c'est donc celui qu'il importe le plus de bien entendre pour apprécier cette morale. Il est facile, malgré la fidélité littérale avec laquelle j'ai traduit ces passages du commentaire de *Téng-thoûi-'ân*, de saisir l'esprit de ses paroles, et il vaut mieux, à mon avis, étudier les idées métaphysiques ou philosophiques des Chinois, dans les commentateurs nationaux, que de chercher à les pénétrer soi-même ou avec le secours des versions des missionnaires, qui ont pu quelquefois, sans s'en apercevoir, mettre leur manière de voir ou de raisonner à la place de celle de Confucius et de ses disciples. Quoi qu'il en soit, j'ai cru convenable de donner dans ces notes quelques échantillons de ses commentaires, pour faire connoître la manière dont ils exposent le sens des endroits difficiles, et le genre d'argumentation de leurs auteurs.

(6) *Siû-iû*: *siû* signifie proprement un *poil de barbe*; *iû* n'a pas de signification particulière. *Siû-iû*, suivant le *Kiàng-i pi-tchì*, est un instant, un espace de temps très-court, *tsán-chî*.

(7) *Kiûn-tseù*, le sage par excellence dans le langage de l'école de Confucius, celui qui cultive la vertu, qui a fait des progrès dans sa voie. Ces deux mots signifient proprement *le Prince*. Les Mandchous les rendent par [illegible], *les grands sages*.

Digitized by Google

Le *Kiàng-í pí-tchì* explique *kiûn-tsèu* par ces mots : *thì taó tchû jîn*, l'homme qui s'est identifié ou qui ne fait qu'un avec la vertu.

(8). *Le milieu* ou l'état de l'ame avant que les passions y aient pris naissance, est l'état d'où l'on est parti pour fonder l'empire ; c'est la base ou le fondement du gouvernement. La *concorde* ou l'état d'équilibre dans toutes les passions est celui qui est ou qui doit être la voie universelle de l'empire. La constitution de l'état repose sur l'absence des passions ; mais ce ne peut être là un état habituel, et l'on ne doit, dans ce dernier, tendre qu'à les tenir dans une juste mesure. *Tă* est ici à-peu-près synoyme de *thoûng*, pénétrer, qui s'emploie souvent dans le sens de *commun, habituel. Tă*, dit le *Kiáng-í pí-tchì, chí woû sò poú thoûng í, tă* a le sens de *ce qui n'est impénétrable à personne.*

(9). *Wán wĕ, les dix mille choses*, pour toutes choses, l'univers. *L'alimentation* des dix mille choses, pour le cours des événemens, est une expression fort souvent employée par les philosophes Chinois, qui, par politique ou par préjugé, se plaisent à présenter l'ordre de l'univers matériel, comme puissamment influencé par les causes morales. « *Wán wĕ yŏu*, dit *Téng-thóuï-'ân*, les choses sont alimentées, » c'est-à-dire qu'elles achèvent leur existence, comme, par exemple, quand les cent » familles (le peuple) sont heureuses et tranquilles, que la population augmente, » que tous les êtres reçoivent du ciel de nouveaux accroissemens, &c.

(10) La mère de Confucius étoit allée, peu de temps après son mariage, faire sur la montagne 丘尼 *Ni-khieôu*, une sorte de pélerinage, pour obtenir du ciel la fécondité ; de là le nom de *Khieôu* [monticule], que Confucius porta pendant son enfance, et qu'il se donne aussi dans ses livres, par humilité, et le titre (字 *tséu*) de *Tchoúng-nî*, par lequel on le désigne quelquefois. *Tchoúng* signifie *le second :* Confucius avoit eu un frère aîné. *Nî* est le nom de la montagne. *Voyez* la *Vie de Confucius*, dans les Mémoires Chinois, *t. XII, p. 10 et 18.*

(11) Dans cette phrase, *kiûn-tsèu tchoûng yoûng*, il y a quelque chose de sous-entendu : 率 *choŭ*, par exemple *(sese conformare)*, 能 *nêng (posse, sufficere)*, ou bien 於止 *tchì iû (perseverare in)*. Il est nécessaire de le supposer, pour que la phrase ait un sens et soit d'ailleurs la contre-partie exacte du membre suivant : *Siào jîn fân tchoûng yoûng.*

(12) *Siào-jîn*, mot à mot, *parvi homines*, est l'opposé de *Kiûn-tseù*, les grands hommes, les sages : c'est *le vulgaire*, dans le langage de l'école de Confucius.

(13) Par *táo*, dans cette phrase et dans quelques-unes des suivantes, il faut, suivant les commentateurs, entendre *la voie de l'invariable milieu : Taó tséu ï tsi tchoûng-yoûng-tchî taó* 道字亦即中庸之道

(14) *Hôeï* est le petit nom de 子淵 *Tsèu-youân*, dont le nom de famille étoit 顏 *Yân*. C'étoit le disciple bienaimé de Confucius, celui qu'une mort prématurée lui enleva à l'âge de trente-deux ans, et qu'il ne cessa de pleurer le reste de ses jours. *Voyez* quelques détails sur sa vie, dans les *Mémoires sur les Chinois*, t. XIII, p. 2 et suivantes.

Au reste, la beauté de l'éloge que fait ici de lui Confucius, consiste dans l'idée implicite qu'il attache au mot de *jîn*, homme. *'Wéï jîn tchîng 'wéï thsèu táo poú youán jîn tchî jîn :* « Ces mots, *il étoit un homme*, signifient que c'étoit un homme » véritablement peu éloigné de la voie (de l'invariable milieu). »

(15) *Tsèu-loú*, l'un des principaux disciples de Confucius, renommé pour son courage et sa force corporelle. Son nom de famille étoit 仲 *Tchoúng*, et son petit nom ou son nom propre 由 *Yéou*. *Voyez* l'abrégé de sa vie, dans les *Mémoires sur les Chinois*, t. XIII, p. 25.

« *Khiâng*, disent ici les commentateurs, c'est *Yoùng*, la force, le courage. Cette » phrase se rattache au chapitre précédent, où il est dit que l'invariable milieu est » impossible à garder (toujours). Si l'on avoit la force de *Tsèu-loú*, dit Confucius, » alors on pourroit le garder. Comme il étoit fort courageux, c'est lui qui inter- » roge le maître sur le courage. Avant de se livrer à l'étude, *Tsèu-loú* ne connois- » soit du courage que cette dureté qui est la *vapeur du sang;* il ne connoissoit pas » cette force d'ame qui consiste dans la vertu et la justice. »

(16) La version Mandchoue porte : [illegible], *ou bien, de votre » force!* *I*, dit *Téng-thouï-'ân*, est ici une particule. *'Eûl* est synonyme de » 汝 *joù* [vous, toi]. » La glose explique ainsi cette phrase : « *Khiâng* est la » force nécessaire pour vaincre les autres hommes. Confucius, avant de répondre » à la question de *Tsèu-loú*, y revient pour la rectifier : Il y a, dit-il, plusieurs » espèces de cette force d'ame sur laquelle vous me consultez. Il y en a une qui » est particulière aux contrées méridionales, et c'est la force du midi ; il y en a » une qui est particulière aux contrées du nord, et c'est la force du nord. Il y » en a aussi une qui n'est propre ni aux contrées du midi, ni à celles du nord, et » c'est celle-là qui peut convenir à ceux qui se livrent à l'étude. »

(17) Ceci revient à ces paroles du *Chôu-kîng:* 惟刑之恤哉 *wéï hîng tchî siù tsâï*, qu'en punissant on conserve encore de la commisération pour les criminels. Voyez *Chôu-kîng, Iù-chôu, Chún-tiàn*, et de la traduction de Gaubil, *p. 16.*

(18) *Kiu-tchî [commoratur in eâ].* « Par ces mots, dit le commentateur, on » veut dire que le sage, sincère et ample (dans sa vertu), s'attache à la force des » contrées méridionales, force qui consiste dans l'indulgence et la douceur, qui » sont l'effet de la foiblesse ou de la mollesse causée par le climat : on ne veut » pas dire qu'il y demeure, ou qu'il n'y ait de sages que dans les contrées du » midi. »

Digitized by Google

« Par la force du midi, dit la glose, on entend cette *ampleur* ou indulgence, » et cette douceur ou condescendance qu'on met à corriger les défauts des » hommes, à s'opposer à leurs mutineries, à les redresser, sans proportionner les » châtimens aux crimes qu'ils commettent. C'est là un effet du climat des pays » méridionaux, qui cause une sorte de mollesse ou de foiblesse : c'est en clémence » et en patience qu'on s'efforce de surpasser les autres hommes, et qu'on fait con- » sister le courage ou la force d'esprit. Cette force se rapproche de la voie sin- » cère et pleine d'indulgence de la sagesse ; c'est pour cela que l'homme vertueux » s'y attache (le plus souvent). Mais comme cette force d'esprit a ses inconvé- » niens, ce n'est pas à elle, dit Confucius à *Tseù-loú*, qu'il convient que vous » vous attachiez. »

Cette explication justifie l'apparente contradiction qui se trouve dans le texte, où Confucius semble mettre en opposition la force qu'il veut inspirer à ses disciples, non-seulement avec celle des braves à laquelle ce philosophe attachait peu de prix, mais encore avec celle de l'homme vertueux ou du sage des contrées méridionales.

(19) *Jín*, des nattes pour se reposer; *kîn*, des épées, des lances et autres armes offensives; *kĕ*, des cuirasses et des casques : tel est le sens donné par les commentateurs à ces trois mots. J'ai suivi le sens littéral, qui m'a paru aussi clair et plus énergique.

(20) *Lieôu [fluere]*, expression pleine de force. *Poú lieôu*, dit *Téng-thoúï-'ân, chí poú siún iû ssé thsîng*, ne pas *couler*, c'est ne pas se laisser entraîner par ses » passions ou par l'intérêt particulier. » Le 玄鉤學古 *Koù hiö keôu hiouân* reproduit la même pensée, en disant : 聖人之變 *chîng-jîn-tchî piàn*, 隨水如刑 *jôu choùi soûi hîng*, le seul changement que le saint puisse éprouver, et qu'on puisse comparer à l'eau, c'est de s'accommoder aux apparences *(a)*.

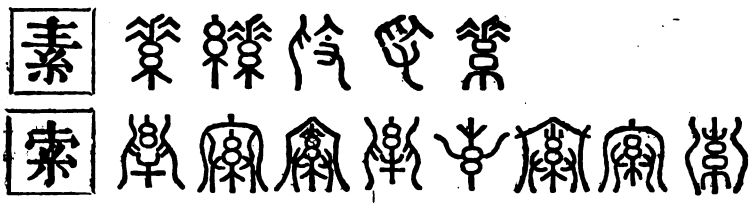
(21) L'édition des *Ssé chôu* que je possède, imprimée la 57.e année *Khâng-hî* [1718], en quatre volumes, sous le titre de *Méï-tchouâng khaò tîng ssé chôu tchîn pèn*, toutes celles de la Bibliothéque du Roi, qui sont rangées dans le catalogue de Fourmont, sous les n.os CXX, CXXI, CXXII, CXXIII et CXXIV, le texte des deux éditions Mandchou-Chinoises, celui du *Thséng pòu ssé chôu Khiàng-í pí tchì*, portent ici 素, caractère de la clef CXX, avec quatre traits, qui doit se lire *soú*. D'un autre côté, on trouve dans quelques notes et dans différentes parties des commentaires *Kiàng-í pí-tchì, Ssé chôu Tchôu-tseù í thoûng thiâo piân (a)* et autres, ce mot remplacé par 索, autre caractère de la même clef et du même nombre de traits, qui se prononce *sö*, et qui diffère essentiellement du premier par sa

(a) Jacob reproche à Ruben d'avoir été comme l'eau : *Effusus es sicut aqua.* Gen. XLIX, 4.

(b) *Fourmont*, Catal. CXXIV.

Digitized by Google

composition, son origine et sa signification. En effet, si dans le style d'écriture appelé *Lì*, ces deux caractères ont une assez grande ressemblance pour pouvoir être confondus par un lecteur inattentif, ou employés l'un pour l'autre, d'après un usage assez familier aux Chinois, cette confusion n'a pu avoir lieu dans le style *Tchhouàn*, qui fut usité long-temps encore après la composition du *Tchoûng-yoûng*; car les deux caractères dont il s'agit n'y présentent aucune ressemblance, ainsi qu'on en pourra juger par la table de dégradations suivante, qui est tirée du dictionnaire *Tchhouàn tséu 'wéï* (a)



Il n'y a pourtant aucune variation dans les commentateurs sur le sens qu'on doit donner à ce passage : « 隱素, suivant *Téng-thoûï-'ân*, c'est approfondir » les causes et la nature cachée de ce qui est, et chercher à pénétrer dans les » hommes ce qui ne sauroit être connu d'eux. » Selon *Tchoû-hì*, *c'est outrepasser les bornes qu'on doit mettre au savoir*, 是知者過之 (b); ce que les gloses expliquent de la manière suivante : « Le sage qui est parvenu » au suprême degré d'une vertu parfaite, ne recherche point les choses obscures, » et ne fait pas d'actions extraordinaires : dans ses connoissances et sa conduite, » il se conforme uniquement aux règles de l'invariable milieu. »

至	之	爲	怪	所	乎	理
若	君	索	也	行	中	
成	子	隱	所	一	庸	
德	不	行	知	依	之	

'An-tchaó-chí, *Thsáï-hiû-tchâï* et les autres tiennent le même langage : par-tout

(a) A la clef CXX, tr. 4.

(b) Commentaire sur le *Tchoûng-yoûng*, *kiouan* 1.er, *p.* 96.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

enfin, 素 est expliqué par 求 *kieôu [quærere]*, et 求深 *chîn-khieôu [profundè inquirere]*. Les auteurs de la version Mandchoue se sont aussi conformés à ce sens, en rendant les mots 隱素 par ceux de [illegible] *abscondita effodere.*

Mais dans les dictionnaires, 素 (prononcez *soú*) n'a point le sens que les commentateurs lui attribuent dans ce passage; ce mot est expliqué par le lexicographe *Tchang-'eul-koung*, de la manière suivante: *Sericum album*, tchï soú, *vacuum, crudelitas, quod semper teritur vel conculcatur (in eodem statu perseverat) dicitur* soú lí; *veteres amici dicuntur* yâ soú; *lignum vel materia scutellarum vel vasorum ad bibendum, dicitur* soú *(a)*. Dans le *Tséu-'wéi*, le même mot est expliqué d'une manière un peu différente, mais qui ne se rapproche pas davantage du sens du *Tchoûng-yoûng: Sericum album; materia vel homo simplex; affectus simplex (sine affectibus); album; vacuum; quod actu existit.* Le *Tchoûng-yoûng* y est pourtant cité, mais pour un passage autre que celui qui nous occupe, et où le mot en question ne présente aucune difficulté, puisqu'il doit être pris dans le sens d'*actuel*. Le *Hàn tséu sì ï* et les autres dictionnaires Européens expliquent *soú* d'une manière incomplète, et n'ont pas d'ailleurs une assez grande autorité pour décider la question. Mais 索 *sŏ*, cet autre caractère employé quelquefois par les commentateurs, a précisément le sens qu'ils prêtent à 素 *soú*. *Sŏ*, suivant le *Tchíng-tséu thoûng*, signifie *funis, finire, spargi, implicitè, timidè, imitari, quærere;* et, suivant le *Tséu 'wéi*, prononcé *së* ou *chë*, *capere, expectare, quærere.* Dans ce dernier sens, si l'on s'en rapporte à ce même dictionnaire, il peut aussi se prononcer comme 素 (c'est-à-dire *soú*), et cette variété de prononciation est prouvée par un exemple où ce mot est joint comme synonyme au mot 求 *kieôu [quærere]*.

Ces différentes explications m'ont donné lieu de soupçonner que les éditions modernes des *Ssé choû* étoient corrompues dans le passage dont il s'agit, et qu'on devoit lire 隱索 *sŏ yèn* ou *soù yèn;* car on a vu que le caractère 索 pouvoit se lire de ces deux manières. Comme on ne doit pas hasarder à la légère de semblables conjectures, quand il s'agit d'un texte aussi authentique et aussi invariable que l'est celui des *Kîng* et des *Ssé chôu*, j'ai eu recours à la grande *concordance* de *Tchôu-hi (b)*, où j'espérais trouver la solution de cette difficulté; effectivement on y lit ces mots:

(a) Tchíng tséu thoûng, sub vocem *sòu*, cl. CXX, lin. 4. Je ne retranche que les citations des articles de dictionnaires dont je donne ici la traduction.

(b) Fourm. *Catal. CXXIV.*

Digitized by Google

素。按漢書當作索。蓋字之誤也。

» *Soú.* Remarquez que, suivant les livres de la dynastie *Hán*, il convient d'écrire » 索, car il y a une corruption de caractère. »

J'ai lieu de croire que c'est-là tout ce qu'on trouve à ce sujet dans les commentateurs du *Tchoûng-yoûng*, parce que les rédacteurs du *Khâng-hî tséu tiân*, qui ont mis à contribution avec tant de savoir et d'habileté tous les trésors de la littérature Chinoise, s'appuient uniquement, pour la phrase en question, du passage de *Tchoû-hì* que je viens de rapporter. « De plus, disent-ils, dans le *Lí-kí* » et dans le *Tchoûng-yoûng* (on lit cette phrase) : *Soú yèn hîng kouâi.* — *Explication : Soú* se lit comme *sou* (avec la clef IX.e), et signifie aussi *respicere objectum.* » — Observez que *Tchoû-tseù*, au sujet de la phrase du *Tchoûng-yoûng* où se » trouve le mot de *soú*, remarque que, suivant les livres des *Hán*, il convient » de l'écrire 索, parce que le caractère a été corrompu. »

C'est donc sur cette seule autorité de *Tchoû-hì* que repose la prétendue identité entre 索 et 素, admise implicitement par les éditeurs, qui écrivent le premier de ces caractères dans le texte du *Tchoûng-yoûng*, et le second dans les notes, et énoncée positivement dans le passage du dictionnaire *Tséu-'wéi*, que j'ai rapporté plus haut, et dans l'article suivant du *Khâng-hî tséu tiân* : « D'après » le dictionnaire *Kouâng-yún*, 索 se prononce aussi *sĕ* ou *chĕ*, et il est alors » identique avec 素 *soú (a)* [chercher]. On lit dans le *Lí kí* : *De grands officiers* » cherchant *des bœufs*..... *Explication :* 索 *sŏ* est ici dans le sens de *chercher* » *et trouver pour faire usage.* — De plus, le *Tsï-yún* donne à 索 le son de 素 » (c'est-à-dire *soú*). »

Il me paroît évident, par tous les passages précédens, que la phrase qui a donné lieu à ces remarques, a subi quelque altération depuis la dynastie *Hán*; qu'elle étoit primitivement écrite avec le caractère *Tchhouàn*, répondant à 索 *sŏ*, qui peut-être se prononçoit alors *soú*, comme le prétend le dictionnaire *Tsï-yún*,

(a) Il y a une faute d'orthographe dans le dictionnaire de *Khâng-hî*; mais le sens autorise et même exige la correction que je propose.

Digitized by Google

mais qui a toujours eu et qui conserve encore aujourd'hui le sens de *khieôu* [chercher]; et qu'enfin les éditeurs modernes, trompés apparemment par la ressemblance des formes dans le style *li*, et l'analogie des sons, ont substitué au premier caractère celui de 素, auquel, dans ce cas particulier seulement, ils ont prêté le sens qui convenoit au passage. Voilà un exemple des altérations et dégradations que les fréquentes révolutions de l'écriture Chinoise ont fait subir même au style des *King*, malgré le soin qu'y ont apporté ceux qui étoient chargés de les transcrire. On excusera la longueur de cette note, quand on considérera que rien n'est plus rare, dans le texte des livres classiques, que les irrégularités de ce genre, dont notre *Tchoûng-yoûng* ne présente aucun autre exemple. Je n'ai pas cru, d'ailleurs, devoir passer sous silence la difficulté qui se trouvoit dans cet endroit, et il m'étoit impossible d'être plus court, en cherchant à jeter du jour sur un point de critique que les plus habiles lettrés ont à peine effleuré, et que la plupart même ont plutôt éludé qu'approfondi.

(22) C'est ce que dit Confucius, dans le *Lûn-iú*, *tchang* I.er, §. 3:

人不知而不慍不亦君子乎 (a).

Ab hominibus nesciri et tamen non indignari, nonne sapientis est!

M. Marshman a commis, sur ce passage du *Lún-iú*, un contre-sens très-remarquable que j'ai relevé dans ma Notice sur le premier volume de ses *Works of Confucius*.

(23) « *La règle*, ou *la loi*, dit ici *Téng-thóui-'ân*, ou la voie de l'invariable » milieu, à laquelle le sage seul peut s'attacher, est difficile, *fêi*, à cause de son » étendue (du nombre infini d'objets qu'elle renferme); elle est obscure, *yèn*, à » cause de la subtilité de sa nature. »

(24) Par *iû*, grossier, on entendoit tout à l'heure « ceux d'entre les hommes » ou les femmes qui sont ignorans ou peu éclairés. » Par *Chíng-jîn*, ou saint homme, on veut dire « ceux d'entre les hommes ou les femmes qui sont natu- » rellement intelligens ou éclairés. » Tel est le sens donné au mot *chìng*, dans cet endroit, par les commentateurs.

Mais *chíng-jîn* a communément, dans les livres de Confucius, et dans le *Tchoûng-yoûng* même, une acception bien plus relevée: c'est le saint, l'homme sage par excellence, celui qui n'ignore rien, qui est parvenu au comble de la perfection humaine, qui est vertueux par nature, et opère le bien sans difficulté; l'homme enfin dont toutes les pensées et toutes les actions sont conformes à la raison. Les Mandchous traduisent ce mot par [illegible], *l'homme spirituel*. Les lettrés appellent ordinairement Confucius 先聖 *Sîân chíng* [l'ancien saint].

(a) Remarquez ici les mots 不見知 *Poú kiân tchî*, où *kiân* semble être la marque du passif, exactement comme dans le *Kouân-hoá*. Les Mandchous ont rendu ces caractères [illegible] *nesciri*. Si l'emploi de ce mot *kiân*, en ce sens, paroissoit tenir trop de la langue moderne, il faudroit traduire, *non videri*, *non cognosci*.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Mais ce philosophe n'a jamais prétendu à ce titre, qu'il réservoit pour les anciens empereurs de la Chine. On verra dans le chapitre XXIX.e un passage fort singulier sur le *saint* par excellence. Le P. Intorcetta rapporte, dans sa Vie de Confucius, que ce philosophe parloit souvent d'un *saint qui existoit* ou *qui devoit exister dans l'occident.* Cette particularité ne se trouve ni dans les *Kîng*, ni dans les *Ssé choû*, et le missionnaire ne s'appuyant d'aucune autorité, on auroit pu le soupçonner de prêter à Confucius un langage convenable à ses vues. Mais cette parole du philosophe Chinois se trouve consignée dans des ouvrages originaux, et notamment dans le 聚類文事 *Ssé wên loúi thsiú* [Mélanges d'affaires et de littérature], au chapitre XXXV; dans le 山堂四考 集徵 *Chân thâng ssé khaò tchîng tsï*, au chapitre premier; et dans le 列子全書 *Lieï-tseù thsiouân chôu.* Je trouve, à ce sujet, dans le tome I.er du 詮眞教正 *Tchîng kiáo tchîn thsioûan* [Véritable interprétation de la droite loi], qui est un traité fort curieux de la religion Musulmane, en chinois, un passage qui me paroît assez important pour mériter d'être rapporté ici. On remarquera que la préface de cet ouvrage est datée de l'année 1657 de J. C., et que le livre même présente des marques d'authenticité qui ne permettent pas de douter qu'il n'ait été véritablement composé à la Chine, par un auteur Musulman.

太宰嚭問孔子曰。夫子聖人歟。對曰。丘博識强記。非聖人也。又問。三王聖人歟。對曰。三王善用智勇。聖非丘所知。又問。五帝聖

人歟。對曰。五帝善用仁義。聖非丘所知。又問。三皇聖人歟。對曰。三皇能用其時。聖非丘所知。太宰大駭曰。然則孰爲聖人乎。夫子動容有問曰。丘聞西方有聖人焉。不治而不亂。不言而自信。不化而自行蕩蕩乎。人無能名焉。丘聞其爲聖也。

» Le ministre *Phi* consulta Confucius, et lui dit : O maître, n'êtes-vous pas » un saint homme ! Il répondit : Quelque effort que je fasse, ma mémoire ne me » rappelle personne qui soit digne de ce nom. Mais, reprit le ministre, les trois

rois

» rois (les fondateurs des dynasties *Hiá*, *Chàng* et *Tcheôu*) n'ont-ils pas été des » saints ! Les trois rois, répondit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont » été remplis d'une prudence éclairée et d'une force invincible. Mais, moi *Khieôu*, » je ne sais pas s'ils ont été saints *(a)*. Le ministre reprit : Les cinq seigneurs » (cinq empereurs qui ont régné en Chine avant la première dynastie, les his- » toriens varient sur leurs noms) n'ont-ils pas été des saints ! Les cinq seigneurs, » dit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont fait usage d'une charité divine » et d'une justice inaltérable. Mais, moi *Khieôu*, je ne sais pas s'ils ont été des » saints. Le ministre lui demanda encore : Les trois augustes (personnages de » la mythologie Chinoise sur lesquels on varie encore plus que sur les cinq sei- » gneurs) n'ont-ils pas été des saints ! Les trois augustes, répondit Confucius, ont » pu *faire usage de leur temps* (ont su bien employer une vie de plusieurs siècles); » mais, moi *Khieôu*, j'ignore s'ils ont été des saints. Le ministre, saisi de sur- » prise, lui dit enfin : S'il en est ainsi, quel est donc celui qu'on peut appeler saint ! » Confucius ému répondit pourtant avec douceur à cette question : Moi *Khieôu*, » *j'ai entendu dire que, dans les contrées occidentales, il y avait* (ou il y auroit) *un* » *saint homme*, qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendroit les » troubles, qui, sans parler, inspireroit une foi spontanée, qui, sans exécuter de » changemens, produiroit naturellement un océan d'actions (méritoires). Aucun » homme ne sauroit dire son nom, mais, moi *Khieôu*, j'ai entendu dire que c'étoit » là le véritable saint. »

Je supprime une note où le Musulman Chinois cherche à prouver que ce que dit Confucius du saint, ne peut s'entendre de *Fo*. Je ne ferai même aucune réflexion sur ce passage, et j'engagerai seulement le lecteur à le comparer avec celui du *Tchoûng-yôung*, chap. XXIX, ci-dessus, *pag. 364 et suivantes.*

(25) Tout ce qui suit, jusqu'au §. 4 du chapitre XIII, est supprimé dans la version du P. Intorcetta.

(26) Ce passage est difficile : il manque dans la version du P. Intorcetta. Le P. Noel l'a, contre sa coutume, rendu mot à mot, et sa traduction n'est pas plus aisée à entendre que le texte. Il s'agit de la voie du sage, qui comprend, et des choses difficiles par leur grandeur, et des choses difficiles par leur subtilité, les grands sacrifices que doit faire l'homme vertueux, par exemple, et l'attention qu'il doit apporter à des minuties qui ne sont pas sans importance. La version Mandchoue ne dit rien de plus que l'original ; on en jugera en comparant avec le texte le passage correspondant de cette version, ci-dessus, *p. 383.*

Le *Kiàng-í pí-tchì* donne au même passage un sens qui diffère un peu de celui que j'ai adopté dans ma traduction, mais qu'il expose d'une manière trop abstraite, et que, pour cette raison, je ne rapporterai pas ici.

(27) *Chî-kîng*, au livre *Tá-yà*, poëme *Hán-lôu*. Le *Youân* est un oiseau de la classe des oiseaux de proie ; il ressemble au *Tchhî niào*, suivant les commentateurs. Les Mandchous ont rendu le nom de cet oiseau par [illegible], et le [illegible], suivant le Dictionnaire universel Chinois-Mandchou *(b)*, se nomme en chinois *Foûng-îng* ; ainsi le *Youân* est le même oiseau que le *Foûng-îng*. D'après la description qu'en

(a) Mot à mot : *sancti, non*, Khieôu, *quod noverim.* *(b)* *Dept. 30*, p. 8.

Digitized by Google

donnent les auteurs du dictionnaire que je viens de citer, « le *foûng-îng* est un » peu plus gros que le [illegible] (en chinois *Thouan-tiao*), auquel, du reste, il » ressemble assez. Il est de couleur blanchâtre; ses oreilles sont comme celles du » [illegible] (bête dans l'oreille de laquelle il y a des poils très-longs: c'est le *felis lynx*); » il a une crête ([illegible]). C'est un oiseau sur lequel on ne peut pas compter » (pour la chasse). » Cette description ne suffit pas pour déterminer l'espèce d'oiseau dont il s'agit ici; mais il est sûr qu'elle doit se rapporter au genre *falco*.

(28) « Ce seroit une loi éloignée de l'homme, dit ici *Téng-thoûï-'ân*, que celle » qui consisteroit à rechercher des choses obscures, et à faire des actions extraor- » dinaires. »

Sur le mot *'wéï* de la phrase suivante, on remarque que le caractère 爲 doit être pris, en cette circonstance, pour 謂, *être appelé, nommé.*

(29) *Chî-kîng*, au livre *Kouë-foûng*, section *Pîn*, poëme *Fä kô*.

(30) Le seul mot 恕 *chóu* rend cette périphrase, *attentif à ne rien faire aux autres de ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît*, avec une énergie inexprimable, et qui tient à sa composition.

« 忠 *tchoûng*, suivant *Téng-thoûï-'ân*, c'est celui qui *épuise* son propre » cœur (qui suit sa conscience); *chóu*, c'est celui qui porte aux autres les mêmes » sentimens qu'il a pour lui-même. »

(31) *Chî*, mot vague que les commentateurs expliquent par *kîa* [ajouter]. *Chî tchoû ki*, c'est *sibi afferri, applicari, superaddi.*

(32) *Khieôu*, lisez *meoù*. *Khieoù*, comme on l'a vu plus haut, est le petit nom de Confucius. Comme c'est, à la Chine, une impolitesse de nommer par leur petit nom les personnes auxquelles on doit du respect, en lisant les passages où Confucius se sert de ce petit nom en parlant de lui-même, on le remplace par *meoù*, un tel.

(33) 曾子曰。吾日三省吾身。爲人謀而不忠乎。與朋友交而不信乎。傳不習乎。

« *Thsêng-tseù* dit : Je m'examine chaque jour moi-même sur trois points principaux : » si je n'ai point manqué de sincérité avec quelqu'un ; si je n'ai point manqué de » foi dans mon commerce avec mes amis ; si j'ai fait des progrès dans l'étude de » la doctrine. *Lûn-iù*, liv. I.er *tch.* I.er art. 4. »

(34) *Thsáo-thsáo* se dit d'un homme extrêmement sincère, dont les actions répondent toujours aux paroles, et les paroles aux actions.

(35) *Soú* est pris ici dans le sens de *actuel [quod actu existit]* 在見 *hián-tsáï*. Voyez ci-dessus, *note 21*.

(36) *Hoán-nán*, tourmens, afflictions.

(37) Le P. Intorcetta rend le mot de 援 par *adulari*, apparemment parce qu'il l'a lu *youán*, au troisième ton, où il signifie *auxiliari, opem ferre*, &c. Mais on doit le lire *youân*, au deuxième ton, où il veut dire *inducere, dirigere, ad superiora tendere*. Le P. Cibot a suivi le sens d'Intorcetta, et le P. Noel a confondu les deux sens pour n'en faire qu'un.

(38) Quoique 徼, dans les éditions que j'ai sous les yeux, ne soit marqué d'aucun signe, et qu'il doive conséquemment se lire au troisième ton, *kiáo*, je crois qu'il vaut mieux le lire *kiâo*, au deuxième ton, où il signifie *quærere, assequi*. Kiâo hîng, *assequi casu quod meritis non debetur*.

(39) *Tchîng-kŏu*. *Tchîng*, suivant les commentaires, est une toile peinte, qu'on peut changer de place, et dont on se sert pour tirer de l'arc. *Kŏu* est une peau établie d'une manière fixe, et dont on fait usage dans le grand exercice de l'arc. Tous deux réunis ici ne signifient que le *but où l'on tire des flèches*.

(40) 辟 se doit lire ici, au troisième ton, *pí*, et dans le même sens que s'il étoit écrit avec la clef CXLIX.e

(41) *Chî-kîng*, au livre *Siaò-yà*, poëme *Tchâng-tí*.

(42) *Voyez* le *chë (sĕ)* et le *khîn*, figurés dans la planche I.re, et décrits aux pages 321 et 322 du *Chouking* du P. Gaubil. *Voyez* aussi, sur ces deux instrumens, les pages 53 et suivantes du Traité de la musique des Chinois, par le P. Amiot, inséré dans le tome VI de la collection des Mémoires des missionnaires de Péking ; et l'Histoire générale de la Chine, *t. I, p. 9*.

Les Mandchous, suivant une règle de paragoge familière à leur langue, ont appelé le *khîn* ᡴᡥᡳᠨ, et le *chë* ᡧᡝ. Ces deux mots ne se trouvent pas dans le dictionnaire très-incomplet de la langue Mandchoue, rédigé par le P. Amiot.

(43) *Tân* marque ordinairement une joie déréglée, 耽爲樂過 *koú lŏ 'wéï tân*. Ici il doit se prendre en bonne part, dans le sens de *joie, bonheur*.

(44) *Koùeï*, les manes des hommes, l'homme mort ; êtres surnaturels dépendant

Digitized by Google

du principe passif; les Mandchous les nomment [illegible]. C'est, en un certain sens, le mauvais génie, le génie passif, mort, &c.

Chîn, par opposition à *kouèï*, l'homme vivant, son ame, ce qu'il y a de spirituel, d'excellent dans l'univers; les Mandchous disent [illegible]. Le dictionnaire Mandchou explique ce mot de la manière suivante :

[illegible]

« La partie surnaturelle et lumineuse du *Yang* (le principe actif et vivant) se » nomme *Endouri;* on appelle généralement *Endouri* tous ces êtres que les » hommes adorent sans les voir ni les entendre, et à la place desquels ils mettent, » pour leur sacrifier, une image qui les représente. »

Les deux mots réunis, *kouèï-chîn*, en mandchou [illegible], expriment, dans le panthéisme philosophique des lettrés, l'action des deux principes, leur force inhérente, leur vertu efficace. Rien de plus obscur que ce qui est dit des *Kouèï-chîn* dans les livres Chinois. J'éviterai d'autant plus voloptiers d'entrer ici en discussion sur cet objet, que Confucius a toujours affecté de parler peu, et seulement quand on l'y contraignoit, des esprits et des choses surnaturelles *(a)*. On pourroit cependant conclure du passage qui nous occupe, que son sentiment sur les esprits se rapprochoit beaucoup du spinosisme, et des idées exprimées dans le fameux passage de Sénèque, si souvent cité *(b)*, et dans ces vers de Lucain :

Estne Dei sedes, nisi terra, et pontus, et aër,
Et cœlum, et virtus! Superos quid quærimus ultrà!
Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris (c).

(45) Comme les idées contenues dans les paragraphes 2 et 3 de ce chapitre XVI se rapprochent beaucoup de la doctrine des entités, virtualités et autres abstractions en usage dans la métaphysique de l'école, je me servirai de la langue qui lui est consacrée, pour en faire le résumé.

Etsi spiritus non videas, non audias, eos tamen aliquatenus vel visu vel auditu percipis; siquidem, res vides et audis quibus inhærent, quasque ipsi visibiles efficiunt. Atqui rebus aliquid inest, per quod res factæ sunt necessariò, et à quo sejungi nullomodo queunt; quippe quidditas absque rebus, aut res absque quidditate, exstare non possunt. Qualiscumque verò sit istius quidditatis natura, perutilis saltem ethicæ spirituum idea, quos homines supra caput vel ad latera perpetuò adesse credunt, quandoquidem ex eâ nascitur religio, juxta quam homines corde puri, animo capaces, habitu ornato florentes, sacrificiis et cæteris hujusmodi navant operam.

Tel me paroît être le sens caché dans les deux paragraphes dont il s'agit.

(46) *Yâng-yâng* se dit d'une grande quantité d'eaux en mouvement, et aussi des choses qu'on se rend comme présentes à force d'y penser.

(47) *Chî-kîng*, au livre *Tá-yà*, poëme *I-tchî*.

(a) Voyez la Notice de l'*Y-king*, par le P. Visdelou, à la suite du *Chouking* de Gaubil, *p. 433*.

(b) Quæst. natural. II, p. CXLV, *ed. var.* II, p. 691.

(c) Phars. IX, 578.

Digitized by Google

(48) Le commentaire étend le passage dont il s'agit de la manière suivante: « Que tous ceux qui se livrent à l'exercice de la piété filiale, dit Confucius, » s'efforcent d'épuiser cette vertu. Voyez l'ancien empereur *Chun :* quelle vérité, » quelle solidité dans sa piété ! Peut-être est-il le seul homme qui ait mérité le titre » de *fils.* Sans sa vertu, il n'eût pu donner aucun lustre à sa famille. *Chun* naquit » d'un caractère doux et pacifique ; sa vertu en fit un saint. Sans dignités, il n'eût » pu rendre de grands honneurs à ses parens; mais il obtint la succession de *Yao,* » et devint empereur. Sans richesses, il n'eût pu faire les sacrifices (impériaux) à » ses ancêtres; mais il eut pour richesses tout ce qui est contenu dans les quatre » mers. De là, pour ses ancêtres, un temple impérial qui lui permit de faire éclater » sa piété envers ceux qui l'avoient précédé, et, pour sa postérité, la conservation » d'une dignité qui lui procura des faveurs et des richesses. Mais une piété vrai- » ment solide ne peut partir que du fond d'un cœur exempt de vues et d'espé- » rances intéressées. Qu'elle est grande une telle piété ! »

Remarquons encore, avec le commentateur, que Confucius n'entend pas dire que la postérité de *Chun* ait conservé la dignité impériale, mais seulement un titre et une principauté : *Paò, fì paò khì wâng nië-yè; tchì chí cheoù tsiö thoù yan.*

(49) *Chì-kîng.* Livre *Tá-yà,* poëme *Kiâ-lö.*

(50) Le commentaire explique *hiàn* par *apparent, manifeste,* et *líng* par *bon, bonté. Hiàn-hiàn,* clarum, regnum abundans, florens.

(51) *Mîn* et *jîn* sont pris ici dans une acception particulière : le premier pour désigner les hommes sans emploi, et *jîn* pour les hommes en place. *Kiàng í pí tchì.*

(52) *Wên-wâng,* père du fondateur de la troisième dynastie. *Voyez* l'Histoire générale de la Chine, *t. I, p. 231 et suivantes.*

(53) *Wâng-kí,* qui avoit pour petit nom 歷季 *Kí-lì,* étoit troisième fils de *Táï-wâng. Woù-wâng,* second fils de *Wên-wâng,* et fondateur de la dynastie *Tcheôu.* Il avoit pour petit nom 發 *fă,* et il étoit frère cadet de 伯邑考 *Pè-ï-khaò.*

(54) *Táï-wâng* étoit père de *Wâng-kí,* père de *Wên-wâng.* Voyez le *Chouking* de Gaubil, *disc. prélim. p. cxxxiij.*

(55) Les commentateurs remarquent ici que les descendans de *Wên-wâng* conservèrent la dignité suprême, ce qui n'est pas vrai pour la postérité de *Chun,* à l'occasion de laquelle, pourtant, le texte se sert des mêmes expressions : *Tseù sûn paò tchì.* Voyez le chapitre précédent , et la note 48.

(56) Par *cheoù míng,* le commentateur n'entend pas simplement, *obtenir l'empire,* mais *cheòu thiân míng 'wéï thiân-tseù,* obtenir l'ordre du ciel pour être empereur.

(57) *Tcheôu-koûng* nommé *Tán:* frère cadet de *Woù-wâng,* et gouverneur de l'empire, après sa mort; l'un des hommes les plus illustres de la Chine. *Voyez* l'Histoire générale déjà citée, *t. I, p. 279 et suiv.,* et les Mémoires concernant les Chinois, *t. III, p. 34.*

Digitized by Google

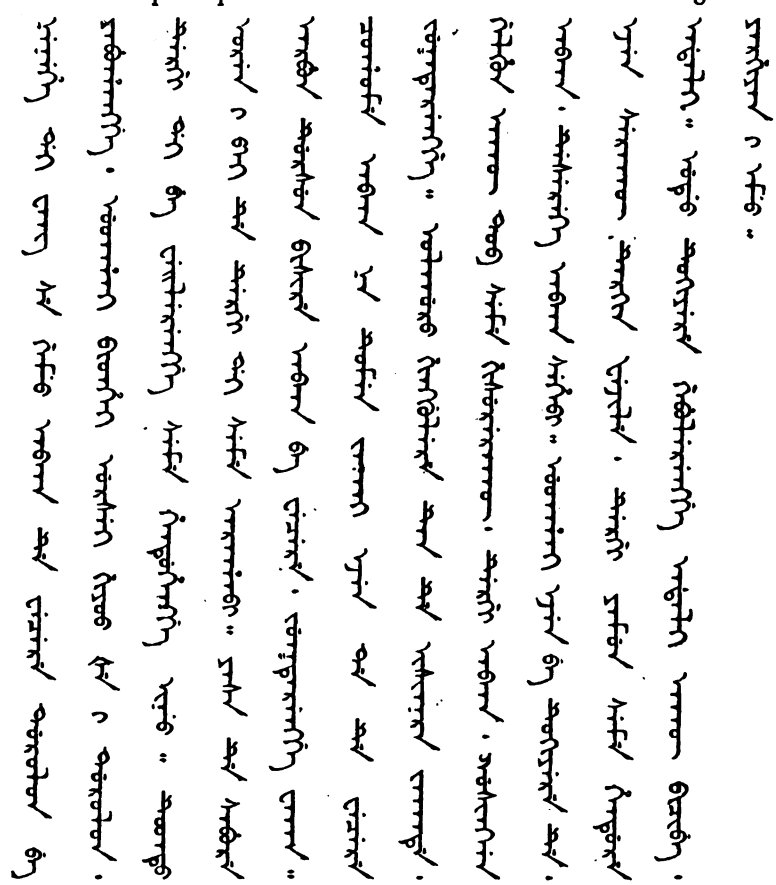
LES QUATRE LIVRES MORAUX.

(58) 踐 *tsián*, marcher sur les pas de quelqu'un, suivre ses traces.

(59) Ou plutôt, avoir, comme ses ancêtres l'avoient eu, le cœur d'un père pour leurs descendans rentrés dans la classe du peuple.

(60) *Kiâo*, grand sacrifice au ciel, qui se célèbre le jour du solstice d'hiver. *Che*, grand sacrifice à la terre, le jour du solstice d'été.

C'est ce passage important qu'invoquèrent les missionnaires en faveur du *Thiân* et du *Chang-ti*, dans la requête qu'ils adressèrent à l'empereur *Chîng-tsoû*. Un extrait de cette requête dont le contenu fut approuvé par l'empereur et par les plus habiles lettrés, comme conforme à la saine doctrine de l'antiquité, sera le meilleur commentaire qu'on puisse desirer sur les cérémonies dont il s'agit.



« En pratiquant les cérémonies employées par tous les anciens *Ti* [seigneurs] » et *Wang* [rois], dans leurs sacrifices au ciel, cérémonies que les lettrés appellent » *Kiao* et *Che*, et qu'ils disent adressées au suprême *Ti*, d'autant que le *phaï* ou » tablette porte pour inscription ces mots, LE SUPRÊME *TI*, le sacrifice n'est » assurément pas adressé au ciel matériel et sensible que nos yeux voient, mais au

Digitized by Google

» maître du ciel, de la terre et de toutes choses, que par crainte et par respect, » et en considération de sa sublimité, on n'ose quelquefois pas désigner par son » véritable nom, et qu'on appelle alors *Ciel suprême, Ciel bienfaisant, Ciel sans* » *bornes;* de même qu'en parlant de l'empereur, pour ne pas dire l'empereur, on » se sert quelquefois des expressions de *Dessous des degrés, Cour suprême* &c. » Quoique ces dénominations honorifiques diffèrent, elles ne désignent pourtant » qu'un même objet. »

On peut regarder les idées exposées dans le passage que je viens de rapporter, comme étant actuellement celles des Chinois les plus instruits relativement au *Kiao* et au *Che,* puisque *Ching-tsou* crut devoir faire insérer dans la Gazette universelle de Péking, la requête des missionnaires traduite du mandchou en chinois, et suivie d'une approbation authentique, par laquelle l'empereur déclaroit lui-même que *tout ce qui y étoit contenu étoit très-bon et bien d'accord avec la grande science;.....que la doctrine en étoit vraie, et ne présentoit matière à aucune correction (a).* Je remarquerai que les termes de la requête sont encore moins positifs sur la distinction du *Cháng-tí* et du *Thiân,* que ceux de la version Mandchoue du *Tchoûng-yoûng:* la première porte toujours ᡨᡳᡳᠨᡳᠨ ᡨᡳ, *le suprême TI* ou *seigneur,* et la seconde ᡨᡳᡳᠨᡳᠨ ᡥᡡᠸᠠᠨᡩᡳ ᡥᡳᠨᡩᡳ, *le suprême empereur du ciel.*

(61) *Cháng-tí,* le suprême seigneur. Il est assez difficile de fixer son opinion d'une manière certaine sur le sens attaché par les anciens Chinois à ce mot. ᡥᡡᠸᠠᠨᡩᡳ ᡥᡳᠨᡩᡳ, dit le dictionnaire Mandchou, ᡥᡡᠸᠠᠨᡩᡳ ᡨᡳᡳᠨᡳᠨ ᡥᡳᠨᡩᡳᠨᡳ ᡤᡳᠰᡠᠨ ᡩᡳᡳᠨᡳᠨ

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Latins : c'est la charité, l'amour du prochain, la bienveillance universelle. Il est nécessaire de s'en souvenir pour sentir la force des passages où il est parlé de cette vertu, *le nœud de toutes les autres*, pour me servir du langage des Chinois.

(66) Ce paragraphe, composé de quatorze caractères, se retrouve plus bas, au n.° 18, même chapitre. Pour éviter cette répétition, quelques éditeurs le suppriment ici. J'ai cru devoir l'y conserver, parce qu'il est nécessaire pour fonder ce qui suit.

(67) Ce passage est très-remarquable, en ce qu'il est du petit nombre de ceux qui présentent la religion comme base de la morale et de la politique, et aussi parce que c'est là le sujet principal auquel aboutit tout ce qui se trouve dans le reste du livre. *Voyez* ce que disent du *Tchoûng-yoûng* les rédacteurs du Dictionnaire universel Chinois-Mandchou, rapporté plus haut, *p. 273*.

(68) J'avertis que, dans ce chapitre, je m'attache plus que jamais à la lettre, dont le sens est clair et naturel ; et je m'éloigne en cela des commentateurs qui tourmentent les expressions du texte pour les expliquer à leur manière. Suivant eux, par exemple, *lí* n'exprimeroit pas les avantages qu'on peut tirer de la vertu, mais le plaisir qu'on goûte à sa recherche, ce qui est un peu raffiné.

(69) Ces mots, *Khoùng-tseù youëi*, *Khoung-tseu* a dit, manquent dans l'édition Mandchou-Chinoise.

(70) *Pĕ koûng*, suivant les commentateurs, ce sont les hommes qui exercent les arts mécaniques et libéraux. Par arts libéraux *(i)*, les Chinois entendent la musique, l'art de conduire les chars, l'arithmétique, l'écriture, l'art de tirer de l'arc, et les cérémonies.

(71) *Pĕ sing*, *les cent familles*, ou plutôt *les cent noms de famille*, est une expression usitée pour désigner le peuple, la nation. Les Mandchous disent de même [illegible], et aussi quelquefois [illegible], *les têtes noires*, les hommes dont l'âge et la sagesse n'ont pas blanchi les cheveux.

(72) *Ssé fâng*, les quatre côtés, les quatre parties, pour le monde, l'univers.

(73) *Voyez* ci-dessus, le chapitre XVI, §. 3, auquel ce passage fait allusion.

(74) *Ssĕ* ou *chĕ*, proprement *couleur*, *apparence extérieure*, métaphoriquement *volupté*, *plaisir des sens*. Fidèles à leur système, les Mandchous emploient aussi, dans ce cas, leur mot [illegible] qui signifie *couleur*, et auquel ils donnent l'acception morale secondaire du mot Chinois.

(75) Par une tournure peu commune en chinois, et rare sur-tout dans le style des livres, le pronom *khî* se rapporte ici au mot *thsîn*, parens, qui ne se trouve que onze caractères après. On ne doit pas l'entendre, comme paroît l'avoir fait Intorcetta, par *les siens [suorum] : khî*, dans ce sens, voudroit être suivi d'un substantif, et l'auteur auroit dit *khî thsîn-tchî 'wéi*, et dans le membre suivant, *tchoung khî thsîn-tchî lŏu*.

(76) *Tchhâo* se dit des visites que les grands vassaux devoient faire en personne à l'empereur ; *Phíng*, des visites qu'ils lui faisoient faire par des envoyés. *Tchhâo-phíng*, faire des assemblées, tenir cour.

(77)

Digitized by Google

(77) Assurément le texte ne dit pas ici ce qu'on lui fait dire; et ce qu'il y a d'essentiel dans le sens de la phrase, est précisément ce qui est sous-entendu, savoir : *yan ssé* 賜燕, *donner des repas et faire des présens*, dans le premier membre; et *nă koúng* 貢納, *prendre des redevances*, dans le second. Cependant, pour un homme au fait des usages de la Chine de ce temps-là, la phrase est aussi claire que si tout y étoit exprimé; et voilà le plus souvent le genre de laconisme du style des *King:* les choses ou les actions y sont sous-entendues, les attributs et les modifications énergiquement exprimés; mais la clarté n'y perd rien, parce que ce moyen n'est mis en usage que quand il est impossible au lecteur instruit de se tromper.

(78) *Tchhîng*, droiture naturelle, le vrai, ce qui est solide, non feint, fidèle, sincère; la vérité, métaphysiquement parlant. Les Mandchous rendent ce mot par [illegible]. Le vague grammatical de ce mot, qui, dans les paragraphes suivans, est pris tantôt comme adjectif, et tantôt comme substantif, joint à l'acception très-abstraite et très-relevée dans laquelle le prennent les Chinois, jette une assez grande obscurité dans les phrases où il entre.

(79) « Dans le premier membre, dit le commentateur, *tchhîng* exprime la qualité » de ce qui est vrai, solide, sans aucune imperfection, et la loi céleste est cette » raison, cette vérité que le ciel a imposée aux hommes. Dans le second, il » exprime la sincérité avec laquelle l'homme peut employer ses forces pour chercher » la volonté du ciel et la loi humaine; c'est la règle et la conduite qu'il convient » de suivre rigoureusement dans les affaires humaines. »

(80) Ceci est encore un endroit difficile et ambigu. On pourroit l'entendre ainsi : « L'atteindre (la perfection) sans de grands efforts, y parvenir sans de » longues réflexions, y arriver avec tranquillité; . . . cela n'appartient qu'au sage. »

(81) La version Mandchoue dit seulement, *Il sera ressemblant au ciel et à la terre*, [illegible]. Par *sân*, les commentateurs entendent ce qui fait trois : 並立爲三 *píng lì 'wéi sân.* « Dans cet état de » perfection où l'homme épuise sa nature, ajoutent-ils, le ciel occupe la partie » supérieure; la terre, l'inférieure; et le saint ou l'homme parfait occupe la partie » moyenne, et fait, avec le ciel et la terre, le troisième terme de cette sorte de » trinité. »

Voyez, sur ce que les Chinois entendent par les trois *Thsâi*, ou la trinité physique, composée du ciel, de la terre et de l'homme, les *Mémoires* concernant les Chinois, *t. II, p. 155 et suivantes.*

(82) Le mandchou dit, *qui épuisent en une fois*, [illegible]; le chinois porte textuellement, *perficiunt deflexa.* Intorcetta rend ces mots 曲致 *tchí khîu* par *nituntur restaurare nondum exstinctam nativæ bonitatis particulam.* Le sens est, dans le P. Noel, perdu plus que jamais dans la paraphrase.

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Jam verò, dit-il, *qui maximam illam et veræ scientiæ et veræ virtutis perfectionem non possidet, adeoque summam totius mundi veritatem nondum assequutus est, quid (forsan dices) debet agere ut hanc obtineat! Hic debet omnes illos animi motus, qui ad unam particularem virtutem eum impellunt, accuratissimè explere, ita ut nullum istius virtutis motum in se sentiat, quem non expleat*, &c. Est-ce là traduire! et peut-on, dans ce verbiage insignifiant, démêler le sens des quatre monosyllabes de la phrase Chinoise! J'ai pris, dans la version Françoise, le milieu entre le sens littéral et celui de la version Mandchoue. Ce sens est d'ailleurs conforme à celui du *Ji kiàng*.

Le *Kiàng-í pí tchì* explique le même passage un peu différemment. *Khì thséu*, dit-il, *chí thséu tchì tchhîng ĭ tèng; tchi hiàn-jin ì-hiá chouĕ. Tchí chí thoûĭ kĭ í. Khiŭ, chí chán touân-tchì ĭ phiàn í.* Mot à mot: *His subsequentes, id est, iis qui pertigerunt veræ perfectionis primum ordinem; hoc indicat sapientes inferiores. Pertingere, id promovere ad apicem significat. Deflexa, id virtutis unius corruptionem significat.*

(83) Il y a une nuance entre le sens de ces deux mots, *pián hóa*, dont les moralistes se servent souvent pour désigner la correction, la conversion. *Pián* marque que les hommes se corrigent de leurs défauts ou de leurs excès, et se renouvellent eux-mêmes, pour me servir d'une autre expression Chinoise; *hóa* indique que la trace ou l'apparence de ces défauts est entièrement détruite, et qu'on n'en voit plus aucun reste.

(84) Ici l'enthousiasme de *Tseù-ssé* pour le modèle de perfection qu'il vient de tracer lui-même, semble l'emporter au-delà des bornes, puisqu'il ne craint pas de mettre au nombre des prérogatives qu'il accorde au sage, l'art de prévoir l'avenir. Il est douteux, malgré certaines actions attribuées à Confucius, que ce sage ait jamais partagé de pareilles erreurs, lui qui, dit le *Lûn-iú*, parloit rarement du *Lì*, du *Míng* et du *Jín*, c'est-à-dire, de l'utilité personnelle, des arrêts du destin et de la bienveillance universelle; sur quoi *Tchâng-chí* dit ces belles paroles, qui prouvent que les lettrés Chinois sont bien éloignés de donner tous dans les rêveries de la divination:

« Les arrêts du ciel ne suivent point une marche ordinaire et constante. La vie » et la mort, et les événemens heureux ou malheureux, une vie longue ou une » mort prématurée, la pauvreté ou la richesse, sont des choses dont la succession » est couverte d'une obscurité qu'il faut respecter en silence, parce qu'il est im- » possible de la lever. Les causes de ces événemens sont profondes et éloignées; » c'est pourquoi l'homme doit seulement s'appliquer à épuiser ce qui concerne la » loi humaine; et quant aux arrêts du ciel, il doit les recevoir l'un après l'autre, » comme les moyens dont le ciel se sert dans la colère que lui inspirent ses fautes. » C'est pourquoi Confucius en parloit rarement, dans le desir qu'il avoit que les » hommes trouvassent en eux-mêmes des motifs de conversion. » *Tchâng-chi*, sur le *Lún-iù*, IX, tchang I.

Digitized by Google

天命靡常。其生死禍福壽夭窮通之理窈冥而難知。幽遠而難。必人惟宜盡人道之所富爲者。而默以聽之。若語人以命。則人將一一取。必於天而怨尤之心生矣。故夫子亦罕言。欲人之自脩也。

Au reste, il faut observer que tous les moyens par lesquels *Tsèu-ssé* prétend que le sage peut parvenir à prévoir l'avenir, sont de la classe des moyens naturels, et qu'ils tiennent uniquement à cette erreur commune à beaucoup de philosophes Chinois, qui croient qu'il existe une concordance entre les événemens de la vie humaine et la marche des phénomènes naturels. Toute idée de magie ou de superstition en est exclue. Les lettrés poussent sans doute trop loin l'idée qu'ils se forment de la prudence de leurs sages; mais ils ne sont point entichés, comme la plupart des nations de l'Asie, de la divination à l'aide de moyens surnaturels, qui est, à la Chine, entièrement abandonnée aux sectateurs du *Tao* et de *Bouddhah*.

(85) *Yâo-niëï*, germes de malheurs, mauvais présages. On appelle plus particulièrement *yâo*, les prodiges qu'on observe dans les arbres et les plantes, ou les

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

singularités que le hasard produit dans les habillemens, les chansons, &c.; et *niei*, ceux qui se remarquent dans les oiseaux, les quadrupèdes, les vers, les sauterelles, &c. *Kiàng-í pí-tchì.*

(86) Le *chì*, en mandchou ᡳᡳᡴᡳᡳᡴᡳᡳᡴ

(90) *Youân*, en mandchou [illegible], animal semblable à une tortue, mais beaucoup plus grand. Les Chinois l'appellent *la reine des coquilles*. Ce doit être le *testudo mydas* ou le *testudo coriacea* des nomenclateurs Européens.

(91) *Thô*, en mandchou [illegible], animal marin, semblable à un poisson, mais qui a des pieds. Il est très-grand, et l'on fait des tambours avec sa peau. C'est peut-être le *lacerta Gangetica*.

(92) *Kiâo*, en mandchou [illegible], animal semblable au dragon, mais sans cornes. Le *Hàn tséu sî ï* lui donne quatre pieds. Ce seroit alors une espèce de crocodile. La petite encyclopédie Japonaise, intitulée *Hiun-mêng-thôu-'weï*, dont je possède un exemplaire, lui donne une forme tout-à-fait fabuleuse.

(93) *Loûng*, dragon, roi des animaux à écailles, qui a des cornes de cerf, les oreilles d'un bœuf, la tête d'un chameau, le cou d'un serpent, les pieds d'un tigre, les serres d'un vautour et les écailles d'un poisson. Le dragon joue un très-grand rôle dans la mythologie Chinoise. Il est difficile de déterminer l'origine des fables relatives à cet animal fantastique.

(94) *Pïeï*, tortue sans lignes sur la carapace. Le Chinois dit *sans KOUA ni caractères*, parce que l'opinion commune veut que la première idée des trigrammes et de l'écriture ait été inspirée à *Fôu-hî* par les lignes qu'il observa sur le dos d'une tortue.

(95) *Chî-kîng*, au livre *Tcheôu soûng*, poëme *'Wêï-thiân-tchî míng*.
Le commentaire avertit que *Thiân-tchî míng*, dans le passage cité du livre des vers, exprime la manière d'agir du Ciel, et non la providence ou la destinée, comme dans le premier chapitre.

(96) *Yeòu-yeòu*, abondance plus que suffisante.

(97) *Lì-î*, les rites du premier ordre, qui tiennent à l'honnêteté, tels que ceux du deuil, des sacrifices, &c. *'Wêï-î*, les rites du second ordre, ou de la politesse, qui enseignent la manière de monter, de descendre, de saluer, &c.

(98) On peut juger par les quatre premiers paragraphes de ce chapitre, du système adopté par le P. Cibot, dans sa traduction du *Tchong-youg*. Non-seulement toutes les phrases y sont, comme à l'ordinaire, confondues, toutes les métaphores Chinoises remplacées par d'autres, toutes les expressions détournées ou forcées, mais les paragraphes 3 et 4 y sont rendus de manière à former une prophétie de la dernière clarté. Je suis loin de condamner les motifs qui ont pu séduire le P. Cibot; j'ai d'ailleurs rapporté dans le cours de ces notes, et l'on verra bientôt dans le corps du *Tchoung-yoûng*, des passages très-extraordinaires sur la venue d'un saint qui doit pratiquer la vertu et la porter à sa perfection. Mais je crois que c'est donner trop à son imagination que de voir, dans le passage en question, autre chose que le desir d'un disciple de Confucius, qui voudroit que les leçons de son maître fussent mises en pratique; que les cérémonies fussent observées comme il en avoit donné l'exemple; en un mot, que toute sa doctrine fût en honneur dans tout l'empire. Au reste, en suivant littéralement le texte, je ne puis avoir altéré les idées de *Tsèu-ssê;* et si quelqu'un y trouve de quoi confirmer le sens du P. Cibot, il pourra ajouter ces paragraphes à celui du chapitre XXIX. *Voyez* la note 106.

(99) *Chî-kîng*, au livre *Tá-yà*, poëme *Tchîng-mîn*.

Digitized by Google

Le sujet de l'éloge dont il s'agit ici, et qui, suivant l'usage Chinois, n'est pas nommé dans le poëme cité, est *Tchóung-chân-fôu*, l'un des ministres de *Sioûan-wâng* des *Tchéou*. Voyez l'*Histoire générale de la Chine*, t. II, p. 42.

(100) *Tóu* pourroit signifier ici *mesure;* mais les commentateurs lui donnent le sens de *chars, étendards, habillemens, coiffures,* et autres objets de ce genre qui sont en usage dans le palais impérial. On peut choisir entre ces deux significations.

(101) Pour sentir l'importance de ce que dit ici Confucius, il est nécessaire de se rappeler l'état où la Chine étoit de son vivant. La dynastie impériale des *Tcheou*, affoiblie, n'avoit plus qu'un territoire assez borné; le reste de l'empire étoit partagé entre un grand nombre de princes provinciaux, qui, d'abord vassaux des *Tcheou*, avoient commencé par secouer le joug, et qui, guidés par la même ambition, se faisoient une guerre presque continuelle, pour se détruire les uns les autres, et s'emparer de l'empire. Dans cet état de choses, Confucius, né sujet de l'un de ces princes, voyoit avec douleur que chacun d'eux altéroit les cérémonies impériales, sous prétexte de corriger les anciens usages, ou d'en rappeler d'anciens, et composoit des caractères à son gré; il croyoit avec raison que tous ces changemens pouvoient devenir un obstacle de plus à la réunion sous un même prince, qui, seule, devoit faire cesser la confusion et l'anarchie qui désoloient la Chine. Mais il y avoit quelque courage à parler comme il le faisoit, et à chercher à rappeler à leur devoir tous ces princes ambitieux qui ne reconnoissoient presque plus aux *Tcheou* qu'une suprématie illusoire. On peut voir, dans la vie de Confucius, quel fut pour le philosophe le fruit de ses réclamations, et de son attachement à la saine politique des anciens.

(102). *Chouë*, parler, raconter. Le mandchou porte ᡩᡝᡥᡩᡝᠮᡝᡵᡳ, *je parle*, au conjonctif. Les commentateurs le rendent par *tchhîng soúng [laudando extollere* vel *legere]*.

(103) *Khì*, petit royaume dans la province actuelle de *Ho-nan*, donné à un prince de la famille du grand *Iu*, par *Woù-wâng*, quand celui-ci s'empara de l'empire. C'étoit le seul reste de la famille des *Hiá*.

(104) *Soúng*, autre royaume situé dans la même province, et donné par l'empereur *Tchhîng-wâng* à un frère de *Cheou-sin*, dernier empereur de la dynastie *Chang*.

(105) Ces trois choses de grande importance, qui ne sont pas marquées dans le texte, sont, suivant les commentaires, l'établissement des cérémonies, l'invention des instrumens qui y servent, et la correction des caractères. Ces trois choses en exigent trois autres, qui sont, d'avoir de la vertu, d'avoir de la dignité, c'est à-dire, d'être empereur, et d'avoir égard aux temps et aux circonstances.

(106) Ce passage est très-singulier, et il importe de le bien entendre. *Téng-thoúï-'ân* l'explique de la manière suivante :

« *Pë chî*, cent générations, c'est un terme qui désigne le temps le plus reculé » des siècles à venir. *Ssé*, c'est attendre. » Et dans la glose : « Le saint homme des » cent générations est très-éloigné, et il est difficile de se former à son sujet une » idée nette *(tchî youàn 'eûl nân liáo)*. Dans l'attente où il est du saint homme » des cent générations, le sage se propose à lui-même une doctrine qu'il a sérieuse-

Digitized by Google

» ment examinée ; et s'il parvient à ne commettre aucun péché contre cette doc-
» trine, qui est celle des saints, il ne peut plus avoir de doutes sur lui-même. De
» cette, manière le sage s'accoutume à ces trois choses graves qui font la base du
» gouvernement, et parvient à prévoir toute la multitude des six sortes d'affaires. »

待也	遠。俟	世之	言後	是極	百世。

Le commentaire original, qui est particulièrement destiné à faire sentir la suite et l'enchaînement des idées, et les rapports symétriques que les phrases ont les unes avec les autres, fait observer ici les quatre choses qui, suivant le texte, concourent à former la vertu du sage : la première 考 *khào*, l'examen ou la règle de conduite, qu'on prend chez les anciens; 建 *kián*, l'établissement ou la conformité avec le ciel et la terre; 質 *tchï*, ou le témoignage qui se tire des esprits, et 俟 *ssé*, l'*expectation* qui fait que l'on compte sur la venue du saint homme. Ainsi, en termes Européens, les quatre mobiles de l'homme vertueux sont : l'exemple des anciens, l'amour de l'ordre, le témoignage des êtres surhumains, et l'attente d'une rémunération.

Mais le texte ne fait pas entendre aussi clairement que ces différens commentaires, si l'attente du saint a lieu depuis cent générations, ou si elle doit avoir lieu pendant cent générations. La version Mandchoue reste ici, comme dans tous les endroits ambigus, susceptible de l'un et l'autre sens. Elle porte : [illegible], mot à mot : *Centum generationum sanctum hominem expectando imperturbandus.* Le P. Intorcetta a choisi le premier sens, et le P. Noel s'est décidé pour le second. *Denique*, dit celui-ci, *ita se gerat, ut possit sperare virum qui omni et virtute et scientiâ absolutissimus post multa sæcula venturus est, simili prorsus modo, quo ipse agit acturum; sic non errabit.* Le P. Intorcetta traduit, au contraire : *Imo etiam post centum sæcula expectato sancto, quin testata futura sit, nihil ambigit.* Quant à la version du P. Cibot, une chose pourra paroître difficile à croire ; c'est que, quoique le passage en question doive certainement s'y trouver entre les pages 474 et 479, il m'a été impossible de le reconnoître au milieu des déclamations ampoulées, des apostrophes et des métaphores multipliées, et des idées entièrement étrangères à l'original, qui s'y rencontrent.

En adoptant le sens des commentateurs, je ne puis m'empêcher de faire remarquer une singularité que présente l'autre traduction, et que le P. Intorcetta n'a pas sentie. *Pé chí* est certainement ici une expression indéfinie pour *un long espace de temps;* mais un *Chí* 世 est l'espace de trente ans. Cent *chi* font donc 3,000 ans ; et à l'époque où vivoit Confucius, il seroit bien extraordinaire qu'il

Digitized by Google

eût dit que le saint étoit attendu depuis 3000 ans. J'abandonne au reste aux réflexions du lecteur ce passage, qui, a ne le prendre même que dans le sens ordinaire, prouve du moins que l'idée de la venue d'un saint étoit répandue à la Chine dès le sixième siècle avant l'ère vulgaire.

(107) *Chî-kîng*, livre *Tcheôu-soûng*, poëme *Tchîn-loû*.

Les notules marginales avertissent que 射 doit ici se prononcer et s'entendre comme *toû*, causer du dommage, ainsi qu'on le lit dans le *Chî-kîng*.

(108) *Mân*, les Barbares du Midi; *Mĕ*, les Tartares du Nord.

Tout ce qui est dit ici du saint par excellence, peut aussi s'entendre du saint homme qui doit venir à la fin des siècles; mais quoique rien ne s'oppose dans le texte à cette interprétation, rien non plus n'y fonde la manière dont le P. Cibot l'a rendu : « Tout l'univers, dit ce missionnaire, retentira du bruit de son nom et » sera rempli de sa gloire; la Chine en verra les rayons venir jusqu'à elle; ils » pénétreront chez les nations les plus barbares, &c. » C'est faire une violence à son original, que d'y trouver de pareilles choses, et c'est par ce moyen que l'imagination déréglée du P. Cibot a su changer en prophéties évidentes, les métaphores obscures et les hyperboles vagues du disciple de Confucius.

(109.) *Le grand tissu de l'univers.* Cette expression, suivant les commentateurs, doit être prise au sens moral, pour les cinq devoirs de l'homme, c'est-à-dire, *la morale.*

(110) Les vertus célestes sont la piété, la justice, l'urbanité et la prudence.

(111) *Chî-kîng*, au livre *Kouĕ-foûng*, poëme *Chĭ-jîn.* Il s'agit d'une reine du petit royaume de *Wéi.*

(112) *Chî-kîng*, livre *Siaò-yà*, poëme *Tchîng-yöue.*

(113) *Chî-kîng*, livre *Tà-yà*, poëme *I.*

(114) *Chî-kîng*, livre *Chàng-soûng*, poëme *Liĕï-tsoù.*

(115) *Yoûeî*, sorte de hache en forme de croissant. Voyez-la figurée dans le *Chou-king*, pl. II, et décrite à la page 331.

(116) *Chî-khîng*, livre *Tcheoû-soûng*, poëme *Liĕï-wên.*

(117) *Chî-kîng*, livre *Ta-yà*, poëme *Hoâng-ì.* C'est le *Cháng-tí* qui parle dans ce poëme, et qui loue la vertu de *Wên-wâng.*

(118) *Chî-kîng*, livre *Tá-yà*, poëme *Tchîng-mîn.*

NOTA.

Digitized by Google

NOTA.

La Notice qu'on vient de lire, et la traduction dont elle offre un échantillon, étoient rédigées depuis plusieurs années. On a profité du long retard qui s'est écoulé pendant l'impression et qui a été mis à la publication, pour faire disparoître plusieurs erreurs, soit dans l'interprétation isolée de quelques caractères, soit dans l'explication de quelques phrases difficiles. Quand l'auteur entreprit la version littérale des Quatre Livres, il n'avoit à sa disposition qu'un très-petit nombre d'ouvrages Chinois, et il ne possédoit pas même un dictionnaire. Avec si peu de secours, il étoit difficile de ne pas commettre beaucoup de méprises. Les plus graves, celles qui altéroient le sens et pouvoient induire en erreur les étudians, ont été soigneusement corrigées: on croit pouvoir assurer qu'il doit y en avoir peu dans les textes, ainsi que dans la prononciation et l'accentuation des caractères. On n'a jamais dérogé au sens donné à ces derniers par les meilleurs dictionnaires originaux, si ce n'est sur la foi des plus habiles commentateurs, qui sont cités, et dont le lecteur pourra peser l'autorité.

On n'eût pas été embarrassé pour ajouter de grands développemens à la partie de cette Notice qui a rapport à l'histoire littéraire. On eût pu recueillir beaucoup de faits bibliographiques dans les nombreux commentaires des Quatre Livres, que possède la Bibliothèque du Roi; mais on a pensé que ces faits et ces développemens, intéressant moins le texte même des Livres moraux et leur état primitif, que les travaux multipliés dont ils ont été l'objet dans les siècles postérieurs, grossiroient inutilement cette Notice, déjà trop étendue, et seroient d'une utilité médiocre aux personnes qui se livreront à l'étude de la langue de Confucius. Comme cette utilité a été le principal objet qu'on avoit en vue en admettant parmi les extraits des manuscrits un travail qui, peut-être, s'écartoit un peu de la nature de ce

Digitized by Google

LES QUATRE LIVRES MORAUX.

Recueil, on a pensé qu'il falloit tout sacrifier à cet objet, et, dans cette vue, on a mieux aimé remplir l'espace accordé par de courtes notes propres à conduire à la parfaite intelligence du texte, que par des recherches historiques ou littéraires, plus laborieuses sans doute, et peut-être plus intéressantes, mais étrangères au but qu'on s'étoit d'abord proposé.

Au reste, les personnes qui voudront approfondir davantage ce qui n'a été qu'indiqué dans la Notice sur les Quatre Livres, trouveront de nombreux matériaux à exploiter dans les éditions de ces Livres, avec ou sans commentaires, qui sont indiquées dans le catalogue de Fourmont, sous les n.os CXX, CXXI, CXXII, CXXIII, CXXIV, CXXVI et CXXXI, ainsi que dans les autres ouvrages du même genre qui font partie du fonds d'acquisitions nouvelles, dont il n'existe encore aucun catalogue. On trouvera encore des détails précieux dans le *Wen-hiân thoûng khaò* (livre 184 et suivans), et dans le Recueil de mémoires sur les sciences et la littérature, intitulé *Tsîn tâï pî choû*. On croit pouvoir avertir aussi que beaucoup de renseignemens sur ces matières seront rassemblés dans la seconde section (sur les livres classiques du second ordre) du catalogue des livres Chinois de la Bibliothèque du Roi, dont le Ministre de l'intérieur a confié la rédaction à l'auteur de cette notice.

Digitized by Google

ADDITION

Aux différentes Notices sur les traductions des Fables de Bidpai, insérées dans les tomes IX et X de ce Recueil.

Par M. SILVESTRE DE SACY.

DANS la notice que j'ai insérée dans le tome IX des Notices et Extraits des manuscrits, de la traduction Hébraïque du livre de Calila, j'ai eu occasion de parler de l'ouvrage publié à Paris, en 1633, par David Sahid d'Ispahan, ou plutôt par Gaulmin, sous le titre de *Livre des lumières ou la Conduite des Rois, composé par le sage Pilpay Indien*, et j'ai dit que ce livre n'étoit autre chose qu'une traduction du prologue et des quatre premiers chapitres de l'*Anvari Sohaïli*, version Persane du livre de Calila, faite par Hosaïn Vaëz Caschéfi. J'ai ajouté que ce même ouvrage avoit été réimprimé à Paris, avec quelques changemens dans le style, en 1698, sous ce titre, *les Fables de Pilpay, philosophe Indien, ou la Conduite des Rois;* et il est essentiel de remarquer que, dans cette édition de 1698, on a supprimé, à la fin du volume, les mots *fin de la première partie*, qu'on lit dans l'édition de 1644. J'en possède encore une autre édition, en petit format, conforme à la précédente, si ce n'est que le titre est, *les Fables de Pilpay, philosophe Indien, ou la Conduite des grands et des petits.* A Paris, et se vend à Bruxelles.....1698.

Cette traduction Françoise me paroît être l'original duquel dérive immédiatement une version en langue Grecque moderne, imprimée à Vienne en 1783, sous ce titre:

Μυθολογικὸν ἠθικο-πολιτικὸν τοῦ Πιλπαΐδος Ἰνδοῦ φιλοσόφου, ἐκ τῆς Γαλλικῆς εἰς τὴν ἡμετέραν διάλεκτον μεταφραθέν· νῦν πρῶτον

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI.

τύποις ἐκδοθὲν δαπάνῃ, καὶ ἐπιμελείᾳ Πολυζώη Λαμπανιτζιώτη τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων· αψπγ· ἐν Βιέννῃ, 1783. Ἐκ τῆς τυπογραφίας Ἰωσήπου Βαυμεϊστέρου, τοῦ νομοδιδασκάλου.

L'éditeur, dans sa préface, après un court éloge de Bidpai ou Pilpay, Πίλπαϊς, et de son livre, donne une très-courte analyse des cinq chapitres dans lesquels, suivant lui, Bidpai a partagé son ouvrage, διαιρῶν αὐτὸ εἰς πέντε κεφάλαια. Le premier de ces cinq chapitres n'est autre chose que l'introduction imaginée par Hosaïn Vaëz, c'est-à-dire l'aventure du roi *Homayoun-fal* et de son vizir *Khodjestèh-raï*. Dans la traduction Grecque, le roi est nommé Εὔσημος, et le vizir, Εὔβουλος. Les quatre autres livres sont ceux qu'a traduits David Sahid ou Gaulmin. L'éditeur fait observer ensuite que l'ouvrage contient soixante fables, bien liées, et encadrées avec beaucoup d'art les unes dans les autres; puis il continue ainsi :

Ὅθεν ἐγὼ βλέπων τὴν χρῆσιν τοῦ, καὶ τὴν ἀποδοχὴν ὁποῦ ἔλαβεν ἀπὸ ὅλα τὰ γένη τῆς Εὐρώπης, τὴν πολλαπλάσιον ἐκδοσίν τοῦ, καὶ τὴν ταχείαν πώλησιν, ἠθέλησα εἰς ἐξακολούθησιν τῆς κλίσεώς μου, διὰ νὰ μεταφρασθῇ ἐκ τῆς Γαλλικῆς διαλέκτου ἀπὸ ἄνδρα εἰδήμονα, καὶ νὰ τὸ ἐκδόσω εἰς φῶς, ἰδίοις μοῦ ἀναλώμασιν, ἐλπίζωντας νὰ εὕρῃ καὶ μεταξὺ τῶν ἡμετέρων ἐκείνην τὴν ἀποδοχὴν ὁποῦ εὗρεν εἰς τὰ ἄλλα γένη.

Cet éditeur, et le traducteur qu'il a employé, paroissent avoir également ignoré que ce qu'ils traduisoient du françois et publioient, n'étoit qu'une portion des fables de Bidpai.

Ils ont même ajouté à la fin du livre, une conclusion qui ne se trouve dans aucune des trois éditions de l'ouvrage de Gaulmin qui me sont connues, conclusion dans laquelle on suppose que l'ouvrage est complet.

Τέτοιας λογῆς τελειώνωντας ὁ Πίλπαϊς ἱερεὺς τὴν ὁμιλίαν τοῦ, ὁ Δαψήλιμος τὸν ἀπεχαιρέτησε, καὶ ἐπανῆλθεν εἰς τοὺς τόπους τῆς ἐξουσίας τοῦ, καὶ ἔζησε μετὰ μεγάλης φρονήσεως, καὶ ἀρετῆς ἐν βαθεῖ γήρᾳ.

S'il n'y avoit que cette seule différence entre le françois et le

Digitized by Google

grec, on pourroit croire que le traducteur Grec auroit ajouté cela, ou pour terminer le récit, dans la persuasion que l'ouvrage étoit complet, ou par supercherie, pour que les lecteurs ne se doutassent point qu'il ne l'étoit pas.

Mais il existe entre la traduction Françoise de Gaulmin et la traduction Grecque, d'autres différences graves dont je ne saurois rendre raison. Je ne parle pas de réflexions omises ou ajoutées, ce qu'on pourroit ne regarder que comme des libertés prises par le traducteur Grec; il s'agit de différences beaucoup plus considérables.

Ainsi, dans la traduction Françoise, la cinquième fable du chapitre II est celle d'un Aveugle qui voyageoit avec un Ami, et qui, au lieu de son fouet, ramasse un serpent transi de froid. Son ami a beau l'avertir de son erreur, il refuse de le croire; et bientôt le serpent réchauffé lui fait une piqûre mortelle.

A la place de cela, le Grec nous offre l'histoire d'un homme qui avoit renoncé au monde pour vivre dans la solitude, loin de l'agitation des hommes. Bientôt une sombre mélancolie s'empara de lui; il quitta sa solitude, et se rendit à la cour d'un roi, pour lui offrir ses services: il fut agréé, obtint toute la faveur du roi, et se vit tous les jours comblé de nouvelles grâces. Cette faveur extraordinaire excita contre lui la jalousie d'un seigneur de la cour, qui le dénonça au roi comme un traître et un ennemi secret du royaume. Ces calomnies firent impression sur l'esprit du roi, qui donna ordre d'étrangler son favori. Cette fable est ridicule, parce qu'elle n'est presque qu'une répétition de celle qui la précède.

La fable septième du même livre a, dans le françois, pour sujet, la Femme coquette et le Peintre; dans le grec, la Femme coquette et le Perroquet.

Dans la fable deuxième du IV.e livre, au lieu d'un Roi et de sa Maîtresse, le Grec introduit un Roi et son Favori, βασιλεὺς καὶ φίλος.

A la fable neuvième, qui, dans le françois, est le Menuisier et sa Femme galante, le traducteur Grec a substitué une fable du Singe et du Renard.

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI.

Il a passé tout-à-fait la fable de la Souris métamorphosée en fille, et celle du Serpent et des Grenouilles, qui terminent le quatrième chapitre; chapitre qui, comme nous l'avons dit, est intitulé dans le grec, *Chapitre v.e*

Ces différences, au surplus, ne viennent point originairement du traducteur Grec. Ce traducteur me paroît avoir suivi une édition Françoise des fables de Bidpai, donnée à Hambourg, en 1750, et intitulée : *les Fables politiques et morales de Pilpaï, philosophe Indien, ou la conduite des grands et des petits, revues, corrigées et augmentées par Charles Mouton, secrétaire et maître de langue de la cour de S. A. S. et R. Monseigneur l'évêque de Lubeck, duc de Slesvig-Holstein, &c.* Cette édition Françoise ressemble parfaitement à l'édition Grecque, et tout ce que j'ai observé relativement à celle-ci lui est commun. Elle se termine par ces mots : « le bramine ayant fini ici son discours, Dabschélim se » leva, prit congé de lui et s'en retourna dans ses états ».

Ueber Inhalt und Vortrag... des königlich. Buchs, p. 146.

M. de Diez assure que cette édition n'est qu'une réimpression d'une autre plus ancienne, donnée aussi à Hambourg, en 1717. Il croit que c'est la traduction de David Sahid ou de Gaulmin, que Ch. Mouton s'est appropriée, en supprimant la préface de Gaulmin. Je n'ai pas vu l'édition de Hambourg, 1717; mais ce que je puis affirmer, c'est que celle de Hambourg, 1750, représente, avec quelques altérations, la traduction de Galland, et non celle de Gaulmin. La traduction de Galland a paru, pour la première fois, en 1724; l'édition de Ch. Mouton ne sauroit donc être une réimpression d'une édition de 1717. M. de Diez prétend, il est vrai, que la traduction de Galland avoit été imprimée à Paris dès 1714; mais je crois pouvoir assurer que cette assertion est dénuée de tout fondement. Quoi qu'il en soit, il reste toujours à savoir quelle est la source des différences notables qui se trouvent entre la traduction de Galland, donnée après sa mort, à Paris, en 1724, et l'édition de Hambourg, 1750, que paroît avoir suivie le traducteur Grec.

M. de Diez, qui, comme je l'ai dit, s'est persuadé que c'étoit la traduction de Gaulmin que Ch. Mouton avoit reproduite à

Digitized by Google

Hambourg, en 1750, indique encore quelques autres éditions de cette même traduction.

La première, de Paris, 1709, *in-12*, avec ce titre, *les Conseils et les Maximes de Pilpay, philosophe Indien, sur les divers états de la vie;* la seconde, donnée je ne sais où, sous le nom d'un S.r Zange (ou peut-être Lange), et qui doit avoir servi d'original immédiat à une traduction Allemande publiée à Eisenach, en 1803, *in-8.°*, par un S.r Vollgraff. Je n'ai vu ni l'une ni l'autre de ces deux éditions, mais j'en possède une qui doit représenter exactement celle de 1709; elle est intitulée, *les Fables de Pilpay, philosophe Indien, et ses conseils sur la conduite des grands et des petits. A Paris, chez Pierre de Laulne, libraire, 1725, avec privilége du Roi, et se vend à Bruxelles, chez Jean Léonard, libraire imprimeur, rue de la Cour.* A la fin du volume, est l'extrait du privilége du Roi, sans date; et ensuite on lit: *achevé d'imprimer le 24.e juillet 1709.* Il est évident que c'est une contrefaçon de l'édition de Paris, 1709. Dans cette édition de 1725, que je crois imprimée à Bruxelles, et non à Paris, comme dans celle de 1698, on trouve la préface de Gaulmin, mais altérée; et on ne lit pas à la fin, *Fin de la 1.re partie.*

Dans cette édition aussi, la fable cinquième du chapitre II est, comme dans l'édition de 1698, un Aveugle qui voyageoit avec son Ami.

La fable septième du même livre, la Femme coquette et le Peintre, est omise tout-à-fait.

La fable deuxième du IV.e livre, le Roi et sa Maîtresse, est aussi omise.

Il en est de même de la fable neuvième, le Menuisier et sa Femme.

On y trouve, au contraire, les deux dernières fables de ce même livre, savoir, la Souris métamorphosée en fille, et le Serpent et les Grenouilles.

Je possède encore une édition de 1792, dédiée, par le duc Frédéric-Auguste de Brunswick Oels, à la duchesse douairière Philippine-Charlotte de Brunswick, et imprimée sans doute à

Digitized by Google

FABLES DE BIDPAI.

Berlin, quoique sans nom de lieu : elle est une réimpression, presque page pour page, de celle de 1725. Cette édition, dont M. de Diez a parlé dans l'ouvrage déjà cité, édition que j'ai sous les yeux, n'a rien de particulier, si ce n'est la dédicace en vers François, datée du 2 décembre 1791.

NOTICES

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICES ET EXTRAITS
DES MANUSCRITS
DE
LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI,
ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES.

NOTICE
DE L'OUVRAGE INTITULÉ
LIBER DE DINA ET KALILA,
Manuscrits Latins de la Bibliothèque du Roi, n.os 8504 et 8505.

Par M. SILVESTRE DE SACY.

LES deux manuscrits dont nous allons donner la notice, portoient autrefois les n.os 5383 et 5384, et c'est sous ces numéros qu'ils ont été indiqués par Montfaucon, dans la *Bibliotheca bibliothecarum*, t. II, pag. 756. Ils contiennent une traduction Latine des fables de Bidpai, ou livre de Calila. Nous avons déjà dit un mot de cette traduction Latine du livre de Calila, dans la Notice que nous avons publiée dans le tome IX de ce recueil, d'un manuscrit Hébreu qui contient un fragment de la version Hébraïque du même ouvrage. Nous avons pris alors l'engagement de donner une notice détaillée de ces manuscrits Latins; et c'est cette promesse que nous remplissons aujourd'hui. Le manuscrit, n.° 8505, n'étant qu'une copie faite en 1496 du manuscrit n.° 8504, nous

I.re partie, pag. 438 et suiv.

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

ne nous en occuperons que quand nous aurons fait connoître le manuscrit original.

Ce manuscrit, en parchemin, de format petit *in-folio*, est composé aujourd'hui de 169 feuillets, et chaque page est divisée en deux colonnes. Les feuillets n'ont point été originairement cotés; ils ont été numérotés à une époque moderne; mais une note qu'on lit sur le *recto* du premier feuillet, resté en blanc, note qui paroît être du quinzième siècle, et peut-être même de la main du copiste à qui l'on doit le manuscrit n.° 8505, porte: *Ce livre ycy contient iiij foys quarante feullies, et viij feullies de x soy* (1) *chacun qui monte environ iiij escus a marchander asse.* Celui qui a numéroté les feuillets a omis les deux premiers, qu'il a, sans doute, regardés comme un hors-d'œuvre; il a commis une faute en passant immédiatement du n.° 7 au n.° 9, en sorte qu'il n'y a point de feuillet numéroté 8; enfin il ne s'est point aperçu qu'il manque un feuillet entre celui qui est numéroté 9, et celui qui porte le n.° 10, et un autre entre les feuillets 22 et 23. La plupart des cahiers sont de quatre feuilles formant huit feuillets ou seize pages; quelques-uns n'ont que deux feuilles, c'est-à-dire, quatre feuillets ou huit pages. La dernière colonne de chaque cahier a une réclame; cette réclame cependant est quelquefois omise. Ce manuscrit est orné de miniatures fort mal dessinées, et de lettres grises.

La première feuille du manuscrit paroît avoir été ajoutée après coup, et ne dépend point du premier cahier. Le premier feuillet de cette feuille est collé sur la couverture; le second feuillet, dont le *recto* est resté en blanc, contient, sur le *verso*, ce qui suit, écrit en deux colonnes.

(2) Cum animaverterem quamplurimum me diu stetisse desolatum ac querulosum ante aulam regiam, per tempus et tempora et medium temporis, non habens accessum seu introitum me coram majestate regia presentari, ut factum meum et supplicationem manifestare valerem domino

(1) C'est-à-dire, *de dix sous.*

(2) L'auteur ou le copiste qui écrivoit pour lui, a laissé la place pour la lettre grise du mot *Cum*, et n'a écrit que l'*u*. Mais la lettre grise n'ayant point été exécutée, une autre main plus moderne a

Digitized by Google

meo regi : hoc autem esse potuit propter duo; primo quia sum aligena (sic), et conditionis humilis, et a custodibus (1) hostium (sic) camere regie ac curiam regiam frequentantibus sum ignotus; secunda causa esse potuit propter aliquod bonum mihi prosperum per majestatem regiam in futurum, quia dicitur a prudentibus : Omnia cum quodam veniunt incommoda fructu; et considerans principium, medium et finem mei propositi, animaverti quod adhuc me poteram per majestatem regiam finaliter prosperari, quia dicitur : Debile principium melior fortuna sequetur; et alibi : Quidquid agas sapienter agas, et respice finem; et Pamphilus : Principium finemque simul prudentia spectat, Rerum finis habet crimen et omne decus : Verbi principium, finem circumspice verbi, Ut melius possis premeditata loqui; et quia per notos amicos regios non poteram me proponentes coram regia majestate, saltim (sic) valerem per viam scientificam meum propositum adimplere, et per consequens me coram facie regia apparere, quia dicitur a sapiente : Consilio pollet cui vim natura negavit; et sapiens nominatur astris quemadmodum seminator terrarum virtutes naturales (2); et quia viam meliorem habere non poteram, librum quem tempore illustrissime domine Johanne bone memorie, Dei gratia regine Francie et Navarre tunc viventis, dotate tribus donis anime, et quatuor dotibus corporis, anima cujus cum sanctorum gloria requiescat (3), ad cujus titulum et honorem transferre inceperam de lingua Hispanica in Latinum, quem librum tunc inceptum, usque nunc pretermissum, desolatus propter prefate generose obitum, translationem quam tunc inceperam pretermisi. Et quia bonum principium absque bono fine a sapientibus non laudatur, ideo proposui et elegi jam librum perficere et complere ad ejus requisitionem.

Comme il n'y a aucune ponctuation après le mot *requisitionem*, on peut douter que ce prologue dût finir ici. Je suis d'autant plus porté à croire qu'il manque quelque chose, que dans le manuscrit 8505, dont le copiste n'a fait qu'abréger cette partie du manuscrit 8504, on lit :

Et hoc ad ejus titulum et memoriam sempiternam, et per consequens

écrit dans l'espace qui lui étoit destiné, ces mots : *animaverterem quamplurimos in via morum errare plurimum, nec minus*, qui se lient assez mal avec le reste du prologue.

(1) Je pense qu'on a voulu écrire *et custodientibus ostium camere regie.*

Je corrigerai, dans la suite, sans en avertir, les simples fautes d'orthographe échappées au copiste.

(2) Il y a certainement quelques mots omis en cet endroit.

(3) Il est resté en blanc, ici, un espace qui paroît avoir été destiné à recevoir une miniature représentant la reine Jeanne.

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

ad communem utilitatem totius regie curie gallicane, et ex hoc de ipsa et suo sponso rege regum erit memoria per illos qui hunc librum perlegent per tempora longiora. Et si queratur cui parti philosophie subponitur, ethice vel morali, quia loquitur de morali scientia titulus.

Vient ensuite une feuille qui forme à elle seule un cahier. Le *recto* du premier feuillet est en blanc. Le *verso* de ce même feuillet, et le *recto* du suivant, sont divisés en deux colonnes : l'une est écrite ; sur l'autre on a collé six petits tableaux ou miniatures qui représentent les cérémonies dont il est fait mention dans le texte. Le *verso* du premier feuillet contient trois de ces miniatures rapportées.

A la première, qui représente Philippe-le-Bel, son fils Louis, roi de Navarre, et son gendre Édouard II, roi d'Angleterre, répond le texte suivant, écrit en encre bleue :

Incipit liber de Dina et Kalila, translatus pariter (1) et completus per Raimundum de Biterris physicum, de idiomate Hispanico in Latinum, anno Domini m.° ccc.° xiij.° in præclaro excellenti festo Pantecosten, quando illustrissimus dominus rex Navarre ejusque nobilissimi fratres ab excellenti domino Philippo, Dei gratia rege, ordinem militarem benignissime susceperunt.

A la seconde, répond le texte suivant, écrit en encre d'or :

Post quos plures nobiles, comitesque barones ob regum honorem, tunc temporis et postea dictum ordinem cum magno gaudio subintrarunt.

Enfin le texte suivant, écrit en encre rouge, d'une teinte violette, répond à la troisième miniature :

Tertia vero die (2) Pantecostes, prefatus dominus rex Francie, una cum preclaro rege Anglie plurique nobili militia, vexillum angeli celestis a reverendo patre in Christo domino Nicolao, divina providentia tituli Sancti Eusebii presbitero (3) cardinalis (sic) et quamplures alii nobiles devotissime acceptarunt.

(1) Ou *Parisius*, comme on lit dans le man. 8505. Dans le manuscrit 8504, ce mot est écrit ainsi en abrégé, *par*.

Cette année, 1313, Pâque tombant au 15 avril, la Pentecôte étoit le 3 juin.

(2) C'est-à-dire, *le 5 juin*. On avoit écrit d'abord *diem*, mais on a mis ensuite un point sous chacun des jambages de la lettre *m*, pour indiquer qu'il falloit supprimer cette lettre. Cette manière d'indiquer une correction est fréquente dans ce manuscrit : j'en fais mention une fois pour toutes.

(3) On avoit écrit *presbiteri*, en encre

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

Il y avoit pareillement trois miniatures rapportées sur le *recto* du second feuillet ; la première s'est décollée, et est perdue : elle répondoit au texte suivant, écrit en encre rouge :

In illa die Parisius gaudium si umquam per quamplures extitit sine dubio (1) finaliter celebratum.

Le sujet de la seconde miniature est expliqué par le texte suivant, écrit en encre d'or :

Figura et descriptio Universitatis et Communitatis Parisius, cum solemnitate maxima transeuntis ante conspectum regis et aliorum regum existentium ad ostium palatii circumque cum tota regali militia.

Enfin à la dernière miniature, qui est plus grande que les autres, répond le dernier texte, écrit en encre verte, et ainsi conçu :

Eodem anno predicto, de consilio reverendi in Christo patris P., Dei gratia episcopi Cathal. cancellariique regii, presens liber regius per R. physicum supra dictum fuit presentatus liliate regie majestati (2).

C'est au *verso* de ce même feuillet que commence véritablement l'ouvrage. Cette page est ornée d'une grande miniature, qui représente Philippe-le-Bel ayant la couronne sur la tête, et assis sur son trône ; à sa droite, est la reine d'Angleterre, Marguerite, fille de Philippe et femme d'Edouard II, et à sa gauche, le roi de Navarre, Louis, fils du roi de France ; Marguerite et

violette ; du dernier *i* on a fait un *o* avec de l'encre bleue ; mais on a laissé subsistere *cardinalis*, au lieu de *cancellarii*.

Il s'agit ici de Nicolas *de Francquilla*, ou *de Farinula*, françois, de l'ordre des frères prêcheurs, nommé par Clément V, cardinal prêtre, du titre de St. Eusèbe, et que le même pape, le 3 des ides de septembre de la huitième année de son pontificat [1312], nomma légat auprès du roi de France, pour donner la croix au roi et aux princes du sang. Nicolas mourut en 1325. *Voyez* Ciacon. *tome II, col.* 375.

(1) Il faut suppléer, sans doute, le mot *dies*.

(2) Le *P.* est l'abrégé de *Petrum*, et le *R.* veut dire *Raimundum*. Pierre dont il s'agit ici, doit être Pierre de Latilly, évêque de Châlons, qui fut poursuivi dans la suite, comme suspect d'avoir empoisonné Philippe-le-Bel. Il fut élevé à la dignité de chancelier, le jeudi après *Quasimodo* de l'an 1813, n'étant alors qu'archidiacre de Châlons ; peu après, il fut nommé évêque de la même ville. Fr. du Chesne, dans l'Histoire des chanceliers et gardes des sceaux de France, *p.* 266, dit qu'il fut élu vers la fête de S. Paul ; mais il ne fut sacré évêque de Châlons-sur-Marne que le dimanche 2 décembre de la même année.

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

Louis sont debout, et portent la couronne; à la droite de Marguerite, sont deux autres princes, et un troisième est à la gauche du roi de Navarre : ces trois princes sont vêtus d'une robe bleue, et couverte de fleurs de lis d'or, en tout pareille à celle de Philippe-le-Bel. Deux de ces princes sont, sans doute, Philippe, comte de Poitou, et Charles, comte de la Marche, qui occupèrent dans la suite, l'un et l'autre, le trône de France; il est difficile de dire quel est le troisième : seroit-ce Charles de Valois, oncle de Philippe-le-Bel, ou plutôt le fils de Charles (1)?

Il est essentiel de copier en entier l'introduction mise par Raimond, à la tête de sa traduction, parce qu'elle contient des détails précieux. La voici :

Christianissimo, devoto serenissimoque principi, pugili, defensori ac columne sancte ecclesie et fidei ortodoxe, domino suo, domino Philippo, divina providentia benedicti et a Deo confirmati, regni Francie regi illustri, Raymondus de Biterris, physicus, de dicto regno oriundus, ejusque subditus et fidelis, cum sui recommendasione humili et devota, presens opusculum, et devotum in omnibus famulatum.

Cum mos laudabilis fuerit antiquorum, bonarum artium studia litteris commendare, et in libro redacta principibus offerre, pro eo quod quemquam non magis deceat, conveniat vel expediat, aut meliora aut plura scire quam principem cujus doctrina, scientia et experientia prodest omnibus qui sub ejus regimine gubernantur, et secundum Augustinum locutio scripturarum secundum cujusque lingue proprietatem accipienda sit, quia habet omnis lingua quedam propria locutionum genera, que quum in alia transferuntur videntur absurda, ex quo, secundum Hieronymum, ecclesiastica interpretatio, etiamsi habeat eloquentie venustatem, dissimulanda et fugienda est, ut non otiosis philosophorum scholis paucisque discipulis, sed universa loquatur hominum genera (2); idcirco, ego Raymundus de Biterris predictus, considerans regalem librum Kalile et Dyne utilem, figuralem et moralem in lingua Hispanica vulgaliter com-

(1) Philippe, fils de Charles, qui, étant né en 1293, avoit alors vingt ans. Ce qui peut faire juger que c'est l'un de ces deux princes, c'est que l'on remarque sur la robe bleue de ce personnage, quelques garnitures rouges, et que Charles de Valois et Philippe son fils, qui régna dans la suite, portoient pour armes, l'écu de France à bordure de gueules. *Art de vérifier les dates*, t. II, p. 710.

(2) Il faut lire, *dissimulare eam debet et fugere. . . . . sed universo loquatur hominum generi.* Ce passage est tiré de la lettre 31 *ad Pammachium*, t. IV, col. 244 des œuvres de S. Jérôme, de l'édition de D. Martianay.

positum

LIBER de DINA et KALILA.

positum, incliteque memorie domine Johanne domine mee, consorti vestre, regine Francie et Navarre, comitisseque Campanie palatine, in dicto Hispanico oblatum, fore sibi et aliis dicte lingue Hispanice inexpertis non intelligibilem; ejusdem dicte domine mee regine mandato dictum librum Kalile et Dyne duxi in linguam Latinam que lingua communior est et intelligibilior ceteris, plano et usitato sermone, ad laudem et gloriam divini nominis, utilitatem rei publice, et ad honorem serenitatis et magnificentie vestre regie, et prefate domine mee regine, nec non et domini Ludovici regis Navarre, et inclite domine Margarete regine Anglie, et dominorum Philippi comitis Pictavie et Burgundie, ac Caroli, liberorum vestrorum et suorum (1) fideliter redigendi (2), et vestre majestati regie presentandum. In quo quidem libro addidi versus, proverbia, autoritates et alia secundum propositam materiam, prout in ipso libro lector poterit intueri, dictasque additiones duxi per rubeum, ut ab ipso libro antiquo discerni valeant, conscribendas. Quare autem dictus liber Kalile et Dyne ita intituletur, unde originaliter translatus fuerit, et quare dicatur liber regius, et quomodo dominus rex et regni majores per ipsum in regimine instruantur, et qualiter in xix capitulis dividitur, in ipsius libri proemio qui (sic) subsequitur, continetur.

De tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici, on apprend que Raimond de Béziers, médecin, avoit été chargé par la reine Jeanne de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, de traduire d'Espagnol en Latin le livre de Calila et Dimna, qui avoit été offert à cette princesse; que cette traduction avoit été interrompue par la mort de cette reine, c'est-à-dire en l'année 1305; que, dans la suite, Raimond desirant se procurer un accès auprès de Philippe, et ne trouvant aucun moyen d'obtenir cette faveur, imagina qu'il pourroit y réussir, en achevant la traduction qu'il avoit commencée du vivant de Jeanne; qu'ayant effectivement terminé son travail, il eut l'honneur de l'offrir au roi, en l'année 1313, postérieurement aux fêtes qui eurent lieu, à Paris, le jour de la Pentecôte et les jours suivans, et qu'il suivit en cela le conseil de Pierre de Latilly, chancelier de France et évêque de Châlons. Cette présentation put bien n'avoir lieu que vers la fin de l'année 1313, quoique l'ouvrage eût été achevé aux fêtes de la Pen-

(1) De *suorum* une main plus récente a fait *filiorum*.

(2) Lisez *redigendum*.

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

tecôte. Ce qui rend cela vraisemblable, c'est qu'à l'époque du 5 juin, Pierre de Latilly, s'il étoit déjà nommé à l'évêché de Châlons, du moins n'étoit pas encore sacré, et ne devoit pas être qualifié *évêque de Châlons*. Raimond nous apprend encore qu'il a orné sa traduction de vers, de proverbes et de citations qui ne se trouvoient point dans le livre Espagnol, et qu'il a eu soin d'écrire ces additions en encre rouge, pour qu'on les distinguât facilement de ce qui appartenoit à l'original.

Il n'y a aucune raison de douter de tout ce que Raimond dit dans les textes que nous avons rapportés. L'histoire fait mention des fêtes qui eurent lieu à Paris, à la Pentecôte de l'an 1313, à l'occasion de la cérémonie dans laquelle Philippe-le-Bel conféra l'ordre de la chevalerie aux trois princes ses fils; le cardinal Nicolas, du titre de Saint-Eusèbe, se trouvoit alors, comme le dit Raimond, à Paris, et Pierre de Latilly étoit chancelier de France, et fut, la même année, sacré évêque de Châlons. Le volume que nous avons sous les yeux est, sans doute, celui-là même qui fut présenté par Raimond à Philippe-le-Bel, comme on peut s'en convaincre par la beauté de l'écriture, et le grand nombre de miniatures et d'autres ornemens qui l'embellissent. Il n'est pas néanmoins, suivant toute apparence, de la main de Raimond; car il fourmille de fautes qui décèlent un copiste ignorant, et plus occupé du soin de l'écriture que du sens de ce qu'il écrivoit.

Raimond, surnommé *de Béziers*, sans doute parce qu'il étoit natif de cette ville, m'est tout-à-fait inconnu. On pourroit supposer qu'il étoit clerc, parce qu'à cette époque, la médecine étoit souvent exercée par des ecclésiastiques; mais je n'admettrois point volontiers cette conjecture : car je pense que s'il eût été clerc, il n'auroit pas manqué de joindre cette qualité à son nom, comme il y joint celle de médecin, *physicus*.

Raimond, comme on l'a déjà vu, annonce qu'il a fait sa traduction d'après un original écrit en langue Espagnole. C'est ce qu'il répète encore dans le *proœmium* ou la préface du livre de Calila, qui suit la dédicace qu'on vient de lire. Nous ne devons point manquer à transcrire ici cette préface. Elle est ainsi conçue :

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

Incipit proemium et capitula (1), ac generalis continentia dicti libri Calile et Dyane (sic). Su au (2).

In nomine gloriose, sancte ac individue Trinitatis. Liber iste parabolas sapientum continens antiquorum, sermones in ipso pretiosos luculenter ac moraliter aggregantium, liber Kalile et Dine rationabiliter, ut per subsequentia patebit, intitulatur. Qui quidem ab Indorum lingua fuit in idioma Persicum, satisque subsequenter in Arabicum, ex hinc in Hebraïcum, a quo finaliter apud Toletum ob ejus documentorum memorandum ac venerabile mysterium in Hispanicum translatus, ab illisque partibus ad regnum Navarre, sed ex hinc ad superexcellens regnum Francie, per dilectissimum quemdam clericum apportatus, mihique Parisius creditus per eumdem. Cujus ego sermonum splendorem et doctrine luculentiam attendens, ad prelibate serenissime mandatum, fretus illius auxilio, Qui rupem siccam fundere jussit aquas, ad perfectionem de cetero propero translationis ab Hispanico videlicet in Latinum, suppositi tamen tituli sig....(3) declarans. Fabulose dicitur quod erant duo lupi fratres sagaces, per consequens et discreti, quorum unus Digna (sic) et alius Calila vocabatur. Erat Dyna prudentior et diligentior, intellectu, argumentis, documentis, disciplinisque philosophicis precellens, qui multum servire in regis curia affectabat : Calila vero toto animo resistebat, dicens quod non erat utile sibi vel finis laudabilis in regum curia commorari (4). Et quia fratrum istorum disputatio documentaque regia et auctoritates elegantissime super ipsis ibidem, in quinto videlicet libri capitulo, multaque proverbia et alia moralia que potissime regibus, secundario vero principibus ceterisque terre dominationibus attribuuntur, enucleatissime pertractantur ; idcirco liber iste regius nomen ab istis fratribus, titulumque sortitur prenotatum. Documenta igitur hujus libri spectant ad secreta regalia pertractanda. Per ipsum enim reges possunt et principes philosophicis informari documentis, moribus et virtutibus animos illustrare ; quid bonum, quidque malum fuerit discernere ; de duabus viis que melior fuerit eligenda (5) ; quales conditiones seu virtutes morales rex in suo debeat imperio retinere, ac penes se conservare ; quos debeat in curia sua preponere vel deponere ; ad quem gradum dignitatis suos familiares debeat sublimare ; quos de suo palatio regio debeat

(1) Le manuscrit porte *et erpitula.*

(2) Je ne sais ce que l'on a voulu écrire ici, peut-être est-ce *sunt autem.* Ces mots sont écrits en rouge, comme appartenant au titre : ils sont séparés de ce qui précède par un point, et l'*S* est capitale.

(3) Il y a ici quelques lettres effacées. Je lis *significationem ;* comme l'espace vide est très-petit, ce mot devoit être écrit d'une manière fort abrégée.

(4) Le manuscrit porte *in regnū curia commemorari :* les points qu'on voit sous l'*n* de *regnū*, et sous la syllabe *me* de *commemorari*, indiquent qu'il faut retrancher ces lettres, et lire *regum* et *commorari.*

(5) Suppléez *cognoscere.*

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

exterminare, loco et tempore opportunis; quibus personis rex debeat committere corpus suum, ac consilium reserare; de quibus hominum conditionibus debeat eligere ac constituere senescallos, baillivos, judices, notarios, prepositos et alios quosque necessarios servire curie regie majestatis; et per quem modum rex debeat devincere et debellare suum publicum inimicum, suumque regnum defendere contra ipsum. Vos igitur regalem curiam frequentantes, qui tempus vestrum in narrationibus anbagicis (sic), verbi gratiâ, Lanceloti, Galvani, consimilibusque consumitis, libros (sic) quibus nulla consistit scientia, vel modica viget utilitas, crebrius instudentes, abjecta vanitatis palea, librum istum regium virtutum graniferum, non solum semel, imo pluries attentissime perlegatis, quia per illum poteritis documentis moralibus virtutibusque vos et alios informare, vitiorum turpitudinem, infamiam ac malitiam evitare, scire vos regere et habere inter principes et barones, et a periculis in curiis regiis contingentibus preservare.

Regius iste liber dividitur in decem et novem capitula, modo qui sequitur ordinata.

Ce *proœmium* est, du moins en grande partie, comme on a pu s'en convaincre en le lisant, l'ouvrage de Raimond, ou de l'auteur du texte Espagnol sur lequel il a fait sa traduction. Cependant ce qui est dit au commencement, relativement à l'original Indien du livre de Calila, et aux versions Persane, Arabe et Hébraïque qui en ont été faites, doit être tiré de cette dernière version : car on lit de même dans la traduction Latine de Jean de Capoue, publiée sous le titre de *Directorium humane vite*, et faite d'après l'Hébreu : *Hic est liber parabolarum antiquorum sapientum nationum mundi : et vocatur liber Kalile et Dimne ; et prius quidem in lingua fuerat Indorum translatus* (1), *inde in linguam Persarum translatus ; postea vero reduxerunt illum Arabes in linguam suam, ultimo exinde ad linguam fuit redactus Hebraïcam.* Ce passage pourroit bien être du nombre de ceux que Raimond a ajoutés après coup, à son premier travail, quand il a eu connoissance de la version Latine de Jean de Capoue, comme je le dirai dans la suite de cette Notice. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans une version Espagnole, faite de l'arabe, comme étoit, je crois, celle que Raimond a traduite

(1) Il est vraisemblable que Jean de Capoue avoit écrit *scriptus.*

Digitized by Google

en latin, il ne pouvoit être question des versions Persane et Hébraïque faites d'après l'arabe.

LIBER de DINA et KALILA.

Ce seroit de l'hébreu, si nous en croyons notre auteur, qu'auroit été faite à Tolède la traduction Espagnole, qui fut ensuite apportée dans le royaume de Navarre, et de là à Paris, par un clerc qui la communiqua à Raimond. On ne trouve aucune date de l'époque où a été faite la traduction Espagnole, ce qu'on seroit bien aise cependant de savoir, afin de connoître si elle étoit antérieure à la traduction Latine de Jean de Capoue, et à une autre traduction en la même langue, faite, dit-on, en Espagne, d'après l'original Arabe, avant celle de ce Juif converti. J'ai parlé ailleurs d'une traduction Espagnole, faite, à ce qu'il paroît, d'après cette ancienne version Latine anonyme. Elle ne pourroit avoir rien de commun avec la traduction Espagnole dont s'est servi Raimond, s'il étoit vrai que celle-ci reconnût pour original la version Hébraïque, l'autre, au contraire, devant avoir été faite sur une version Latine dérivée immédiatement de l'arabe, suivant ce qu'on lit dans le manuscrit cité par le P. Sarmiento, et par D. Rodriguès de Castro (1); mais je ne pense pas qu'on puisse, à cet égard, ajouter foi à Raimond. On pourroit croire aussi que la traduction Espagnole que Raimond a eue sous les yeux, est précisément celle qui a été faite d'après le *Directorium humane vite*, et publiée sous le titre d'*Exemplario contra los engaños y peligros del mundo;* je ne le pense pas néanmoins, 1.° parce que la traduction Espagnole imprimée, a conservé le prologue de Jean de Capoue, ce qu'on ne trouve point dans la version Latine de Raimond; 2.° parce que ce dernier ne fait aucune mention d'une version Latine; 3.° enfin parce que la traduction de Raimond décèle en plusieurs endroits, un original Arabe. Quoi qu'il en soit, si, d'un côté, il est certain, que Raimond a fait sa traduction d'après un texte Espagnol, comme il l'assure, et comme on en trouve des preuves dans son livre, de l'autre côté, il me paroît

Not. et Extr. des man. t. IX, 1.re part. p. 402.

(1) *El libro de Kalila e Dimna que fue sacado dearavigo en latin, romanzado per mandado del Infante Alfonso, hijo del Rey Don Fernando.* Bibliot. Españ. *t. I, p. 636 et 638. Voyez* le tome IX de ce Recueil, 1.re partie, *p. 433 et suiv.*

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

très-vraisemblable que la traduction Latine de Jean de Capoue ne lui a pas été inconnue, et qu'il en a tiré parti. On verra dans la suite sur quoi je fonde cette conjecture. J'ajoute que la traduction Espagnole mise en Latin par Raimond, avoit vraisemblablement été faite d'après le texte Arabe, ou d'après une version Latine dérivée immédiatement du texte Arabe, et non, comme le dit Raimond, d'après la version Hébraïque.

Maintenant, comparons le nombre des chapitres dont se compose l'ouvrage de Raimond, et le sujet de chaque chapitre avec le *Directorium humane vite.*

La traduction de Raimond renferme dix-neuf chapitres, dont on trouve une table très-étendue, à la suite du *proœmium* que nous venons de transcrire. Cette table occupe près de treize pages du manuscrit. Nous copierons en entier les sommaires des trois premiers chapitres, mais pour les suivans, nous nous contenterons d'en indiquer succinctement les sujets, dans les propres termes de l'auteur (1).

F. 10, r. Primum hujus libri capitulum est de conditionibus antiquorum philosophorum, et intentionibus eorum documentisque in generali et in speciali; sub quo continentur documenta sub exemplis, fabulis, metris et figuris, per que sensibiliter actoris (2) intentio et littere declaratio manifestatur; et continet tres fabulas (3). Prima est philosophorum disputantium de compositione hujus libri; secunda, hominis fodientis thesaurum sub radice arboris absconditum, et aliorum furtim asportantium; tertia, furis portantis bladum in panno et patris-familias insequentis ipsum. Et sub isto sunt quinquaginta versus proverbiales, secundum exigentiam materie, cum autoritatibus quamplurimis sapientium et philosophorum; Et est quasi proemium hujus libri.

F. 13, r. Secundum capitulum est de itinere Belzebui vel Bethorias physici, quod fecit ad Indiam; quomodo rex Nugerem (4) misit ipsum in provinciam Indie, ut apportaret herbas per quas mortui possent resuscitari,

(1) J'indique en marge le *folio* du manuscrit 8504, où commence chaque chapitre.

(2) Je crois qu'il faut lire *auctoris.*

(3) Ce mot avoit été omis; il a été écrit à la marge.

(4) Il est incertain comment on doit lire ce nom. Le copiste qui a écrit le manuscrit n.° 8505, a lu et écrit *Migerem*, mais dans l'original, il n'y a point sur le quatrième jambage, la petite virgule qui doit indiquer l'*i*, et qui, au surplus, est fréquemment omise. Au chapitre 11, *fol. 13 recto*, on lit *Mugerem*

Digitized by Google

secundum quod invenerat in quodam libro figuratum. Nulla figura, nulla fabula, nulli versus.

LIBER de DINA et KALILA. F. 13, v.

Tertium capitulum est de his que dixit Bethorias physicus de factis suis, recitando ejus originem, et unde venerat a nativitate sua usque-quo incepit philosophari, qui istum librum transtulit de lingua Indorum, et interpretatus est ipsum. Et est capitulum de equitate et Dei timore, ac dilectione Dei et proximi, et de contemptu mundi. Quo capitulo continetur quid est fides catholica, et que requiruntur ad fidem; quid est spes et que requiruntur ad spem, et quid est meritum; quid est charitas, et quod est initium charitatis; et quomodo nos debemus habere circa pauperes, secundum sensus anime qui sunt duo, intellectus et sensus, et quinque corporis qui sunt visus, auditus, gustus, odoratus et tactus; et quomodo conversus est ad Deum faciendo opera charitatis, glorificando et laudando Deum omnium creatorem, ejus opera inscrutabilia recitando, que nec intellectus humanus, nec ratio valet attingere, divinum etiam auxilium invocando. Cujus invocatione facta somnus Berosiam (1) rapuit, et obdormivit in domino, et raptus in paradiso illa hora illuminatusque gratia Sancti-Spiritus, vidit loca celestia, civitatemque celestem, et omnes electos, sanctos et sanctas Dei, novemque angelorum ordines, Deumque stantem in medio ipsorum in deitate et sua essentia, retribuens (sic) unicuique quod suum est; et postmodum qualiter et quomodo voluit incarnari et fieri deus et homo; et ultimo vidit beatam Mariam tenentem Dei filium inter ulnas. Et excitatus a somno, recordatus de omnibus que in illa visione viderat, cepit recordari et in scriptis redigere, laudando et invocando Deum et ejus matrem gloriosam, per versus elegantissimos, orando flexis genibus coram ipsa. Et ultimo factus est heremita, Deum colens, relinquens mundana corruptibilia pro eternis. Et sub isto capitulo novem figure sexque fabule continentur. Prima fabula est de latronibus intrantibus domum patris-familias, volentibus ejus bona furari, quid eis accidit propter istud. Secunda est de amasio mulieris conjugate, a viro vel hospite casualiter superveniente deprehenso. Tertia fabula est de mercatore fatuo, qui dimisit opera sua propria propter aliena, quid accidit ei propter istud. Quarta est de cane qui transiens super pontem dimisit frustum carnis propter umbram que apparuit sibi in profundum. Quinto ponit quomodo ex spermate viri a quo fit generatio, diffunditur in matricem, et cum mulieris spermate commiscetur et fit generatio, et c. et ultimo nascitur homo, et quid accidat ei in hoc mundo. Sexta fabula

dans les deux manuscrits. Au surplus, on reconnoît dans *Nugeren*, une corruption de *Nouschirvan*.

(1) *Belzebuy*, *Bethorias*, *Berosias*, ne sont que diverses altérations du même nom, comme on le verra par la suite. La véritable prononciation de ce nom, en Persan, est *Barzouyèh* برزويه.

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

de homine jam nato qui volens ire per nemus, intravit quemdam puteum profundum, et quid ultimo sibi accidit. Sunt autem in hoc capitulo cc xxxiij versus, pluraque documenta moralia abstracta et collecta ex diversis libris auctorum et sapientum philosophorum; quibus intellectis et operi applicatis, poterimus omnes ad celestem patriam pervenire supernorum.

F. 24, v. Quartum capitulum est de leone et bove....et in hoc capitulo sunt novem figure, fabuleque xxj ibidem continentur.....et in isto quarto capitulo versus continentur c xxxvij.

F. 48, v. Quintum capitulum est de Calila et Dina, et est de questione operum Dine, et ejus inquisitione, et proditione quam procuravit...et in isto capitulo sunt figure xvj et fabule iij..... et in isto quinto capitulo versus c xxxvij continentur, figure xvj.

F. 61, r. Sextum capitulum est de columba dicta *coronata*, et de mure, corvo, testudine et tortuca (1)....et sub isto capitulo continentur quinque fabule....et in isto capitulo versus c lxiv, figure xij.

F. 72, v. Septimum capitulum est de corvis, sturnis et bubonibus....Continet etiam capitulum istud fabulas (2).....et sub isto septimo capitulo versus continentur c ij, fig. xv.

F. 103, v. Octavum capitulum est de simio et testudine.....continetque fabulas duas.....et in eodem capitulo versus xlviij continentur, fig. iiij.

F. 109, v. Nonum capitulum est de heremita...et sub isto capitulo continentur due fabule....et sub isto capitulo xv versus continentur, fig. iij.

F. 111, v. Decimum capitulum est de murilego et mure, et continet unam fabulam valde longam....Sub hoc etiam capitulo versus xv, fig. I, continentur.

F. 113, v. Undecimum capitulum est de rege et ave....et est in hoc capitulo fabula una....et continet versus liiij, fig. iij.

F. 118, v. Duodecimum capitulum est de rege dicto *Cedran*, et preposito suo *Vilech* (3)....et sub isto capitulo fabule iij continentur.....et sic in hoc capitulo bona multa cum versibus xxix, fig. xiij continentur.

F. 135, v. Tertium decimum capitulum est de venatore et leena....et istud capitulum continet fabulam unam.....et in illo capitulo versus xix, figure ij continentur.

F. 137, v. Quartum decimum capitulum est de heremita et peregrino, vel de religioso (4) et hospite suo....et sub isto capitulo sunt fabule due,... et sunt in isto capitulo versus iiij, fig. ij.

(1) Il faut sans doute lire *seu tortuca*, comme porte le man. 8505.

(2) Le nombre est omis; il faut rétablir le chiffre *xj*.

(3) Dans le chap. XII, *f. 119 verso*, le roi est nommé *Sedran*, et le ministre *Bilet*.

(4) Le man. porte *vel de ligioso*.

Quintum

Digitized by Google

Quintum decimum[a] capitulum est de leone et de vulpe....et est ibi capitulum unum de vulpe qui erat in partibus Indie, multum sapiens et sagax....et continet versus xxj, fig. v.

Sextum decimum[b] capitulum est de aurifice et serpente...et in isto est una fabula....et in hoc capitulo versus ij, fig. iij continentur.

Septimum decimum capitulum est de regis filio et ejus sociis...et in isto capitulo sola fabula continetur....et in hoc capitulo versus multi continentur, fig. v.

Octavum decimum capitulum de duabus avibus habentibus tibias longas et colla longa; et vocatur hæc avis *garca* vulgariter, et ab arabico *holgos;* et de quadam ave que arabice *marzan* (1) dicitur, habens longum rostrum, et dicitur vulgaliter (sic) *moratico*.....Et hoc capitulum continet septem fabulas.....et in hoc xviij.° capitulo versus xv, fig. xiij.

Nonum decimum capitulum erit de columba et vulpe, et quadam ave dicta vulgariter *alcharam.*

LIBER de DINA et KALILA.

[a] *F. 138, r.*

[b] *F. 147. v.*

F. 150, r.

F. 154, r.

F. 167, v.

J'ai déjà observé qu'il manque ici, dans le manuscrit 8504, un feuillet qui devoit contenir la fin de l'*argument* du chapitre XIX. Dans le manuscrit 8505, où ces argumens sont bien plus abrégés, celui du chap. XIX est conçu en ces termes:

Decimum nonum capitulum est de columba et vulpe, et quadam ave dicta vulgariter *Acharam* (2). Et est capitulum de eo qui præstat consilium aliis, sibi vero nescit consulere indigenti.

Au lieu de dix-neuf chapitres indiqués ici, le *Directorium humane vite* n'en offre que dix-sept; et le premier, intitulé *Capitulum primum est de Berozia, et est equitatis et timoris Dei,* correspond au troisième chapitre de la traduction de Raimond. La raison en est que ce qui, dans cette traduction, forme le premier et le second chapitre, est considéré, dans le *Directorium,* comme le prologue et l'introduction. Le prologue correspond au premier chapitre de notre traduction manuscrite, avec cette différence cependant, que ce qui y est dit d'abord de l'original Indien du livre de Calila et de ses diverses traductions, ne se trouve point dans notre manuscrit, Raimond l'ayant dit précédemment dans son

(1) Plus loin on lit deux fois *maziam.*

(2) Au lieu de *alcharam*, où *acharam,* on lit dans le dix-neuvième chapitre *passer.* Dans la traduction Hébraïque on lit צפור, *passer.*

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

introduction. Ce chapitre est d'ailleurs beaucoup plus abrégé dans la traduction de Raimond. Dans le *Directorium*, il contient quatre fables : la première a pour sujet un homme qui, ayant trouvé un trésor, loua des porte-faix pour le faire transporter chez lui ; mais les ayant envoyés sans les accompagner, chacun d'eux, au lieu de porter sa charge au domicile de celui qui avoit trouvé le trésor, la transporta à sa propre demeure. Dans la seconde, il est question d'un père de famille, qui, ayant vu durant la nuit, pendant qu'il étoit couché, un voleur entrer dans sa chambre, crut bien faire de demeurer tranquille, et d'attendre que le voleur se fût chargé de tout ce qu'il jugeroit à propos de prendre, pour tomber sur lui à l'improviste, espérant en avoir ainsi meilleur marché ; mais le sommeil s'étant emparé de lui, il ne se réveilla que quand le voleur se fut retiré avec son butin. La troisième fable a pour sujet deux amis qui avoient partagé du bled ensemble, et la manière dont fut dupé l'un des deux, homme de mauvaise foi, qui vouloit s'approprier la portion de son camarade, qui lui paroissoit plus forte. Enfin dans la quatrième, un voleur, voulant enlever de la farine, ôte son manteau pour y mettre cette farine ; mais effrayé par le bruit que fait le maître de la maison, qui ne possédoit rien autre chose, il laisse le manteau et la farine pour prendre la fuite. La première fable ainsi que la troisième et la quatrième, se trouvent dans le premier chapitre de Raimond. Si l'on pouvoit encore douter de l'identité de ce premier chapitre, et du prologue du *Directorium*, tout doute seroit levé par la comparaison des termes par lesquels se termine l'un et l'autre. Dans le *Directorium* on lit : *Inquit ille qui transtulit hunc librum ex lingua Persarum in linguam Hebraïcam* (1) : *Quando studuimus in hoc libro, visum est nobis addere in eo unum capitulum ex dictis Arabum collectum, in quo declaravimus per verba utilia, et exposuimus studentibus in dictis sapientie et diligentibus eam, hujus libri secretum. Et est istud capitulum quod durat a principio libri usque huc.* Dans notre manuscrit la même pensée est exprimée

(1) J'ai observé ailleurs qu'il faut lire *in linguam Arabicam*. Voyez *le tome IX* de ce recueil, *1.re partie, p. 400.*

Digitized by Google

en ces termes : *Et hic finitur illud quod fuit superadditum ultra xviij capitula que fuerunt a lingua Indica in Persicam, et a Persica in Arabicam divulgata.* C'est mal à propos que Raimond a dit *a lingua Indica in Persicam;* car les chapitres II et III, dont l'un contient le récit de la mission de Bérozias dans l'Inde, et l'autre la vie du même Bérozias, n'ont jamais pu être considérés comme appartenant à l'original Indien : ils ont été mis à la tête de la version Pehlvie, faite par ordre de Nouschirvan, et le second a, dit-on, été composé par Buzurdjmihr.

Après ce prologue, on lit dans le *Directorium: Explicit prologus. Incipit liber.* Puis on trouve le récit de la mission de Bérozias dans l'Inde, récit qui sert d'introduction au livre, et qui est suivi de la table des chapitres. Il commence par ces mots : *Dicitur quod in temporibus regum Edom, habuit rex Anastres Tasri* (lisez *Casri*), *virum nomine Beroziam. Erat autem vir iste princeps medicorum totius regni*, et finit par ceux-ci : *Fuit autem de us sortio (consortio* ou *numero) illorum librorum iste liber qui dicitur Kalile et Dimne. Est autem a principio hujus libri capitulum medici Berozie, et gestorum suorum, qui narravit quibus conversabatur donec effectus est heremita et colens Deum. Et scripsit post sua gesta, ea que transtulit ex libris sapientum Indie, et questiones quas petebat quidam regum Indie,* Disles *nomine, a suo philosopho, nomine* Sendebar, *qui major erat in scientia ceteris aliis sapientibus et magis dilectus apud regem; cui jussit reddere sibi singulis ejus questionibus rationes, uni post aliam, et inducere suis verbis parabolas, ut ostendatur sibi per hec semita veritatis et mos justitie in suis responsis, et congregaret omnia illa in scriptis, et conficeretur ex eis liber sapienter aptatus, quem valeat accipere in sui doctrinam, et sit repositus in suis vestiariis, ut possit permanere in hereditatem aliis regibus suis successoribus.* Le second chapitre de notre manuscrit commence par ces mots : *In temporibus antiquorum, regnante Mugeren filio Car* (1), *erat physicus quidam dictus* Berzebu, *quem rex pre ceteris physicis honorabat,* F. 13, r.

(1) Ce mot paroît écrit en abrégé. Dans le man. 8505, *f. 34, v.* on lit *Caz.* Dans la version Espagnole dont on trouve une notice dans Rodrigués de Castro, on lit: *Disen que en tiempo de los reges de los gentiles, reynando el rey Syrechuel que fue fijo*

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

et erat ipse prudentissimus omnium et elegantissimus omnium medicorum qui in Persianis partibus residebant; il finit ainsi : *Et unus illorum librorum et prescriptorum que Berzeby in India comparavit,*
F. 13, v. *est iste liber de Dina et Calila, qui alio nomine liber de exemplis sensibilibus nuncupatur: et istum librum reportavit physicus Berzebuy de interrogationibus quas faciebat rex Dizalen Indicus et responsionibus philosophi ejus Bendabel* (1), *qui regi Dizalen in omnibus quesitis responsiones evidentes et certissimas assignavit, quas interrogationes et responsiones dictus Dizalen voluit in uno volumine compilari, ut hoc dimitteret suis successoribus tanquam thesaurum incomparabilem et immensum.* Je crois à propos de donner en entier ce second chapitre de la traduction de Raimond; on le trouvera à la fin de cette Notice, sous le n.° I.

Le troisième chapitre de la traduction de Raimond, et le premier du *Directorium humane vite*, contiennent la vie de Bérozias; et la même conformité règne dans tous les chapitres suivans, sans exception, jusqu'au dix-neuvième de notre manuscrit, qui correspond au dix-septième du *Directorium.*

J'ai dit qu'il n'y avoit aucun doute que Raimond n'ait eu sous les yeux, comme il l'assure, une version Espagnole. Outre qu'il est peu vraisemblable qu'il eût voulu en imposer à cet égard, son livre même offre des preuves de cette assertion.

On peut remarquer d'abord qu'il dit que ce livre s'appelle aussi *Liber de exemplis sensibilibus;* et ce titre semble avoir quelque rapport avec le titre de la version Espagnole imprimée, qui est intitulée, comme je l'ai dit, *Exemplario contra los engaños y peligros del mundo.*

F. 33, r. Dans une des fables du chap. IV, il s'agit d'un oiseau aquatique qui, dans l'arabe, est nommé علجوم *oldjoum* ou *olgoum;* j'ignore comment ce mot a été rendu par le traducteur Hébreu, cette partie de la traduction Hébraïque ne se trouvant point dans le manuscrit de cette version que nous possédons. Jean de

de Cades, fue un ome a que desian Bersebuey, que era fisico e principe de los fisicos del regno. Bibliot. Esp. *t. I, p. 637.*

(1) La traduction Espagnole, ci-devant citée, nomme le roi *Diçelem*, et le philosophe *Burduben.* Bibliot. Esp. *t. I, p. 638.*

Digitized by Google

Capoue s'est contenté de dire *quedam avis*, sans autre désignation. Raimond nomme cet oiseau *garca*; il dit : *Accidet tibi quod accidit cuidam avi quæ dicitur garca* (1). Ce même mot se retrouve dans le titre du dix-huitième chapitre, et dans ce chapitre même, et on voit, par ce qui en est dit, que c'est un oiseau qui a de longues jambes et un long cou, et qu'on nomme en Arabe *holgos* (2). Or *garça* ou *garza*, est le nom du héron, en langue Espagnole.

Dans le titre du dix-huitième chapitre qui vient d'être cité, il est aussi question d'un autre oiseau, remarquable par la longueur de son bec, et appelé, en arabe, *marzan* ou *maziam*, et en langue vulgaire *moratico*. Cet oiseau est nommé dans le texte Arabe, بط *canard*, et dans la traduction Hébraïque מרזם *marzam*; mais le traducteur dit que c'est là son nom Arabe. Il faut observer que ce chapitre ne fait point réellement partie du livre de Calila. Il ne se trouve point dans la plupart des manuscrits Arabes de ce livre, que j'ai vus. Dans le manuscrit Arabe, n.° 1501, où il se trouve, on a eu soin d'avertir qu'il n'appartient point au livre de Calila : on ne le voit point dans la version Grecque de Siméon Seth. Le *Directorium* porte *quamdam aliam avem que dicebatur* mosan. J'ignore ce que c'est que le mot Arabe *mosan*, *marzan*, ou *marzam*. Le mot بط peut avoir été substitué, dans le texte Arabe, à un autre mot moins usité. A la vérité, le mot *moratico* qu'on lit dans la traduction de Raimond, ne m'est point connu, mais sa terminaison est évidemment Espagnole (3).

(1) En cet endroit on lit dans le man. n.° 8504, *garga*, mais on y voit ensuite plusieurs fois *garca* : aussi le copiste du n.° 8505, a-t-il écrit ici *(f. 52, v.)*, comme par-tout ailleurs, *garca*.

(2) L'auteur a voulu dire *holgom*. Dans le *Directorium*, on lit aussi *avis que Hebraicè dicitur* holgos; il falloit dire *arabicè*. La corruption de *holgom* en *holgos*, vient de la ressemblance du ם *mem* final et du *samech* ס, dans l'écriture Hébraïque. L'auteur avoit écrit עלנום, et l'on aura lu עלגוס.

Dans notre manuscrit de la version Hébraïque, on lit *(p. 201)*, ויהי לקץ ימים והנה עוף אחד ויקראוהו בלשון ערב עלמס ולא מצאתי לו שם בלשון הקודש « Au bout de » quelque temps, un oiseau qu'on appelle » en arabe, *olmas*, et qui n'a point, à » ma connoissance, de nom dans la langue » sainte. » עלמס est sûrement une faute, et l'auteur de la traduction avoit écrit, sans aucun doute, עלגוס.

(3) Je soupçonne que ce mot peut vouloir dire *cormoran* : on nomme aujourd'hui le cormoran, en Espagnol, *morfex*.

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

Dans un endroit que je citerai plus loin, le nom de l'île de Mayorque, *Maioricam*, est substitué à un autre nom de pays : cette substitution indique bien une origine Espagnole.

Je vais faire connoître à présent de quelle manière Raimond a travesti le chapitre qui contient l'histoire de Bérozias ou Barzouyèh, chapitre qui doit avoir été écrit à la demande de Barzouyèh lui-même, et de l'ordre de Nouschirvan, par le ministre Buzurdjmihr, pour être mis à la tête de la traduction Pehlvie du livre de Calila; mais auparavant je dois dire ce qui donna lieu à l'addition de ce chapitre, car cela ne se trouve ni dans le *Directorium humane vite*, ni dans la traduction de Raimond. Un des chapitres qui précèdent le livre de Calila dans la version Arabe, nous apprend que le roi Nouschirvan, extrêmement satisfait de la conduite de Barzouyèh et du succès de sa mission dans l'Inde, fit assembler toute sa cour pour entendre la lecture des livres traduits et rapportés de l'Inde par Barzouyèh. Toute l'assemblée partagea la satisfaction du roi, qui combla Barzouyèh d'honneurs et de distinctions, et lui offrit toutes les récompenses qu'il pourroit desirer. Le médecin, religieux et philosophe, refusa toutes les offres du roi; mais, pour conserver le souvenir du service qu'il avoit rendu à sa patrie, et immortaliser son propre nom en l'attachant au livre même dont il avoit enrichi la Perse, il pria le roi d'ordonner que Buzurdjmihr rédigeroit un chapitre écrit dans le genre du livre de Calila, où il traceroit l'histoire de Barzouyèh depuis sa naissance jusqu'à son retour de l'Inde, et que ce chapitre seroit mis à la tête du livre de Calila, et en feroit dorénavant une partie nécessaire. Le roi lui accorda sa demande, Buzurdjmihr reçut l'ordre de rédiger l'histoire de Barzouyèh; et quand il se fut acquitté de cette commission, ce chapitre fut lu en présence du roi, de Barzouyèh et de toute la cour. Tout le monde en fut satisfait, et il fut joint au livre de Calila.

Ce chapitre, qu'on nomme *Chapitre de Barzouyèh*, forme le premier chapitre du *Directorium humane vite* : il y est intitulé :

Digitized by Google

De Berozia principe medicorum, et est equitatis et timoris dei. Voici de quelle manière il commence dans le *Directorium humane vite :*

LIBER de DINA et KALILA.

Capitulum primum. Inquit Berozias caput sapientum Persie, qui transtulit hunc librum ex lingua Indorum, et interpretatus est ipsum. Fuit pater meus de tali progenie, et mater mea de nobilibus talium. De melioribus autem rebus quas divina miseratio mihi contulit, cum fuissem magis honoratus quam ceteri de domo patris mei et magis dilectus apud patrem meum quam omnes fratres mei, quoniam constituerunt me in studio scientie medicine cum essem septem annorum. Cumque cognovi finem artis medicine, et ejus utilitatem, laudavi consilium parentum meorum de eo quod mihi contulerunt, et apposui oculos meos et cor meum circa studium librorum medicine, ad intelligendum eos.

Bérozias, qui est toujours censé parler lui-même dans ce chapitre, raconte qu'après avoir acquis une connoissance parfaite de la médecine, il résolut de n'exercer son art que dans la vue des récompenses futures et pour l'honneur du nom de Dieu. Son désintéressement, loin de lui nuire, lui obtint une grande considération : il étoit déjà fort estimé, lorsqu'il fit un voyage dans l'Inde, et après son retour de ce pays où il avoit appris la langue Indienne, sa réputation ne fit qu'augmenter. A cette époque, des réflexions philosophiques le portèrent à abandonner la médecine pour se livrer à l'étude des vérités morales et des dogmes religieux. La diversité des religions le jeta bientôt dans la perplexité : il crut que les philosophes offriroient quelque chose de plus satisfaisant à sa raison, mais il ne tarda point à se désabuser, et se détermina à laisser là tout examen et à suivre la religion de ses pères. Cependant il ne se trouvoit pas moins embarrassé, quand il vouloit se rendre compte à lui-même des motifs d'une semblable détermination. Ce fut alors que, faisant des réflexions sur la briéveté de la vie et le danger qu'il couroit de la consumer en recherches oiseuses, au lieu de l'employer à de bonnes actions, il résolut de renoncer à la découverte des vérités qui passent l'intelligence humaine, et de se livrer tout entier à la pratique des œuvres dont la bonté et la pureté sont attestées par la raison et le commun consentement des hommes.

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

La justice et la vertu lui parurent le seul bien réel et durable, et tout le reste, illusion et vanité. Il comprit que le renoncement au monde, à ses biens, à ses plaisirs, en un mot, la vie religieuse procuroit à l'homme le bonheur qu'il ne pouvoit trouver ailleurs. Une crainte cependant vint encore le troubler : pourrai-je, se dit-il, persister fermement dans cette généreuse résolution? Pour fortifier son ame, il s'appliqua à considérer la vanité de tout ce que les hommes recherchent, et qui trompe leur espoir, ou par l'amertume jointe à la plupart des satisfactions mondaines, ou par l'instabilité des plaisirs et des jouissances qu'on se procure avec tant de peine. La vie religieuse, au contraire, a des amertumes, il est vrai, mais tempérées par d'ineffables douceurs, et, ce qui est plus important, pour quelques sacrifices et quelques douleurs passagères, elle assure un bonheur sans fin. La vie de l'homme, depuis l'instant qu'il est conçu, jusqu'à ce qu'il descende dans le tombeau, n'est qu'une suite non interrompue de misères, de contradictions et d'angoisses; et, quand un homme pourroit se soustraire à tout cela, il ne faudroit, pour empoisonner tous ses jours, que la pensée de la mort et des séparations cruelles qui l'accompagnent. Ces réflexions, se dit Bérozias, doivent apprendre à l'homme à ne se point laisser séduire par les vaines illusions du monde, et cela, en tout temps, mais sur-tout dans ce siècle où, malgré les vertus et la sagesse du prince qui tient les rênes du gouvernement, tout l'ordre public est menacé d'une entière ruine par la corruption générale et l'empire que le vice a pris sur la vertu. Pourquoi donc, continue-t-il, des vérités si évidentes semblent-elles méconnues des hommes même les plus instruits? C'est qu'ils se laissent entraîner par les plaisirs trompeurs qui flattent leurs appétits sensuels, et s'endorment ainsi sur le bord du précipice.

Après tout cet exposé, qui est entremêlé de plusieurs apologues, et occupe neuf pages du *Directorium humane vite*, Bérozias conclut en ces termes :

Et deliberavi meum consilium heremita fieri, et divino cultui deputari

Digitized by Google

tari. Et rectificavi universa mea opera quantumcunque poteram in melius, forsitan per hoc valeam mihi acquirere stabilem tranquillitatem in futuro seculo, in quo ejus habitatores non moriuntur, nec advenit ei accidens malum, qui in ipso fuerit collocatus. Et corrigebam animam meam, et ipsam ab omni delicto preservabam, super his agens penitentiam que olim commiseram; et semper permansi in hac vita. Rediens autem de India ad meam terram, transtuli ibi hunc librum et alios preter istum.

LIBER de DINA et KALILA.

Telle est l'analyse de ce chapitre sur lequel Raimond de Béziers a composé un traité entier de philosophie, et une suite de pieuses réflexions qui font de Barzouyèh un moine chrétien; c'est aussi sous le costume d'un moine qu'on voit Barzouyèh représenté dans plusieurs des miniatures dont ce chapitre est orné. Il commence ainsi :

Incipit capitulum tertium de Berosia medico, et est de equitate et timore Dei, ac dilectione Dei et proximi, de contemtu mundi, &c. F. 13, r.

Figura Berosie euntis cum litteris regiis ad Indiam et regis loquentis cum ipso.

La miniature qui suit ces mots ne répond pas bien à cette indication : on y voit seulement Bérozias à cheval, tenant de la main droite une lettre de laquelle pend le scel : il est suivi d'un valet à cheval, et paroît près d'entrer dans un bâtiment formé de trois tourelles, dont la porte est devant lui.

Après cette miniature, on lit :

Dixit Berzebuy : Pater meus fuit filius mocatalis (1), et generosa mater mea fuit in scientiis naturalibus atque legalibus informata; et quia pater meus et mater mea me pre ceteris filiis dilexerunt, me usque ad nonum annum in multis dilectionibus nutrierunt, et tunc incepi circa scientias F. 13, v.

(1) Ce mot est Arabe : il veut dire *hommes de guerre, militaires.* On lit dans le texte Arabe : ان ابي كان من المقاتلة, (*M. Ar. 1483* A). Ce mot a été altéré dans les autres manuscrits; on lit المقابلة, dans les n.os 1489 et 1502, et العاملة, dans les n.os 1492 et 1501. La traduction Persane d'Abou'lmaali (*Man. Pers. n.° 375*), porte از لشكريان پارس, *ex militibus Persiæ.* Ceci prouve que la traduction Espagnole que Raimond a suivie, avoit été faite d'après l'Arabe : car il paroît par le *Directorium humane vite* où on lit, *de tali progenie,* que le traducteur Hébreu n'avoit pas rendu littéralement ce passage.

Digitized by Google

LIBER de DANA et KALILA.

physicas insudare, et maximè circa scientiam medicine, et tunc incepi infirmis prestare remedia, non vendendo mea consilia pro premiis labilibus hujus mundi, sed attendendo futuri seculi premia sempiterna.

Bérozias, s'adressant à son ame, comme dans l'original, lui fait diverses remontrances pour la détourner de la recherche des choses passagères et périssables; et après quelques autres phrases, il lui dit:

F. 14, r. Heu anima, cur relinquis ea que sunt certissima, et resides in illis que penitus sunt incerta! Ego autem intendo futuri seculi premia sempiterna, et hoc per fidem, spem et charitatem; per fidem vero que secundum apostolum dicitur sperandarum rerum substantia, argumentum non apparentium, acquiritur amor Dei et dilectio, unde apostolus: Sancti per fidem regna vicerunt, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones, obturaverunt ora leonum, et extinxerunt impetum ignis, effugaverunt (1) aciem gladii, convaluerunt de infirmitate, fortes facti sunt in bello, castra everterunt exterorum, acceperunt de resurrectione mortuos suos. De quo sanctus Johannes episcopus dixit: Fides est regionis (2) sanctissime fundamentum &c.

Ceci amène trois longs chapitres sur la foi, l'espérance et la charité. Cette dernière vertu sur-tout est l'objet de très-longues considérations dont le résultat est que Bérozias ou Berzebuy prend la résolution de se consacrer tout entier au service des pauvres, et d'employer en leur faveur toutes ses facultés spirituelles et corporelles. Il expose sous autant de rubriques comment il les servira par la raison, *de intellectu*, la tendresse, *de affectu*, la vue, *de sensu visus*, l'ouie, *de auditu*, l'odorat, *de odoratu*, le toucher, *de tactu*. Il termine ainsi ces considérations:

F. 19, r. Ad quod regnum celeste anhelo finaliter pervenire, faciendo opera misericordie, opera supradicta. Sed quia nullus potest illa complere sine inspiratione divina et donis Dei misericordis, idcirco intendo ipsum dominum eternum totis meis viribus et condignis laudibus collaudare, glorificando nomen ejus, divinum auxilium invocando.

Ici est une miniature dont le sujet est indiqué par le titre suivant:

(1) Lisez *effugerunt*.

(2) Lisez *religionis*.

Digitized by Google

Figura Berosie physici, invocantis dominum eternum, omnium rerum opificem, ut inspiret in eo gratiam sancti Spiritus, ut perseveret in operibus charitatis.

LIBER de DINA ET KALILA.

La miniature représente Bérozias à genoux devant un arbre, entre les branches duquel est une figure humaine dont la tête est entourée d'une auréole : c'est sans doute la divinité.

Suit un hymne, en vers hexamètres, dont chaque vers est expliqué par des gloses : en voici les quatre premiers vers :

Summe parens, eterne Deus, vivensque potestas,
Unica forma boni, recti via, limes honesti,
Fons vite, sol justitie, pietatis asylum,
Principium finisque, modus, mensura, sigillum,
&c.

Après cette prière, Bérozias tombe dans le sommeil, il voit le paradis ouvert; et les anges, la vierge Marie, tous les saints, enfin Dieu même, lui apparoissent. Il chante des hymnes en leur honneur. Revenu de cette extase, et se rappelant parfaitement tout ce qui s'étoit passé, il met par écrit la description de cette vision céleste.

Ici une miniature représente Bérozias dormant et songeant qu'il est dans le paradis. Après quoi vient en détail la description de sa vision, en vers hexamètres ; elle commence en ces termes :

Ascendit loca lætitie, loca plena favoris,
Celesti loca grata Deo, loca grata tonanti.
Hic risus sine tristitia, sine nube serenum,
Delitie sine defectu, sine fine voluptas.
&c.

Cette description qui est très-longue, est interrompue par plusieurs miniatures analogues au sujet. Elle se termine ainsi :

Explicit commendatio beate virginis quam fecit Berosias heremita.

Bérozias recommence ensuite à s'adresser à son ame, pour l'exhorter à renoncer à tout ce qui est passager et périssable,

Digitized by Google

LIBER de DIMNA et KALILA.

et à ne rechercher que ce qui est éternel. Il manque en cet endroit un feuillet, au moins, dans le manuscrit. Au feuillet suivant, se trouve la fable de la femme qui avoit un galant, et avoit fait pratiquer une issue secrète dont l'ouverture donnoit dans un puits, pour que son galant pût se sauver par là, si son mari venoit la surprendre inopinément; et deux autres fables qui se trouvent pareillement dans la version Arabe et dans le *Directorium humane vite.*

Le reste du chapitre est conforme pareillement à ce qu'on lit dans le *Directorium humane vite*, mais beaucoup plus abrégé. Après le dernier apologue, pris d'un homme qui, environné de toutes parts de dangers inévitables, s'amuse à manger du miel, sans faire aucun effort pour sauver ses jours, Bérozias termine son récit en ces termes :

Et deliberavi meum consilium effici heremita, et divino cultui deputari, et rectificavi universa mea opera quantumcunque poteram in melius, ut forsitan per hec valeam mihi acquirere tranquillitatem stabilem in isto seculo et futuro, in quo ejus habitatores non pereunt, nec per consequens moriuntur, nec ei advenit accidens malum quod in ipso fuerit collocatum (1), et corrigebam meam animam, et ipsam ab omni malo preservabam, agens super hiis (sic) penitentiam que olim commiseram; et permansi semper in hac vita. Rediens autem ad Indiam (2) ad terram meam, transtuli ibi hunc librum et plures alios preter istum.

Explicit caput Berosie.

Si je me suis étendu sur ce chapitre, c'est uniquement à cause de sa singularité : car c'est d'ailleurs la partie de tout l'ouvrage la moins propre à faire connoître les rapports qui peuvent exister entre la traduction de Raimond et celle de Jean de Capoue. Néanmoins il me paroît qu'on y trouve des preuves certaines que Raimond a connu, et par fois copié la traduction de Jean de Capoue. Je vais maintenant établir le rapport qui existe entre ces deux versions.

Il est d'abord très-remarquable que Raimond nomme *Barzouyèh*, tantôt *Berzebuy*, tantôt *Berosias*, et par corruption *Betho-*

(1) Je lis *qui.....collocatus.* (2) Lisez *ab Indiâ.*

Digitized by Google

rias. Je suis fort tenté de croire que *Berzebuy* vient de la traduction Espagnole qu'il avoit sous les yeux, et *Berosias* de la version de Jean de Capoue. On a vu que la traduction Espagnole dont nous devons une courte notice à Rodriguès de Castro, nomme le médecin voyageur *Berzebuey.*

LIBER de DINA et KALILA.

Le nom du roi de l'Inde, qui s'entretient avec Bidpai, est à-peu-près le même dans cette version Espagnole, et les deux versions Latines de Jean de Capoue et de Raimond. Cependant la leçon de la version Espagnole *Diçelem*, paroît venir immédiatement de l'Arabe. Raimond nomme ce roi, en plusieurs endroits, *Dizalen;* ce qui est une altération de *Diçelem.* Ailleurs il l'appelle *Dysles* (1) et *Dixlex*, corruption de *Disles*, ce qui vient de l'Hébreu.

Le philosophe *Bidpai* est nommé dans la version Espagnole, *Burduben:* Jean de Capoue l'appelle *Sendebar*, Raimond le nomme tantôt *Bendabel* ou *Bendabeh*, ce qui se rapproche de *Burduben*, et plusieurs fois *Sendebat*, ce qui est évidemment une altération de *Sendebar.*

J'ai donné précédemment des preuves que Raimond avoit emprunté quelques noms d'oiseaux à une traduction Espagnole. Prouvons maintenant qu'il se rencontre souvent mot pour mot avec Jean de Capoue.

Quelques passages de l'une et de l'autre traduction, mis en parallèle, ne laisseront aucun doute sur cette vérité.

Le premier que je citerai a déjà été rapporté précédemment, mais il est tellement frappant, que je ne puis me dispenser de le mettre de nouveau ici sous les yeux des lecteurs. C'est celui par lequel se termine le chapitre de Bérozias.

Traduction de Raimond de Béziers.	Traduction de Jean de Capoue.	
Et[a] deliberavi meum consilium effici heremita, et divino cultui deputari, et rectificavi universa mea opera,	*Et deliberavi meum consilium heremita fieri, et divino cultui deputari, et rectificavi universa mea opera, quan-*	[a] *F. 24, v.*

(1) Notamment au commencement du chap. V, *fol. 48, recto.*

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

quantumcumque poteram in melius, ut forsitan per hec valeam mihi acquirere tranquillitatem stabilem in isto seculo et futuro, in quo ejus habitatores non pereunt, nec per consequens moriuntur, nec ei advenit accidens malum quod in ipso fuerit collocatum. Et corrigebam meam animam, et ipsam ab omni malo preservabam, agens super his penitentiam que olim commiseram; et permansi semper in hac vita. Rediens autem ad Indiam (ab India) ad terram meam, transtuli ibi hunc librum, et plures alios preter istum.

tumcumque poteram in melius, forsitan per hec valeam mihi acquirere stabilem tranquillitatem in futuro seculo, in quo ejus habitatores non moriuntur, nec advenit ei accidens malum qui in ipso fuerit collocatus. Et corrigebam animam meam, et ipsam ab omni delicto preservabam, super his agens penitentiam que olim commiseram; et semper permansi in hac vita. Rediens autem de India ad meam terram, transtuli ibi hunc librum et alios preter istum.

Le morceau suivant est pris du huitième chapitre de la traduction de Raimond, et du sixième du *Directorium humane vite.* C'est la fin de l'apologue de la *Tortue* et du *Singe.* Il s'agit en cet endroit, d'un âne qui, trompé par un renard, s'étoit laissé conduire vers le repaire d'un lion malade..... Le lion qui avoit tué l'ane, devoit, pour recouvrer la santé, en manger le cœur et les oreilles; mais il falloit auparavant, conformément au conseil de son médecin, qu'il se baignât dans une fontaine voisine. Il se mit donc en devoir d'aller se laver à la fontaine, laissant le cadavre de l'âne à la garde du renard.

Traduction de Raimond de Béziers.

[a] F. 108, v.

Et [a] cum iret leo ad lavandum se, comedit vulpes cor et aures asini interfecti; et cum leo rediret, dixit vulpi: Ubi sunt ejus auricule et cor asini quem custodis? Cui respondit vulpes: Scire debes quoniam si habuisset auriculas quibus audivisset, et cor cum quo intellexisset, ad te iterum non venisset; quia dicitur:

Traduction de Jean de Capoue.

Et cum iret leo ad lavandum se, comedit vulpes aures et cor asini; et cum rediret leo, dixit vulpi: Ubi sunt ejus auricule et cor! Cui respondit vulpes: Scire debes quoniam si habuisset auriculas et cor quibus me audivisset, non iterum ad te venisset,

Digitized by Google

Exquaturixantes (1) lesus abhorret aquas;

et alibi in ysopo (2):

Quod primo nocuit vult posse nocere secundo;
Quod dedit infidus, mella venena puto.

Horatius dicit[a]:

Numquam te fallant animi sub vulpe latentes;

Unde Ovidius dixit[b]:

Impia sub dulci melle venena latent.

Ovidius dixit (3):

Pollicitis oris, quamquam videantur amoris,
Ne confidatis, ne forte per hoc pereatis.
Verba quidem mellis sunt plena, et intima fellis,
In quibus est usquam fidei spes (nulla) quibusquam (4):
Nam simulatores variant pro tempore mores.
Menti sinceræ nequeunt eo usque nocere,
Quum ad momentum sit eis opus illud ademptum,
Ex quo tractantur quia fraudis et arte minantur,
Hac hos non mirè contingat justa perire,
Et si hoc feceris fallacia simulatoris (5).

Ut sanctus Prosper[c] ait:

Fallaces semper curis torquentur amaris,
Et mala mens numquam gaudia pacis habet.

[a] *De Arte poet. v. 437.*

[b] *Amor. lib. 1, eleg. 8, v. 104.*

[c] *Epigr. 68, in Oper. S. Prosp. p. 654.*

(1) Je pense qu'il faut lire *exscaturizantes*. On a dit, dans la basse latinité, *scaturico*, *scaturizo* et *exscaturizo*, peut-être même *exscaturixo*. *Voyez* Du Cange, *Glossar. med. et inf. latin.* aux mots, *scaturicare* et *exscaturizare*, et le Supplément de Carpentier, au mot *exscaturizare*.

(2) Lisez *Aesopo*.

(3) C'est vraisemblablement par une faute du copiste qu'on lit ici *Ovidius*.

(4) Je supplée le mot *nulla*, qui n'est point dans le manuscrit, mais que le sens et la mesure réclament.

(5) Je transcris ces derniers vers, tels qu'on les lit dans le manuscrit; il est vraisemblable que le copiste ne les a pas copiés exactement.

Digitized by Google

postquam evasit de manu tua, et a mortis periculo est sublatus. Porro induxi (1) tibi hanc parabolam ut scias quia ego non sum sicut ille asinus sic deceptus : tu quoque me decipere tuis seductionibus et proditionibus intendebas, et evasi a te meo consilio meique intellectu. Dicitur autem quia quidquid stultus dissipat sapiens confirmat. Et ait testudo ad eum : Justus es in sermone, veraciter et discretus; et scio quidem quoniam vir sapiens verba sua abbreviat et perficit sua opera sapienter, et reatum suum recognoscit, et emendat per suum intellectum suam stultitiam et defectum. Sicut homo corruens in terram, in eadem firmatur ab eadem, et per consequens relevatur.

postquam de manu tuâ evasisset. Porro induxi tibi hanc parabolam ut scias quia non ego sicut asinus facere volo, dixit simius ad testudinem ; tu quoque me decipere intendebas seductionibus et proditionibus, et evasi a te consilio et intellectu. Dicitur autem quia quidquid stultus dissipat sapiens reparat. Et ait ad eum testudo : Justus es in sermone tuo, et scio quidem quoniam vir sapiens abbreviat verba et omnia per quam peccata (*) recognoscit, et emendat stultitiam suam per suum intellectum. Sicut homo luctans et corruens in eadem informatur (**) et elevatur.

Inquit Sendebat philosophus hoc proverbium per hunc modum, et pro eo qui, dum querit aliquid et illud invenit, nescit ipsum (2) donec illud amittit nescit observare; et propter hoc decet viros sapientes talia considerare et per consequens in animo retinere, (3) et sciant rem acquisitam observare, juxta illud :

Non minor est virtus quam querere, parta tueri,

et quum ipsum habent retinere, quia si est optima quum ipsa habent (4),

Sendebar philosophus inquit, quia quicumque querit aliquid pretiosi, et invenit illud, sollicite studeat, diligentiamque frequenter apponat, ne per leves et viles occasiones rem utilem inventam amittat. Non enim semper alicui conceditur post damnum acceptum meliora acquirere. Et super hoc ait rex Disles philosopho suo Sendebar : Per fabulam tuam intellexi quia decet viros sapientes considerare et animadvertere, ut rem sibi acquisitam conservare sciant, et ad commodum seu profectum exponere, cum non solum reputatur sapiens

(1) C'est le Singe qui, après avoir raconté la fable du *Lion*, du *Renard* et de l'*Ane*, à la Tortue, en fait l'application à ce qui s'étoit passé entre lui et la Tortue.

(2) Il y a ici des mots répétés mal-à-propos par le copiste; mais sans doute il y a aussi quelque chose d'omis.

(3) Lisez *ut sciant.*

(4) Cet endroit a encore été altéré par le copiste.

(*) Lisez *omnia peccata sua*, ou *omnia per quæ peccavit.*

(**) Lisez *corruens in terram, in eadem firmatur.*

quia

Digitized by Google

quia quicumque hoc facit non in aliquo penitebit. Et caveat ne precipitetur in aliquo suus fortium (1) intellectus, ne sit labor ejus in vanum, quia non recuperare potest quod amisit.

qui multa scit congregare, seu per scientiam laboremve adipisci, sed qui collecta acquisitaque reservare scit ea ac (*) in rebus sue persone utilibus exponere. Quicumque enim hoc facit, numquam diebus quibus vixerit penitebit. Summeque cavendum est ne forsitan ejus precipitetur intellectus aliqua in re, ne labor sit ei in vanum, cum recuperare non poterit quis quod amisit.

Il y a sans doute de grandes différences entre ces deux traductions. Elles proviennent en partie des fautes des copistes, et en partie d'additions ou d'omissions faites à dessein par Raimond : mais l'identité des deux traductions en une multitude d'endroits, est trop frappante pour qu'on puisse la méconnoître ou l'attribuer à une rencontre fortuite. Je donnerai en entier, à la suite de cette Notice, le onzième chapitre de la traduction de Raimond, et le neuvième de celle de Jean de Capoue. Ces deux chapitres contiennent l'apologue du Roi et de l'Oiseau nommé *Pinza;* et la comparaison des deux versions confirmera ce que je dis ici. Le seul nom même de *Pinza* prouve que Raimond a fait usage d'une version provenant de la traduction Hébraïque. Dans une version faite immédiatement sur l'arabe, l'oiseau auroit été nommé *Finza*, ou de toute autre manière, mais son nom n'auroit jamais commencé par un *P*, articulation totalement étrangère à la langue Arabe.

L'histoire de Calila et Dimna n'occupe, à proprement parler, que deux livres ou chapitres du roman ou recueil de fables, nommé *Fables de Bidpai*, ou *Livre de Calila et Dimna.* Ces deux chapitres sont les chapitres IV et V de la traduction de Raimond. Je vais transcrire quelques lignes du commencement du quatrième chapitre.

Dixit Dysalen rex Indorum suo philosopho Bendabeh : Da mihi exemplum quomodo duo amici fiant inimici, dum fastidiens et iniquus dis- *F. 24, v.*

(1) Lisez *forsitan.*

(*) Lisez *ac ea* ou *et ea.*

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA. F. 26.

currerit inter eos. Dixit philosophus : Hoc tibi declarabo sub exemplo quod accidit de bove et leone. Dicitur quod in terra Jorgem erat quidam mercator dives....Et tunc acquieverunt paternis consiliis honesti filii moraliter doctrinati, et major filiorum acceptis mercimoniis ivit ad quamdam patriam, Majoricam nuncupatam, et antequam ad illam patriam pervenissent, in itinere intermedio erat quidam locus putridus et limosus in quo subversa fuit quadriga que ejus mercimonia deferebat... Et erant duo boves qui hanc quadrigam ducebant, quorum unus vocabatur *Cenceba* et alius *Bendeba*.....et erant prope ipsum duo lupi sagaces, quorum unus vocabatur *Dina* et alius *Calila.*

Ce commencement diffère beaucoup de celui du même chapitre, dans le *Directorium humane vite.* Il est conçu en ces termes :

Inquit Disles, rex Indie, suo philosopho Sendebar : Affer mihi parabolam super duobus amicis dilectis ad se invicem, quibus interponitur aliquis credulus seductor et mendax, et eis inimicitias inducit et odium, donec ad sanguinis effusionem deveniunt. Dixit philosophus regi : Scitote, domine rex, quoniam quando fideles amici vulnerantur vulnere alicujus mendacis et dolosi, deveniunt in odium, et dissipatur dilectio que erat inter eos, et accidit eis quod accidit leoni cum bove. Dixit rex : Quomodo fit (1) hoc! Inquit : Fertur fuisse in provincia de Sendebar mercator valde dives.....et factum est, quum audirent filii mercatoris mandatum sui patris, apposuerunt curas observare preceptum patris. Et quum iret major eorum in mercatione in tractu qui dicitur *Mathor,* transivit per quamdam viam malam et angustam, que erat molle lutum, et ducebat duos boves : nomen unius erat *Senesba,* alterius vero *Chenedba*.... Erant autem in sua familia duo animalia, fratres et socii : nomen unius erat *Kalila,* alterius vero *Dimna.*

On n'aura pas manqué d'observer que, dans ce passage du *Directorium humane vite,* le mot *Sendebar* est pris pour un nom de pays. Cela justifie en partie le docteur Piques, qui a prétendu que *Sendebar* étoit un nom de lieu et non pas un nom propre d'homme ; toutefois il a donné trop d'étendue à son assertion, comme je l'ai déjà dit ailleurs : au surplus ce passage n'est pas le seul où j'aie trouvé le nom *Sendebar* employé comme nom de lieu.

Wolf, Biblioth. Hebr. tom. V, pag. 935.

Not. des man. t. IX, 1.re part. p. 405.

(1) Lisez *fuit.*

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

On a vu précédemment de quelle manière Raimond de Béziers a fait de Bérozias un moine chrétien, et a défiguré tout le chapitre qui est attribué à Buzurdjmihr, vizir du roi de Perse Nouschirvan, et qui contient des détails historiques sur Bérozias ou Barzouyèh, premier médecin de ce prince. Il n'est pas moins curieux de voir comment Raimond a embelli la fin de son cinquième chapitre qui expose le procès fait à Dimna, sa conviction et sa condamnation. Je vais transcrire une portion de ce récit, et je donnerai un extrait du surplus.

Dimna s'étoit défendu long-temps de l'accusation intentée contre lui, et ses juges avoient inutilement prolongé les informations, lorsque sa perfidie fut dévoilée par un léopard qui avoit entendu toute la conversation qui avoit eu lieu entre Calila et Dimna dans la prison où celui-ci étoit enfermé :

Et tunc (dit Raimond), leo accepit testimonium leopardi, et intellexit quia Dina dolose processerat, et quia fecerat Cincebam interfici sine culpa. Et leo tunc precepit quod ordinaret de bonis suis, et conderet testamentum suum si vellet, et reconciliaret se, et convèrteret se ad dominum, utque bene confiteretur peccata sua. Et videns Dina quod factum erat de eo, et quod erat sententia prolata contra ipsum et ad mortem condemnatus, et contra eum omnia probata, petiit Berosiam (1) heremitam ut ab ipso confiteretur (2) et reconciliaretur, ut bene et juste moreretur. Et confessus est primo proditionem coram toto populo, quam perpetraverat contra Cencebam. Istis auditis, dixit ei Berosias (3) quod nullum de peccatis seu delictis dimitteret indiscussum. Cui respondit Dina, sic dicendo : Pater sancte, ostende mihi viam veritatis et confessionis quia vere numquam scivi quid esset confessio nec quid requiritur ad confessionem. Respondit Berosias : Nonne tu bene scis quod de rapina vixisti toto tempore vite tue, tu et totum genus tuum, tu qui es de genere animalium de rapina viventium. Respondit Dina : Verum dicis quod semper vixi de rapina, sed hoc erat propter meam vitam sustentandam, et numquam usque nunc habui conscientiam de hoc, quia videbatur mihi quod mihi erat connaturale et mihi datum desuper ; quia

F. 56, v.

(1) Au dessus du mot *Berosiam*, on a écrit, en petits caractères, *vulpem*.

(2) *Confiteretur* est pris ici au passif, et signifie *être confessé, être entendu en confession*.

(3) Au dessus du mot *Berosias*, on a écrit, en petits caractères, *nomine vulpes*.

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

dicunt sapientes : Quod natura negat, nemo feliciter audet; et quod habemus a natura, non debemus vituperari nec laudari.

Ici il s'établit une discussion théologique entre le confesseur et le pénitent, par suite de laquelle Dimna demande quelles sont les conditions d'une bonne confession et se fait expliquer en combien de manières on peut se rendre coupable de péché mortel. Bérozias lui ayant répondu que tous les péchés mortels sont renfermés sous sept chefs qui sont : *superbia, invidia, ira, desidia, avaritia, gula, luxuria,* Dimna s'écrie : *amen, amen, dico tibi, omnibus istis modis peccavi.* Entrant dans le détail de ses fautes, il s'accuse, entre autres choses, de rapine, d'usure, de simonie, de fabrication de fausse-monnoie, et ajoute :

F. 58, r. Sic congregavi multas et infinitas divitias infra breve tempus. Et dum fui leonis pincerna et vinatarius et procurator domus, computabam xx pro xv cautelose; sed item alia mala que feci fuit quum leo jussit me apud Baldaci missus (1) ad illum regem ut sibi tributum leoni mitteret. Accipiebam ab utraque manu, et excoriabam omnes gentes suas, opprimendo eas per omnem viam in tantum (2) et pro fas et nefas volebam extorquere pecuniam pro rege et principaliter pro me, et sic posui regnum in bruta (3) et in odium regis, et revertens apud Marrocum aportavi pecuniam infinitam regi, et computabam, sicut volebam, tertiam pro me. Et postmodum tota patria et illud regnum insurrexit contra leonem propter furtum, malas consuetudines et malas exactiones et oppressiones (4) quas constitueram in regno ultra mandatum regis, in tantum quod leo fere amisit totum regnum, et devastavit totum suum thesaurum; et fere fuit ipse et tota familia mortui et destructi. Et totum istud fuit propter avaritiam meam et cupiditatem que regnabat in me: et melius fuisset mihi esse custos porcorum quam esse custos et servitor domini nostri regis.

J'ai transcrit ce passage en entier, parce qu'au milieu de tout le ridicule de cette confession, on pourroit croire qu'il y a une satire cachée de la cour de Philippe-le-Bel.

Au sujet du septième péché mortel *luxuria*, Dimna ne s'explique point en détail; il se contente de dire : *De septimo membro,*

(1) Je pense qu'il faut lire *apud regem Baldaci mitti.*

(2) Lisez *in tantum quod.*

(3) Je pense que *bruta* est une faute.

(4) On avoit d'abord écrit *consuetudines;* ce mot a été ensuite corrigé d'une manière qui en rend la lecture difficile; je crois cependant que je l'ai bien lu.

Digitized by Google

scilicet luxuria, non est dimittendum quia ibi stat lepus (1), *et omne peccatum, quia nunquam tenui fidelitatem alicui quod possem.* LIBER de DINA et KALILA.

Dimna termine ainsi sa confession :

Et omnia ista et plura que non recordor dicere, confiteor Deo omnipotenti et vobis confessori (2) : et si placeret quod possem evadere mortem et istam sententiam latam juste contra me....., gererem penitentiam, sed quod mihi dares (3) agerem, et plus vellem in isto seculo quam in alio. F. 59, r.

Sa demande ne lui est point accordée. Le récit continue ainsi :

Et tunc respondit vulpes : Quod factum est nequit non fieri, quia Deo placet et leoni et tote curie quod moriaris in patibulo; et sustine patienter quod meruisti, et precare toti curie, et roga ut parcant tibi et rogent pro te et anima tua. Et ego absolvo te penitentem et repententem; vade viam tuam. Et factum est illa hora.

Le récit est interrompu ici par cette rubrique : *hic continentur septem peccata mortalia, cum suis circumstanciis sub istis versibus contentis, ut apparet.* Puis suivent deux pages dont l'une contient la description des sept péchés mortels, en mauvais vers léonins, et l'autre, les regrets et l'expression du repentir de Dimna marchant au supplice, pareillement en vers du même genre; après quoi le récit se termine ainsi :

Et istis dictis et completis (4) precepit Dinam leo interfici, ut proportionalem reciperet pro meritis talionem. F. 60, r.

Au-dessous est la figure de Dimna attaché au gibet, et d'un animal, d'un loup, je crois, qui fait la fonction de bourreau, sous cette rubrique : *figura Dine interfecti et suspensi et suspendentis lupum;* peut-être faut-il lire *lupi.* Les mots *et suspendentis lupum* ont été omis par le copiste du manuscrit 8504. F. 79, r.

Je passe maintenant à quelques autres particularités dignes d'être remarquées.

(1) C'est le proverbe françois : *C'est-là que gît le lièvre.*

(2) On a mis en marge, *Berosiæ vulpi.*

(3) Le mot *dares*, a été mis après coup à la marge.

(4) Les mots *istis dictis et completis*, ont été mis après coup à la marge.

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

Le nom de *Sendebar* qu'on trouve en une douzaine d'endroits de la version de Raimond, me paroissant venir de la traduction de Jean de Capoue, je crois devoir indiquer ici tous les passages dans lesquels j'ai observé ce nom.

1.° A la fin du chapitre V, *fol. 60, v.*, on lit : *Post hoc vero dixit Sendebat philosophus Dysly regi.*

2.° Vers la fin du chapitre VII, *fol. 103, verso*, on lit :

Post hoc vero ait Ondebat regi suo : Vide quid fecerint corvi istis sturnis, cum sunt imbecilles penitus et indocti.

Ondebat est une faute du copiste qui devoit écrire *Sndebat.* On voit même sur l'*n* le signe qui devoit remplacer l'*e*, et indiquer l'abréviation. Il paroît cependant qu'on a voulu corriger ce mot à la marge, et y substituer ceux-ci : *corvus et q̄ videat,* ce qui ne donne aucun sens ; le copiste du manuscrit 8505 ne s'y est point trompé ; il a copié ainsi : *Post hoc vero ait Sendebat regi suo.* Dans le *Directorium humane vite*, on lit : *Post hoc dixit Sendebar philosophus : Vide quid fecerint corvi ipsis sturnis, cum sint imbecilles.*

Fol. 120, r.

3.° Le chapitre VIII commence ainsi, *fol. 103, verso : Inquit rex suo philosopho Sendebat : Per hunc modum tua verba utique intellexi.*

4.° Au *fol. 109, verso*, dans un texte que j'ai rapporté précédemment, on lit : *Inquit Sendebat philosophus hoc proverbium per hunc modum*, &c.

5.° Au *verso* du même feuillet, on lit encore ; *Inquit Sendebat: Quicumque est sicut dixisti, non futura respicit.*

6.° Au *fol. 138, recto*, on lit : *Ait rex Billet philosopho Sendebat.* Le mot *Billet* est une faute du copiste : il faut l'effacer, ou y substituer *Disles.*

7.° Fol. 147, v. *Inquit Sendebat philosophus : Scito, domine rex.*

8.° F. 148, r. *Dixit rex : Quomodo fuit mihi breviter declarando (sic). Inquit Sendebat per hunc modum.*

9.° F. 150, r. *Ait Sendebat suo regi.*

10.° F. 154, v. *Dixit rex philosopho Sendebat per hunc modum.*

Digitized by Google

11.° F. 167, v. *Dixit rex suo philosopho Sendebat per hunc modum. . . . . Inquit Sendebat suo regi.*

LIBER de DINA'K KALILA.

Le sixième chapitre commence ainsi :

Dixit rex philosopho: Jam intellexi quod dixisti de optimis amicis, qui propter susurrones ad inimicitiam convertuntur. Da mihi ergo unum exemplum de puris amicis, quomodo apparet eorum dilectio, et quomodo sibi ipsis suffragia in necessitatibus administrant. Dixit philosophus: Nulli thesauro rerum potest bonorum amicitia comparari, et hoc per exemplum brutorum, scilicet columbe coronate et muris et grani et tortuce, potest explicari. F. 61. r.

L'épithète *coronata* donnée par-tout dans ce chapitre à la colombe, indique que la version Espagnole qu'avoit Raimond provenoit médiatement ou immédiatement du texte Arabe et non de la version Hébraïque. *Coronata* est une traduction peu exacte de l'épithète مطوّقه donnée à la colombe dans le texte Arabe de ce chapitre, et qui signifie proprement *torquata, torque ornata.* Le traducteur Hébreu a supprimé par-tout cette épithète.

Nous ne finirions point si nous voulions suivre ainsi en détail l'examen de la traduction de Raimond, et la comparer avec celle de Jean de Capoue. Nous croyons en avoir dit assez pour être autorisés à assurer, 1.° que Raimond a eu sous les yeux une traduction Espagnole du livre de Calila; 2.° que cette traduction Espagnole venoit d'un texte Arabe, soit médiatement soit immédiatement, mais non par l'intermédiaire de la version Hébraïque; 3.° que Raimond a aussi connu et mis à contribution pour son travail, quoiqu'il n'en ait rien dit, la version Latine de Jean de Capoue, faite d'après la traduction Hébraïque.

On peut maintenant demander si la traduction Espagnole connue de Raimond est la même que celle dont ont parlé le P. Sarmiento et D. Rodriguèz de Castro, et de laquelle le dernier a publié un échantillon. Je suis assez porté à croire que c'est précisément de cette version, faite par ordre de l'infant Alphonse, vers l'an 1251, que Raimond s'est servi. Elle avoit été faite

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA. Not. et Extr. des man. t. IX, 1.re part. p. 401.

d'après une version Latine prise d'un original Arabe ; et antérieure à celle de Jean de Capoue, qui est au plutôt de l'an 1262, comme je l'ai fait voir ailleurs. Ceci n'est au surplus qu'une conjecture : on sauroit à quoi s'en tenir sur cette question, si l'on pouvoit comparer le manuscrit de cette ancienne version Castillane que possède la Bibliothèque de l'Escurial, avec la version Latine de Raimond.

On peut encore, comme je l'ai déjà fait pressentir, mettre en question si Raimond a eu connoissance, dès le commencement de son travail, de la traduction Latine de Jean de Capoue, ou s'il ne l'a connue que lorsqu'il avoit déjà fait une partie de sa traduction. Je suis très-porté à adopter la seconde supposition : sans cela on ne sauroit deviner pourquoi, dans le commencement de la traduction, le philosophe Indien qui est censé raconter l'histoire de Calila et Dimna et les autres apologues dont se compose ce livre, est nommé *Bendabeh*, tandis que, à compter du dernier feuillet du cinquième chapitre, par-tout où il est nommé, il est toujours appelé *Sendebat*. On ne sauroit non plus expliquer pourquoi le médecin de Nouschirvan, envoyé dans l'Inde, est nommé dans une partie du texte de Raimond, *Bersebuey* ou *Bersebuy*, et en d'autres endroits, particulièrement dans les rubriques, *Bérosias*. Il me paroît vraisemblable que Raimond, lorsqu'il commença son travail, du vivant de la reine Jeanne, ne connoissoit que la traduction Espagnole que la reine lui avoit ordonné de mettre en Latin ; et qu'au contraire, lorsqu'il reprit de nouveau son travail, interrompu vers l'an 1305 par la mort de Jeanne, ce que l'on peut rapporter à 1312 ou 1313, il avoit connoissance de la version de Jean de Capoue. Voilà pourquoi on aperçoit bien plus de traces de cette version dans la dernière partie de la traduction de Raimond que dans la première. On ne peut pas néanmoins déterminer précisément à quel endroit Raimond a commencé à faire usage de la traduction de Jean de Capoue, parce que, suivant toute apparence, avant de faire mettre au net son travail, pour le présenter à Philippe-le-Bel, en 1313, il l'a revu en entier, y a ajouté une préface,

Digitized by Google

préface, la table des chapitres, les rubriques qui indiquent le commencement et la fin des chapitres et des sections de chaque chapitre, les sujets des figures, et peut-être même des vers et des citations des livres saints ou des auteurs profanes et des écrivains ecclésiastiques, qui ne s'y trouvoient pas d'abord. Le passage qui termine le chapitre de Bérozias, passage que j'ai rapporté plus haut, et qui est incontestablement pris de Jean de Capoue, est un exemple frappant de ces additions faites après coup. Il en est sans doute de même du passage où Raimond parle de la version Hébraïque, qu'il semble désigner comme la source de la version Espagnole dont il s'est servi. Dans ce même chapitre, le nom de *Bérosias* distingue ce qui a été ajouté lors de la révision du travail, tandis que celui de *Berzebuy* caractérise le travail primitif. Au lieu de remettre tout ce chapitre en harmonie, en substituant par-tout *Bérosias* à *Berzebuy*, Raimond s'est contenté de dire, dans la table des chapitres : *Secundum capitulum est de itinere Bersebuy vel Bethorias physici, quod fecit ad Indiam. Bethorias* est sans doute une faute du copiste pour *Bérosias*.

LIBER de DINA et KALILA.

F. 3, r.

De même dans la rubrique par laquelle est indiqué, au commencement du deuxième chapitre, le sujet de ce chapitre, et celui de la première miniature, on lit : *Incipit capitulum secundum, quomodo rex misit Berosiam, suum medicum, in provincia Indie. Figura regis loquentis cum Berosia vel Bersebul*, tandis que dans le cours de ce chapitre, ce personnage n'est nommé que *Berzebuy* ou *Berzebu*. La même différence a lieu entre le titre et les rubriques du troisième chapitre, et le texte de ce même chapitre. Si, dans celui-ci, on trouve quelquefois dans le texte *Bérosias*, c'est dans des portions de ce chapitre, qui, vraisemblablement, n'ont été ajoutées que lors de la révision de tout l'ouvrage par Raimond, comme dans la description du songe de Bérozias, qui est toute entière de l'invention de Raimond.

F. 13, r.

F. 19, v.

F. 20, v.

Tout ce que je viens de dire est conjectural, et ne sauroit être prouvé ; mais du moins est-il certain que le manuscrit que nous avons de l'ouvrage de Raimond, n'a été écrit qu'en 1313, sept ou huit ans après la mort de Jeanne, et quand l'ouvrage

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

étoit complet. On a vu comment Raimond s'exprime à cet égard dans sa dédicace à Philippe-le-Bel. On lit de même à la fin du manuscrit : *Explicit capitulum* (il falloit dire *liber*) *de Dina et Calila, translatus et completus per Raimundum de Bitterris physicum, de idiomate Hispanico in Latinum. Anno domini mill.° ccc.° xiij.°, in preclaro et excellenti festo Pentecostes.*

J'en ai dit assez, je pense, sur cette version manuscrite du livre de Calila, ou Fables de Bidpai; mais il me reste à faire connoître, en peu de mots, le second manuscrit de cette même version que possède la Bibliothèque du Roi, et qui porte le n.° 8505.

L'âge de ce manuscrit est fixé par une note qu'on lit sur le dernier feuillet, et qui est ainsi conçue :

Je Guill.e Devassenex, m.e ès arts et bourcier au collège d'Authun en la faculté de théologie, confesse avoir heu et receup deux frans de mons.r m.e Robert Lalleman qu'ils m'estoient restés debuoir pour avoir escript ce livre à mons.r m.e Ymbert Benot de laquelle some je promets tenir quitte led. Benot et tous aultres, tesmoin mon seing manuel cy mis le quatriesme jour julhet l'an mil iiij^c iiij^xx et seze.

DEVASSENEX.

Il n'y a aucun doute que ce manuscrit ne soit une copie du manuscrit 8504, et je crois qu'une note qu'on lit au commencement de ce dernier, et que j'ai rapportée précédemment, est de la main même de Devassenex.

Les feuillets de ce manuscrit, de format *in-folio*, en papier, ont été cotés à une époque moderne, depuis 1 jusqu'à 200, sans avoir égard au premier feuillet qui manque.

Le manuscrit se compose de deux parties. La première, qui finit au f.° 29, *verso*, ne forme qu'un seul cahier de seize feuilles, ou soixante-quatre pages : les feuillets ont été signés par le copiste lui-même, depuis *a j*, jusqu'à *a xvj* : le feuillet *a j* a été déchiré, et manque aujourd'hui.

La seconde partie commence avec le feuillet numéroté aujourd'hui 31 : elle se compose de sept cahiers, signés de la main même du copiste, depuis *a j*, jusqu'à *g xiij*. Les feuillets de cette

Digitized by Google

seconde partie ont été cotés originairement, depuis *j*, jusqu'à 171, savoir, en chiffres Romains jusqu'à *lxxix*, et pour le surplus, en chiffres Arabes.

Cette seconde partie commence par le prologue intitulé, *De conditionibus antiquorum philosophorum.* C'est le premier chapitre du manuscrit 8504. Le chapitre qui contient l'histoire du voyage de Bérozias dans l'Inde, et qui est le second du manuscrit 8504, commence ici, *fol. 4, verso.* On y lit : *Explicit capitulum proemii. Incipit capitulum quomodo rex misit Beroziam suum medicum in provinciam Indie. Figura regis loquentis cum Berozia vel Berzebui.* Cette figure et toutes les autres ne sont qu'indiquées; il n'y en a aucune dans le manuscrit.

Au f.° vj, *recto*, on lit : *Incipiunt capitula libri. Capitulum primum de Bosia (sic), seu Berzebuy medici (sic), et est de equitate et timore domini.* C'est le chapitre III du manuscrit 8504.

Au f.° xj, *recto*, se termine ce chapitre, et commence proprement le livre de Calila. On y lit ceci :

Explicit capitulum Berosie. Figura leonis et putei et hominis intrantis puteum, et ramorum, et draconis, et foraminis mellis ibidem residentis, et viri ipsum gustantis. Incipit capitulum de leone et bove, et est de dolo et seductione, et malis argumentis.

Ce chapitre finit au *fol. xxxix, verso*, et le suivant commence ainsi : *Incipit capitulum quintum de questione operum Digne*, &c. Voici l'indication du *folio* où commence chacun des chapitres suivans :

Chap. vi,	*fol. xlix,*	*verso.*	Chap. xiij,	*fol. 133,*	*verso.*
Chap. vij,	*fol. lxiij,*	*recto.*	Chap. xiv,	*fol. 135,*	*verso.*
Chap. viij,	*fol. 90,*	*verso.*	Chap. xv,	*fol. 136,*	*verso.*
Chap. ix,	*fol. 97,*	*verso.*	Chap. xvj,	*fol. 148,*	*verso.*
Chap. x,	*fol. 100,*	*recto.*	Chap. xvij,	*fol. 152,*	*recto.*
Chap. xj,	*fol. 105,*	*verso.*	Chap. xviij,	*fol. 157,*	*verso.*
Chap. xij,	*fol. 111,*	*verso.*	Chap. xix,	*fol. 169,*	*recto.*

A la fin du chapitre XIX et dernier, on lit :

Explicit liber de Digna et Calila translatus Parisius et completus per Raimundum de Bitterris physicum, de idiomate Hispanico in Latinum,

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

anno domini millesimo trecentesimo decimo tertio in preclaro et excellenti festo Pentecostes, quo illustrissimi domini reges Anglie et Navarre ordinem militarium (1) Parisius a domino Philippo, Dei gratia Francorum rege, humiliter susceperunt et devote, pluresque principes, comites et barones illum ordinem subintrantes (2) illa die Parisius gaudium si umquam fuit per quam plures dies (3). Deo gratias. Ave Maria.

Ceci est pris, sans aucun doute, des diverses rubriques qu'on lit dans le manuscrit 8504, auprès des miniatures dont est orné le deuxième feuillet, rubriques que j'ai rapportées précédemment.

La première partie du manuscrit 8505, contient une rédaction abrégée des préfaces de Raimond, la table des chapitres abrégée, et une table alphabétique des sentences et des réflexions morales contenues dans l'ouvrage.

J'ai déjà dit que le premier feuillet de cette partie du manuscrit manque. Le second commence par ces mots :

Quod differtur non aufertur, juxta illud : Principium finemque simul prudentia spectat, Rerum finis habet crimen et omne decus. Verbi principium, finem circumspice verbi, Ut melius possis cum ratione loqui. Insuper considerans quia illud quod ab amicis vel precibus non poteram obtinere saltem obtinerem opportentu (4) presentis operis jam incepti. Nam si veniat presens liber regius ante aspectum vestre celsitudinis atque magnitudinis, postulabitur quis et ubi est autor seu translator hujus libri. Et sic esse poterit quod faciet me coram presentia evocari. Et tunc conceptum mei propositi, si placet vestre majestati regie, declarabo. Vivas, pie rex, pacificis temporibus et longevis. Ceterum licet istud opus ad mandatum domine Johanne bone memorie, Dei gratia regine Francie et Navarre, tunc viventis, dotate tribus donis anime et quatuor dotibus corporis, cujus anima cum sanctorum gloria requiescat, transferre incepissem, sed tunc propter generose prefate obitum imperfectum et inceptum opusculum pretermisi. Figura translatoris dimittentis opus, propter regine obitum desolati (5). Et postmodum considerans quia bonum prin-

(1) Lisez *militarem.*

(2) Lisez *subintrarunt.*

(3) Le mot *dies* n'est point dans le manuscrit, du moins le *d* de ce mot manque.

(4) Lisez *opportunitate.*

(5) Cette indication d'une figure et celle qu'on trouvera pareillement un peu plus loin, me confirment dans la pensée que la préface de Raimond est incomplète aujourd'hui dans le manuscrit 8504, comme je l'ai déjà insinué, et qu'il y manque un feuillet qui devoit contenir deux miniatures, et une partie de ce qu'on lit ici dans le man. 8505.

Digitized by Google

cipium absque bono fine a sapientibus non laudatur, juxta illud: Omnis laus in fine cernitur, nolui librum regium pretermittere imperfectum, tum (1) bonam famam ipsius nobilis defuncte que per hunc librum poterit sepius a magnis viris audiendus morari (2), tum propter utilitatem legentium et audientium qui poterunt proficere legendo si bene advertant et diligenter retineant hujus libri regii documenta. Tamen si aliqui viri sapientes aliquid mutandum vel corrigendum videant, non propter hoc erit mihi dedecus neque rubor, quia, ut dixit philosophus : Ab humanis inventionibus nihil reor esse perfectum ; ideo opus imperfectum quod tunc inceperam, auxilio Dei intendo perficere et complere. Figura translatoris reficientis librum inceptum tempore regine viventis. Juxta illud: Aggrediamur opus, melior fortuna sequetur: Dimidium qui cepit habet finemque beati ; Debile principium melior fortuna sequetur.

Je ne pousserai pas plus loin l'extrait de cette préface, qui est très-mal rédigée, et d'ailleurs défigurée par beaucoup de fautes, au point qu'elle est souvent inintelligible. Ce que j'en ai rapporté suffit pour faire reconnoître qu'elle diffère beaucoup, pour la rédaction, de celle qu'on lit dans le manuscrit 8504, quoiqu'elle contienne les mêmes idées, et très-souvent les mêmes expressions. J'ignore pourquoi le copiste, qui en général a transcrit exactement le manuscrit 8504, a bouleversé ici toute la suite des idées de Raimond.

Cette préface finit au *verso* du feuillet 4 ou *a v*, et est suivie de la table des chapitres : cette table est bien plus abrégée ici que dans le manuscrit 8504 ; elle contient, comme dans cet autre manuscrit, les argumens de dix-neuf chapitres, et finit avec le *recto* du feuillet 8 ou *a ix*.

La table alphabétique des sentences ou choses remarquables commence, à la dernière ligne du *recto* de ce feuillet, par ces mots : *Appetibilia in hoc mundo*, fol. iiij. La première lettre du mot *appetibilia* manque, sans doute parce qu'elle devoit être écrite en rouge, ce qu'on a négligé de faire. La même omission a lieu au commencement de tous les chapitres.

J'ai dit que le copiste du manuscrit 8505 suit en général exac-

(1) Il paroît manquer ici *propter*.
(2) Je pense qu'il faut lire *à magnis viris audientibus commemorari*, ou *legentibus commemorari*.

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

tement le texte du manuscrit 8504; cela est vrai, mais avec une restriction remarquable, c'est qu'il omet presque toujours les vers et les citations de toutes sortes d'auteurs dont Raimond a embelli ou plutôt surchargé sa traduction. Si le copiste Devassenex n'a pas fait cela uniquement pour abréger son travail, c'est une preuve de goût et d'un jugement droit de sa part, ou de la part de celui par l'ordre duquel il a fait cette copie.

Je termine ici cette Notice en faisant le vœu que les circonstances permettent un jour, soit à moi-même, soit à quelque savant de comparer la traduction Latine de Raimond, tant avec la version Espagnole manuscrite indiquée par Sarmiento et Rodriguèz de Castro, qu'avec celle qui est imprimée sous le titre d'*Exemplario contra los engaños y peligros del mondo*.

Je regrette beaucoup de n'avoir point été à portée de consulter par moi-même jusqu'ici ni cette traduction Espagnole imprimée, ni l'ancienne traduction Allemande, intitulée **Beispeise der Weisen von Geschlecht zu Geschlecht**, ou autrement **Das Buch der Weissheit**. Je n'ai pas été plus heureux à l'égard d'une traduction ou imitation Italienne du livre de Calila, de laquelle ont parlé, mais sans la faire connoître suffisamment, tous ceux qui ont écrit sur l'histoire de ce livre. Le savant auteur de l'avertissement mis à la tête de l'édition Grecque du roman de Daphnis et Chloë, que Bodoni a publiée à Parme, en 1786, donne le titre entier de cette traduction Italienne. Il est ainsi conçu : *Del governo de' Regni sotto morali esempj di animali ragionanti trà loro, tratti prima dalla lingua Indiana in Agarena dà Lelio Demno Saraceno, e dall' Agarena nella Greca da Simon Seto filosofo Antiocheno, ed ora tradotti dal Greco in Italiano. Ferrara, pel Mammarelli, 1583.* Si cette version ou imitation Italienne a été faite effectivement, comme ce titre l'annonce, et comme le dit positivement Fabricius, d'après la traduction Grecque de Siméon Seth, ou plutôt fils de Seth, elle est de peu d'importance; mais je ne dissimulerai point qu'il me reste quelques doutes à cet égard. Si je suis assez heureux pour prendre connoissance par moi-même des versions dont il s'agit, je reviendrai sur ce sujet, lorsque je donnerai la notice des

P. xxix.

Biblioth. Græc. lib. V, c. V, t. VI, p. 463, et l. V, cap. XLII, t. X, p. 325.

Digitized by Google

manuscrits de la Traduction Arabe d'Abd-allah ben-Almokaffa.

LIBER de DINA et KALILA.

Je joins ici, comme je l'ai promis, la transcription du chapitre II de la traduction de Raimond, et le chapitre *de Rege et Ave*, de la même traduction, et de celle de Jean de Capoue. Je choisis, à dessein, ce chapitre qui est le onzième de la traduction de Raimond, et le neuvième du *Directorium humane vite*, parce que j'ai déjà donné la version Hébraïque de ce même chapitre, à la suite de la Notice que j'ai insérée dans la première partie du tome IX de ce recueil, d'un manuscrit Hébreu qui contient une copie incomplète de la traduction Hébraïque du livre de Calila, attribuée au rabbin Joël. Le manuscrit de l'ouvrage de Raimond étant rempli de fautes, ainsi que l'édition du *Directorium humane vite* de Jean de Capoue, j'indiquerai, en notes, les principales corrections qu'il faut faire à ces deux textes.

Digitized by Google

LIBER de DINA et KALILA.

APPENDIX

À LA NOTICE PRÉCÉDENTE.

N.° I.er

Chapitre II de la Traduction de Raimond.

Man. 8504, fol. 13. r.

Incipit capitulum secundum, quomodo rex misit Berosiam suum medicum in provincia Indie.

Figura regis loquentis cum Berosia vel Berzebui.

In temporibus antiquorum, regnante Mugeren filio Car, erat physicus quidam dictus *Berzebu*, quem rex pre ceteris physicis honorabat, et erat ipse prudentissimus omnium et elegantissimus omnium medicorum qui in Persianis partibus residebant. Et quum iste Berzebuy quoddam folium cujusdam libri casualiter aspexisset, invenit quod in India erant montes, et herbe per quas confectas posset peritus medicus mortuos suscitare (1), et hoc notificavit regi Mugeren, et ab ipso postulavit potentiam atque licentiam ut ipsum permitteret ire ad regna Indica et in ipsis per tempus aliquod residere. Et rex ejus petitionibus acquievit, tradiditque sibi potentiam et litteras deprecatorias regibus Indicis destinandas, ut ipsum tuerentur et juvarent in necessariis quoadusque invenisset resurrectionis herbas ad regna Persica deferendas. Et quum Berzebuy pervenit ad Indiam, litteris regibus demonstratis, et ab eis tuitionibus traditis, et inventis herbis in montibus quas quesivit, tentavit Berzebuy mortuos aliquos suscitare si posset, et quum nullum resuscitare potuit, fuit quamplurimum conturbatus. Et incepit philosophis Indicis anxiari, quia propter verecundiam et confusionem non audebat ad partes Persicas remeare. Qui philosophi Indici respondentes dixerunt, quod id quod dicebatur de montibus et de herbis non erat litteraliter exponendum, sed per montes intelligeret philosophos, et per herbas eorum prudentiam, et per mortuos suscitandos ignaros intelligeret qui mortui possent per prudentiam philosophorum Indie illustrari. Quibus auditis, physicus Berzebuy accepit illa prescripta et ipsa transtulit a lingua Indica in

(1) Il n'est point question de ces herbes qui donnent l'immortalité, dans la rédaction Arabe; mais on voit quelque chose de pareil à la Chine, sous le règne de Tay-tsong. *Mém. sur les Chinois*, tom. XV, p. 462.

linguam

Digitized by Google

linguam Persicam et ad regem Persie reportavit. Et unus illorum librorum et prescriptorum que Berzebuy in India comparavit, est iste liber de Dina et Calila qui alio nomine liber de exemplis sensibilibus nuncupatur; et istum librum reportavit physicus Berzebuy de interrogationibus quas faciebat rex Dizalen Indicus et responsionibus philosophi ejus Bendabeh qui regi Dizalen in omnibus quesitis responsiones evidentes et certissimas assignavit; quas interrogationes et responsiones dictus Dizalen voluit in uno volumine compilari, ut hoc dimitteret suis successoribus tanquam thesaurum incomparabilem et immensum.

LIBER de DINA et KALILA.

Explicit capitulum secundum.

N.° II.

Chapitre XI de la Traduction de Raimond, qui est le IX.e du Directorium humane vite *de Jean de Capoue.*

Traduction de Raimond.

Incipit capitulum undecimum de Rege et Ave.

Ait rex ad philosophum suum ista verba: Tuam parabolam intellexi adherente inimico, nec invenitur ad invicem dilectio (1) inter ipsos, donec evadant a periculo suo loco, multosciens (2) et a morte. Nunc autem affer mihi parabolam de viris inimicantibus ad invicem, qualiter se oportet ab invicem preservare: Et ait philosophus: Viri prudentes et discreti non debent in suis inimicis omni tempore confidere, etiamsi dilectionem maximam sibi quotidie manifestent, quemadmodum egit avis erga regis filium per hunc modum. Dixit rex: Quomodo fuit hoc dicas mihi.

(1) Lisez *de viro adhærente inimico, ut juventur ad invicem dilectione.*
(2) Je lis *à periculoso loco, multoties.*

Traduction de Jean de Capoue.

Capitulum ix, de Rege et Ave, et est de sociis qui inimicantur ad invicem, et quomodo debeant se cavere ad invicem.

Inquit rex Disles Sendebar suo philosopho: Intellexi parabolam de viro adherenti (1) *inimico suo ut juventur ad invicem, donec evadent* (2) *a periculo quod timent. Nunc autem affer mihi* (3) *de viris inimicantibus ad invicem, qualiter se ab invicem oportet preservare. Et ait philosophus: Viri prudentes et discreti non debent confidere in suis inimicis, etiam si pandant sibi dilectionem et fraternitatem, quemadmodum egit avis erga regem cujus filium orbaverat. Dixit rex: Quomodo fuit!*

(1) Lisez *adhærente.*
(2) Lisez *donec evadant.*
(3) Je lis *affer mihi parabolam.*

Digitized by Google

Inquit philosophus : Dicitur fuisse quidam rex qui habebat unam avem *Pinza* nomine sic vocata (1), que docta loqui extitit valde bene, et sermones hominis intelligere et proferre, cui erat unus pullus. Et mandavit rex cuidam puelle sue domus, ut conservaret eum et nutriret diligenter. Post hoc vero uxor regis peperit filium benedictum, et adheret (2) pullus ejus avis ipsi puero, ludebat cum eo, et conversabantur ad invicem, tota die stantes, comedentes et solaciantes insimul, sicut fratres. Pinza vero ibat diebus singulis ad quemdam montem, ferens ex dactilis duos fructus, addens (3) ad memoriam, virtutem et vigorem ipsorum, et cito magnificati sunt propter cibum. Quumque vidisset rex vigorem puerorum, adhibuit majorem dilectionem erga Pinzam, et addit (4) in suis oculis gratiam fortiorem. Quadam vero die, quum ivisset Pinza ad fructus solitos afferendos, ascendit pullus in sinum pueri, ut cum eo more solito luderet, sicut ante. Puer vero affectus iram et odium (5) contra illum, in terram ipsum precipitavit, et pullus est mortuus illa hora.

Inquit philosophus : Dicitur fuisse quidam rex in India, qui habebat unam avem Pizam (1) *nomine, que docta erat loqui et intelligere sermones hominis, cui unus erat pullus. Et mandavit rex cuidam puelle domus, ut conservaret et nutriret eum diligenter. Postea vero peperit uxor regis filium, et adherens pullus ipsi puero ludebat cum eo, et conversabantur tota die stantes et comedentes et sollicitantes* (2) *simul. Pinza vero ibat singulis diebus ad quemdam montem, ferens duos fructus ex dactilis, quorum dabat alterum pullo suo, alterum vero puero regis. Erat autem fructus iste addens ad virtutem et vigorem ipsorum, ut cito magnificarentur. Cumque vidisset rex vigorem pueri, adhibuit majorem dilectionem erga Pinzam, et addidit gratiam in oculis suis. Quadam vero die, cum ivisset Pinza ad ferendum fructus solitos, ascendit pullus in sinum pueri ut cum eo luderet, more solito. Puer vero, affectus ira et tedio* (3) *contra illum, precipitavit eum in terram, et mortuus est pullus.*

Figura pueri pullum interficientis.

Quumque rediit Pinza de monte, videns suum filium mortuum, in terra prosternatum, condoluit fortiter contristando, et ait : Maledicti sint omnes

Cumque redisset Pinza de monte, videns suum pullum interfectum et prostratum in terram, doluit multum et contristatus est, et ait : Maledicti sunt

(1) Je lis *vocatam.*
(2) Lisez *adhærebat* ou *adhæsit.*
(3) Je pense qu'il faut lire *addentes.*
(4) Lisez *addidit.*
(5) Lisez *irâ et odio.*

(1) Il faut lire *Pinzam.*
(2) Je pense qu'il faut lire *solaciantes*, c'est-à-dire, *se divertissant.*
(3) Peut-être faut-il lire *et odio.*

Digitized by Google

reges, principes et barones quia in eis fidei nihil est, pietatis et misericordie, pro constanti (1), et ve illi quem cujus (2) societate Deus et amicitia vulneravit quam plurimos (3): non enim reputata Pizam sociam (4), et ipsi ullum (5) diligunt nisi a quo sperant aliquid utilitatis recipere in presenti. Et quum illud ab eo habuerint, non habent amorem nec societatem de cetero circa illum; et omnia sua opera dolosa sunt ac fraudulenta. Et cogitavit in se Pinza sic dicendo: non quiescam donec de isto crudeli adversario hodie valeam vindicari, cui non est nec amor nec fidelitas opportuna, qui prodit suos familiares manifestissime, ac suos fratres et eos qui in sua mensa comedunt tota die. Et exurgens irruit super regis puerum illa hora, et fodit ejus oculos suis pedibus repentine, et sequatus (6) est puer ille. Et volans reposuit se in loco altissimo et excelso. Et annuntiato hoc regi, condoluit ultra modum, et factus est tristis valde in suo animo contristando, et quesivit argumenta per que dolo caperet illam Pinzam, ut eam perderet et de ipsa se subito vindicaret.

omnes reges, quia nihil est in eis fidei et misericordie, et ve illi quem Deus eorum societate vulneravit. Non enim reputant socium et amicum; nullum (1) *diligunt, nisi a quo sperant aliquid utilitatis recipere; et cum illud ab eo habuerint, non habent amplius erga illum societatem et amorem; et omnia opera sua dolosa sunt, et fraudulenta. Et cogitavit in se Pinza, dicens: non quiescam, donec vindicabo me hodie ab isto crudeli adversatore, cui non est amor et fidelitas, qui suos perdit familiares et fratres, et eos qui comedunt in sua mensa. Et exurgens irruit super puerum, et ejus effodit oculos suis pedibus, et volans reposuit se in loco excelso. Et annunciato hoc regi, doluit et factus est tristis valde; et quesivit argumenta ut dolis Pinzam caperet et eam perderet.*

Figura Pinze oculos pueri fodientis.

Et equitans rex super equum ivit ad querendam illam, et quum accessisset ad eam, ac (7) suo nomine convocavit, illi talia sic dicendo: Tuam

Et equitans rex ad querendum illum, vidit ipsum a longe, et accessit ad ipsum, vocans eum (2) *suo nomine, dicens: Remisi tibi offensam tuam, et apud*

(1) On lit à la marge, *reperitur in iisdem.*
(2) Lisez *eorum.*
(3) Ces deux mots semblent de trop.
(4) Je lis: *non enim reputant ullum socium.*
(5) Lisez *nullum.*
(6) Lisez *excecatus.*
(7) Lisez *eam.*

(1) Je soupçonne qu'il faut ponctuer ainsi: *non enim reputant socium, et amicum nullum diligunt, nisi* &c.
(2) Lisez *ad quærendam illam, vidit ipsam à longè, et accessit ad ipsam, vocans eam*, &c.

Digitized by Google

offensam, carissima, jam remisi, et tu apud me es amica. Ergo ad me convertere, et ne timeas, nec turberis. Et nolens avis redire ad ipsum, talia est locuta: Scias, domine rex, quod proditor debet esse (1) pro meritis condemnari secundum sui impietatem, et mensuram (2) qua quis mensus fuerit eidem mencietur (3), quamvis illud negotium retardetur. Juxta illud versus: Qua mensus fueris mensuram forte teneris, Legem quam tuleris non in mente posueris (4). Et alibi dicitur: Dei vindicta si differtur, non aufertur. Et alibi: Pena non facit martyres, sed causa tende (5), unde versus: Quum quis torquetur, nisi causa malum comitetur, Nondum dicetur martyr qui sic morietur; et alibi: Qui gladio perit vel percutit, gladio periet vel percutietur, unde versus: Si quemcunque feris, ab eo pariter ferieris; Vulnera si dederis alii, tibi vulnera queris; et alibi dicitur: Nullum bonum irremuneratum, et ullum (6) malum impunitum, unde versus: Premia debentur meritis, peccata tenentur Penis, mensura parilique sua natura.

me amicus es: converte (1) ergo ad me, ne timeas. Et nolens avis redire ad ipsum, ait: Scio (2), domine rex, quod perditor condemnari debet secundum sui impietatem, et mensuram (3) qua quis mensus fuerit, eadem remetietur ei, quamvis tardet illud negocium.

Et si tardaverit in hoc seculo, in futuro non tardabit, quia dicitur quod vindicta Dei quanto magis est leviter (7), tanto magis violentius punit, unde versus: Quum pena digna

Et si tardet (4) in hoc seculo, non tamen tardabit in futuro.

(1) Il faut effacer le mot *esse*.
(2) Lisez *mensurâ*.
(3) Lisez *eâdem remetietur ei*.
(4) Je conjecture qu'il faut lire *non impunè posueris*.
(5) Il faut effacer le mot *tende*.
(6) Lisez *nullum*.
(7) Lisez *lentior* ou *lenta*.

(1) Lisez *amica es: convertere*.
(2) Lisez *Scias* ou *Scito*.
(3) Je lis *mensurâ*.
(4) L'imprimé porte *tradet*. Je corrigerai dorénavant, sans en avertir, les fautes de cette nature.

Digitized by Google

feriat Deus acta maligna, Tanto plus lenta, tanto magis est violenta.

Et ipse Deus peccatum patrum super filiis et filiorum filiis visitabit, et reddet cuilibet merita pro meritis illa hora. Super quod autem mihi fecit tuus filius, cito accepi meam vindictam ab eodem, et ei juxta sua opera dignam retribui ultionem.

Sed ipse deus visitat peccatum patrum super filiis et filiorum (1). *Super quod autem mihi fecit filius tuus, cito accepit meam vindictam; ipsi et* (2) *in vita sua opera talionis retribui.*

Figura regis vocantis Pinzam stantem super montem.

Et ait ad eam rex: Vere peccavimus contra tuum filium manifeste, et te offendimus sine causa. Verumtamen tu de nobis ultionem tuam breviter accepisti; nec te in hoc peccasse contra nos penitemus reputamus autem nunc (1) ad nos convertere confidenter.

Dixit ad eum rex: Vere peccavimus contra filium tuum, et offendimus te. Verumtamen tu dedisti nobis ultionem: non reputamus te in hoc contra nos peccasse. Nunc autem convertere ad nos secure.

Et ait Pinza: Vere ad te de cetero non redibo, quoniam viri sapientes prohibuerunt hominem se rei periculose exponere ullo modo. Dicunt enim: Nequaquam inclinetur cor hominis ad verba blanda sui adversarii, et honorem quo ipsum honorat, nec cor suum circa hec decipiatur; non enim reperitur rancor (2) et odio bona fides, nec restat nisi ut in ipso penitus preservetur. Et juxta hec dicunt sapientes: Blesa lingua non est credenda, unde versus: In sensum (3) volucres ducit cum cantibus auceps. In fraudem gentes blesa loquela viri; Et Cato dixit: Sermones blesos (4), blesosque cavere memento;

Et ait Pinza: Non redibo ad te, quoniam viri sapientes prohibuerunt hominem se rei periculose exponere. Dicunt enim: Nequaquam inclinet cor hominis ad verba blanditiarum sui adversarii, et hominem qui ipsum honoret (3) *nec suum cor decipiatur circa hoc: non enim reperitur in odio bona fides, nisi* (4) *ut preservetur ab ipso.*

(1) Lisez *contra nos reputamus. Nunc autem.*
(2) Je lis *in rancore.*
(3) Peut-être faut-il lire *in laqueum.*
(4) Lisez *blandos.*

(1) Lisez *et filiis filiorum.*
(2) Lisez *accepi meam vindictam; et ipsi.*
(3) Je pense qu'il faut lire: *honorat.*
(4) Je regarde comme certain qu'il faut lire: *nec restat nisi.*

Digitized by Google

Simplicitas veri fama est, fraus ficta loquendi (1) : et idem : Qui simulat verbis non corde est fidus, amicus; Tu quoque fac simile, sic ars deluditur arte (2) ; et alibi : Falsus adulator non sit tibi verus amator, Ex propria parte fac sic : ars luditur arte.

Dicitur autem quod vir intelligens reputare debet ejus fratres et socios proximos, viros vero amicos, filios vero potentiam et famam, filios (3) litem et discordiam, ejus vero consanguineos oves (4), sed suam personam solam et inter eos separatam. Modo vero ego sum solus similiter et ab aliis separatus, et a te hanc tribulationem jam recepi. Et me alias tanto honore (5), postmodum et damna maxima intulisti. Recede in pace, vade igitur viam tuam, quia ego recedo, vado viam meam.

Et ait ad eum rex : Si non accepisses ultionem tuam, tunc nobis esset negotium tuum secundum quod tu proposuisti. Verumtamen nos nichilominus (6) te offendere; tu quoque jam accepisti super hoc ultionem. Quare igitur recedas venire ad (7) qui sum tibi utilis et fidelis. Revertere ad me, quia offensam meam (8) jam delevi.

Ait ad eum Pinza : Scire (9) quod

Dicitur autem quod vir intelligens reputare debet fratres et socios ejus suos proximos, viros vero fideles amicos, filios autem potentiam et famam suam, mulierem litem, et filiam suam quasi discodam (1), ejus vero consanguineos aves famelicas, sed personam suam inter eos solam, separatam. Modo vero ego (2) separatus, a te hanc recepi tribulationem, et prius honestate (3) me tanto honore, quod nullus referre habet nisi ego. Recede ergo in viam tuam cum pace, quia ego recedo in viam meam.

Et ait ad eum rex : Si non accepisses ultionem ex nobis, esset negocium secundum quod proposuisti ; verumtamen nos inchoavimus te offendere, tu quoque jam accepisti ultionem super nos : quare ergo recusas ad me venire ! Revertere ad me, quia tuam delevi offensam.

Ait ad eum Pinza : Scire debes quod

(1) *Cat. Dist.* I, III, dist. 5.
(2) *Qui simulat verbis, nec corde est fidus, amicus. Tu quoque fac simules &c.* L. 1, dist. 26.
(3) Lisez *filias.*
(4) Lisez *aves. Voy.* la version de Jean de Capoue.
(5) Suppléez *honestasti.*
(6) Lisez *inchoavimus.*
(7) Lisez *recusas venire ad me.*
(8) Lisez *tuam.*
(9) Lisez *Scire debes.*

(1) Je pense qu'il faut lire *discolam*, ou *discordiam.* Ce dernier mot répond mieux au texte Hébreu qui porte מסה ומריבה, *Voyez* Not. et Extr. des man. *t. IX, 1.re part. p. 456.*
(2) Lisez *ego sum.*
(3) Je lis *honestasti.* La version Hébraïque dit au contraire, *et à te fuit angustia mea, et posuisti super me angustias et mærores ; nec illa feret alius, nisi ego solus.* Voyez *Notices et Ext.* t. IX, 1.re part. p. 456.

Digitized by Google

cordium inimicitie sunt cause pessime, intolerabiles, et dolores (1), nec justificant lingue de his que in cordibus sunt absconsa. Cor autem detestatur, offendit (2) quod in corde est magis procul dubio quam in (3) lingua : modo autem tuum (4) cor dicit mihi malum adversum machinando (5), quia cor meum odit te pro constanti. Quando (6) igitur me amabis quum ego te odio in immensum ! Scire debes quod cor meum lingue tue utique contradicit.

inimicitie cordium sunt potissime cause (1) et dolores intolerabiles, nec justificant lingue de his que sunt in cordibus. Cor autem testatur quod in eo est magis quam lingua. Vere modo dicit cor meum mihi, cor tuum adversus (2) malum machinari, quia cor meum adit (3) te. Quomodo igitur amabis me, quum cum eorum te (4)! Scire, inquam, debes quod animus meus contradicit lingue tue.

Ait rex : Nescis quod inimicitie contingunt inter homines tota die, et quicumque est intelligens credit suo frequentissime inimico, maxime quando ei fit fidelis. Et dicunt sapientes quod de inimicis fiunt multotiens amici, unde versus : Clarior est solito post nebula maxima Phebus, Post inimicitias clarior est et amor.

Ait rex : Nescis (5) inimicitie contingunt quandoque inter homines! Sed quicumque est intelligens, credit inimico suo quoniam ei fit fidelis.

Et ait ad eum Pinza : Veritas (7) sicut dicis; verumtamen viri intelligentie juvant se consiliis, et per consequens argumentis, ut ab illis sibi precaveant, loco et tempore optimis. Sciunt namque quod inimici non (8) sibi obesse potentia et viribus aliquanto, sed ingeniis et argumentis quibus capiunt homines manifeste, quemadmodum homo capit suis ingeniationibus elephantem qui major est omnibus animalibus, atque fortis, unde versus : Quum tibi sit

Et ait ad eum Pinza : Veritas est sicut dixisti ; verum viri intelligentie juvant se consiliis et argumentis, et cavent se ab illis. Sciunt namque quod inimici non possunt sibi obesse potentia et viribus, sed ingeniis et argumentis quibus capiunt homines ; quemadmodum pusillus homo capit elephantem suis ingeniis, qui major est omnibus animalibus.

(1) * *Voyez* la version de Jean de Capoue.
(2) Lisez *testatur quod*, &c.
(3) Effacez *in*.
(4) Lisez *meum*.
(5) Lisez *te malum adversum me machinari*.
(6) Lisez *Quomodo*.
(7) Lisez *Veritas est*.
(8) Lisez *non possunt*.

(1) Le mot *causæ* me paroît pris ici, dans le sens de *ægritudines, morbi*. Dans l'Hébreu on lit le mot תונה.
(2) Lisez *adversus me*.
(3) Lisez *odit*.
(4) Lisez *quum cor meum odiat te*.
(5) Lisez *Nescis quia*.

Digitized by Google

vita, parvos contemnere vita; Sensus donatur cui vis permagna negatur.

Et notum est apud homines quod quantumcunque homines capiant de ovibus et de illis mactent, non pro tanto illud displicet aliis ovibus remanentibus, sed hoc sustinent patienter, sed credunt in illis, et obliviscuntur ejus quod in aliis fecerunt. Sic quoque canes qui sunt in adjutorium homini, quum interfectus fuerit aliquis eorum ab hominibus, non pro tanto reliqui ab eis recedunt, sed remanent sicut ante. Ego autem nolo esse sicuti isti sunt qui se ab hujusmodi negligunt preservare; sed a te toto meo posse me cavebo, quia scio quod si me teneres in tuis manibus, me procul dubio jugulares, et postmodum evadendi viam aliquam non haberem. Et accidet (1) mihi sicut accidit illi qui firmavit ostium stabiliter post amissionem sui equi, unde versus: Quum furatus equum fuerit latro, creditur equum Ut sero firmetur cum nil sub clave tenetur. Ego autem me a te precavebo, quia jacula provisa minus ledunt, unde versus: Que scio ventura, non sunt mihi tam nocitura. Ego quidem non dormio, sed te video quid intendis facere si me teneres, et non sum ita stulta sicut credis, quia dicitur quod dormienti loquitur qui stulto loquitur; unde versus: Ut somnolentis non prosunt verba loquentis, Sic stolide mentis homini verbum sapientis. Ego autem, domine rex, non sum puer decem annorum; quia te video

Et notum est apud omnes homines quod quantumcunque homines capiant de avibus et de illis mactent, non pro tanto displicet illud aliis remanentibus, sed credunt illis et obliviscuntur que fecerunt in aliis. Sic quoque canes qui sunt in adjutorium hominum, quando aliquis eorum fuerit interfectus ab hominibus, non pro tanto reliqui recedunt ab eis. Ego autem nolo esse sicut isti sunt, qui se negligunt ab hujusmodi preservare; sed cavebo me a (1) *toto meo posse.*

1) Peut-être faut-il lire *accideret.*

(1) Lisez *sed cavebo me à te toto meo posse.*

Quid

quid habes in corde tuo, juxta illud: Maledictus puer centum annorum. Versus: Mundo difficilis senis infantia vilis, Christo, quum similis puero fit vita senilis. Hec sunt allegationes Pinze avis.

Et ait rex: Vir nobilis socium non relinquit nec ab eo separatur; non enim omnes homines et unius sunt et ejusdem nature. Quidam enim sunt a quibus homo debet penitus sibi cavere, quamvis sibi dederint suam fidem. Sunt et alii quorum verba credere debet, quia sua opera indicant verba sua.

Ait ad eum Pinza: Inimicitie valde sunt terribiles et moleste. Expedit autem unumquemque timere veraciter inimicitiam que est in regum cordibus et rancoribus (1) eorumdem. Volunt enim penitus vindicari, et eis videtur quod vindicta in hujusmodi est eis honor, fama et gloria in eternum. Non decet virum intelligentem ut pandat cor suum blandis sermonibus suis adversariis (2). Inimicitia vero abscondita est in corde sicut ignis cineribus cooperitur, quando non habet lingua (3) in quo agat; modo similis (4) querit adversarius occasiones verborum, ad modum ignis patentis in lingua (5). Et quando adversarius eam invenit, accenditur sicut ignis, et comburit, quem non possunt extinguere sine (6) aqua, nec divitie, nec

Ait rex: Vir nobilis non relinquet socium suum, nec recedet ab eo. Non enim omnes homines sunt unius et ejusdem nature. Quidam enim sunt a quibus penitus homo debet se cavere, quamvis dederunt sibi fidem suam; sunt et alii quorum verbo credere debet, quia verba opera judicant (1).

Ait ad eum Pinza: Inimicitie valde (2) *et tribulationes sunt. Expedit autem unumquemque timere inimicitiam que est in cordibus regum; volunt enim penitus vindicari, et videtur eis quia vindicta in hujusmodi est eis honor et fama. Non decet virum intelligentie ut decipiatur cor blandis sermonibus sui adversarii; inimicitia enim in corde abscondita, est sicut ignis coopertus cineribus quando non habet ligna. Simili modo adversarius querit occasionem verborum, ad modum ignis ligna petentis. Et quando adversarius causam invenit, accenditur sicut ignis, quod* (3) *extinguere non possunt, nec divitie, nec lingua humilis, nec honestas, nec anime humiliatio.*

(1) Lisez *rancores.*
(2) Lisez *sui adversarii.*
(3) Lisez *coopertus, q. n. h. lignum.*
(4) Lisez *simili.*
(5) Lisez *petentis ligna.*
(6) Lisez *nec.*

(1) Je lis *indicant.*
(2) Je crois qu'il faut lire: *valdè terribiles sunt,* conformément au texte Hébreu, qui porte המשטמורת הם נוראות מאד Voyez *le t. IX,* de ce recueil, *1.re part. p. 459.*
(3) Lisez *quem.*

Digitized by Google

humilis lingua, nec honestas, nec anime humiliatio, nisi tantum anime moribus et virtutibus illustrate.

Sunt tamen aliqui viri quibus adversarii inimicantur ad invicem tota die, et possunt illis suis negotiis (1) resistere quando volunt. Verumtamen ego debilis sum consilii et societate (2) diminute; nec est mee prudentie posse reprimere quod in tuo latet animo adversus me manifeste. Et propter hoc in te numquam credam, nec habeo fiduciam ullo modo, et non videtur michi melius consilium, quam recedere a te in eternum. Ego autem non mentior tibi, quia os quod mentitur occidit animam, unde versus : Se morti subjicit homo, mendacia dicit (3), Ac sic mente perit lingua qui fallere querit. Noli, domine rex, plus loqui de me: loquere de Deo qui est in celo, nos sumus in terra. Noli me decipere verbis tuis; cura de Deo qui omnia videt, et quod intendis contra me facere: ipse scit solus corda omnium et bona et mala, unde versus : Est Deus in celis, retinet te terra; fidelis Esse Deo cura, de quo non dicere plura. Nemo loqui late presumat de deitate, De qua qui multa loquitur, vix est sine mulcta. Parce Deo verbis, et tibi vera locuto; Sepius ut taceas tutius esse puto. Recordare, domine rex, de morte futura, et forte cras morieris et in nihilum rediges (4) Memento quod cinis es et in cinerem reverteris, unde

Sunt tamen aliqui viri quibus inimicantur adversarii, et possunt suis ingeniis illis resistere. Verumtamen ego sum debilis consilii et scientie diminute; nec est mee prudentie posse reprimere quod latet in tuo animo adversum me semper (1) *; et propter hoc nunquam credam in te. Et mihi non videtur melius consilium quam recedere, et me a te in eternum elongare.*

(1) Lisez *suis ingeniis.*
(2) Lisez *scientiæ.*
(3) Lisez *dicens.*
(4) Lisez *redigeris.*

(1) Le traducteur auroit du dire : *nec est mea scientiæ posse reprimere umquam quod latet in tuo animo adversum me.*

Digitized by Google

versus : Quum si vis et purus fueris quod sis rediturus, Et speciem cineris in monte tenere teneris (1). Quum sis de cinere debes in mente tenere, Quando reverteris in speciem cineris. Nonne scis quod omnis caro fenum, et gusta (2) ejus quasi flos feni. Versus : Quum caro sit fenum, flos gloria carnis, amenum Hoc habet in merito res ita lapsa caro. Cogitare (3) de anima et de futuro judicio, et de me amplius non cures de isto mundo (4) ; et sapientia hujus seculi stultitia est apud Deum, unde versus : Desipit hic Christo qui mundo sic sapit isto, Ut pro terrenis celi privetur amenis. Omnia descendunt a summo culmine rerum, Quo non consulto, nichil est quod sidera possint.

Ait ad eum rex : Scivisti unquam quod ullus sit potens facere suo proximo malum aut bonum, nisi quod Deus vult et ordinat ! Quod si ipse Deus predestinavit per meam manum (5) moriturum, non habet (6) refugium nec evasionem quod non pervenias ad manum meam moriturum (7). Si vero non est a Deo predestinatum quod per manum meam moriaris, si pervenires ad manum meam, et te vellem perdere, utique tunc non possem. Et sicut homo nichil potest (8), sic nichil potest

Ait ad eum rex : Scis quod nullus potens est suo proximo facere malum aut bonum, nisi quod Deus vult ; quia si Deus predestinavit te per manus meas mori, non evades ; si vero non est a Deo predestinatum, tunc illesa a me manebis ; sed si pervenires ad manus meas et vellem perdere te, utique non possem. Et sicut homo nihil potest creare, sic nihil potest agere (1), *nisi a Deo sit preordinatum ; nec tibi reputatur peccatum quod interfecisti filium meum, sed* (2) *filio meo, quia pullum tuum interfecit.*

(1) Je ne saurois restituer ces deux vers : seulement, au lieu de *monte*, il faut lire *messe*.
(2) Lisez *gloria*.
(3) Lisez *cogita*.
(4) Lisez *nec de isto mundo*.
(5) Suppléez *te*.
(6) Lisez *habes*.
(7) Supprimez le mot *moriturum*.
(8) Suppléez *creare*.

(1) Il seroit naturel de penser qu'il faut lire : *sic nihil potest perdere ;* mais je ne propose aucune correction, parce qu'on lit de même *agere*, dans la traduction de Raimond, qui a, sans doute, copié ici Jean de Capoue. La version Hébraïque porte cependant וכן לא יוכל להאבד דבר, *sic nihil potest perdere*. Voyez *le tome IX de ce recueil*, 1.re part. pag. 461.
(2) Lisez *nec*.

Digitized by Google

agere, nisi a Deo sit ordinatum; nec tibi peccatum reputatur quia meum filium interfecisti, nec meo filio ita parum, quia interfecit pullum tuum; sed omnia ex Deo sunt ordinata, nos autem causa ejus quod Deus fecit inferius et creavit.

Ait ad eum Pinza : Omnia a Deo sua divina potentia predestinata sunt : ita est sicut dixisti. Non tamen prohibet hoc virum probum et discretum se non (1) preservare ab inimico, suo posse; deinde Deum facere suum placitum creatorem (2). Scis enim quod si predestinatum esset alicui mori in aqua, nullus esset qui eum posset eruere nisi Deus. Sed si accedentes ad eum astrologi eidem manifestarent, se toto suo posse ultimo preservaret, quia usu (3) sapientie dominatur astris, quemadmodum seminator terrarum virtutes naturales (4), nec diceret se in aquam ejicere ut divinum placitum adimpleret : esset namque fatuus insensatus qui hoc et similia extimaret (5).

Ait ad eum Pinza : Divina predestinatio ita est sicut dixisti. Non tamen prohibet hoc probum et discretum virum se ab inimico preservare, deinde Deum facere suum placitum. Scis enim quod si predestinatum esset aliquem in aqua mori, nullus est qui posset eum eruere. Sed si accedentes ad eum astrologi manifestarent ei illud, preservaret se toto suo posse, nec diceret se in aquam projicere (1) *ut adimpleretur divinum placitum : esset namque fatuus qui hoc estimaret.*

Dixerunt enim sapientes quod quicumque perdit seipsum non habet partem in presenti seculo, nec per consequens in futuro. Nam propter hoc apposuit divina sapientia animam in corpore hominis, ut

Dixerunt enim sapientes quod quicunque perdit seipsum non habet partem in presenti seculo, nec in futuro. Nam propter hoc posuit divina sapientia animam in corpore hominis, ut eam sciat conservare, ne (2) *perdat depositum*

(1) Le mot *non* est de trop.
(2) Le mot *creatorem* est ou superflu ou déplacé.
(3) Lisez *quia vir sapiens.*
(4) Ce passage, qui semble tronqué, se trouve déjà dans le premier prologue de Raimond. *Voyez* ci-dev. *p. 5.* Je conjecture que c'est une citation; mais j'ignore d'où notre auteur l'a empruntée.
(5) Lisez *æstimaret.*

(1) La version Hébraïque porte : *nec diceret in corde suo, quandoquidem prædestinatum est me in aquis moriturum, ibo, et projiciam meipsum in illas : esset namque*, &c.
(2) Lisez *nec.*

Digitized by Google

eam presciat conservare, ne (1) perdat depositum quod est ei traditum a superno, donec ille veniat cujus est illum capere in mortalem (2). Et ob hoc dico quoniam licet predestinatum sit perire me per manum tuam, nunquam pro tanto accedam ad te meo velle et sensu, quem mihi prestitit solus deus.

quod ei traditum est, donec veniat ille cujus est eam assumere. Et ob hoc dico, quoniam licet sit predestinatum me perire per manum tuam, nunquam tamen accedam ad te meo velle et sensu.

Scio enim te loqui tuo ore verba (3) contra tui conscientiam sunt expressa; et scio quod tu vis me perdere, et a me meam animam separare. Sed anima repellit mortem, et ipsam abhorret quantum potest; odium autem nunquam recedit in eternum. Vos autem non queritis aves nisi propter tria, aut ad eas comedendas, aut ad ludum, aut eas perdendas. Tu vero non queris me ad comedendum, nec ad ludendum in me, sed ad interficiendum me pro tuo filio predilecto. Quilibet est (4) eligit vitam, et mortem renuit quantum potest.

Scio enim loqui te tuo ore verba que non sunt anime tue (1); et scio etiam quod tu vis perdere me, et a me animam separare. Sed anima expavet mortem et abhorret ipsam; odium autem numquam recedit. Vos autem nos (2) queritis aves nisi propter tria; aut ad comedendum eas, aut ad ludendum, aut ad perdendum eas. Tu vero non queris me nec ad comedendum, nec ad ludendum in me, sed ad interficiendum me pro filio tuo. Quilibet enim renuit mortem et eligit vitam.

Vir autem intelligens potest relinquere mundum et dare se divino mortem cultui pre timore (5), aut faciet illud ad salvandum semel (6) suam animam et corpus, et forte quod non multotiens moriatur, et quod non occupent eum multe tribulationes que omnes sunt mors et periculum in hoc mundo. Dicitur autem quod sapientia est tristitia, et tribulatio tristitia, et accessus ini-

Vir autem intelligens potest relinquere mundum, et pre timore mortis cultui divino se tradere: aut ergo facit illud ad salvandum animam suam, quod non moriatur, aut quod multe tribulationes eum non accipient (3), que omnes sunt mors. Dicitur autem quod sapientia est tristitia, et tribulatio est tristitia, accessus inimicorum tristitia, et accessus amicorum tristitia, egritudo tristitia, senectus tristitia, sed caput

(1) Je lis *sciat conservare, nec.*
(2) Peut-être faut-il lire *in mortem.*
(3) Ajoutez *quæ.*
(4) Lisez *Quilibet enim.*
(5) Lisez *dare se divino cultui præ mortis timore.*
(6) Il faut peut-être lire *simul.*

(1) Peut-être faut-il lire *in animâ tuâ.*
(2) Lisez *non.*
(3) Lisez *accipiant.*

Digitized by Google

micorum tristitia, et recessus amicorum tristitia, egritudo tristitia, sed caput tristitiarum est mors, que non potest finaliter evitari. Cor autem novit amaritudinem sue anime pro constanti; non enim extimas (1) tu tribulationem que mihi eveniret, si ad te accederem in presenti.

tristitie (1) omnium est mors. Cor autem noscit amaritudinem anime sue; non enim tu estimas tribulationem que mihi adveniret si ad te venirem.

Et ego scio quod habes in anima erga me, ex hoc quod habeo in anima mea contra te. Quapropter non est michi utilis tua societas ullo modo. Quia si essemus socii et fideles ad invicem, quando essem recordatus tuorum operum, et tu meorum, tunc nostra corda essent utique permutata.

Et ego scio quid habes in anima tua erga me, ex hoc quod habeo in anima mea erga te. Quapropter non est mihi utilis societas tua. Quia si essemus socii et fideles ad invicem, quando essem tuorum operum recordatus, et tu meorum, utique tunc corda nostra essent omnino permutata.

Et ait ad eam rex : Non est bonum homini non habere potentiam removendi quod in ejus est anima, ut tollat odium seu rancorem, et revolvat ad se amorem. Propter hoc homini datus est ei (2) intellectus, ut malum auferat de corde suo quando voluerit et placebit. Et vero (3) dixit Cato : Versus : Litis preterite noli maledicta referre, Post inimicitias iram meminisse, malorum (4). Et alibi : Preterite litis recolas non jurgia mitis, Est quoniam morum rixas meminisse malorum.

Et ait ad eam rex : Non est bonum homini habere potentiam removendi (2), quod est in ejus anima ut tollat odium et involvat (3) se ad amorem : propter hoc homini datus est intellectus, ut de suo corde malum auferat quando voluerit.

Et ait ad eum Pinza : Similis est inimicitia pedis apostemati existenti, quod quantumcumque plus quis se super eo sustentavit ad ambulandum, ad sui dolorem plus addidit

Et ait ad eum Pinza : Inimicitia similis est apostemati pedis, quia quantumcunque plus quis se sustentaverit super eo ad ambulandum, tanto plus addit ad sui dolorem; vel oculo egro

(1) Lisez *æstimas.*
(2) Lisez *enim.*
(3) Lisez *verè.*
(4) *Cat. Dist.* liv. II, dist. 15.

(1) Lisez *tristitiarum.*
(2) Jean de Capoue auroit dû traduire : *nihil boni est in homine qui non habet potentiam, removendi,* &c. Voyez *Not. et Ext. des man.* t. IX, 1.re part. p. 464.
(3) Lisez *revolvat.*

Digitized by Google

condolendo ; vel oculo egrotanti quo occupatus est (1) a vento vel ab alia re nociva, plus in sui languorem addidit tota die. Sic se habet homo qui odio habetur a suo inimico; qui quantumcumque plus accedit ad eum, ulcus cordis ejus magis aperitur, et ejus magis dolor continuo augmentatur, et languor ad invicem innovatur.

tanti, quo occupato a vento aut ab alia re nociva, plus additur in sui dolorem et languorem (1).

Et quicumque res ignorat, quando (2) in eas intret et ab eis exeat, et immittit se per malam viam, ipse est qui seipsum necavit et destruxit. Et quicumque ne (3) potens sustinere malum (4) cibi et potus, et nititur fatigare virtutem suam ultra posse, vult suam animam perdere atque corpus. Similiter quicumque intromittit in os suum majorem bolum quam deglutire valeat, se ipsum ipsemet subfocavit, quia dicitur : Versus : Qui plus posse putat sua quam natura requirat, Posse suum superat, se minus esse potest.

Et quicunque ignorat res, quomodo intret in eas, et exeat ab illis, et per viam malam se immittit, ipse est qui necat seipsum. Et quicunque non est potens multum cibi aut potus sustinere, et suam naturam nititur fatigare ultra posse, ille vult perdere animam suam. Similiter quicunque in os suum intromiserit majorem bolum quam deglutire poterit, ipse suffocabit seipsum.

Et quicumque decipit cor suum in verbis adversarii, nec cavet sibi ab eo, ipse plus quam alii inimicatur sibi ipsi. Nec decet quemcumque respicere quod Deus de homine statuit in hoc mundo, quia dixit Cato: Quod Deus intendit noli perquirere sorte; Quid statuat de te, sine te deliberat ipse (5); et alibi : Quid placeat forte Christo non querere sorte Curet (6), sed sine te disponat

Et quicunque decipit cor suum in verbis sui adversarii, nec sibi cavet ab ipso, ipsemet plus quam alii inimicatur sibi. Nec decet quemquam respicere quod Deus statuit de homine. Sed sibi precavere debet, et confirmare se in suis processibus; et si contingat res aliter quam ipse estimavit, innocens est peccati. Nec decet virum prudentem in loco periculoso persistere, cum possit inde recedere. Ego autem multa loca

(1) Lisez *quo occupato à vento.*
(2) Lisez *quomodo.*
(3) Lisez *non est.*
(4) Lisez *multum.*
(5) *Cat. Dist.* liv. II, dist. 12.
(6) Je pense qu'il faut lire *Cures.*

(1) La version Hébraïque ajoute : *Sic est homo qui odio habetur à suo inimico; quanto plus accedit ad suum inimicum, tanto magis dilatatur ulcus cordis ipsius, augetur dolor ejus, plagaque recrudescit.* Voyez *le tome IX* de ce recueil, *1.re partie, p. 464.*

Digitized by Google

singula de te. Sed debet sibimet a talibus precavere, et in suis processibus confirmari. Et si contingat res aliter quam ipse estimaverit, ignoscius (1) est peccati. Nec decet virum prudentem persistere in loco periculoso, quum possit inde recedere ab eodem. Ego autem multa loca habeo, ad que si ivero, nichil boni mihi deficiet, deo dante.

habeo, ad que si ivero, nihil boni mihi deficiet.

Mores quippe quinque sunt, quos si quis observet, ad suum votum perveniet peroptatum. Et erunt sibi subsidium quando solus permanet (2) et consistet; sibi in terra sue peregrinationis ad loquendum (3), et sibi ejus victum quotidie ministrabunt, et adquiret sibi socios et amicos. Qui quidem sunt que sequuntur : primo, quod sit innocens manibus ; secundo, ,quod nihil mali homini inferat nec procuret; tertio, quod sit vir optime doctrinatus; quarto, quod ab omni peccato et infamia se elonget, et (4) sit nobilis operibus inter gentes, et sint ad honorem Dei ejus opera sanctiora.

Mores quippe sunt quandoque (1), *quos si quis observet, ad suum votum perveniet, et erunt ei subsidium, quando salvus* (2) *permanebit, et eum in terra sue peregrinationis alloquentur, et ei administrabunt suum victum, et acquiret sibi socios et amicos. Primus, quod sit innocens manibus et nihil mali hominibus inferens; secundus, quod sit vir qui scit* (3) *discernere bonum a malo; tertius, quod elonget se ab omni peccato et infamia; quartus, quod sit vir nobilis in operibus; et quintus est, quod sint ejus opera ad honorem Dei.*

Quando vero in viro intelligenti perfecti fuerint hi mores, et supervenerit sibi aliqua tribulatio et dubitaverit de aliquo, pergere poterit ad quemcumque locorum secure voluerit, sine damno; et de filiis et suis filiabus, aut de uxore, nec de sua progenie aut de suis divitiis non dolebit, quia Deus sibi sua negotia adimplebit.

Quando vero in viro intelligente perfecti fuerint mores isti, et ei aliqua supervenerit tribulatio, ab illa potest liberari, ut peregre (4) *poterit ad quemcunque locorum* (5) *secure, et non dolebit de filiis et filiabus suis, aut de ejus uxore et progenie, aut de aliqua re mundi, quia Deus negotia sua adimplebit.*

(1) Lisez *innoxius.*
(2) Lisez *permanebit.*
(3) Lisez *alloquentur.*
(4) Lisez *quinto quod sit nobilis.*

(1) Il faut certainement lire *quinque.*
(2) Lisez *solus.*
(3) Lisez *sciat.*
(4) Lisez *et pergere.*
(5) Lisez *ad quemcumque locorum voluerit.*

Male

Digitized by Google

Male quippe divitie sunt ille cum quibus pauperes non redimuntur. Et pejor omnibus mulieribus (1) que verbis est inobediens sui viri, et pejor regum est qui virum occidit innocentem, et pejor terrarum est in qua non est tranquillitas, neque status (2). Ego autem non habeo in te fidem, nec ad te possum accedere, nec intendo. Et post hec factum est, regem Pinza salutavit et abiit viam suam.

Explicit capitulum de rege et ave.

(1) Lisez *omnibus mulieribus est mulier.*
(2) Je conjecture qu'il faut lire *neque quietus status.*

Malæ (1) *divitiæ sunt illæ de quibus nihil erogant; et pessima omnium mulierum illa est quæ non obedit viro suo in omnibus; et pessimus filiorum est (filius) rebellis et contumax; pessimus sociorum est (socius) dolosus; pessimus regum est ille qui amat occidere sanguinem innocentem; pessima omnium terrarum illa est in quâ non est tranquillitas nec quies. Ego vero in te nullam fidem habeo, nec umquam potero accedere ad te. Post hæc autem benedixit regi, et avolavit in viam suam. Hæc est parabola viri inimicitiæ, et quomodo vir præservet se à fratre suo.*

Explicit capitulum regis et avis.

(1) Cet alinéa manque dans le *Directorium humane vite*: c'est vraisemblablement une omission de l'éditeur. Je l'ai traduit littéralement d'après la version Hébraïque. *Voyez* le tome IX de ce recueil, *1.re part. p. 466.*

Digitized by Google

NOTICE

Des Manuscrits Latins de la Bibliothèque du Roi, n.os 8630 A, 8566 A, 2923, contenant les Lettres d'Étienne, successivement abbé de Saint-Euverte d'Orléans, et de Sainte-Geneviève, à Paris, puis évêque de Tournai.

Par M. J. J. Brial.

1.° Le manuscrit 8630 A, Colbert 4367, Regius 4353, est un petit *in-4.°* de cent feuillets, écriture du XIV.e siècle, sur vélin, dont on a arraché des feuillets en plusieurs endroits. C'est ce manuscrit qui a servi à la première édition des lettres d'Étienne de Tournai, publiée par Jean Masson, archidiacre de Bayeux, à Paris, l'an 1611, *in-4.°*, à la suite des épîtres de Gerbert, qui fut pape sous le nom de Silvestre second et de Jean de Salisburi, comme on peut en juger par les lacunes qui existent dans cette édition aux mêmes endroits que dans le manuscrit. Cette édition ne contient que deux cent quarante lettres.

2.° Le numéro 8566 A, appartenant originairement à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, avoit passé dans celle de Charles-Maurice Letellier, archevêque de Reims, et de-là dans l'ancien fonds de la Bibliothèque royale, n.° 4083, 2. C'est un *in-4.°* sur vélin, d'une belle écriture du XIII.e siècle, composé de cent vingt-cinq feuillets ou deux cent cinquante pages : il ne contient que deux cent seize lettres, arrangées dans un ordre tout différent de celui qu'elles occupent dans le manuscrit précédent. Ce n'est proprement qu'un choix de lettres, dont on a retranché les suscriptions ou adresses, pour y substituer des sommaires explicatifs des matières contenues dans chacune; mais on y en trouve plusieurs de celles qui manquent au manuscrit

Digitized by Google

déjà cité. C'est à l'aide de ce manuscrit et de l'édition de Jean Masson, corrigée de la main d'Étienne Baluze, que Charles du Molinet, chanoine régulier de la congrégation de France, entreprit une nouvelle édition des lettres d'Étienne de Tournai avec des notes, qu'il mit au jour *in-8.°*, Paris, Billaine, 1679, contenant deux cent quatre-vingt-six lettres.

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

On trouve à la fin de ce manuscrit un traité de Guibert surnommé de Tournai, frère mineur, ayant pour titre : *De reformatione pacis;* mais ce n'est pas de quoi nous voulons nous occuper.

3.° Le manuscrit 2923, après avoir appartenu à François Pétrarque, se trouve coté dans différens fonds de la Bibliothèque, 1702, 4353. C'est un volume *in-4.°* de cent soixante-neuf feuillets, sur vélin, écriture du XIV.e siècle : il contient, 1.° les lettres de Pierre Abélard, 2.° l'apologie du même par Béranger de Poitiers, 3.° les lettres de Cassiodore, 4.° les lettres d'Étienne de Tournai, depuis le *folio* 94 jusqu'à 169. Notre notice n'aura pour objet que ces dernières.

Ce manuscrit est en tout conforme au n.° 8630 A, mais il est sain et entier, et peut servir à remplir les lacunes qui existent dans le premier : il contient trois cents lettres ayant toutes les suscriptions ou adresses qui manquent dans le numéro 8566 A.

C'est d'après ce manuscrit qu'Étienne Baluze, peu content de l'édition du P. du Molinet, avoit conçu le projet de donner une nouvelle édition des lettres d'Étienne de Tournai, dont il connoissoit l'importance pour l'histoire civile et ecclésiastique de la fin du XII.e siècle. Il est à regretter qu'un savant si versé dans la littérature du moyen âge n'ait pas fait jouir le public de son travail, que l'on conserve à la Bibliothèque du Roi parmi ses manuscrits. Une nouvelle édition étoit d'autant plus nécessaire, que l'édition du P. du Molinet fourmille de fautes, surtout dans les pièces qu'il a publiées pour la première fois, dont le plus grand nombre manquant de titre laissent à deviner à qui elles sont adressées. Cette édition est encore incomplète, soit

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

parce qu'on y trouve, dans les anciennes lettres aussi-bien que dans les nouvelles, des lacunes considérables, un grand nombre de mots et de phrases essentiels entièrement omis; soit encore parce qu'avec le secours du manuscrit de Pétrarque le nombre des lettres peut être beaucoup augmenté. Le P. du Molinet n'en a donné que deux cent quatre-vingt-six; nous avons vu que ce manuscrit en contient trois cents, et Baluze en avoit recueilli plus de trois cent vingt.

Le P. du Molinet avoit adopté un plan qui, s'il eût été rempli, auroit jeté un grand jour sur ces lettres. Il devoit les distribuer en trois parties; plaçant dans la première celles qu'Étienne écrivit, étant abbé de Saint-Euverte d'Orléans, depuis l'an 1167 jusqu'à 1177; dans la seconde, celles qu'il écrivit sur un plus grand théâtre, pendant qu'il fut abbé de Sainte-Geneviève à Paris, depuis 1177 jusqu'à 1192; et dans la troisième, celles qu'il composa après qu'il fut pourvu de l'évêché de Tournai jusqu'à sa mort arrivée en 1203. Pour se conformer à ce plan, l'éditeur a eu raison de déplacer quelques-unes de ces lettres, qui visiblement n'étoient pas à leur place; mais comme dans la plupart des autres, dépourvues de la formule de suscription, l'auteur ne prend pas de qualité, il en a laissé, à leur première place, un plus grand nombre qui auroient dû être déplacées.

Ce n'étoit pas tout d'avoir démêlé à laquelle des trois parties chacune de ces lettres appartenoit, il auroit fallu établir entre elles un ordre chronologique, et c'est ce que l'éditeur n'a pas fait. On peut dire que, plus il s'est écarté de l'ordre établi dans les manuscrits, plus il a mis de confusion dans l'arrangement de ces lettres relativement à la chronologie. C'est ce qu'on remarque particulièrement dans la troisième partie, où l'éditeur a rejeté presque toutes les nouvelles lettres qu'il donne; on est vraiment choqué de voir qu'elles y sont presque toujours placées dans un ordre rétrograde : ce sont pourtant celles auxquelles il étoit aisé de fixer une date, étant presque toutes relatives aux événemens connus de l'histoire publique.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

C'est d'après toutes ces considérations qu'Étienne Baluze avoit formé le projet de donner une nouvelle édition des lettres d'Étienne de Tournai, en les rétablissant dans le même ordre qu'elles ont dans les manuscrits, parce qu'il seroit difficile d'assigner des dates précises à la plupart d'entre elles, et absurde de les déplacer sans être assuré de les rétablir dans un meilleur ordre. Son travail existe, et il seroit possible, en mettant la dernière main à ses notes qui ne sont qu'ébauchées, d'en faire jouir le public, si le goût du siècle étoit favorable à ces sortes d'entreprises. Ne pouvant tirer de l'obscurité ce nouveau travail en entier, nous croyons faire une chose utile et agréable aux savans de publier, par forme de supplément aux éditions existantes, vingt lettres qui n'ont pas encore été imprimées, et qui seront marquées d'une étoile * dans la concordance que nous établirons entre les numéros du manuscrit et ceux de l'édition du P. du Molinet. La première colonne indiquera le numéro de l'édition du P. du Molinet.

Nous aurions aussi beaucoup de corrections à faire au texte soit de l'édition de Masson, soit du P. du Molinet, mais ce minutieux détail nous meneroit trop loin : nous nous contenterons de réimprimer quelques-unes des lettres les plus maltraitées par le P. du Molinet, sur-tout celles où il a omis des passages, et quelquefois des pages entières, et de rétablir les formules ou adresses qui manquent à son édition.

A la suite de toutes ces lettres, nous en publierons encore douze nouvelles, extraites d'un manuscrit du chancelier Séguier, dont il sera parlé plus bas.

71. 1. *Commendabilem, Roberte, sollicitudinem;* à Robert, moine de Pontigni.

1. 2. *Soror vestra; filia sanctæ sedis hujus.* C'est un discours prononcé dans un synode, à Sens.

3. 3. *Vobis duobus.* Lettre de Ponce, évêque du Puy, à Maurice, évêque de Paris, et à Étienne, abbé de Saint-Euverte d'Orléans.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

4. 4. *Super quo celsitudo vestra.* Réponse de Maurice à l'évêque du Puy.

5. 5. *Premit, fateor, imperitiam meam.* Réponse d'Étienne à l'évêque du Puy.

[Les n.os 6, 7, 8, 9, sont autant de décrets synodaux.]

193. 10. *Ignorare se dicit Salomon;* à l'abbé de Saint-Euverte d'Orléans.

194. 11. *Sicut muros almæ urbis.* Cette lettre n'a point de rubrique dans le manuscrit. On voit pourtant qu'elle fut écrite à un pape, au nom des évêques de l'Église de France, ou d'une province ecclésiastique, après le concile de Latran de l'an 1179.

192. 12. *Si oblivisci potuerit mater filiorum;* à l'abbé de Saint-Euverte.

233. 13. *Domine qui dedisti mihi.* Elle est sans adresse dans le manuscrit; mais on voit par le contexte qu'elle fut écrite, l'an 1197, à Guillaume, archevêque de Reims.

291. 14. *Venit ad nos miserabilis persona T. nepos vester.* Elle n'a point d'adresse; ce n'est que par conjecture qu'on la suppose écrite à l'abbé de Saint-Euverte.

15. *Quotiens agitur de crimine.* Point d'adresse. C'est la réponse à une consultation sur un cas d'usure. Le P. du Molinet l'a supprimée.

6. 16. *Communis fere principum;* à Aldebert, évêque de Mende.

7. 17. *Auxilium à potente;* à Godefroi, abbé de Saint-Satur.

8. 18. *Sollicitare compellimur;* au doyen de Saint-Martin de Tours.

9. 19. *Inter fumantes ecclesiæ nostræ.* Cette lettre n'a point d'adresse. C'est une lettre circulaire.

10. 20. *Quæ præ oculis habemus;* à l'abbé de Cluni.

21. *In te, pater, respiciunt;* à Guillaume de Champagne, archevêque de Sens.

12. 22. *Parata sedes vestra;* au pape Alexandre III.

Digitized by Google

13. 23. *Professioni simul et conditioni;* à Guillaume, archevêque de Sens.

14. 24. *Absentiam vestram supplet;* à Alberic, jurisconsulte à Bologne.

15. 35. *Hilaris opinio tua;* à Guillaume, autre jurisconsulte à Bologne.

16. 26. *Eâ jucunditate simul et lætitiâ;* au prieur des chanoines réguliers de Naples.

17. 27. *Triuis, pater, edictis;* à Roger, abbé de Saint-Euverte d'Orléans.

18. 28. *Difficiles et aut suam;* à Guillaume, archevêque de Sens.

19. 29. *Beüedictus Deus;* à l'évêque du Puy, Ponce.

20. 30. *Memor antiquæ liberalitatis;* à un chanoine du Puy.

21. 31. *Quoniam ovis quæ extra gregem;* à Hugues, abbé de Saint-Barthélemi de Noyon.

22. 32. *Nihil honestius caritate;* à Joton ou Joscius, archevêque de Tours.

25. 33. *Peregrinationem vestram;* à Jean, évêque de Poitiers. Cette lettre est tronquée dans le P. du Molinet; mais elle est entière dans la première édition.

29. 34. *Ut impleatur quod dicitur;* à l'abbé de Saint-Barthélemi de Noyon.

30. 35. *Jocundo fruor spectaculo;* à maître Robert.

31. 36. *Humiles vobis, pater;* à Guillaume, archevêque de Reims.

32. 37. *Rarò accidit ut de plebis circumcisæ duritia;* à l'aumônier du Roi.

33. 38. *Grata est occasio;* à l'abbé de Saint-Barthélemi de Noyon.

34. 39. *Manifestis ad nos venientium;* à Bela, roi de Hongrie.

35. 40. *Contristari sicut et cæteri;* à deux Hongrois, père et mère d'un enfant mort à Sainte-Geneviève.

36. 41. *Ecclesia Carnotensis;* au cardinal évêque de Porto.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

37. 42. *Carnotensem ecclesiam;* au cardinal évêque de Palestrine.

38. 43. *Reliquiæ cogitationis meæ;* au cardinal Gratien.

174. 44. *Conceptum diù desiderium suum;* à Guillaume, archevêque de Reims.

39. 45. *Absentia vestra, pater;* au même archevêque de Reims.

41. 46. *Post tenues dietas;* à Barthélemi de Vendôme, archevêque de Tours.

42. 47. *Eam, pater, ignorantiam;* à un pape qui n'est pas nommé.

40. 48. *Domesticum nobis;* au pape Alexandre III, quoiqu'il ne soit pas nommé.

43. 49. *Injunctum à vobis, pater;* au cardinal Pierre, évêque de Frascati.

44. 50. *Eam prælatis imminere;* à l'archevêque de Tolède.

23. 51. *Solet innocentiam;* à Guillaume, archevêque de Sens.

24. 52. *Instar sacrilegii credimus;* au pape Alexandre III, quoiqu'il ne soit pas nommé.

45. 53. *Importunus est qui petit;* à l'abbé de Saint-Satur.

2. 54. *Sacris et majoribus occupatas aures;* à Guillaume, élu évêque de Chartres.

46. 55. *Jocundum mihi, fateor, spectaculum;* au cardinal Pierre de Saint-Chrysogone.

26. 56. *Movetur usque ad tempora nostra;* au prieur de la Charité-sur-Loire.

27. 57. *In prælatis gravitas;* au sous-prieur de la Charité-sur-Loire.

28. 58. *Intercedere pro amicis;* à un ami qui n'est pas nommé.

47. 59. *Instantiâ et importunitate;* à Arrald, abbé de Saint-Benoît-sur-Loire.

130. 60. *Amicitiam nostram;* à Nicolas, prieur de Saint-Barthélemi de Noyon.

48, 61. *Ad unius jussionis vestræ vocem;* au pape Alexandre III.

50. 62. *In consummandis præcibus vestris;* au cardinal Albert, chancelier de l'église Romaine.

51.

Digitized by Google

51. 63. *Si communis peregrinationis;* à Jean, chanoine de Saint-Satur.
52. 64. *Festum est mihi;* à Godefroi, abbé de Saint-Satur.
181. 65. *Jocundum eloquium tuum;* à Lambin de Bruges.
53. 66. *Prœter alia quæ mihi sæpè;* à Godefroi, abbé de Saint-Satur.
54. 67. *Zelum domûs domini;* à un pape qui n'est pas nommé.
55. 68. *Ad reditum vestrum, pater;* à l'évêque de Senlis.
56. 69. *Festum mihi est;* à Guillaume, archevêque de Reims.
49. 70. *Importunus est, et ab improbo;* au cardinal Albert, chancelier de l'église Romaine.
57. 71. *Summâ celeritate;* à Hugues, abbé de Saint-Barthélemi de Noyon.
58. 72. *Ecclesiam Sancti-Evurtii;* au pape, et au nom du même abbé de Saint-Barthélemi.
59. 73. *In ecclesiâ Sanctæ-Crucis Aurelian.* au même pape qui n'est pas nommé.
60. 74. *In oculis vestris, pater;* à Guillaume, archevêque de Reims.
61. 75. *Terribilem, pater;* à un pape qui n'est pas nommé.
62. 76. *Jocundum mihi theatrum;* au cardinal Vivien.
63. 77. *Jocosas olim confabulationes;* à Héraclius, archevêque de Césarée.
64. 78. *Confidentiùs vobis, pater;* à l'évêque de Lidda, ou de Saint-George en Palestine.
65. 79. *Natis sub Aurelianensi aëre;* à Jean d'Orléans, secrétaire du pape.
66. 80. *Caritati debitum reddit;* au pape Alexandre III.
68. 81. *In afflictione vestrâ, pater;* à Jean, évêque de Poitiers.
69. 82. *Relatum est nobis;* au doyen de l'église de Rouen, au nom du cardinal Pierre, évêque de Tusculum ou Frascati.
70. 83. *Vestrâ, pater, interest;* à Gui, archevêque de Sens.
72. 84. *Risum movet intuentibus;* au cardinal Pierre, évêque de Frascati.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

73. 85. *Leviorem et minùs formidabilem;* à Raimond, prieur de Sainte-Geneviève.

74. 86. *Risum movet intuentibus;* à Henri, évêque de Bayeux.

75. 87. *Jocundum mihi theatrum;* à Jean, évêque de Poitiers.

76. 88. *Acceptum debet esse testimonium;* à Godefroi, abbé de Saint-Satur.

77. 89. *Odiosum mihi est;* au prieur de Saint-Euverte d'Orléans.

78. 90. *Risum movet intuentibus;* à l'abbé de Chaalis.

79. 91. *Placet, pater, holocaustum;* à Absalon, archevêque de Lund, en Danemarck.

80. 92. *Hilarem suî præbet opinionem;* au même archevêque de Lund.

81. 93. *Pro latore præsentium;* à un archevêque qui n'est pas nommé.

82. 94. *Communis omnium mater;* au pape Lucius III.

182. 95. *Vestram, pater, precibus;* au même pape Lucius.

83. 96. *Difficilè pietas expugnatur;* à Guillaume, archevêque de Reims.

84. 97. *Post lugubres exequias;* à Henri II, roi d'Angleterre.

85. 98. *Commune vobis;* à Guillaume et Robert, Orléanois, secrétaires du pape.

86. 99. *Antiquas ecclesiarum consuetudines;* au pape Lucius III.

87. 100. *Unus ex eis quorum infinitus;* à l'abbé de Saint-Barthélemi de Noyon.

285. 101. *Matrem meam ecclesiam B. Evurtii;* à l'archevêqne de Reims.

88. 102. *Jocundam vestrî memoriam;* au prieur de la Charité-sur-Loire.

89. 103. *Excusabilis est ignorantia;* à un pape qui n'est pas nommé.

90. 104. *Favorabilis est juventus;* au pape Lucius III.

91. 105. *Grata est occasio;* à Henri, évêque de Senlis.

92. 106. *Felices adolescentiæ successus;* à Guillaume d'Orléans, secrétaire du pape.

Digitized by Google

93. 107. *Inconsutilis Christi tunica;* à un pape qui n'est pas nommé.

94. 108. *Non est angustus caritatis sinus;* à Henri, évêque de Senlis.

95. 109. *Præter communes ecclesiæ;* à un pape qui n'est pas nommé.

96. 110. *Movetur usque in tempora nostra;* au même pape anonyme.

97. 111. *Ad paternæ sollicitudinis vestræ;* encore au pape.

98. 112. *Juvanda sunt desideria;* à Godefroi, abbé de Saint-Satur.

67. 113. *Quotiens vel pro nostris;* à un pape qui n'est pas nommé.

99. 114. *In auditu auris obediens;* à Bertier, archidiacre de Cambrai.

100. 115. *Ad petitionem vestram;* à Manasses, évêque d'Orléans.

101. 116. *Fidelis semper ecclesiæ;* au pape Lucius, au nom du roi Philippe-Auguste.

114. 117. *Post iter arreptum;* à Raimond, prieur de Sainte-Geneviève.

106. 118. *Pauca vobiscum, pater;* au cardinal Albin.

105. 119. *Quantum vobis debeam;* à Guillaume, archevêque de Reims.

107. 120. *Si oblivisci potuerit;* au pape Lucius, au nom du roi Philippe-Auguste.

108. 121. *Clausa nobis et regno;* au même pape Lucius, au nom du roi de France.

109. 122. *Inviti compellimur;* au cardinal Octavien, au nom du roi.

110. 123. *Quæ ad utilitatem et pacem;* au cardinal Melior, au nom de l'archevêque de Reims.

111. 124. *Verecundiam meam tetigit;* à l'archevêque de Lunden.

112. 125. *Casus fortuiti;* à Raimond, prieur de Sainte-Geneviève.

114. 126. *Paternas domini papæ preces;* aux doyen et chapitre de Sainte-Croix d'Orléans.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

113. 127. *Jocundam vestrî memoriam;* au cardinal Laborans.
115. 128. *Molestum mihi est;* à Foulques, écolâtre d'Orléans.
116. 129. *Angustant me;* à Guillaume, archevêque de Reims.
117. 130. *Præpositus Pinciacensis;* au même archevêque.
118. 131. *Initia sacræ promotionis vestræ;* à Reginald, élu évêque de Chartres.
171. 132. *Nec præteritos annos;* à l'abbé de Saint-Barthélemi de Noyon.
119. 133. *Capax est gratiæ vestræ sinus;* à Guillaume, archevêque de Reims.
120. 134. *Movit nos senectus;* à Hugues, abbé de Saint-Vincent de Senlis.
121. 135. *Initia sacri apostolatûs vestri;* au pape Urbain III.
122. 136. *Somnolenta est amicitia;* à Reginald, archiprêtre d'Orléans.
123. 137. *Verecundum, nec minùs verum est;* à Bertier, archidiacre de Cambrai.
124. 138. *Dies tribulationis et angustiæ;* à Henri évêque d'Orléans.
125. 139. *In revocatione seu translatione;* à l'abbé de Saint-Ambroise de Bourges.
126. 140. *Copiosus est divinæ gratiæ sinus;* à Rolland, seigneur de Dinan.
127. 141. *Sicut vobis significaveram;* à Guillaume, archevêque de Reims.
128. 142. *Fructuosa sunt opera;* à Nivelon, évêque de Soissons.
129. 143. *Ordo judiciorum, pater;* à Guillaume, archevêque de Reims.
131. 144. *Digna vox est beneficiam capientis;* à Guillaume, abbé en Danemarck.
132. 145. *Rogare, pater, pro aliis;* au cardinal Albert, chancelier de l'église Romaine.
133. 146. *Solus cui omne secretum patet;* à l'abbé de Saint-Denis.
135. 147. *Luctuosum in ecclesia;* au cardinal Albert, chancelier de l'église Romaine.

Digitized by Google

134. 148. *Ne infirmo peragantur exitu;* aux abbés de Cîteaux et de Clairvaux.

136. 149. *Jocundam Petri nostri;* à l'archevêque de Lunden.

137. 150. *Asperitatis et duritiæ;* à l'abbé de Saint-Satur.

138. 151. *Etsi non condignâ gratiarum actione;* à l'abbé de Cîteaux.

139. 152. *Solitam, non solutam fraternitatis;* à Pierre, neveu de l'archevêque de Lunden.

Il y a en cet endroit une première lacune de dix-sept lettres, dans le manuscrit 8630 *A*, et dans l'édition de Masson; mais elle se trouve remplie dans le manuscrit de Pétrarque.

144. 153. *Mærorem filii pater attendat;* au pape Grégoire VIII. Du Molinet, *sommo pontifici.*

252. 154. *Necessarius est advocatus*; à Guillaume, archevêque de Reims. Du Molinet, *magno prælato.*

253. 155. *Flagellum correptionis;* à Hugues, doyen de l'église d'Orléans. Du Molinet, *cuidam decano.*

172. 156. *Sunt multi quos ad difficilia;* à l'archevêque de Reims.

255. 157. *Forma regularium institutionum;* à Henri, archevêque de Bourges. Cette lettre est sans adresse dans le P. du Molinet.

173. 158. *Primum secundæ tabulæ præceptum;* à l'abbé de Saint-Satur. L'éditeur du Molinet a mis, de son chef, *conventui Sancti Bartholomæi Noviomensis.*

103. 159. *In executione mandati vestri;* au cardinal Albert, chancelier de l'église Romaine. Du Molinet n'a mis aucun titre à cette lettre.

102. 160. *Lingua tertia conturbat fratres;* au cardinal Octavien. Cette lettre n'a pas non plus d'adresse dans du Molinet.

254. 161. *Qui præsentem diligit;* à Reginald, archiprêtre d'Orléans. Cette lettre est aussi sans adresse.

229. 162. *Pretiosa res est amicus;* au cardinal Soffred. Du Molinet a mis pour titre : *Cuidam prælato Romanæ ecclesiæ.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

* 163. *Succensere solent.* Cette lettre à un ami, *cuidam domino et amico*, n'a pas été imprimée.

SUCCENSERE solent aliqui successibus aliorum, et in quibus sese defecisse videntur, alios invident profecisse. Inter hæc manet immobilis electorum constantia, longanimitas assurgit in gloriam, perseverantia non succumbit, et deficiente paulatim livore detrahentium, crescunt merita perfectorum. Hæc si quando vel in aliis, vel in vobis expertus estis, expertem vos facite consensûs et consessûs talium; quia non est novum, *corrumpunt bonos mores colloquia prava.* Inter hæc devotus ego clericus vester benivolentiæ vestræ vestigia pronus adoro, totius ingratitudinis simulacrum fugiens, totius devotionis circa benefica vestra culpam fugans.

1. *Cor.* XV.

157. 164. *Depositum vestrum;* à Absalon, archevêque de Lund en Danemarck. Cette lettre, dans l'édition du P. du Molinet, exigeant quelques corrections, nous avons jugé à propos de la reproduire.

Reverendo patri ac domino Lundensi archiepiscopo, Sueciæ primati, Stephanus dictus abbas Sanctæ Genovefæ salutem, et debitam tanto patri reverentiam. DEPOSITUM vestrum per manum Absalon clerici vestri nobis commissum verecundè suscepimus, cautè reposuimus, fideliter conservamus. Is à sancto Jacobo revertens, postulavit à nobis ut usque Clarevallem transferretur argentum rogatu vestro, commeatu nostro, traductu suo. Timuimus, fateor, vestram prudentiam offendere, ne si * absque litteris vestris redderemus quod auctoritate litterarum vestrarum accepimus, posset aliquis incrustare * simplicitatem * nostram, accusare fidem, vulnerare conscientiam, arguere levitatem. Quando placuerit vobis, vel efferri * depositum vel transferri *, litteras patentes et pendentes, vestræ voluntatis indices, nobis mittite, quarum testimonio probare possimus et solutam vobis pecuniam vestram, et nostram à vobis custodiam absolutam.

* *Ed.* nisi
* *Ed.* incrustari
* *Ed.* sapientiam
* *Ed.* offerri
* *Ed.* deferri

* 165. *In promotione vestra.* Cette lettre au pape Grégoire VIII, en faveur des clercs de Grandmont, n'a pas été imprimée.

An. 1187.

IN promotione vestra, pater, cœlum et terram gaudere credimus, certâ fiduciâ præsumentes quòd per Dei gratiam dirigatur

Digitized by Google

salus in manu vestra, resurgat paupertas spiritûs, peccatorum cornua confringantur. Ad primum rumoris hujus sonitum sedens super corruptelam pecuniæ contremuit ambitio, rigor delationis detumuit, expavit avaritia, invidia pallore suffusa est, superfluitas excusationem, dissolutio fugam, immunditia latibulum quæsierunt. In summa, contractus omnes et contractus illiciti summum timent exterminium, quibus tantus Petri successor objiciet se verum judicem, vindicemque severum. In hujus spei deliciis congaudentes, nos quædam modica portio fidelium vestrorum pro priore * et clericis Grandimontensibus grandi vobis supplicamus affectu : qui per astutiam, potentiam et superbiam conversorum, ne perversorum dicamus, spectaculum facti sunt et angelis et hominibus ; qui mendici, exules, deficiente jam alienâ stipe, in paucis cellulis, à quibus de die in diem expulsionem expectant, jugiter macerantur inediâ, in fame et siti, in frigore et nuditate. Sola et summa spes eorum in beneplacito vestro consistit, ut qui hactenus viscera compassionis et consilii benivolus aperuistis, eis nunc consolationis et auxilii beneficiis ubera porrigatis. Plenariam, si placet, restitutionem indulgete priori, homini simplici et modesto, propter disciplinam dejecto, propter humilitatem abjecto, propter paternam quam clericis exhibebat diligentiam, tam fraudulenter quàm violenter ad fugam compulso et expulso. Compellat auctoritas apostolica conversos ad obedientiam pastoris sui : quo remedio credimus quosdam majoris conspirationis illius auctores ad alia transituros, volentes perire potiùs quàm parere, abire quàm obedire. His abeuntibus, reliqui facilè conquiescent, qui nec tantâ intumescunt superbiâ, nec tantis opibus insolescunt. Et quoniam error simulationis in illo extraordinario ordine in tantum convaluit, ut secta potiùs quàm religio dici possit, videat sancta paternitas vestra ut non per seculi, neque per potentes laïcos (quod conversi summopere fieri petunt) quasi sub specie pacis et concordiæ deformis aliqua reformatio fiat inter eos, ne si fortè factum fuerit, fiat novissimus error pejor priore. Hanc potiùs sollicitudinem et curam correctionis et emendationis ordinis illius per vos ipsum, si licet, assumito, aut viris religiosis et qui regularibus disciplinis eruditi sunt id injungite, inter quos, si placet, abbas Sancti-Victoris *, vir religiosus et timens Deum, cum iis quos secum assumpserit, aut præcipuus aut inter præcipuos sit unus, quorum ope et operâ inordinatis hominibus illis certa forma ordinis imponatur. Et quoniam filii liberi esse debent,

* Guillelmo *de Traihinac.*

* Gerarinus.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

clericorum libertas non pereat, subjugale sit obediens et mutum, Ozias sacerdotalia non usurpet. Id observandum est, pater, et cavendum, ne si fortè more solito tres aut quatuor clerici duodecim seu quindecim laïcis adjungantur per cellulas, opprimatur à multitudine paucitas, simplicitas ab astutia supplantetur. Bene valete, pater.

* 166. *Inter pressuras.* Celle-ci, au pape Clément III, sur le même objet, n'est pas dans la collection du P. du Molinet, non plus que les trois suivantes.

An. 1188.

INTER pressuras, pater, et angustias quas diebus istis sustinet ecclesia, dolet maximè in clericis suis, quorum gloriosum nomen et ordinem et fundaverunt apostoli, et informaverunt doctores, et principes extulerunt. Decimantur hodie filii Levi, solvit Aaron pensiones indebitas, nec immunis est Melchisedech à tributo. Tolerari poterat utcumque plaga hæc communis, si inde opprimerentur Ægyptii, unde spoliantur Hebræi. Sed quoniam non recipit Altissimus sacrificium de rapinâ, tributa egentium animarum, quæ immaniter extorquentur, permittit inaniter exspirare. Accedit ad stimulum et cumulum singultûs et suspirii nostri, clericorum dico qui in sortem Domini vocati sumus, quòd in collegio Grandimontensi perire videmus unam de tribubus Israël, ubi conversi converso, ne dicam perverso ordine, ministris dominantur altaris, ita ut capite deorsùm domus pendeat, bobus aratrum præferatur, idiota doceat clericum, laïcus imperet sacerdoti. Completa est hodie scriptura quâ dicitur, *Clerici eorum non proderunt eis*, cùm ejecti à cellulis suis, aliena mendicantes stipendia, exules, seminudi, abjecti, saturati opprobriis, proponuntur spectaculum nobis, ridiculum alienis. Moveant clementiam vestram, pater clemens, tot et tantorum exulum lacrymosa suspiria, certa pericula, incerta consilia, et languentibus filiis ac prope pereuntibus sinum paternum expandite, ne in pristinam servitutem redeant, quos liberos esse decet et dignitate ordinis et ordine dignitatis. Communes sunt omnium Gallicanæ ecclesiæ clericorum preces istæ, ne in ordine illo extraordinario absorbeatur à multitudine paucitas, paupertas à potentia, simplicitas ab astutia supplantetur. Bene valeat in longum sanctitas vestra, pater.

Isai. XLIV.

* 267. *Domino Soffredo, Sanctæ Romanæ ecclesiæ cardinali.*

MULTÙM mihi accessit, sed et successit plurimùm, quando gratiæ

Digitized by Google

gratiæ vestræ participem me fecistis : de qua etsi plenitudinem non mereor, plenitudinem* non mœrebo. Nemo est, fateor, cujus memoriam vel recolam frequentiùs vel excolam, cùm ejus reliquiis diem festum mihi agentibus et fructuosa semper colligam et abigam luctuosa. In colloquio serius, in convivio serenus, in neutro severus, in utroque socius erat mihi dominus meus, nec accedens ad lasciviam, nec à lætitia recedens. Jocosa mea sic videbat ut non irrideret, seria sic audiebat ut attenderet, plus de me æstimans quàm ego qui meliùs me noveram, vel auderem confidere vel præsumerem confiteri. Hæc sunt quæ jugiter exiguitatem meam movent et monent, ut in arca cordis mei jocundum memoriæ vestræ theatrum erigam, per quod vobiscum deambulans solo recordationis solatio condelector. Rogo, si placet, ut quascumque petitiones nostras, justitiam postulantes, domino papæ offeratis, et judices nobis super justitia impetretis.

* *f.* pœnitudinem.

* 168. *Fratribus de Cartusia pro quodam clerico recipiendo salutem et quam elegit Maria partem optimam.*

SUBLIMEM vicinumque sideribus ordinem Cartusiensem, quem imitari non possumus, admirari debemus, illum adorantes in sanctis suis qui et Heliam pavit in solitudine et Danielem in carcere, servans et docens in cellis singulos, in collegiis universos. Felices qui ad tanti culminis viros aspirant, feliciores qui cum eis respirant, felicissimi qui inter eos expirant. Primos et mediòs ultimorum novissima confirmant, qui beato exitu perseverantiam suam complentes, fratres suos peregrinantes in corpore et exemplo provocant et memoriâ consolantur. Inter aspirantes et sancto consortio vestro desiderantes uniri, religionis ardore ferventem commendamus vobis præsentium latorem Johannem, cujus si annos numeremus, adolescens apparet, senex si merita computemus. Credimus eum motus primos allisisse ad petram, et quæ in seculo sunt reputare ut stercora, triplicem concupiscentiam, secundùm gratiam sibi à Deo collatam, vel fugere vel fugare. Jugum Domini leve et onus ejus suave sibi imposuit ipse, cum alio, non sub alio, conversatus in eremo : cujus exemplo formatus et firmatus testimonio, non parvæ spei reliquias nobis obtulit in voluntate concepta et instanter incipiendi et perseverandi constanter. Quantum ad religionis vel habitum vel modum, nulli sese obligavit, nulli professionem fecit, nulli stabilitatem loci, nulli obedientiam

Digitized by Google

promisit. Solutus, ut à vobis ligetur, accedit; ut cum Isaac vinculis obedientiæ et disciplinæ vestræ ligatus offeratur in monte sancto vestro quem Dominus videt, hostia vera et Deo placens et perfecta. Gradum diaconatûs à domino Senonensi archiepiscopo suscepit, septimum ordinem qui præcedentes singulariter excedit, si Deo placuerit et sacrum collegium vestrum per Dei gratiam ipse intrare meruerit, inter vos suscipere et expetens et expectans. Sanctitati vestræ preces fundimus ut cum panibus occurratis sitienti, pulsanti aperiatis; ne si fortè (quod absit) duros in hac petitione sua vos invenerit, occasione repulsæ vestræ calamus quassatus conteratur in eo, et linum fumigans extinguatur.

* 169. *Abbati Cistersiensi pro quodam monacho.*

EXCUSABILIS est ignorantia quam vel casus ex insidiis fortunæ pendens vel ætatis infirmitas inducere consuevit. Ea sic à malitia recedit, ut ad mansuetudinem accedat; sic accedit ad veniam, ut severitatem non accendat : sacrificium ex adipe, simila oleo lita, misericordia superexaltans judicium commendatur. Hæc sunt quæ circa pauperem spiritu præsentem filium vestrum nos movent, et ut ad misericordiam vos moneamus non invitos invitant. Impubes, necdum septennium attingens, quâ ætate delicta puniri non debent, dolens et nolens casum incidit, cujus seriem in litteris domini Carnotensis, episcopi sui, quas ad dominum Albanensem episcopum, apostolicæ sedis legatum, direxerat, inspeximus et sigillo nostro cum præsenti chartula fecimus consignari. Et quoniam tam in negotiis quàm in delictis consideratur à discretis judicibus ætas, voluntas, causa, locus, modus, necessitas, et aliæ circumstantiæ quæ vel rigorem extenuant, vel dispensationem admittunt, proponat sibi pietas vestra nondum septennem puerum, nondum capacem doli, nondum vel ad contractus idoneum, vel ad delicta maleficum, levitate puerili sagittam jecisse in aëra, eamque volantem et à dæmonio meridiano impulsam, dormientem puerum, quem nesciebat sagittarius innocens, vulnerasse. His accedit quòd taliter vulneratus acutam incidit, quem chirurgus, fortè per imperitiam (quod frequenter accidit) perperam incidit : quorum alterutrum, si causam mortis intulit, innocentem sagittarium liberavit. In dubiis autem clementiora et quæ magis pietatis proxima judex ecclesiasticus sequi debet; et quamvis multa possemus inducere pro reparatione taliter lapsi, tamen

Digitized by Google

non disceptantes, sed deprecantes scribimus ut, sicut in capitulo communi permisistis ei suscepti ordinis executionem, sententiam primam non mutetis, ne absorbeatur pusillanimis à tristitia, ne desperans dispereat, ne inobediens et mœrens mereatur obire. Credimus hanc dispensationem sine dispendio posse fieri, per quam nec confundantur leges, nec canones offendantur. Moveant sinum paternitatis vestræ fratris afflicti lacrymosa suspiria, certa pericula, incerta remedia : cui si executionem officii de rigore tollitis, saltem inter monachos tamquam clericum in habitu monachi (quod securè potestis facere) donec veniat tempus miserendi ejus, Deo servire permittatis.

140. 170. *Materno compellor affectu;* au pape Clément III, ou Célestin III, au nom de la reine Alix, mère de Philippe-Auguste.

141. 171. *Sustinete modicum quid insipientiæ meæ;* à maître Raoul, doyen de l'église de Reims.

142. 172. *Commonitorium misissem;* à Godefroi, abbé de Saint-Satur.

143. 173. *Veterem scissuræ Grandimontensis;* au pape conjointement avec les abbés de Saint-Denis, de Saint-Germain et de Saint-Victor, en faveur des clercs de l'ordre de Grandmont.

145. 174. *Doleo super te, frater mi;* à Pierre, neveu de l'archevêque de Lunden, en Danemarck.

146. 175. *Dominos et amicos nostros;* à Absalon, archevêque de Lunden.

147. 176. *Jocundam vestrî memoriam;* à Waldemar, évêque de Riswic.

148. 177. *Laudamus veteres;* à Saint-Guillaume, abbé du Paraclet en Danemarck.

149. 178. *Quatuor sunt;* à l'évêque de Rippen, désigné par la lettre *O*, c'est-à-dire *Omer*.

150. 179. *Felix opera et impensa;* à l'archevêque de Lunden.

152. 180. *Viris illustribus;* à un prince de Danemarck, nommé *Canut*.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

153. 181. *Gloriosam et felicem regni Danorum;* à Canut, roi de Danemarck.

154. 182. *Inter ceteras afflictiones;* à Nivelon, évêque de Soissons.

155. 183. *Prudentes et potentes;* à un pape, en faveur des chanoines de Saint-Victor.

175. 184. *Commune refugium;* à Guillaume, archevêque de Reims.

156. 185. *Mater et fomes detractionis*, à Pierre, évêque d'Arras.

158. 186. *Admirabilis et amabilis est;* aux chanoines de l'église de Laon.

159. 187. *Arduam, frater, ingressus es viam;* à un solitaire de la forêt de Bière ou de Fontainebleau.

160. 188. *In ea dignitatis eminentia;* à un pape qui n'est pas nommé.

161. 189. *Ingratitudinis adorat simulacrum;* à un prélat qui n'est pas nommé.

162. 190. *Canonicus ordo;* à un pape dont le nom n'est pas exprimé.

163. 191. *Non paucis scripturarum testimoniis;* à l'abbé d'Ourcamp.

178. 192. *Munera mihi, pater*; à l'achevêque de Tours, Barthélemi de Vendôme.

176. 193. *Vocatus occultâ Dei permissione;* à l'abbé d'Auvillers.

164. 194. *Primo aspectu litterarum vestrarum;* à l'abbé de Clairvaux.

165. 195. *Eo securiùs, impetratâ veniâ;* à l'abbé de Cîteaux.

166. 196. *Nomen vestrum;* à Guillaume, archevêque de Reims.

167. 197. *Luctuosam potiùs quam fructuosam;* au cardinal Soffroi.

168. 198. *Inter curiæ curas;* à Guillaume, archevêque de Reims.

169. 199. *In magnis negotiis;* au même archevêque.

177. 200. *Occulto Dei judicio;* à l'archevêque de Tours, Barthélemi de Vendôme.

170. 201. *Absurdum et arrogantiæ proximum;* à certains juges saisis d'une affaire entre l'archevêque de Sens et les religieux de Saint-Germain-des-Prés.

Digitized by Google

196. 202. *Gratias vobis, pater;* à Guillaume, archevêque de Reims.

180. 203. *Periculosas et crebras infestationes;* au même archevêque.

195. 204. *Pudet me totiens vexare;* au même archevêque.

183. 205. *Filii pacis et concordiæ;* aux évêques d'Arras et d'Amiens.

187. 206. *Veteres amicitiæ;* à Foulques, abbé de Saint-Germain-des-Prés.

261. 207. *Senex seni;* à Hugues, chanoine de Sainte-Geneviève.

Ici commence la seconde lacune de dix-neuf lettres du manuscrit 8630 A, et de l'édition de Masson.

264. 208. *Quoniam suffragio justæ pœnitentiæ;* au cardinal Soffroi. Le P. du Molinet n'a fait qu'une seule lettre de celle-ci et de la suivante, et leur a donné pour titre commun: *Amico suo, filio cancellarii curiæ Romanæ.* Pour les distinguer, nous allons les transcrire avec leurs titres propres.

Domino Soffredo sanctæ Romanæ ecclesiæ cardinali. QUONIAM suffragio justæ pœnitentiæ juvari me desidero, procidens ad pedes vestros paratus sum tam vobis quàm nepoti vestro servire, subesse, obedire. Indulgete mihi, obsecro, juvate pusillanimem, et auxilii consiliique vestri manum porrigite, quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus. Absorbeat indignationem clementia vestra, liberalitas rancorem comprimat, renovet amicitiam gratia, non meritum, misericordia superexaltet offensam.

* 209. *Johanni, filio cancellarii almæ urbis.* VETERES amicitiæ nec abjici contemptu debent, nec fastidio premi, nec oblivione deleri; augeri volunt, non minui; convalescere, non perire. Harum commercio sic aliquando juncti sumus, ut alter alteri vellet et in adversis compati et in prosperis congaudere. Hâc fiduciâ monitus et motus, obsecro te per illam antiquam mutuæ societatis et dilectionis copulam, ut domino patri tuo sacræ urbis cancellario, viro quem diligimus in Christo, preces instantes et frequentes pro me porrigas, quatenus negotium meum quod

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

ei per litteras meas significavi, et benivolè suscipiat et beneficè pertractet; consilio et auxilio suo liberet me ab homine iniquo et doloso, qui cum amicis suis me persequens et infestans, et sanguinem meum sitit, et pacem meam turbare non desistit.

265. 210. *Boni pastoris interest;* à un prélat régulier qui n'est pas nommé.

266. 211. *Noverit vestræ dilectionis;* à un ami qui n'est pas nommé.

* 212. *Cùm nuper essemus in partibus Aquilonis;* à l'évêque d'Arras. Cette lettre n'ayant pas été imprimée par le P. du Molinet, nous la donnons ici.

Domino Petro, Atrebatensi episcopo. CÙM nuper essemus in partibus Aquilonis, à quo panditur omne malum, et intrassemus torrentem qui transvadari non potest, subitò contrarius ventus flavit in auribus meis, ad sonum cujus anxiatus est spiritus meus, in me turbatum est cor meum. Spargebant in populis nugigeruli, sutores fabularum, tantâ vos infirmitate degravari quòd ad extrema ægritudinis incommodum pervenisset. Expavi, dolui, nec sine febre fui, cùm vos ea febris haberet. Verso in contrarium rumore, quando de salute vestra certum nuntium accepi, gratias egi Salvatori qui in uno sanavit duos, et in duobus unum fecit. Et quia nunc tandem serenior infulsit dies, et tristitiæ nubem congratulationis absorbet claritas, quasi jam de vobis et in vobis respirare incepi, mitto ad vos capellanum meum, qui vobis deferat obsequium salutationis, et mihi referat solatium vestræ salutis. Per eum vos consulo ut mihi amico vestro consulatis, et in negotio quod ex parte mea vobis exponet, quid mihi expediat, quidve deceat, quid prodesse vel obesse possit, me et juvetis utiliter et liberaliter instruatis.

230. 213. *Munuscula quæ discurrunt;* à Arnoul, doyen de Bruges.

262. 114. *Assumptâ paulisper audaciâ;* à Guillaume, archevêque de Reims, en faveur de la reine Ingeburge. Le manuscrit contient de plus que l'imprimé, la formule de suscription entière, et un texte plus correct, tel qu'il a été publié dans les *Mélanges de Baluze*, t. I, p. 420.

Digitized by Google

263. 215. *In ratione et excessu calculi;* au même archevêque, au nom de la reine.

274. 216. *Unus eorum de quibus dictum est, multa senem;* au même archevêque. Il y a dans cette lettre l'omission d'un membre de phrase essentiel, pour en fixer la date. Après ces mots, *propter causam,* il faut ajouter : *quæ vertitur inter episcopum Parisiensem et ecclesiam de Kala, ad quam,* &c.

276. 217. *Flagellat me conscientia timidum;* au même archevêque.

256. 218. *Eo, pater, intuitu;* à Jean, évêque de Cambrai.

197. 219. *Solent, pater, in collegiis sanctis;* au pape Célestin III.

232. 220. *Discipuli caritatis;* à Jean, évêque de Cambrai.

238. 221. *Miramur discretionem vestram;* au doyen et aux chanoines de Bruges. Cette lettre a été si mal imprimée qu'il est à propos de la reproduire.

Decano et canonicis Sancti-Donatiani Brugensis. MIRAMUR discretionem vestram si aliqui velint aut valeant circumvenire astutiâ suâ, ut pravâ interpretatione exponant quod in litteris domini comitis Philippi continetur, scilicet censum * duplicem in relvationibus * persolvendis, quasi excludatur ipse census qui solvendus est, et duplum ejus cum eo solvatur : quod esset triplicare, non duplicare *. Hoc autem abhorret et bona fides bonorum virorum et approbata consuetudo regni Francorum, ubi intelligitur duplicari census, relevatio cum ipso censu. Absit à discretione vestra ut, propter hoc quod dicitur *duplicem censum*, aliquis valeat implicare vestrum simplicem sensum. Securè enim pronuntiare potestis quòd in censu duplicato debeat intelligi aggregata censui simplex relevatio.

* *Ed.* sensum

* *Ed.* revelationibus

* *Ib.* Triplicare autem vel duplicare abhorret

239. 222. *Ut frequentiùs inquietem;* à Guillaume, archevêque de Reims. Il y a dans cette lettre deux corrections essentielles à faire. Ligne 4, au lieu de *ministrare,* il faut lire *me litare;* lig. 7, *fortè præsto esse,* le manuscrit porte *apparerem.*

240. 223. *Salvâ gratiâ vestrâ;* à Pierre, évêque d'Arras. Outre que cette lettre est sans adresse dans le P. du Molinet, il faut ajouter, ligne 10, après ces mots, *si infrà annum,*

Digitized by Google

ce membre de phrase, *venerit qui possideat, præstitâ sufficienti cautione, restituetur ei possessio; si infrà annum non venerit*, &c.

241. 224. *Non fictam;* à maître Bertier, archidiacre de Cambrai.

242. 225. *Ex quo mihi famulo vestro;* au pape Célestin III.

257. 226. *Inter initia promotionis meæ;* au cardinal Octavien, évêque d'Ostie. L'imprimé porte simplement, *cuidam prælato Romanæ ecclesiæ.*

243. 227. *Dies tribulationis et angustiæ dies hæc;* à Guillaume, archevêque de Reims. On lit dans l'imprimé, ligne 3, *cruciamur quasi in interitum;* le manuscrit porte : *cucurrimus quasi in incertum.*

198. 228. *Excellentior via;* à un pape qui ne peut être que Célestin III.

199. 229. *Anxiatur in me spiritus meus;* à l'abbé et aux chanoines de Sainte-Geneviève.

200. 230. *Accessimus ad ecclesiam de Bredenai;* à l'archevêque de Reims. Ligne 16, il faut lire *uni tantum presbytero*, et non pas *verumtamen presbytero.*

184. 231. *Transierunt dies et menses;* à Lambin, évêque de Terouane.

201. 232. *Absit, pater, ab anima mea;* à l'archevêque de Reims.

179. 233. *Inter spem et timorem;* au pape Célestin III.

202. 234. *Quæsistis à nobis;* à un abbé qui n'est pas nommé.

223. 235. *Benivolus est;* à Hugues, abbé de Saint-Denis.

203. 236. *Quamquam, pater;* au pape Célestin III.

204. 237. *Auditâ chronicâ ægritudine;* à Bertier, abbé de Saint-Euverte d'Orléans.

205. 238. *Positus in extremis finibus terræ;* à l'abbé et aux chanoines de Sainte-Geneviève.

185. 239. *In timore et tremore;* au cardinal Octavien, évêque d'Ostie.

206. 240. *Amicitiarum fœdera;* à l'abbé de Saint-Bertin.

186. 241. *Invenisse me gaudeo;* à l'abbé de Saint-Germain-des Prés.

207.

Digitized by Google

207. 242. *De mandato vestro, pater;* à Guillaume, archevêque de Reims.

231. 243. *Inter laicos habitantes clerici;* au même archevêque. Il y a une correction à faire à l'endroit où l'on lit : *domini Oxon.* Le manuscrit porte *Morinensis.*

188. 244. *Miserrimum solatii genus;* à Nivelon, évêque de Soissons.

289. 245. *Litteras benignitatis vestræ;* lettre de Nivelon à l'évêque de Tournai.

208. 246. *Si vera sunt quæ dicuntur;* à Bertier, archidiacre de Cambrai.

190. 247. *Considerans abyssum concepti debiti;* au même Bertier.

209. 248. *Fautores juris;* à Hugues, doyen, et à Pierre, chantre de l'église de Paris.

270. 249. *Ecclesia beatæ Genovefæ.* Cette lettre, sans rubrique dans nos manuscrits, est adressée à un pape; ce doit être Célestin III, et non Innocent III, comme l'a cru du Molinet.

Il y a ici, dans le manuscrit 8630 A, une troisième lacune de treize lettres.

210. 250. *Ruri habitans inter Faunos;* à Guillaume, archevêque de Reims. Le P. du Molinet n'ayant donné qu'une portion de cette lettre, nous allons la rétablir dans son entier.

Domino Remensi. RURI habitans inter Faunos ficarios, Panasque sylvanos, sepultis paulisper sacramentalibus officiis, interdum procidens ad pedes domini Jesu, peccata mea flebiliter plango; interdum revolans ad caput ejus, beneficia Dei recolo fideliter et retracto. In medio non est locus remedio, quoniam si domesticas sollicitudines attendam, reddunt me confusum; si negligam, desolatum. Interim timens obrui lapidibus increpationis vestræ, si precibus importunis pro alio bestialiter fusis montem celsitudinis vestræ tetigero, verecundâ tamen præsumptionis audaciâ pro decano ecclesiæ nostræ, innocente et

Digitized by Google

simplici viro, supplico, quem ad sacerdotii gradum commonendo, ut aiunt, et comminando citastis, indulgeat ei benignitas vestra, si placet, aliquas inducias quibus se probet homo, ut sic de pane illo salubriter edat et de calice bibat, et qui à vobis utiliter est præmonitus, humiliter vobis obediat præmunitus. Nostis simplicitatem hominis; et ut verum fatear, verendum est ne sacerdos elementarius in primis aliquando barbarismum faciens, proferat ibi pro vocali mutam, ubi aliquem qui barbariè vixerit, celebrare volentem magis expedit esse mutum quàm vocalem. Admittat pietas vestra, pater, preces nostras intra sacrarium exauditionis, ut is pro quo porriguntur sese recepisse gaudeat à vobis oleum pro cinere, gaudium pro luctu, pallium laudis pro spiritu mœroris.

275. 251. *Ex multis incommodis;* à Bertier, archidiacre de Cambrai. Cette lettre et les cinq suivantes sont sans adresse dans l'édition du P. du Molinet.

247. 252. *Excusabiles nos reddat;* au chapitre de Tournai.

244. 253. *Indurata sunt adversus nos;* à Guillaume, archevêque de Reims. Comme il y a dans cette lettre une petite omission qui la rend presque inintelligible, nous avons jugé à propos de la reproduire.

Willermo, Remensi archiepiscopo, pro ecclesia Tornacensi. INDURATA sunt adversus nos corda civium Pharaonis, et salutaribus monitis Moysi nostri verba, virulentis morsibus infecta, in publicis et privatis conventiculis suis evomunt. Litteras domini regis quas pro sacramento nobis faciendo receperunt, falsitatis arguunt et accusant, dicentes eas nec mandato regio conceptas, nec sigillo regio sigillatas. Requisiti * à me et ab abbate de Cysonio ut sacramentum standi mandato vestro præstarent, responderunt se nunquam absolutè responsuros nisi adjectâ clausulâ istâ, quòd pro excessu suo nihil pecuniæ solvere tenerentur. Addiderunt etiam ut in tantum eis cautionem præstaremus, si pecunia * quæreretur ab eis, nos pro excessu eorum quæ non rapuimus exsolvamus. Interim miserunt nuntios suos ad dominum regem, si fortè dignitatem regiam circumvenire valeant vel corruptelâ pecuniæ vel mendacii falsitate. Proinde, pater sancte, vestris affusi genibus, nos et tota Tornacensis ecclesia supplicamus vobis, ut tam auctoritate vestrâ quàm regiâ potes-

* *Ed.* requisitis

* *Ed.* præstaretur. Nos

Digitized by Google

tate comprehendatis eos in astutia sua, comprimentes eorum superbiam et malitiam convincentes *.

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

* *Ed.* continentes.

245. 254. *Commendabilem sollicitudinem vestram;* à maître Anselme, clerc du roi des François, touchant la même contestation.

246. 255. *Inter pressuras atque angustias;* à Pierre, évêque d'Arras. On lit, ligne 13, *ut coram se starent mandato domini Remensis;* le manuscrit porte, *ut jurent se stare mandato,* &c.

235. 256. *Lacrymabilem totius parochiæ nostræ;* à l'archevêque de Reims. Où l'on trouve *indecenti barbarie,* il faut lire *de tentoriis barbariæ.*

236. 257. *Mirabilis facta est.* Lettre de Jean, évêque de Cambrai, à celui de Tournai. Un assez long passage omis, et d'autres corrections à faire, nous autorisent à reproduire cette lettre.

Epistola Joannis Cameracensis episcopi ad dominum Tornacensem directa pro litteris præcedentibus ad dominum Remensem ab eodem Tornacensi directis. MIRABILIS facta est, reverende magister, scientia tua mihi; confortata est, et non possum ad eam. Quis enim cognovit sensum domini Tornacensis, quâ scilicet intentione dissuaserit per litteras suas ne dominus Remensis judicaret egeno et pupillo, humilem et pauperem justificaret! Unde quamvis transmissarum litterarum apices, ex sensu quem faciunt, audientibus displiceant, propter sensum tamen ex quo fiunt, eosdem qui noverunt te mecum reverenter adorant. Cùm enim nefas sit suspicari virum tantum, zelum Dei habentem et secundùm scientiam, scripsisse aliquid contra justitiam, facilè mihi persuadeo errasse potiùs legentis intuitum quàm scribentis judicium. Cùm itaque sint *, magister et domine, judicia tua abyssus multa, edissere nobis parabolam istam; dic nobis palam quid in causa nostra, quantùm ad nos, displiceat paternitati tuæ. Tolerabilius enim mihi esset actionem meam igne dignæ discretionis vestræ examinari, et si inveniretur in ea iniquitas, eam justo judicio refelli, quàm post judicium consecutum justitiam non consequi; vel si secundùm vestrarum continentiam litterarum timetis ne alieni insurgant in vos, in messem vestram falcem mittere præsumentes, sunt qui dicunt quòd, salvâ

* *Ed.* Sis

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Etienne de Tournai.

pace vestrâ, trepidatis timore ubi non erat timor. Incredibile enim est quòd homines timorati et de salute animarum suarum solliciti, pro quâ non pigritaverunt venire usque ad nos, flecterent genua ante Baal; præsertim cùm Trajectensis ecclesia non inculta barbarie, sed antiquæ non antiquatæ disciplinæ cultro circumcisa, in cordibus fidelium Bel potiùs cum omnibus pompis ejus destruat, quàm ei nutriat sacerdotes. Verumtamen etsi hæc aliter se haberent, in virum constantem timor iste cadere non deberet, qui juravit et statuit custodire judicia justitiæ suæ. Cùm enim, ut magistro syllogismum mittam *, et reprehensi fuerint meritò qui dixerunt *faciamus mala ut veniant bona*, et favorabilius sit facere bonum quàm declinare à malo, viderint quàm bene perplexos se habeant qui nisi declinent à bono et æquo *, malum sibi imminens inevitabile credunt *. Verùm quia discipulo non est tutum cum suo disputare magistro, ne si super divitiis ejus scrutator sit majestatis, opprimatur à gloria respondentis, elegi seniorem obsecrare ut patrem, et pedibus ejus affusus cum lacrymis et gemitibus inenarrabilibus postulare, ut ignem sententiæ vestræ oleo peccatorum caput principis impinguantium non permittatis extingui. Dominus enim Remensis, ut optimè nostis, ejus camino suæ misericordiæ oleum addidit * confirmando; venit per mandatum suum mittere eum in terram vestram; vult ut ardeat, vult vehementer accendi: quia sperat in Domino quòd ignis prædictus, si corda discipulorum nostrorum invenerit receptacula munda, erit non comburens, sed illuminans; non consumens, sed lucens.

* *Ed.* faciam

* *Ed.* quo eunt, cùm

* *Ed.* creditur

* *Ed.* edidit

237. 258. La réponse de l'évêque de Tournai ayant été imprimée encore plus incorrectement, nous nous permettrons, quoiqu'elle soit un peu longue, de la rétablir conformément au manuscrit.

Responsio domini Tornacensis episcopi ad litteras præcedentes sibi à domino Johanne Cameracensi episcopo superius missas. LITTERAS prudentiæ vestræ partim salibus aspersas, partim suspecto melle perfusas, devotâ reverentiâ suscepi, exactâ diligentiâ perlegi, confusâ verecundiâ clausi, reposui et signavi. In ipsis et ex ipsis tertiam quartamque differentiam retributionis, quamquam id non merui, mœreo me sentire. Flebam pro vobis cum flentibus, cum scandalizatis urebar: et ecce ventus urens à regione deserti vehementer inflans per epistolam vestram in faciem

Digitized by Google

meam exarsit, ut et flentis lacrymas absorbeat, et arefaciat compatientis affectum. Pro labore pœnam recipio, pro sedulitatis obsequio certamen, sitienti justitiam redditur ingratitudo, quærenti panem porrigitur lapis. Quid enim ultra debui facere pro negotio vestro et ecclesiæ vestræ, et non feci! Principem * terræ et filium ejus ego et ecclesia nostra generali edicto denuntiari fecimus excommunicatos, terram eorum terribili conclusimus interdicto, divina ubique officia celebrari prohibuimus, beneficia sepulturæ, solemnitates matrimoniorum, puerperii purificationem, omniaque alia sacramenta præter baptismum parvulorum et morientium pœnitentias et viaticum inhibentes. In synodo nostra, præsente magistro A. archidiacono * vestro, sententiam recitavimus, abbatibus, decanis, presbyteris districtè præcipientes ut et eam observarent et ab aliis præciperent observari. Si quis in nostra parochia contra hæc agere præsumpserit, auctorem me contemptûs et inobedientiæ non habebit. Ipsum comitem qui caput est et princeps totius sacrilegii in vos et ecclesiam vestram commissi, cùm sacro die Cœnæ Tornacum venisset, excommunicatum ore proprio coram omnibus denunciavi; burgensem qui eum in domo sua receperat excommunicationi subjeci, omniaque divina officia, quamdiu in civitate esset, fieri prohibui, ita quòd in eadem sacratissima nocte nec mandatum solemne celebratum est vespere, nec matutina synaxis celebrata est nocte, ut rectè *zelus domûs tuæ*, quod decantari solebat voce, nostro compleretur opere et fervore. Pro his omnibus digna reporto jurgiorum stipendia, increpationes in populis, indignationem et iram, immissiones per nuntios malos.

Utinam appenderentur peccata mea quibus iram meruidomini Cameracensis, et indignatio ejus in statera! quasi arena maris hæc gravior appareret. Deus bone! quid in illis simplicibus supplicibusque litterulis meis reprehensibile subtilis invenit astutia, sublimis intelligentia, interpretatio fidelis! An quia communem patrem pro filiis meis rogavi, ut eorum mederetur languoribus, ut jacentibus manum porrigeret salutarem! Nec dissuasi, nec volo, nec volui, nec voluisse volo ut, sicut intonat epistola vestra, dominus Remensis non judicet egenti et pupillo, humilem et pauperem non justificet; nec memini me aliquid scripsisse contra justitiam, sed ad misericordiam quæ superexaltat judicium, vas uberrimæ pietatis, salvo negotio vestro, devotè simul et humiliter invitasse. Hæc est

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

* Balduinum Hannovriæ comitem.

* *Ed.* archiep.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

parabola quam ut edisseram vobis mihi sub jocoso * mandastis elogio; hoc est quod vobis palam loquor, et proverbium nullum dico. Quod si vehementiùs arctare me volueritis, ut nimis emungentes eliciatis sanguinem, sine alterutrius * offensa descendamus in campum scripturarum, ludamus in arena canonum; salvâ eâ quæ ædificat, non quæ inflat (quamvis nec ego sum Hieronymus, nec dominus Cameracensis Augustinus) doceat senem junior, minimum presbyterorum sacerdos magnus erudiat, syllogismis armatus nos aggrediatur inermem sententiis; nam et syllogismum sive complexionem rhetoricam mihi vos misisse scribitis, cujus propositionem non recipio, quia positionem non admitto. An malum facere est, temperare * causâ cognitâ rigorem, dispensationem admittere! Quin potiùs malum est temporalia lucra periculo fidelium animarum præponi, claudi ecclesias, cessare sacramenta, silere cantica divina, perire animas et perdere, ut perdita restituantur animalia. Hæc perplexitas syllogismi vestri; hi sunt qui faciunt mala ut veniant bona, qui damnis animarum lucra præferunt animalium.

* *Ed.* jocundo
* *Ed.* alterius
* *Ed.* tentare

Semotâ paulisper consuetudine, cui resistere non est tutum, loquamur interim de jure, conferamus de æquitate. Separari à sacramentis ecclesiæ pœna spiritualis est; pœnâ autem spirituali nemo pro alio feriendus est: ergo pro delicto alterius nemo à sacramentis ecclesiæ separandus est. Syllogismus est in figura logica theologicus, in fide recta catholicus, in veritate perspicua manifestus. Et ne aliquis in æquivocatione spiritualis pœnæ decipere possit vel decipi, spiritualem pœnam non intelligimus circa ordines vel honores, in quibus alius pro alio quandoque punitur, sed circa sententias excommunicationis sive majoris sive simplicis, quibus spiritualiter à consortio fidelium percussus separatur. Legatur capitulum Augustini XXIV, quæst. III, capitulo *si habes.* Quod si dixerit aliquis Augustinum sensisse tantùm de sententia anathematis, respondeat ubi legit exceptum de sententia interdicti vel simplicis excommunicationis. Hæc dicens non damno, non reprehendo severitatem consuetudinis, sed modis omnibus adoro veritatem canonicæ lectionis.

Epistolarem modum excessi, sed provocatus, sed immeritò læsus, sed ad respondendum compulsus. Precor interim dominum meum Cameracensem ut amodò parcat verecundiæ meæ, parcat auctoritati suæ; et si sedulitatem fidelitatemque obsequii mei commendare noluerit, saltem non condemnet, ne parvi-

Digitized by Google

tatis meæ calamum quassatum conterat, linumque fumigans non extinguat.

258. 259. *Tædet nos totiens tibi scribere;* au doyen de l'église de Courtrai.

248. 260. *Jocosas et splendidas epulas et non epistolas;* à l'abbé de Saint-Amand.

249. 261. *Miramur sanctam discretionem vestram;* à l'évêque d'Arras.

212. 262. *Ad honorem Dei et confusionem communiæ;* à Lambin, évêque de Terouane. L'éditeur a supprimé les quatre vers qui, dans le manuscrit, terminent cette épître :

Sordide, qui sentis ventrem contendere ventis,
Longius absiste, quoniam sacer est locus iste.
Cui stomachus turget, quem fœtidus Æolus urget,
Non hic se purget, quia non sine verbere surget.

211. 263. *Inter alia divinæ gratiæ beneficia;* à Jean, abbé de Sainte-Geneviève.

214. 264. *Ad vestram consilium, pater;* à Guillaume, archevêque de Reims.

215. 265. *Commendanda est paterna severitas;* à l'abbé de Loz ou Loo.

Il y a ici, dans le manuscrit 8630 A, et dans la première édition, une quatrième lacune de onze lettres.

259. 266. *Quia de statu nostro*; à Pierre, évêque d'Arras.

* 267. *Placuit sanctitati vestræ;* au même évêque d'Arras. Nous transcrivons cette lettre, parce qu'elle n'a pas été imprimée.

Petro Atrebatensi episcopo. PLACUIT sanctitati vestræ requirere nuper à nobis de statu civitatis nostræ, cùm essemus in rota turbinis, in fumo caliginis, inter dies criticos ægritudinis et salutis. Respondimus ut tunc erat pro tempore. Periculo postmodum deditionis et excidii sumptu pecuniario salubriter occurrentes, clausi undique ab hostibus et humano penitùs auxilio destituti, nec liberam, sicut vobis rescripsimus, habe-

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

mus exeundi licentiam nec intrandi. Eâdem nobiscum caritate vulnerati, quâ et nos pro vobis, passionis fraternæ calicem in illa nostra angustia combibistis. Requirimus à vobis ut et vos de statu vestro, de domino Rege, de civitate vestra, de domino Remensi, de aggressu et processu comitis *, de ludo fortunæ circa vos et vestros, utinam pacifico, significetis nobis per clandestinum latorem litterarum vestrarum, chartâ chartulæ respondentes.

* Flandriæ et Hannovriæ.

234. 268. *Ut verbis utamur Vegetii;* à Guillaume, archevêque de Reims. Une omission de deux lignes dans cette lettre, qui d'ailleurs n'a ni titre, ni adresse dans l'édition du P. du Molinet, nous met dans la nécessité de la donner plus correctement.

Guillelmo Remensi archiepiscopo de obsidione Tornacensi. UT verbis utamur Vegetii Renati de re militari, nihil omnium rerum est tam miserabile quàm claudi obsidione. Id attendentes cives nostri, inter gladium cervicibus imminentem et inevitabilem deditionis servitutem, cùm ab hostibus circumfusis undique superimminente exercitu totius Flandriæ, Haynoniæ, Hollandiæ, Lovaniæ, Hurpiæ, et aliis barbaris nationibus clauderentur, defecerat spiritus consilii evadendi, et spiritus fortitudinis resistendi. Eramus tamquam navis sine remige, populus sine duce, cohors sine milite, expertes armorum et inexperti bellum. Sitiebant sanguinem nostrum qui exteriùs erant, et tamquam leo paratus ad prædam, personnas et possessiunculas nostras inter se dividentes, in castris exsultabant sicut victores captâ prædâ, quando dividunt spolia. Respicientes eramus ad adjutorium hominum, et non erat. Visum est bonum civibus nostris in proximo perituris vel captivandis, nobisque * qui cum ipsis vivere vel mori decrevimus, ut quocumque modo possent, treugas sive inducias impetrarent. Factum est tandem, non sine magno labore, non sine magna summa pecuniæ, non sine nostra, vellemus nollemus, confusione, non sine hostium nostrorum contra dominum suum comitem insultatione et objurgatione. Datæ sunt treugæ conventionibus istis : quamdiu guerra durabit inter comitem et dominum Regem, non firmabunt interim cives nostri civitatem plusquam firmata est; non recipient in civitate aliquos qui noceant comiti; trecentos servientes quos debent domino Regi, quando Rex mandaverit, mittent

* *Ed.* nobiscum

Digitized by Google

mittent ei, si securè potuerint ire. Super iis omnibus consulite eis sicut videritis expedire. Secundùm mandatum vestrum, sententiam excommunicationis et interdicti coram clericis et laïcis Tornacensibus in comitem et coadjutores ipsius, totamque * terram ipsorum promulgavimus, et idipsum decanis nostris ad præsentiam nostram vocatis de terra comitis auctoritate vestrâ injunximus faciendum et firmiter observandum.

LETTRES INÉDITES d'Etienne de Tournai.

* *Ed.* Solamque.

224. 269. *Cùm ex officio nobis injuncto.* C'est le procès-verbal d'une visite épiscopale faite à l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, pour y corriger des abus. Le titre qu'on lit dans le manuscrit, en indique le sujet en ces termes : *Qualiter dominus Stephanus Tornacensis episcopus, adhitis secum Sancti-Amandi et Sancti-Calixti abbatibus, in præsentia domini Petri Atrebatensis episcopi, accessit ad ecclesiam Sancti-Martini Tornacensis pro pace et statu ejusdem monasterii in melius reformando, et de abbate ipsius monasterii de excessibus suis corripiendo et corrigendo. Qualiter etiam idem abbas juraverit se ab episcopo sibi proposita observaturum.* La suscription porte : *Stephanus Dei permissione Tornacensis ecclesiæ humilis minister omnibus monachicam vitam professis in Domino salutem. Cum ex officio*, &c. Tout cela manque dans l'édition du P. du Molinet.

* 270. *Clamat in aures Domini sabaoth.* Cette lettre à l'archevêque de Reims, touchant ce qui s'étoit passé à Saint-Martin de Tournai, n'a pas non plus été imprimée. La voici ;

Willermo Remensi archiepiscopo pro ecclesia Sancti-Martini Tornacensis. CLAMAT in aures Domini sabaoth humilitas nostra contra impudicam quorumdam monachorum insolentiam, et gemitus nostri qui non solùm terram, sed etiam cœlum commovere debeant in filios contradictionis et inobedientiæ, zelum vestrum animari desiderant et armari. Auctoritate vestrâ, pater, et mandato accessimus ad monasterium S. Martini, assumptis nobiscum de sancto Amando * et de Cysonio * abbatibus, accincti ad correctionem turpis infamiæ quâ vehementer

* Galterio
* Rogerio

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

laborabant abbas * et aliqui de junioribus monachis. Quantùm licuit nobis, processimus, nec profecimus, tamquam laterem lavantes et seminantes in arena, jacientesque anchoram in abyssum. Post aliquos dies, abbas coram nobis et domino Atrebatensi *, præsente maximâ parte capituli nostri, juravit se stare mandato nostro. Formam juramenti dominus Atrebatensis disposuit, exposuit et edixit. Honestum fuit mandatum, sed homini inhonesto molestum, quod non solùm abbas, sed et quilibet religionem professus, sine juramento tenetur observare, præcipuè quòd amodò continenter vivet secundùm gratiam sibi à Deo collatam. Paucis post diebus elapsis, dictus abbas, nobis ignorantibus, tres abbates de episcopatu Atrebatensi secum adduxit, scilicet de Aquiscincto [1], de Marcenis [2] et de Viconia [3], qui in diocesi nostra, in monasterio nostro, sacrilegam excommunicationem contra summum pontificem, contra personam vestram, contra parvitatem nostram, consilio et auctoritate suâ proferri fecerunt, et ipsi cum abbate protulerunt, scilicet ne aliqui monachorum S. Martini vobis aut nobis de statu monasterii, vel de iis quæ ad correptionem ejusdem pertinent, aliquid revelarent aut indicarent. Hoc etiam conventus, præsente nobiscum abbate, in capitulo confessus est, excepto quod dixerunt neque vos neque nos in ea excommunicatione specialiter nominatos fuisse, sed generaliter per illam sententiam prohibitum esse ne alicui justitiæ status monasterii revelaretur. Videat sanctitas vestra quantùm deliquerint abbates illi, et qualiter à vobis puniri debeant qui taliter auctoritatem vestram imminuere et humilitatem nostram lædere præsumpserunt. Tandem abbas de Aquiscincto, occasione quarumdam literarum quæ falsissimæ et de officina fabrorum, qui vobis nominati sunt, processerunt, nobis nescientibus nec literas ipsas videntibus, prædictum abbatem S. Martini à sancto et religioso sacramento absolvit, ut qui castitatem sese juraverat servaturum, quasi jam solutus à sacramento, lumbari jam soluto et puteo facto, securus possit lupanaria frequentare. Cetera quæ non continentur hoc scripto, familiaris et clericus vester abbas de Cysonio supplebit verbo. Interim rogamus sanctitatem vestram, pater, ut si fortè prædictus abbas, aut alius cum eo vel pro eo venerit ad vos, religionem vestram persuasionibus et promissionibus suis facilè non circumveniant aut seducant, sicut nobis aliquando promisistis: ne fortè (quod absit!) cucurrerimus quasi in incertum, et pugnaverimus quasi aerem verberantes.

* Joannes
* Petro

[1] Simonem
[2] Stephanum
[3] Arnulfum

Digitized by Google

* 271. *Inviti clamamus;* à Jean, abbé de Sainte-Geneviève. Cette lettre, ainsi que la suivante, au même, ne sont pas dans la collection, et ce n'est pas sans motifs que le P. du Molinet les a retranchées.

Johanni abbati sanctæ Genovefæ Parisiensis. INVITI clamamus, decepti conquerimur, læsi gemimus et dolemus; facti sumus in derisum omni populo vestro, canticum eorum totâ die. Intolerabilis infamiæ nostræ pariter et vestræ fumus, tamquam fœtor ascendens de cadaveribus nostris, et homines ad indignationem et angelos provocat ad vindictam. Hæccine est, inquiunt, montana religio vestra, regularium vestrorum munditia, Genovefæ virginis castitas et honestas, catervatim congregare pueros impuberes, allicere munusculis, die claudere in cubiculo, nocte collocare in cubili! Quid ad hæc, cùm vera sint, respondebimus! Quo fuco verborum excusabimus excusationes in his malis! quo velamine contegemus faciem impudicitiæ nostræ! Hæc si in abscondito fierent, tolerabilis esset plaga, quoniam aut dissimulari poterant, aut comprimi, aut celari; nunc autem, etsi tacerent homines, ligna loquerentur et lapides clamarent. Ostendimur digito, subsannamur naribus, risu explodimur et cachinno; laïci condemnant in plateis, clerici insultant in ecclesiis, pueri vapulant in scholis, mulierculæ fabulantur in ergastulis suis. Damna quæ nobis intulit detestabilis homo ille Servandus, quamvis enormia sint, quoquo modo sustinemus, infamiam sustinere non possumus. Precamur et obsecramus, carissime, ut fratrem Marcellum, honestatis et pudicitiæ, sicut certi sumus, filium, qui tandem ultimus nobiscum hæc omnia cognovit (sicut ait poëta, *dedecus ille domûs sciet ultimus*) adjuretis per virtutem obedientiæ ut singula vobis exponat, nihil celet, nihil excuset; quia nec favere debetis cuilibet celanti, nec credere cuilibet excusanti. Recipite gratanter et reficite viscera nostra, et sine mora remittite fratrem M. qui fideliter et honestè nobis servit, et cujus absentiam diù non possumus sustinère.

* 272. *Johanni abbati sanctæ Genovefæ Parisiensis.* TACTUS dolore cordis intrinsecùs scripsi quod scripsi; tactus fœtore cordis extrinsecùs, dico *quod scripsi, scripsi:* non mutabo, non movebo nisi fortè eâ specie motûs quo augmentum dicitur; dolor continuus id facere me compellit. O sanctitas incorrupta! O

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

casta generatio! ô sacrum domicilium pudici montis; montis in quo beneplacitum est Deo habitare in eo! quis vos fascinare, quis infatuare, quis sollicitare vos contendit ut recipiatis in collegio vestro manifestæ turpitudinis et publici criminis idolum, cujus infamia nos usque in infernum deprimit, ut tam ego quàm tota mea familia Tornacensis dicamur principes Sodomorum et populi Gomorræ! Retorquetur et in totam ecclesiam nostram cantus iste lugubris, non epithalamium, sed epitaphium quasi jam pudicitiæ nostræ fœtidæ et sepultæ. Nemo vos seducat, quia si revertatur in domum de qua ejectus est, quæ in ejus exitu tamquam scopis mundata est et ornata, et ingressus fuerit in ea, erit novissimus error pejor priore.

250. 273. *Audito quòd inter fratres nostros;* au même abbé Jean.

260. 274. *Dictum est nobis;* à Robert, abbé de Saint-Victor, et non aux chanoines de l'église de Paris, comme porte l'édition du P. du Molinet. Cet éditeur n'a pas imprimé les deux derniers vers de l'épitaphe de Maurice de Sully, évêque de Paris, composée par notre auteur. Nous les retablissons ici.

Virginei mensis quæ tertia prævenit idus,
Splendorem sepelit nube sepulta dies.

251. 275. *Impetratâ veniâ, loquimur;* à un pape qui n'est pas nommé. Il y a tant de corrections et de restitutions à faire dans cette lettre, qu'on nous saura gré de la retrouver ici plus entière.

Domino Papæ. IMPETRATÂ veniâ, loquimur ad dominum nostrum, cujus mansuetudo nostram suscitat audaciam, prudentia sustinet imperitiam, patientia permittit impunitatem. Compellit hinc nos majorum auctoritas, inde morbus paulatim serpens, cujus molestiæ si non occurritur in primis, incurabilis est in extremis. Nec hoc dicimus, pater, tamquam velimus esse aut morum censores, aut doctorum * judices aut doctrinarum discussores. Fortiores humeros sarcina ista requirit, et robustos athletarum spiritualium lacertos pugna hæc expectat: id tantùm * quod dolet significare volumus paternitati vestræ, cui Deus contulit et potestatem corripiendi errores et

* *Ed.* dictorum

* *Ed.* tamen

Digitized by Google

scientiam corrigendi. Lapsa sunt apud nos in confusionis officinam * sacrarum studia litterarum, dum et discipuli solis novitatibus applaudunt, et magistri gloriæ potiùs invigilant quàm doctrinæ. Novas recentesque summulas et commentaria firmantia super theologia passim conscribunt, quibus auditores suos demulceant, detineant, decipiant : quasi nondum suffecerint sanctorum opuscula patrum, quos eodem spiritu sacram scripturam legimus exposuisse, quo eam composuisse credimus apostolos et prophetas. Ignota et peregrina convivis * suis apponunt fercula, cùm in nuptiis filii Regis tauri ejus et altilia sint occisa, et omnia parata, nec restat venientibus ad nuptias nisi quæ apposita sunt prendere et prandere. Disputatur publicè contra sacras constitutiones de incomprehensibili Deitate; de incarnatione Verbi Dei verbosa caro et sanguis irreverenter litigat; individua Trinitas in triviis secatur et discerpitur, ut jam tot sint errores quot doctores, tot scandala quot auditoria, tot blasphemiæ quot plateæ.

* *Ed.* In confusione officinarum.

* *Ed.* conviviis

Rursùs si ventum fuerit ad judicia quæ jure canonico sunt tractanda, vel à vobis commissa, vel ab ordinariis judicibus cognoscenda, profertur à venditoribus inextricabilis silva decretalium epistolarum quasi sub nomine sanctæ recordationis Alexandri papæ, et antiquiores sacri canones abjiciuntur, respuuntur, expuuntur. Hoc involucro prolato * in medium, ea quæ in conciliis sanctorum patrum salubriter instituta sunt, nec formam consiliis nec finem negotiis imponunt, prævalentibus epistolis quas forsitan advocati * conducticii sub nomine Romanorum pontificum in apothecis * sive cubiculis suis confingunt et conscribunt. Novum volumen ex eis compactum et in scholis solemniter legitur, et in foro venaliter exponitur, applaudente cœtu * notariorum, qui in conscribendis suspectis opusculis et laborem suum gaudent imminui, et mercedem augeri. Væ * duo prædicta sunt, et ecce restat tertium væ.

* *Ed.* prolata

* *Ed.* advocant et conductitii

* *Ed.* jam prophetæ

* *Ed.* casu

* *Ed.* ut

Facultates quas liberales appellant, amissâ libertate pristinâ, in tantam servitutem devocantur * ut comatuli adolescentes earum magisteria impudenter usurpent, et in cathedra seniorum sedeant imberbes, et qui nondum noverunt esse discipuli, laborant ut nominentur magistri. Conscribunt et ipsi summulas suas, pluribus salivis affluentes et madidas, philosophorum sale nec conditas nec conditas. Omissis regulis artium, abjectisque libris authenticis artificum *, muscas inanium * verbulorum sophismatibus suis tamquam aranearum tendiculis

* *Ed.* dejiciuntur

* *Ed.* artificio

* *Ed.* ignavium

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

includunt. Clamat philosophia vestes suas conscindi et disrumpi; et quibusdam particularum semicinctiis nuditatem suam verecundè contegens, nec consulitur ab antiquo, nec antiquam consolatur. Hæc omnia, Pater, correctionis apostolicæ manum desiderant, ut infirmitas * docendi, discendi, disputandi, auctoritate vestrâ certam redigatur ad formam, ne sermo divinus attritione vulgari vilescat; ne in angulis dicatur, *Ecce hic Christus*, aut *ecce illic*; ne sanctum canibus et margaritæ porcis conculcandæ tradantur.

* *Ed.* uniformitas

216. 276. *In translatione tua de Luxovio*; à Richard, archidiacre d'Ely, en Angleterre. L'éditeur a mis de son chef, *episcopo Lexoviensi*. Comme d'ailleurs il y a une lacune dans le texte, nous réimprimerons la lettre.

Richardo Heliensi archidiacono. IN translatione tua de Luxovio ad civitatem Heliopoleos incertum est mihi utrùm gaudere debeam, an dolere. Si principia dictionum attendas, translatus es à planeta Cyprio ad solem, ab obscuris ad lucem, à lubricis motibus ad splendoris soliditatem. Placeret hæc mutatio, si nostrûm ab invicem remotio non obesset. Id obsecro ut in hoc transitu caveas ne, sicut aliquando jocosè mihi dixisti de quibusdam illarum partium accolis, errare incipias in compoto, et circa pascha velis celebrare pentecostem. Credo quòd si aliquando errorem illum incideris, factus es socius illorum de quibus dicit Apostulus: *sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis.* Quid enim aliud de archidiacono * præsumendum, nisi quòd primò de sua, secundò sollicitus sit de subditorum salute! Inter curiæ curas et jocosas post laborem sodalium confabulationes sic te volo esse medium, ut nec illæ gravi onere te deprimant, nec istæ molli otio dissolvant. Qui scholaribus amabilis eras, curialibus admirabilis esto. Curiales non à cruore dixerim, sed à curia, ubi nonnunquam nugæ pro seriis, seria pro nugis habentur; ubi rarò quispiam vult habere parem, superiorem nunquam. Memento illius distichos quod poetico potiùs quàm prophetico, sed tamen veridico spiritu, in recessu tuo Bononiensi dictum est tibi à quodam:

1. Cor. VI.

* *Ed.* archiep.

Pontificum causas, Regumque negotia tractes,
Qui tibi divitias, delitiasque parant.

Saluta mihi dominum tuum * episcopum, legatum, cancella-

* Guillelmum de Longo-Campo.

Digitized by Google

rium, et frequenter admone ut sub hac promotione trina servum sese Trinitatis agnoscat, et sic præesse discat hominibus ut creatori suo se confiteatur subesse. Diligo eum, quoniam diligit te, quamvis propter se diligendum et hilaritas famæ prædicet, et sublimitas vitæ commendet.

217. 277. *In eis quæ honestè petuntur;* à l'abbé et au chapitre de Cîteaux.

277. 278. *Accessit ad nos juvenis quidam;* à l'abbé et aux religieux de la Sauve.

218. 279. *Confidentiam nobis præstat;* à Eudes de Sully, évêque de Paris. Cette épître peut passer pour inédite; il n'y a que les six premières lignes à conserver; le reste est un lambeau emprunté de l'épître à l'évêque d'Arras, 220.e du P. du Molinet. La voici toute entière.

Odoni Parisiensi episcopo. CONFIDENTIAM nobis præstat interpellandi benivolentiam vestram et nobilitas generis vestri, et honestas vitæ, et auctoritas dignitatis. Favorem hominum et gratiam Dei conciliant in vobis tria hæc: his tribus compellimur et à vobis quod decet petere, et quod nobis expedit postulare. Familiaris et amicus noster bonæ indolis ad præsens, et magnæ in posterum spei, honestâ conversatione suâ reliquias nobis significans, Th. Tornacensis archidiaconus liberalitate sociali benivolâ simul et beneficâ pro quodam socio suo fidejussor extitit cuidam parochiano vestro, Renaldo campsori, in decem libras parisiensibus et in civiles insuper accessiones, quas imperitus juris et peritus pariter usuras appellant. Sortem solvit, et quod sorti accesserat usque ad quindecim libras. Prædictus creditor accepto tulit solutionem, et archidiaconum à fidejussione absolvit, promittens ei sese libros suos, qui pro prædicto debito obligati erant, in continenti redditurum. Distulit reddere, et in corde et corde locutus, differre convertere nititur in auferre. Rogamus paternitatem vestram ut tantam exactoris improbitatem auctoritate vestrâ comprimatis, corrigatis. Facite, sicut decet vos, archidiacono restitui libros suos, ne compellatur solvere quod non rapuit; quoniam testes idoneos et sufficientes habet et accepto latæ à creditore solutionis, et ab eodem prolatæ absolutionis. Restitutione librorum factâ, paratus est archidiaconus in præsentia vestra per se vel

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

per sufficientem procuratorem parere juri, et respondere sicut jus dictaverit improbo creditori.

219. 280. *Favorabilis est petitio;* à l'abbé Eurède, et au chapitre de Saint-Bavon de Gand.

220. 281. *Quorumdam monachorum;* à Pierre, évêque d'Arras, et non d'Orléans, comme portent les livres imprimés.

221. 282. *Importuni sumus in petendo;* à Arnoul, doyen de Bruges.

222. 283. *Sicut nuper tibi mandavimus;* au même Arnoul. Cette lettre finit à ces mots : *non infestam.* Ce qui suit, depuis ces mots, *postulamus vobis*, jusqu'à la fin, est emprunté d'une lettre inédite que nous transcrirons bientôt, le nouvel éditeur ayant été trompé par l'ancien, qui n'a pas averti qu'il y avoit en cet endroit des feuillets arrachés dans son manuscrit.

* 284. *Repentè mutantur nubes;* à un chanoine de Tournai. Nous publions cette lettre, parce qu'elle n'a pas été imprimée, non plus que les cinq suivantes.

Cuidam Canonico Tornacensi. REPENTÈ mutantur nubes, et quas horrifer impellit boreas, postmodum madidus auster dissolvit et effundit. Mutantur tempora, mutantur et negotia : veritas autem non mutatur. Venit ad nos quidam clericus domini Aldebrandini, nepotis domini papæ, litteras ipsius domini papæ et Meldensis electi * nobis et capitulo nostro afferens; et donum præbendæ quam vobiscum omni solemnitate contulimus, irritare et revocare contendens. Videat super hoc discretio vestra quid nobis et vobis expediat; quia nec contra factum nostrum venire debemus aut volumus, nec contra dominum papam tamquam contra stimulum calcitrare audemus.

* Anselli

* 285. *Domino Remensi.* SINUS benivolentiæ vestræ, pater, ex infusa vobis gratia Dei sic patet pusillis cum majoribus, ut nec admittat rebelles nec obedientes emittat. In eo petentes accipiunt, quærentes inveniunt, et pulsantibus aperitur. In hujus spei fortitudine cucurrissem, procidissem ad pedes vestros, levassem oculos meos ad montem celsitudinis vestræ, nisi multa quæ senem circumveniunt incommoda me in iis in extremis diebus impedirent. Supplico ut possum, manu tremulâ scribens quod

Digitized by Google

quod linguâ proferens timidâ vix auderem, sanctitati vestræ preces ardentes offero pro carissimo filio et capellano meo M. *, quem sexdecim annis in omni honestate et regulari disciplina nutrivi et edocui, ut eum ad præsentationem canonicorum Cysoniensium benivolè suscipiatis et confirmetis beneficè, quoniam canonicè ab eis electus est et communi assensu omnium et proprio singulorum. Si attendamus in eo tempora, juvenis est; si virtutis merita, maturus et senex. Sanâ vobis conscientiâ, Deo teste, loquor, quia commendabilis est à munditia membrorum et gravitate morum et peritia litterarum.

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

* Marcello.

* 286. *De præbenda capellaniæ Tornacensis episcopi privilegium.* SACRIS auctoritatibus patrum docemur, et rectâ fide credimus ac tenemus, quòd animæ fidelium defunctorum qui in confessione sanctæ Trinitatis decesserunt, et orationibus ecclesiæ commendantur Deo et oblatione Dominici corporis, requiem consequuntur æternam. Nos autem qui divinâ potentiâ, non meritis nostris, in eminentiori gradu positi sumus, quod aliis prædicamus verbo probare debemus exemplo. Ea propter notum fieri volumus tam futuris quàm præsentibus, quòd memores conditionis nostræ et de Domini misericordia sperantes, assensu capituli nostri instituimus perpetuum capellanum in oratorio S. Vincentii martyris (quod est episcopalis capella, et quod multis expensis gratiosè ædificavimus, et in eodem liberum introitum, quem Tornacensis episcopus antea habere non poterat, in majorem ecclesiam, non sine multa contradictione laïcorum, auctoritate domini Regis obtinuimus), qui tamquam proprius capellanus singulis diebus missam celebret in eo pro animabus Tornacensium episcoporum et aliorum fidelium defunctorum, et pro vivente episcopo propriam in eadem missa collectam. Et quia dignus est operarius mercede suâ, assignavimus prædicto capellano mensam episcopalem, ut in ea victum idoneum quotidie percipiat et honestum; sive præsens sive absens fuerit episcopus. Assignavimus etiam ei et concessimus septem libras Flandrensis monetæ, singulis annis persolvendas à monasterio S. Bertini pro censu quem annuatim debet episcopo infra viginti dies Dominicæ nativitatis pro ecclesia de *Listreuelle*, quam multo labore et sumptu de manu laïca retraximus, cooperante et laborante nobiscum abbate S. Bertini. Et quia nolumus quòd occasione istius capellaniæ mater nostra ecclesia B. Mariæ, sive fratres nostri canonici ipsius possint in aliquo de nobis conqueri, prohibemus ne, absente extra

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

civitatem episcopo, prædictus capellanus parochianos Tornacensium ecclesiarum admittat vel oblationes eorum recipiat. Obeunte verò Gilione, cui primò capellaniam concessimus, episcopus qui tunc temporis fuerit, alium quem voluerit loco ipsius substituat. Actum in capitulo Tornacensi, anno Incarnationis domini MCXCVIII.

* 287. *Abbati et conventui sanctæ Genovefæ Virginis.* AD laudem et gloriam Dei et honorem beatæ Virginis nostræ, frater noster et vester M. * electus est in abbatem Cysoniensis ecclesiæ et communi assensu omnium et proprio singulorum. Congratulamini nobis in hoc facto, et orate nobiscum, carissimi, ut quod volente Deo bono incohatum est principio, felici exitu peragatur. Veniunt ad vos canonici prædictæ ecclesiæ, postulantes ut eis tam concorditer electum in abbatem et pastorem emancipatum reddatis et liberum. Postulamus et nos cum ipsis, ut quem nutrivimus in adolescentia sua, consoletur nos et consocietur nobis in senectute nostra. Addimus et hoc precibus nostris, ut quia tempora periculosa sunt, et sub ancipite fortuna rerum versantur eventus, fraternam et canonicam societatem quam hucusque in ecclesia nostra pariter et vestra habuit, tam spiritualiter quàm temporaliter ei integram reservetis et concedatis.

* Marcellus.

* 288. *Eisdem.* SUSCIPITE viscera nostra, in Christo carissimi, et communem filium nostrum ac vestrum M. *, capellanum nostrum, ecclesiæ Cysoniensis electum, et quidquid vobis ex parte nostra dixerit de revocandis et recolligendis in sinu matris vestræ fratribus qui de consilio nostro [occasione] cujusdam puerilis tumultûs remoti erant, ad tempus benivolè pariter ac beneficè compleatis. Non enim filii sumus dissensionis aut schismatis, sed dilectionis et pacis. Rogamus autem te, carissime et desiderantissime frater, ut cum electo nostro venias ad nos, ut in ipsius benedictione nobiscum congaudeas et exsultes. Desideramus enim te videre et aspectu tuo frui in Domino.

* Marcellum.

* 289. *Domino Tornacensi abbas de Silva-Majori.* VOBIS, domine pater carissime, sicut venerabili per omnia viro, magnæ auctoritatis domino et egregio doctori, duxit humilitas nostra notificandum quòd ad honorem Dei et nutum ejus, quo inspirante cogitantur quæ recta sunt et aguntur, glorificato nuper per revelationem ex decreto apostolici culminis beato Geraldo, speciali patrono et fundatore monasterii nostri, pro suorum exigentia meritorum atque virtutum quas fecit per illum

Digitized by Google

Dominus in medio nostrî, mentes omnium excitatæ tam cleri quàm populi atque sublimium personarum terræ nostræ, præter illum qui in transitu ejus consecratus est, constituerunt ei communibus votis et intensis studiis diem perpetuò agere solemnem sub eo tempore quo sacrum illius corpus elevabitur, auctore Domino, circa nativitatem beati Johannis Baptistæ, sperantes et nos pariter cum eis virtutum ejus magnalia experti, ut tam temporaliter quàm spiritualiter mereamur de ipsius revelatione divinæ propitiationis crebrâ consolatione relevari. Quia igitur, testante scripturâ, de ore prudentis procedit mel, dulcedo mellis est lingua ejus, et favus distillans labia, ad percipiendum de ore vestro dulcedinis gustum, de illa ditissima vena sapientiæ et eloquentiæ, cujus fama replet orbem terrarum, in memoria gloriosi confessoris suppliciter à vobis postulamus nobis divinæ laudationis hymnos componi, antiphonas videlicet et responsoria, ut in diebus festis ejus Deum et Dominum nostrum in sancto suo prædicare mirabilem, ejusdemque sancti merita solemnioribus magnificare præconiis, atque in suis laudibus nos et qui ejus præsidio specialiter gaudent, convenientiùs atque devotiùs possimus meritò delectari. Nostræ verò humilitati petimus indulgeri, ne istud nobis imputetur præsumptioni quod tam piè et humiliter postulatur, veniam implorantes quòd otium vestrum sanctum inquietare præsumimus, et sollicitare sensum multa cogitantem.

278. 290. *Venerabilis abbas Silvæ-Majoris.* Lettre d'un archidiacre de Bordeaux à l'évêque de Tournai, et non de celui-ci à l'archidiacre, comme l'a cru le P. du Molinet.

* 291. *Ignitum eloquium vestrum.* Cette lettre de l'abbé de la Sauve à l'évêque de Tournai, et la suivante de l'évêque à l'abbé, l'une et l'autre relatives à la composition de l'office de S. Geraud, n'ont pas été imprimées. Les voici :

Domino Tornacensi abbas de Silva-Majori et totus conventus. IGNITUM eloquium vestrum, domine, vehementer, et servi vestri, quorum inflammavit corda, diligunt illud : auditui quippe nostro dedit gaudium et lætitiam. Afferentibus nuper servis vestris sacrarum litterarum apicibus salutatione præmissâ, et facti sumus sicut consolati, et tamquam jam adepta ex promisso suæ

Digitized by Google

pietatis effectum, sicut adipe et pinguedine repleta est anima nostra vulnerata caritate, et labiis exultationis laudabit os meum perceptis beneficiis jam gratum, ut ex perceptione præsentium munerum firma sit expectatio futurorum. Gratias dignationi vestræ quæ nostram humilitatem tanto dignatur honore et gratiâ ut sit illi cura de nobis et respexerit in orationem humilium, nec spreverit precem eorum. Siquidem delectant nos plurimùm meritò in eisdem litteris, in quibus nobis spem dedistis pulchritudinis eloquia, ubi contemplamur velut in quodam exemplari quantâ preciositate decor et totius operis desiderati corpus lucidum debet splendere pariter et valere. Quia igitur vir bonus et justus imitator Dei, cujus fidelis promissio, quæ procedunt de labiis suis non novit irrita facere, semel loquitur et idipsum secundò non repetit (quod salvo dicimus sacramento sacratiori quod nobis revelavit perfectiùs qui revelat mysteria de unica et æterna generatione Verbi) faciat hanc, quæsumus, cum suis servis dominus noster misericordiam, ut per voluntatem Dei et suam dignationem citò nobis occurrat quod desideramus eò ardentiùs, quò fecundiùs et facundiùs nobis sonant verba oris sui. Sonet ergo verbum vestræ spiritualis harmoniæ tamquam organum spiritûs sancti, ut spiritus vester qui habitat in hortis, faciat nos audire vocem suam ad dandum in celebrationibus decus et amplificandum nomen sanctitatis, ut in die magno festivitatis se de medio petrarum dent voces beatissimi viri sancta præconia, et per vos quem prævenit Dominus in benedictionibus dulcedinis, de vestræ gratiæ dulcedine et inexhaustis sapientiæ thesauris dulces capiamus modulos linguæ, gustantes in eis quàm dulcis est Dominus, et quàm dulcia faucibus nostris eloquia vestra super mel ori nostro. Sunt enim præstatura nobis ædificationem plurimam et excitatura devotionem quæ præeminent auctoritate et eloquio fulgent tanti viri et domini tanta majestatis verba. Non est autem quod in excusationem hujus rei humiliter in hac parte prudentia vestra senium debeat allegare, cujus sapientiæ immortalis est apud vos et de vobis memoria, et ipsum senium, sicut melius nostis, fidem vobis comparat et favorem, dicente scripturâ quia in senibus est sapientia, et sapientiam antiquorum exquirunt sancti. Super iis igitur obtinendis spes nos firma confortat, præsertim quia sapitis plenè, et quæ sentitis fari potestis, cùm spiritus sapientiæ et intellectûs apud vos ipse sit dux verbi. Quid autem generosam magnanimitatem vel aggredi pigeat, vel cœptum

Digitized by Google

fatiget! utinam mereamur citò obtinere quod tam devotè desideramus! mereamur utinam quidam ex nobis, quia fortè non datur omnibus, videre faciem vestram, et gaudere in aspectu vestro et in verbis sapientiæ vestræ, et de contemplatione tanti domini, cujus nos speciales servos atque devotos ad omnia quæ possumus nos profitemur, possimus meritò delectari! Conservet Dominus incolumitatem vestram ad salutem et honorem totius sanctæ ecclesiæ suæ, pater sancte et carissime domine, in longitudinem dierum!

* 292. *Abbati et sacro collegio Silvæ-Majoris, quamvis non silvestribus nec mundanis, in servitio Domini caudam hostiæ et tunicam talarem.* INDULGEAT vobis Deus, fratres carissimi, quòd hominem infirmum ad fortia, senem ad juvenilia, sacramentis episcopalibus astrictum ad colacomata et periodos impulistis. Sufficere deberet ad excusationem nostram quòd vobis eram ignotus, loco remotus, natione, linguâ et moribus alienus; præsertim cùm et peritiores in Francia, facundiores in Aquitania, in Gasconia cantilenis habiliores et plausibus proniores habeatis. Acuta sunt vulnera caritatis, cujus magister sermo Dei vivus et efficax et penetrabilior omni gladio ancipiti pigros excitat, desides accendit, rebelles convertit, et imperio suo nolentes etiam subjungit et invitos. Hujus sagittas visceribus nostris violenter inflixit dilectio vestra, et quasi carbones super caput nostrum ingerens inflammavit ad ea quæ in os pueritiæ salivantibus syllabis consuevimus balbutire. Laudes patroni vestri et amodò nostri beati Geraldi, caritate vestrâ cogente, quâ potuimus, non quâ debuimus diligentiâ, antiphonis, responsoriis et hymnis annotavimus, fortassè ridiculum nostris, spectaculum vobis, miraculum alienis. Si placet, quod scriptum est, tacito auctore, suscipite; si displicet, aut scalpello scindite, aut ignibus concremate. Quocumque tamen vertitur judicium vestrum super approbatione vel reprobatione scripturæ hujus humillimæ, memores estote Stephani peccatoris, amici vestri, et participem facite orationum vestrarum quem in revelatione et relevatione sancti Geraldi consortem voluistis esse gaudiorum vestrorum. Lator præsentium serviens noster est et de domo nostra; votum suum quod ad beatum Jacobum proficiscendi fecerat, per vos transiturus, Deo volente, implebit: per quem fideliùs et securiùs vobis negotium istud transmittimus, et vos per eumdem voluntatem vestram securiùs et amicabiliùs nobis per litteras vestras poteritis intimare.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

227. 293. *Gratanter et lætè suscepimus;* au prince Louis, son filleul, fils du roi Philippe-Auguste.

228. 294. *Accessit ovis ad capram.* Ce qui prouve que cette lettre, qui est sans adresse dans le manuscrit, comme dans l'édition du P. du Molinet, fut écrite à Lambin, évêque de Terouane, c'est qu'elle est sur le ton badin, ainsi que les lettres 231 et 262 du manuscrit, à lui adressées. Il ne resteroit sur cela aucun doute, si la lettre 298, commençant par ces mots: *Seriò loquimur, qui quandoque vobiscum jocosè loqui solemus,* n'étoit pas également sans adresse. Quoi qu'il en soit, il y auroit tant de corrections à faire sur cette épître, qu'il sera plus court de la réimprimer.

ACCESSIT ovis ad capram, lanam sibi postulans commodari. Expavit capra, matrem gregis lanigeri respondens villosis velleribus abundare. Apologus est lippis et tonsoribus patens, cujus velamento insufficientiam nostram vestris consultationibus possumus vel suspendere vel differre. Et quoniam in proximo, Deo volente, desideratam faciem vestram speramus videre in colloquio ad quod vos et nos dominus noster Remensis invitavit * apud Sanctum Quintinum, si placet quæstiones et responsiones mutuas * interim differamus. Implicitum est negotium de quo quæsistis, et plenius exponendum. Ut autem seria claudamus joco, neque quæstiones movendæ, neque aliqua negotia tractanda, neque ædificia construenda sunt, neque ecclesiæ dividendæ* sunt usque ad mensem Augusti, quando omnia consummabuntur et consumentur, secundùm quod quidam Hugo, qui à mortuis resurrexisse dicitur, apud vos prophetat, sicut bajulus litterarum vestrarum nobis mirabiliter et terribiliter nunciavit.

* *Ed.* nuntiavit

† *Ed.* multas

* *F.* diruendæ

279. 295. *Ad enarrandam gratiam.* Lettre de l'abbé de la Sauve à l'évêque de Tournai, pour le remercier d'avoir composé l'office de S. Geraud : elle est sans titre dans le manuscrit.

267. 296. *Sonuit in auribus nostris;* à Hugues de Garlande, nouvellement élu évêque d'Orléans.

225. 297. *Diù languens inter morientem.* Cette lettre, sans adresse

Digitized by Google

dans le manuscrit, a pour titre, chez le P. du Molinet, *Domino Remensi.* Il y a plus d'apparence qu'elle fut écrite au pape Célestin III, ou peut-être à Innocent III.

226. 298. *Seriò loquimur.* Celle-ci est également sans adresse dans le manuscrit et dans l'édition du P. du Molinet. Nous avons dit plus haut *(ép. 294)* les raisons qui nous persuadent qu'elle est adressée à Lambin, évêque de Terouane.

280. 299. *Specialis filia sanctæ sedis;* à Hugues de Garlande, évêque d'Orléans. Cette lettre et la suivante, les dernières du manuscrit, ayant besoin d'un grand nombre de corrections, nous avons jugé à propos de les reproduire.

Hugoni Aurelianensi episcopo, et toti ejus capitulo. SPECIALIS filia sanctæ sedis ecclesia B. Evurtii ex antiqua et approbata consuetudine meruit hactenus per vos decessoresque vestros et temporalibus foveri beneficiis et spiritualibus refici sacramentis. Tenetur et ipsa vobis tanquam in spirituali ratione dati et accepti, et infirmantibus exhibere solatium, et decedentibus præstare sepulchrum. Rependite vices paternæ consolationis infirmanti, quoniam fortissimus est languor ejus, et invaluit morbus ejus usque ad desperationem et exitum, nisi * festino consilio vestro et auxilio sublevetur. Vestra est ecclesia, vobis morietur et vivet, vestrâ interest ejus consiliis interesse. Caput ejus languidum, cor ejus mœrens, membra stupida et infirma, parata potiùs ad defectum quàm ad profectum consueta; regularem disciplinam imprudenter abjiciunt, impudenter contemnunt. Inter eos senes excluduntur et exulant, juvenes dominantur et imperant, indocti magisterium * usurpant. Substantiolam * ecclesiæ, quibus dispensatio credita est, inutiliter effundunt, et hominibus potiùs quàm Deo placere contendentes, venalem majorum gratiam ambitiosis sumptibus acquirunt. Tolerabilia hæc essent, si regularem observantiam professionis et ordinis sui custodirent; si gravitatem morum, maturitatem operum, honestatem personarum, sicut decet sanctos, in sacrificio Dei consecrarent et offerrent. Nunc autem et famæ suæ prodigi, et de conscientia non securi, intus et foris nec Deum videntur timere, nec homines revereri. Non de omnibus dico : novit

* *Ed.* nunc

* *Ed.* magistri

* *Ed.* substantiam et oleum

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

Dominus quos elegit; merita singulorum probant opera eorum. Occurrite, pater, tantis malis, et totis viribus corripite inquietos, comprimite superbos, restringite dissolutos. Tibi, pater Hugo, cui ex injuncto * pastoris officio sollicitudo hæc et labor incumbit, preces affectuosas in suspirio et singultu fundo, ut assumas zelum Matathiæ et Phinees, et abjecto favore humano, contradictionis et inobedientiæ filios ad observationem ordinis sui, velint nolint, compellas. A te enim requiritur ut evellas et destruas, et ædifices et plantes : argue, increpa cum omni imperio. Non moveant te ea quæ excœcant etiam oculos prudentum, ne confidant in corruptela pecuniæ corruptores ordinis et amatores suîipsius, carnis curam in desideriis facientes. Visita sepulcrum patrui tui, et in collegio illo tibi commisso seca * putridas carnes, et ure correctionis cauterio quas sanare non potueris exhortationis fomento. Rogo vos ut litteras quas super hoc negotio * mitto abbati et capitulo suo, exhiberi faciatis per duos de canonicis vestris, ne fortè aliqui eas sepeliant aut supprimant, ut ab aliis videri non possint.

* *Ed.* conjuncto

* *Ed.* tenta... urere.

* *Ed.* fr. H. neg.

287. 300. *Bertero abbati beati Evurtii et toti ejus capitulo.* DUO mihi superesse *, credebam solatia, memoriam Genovefæ Virginis et B. Evurtii confessoris, quorum alterno delectabar spectaculo et invitabar exemplo. Jocundis cogitationum gradibus deambulabam et in Virginis monte et in confessoris planitie, cùm in utraque occurreret mihi sacrum collegium, germen * delectabile, casta generatio cum caritate, terribilis ut castrorum acies ordinata. Nunc autem funestis relationibus * impulsus, quasi fracto pede et altero lumine effosso, claudicans et cœcutiens, à vineis Engaddi retrahor ad montem coagulatum et pinguem, ubi quies tranquilla et tranquillitas est quieta. Væ mihi in extremis diebus meis, cùm audiam turbari in vobis viscera mea, æmulari invicem, rixari, consurgere ad appellationes *, fugere unitatem * spiritûs et vinculum pacis! Quis enim non doleat inter vos exulare senes, regnare juvenculos, elementarios usurpare doctrinam, molles disciplinam! Penè dixerim quod per prophetam dicitur : *et erunt pueri * principes eorum, et effeminati* dominabuntur eis.* Tuâ enim culpâ hæc fiunt, abba, qui cum Heli sacerdote filios tuos indisciplinatos aut corripere non audes, aut corrigere nescis, aut negligas emendare. Nomen tuum, quod interpretatur filius tonitrui, non tonat super eos*, sed aut enervat blandiendo, aut palpando emollit, aut consentiendo corrumpit. Memento illud Salomonis : *Filiæ tibi sunt* *,

* *Ed.* fateor esse

* *Ed.* genus

* *Ed.* famosus et latronibus

* *Ed.* oppressiones

* *Ed.* veritatem

* *Ed.* perjuri

* *Ed.* effrenati

* *Ed.* sonat inter eos

* *Ed.* Filiæ tuæ, frater

noli

Digitized by Google

noli faciem tuam hilarem ostendere ad eas. Accingere gladio tuo super femur tuum potentissimè, ut timeant te, non contemnant, quos exemplo tuo ducere debueras et docere. O gloriosa olim et religiosa ecclesia beati Evurtii, quo * à tanto culmine decidisti! Cedros nutrieras, et nunc usque ad carduos redacta es. De * gremio tuo assumpserunt sibi * patres et pastores Ambrosius Bituricensis, Satyrus Sancerrensis, Bartholomæus Noviomensis, et, ut minùs sapiens dicam, Genovefa Parisiensis. Verè dici potest *, frater abba, super domo tibi commissa, quia *per agrum hominis pigri transivi, et ecce totum repleverunt spinæ et urticæ.* Utere consilio meliorum et majorum; ne sequaris vestigia Roboam, remotis à familiaritate tua quorum contubernio et famâ nominis tui et ecclesiæ dignitas vulneratur. Ego etiam qui adhuc canonicus * et frater existens ecclesiæ vestræ, nec alienus esse debeo a consiliis vestris, moneo, consulo et exhortor, ut aliter * ordines domum tuam, et de scabello non * assumas magistros ordinis, quos non deceat sedere cum senioribus et magistris. Illud quoque vobis ignominiosum est, quod debita * vestra supra modum excreverunt in immensum, cùm vos non excuset manifesta causa, sed potiùs accuset fertilitas copiosa frugum.

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

* *Ed.* quæ

* *Ed.* væ

* *Ed.* sancti

* *Ed.* dicere possunt, væ

* *Ed.* novitius

* *Ed.* taliter

* *Ed.* novo

* *Ed.* vitia

Le P. du Molinet a encore imprimé quelques lettres qui ne se trouvent pas dans nos manuscrits; il suffira de les indiquer ici.

213. *Cùm ad precum vestrarum instantiam.* Lettre de Jean, abbé de Sainte-Geneviève, à l'évêque de Tournai.

268. *Petierat à vobis dominus Remensis;* à un abbé qui n'est pas nommé.

269. *Compendiosè nobis apud Compendium;* à Lambin, évêque de Terouane.

271. *Caritas quâ nobilitatem vestram.* Lettre à laquelle l'éditeur a donné pour titre, *cuidam principi.*

272. *Altissime pater domine;* au pape Innocent III.

273. *Litteris vestris nobis significatis;* au même pape Innocent III.

282. *Quæ vidimus et audivimus;* à Hugues de Garlande, évêque d'Orléans.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

283. *Noverit paternitas vestra;* au pape Clément III, conjointement avec le doyen et le chantre de l'église de Paris.

287. *Universitati vestræ significamus.* C'est une charte de l'évêque de Tournai, dans laquelle il déclare que l'accueil obligeant qu'il avoit reçu de ses confrères, à Saint-Barthelemi de Noyon, ne devoit pas établir un droit pour les évêques ses successeurs.

Étienne Baluze ayant eu communication d'un manuscrit du chancelier Seguier, contenant les lettres, ou une partie des lettres d'Étienne de Tournai, en a extrait douze qui n'ont pas encore vu le jour. Ce ne sera pas nous écarter de l'objet que nous nous sommes proposé dans cette Notice, de les publier à la suite de celles qui n'ont pas encore été rendues publiques, et que nous venons de recueillir. La plupart de ces lettres étant sans adresse, nous avons tâché de découvrir par des conjectures le nom des personnes auxquelles l'auteur écrivoit. Si l'on trouve qu'elles ne sont pas rangées dans l'ordre chronologique, c'est que nous n'avons voulu rien changer à celui qu'elles occupoient dans le manuscrit. Nous eussions desiré le retrouver, ce manuscrit, qui, de la bibliothèque du chancelier Seguier, auroit dû passer dans celle de Saint-Germain-des-Prés, et de-là dans la Bibliothèque du Roi; mais nos recherches à cet égard ont été vaines.

* Alexandro.

I. *Sanctissimo domino et patri A.* * *summo pontifici frater Stephanus, sanctæ Genovefæ Parisiensis humilis minister, salutem et cum omni devotione obedientiam.* DOMINUS meus Senonensis archiepiscopus, apostolicæ sedis legatus, viro venerabili ac religioso abbati de Curia-Dei * et nobis pariter causam quamdam quæ inter R. archidiaconum et R. præsbyterum seniem super ecclesia de *Combros* vertebatur, anno præterito commisit cognoscendam. Cùmque præsbyter ille prædictam ecclesiam à præfato archidiacono sibi datam diceret, archidiaconus autem negaret, à præsbytero quæsivimus si quas de donatione quam dicebat probationes haberet. Præsbyter sese id probaturum asseruit; die assignatâ venit, probationes non habuit, appellavit, recessit et decessit. Eo mortuo, nepos ipsius, qui non donatam, non promissam sibi dicebat ecclesiam, clementiam vestram adiit, et

* Hugoni.

Digitized by Google

litteras quasdam à vobis subreptas ad dominum Senonensem attulit, altero in præfata ecclesia instituto et ordinato. Hæc vidimus, Pater, et audivimus, et testimonium nostrum verum est. Valeat sanctitas vestra, Pater.

LETTRES INÉDITES d'Etienne de Tournai. An. 1179.

II. *Domino Remensi.* NOSTIS, Pater, infirmitatem meam; nostis et senectutem meam (1). Hæc sunt quæ à negotiis etiam ecclesiæ nostræ me revocant; hæc sunt quæ impediunt et retardant. Inde est quòd paternitatem vestram in multis et magnis beneficiis mihi jam cognitam summo deprecor affectu, ut in curibus domini Papæ me reddatis excusatum, quoniam laborem eundi ad concilium non possum arripere, qui vix valeo respirare. Ceterum super negotio nostro quod cum Bonefacio (2) archidiacono habemus, benignitati vestræ preces quas possum offero, ut, sicut de vobis specialiter confidimus, speciale beneficium vestrum in hoc articulo sentiamus. Non enim est qui de manu tam potentis adversarii nos eruat, nisi ope et operâ vestrâ ab ejus pulsatione liberari nos contingat.

An. 1180.

III. *Petro Tusculano episcopo* (3). PRÆVENISTI me, Pater, in benedictionibus vestris, et jamdudum mihi de mente benivola manum beneficam extendistis. Et unde hoc mihi ut super canem mortuum et pulicem unum aperiat dominus meus oculos suos, et intentum divinis occupationibus animum velit in meî memoriam relaxare! Fateor, ubi litteras vestras de manu porrigentis accepi, statim anima mea liquefacta est, ardentisque desiderii æstus indices conceptæ lætitiæ lacrymas excitavit. Solent enim et eæ contra communes opinionum regulas vel effundi præ gaudio, vel comprimi præ dolore. Et ego quasi sub quodam solemni theatro recordationis vestræ quotidianum mihi proponebam spectaculum, et dicebam: « Ecce veniet dominus meus, dilectus meus, desideratus meus, quia gaudens gaudebo » in animo, et consolabor ab uberibus consolationis ejus. Occurram ei, » et regni fines egrediens usque ad alterius labii et linguæ ignotæ populum sequar, consequar, apprehendam. Putas respuet salutantem, procidentem ad pedes repellet, contemnet advenam, negabit osculum, claudet » sinum! At si bene novi fœcundam virtutum animam ejus, et inter » pontificales infulas, inter Romani culminis fasces, sic inolitam retinet » humilitatem, ut non opprimatur à gloria, nec inglorios opprimat; sic » applaudit humilibus, ut contentiosis resistat. » Hæ sunt reliquiæ cogitationum mearum diem festum agentes de vobis, immo primitiæ simul eorum et decimæ quas frequenter immolo, quas præ oculis habeo, quas in

(1) Non de se loquitur Stephanus, sed in persona Hugonis Noviomensis, Sancti-Bartholomæi abbatis, hanc scripsisse epistolam censendus est ille.

(2) Bonefacium eum credimus, Noviomensem archidiaconum, de quo loquitur Joannes Saresb. in epist. 234, Curtismiliæ in regione Montis-Ferrati marchionem, natum ex Agnete sorore Simonis Noviomensis episcopi, prout legitur in fragmento genealogico, edito *t. XIV. Rer. Franc. pag.* 5.

(3) Petrus, præsb. card. Sancti-Chrysogoni, et A. S. in Franciam legatus, anno 1178, creatus est Tusculanus episcopus.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

conspectum vestrum nec deferre differam nec offerre. Quod autem de statu meo et ecclesiæ nostræ vobis placuit inquirere, tantum sollicitudinis et humilitatis affectum veneramur suppliciter ac veremur. Per Dei gratiam et beneficium vestrum prosperè nobis omnia succedunt, et non est occursus neque sathan, exceptâ infirmitate domini Regis (1), in qua pendet et commune discrimen omnium et proprium singulorum. Unanimes in domo Dei nobiscum habitant fratres nostri, et disciplinis regularibus dum se subjiciunt singuli, proficiunt universi. Perseverantiam tantùm in his quæ agunt desidero, quoniam in eorum operibus et caritati respondet honestas et caritas honestati. Oro veniat hora quâ vel ego veniam ad vos vel vos in Franciam veniatis. Valeat in perpetuum sanctitas vestra.

IV. Jocundum calicem bibo quotiens raptum ad pontificales infulas in ecclesia Romana sedentem cum principibus et solium gloriæ tenentem, uti dominum recolo quem colueram ut amicum (2). In hoc solemni theatro cogitationum mearum non tam superbus deambulo quàm securus. Confidentiam meam, Pater, de vobis armat et animat prisca quam indigens attigeram familiaritas vestra, suavis et mitis confabulatio, verborum simul et operum eruditio moralis : quorum omnium reliquiæ diem festum agunt mihi. Rogo, Pater, ut inter multa et magna totius mundi perstrepentia apud vos negotia, inter ferventes et frequentes curarum tumultus; inter divitum clamores et pauperum, etiam Stephani vestri quandoque memoriam habeatis. Ego enim si etiam in excelso throno vos viderim, reverberanti et quasi importunitatem meam alloquendi vos castiganti cogitationi meæ illud Aniani, verbulo paululùm immutato, forsitan impudenter potiùs quàm imprudenter respondebo : *At mihi qui quondam, semper amicus eris.* Si forte Jo. (3) Aurelianensis, scriptor domini cancellarii, sollicitaverit vos pro quibusdam petitionibus nostris vel porrigendis vel impetrandis, date operam, obsecro, ut quod petimus impleatur.

* Niveloni.

V. *Reverendis patribus ac dominis N.* * *Dei gratiâ Suessionensi episcopo et Willelmo ejusdem ecclesiæ decano, frater Stephanus de Sancta Genovefa salutem et cum omni dilectione fidele obsequium.* VENERABILEM senem et omni acceptatione dignum H. * abbatem S. Bartholomæi Noviomensis, super causa quæ inter ipsum et abbatem S. Crispini vertitur à domino papa vobis commissa sollicitum, et frustratoriis, ut credit, ab adversa parte dilationibus elusum, eâ quâ decet æquitate, judices respicite, et ne ampliùs litibus et sumptibus pro re tam modica fatigetur, infirmitati parcite ipsius et ætati. Eâ quâ à vobis recessimus die, sub certa forma pacis ab

* Hugonem.

(1) Rex Ludovicus VII, anno 1179, percussus paralysi, anno integro decubuit ægrotus.

(2) Scripta videtur hæc epistola Berneredo, Sancti-Crispini Suessionensis abbati, qui factus est anno 1179 Prænestinus episcopus cardinalis, obiitque anno 1181.

(3) Joanni, ad quem scripsit Stephanus epistolam inter editas Molineti 65.

Digitized by Google

utraque parte, verbis sacerdotalibus tamquam sacramento firmata, compromissum est, à qua si alterutra partium resilire voluerit, et sacrilegio erit proximum et sacerdotio alienum. Forma autem compositionis eâ die à nobis conscripta hæc est : de consensu H. * abbatis S. Bartholomæi et abbatis S. Crispini * concessum est, ut Petrus et Crispinus monachi et Nicolaus præpositus jurent quòd veritatem dicent secundùm inquisitionem ab eis factam et conscientiam suam propriam, bonâ fide et sine dolo, tam de possessione et tempore possessionis quàm de jure et proprietate decimæ de qua contenditur, tam pro ecclesia S. Bartholomæi quàm pro monasterio S. Crispini; et secundùm quod juraverint, episcopus Suessionensis et decanus utrique parti suum jus assignabunt. Hoc autem factum est coram vobis et decano Remensi, astantibus Willelmo abbate S. Leodegarii, et nobis et abbate S. Crispini de Cavea, et multis aliis. Inde est quod sanctæ paternitati vestræ preces fundimus, ut auctoritate judiciariâ à domino papa in hoc negotio vobis commissa partes cogatis ne à promisso recedant, et ut sine dilatione compleatur, mandato vestro obedientes existant.

* Hugonis.

* Berneredi.

VI. Peccatum ariolandi et scelus idololatriæ, si vera sunt quæ leguntur, æquis passibus cum inobediente didicimus ambulare, et in municipio perduellionis reus, in cœnobio schismatus esse potest. Id genus, ubicumque fuerit, eò districtiùs ecclesia Romana persequi consuevit, quò et frequentiùs scissuram experta est, et familiariùs amplectitur unitatem. Eâ peste mortaliter infectum audivimus B. *de Alenac*, qui priori suo rebellis quasi altare contra altare erigit; et ab aquilone sedem sibi ponens, bicipitem ecclesiam Beneventani conventûs inconvenienter et monstruosè monstrare contendit. Patrem persequitur filius alienus, pastorem ovis morbida lacessit; contagio suî ceteros inficiens et efficiens nequiores. Insurgat in tales zelus vester (1), armetur justitia, severitas excandescat, ut qui majorum sententias contemnunt, coacti sentiant impunitam sibi non fore licentiam resistendi. Has pro Simone (2) priore vobis preces offero, hoc immolo sacrificium, hoc elogium decanto.

VII. Hac instanti sextâ feriâ, Pater, diem nobis et quibusdam militibus assignastis (3). Exponebam sarcinulas et ad procinctum itineris cursumque negotii domesticam supellectilem præparabam, cùm subitò et felici mihi semper auspicio literas vestras accepi, quæ non blæso mandato Blesim me

(1) Datam ad episcopum et canonicos Lemovicensis ecclesiæ eam epistolam indè colligimus, quod sub eorum jurisdictione consisteret Beneventanus ordinis Sancti-Augustini prioratus.

(2) Incompertus Simon, decessoresque ejus, auctoribus Galliæ Christ. qui catalogum priorum Beneventani cœnobii contexuerunt *t. II. col. 619.*

(3) Guillelmum Senonensem archiepiscopum simulque Carnotensem episcopum alloquitur, ut nobis quidem videtur, auctor; videbiturque cuicumque auctoris verba diligenter consideranti. Porro Guillelmus ambos simul episcopatus gessit ab anno 1168 usque ad annum 1176.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Etienne de Tournai.

descendere compulerunt. Ne autem me desidem et juris nostri contemptorem propter absentiam et gaudeat, ac propter hoc se vicisse suspicetur adversarius, hunc fratrem nostrum misi, qui à nobis in hoc negotio procurator constitutus vices nostras suppleat, litteras capituli nostri de ratihabitione secum habens. Gestiente præ gaudio et præ metu labio titubante, ultimum illud verbum quod mihi de redditu comparando, pro perenni memoria G. in ecclesia nostra facienda, fecistis, ad memoriam vestram revoco, ut, si placet, fiat in proximo verbum vestrum in quo mihi spem dedistis. Convenimus cum venditore, consensu faciente contractum: quicquid inde bonum vobis visum fuerit, nobis, obsecro, nuntiate. Hunc præsentium latorem, fratrem nostrum et concanonicum, procuratorem constituimus: quicquid per ipsum coram vobis factum fuerit, sive transactione, sive sententiâ, ratum habebimus et habemus.

An. 1168.

VIII. Commissam vobis à domino papa cognitionem quæstionis audivimus, quæ dominum nostrum Aurelianensem episcopum * contingere videatur. Et quoniam eidem domino nostro episcopo in sua justitia deesse non debemus, quantùm nobis manifesta est series facti cui interfuimus, simpliciter vobis et proferimus et testamur. Idem enim et domino Papæ nos meminimus scripsisse.

* Manassem.

Sicut nec falsitatem astruere, sic et ubi exigimur, veritatem abscondere non debemus. Ea quæ in oculis hominum nobis præsentibus facta sunt, simplici vobis intentione et proferimus et testamur; non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui. Exempto de grege hominum morte indignâ Johanne Aurelianensi decano (1), die à capitulo communiter indictâ, quâ eligeretur alius, canonici convenerant. Vocati sumus et nos. Seruntur, ut assolet in talibus pro diversitate mentium, diversa et adversa. Placuit tandem omnibus ut nos, assumpto nobiscum viro bono et religioso Rogerio, qui nuper curæ prælationis quam in ecclesia beati Evurtii diù sustinuerat humiliter spontè renunciavit, singulorum voluntates seorsùm sub signo confessionis audiremus. Secedimus, audimus, scripto mandamus. Dicebat alius sic, alius autem sic. Revertimur in conventum, fines mandati, quod egredi non licet, observantes. Iterùm in medio verborum conflictus et dissensio voluntatum; et quia duæ videbantur quæ potiùs dissentirent ab invicem partes, placet utrique ut subdecanus tres, cantor itidem tres nominarent è fratribus qui munus electionis et susciperent et explerent. Compromissum est in eos, ut quod pariter ipsi sex aut eorum quinque de futuro decano constituerent, ratum ab omnibus haberetur. Injunctum autem nobis et sex illis, ut secretiùs iterùm nobiscum loquerentur,

(1) Vergente anno 1167 neci traditus fuit Joannes, Aurelianensis decanus, de cujus funere sermonem habuit in synodo Senonensi Stephanus Tornacensis, inter ejus epistolas editum, p. [illegible]

Digitized by Google

et secundum quod ex confessionibus priùs ad nos factis (quantùm nobis permissione totius capituli manifestare liceret) audirent, electionem suam formarent. Nec enim in electione illa aliud suscepimus aut fecimus. Conveniunt quinque, sexto sustinente et tacente. Revertuntur in capitulum qui elegerant; et quæsito iterum ante omnes ut ratihabitione mandatum firmarent, qui contradiceret nemo fuit. Unus ex prædictis sex H. archidiaconus, *Elegimus*, inquit, *et nominamus in decanum nobis Hugonem subdecanum.* Acclamatum est à pluribus, à nemine contradictum. Itur ad episcopum cum plausu. Præsentatus electus in decanum, ponitur per manum episcopi, sicut solemnitas consuetudinis eorum exigit, in sede decani tam in capitulo quàm in choro. Afferuntur evangilia; sacramentum de indemnitate bonorum ecclesiæ, de fidelitate quam episcopo et capitulo debet, præstat novus decanus, et sic omnia consummantur. In præsentia nostra gesta sunt hæc: unde et quæ vidimus et audivimus, hæc testamur, et testimonium nostrum verum est.

IX. *Reverendissimo domino et patri W.* dei gratiâ Senonensi archiepiscopo frater Stephanus de Sancto Evurtio salutem.* MULIER ista, cujusdam servientis nostri filia, turpiter, ut dicit, et inhonestè à viro suo tractatur, qui ei nec mensæ consortium, nec thori commercium, nec domûs contubernium communicat aut indulget. Supplicat vobis in hac afflictione sua, supplicamus et nos cum ipsa, ut viri viventis viduam paterno consilio simul et auxilio sustentetis. Jam enim non misericordiam, sed judicium postulat, causæ suæ meritum justitiæ committens et æquitati commendans.

* Willelmo.

X. *Reverendissimo domino et patri H.* (1) *Sancti Bartholomæi Noviomensis abbati frater Stephanus spiritu fortitudinis accingi.* EJICE derisorem, et exibit cum eo jurgium ejus: non enim hoc fit crudeliter, sed misericorditer, ne contagione pestiferâ plurimos perdat. Si abscindendi sunt qui nos conturbant, quantò magis non admittendi! Inobedientiæ malum et idololatriæ scelus, sive ariolandi peccatum, æquis passibus ambulare didicimus. Quorum autem similis est culpa, non debet esse absimilis pœna. Et quæ portio fidelis cum infideli! Schismaticos partim absorbuit terra, partim ignis absumpsit. De his Heronymus: *Quis*, inquit, *dubitaverit hoc esse sceleratiùs commissum, quod est graviùs vindicatum!* Idem: *Putridæ secandæ sunt carnes, et scabiosa ovis à caulis repellenda, ne corpus putrescat, ne pecora intereant. Arius in Alexandria una scintilla fuit; et quoniam non statim oppressus fuit, totum orbem fama ejus populata est.* Sequere et tu, Pater, tanti viri consilium. Schismaticorum sodalitates evitandas docet Carthaginense concilium quartum, et cum eis neque orandum neque psal-

24. q. 3, c. 16 *resecandæ.*

(1) Hugoni, qui Sancti-Bartholomæi præfecturam gessit ab anno 1158 usque ad annum 1187.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Etienne de Tournai.

lendum. Et ne dubites hunc esse schismaticum de quo quæris et quereris, audi Pelagium papam : *Schisma*, inquit, *scissuram sonat, et in unitate scissura esse non potest.* Qui ergo unitati non communicat, qui partem sibi facit, schismaticus est. Sed et conspiratori ne parcas, paratus ulcisci omnem inobedientiam. Hunc enim eumdem contra patrem spiritualem conspirasse et nos audivimus, et vos experti estis. Quid de conspirationibus faciendum sit, consule Calcedonese concilium. Quid quod ad secularis militiæ simul ac potentiæ malitiam confugit ! utriusque legis, divinæ scilicet et humanæ testimonio, sacrilegium incurrit. Legatur constitutio de episcopis et clericis quæ sic incipit : *Si quis in hoc genus sacrilegii.* Pius etiam papa, sicut eum qui ecclesiam Dei vastat, sic eum qui sacerdotes insequitur sacrilegum judicat. Et quoniam tantis excessibus adjecit ut patrem malediceret, et matrem ecclesiam sive fratres infamaret, timeat rigorem Aurelianensis concilii, quo dicitur eos qui falsa fratribus capitula objecerint, usque ad exitum non communicare. Teneat sententiam Adriani papæ : *Dalatori*, inquit, *aut lingua capuletur, aut convicto caput amputetur.* Illud autem quantâ animadversione dignum sit, quòd in patrem irruens manus in eum injicere voluit, aut dissimulet qui excusat, aut pronuntiet qui arguit. Auctoritate Stephani papæ, omnes qui adversùs patres armantur, in universo mundo infamiâ notantur. Eadem severitate voluntatem hujus sceleris quâ effectum puniri jure voluerunt. Majestatis enim crimen parricidii culpam habet. Et ne aliquis obmurmuret, et contra misericordiam cujus discipuli sumus, me loquutum asserat, teneat patris Ambrosii sententiam, qui in libro de Officiis ait : *Ut injusta misericordia, et de quodam in lege scriptum est : non misereberis illius. Teneri quàm maximè debet forma justitiæ, ne quis à communionis consortio abstractus, brevi lacrymulâ ad tempus paratâ, vel etiam uberioribus fletibus communionem, quam plurimis debet postulare temporibus, à facilitate sacerdotis extorqueat. Facilitas enim veniæ incentivum tribuit delinquendi.* Aut igitur, si incorrigibilis videtur, nullatenus recepiendus est; aut si spes correctionis ejus est, post multam contritionem, manifestam humilitatem, sub acerrima et diutina pœnitentia revocandus.

24, q. 1, c. 34, *schisma.*

17 q. 4, c. 29. *Si quis suadente.*

3. q. 1, c. 2, *Eos qui.*

5. q. 6, c. 5, *Delatori.*

3. q. 5, c. 13. *Omnes.*

23. q. 4. c. 33, *Est injusta.*

XI. Præsentium portitor ingens habuit desiderium videndi vos et morandi apud vos (1). Impletum est tandem desiderium ejus. Occasione enim emergente, consilium ei dedimus ut perficeret quod optaverat. Occasionis qualitatem ipse vivâ vobis voce reserabit. Si vobis necessarius est, eum retinere potestis. Promisit nobis quod vobis non erit oneri, sed honori; non damnosa, sed utilis sua conversatio,

(1) Godefrido, abbati Sancti-Satyri, scripta videtur hæc epistola, quippe plures extant ejusdem argumenti ad eum litteræ inter editas Molineti, 7, 45, 53, 76, 98, 137, 142.

XII.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES d'Étienne de Tournai.

An. 1177.

* Willelmus.

XII. *Venerabili patri et amico carissimo W.* (1) *Dei gratiâ Portuensi episcopo W.* * *Remensis ecclesiæ minister humilis salutem et sinceræ dilectionis affectum.* De vobis specialiùs confisi specialem amicum ac devotissimum sanctæ Romanæ ecclesiæ filium, magistrum Stephanum sanctæ Genovefæ abbatem vestræ dilectioni commendamus, tam suis meritis quàm nostrâ gratiâ diligendum. Rogamus itaque uti nuncium ejus et causam ecclesiæ suæ contra quemdam, sicut audivimus, pseudo-fratrem nomine Ludoycum (2), qui pro suorum excessuum enormitate demum coram domino Rege regni fines abjuravit; postea vero falsâ suggestione domini papæ auribus circumventis, literas ut recipieretur impetravit, manuteneatis, et à tam perniciosa persona gregem Domini scandalizari non permittatis.

(1) Willelmus Papiensis, presb. cardinalis Sancti-Petri-ad-vincula, factus est Portuensis episcopus anno 1176, et sequenti anno vivere desiit.

(2) De eodem vide epistolam inter editas Molineti 38, ad Gratianum, Romanæ ecclesiæ cardinalem.

Digitized by Google

NOTICE

Des Lettres inédites de Diogène le Cynique, contenues dans les Manuscrits 1353 et 398 du Vatican.

PAR M. BOISSONADE.

Dans le recueil des Épistolaires Grecs, publié, en 1499, par Alde Manuce, on trouve vingt-neuf lettres sous le nom de Diogène. Elles ont reparu dans la réimpression des Épistolaires faite à Genève en 1606; mais les éditeurs de Genève ont jugé à propos d'omettre la vingt-sixième et la vingt-neuvième des lettres données par Alde, ce qui réduit leur collection à vingt-sept lettres, au lieu de vingt-neuf. En regard de ces vingt-sept lettres, ils ont placé une traduction Latine, qui n'est pas l'ouvrage de Cujas, comme on l'a cru quelquefois, ni même de François Accolti, plus connu sous le nom de François Arétin, à qui elle est attribuée par Fabricius et par Harles dans la Bibliothèque Grecque [a]; par la Monnoye sur la Croix du Maine [b]; par Saxius, dans son *Onomasticon* [c]; par M. Ginguené, dans la Biographie universelle [d].

[a] *Bibl. Gr. t. I, p. 685.*
[b] *La Monn. t. II, p. 58.*
[c] *Onom. t. VII, p. 288.*
[d] *Biogr. t. I, p. 126, 2.*

Le traducteur de Diogène avoit le prénom de *Francesco*, et il étoit d'Arezzo. En latin, on le nommoit donc *Franciscus Aretinus;* et l'on a cru que ce *Franciscus Aretinus* étoit *Franciscus Aretinus de Accoltis* ou *Accoltus*, auteur d'une assez mauvaise traduction de quelques homélies de S. Jean Chrysostome, dans laquelle Érasme a relevé des fautes très-grossières. Le traducteur des Lettres de Diogène, contemporain et compatriote de *François Accolti*, avoit nom *Francesco Grifolini*. J'ai, pour m'écarter du sentiment des savans littérateurs que je viens de nommer, l'autorité d'Attilio Alessi, dans son Histoire des Antiquités d'Arezzo. Cette histoire est, je crois, encore inédite; mais le passage

Erasm. Epist. XXVI, 59, XXVIII, 4.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

sur lequel je m'appuie se peut lire imprimé dans la Bibliothèque *Riccardiana* du P. Lami [a]. On le trouve aussi, mais copié peu exactement, dans les notes du P. Mansi sur Fabricius [b]; car le P. Mansi s'en était déjà servi avant moi pour relever l'erreur des biographes de François Accolti (1). Je le placerai ici de nouveau et dans les termes mêmes d'Alessi : *Francesco Grifolini, in greco e in latino dottissimo (infelicissimo giovane), il quale nella città di Napoli cascando da cavallo morì di subito, essendo già stato esaminato e in dispute pubbliche provato, allora quando tradusse l' Epistole di Diogene in latino, a Papa Pio II, Pontefice massimo;* c'est-à-dire : « François Grifolini, très-savant en grec et en latin. » L'infortuné jeune homme mourut subitement à Naples d'une » chute de cheval. Il avoit déjà été examiné et mis à l'épreuve » dans des actes publics, quand il traduisit en latin les Lettres » de Diogène, qu'il dédia au Pape Pie II. » Au Pape Pie II (2), et non pas au Pape Pie IV, comme le dit Fabricius. Cette traduction, publiée à la fin du quinzième siècle, n'a pu être dédiée ni à Pie III, ni à Pie IV, qui sont tous deux du seizième. Je ne remarquerois pas cette légère inexactitude, observée déjà par Mazzuchelli dans son Histoire des écrivains d'Italie, si je ne la voyois répétée par le nouvel éditeur de la Bibliothèque Grecque. Ce même François Grifolini est auteur de la traduction Latine des Lettres de Phalaris, pareillement attribuée à François Accolti. Il le témoigne lui-même dans l'épître dédicatoire des Lettres de Diogène (3); épître qui, par parenthèse, avoit déjà été imprimée et réimprimée, quand le P. Lami, qui ne s'en doutoit pas, la publia comme une curiosité inédite. On

[a] *Lami, p. 18, 2.*

[b] *Biblioth. med. ævi, t. VI, p. 345, 1.*

Biblioth. Gr. t. I, p. 685.

Biblioth. Riccard. p. 199.

(1) Mansi, l. c. *Persuasum hucusque omnibus et mihi etiam fuit versionem Epistolarum Diogenis ex græco Francisco huic (de Accoltis) Aretino deberi. Nunc vero novum mihi accidit didicisse ex inedita historia M. Attilii Alessi de Antiquit. Aretinis, cujus fragmentum vulgavit Cl. Lamius in Catalogo mss. Riccardianor. In eo etenim hæc lego, &c.*

(2) *Voyez* la Dédicace de Grifolini dans la Bibliothèque *Riccard. p. 198;* la Monn. sur la Cr. du M. *t. II, p. 58.*

(3) « *Quamobrem, ut ad Diogenem* » *nostrum veniam, nihil mihi in hac præ-* » *fatione de ejus vita et moribus, ut in* » *Phalaride, scribendum duxi. Illius enim* » *vitæ nulla fere mentio apud Latinos,* » *parva apud Græcos ferebatur. Adeo mihi* » *visum est tantum virum pro virili parte* » *nostris hominibus planum facere, et* » *Phalarim nostris tandem donare Lati-* » *nis.* »

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ignore assez communément, et cela n'est pas surprenant, que ce Grifolini est auteur de quelques poésies Italiennes qui n'ont pas été publiées, d'un *capitolo* pour Gismonda, fille de Tancrède, prince de Salerne, à l'occasion de la mort de Guiscardo son amant ; d'un autre *capitolo* contre l'envie, et d'une *canzone* contre la cour de Rome.

Bibl. Riccard. p. 198.

Les éditeurs de Genève ont donc, comme je le disois plus haut, joint à leurs vingt-sept lettres Grecques de Diogène, la traduction Latine de François Grifolini. Cette traduction, publiée en 1487, douze ans avant le texte d'Alde, a été faite sur un manuscrit bien différent de celui dont Alde s'est servi. En effet, Alde a donné en grec vingt-neuf lettres seulement, et Grifolini en a donné en latin quarante-sept. Alde avoit donc un manuscrit bien moins complet que celui de Grifolini ; et il est à remarquer que la plupart des manuscrits connus des Lettres de Diogène, et notamment tous ceux de l'ancien fonds de la Bibliothèque du Roi, ne contiennent que les vingt-neuf lettres d'Alde, ou même en contiennent un moindre nombre.

Les éditeurs de Genève, qui n'avoient pas consulté de manuscrits, voulurent donner à leur réimpression des Épistolaires l'avantage d'être accompagnée d'une traduction Latine ; et ils prirent pour les Lettres de Diogène celle de Grifolini : mais Grifolini n'avoit pas traduit les lettres vingt-six et vingt-neuf d'Alde, adressées l'une à Cratès, l'autre à Denys, probablement parce qu'elles manquoient dans son manuscrit ; et les éditeurs de Genève, par une négligence fort blâmable, aimèrent mieux omettre le texte de ces deux lettres, dont Grifolini ne leur offroit pas la version, que d'en faire une eux-mêmes ou de la faire faire. Ils pouvoient même s'épargner cette peine ; car en 1601, cinq ans avant la publication de leur recueil, Eilhard Lubin avoit donné chez Commelin, avec les Lettres d'Hippocrate, de Démocrite, d'Héraclite et de Cratès, les vingt-neuf lettres Aldines, accompagnées d'une nouvelle traduction latine.

Nous avons en françois une traduction de quarante-six lettres de Diogène. Cette notice étoit composée depuis plus de deux

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ans, quand j'ai appris que ce rare volume, que j'avois longtemps cherché sans succès, se trouvoit dans la Bibliothèque Mazarine : il m'a été obligeamment communiqué par M. Petit-Radel, administrateur de ce bel établissement. Le traducteur se nomme *Loys du Puys*. Il nous apprend qu'il étoit *natif de Romans;* que son père, Guillaume du Puys, étoit docteur en médecine, et *d'icelle professeur excellent en la ville de Grenoble;* qu'*arresté à Poictiers en grand' fréquence d'écoliers et pareille commodité d'imprimeurs*, il a consenti, principalement *pour l'exhortation de son très bon amy M. Antoine Tabarin, adolescent de singuliere exspectation*, à faire imprimer la traduction des Lettres de Diogène, qu'il avoit *jadis* commencée à Paris, *en son estude d'arts par esbat et exercitation de style.* Il va prudemment au-devant des reproches que l'on pourroit faire à sa diction, s'excusant sur la *poureté* Françoise qui *ne peut aspirer à la richesse et félicité des Grecs*, sur la *grand' part de ses labeurs consumée en l'émendation de l'exemplaire Grec.* Il auroit bien pu traduire ces lettres en latin, et *il y a trois ans*, dit-il, *je fis expérience de mon savoir et puissance en cela en ma traduction des Commentaires d'Ammonius sur les Institutions de Porphyre;* mais il avoit lu à Tournon l'interprétation Latine de *François Arétin*, et il n'avoit *voulu verser en pareil argument qu'ung tel et si grand personnage avoit desia traité.*

Il n'est pas fort important, mais pourtant il n'est pas fort inutile de remarquer que nous apprenons de cette préface de du Puys, que c'est à lui qu'il faut attribuer la traduction anonyme d'Ammonius sur les Institutions de Porphyre, imprimée à Paris en 1542, *in-folio*. La Croix du Maine, et Dreux du Radier qui, dans sa Bibliothèque de Poitou, le suit sans examen, placent la traduction d'Ammonius, dont du Puys se déclare l'auteur, sous la date de 1540. Ce n'est qu'une conjecture; la Croix du Maine n'avoit pas vu le volume. Du Puys, dans sa préface, datée *de Poictiers, ce pénultime de novembre, l'an de la rédemption humaine M. D. XLIIII*, dit que sa traduction d'Ammonius fut faite à Paris *il y a trois ans;* et la Croix du Maine a cru bien calculer en la plaçant

T. II, p. 58.
T. II, p. 105.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

en 1540; mais il n'y a point d'édition d'Ammonius qui porte ce chiffre, et la date de 1542 n'est point en opposition avec les *trois ans* dont parle du Puys : car il a pu composer en 1541 la traduction imprimée en 1542.

Du Puys a fait, s'il faut l'en croire, sa traduction de Diogène sur un manuscrit Grec; mais je soupçonne un peu qu'il se vante. La Monnoye est tout-à-fait décisif. Il affirme, dans ses Notes sur la Croix du Maine, que c'est sur la mauvaise traduction Latine de *François Accolti que la Françoise, plus mauvaise encore, a été faite.* Du Puys parle vaguement d'un exemplaire Grec fort corrompu; mais il ne dit pas d'où lui venoit ce manuscrit, ni à quelle bibliothèque il appartenoit. Il est juste, au reste, de remarquer qu'à cette époque on apportoit peu d'attention à tous ces détails littéraires et bibliographiques où se complaît la minutieuse diligence qui distingue l'érudition de notre siècle. Mais un argument très-fort, c'est qu'il répète absolument toutes les fautes de Grifolini, même les plus grossières et les plus absurdes. En supposant qu'il ait eu un manuscrit tout semblable à celui de Grifolini, ce n'étoit pas une raison pour qu'il se trompât précisément aux mêmes endroits et de la même manière. Les différences que j'ai observées sont petites; ce sont de légers changemens faits pour éviter quelque absurdité trop palpable, et qui ne prouvent en aucune manière que du Puys ait eu, pour les lettres inédites, un manuscrit Grec. La lettre trente-six de Grifolini est omise dans du Puys : voilà la différence la plus essentielle, et la seule qui puisse faire croire que son exemplaire différoit de celui du traducteur Latin; mais c'est peut-être une ruse de sa part. La ressemblance des fautes matérielles dans les mêmes passages, les phrases Françoises de du Puys calquées, pour ainsi dire, sur le latin de Grifolini, et les mêmes lettres omises, sont, pour prouver le plagiat de du Puys, des argumens plus forts que quelques petits changemens et l'absence de la lettre trente-six, pour prouver qu'il suivoit un manuscrit Grec. Je ne veux citer maintenant que deux exemples; il s'en pourra présenter quelques autres par la suite. Du Puys adresse à *Policees* la lettre vingt-six, qui, dans Grifolini, est adressée *Polluci.*

T. II, p. 58.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

N'est-il pas évident qu'il n'a vu que la traduction Latine, et qu'il a été assez distrait (je pourrois employer un terme plus dur) pour croire que *Polluci*, qui vient de *Pollux*, étoit le cas oblique de *Polluces!* S'il avoit eu sous les yeux un manuscrit Grec, le mot Πολυδεύκει n'eût jamais pu amener la traduction Françoise *à Policees*. Du Puys commence ainsi sa lettre vingt-deux : « J'ai en- » tendu que tu as confisqué tout ton patrimoine. » C'est, à n'en pouvoir douter, la traduction du latin de Grifolini, *audivi te universum patrimonium tuum in fiscum contulisse*, et non pas la traduction du grec, ἐπυθόμην σε τὴν οὐσίαν ἅπασαν κατενεγκεῖν εἰς τὴν ἐκκλησίαν. Il y a contre-sens dans les deux versions, et le françois est calqué sur le latin : rien n'est plus sûr. *Epist. Gr. 9.*

Les Lettres Grecques de Diogène n'ont pas été réimprimées depuis l'édition de Genève. Seulement l'Athénien Patousas a donné, dans son *Encyclopédie philologique*, cinq des lettres Aldines ; *T. I, p. 188-190.* ce sont les lettres 4, 6, 9, 16 et 23 ; Camerarius a, dans son Choix d'épîtres Grecques, inséré les lettres 1, 19 et 21 ; et l'on *Camer. p. 3.* en trouve trois, savoir, les lettres 16, 20 et 18, dans un petit Recueil d'épîtres Grecques, donné par Guillaume Morel à Paris *Pag. 4-5.* en 1557, et dont il y a plusieurs réimpressions.

Quant aux quarante-sept lettres Latines de Grifolini, elles ont reparu au moins deux fois : la première, dans les *Épîtres laconiques* de Gilbert Cognatus; la seconde, dans le *Trésor des épîtres laconiques* de Buchler. Elles n'en sont pas pour cela moins rares ; et Don Yriarte, faisant, dans son Catalogue de la Biblio- *Pag. 80.* thèque de Madrid, la description d'un manuscrit Grec qui contient *cinquante* lettres de Diogène, n'a pu s'assurer si la collection de Grifolini contenoit les mêmes lettres que ce manuscrit. Je le puis affirmer ; non que j'aie vu le manuscrit de Madrid, mais la Bibliothèque du Roi possède aujourd'hui, sous les numéros 1353 et 398, deux manuscrits venus du Vatican, où l'on trouve toutes les lettres contenues dans celui de Madrid et dans Grifolini. Ces deux manuscrits m'ont offert vingt-deux lettres, dont le texte est jusqu'à présent resté inédit : de ces vingt-deux lettres, vingt ont été traduites en latin par Grifolini, et

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

mal traduites. Peut-être même a-t-il connu les deux qui manquent à son recueil. En effet, il est possible que l'extrême obscénité de la lettre à Sopolis[a] et de la lettre à Mélésippé[b] l'ait empêché de les traduire. Je joindrai à cette notice le texte et la traduction françoise des vingt-deux lettres inédites : car du Puys, qui se trompe sans cesse, ne doit pas décourager; et d'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, je ne connoissois pas son travail quand je fis le mien.

[a] *Lettre inéd. 6.*
[b] *Lettre inéd. 13.*

Ces vingt-deux lettres nouvelles ne seront peut-être pas, pour les philologues au moins, absolument dénuées d'intérêt.

Je m'imagine que l'on s'étonne un peu de m'entendre parler en termes si modestes et si simples d'une telle découverte. Vingt-deux lettres inédites ! vingt-deux lettres de Diogène ! On s'attendoit apparemment à ce que je fisse amplement valoir tout ce que le grand nom de Diogène doit donner d'importance à ces lettres; le jour nouveau qu'elles répandront sur plusieurs points de la vie de ce philosophe; tous les secours que pourront en tirer les historiens et les critiques. Ma réserve tient à la persuasion où je suis qu'il n'y a rien de moins authentique que les vingt-neuf lettres déjà imprimées, et les vingt-deux lettres inédites.

Au reste, je ne suis pas le premier à qui les lettres de Diogène aient paru supposées. Bentley, au commencement de sa Dissertation sur les Fables d'Ésope; Ménage, dans son Commentaire sur Diogène de Laërte[a]; Davies, l'un des hommes qui ont le mieux connu l'histoire philosophique[b]; le P. Lami, sur Meursius[c]; Jacques Hase[d]; Heumann[e]; Brucker, dont le nom a de la célébrité[f]; M. Harles[g]; M. Jacobs[h]; ont déjà prononcé que ces lettres n'étoient pas authentiques. La Monnoye[i] et Sorel[k] ne sont pas d'autre avis. « On void, dit Sorel dans sa Bibliothèque » Françoise, des épistres de Platon et d'Épicure; pour celles de » Diogene le Cynique, qui composent un petit livre, j'oseray » bien avancer qu'elles ont esté faites à plaisir sur plusieurs » actions de sa vie, afin de leur donner plus de vray-semblance. » Je crois encore pouvoir compter M. Wyttenbach au nombre

[a] *Ad Diog. VI.*
[b] *Ad Tusculan. I, 43.*
[c] *Ad Meurs. opp. t. III, p. 862.*
[d] *In Heum. Pœcile. t. I, p. 588.*
[e] *Ap. Fabric. Bibl. Gr. t. I, p. 686, et ap. Brucker Histor. phil. t. I, p. 873.*
[f] *Hist. philos. t. I, p. 882.*
[g] *Brevis Not. Liter. Gr. edit. 1812, p. 210.*
[h] *Ad Anal. t. VIII, p. 58.*
[i] *Sur la Croix du Maine, t. II, p. 58.*
[k] *Bibl. Franc. ch. 7.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

nombre des savans qui ne croient pas que ces lettres soient l'ouvrage de Diogène. Voici comme il s'exprime dans sa *Bibliothèque critique* : *Epistolas antiquissimorum Græcorum, quæ vulgo feruntur, veluti regum, ducum, PHILOSOPHORUM, plerasque à recentioribus sophistis esse fictas, nemo est, nostra ætate, qui dubitet.* Il n'a pas nommé les Lettres de Diogène, mais j'ose presque assurer qu'il ne me démentira pas. J'ajoute à cette liste, par une semblable conjecture, le nom de M. Clavier, dont l'érudition et l'excellente critique sont si bien connues. Il dit, à l'article *Chion* de la *Biographie universelle*, « qu'il nous reste » dix-sept lettres sous le nom de *Chion*, et qu'elles ne sont pas plus » de lui que celles que nous avons de plusieurs grands hommes » de l'antiquité (1). »

I, part. II, p. 64.

Mon but, dans cette notice, est de prouver ce que ces différens auteurs ont avancé sans preuve, et ce que moi-même j'ai déjà dit autrefois, lorsque, corrigeant trois passages des Lettres de Diogène, j'appelois l'auteur, non *Diogenes*, mais *Pseudo-Diogenes*. M. Schæfer, dans ses Notes sur l'Antigone de Sophocle, a cru une de mes corrections peu nécessaire; mais il a été de mon sentiment sur l'auteur même des lettres; car, ainsi que moi, il le nomme *Pseudo-Diogenes*. Au reste, pour le dire en passant et en faveur de ceux que ces petites choses intéressent, cette correction, comme je l'ai marqué dans mes Observations sur les *Ambassades* d'Eunapius, a pour elle l'autorité de trois manuscrits. Si, en commentant les *Sophistes* du même Eunapius, j'ai, dans une autre correction de ces Lettres, donné à l'auteur le nom de *Diogenes*, ce n'est pas du tout que j'eusse alors changé d'opinion; mais je m'étois, par habitude et par routine, conformé cette fois à l'usage vulgaire. C'est ainsi que Ménage, qui croyoit ces lettres supposées et qui le dit très positivement[a], les a pourtant employées[b] sous le nom même de Diogène;

Ad Philostr. Her. p. 332, 383, 452.

Vers. 1123.

Pag. 463.

Pag. 141.

[a] *Ad Diogen. Laert. VI, 80.*

[b] *Ib. VI, 49, 96.*

(1) Depuis que cette notice est composée, M. Clavier a dit positivement, dans l'article *Diogène* de la *Biographie universelle*, que les lettres de ce philosophe sont supposées, et il m'a fait l'honneur d'ajouter que j'avois très bien prouvé cette supposition.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Pag. 128.

d'où il ne faudroit pas conclure que Ménage n'étoit pas d'accord avec lui-même.

« Il seroit facile, dit Bentley à l'endroit déjà cité, de montrer » la supposition des Lettres d'Anacharsis, d'Héraclite, de Dé» mocrite, d'Hippocrate, de *Diogène*, de Cratès, et de beaucoup » d'autres. » Ce genre de critique, qui exige infiniment d'érudition, de lecture, de jugement, pouvoit paroître facile à Bentley, qui possédoit au plus haut degré toutes les qualités qui font l'érudit consommé; et nul doute que ce grand philologue, qui a démontré si victorieusement la fausseté des lettres de Phalaris, d'Euripide, de Thémistocle et des philosophes Socratiques, n'eût arraché avec le même talent et la même érudition le masque dont s'est couvert le sophiste inconnu qui nous est arrivé sous le nom de Diogène. Pour moi, qui n'ai pas les mêmes raisons que Bentley pour trouver facile la tâche que je me suis imposée, je ne me flatte pas de pouvoir épuiser tous les argumens qui seroient propres à défendre mon opinion; j'en laisserai sûrement plusieurs que découvriront, après moi, des lecteurs plus instruits et plus exercés. Je pourrai bien faire remarquer les traits saillans et prononcés par lesquels se révèle la supercherie du faussaire; de plus habiles et de plus savans sauront dévoiler son imposture par des raisons plus cachées, plus subtiles, plus profondes, et qu'il ne m'est pas donné d'apercevoir. Mais, quoique je ne puisse pas traiter ce sujet dans toute son étendue, j'en dirai cependant assez, je pense, pour montrer que Diogène le Cynique n'est pas et ne peut pas être l'auteur des lettres, de toutes les lettres au moins que nous avons sous son nom.

VI, 80.

Diogène avoit écrit des lettres, s'il faut s'en rapporter à Diogène de Laërte. Le biographe a eu l'attention de remarquer que Sosicrate et Satyrus les croyoient supposées, mais que Sotion les croyoit authentiques. Diogène de Laërte n'a pas expliqué positivement quel étoit, sur ce point de critique littéraire, son avis particulier; mais on peut penser qu'il ne doutoit pas de l'authenticité de ces lettres; car il en cite une quelque part, en témoignage d'un fait qu'il rapporte. Voici le passage:

Digitized by Google

« Le Cynique, dit-il (1), écrivit à quelqu'un de lui procurer une » petite maison; et, comme celui-ci tardoit, il se logea dans le » tonneau du *Metrôum, ainsi qu'il le témoigne lui-même clairement » dans ses lettres.* » Voici maintenant la lettre seizième du recueil d'Alde, avec la traduction littérale :

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ἈΠΟΛΛΗΞΙΔΙ.

Ἐνέτυχόν σοι περὶ οἰκήσεως, καὶ χάρις ὑπισχνουμένῳ. Κοχλίαν δὲ θεασάμενος, εὗρον οἴκησιν ἀλεεινήν. Ἀπολέλυσο οὖν τῆς ὑπηρεσίας, καὶ σύγχαιρε ἡμῖν τὴν φύσιν εὑρίσκουσιν.

À APOLLEXIS.

Je t'ai entretenu au sujet d'une habitation, et je te remercie de tes promesses. Mais, ayant observé un limaçon, j'ai trouvé une demeure chaude. Délivre-toi donc de ce soin, et réjouis-toi avec nous qui avons trouvé la nature.

Il n'est ici question ni du tonneau, ni du temple de la Mère des dieux. Au premier coup d'œil la supposition paroît manifeste, et l'on peut se croire très autorisé à décider que les lettres dont se servoit Diogène de Laërte, ne sont pas celles que nous avons; mais il ne faut pas se hâter de prononcer. Les éditeurs de Genève ont imprimé en regard de la lettre grecque dont on vient de lire le texte, la traduction suivante de Grifolini : *DIOGENES MEGASTHENI. Petii abs te domum, et mihi gratiam habuisti. Deinde cum propius considerarem, inveni mihi domum ventorum remedium, DOLIUM videlicet, non muros. Ab hac igitur cura me absolvi : quare gratulare nobis naturæ inventoribus.*

Il est évident que cette traduction ne convient pas au texte d'Alde, répété dans l'édition de Genève, dans celle de Commelin, et traduit avec exactitude par Lubin, dont je rapporte en note la version (2); ni aux textes du manuscrit 1353 du Vatican, du manuscrit de Madrid décrit par Yriarte, et des manuscrits de Paris, qui tous sont d'accord avec les éditions. Mais Grifolini a eu sous les yeux un texte à-peu-près semblable à

Epist. 16.
Epist. 16.
Bibl. Matrit. p. 79.

(1) VI, 23. Ἐπιστείλας δέ τινι οἰκίδιον αὐτῷ φροντίσαι, καὶ βραδύνοντος, τὸν ἐν τῷ Μητρῴῳ πίθον ἔχων οἰκίαν, ὡς καὶ αὐτὸς ἐν τοῖς ἐπιστολαῖς δηλοῖ. Ces derniers mots, qui sont si importans, ont été omis par le traducteur François de Diogène de Laërte.

(2) *Apollexidi. — Conveni te de habitatione, et gratia pollicitanti. Cochleam vero conspicatus, inveni habitationem calidam. Absolutus igitur sis hujus obsequii; et congratulare nobis naturæ inventoribus.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

celui du manuscrit 398 du Vatican, que je vais transcrire et traduire littéralement :

Διογένης Ἀποδειξίῳ χαίρειν.

Ἐνέτυχόν σοι περὶ οἰκήσεως, καὶ χάριτας ὑποσχομένῳ. Κοχλίαν δὲ θεασάμενος, εὗρον οἴκησιν ἀλεξάνεμον, τὸν ἐν τῷ Μητρῴῳ πίθον. Ἀπολέλυσο οὖν τῆς ὑπηρεσίας ταύτης, καὶ σύγχαιρε ἡμῖν τὴν φύσιν ἀνευρίσκουσιν.

Diogène à Apodixius, salut.

Je t'ai entretenu au sujet d'une habitation, et je te remercie de tes promesses. Mais, ayant observé un limaçon, j'ai trouvé une demeure qui me défendra du vent, *le tonneau du Métrôum.* Délivre-toi donc de ce soin, et réjouis-toi avec nous qui avons trouvé la nature.

Epist. 5.

Les contre-sens de Grifolini, que du Puys a très-fidèlement répétés, n'empêchent pas de voir que le texte de son manuscrit étoit à-peu-près le même que celui dont je viens de donner une copie.

Dans cet état de choses, il est bien sûr que l'argument qu'eût pu fournir, contre l'authenticité des lettres, la différence de la lettre seizième des éditions avec la citation de Diogène de Laërte, perd toute sa force par la découverte de la lettre du manuscrit 398, où se trouvent les termes exprès cités par ce biographe.

Mais, en supposant que nous ayons réellement la lettre lue par Diogène de Laërte, et qu'elle n'ait point été forgée, sur son texte, par quelque faussaire adroit, il n'en seroit peut-être pas plus vrai que la lettre fût réellement l'ouvrage du Cynique; et, sans doute, Sosicrate et Satyrus avoient trouvé quelque moyen de l'attaquer. Si Heumann l'avoit connue, elle ne l'eût point embarrassé; car il a prétendu que Diogène n'avoit point habité dans un tonneau, et que tout ce qui se débite à ce sujet n'est qu'un conte assez maladroitement imaginé. Les argumens de Heumann, que l'on peut voir dans ses ouvrages, ont paru très solides au judicieux Brucker, qui les a adoptés et fortifiés par de nouvelles raisons; et je vois que M. Harles, le célèbre éditeur de la Bibliothèque Grecque, est, en cela, de l'avis de Brucker. Mais un savant dont le nom a bien plus d'autorité,

Voy. Harles, Bibl. Gr. t. III, p. 517.

Hist. philos. t. I, p. 872-875.

T. 3. p. 517.

Digitized by Google

M. Visconti [a], paroît croire comme une chose hors de doute que Diogène se retiroit quelquefois dans un tonneau, et il s'appuie sur deux preuves, dont l'une est bien plus forte que l'autre: les monumens et un passage d'Aristophane.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] *Iconogr. Gr. t. I, p. 101, édit. fol.*

Je ne connois que trois monumens où Diogène soit représenté dans un tonneau. Le premier est un marbre, gravé dans les *Miscellanées* de Spon : on y voit, près du portique d'un temple, Diogène dans un *dolium;* le second est le fameux bas-relief où Diogène, par l'effet d'une restauration moderne, reçoit la visite d'Alexandre ; le troisième est une pierre gravée du Recueil d'Agostino, où Diogène, debout dans un vase d'une petitesse ridicule, converse avec un philosophe. Mais, que prouvent ces trois monumens ? que prouveroient vingt monumens du même genre ? Presque rien. Les sculpteurs ont pu vouloir représenter un fait controuvé; leurs ouvrages témoignent que la tradition existoit, mais non pas que l'histoire du tonneau fût exacte. Les monumens qui représentent l'aventure de Léda avec un cygne prouvent que l'on faisoit ce conte, mais non pas qu'un cygne ait réellement fait l'amour à l'épouse de Tyndare.

Sect. IV.

P. 154, edit. Gronov.

Le passage d'Aristophane est d'une toute autre importance. Le Comique, dans les Chevaliers, pour montrer la misère du peuple, dit que, depuis huit ans, il habite dans les tonneaux, ὑπ' ταῖς πιθάκναισι. Il résulte sans contredit de cette citation que les pauvres gens se logeoient quelquefois dans des tonneaux; et Diogène, en son faste de pauvreté, a fort bien pu affecter l'imitation de ce genre de vie. Jacques Hase, dans sa Dissertation *de doliari habitatione Diogenis Cynici*, réfutant l'opinion de Heumann, avoit déjà fait valoir le passage d'Aristophane, et il y avoit ajouté [a] un endroit de l'*Encan* de Lucien [b], où Diogène dit à un particulier qui se présente pour l'acheter, qu'il lui apprendra à quitter son patrimoine, à loger dans un tombeau, dans quelque petite tour déserte, *ou même dans un tonneau*, ἢ πίφον οἰκήσεις, ἢ πυργίον ἔρημον, ἢ καὶ πίθον. Cet endroit est imité d'Aristophane; car le poëte a joint πυργιδίοις et πιθάκναισι, comme Lucien πυργίον et πίθον: mais, quoique l'imitation soit évidente,

Vers. 791.

§. IV, dans Heumann. Pœcil. t. I. p. 590. Voy. aussi Bruck. Hist. Philos. t. I, p. 873.

[a] *Ibid. et voy. Heumann, ibid. p. 620.*

[b] *§. IX.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

et nuise à l'argument que l'on pourroit tirer de ce passage, je conviens pourtant, avec Jacques Hase, qu'il prouve, pour le temps de Lucien, l'existence de la tradition du tonneau. Je conviens encore que cette tradition peut paroître attestée par le proverbe Ζωὴ πίθου, *la vie de tonneau*, dont il est fait mention dans les Parémiographes.

Voyez Jacques Hase, ibid., p. 591.

Une preuve plus positive et dont je m'étonne que jusqu'ici personne n'ait pensé à faire usage, c'est ce passage de Diogène de Laërte : « Quelques cyniques se servent d'herbes, d'eau » froide, des premiers abris qui se présentent et *de tonneaux*, » *comme Diogène*, qui disoit que le propre des dieux est de » n'avoir besoin de rien. » Et, à l'appui de ce passage, je citerai Simplicius sur Épictète, qui dit qu'un tonneau étoit l'unique habitation de Cratès. On pouvoit aussi tirer quelque parti d'une aventure du philosophe Sotadès, racontée par Nonnus. Pour échapper à Ptolémée qui venoit lui offrir un appartement dans son palais, Sotadès entra dans un mauvais tonneau qui se trouvoit là par hasard, et s'y tint caché. On n'a pas songé non plus, que je sache, à faire valoir l'inscription du tombeau de Diogène. Pour l'entendre, il faut se souvenir que les Corinthiens élevèrent au Cynique un tombeau orné de la figure d'un chien en marbre de Paros. Le poëte a supposé un dialogue entre ce chien et un passant :

VI, 105.

Cap. 46, ou 33. 7, p. 429. Schw.

Hist. Synag. I, 26.

Diog. Laert., VI. 78.

Ἐιπὲ, κύον, τίνος ἀνδρὸς ἐφεστὼς σῆμα φυλάσσεις;
Τῷ Κυνός. Ἀλλὰ τίς ἦν ὗτος ἀνὴρ ὁ Κύων;
Διογένης. Γένος εἰπέ. Σινωπεύς. Ὃς πίθον ᾤκει;
Καὶ μάλα· νῦν δὲ θανὼν, ἀστέρας οἶκον ἔχει.

« Chien, dis moi à quel homme appartient le monument sur » lequel tu veilles. — Au Chien. — Quel étoit cet homme *chien!* » — Diogène. — Dis moi son pays. — Il étoit de Sinope. — » *Celui qui habitoit un tonneau!* — Précisément ; mais, maintenant » qu'il est mort, il a les astres pour demeure. » Cette inscription, qui se lit dans l'Anthologie [a], a été vue à Venise, dans le palais Erizzo, par Wheler et par Spon, qui la rapportent dans leurs Voyages [b] ; et Spon en a donné même une seconde copie dans

[a] *Epigr. ἀδέσπ. 558, avec la note de M. Jacobs.*

[b] *Whel. Voy. t. II, p. 542. Spon. Voy. t. I, p. 75, et t. III, p. 60.*

Digitized by Google

ses *Miscellanées* [a]. Ils croient tous deux que le marbre d'après lequel ils l'ont copiée, est le monument même élevé par les Corinthiens. Un abbé Gradenigo avoit raconté à Spon que ce marbre avoit été apporté *autrefois* de Grèce, et Wheler s'imagine que les Vénitiens ont pu le découvrir et s'en emparer dans le temps qu'ils étoient maîtres de la Morée. Alors il n'y auroit pas de doute sur le séjour de Diogène dans un tonneau, puisque ce séjour seroit attesté par une inscription contemporaine. Mais il se pourroit bien faire que le marbre de Venise ne fût qu'un cénotaphe construit postérieurement et à l'imitation du tombeau de Corinthe. On sait que les anciens répétoient souvent les monumens célèbres. Quelque Grec, quelque Italien, épris de la philosophie cynique, aura pu orner ses jardins ou sa maison de ce cénotaphe, et y faire mettre une inscription par quelque poëte de son temps. Je le croirois d'autant plus, qu'il ne paroît pas que le tombeau véritable qui étoit à Corinthe, portât d'inscription. Diogène de Laërte a rapporté l'inscription que les Sinopéens avoient mise aux statues qu'ils avoient élevées au Cynique; il eût, je crois, rapporté aussi l'inscription de son tombeau, s'il y en avoit eu une. Le symbole du chien aura paru aux Corinthiens une inscription parlante, qui rendoit inutile toute autre espèce d'inscription; et le dialogue du chien et du passant sera une idée de quelque bel esprit d'un temps postérieur, qui aura pensé que cette figure d'un chien étoit une énigme dont il falloit donner le mot. Heumann croyoit aussi que cette inscription étoit récente. M. Visconti est de la même opinion; et je tiens de lui que Venise est remplie de marbres modernes que l'on fait passer pour antiques. Au reste, il est probable que cette inscription est antérieure à Ausone, qui paroît l'avoir imitée.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] *Sect. VI.*

VI, 78.

Voy. Harles, Bibl. Gr. t. III, p. 516.

Epit. 31.

Quand il seroit aussi vrai que vraisemblable que Diogène a habité quelque temps dans un tonneau, je n'en croirois pas moins la lettre supposée. Si les pauvres gens avoient l'habitude de se retirer dans les tonneaux, Diogène avoit l'habitude de les y voir logés : pour être averti de l'usage qu'il pouvoit faire d'un

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

tonneau, il n'avoit pas besoin de voir un limaçon dans sa coquille; n'avoit-il pas chaque jour sous les yeux l'exemple d'un grand nombre d'Athéniens? Cette circonstance est donc mal imaginée. Je me figure que l'auteur a voulu placer là quelque mot, aujourd'hui perdu, de Diogène sur les limaçons; ou, peut-être, faire allusion à une anecdote rapportée par Théophraste dans son Mégarique. Théophraste racontoit que Diogène ayant vu un rat (μῦν θεασάμενος) qui ne cherchoit point de chambre à coucher (μὴ κοίτην ἐπιζητοῦντα), qui ne craignoit point les ténèbres, qui ne desiroit rien de ce qui paroît desirable, se fit de cet exemple une leçon et un modèle pour la conduite de sa vie. Le limaçon est là à la place du rat.

Diog. Laert. VI, 22, avec les notes des interprètes.

Je conclus que Diogène de Laërte a fait preuve de peu de jugement en prenant cette composition pseudonyme pour un ouvrage original, et en la citant comme un témoignage irrécusable.

Il pourroit, au reste, se faire que Diogène de Laërte ne fût pas aussi répréhensible que je le suppose; et, quoique bien capable d'une faute de ce genre, peut-être, cependant, ne l'a-t-il pas commise. Cette lettre est la seule qu'il ait citée. Or, s'il avoit eu le recueil des lettres qui circuloient sous le nom de Diogène, comment concevoir qu'il n'en ait fait usage qu'une seule fois, quand elles présentoient une si forte garantie pour la plupart de ses récits? comment, sur-tout, concevoir qu'il ait négligé d'en invoquer le témoignage dans les circonstances douteuses, et sur lesquelles se partageoient les écrivains où il puisoit? Enfin, comment expliquer les nombreuses contradictions qui se rencontrent entre nos lettres et sa narration, si ce n'est en disant qu'il n'avoit point les lettres du Cynique, et que celle qui se trouve aujourd'hui citée dans son texte ne l'a pas été par lui? Les lecteurs attentifs de Diogène de Laërte savent bien que son texte est rempli d'additions étrangères; et la remarque en a été faite plus d'une fois par les critiques qui l'ont pris pour objet de leurs travaux. La citation de la lettre sur le tonneau du Métrôum est très probablement une interpolation.

Voyez Rossi, Comment. Laert. p. 21.

Diogène de Laërte, au commencement de l'histoire du philosophe

Digitized by Google

sophe, le dit fils d'Icésius [Ἰκεσίου]; je trouve aussi ce nom sur une pierre gravée, publiée par Spon[a], et aucun auteur ne l'écrit autrement, si ce n'est pourtant notre sophiste, qui dit toujours (1) *Hicetès*. N'est-il pas évident que ces lettres ne jouissoient d'aucune considération, puisque les écrivains de l'histoire philosophique n'y ont pas daigné prendre le nom d'Hicetès? Je suis même tenté de penser que, si ces lettres sont celles que Sotion croyoit authentiques, il n'y ajoutoit pourtant pas grande foi: car il n'eût pas manqué, dans ses *Successions des philosophes*, d'appeler Hicetès le père du Cynique; et, à son tour, Diogène de Laërte, qui, s'il n'avoit pas nos lettres, avoit certainement l'ouvrage de Sotion, n'eût pas manqué de parler de la diversité qui existoit dans la manière d'écrire ce nom. Je puis bien conclure de ce nom d'*Hicetès*, inconnu à toute l'antiquité, que nos lettres n'avoient obtenu aucune confiance, et que, par conséquent, elles passoient généralement pour supposées.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] *Miscell. S. IV.*

En voici une autre preuve. La cinquième des lettres inédites, que je publierai plus bas, est adressée par le Cynique à sa mère Olympias. Aucun biographe n'avoit fait connoître ce nom: d'où je conclus encore que Diogène de Laërte n'avoit pas lu nos lettres, et que Sotion lui-même, qui ne doutoit pas de leur authenticité, ne leur avoit pas fait l'honneur de les copier. Autrement il eût nommé la mère du Cynique, et Diogène de Laërte eût répété, d'après lui, le nom d'Olympias, soit pour l'adopter, soit pour le critiquer. En un mot, il est hors de doute que le nom d'Olympias nous seroit parvenu, ou par Diogène de Laërte, ou par quelque autre écrivain, si ces lettres avoient eu la moindre autorité dans la littérature.

Et que l'on ne dise pas que la rareté des exemplaires a pu

(1) Voyez la lettre septième d'Alde, de Genève et de Commelin; la trente-septième de Grifolini; la trente-sixième de du Puys; la première des inédites. Cette dernière lettre, qui répond à la seizième de Grifolini et de du Puys, est intitulée *Megastheni* dans la version Latine, *à Icetes* dans la version Françoise. C'est là une des petites corrections de du Puys. Je crois, au reste, que *Megastheni* n'est qu'une faute d'impression ou de plume, qui ne se trouve peut-être pas dans l'édition originale de Grifolini, que je n'ai pas été à portée de consulter.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

être cause du silence des auteurs. Ces lettres ont dû être fort répandues, puisque, aujourd'hui même, les manuscrits en sont assez nombreux. Il est même remarquable que les copies des épistolographes Grecs, qui presque tous sont pseudonymes, se rencontrent très fréquemment. Il ne faut pas s'imaginer pour cela que l'opinion publique accueillit leurs productions comme authentiques : la multiplicité des exemplaires tient sans doute à ce que ces petits ouvrages étoient fort recherchés dans les écoles, où les maîtres les donnoient comme modèles, et les prenoient pour sujets de leurs leçons.

De ces considérations préliminaires et générales, je vais passer à l'examen détaillé des lettres de Diogène, des imprimées d'abord, ensuite des inédites. Il ne faut pas s'attendre que j'aurai contre chacune des preuves irrésistibles. On doit bien penser que le sophiste, auteur de cette imposture littéraire, a pris, le mieux qu'il a pu, ses mesures pour n'être pas reconnu, et que souvent il a observé tous les caractères de la vraisemblance assez bien pour se mettre à l'abri du soupçon. Ce seroit vraiment un miracle, si, dans cinquante et une lettres, il s'étoit trahi cinquante et une fois. J'opposerai à certaines lettres des argumens péremptoires ; j'en combattrai quelques-unes par des inductions, par des probabilités : il y en aura quelques autres qui, par leur nature, n'offriront aucune prise à la critique ; on comprend facilement que celles qui ne contiennent que des réflexions morales, doivent, en général, échapper à la censure. De pareilles lettres pourroient être mises sous le nom de tout autre philosophe, de tout autre cynique que Diogène. Pour prouver que le recueil entier n'est pas de Diogène, il me suffira de montrer que la plupart des lettres ne peuvent pas être de lui. Quand l'illustre Bentley démontra sans réplique la fausseté des lettres de Phalaris, d'Euripide, de Thémistocle et des Socratiques, il ne put pas trouver dans chacune des moyens de réfutation ; mais toutes furent condamnées, parce que plusieurs étoient condamnables. Parmi les lettres de la marquise de Pompadour, qui, certainement, ne sont pas d'elle, qui, probablement, sont de Crébillon

Digitized by Google

fils, il y en a, bien sûrement, une foule qui n'offrent pas la plus légère trace de supposition, où rien dans le style, dans les faits, dans les caractères, ne trahit la main du faussaire; et pourtant il n'en est pas moins démontré que celles qui offrent le plus de vraisemblance sont tout aussi peu sorties de la plume de la marquise que celles où l'imposture est palpable et manifeste. Caraccioli a composé les prétendues lettres de Clément XIV, bien qu'il soit impossible de le prouver mathématiquement.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

La première lettre de la collection d'Alde-Manuce commence en ces termes : « *Diogène aux habitans de Sinope* (1): Vous m'avez » condamné à l'exil ; moi, je vous ai condamnés à rester : » Ὑμεῖς μὲν ἐμὲ φυγὴν κατεψηφίσασθε, ἐγὼ δὲ ὑμῶν μονήν. Si cette lettre est authentique, il s'ensuit que l'exil de Diogène est hors de doute. Cependant, les historiens ne sont pas d'accord sur cette circonstance de sa vie. « Quelques-uns, dit Diogène » de Laërte, rapportent que le Cynique fut exilé ; d'autres, » qu'il quitta volontairement sa patrie. » Si Diogène de Laërte avoit connu notre lettre, il eût tranché la difficulté, et prouvé, malgré tous les contradicteurs, l'exil du philosophe. Je conclus de son silence que ni Sotion, ni Dioclès, ni les autres auteurs qu'il avoit consultés, ne s'étoient appuyés du témoignage de

38.e de Grifol.
37.e de du Puys.

VI, 20.

(1) Σινωπεῦσι. Les manuscrits 1353, 398 du Vatican et celui de Madrid ont pour titre Διογένης Σιν. J'ai suivi cette leçon dans ma traduction. Je profiterai de cette occasion pour expliquer et corriger un passage de cette lettre. Ὑμεῖς μὲν ἡνιόχοις καὶ ἀχαιοῖς χρώμενοι, ἀνθρώποις (mot omis par Commelin) ἐκ τοῦ ἐχθροῦ γένους Ἕλλησιν. Lubin traduit : *Vos, inquam, aurigis et Achivis utentes, genere hominum infesto Græcis.* Du Puys : *Vous usés des Argiens vos voisins et des Achéens, qui sont ennemis capitaulx des Grecs.* C'est une imitation du latin de Grifolini, que voici : *Vos quidem Argivis et vicinis Achæis, et hominum genere Græcis inimico utimini.* Le mot *vicinis* de Grifolini est la traduction de γείτοσι, que j'ai trouvé dans le manuscrit 398 (où cette lettre est la quarante-septième), et qu'il faut insérer entre Ἀχαιοῖς et χρώμενοι. Ce même manuscrit porte Πανέλλησιν au lieu de Ἕλλησιν. Les Ἡνιόχοις, dont Lubin a fait des *cochers*, que Grifolini a changés en *Argiens*, sont les Hénioques, peuple des environs du Pont-Euxin, et les *Achéens* sont une autre nation des mêmes parages [a]. Les Achéens et les Hénioques sont réunis dans Strabon [b] comme ils le sont ici. Le passage du Pseudo-Diogène doit donc être traduit en ces termes : « Vous avez » pour voisins les Hénioques et les » Achéens, race ennemie des Grecs ; » et la raison, c'est que ces peuples, comme nous l'apprend Strabon [c], ne vivoient que de pirateries.

[a] *Voy. Étienne de Byz. au mot* Ἡνιόχεια, *avec les notes.*

[b] *XI, §. 12.*

[c] *Ibid.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

cette lettre ; car il en eût fait mention. Un tel argument étoit trop positif pour qu'il négligeât d'en faire usage. Puisqu'il n'en parle pas, c'est qu'il ne l'a pas trouvé dans ses auteurs, qui eux-mêmes ne l'ont omis que parce que les lettres de Diogène ne leur paroissoient pas une autorité respectable. Le sophiste qui a forgé cette lettre, a employé, selon son usage, un mot connu du philosophe, que voici selon le récit de son biographe : « Quelqu'un lui ayant dit : Les Sinopéens vous ont » condamné à l'exil. — Et moi, répondit-il, je les ai con- » damnés à rester. » Εἰπόντος τινός· Σινωπεῖς σοῦ φυγὴν κατέγνωσαν· ἐγὼ δέ γε, εἶπεν, ἐκείνων μονήν. La forme de ce récit prouve bien que Diogène de Laërte ne l'avoit pas pris dans un auteur qui connût notre lettre, ou qui la jugeât digne d'être copiée : car si notre lettre étoit la source de cette anecdote, la tournure seroit différente ; celle-ci, par exemple, ou une autre du même sens : *Il écrivit aux habitans de Sinope : Vous m'avez condamné, &c.*

VI, 5. 49.

Pag. 602, A.

Plutarque, qui rapporte le même trait en son livre de l'Exil, ne dit point qu'il l'ait pris dans les lettres du Cynique ; et l'on voit bien, sans qu'il le dise, qu'il l'a puisé ailleurs ; car il le cite sous la même forme narrative que Diogène de Laërte, seulement avec un peu de variété et d'une manière que rend plus agréable et plus piquante la parodie d'un vers de l'Iphigénie en Tauride (1) : Διογένης ὁ κύων πρὸς τὸν εἰπόντα, Σινωπεῖς σοῦ φυγὴν ἐκ Πόντου κατέγνωσαν· ἐγὼ δὲ, εἶπεν, ἐκείνων ἐν Πόντῳ μονήν,

Ἄκραις ἐπὶ ῥηγμῖσιν Εὐξείνου Πόντου.

« Quelqu'un *disoit* à Diogène le Cynique : Les Sinopéens vous » ont condamné à être exilé du Pont. — Et moi, répondit-il, je » les ai condamnés à rester dans le Pont,

» Sur les bords escarpés de l'Euxin redoutable. »

Il reste donc à-peu-près démontré que Diogène de Laërte, et les auteurs qu'il emploie, et Plutarque, n'ont point connu la lettre de Diogène, ce qui est impossible de tous, ou l'ont trop méprisée pour la suivre. Notre sophiste a cru piquant de supposer

Vers. 253.

(1) Le texte d'Euripide porte : Ἄκραις ἐπὶ ῥηγμῖσιν ἀξένου πόρου.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

que le Cynique avoit écrit officiellement aux Sinopéens eux-mêmes. Selon la tradition ordinaire, le mot est assez plaisant, et surtout il est possible; dans la lettre, il manque tout-à-fait de vraisemblance. Un particulier pouvoit-il écrire à tous les habitans d'une ville? Qu'un particulier leur adresse un discours sous la forme d'une lettre, on le conçoit: la forme épistolaire n'est alors qu'une forme oratoire. Mais la lettre que nous avons est présentée avec les caractères d'une lettre véritable, et elle n'a jamais pu être écrite, ni par le personnage, ni dans la circonstance que l'on suppose. Cela est contraire à toute vraisemblance. La lettre aux Sinopéens n'est qu'un badinage et un jeu d'esprit, ainsi qu'une autre lettre aux habitans de Maronée, que nous verrons plus bas. *14.e des inédites.* Nous savons, d'ailleurs, que les Sinopéens élevèrent des statues à Diogène après sa mort: or, lui auroient-ils élevé des statues, s'ils l'avoient véritablement banni pour crime de fausse monnoie? *Diog. Laert., VI, 78, avec la note de Ménage.* Je ne crois pas que sa célébrité fût suffisante pour effacer le souvenir d'un délit aussi grand; et il y auroit eu trop d'inconséquence à prodiguer des honneurs publics à un criminel que les lois auroient flétri pour une si juste cause. Cette considération est toute en faveur des écrivains qui ne croyoient pas que Diogène eût fait de la fausse monnoie, ni qu'il eût été exilé; d'où il s'ensuit encore, si je ne me trompe, et que la lettre a été forgée, et que le fait même qui y sert de base n'est pas exact.

La seconde lettre des imprimés est adressée à Antisthène (1). *39.e de Grijol. 38.e de du Puys.*

(1) Je donnerai ici les variantes des manuscrits sur cette lettre. Au lieu d'Ἀντισθένει, le manuscrit 398 porte Διογένης Ἀντ. La leçon vicieuse de Commelin, ὁ Πειραιῦ, ne se trouve ni dans les manuscrits, ni dans les autres éditions, qui ont correctement ὁ Πειραιῶς. Commelin a la même faute au commencement de la lettre six. — Πειπυγχάνει μοι μειράκια ἄπα θρυπτόμενα. Commelin a oublié μοι. Au lieu de ἄπα, il faut ἄπα, comme on lit dans le ms. 1353. Cette même petite correction doit être faite deux fois dans le huitième discours de Dion Chrysostome[a]. Le manuscrit 398 a une autre leçon π. μ. μειρ. ἀποθρυπτόμενα κακοναδῶν. Ce dernier mot est écrit sans accent; méthode habituelle du copiste de ce manuscrit, quand il a une leçon corrompue à représenter. Elle a été suivie par H. Étienne dans son édition des fragmens de Dicéarque; il n'a pas mis d'accens aux mots qui lui paroissoient altérés. Je ne sais trop comment corriger le mot κακοναδῶν. Grifolini traduit: *male mihi cantu blandientes.* Du Puys: *Je rencontrai des petis enfans, qui me plaisoient peu par leur chant.* On voit qu'ils vouloient lire κακῶς ἄδοντα. Peut-être, en joignant ce qui suit, pourroit-on écrire: μειράκια ἄπα θρυπτόμενα καὶ κωνηδὸν

[a] *T. I p. 283, 284.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Diogène y raconte qu'en allant du Pirée à la ville, il rencontra quelques jeunes gens qui sortoient de table; qu'ils dirent en le reconnoissant : « Éloignons-nous du chien », et qu'il leur répondit : « N'ayez point peur ; ce chien-là ne mord pas les » betteraves (1). » Cette répartie, bonne ou mauvaise, est rapportée deux fois par Diogène de Laërte, et avec des circonstances un peu différentes. Le Cynique ajoute qu'à ces mots ces jeunes gens arrachèrent les couronnes qu'ils portoient au cou et sur la tête; qu'ils arrangèrent leurs vêtemens avec modestie, et le suivirent jusqu'à la ville, écoutant ses discours avec beaucoup de calme et d'attention. Peut-on croire que, si le biographe eût connu ces circonstances, il n'en eût pas embelli son récit? Puisqu'il les a omises, puisqu'il enchâsse la répartie dans deux narrations différentes, c'est qu'il ne connoissoit pas la nôtre ; c'est que Sotion, c'est que personne n'avoit voulu la suivre. Quant au faussaire, il a imaginé un cadre pour placer le mot connu de son héros ; mais, ayant plus de mémoire que d'imagination, il y a fort maladroitement fait entrer la circonstance des couronnes arrachées; se souvenant qu'elle étoit racontée du jeune Polémon, qui, entrant ivre et couronné de fleurs dans l'école de Xénocrate, fut tellement touché des graves discours de ce philosophe, qu'il arracha ses couronnes, mit modestement son bras dans son manteau, et fut,

VI, 45, 61.

ὑπὸ συμποσίου τινὸς ἐγκεκραμένα, ou ὑ κυνάδην ὑπὸ σ. Κυνάδην, dont je ne sais pas d'exemple, s'éloigne peu du mot altéré, et ne choque pas l'analogie. — Καὶ ὁ σφίσιν αὐτοῖς ... ἔλεγον. Les mss. 398 et 1353 du Vatican et 1760 de Paris n'ont pas ὁ. — τοῦτλα ὑ δάκνει. Manuscrit 398, τοιαῦτα ὑ δ. et l'on trouve cette leçon indiquée à la marge du manuscrit 1353. Grifolini l'avoit dans le sien; il traduit, *talia non mordet;* du Puys l'a suivi. — ὡς τοῦτο ἔλεξα. Manuscrit 398, ἔλεξαν, ce qui n'a pas de sens. J'ai fait autrefois sur cet endroit une remarque, à laquelle je renvoie le lecteur. — ὡς εἶχον τῶν τῆ κεφ. καὶ τῷ τραχήλῳ διαρρήξαντες, ἐξέβαλον. Manuscrit 398, ο. ε. π. ταῖς κεφαλαῖς ὁμοῦ ἀναστάντες, ἐξέβαλλον : leçon qu'a dû trouver Grifolini, comme l'indique sa version. — εὐκοσμῶς πεμεβάλλοντο. Manuscrit 398, ἀ κόσμῳ ἐνεβάλλοντο. — ἥσυχοι εὖ μάλα ἕως εἰς ἄστυ ἠκολούθουν. Manuscrit 398, ἡσυχαλα εἰς ἄστυκ. — λόγων ὡς τοῦς ἐμαυτὸν διεξῆιεν. Les manuscrits 1353 du Vatican et 1760 de Paris ajoutent, pour terminer la lettre, ἔρρωσο. Manuscrit 398, λ. ὑ διεξῆιεν.

Ad Philostr. Her. p. 332.

(1) Il paroît, d'après ce passage, que les anciens Grecs donnoient le nom de Τεῦτλα, *Betteraves*, aux gens mous, efféminés. Je trouve dans Athénée (VI, c. 57) que le parasite Euclide étoit surnommé Τεῦτλον, *Betterave.*

Digitized by Google

dès ce moment, converti à la sagesse. *Gravitate sermonis*, dit Valère Maxime [a], *resipiscere coactus Polemo, primum CORONAM CAPITE DETRACTAM PROJECIT, paulo post BRACHIUM INTRA PALLIUM REDUXIT &c.* Je n'ajouterai, sur cette anecdote très connue, qu'un passage d'Horace:

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] *VI, 9.*

II, Sat. 3, 254.

> ..... *Quæro faciasne quod olim*
> *Mutatus Polemon, ponas insignia morbi,*
> *Fasciolas, cubital, focalia! potus ut ille*
> *Dicitur ex COLLO furtim CARPSISSE CORONAS,*
> *Postquam est impransi correptus voce magistri.*

Je renvoie ceux qui desireroient de plus longs détails, aux interprètes de Diogène de Laërte, à Ménage sur-tout, qui a recueilli soigneusement les autorités des anciens.

VI, 16.

La lettre trois est adressée à Hipparchia, femme de Cratès. Je n'y aperçois rien qui trahisse la main du faussaire; mais il n'en faut pas conclure qu'elle soit authentique. Comme je l'ai dit, il est bien impossible que, dans ce grand nombre de lettres, il ne s'en trouve pas plusieurs où le pseudonyme se sera tenu sur ses gardes, et aura pris, pour n'être pas découvert, toutes les précautions nécessaires.

41.e de Grifol. 40.e de du Puys.

Je ferai valoir, contre l'authenticité de la lettre quatre, l'argument dont je me suis déjà servi, et que j'aurai encore occasion d'employer: l'opposition qui se trouve entre les circonstances qui y sont exprimées et le récit de Diogène de Laërte. Elle est adressée à Antipater, qui fut, comme on le sait, régent en Macédoine pendant l'absence d'Alexandre. « Ne me fais point » un crime (1), lui dit le Cynique, de ne t'avoir point écouté

42.e de Grifol. 41.e de du Puys.

(1) Les éditions, μὴ μέμφου μοι; le ms. 398, μ. μ. μοι: ce qui est assez indifférent. Démosthène a les deux constructions, comme on le peut voir dans le lexique περὶ συντάξεως, publié par M. Bekker [a]. Ce double régime est également autorisé par la Grammaire de George Lecapenus [b], et par un anonyme, ou plutôt par Maxime Planudès [c], dont M. Hermann [d] a donné un traité sur la syntaxe des verbes. Dans la quatorzième lettre des éditions, notre auteur se sert de l'accusatif, et du datif dans la onzième des inédites, si soutefois je corrige bien son texte. Le génitif qu'il emploie dans la douzième des éditions, ne me semble pas ordinaire: μέμφοντας τίνα, οὐχ αὐτῶν τῆς μαλακίας, ἀλλὰ τῆς ἡμῶν ἀπαθείας. Peut-être

[a] *Anecd. t. I, p. 156.*
[b] *Matth. Lect. Mosq. t. I, p. 71.*
[c] *Voy. M. Bast dans le Répertoire de M. Schœll, p. 414.*
[d] *De Emend. Rat. I, p. 101.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

» quand tu m'appelois en Macédoine, ni d'avoir préféré le sel » d'Athènes aux délices de ta table. » Il est fort possible que Diogène ait écrit à Antipater; et deux autres lettres du recueil imprimé, la quatorzième et la quinzième, lui sont pareillement adressées. Diogène eut avec ce prince quelques relations; et son biographe nous apprend qu'il avoit consenti à accepter un manteau dont Antipater lui avoit fait présent. La difficulté n'est donc pas que Diogène ait été en correspondance avec Antipater, mais qu'Antipater l'ait engagé à venir en Macédoine et en ait reçu cette réponse: « Ne me fais point un crime d'avoir préféré le » sel d'Athènes aux délices de ta table. » Diogène de Laërte rapporte une anecdote pareille; mais c'est Cratérus qui y figure, et non Antipater. « Cratérus, dit le biographe, l'ayant prié de

VI, 66.

VI, 57.

a-t-il écrit καταμέμφονται; car ce verbe, outre l'accusatif et le datif[a], prend aussi le génitif[b]. Au reste, dans un tel auteur, μέμφομαί τινος peut rester; et d'ailleurs cette construction, dont à présent je ne me rappelle aucun exemple, est peut-être autorisée. J'indiquerai quelques autres variantes des manuscrits dans le texte de cette lettre. — Τῆς περὶ σὺ τραπέζης: c'est la leçon du manuscrit 398. J'ai traité ailleurs[c] de ce passage. — ἐπεφάξαμεν: manuscrit 398, ἔπεφαξα — πάχ' ἴσως... ἐποίησαν. Manuscrit 398, πάδ' ἴσως... ἐπ. La leçon πάχ' ἴσως est peut-être à préférer. J'ai ailleurs[d] prouvé fort au long le goût des Grecs pour les formules pléonastiques, et j'ai particulièrement fait mention des locutions πάχα ἴσως et τυχὸν ἴσως. — ἀντιλέγειν: ms. 398, ἀντιπεῖν. Ici ce manuscrit donne une phrase qui est placée plus bas dans les éditions et les autres copies: ἀντιπεῖν· ἀλλ' ὅτι ἡμῖν παρὰ τὰς ἐν Μακεδονίᾳ τραπέζας, οἱ Ἀθήνησιν ἄλες εἰσὶ σύμφυλοι. Φυλακὴ οὖν τῆς οὐσίας μᾶλλον ἀντείπομέν σοι καὶ οὐχ ὑποψίας. Συγγίγνωσκε οὖν. Au lieu de ὑποψίας, il faut lire ὑποψία; si toutefois le manuscrit n'a pas ὑποψιαις, ce que je ne suis plus à portée de vérifier. Grifolini avoit cette phrase dans son manuscrit; il l'a traduite tant bien que mal. Du Puys l'a copiée. — Καὶ γὰρ ἂν εἰ περίβαλα. Les mss. 398 et 1353 n'ont pas cet ἂν, qui, au reste, ne se trouve que dans Commelin. — ἂν ἢν περιβάλῃ τι τροφὴ καὶ βασιλεῦσιν ἡ αὐτή. Alde et Genève, περιβάλοι. Ms. 398, ἔνι περιβάλοι τι τ. κ. βασιλέως ἡ α. et la même leçon, à l'exception de ἔνι, se voit dans les mss. 1353 et 1760. La phrase, φυλακὴ... ὑποψιαις, manque dans le ms. 398, qui l'a placée plus haut. — Ἕα οὖν ἕκαστον ὅπου δύνατται ζῆν: ms. 398, ἐᾷν ο. ἕ. ὅ. ἐὰν δύνηται ζῆν, ὦ μακάριε. On peut prendre ἐᾷν: cet emploi de l'infinitif pour l'impératif, par la subaudition de δεῖ, est fréquent dans les auteurs. Voyez les notes sur Grégoire de Corinthe, p. 423, 424. Plus bas, dans la lettre V, les éditions portent, ἕα μὲν ἡμᾶς Ἀθήνησι καθίζεσθαι: et ce même manuscrit donne l'infinitif ἐᾷν ἡμᾶς Α. κ. — ὅπου ἐὰν δύνηται ζῆν ne peut être conservé. Il faut lire ὅπου ἂν δύνωμαι ζῆν. M. Bast, dans l'*Epimetrum II*, au devant du Plutus d'Hemsterhuis de la réimpression de M. Schæfer, a justifié l'emploi de ἂν avec l'indicatif. Ou bien encore, on pourroit lire ὅπου βούλεται, ἐὰν δύνηται, ζῆν. Cette antithèse de βούλομαι et de δύναμαι a été souvent employée par les Grecs. Il y en a des exemples indiqués dans les notes de la nouvelle édition d'Eunape[e].

[a] *Suid. - Gramm. ap. Herm. l. c.*
[b] *Maxim. Plan. l. c.*
[c] *Voy. not. ad Philostr. p. 383, ad Eunap., p. 463.*
[d] *Ad Eunap., p. 163, 165.*
[e] *P. 148.*

» le

» le venir trouver : j'aime mieux, répondit-il, lécher du sel à » Athènes, que d'avoir chez Cratérus une excellente table. » L'aventure me paroît plus vraisemblable avec le nom d'Antipater. En effet, il me semble que Cratérus, qui partit avec Alexandre, ne revint en Grèce qu'après la mort du conquérant, par conséquent après la mort de Diogène ; et s'il est à-peu-près impossible qu'il ait invité Diogène à le venir joindre en Asie, il n'est guère probable qu'il lui ait fait cette invitation avant l'expédition, et sur-tout long-temps avant ; car on voit par la réponse de Diogène qu'il étoit alors à Athènes : or, au temps de l'expédition, quand Alexandre faisoit ses préparatifs, quand il vint en Grèce, Diogène n'habitoit pas Athènes, mais Corinthe ; c'est un fait très connu. Je m'imagine qu'avant l'époque de l'expédition, les officiers d'Alexandre étoient de trop petits seigneurs pour faire venir d'Athènes des philosophes. Qu'Antipater, régent de Macédoine et chef des affaires de la Grèce, ait eu cette prétention ; rien de plus naturel : mais comment se pourroit-il que Diogène de Laërte eût mis ce fait sous le nom de Cratérus, s'il avoit existé une lettre authentique du philosophe qui contînt une version plus sûre ? Certainement quelqu'un des auteurs qu'il consultoit, Sotion, par exemple, devoit connoître cette lettre, et rétablir, sur un témoignage si positif, le nom d'Antipater à la place de Cratérus ; et il s'ensuit que Diogène de Laërte auroit aussi écrit Antipater, ou auroit au moins rapporté les deux noms.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

La seconde lettre à Antipater, ou la quatorzième des éditions, ne contient qu'une phrase qui ne donne aucune prise à la critique (1). Dans Grifolini et dans du Puys, elle est adressée à Olympias ; elle convient aussi bien à l'un qu'à l'autre ; on y peut mettre le nom que l'on voudra.

13.e de Grifol. et de du Puys.

(1) Le texte imprimé a pour titre Ἀντιπάτρῳ. Le manuscript 398 est plus ample ; on y lit Διογένης Ἀντ. χαίρειν. — Au lieu de ὁδοιπορευθησόμενον, le même manuscrit porte ὁδοιπορευσόμενον, qui n'est pas moins bon ; les futurs moyens s'employant fréquemment pour les futurs passifs : voyez Fischer sur Weller, t. IV, p. 63 ; Kuster, *de Verbo med.* §. 3, p. 161. — Le ms. donne ensuite, ἐγὼ δὲ ἑκὼν αὐτὸν ἐπιπίνω, ἵν' ὅσοι ἂν ὦσιν οἱ μιμούμενοί με, μὴ τέλεον ἡδυπαθεῖς γένωνται : ce qui n'est guère préférable à la leçon imprimée.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

La troisième lettre à Antipater, ou la quinzième des éditions [a], est, selon Grifolini et du Puys, adressée à Métroclès. « Il me » revient, dit le philosophe, que tu ne trouves pas que je fasse » quelque chose de bien étonnant en portant un manteau double » et une besace : je ne prétends pas que cela soit admirable, » mais &c. » Métroclès étoit disciple de Cratès, et il seroit peu vraisemblable que Diogène écrivît au cynique Métroclès une apologie du cynisme. Le nom d'Antipater, sur lequel les manuscrits que j'ai vus ne varient point (1), vaut donc mieux ici que celui de Métroclès. Toute cette lettre ne roulant que sur des trivialités de morale, n'offre rien qui puisse en prouver la supposition.

[a] *4.e de Grifol. et de du Puys.*

Diog. Laërt. VI, 94.

(1) Mais ils contiennent, pour d'autres endroits, des variantes notables. Le manuscrit 398 a pour titre Διογένης Ἀντιχαίρειν. — Les éditions, διπλῶν πείβωνα : ms. 398, πειπλῶν τρ. ce qui n'est qu'une faute de plume, comme πήχαν ἐξημμένην pour ἐξημμένον n'est, dans Commelin, qu'une faute d'impression. — Θαυμαστὸν μὲν οὐδέν φημι τούτων : manuscrit 398, θ. μ. ο. εἶναι φ. τ. — ἐκάστοτε αὐτοῖν : ms. 398, ἐκ. αὐτῶν. — La phrase suivante offre une lacune dans les éditions. Il faut lire, avec le manuscrit 398, ὁ γὰρ μόνον τὸ σῶμα ταύτῃ δεῖ κεχρῆσθαι τῇ λιτότητι, ἀλλὰ καὶ τὴν ψυχὴν σὺν αὐτῷ· οὐδ' ἐπαγγέλλεσθαι μὲν πολλὰ, πράττειν δὲ τὰ μηδὲν ἀρκοῦντα, ἀλλὰ τῷ βίῳ τὸν λόγον ἀκόλουθον ἐπιδείκνυσθαι. Depuis πράττειν, les imprimés ont une leçon différente de celle du manuscrit, mais aussi bonne. Dans ce qui suit, ὃ δεῖ πειρῶμαι, il faut mettre δὴ au lieu de δεῖ, avec les mss. 398, 1353 et 1760; on lit ἃ δὴ dans le ms. 398. Ces mots δὴ et δεῖ ont été souvent confondus. Dans Marinus [a], au lieu de ἃ δεῖ πράττειν, le manuscrit de Turin donne ἃ δὴ πρ. Voyez la note du nouvel éditeur de Marinus [b], et le P. Pétau sur S. Nicéphore [c]. On lit dans la lettre de Philippe à Olympias cette phrase correcte : διὸ δεῖ πρότερον τὴν χρῆσιν ἢ τὴν κτῆσιν τῶν ἀγαθῶν σκοπεῖν, καὶ τοῦτο πράττειν. τοῖς μεγίστοις καὶ πλείστοις εὐκληρήμασι χρησαμένους. Le ms. 3002 offre une autre leçon, où δὴ est substitué à δεῖ : διὸ δὴ πρότερόν τι χρὴ τὴν χρ. Cette version est, je le crois, un peu préférable à l'autre. C'est l'iotacisme qui produit cette permutation de η et ει; les exemples en sont perpétuels. Ἀποδύσης a été écrit mal à propos pour ἀποδύσεις, dans ce petit conte que j'ai trouvé à la fin du manuscrit 3002 : Γυνή τις ἔχουσα παιδίον ἐβάδιζε πρὸς τοῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ. Ταύτην κροκόδειλος ἀφείλετο τοῦ παιδὸς, καὶ προσήησιν ὡς, εἴπερ πέλησθε ἐρεῖ, ἀπολήψεται τὸν παῖδα· ἡ δὲ ἔφη· ὦ ἀποδύσης (lisez ἀποδύσεις)· καὶ ἄξιοῖ τὸ παιδίον ἀπολαβεῖν. On peut, je pense, dans la Vie de Constantin par Eusèbe [d], au lieu de τῶν δοκήσει σοφῶν Ἑλλήνων, lire τ. δοκησισόφων Ἑ., et ὁ τῶν δοκησισόφων πλάτης, au lieu de ὁ τ. δοκήσει σοφῶν πλ. Rien n'est plus connu que δοκησίσοφος et les composés pareils. Zosime est altéré de la même manière; il n'a pas écrit [e], comme on lit aujourd'hui, que les Perses, surpris par Lucillianus et Victor, ὀλιγίστοντό τι καὶ ἔφευγον ὅπῃ παρήκοι, mais ὅπῃ παρείκοι. Il est étonnant que l'éditeur n'ait pas vu la faute; car un peu plus loin [f], cette formule reparoît écrite correctement. Suidas l'explique et en donne quelques exemples à l'article Παρείκοι, qu'il ne faut pas lire sans la note de Toup [g]. Dans Dion Cassius [h], Robert Étienne avoit laissé passer la même faute dans la même locution, ὅπῃ παρείκοι; mais Henri Étienne n'a pas manqué de la corriger.

[a] *Cap. 6 extr.*
[b] *Pag. 80.*
[c] *Pag. m. 64.*
[d] *III, 55 extr. et 56 in.*
[e] *III, c. 17, 3.*
[f] *III, c. 24, 6.*
[g] *Emend., t. III, p. 29.*
[h] *XLVII, 36.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Le faussaire ne me semble pas avoir aussi bien pris ses précautions dans la lettre cinquième des éditions[a]; elle est intitulée: « A Perdiccas. » Voici quel est le fond des idées: « Si tu fais la » guerre aux vaines opinions, ennemis plus redoutables (1), » plus nuisibles pour toi que les Thraces et les Péoniens, ap- » pelle moi; je puis, dans une telle guerre, être même général; » mais, s'il te reste encore des démêlés avec les hommes, et non » avec leurs passions, laisse moi tranquille dans Athènes, et fais » venir les soldats d'Alexandre, ces soldats dont le secours lui a » soumis les Illyriens et les Scythes. » On voit par cette lettre que Perdiccas avoit prié le philosophe de venir auprès de lui, et cela est confirmé par un passage de Diogène de Laërte; mais, quand a-t-elle pu être écrite? Il paroît évident qu'elle a précédé le départ d'Alexandre pour l'Asie, et les mots de la fin indiquent clairement qu'elle a été composée après sa paix avec les Illyriens

[a] *43.e de Grifol. 42.e de du Puys.*

VI, 44.

(1) Εἰ μὲν παῖς δόξαις ἤδη πολεμεῖς, λέγω δὲ πῖς ἰχυρογέρυις ἐχθρῶς. Les mss. 398 et 1353 ont λέγω δή. On peut, je crois, hésiter entre les deux formules. Alciphron (III, 66): ὁ καλάφαπς ὅπος κουρεὺς, ὁ φεὸς τῇ ὁδῷ, λέγω δὲ τὸν ἀδόλεχον ᾧ λάλον. Le César Gallus, dans sa lettre à Julien: ἡ γειτνίασις τῆς χώρας, λέγω δὲ τῆς Ἰωνίας, πλείσον ὅσον εἰς κέρδος ἡμᾶς ἤνεγκεν: où je voudrois lire πλ. ὅσον εἰς ἡμᾶς κέρδος ἦν. Longin (12, 4) a aussi λέγω δὲ dans une phrase à-peu-près du même genre. Jean Pédiasimus sur le vers 257 du Bouclier d'Hésiode: αἱ Μοῖραι· λέγω δὲ ἡ Κλωθὼ ᾧ ἡ Λάχεσις. Mais sur les vers 178 et 184, il écrit λέγω δή: τῶν πολεμικῶν Λαπιθῶν· λέγω δὴ περὶ Καινέα, κτλ. — Οἱ Κένταυρυι... λέγω δὴ οἱ περὶ τὸν Πειρίθοον, κτλ. — Au lieu de ἐχθρῶς, le manuscrit 398 porte ἐχθρῶν. Commelin, ἰχυρωτέρυις, faute d'impression, ou correction fautive, puisque la pénultième d'ἰχυρὸς est longue. Les poëtes ont quelquefois violé la règle de cette formation des comparatifs (voyez M. Heyne sur l'Iliade P. 446); mais, dans les prosateurs, ce genre de négligence doit être mis sur le compte des copistes et corrigé. J'ai déjà quelque part rétabli la bonne orthographe dans plusieurs passages ainsi altérés: je me rappelle un petit nombre d'autres endroits que j'indiquerai ici par occasion. On trouve dans le Denys d'Halicarnasse, de Reiske[a], φιλοπμοῦλαπον: il faut écrire φιλοπμούλαπον. D'excellentes éditions de Plutarque ont, dans la Vie d'Antoine[b], ἀνιαρώπαπον: il faut écrire ἀνιαρόλαπον, comme on lit dans la petite édition de Tauchnitz, soignée par l'exact M. Schæfer. L'α est long dans ἀνιαρός: Davies l'a suffisamment montré dans ses Notes sur Maxime[c]. Le commencement du second discours de Démosthène contre Béôtus est gâté par la même faute d'orthographe. Dans un endroit du Lysias de Reiske[d], on lit ἀνιαρώπαλα, au lieu de ἀνιαρόπαλα. C'est sans doute une distraction de Reiske; car, ailleurs[e], il avoit préféré justement ἀνιαρόπερον à ἀνιαρώπερον. L'abbé Auger, selon sa coutume, a copié fidèlement Reiske dans les deux passages[f]. Ces petites inexactitudes viennent quelquefois de ce que les éditeurs négligent un peu trop l'étude de la prosodie: il y a même des éditeurs de poëtes qui se croient dispensés de la connoître.

[a] *A. R. I., c. 6, p. 19, 6.*

[b] *Cap. 36.*

[c] *Diss. 3, §. 10. — 36, §. 6.*

[d] *T. V, p. 775.*

[e] *T. V, p. 370. Cfr. t. VI, p. 684.*

[f] *T. I, p. 220, 21. T. II, p. 226, 14.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

et les Scythes, vers l'olympiade III, 2; mais que signifient ces troubles causés par les Thraces et les Péoniens? Après la défaite des Illyriens et des Scythes, Alexandre rentra précipitamment en Grèce, et vint mettre le siége devant Thèbes. Supposera-t-on que Perdiccas fut laissé par Alexandre pour contenir les Thraces et les Péoniens? Est-il vraisemblable que Perdiccas, occupé d'une expédition militaire, ait choisi ce moment pour faire venir Diogène? et d'ailleurs, comment accorder cette supposition avec les faits? Perdiccas, après la soumission des Illyriens et des Scythes, avoit suivi son maître, et il étoit avec lui au siége de Thèbes; les autorités positives d'Arrien et de Diodore ne permettent pas d'en douter. Il n'y a donc pas de possibilité que cette lettre ait été écrite à Perdiccas? Elle auroit pu l'être à Antipater, et rien n'empêcheroit de supposer que les Thraces et les Péoniens eussent voulu profiter de l'absence d'Alexandre, parti pour l'Asie, et chercher à reprendre sur Antipater les avantages que le Roi avoit pris sur eux. Mais tous les manuscrits s'accordent sur le nom de Perdiccas, et Grifolini, qui ordinairement s'en écarte pour les titres, est ici d'accord avec eux; nous avons d'ailleurs l'autorité de notre auteur lui-même, qui, au commencement de la onzième lettre des inédites, rappelle cette même lettre à Perdiccas.

Arrien, I, 8.— Diod. Sic. XVII, c. 12. — Sainte-Croix, Exam. p. 225.

Elle me semble fabriquée d'après un fait conservé par Diogène de Laërte. « Perdiccas, dit le biographe, ayant menacé » Diogène de le tuer, *s'il ne se rendoit pas auprès de lui:* La belle » merveille! répondit-il; le cantharus et le phalangium (1) en

VI, 44.

(1) Je ne sais point du tout quelle est cette espèce de *cantharus* ou de scarabée qui peut donner la mort. Le *phalangium*, que le scholiaste des Héroïques de Philostrate appelle, par synonymie, ἀεάχνης, *araignée*, est vraisemblablement la *lycosa tarentula* des modernes. Son seul attouchement donne la mort, si l'on peut s'en rapporter au crédule Élien [a]. Xénophon [b] fait le mal un peu moins grand; il se contente de dire que les *phalangium* causent de vives douleurs et font perdre la raison. Théophane Nonnus [c] distingue diverses espèces de *phalangium*; il indique les symptômes qui suivent la morsure, et les remèdes qu'il faut administrer au malade. Les anciens, comme le montre le passage d'Élien, exagéroient, ainsi que les modernes, les dangers de la piqûre des tarentules. Dans l'opinion des ignorans, des *tarentulistes*, des charlatans, et même de quelques hommes raisonnables, la musique est aujourd'hui le seul remède contre le tarentisme. Non-

Pag. 319.

[a] *Hist. anim. IX, 11.*
[b] *Memorab. I, 3, 12.*
[c] *Cap. 270.*

Digitized by Google

» feroient autant. » C'est ce fait qui a servi de base à notre auteur; mais il a gâté la matière qui lui étoit fournie. Au lieu de feindre que Perdiccas invitoit le Cynique à venir, pendant le séjour qu'il fit en Grèce, à l'époque du siége de Thèbes, fiction qui avoit tous les caractères de la vraisemblance, et que le passage de Diogène de Laërte eût confirmée merveilleusement, il place maladroitement la scène en Macédoine, et choisit une époque qui ne peut coïncider avec les circonstances dont il a voulu embellir son épître. Dans la dix-septième des inédites, il a continué ce sujet. Perdiccas, irrité des refus de Diogène, l'a menacé de le tuer, et le Pseudo-Diogène place dans sa réponse le mot rapporté par le biographe: Ἀπειλεῖς ἀπειλὴν κανθαρίδος ἀποκτενεῖν, c'est-à-dire, « Tu me menaces de me tuer; menace de » *cantharide!* » On verra plus bas, lorsque je donnerai la traduction de la lettre entière, dans quels ornemens ce mot est encadré. Il est maintenant inutile que je m'y arrête : l'essentiel est fait, puisque j'ai prouvé que Perdiccas n'avoit pu, quand il voulut faire venir le philosophe, se trouver dans la situation où le place l'auteur de la lettre. Quant à l'altération que le mot a subie dans le récit du sophiste, elle prouvera de surplus que Diogène de Laërte et ses guides, parlant de *cantharus* et de *phalangium*, n'ont pas connu notre sophiste qui parle de *cantharide*, et, ce semble, avec plus de raison; car la *cantharide* est un insecte plus malfaisant que le *cantharus*. Une autre preuve, c'est ce que le biographe ajoute : « Diogène, dit-il, pensoit que Perdiccas » auroit bien plutôt dû le menacer de vivre heureux, même sans » lui. » Il n'y a pas, comme on le verra dans la lettre de notre auteur, la moindre trace de cette dernière idée.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Dans la sixième lettre des imprimées, notre Diogène raconte à Cratès qu'il vit un homme puiser de l'eau dans le creux de ses mains, et qu'il jeta comme inutile la tasse dont il avoit coutume de

40.e de Grifol. 39.e de du Puys.

nus n'en parle point; il n'ordonne pour spécifiques que des bains chauds, des topiques et des tisanes. Il est à regretter que M. Schneider, qui possède en histoire naturelle des connoissances peu communes, que ce *Saumaise de notre temps*, comme l'appelle M. Wolf, n'ait pas, dans ses éditions d'Elien et de Xénophon, discuté la synonymie du *phalangium* et de la tarentule.

Dedicat. orat. Cicer. pro Marc.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

se servir. Il commence en ces termes : « Après ton départ pour » Thèbes, je montai du Pirée *[à la ville]* vers le milieu du » jour, et j'en eus une soif violente. Je me hâtai donc vers la » fontaine de Panops, et, tandis que je tirois ma tasse de ma » besace. . . . . (1). » La fontaine de Panops étoit hors des murs, sur le chemin de l'Académie au Lycée. Platon, dont l'autorité est irrécusable, le dit très-positivement, tout au commencement de son Lysis : « Je suivois hors du mur et le long du mur le » chemin qui de l'Académie va droit au Lycée ; et quand je fus » arrivé près de la petite porte où se trouve la fontaine de Panops, » je rencontrai Hippothalès, &c. » Ἐπορευόμην μὲν ἐξ Ἀκαδημίας εὐθὺ Λυκείου τὴν ἔξω τείχους ὑπ' αὐτὸ τὸ τεῖχος· ἐπεὶ δ' ἐγενόμην κατὰ τὴν πυλίδα ἣ ἡ Πάνοπος κρήνη, ἐνταῦθα συνέτυχον Ἱππαθάλει κ. τ. λ. Comment Diogène, allant du Pirée à la ville, a-t-il pu rencontrer la fontaine de Panops? Il faudroit supposer qu'il eût fait le tour d'Athènes depuis le Pirée jusqu'aux environs du Lycée ; ce qui est tout-à-fait invraisemblable, et le faussaire auroit montré une grande ignorance de la topographie d'Athènes. Le manuscrit 398 du Vatican vient à son secours ; on y lit, ἐπὶ τὴν Πανὸς κρήνην, *à la fontaine de Pan* (2). Mais, où est la fontaine de Pan? elle n'est point précisément nommée dans les auteurs. Je suis porté à croire qu'elle devoit se trouver près des Propylées, et Pausanias me semble autoriser cette conjecture. « En descendant, dit-il, de la citadelle, non dans la ville » basse, mais un peu au-dessous des Propylées, on rencontre

I, 28, p. 197, édit. de M. Clavier.

(1) Χωρισθέντος σου εἰς Θήβας, ἀνέβαινον ὀκ Πειραιῶς (Commelin, Πειραιοῦ, faute qu'il a déjà faite : voyez plus haut, p. 141) ὑπὸ μέσην ἡμέραν, καὶ διὰ τοῦτο λαμβάνει με δίψος καρτερόν. Ὥρμησα οὖν (ms. 398, δὲ pour οὖν) ὅθι τὴν Πάνωπος κρήνην. Commelin, ὅθι τῆς Πάνωπος κρ., autre faute, qui n'est peut-être que d'impression. Il faudroit au moins τοῦ Πάνωπος : car Panops étoit un ancien héros d'Athènes. Hesychius : Πάνοψ, ἥρως Ἀττικός : ἔστι δὲ αὐτοῦ καὶ νεὼς καὶ ἄγαλμα καὶ κρήνη. Voyez Meursius, *Ceramic.* c. 14, indiqué déjà par Alberti sur Hésychius.

(2) Je placerai ici quelques autres variantes. Les éditions : δόξαν μοι ποτεῖν σοφώτερον εἶναι : le ms. 398, δόξας μ. π. σ. ε. ce qui est corrompu ; δόξαν est la vraie leçon. — καί σοι εὑρὼν πινὰς ὅθι Θηβῶν (ms. 1760, Θήβας) ἀνερχομένους, τὸ σοφὸν τοῦτο ἐπίσταλκα. Le ms. 398 est ici extrêmement altéré : καὶ συάχων πινὰς ἢ πτηνίκων ἐρχομένους, τὸ σοφὸν τοῦτο ἐπίσταλκα. Les philologues qui savent combien les leçons les plus barbares ont quelquefois d'heureuses applications, ne me reprocheront pas d'avoir copié ces fautes grossières. Commelin a écrit mal-à-propos ἀπίσταλκα au lieu de

Digitized by Google

» *une source d'eau*, et, tout auprès, un temple d'Apollon dans » une grotte, et un autre temple de Pan (1). » Il est assez vraisemblable que cette fontaine, que Pausanias ne nomme pas, pouvoit avoir le nom de fontaine de Pan, puisque, dans le voisinage, étoit un temple de ce dieu. Et cela une fois admis, on pourroit penser que Diogène, montant du Pirée à la citadelle, a pu naturellement s'arrêter à cette fontaine. Mais voici qui dérange cette supposition, si favorable à notre pseudonyme : l'eau de cette fontaine de Pan n'étoit pas bonne à boire. Pausanias parle d'*une source d'eau*, πηγὴ ὕδατος : or, comme l'a fort judicieusement remarqué M. Letronne, dans son *Analyse du premier volume du Pausanias de M. Clavier*, on ne dit point *une source d'eau*, « à moins de vouloir spécifier si cette eau est » *chaude, froide, douce, salée, saumâtre, &c.*, ou d'avoir l'inten- » tion de comparer cette source avec une autre d'une nature » différente, ainsi que l'a fait Lucien, qui dit πηγὴ ὕδατος, par » opposition avec πηγὴ μύρου, πηγὴ μέλιτος. » M. Letronne observe de plus qu'il ne peut s'agir que de la source qui existe encore au pied de l'Acropole; et, selon Chandler, cette source est amère et saumâtre. M. Letronne conclut qu'il manque un mot dans Pausanias, et qu'il faut lire πηγὴ πικρὸν ὕδατος : rien n'est plus vraisemblable.

Mercure de France. 1815.

Et ce n'est pas le seul endroit de cette lettre où l'auteur donne prise sur lui. Il raconte qu'un de ces esclaves qui travaillent à la terre accourut à la même fontaine et puisa de l'eau dans le creux de ses mains : ἧκέ τις θέων θεραπόων, τῶν τὴν

ἐπίσαλκα. Ces deux verbes sont aisés à confondre : voyez les notes sur Eunape, p, 306. — Οὐδὲν βυλόμενος τῶν καλῶν : le ms. 398, οὐδ. β. ὁ τ. κ. — Εἰς τὴν ἀγορὰν ἐμβάλλειν, ἵνα πολλοὶ δὴ πείθωσιν : le ms. 398, ε. τ. ἀ. ἑκάστοτε ἐμβ. ἵνα πολλοὶ διαλείβ, leçon excellente et qu'il faut recevoir. On pourroit même prendre les deux leçons et écrire ἵναι πολλοὶ δὴ διαλείβωσιν : car les Grecs aiment à mettre δὴ après les adjectifs de grandeur et de nombre, pour fortifier l'idée. Thucydide (l. 33) : ὀλίγοις δή. Et (l. 1) : κίνησις μεγίστη δή : où l'on peut voir les notes de Hudson et de Wasse, en ajoutant celle de H. Étienne sur le chapitre 18 du même livre. H. Étienne a, dans cet endroit, proposé une correction qui se trouve bien fortifiée par ce que j'ai remarqué sur Grégoire de Corinthe, p. 478.

(1) Καταβάσι δὲ καὶ ἐς τὴν κάτω πόλιν, ἀλλ' ὅσον ὑπὸ τὰ προπύλαια, πηγή τε ὕδατος ἔστι καὶ πλησίον Ἀπόλλωνος ἱερὸν καὶ ἄντρον Πανός. Voyez Meursius, *Atth. Att.* 11, 8.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

χώραν ἐργαζομένων. C'est là la leçon de l'édition d'Alde, et je traduis θέων par *accourant*, comme je l'ai déjà autrefois proposé[a]. Le manuscrit 1760 de Paris porte également θέων. Commelin a écrit Θέων, et Lubin traduit : *Venit aliquis Theon famulus ex illis qui agrum colebant;* changement qui pourroit se défendre. Si l'on admet que τῶν τὴν χώραν ἐργαζομένων signifie « de ceux » qui travaillent à la terre, qui travaillent dans la campagne » (et cela ne peut guère signifier autre chose), je ne vois pas comment concilier cette circonstance avec la situation de la fontaine de Pan au milieu de la ville : je ne serois pas embarrassé s'il s'agissoit de la fontaine de Panops, qui étoit hors des murs, et où, par conséquent, il est naturel de croire que les paysans et les laboureurs pouvoient venir se désaltérer. Mais nous avons vu que cette fontaine de Panops ne peut se trouver sur la route de Diogène, qui du Pirée montoit *à la ville.* Grifolini a traduit ainsi le passage : *Quidam Deorum qui forensium curam habent, ante oculos adstitit.* Les éditeurs de Genève ont écrit θεῶν, pour conformer leur texte à ce latin ridicule. Du Puys, fidèle au latin de Grifolini, dit en françois : « Quelqu'un de » ceulx qui ont le soing des choses forenses, se présenta devant » mes yeux. » Ce passage, où il a passé *Deorum* qui lui sembloit absurde, est traduit du latin; *le soing des choses forenses, cura forensium*, en est une preuve manifeste. Je disois autrefois que Grifolini avoit traduit *tam absurde ut nihil absurdius;* je suis encore du même avis, mais je l'exprimerois aujourd'hui moins durement, parce que je ne crois plus, comme je le croyois alors, que Grifolini ait voulu rendre le texte d'Alde. Il devoit avoir sous les yeux un manuscrit dans lequel se trouvoit une leçon pareille à celle du manuscrit 398, que voici, ἦκέ τις θεῶν θέραψ τῶν τὴν ἀγορὰν ἐργαζομένων. Mais, si l'on adopte ce texte, que voudra dire τὴν ἀγορὰν ἐργάζεσθαι? Si cette locution, dont je ne connois point d'exemple, peut signifier « travailler au marché, » s'occuper de ce qui concerne le marché, l'approvisionnement » du marché, les vivres, la vente, &c.; » alors il faudra croire qu'un des esclaves qui travailloient dans le marché, *accourut*

[a] *Ad Phil. Her. p. 452.*

Ad Phil. l. c.

pour

Digitized by Google

pour boire. Je mets *accourut*, car je crois toujours qu'il faut θέων. Mais le marché étoit dans le Céramique intérieur, et il y a trop de distance du Céramique aux Propylées et à la fontaine de Pan, pour que cet esclave vienne s'y désaltérer. Si, par ἀγορᾷ, on pouvoit entendre le Pnyx, quel sens auroit ἀγορᾷ ἐργάζεσθαι? Et même, en ne s'arrêtant pas à cette difficulté, qui est grande pourtant, du Pnyx aux Propylées la distance, quoique peu considérable, étoit-elle assez petite pour qu'en supposant cette eau potable, la narration ait une vraisemblance suffisante?

La lettre septième [a] est adressée à Hicètes. J'ai déjà [b] tiré parti de ce nom donné au père de Diogène, qui ailleurs est appelé Hicésius. J'ajoute que, selon quelques écrivains [c], cet Hicésius avoit été mis en prison pour crime de fausse monnoie, qu'il y étoit mort, et que Diogène avoit été exilé : comment se fait-il que Diogène, de qui nous avons plus d'une lettre à son père, ne lui dise pas un mot de consolation sur son long emprisonnement?

[a] *37.e de Grifol. 36.e de du Puys.*
[b] *P. 136.*
[c] *Diogen. Laërt. VI, 21.*

La composition de la lettre n'est d'ailleurs pas irréprochable; j'y remarque un défaut de goût qui devient ici un défaut de convenance. « Ne t'afflige point, dit Diogène à son père, de ce qu'on m'appelle chien, de ce que je porte un manteau double, une besace » sur les épaules et un bâton à la main (1). Il ne faut pas que de » telles choses te contristent; tu dois au contraire te réjouir de ce » que ton fils a peu de besoins, et n'est pas, comme les Grecs et » les Barbares, esclave de l'opinion. » Il montre ensuite très-doctement qu'Ulysse étoit aussi mal vêtu que lui, et portoit un manteau tout sale, tout déchiré, tout taché de fumée, et, à l'appui de sa thèse, il allègue quatre vers de l'Odyssée. Les lecteurs érudits, et qui sont familiarisés avec les anciens, reconnoîtront sans peine dans une telle citation le génie d'un véritable sophiste. « Je suis, dit-il encore (et ceci vaut mieux), je suis le chien du » ciel, non celui de la terre (2). » Puis il ajoute, ce qui gâte,

(1) Διὰ χειρός: le ms. 398, διὰ χειρῶν.
(2) Καλοῦμαι γὰρ κύων ὁ οὐρανοῦ, οὐχ ὁ γῆς. | Ces trois derniers mots sont omis dans le ms. 398, dans les versions de Grifolini

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

selon moi, le peu d'esprit qu'il vient d'avoir : « Je lui ressemble » (au chien céleste) en ce que je ne vis point d'après l'opinion, » mais libre, me conformant à la nature, soumis à Jupiter (1), » et rapportant à lui l'idée du bien, et non pas à mon voisin (2). » Ainsi donc le chien céleste sert de modèle à Diogène; c'est au chien céleste que Diogène ressemble en s'affranchissant des préjugés, en prenant Jupiter et non les hommes pour arbitre du juste et de l'honnête. Que ce chien céleste soit le grand chien qui gardoit Europe, ou le chien d'Orion; que ce soit la fidèle Méra du vieux Icarius; que ce soit Sirius ou Procyon; de toutes les manières, la comparaison de Diogène et du chien céleste me paroît une imagination absurde et absolument indigne du philosophe ingénieux auquel on la prête. Si l'auteur s'étoit arrêté après l'antithèse du chien céleste et du chien de la terre, il étoit irréprochable, et son idée avoit juste ce qu'il falloit de vraisemblance; mais en voulant la développer, il l'a rendue ridicule : il a trouvé le moyen de faire une sottise de ce qui étoit spirituel. Comment croire que ce soit là le style de Diogène?

Dans la lettre cinquième des inédites, nous verrons Diogène justifier auprès de sa mère, comme il vient de le faire auprès de son père, le genre de vie qu'il a embrassé. Il lui dira, comme tout à l'heure à son père : « Ne t'afflige point avec tes amis » de ce que je porte un manteau et de ce que je demande ma

et de du Puys. La même idée se trouve dans un vers de Cercidas, cité par Diogène de Laërte (*VI, 77*),

. . . . . ἦν γὰρ ἀλαθέως
Διογένης Ζανὸς γόνος, ὐρανίος τε κύων,

Epigr. 61. et dans une épigramme où Antipater de Sidon oppose Diogène à un faux cynique :

. . . . . ἢ γὰρ ὁ μέν κε
Οὐρανίος, σὺ δ' ἔφυς ὐν ἀποδίῃσι κύων.

Epist. 31. Ausone dit aussi, dans une épitaphe pour le tombeau de Diogène :

. . . . Clari flagrat qua stella Leonis
Additus est justæ nunc Canis Erigonæ.

(1) Les éditions, Ἐκείνῳ εἰκάζω ἐμαυτόν. Le ms. 398, é. ἔοικα. — Ὑπὸ τὸν Δία. La même expression reviendra dans le même sujet, plus bas, à la fin de la lettre cinquième des inédites. Le stoïcien Musonius* veut que le bon Roi soit ζηλωτὴς τοῦ Διὸς ἢ πατὴρ τῶν ἀρχομένων, ὥσπερ ἐκεῖνος.

(2) Εἰς αὐτὸν (et non pas αὐτῷ, comme a mis Commelin) ἀναπθεικνὺς πάγαθὸν, ἢ οὐκ ὀπὶ τὸν πλησίον. Ce dernier membre de la phrase manque aux imprimés; je l'ai trouvé dans le manuscrit 398, qui offre plusieurs autres variétés plus ou moins essentielles. Τὸν πλησίον est précisément notre locution *le prochain*, Euripide, au commencement des Héraclides, a dit τοῖς πέλας dans le même sens. *Voyez* M. Elmsley sur cet endroit.

* *Ap. Stob. Serm. 40, p. 337.*

Digitized by Google

» vie. » Les argumens qui viennent ensuite sont à-peu-près les mêmes que dans la lettre précédente. Il a cité Homère à son père; il cite à Olympias Homère et les Tragiques. Rien n'est moins du style d'un cynique que ce luxe de littérature; rien ne décèle mieux la plume d'un déclamateur et d'un sophiste.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Diogène raconte, dans la huitième lettre des imprimés, qu'il est arrivé de Mégare à Corinthe; qu'en traversant la place publique il s'est approché d'une école d'enfans, et qu'ayant entendu qu'ils récitoient mal, il leur demanda quel étoit leur maître: ils lui dirent que c'étoit Denys, le tyran de Sicile (1). « Je crus, » ajoute-t-il, qu'ils se moquoient de moi, et m'étant assis fort » décemment sur un banc, je résolus de l'attendre; il parut » quelques momens après (2); et me levant, je le saluai et lui » dis : ὡς ὀρθῶς εὖ, Διονύσιε, διδάσκεις! Il s'imagina que je com- » patissois à sa disgrace (3). Diogène, me répondit-il, ainsi vont » les affaires humaines. Tu as bien raison de me plaindre (4). Moi! » repris-je (5): ce qui m'afflige, Denys, ce n'est pas que tu aies » perdu la royauté; mais que tu vives libre au sein de la Grèce, » mais que tu sois échappé aux désastres de la Sicile, dans lesquels

32.e de Grifol. et de du Puys.

(1) Ἦκον εἰς Κόρινθον ὀκ Μεγαρέων. Les mss. 398, 1353, Ἦ. ε. Κ. ὀκ Μεγάρων — διαπορευόμενος τὴν ἀγορὰν. Ms. 398, δ. εἰς τ. ἀ. La préposition n'est pas nécessaire. Voyez plus bas le commencement de la lettre VI, et celui de la lettre VII des inédites. — Ἐπεὶ ὀκ ἐρραψώδουν. Le ms. 398, Ἐ. ο. εὖ ἐρρ. — τίς ἦν ὁ διδάσκων αὐτούς. Le ms. 398 ajoute τὰ γράμματα. — Διονύσιος ὁ τῆς Σικελίας τύραννος. Commelin a mal à propos passé les mots ὁ τῆς.

(2) Δόξας αὐτοὺς ἐρεθιλεῖν πρός με (Commelin πρὸς ἐμέ : les mss. 398 et 1353, πρός μέ), ἢ πῶπ ὀχ ἁπλῶς ἀπεκρίθαι (ms. 378, ἀπεκρίναθαι), παρελθὼν, ὀλίγον βάθρον (ms. 398, τῶν βάθρων), ἐκάθισα εὐκόσμως (ms. 398, ὀκ. ἐμαυτὸν εὐκ.) .... διατρέφει (398, 1353, 1760, διατρέφει) ὁ Διονύσιος.

(3) Effectivement les mots, ὡς ὀκ εὖ, Δ. διδ. sont équivoques. Ils peuvent signifier, « O Denys, que tu n'enseignes » guère bien! » ou « O Denys, que cet » enseignement est peu digne de toi! » Par amour propre, le tyran détrôné interpréta les paroles du Cynique dans le sens le plus honnête, et il prit un sarcasme amer pour une politesse et un témoignage d'intérêt.

(4) Τοιαῦτα εἶπεν· ὦ Διόγενες, εὖ ποιεῖς συναλγῶν ἡμῖν. Mais le ms. 398, τοιαῦτα, εἶπεν, ὦ Δ. τὰ ἀνθρώπων. Σὺ μέντοι γε εὖ π. σ. ἡ.

(5) Κἀγὼ προσέθηκα τῷ ὀκ εὖ τὸ ἀληθῶς. Le ms. 398 offre une autre leçon, κ. π. τὸ ὀκ εὖ τὸ ἀληθές. Et on lit à la marge: τῷ εὖ τὸ ὀκ ἀληθές: ἀντὶ τοῦ καλῶς ποιῶ μὴ ἀληθῶς συναλγῶν σοι. J'adopterois la leçon du manuscrit, dont le sens paroît être: « et moi d'ajouter : c'est ὀκ εὖ qui seroit » vrai. » Il faudroit ponctuer : Κἀγὼ προσέθηκα· τὸ ὀκ εὖ, τὸ ἀληθές. Denys vient de dire : εὖ ποιεῖς συναλγῶν ἡμῖν. Diogène lui répond : Si je compatissois à ta disgrace, *il seroit vrai de me dire*, ὀκ εὖ ποιεῖς συναλγῶν.

Digitized by Google

LELTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] *Cap. 15.*

[b] *Trad. d'Amyot.*

» tu devois périr (1). » Nous savons par Plutarque, dans la vie de Timoléon[a], que Diogène eut à Corinthe une entrevue avec Denys; mais le récit de Plutarque est différent : « Or[b], quant » à Platon, il ne vit jamais Dionysius à Corinthe; mais Dio- » genes le Sinopien, la premiere fois *qu'il le rencontra en son* » *chemin*, lui dit : Tu es maintenant en estat indigne de toi. » Dionysius s'arresta tout court, et lui dit : vrayement, Dio- » genes, je te sais bon gré de ce que tu as compassion de ma » miserable fortune. Comment, lui repliqua Diogenes, cuides- » tu que j'aye compassion de toi? J'en ai plustost despit de voir » un esclave tel que toi, digne de vieillir et mourir au mal- » heureux estat de tyran, comme a fait ton pere, se jouer ainsi » en seureté et passer son temps parmi nous. » Au commencement de son traité « Si l'homme d'aage se doit encore entre- » mettre et mesler des affaires publiques, » Plutarque raconte le même fait et à-peu-près dans les mêmes termes. Il ne parle, ni dans l'un ni dans l'autre endroit, de cette circonstance assez

(1) Ὅπ ἐλευθεριάζεις ὀν τῇ Ἑλλάδι τὰ νῦν (le ms. 398 n'a pas τὰ νῦν) ἢ τοιοῦτοσαι (le ms. 398, κ. ὅπ π.) ἀπὸ τῆς ὀν Σικελίᾳ κακῶν οἷς ἔδει σε ἀποθανεῖν (le ms. 398, ἐναποθανεῖν, ce qui est meilleur). Les copistes ont souvent omis la préposition des composés; j'en ai ailleurs[a] donné plusieurs exemples. On a pu remarquer plus haut[b] ἀνευείσκυσιν du manuscrit du Vatican pour εὐείσκυσιν des éditions. Dans la lettre qui nous occupe, au lieu de ἐπὶ τῇ πλώσει τῆ τυραννίδος, le ms. 398 donne ἐ. τῇ ὀκπλώσει τ. τ., ce qui est préférable. Dans Libanius[c], διέφθαρτο et ἀπίφηνας des imprimés valent mieux que ἔφθαρτο et ἔφηνας du manuscrit 3017 de Paris. On lit dans Théophylacte Simocatta[d] : Ὅρα τὴν ἀμυγδαλῆν τῷ καρπῷ βεβρθομένην ἢ μικρῷ δεῖν τῇ φορᾷ τῷ κυήματος τοῦ τὴν γῆν κυρτῆμένην ἢ μένουσαν. Le manuscrit 993 porte ὀπικυρτῆμένην, qui vaut un peu mieux que κυρτῆμένην, et μαιεύουσαν, excellente leçon, qu'il faut mettre à la place de μένουσαν, qui ne signifie rien. Μαιεύουσαν est une métaphore outrée, tout-à-fait convenable à ce mauvais écrivain. Il dit dans un autre endroit[e] : τὴν γὰρ παιδὸς βεβόλημαι φρὸς ἡδονὴν κινεῖν ἀφρόδιτον, τῆς ὑπὸ τῆς σάλπιγγος θελγομένην ἠχήμασιν. Les mss. 2691 A et 3047 ont ἀπό, qui est ici meilleur que ὑπό : le premier a de plus ὑποθελγόμενος, et le second ὑποθελγομένην, que je recevrois. Il faut en outre changer σάλπιγγος en σύριγγος, comme le prouve l'ensemble du morceau. Dans une lettre de Ménandre à Glycère (laquelle n'est pas de Ménandre, comme quelqu'un a paru le croire, mais d'Alciphron[f]), je trouve cette phrase : ἐὰν δὲ ὀργιῶῦ τί μοι Γλυκέρα, ἅπαξ αὐτὴν ἁρπάξας (j'aime bien autant ἁρπάσας du ms. 2832) καταφιλῶ· ἂν ἔτι ὀργίζηται (et non pas ὀργίζεται, qui est une faute de Wagner, ou de son imprimeur), μᾶλλον αὐτὴν ἐξιασάμην. Le même manuscrit porte, ἐὰν δὲ διοργισθῇ que l'on peut admettre; et ce sera un exemple du verbe διοργίζεσθαι, qui, dans le Trésor de H. Estienne, est cité sans autorité. *Voyez* encore plus bas une note sur la lettre vingtième des éditions, p. 172.

[a] *Ad Marin. p. 101; ad Tiber. p. 27, 31.*

[b] *P. 132.*

[c] *T. IV, p. 657, 17; 668, c.*

[d] *Q. Phys. p. 19.*

[e] *Epist. 44.*

[f] *Alciphr. II, 3, 78.*

Digitized by Google

plaisante des écoliers de Denys, par laquelle notre auteur amène l'entretien du tyran et du philosophe. La disparité de ce récit dans Plutarque et dans notre lettre est de nature à donner quelques doutes; car si, au temps de Plutarque, ce recueil de lettres eût passé pour authentique, il est à-peu-près certain que Plutarque l'auroit connu et en auroit fait usage. Il est encore plus certain qu'avant lui quelque auteur l'auroit employé, et que l'entretien de Diogène avec Denys, maître d'école, nous seroit aujourd'hui conservé ailleurs que dans cette lettre obscure. Ce qui ajoute encore à mes soupçons, c'est que notre auteur, qui se répète souvent, raconte dans la lettre sixième des inédites une autre aventure de Diogène chez un maître d'école, et il commence dans les mêmes termes : Ἦκον εἰς Μίλητον τῆς Ἰωνίας· διαπορευόμενος δὲ τὴν ἀγορὰν, προσήκουσα παίδων μὴ εὐφραφωδούντων. Προσελθὼν δὲ τῷ διδασκάλῳ κτλ. « Arrivé à Milet en Ionie, » j'entendis, comme je traversois la place, des enfans qui ne ré- » citoient pas correctement; et m'approchant du maître, &c. »

Mais un argument encore plus fort contre la lettre, c'est cette circonstance même de l'école et des écoliers de Denys. Il existe une rare dissertation de Heumann, dans laquelle ce savant a essayé de prouver que jamais Denys n'avoit été maître d'école. Heumann montre que les historiens de Denys ont gardé le silence sur cette circonstance. Diodore de Sicile dit que Denys, après la perte de son royaume, acheva sa vie à Corinthe dans la pauvreté; κατεβίωσεν ἀποροῦμενος ἐν Κορίνθῳ. Si Denys avoit été maître d'école, Diodore eût-il oublié cette circonstance? S'il n'en parle pas, c'est qu'il la croyoit fausse; car il est impossible qu'il ne la connût pas. Plutarque, que je viens de citer, a eu deux occasions de parler du séjour de Denys à Corinthe, et il ne dit pas un mot de son école; c'est que, sans doute, il n'avoit rien trouvé de pareil dans les auteurs où il puisoit, dans Théopompe et les autres historiens des affaires de Sicile. Élien parle, sur la foi de Théopompe, de la manière dont Denys vivoit à Corinthe; je le citerai d'après l'excellente traduction de M. Dacier: « Denys passa le reste de sa vie dans la plus affreuse misère, et

XVI, 70

H. Var. VI, 12.

Digitized by Google

LETTTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

» mourut dans un âge fort avancé. Théopompe raconte que, ses » yeux s'étant affoiblis peu à peu par l'excès du vin, il perdit » entièrement la vue, et qu'alors, presque toujours assis dans » les boutiques des barbiers, il apprêtoit à rire à tout le monde. » Il continua de traîner de cette manière, dans le sein de la » Grèce, une vie misérable et ignominieuse. La chute de Denys, » qui, du plus haut degré du bonheur, se vit réduit à l'état le » plus vil, est un exemple bien frappant de la nécessité de se » conduire avec modération et avec douceur. » La circonstance de l'école n'étoit donc pas dans Théopompe, historien contemporain de Denys; car, si elle y eût été, certainement Élien et Plutarque, grands amateurs de petites anecdotes, ne l'auroient pas négligée. Cornélius Népos, dans la vie de Timoléon, n'a pas oublié l'exil de Denys et sa misère; mais il n'indique pas par le moindre mot qu'il ait été maître d'école. Le silence de ces écrivains n'est-il pas de la plus grande force? Cicéron, dans une de ses lettres à Papirius Pætus, parle de l'école de Denys comme d'un fait incertain, appuyé sur un ouï-dire : *Dionysius tyrannus, cùm Syracusis pulsus esset, Corinthi dicitur ludum aperuisse.* Il est vrai que, dans les Tusculanes, il s'exprime plus positivement : *Dionysius tyrannus Syracusis expulsus pueros docebat.* Mais Cicéron n'est pas historien; il n'avoit pas besoin, pour l'usage qu'il faisoit de cet exemple, que l'exactitude en fût historiquement inattaquable. En général (et c'est un principe auquel les critiques ne font peut-être pas toujours assez d'attention), on doit faire une très-grande différence pour l'importance d'un récit et les conséquences critiques à en tirer, entre l'historien qui raconte *ex professo*, après un mûr examen, après des recherches préliminaires, et le philosophe, le poëte, l'auteur quelconque qui, n'écrivant pas une histoire, n'emploie un fait que comme exemple et témoignage. Pour moi, je crois que les deux passages de Cicéron sont de peu d'autorité, et que d'ailleurs le premier, où se trouve la formule *dicitur*, pourroit fournir un argument plus fort que le second, parce qu'il semble écrit avec plus de réflexion. Mais continuons. Ovide a dit de ce Denys :

Cap. 2.

IX, 18.

III, 12.

Voy. M. Wyttenb. adnot. crit. ad Plut. de Util. cap. §. 6.

Pont. IV, 3, 39.

Digitized by Google

Ille Syracusa modo formidatus in urbe
Vir humili duram repulit arte famem.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Il est possible que, par *humili arte*, il faille entendre le métier de maître d'école, et Ovide peut sans conséquence suivre une tradition mensongère. Cependant, et c'est une idée que Heumann n'a pas eue, j'aime mieux croire que ces mots font allusion au métier ignoble de *métragyrte*. Nous savons par Élien que Denys, après avoir éprouvé à Corinthe, par l'effet de son extrême pauvreté, de nombreuses vicissitudes, finit par prendre le vil état de charlatan et de saltimbanque, qu'il mendioit au nom de la Mère des Dieux, en jouant du *tympanum* et dansant au son de la flûte. Cléarque, que j'aurois dû citer avant Élien, puisque Élien n'a fait que le copier, dit chez Athénée : « Enfin Denys » acheva misérablement sa vie, mendiant au nom de la Mère » des Dieux et jouant du tympanum. » Ovide a bien pu appeler une telle ressource *ars humilis* ; et cette explication paroîtra d'autant plus plausible, que c'est Ovide, un Romain, qui parle. En effet, Denys d'Halicarnasse remarque au second livre de ses Antiquités, qu'il y avoit un décret du sénat qui défendoit à tout citoyen Romain de naissance, Ῥωμαίων τῶν αὐθιγενῶν, d'errer par la ville en mendiant au nom de la Mère des Dieux, vêtu d'une robe brodée et acompagné du son des flûtes, ὅτε μητραγυρτῶν ὅτε καταυλούμενος, ποικίλην ἐνδεδυκὼς στολήν. Le sénat avoit jugé que ces cérémonies Phrygiennes étoient viles et indignes de la gravité Romaine. Ce passage ne justifie-t-il pas suffisamment le sens que je donne au vers d'Ovide ? Un érudit, nommé Roloff, a fait à Heumann une réponse que je n'ai pu me procurer, mais le fond m'en est connu par une note de Wesseling sur Diodore. Wesseling, qui n'adoptoit pas l'opinion de Heumann, nous apprend que Roloff opposoit Cicéron, Trogue-Pompée, Valère-Maxime, Lucien, et d'autres écrivains qu'il n'indique pas. Quant au passage de Cicéron, je crois déjà en avoir détruit la force par la comparaison du *dicitur* de la lettre à Papirius Pætus. Il faut avouer que le nom de Trogue-Pompée est imposant. Justin dit effectivement que Denys *novissime ludimagistrum professus pueros*

H. Var. IX, 8.

XII, 58.

II, 19, et voy. Periz. ad Ælian. XII, 8, p. 582.

XVI, 70.

XXI, 5

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

in trivio docebat. Mais Trogue-Pompée a pu adopter la tradition populaire, les *on dit*, selon l'expression de Cicéron; il a pu vouloir ajouter ce petit fait aux historiens Grecs qu'il suivoit. Et puis, avons-nous le récit même de Trogue-Pompée? C'est peut-être Justin qui a chargé le récit de cet embellissement. Justin, et Trogue-Pompée lui-même, ne sont pas d'ailleurs des autorités irréfragables. « Il n'y a point, dit Vopisque (1), d'historien qui » n'ait fait quelque mensonge. Tite-Live, Salluste, Tacite, Trogue-» Pompée, n'ont pas toujours dit la vérité: on en trouveroit des » preuves manifestes. » Et S. Augustin (2), parlant de Justin et de Trogue-Pompée, dit que d'autres récits plus fidèles prouvent qu'ils ont quelquefois débité des faussetés. Pour Valère-Maxime, il a peu d'autorité; il a répété un conte qu'il trouvoit piquant, et son nom ne met pas un grand poids dans la balance: *Dionysius*, dit-il, ... *propter inopiam litteras puerulos Corinthi docuit .... magister ludi factus ex tyranno.* Le passage de Lucien est dans le *Coq;* il n'est pas moins formel: mais je ne puis le regarder que comme une preuve nouvelle de la tradition, et une nouvelle répétition d'un bruit populaire. Démétrius de Phalère, ou plutôt le Pseudo-Démétrius, et Philon que Wesseling ajoute aux auteurs allégués par Roloff, ne me paroissent pas non plus, en ceci au moins, d'une autorité fort imposante. J'en puis dire autant d'Ammien Marcellin, dont ils ont oublié le témoignage, et que j'indique, sans y mettre trop de générosité; car, en vérité, Ammien Marcellin est ici fort peu considérable. Il me semble, ainsi qu'à Heumann, que le silence des historiens Grecs qui traitoient *ex professo* du règne de Denys, que le silence de Théopompe, contemporain des événemens qu'il racontoit, de Diodore de Sicile, de Plutarque, de Népos, d'Élien, a plus de force que le récit d'auteurs qui n'ont parlé de ce fait qu'accidentellement, par conséquent sans examen, sans étude, et qui

VI, 9, ext. 6.

§. 23.

XIV, extr.

(1) Vopisc. *Aurel.* c. 2. *Me contra dicente neminem scriptorum, quantum ad historiam pertinet, non aliquid esse mentitum; prodente quin etiam in quo Livius, in quo Sallustius, in quo Cornelius Tacitus, in quo denique Trogus manifestis testibus convincerentur.*

(2) *Civit. Dei*, IV, 6. *Quædam illos fuisse mentitos aliæ fideliores litteræ ostendunt.*

s'inquiétoient

Digitized by Google

s'inquiétoient peu de répéter un conte, un simple *ouï-dire;* plus de force que le témoignage unique de Justin.

Mais il est encore un écrivain dont on a tout récemment invoqué le témoignage, et qui seroit décisif, si les personnes qui l'ont employé ne s'étoient pas trompées. Voici comment s'exprime l'auteur de l'article *Denys* dans la *Biographie universelle :* « Heumann, savant allemand, a essayé de prouver que » Denys n'avoit pas été obligé de tenir une école à Corinthe » pour subsister; il donne plusieurs raisons assez spécieuses pour » étayer son opinion. Mais, outre le témoignage *des historiens* » qui rapportent ce fait, on peut invoquer celui d'Aristoxène, » cité par Porphyre, dans sa Vie de Pythagore. Il dit positive- » ment que Denys enseignoit les lettres à Corinthe. » *Les historiens* dont on nous parle se réduisent à *Justin;* j'en aï donné la preuve. Il faut discuter maintenant cette importante autorité d'Aristoxène dans Porphyre. Voici ce que dit Porphyre : « Aris- » toxène, dans son Traité sur la vie de Pythagore, dit avoir » lui-même entendu de la bouche de Denys, le tyran de Sicile, » quand, après la perte de sa couronne, il enseignoit les lettres » à Corinthe (1).... » Assurément rien de plus clair. Aristoxène a vu Denys à Corinthe; il l'y a vu maître d'école; il le rapporte : comment ne le pas croire? Je pourrois dire qu'Aristoxène est un écrivain fort suspect; que ses paroles ne sont pas toujours fidèles; que l'exacte vérité n'est pas toujours son guide. Pourtant je veux bien reconnoître qu'il n'a pu en imposer sur cette circonstance; car il ne mentoit ou n'altéroit les faits que lorsqu'il y étoit intéressé. Mais est-on bien sûr qu'Aristoxène ait dit ce que Porphyre lui fait dire? La chose mérite bien qu'on l'examine de près. Porphyre, dans sa Vie de Pythagore, n'a fait que compiler et abréger Iamblique : il faut voir ce que dit Iamblique. Si, par hasard, il confirmoit Porphyre; si, dans Iamblique, Aristoxène disoit ce qu'il dit dans Porphyre, alors j'avoue que toutes les raisons de Heumann, que toutes les miennes seroient

(1) *Vit. Pythag.* §. 59. Ἀριστόξενος ὁ τῷ περὶ τοῦ Πυθαγόρου βίου, αὐτὸς διηκηκοέναι φησὶ Διονυσίου τοῦ Σικελίας τυράννου, ὅτ' ἀκπεσὼν τῆς μοναρχίας γράμματα ἐν Κορίνθῳ ἐδίδασκεν.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

renversées, et que Denys a été maître d'école. Le savant auteur de l'article *Damon et Phintias*, dans la *Biographie universelle*, suffiroit pour me condamner, si je n'avois pas le droit d'en appeler et de remonter aux sources : « C'est ainsi, dit-il, que cette his-
» toire est racontée par Aristoxène, dont le passage nous a été
» conservé par Iamblique. Aristoxène la tenoit de la bouche de
» Denys lui-même, qui, étant devenu maître d'école à Corinthe,
» la lui avoit racontée. » Mais j'opposerai Iamblique lui-même au Iamblique de la *Biographie*. « On peut, dit Iamblique, com-
» prendre à quel point de constance les Pythagoriciens portoient
» l'amitié, par un passage d'Aristoxène, qui dit avoir appris lui-
» même ce qu'il rapporte de la bouche de Denys, le tyran de
» Sicile, quand, après la perte de sa couronne, il enseignoit
» les lettres à Corinthe. Or, voici les paroles d'Aristoxène : *Les*
» *Pythagoriciens s'interdisent, autant que possible, les gémissemens et*
» *les larmes, et toutes pareilles foiblesses ; ils ne se permettent pas*
» *davantage les flatteries, les prières, les supplications, ni rien de*
» *semblable.* DENYS, QUI, APRÈS LA PERTE DE SA COURONNE,
» VINT À CORINTHE, *nous racontoit souvent l'aventure de Phintias et*
» *de Damon, deux Pythagoriciens, &c.* (1). » On voit que, dans les paroles mêmes d'Aristoxène, textuellement citées par Iamblique, il n'est pas dit un mot de l'*école* de Denys : « Denys, qui, après
» la perte de sa couronne, *vint à Corinthe*, nous racontoit sou-
» vent..... » La phrase de Porphyre, qui a abusé *le biographe* de Denys, est copiée de Iamblique ; et, dans Iamblique, on voit manifestement que la circonstance de l'école est due à l'imagination de Iamblique. Aristoxène rapporte simplement qu'il a entendu dire quelque chose *à Denys pendant son séjour à Corinthe ;* Iamblique, qui savoit ce petit conte de l'école de Denys, crut, en le citant, ajouter quelque exactitude au récit d'Aristoxène et lui donner un plus grand air de vérité. S'il n'avoit pas eu

(1) Iambl. *Vit. Pythag.* §. 233. Ἀριστόξενος.... ἐδίδασκεν. Φησὶ γὰρ ὅτως ὁ Ἀριστόξενος : οἴκτων δὲ καὶ δακρύων καὶ πάντων τῶν τοιούτων εἴργεσθαι τοὺς ἄνδρας ἐκείνους, ὡς ἀνδέχεται μάλιστα· ὁ αὐτὸς δὲ λόγος καὶ περὶ θωπείας καὶ δεήσεως καὶ λιτανείας καὶ πάντων τῶν τοιούτων. Διονύσιος ἐν ὀκτωκαιδεκάτῃ τῆς τυραννίδος, ἀφικόμενος εἰς Κόρινθον, πολλάκις ἡμῖν διηγεῖτο τὰ περὶ τῶν Φιντίαν τε καὶ Δάμωνα τοὺς Πυθαγορείους.

Digitized by Google

la bonne foi d'alléguer les propres paroles d'Aristoxène, ou s'il ne nous restoit que l'abrégé de Porphyre, nous croirions aujourd'hui, sur le témoignage altéré d'Aristoxène, ce que le témoignage authentique d'Aristoxène nous autorise à ne pas croire. Pour résumer cette discussion incidente, ce n'est pas Aristoxène qu'ont réellement cité les *biographes* de Denys et de Damon; c'est Porphyre, c'est Iamblique, écrivains trop modernes, relativement à l'époque dont il s'agit, pour faire autorité, et qui ne sont ici que deux échos de plus, d'une tradition incertaine et d'un conte populaire.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Heumann a voulu expliquer la naissance de ce conte. Il dit qu'à-peu-près vers cette époque vivoit un grammairien nommé Denys, qui élevoit les jeunes gens; il en est parlé dans Diogène de Laërte, et, avec quelques détails, dans le beau traité de Jonsius sur les écrivains de l'histoire philosophique. Heumann croit que la parité des noms du tyran Denys et de Denys le maître de grammaire a pu donner naissance à l'anecdote du tyran de Syracuse devenu maître d'école à Corinthe. J'ai trouvé qu'il a existé un grammairien de Corinthe même, qui s'appeloit Denys; il avoit travaillé sur Hésiode et écrit d'autres ouvrages dont on peut voir les titres dans Suidas. Je ne sais pas quel est son époque; mais si, par hasard, elle coïncidoit avec l'exil de Denys le tyran, la fable du tyran, maître d'école, s'expliqueroit tout de suite par le nom de son homonyme Denys de Corinthe.

III, 4.

III, c. 6, p. 42 (4).

La lettre neuvième des imprimés est écrite à Cratès. « J'ai » appris, lui dit notre philosophe, que tu as apporté tout ton » bien dans l'assemblée, que tu l'as donné à la patrie, et que, » debout au milieu du peuple, tu as fait cette proclamation: » *Cratès, fils de Cratès, met Cratès en liberté,* Κράτης Κράτητος » Κράτητα ἀφίησιν ἐλεύθερον. On m'a dit encore que tous les » citoyens furent charmés (1) de ce don, et que, dans leur ad- » miration pour le maître qui formoit de tels hommes, ils » vouloient me faire venir d'Athènes (2) &c. » Rien n'est mieux

22.e de Grifol. et de du Puys.

(1) Ἡθῆναι ἦν: le ms. 398, ἠθῆναί τι.
(2) Ἐθελῆσαι δὲ διὰ τῶν διαπεμψαι Ἀθήνηθεν: ms. 398, θελῆσαι. La permutation de ces deux verbes est perpétuelle; j'en

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

attesté que le fait dont il est ici question (1); mais l'auteur, qui pouvoit aisément, dans une narration aussi simple, se mettre à l'abri de tout soupçon, a eu la maladresse de se trahir. Il a prouvé, en voulant avoir trop d'esprit, son ignorance de l'histoire philosophique.

Il paroît que Cratès, en faisant cet abandon de ses biens, avoit dit qu'il se mettoit en liberté [a]. « Aujourd'hui, dit-il dans » Origène [b], Cratès met Cratès en liberté : » σήμερον ὁ Κράτης Κράτητα ἐλευθερῖ. Cette façon de parler a paru trop simple à quelques narrateurs. Suidas a très-ridiculement donné la forme d'un vers au mot du philosophe :

[a] *Greg. Naz. Orat. Stel. I, p. 78 D. edit. 1609.*
[b] *Ap. Menag. l. cit.*

Ἐλευθερῖ Κράτητα Θηβαῖον Κράτης.

S. Grégoire de Naziance a eu plus de sens et de goût; il rapporte les mêmes paroles, mais dans un ordre plus naturel : Κράτης Κράτητα Θηβαῖον ἐλευθερῖ. Nonnus s'est aussi borné à la prose, mais il a joué sur le mot Κράτης d'une manière absurde : Κράτης ἀπολύει τὰ Κράτητος, ἵνα μὴ τὰ Κράτητος κρατήσῃ τὸν Κράτητα. Pour Simplicius, il a eu, comme Suidas, assez peu d'esprit pour faire parler Cratès en vers :

Orat. in Basil. p. 357, C.
Hist. Syn. I, 28.
In Epict. §. 10. p. 107. Schweigh.

Κράτης Κράτητα χρημάτων ἀποστερεῖ.

Notre auteur au moins n'a pas ce ridicule, mais il a celui de l'ignorance. Le mot qu'il prête au Philosophe, Κράτης Κράτητος Κράτητα ἀφίησιν ἐλεύθερον, me fournit contre lui un argument décisif. Cratès n'étoit point fils de Cratès. Diogène de Laërte et Suidas s'accordent à lui donner pour père Ascondas de Thèbes; et ce nom, quoique d'une forme assez peu usitée, n'a, par cela même,

VI. 85.

ai donné autrefois [a] quelques exemples. Ἐθέλω passe pour plus attique que θέλω, et le Dr. Coray l'a plus d'une fois rétabli dans son Isocrate [b]. Valckenaer [c] préféroit aussi cette forme dans Théocrite. Il importe assez peu, dans un auteur tel que celui-ci, d'écrire ἐθελῆσαι ou θελῆσαι : cependant, s'il falloit opter, la seconde leçon me sembleroit préférable. Ce qui suit, dans Commelin, διαπέμψαι Ἀθήνηθεν, doit être remplacé par μεταπέμψαι ἡμᾶς Ἀθ. C'est la leçon d'Alde, des Genevois, et des mss. 398 et 1353.

(1) Ménage, sur Diogène de Laërte [d], a rassemblé un grand nombre de passages. Il faut ajouter à sa note une remarque de Baluze, sur la première lettre de S. Cyprien [e]. Elsner, sur S. Mathieu [f], a recueilli quelques exemples de philosophes qui, comme Cratès, renoncèrent à leur patrimoine.

[a] *Ad Phil. Her. p. 301.*
[b] *Pagg. 26, 94, 98.*
[c] *Ad Adoniaz. 41.*
[d] *VI, 87.*
[e] *Pag. 384.*
[f] *XIX, 27.*

Digitized by Google

que plus de vraisemblance. Les Doriens, et particulièrement les Béotiens, avoient beaucoup de noms en *ondas* [a]. Épaminondas est connu; il est parlé dans le Phédon [b] de Phédondas de Thèbes; dans Thucydide [c], des Thébains Pagondas et Scirphondas; Ascondas, dans les Guèpes [d], est un nom Béotien; Hérondas est la forme dorique du mot vulgaire Hérodès [e]; Charondas étoit Dorien; il est question de Créondas dans un passage difficile de Théocrite [f]. La supposition n'est-elle pas manifeste? Croira-t-on que Diogène, le maître de Cratès, ait pu se tromper sur le nom du père de son disciple, de son ami? Et si ces lettres eussent été considérées, le nom d'Ascondas nous eût-il été transmis par les biographes, sans variété, sans observation? Ce n'est même pas tout ce qu'il y auroit à dire sur cette lettre: mais, pourquoi m'arrêterois-je à quelque petite chicane, après un argument aussi décisif que celui dont je viens de faire usage. Avant de passer plus avant, j'ajouterai qu'il existe dans quelques auteurs une variété dans le détail de ce fait. Ils disent que Cratès vendit son bien et en jeta le prix à la mer, *Abite, dicens, in profundum, malæ cupiditates: ego vos mergam, ne ipse mergar à vobis.* Ces paroles sont de S. Jérôme, qui traduisoit sans doute quelque écrivain Grec. Elles sont peut-être un peu trop spirituelles pour la circonstance. Cependant il n'y a pas là d'absurdité comme dans le mauvais jeu de mots de Nonnus sur κρατεῖν et Κράτης, et dans le vers iambique de Suidas et de Simplicius.

Notre auteur s'est moins compromis dans la lettre dixième; elle ne contient que des réflexions philosophiques, exprimées avec assez d'embarras; et cet embarras est accru par les altérations que le texte a éprouvées (1). Elle finit ainsi : « Socrate

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] *Voy. Ruhnken. Hist. Crit. extr.—Schweigh. ad Athen. III, c. 31.*

[b] *§. 2, avec la note de M. Vyttenb.*

[c] *IV, 91; VII, 30.*

[d] *Vers. 1186.*

[e] *Voy. Ruhnk. l. c. où M. F. son plagiaire, ad Herod. p. 174.*

[f] *Id. XVI, 39.*

Voy. Baluz. l. c.

Origen. ap. Menag. l. c. — Philostr. V. A. I. cap. 13, p. 15.

S. Hieronym. Cons. ad Julian. Epist. sel. II, 21, p. 468. — Cf. Baluz. l. c.

24.e de Grifol. et de du Puys.

(1) Alde et les Genevois : Μὴ μόνον ὅτι τῇ ἐπιστολῇ καὶ τοῦ ὀνόματι καὶ τῇ διαίτῃ διάφορεν. Commelin : M. μ. ἐ. τῇ ὑποθήκῃ. Il faut lire ἐπὶ τῇ στολῇ, avec les mss. 1353 et 1760, et les variantes écrites à la marge de l'exemplaire d'Alde de la Bibliothèque du Roi. — Plus bas, les mêmes manuscrits ont λιμῶν pour λοιμῶν : permutation fréquente, et dont M. Hamaker [a] s'est heureusement servi pour corriger un passage d'Apollodore [b]. Damascius [c] a réuni les deux mots : il dit que les Brachmanes peuvent par leurs prières καταπαύειν ὄμβρους τε καὶ ἀνομβρίας καὶ λιμῶν καὶ λοιμῶν ἀποδιώξεις. Hésiode [d] avoit déjà dit :

Τοῖσιν δ' ἀρχόθεν μὲν ἐπήγαγε πῆμα Κρονίων,
Λιμὸν ὁμῶς καὶ λοιμόν.

Mais cet exemple n'absout peut-être pas

[a] *Exercit. Amstelæd. spec. II, c. 7.*

[b] *II, c. 8.*

[c] *Phot. Bibl. p. 1041.*

[d] *Op. 240.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

» disoit que les hommes vertueux ne demandent pas, mais qu'ils » redemandent, μὴ αἰτεῖν, ἀλλ' ἀπαιτεῖν; qu'en effet tout étoit » à eux aussi bien qu'aux dieux. Il tiroit cette conclusion en » raisonnant de la sorte : les dieux sont maîtres de tout; or, » entre amis tout est commun (1); et l'homme vertueux est ami » de Dieu. » Ce raisonnement, que notre auteur attribue à Socrate, Diogène de Laërte, en deux endroits, l'attribue à Diogène lui-même : mais je n'insiste pas sur cette variété; car le Biographe pourroit avoir lu cette lettre, et cependant, malgré le nom de Socrate formellement écrit, mettre sur le compte de Diogène un raisonnement dont il n'étoit pas l'inventeur, mais qu'il se rendoit propre en quelque sorte par l'application qu'il en faisoit aux principes de la philosophie cynique. Cette lettre sera donc de celles dont la supposition n'est pas évidente.

VI, 37, 72.

La onzième se présente d'une manière également favorable. Elle est adressée à Cratès, et ne contient encore que trois ou quatre phrases philosophiques qui prêtent peu à la critique. « Approche-toi, dit notre Diogène, des statues de la place pu- » blique, et demande-leur du pain. Cet exercice est utile (2); » car tu rencontreras des hommes plus insensibles que des » statues (3); et si, dans leurs largesses, ils te préfèrent les eu- » nuques charlatans qui mendient au nom de Cybèle, et d'ob-

29.e de Grifol. et de du Puys.

tout-à-fait Damascius du reproche d'affectation; car il est bien sûr que λιμῶν et λοιμῶν avoient de son temps absolument le même son, tandis qu'il est assez présumable qu'Hésiode mettoit quelque différence entre λιμὸν et λοιμόν. C'est de ce défaut de la prononciation moderne, qui confond le son de l'iota et celui de la diphthongue οι, que naît la permutation de λοιμὸς et λιμὸς, et de beaucoup d'autres mots du même genre. D'après cette remarque, on voit que dans ce passage de Théophylacte Simocatta[a], ἡδονῇ γὰρ τὰ ἄ ἀνοίας κεκέρασται, ἀνοίας est une faute d'orthographe : il faut écrire ἀνίας, avec les manuscrits 2991 A et 3007. — Les éditions de Diogène portent ensuite φιλήματα καὶ ἀπαφήματα. Les manuscrits 1353, 1760 et les variantes *Aldines* ont φ. καὶ ἐπαφήματα. &c. &c.

[a] *Epist. 84.*
[b] *Pag. 68.*
[c] *Hymn. IV, 88.*

(1) Κοινὰ δὲ τὰ τῶν φίλων. Les mss. 398, 1353, 1760 : κοινὰ δ' εἶναι τ. τ. φ. Voyez sur ce proverbe M. Heindorf à la fin de ses notes sur le Phèdre de Platon, où le scholiaste[b] dit entre autres choses : κοινὰ τὰ φίλων· ἐπὶ τῶν εὐμεταδότων. Lisez κοινὰ τὰ τῶν φ. avec le mss. 3017. Le défaut d'article est plus important dans ces vers de Synésius[c] :

Ὑμνῶ δὲ γόνον
Πρωτόγονον.

Lisez, τὸν πρωτ., avec le ms. 1039.

(2) Καλὴ γὰρ τοιαύτη μελέτη : ms. 398, κ. γ. π. καὶ ἡ τ. μ.

(3) Ἀπαθεστέροις τῶν ἀνδριάντων. Les mss. 398, 1353 n'ont pas l'article.

Digitized by Google

» scènes bouffons, ne t'en étonne pas : chacun honore celui » qui lui ressemble (1) &c. » Il est assez naturel que Diogène donne à Cratès, son disciple, le conseil de demander l'aumône aux statues; il le mettoit lui-même en pratique : nous le savons par son biographe et par Plutarque (2). Le mot γάλλοις, que notre auteur emploie ensuite pour *eunuques*, peut paroître placé assez à propos dans une lettre mise sous le nom de Diogène, sous le nom d'un habitant de Sinope; car Phrynichus [a], et son copiste Thomas Magister [b], disent que le mot γάλλος est particulier aux Bithyniens et aux habitans de l'Asie. Mais comme il étoit passé dans l'usage commun de la langue pour désigner les prêtres de Cybèle, qui parcouroient la Grèce en demandant l'aumône, notre auteur, en s'en servant, n'a pas fait une preuve bien brillante d'intelligence et d'érudition (3) : en sorte que, si rien, dans une lettre aussi vague, ne dénote absolument la main d'un faussaire, rien aussi ne lui donne un caractère palpable d'authenticité.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] *Eclog. Att. p. 118.*
[b] *In* Βάκχιος.

Je manque également de moyens pour attaquer sérieusement la douzième lettre. L'auteur, en se contenant dans le vague des préceptes philosophiques, a évité tout écueil. C'est par les faits et les allusions que se trahit d'ordinaire ce genre d'imposture.

30.e de Grifol. et de du Puys.

Je parlerai de la lettre 13 sur la 15.e des inédites; et comme j'ai

(1) Τιμᾷ γὰρ ἕκαστος τὸν πλησίον· εἰσὶ δὲ οἱ τῆς πολλοῖς ἀρέσκοντες γάλλοι μᾶλλον ἢ φιλόσοφοι. Le ms. 398, τ. γ. ἕ. τ. π. ἐαυτῷ ἢ ὑ τὸν πόρρω· πλησίον δὲ εἰσὶν οἱ κ. τ. λ.

(2) Voyez Diogène de Laërte (VI, 49) avec la note de Ménage, et Plutarque, *de Vit. Pud.* (§. 15), où M. Matthæi cite un passage du *Violier* d'Arsénius, qui n'a fait que copier Diogène de Laërte.

(3) Dans le ms. 1353 on lit λάλοις et λάλοι, par correction, au lieu de γάλοις et γάλοι, qui est l'ancienne leçon encore visible. Le correcteur ignoroit apparemment ce que signifioit le mot γάλλος. Au reste, le λ et le γ se permutent aisément. On lit dans l'histoire de S. Nicéphore [a] : ὑπὸ δὲ τ αὐτὸν χρόνον, ὅτε τῶ Λιθείβυ γενομένυ Σαρακηνοὶ διεφαίνοντο. Il faut écrire λεγομένυ. La permutation de Λ et de Δ est encore plus facile : elle a, ce me semble, causé l'altération de ce passage d'Épictète; πολυτέλεια μὲν πηδήσασα τῷ σώματι μετ' ὀ πολὺ οἴχεται. La correction du savant éditeur ne me paroît pas satisfaisante; je propose de lire : π. μ. πιλάσασα τ. κτλ.; ou bien, on pourroit écrire ἐμπηδήσασα, ou ἐπιπηδήσασα. Puisque j'ai touché ce point de critique, je me servirai encore de la permutation connue de λ et ϖ, pour corriger Plutarque, dont les éditions portent : ὁ ἐχθρὸς ἀναλαμβάνων ἢ πειέπων τὸ βάσκανον. L'ensemble des idées s'arrange mal avec πειέπων : je ne doute presque pas qu'il ne faille lire πειελών.

[a] *Pag. 15, B.*

Fragm. 32.

De util. cap. p. 92, B.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] *Pag. 131, 144, 145, 146.*

[b] *7.e de Grifol. et de du Puys.*

plus haut[a] examiné les lettres 14, 15 et 16 des imprimés, je n'y reviendrai point, et je passe à la dix-septième[b], que les éditions adressent à Antalcidas, quelques manuscrits à Antalcis (1), Grifolini et du Puys à Métroclès. « J'apprends, dit le philosophe, » que tu m'adresses un traité de ta façon sur la vertu, et que tu » annonces à tes amis (τοῖς γνωρίμοις) que cet écrit me décidera à » prendre de toi bonne opinion. Quant à moi, je n'approuve » point la fille de Tyndare d'avoir mêlé le népenthès dans le » vin; elle devait le donner sans ce mélange: je ne t'approuve pas » non plus, quand, en ma présence, tu n'as rien fait d'esti- » mable (2), de t'imaginer que tu me rameneras par des écrits » qui peuvent bien conserver le souvenir de ceux qui ne sont » plus, mais non pas témoigner la vertu de ceux qui vivent et sont » absens. Cette lettre a pour but de t'avertir que tu aies à ne me » point parler par des signes inanimés, mais de vive voix (3).

Le nom de Métroclès convient peu à cette lettre. Métroclès, disciple de Cratès, devoit être dans la faveur de Diogène. Il faut donc préférer le nom d'Antalcidas. Mais quel est cet Antalcidas? L'histoire philosophique n'offre point de personnage de ce nom: Antalcis n'y est pas plus connu. Si ce recueil méritoit la moindre croyance, ce seroit un cynique de plus à ajouter à la liste de ceux dont les noms nous sont arrivés. Et à qui persuadera-t-on que Diogène, qui avoit tant d'esprit, ait pu faire au népenthès

(1) Les mss. 1353, 1750 et 2755, Ἀντάλκιδι. — Le ms. 398 porte Διογένης Ἀντακλίδῃ χαίρειν.

(2) Ἐγὼ δὲ οὐδὲ τὴν τοῦ Τυνδάρεω θυγατέρα ἐπαινῶ (Commelin, τοῦ Τυνδάρου ἐπ.), τὴν εἰς τὸν οἶνον τὸ Νηπενθὲς βαλοῦσαν φάρμακον· ἔδει γὰρ αὐτὸ προσενέγκασθαι χωρὶς οἴνου· οὐδέ σε, ὃς παρόντων μὲν (Commelin passe μὲν) ἡμῶν οὐδὲν ἐπιδείξω ἀποδοῦς ἄξιον... Le ms. 398 a une leçon fort mauvaise: Ἐγὼ δὲ τὴν τ. Τ. θ. ἐπαινῶ ἔπ (peut-être ἐπὶ) τὸν ο. τ. Ν. β. φ. ἔ. γ. α. προσενεγκεῖν χ. οἴνου· σὺ δὲ παρόντων μὲν κ. τ. λ. Il y a un mot effacé entre δὲ et παρόντων. Grifolini avoit dans son manuscrit la leçon de nos imprimés.

(3) J'ai pris ici une phrase inédite dans le ms. 398. On lit dans les éditions: διὰ γραμμάτων δὲ ὑπολαμβάνεις (ms. 1760, διαλαμβάνεις) ἡμᾶς πείσειν. Ταῦτά σοι χρῆσθαι ἔχον (Commelin ἔχω. Les mss. 1760, 1353, ἔχον), ἵνα μὴ διὰ τῶν ἀψύχων ἡμῖν προσφωνῇς, ἀλλὰ παρὼν αὐτός. Cette leçon étoit aussi celle du manuscrit de Grifolini, comme le prouve sa traduction; mais on lit dans le ms. 398, διά γ. δὲ ὑ. ἡ. πείσειν, ἀμνήμας ἂν σώζοι τοὺς ἐκ ὄντων, ἀρετῆς δὲ ζώντων οὐ παρόντων ἐκ ἂν εἴη δηλωτικά. Διὰ τοῦ ἀψύχων ἵν ἡμῖν προσφωνεῖς, ἀλλ' ὑ παρὼν αὐτός. On voit par la traduction que j'ai adopté quelque chose de ce texte nouveau et conservé quelque chose de l'ancien.

d'Homère

Digitized by Google

d'Homère une allusion si forcée, si peu naturelle, tirée de si loin? C'est là l'esprit d'un sophiste, et même d'un pauvre sophiste. Toutes les antithèses qui suivent ne sont pas davantage sorties de la plume du spirituel et brillant Cynique.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

La dix-huitième lettre des éditions[a] est adressée à Apollexis, dont nous avons déjà[b] vu le nom : dans du Puys et dans Grifolini, au lieu d'Apollexis, on lit *Monemus*. Il faudroit au moins écrire *Monimus*. On sait que Monimus fut un des disciples de Diogène. Ce n'est pas la seule fois que ce nom est mal orthographié dans ces deux traducteurs. Quoi qu'il en soit du nom (1) de celui à qui la lettre est écrite, voici ce qu'on lui marque : « Quelques jeunes Mégariens m'ont prié de te recommander le philosophe Ménodore. Plaisante recommandation! » Tu sauras qu'il est homme *en voyant ses images* (2); sa vie et » son langage t'apprendront s'il est philosophe. En effet, l'homme » sage, selon nos principes, se recommande par lui-même. » Je ne connois point du tout ce philosophe appelé Ménodore qui avoit *des images, des statues;* car c'est là ce que doivent signifier les mots ἐκ τῶν εἰκόνων. Mais, en admettant le fait comme prouvé, n'est-ce pas une étrange façon de raisonner que celle-ci? « Ménodore a des statues en différens lieux de la Grèce, » il te porte cette lettre : sa vie et son langage te montreront » s'il est sage; ses statues, s'il est homme. » N'est-il pas manifeste que cette proposition est ridicule. Monime n'avoit pas besoin de voir les statues et les portraits de Ménodore pour savoir s'il étoit homme. La vue de Ménodore lui-même étoit, en pareille circonstance, le seul témoignage dont Monime eût besoin. Grifolini traduit : *quod homo sit, ipsâ hominis effigie cognosces;* du Puys : « à son seul visage tu voirras qu'il est homme; » Lubin : *quod enim homo sit, ex forma cognoris.* Et cette idée est assurément bonne et raisonnable; mais ces interprètes ont, je crois, ici plutôt consulté le bon sens que le texte. Car il ne me semble pas que le pluriel εἰκόνες puisse signifier *le visage, la phy-*

[a] *11.e de Grifol. et de du Puys.*

[b] *Pag. 131.*

(1) On lit Ἀπολλωξίᾳ dans le manuscrit 2755.

(2) Ἐκ τῶν εἰκόνων εἴσῃ : le manuscrit 398, ἐκ τ. ε. οἴει.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Dissert. II, 3.

sionomie. Notre auteur a voulu placer dans une lettre un mot connu de Diogène; il a imaginé un Ménodore et bâti sur ce fond quelques lignes assez mal arrangées. Arrien nous a conservé le trait employé par notre auteur. « Il y a, dit-il, une belle » parole de Diogène à quelqu'un qui lui demandoit une lettre » de recommandation. *En te voyant* (et non pas *en voyant tes* » *images*), lui dit le philosophe, il saura que tu es homme: s'il » a assez d'expérience pour distinguer les méchans et les bons, » il saura si tu es bon ou méchant; si cette expérience lui manque, » je lui écrirois cent fois, qu'il ne le sauroit pas. » Ce récit d'Arrien prouve beaucoup contre l'authenticité de la lettre; car Diogène, dans Arrien, refuse la recommandation que notre auteur lui fait donner; et si, après l'avoir refusée, il eût consenti à l'accorder, eût-il écrit les choses mêmes qu'il avoit dites pour ne l'accorder pas? Si l'on joint à cette raison l'embarras du style dans ἐκ τῶν εἰκόνων, qui prouve que l'auteur n'a même pas su exprimer bien son idée, il restera, je crois, peu de doute sur la supposition. Diogène, qui dans Arrien est si sévère sur l'article des recommandations, en accorde une ici à Ménodore; et, dans la dix-neuvième lettre des inédites, il en accordera une autre à Phrynichus de Larisse. Je ne balance pas à être pour Arrien contre le sophiste. Le récit d'Arrien, dont le nom d'ailleurs a de l'autorité, est bien plus conforme au caractère de la philosophie cynique.

[a] *14.e de Grifol. et de du Puys.*

[b] *Ad Diogen. Laër. VI, 30.*

La lettre dix-neuvième[a], que Casaubon[b] trouvoit très-élégante, contient une plaisanterie contre les Pythagoriciens. « Pythagore prétendoit, dit le sophiste, avoir été Euphorbe, fils de » Panthus (1); moi, j'ai reconnu que je suis un nouvel (2) Aga» memnon. En effet, mon bâton est un sceptre, mon manteau

[a] *Her. p. 190.*

[b] *Delectæ Epist. IX.*

[c] *Ol. 12, 14.*

(1) Philostrate[a]: Ἔλεγε γὰρ δὴ ὁ Πυθαγόρας Εὔφορβος γενόμενος. Voyez la note de la nouvelle édition.

(2) Ἐγὼ δὲ νέον ἐμαυτὸν ἐπίγνων Ἀγαμέμνονα. Il m'a paru que le sens de *juvenem*, que Lubin et Grifolini ont donné à νέον, n'alloit pas bien et embarrassoit les idées: Camerarius[b] a traduit νέον par *novum*, ce qui est raisonnable. — Commelin, au lieu d'ἐπίγνων, a écrit incorrectement ἀπέγνων. Il faut corriger une faute pareille dans le scholiaste de Pindare[c], et lire, πολλὰ δὲ ἔπιον, ἀντὶ τοῦ ἐπίστευον τοῖς ἀστρόνοις περὶ τεσσαρεσκαιδεκάτου, au lieu de ἐπίστευον.

Digitized by Google

» double une chlamyde, et ma besace, à la peau près qui n'est » pas la même, est un bouclier. Si je n'ai pas une chevelure épaisse, » c'est qu'Agamemnon étoit jeune; mais, en devenant vieux, il » seroit devenu chauve (1). Voilà ce qu'il est à propos de penser, » et de dire à celui qui répète : *le maître l'a dit* (2). » Il est manifeste que cette lettre doit être écrite à un Pythagoricien. Dans Grifolini et du Puys son copiste, elle porte le nom de Timomachus, personnage inconnu, auquel sont adressées d'autres lettres de ce recueil. Les éditions et les manuscrits ont pour titre *à Anaxilaüs*, que le manuscrit 398 du Vatican honore de l'épithète de *sage* (3). Effectivement, on connoît un Pythagoricien de ce nom. Il s'occupoit beaucoup de recherches sur les phénomènes de la physique, et se donna une réputation de magicien, qui fut cause que l'empereur Auguste le bannit de Rome et de l'Italie. Il faut donc songer à un autre Anaxilaüs, et, à la rigueur, Diogène a bien pu connoître un Anaxilaüs, Pythagoricien, que nous ne connoissons pas. Mais n'est-il pas assez étrange que ce fameux Cynique ne se trouve guère en relation et en correspondance qu'avec des gens dont on n'a jamais entendu parler, Apollexis, Eugnesius, Ménodore, Mélésippe, Lacydas, Amynandre, et tant d'autres.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Fabric. B. Gr. t. I, p. 829.

Dans la vingtième lettre des imprimées, le philosophe dit à Mélésippe, ou, selon Grifolini et du Puys, à Cratès, ou, selon un manuscrit, à Anaxilaüs, de ne pas s'affliger de ce que quelques jeunes Athéniens se sont, dans un moment d'ivresse, permis de le frapper. « Sache bien, lui dit-il, que le corps de » Diogène a été battu (4); mais sa vertu n'a point été outragée.

1.re de Grifol. et de du Puys.

Man. 2755.

(1) Ἐὰν (mss. 398 et 1353, εἰ) δὲ μὴ καρηκομῶ, νέος ἦν (mann. ὁ) Ἀγαμέμνων, γέρων δ' ἂν γενόμενος ἐψιλοκόρησε. Commelin, ἐψιλοκόρησε. Ms. 398, ἐψιλοκόρρησεν. Commelin, ἐψιλοκόρησε. Ms. 398, ἐψιλοκόρησιν. Ms. 1760, ἐψιλοκάρησε. Un manuscrit cité à la marge de l'exemplaire de l'édition d'Alde, que possède la bibliothèque du Roi, ἐψιλοκόρρησα. Si cette leçon étoit bonne, elle changeroit beaucoup le sens de ce qui précède; mais je crois que le texte imprimé est correct.

(2) Πρὸς τὸν αὐτὸς ἔφα λέγοντα : ms. 398, πρὸς τὸν αὐτόσοφα λ. : ms. 1760, π. τ. αὐτὸν Εὔφορβον. La leçon αὐτὸς ἔφα est excellente. Sur ce mot connu, voyez une note de Davies sur Cicéron.

De N. D. I. 5.

(3) Διογένης Ἀναξιλάῳ τῷ σοφῷ χαίρειν.

(4) Ἐπλήχθη : le ms. 398, ἐπλήγη.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

VI, 33.

» Les méchans ne peuvent ni l'honorer ni la déshonorer (1). On » n'a donc point fait insulte à Diogène, &c. » Cette lettre est une allusion à un fait que rapporte Diogène de Laërte : il dit que le Cynique entra, la tête à demi rasée, chez des jeunes gens qui étoient à table, qu'ils le battirent, et que, pour se venger, il se promena avec un écriteau sur lequel leurs noms étoient écrits, ce qui les rendit l'objet de la censure publique. Et Diogène de Laërte cite son auteur; c'est Métroclès dans ses *Chries*. Si ce Métroclès est, comme le pense Fabricius, le Métroclès dont nous avons déjà parlé, qui fut disciple de Cratès et lié avec Diogène, il s'ensuit presque que notre lettre est faite après coup; car si elle eût existé du temps de Métroclès, il n'eût pas manqué de la citer, et Diogène de Laërte, qui l'a copié, lui eût pris en même temps cet important témoignage. Peut-on croire aussi que le Cynique, écrivant sur cette aventure, n'eût pas raconté la vengeance qu'il avoit prise de la pétulance de ces jeunes Athéniens? J'ajoute, par parenthèse, que Cratès, le fidèle disciple de Diogène, l'imita dans une occasion pareille.

Bibl. Gr. t. III, p. 522.

(1) Alde : ἐπὶ μήτε κοσμεῖσθαι πίφυκεν ὑπὸ φαύλων, μήτε αἰσχύνεσθαι. Commelin, ἐ. μ. κ. π. μήτε αἰσχ. ὑ. φ. Le ms. 1353 a le même ordre des mots que l'édition d'Alde. Le ms. 398 est aussi conforme à cette édition; seulement il a καταισχύνεσθαι, ce qui est préférable. J'ai, plus haut [a], donné plusieurs exemples de l'omission des prépositions; j'en ajouterai ici quelques autres qui me reviennent à la mémoire. On lit dans Dion Chrysostome [b] : Καίτοι μὲ ὑ λέληθεν, ὅτι ἴσως λυπεῖν με νομίζουσι τὰ τοιαῦτα ἐξεταζόντα, ϗ μηδὲν εἶναι παρὰ τοῦτο, μόνον ἂν τὰ λάχανα ἀμάξαις φέρητε, ϗ πολλοὺς ἄρτους θεωρεῖτε ὀν τῷ μέσῳ. Le ms. 2958 a εἰσφέρητε. La préposition peut d'abord paroître née de la dernière syllabe de ἀμάξαις. Mais je crois qu'à l'examen, εἰσφέρητε semblera une fort bonne leçon : « Si vous apportez *au* » *marché, à la ville.* » Elle sera encore meilleure si, à la faveur de la constante permutation de αι et de ε [c], on écrit εἰσφέρηται : « pourvu que les légumes soient » apportés sur des charrettes. » Θεωρεῖτε est un solécisme : Reiske dit qu'il *aimeroit mieux* θεωρῆτε : cette hésitation doit étonner. Après ἂν il faut le subjonctif, dans un écrivain pur comme Dion, et le manuscrit porte correctement θεωρῆτε. Plus bas Dion [d] s'exprime ainsi : Πότερον μὲν ὖν ἐπ' εὐταξίᾳ ϗ σωφροσύνῃ διαδόντος ἦν ὑμῶν ἡ πόλις ϗ πιστοὺς ἂν ἔφερεν ἄνδρας. Reiske est d'avis qu'il faut effacer ἂν. Il ne faut pas l'effacer, mais changer la conjonction en préposition, et lire, avec le même manuscrit, ἀνέφερεν. Ulysse dit dans la déclamation d'Antisthène [e] : Ἐγὼ ὁ ἄοπλος ὑ πρὸς τὰ πίχη τῶν πολεμίων, ἀλλ' εἰς αὐτὰ εἰσέρχομαι τὰ πίχη, ϗ τῶν πολεμίων τοὺς φύλακας ἐγκηρεύσας αὐτοῖς ὅπλοισιν αἱρῶ. Le manuscrit de Paris donne προφύλακας, que Reiske devoit recevoir; cette leçon est aussi dans le ms. 88 du Vatican. Je dirai encore quelques mots sur ce sujet, plus bas, en traitant de la lettre vingt-sept des éditions.

[a] *Pag. 156.*

[b] *Orat. 33, p. 37, R.*

[c] *Voy. Not. ad Tiber. Rhet. p. 26; Hemst. Epist. I, ad Bentl. extr.; Piers. ad Mœr. p. 230, &c.*

[d] *Pag. 24.*

[e] *T. 8. Orat. Gr. R. p. 59.*

Digitized by Google

Un joueur de cithare, nommé Nicodrome, lui ayant donné sur le visage un coup dont les marques étoient fort visibles, il se mit au front une inscription semblable à celle des statues; Νικόδρομος ἐποίει. Et remarquons ici le peu de critique avec lequel les Grecs ont écrit l'histoire philosophique : ce même fait est attribué à Socrate par S. Basile[a], à Antisthène par S. Grégoire de Nazianze[a] et Nonnus[a] (1).

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Diogen. Laërt. VI, 86.

[a] *Ap. Menag. ad Diogen. l. c.*

Le sujet de la lettre vingt et unième des éditions est que l'on ne doit point de reconnoissance aux auteurs de ses jours (2), ni de ce que l'on est au monde (3), en effet tout existe naturellement; ni de la qualité (4) de son corps, car elle est l'effet du mélange des élémens (5): et certes on ne doit savoir aucun gré de choses qui ne sont le résultat ni du choix ni de la volonté (6). La naissance n'est-elle pas la suite d'un plaisir, recherché

6.e de Grifol. et de du Puys.

(1) Nonnus *Hist. Syn. I. 30.* Οὗτος ὁ Ἀντισθένης κυνικὸς τῶν φιλόσοφος, ὃς τυφθεὶς καὶ πληγεὶς τὸ πρόσωπον, λαβὼν χαρπίαν καὶ ἐγλεάψας τὸν τύψαντα, ἐκόλλησεν εἰς τὸ ἑαυτοῦ μέτωπον καὶ ὅπω τοιοῦτο. Ménage a cité le passage sans observation; je crois pourtant qu'il auroit dû être arrêté par le mot χαρπίαν, à la place duquel il faut probablement écrire χαρπίον.

(2) Γονεῦσι χάριτας οὐχ ἑκτέον. Le ms. 398, Γ. χ. οὐ ὀκτέον. On peut hésiter entre ces deux leçons. L'antiquité et la bonté du ms. 398 peuvent faire préférer la seconde, qui d'ailleurs semble confirmée par les premiers mots de la réponse d'Anastase : Γονεῦσι χάριτας ἀποτίνειν χρή. Cette réponse se trouve dans le Recueil[a] de Joachim Camérarius, avec ce titre : Ἀντιγραφή. Ἀναστάσιος Εὐσοργίῳ. Je ne sais quel est cet Anastase; mais le nom d'*Eustorgius*, évidemment imaginé pour la circonstance, me fait croire que celui d'Anastase est également controuvé, et que la lettre est l'ouvrage de Camérarius. Cette supposition porte un assez grand caractère de vraisemblance; car *Anastase* est à-peu-près la traduction de *Joachim*. Ce qui semble la confirmer encore, c'est que Camérarius a placé dans le même Recueil[b] deux autres réponses dont il est l'auteur : l'une est adressée à Philippe, sous le nom d'Aristote; l'autre à Denys l'Aréopagite, sous le nom de Sopater.

[a] *Del. epist. p. 4.*

[b] *Pag. 68 verso. —p. 73 verso.*

(3) Οὔτε τοῦ γενέσθαι. Ces mots, nécessaires au sens, manquent dans les imprimés. Je les ai trouvés dans le ms. 398; ils étoient aussi dans celui de Grifolini, qui traduit: *Non idcirco parentibus gratia habenda est, quod me genuerunt.*

(4) Οὔτε τῆς ποιότητος. Basile de Césarée, dans ses scholies inédites sur S. Grégoire de Nazianze, explique en ces termes la différence qu'il y a entre ὕλη et ποιότης, la matière et la qualité[c]: Διαφέρει ὕλη καὶ ποιότης. Ἕτερον γάρ ἐστι ὡς ὑποκείμενόν τι καὶ οὐσία, οἷον τὸ ξύλον, ὅπερ καὶ ὕλη κληθείη ἄν· ποιότης δέ, οἷον τὸ λευκὸν καὶ μέλαν καὶ ψυχρὸν καὶ θερμόν. Ἔστι μὲν γάρ πως καὶ ἄμφω ὕλη, ὡς οὐσία καὶ οὐσιώδης ποιότης.

[c] *Cod. Reg. 573. p. 175, 1. Ad Gregor. Orat. VII, p. 142 D.*

(5) Ἡ γὰρ τῶν στοιχείων σύγκρασις αἰτία τούτου. Le seul Commelin, ἡ μὲν γὰρ τ. ς... Il faut effacer cette particule.

(6) Καὶ μὴν (Commelin μὲν, par faute d'impression, sans doute) καὶ τοῦ κατ' προαίρεσιν ἢ (Commelin, καὶ, mal à propos) βούλησιν εὐδαιμία χάρις. Cette leçon semble produire un non-sens; j'ai traduit l'excellent texte du ms. 398, καὶ μὴν καὶ τοῦ

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

III. Epist. 40.

pour le plaisir seul et non dans la vue de procréer? Le reste de la lettre roule sur les mêmes idées; et ces idées là sont du plus pur cynisme. Le Philométor d'Alciphron se plaint de ce que son fils, devenu Cynique, ne le veut plus reconnoître pour père, disant que tout existe naturellement et que la naissance est due au mélange des élémens et non au père, φύσει γεγονέναι τὰ πάντα καὶ τὴν τῶν στοιχείων σύγκρασιν αἰτίαν εἶναι γενέσεως, οὐχὶ τοὺς πατέρας. Le Cynique Pancratès professe la même doctrine: il veut, en pleine assemblée, faire violence à une jeune musicienne; et son excuse ou sa raison, c'est que la nature est le principe de la naissance, ἀρχὴν γενέσεως εἶναι τὴν φύσιν. Si notre auteur se fût contenu dans ces questions de philosophie cynique, il seroit difficile de le convaincre, et cette lettre peut passer pour une de ses plus heureuses.

Alciphr. III. Epist. 55, 50.

8.e de Grifol. et de du Puys.

Je ne m'arrête pas à la vingt-deuxième, parce qu'elle est purement morale et ne me fournit aucune observation critique de quelque importance (1). Celui à qui elle est adressée s'appelle Phénomachus dans Grifolini, Agésilaüs dans les éditions et les manuscrits; l'un est aussi inconnu que l'autre. Phénomachus, ou, selon du Puys, Phanomachus reparoîtra par la suite.

9.e de Grifol. et de du Puys.

La lettre vingt-troisième est, dans les éditions et quelques manuscrits, adressée à Alexandre. En voici le contenu : « Tu

μὴ ᾖ ὅρ. μηδὲ βούλησιν οὐδ. χ. Les négations sont absolument nécessaires au raisonnement de l'auteur. Grifolini les avoit trouvées dans son manuscrit; sa traduction le prouve: *Atqui eorum quæ præter sententiam et voluntatem fiunt, nulla habenda est gratia.*

(1) Alde: Ἐμοὶ τὸ μὲν ζῆν ὅπως ἦν ἀδέδαιον. Commelin a omis *μέν*. Le ms. 1353: *ἐμοὶ τὸ μὲν ζῆν ὁπωσὶν ἀδέδαιον*, et c'est aussi la leçon du manuscrit de Madrid. Le ms. 1760, *ἐμ. τ. μ. ζ. ὅπως ὄν ἀδ.*, ce qui mène à la vraie leçon, qui est, si je ne me trompe, *ἐ. τ. μ. ζ. ὁπωσὶν ὄν ἀδ.* La leçon *ὅπως ἦν* est née de *ὁπωσὶν*, par l'effet de l'iotacisme; et *ὅπως ἦν ὄν* ne pouvant aller ensemble, on a fini par supprimer *ὄν*. — Ce qui suit, *πόρε δὲ ἱκανὸν αὐτοῦ τεκμήριον*, est rendu en ces termes par Grifolini et du Puys: *Feci autem ea dignum monumentum. — Si ay-je faict toutes fois ung monument digne d'icelle.* Grifolini devoit avoir, dans son exemplaire, au lieu de *πόρε*, le mot *ἤγαγε*, que j'ai trouvé dans le ms. 398. Le ms. 1760 donne *πόρε δὲ ἱκ. ἀ. σημεῖον*, ce qui pourroit faire penser qu'il a existé une leçon ainsi conçue: *ἤγαγε δὲ ἱ. αὐτῷ σημεῖον*. Quoi qu'il en puisse être, le texte des éditions est excellent, et il faut s'y tenir, en ajoutant peut-être *ἡ* devant *πόρε*, et cet article même semble donné par la variante *ἤγαγε*.

Catal. Bibl. Matrit. p. 79.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

» m'annonces que le roi des Macédoniens a grande envie de me » voir. Tu as fort bien fait d'ajouter *des Macédoniens* au mot » *roi;* car tu sais que je n'ai point de roi. Quant à ma figure (1), » personne ne doit avoir la fantaisie de la regarder; ce n'est pas » une chose merveilleuse: mais si Alexandre veut prendre part » à ma vie et à mes discours (2), dis-lui qu'il y a aussi loin » d'Athènes en Macédoine, que de la Macédoine à Athènes (3). »

Il est assez peu vraisemblable que Diogène écrive cette lettre à Alexandre lui-même; aussi dans le manuscrit 398, et dans celui de Madrid, porte-t-elle le nom de Lacydas (4); et dans le manuscrit 1353, Ἀλεξάνδρῳ a été remplacé par Λακίδᾳ. Dans Grifolini et du Puys, elle est écrite à Aristippe. Il n'y a point de choix à faire entre ces deux derniers noms; on sent bien qu'ils sont tout aussi convenables l'un que l'autre, étant également inconnus; car il ne peut s'agir du philosophe Aristippe, et ce Lacydas n'est sans doute pas un habitant de Rhodes appelé Lacydes, dont Diogène parlera dans la suite: comment, en effet, cet habitant de Rhodes sauroit-il ce qui se passe à la cour d'Alexandre? La lettre peut d'ailleurs se soutenir. Alexandre, avant de venir à Corinthe, où il eut avec Diogène une entrevue célèbre, avoit eu long-temps le desir de le voir. Dion Chrysostome le dit, et il n'y a pas lieu d'en douter.

Catal. Bibl. Matrit. p. 79.

Orat. IV, p. 147. R.

Mais on peut légitimement avoir des doutes sur la lettre suivante. C'est à Alexandre qu'elle s'adresse, et ici cela est positif. « Si tu veux, lui dit notre auteur, devenir bon et honnête,

10.e de Grifol. et de du Puys.

(1) Ἰδεῖν δὲ τὸν ἐμὸν (Commelin omet τὸν) τύπον μηδεὶς ὡς ξένον βουλευέσθω. Les mss. 398 et 1353, et les variantes *Aldines*, déjà citées, ont βουλέσθω, qui vaut mieux ici. Ces deux verbes βούλομαι et βουλεύομαι sont sans cesse confondus dans les manuscrits et dans les éditions: voyez Abresch, *Auctarium dilucidationum Thucydideanum*, p. 397; M. Schaefer, p. 498 de l'*appendix* de son utile réimpression du Plutus de Hemsterhuys; M. Lentz, dans les *Acta litteraria* de la Société d'Utrecht, tom. II, p. 303, &c. &c.

(2) Εἰ δὲ μετεχειν Ἀλέξανδρος βίου καὶ λόγου βούλεται. Le ms. 398, λόγων. Dans la lettre 18 il y avoit διὰ βίου καὶ λόγου. On lit dans Diogène de Laërte que Hipparchia, περὶ τοῦ Κράτητος καὶ τῶν λόγων καὶ τοῦ βίου. Il est donc fort difficile de choisir ici entre λόγων et λόγου, et heureusement cela est encore moins important que cela n'est difficile.

VI, 96.

(3) Ὅσον ἐξ Ἀθηνῶν εἰς Μακεδονίαν. Le ms. 398, ὅσον ὅδιν ἐξ Α. εἰς Μ.

(4) Διογένης Λακίδᾳ χαίρειν.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

» jette ce chiffon (1) que tu as sur ta tête, et me viens trouver : » mais j'ai grand' peur que tu ne le puisses; κρατῇ γὰρ ὑπὸ τῶν » Ἡφαιστίωνος μηρῶν (2), *Hephæstionis enim femoribus teneris.* »

(1) Ὁ ἔχις ὁπὶ τῇ κεφαλῆς ῥάκος. Pour l'illustration du mot ῥάκος, on peut voir Alberti sur S. Matthieu. IX, 16.

(2) Μηρῶν. Ce mot, dont la traduction françoise seroit obscène, a été assez souvent employé par les Grecs, et par des auteurs où l'on ne s'attendroit guère à le trouver.

Μηρῶν ἱμείρων καὶ γλυκέρου σώματος,

dit le grave Solon [a], en parlant d'un amour que Diogène auroit condamné. Sophocle, dans une tragédie [b], n'avoit pas craint de peindre Ganymède,

Μηροῖς ὑπαίθων τὴν Διὸς τυραννίδα.

Dans les Myrmidons d'Eschyle [c], Achille adressoit au cadavre de son cher Patrocle, ces vers d'un pathétique véritablement fort étrange :

Σέβας δὲ μηρῶν ἁγνὸν ἐκπηδήσου,
Ὦ δυσμάχητε τῶν πυκνῶν φιλημάτων....
Μηρῶν [d] τε τῶν σῶν εὐσεβὴς ὁμιλία
Κάλλιον.

On lit ordinairement, Μηρῶν τε τ. σ. ε. ὁ. Καλλίων. En mettant κάλλιον, j'ai plausiblement rétabli cet endroit que B. de Balu a un peu tourmenté. Reitz [e] s'imaginoit que καλλίων pouvoit commencer un vers iambique : le second pied seroit, par conséquent, un dactyle ou un spondée. Les meilleurs éditeurs de prose se trompent quelquefois, quand ils rencontrent des vers. Plutarque [f] cite ce vers d'un drame satirique :

Τεκέσθαι γένειον ἄρα πυνθάνεις σύ γε.

On a proposé de le corriger ainsi,

Τεκέσθαι γένειον σύ γε πυνθάνεις ἄρα :

ce qui donne un trochée au troisième pied. Il falloit simplement écrire ἆρα, au lieu de ἄρα, ou même, sans altérer l'accent, supposer que la première de ἄρα étoit longue. Les poëtes ont pris souvent la licence de faire longue la première de ἄρα affirmatif, comme celle de ἆρα interrogatif; et il est mieux de ne pas changer l'accent : cela prévient toute équivoque. Brunck avoit écrit dans son Hésiode [g],

Πίστις δ' ἆρα ὅμως καὶ ἀπίστιαι ὤλεσαν ἄνδρας.

M. Gaisford a préféré, avec raison, Π. δ' ἄρα. On trouve dans Athénée [h], un vers de Straton ainsi écrit :

Μῶλα δυσπάζεις ἄρα;—Μὰ [τὸν] Δί', ἐγὼ μὲν οὔ.

L'éditeur voulant que ἄρα signifiât *donc*, le croyoit absolument bref, et, trouvant le vers trop court, il ajoutoit cet article τὸν. S'il se fût rappelé que les poëtes alongent ἄρα affirmatif, il eût supprimé ce τὸν inutile, et écrit ἆρα, avec Grotius, ou même il eût laissé ἄρα. J'ajoute que si M. Schütz avoit songé à cet usage des poëtes Grecs, il n'eût pas jugé que ce vers des Perses d'Eschyle [i],

Ἐς' ἄρ' Ἀθηνῶν ἐστ' ἀπόρθητος πόλις,

étoit incorrect, parce qu'il faut ἄρα affirmatif, et que ἄρα est bref. La leçon qu'il a adoptée, et M. Blomfield après lui,

Ἔτ' ἄρ' Ἀθ. ἐς' ἀπ. πόλις;

me paroît peu satisfaisante. Je préfère beaucoup l'ancienne leçon, ἔστ' ἄρ' (ou ἄρ') ἐστ' Ἀθ. ἀπ. πόλις. Seulement il faut, avec les anciennes éditions, donner ce vers au Messager. Le vers précédent,

Θεοὶ πόλιν σώζουσι Παλλάδος θεᾶς,

que M. Blomfield voudroit mettre dans la bouche du chœur, peut fort bien être laissé à la reine. Pauw, il est vrai, s'étonne qu'Atossa, qui, plus haut, s'informoit de la position géographique d'Athènes, sache si bien maintenant qu'elle est sous la protection de Pallas; mais il n'y a rien là de contradictoire. Je disposerois donc ainsi le passage :

ΑΤ. Θεοὶ πόλιν σώζουσι Παλλάδος θεᾶς!
ΑΓ. Ἔστ' ἄρ' Ἀθηνῶν ἐστ' ἀπόρθητος πόλις
Ἀνδρῶν γὰρ ὄντων ἕρκος ἐστὶν ἀσφαλές.

Ce dernier vers, où l'on fait de ἀνδρῶν γὰρ ὄντων une phrase incidente, me paroît devoir être écrit sans division : ἀνδρῶν sera en construction avec ἕρκος. Cette incidence embarrassoit sans doute Porson, qui a proposé de mettre ὄντως à la place de ὄντων.

[a] *Fragm. 4 et ap. Athen. XIII, c. 79.*
[b] *Ap. Athen. l. c.*
[c] *Athen. l. c.*
[d] *Ap. Lucian. Amor. 54.—Cf. Pors. ad Med. 750; Balu Trad. de Lucien, t. III, p. 601.*
[e] *Ad Lucian. l. c.*
[f] *De Util. Cap. p. 86, E.*
[g] *Op. 342.—al. 370, et not. Gaisf.*
[h] *IX, c. 29.*
[i] *Pers. 346.*

On

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

On voit bien que Grifolini, qui adresse ce billet à Métroclès, suivoit une mauvaise copie; et le nom d'Héphestion prouve qu'il faut celui d'Alexandre. Mais se persuadera-t-on que Diogène, tout brutal, tout cynique qu'il étoit, ait écrit à Alexandre de ce ton? *Ote-toi de mon soleil*, n'est qu'un mot impoli; mais ici, c'est un reproche infame. Et, en supposant que Diogène ait eu l'insolence d'écrire un pareil billet à un roi puissant et redoutable, comment se fait-il qu'aucun des écrivains de l'histoire philosophique ne l'ait copié, n'en ait parlé, n'ait vanté le courage du philosophe ou blâmé l'impudence du cynique? Ce silence universel de toute l'antiquité ne prouve-t-il pas la supposition de ces lettres? Cette lettre grossière a été composée par un écrivain qui pouvoit attaquer sans danger Alexandre et son ami, et, ce qu'il y a de plus odieux, composée sur un bruit peu fondé. En effet, quoique Alexandre ait aimé Héphestion excessivement, quoiqu'il lui ait accordé les honneurs héroïques, rien cependant ne nous autorise à croire qu'il les eût mérités comme Antinoüs mérita depuis l'apothéose. Philippe, dans un dialogue de Lucien, reproche à son fils d'avoir aimé immodérément Héphestion, ὑπερεραπῶν. On pourroit entendre cette expression de la manière la plus défavorable aux mœurs du conquérant, sans que ses mœurs fussent réellement compromises. Lucien est un satirique exagéré dont les plaisanteries ne doivent pas être prises trop sérieusement: *Samosatensis hujus*, dit M. Luzac, *seu joci seu calumniæ nullius famam aut minuunt aut lædunt.* Le témoignage d'un satirique n'est pas bien fort, surtout quand aucun autre ne s'y joint. Les historiens d'Alexandre n'expriment rien de pareil. Quinte-Curce dit même formellement le contraire : *Modus immodicarum cupiditatum, veneris intra naturale desiderium usus, nec ulla nisi ex permisso voluptas, ingentes profecto dotes erant.* Le témoignage de Plutarque n'est pas moins favorable, et il est appuyé sur des faits positifs : « Philoxenus, » qu'Alexandre avoit laissé son lieutenant ez provinces basses » et maritimes, lui escrivit une fois qu'un Théodorus, marchand » Tarentin, avoit deux jeunes enfans à vendre de beauté

Plut. Alex. §. 72.

D. Mort. XIV, 4.

Lect. Att. p. 186.

X, 5, 32.

Plut. Vit. Alex. §. 22. — Trad. d'Amyot.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

» singuliere, et qu'il lui mandast s'il lui plaisoit qu'il les lui » achetast. Il fut si marri de cela, qu'il se prit à crier tout haut » par plusieurs fois : Mes amis, quelle vilenie a jamais aperçue » Philoxenus en moi, *pour qu'il s'amuse ainsi à me deshonorer* (1)? » et lui fit rescrire sur le champ avec force injures, qu'il ren- » voyast ce marchand Tarentin à la mal'heure, et sa marchan- » dise quant et lui. Aussi reprit-il bien aigrement un jeune » homme nommé Agnon, qui lui avoit escrit qu'il vouloit acheter » un jeune garson, qu'on appeloit Crobylus, qui avoit le bruit » dedans la ville de Corinthe à raison de sa beauté, en in- » tention de le lui mener. » Mais le baiser donné à Bagoas, τῷ ἐρωμένῳ ! Je répondrai avec Plutarque, λέγεται. Ce fait d'ailleurs, s'il est véritable, appartient à une époque différente. L'amour d'Alexandre pour Bagoas est des derniers temps de sa vie ; de longues prospérités avoient alors corrompu son cœur et gâté sa raison. Au reste, rien n'empêche d'expliquer l' ὑπεραγαπῶν de Lucien dans le sens honnête d'un simple excès d'amitié. Philippe, roi d'un caractère un peu dur et d'une ame un peu sèche, peut très-naturellement ne pas croire l'excès permis même en amitié ; et, politiquement parlant, il peut le trouver dangereux dans un souverain. Le sage Marc-Aurèle dit qu'il a appris de son père à éviter *la fureur* en attachement, ἐπιμανές : et par ce mot il ne faut entendre que l'excès d'une affection pure ; car, un peu plus haut, il avoit parlé de l'amour des jeunes gens, τὰ περὶ τοὺς ἔρωτας τῶν μειραχίων. Pourquoi donneroit-on à ὑπεραγαπῶν un sens que n'a même pas le mot ἐπιμανές, qui pourtant est bien plus fort ? M. de Sainte-Croix, qui a pris avant moi la défense d'Alexandre, n'a pas connu la lettre de ce faux Diogène. Je ne pense pas qu'elle eût beaucoup influé sur son jugement ; il n'eût pas voulu, sur un témoignage aussi méprisable, accuser l'amitié d'Alexandre, amitié trop exaltée peut-être et trop vive, mais de laquelle on ne peut médire, dans le dénuement de preuves où nous nous trouvons, sans courir le risque de la calomnier.

Vit. Alex. §. 67.

M. Anton. I, 16, p. 22.

Ibid. p. 22.

Exam. p. 384.

(1) J'ai ici changé le texte d'Amyot qui a rendu le grec fort inexactement. Voyez la note du docteur Coray sur cet endroit de Plutarque.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Notre auteur adresse la lettre vingt-cinquième de nos éditions à Hippion, que le manuscrit 398 et la version de Grifolini appellent Hippon (1). « Tu m'engages (2), lui dit-il, à t'écrire » quelles sont mes idées sur la mort et sur la sépulture. Pour » être un philosophe achevé, tu as besoin, dis-tu, d'apprendre » de moi ce qui suit la vie. Je crois qu'il suffit de vivre selon » la vertu et la nature, et que cela dépend de nous. Or, comme » on abandonne à la nature ce qui précède la naissance, il faut » de même s'en rapporter à elle de ce qui suit la vie (3). » Il termine sa lettre assez brusquement, en disant qu'il a décidé de faire mettre, après sa mort, son bâton à côté de lui, afin de pouvoir chasser les animaux malfaisans (4). Cette dernière idée est prise d'un mot de Diogène rapporté par Cicéron : *Diogenes... projici se jussit inhumatum. Tum amici : volucribusne et feris! Minume vero, inquit, sed bacillum propter me, quo abigam, ponitote. Qui poteris! (illi) non enim senties. Quid igitur mihi ferarum laniatus oberit nihil sentienti!* Davies dit sur ce passage, après avoir cité les paroles de notre auteur : *Ex auctore quem præ manibus habuit Cicero sophista fingendæ hujus circumstantiæ sumsit ansam.* Davies est trop positif. Notre sophiste a pu emprunter les dernières lignes de sa lettre à l'auteur qu'a suivi Cicéron, ou à quelque autre; car les mots un peu remarquables de Diogène étoient répétés dans une foule de livres.

36.e de Grifol.

Tuscul. I, 5. 43.

La lettre vingt-sixième est adressée à Cratès. Comme je l'ai dit en commençant, elle manque à l'édition de Genève, parce qu'elle

Voy. p. 124.

(1) Le ms. 398, Διογένης Ἱππωνι.

(2) Παρακαλεῖς. Le ms. 398, παρεκάλεις.

(3) Οὕτω καὶ μετὰ τὸν βίον ὀφείλεις θεωρεῖν. Il faut nécessairement lire, οὕτω καὶ τὸν μετὰ τὸν βίον.... — Plus loin, au lieu de cette phrase des éditions, μηδὲν δὲ εὐλαβηθῆς ὅπως ποτὲ ἀναίσθητος ὦ, le ms. 398 porte μηδὲν δὲ εὐλ. ὅλως ἥν ποτε, ἀναίσθητος ὤν, ce qui est fort bon.

(4) Παραπθῆναι τὸ βάκτρον, ἵνα τὰ δακνόντα λυμαίνεσθαι ζῶα ἀπελαύνοιμι. Le ms. 398, παραπθῆναι τ. β. ἵνα τὰ δακνόντά με λυμ. ζ. απ. Le ms. 1353 et les variantes Aldines ont aussi παραπθῆναι, au lieu du barbarisme παραπθεῖναι, produit par l'iotacisme. Cette faute est fréquente. Dans Athénée un manuscrit a καταθῆναι, au lieu de καταθεῖναι : mais καταθεῖναι même, quoique exact par la forme, est déplacé en cet endroit. M. Wyttenbach l'a fort bien corrigé en lisant καθεῖναι. Mais s'il avoit consulté le texte et les notes de l'édition de M. Schweighäuser, il auroit vu que cette correction avoit déjà été faite par le docteur Coray, et que d'autres changemens qu'il propose ont été rendus superflus par le nouvel arrangement du texte.

XI, c. 15.

An. ad Plut. t. I, p. 987.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

manquoit déjà dans le recueil de Grifolini, dont les éditeurs Genevois s'étoient imposé la loi de suivre scrupuleusement la traduction. Notre manuscrit est encore en ceci conforme à celui dont Grifolini se servoit; cette lettre ne s'y trouve point. Diogène y dit à Cratès qu'il lui a donné l'empire de la pauvreté: « Souviens-toi que tu ne dois ni le déposer ni te le laisser enlever. » Le reste de la lettre contient des préceptes tout-à-fait dans le style de la philosophie cynique; l'auteur est irréprochable, et le pseudo-Diogène parle ici comme auroit pu faire le cynique le plus prononcé. « Songe, dit-il à Cratès, que ton manteau est la peau » de lion; ton bâton, la massue; ta besace, la terre et la mer » qui te doivent nourrir: voilà comme tu acquerras un courage » *Herculéen.* » On sait qu'une des grandes affectations des cyniques étoit d'imiter Hercule [a]. Diogène disoit [b] qu'il suivoit le genre de vie d'Hercule, ne préférant rien à la liberté. Les mêmes idées se retrouvent dans la bouche du Diogène de Lucien [c]: « Qui imites-tu? lui demande un homme qui veut l'acheter. » — Hercule. — Pourquoi donc, lui ressemblant par le bâton, » n'as-tu pas aussi la peau de lion? — Ce manteau est ma » peau de lion. » Libanius [d] dit que Diogène s'étoit fait le zélateur d'Hercule, et qu'armé d'un bâton, il parcouroit la Grèce pour rendre meilleurs ceux qu'il rencontroit. C'est d'après ces idées que Lucien [e] désigne le bâton du cynique Pérégrinus par le nom de *massue Herculéenne*, Ἡρακλειον ἐκεῖνο ῥόπαλον. Les cyniques consommés, comme cet Œnomaüs dont parle l'empereur Julien, poussoient leur enthousiasme pour Hercule, jusqu'à dire que le cynisme n'étoit véritablement ni l'Antisthénisme ni le Diogénisme; que le grand Hercule étoit le fondateur de la vie cynique.

[a] *Voy. Casaub. et Ménage ad Diog. Laërt. VI, 2, 13; Heyn. Observ. ad Il. t. IV, p. 8; Jacobs ad Antip. Sidon. Epigr. 61.*

[b] *Diogen. Laërt. VI, 71.*

[c] *Vit. Auct. §. 8.*

[d] *T. IV, p. 862, 14.*

[e] *De M. Peregr. §. 36.*

Orat. VI, p. 187, C.

Dans la vingt-septième lettre d'Alde, notre auteur écrit à Annicéris, ou à Cratès, selon Grifolini et l'édition Genevoise, que les Lacédémoniens lui ont, par un décret, interdit l'entrée de leur ville. Voilà une circonstance que l'on ne connoît, je crois, par le témoignage d'aucun écrivain. Nous savons, au contraire, par Diogène de Laërte, que le Cynique avoit habité

26.e des Genevois; 15.e de Grif. et de du Puys.

VI, 27, 59.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

quelque temps Lacédémone. Il disoit qu'il n'avoit vu d'hommes nulle part, mais des enfans à Lacédémone; qu'en revenant de Lacédémone à Athènes, il avoit passé de l'appartement des hommes dans celui des femmes, de l'*andronitis* dans le gynécée. Il est manifeste que ces mots sont d'un homme qui a vu Lacédémone et qui même y a fait quelque séjour. Ce que rapporte Plutarque dans son traité *du Contentement de l'esprit*, n'en est pas une moins forte preuve : « Et ne puis que je ne loue grande- » ment le propos de Diogenes, lequel *voyant* quelquefois *en Lacé-* » *démone* un estranger qui se paroit et ornoit curieusement pour » un jour de feste : comment, dit-il, l'homme de bien n'estime- » t-il pas que tous jours soient festes pour lui ? » On opposera que Diogène a pu aller à Lacédémone, et en être ensuite chassé avec défense d'y revenir : mais conçoit-on qu'une circonstance aussi importante de sa vie ait été omise par les écrivains qui ont parlé de lui, et sur-tout par son biographe ? Et pourquoi l'auroit-on chassé ? Sa conduite n'étoit-elle pas toujours conforme aux rigides habitudes des Spartiates ? N'étoit-il pas, à Corinthe et dans Athènes, un aussi strict observateur des lois de Lycurgue que les habitans mêmes de Lacédémone ? Les alimens, l'habillement d'un Spartiate, avoient presque de la délicatesse, comparés à ceux dont Diogène faisoit usage. Les reproches qu'il fit à cet étranger trop recherché dans sa parure ne montrent-ils pas d'ailleurs que, pendant son séjour à Lacédémone, ses discours furent ceux d'un homme digne d'habiter la ville de Lycurgue ? Il n'y avoit donc pas de cause probable de ce décret; et puisque nul autre auteur n'en a parlé, on peut regarder cette lettre et le décret d'exil comme deux suppositions fort ridicules.

§. 20.

Je crois avoir découvert la cause de l'erreur commise par notre sophiste, dans les deux narrations suivantes. La première est de Plutarque : « Comme Pausanias, estant en la ville de Tégée, » fugitif de Sparte, loua les Lacédémoniens, quelqu'un des » assistans lui dit : Pourquoi donc n'es-tu demouré à Sparte, » puisqu'ils sont si gens de bien, et pourquoi t'en es-tu fuy ? » Pour ce, dit-il, que les medecins n'ont pas accoustumé de se

Apophth. Lacon. p. 230, F.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

» tenir là où les hommes sont sains, mais là où ils sont ma-
» lades. » La seconde est de Stobée[a] : « Un Athénien reprochoit à
» Diogène de ne pas aller habiter parmi les Lacédémoniens dont il
» faisoit tant l'éloge : Un médecin, répondit-il, qui donne la santé,
» ne s'en va pas vivre parmi les gens qui se portent bien. » Voilà le même mot attribué à Diogène et à Pausanias. Pausanias avoit été réellement exilé à Tégée par les éphores, et il y mourut. Notre auteur, par distraction, par défaut de mémoire, aura confondu les deux traditions, aura cru que les deux auteurs de ce mot étoient tous deux en exil; et, d'après cette fausse idée, il aura imaginé le décret qui défend à Diogène de mettre les pieds à Lacédémone.

[a] *S. XIII, p. 146, 29. — p. 317, ed. Schow.*

Voy. M. Wyttenb. Animad. ad Plut. t. I, p. 1189.

Notre sophiste fait dire ensuite à son Diogène que les Lacédémoniens sont dignes d'une grande pitié; qu'ils ne voient pas qu'il est l'unique et parfait modèle des vertus qu'ils s'imaginent cultiver; que personne n'a poussé plus loin que lui le renoncement aux superfluités (1), et ne peut, en sa présence, se vanter de pouvoir supporter le malheur (2); qu'ils croient que leur cité sans murailles est assez défendue par leur bravoure, et qu'ils livrent leur ame sans défense aux passions (3); que redoutables à leurs voisins, ils ont pour ennemis leurs maladies morales (4). Il termine par cette exclamation : « Eh bien, qu'ils chassent donc
» la vertu, qui seule pourroit donner de la vigueur à leurs
» ames, et les guérir des maladies dont ils sont tourmentés (5). »

(1) Βίου τε γὰρ λιτότητα οὐκ οἶδ' εἴ τις ἐμοῦ μᾶλλον εὕρηκεν. Le ms. 398 n'a pas τε, et donne ἤσκησεν, qui vaut mieux que εὕρηκεν. Sur ce sens d'ἀσκεῖν, voyez les interprètes de Grégoire de Corinthe[a], Heusinger sur Plutarque[b], M. Blomfield sur Eschyle[c] Aldobrandini sur Diogène de Laërte[d].

[a] *Dial. Ion. §. 144.*

[b] *De Educat. §. 14, 9.*

[c] *Prom. Gl. 1112. Pers. Gl. 187.*

[d] *VIII, §. 6.*

(2) Ὑπομονήν τε τῶν δεινῶν τίς ἂν καυχήσαιτο, Διογένης φανείης; le ms. 398, ὑ. τε δεινῶν τ. ἂν αὐχήσαιτο, Δ. παρόντος. — On lit ensuite dans les éditions, ἀκόλουθα γὰρ καὶ παῦλα τύπτει· c'est-à-dire, je crois, « ce
» qui m'arrive est la suite de l'erreur où
» ils sont. » Le ms. 398 a une autre leçon, ἀνακόλουθα γὰρ καὶ παῦλα : ce qui peut signifier, « il y a dans leur conduite de l'incon-
» séquence. »

(3) Μηδένα κατ' αὐτὸν βοηθὸν ὁπλισάμενος. Il faut κατ' αὐτῶν, comme on lit correctement dans les mss. 398, 1353, et à la marge de l'exemplaire d'Alde de la Bibliothèque du Roi.

(4) Ὑπὸ τῶν αὐτοῖς νοσημάτων πολεμοῦνται. Le ms. 398, ἀπολοῦνται.

(5) Ἐξελαυνέτωσαν οὖν τὴν ἀρετὴν ὑφ' (Commelin, ἀφ') ἧς μόνης δύναιτ' ἂν ἐρρῶσθαι ἡ ψυχὴ καὶ τῶν νοσημάτων ἀπηλλάχθαι. Le ms. 398 a une meilleure leçon, ἐξ. ο. τ. ἀ. ὑφ' ἧς μ. ἠδύνατο ἀνερρῶσθαι (lisez ἂν ἐρρῶσθαι) τὴν ψυχὴν καὶ τῶν καλεχόντων νοσ. ἀπ.

Digitized by Google

Quand je n'aurois pas eu à faire valoir l'argument que m'a fourni la supposition du décret des Lacédémoniens, ces déclamations sophistiques ne suffiroient-elles pas bien pour faire rejeter cette lettre? N'y reconnoît-on pas la plume d'un rhéteur habitué aux antithèses et aux jeux de mots et de pensées? Et cette exclamation, « Qu'ils chassent donc la vertu! » *la vertu*, c'est-à-dire, Diogène, n'est-elle pas ce qu'il y a au monde de plus ridicule? Diogène avoit grande opinion de son mérite; mais il avoit trop d'esprit (et ici il ne lui falloit que du bon sens), pour dire de lui-même de pareilles extravagances; pour se proclamer la Vertu personnifiée, et croire la vertu chassée des lieux d'où on le chassoit. Notre sophiste se soutient assez quelquefois, et sait, par momens, sinon séduire et convaincre, au moins embarrasser la critique par sa circonspection; ici il s'est complètement oublié. Quant à l'Annicéris, à qui la lettre est écrite, il nous est présenté comme faisant profession du cynisme (2); mais on ne connoît, parmi les cyniques, aucun philosophe de ce nom, que je sache au moins.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

La vingt-huitième lettre d'Alde est adressée aux Grecs, et commence par cette formule : « Diogène le chien aux soi-disant Grecs, » *larmes!* » Διογένης ὁ Κύων τοῖς καλουμένοις Ἕλλησιν οἰμώζειν (3). Au lieu de la formule ordinaire χαίρειν ou εὖ πράττειν, *salut, bonheur*, le sophiste a mis οἰμώζειν, *larmes*. Cette idée est assez dans le tour d'esprit des cyniques, et notre auteur est encore

46.e de Grifol. 45.e de du Puys; 27.e des Genevois; 29.e de Commelin.

(2) Ὀνόματι μὸ κέχρησαι κυνισμῷ. Le ms. 398 porte ὀν. μὸ ἀπεκέχρησαι κυν.; ce qui, pour le fond, revient assez au même : « Tu n'as du cynisme que le nom; » ou « tu abuses du nom de cynisme. » Ce sera un nouvel exemple de l'omission des prépositions, dont j'ai déjà parlé plus haut[a]. On lit aujourd'hui dans Horapollon[b] : Ἐν τοῖς ἑκατὸν εἴκοσι ἡμέρας, ἐν αἷς τὰ ἑαυτῆς ἐκφέρει τέκνα, ὅλη πλεῖον ἢ πέπεται, τοῦ δὲ τὰς νεοσσοὺς καὶ τὴν τούτων τροφὴν ἀφολεῖται. Le manuscrit 2832 donne ἐκφορῆν, ce qui semble préférable. Au lieu de εὑρεθῆναι, dans cette phrase de Diodore[c], γραφέντος δὲ τοῦ πυρὸς καὶ τῶν ἄλλων χρησίμων, καὶ μικρὸν καὶ τὰς τέχνας εὑρεθῆναι, on peut lire ἐξευρεθῆναι avec Eusèbe et un manuscrit. Voyez d'autres applications de cette observation dans Valckenaer sur Ammonius[d], dans Cober sur Chion[e]; consultez aussi Brunck, dans le Journal des Savans de février 1781[f].

(3) Telle est la leçon des mss. 1353 et 2755[g], et de celui de Madrid[h]. Le titre des éditions est moins complet. On lit dans le ms. 398 : Διογένης Ἕλλησιν. ὁ Κύων τοῖς καλ. Ἕλλ. οἰμώζειν.

[a] *Pag. 156, 172.*
[b] *C. II, p. 22.*
[c] *Diod. Sic. I, 8.*
[d] *Animadv. III, 10, p. 201.*
[e] *Epist. 17.*
[f] *Pag. 83, 2.*
[g] *Voy. Not. ad Eunap. p. 141.*
[h] *Catal. Bibl. Matrit. p. 80.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ici d'accord avec Lucien, qui fait dire par Cerbère à Ménippe : « Toi, Ménippe, et Diogène avant toi, vous êtes les seuls qui » soyez descendus aux enfers avec un courage digne de votre » race. Il n'a fallu ni vous pousser ni vous contraindre ; vous » êtes venus volontairement, le rire sur les lèvres, et disant à » chacun d'*aller pleurer*, οἰμώζειν παραγελάντες ἅπασιν. » Dans un autre endroit de Lucien, Pollux dit à Diogène : « mais si, » comme tu le desires, je m'en vais accuser la sagesse des phi- » losophes, ils me traiteront d'imbécille et d'ignorant. Eh bien ! » répond le cynique, dis-leur de ma part d'*aller pleurer*, σὺ δὲ οἰμώζειν αὐτοῖς παρ' ἐμοῦ λέγε. » Pour bien entendre toute la force de cette expression, très-fréquemment employée par Lucien, et sentir combien elle est convenable dans la bouche et sous la plume d'un cynique, il faut se rappeler qu'elle étoit fort injurieuse, d'un dédain fort leste et fort insolent, qu'elle revenoit au *vapula* des Latins, et à nos façons les plus énergiques de renvoyer les gens qui nous importunent ou que nous méprisons. Pour ne pas trop m'arrêter sur une chose connue, je me borne à indiquer aux lecteurs les notes des interprètes de Lucien. Seulement, puisque l'occasion s'en présente si naturellement, j'ajouterai que cette formule a été employée avec assez de gaieté par Philoxène dans un passage que M. Jacobs n'a pas bien compris et a voulu mal à propos corriger. Philoxène dit que la poulpe bouillie, quand elle est d'une grande dimension, vaut mieux que la poulpe rôtie ; puis il ajoute :

D. Mort. XXI, 2.

D. Mort. I, 2.

Taubm. ad Plaut. Pers. II, 3, 17.

Athen. I, 8.

Ἢν ὀπλαὶ δὲ δύ' ὦσ', ἐφθῇ κλαίειν ἀγορεύω.

M. Jacobs trouve que ces mots *n'ont pas de sens*, et il propose un changement inutile. Philoxène, qui a dit que la poulpe bouillie vaut mieux que la poulpe rôtie, ajoute, par une réflexion tout-à-fait digne d'un gourmand tel que lui : « mais, s'il » y a deux poulpes rôties, je dis à la poulpe bouillie d'*aller* » *pleurer, j'envoie promener l'unique* poulpe bouillie. » Pour un gourmand, deux poulpes valent toujours mieux qu'une.

Additam. Animadv. p. 4.

Je reviens à la lettre de notre sophiste. Il dit aux Grecs des injures

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

injures dignes de celle par laquelle il a débuté. « Ce sont des » singes à face humaine; ils sont dominés par l'envie, l'injustice, » par les passions les plus honteuses. Que d'hommes ils ont » fait périr, ou dans la guerre, ou dans ce qu'ils appellent la » paix, par des supplices de tout genre! A quoi servent tant » de morts, à moins que l'on ne veuille manger leur chair » comme celle des victimes? On apprend aux enfans les belles-» lettres, pour avoir un jour au besoin des hommes instruits: » pourquoi ne pas instruire de même les méchans, au lieu de » les tuer? » Il s'élève ensuite contre les désordres de leur vie privée, contre la dissolution de leurs mœurs; il leur dit qu'ils finissent par tomber entre les mains de ces bourreaux publics qu'on appelle médecins; que, pour lui, il a plus sujet de se réjouir que de s'attrister, plus de science que d'ignorance, et que ces avantages il les doit au sage Antisthène. Je me borne à ce court aperçu d'une lettre très-longue, mais si follement conçue, que je n'ai pas le courage d'en faire un plus long extrait. On ne peut rien imaginer de plus déclamatoire et de plus ridicule, et il est tout-à-fait impossible que Diogène ait pensé à écrire aux Grecs un pareil discours. Il y a d'ailleurs dans la composition et dans le style des négligences excessives, et que l'on retrouve dans les manuscrits: je ne parle pas des endroits altérés par la maladresse des copistes; ils sont fort nombreux dans cette lettre, précisément parce qu'elle n'a pas le sens commun, et qu'il est difficile de copier exactement des phrases ridicules; je parle des fautes qui appartiennent à l'auteur lui-même. Les fautes de ce genre qui se trouvent dans les lettres adressées à des particuliers, peuvent jusqu'à un certain point se concevoir et s'excuser; Diogène pouvoit se négliger quand il écrivoit des lettres qui ne devoient point être publiques, et qui pour la plupart étoient plutôt des billets que des lettres: mais une lettre adressée à la nation Grecque est un discours et un morceau de littérature. Croit-on que Diogène eût, dans l'espace de trois ou quatre pages, employé sept fois la formule ὁ καλούμενος: τοῖς καλουμένοις Ἕλλησιν, ἐν τῇ καλουμένῃ εἰρήνῃ, τὰ καλούμενα

Voy. Not. ad Eunap. p. 140.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

μυστικὰ, τὰ καλούμενα Ἑρμαῖα (1), τοῖς καλουμένοις ἰαῖεγῖς, οἱ καλούμενοι βάρβαροι, et enfin, οἱ καλούμενοι Ἕλληνες. Notre auteur a le défaut de se répéter, et j'en pourrois citer des preuves nombreuses ; mais ces répétitions, éparses dans la foule de ces lettres, n'y sont pas extrêmement sensibles; au lieu qu'ici cette accumulation des mêmes formules dans la même lettre est tellement choquante, qu'elle suffit pour dénoter un écrivain excessivement novice et maladroit, en un mot pour déceler la plume d'un faussaire qui se pare du nom d'un homme d'esprit, sans avoir les moyens de le soutenir. Il emploie encore deux fois dans cette lettre les mots κακοὶ κακῶν ἐπιτήδειοι ὄντες (2),

(1) Meursius a employé ce passage dans son Traité des Fêtes de la Grèce, à l'article Ἑρμαια, et il cite la lettre sous le nom de Diogène le Cynique, sans paroître en suspecter l'authenticité ; mais Lami, son éditeur, met en note « *epistola ὑποβολιμαῖος.* » M. Heindorf ayant, sur le Lysis de Platon, à parler des *Hermæa*, a fait usage du passage de Diogène, mais avec une prudente circonspection. Il ne le donne que sur la foi de Meursius: *Diogenes, Epistola ad Græcos, laudante Meursio.* On peut croire que M. Heindorf, suspectant la sincérité d'un pareil témoignage, mais n'ayant pas apparemment le loisir de l'examiner, a voulu laisser à Meursius toute la responsabilité de l'erreur, et se mettre lui-même, en nommant son guide, à l'abri du reproche.

Meurs. Opp. t. III, p. 862.

S. 31 p. 6.

(2) Alde, l'édition de Genève, les mss. 1353, 2755, κακοὶ κακῶς ἐπ. ὄ. Commelin et le ms. 398, κ. κακῶν ἐπ. ἄ. ce qui vaut beaucoup mieux. Avec κακῶς, la phrase est à-peu-près inintelligible. — Ce qui suit dans les éditions, Ἐὰν μικρῷ μαλακώτερον ἴδητε ἔχοντα, ἢ κερμάτιον πλέον, peut être complété d'après les mss. 1353, 2755, et les variantes *Aldines*, qui répètent μικρῷ après κερμάτιον, et le ms. 1353 qui offre ἄλλον avant ἴδητε. — Plus loin, on lit dans Alde et dans l'édition de Genève: Πᾶσιν ὑμῖν θάνατος ἐπικρέμαται ὃν ὑμεῖς φοβεῖσθε καὶ πολλάκις. Εἰ δὲ πλουσίους ὑγιαίνοντας δι' ἔνδειαν, πλουσίους δὲ νοσοῦντας δι' ἀκρασίαν τῆς δυσυχοῦς γαστρὸς καίπο. Χαρισάμενοι τυπάρτῳ τοῖς ὀλίγον. ἐγαργαλίσθητε χρόνῳ ὑφ' ἡδονῆς, μάγαλας καὶ ἰσχυρὰς ἐναποδεικνυμένης ἀλγηδόνας. L'édition de Commelin indique une lacune après πολλάκις, et donne γαστρός. Καίπο χαριζόμενοι, puis χρόνον, enfin le barbarisme ἀναποδεικνυμένης, qui n'est peut-être qu'une faute d'impression[a]. Dans le ms. 1353, on lit, πολλάκις οἶδα εἰ δὲ πλωχ. — γαστρὸς καὶ πόσεως. Χαρισάμενοι γὰρ πύπος (par correction) ὀλίγον ἐγαργαλίσθητε χρόνον. Ce mot ἐγαργαλίσθητε, donné aussi par les variantes *Aldines*, vaut mieux que ἐγαργαλίσθητε[b]. De plus, au lieu de γαστρὸς καίπο, elles portent γ. καὶ πόθης, et cette leçon est aussi indiquée par le ms. 1353; car, après πόσεως, on y voit la syllabe θης effacée. Πόθης ne signifie rien, je crois; mais il faut lire πόωθης : δυσυχοῦς γαστρὸς καὶ πόωθης. Ce dernier mot est assez obscène; en effet πόωθη, selon Hypatus[c], est τὸ σπερμογόνον μόριον: quelques copistes n'auront pas osé l'écrire, et n'auront mis que la première syllabe, d'autres l'auront altéré, d'autres enfin l'auront remplacé par πόσεως. Salluste[d] n'a pas craint de dire, *quicumque impudicus, adulter, ganeo, manu, VENTRE, PENE* (γαστρὶ, πόσθῃ), *bona patria laceraverat.* Plus haut, il faudra prendre οἶδα, que Grifolini avoit aussi dans son manuscrit, et le passage se lira assez correctement en cette sorte: πᾶσιν ὑ. θ. ἐ. ὃν ὑ. φοβεῖσθε. Καὶ πολλάκις οἶδα πλ. ν. δι' ἔνδ. πλ. δὲ νοσ. δι' ἀκρ. τῆς δ. γαστρὸς καὶ

[a] *Voy. Bast. Epist. Crit. p. 126.*

[b] *Voy. Hemserh. ad Thom. Mag. p. 18.*

[c] *Hypat. p. 152.*

[d] *Catil. 14.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

et cela ne produit aucun agrément. Il dit dans un endroit, vers le commencement de la lettre : « *Méchans amis des méchans,* » vous arrivez à la vieillesse après toute une vie passée non » dans la paix, mais dans la guerre. » Et plus bas il dit encore : « Vous ne pouvez pas trouver assez de force (1) pour manger » avec des légumes le reste de vos biens, *méchans amis des mé-* » *chans* (2). » Quelle élégance, et même quel sens a ici cette répétition ? Voici dans cette même lettre un autre exemple de répétitions déplacées. « Vous n'avez jamais rien su, ni vous » ni vos ancêtres, et vous êtes à-la-fois les jouets *et les victimes* » de votre ignorance et de votre déraison ; *et c'est fort bien* » *fait :* ὑπὸ ἀγνοίας καὶ ἀφρεσύνης καταμωκώμενοι (3) τρεβλῶσθε, καλῶς ποιοῦντες. Il emploie plus bas cette même fin de phrase : « Un jour viendra, que ce palais et ces chapiteaux qui le dé- » corent vous seront inutiles (4); étendus sur des lits d'or et

πόσθης. Χαιρεσάμενοι γὰρ τοῦτοις, ὀλίγον ἐγαρταλίσθητε χρόνον ὑφ' ἡδ. μ. ἢ ἰχ. ἐνεπόδ. ἀλγ. Au reste cette leçon n'est que vraisemblable; car le ms. 2755, qui a une petite lacune après καίτο, en a une autre également petite après ὀλίγον. — Les médecins donnent quelquefois au mot πόσθη le sens de ἀκροποδία. Psellus [a], dans son poëme médical inédit, le définit ainsi :

Πόσθη τὸ δέρμα τῆς βαλάνου τηγκάνει.

Ajoutez la note de Bernard sur Hypatus à l'endroit cité.

(1) L'édition d'Alde : οὐδὲ σκυρωποιεῖσθαι δύνασθε, ἵνα τὰ τῆς ἀγαθῶν λείψανα μετ' τῆς λαχάνων καταφάγητε. Commelin et le ms. 1353 de même, à l'exception de καταφάγητε. Le ms. 398 a donné une correction du barbarisme σκυρωποιεῖσθαι. Il a οὐδ' ἰσχυρωποιεῖσθαι — καταφάγητε.

(2) Κακοὶ κακῶς ὀλιτιδεῖοι ὄντες est la leçon d'Alde, de Genève, et même du ms. 398, qui, plus haut, avoit κακῶν. La leçon κακῶν de Commelin est la seule bonne, et il paroît qu'elle étoit dans le manuscrit de Grifolini. — La phrase qui suit n'est pas correcte : ἀλλ' εἰ τῶν ἔχετε, ὥσπερ οἱ ἔχετε, ἐὰν μαθόντε (lisez ἐὰν μὴ μαθόντε, avec le ms. 1353, et les variantes *Aldines*, leçon que Grifolini avoit aussi), Σωκράτει τῷ σοφῷ πιστεύετε καμοὶ, πόθεν (et non pas ἢ, leçon de Commelin : πόθεν δὲ est dans les autres éditions et le manuscr. 1353) σύμπαντες φρονεῖν μάθετε ἢ ἀπόλλυσθε.

(3) Commelin : καταμωμώμενοι. Voyez les notes de la nouvelle édition d'Eunape, p. 206.

(4) Alde : Καὶ τότε (Commelin, καὶ τότε. Il faudroit au moins καί ποτε : mais καὶ τότε vaut mieux.) οὐδὲν ὠφελεῖ ὑμᾶς ὅτε οἰκία ὅτε τὰ ἐν αὐτῇ κιονόκρανα (Comm. ὅτε ἐν αὐτῇ κιονόκρανα). Le ms. 398, καὶ οὐδὲν ὠφελήσει ὑμ. ὅτε οἰκ. ὅτε τὰ ἐν αὐτῇ κείμενα κρανία. On pourroit écrire καὶ τότε οὐδὲν ὠφελήσει — κιονόκρανα. Ce dernier mot, qui est aussi dans le ms. 1353, est la vraie leçon. Pollux : κιόκρανα· αἱ κεφαλαὶ τῶν κιόνων. Seber et Jungermann sont d'avis de lire κιονόκρανα : mais κιόκρανα peut bien ne pas être absolument incorrect. C'est ainsi que l'on trouve χαιρεπόδης et χαιρόδης [b]. Le mot κιονόκρανον existe dans Xénophon [c] : πόθεν τὸ κιονόκρανον ἀπὸ τοῦ κίονος (je voudrois écrire ἀπὸ τοῦ κ.) ὅτε σεισμῷ ὅτε αὐτόμου γενομένου : « Le [d] chapiteau d'une colonne » tomba, quoiqu'il n'y eût ni vent ni

[a] *Cod. 1630; p. 42, 2.*

VII, 121.

[b] *M. Wyttenb. ad Plut. Anim. t. I, p. 974.*

[c] *Hell. IV, 4, 5.*

[d] *Trad. de M. Gail.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

» d'argent, vous serez *victimes de la douleur, et ce sera fort bien* » *fait;* καταχείμενοι τρεβλῶσθε, καλῶς ποιοῦντες. » Il dit encore: « Viennent ensuite les bourreaux publics que vous appelez mé- » decins; ils vous coupent, vous brûlent, vous lient, vous » droguent en tous sens, *et c'est fort bien fait,* καλῶς ποιοῦντες » τέμνουσι καὶ καίουσι... (1). » Cette répétition d'une formule triviale d'approbation, et ces deux phrases jetées dans le même moule, sans qu'il en résulte ni agrément, ni trait, ni effet, καταμωκώμενοι τρεβλῶσθε καλῶς ποιοῦντες, καταχείμενοι τρεβλῶσθε καλῶς ποιοῦντες, ne dénotent-elles pas l'impuissance d'écrire? Je remarque encore que les injures que le faux Diogène dit aux médecins ne sont pas dans le caractère du véritable Diogène, qui professoit pour eux une grande estime. Au rapport de son biographe, il disoit que, quand il voyoit des pilotes, des médecins, des

Voy. Price, ad Acta Ap. X, 33.

Diog. Laert., VI, 24.

» tremblement de terre. » Jungermann sur Pollux cite un passage de Ctésias[a], qui dit que l'on cacha Astyage ὑπὸ τῶν κεισκράνοις τῶν βασιλείων οἰκημάτων, *dans les criscranes du palais royal,* selon la traduction de M. Larcher[b]. En note, M. Larcher rapporte l'opinion d'un illustre orientaliste qui cherche dans la langue Persane l'étymologie de κρισκεράνοις. Mais comme la dernière partie de ce mot est grecque, je suis fort tenté de croire que la première l'est aussi. Les manuscrits donnent la variante κριοκεράνοις: κριόκερα signifieroit *des têtes de belier.* Jungermann proposoit de lire κιοκράνοις, ou, ce qui me semble meilleur, κιονοκράνοις. Il résultera de cette correction un sens très-clair: « Astyage » fut caché dans les chapiteaux du pa- » lais. » Les entrecolonnemens pouvoient bien avoir assez d'espace pour qu'Astyage y fût à l'aise; et si les colonnes étoient fort élevées, les moulures et les saillies des chapiteaux pouvoient offrir, en un besoin aussi pressant, un abri assez sûr.

(1) Comme l'emploi du feu et des instrumens tranchans étoit un des grands procédés de la médecine des anciens, les mots τέμνειν καίειν sont souvent réunis dans les auteurs, comme on le voit ici. Dans un joli fragment de Phœnicidas[c], une courtisane dit qu'après un soldat qui ne la payoit qu'en récits de batailles, elle prit un médecin:

. . . . . ὅστις εἰσάγων πολλοὺς τινας,
Ἔτεμνεν, ἔκαε.

Dans le Dialogue sur la Justice[d], que M. Böckh a ôté à Platon pour le donner à Simon le cordonnier, Socrate demande quel est l'homme qui peut, à propos et quand il le faut, rendre maigre, τέμνειν καίειν: « le médecin, » lui répond son interlocuteur. Maxime de Tyr[e] dit de Diogène qu'il parvint à la plus extrême vieillesse, sans avoir eu besoin de remèdes, *ni du fer, ni du feu,* μὴ σιδήρου, μὴ πυρός. Dans la lettre suivante, notre auteur écrit à Denys de Syracuse: « Tu es si » corrompu, qu'il est nécessaire d'em- » ployer *le fer et le feu* et les remèdes; » ἀναγκαῖον τομάς τι καύσεις καὶ φαρμακείας » ποιεῖσθαι. »

Ut valeant aliæ ferrum patiuntur et ignes, dit Aconce dans Ovide[f]. Voyez encore une lettre de Buttig[g] à Fabricius, où sont recueillis beaucoup d'exemples semblables.

[a] *Pers. §. 2.*

[b] *Hérod. t. VI, p. 210.*

[c] *Stob. S. VI, p. 172, Schow.*

[d] *§. 7, p. 62, ed. Böckh.*

[e] *Diss. VI. §. 5, avec la note de Davies.*

[f] *Epist. XIX, 189.*

[g] *Ap. Reim. Vit. Fabric. p. 227.*

Digitized by Google

philosophes, l'homme lui paroissoit le plus intelligent des animaux; mais qu'à la vue des interprètes de songes, des devins et de leurs dupes, il ne concevoit rien de plus futile que l'homme.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

La vingt-neuvième et dernière lettre d'Alde manque dans l'édition de Genève, parce que les éditeurs, comme j'en ai fait la remarque au sujet de la lettre vingt-six qu'ils ont également omise, n'en avoient pas trouvé la version dans le recueil de Grifolini. Elle manquoit par conséquent dans la copie sur laquelle Grifolini a fait sa traduction, et elle ne se trouve pas non plus dans le manuscrit 398. C'est à Denys qu'elle est adressée (1). « Puisque » tu as résolu, lui dit notre philosophe, de prendre quelque soin » de toi-même (2), je t'enverrai un homme qui, par Jupiter, ne » ressemble en rien à Platon et à Aristippe, un de ces péda- » gogues qui, dans Athènes, sont à ma disposition; il a le » regard très-sévère, la démarche précipitée, et sa main est armée » d'un fouet douloureux.... Si tu prends cet homme à l'épaule » nue (3), il te nettoiera les flancs; il mettra un terme à tes » soupers fastueux; il donnera à ta vie les habitudes de la sienne, » et tu seras sauvé, malheureux Denys; maintenant tu es en-

28.e de Comm.

Voy. p. 124, 179.

(1) Διονυσίῳ, dans les éditions; Κύων Διονυσίῳ, dans le ms. 1353 et dans celui de Madrid[a].

(2) Ἐπειδὴ δέδοκταί σοι ὀλιγωρεῖν ποιήσασθαι ἑαυτοῦ. Le manuscrit de Madrid[b], au lieu de δέδοκται, donne incorrectement δέδεικται. Cet exemple de la permutation de ces deux verbes pourra servir à confirmer une conjecture du docteur Coray[c], qui, dans un passage d'Eunape, propose δέδοκτο à la place de δέδεικτο. Le ms. 1353 et celui de Madrid ont ensuite ὀλιγωρεῖν τινα ποιησ. é. Les deux locutions ὀλιγωρεῖν ποιήσ. et ὀλιγωρεῖν τινα ποιήσ. sont également bonnes: j'en ai ailleurs recueilli des exemples[d]. On dit aussi τὴν ὀλιγωρίαν ποιήσασθαι. Horapollon[e], parlant du vautour, dit qu'après avoir employé cinq jours de l'année à recevoir la fécondation du vent du nord, cent vingt à porter ses œufs, cent vingt autres à nourrir ses petits, il consacre les cent vingt qui restent à avoir soin de lui-même, se préparant à une nouvelle fécondation, τοῖς λειπόσαις ἑκατὸν εἴκοσι τὴν ἑαυτοῦ ὀλιγωρίαν ποιεῖται. Le ms. 2832 donne τοῖς ὑπολειπομέναις ἑκ., changement assez peu important. Quelques lignes plus bas, au lieu de παρέχει τοῖς τέκνοις τὸ αἷμα τοῦ μεταλαμβάνειν, le même manuscrit donne π. τ. τ. τ. αἷμ. ὑπογινέσθαι, ce qui semble préférable.

[a] *Catal. Bibl. Matrit. p. 80.*

[b] *Ibid.*

[c] *Voy. Not. ad Eunap. p. 327.*

[d] *Ad Eunap. p. 320.*

[e] *Hier. c. 11, p. 22.*

(3) Τὸν ἐξωμίδα. Les cyniques étoient appelés ἐξωμίδες, et ἐξωμεῖς, comme on le voit ici, parce qu'ils portoient leur manteau de manière à laisser à découvert le bras et l'épaule du côté droit. Leur manteau s'appeloit ἐξωμίς, par la même raison. Voyez Ferrari *De re vestiaria*, et M. Jacobs sur Ammianus.

II, 4, 19. Epigr. 22.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

» vironné de gens qui ne peuvent que te corrompre et te perdre; » leur but n'est pas de faire quelque chose de bien, mais de » souper et de s'enrichir. Tu es si dépourvu de sens, que tu » n'entends même pas cette sentence répétée dans toute la Grèce: » *Les hommes vertueux t'apprendront à être vertueux; la société des* » *méchans te fera perdre même ce que tu as de raison* (1)..... » Il te faut un fouet et un maître..... Tu es comme les » petits enfans; tu t'entoures de je ne sais quels grands pères » et de nourrices, et ils te disent: *prends, mon petit; si tu* » *m'aimes, verse encore un peu; mange seulement ceci, &c. &c.* » Est-ce de ce ton que Diogène a pu écrire à Denys? Je n'ai point contre cette lettre, non plus que contre la précédente, d'argument formel et positif; mais les preuves morales qui se tirent de l'inconvenance de la composition, considérée sous le double rapport et de celui qui l'écrit et de celui à qui elle est envoyée, ne suffisent-elles pas pour justifier ma critique, et pour me faire prononcer que cette lettre n'est pas plus authentique que celles mêmes que j'ai réfutées par les raisons les plus fortes et les plus péremptoires.

Je vais passer à l'examen critique des vingt-deux lettres inédites que j'ai trouvées dans les manuscrits 398 et 1353 du Vatican. Elles sont en général plus longues et d'un autre ton que les lettres imprimées. La plupart contiennent des narrations fort circonstanciées de différentes aventures arrivées à Diogène. On pourroit les croire d'une autre plume, si elles n'offroient pas les mêmes fautes que les précédentes, et s'il n'étoit pas naturel, quand le fond de la composition n'est pas moins déraisonnable que dans les autres, d'attribuer la différence du style à la différence des matières. Celles-ci seront presque toutes nar-

(1) Ἐσθλῶν μὲν γὰρ ἀπ' ἐσθλὰ μαθήσεαι, ἢν δὲ κακοῖσι
Συμμίσγῃς, ἀπολεῖς καὶ τὰ ἐόντα νόον.
Ce sont deux vers de Théognis fréquemment cités. Voyez les notes des éditions de Théognis[a] données par M. Gaisford et M. Bekker, et Valckenaer sur Xénophon[b]. Συμμισγῇς est le texte de Commelin et du manuscrit de Modène. Alde et le ms. 1353 ont συμμιγῇς, qui est contraire à la mesure. M. Bekker a écrit συμμίσγῃς, et cette leçon me paroît préférable.

[a] *Ad vers. 35.*
[b] *Memor. v. 239.*

Digitized by Google

ratives et dialoguées; les autres en général étoient morales et philosophiques.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

La première lettre [a] est adressée à Hicétès, père de Diogène. Ce nom produit une difficulté dont j'ai déjà parlé, et sur laquelle il est inutile de revenir [b].

[a] 16.e de Grifol. et de du Puys.

[b] Pag. 137, 153.

Diogène écrit à son père qu'il est arrivé à Athènes, et qu'ayant appris que le disciple de Socrate, τὸν Σωκρατικὸν ἑταῖρον, enseignoit le bonheur, il s'est rendu près de lui. C'est d'Antisthène qu'il s'agit sans doute. Diogène de Laërte dit que Diogène, à son arrivée dans Athènes, prit Antisthène pour maître, et ce fait est confirmé par ce que rapporte Dion Chrysostome au commencement de son huitième discours; mais a-t-on jamais désigné Antisthène par le simple titre de disciple de Socrate? étoit-il assez distingué dans cette école, assez fidèle aux principes et aux doctrines de son maître, pour qu'on pût lui donner un pareil nom, comme par excellence? Cette désignation ne convient-elle pas bien mieux à Platon? N'est-ce pas à lui qu'elle fait d'abord penser? Et si l'histoire philosophique ne nous apprenoit pas qu'Antisthène fut le maître de Diogène, qui ne croiroit, d'après ce passage, qu'il reçut les leçons de Platon? On dira peut-être que Diogène aura pu appeler, par excellence, *disciple de Socrate*, celui des philosophes de cette école dont il avoit adopté les principes et la morale; qu'Antisthène étoit et devoit être à ses yeux le véritable disciple, l'unique successeur de Socrate. Cette manière de raisonner pourroit avoir quelque force, si le philosophe n'écrivoit pas cette lettre à son père, qui, vivant à Sinope, fort étranger sans doute aux rivalités des sectes Athéniennes, ne pouvoit pas entendre à demi-mot et avoit besoin de plus de détails. Le sophiste qui a composé cette lettre, ne semble pas s'être souvenu de ce qu'exigeoit le personnage d'Hicétès, qu'il introduisoit.

VI, 21.

La lettre offre ensuite le récit d'un entretien avec Antisthène, et cet entretien n'a rigoureusement rien d'impossible. Cependant il me paroît que le sophiste se trahit vers la fin. Antisthène, en accoutrant Diogène de l'équipage des cyniques, lui a donné une

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

strigile et une fiole d'huile; Diogène lui en demande la raison. L'huile, lui dit Antisthène, te sera un préservatif contre les fatigues, la strigile contre la malpropreté, τὴν μὲν ἀρωγὸν πόνων, τὴν δὲ γλοιοῦ. Il y a ici une imitation du Ménexène. Platon dit que l'Attique, après avoir produit les plantes céréales qui servent d'aliment aux hommes, donna ensuite à ses habitans l'huile, remède dans les fatigues, ἐλαίου γένεσιν, πόνων ἀρωγήν. La ressemblance est manifeste, et ce n'est pas Platon qui a imité Diogène; car le Ménexène, contenant l'éloge des Athéniens morts dans la guerre de Corinthe, a dû être composé vers l'olympiade XCVII, et il n'est pas probable qu'à cette époque Diogène fût déjà habitant d'Athènes et disciple d'Antisthène. Il en résulteroit, puisqu'il est mort dans l'olympiade CXIV, qu'il auroit passé en Grèce au moins soixante et dix ans, ce qui est contre toute vraisemblance. Le Ménexène étoit donc écrit avant cette lettre. Est-il vraisemblable d'ailleurs qu'Antisthène eût voulu imiter une expression de Platon, et que Diogène l'eût répétée? Ils l'aimoient trop peu l'un et l'autre pour lui faire cet honneur. Les plaisanteries de Diogène sur Platon sont fort connues; on sait un peu moins qu'Antisthène lui donnoit le surnom obscène de Σαθων, et avoit publié sous ce titre un dialogue satirique dirigé contre lui. Il faut reconnoître dans ce passage le goût des sophistes, qui, avec une recherche souvent puérile, ornoient leurs ouvrages de phrases et d'expressions empruntées à Platon. Les devins qui suivoient Alexandre en Asie se souvenoient aussi de leur Platon, quand ils interprétèrent la découverte d'une source d'huile pure, ou plutôt d'eau grasse et onctueuse, comme le signe d'une expédition laborieuse et difficile: πόνων γὰρ ἀρωγὴν ἀνθρώποις ἔλαιον ὑπὸ θεοῦ δεδόσθαι (1); ou bien la réminiscence doit être mise sur le compte de Plutarque qui rapporte le fait.

Cap. 7.

Voy. M. Bœckh. ad Min. Plat. p. 182.

Voy. Diog. Laert. III, 35, et M. Luzac Lect. Att. p. 108.

(1) *Plut. Alex., §. 57.* — Cette matière, selon Plutarque, avoit absolument l'odeur et le goût de l'huile, et elle en avoit aussi l'éclat et «la grassesse», comme dit Amyot, σιλβότητά τε καὶ λιπαρότητα παντάπασιν ἀπαράλλακτον. « Quelques critiques, dit un savant interprète de » Plutarque, ont conjecturé que σιλπνότητα » étoit la vraie leçon, car σιλβότης ne se » rencontre que dans ce seul passage. » Mais, comme de σιλπνὸς on fait σιλπνότης, » on fera de même σιλβότης de σιλβὸς, si

Vers

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Vers le milieu de cette lettre, il y a une phrase qui se trouve citée sous le nom de Diogène dans les lettres de Cratès : ἐπὶ γὰρ εὐδαιμονίαν ἐπειγόμενον κἂν διὰ πυρὸς ἢ ξιφῶν βαδιστέον εἶναι : « Il faut marcher au bonheur en toute hâte, au travers même » de la flamme et des épées. » Voici maintenant ce qu'on lit à la fin de la sixième lettre de Cratès : πρὸς (1) δὲ εὐδαιμονίαν, ὡς ἔλεγε Διογένης, κἂν διὰ πυρὸς βαδιστέον εἶναι : « Il faut, comme » disoit Diogène, marcher au bonheur au travers même de la » flamme. » Les lettres de Cratès ne sont pas moins pseudonymes que celles de Diogène, comme j'aurai occasion de le montrer, et cette citation me fait croire que les unes et les autres sont du même auteur. Mais quand bien même les lettres de Cratès seroient authentiques, il s'ensuivroit seulement que notre sophiste auroit fait usage d'un mot connu de Diogène.

17.e de Grifol. et de du Puys.

La seconde lettre que Grifolini intitule *Megastheni*, est adressée à Phénidas, ou Phélydas, dans les manuscrits : tous ces noms sont inconnus. Elle commence ainsi : Ἀνέβαινον Ὀλυμπιάζε μετὰ τὸν

» toutefois σιλβὸς se trouve pour σιλπνὸς, » comme le veut H. Etienne en son Tré» sor, où il s'appuie du témoignage de » Suidas, chez qui pourtant le mot » n'existe pas »..... Je vois dans Suidas : Σιλπνόν. Λαμπρὸν, σίλβον. Ainsi acçentué, σίλβον est le participe de σίλβω. H. Etienne croyoit-il qu'il falloit écrire σιλβόν ? Cela n'est guère probable ; mais, par distraction, il aura cru voir σιλβόν.

(1) Le manuscrit du Vatican 83 donne ὅτι, qui vaut mieux, parce que la citation de la lettre de Diogène en devient plus exacte. Plus loin, ce manuscrit a καὶ, au lieu de κἂν : mais κἂν est fort bon, dans le sens de *etsi*, *quamvis*, avec l'ellipse de δέη. La phrase est entière dans le sophiste qui a forgé les lettres de Chion [a] : κἂν δέῃ διὰ πυρὸς ἐλθεῖν, ἐκ ὀκνήσομεν. Euripide a employé dans l'Andromaque [b] cette locution proverbiale, διὰ δὲ πυρὸς ἦλθ' ἑπέρῳ κέχρι ; et dans l'Electre [c], διὰ πυρὸς ἔμολον ἃ τάλαινα μητρὶ τᾷδε. Voyez Barnes sur ce dernier passage ; Lambin sur ce vers d'Horace [d],

Per mare pauperiem fugiens, per saxa, PER IGNES ;

Cober sur l'endroit cité de Chion ; Zeune sur le Banquet de Xénophon [e] ; les Adages d'Érasme [f] ; d'Ausque sur Tryphiodore [g]. Je citerai à ce sujet un passage du roman inédit [h] de Nicétas Eugénianus,

Σοὶ κ' θαλασσῶν ὑπερόσω πλημμύρων,
Καὶ πῦρ διελθω, τῶ φοσελθεῖν σοι χάριν :

et une élégante épigramme de Platon [i] :

Ἀρχάναστα ἔχω, τίω ὁν Κολοφῶνος ἐπεῖρον,
Ἃς κ' ὅτι ῥυσίδων ὁ γλυκὺς ἔζετ' ἔρως.
Ἃ δειλοὶ, νεόπαπς ὑπαντήσαντες ὀκείνης
Πρωτοπλόν, δ' ὅσης ἦλθε πυρκαϊῆς !

Le renvoi que M. Jacobs fait sur le dernier vers à une note de Valckenaer [k] n'est pas fort utile ; il auroit, je crois, mieux fait de comparer avec la formule Grecque le passage suivant de Properce :

Quid tibi vis, insane ! meos sentire furores !
Infelix, properas ultima nosse mala,
Et miser IGNOTOS VESTIGIA FERRE PER IGNES,
Et bibere e tota toxica Thessalia.

[a] *Chion. Epist. 17.*
[b] *Vers. 487.*
[c] *Vers. 1182.*
[d] *I. Epist, 1, 46.*
[e] *IV, 16.*
[f] *II, 3, 55. — III, 10, 94.*
[g] *Vers, 385.*
[h] *L. III, vers. 236.*
[i] *Epigr. 6.*
[k] *Ad Phoen. 482.*

I. 5, 2, ubi Burm. — Cf. Merrick. ad Tryph. Angl, 513.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ἀγῶνα : « après les jeux, je montai à Olympie. » Ce voyage de Diogène à Olympie est suffisamment attesté par son biographe[a], par le Pseudo-Démétrius[b], par l'empereur Julien[c]; et sous ce rapport, notre auteur est irréprochable : mais il va donner des armes à la critique.

[a] *Diog. Laërt. VI, 43.*
[b] Περὶ Ἑρμ. *§. 273.*
[c] *Orat. VII, p. 212 A, 238 D.*

Diogène rencontre à Olympie un pancratiaste nommé Cicermus, qui marchoit couronné de l'olivier olympique, et au milieu d'un nombreux cortége d'amis; il étoit dans l'ivresse de la gloire et du bonheur. Le philosophe l'arrête, et lui prouve, dans une assez longue conversation, que ce triomphe n'est pas fait pour lui donner tant d'orgueil. Il est évident que le fond de cette lettre doit avoir été tiré à-peu-près de la même source où Dion Chrysostome a puisé l'idée d'une grande partie de son neuvième discours. « Aux jeux isthmiques, dit cet orateur[d], Diogène vit » un athlète qui sortoit du stade; il ne touchoit pas la terre; il » étoit comme porté par la multitude qui l'accompagnoit : dans » cette foule, les uns sautoient de joie, d'autres lui jetoient » des couronnes et des rubans (1). Quand Diogène put appro- » cher (2), il demanda ce que ce bruit signifioit, et ce qui étoit » arrivé. J'ai vaincu, dit l'athlète, dans le stade des hommes. » Et Diogène lui prouve qu'il y a peu de gloire dans un pareil succès. Les argumens de Diogène ne sont pas les mêmes dans notre lettre et dans le discours de Dion. Le lieu de la scène est différent; l'un la place à Olympie, l'autre à Corinthe. Dans Diogène de Laërte, où se trouve deux fois l'anecdote qui est le fond de l'amplification des deux sophistes, il y a une variété du

[d] *T. I, p. 292 B.*

(1) Τὰς δὲ ἐπιβάλλοντας αὐτῷ στεφάνους καὶ ταινίας. C'est la φυλλοβολία, sur laquelle on peut voir un passage classique d'Eratosthène, dans le scholiaste d'Euripide[a], et une excellente remarque de Casaubon sur Suétone[b], à laquelle il faut joindre les notes d'Elmenhorst sur Apulée[c] et sur Minutius Félix[d], avec Gaulmin sur Eumathius[e]. Dans un bel épisode de la neuvième Pythique[f], Alexidamus, vainqueur à la course, traverse en triomphe la foule des spectateurs, qui lui jettent des couronnes et des feuilles :

Πολλά μιν κεῖνοι δίκον
Φύλλ' ἐπὶ καὶ στεφάνους.

Jean Nicolai a fait un petit traité *de phyllobolia*, qui ne vaut pas la peine d'être consulté.

[a] *Hecub. 570.*
[b] *Neron. 25.*
[c] *Met. IV, p. 303, Oud.*
[d] *P. 109, Ouz.*
[e] *Pag. 7.*
[f] *Pind. P. IX, 218.*

(2) Ὅτι κόνιν ἐφεστηκὼν ἔρετο. Morel a cité un manuscrit qui donne l'infinitif ἐφεστηκέναι, et il préfère cette leçon. Je l'ai trouvée dans le ms. 2958; mais je ne suis pas de l'avis de Morel; je préfère le participe.

Digitized by Google

même genre. Le biographe nomme dans un endroit [a] les jeux pythiques; dans l'autre [b], les jeux olympiques. Je ne veux point m'arrêter à épiloguer sur toutes ces différences dans un récit qu'une lettre de Diogène, si elle eût passé pour authentique, auroit dû fixer et rendre uniforme: un argument plus fort décidera la question.

[a] *VI, 33.*
[b] *VI, 43.*

Le Cynique demande à ce pancratiaste vainqueur, si les hommes seuls avoient combattu, à Olympie, dans le pancrace. « — Les enfans combattirent aussi, répond Cicermus. — Et » toi, homme fait, tu as aussi vaincu les enfans? — Non; car » ils n'étoient pas de mon tirage, &c. » Le sophiste s'est ici complétement démasqué. Il suppose, comme on le voit, qu'il y avoit à Olympie, du temps de Diogène, un pancrace des enfans; or Diogène mourut en l'olympiade CXIV, et Pausanias dit très-formellement que le pancrace des enfans ne fut établi à Olympie que dans la CXLV.[e] olympiade : πέμπτῃ δὲ ἐπὶ παῖς παραδόντα καὶ ἑκατὸν ἆθλα ἐτέθη παγκρατίου παισί. On opposeroit vainement l'histoire des trois fils du fameux athlète Diagoras, lesquels, long-temps avant l'époque de Diogène, furent, en un même jour, couronnés à Olympie, dans le pancrace, la lutte et le pugilat, et qu'Aulu-Gelle appelle *adolescentes*. Il y avoit trois classes d'athlètes: les *enfans*, παῖδες, et c'est à ceux-là que le pancrace fut interdit à Olympie jusqu'à l'olympiade CXLV; les *imberbes*, ἀγένειοι, et ce sont là très-probablement les *adolescentes* d'Aulu-Gelle; enfin, les *hommes faits*, ἄνδρες. Les auteurs Grecs qui ont parlé des fils de Diagoras, Plutarque [a], Pausanias [b], le scholiaste de Pindare [c], n'expriment point quel étoit leur âge : ce dernier dit seulement que le pancratiaste étoit l'aîné des trois. Le passage d'Aulu-Gelle (1), après l'in-

V, 8, extr.

N. A. III, 15. Voy. Fab. Agon. p. 186; Ignarra de Pal. p. 38; Pind. Ol. IX, 135.

[a] *Vit. Pelop. 34.*
[b] *VI, 7.*
[c] *Argum. Ol. VII.*

(1) Cicéron [a] a raconté ce trait avec quelque différence : *Hanc sententiam significare videtur Laconis illa vox, qui, cum Rhodius Diagoras Olympionices nobilis uno die duo suos filios victores Olympiæ vidisset, accessit ad senem et gratulatus, « morere, Diagora, inquit, non » enim in cœlum ascensurus es. »* C'est peut-être ce mot, rapporté aussi par Plutarque [b], qui a donné à Pindare, contemporain de Diagoras, une idée très-analogue qui revient plus d'une fois dans ses odes. Après avoir, dans la dixième Pythique [c], célébré le bonheur de l'athlète vainqueur, témoin de la victoire de son fils, il ajoute:

[a] *Tusc. I. 46, ubi Davies et Bouhier.*
[b] *Plut. l. c.*
[c] *V. 27, Böckh. al. 42.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

18.e de Grifol. et de du Puys.

terprétation que j'en ai donnée, confirmant mon raisonnement, bien loin d'y nuire, je conclus que le pseudonyme est dans cette lettre bien convaincu d'imposture, et que je puis passer à la troisième.

Elle est adressée, dans le manuscrit 1353, à Platon; dans le manuscrit 398 et dans le recueil de Grifolini, à Aristippe.

L'auteur commence en ces termes : « Il me revient que tu » t'exerces contre moi, et que chez le tyran (il s'agit de Denys) » tu insultes chaque jour à ma pauvreté, parce que tu m'as une » fois trouvé lavant des chicorées à la fontaine. » Diogène de Laërte [a], Valère-Maxime [b], Horace [c], disent que ce fut Aristippe qui surprit Diogène dans cette humble occupation. Il est vrai que Diogène de Laërte, dans un autre endroit [d], nomme Platon au lieu d'Aristippe; qu'ailleurs encore [e] il raconte un fait tout semblable où figurent Métroclès et Théodore. Ces variétés pourroient, au besoin, servir à prouver que Diogène de Laërte est un pauvre compilateur, tout-à-fait dénué de critique et de jugement. Mais ce n'est pas de Diogène de Laërte qu'il s'agit ici, c'est de Diogène le Cynique; et dans cette lettre qui lui est attribuée, je préfère le nom d'Aristippe, parce qu'il a le plus grand nombre d'autorités.

[a] *II, 68.*
[b] *IV, 3, ext. 4.*
[c] *I. Epist. 17, 13.*
[d] *VI, 58.*
[e] *II, 102.*

Le philosophe dit à Aristippe qu'il aime mieux la pauvreté dans Athènes que les délices des tables de Sicile; ce qui donne lieu à des déclamations vagues et mal écrites, et dont l'altération du texte augmente encore l'insipidité.

Cette lettre est manifestement écrite d'Athènes; et la supposi-

[a] *Isthm. V, 17. —Bockh. IV, 15.*

Ὁ χάλκιος ἐρεχθὸς ἔποτ' ἄμβατος αὐλῷ.

Il dit ailleurs [a]:

Εἴ τις εὖ πάρων λόγον ἐσλὸν ἀκούσῃ,
Μὴ μάπτυε Ζεὺς γενέσθαι.

[b] *Ol. V, extr. ubi Heyn.*

La même pensée revient dans cet autre passage [b]:

εὐλα δ' εἴ τις ὅλβον ὑγιέ-
ἀρδει.... μὴ μαπτύ-
ῃ θεὸς γενέσθαι.

[c] *Isthm. VII, 60.—Bockh. VI, 43.*

Elle reparoît ailleurs sous une forme différente [c]:

Τὰ μαχεὰ δ' εἴ τις
παπλαίνει, βεραχὺς ἐξικέ-
σθαι χαλκόπεδον θεῶν
ἕδραν.

[d] *Epist. 3, extr.*

M. Heyne a comparé fort à propos, mais cité avec peu d'exactitude, une phrase d'Isocrate [d], qui dit à Philippe de porter la guerre en Asie, de soumettre le grand Roi, et de faire les Barbares *hilotes* des Grecs : οὐδὲν γὰρ, ajoute-t-il, ἔσται λοιπὸν ἔπι, πλὴν θεὸν γενέσθαι.

Digitized by Google

tion en seroit démontrée, s'il étoit sûr que Valère-Maxime[a] ne s'est pas trompé en rapportant que ce fut à Syracuse même qu'Aristippe vit Diogène laver ses légumes, et qu'il lui dit : « Si » tu voulois faire la cour à Denys, tu ne mangerois pas de » pareilles choses. » A quoi Diogène répartit : « Et toi, si tu » voulois manger de pareilles choses, tu ne ferois pas la cour » à Denys. » *Idem (Diogenes) Syracusis, cum olera ei lavanti Aristippus dixisset, si Dionysium adulare velles, ista non esses; immo, inquit, si tu ista esse velles, Dionysium non adulares.* Mais je crois qu'ici notre auteur a eu plus de critique que Valère-Maxime ; car il me paroît que Diogène n'a jamais fait de voyage en Sicile.

[a] *Val. Max. l. c.*

Jusqu'ici la lettre se soutient ; elle n'offre pas de fautes matérielles, et le ton de la composition, quoique sophistique et déclamatoire, ne paroîtra peut-être pas à tous ceux qui la liront une preuve suffisante de supposition. On peut en trouver une autre, et, si je ne me trompe, elle est très-forte ; c'est la mention des deux femmes de Socrate.

Il me semble que cette circonstance de la bigamie de Socrate ne peut pas se trouver sous la plume de Diogène, son admirateur et presque son contemporain. Je remarque que ses contemporains ont seulement parlé de Xanthippe ; qu'Aristophane, qui paroît avoir pris à tâche de défigurer le caractère de Socrate et de le rendre ridicule, n'a jamais fait la moindre plaisanterie sur son double hyménée ; que Lucien, dans son persifflage satirique, ne lui a pourtant jamais reproché d'avoir été bigame ; enfin, que Diogène de Laërte[b], Athénée[c], Plutarque[d], nommant les auteurs qui ont donné deux femmes à Socrate, ne citent point ce témoignage si imposant de Diogène, ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire, s'ils avoient connu notre lettre, ou si elle avoit été lue et jugée digne de quelque foi par les écrivains où ils puisoient. Je considère ensuite que la bigamie de Socrate est appuyée sur un passage du Pseudo-Aristote ; sur l'autorité d'Hiéronyme de Rhodes et de Satyrus, péripatéticiens peu considérés ; sur celle d'Aristoxène le Musicien, péripatéticien fort ennemi de Socrate,

[b] *II, 26.*
[c] *XIII, 2.*
[d] *Vit. Aristid. 27.*

Luzac. Lect. Att. passim.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

homme d'un caractère irritable, curieux, jaloux, disposé à adopter tous les bruits de la médisance, à les répéter, et au besoin à les créer; enfin, sur celle de Démétrius de Phalère; car je néglige quelques pères de l'église et des écrivains modernes qui ont répété sans examen ce qu'ils avoient lu sans attention. Il ne faut pas oublier que Bentley (et il y a peu de noms aussi grands en critique), que Bentley avoit rejeté cette histoire comme supposée, et que la mention qui en est faite par l'auteur des lettres socratiques, lui avoit servi d'argument pour en attaquer l'authenticité. Dans le sentiment de Bentley, je vois Brucker, Pearson, Gesner, hommes dont l'érudition est justement considérée; Charpentier, biographe éclairé de Socrate; Hardion, l'un des membres les plus distingués de l'Académie des Inscriptions; Cowper, auteur d'une bonne Vie de Socrate [a]; le savant abbé Morelli [b]; M. Mahne, qui a doctement écrit sur Aristoxène [c]; M. Van Lynden, à qui l'on doit une excellente dissertation sur Panétius [d]; le maître de MM. Mahne et Van Lynden, M. Wyttenbach, qui prononce [e] que cette bigamie est un conte, *mendacem esse fabulam;* Rollin, Hindenburg, Meiners [f]; enfin, M. Luzac, qui, dans ses Leçons Attiques, a consacré plus de trois cents pages *in-quarto* à prouver que la bigamie de Socrate est une fable, dont les auteurs ne méritent pas la moindre croyance. Dans l'antiquité, le philosophe Panétius [g] avoit réfuté cette historiette, et d'une manière satisfaisante, ἱκανῶς, selon l'expression de Plutarque [h], qui, par ce mot seul, se range au nombre des auteurs qui n'ont point fait au sage Socrate l'injure de le croire bigame. D'après tant d'autorités, et d'autorités imposantes, je ne balance pas à rejeter, sur cet unique fait, la lettre du Pseudo-Diogène. Je ne dois pas dissimuler que M. Visconti s'est rangé au sentiment de Démétrius de Phalère. Il croit que, dans cette affaire, il faut accorder beaucoup de confiance à Démétrius, qui devoit la connoître mieux qu'un autre, parce qu'il avoit, comme on le voit dans Plutarque, des liaisons avec la famille d'Aristide le Juste, et que Myrto, l'une des deux femmes que l'on donne à Socrate, étoit petite-fille de cet Aristide. Panétius ne paroît pas

Voy. Luzac, ibid. p. 19, &c.

[a] *P. 207, trad. Franc.*
[b] *Ad Liban. p. 219.*
[c] *De Aristox. p. 80. sqq.*
[d] *De Panæt. p. 65.*
[e] *Ad Phædon. p. 326.*
[f] *Voy. Chardon de la Roch. Mel. t. I, p. 349, 367; Harles Bibl. Gr. t. I, p. 683.*
[g] *Van Lynden, l. c Chard. Mél, t. I, p. 348.*
[h] *Plut. l. c.*

Iconogr. Gr. t. I, Article de Socrate.

Digitized by Google

à M. Visconti une autorité bien grande, parce que Panétius est connu pour un esprit paradoxal. Pour moi, j'avoue que je n'ai pas tout-à-fait autant de confiance dans Démétrius de Phalère. En effet, Plutarque a montré qu'il s'étoit plus d'une fois assez gravement trompé dans ce qu'il avoit écrit sur Aristide le Juste; il a donc pu aussi se tromper sur Myrto : il s'étoit également trompé, dans une autre occasion, en parlant de Socrate (c'est encore Plutarque qui l'atteste); il a donc pu se tromper aussi sur les femmes de Socrate. Le caractère personnel de Démétrius n'a rien non plus de fort respectable; et, quant à Panétius, je ne veux point nier ses paradoxes, et ils pourroient effectivement diminuer la confiance que doit inspirer sa réfutation, si, comme je l'ai remarqué, Plutarque qui l'avoit lue, Plutarque qui étoit bon juge et qui avoit des moyens d'examen dont nous sommes privés, ne disoit pas qu'elle étoit satisfaisante, qu'elle étoit *suffisante*, ἱκανῶς ὁ Παναίτιος ἀντείρηκεν.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Vit. Arist. 1, 5.

Ibid.

Vit. Arist. 27.

Dans la quatrième lettre, Diogène raconte à un certain Phanomachus sa fameuse entrevue avec Alexandre. « J'étois, dit-il, » assis dans le théâtre, occupé à coller (1) les feuillets déchirés d'un » livre, lorsqu'Alexandre, le fils de Philippe, vint se placer de- » vant moi et m'ôter le soleil. » Selon Dion Chrysostome, qui a fait de l'entretien de Diogène et d'Alexandre le sujet de son quatrième Discours sur la royauté, le Cynique étoit dans le Cranium quand Alexandre l'aborda. Cette circonstance se lit aussi dans Plutarque[a] et Diogène de Laërte[b]. Notre auteur dit qu'il colloit un livre déchiré; Plutarque, qu'il ne faisoit rien; Dion Chrysostome[c], qu'il ne faisoit absolument rien. S'il faut croire Diogène

19.e de Grifol. et de du Puys.

T. I, p. 147, R.

[a] *Vit. Alex. 5. 14.*
[b] *VI, 38.*
[c] *T. I, p. 145.*

(1) Βιβλίδια κολλῶν : on pourroit croire d'abord que ces mots signifient collant les feuillets d'un livre, c'est-à-dire, les assemblant par leur extrémité, pour en former ensuite un *volume*, et c'est sans doute en ce sens qu'il faut entendre διακολλᾶς dans ce passage de Lucien[a] : τίνα γὰρ ἐλπίδα καὶ αὐτὸς ἔχων εἰς τὰ βιβλία, καὶ ἀνελίττεις ἀεὶ καὶ ΔΙΑΚΟΛΛΑΣ καὶ πτυσσόττεις; mais plus bas le Pseudo-Diogène parlera des διαστίγματα τῶν βιβλιδίων, ce qui doit signifier *les déchirures* des feuillets, de sorte que Diogène raccommodoit un livre *déchiré*. Lucien, dans le même ouvrage, raconte que Démétrius le Cynique, entendant un ignorant qui lisoit mal les Bacchantes d'Euripide, lui arracha le volume des mains, et le *déchira*, ἁρπάσας διέσπασεν.

[a] *Adv. indoct. 5. 16.*

5. 19.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

de Laërte, Simplicius [a], Nonnus [b] et l'auteur de Timarion (1), il se chauffoit au soleil. Ce dernier fait entendre que le Cynique étoit sorti de son tonneau pour mieux jouir de la chaleur du soleil: ce qui pourroit justifier le sculpteur qui a rétabli la figure d'Alexandre dans le bas-relief dont je parlois plus haut [c], si d'autres raisons ne le condamnoient pas [d]. Cette variété de détails prouve que notre lettre n'a pas été connue de ces différens auteurs, ou

[a] *In Epict. c. 21, p. 198.*
[b] *Hist. Syn. l. 26.*
[c] *Pag. 133.*
[d] *Voy. M. Visconti Iconogr. Gr. t. I, p. 99. 4.°*

§. 44.

(1) Ὦ μαρὲ, c'est Diogène qui est supposé parler à Jean Italus, Ἀλέξανδρος ὁ Φιλίππου, ὁ πᾶσαν τὴν Ἀσίαν ὡς ἔπαυλιν μικρὰν διελωσάμενος, προσελθών μοι κατὰ τὴν Κόρινθον εἰληθερευμένῳ, παρέστη καὶ μετ' αἰδοῦς πινὸς καὶ ὑποπτώσεως ὡμίλησε· σὺ δὲ καθαρμα ὢν ὁ Βυζαντίῳ, καὶ τοῖς Γαλιλαίοις ἅπασι συγκοπὸς ἐξ ὑπεροχῆς, πολμᾶς ἐμοὶ διαλέγεσθαι; Le docte interprète voudroit joindre ἐξ ὑπεροχῆς avec πολμᾶς: ce qui ne me paroît pas fort nécessaire. Je crois bien que, pour exprimer le sens de sa traduction, *Galilæis ita odiosus ut nihil possit supra*, il faudroit plutôt écrire συγκοπὸς εἰς ὑπεροχὴν que συγκοπὸς ἐξ ὑπεροχῆς. Mais l'auteur a pu avoir une autre pensée: il nous représente Jean Italus comme un homme léger, présomptueux, insolent; et cet orgueil le rendoit odieux aux chrétiens, Γαλιλαίοις συγκοπὸς ἐξ ὑπεροχῆς, *Galilæis ob nimium fastum odiosus.* Voilà, si je ne me trompe, le sens de ce passage. Personne n'en pourra mieux juger que le savant éditeur. Dans le même passage, il propose de lire Ἀλέξανδρος μὲν, sans doute à cause de σὺ δέ. Mais il y a tant d'exemples de l'omission de μὲν avant δὲ [a], qu'il ne faut peut-être rien changer sans l'autorité d'un manuscrit. Dans cette phrase de Thémistius [b], ἐγὼ δὴ καὶ Μίλητον ἄγαμαι καὶ Κολοφῶνα τῆς παλαιᾶς ἀνδριαντήσεως τοῦ Ἀπόλλωνος, εἰ δὴ πλησίον..., la restitution de μὲν après Μίλητον aura l'appui d'un manuscrit collationné par H. de Valois, et dont les variantes ont passé de la bibliothèque de M. de Villoison dans celle de M. Dureau de la Malle, qui a eu l'extrême bonté de me les communiquer. Le ms. 409 de Venise m'autorise aussi à lire dans Achille Tatius [c], φυτώνυμον μὲν γὰρ ὁ θεὸς εἶπεν αὐτὴν ἐπεὶ Φοινίκων ἡ νῆσος, ὁ δὲ φοίνιξ φυτὸν, au lieu de φυτώνυμον γὰρ,.. On peut, d'après le même manuscrit, lire dans Héliodore [d], τὸν μὲν Ἀείστατον καταλαμβάνει.... ὁ δὲ εἶπεν, au lieu de τὸν Ἀείσ.; et de même plus loin [e], ἐμοὶ γήμαντι μὲν παιδία οὐκ ἐγίνετο, ὁμῶς δὲ ποτε..., au lieu de ἐμοὶ γήμαντι παιδ. Lucien [f], parlant d'Apollon et de Phaéton, dit τὸν δὲ δοῦναι, τὸν δὲ ἀπολέσαι ἀκδιφρευθέντα: je préfère τὸν μὲν δόντα du ms. 2600. Au contraire, avec le même manuscrit, j'ôterois, un peu plus loin [g], μὲν après Σειρῆνας. On lit dans Dion Chrysostome [h]: Ὦ παῖ Μνησαρχίδου, ποιητὴς μόνον ἦδα, σοφὸς δὲ οὐδαμῶς. Le ms. 2958 donne, ποιητὴς μὲν μόνον ἦδα: mais je n'aime pas cette leçon; je voudrois ποιητὴς μὲν ἦδα, σοφὸς δὲ οὐδαμῶς. L'adjectif μόνον a pu être produit par la particule μὲν mal écrite ou mal lue. Cette particule défigure un passage d'Achille Tatius [i], où elle a pris la place d'un pronom: Ταῦτα μὲν βοῶντος, ὄχλος συνερρύει. Il faut corriger ταῦτά μοι β. avec le manuscrit de Venise déjà cité: au reste μὲν n'est peut-être là qu'une faute d'impression de l'édition de Boden. C'est le pronom personnel qui a pris la place de la particule, dans cette phrase de Thémistius [k]: Σὺ δὲ, ὦ πάλαι μοὶ πολέμων, νῦν δὲ θεῶν ἀγανώλαπε: je lis πάλαι μὲν πολ. avec le manuscrit de H. de Valois, duquel je parlois tout à l'heure. C'est ce manuscrit qui, dans mes notes Latines, est quelquefois désigné par l'épithète de *Duræanus*, quelquefois par celle de *Valesianus*.

[a] *Zeun. et Herm. ad Viger. VIII, 8, 10; Van Heusd. Spec. crit. p. 75.*
[b] *Orat. 27. p. 334 A.*
[c] *II, c. 14, p. 146, edit. Bod.*
[d] *I, c. 17, p. 29, ed. Cor.*
[e] *II, c. 29, p. 94.*
[f] *De Electr. §. 2.*
[g] *§. 5.*
[h] *Orat. 64, p. 331 R.*
[i] *VIII, 3.*
[k] *Orat. 20, p. 234 A.*

elle

Digitized by Google

qu'ils l'ont dédaignée. La circonstance du livre recollé n'étoit-elle pas assez singulière pour qu'un ressasseur d'anecdotes comme Diogène de Laërte se fît un devoir de l'employer, si la lettre eût passé pour authentique?

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Le mot si connu de Diogène, qui dit à Alexandre de s'ôter du soleil, mot rapporté par l'exact Arrien, et par une foule d'écrivains dont Ménage a recueilli les passages, ce mot, dont la forme est en quelque sorte consacrée par l'uniformité des récits, est délayé par notre auteur d'une manière recherchée et insignifiante. « Jeune homme, dit le Pseudo-Diogène au roi de » Macédoine, tu es invincible; car ton pouvoir est égal à celui » des dieux. Cet effet qu'opère, à ce que l'on dit, sur le soleil » l'opposition de la lune, tu viens de le produire en t'approchant » de moi. — Tu plaisantes, Diogène, répond Alexandre. — Ne » t'aperçois-tu pas que je ne puis continuer mon ouvrage, parce » que j'y vois tout aussi peu qu'en pleine nuit? » Il me paroît que cette amplification verbeuse dénote aussi bien la supposition que les anachronismes les plus graves et les fautes historiques les plus grossières.

VII, 2.

Ad Diog. Laërt. VI, 38.

Notre auteur rapporte le mot fameux d'Alexandre : « Si je » n'étois pas Alexandre, je serois Diogène. » Mais Diogène de Laërte ne le donne que d'après une tradition incertaine, d'après un *on dit*, φασί. D'où je conclus encore que cette lettre n'avoit inspiré de confiance à aucun écrivain, puisque ce mot, raconté par Diogène lui-même, n'étoit parvenu à son biographe qu'avec la formule φασὶ, *on dit*. Le pseudonyme dit à la fin de sa lettre qu'Alexandre l'emmena avec lui, le priant de faire partie de l'expédition, et eut grand' peine à le laisser partir. Ce fait ne se lit nulle part; s'il eût été véritable, si la lettre qui le raconte eût obtenu la moindre considération, à coup sûr il auroit été recueilli par quelqu'un des biographes, ou du philosophe, ou du roi.

VI, 32.

La lettre cinquième est adressée par Diogène à sa mère Olympias. Le fond en est le même que celui de la lettre septième des éditions; et, en parlant de cette dernière, j'ai déjà fait valoir,

20.e de Grifol. et de du Puys.

Pag. 137.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

contre l'authenticité de la lettre inédite, le nom d'Olympias que les biographes n'eussent pas plus omis que celui du père de Diogène, si cette lettre avoit été ou connue ou considérée. Diogène cite deux tragédies perdues, les *Xanthriæ* et le *Telèphe*, et de la seconde un fragment que l'on ne connoissoit pas encore. Il est fort à regretter que le sophiste n'ait pas fait plus souvent parade de sa lecture. Sa philosophie et ses déclamations ne sont bonnes à rien; son érudition, quoiqu'elle soit un contre-sens dans le rôle qu'il a voulu jouer, pourroit aider utilement et augmenter la nôtre.

La sixième lettre manque dans Grifolini. Comme elle se trouve dans le manuscrit 398, qui paroît avoir été semblable au sien, je suis tenté de croire qu'il l'a omise à cause de l'obscénité de quelques détails. L'obscénité, sous la plume de Diogène, est fort naturelle, et ce n'est pas en l'employant que le sophiste s'est trahi. Il me semble pourtant qu'il a fait une maladresse. Son Diogène dit qu'en luttant avec un beau jeune homme, ὁ γνώμων ἀνίσταται, *gnomon erigitur*. Il ajoute qu'il n'ose pas, à cause de la multitude, employer l'*autre mot*, τὸ γὰρ ἕτερον ὄνομα δέδια διὰ τοὺς πολλοὺς εἰπεῖν. Cette pudeur n'est pas de Diogène, mais du sophiste qui a pris son nom. Le Cynique, qui faisoit tant de saletés en public, eût-il craint d'appeler les choses par leur nom? Les cyniques, comme les stoïciens qui étendirent et perfectionnèrent leur philosophie, croyoient que les mots étoient indifférens, que les choses seules pouvoient ne l'être pas. *Placet stoïcis*, dit Cicéron dans une lettre fort curieuse, *placet stoïcis suo quamque rem nomine appellare*. Il n'y avoit donc pas de raison pour que Diogène employât par pudeur le synonyme γνώμων; et ce qu'il ajoute, que c'est à cause de la multitude qu'il n'ose pas dire le mot propre, est une raison misérable; car, écrivant en particulier à son ami Sopolis, il n'avoit point à redouter le jugement de la multitude. Et d'ailleurs, pour le redire encore, comment Diogène eût-il craint de faire lire à la multitude un mot obscène, lui qui avoit commis, sous les yeux et à la face de tous, plus d'un acte infame? On voit que le sophiste, qui n'étoit pas un cynique très-

Voy. p. 128.

Ad Div. IX, 22, avec les notes des interprètes.

Digitized by Google

avancé, s'est décelé par sa pudeur; il a oublié le masque qu'il s'étoit donné, et il a rougi de la licence de sa plume, comme s'il eût écrit sous son propre nom, et non pas sous celui de Diogène. Le Pseudo-Démétrius de Phalère rapporte une anecdote qui, pour le fond, est évidemment la même; mais elle est moins indécente et finit d'une manière moins immorale. Dans une lutte avec un beau garçon, il arriva au Cynique cet accident qu'il exprimoit tout-à-l'heure avec cette réticence si délicate. Le jeune athlète, comme celui de notre lettre, eut peur et s'enfuit : « Rassure-toi, » enfant, lui cria Diogène; » θάρρει, παιδίον, οὐκ εἰμὶ ταύτῃ ὅμοιος. Ce mot, dans son genre, ne manque pas d'un certain éclat de sagesse bizarre, et il est tout-à-fait dans la tournure d'esprit et de style que l'on connoît à Diogène. Aussi je ne pense pas qu'il soit fait après coup; il a un caractère original et vrai. Notre sophiste ne le rapportant pas, j'en conclus, non pas que le Pseudo-Démétrius s'est trompé, mais que le Pseudo-Diogène étoit mal informé. Il a forgé ses lettres d'après les traditions qui circuloient sur le compte du Cynique, et d'après ses biographes; mais il n'a pas tout su; il n'avoit pas tout lu. L'aventure avec l'athlète lui avoit été mal racontée; le mot de Diogène, mot spirituel et sagement obscène, manquoit à la version dont il s'est servi.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Περὶ Ἑρμ. *S. 273.*

Ce n'est là qu'une présomption contre la lettre. Une raison qui me semble forte, c'est que la scène est à Milet; or, plus bas, je tâcherai de montrer que, si Diogène est allé à Milet, ce n'est pas depuis qu'il faisoit profession du cynisme. Le Pseudo-Démétrius n'indique point le lieu de l'aventure : notre auteur savoit que les détails, les petites circonstances, les localités, donnent de la vraisemblance à un récit; en conséquence il a cru devoir placer son héros à Milet; il auroit mieux fait de choisir quelqu'une des villes de Grèce, Athènes, Mégare, Thèbes ou Corinthe.

Pag. 205.

Dans la septième lettre, Diogène raconte à un certain Timomachus, inconnu comme la plupart de ses autres correspondans, qu'il a vu à Cyzique une maison sur laquelle étoit cette

25.e de Grifol. et de du Puys.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

inscription : *Ici demeure le fils de Jupiter, Hercule Callinicus* (1); que nul mal *n'entre ici :*

Ὁ τοῦ Διὸς παῖς καλλίνικος Ἡρακλῆς
Ἐνθάδε κατοικεῖ· μηδὲν εἰσίτω κακόν.

Diogène demande quel est le maître de la maison; il apprend que c'est un malhonnête homme, et il se dit à lui-même : « Cet » homme a bien l'air de s'être fermé la porte. » Plus loin, Diogène voit la même inscription sur une autre maison, et on lui dit qu'à Cyzique elle se lit sur toutes les portes. Cet usage superstitieux, dont il y a un autre exemple dans l'Alexandre de
§. 36. Lucien, paroît à Diogène extrêmement ridicule; et se jetant dans une longue conversation morale, où il fait sentir à son interlocuteur tout ce que cette inscription a de puéril, il finit par en proposer une autre. Le fond de cette lettre se retrouve dans deux anecdotes rapportées par Diogène de Laërte. Voici la
VI, 39. première : « Un eunuque de fort mauvaise conduite ayant écrit » sur sa maison, *Que nul mal n'entre ici :* comment, dit Diogène, le
VI, 50. » maître de la maison pourra-t-il y entrer ? » Voici la seconde : « Un nouveau marié ayant écrit sur sa maison, *Le fils de Ju-* » *piter, Hercule Callinicus, demeure ici; que nul mal n'y entre,* Dio- » gène écrivit au-dessus : *C'est l'alliance après la guerre,* μετὰ τὸν » πόλεμον ἡ συμμαχία. » S. Clément d'Alexandrie et Théodoret,
Ad VI, 39. dont on peut voir les paroles dans la note de Ménage, ne parlent point du jeune marié; ils disent que l'inscription en deux vers iambiques se lisoit sur la maison de ce malhonnête homme qui, selon Diogène, s'étoit exclu lui-même de sa propre maison. Ces variétés prouvent encore que notre lettre n'a point été connue de ces trois écrivains, ni des auteurs qu'ils copioient, et conséquemment que ce recueil pseudonyme étoit fort méprisé.

Un embarras assez grand résulte du voyage de Diogène à

(1) *Callinicus* étoit un surnom particulier d'Hercule. Le plus ancien auteur connu qui l'ait employé est Archiloque[a], dont il nous reste ce fragment d'un hymne :

Ὦ Καλλίνικε χαῖρ' ἄναξ Ἡράκλεες,
Αὐτός τε καὶ Ἰόλαος, αἰχμητὰ δύο.

M. Liebel, dans son édition d'Archiloque, a fait sur ce passage des remarques érudites, auxquelles il sera utile de joindre celles de Nicolas *Loensis*[b] et du président du Faur[c].

[a] *Fram. 69.*
[b] *Misc. Epiphyll. V, c. 7.*
[c] *Agonist. II, c. 22, p. 337; III, c. 22.*

Digitized by Google

Cyzique. On ne trouve rien dans l'histoire de ce philosophe qui confirme cette circonstance. Cependant je ne me ferai point du silence des écrivains un argument contre notre auteur. Car une anecdote rapportée par son biographe prouve qu'il étoit allé à Mynde, et cependant nous n'avons aucun renseignement sur ce voyage de Mynde. Il est donc possible qu'il ait aussi visité Cyzique, et notre auteur a pu avoir des autorités qui nous manquent aujourd'hui.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique. *VI, 57.*

Mais ce que j'oserai contester, c'est que Diogène soit allé à Cyzique et à Milet, comme il est dit dans la lettre sixième, depuis qu'il avoit embrassé la philosophie cynique. Je crois que s'il a visité Cyzique, Milet, Mynde et Rhode (car il sera tout-à-l'heure question d'un voyage de Rhode), c'est quand il quitta Sinope pour venir en Grèce. Il est possible qu'il ait alors parcouru les côtes d'Asie; mais rien n'indique que, depuis son arrivée en Grèce, il ait fait de longs voyages : on le voit aller d'Athènes à Corinthe, de Corinthe à Thèbes [a]; on le suit à Mégare [b], à Olympie [c], à Delphes [d], à Égine [e]; des pirates l'emmènent en Crète [f], où le Corinthien Xéniade l'achète comme esclave, et d'où il le ramène à Corinthe. Mais il n'y a absolument aucun passage qui justifie les courses que notre pseudonyme lui fait faire en Asie, depuis qu'il étoit philosophe et cynique de profession. A Cyzique, à Milet, à Rhode, Diogène agit et parle en cynique consommé; mais, dans le voyage qu'il fit à Mynde, voyage très-authentique, il ne dit rien qui prouve qu'il eût déjà embrassé le cynisme. « Étant, dit son biographe, arrivé à Mynde, » et ayant remarqué que les portes étoient grandes et la ville » petite : Hommes de Mynde, dit-il, fermez les portes, de peur » que votre ville ne s'en aille (1). » Ce mot est gai et spirituel; mais il n'est précisément ni d'un philosophe ni d'un cynique. Pour avoir cet esprit-là, Diogène n'avoit pas besoin de s'être assis à l'école d'Antisthène, ni d'avoir pris la besace, le bâton et

[a] *Plutarq. de Prof. §. 6.*
[b] *Pseudo Diog. epist. 8 edit.*
[c] *Plus haut, p. 194.*
[d] *Diog. Laërt. VI, 20, 21; Pseudo-Diogen. epist. edit. 1.*
[e] *Diog. Laërt. VI, 74.*
[f] *Diog. Laërt. l. c.*

(1) « Vous ferez, dit Huet [a], un grand » portail à une petite maison, sans craindre qu'on vous dise ce qui fut dit en » pareil cas : fermez votre porte de peur » que votre maison ne s'en aille. » C'est un mot de Castruccio Castracani [b]; au moins Machiavel le lui attribue. Machiavel, dans le roman qu'il a fait sur la vie de Castruccio, s'est amusé à lui prêter quelques-uns des mots de Diogène.

[a] *Dissert. de Tillad. t. I, p. 495.*
[b] *Ap. Menag. ad Diog. Laërt. VI, 57.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

les guenilles cyniques; au lieu que tout ce que notre sophiste lui fait dire et faire, pendant ses voyages en Asie, porte le cachet du cynisme. Notre sophiste sachant, par la tradition, que Diogène avoit passé dans quelques villes d'Asie, a cru pouvoir, sans risque, dater de là quelques lettres; mais, confondant gauchement les époques, il a fait Diogène cynique avant le temps.

27.e de Grifol. et de du Puys.

Le voyage de Rhode, dont il est parlé dans la lettre huitième, m'offre un autre moyen de réfutation. Diogène écrit de Rhode à Monime; et les manuscrits, Grifolini, du Puys, s'accordent sur ce nom. Il y a là un anachronisme. Monime fut, comme je l'ai dit plus haut, disciple de Diogène; mais Diogène ne le connut que dans le temps où il étoit, à Corinthe, esclave, ou plutôt, comme il le disoit, maître de Xéniade : cela est formellement énoncé dans la Vie de Monime. Or, Eubulus, dans un livre qu'il avoit intitulé Διογένους πεῖσις, *la Vente de Diogène*, disoit que le Cynique étoit mort à Corinthe chez Xéniade. Il est constant d'ailleurs, par un passage de Julien, que Diogène ne voyagea pas depuis qu'il eut été vendu à Xéniade, et qu'il resta à Corinthe. « Diogène, dit Julien, avoit choisi le séjour d'Athènes; mais, » quand la volonté des dieux l'eut conduit à Corinthe, il ne crut » point, quoique rendu par son maître à la liberté, devoir quitter » cette ville; car il étoit persuadé que les dieux veilloient sur » lui; et voyant que Corinthe étoit, plus qu'Athènes, plongée » dans les voluptés, et qu'elle avoit encore plus besoin d'un » maître de morale, il pensoit que c'étoit non le hasard, ni » un simple accident, mais les dieux, pour ainsi dire, eux-mêmes » qui l'avoient amené dans cette ville. » Puisque Diogène ne quitta plus Corinthe, il s'ensuit qu'il n'a pu écrire de Rhode à Monime, et que, quand même il auroit fait autrefois le voyage de Rhode, la lettre qui en contient le récit est une lettre supposée; car on le fait cynique lorsqu'il ne l'étoit pas, et lié avec Monime qu'il ne connoissoit pas encore.

Page 169.

Diogen. Laërt. VI, 82.

Diogen. Laërt. VI, 31.

Orat. VII, p. 212 D.

28.e de Grifol. et de du Puys.

Dans la lettre neuvième, Diogène raconte ce qui lui est arrivé dans un voyage à Olympie. Les manuscrits n'ont pas conservé le nom de celui à qui elle est écrite. Dans Grifolini et du Puys

Digitized by Google

elle est adressée à *Monemus*, ou plutôt à *Monimus*. Si Grifolini a trouvé ce nom dans la copie dont il se servoit, il s'ensuivroit que la lettre est fausse; car nous avons vu tout-à-l'heure que Diogène fit connoissance avec Monime pendant son séjour à Corinthe, et que depuis il n'avoit pas quitté cette ville. Un voyage à Olympie, placé à cette époque, est donc une supposition.

Le savant académicien qui nie l'existence de la ville d'Olympie, trouveroit encore d'autres argumens contre l'authenticité de la lettre; car il y est question d'Olympie comme d'une ville ayant des maisons et même de très-belles maisons. Ce sujet mérite bien que je m'y arrête quelques momens.

Diogène parle d'abord des charlatans de tout genre qui rassembloient la foule dans la place publique, ἀγορά. Il semble qu'une place publique suppose une ville, ou un lieu assez peuplé. Mais on a dit que cette place étoit la place du temple : cela est possible, et même vraisemblable. Diogène dit ensuite que la foule le suivoit; que les uns lui faisoient des présens, que d'autres l'invitoient à souper. « Je ne soupois point chez tout le » monde, ajoute-t-il, mais seulement chez ceux qui avoient besoin » de mes soins, c'est-à-dire, chez ceux qui imitent les rois de » Perse. Je me rendis une fois chez un jeune homme des plus » riches; on me plaça dans un appartement orné de toute part » de peintures et d'or. » Diogène convertit le propriétaire à la philosophie. « Dès le lendemain, dit-il, il distribua son bien à » ses parens, et ayant pris la besace et le manteau, il me suivit. » Le résultat de ce passage seroit qu'au temps de Diogène le Cynique, il y avoit à Olympie des citoyens qui invitoient et donnoient à souper, qui avoient des appartemens magnifiquement ornés, des propriétés ; conséquemment qu'Olympie étoit une ville. Ici l'on objectera que ce n'est pas Diogène le Cynique qui a écrit cette lettre : personne n'en est plus persuadé que moi; mais il faut au moins avouer que cette lettre, quel qu'en soit l'auteur, est l'ouvrage d'un écrivain Grec; que cet écrivain n'a pas pu supposer une ville d'Olympie, si elle n'existoit pas, puisqu'alors le mensonge eût été trop palpable. Il y avoit donc une ville

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

d'Olympie à l'époque où il écrivoit : seulement il se seroit trompé en s'imaginant que cette ville existoit déjà du temps de Diogène. Mais s'est-il absolument trompé ? J'accorderois assez volontiers qu'Olympie, à cette époque, n'étoit peut-être pas une ville assez florissante pour que des particuliers y possédassent des maisons magnifiques ; mais je partage encore, je l'avoue, sauf meilleur avis, le sentiment de M. Siebelis. Il pense que les maisons, dont la solennité des jeux dut rendre la construction nécessaire, firent d'Olympie une bourgade : *subinde plures domos, necessarias illas ad ludorum solemnia, additas esse, ut Olympia vicus jam dici posset.* Et ce qui prouve bien qu'il y avoit à Olympie, vers cette époque, quelques moyens de séjour, et par conséquent des habitations, c'est que, peu d'années après, le philosophe Alexinus alla s'y établir avec ses élèves, disant qu'il vouloit fonder une nouvelle secte qui s'appelleroit la secte Olympique. Diogène de Laërte[a] et Hésychius de Milet[b], qui nous apprennent cette particularité, ajoutent que ses disciples le quittèrent, rébutés par l'insalubrité du lieu et les frais qu'il leur falloit faire pour s'approvisionner, et qu'il resta seul avec un esclave. Les disciples d'Alexinus, qui étoient sans doute assez nombreux, ne trouvoient pas dans une bourgade mal peuplée, et par conséquent mal fournie, tout ce dont ils avoient besoin pour vivre commodément ; ils faisoient, pour se procurer ce qui leur manquoit, des dépenses qui les gênoient, et ils abandonnèrent leur maître et la gloire d'être avec lui les fondateurs d'une secte Olympique. L'insalubrité du lieu pouvoit provenir du défaut d'eau. Arrien dit que l'on s'y baignoit mal, et nous savons par Lucien que ce fut Hérode Atticus qui, plus tard, y amena des eaux abondantes. L'eau manquoit à Olympie, parce que le lieu étoit élevé. La phrase ἀναβαίνειν Ὀλυμπίαζε, *monter à Olympie*, est employée deux fois par notre auteur. Au contraire on disoit καταβαίνειν, *descendre*, en parlant des jeux isthmiques. Dion Chrysostome le prouve en deux endroits. L'un se trouve dans son septième discours : ἐπεὶ δὲ ἦκεν ὁ τῶν Ἰσθμίων χρόνος καὶ πάντες ἦσαν ἐν τῷ Ἰσθμῷ, κατέβη καὶ αὐτός. « Lorsque arriva le temps des jeux isthmiques, et comme » tout

Ad Hellenica, p. 273.

[a] *II, 109.*

[b] *Pag. 3.*

Dissert. I, 6, 26.

Peregr. §. 19, avec les notes des interpr.

Epist. 2 ined.

T. I, p. 276 R.

Digitized by Google

» tout le monde étoit réuni dans l'isthme, Diogène y *descendit* » aussi. » L'autre passage commence le neuvième discours : Ἰσθμίων ὄντων κατέβη Διογένης εἰς τὸν Ἰσθμόν : « Au temps des jeux isthmiques, Diogène *descendit* dans l'isthme. »

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

D'après ces considérations, je ne me ferai point un argument contre la lettre de ce qu'il y est parlé d'Olympie comme d'une ville ; je ne veux même pas insister sur l'importance donnée à cette ville, quoique je soupçonne un peu l'auteur de s'être trompé. La raison tirée du nom de Monime me semble plus forte ; et j'en trouve encore une autre.

Cette maison magnifique, que l'on ne s'attend guère à trouver à Olympie, appartenoit donc à un jeune homme très-riche et qui voulut avoir Diogène à souper. Pendant le repas, le philosophe eut besoin de cracher, et, après avoir regardé de tous côtés, ne trouvant pas d'endroit qui ne fût d'un luxe et d'une propreté exquise, il cracha tout juste sur le visage de son hôte. Le jeune homme ne se fâcha point, et distribuant son bien à sa famille, il devint un cynique très-fervent. Diogène de Laërte rapporte la chose, mais sans tous les embellissemens que l'art *VI, 32.* de notre rhéteur y ajoute, et sur-tout, ce que je dois remarquer, il ne dit pas que ce palais fût à Olympie. Il ajoute que quelques-uns attribuent cette grossièreté à Aristippe, et effectivement le fait se trouve raconté dans la vie de ce philosophe. N'est-il pas *II, 75.* plus que jamais évident et démontré que le biographe et les auteurs qu'il emploie ne connoissoient pas nos lettres, ou les méprisoient. Leur témoignage ne seroit-il pas invoqué pour prouver que ceux qui nommoient Aristippe se trompoient ? Au reste, je croirois volontiers que l'aventure est arrivée à Aristippe, parce que je vois dans cette version des circonstances qui ont un assez grand air de vraisemblance. Le biographe, en rapportant le fait sous le nom du Cynique, ne dit ni à qui étoit la maison, ni dans quel pays l'aventure arriva ; au lieu que, lorsqu'il la raconte dans la vie d'Aristippe, il nous dit que la maison étoit en Sicile, que le propriétaire se nommoit Simus, qu'il étoit trésorier de Denys, qu'il étoit Phrygien, et de plus homme de

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

très-mauvaises mœurs. Ces détails donnent à ce récit tous les caractères desirables de probabilité; ils manquent à l'autre narration. Comme l'action de cracher à la figure de quelqu'un ne peut être que celle du cynique le plus effronté, on l'aura, par la suite, attribuée à Diogène, à qui il semble qu'elle convienne plutôt qu'à l'aimable et délicat Aristippe. Mais Aristippe, comme sa vie le montre, a dit et fait bien des choses qui, sans être de cette force, auroient pu faire honneur à un cynique. Au reste le Bandello eût assurément justifié Aristippe. Dans une Nouvelle où il veut prouver « qu'une action, même incivile, peut » être louable à raison de la circonstance et du lieu et de l'in- » tention, » il raconte (et ce rapprochement est assez singulier) comment deux ambassadeurs du roi d'Espagne crachèrent à la figure de deux personnes, l'un chez le roi de Tunis, l'autre chez cette fameuse courtisane Imperia, que Beroalde a chantée, et qui eut tant d'amans, entre autres Sadolet.

T. III, Nov. 42, p. 140, edit. de Londr.

Menagiana, t. II, p. 129, t. IV, p. 53.

31.e de Grifol. et de du Puys.

Je n'hésite pas du tout à prononcer que la dixième lettre n'est pas de Diogène. Elle contient une exhortation philosophique sur le mépris de la mort, et sur la nécessité de s'y préparer, en s'habituant à séparer d'avance l'ame d'avec le corps, à faire vivre l'ame seule. Il y est dit que l'ame et le corps sont comme attachés ensemble par leurs sommets. Toutes ces idées sont de Platon, et exprimées dans les termes mêmes de Platon. L'auteur nomme une fois Socrate, οἱ περὶ Σωκράτη. Mais Diogène savoit bien que dans les dialogues de Platon, c'est Platon qui parle et qui pense sous le nom de son maître. Jamais Diogène, qui d'ailleurs estimoit Socrate, n'eût cité le Socrate de Platon; bien moins encore eût-il cité Platon, si, par hasard, c'est lui qu'il faut croire désigné par les mots οἱ περὶ Σωκράτη, qui peuvent jusqu'à un certain point paroître équivoques. Ce qui me semble constant, c'est que notre sophiste, se proposant de traiter le lieu commun de la préparation à la mort, et ne pouvant échapper aux réminiscences du Phédon, a voulu aller au-devant des objections en se couvrant du nom de Socrate, ou des disciples de Socrate, οἱ περὶ Σωκράτη. Mais, puisque c'est dans Platon que sont prises

Digitized by Google

les expressions qu'il attribue à Socrate, ou plus vaguement aux disciples de Socrate, sa précaution est tout-à-la-fois inutile et maladroite, et il n'en reste pas moins prouvé qu'il a copié Platon, ce que le véritable Diogène n'auroit jamais voulu faire.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

C'est à Alexandre qu'est adressée la onzième lettre. L'auteur lui reproche ses erreurs sur la nature du gouvernement; il l'engage à prendre un médecin moral, conseil qu'il a plus haut donné à Denys; il s'abandonne ensuite à beaucoup de déclamations philosophiques et triviales contre la guerre et les conquêtes, déclamations dont sûrement Diogène n'a jamais ennuyé Alexandre; il avoit trop d'esprit et de bon sens pour vouloir perdre ainsi son loisir, pour dire à un jeune roi, plein d'audace et d'impatience, que les animaux ne se font pas la guerre, que les loups même vivent en paix avec les loups, qu'il est plus féroce que les loups; que ses satellites sont peut-être ses plus cruels ennemis; que les murailles n'empêchent pas le malheur d'approcher; que le malheur saute par-dessus les remparts, comme la fièvre et le catarrhe qui attaquent les malades en dépit des murs et des gardes du corps. Toutes ces pauvretés ne peuvent être nées que sous la plume d'un mauvais rhéteur, et je trouve que cette lettre ne porte pas un caractère moins frappant d'invraisemblance que celle où Diogène parloit à Alexandre, τῶν Ἡφαιςίωνος μητρῶν. Et quand a-t-elle été écrite? nécessairement à l'époque des préparatifs d'Alexandre pour l'expédition d'Asie, puisqu'on y trouve cette phrase : « Que signifient ces préparatifs » et cette vive hâte? » cela nous place au moment où Alexandre étoit à Corinthe. Si la lettre a précédé l'entrevue du philosophe et du roi, comment se fait-il qu'il n'en soit pas question dans le récit que notre sophiste, ou Diogène, a fait de cette entrevue? Si elle est postérieure, une nouvelle objection se présente. Diogène, à la fin de sa lettre, parle d'envoyer au roi un juge d'Athènes, qui lui servira de maître de vertu. Il semble que cette idée d'envoyer un juge Athénien ne peut guère venir qu'à quelqu'un qui écriroit d'Athènes; or, Diogène à cette époque habitoit Corinthe; rien n'est mieux prouvé.

44.e de Grifol. 43.e de du Pys.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

On pourra m'objecter que cette dernière raison n'est pas très-forte, et j'y renoncerai sans peine : l'absurdité de la composition est une raison suffisante.

Orat. VII, p. 212 D.

On m'opposera peut-être aussi ce passage remarquable de l'empereur Julien : Ἃ δὲ πρὸς Ἀλέξανδρον γέγραφεν, οὐ βασιλικαὶ παραινέσεις εἰσί; « L'écrit de Diogène à Alexandre ne contient-il » pas de royales exhortations ? » Quand j'accorderois, et je le dois, ce me semble, que Julien avoit lu notre lettre, et qu'il y fait allusion, je n'accorderois rien qui nuisît à mon opinion. Julien étoit homme de beaucoup d'esprit, mais il pouvoit se tromper sur l'authenticité d'un livre. La critique littéraire étoit alors fort difficile et assez peu cultivée ; et sans doute beaucoup d'hommes instruits s'étoient trompés comme Julien. Ce n'est point d'après le nom ni le nombre de ceux qui croient une chose, qu'il faut se décider à la croire, mais d'après les motifs de crédibilité qu'elle présente. Ainsi, la lettre de Diogène à Alexandre ne m'en paroît pas moins supposée, quoique l'empereur Julien ait pu la croire authentique ; et son autorité ne sera pas plus forte pour moi que celle de la raison.

3.e de Grifol. et de du Puys.

Je ne fais point d'objection contre la lettre douzième ; elle n'offre que trois ou quatre phrases philosophiques, dont le plus grand défaut est l'obscurité.

La lettre treizième est plus suspecte. Elle est fort obscène, et Grifolini, dont j'ai déjà fait remarquer la pudeur, n'a pas jugé à propos de la traduire. Diogène écrit à une certaine Mélésippe, surnommée *la philosophe*, Μελησίππῃ τῇ σοφῇ (ce qui a bien l'air d'une parodie d'Euripide, dont il existoit une tragédie célèbre sous le titre de *Mélanippe la philosophe* (1), Μελανίππη ἡ

Fab. 186.

(1) La fable de Mélanippe est rapportée par Hygin. Il y a dans son récit un mot qui ne paroît pas avoir été parfaitement entendu. Hygin dit que le roi Métapontus vouloit ôter la couronne à Théano sa femme, qui ne lui donnoit pas d'enfans : *illa timens mittit ad pastores, ut infantem aliquem explicarent, quem regi subderet.* Le mot *explicarent* est traduit, dans la note de Muncker, par *alicunde eruerent ;* dans l'index de Scheffer, par *diligenter inquirerent et compararent,* ce qui ne semble pas suffisamment exact. *Explicarent* signifie ici *indicarent.* Hygin traduisoit quelque auteur Grec qui avoit probablement employé le verbe δηλοῦν, ou quelque autre du même sens. M. de Sacy conjecture ingénieusement *expiscarentur.*

Digitized by Google

σοφή); il écrit, dis-je, à cette philosophe cynique, et très-cynique, qu'elle n'a pas été exacte au rendez-vous, mais qu'il s'en console, parce que ἔφθασεν ἡ χεὶρ πρὸ τῆς ἀφίξεως τὸν ὑμέναιον ᾆσαι. Il justifie cet outrage à la nature en disant que le cynisme est l'investigation de la nature. Ce mot de Diogène ἔφθασεν ἡ χεὶρ τὸν ὑμέναιον ᾆσαι, est fort connu. Agathias l'a placé dans une épigramme; mais il nomme Laïs au lieu de la sage Mélésippe que personne ne connoît. Après avoir fait une longue et spirituelle énumération des inconvéniens attachés aux différentes espèces de liaisons amoureuses, il finit par ces deux vers :

Πάντ' ἄρα Διογένης ἔφυγεν τάδε, τὸν δ' ὑμέναιον
Ἤειδεν παλάμη, Λαΐδος ὐ χατέων,

que Grotius a traduits de cette manière :

Fugit Diogenes hæc omnia, pellice læva
Qui sibi sat felix, Laïde non eguit.

Galien, qui rapporte aussi ce mot de Diogène, ne nomme ni Laïs, ni Mélésippe; il parle vaguement d'une courtisane; et peut-être Agathias n'a-t-il pas non plus voulu nommer la femme qui manque au rendez-vous, et l'hémistiche Λαΐδος ὐ χατέων pourroit bien n'être qu'une allusion aux amours connus du Cynique et de Laïs. Peut-être même ces mots ont-ils une intention encore plus vague, et signifient-ils *n'ayant pas besoin d'une Laïs.* Julien a employé pareillement les noms de Phryné et de Laïs dans un sens indéterminé : « L'homme, dit-il, qui veut être cy-» nique, dédaigne les plaisirs de Vénus, et si son corps lui fait » violence, il n'attend ni Phryné ni Laïs : βιαζομένου δὲ τοῦ σώ-» ματος... οὐδὲ περιμένει... τὴν Φρύνην οὐδὲ τὴν Λαΐδα. » Quoi qu'il en puisse être, si une lettre de Diogène eût attaché positivement le nom de *la sage* Mélésippe à cette honnête aventure, seroit-il possible que nous l'entendissions pour la première fois?

Mais ce n'est pas tout. Notre auteur a mêlé dans sa lettre deux mots différens de Diogène : *Manus mea, priusquam venires, hymenæum cecinit. Noverat autem rei venereæ expletionem inventu faciliorem esse quam ventris.* Cette dernière idée est une autre impureté du Cynique, mais dont la forme est bien plus plai-

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Epigr. 3, in Anal. — 302, inter Amator. cod. Vatic.

Anthol. VII, ep. 81.

Ap. Menag. ad Diog. Laërt. VI, 46, et Jacobs. ad Agath. l. c.

Athen. 13, 55.

Orat. VII, p. 226 A.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

sante dans Diogène de Laërte [a], dans Plutarque et dans Athénée, dont Ménage a cité les paroles. Puisque ces deux auteurs ont fait de ces deux idées deux mots séparés, dits dans des circonstances différentes, il en résulte qu'ils avoient tous suivi une tradition uniforme, une tradition fort opposée à la version de notre lettre : nouvelle preuve du mépris que l'on avoit pour ce recueil pseudonyme.

[a] *VI, 46, 69, avec la note de Ménage.*

21.e *de Grifol. et de du Puys.*

C'est aux habitans de Maronée que s'adresse la lettre quatorzième. Diogène les félicite d'avoir donné à leur ville le nom de la philosophe Hipparchia qui y étoit née. Ce fait n'est connu, je crois, que par cette lettre, et il a échappé aux recherches de M. Larcher [a], quoique Ménage [b] en eût parlé d'après la version de Grifolini, et que Bayle, dans son article *Hipparchie*, eût cité la note de Ménage. Il est singulier qu'aucun géographe ancien n'ait fait mention de ce changement de nom, et qu'il ne s'en trouve point de traces sur les médailles de Maronée, qui sont assez nombreuses. S'il avoit eu lieu, le souvenir s'en seroit infailliblement conservé. Je m'imagine que Diogène avoit pu le proposer aux Maronites, ou que quelque cynique de Maronée, dans son admiration pour Hipparchia, avoit pu le conseiller à ses compatriotes. Notre faussaire aura maladroitement employé les récits qu'il avoit lus ou entendus; il aura cru effectué ce qui n'étoit que proposé, et aura fait, dans cette erreur, la lettre qui le trahit, et qui sûrement est une de celles qui dévoilèrent aux yeux des anciens critiques la supposition de ce recueil.

[a] *Géogr. d'Hérodote.*
[b] *Ad Diog. Laërt. VI, 96.*

23.e *de Grifol. et de du Puys.*

« Le pain, dit le philosophe dans la lettre quinzième, le pain, » l'eau, le lit de feuillage, le manteau, n'apprennent pas seuls » la sagesse et la patience; la main du pâtre en donne aussi des » leçons. Oh! que n'ai-je connu autrefois cet honnête bouvier, &c.» Il veut peut-être parler de ce bouvier qui, buvant dans le creux de sa main, lui apprit qu'une tasse étoit un meuble inutile et qu'on pouvoit fort bien s'en passer. Ce fait, dont il est aussi question dans la lettre treize des éditions (1), est très-connu; Antiphile de Byzance l'a mis en vers :

Epigr. 14, et ibi Jacobs.

(1) Voyez plus bas, p. 221, les variantes de cette lettre.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique. *Epigr. 54.*

Κοίλαις γὰρ πόμα χερσὶν ἰδὼν ἀρύοντα βοώτην,
Εἶπε· τί καί σε μάτην, ὄςρακον, ἠχθοφόρουν;

ce qu'Ausone a traduit en ces termes :

Nempe cavis manibus cernens potare bubulcum,
Cur, scyphe, te, dixit, gesto supervacuum!

On doit, continue Diogène, penser incessamment à cette main; elle convient à notre genre de vie : quant à la société des femmes, il y faut trop de loisir; il est sage de la fuir. Ce conseil ainsi amené me fait soupçonner que la recommandation τῆς ποιμενικῆς χειρὸς cache quelque infamie. Le libertinage des pâtres étoit bien connu de Diogène; il disoit qu'ils l'avoient appris de Pan : Ἔλεγε δὲ παίζων καὶ τὴν συνουσίαν ταύτην (τὴν διὰ χειρὸς ἀφροδίτην) εὕρεμα εἶναι τοῦ Πανός, ὅτε τῆς Ἠχοῦς ἐρασθεὶς οὐκ ἐδύνατο λαβεῖν, ἀλλ' ἐπλανᾶτο ὢν τοῖς ὄρεσι νύκτα καὶ ἡμέραν· τότε οὖν Ἑρμῆν διδάξαι αὐτὸν οἰκτείραντα τῆς ἀπορίας, ὡς γε υἱὸν αὐτοῦ, καὶ τὸν, ἐπεὶ ἔμαθε, παύσασθαι τῆς πολλῆς παλαιπωρίας, ἀπ' ἐκείνου δὲ τοὺς ποιμένας χρῆσθαι μαθόντας. Peut-être Diogène fait-il allusion à quelque obscène anecdote qui ne nous est point connue, et veut-il engager son disciple à suivre l'exemple des bouviers, exemple qu'il ne donnoit que trop lui-même, comme le prouvent les lettres inédites treize et six, et les passages recueillis par Bayle [a] et par M. Jacobs [b] sur Agathias. Au reste, je n'ai contre l'authenticité de la lettre d'autre preuve à faire valoir que le nom de Platon, dont le témoignage est invoqué. Je suis toujours persuadé qu'il est impossible que le véritable Diogène citât Platon honorablement.

Dio Chrys. orat. VI, p. 204 R.

[a] *Art. Diogène, note L.*
[b] *Epigr. 3.*

J'ai déjà attaqué plus haut [a] l'authenticité de la lettre seizième [b]; et je me hâte d'arriver à la dix-septième [c]. Elle est écrite à Platon; l'auteur lui reproche son goût pour la volupté, et vante beaucoup la frugalité, la pauvreté, en un mot ses propres vertus. Ce sont de ces lieux communs qui ennuient, mais ne prêtent point de prise à la critique historique.

[a] *P. 149.*
[b] *26.e de Grifol. et de du Puys.*
[c] *34.e de Grifol. et de du Puys.*

Dans la lettre suivante que Diogène écrit à Zénon, il déclame vigoureusement contre le mariage et la procréation des enfans. Cette doctrine a été celle de plusieurs philosophes anciens.

35.e de Grifol. et de du Puys.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Épicure, qui la professoit, l'avoit prise à Démocrite. Les stoïciens, qui l'avoient un peu mitigée, se contentoient de placer le mariage parmi les choses indifférentes. Notre auteur finit par dire que si la race humaine s'éteignoit par suite de ce système, il ne faudroit pas s'en affliger autant que si celle des guêpes et des mouches venoit à finir. Ces exagérations me paroissent absurdes et indignes même de la plume d'un cynique, quand ce cynique est, comme Diogène, homme d'esprit et de bon sens. Au lieu de se jeter dans de telles absurdités, pourquoi ce sophiste n'employoit-il pas un mot assez spirituel de son héros. On lui demandoit, rapporte son biographe, « en quel temps il se » faut marier. Les jeunes gens, répondit-il, ne le doivent jamais, » et les vieillards absolument jamais. » Lucien a montré bien plus de jugement dans la manière dont il fait parler son Diogène : « Tu ne t'occuperas, dit le Cynique, ni de mariage, ni » d'enfans, ni de patrie. » Cela est simple, précis, et assurément plus digne et de la philosophie et de l'esprit de Diogène, que ces puérilités sur les guêpes et sur les mouches.

Menag. ad Diog. Laërt. X, 119.

Diog. Laert., VI, 54.

Vit. auct. 9.

12.e de Grifol. et de du Puys.

La dix-neuvième lettre contient quatre lignes de recommandation adressées à Rhésus, en faveur de Phrynichus de Larisse. Ce sont deux noms inconnus, comme tant d'autres. J'ai déjà dit quelques mots contre cette lettre, en parlant de l'aversion de Diogène pour les recommandations. Notre sophiste s'est écarté ici du caractère traditionnel de son héros.

Pag. 170.

45.e de Grifol. 44.e de du Puys.

Arouécas est le nom du personnage auquel est adressée la lettre suivante. Je n'ai jamais vu ce nom, ni de nom pareil. L'*Arnerses* de du Puys n'est qu'une faute d'impression pour *Aruerses*. Diogène conseille à cet Arouécas de travailler à se connoître lui-même. L'altération du texte rend la lettre fort peu intelligible ; mais on n'y perd pas beaucoup. Elle est d'ailleurs de celles où l'auteur ne s'est pas compromis.

33.e de Grifol. et de du Puys.

Il est également irréprochable dans la lettre vingt-et-unième. Elle est adressée à Charmidas. Diogène y blâme beaucoup un certain Hévrémon qui s'occupoit gravement de futiles subtilités et menoit une conduite indigne d'un philosophe. On ne sait rien aujourd'hui

Digitized by Google

aujourd'hui de ces deux personnages, et il est impossible de faire sur la lettre aucune remarque de quelque poids. La vingt-deuxième et dernière ne prête pas davantage à la critique. Diogène y reproche à un Épiménide inconnu, de promettre la vertu et de n'en pas avoir. A cette occasion, il cite un passage de Simonide; malheureusement, un passage que nous avions déjà.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

47.e de Grifol. 46.e de du Puys.

Un genre d'argumens que j'ai négligé, c'est celui que pourroit fournir l'examen du style; mais je ne sais trop si la grécité de ces lettres peut être attaquée avec solidité. J'y remarque de fréquentes répétitions des mêmes formules, des constructions vicieuses, des mots inusités, des locutions qui ne se rencontrent pas aux belles époques, des significations inconnues données à des mots connus, et beaucoup d'autres particularités semblables. Mais Diogène n'étoit pas un littérateur de profession; Diogène n'étoit pas né dans la Grèce; il étoit de Sinope, ville dont le dialecte n'étoit sans doute pas très-pur; il n'étoit venu habiter Athènes et les villes voisines que dans un âge où il devoit avoir contracté toutes les mauvaises habitudes du langage de son pays: il affectoit d'ailleurs tant de mépris pour les études littéraires et les recherches de l'école, qu'il n'est pas probable qu'il eût voulu, si même il l'avoit pu, donner à sa diction beaucoup de correction et d'élégance; il s'embarrassoit fort peu de la forme de ses idées; il vouloit qu'elles fussent vraies, franches et naïves; mais l'expression ne l'inquiétoit pas; il cherchoit la briéveté, la force, le trait, même la pointe; en un mot il étoit homme d'esprit, mais non pas homme de lettres. Ces considérations m'ont empêché d'insister sur les défauts de diction que présentent ces épîtres. Elles sont mal écrites; mais je ne sais pas si, étant véritablement de lui, elles seroient plus correctes et plus soignées. Je me suis contenté de relever la formule ὁ καλούμενος, employée sept fois dans la lettre vingt-huit, et une autre répétition fort déplacée, parce qu'un défaut de cette nature, un défaut si choquant, ne pouvoit avec vraisemblance être attribué même à Diogène. Il n'étoit pas écrivain, mais il avoit de l'esprit; et c'est assez

P. 185, 187.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

pour l'absoudre d'une telle faute et la mettre sur le compte du sophiste faussaire qui s'est emparé de son nom.

Je voudrois bien pouvoir dire quel est le nom de ce sophiste; mais cela est, je crois, impossible. L'époque à laquelle il a pu vivre paroît un peu moins difficile à déterminer.

Puisque Satyrus, Sosicrate et Sotion ont connu ces lettres, l'auteur a dû vivre ou de leur temps ou avant eux; il est à plus forte raison antérieur à Diogène de Laërte et à l'empereur Julien. L'âge de Sosicrate n'est pas fixé, mais on connoît celui de Satyrus; il vivoit sous Ptolémée Philométor. On sait aussi avec certitude que Sotion vivoit sous Ptolémée Épiphane, dont le règne a commencé en 204 avant J. C., vers l'olympiade CXLIV, et a fini en 181, vers l'olympiade CL. Le règne de Philométor a fini en 146, vers le milieu de l'olympiade CLVIII. Maintenant notre sophiste nous donne lui-même une date. On se souvient qu'il a parlé maladroitement et par un anachronisme grossier du pancrace des enfans à Olympie; or ce pancrace a été établi dans l'olympiade CXLV, qui revient à l'an 200 avant J. C., Épiphane étant déjà sur le trône depuis quatre ans. On peut supposer que l'auteur a écrit dix ans après, en 190; car il faut au moins ce temps pour que le pancrace des enfans ne fût plus regardé comme une nouveauté, et pour qu'un écrivain ignorant pût croire que l'établissement en étoit fort ancien. Il s'ensuit que les débats littéraires de Sotion et de Satyrus, au sujet de ces lettres, eurent lieu à l'époque de leur publication; et cela est assez vraisemblable : l'apparition d'un recueil de lettres sous le nom célèbre de Diogène dut exciter l'attention des littérateurs Alexandrins. Quant à Sotion, qui les défendit alors, je crois que, plus tard, il en reconnut lui-même la supposition; car nous avons vu que très-probablement il n'en avoit pas fait usage dans son Histoire philosophique, puisque Diogène de Laërte, qui a dû prendre beaucoup dans Sotion, est perpétuellement en contradiction avec les lettres de notre Diogène.

Voy. p. 195.

La date que ces circonstances réunies m'ont déterminé à choisir, devient encore plus vraisemblable, si l'on se rappelle

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

que le siècle des Ptolémées vit éclore, dans tous les genres, un nombre infini de livres pseudonymes. L'empressement des rois d'Alexandrie et de Pergame à former des bibliothèques, l'espèce de noble rivalité qu'ils mirent à se surpasser en ce genre de luxe, le soin avec lequel ils faisoient de toute part chercher les livres rares et précieux, la magnificence avec laquelle ils les payoient, multiplièrent les imposteurs littéraires. Des hommes de talent, quelquefois des hommes médiocres et ignorans, composoient, sous des noms distingués, des ouvrages qu'ils présentoient à ces bibliothèques. Des productions qui, sous le véritable nom de l'auteur, seroient mortes ignorées, sans lecteurs et sans acheteurs, étoient, sous la protection d'un nom illustre, admises dans les vastes dépôts de Pergame ou d'Alexandrie, et royalement payées. Ce que je viens de dire est appuyé sur un passage célèbre de Galien : « Avant, dit-il, qu'il y eût à Pergame et dans Alexandrie » des rois ambitieux de posséder d'anciens livres, on n'avoit » jamais vu d'écrits pseudonymes; mais, une fois qu'ils eurent » accordé des récompenses à ceux qui leur procuroient les ou- » vrages de quelque ancien, on leur en apporta beaucoup dont » les titres étoient supposés. » Au reste, ce passage ne doit pas être entendu sans quelque restriction. Si Galien a voulu dire positivement qu'il n'y avoit point eu d'ouvrages pseudonymes avant les Ptolémées, il s'est beaucoup trompé. Bentley, et M. Larcher (1), qui a tacitement profité de l'érudition du savant Anglais,

Galen. t. V, p. 16 et p 50, edit. Basil. Voy. Bentl. Diss. de Phal. p. 5; Luzac. Lect. Att. p, 151; Sturz. ad Emped. p. xxx; Larcher, Mém. de l'Institut, III.e classe, t. II, p. 269.

Loc. cit.

(1) C'est dans un mémoire [a] où M. Larcher veut prouver la pseudonymie de la réponse à Philippe, placée sous le nom de Démosthène dans les œuvres de cet orateur. J'y ai remarqué une singulière assertion [b], c'est que *les Grecs ne mettent jamais le futur de l'indicatif après la particule* εἰ, et que par conséquent il faut lire εἰ δέ π πλαίσιε, au lieu de εἰ δέ π πλαίσει. Rien n'est pourtant plus commun que cette construction en grec et en latin. Démosthène [c] : Εἰ δὲ πεισόμεθα, ὦ ἄ. Ἀ., ᾗ τούτοις τοῖς ἀνθρώποις, εἶτ' Ὄλυνθον ὀκεῖνος καταστρέψεται ..... Εἰ [d] δ' ὁμῶς ὡς ἀεί π μεῖζον τῶν ὑπαρχόντων δεῖ προσλαβεῖν ἐγνωκὼς ἔσται ..... εἰ τοῦτο [e] γενήσεται .... Εἴτε [f] γὰρ Ὄλυνθον παραστήσῃ, εἴτε προσκαθεδεῖται καὶ πολιορκήσει, &c.

Sophocle [g] :

Εἴπερ ἄρξεις τῆσδε γῆς.

Eschyle [h] :

Εἰ μελαίνης κυκλὸς ἵξεται κόφας.

Agathias [i] :

Εἰ δ' ὅπῃ παρθενικῆς πελάσεις λέχος :

ce qui n'est assurément pas plus mauvais que la leçon πελάσοις du manuscrit du Vatican. Cicéron [k] : *Quid, si tyrannidem occupare, si patriam prodere* conabitur *pater? Silebitne filius? Immo vero obse-*

[a] *Loc. cit. p. 266.*
[b] *Pag. 257.*
[c] *Olynth. I, p. 12, 20, R.*
[d] *Ibid. p. 13, 12.*
[e] *Ibid p. 13, 18.*
[f] *Ibid. p. 14, 12.*
[g] *Œd. Tyr. 54.*
[h] *Pers. 363.*
[i] *Epigr. 3, v. 3.*
[k] *Offic. III, 23, 8.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ont cité plusieurs exemples qui démentent cette supposition. Galien, et c'est l'opinion de Bentley, a sans doute voulu seulement parler des livres pseudonymes composés dans des vues d'intérêt pécuniaire; et son assertion, modifiée de la sorte, peut paroître exacte.

Il ne me reste plus qu'à donner le texte et la traduction des vingt-deux lettres inédites; mais auparavant, je dois dire quelques mots des manuscrits 398 et 1353 du Vatican, où je les ai trouvées.

Epist. crit. p. 2. Le manuscrit 398 est d'une haute antiquité. Feu M. Bast le croyoit du commencement du dixième siècle, et cette opinion est fort vraisemblable. Avant d'appartenir à la bibliothèque du Vatican, ce précieux volume étoit à Heidelberg, dans la bibliothèque Palatine; et il est assez singulier que Commelin, qui a donné son édition de Diogène à Heidelberg en 1601, long-temps avant la translation de la bibliothèque Palatine, n'ait pas songé à le consulter. Je m'en étonne d'autant plus, que Sylburg, qui fut long-temps correcteur de l'imprimerie de Commelin, a connu ce manuscrit et l'a décrit dans son catalogue de la bibliothèque Palatine. Léon Allatius, qui fut chargé de la translation de cette bibliothèque, et qui, depuis, eut la place de bibliothécaire du Vatican, avoit remarqué dans le manuscrit 398 ces lettres inédites de Diogène. Son projet étoit même de les donner dans le tome VII de la seconde édition de ses *Mélanges;* mais il ne put l'exécuter, non plus que tant d'autres qu'il avoit formés pour les progrès de la littérature et de l'histoire. Ce qui me fait penser que c'est d'après le manuscrit 398, et non d'après le manuscrit 1353, qu'Allatius vouloit publier ces lettres, c'est qu'il a donné pour échantillon, si je puis parler ainsi, une lettre qui commence par ces mots : Διογένης Ἀπολλήξιδι χαίρειν. Θηβαῖε

Fabric, Bibl. Gr. t. XIV, p. 15, anc. édit.

crabit patrem, ne id faciat. Si nihil proficiet, *accusabit, minabitur etiam. Ad extremum si ad perniciem patriæ res* spectabit, *patriæ salutem anteponet saluti patris..... Si*[a] *talibus monumentis præceptisque* lætabere.

Horace[b] :

Si volet *usus*.....

.....*si*[c]

Non circa vilem patulumque moraberis *orbem*....

Si noles[d] *sanus, curres hydropicus; et ni*

Posces *ante diem librum cum lumine, si non*

Intendes *animum studiis*....

[a] *Ibid. 33, 25.*
[b] *A. P. 71.*
[c] *A. P. 131.*
[d] *I. Epist. 2, 34.*

Digitized by Google

Μεγάθενες, ἀπεθέμην τὰ πολλά : or, dans le manuscrit 398, cette lettre, qui se trouve la seconde, selon l'ordre général des lettres, est la première des inédites qui y sont contenues, tandis que, dans le manuscrit 1353, la première des inédites est la lettre Ἧκον, ὦ πάτερ, Ἀθήναζε : il est donc manifeste qu'Allatius suivoit le manuscrit 398. On sera sans doute surpris de ne pas trouver parmi les lettres inédites que je vais publier, celle par laquelle Allatius avoit commencé son recueil; mais, en la lisant, j'ai vu qu'elle ne pouvoit réellement pas passer pour inédite; en effet, elle est absolument la même que la lettre treize des éditions, à quelques variantes près (1).

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

La description du manuscrit 398, dans le catalogue de Sylburg, et sur-tout celle que M. Bast en a donnée dans sa *Lettre critique*, me dispensent d'en faire une moi-même.

Le manuscrit 1353 est sur papier et d'une époque fort récente. Il a appartenu à Constantin Lascaris, et c'est lui-même qui l'a copié. Ces mots qu'on lit après l'index le prouvent clairement : Κωνσταντίνου τοῦ Λασκάρεως κτῆμα καὶ πόνος. Ils sont de la main même de Lascaris, ainsi qu'une note qui donne la date du manuscrit; elle se trouve à la fin de la page 214 : Κτῆμα ποθεινὸν Κωνσταντίνου τοῦ Λασκάρεως, ὑπ' αὐτοῦ ὢν Μεδιολάνῳ ἐκγεγραφὲν αυξϛ'. τὰ δ' ὀντεῦθεν ὢν Μεσήνῃ ἐκγεγράφατο..... Les lettres imprimées de Diogène remplissent dans ce manuscrit les pages 100 à 112 : les inédites ont été ajoutées après coup, tant aux marges des premières, que sur un cahier d'un autre papier que le reste du volume.

J'ai déjà dit que des vingt-deux lettres, vingt ont été traduites en latin par Grifolini. Je ne sais de quel manuscrit il a fait usage; mais assurément ce n'est pas de celui de Lascaris, car

Pag. 127.

(1) Mss. Διογένης Ἀπολλωνίδῃ χαίρειν. — Θηβαῖε Μεγάθενες, ἀπεθέμην..... ἃ ἔστιν αἰσχύνη τὴν ὀλισάτην εἰπεῖν, παῖς ἦν ἔτι. Οὐκ ἔδει δὲ ἣν εὕρεσιν εὔχρηστον ὄσαν διὰ τὴν ἐλευθερίαν τούτου παρελθεῖν, ἀλλὰ προσδέξασθαι. La leçon τὴν εὕρεσιν des éditions vaut mieux. Je préfère aussi τὴν ἡλικίαν à τὴν ἐλευθερίαν, parce que παῖς est plutôt ici un *enfant* qu'un *esclave*. J'ai trouvé dans un autre manuscrit, ἀλλὰ μᾶλλον προσδέξασθαι, que l'on doit recevoir. Le ms. A 87 de la Biblioth. Mazarine est conforme aux éditions; seulement il termine la lettre par le mot ἔρρωσο.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] *47.e de Grifol. 46.e de du Puys.*

Lascaris n'a pas la lettre 22.e des inédites[a], et elle se trouve dans Grifolini. Son manuscrit ressembloit beaucoup au manuscrit 398. Sa traduction, comme je l'ai déjà observé, est détestable; il se trompe sans cesse, dans les endroits aisés comme dans ceux qui ne le sont pas. Louis du Puys le suit et ne le corrige pas. Ces deux versions sont donc comme non avenues : je ne propose pas la mienne sans quelque crainte. En effet, j'ai dû, plus qu'avec tout autre auteur, m'imposer avec celui-ci la loi d'être, autant que le permet la différence des langues, scrupuleusement exact, de ne rien pallier, de ne dissimuler aucun de ses défauts, ni par les recherches du style, ni par les réticences. En montrant ainsi le Pseudo-Diogène avec toute la misère de ses idées, je m'expose au risque de voir attribuer quelquefois au traducteur les fautes de l'auteur; on sera peut-être tenté de croire, en lisant tant de pauvretés, que je les charge pour mieux appuyer mon opinion sur la pseudonymie de ce sophiste, ou que je n'ai pas entendu le texte. Le texte heureusement est là pour justifier mon exactitude et ma bonne foi, et aussi pour servir de correctif aux fautes qui me seront probablement échappées : car je ne puis me flatter d'avoir été toujours plus heureux que Grifolini et du Puys.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

LETTRE I.

DIOGÈNE À HICÉTÈS; BONHEUR!

Mon père, à mon arrivée dans Athènes, j'appris que le disciple de Socrate enseignoit le bonheur, et je me rendis chez lui. Je le trouvai discourant sur les deux routes qui y mènent. « Il n'y en a que deux, disoit-» il, elles ne sont pas nombreuses; » l'une est courte, l'autre longue, et » chacun est libre de choisir. » J'écoutai et gardai le silence; mais, le lendemain, quand nous retournâmes chez lui, je le priai de reprendre sa leçon sur les deux routes du bonheur. Aussitôt, se levant de son siége, il nous conduisit à la ville, puis, à tra-

ἐΠΙΣΤΟΛΗ Α' (1).

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ἸΚΈΤΗ[a] εὖ πράττειν.

Ἧκον, ὦ πάτερ, Ἀθήναζε, καὶ πυθόμενος τὸν Σωκράτους ἑταῖρον[b] εὐδαιμονίαν διδάσκειν, εἰσῆλθον παρ' αὐτόν. Ὁ δὲ ἐτύγχανε τότε χαλάζων περὶ ταῖν ὁδοῖν ταῖν φερούσαιν (2). Ἔλεγε δὲ αὐτὰς εἶναι δύο καὶ οὐ πολλὰς, καὶ τὴν μὲν σύντομον, τὴν δὲ πολλήν· ἐξῆν δὲ ὁποτέραν βούλοιτο βαδίζειν. Κἀγὼ ταῦτα ἀκούσας, τότε μὲν κατεσίγησα, τῇ δὲ ἑξῆς, ἐπειδὴ, πάλιν εἰσιόντων ἡμῶν παρ' αὐτὸν, περὶ ταῖν ὁδοῖν παρεκάλεσα αὐτὸν ἐπιδεῖξαι ἡμῖν, καὶ ὃς, μάλ' ἑτοίμως ἀπαναστὰς τῶν θάκων, ἦγεν ἡμᾶς εἰς ἄστυ (3), καὶ δι'

[a] Α'Ικ. τῷ πατεί. — *Voy. p. 137, 191.*

[b] *Voy. p. 191.*

A ἐπαναστάς

(1) Cette lettre est la première dans le manuscrit 1353, la dix-huitième dans le manuscrit 398, la première dans celui de Madrid[a], la seizième dans Grifolini et du Puys. Désormais, pour plus de brièveté, je désignerai par la lettre *A* le manuscrit 1353; par la lettre *B*, le manuscrit 398; par la lettre *M*, le manuscrit de Madrid; par *G* et *D*, les traductions de Grifolini et de du Puys.

(2) On peut croire que les mots ἐπ' αὐτὴν, ou une expression analogue, manquent entre ταῖν et φερούσαιν, ou après φερούσαιν.

(3) Εἰς ἄστυ : parce qu'Antisthène donnoit ses leçons dans le Cynosarge, gymnase situé hors des murs d'Athènes. Fischer, dans ses notes sur l'Axiochus[b] et dans son index, a rassemblé beaucoup de détails sur le Cynosarge; mais il a complétement négligé de tirer parti du passage même qu'il expliquoit, pour éclaircir quelques points de la topographie d'Athènes. Ἐξιόντι μοι, dit Socrate au commencement de l'Axiochus, ἐς Κυνόσαργες ἐγγενομένῳ μοι κατὰ τὸν Ἰλισὸν, δίῆξε φωνὴ βοῶντός τινος, Σώκρατες! Σώκρατες! Ὡς δὲ παρεγραφεὶς παρεσκόπουν ὁπόθεν εἴη, Κλεινίαν ὁρῶ τὸν Ἀξιόχου θεόνλα ὀπὶ Καλλιρόην μετὰ Δάμωνος... Ἐδόκει οὖν μοι ἀφεμένῳ τὴν εὐθὺ ὁδοῦ ἀπαντᾶν αὐτοῖς, ὅπως ῥᾷστα ὅμου γενοίμεθα. Clinias prie Socrate de venir consoler et exhorter son père, qui se mouroit. « Hatons-nous, » dit Socrate. Ὡς δὲ θᾶττον ἦμεν παρὰ τὸ τεῖχος ἤειμεν, παῖς Ἰωνίαις, πλησίον γὰρ ὤκει τῆς πυλῶν πρὸς τῇ Ἀμαζονίδι στήλῃ, καταλαμβάνομεν αὐτόν.... Comment concevoir que Socrate, qui se rend en toute

[a] *Yriarte Catal. p. 78.*

[b] *§. 1.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

αὐτῷ εὐθὺς εἰς τὴν ἀκρόπολιν. Καὶ ἐπεὶ ἀγχῷ ἐγενόμεθα, ἐπι-

vers la ville, droit à l'acropole. Comme nous en approchions, il nous

hâte chez Axiochus, prenne pour arriver à la porte Itonienne le chemin qui longeoit le mur : c'étoit faire un circuit énorme. Le vrai chemin, le chemin le plus court étoit de traverser la ville. Ces circonstances prouvent que, dans les plans d'Athènes, la porte Itonienne est mal placée, qu'il faut absolument la rapprocher de l'Ilissus, en un mot la transporter du nord au midi. J'ai communiqué cette remarque à M. Letronne, qui a étudié avec un soin particulier la topographie d'Athènes; elle l'a conduit à faire des recherches, dont le résultat est qu'il faut mettre la porte Itonienne au sud-est, près du temple de Jupiter (position déjà trouvée par Leclerc), le Cynosarge à la place donnée ordinairement au lycée, et le lycée plus haut au nord du Cynosarge. Il a[a], pour justifier ces changemens, l'autorité de l'Axiochus, et d'autres passages qu'il a interprétés avec cette sagacité et cette critique judicieuse qui distinguent tout ce qui sort de sa plume. Dans le passage de l'Axiochus, j'ai écrit Ἰλισὸν par un seul sigma, suivant en cela l'édition de M. Böckh, et l'ancienne orthographe. Trois manuscrits d'Apollodore[a] ont Ἰλισῦ. A la fin de l'*Érotique* de Fronton[b] on lit, ἀλλ' ἐγώ τοι δ' ὀπιδείξω ΤΙΧΟΥΣ ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΙΑΙΣΟΝ ἅμα ἄμφω βαδίσαιμθ. M. Buttman, qui a bien vu que ΙΑΙΣΟΝ étoit le mot ΙΛΙΣΟΝ, avoue qu'il ne connoît pas d'autre exemple de ce mot écrit ainsi : il ne se souvenoit pas des variantes d'Apollodore. On doit s'étonner que M. N. ait laissé dans le texte de Fronton les mauvaises conjectures du premier éditeur, ἀλλ' ἐ. τ. σ. δ' ἐπ. τυχὼν, πρὸς τὸν κῆπον ἅμα ἄ. βαδ., tandis qu'il pouvoit prendre la bonne restitution de M. Heindorf : ἀλλ' ἔγωγέ σοι δείξω εἰ ἔξω πίχυς πρὸς τὸν Ἰλισὸν ἅμα ἄμφω βαδίσαιμθ : je voudrois seulement garder ὀπιδείξω. Les syllabes δείξω ont produit l'omission de εἰ ἔξω; et les mots ἔξω πίχυς sont une

imitation des localités du Phèdre de Platon, d'où est prise d'ailleurs toute l'idée de l'*Érotique*[c] : πορεύομαι ᾗ πρὸς πρέπαπον ἔξω πίχους... Ἐπορεύετο δ' ὁπτὸς πίχυς... δεῦρ' ὁπτραπόμθοι κᾷ τὸν Ἰλισὸν ἴωμθ.... ὅτ' εἰς ὑπερθείαν ἀποδημεῖς, ὅτ' ἔξω πίχυς ἔμοιγε δοκεῖς τοπαρέφπαν ἐξιέναι. Un savant a dit tout récemment, en parlant de cet ouvrage de Fronton, publié par M. Maio sous le titre de *Lettre à Marc-Aurèle*, que cette lettre « en suppose deux précédentes qui ne se retrouvent pas; que ce » n'est au fond qu'un monument des » mœurs dépravées du siècle des Antonins. » Ces assertions ne semblent pas exactes. Le passage de Fronton qui a causé l'erreur servira à la corriger : Τέτταρα ἤδη σοι τῶν πρὸς αὐτῶν ἐπιστέλλω· τὸ μὲν πρῶτον διὰ Λυσίου τοῦ Κεφάλου, δεύτερον δὲ διὰ Πλάτωνος τοῦ σοφοῦ. C'est un badinage; il ne s'agit point de deux lettres, mais du discours de Lysias dans le Phèdre et du Phèdre même, que Fronton avoit apparemment envoyés à Marc-Aurèle, avant de lui adresser, sur le même sujet, ce discours de sa façon. Je crois aussi qu'il est trop rigoureux de dire que ce morceau est un monument des mauvaises mœurs de cette époque : ce n'est véritablement qu'un jeu d'esprit, qu'une déclamation sophistique, calquée sur le Phèdre, et qui roule sur des subtilités érotico-métaphysiques imitées de Platon. Le fond des idées est libre et même choquant dans nos mœurs; mais c'étoit alors un sujet de conversation et de discussion, tout comme autre chose. S'il n'en étoit pas ainsi, Platon s'en seroit-il occupé dans un traité public ; le sage Marc-Aurèle, et Fronton son maître, eussent-ils voulu en parler, en écrire! Dans une de ses lettres Grecques[d], Fronton emploie, en parlant de l'amitié, les mots propres à l'amour, et il n'en faut rien conclure non plus contre sa vertu.

montra

Ad Axioch. p. 83.

[a] *III, 15, 2.— Cf. Fisch. ad Axioch. l. c.*

[b] *Pag. 40, Nieb.*

[c] *Phædr. §. 1, 3, 5, 10.*

[d] *Pag. 228, Nieb.*

Digitized by Google

montra deux chemins par lesquels on y montoit: l'un court, escarpé, difficile; l'autre, long, doux et facile. « Voilà, dit-il, les chemins qui mènent » à l'Acropole; pareils sont les che- » mins du bonheur: chacun choisit » celui qui lui plaît. Je vous servirai » de guide. » Épouvantés par la roideur de l'escarpement, tous les disciples perdirent courage, et le prièrent de les mener par le chemin long, mais facile. Supérieur aux obstacles, moi seul je lui dis: Conduis-moi par la route escarpée et laborieuse. Ne faut-il pas, quand on se hâte vers le bonheur, y courir au travers même de la flamme et des épées! Instruit de mon choix, le maître m'ôte ma tunique et mon manteau, et m'enveloppe de la diploïs;

δείκνυσιν ἡμῖν δύο τινὲ ὁδὼ ἀναφερούσα[a], τὴν μὲν ὀλίγην, τραχύντε καὶ δύσκολον, τὴν δὲ πολλὴν, λείαν τε καὶ ῥαδίαν[b] καθήκας· ἅμα γὰρ, αἱ μὲν (1) εἰς Ἀκρόπολιν, εἶπε, φέρουσαι ὁδοί εἰσιν αὗται, αἱ δὲ ἐπὶ[c] τὴν εὐδαιμονίαν τοιαῦται, αἱρεῖσθαι δὲ ἕκαστον ἣν ἐθέλοι· ξεναγήσω δὲ ἐγώ[d]. Τότε οἱ μὲν ἄλλοι, τῆς ὁδοῦ τὸ δύσκολον καὶ τραχύντες καταπλαγέντες, ὑπακατεκλίνησαν, καὶ τὴν μακρὰν καὶ τὴν λείαν παρεκάλουν αὐτὸν διάγειν· ἐγὼ δὲ, κρείττων γενόμενος τῶν χαλεπῶν, τὴν τραχύντη καὶ δύσκολον· ἐπὶ γὰρ εὐδαιμονίαν ἐπειγόμενον κἂν διὰ πυρὸς ἢ ξιφῶν βαδιστέον εἶναι[a]. Ἐπεὶ δὲ ταύτην εἱλόμην[b] τὴν ὁδὸν, ἀφαιρεῖταί μου τὸ ἱμάτιον καὶ τὸν χιτῶνα, καὶ περιβάλλει με τρίβωνα διπλῶν (2),

[a] B δύω τ. ὁ. ἀναφερούσας.
[b] B ῥάδιον.
[c] B ἢ ὅτι.
[d] A ἢ ἐγώ.
[a] Voy. p. 193.
[b] B εἵλομεν.

(1) Peut-être faut-il lire, καὶ τὰς ἄλλας δὲ αἱ μὲν... La permutation de ΑΜΑ et ΑΛΛΑ est très-fréquente. Voyez la dissertation paléographique de M. Bast, avec la note de M. Schæfer, p. 724; et M. Buttman sur Fronton, p. 231, n. 6.

(2) Scholie dans *B*: Τείβων δὲ τολὴ ἔχουσα σημεῖα ὡς γραμμάτα· τειβώνιον ἢ ἱμάτιον παλαιόν. Les γάμμα ou γραμμάτα étoient des ornemens brodés ou brochés en forme de Γ. Le *sticharium* des évêques Grecs étoit orné de γραμμάτα[a]. Un scholiaste de Platon[b] fait une note semblable: τείβων δὲ τολή τις ἔχουσα σημεῖα ὡς γραμμάτα· τειβώνιον ἢ ἱμάτιον παλαιόν. Le Grand Etymologique et Suidas ont aussi γραμμάτα: mais il faut peut-être écrire γαμμάτα[c]. Lydus[d] dit que, dans les repas, Auguste portoit des étoffes ornées de *gamma* en or: ἐχῶν τὰ παραγράδια ἀνειγράμμοις, ἀντὶ τῶν, χρυσοῖς γαμματίσκοις ἀναλελογχωμένοις. Quant au sens de *vieux manteau* donné à τειβώνιον, il se trouve aussi dans le scholiaste du Plutus[e], qui remarque que tel étoit l'usage de son temps: τειβωνίν· νῦν τὸ παλαιὸν ἢ πεπεμμένον ἱμάτιον. J'ai employé dans la traduction le mot *diploïs*, pour rendre τείβωνα διπλῶν; j'ai voulu éviter la répétition du mot *manteau* dont je m'étois déjà servi pour ἱμάτιον. En effet ce manteau, plié en double, que portoient les cyniques, est quelquefois appelé διπλοῖς; par exemple, dans cette épigramme d'Antipater de Sidon[f]:

Διογένευς τόδε σῆμα, σοφῶν κυνὸς, ὅς ποτε θυμῷ
Ἄρσενι γυμνήτην ἐξεπόνει βίοτον,
Ὃς μία τις πήρα, μία διπλοῖς εἷς ἅμ' ἐφοίτα
Σκήπων, αὐτάρκης ὅπλα σοφροσύνας....

[a] Cang. Gloss. in Γάμμα.
[b] Ap. Fisch. ad Sympos. p. 195.
[c] Cf. Alberti ad Hesych. Τείβων.
[d] De Magistr. II, 4, p. 98.
[e] Vers. 714.
[f] Epigr. 80.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

καὶ ἀποκρήμνυσί μου τῷ ὤμου πήραν (1), ἐμβαλὼν εἰς αὐτὴν ἄρτον καὶ τέμμα (2) καὶ ποτήριον καὶ τρυβλίον (3)· ἔξωθεν δὲ αὐτῇ παρήρτησε λήκυθον (4) καὶ στλεγγίδα (5)· δίδωσι δέ μοι καὶ βακτηρίαν. Καὶ ἐγὼ τούτοις ὡκοσμήθην. Ἠρόμην (6) δὲ αὐτὸν διὰ τί με τρίβωνα περιέβαλε διπλῶν· ὁ δὲ ἔφη· ἵνα σε πρὸς ἄμφω συνασκήσω, καὶ τὸ καῦμα τὸ ἀπὸ θερείας (7), καὶ ψύχος τὸ ἀπὸ

à mon épaule il suspend une besace, dans laquelle il met un pain, un gâteau, une tasse et une écuelle; il attache à la besace une fiole d'huile et une strigile; puis il me donne un bâton. Ainsi accoutré, je lui demandai pourquoi il m'enveloppoit de ce manteau double. Je veux, dit-il, t'exercer à-la-fois contre deux choses, la chaleur de l'été et le froid

Voyez Ferrari, *De re vest.*[a], M. Jacobs sur l'épigramme soixante-une du même Antipater, Olearius sur Apollonius de Tyanes.

(1) Scholie dans *B*: Πήρα δὲ μαλάκιον ἢ θύλαξ. Ce mot μαλάκιον, donné pour explication de πήρα, appartient à la langue moderne, où il signifie *panier, corbeille.* Voyez du Cange, au mot Μαλάκιον.

(2) Scholie dans *B*: Τέμμα θεῖν ἀρωματίζον πέμμα ὃν γάμοις γινόμενον καὶ θαλειακοῖς ἀγῶσιν. Hésychius: Τέμμα· ὁ ἀρωματίζων πέμμα ἐν γάμοις γιν. Il faut corriger Hésychius d'après notre scholiaste. Scaliger avoit trouvé par conjecture la bonne leçon.

(3) Scholie dans *B*: Τρυβλίον δὲ ὀξυβαφεῖον, ἐμβαφεῖον, ποτήριον, πινάκιον. Pour l'accentuation de τρυβλίον, j'ai suivi le ms. *B* et le scholiaste. On lit τρύβλιον dans *A*. Voyez Alberti sur Hésychius, au mot τρυβλίον, et la *chaîne* d'Euthymius Zigabénus, avec la note de M. Matthæi[b].

(4) Scholie dans *B*: Λήκυθον Ἀτθικοὶ τὴν τοῦ μύρου καλοῦσιν ἀλάβαστρον· ἀρσενικῶς δὲ τὸ ἀλάβαστρον εἶπεν Ἡρόδοτος. Le scholiaste de Platon[c] fait la même observation à-peu-près dans les mêmes termes: Λήκυθον δὲ ἀγγεῖόν τί φασιν Ἀτθικοί, ἐν ᾧ τῆς γυναικοῖς ἔφερον τὸ μύρον, τὸ ἀλάβαστρον· ἀρρενικῶς (j'aime mieux ἀρσενικῶς avec le ms. 3017) δὲ τὸ ἀλάβαστρον εἶπεν Ἡρόδοτος. La même remarque est aussi dans le lexique de Photius[d].

On rapporte cette citation d'Hérodote[e] à l'endroit où sont décrits les présens de Cambyse aux Éthiopiens; mais sans raison plausible, comme le montre la remarque de M. le professeur Schweighæuser. Sur le λήκυθος voyez aussi une note de Dacier sur Horace[f], et les scholies sur Denys de Thrace[g].

(5) Scholie dans *B*: Στλεγγὶς, ἡ ξύστρα, ἤτοι κτένιον. Καὶ στλεγγιζόμενος, ἀποξυόμενος. Ἀριστοφάνης Δαιταλεῦσιν[h]·

Οὐδ' ἔστιν αὐτῇ στλεγγὶς οὐδὲ λήκυθος.
Καλεῖται δὲ ὅπως καὶ τὸ χρυσοῦν ἔλασμα τὸ θεὶ παῖς κεφαλαῖς τῶν γυναικῶν. M. Bast, dans sa Lettre critique[i], préfère avec juste raison αὐτῇ, dans le vers du Comique, à la leçon αὐτῆ que Brunck a prise dans Suidas et dans le scholiaste d'Aristophane. Le scholiaste de Platon[k], qui explique στλεγγὶς de la même manière que le nôtre, s'appuie également de cette autorité d'Aristophane; mais il écrit αὐτοῖς: le ms. 3017 porte αὐτῇ. Tout le costume cynique est parfaitement décrit dans ces vers de Plaute[l]:

Cynica esse e gente oportet parasitum probe:
Ampullam, strigilem, scaphium, soccos, pallium,
Marsupium habeat, inibi paulum præsidii,
Qui familiarem suam vitam oblectet modo.

(6) *A*, *B*, Ἐρόμην, que j'a idû corriger. J'ai observé ailleurs[m] la même variation.

(7) *A* et *B*, θείας. Dans *A* le mot

[a] *II, IV, c. 19.*
Apollon. Tyan. Epist. 3.
[b] *Lect. Mosq. t. I, p. 19.*
[c] *Pag. 136, R.*
[d] *V.* λήκυθος.
[e] *III, 20.*
[f] *I, Ep. 3, 14.*
[g] *p. 794, 20, Anecd. Bekker.*
[h] *Fragm. 21.*
[i] *Pag. 92,*
[k] *Pag. 136, R.*
[l] *Pers. I, 3, 43.*
[m] *Ad Philostr. Her. p. 600.*

Digitized by Google

de l'hiver.—Mais, est-ce que le manteau simple n'y convenoit pas aussi bien ! — Non; en été, c'étoit du relâchement; en hiver, une incommodité trop forte pour l'homme. — Et cette besace, pour quel usage ! — Pour qu'en tous lieux tu portes avec toi ta maison. — Mais, pourquoi y avoir mis la tasse et l'écuelle ! — Parce qu'il faut que tu boives, et que *tu puisses, au besoin*, ajouter quelque chose à ton cresson *ordinaire*.

χειμῶνος. Τί γὰρ (ἔφην) ὁ ἁπλῶς τοῦτο οὐκ ἐποίει; Οὐμενοῦν (εἶπεν), ἀλλὰ θέρους μὲν, ῥαστώνην, χειμῶνος δὲ, πλέον ἢ κατ' ἄνθρωπον ταλαιπωρίαν (1). Τὴν δὲ πήραν δὴ τί μοι περιτέθειχας; Ἵνα πάντη τὴν οἰκίαν (εἶπε) περιφέρῃς. Τὸ δὲ ποτήριον καὶ τὸ τρυβλίον διὰ τί αὐτῇ ἐνέβαλες; Ὅτι δεῖ σε (εἶπε) καὶ πίνειν, καὶ ὄψῳ χρῆσθαι, ὄψῳ ἑτέρῳ, (ἔφη) κάρδαμον ἔχοντα (2).

αἰθείας est écrit au-dessus, ou comme explication, ou comme variante; mais θρείας, ou plutot θρείας, est la bonne leçon. La ressemblance de prononciation entre ι et ει a produit cette variété d'orthographe. Les manuscrits de Polybe[a] présentent dans ce mot la même variété; voyez aussi M. Schweighæuser sur Athénée, III, 1. C'est par la même permutation que πιμὴ est écrit pour πμὴ dans cette phrase altérée de l'*Erotique* de Fronton[b]: Ἀχρεῖοι δὲ οἱ ἐρασταὶ τοῖς ὄντως καλοῖς ἡδὺν ἥδιον ἢ τοῖς δικαίως ἐπαινουμένοις οἱ κόλακες ἀρετὴ ἥδε καὶ δόξα, καὶ πιμὴ καὶ κέρδος κόσμος θαλάττῃ μὲν ναῦται καὶ κυβερνῆται.... Les corrections proposées sont violentes et peu satisfaisantes. Je lis presque sans changement: Ἀχρεῖοι δὲ οἱ ἐ. τ. ὄ. κ. ο. ἢ. ἢ τ. δ. ἐ. οἱ κόλακες. Ἀρετὴ δέ, ἡ δόξα ἡ πμὴ καὶ κέρδος. Κόσμος... C'est-à-dire: « Les » amans ne sont pas moins inutiles aux » hommes vraiment beaux que les flat- » teurs aux hommes justement célébrés. » La vertu est *par elle-même* une gloire, » un honneur, un profit. Les matelots et » les pilotes font la parure de la mer, &c.»

(1) Cratès avoit plus d'austérité : il portoit, dit Philémon[c], en été un manteau épais; en hiver, un morceau de mauvaise étoffe:

Καὶ τοῦ θέρους μὲν εἶχεν ἱμάτιον δασύ,
Ἵν' ἐγκρατὴς ᾖ, τοῦ δὲ χειμῶνος ῥάκος.

(2) *A*, χρῆναι. *A* et *B*, καρδάμωμον. Dans *B* καρδάμω est séparé de μον par un petit trait. J'ai dû écrire κάρδαμον. « Ma » nourriture, dira Diogène[d] plus bas, est » du pain, mes ragoûts ἅλες ἢ καρδάμω- » μον. » J'écrirai comme ici κάρδαμον. Un peu plus loin, les copistes n'ont pas fait cette faute; ils ont écrit correctement, πᾶν ἢ κάρδαμα. Κάρδαμον est le mot propre. Xénophon[e], parlant des institutions des Perses, en cela semblables à celles des cyniques, dit que les enfans qui vont aux écoles apportent de la maison paternelle, σῖτον μὲν ἄρτους, ὄψον δὲ κάρδαμον; et que les jeunes gens qu'on exerce à la chasse, se nourrissent de ce qu'ils prennent, et de κάρδαμον, si leur chasse n'a pas été heureuse. Le κάρδαμον des Grecs est le *nasturtium* des Latins, notre *cresson alenois* ou *nasitort*, terme vulgaire, forgé d'après la forme et le sens du mot latin *nasturtium*, dont κάρδαμον paroît se rapprocher par son étymologie orientale[f]. Le καρδάμωμον étoit une espèce d'*amomum* originaire de Perse et d'Arabie. Mais la restitution de κάρδαμον ne lève pas toute la difficulté du passage. Voici, je crois, quelle est l'idée de l'auteur. Un cynique doit avoir pour ragoût habituel du cresson, κάρδαμον ὄψον ἔχοντα (ὄψον est précisément tout ce que l'on mange avec son pain[g]); mais il pourra aussi avoir quelque autre ragoût, ὄψῳ ἑτέρῳ, et alors l'écuelle lui sera utile. On ne peut pas plus ici que dans la plupart des endroits difficiles, profiter du travail de Grifolini. Il traduit: *quoniam et sitire te et esurire, et idcirco cibo vesci oportet.*

[a] *I, 25, 7.*

[b] *Pag. 37, 13, Nieb.*

[c] *Ap. Diogen. Laërt. VI, 87.— Fragm. 62. Cler.*

[d] *Epist. 8 ined.*

[e] *Cyrop. I, 2, 8.*

[f] *Davis. ad Cicer. de Fin. II, 28; Wesseling. Observ. p. 243: H. Steph. Thes. index; Candolle, Flore franç. t. IV, p. 708.*

[g] *Krebs. ad Plut. de Aud. Poet. p. 101.—Voy. epist. 3, p. 232, n. 3.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Τὴν δὲ λήκυθον καὶ τὴν στλεγγίδα πρὸς τί ἀπήρτησας; Τὴν μὲν δρωγὸν (ἔφη) πόνων[a], τὴν δὲ γλοῖόν (1). Ἡ δὲ βακτηρία, πρὸς τί; (ἔφην). Πρὸς τὴν ἀσφάλειαν (εἶπεν). Ποίαν τήνδε[b]; Πρὸς ἣν οἱ θεοὶ αὐτῇ ἐχρήσαντο, πρὸς τοὺς ποιητάς (2).

— Mais cette fiole et cette strigile, pour quel usage me les as-tu données! — L'une te sera un remède contre la fatigue, l'autre contre la malpropreté. — Et le bâton, pourquoi! — Pour la sûreté. — Quelle sûreté! . . .

. . . . . .

[a] *Voy. p. 192.*

[b] B, τῆνδε.

Β'.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ ΦΑΙΝΙΔΑ[a] εὖ πράττειν.

Ἀνέβαινον Ὀλυμπίαζε μετὰ τὸν ἀγῶνα· τῇ δ' ὑστεραίᾳ, κατὰ[b] τὴν ὁδὸν ἐντυγχάνει μοι Κίκερμος (3) ὁ παγκρατιαστής, κατεστεμμένος τῷ Ὀλυμπιακῷ στεφάνῳ, καὶ σὺν αὐτῷ τῶν οἰκείων πολὺς ὅμιλος[c] πορευόμενος οἴκαδε. Κἀγὼ, ὡς πλησίον ἐγένετό μου, λαβόμενος αὐτὸν τῆς χειρὸς, φῆν, εἶπον, ὦ ἄθλιε, τῆς

[a] A et M, 2. B, 19; G et D, 17. — B, Φαινύλα. M, Φαινίδα. *Grif. Megastheni — Voy. p. 193.*

[b] B, καὶ κατὰ.

[c] *Voy. p. 194.*

II.

DIOGÈNE À PHÉNIDAS; BONHEUR!

Après le combat, je montai à Olympie; et, le lendemain, je rencontrai, sur la route, Cicermus le pancratiaste: il retournoit dans son pays, paré de la couronne Olympique, et accompagné d'un nombreux cortége d'amis et de parens. Quand il fut près de moi: Malheureux, lui dis-je, en le prenant par la main, mets

(1) Scholie dans *B*: Γλοῖον, τὸ κωθρὸν ἢ ἀσθενές. Hésychius a une glose pareille, mais pour l'adjectif γλοιός: Γλοιός· κωθρὸς, ἀσθενὴς, ῥυπαρός. Il explique le substantif γλοῖος par ῥύπος, et c'est le sens dont nous avons ici besoin. Voyez la note d'Alberti sur γλοῖος.

Les scholies que je viens de rapporter, celle que l'on trouvera plus bas sur un passage de la lettre cinq, et deux autres, l'une sur la septième, l'autre sur la huitième des lettres imprimées, sont les seules que contienne le manuscrit 398. Feu M. Bast, qui étoit si scrupuleusement exact, s'est pourtant trompé, quand il a parlé dans sa Lettre critique d'une autre scholie dont il n'a pas cité les termes, mais qu'il dit semblable à une remarque du scholiaste de Lucien sur l'exclamation ἰὼ ἄνθρωποι. M. Bast aura fait quelque méprise; il est très-certain qu'il n'y a pas dans le manuscrit des lettres de Diogène d'autres scholies que celles dont j'ai fait mention.

Pag. 97, vers. lat.

(2) Cette phrase est inintelligible. Il est probable qu'il y a là une lacune. La lettre devoit être plus longue. Grifolini traduit: *Quid baculum! Ad cautionem. Ad quam! Ad quam Dei in poetas utuntur.* Du Puys, d'après Grifolini: » Et ce » baston, quoy! pour caution et garde. » Quelle! Telle comme les dieux en » usent envers les poëtes. » Cela n'a pas de sens.

(3) Ce nom manque à la liste des vainqueurs Olympiques.

Digitized by Google

un terme à ces misères; renonce à ce vain orgueil qui empêchera tes parens de reconnoître leur fils dans le vainqueur Olympique. Dis-moi quelle est la cause de ces grands airs; pourquoi ta chevelure est ornée de cette couronne; pourquoi tu portes à la main une branche de palmier; pourquoi tu traînes tant de monde à ta suite! C'est, me répondit-il, parce que, dans le combat du pancrace, rien à Olympie ne m'a résisté. — Quel prodige! As-tu donc aussi vaincu Jupiter et son frère! — Non, sans doute. — Et ceux que tu as vaincus, les avois-tu provoqués un à un! — Non. — Tu auras apparemment combattu contre différens athlètes, selon que le sort te les aura offerts! — Précisément. — Comment donc oses-tu dire que tu as vaincu toi-même ceux qui l'ont été par d'autres! Mais quoi! n'y avoit-il que des hommes faits qui aient combattu, à Olympie, dans le pancrace! — Des enfans aussi. —

παλαιποφείας, καὶ λῆξον τοῦ τύφου, ὅς σε Ὀλυμπιάζε ἀναβάντα, ἀνεπίγνωστον τοῖς γονεῦσιν ἀπάγει· καὶ φράσον ἐπὶ τίνι δὴ μέγα φρονῶν κατέστεψαι μὲν (ἔφην) τῷδε τῷ στεφάνῳ τὴν κεφαλήν, φοίνικα δὲ διὰ τῶν χειρῶν φέρεις, ὄχλον δὲ τοσοῦτον ἐπισύρῃ. Καὶ ὃς ἀπεκρίνατο· ἐπὶ τῷ νενικηκέναι παγκράτιον τοὺς ὑν Ὀλυμπίᾳ πάντας. Ὦ τοῦ θαύματος! (ἔφην) Καὶ τὸν Δία καὶ τὸν ἀδελφόν (1); Οὐμενοῦν· ἔφη. Ἀλλὰ τοὺς δὴ, πότερον (2) καθ' ἕνα προκαλούμενος; Οὐ γάρ· εἶπεν. Ἄλλοις ἂν δήπουθεν καὶ ἄλλοις κληρωσάμενος ἐπαγκρατίασας (3). Πάνυ γε. Εἶπε πῶς τοὺς ὑπ' ἄλλων ἀκληθέντος ἐτόλμησας λέγειν αὐτοὺς[a] νενικηκέναι; Τί δαί; Ἄνδρες ἦσαν μόνοι οἱ παγκρατιάζοντες Ὀλυμπίαζε; Καὶ παῖδες εἶπε.

[a] A, αὐτόν.

(1) Τὸν ἀδελφόν, *Neptune*. Je transcrirai ici une observation qui m'a été communiquée par M. Visconti : « Ce » passage sert à confirmer l'opinion de » Pausanias [a] sur le Taraxippe d'O- » lympie : suivant lui, ce nom n'est qu'une » épithète de Neptune, divinité qui est » regardée comme tutélaire des courses » de chevaux et de tous les jeux équestres, » Ποσειδῶν ἵππιος. On faisoit des sacrifices » solennels au Taraxippe, avant de com- » mencer les courses de char dans l'hip- » podrome d'Olympie. » Un passage d'Hérodore [b] confirme encore le sens que je donne à ἀδελφόν. Il dit qu'il y avoit à Olympie six autels jumeaux consacrés aux douze dieux, et que le premier de ces autels étoit celui de Jupiter et de Neptune.

(2) *A* : Τοὺς δὴ ποτ. Il semble qu'il faudroit lire, ἀλλὰ τοὺς δὴ νενικημένους, πότερον...

(3) Grifolini : *Quid tandem, numquid ab aliis victos sortitus vicisti!* Cette traduction, qui ne convient pas au texte, semble d'ailleurs contraire à la vérité. On ne tiroit point au sort les athlètes vaincus; mais, quand il y avoit imparité dans le nombre des athlètes, celui à qui le sort donnoit la place dernière, et impaire par conséquent, combattoit contre les vainqueurs des couples pairs. Cet athlète, que l'on nommoit ἔφεδρος, avoit un grand avantage, puisqu'il combattoit frais et reposé contre des athlètes vainqueurs, il est vrai, mais épuisés et fatigués par leur victoire même [c]. Cicerron avoit dit qu'il avoit vaincu *tous* les ath-

[a] *VI, 20.*

[b] *Ap. Schol. Pind. Ol. V, 10.*

[c] *Burette, Acad. des B. L. t. I. M, p. 246.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Καὶ τούτους ἐνίκησας ἀνδρισάμενος; Οὐκ· ἔφη. Οὐ γὰρ ἦσαν ἐκ τοῦ ἐμοῦ κλήρου. Τί γὰρ σὺ τοὺς ἐκ τοῦ ἰδίου κλήρου πάντας ἐνίκησας; Πάνυ γε. Λέγε μοι· ἔφην. Οὐχ ὁ σὸς κλῆρος ὁ τῶν τελείων (1) ἦν; Τῶν τελείων· εἶπεν. Κίκερμος δὲ ποῖον κλῆρον ἠγωνίζετο ἐμὲ λέγεις; Τῶν τελείων· εἶπεν. Ἆρ' οὖν Κίκερμον ἐνίκησας; Οὐμενοῦν· εἶπεν. Εἶτα, εἰ, μήτε τοὺς παῖδας νενικηκὼς, μήτε τοὺς τελείους, πάντας τολμᾷς λέγειν (2) νενικηκέναι, τίνας ἄρ' εἶχες (ἔφην) τοὺς ἀντιπάλους; Ἄνδρας (εἶπεν) ἐπιφανεῖς τῶν ἐκ τῆς Ἑλλάδος καὶ Ἀσίας. Ἆρα κρείττονας σαυτοῦ, ἢ ἴσους, ἢ χείρονας; Κρείττονας. Κρείττονας λέγεις τοὺς ἡττηθέντας ὑπὸ σοῦ; Ἴσους, εἶπε. Καὶ πῶς τοὺς ἴσους ἠδυνήθης ἡττῆσαι, σεαυτοῦ μὴ χείρονας γενομένους; Ἥττους, εἶπεν. Εἶτα οὐ παύσῃ ἐπὶ τῷ τοὺς ἥττονας κατηγωνίσθαι μέγα φρονῶν; Ἢ σὺ μὲν τοῦτο [a] δύνασαι μόνος ποιῆσαι, ὁ τυχὼν ἄρ' οὐκ ἂν δύναιτο; Τί ἄρ', οὐκ ἔστιν ὅστις (3) τοὺς χείρονας

[a] Α, τοῦτο μέν.

Et toi, homme fait, tu les as vaincus! – Non, car ils n'étoient pas de mon tirage. – Mais as-tu vaincu tous ceux qui en étoient! – Oui, sans doute. – Dis-moi, ton tirage n'étoit-il que celui des hommes faits! – Celui des hommes faits. – Quel est, me dis-tu, le tirage contre lequel Cicermus a combattu! – Celui des hommes faits. – Et Cicermus, l'as-tu vaincu! – Non vraiment. – Tu n'as vaincu ni les enfans, ni tous les hommes faits, et pourtant tu oses bien dire que rien à Olympie ne t'a résisté. Qui avois-tu pour antagonistes! – Des hommes distingués et de Grèce et d'Asie. – Étoient-ils plus robustes ou plus foibles que toi, ou tes égaux en force! – Plus robustes. – Tu dis que ceux qui ont été vaincus par toi étoient plus robustes que toi! — Nous étions égaux. — Et comment as-tu pu vaincre tes égaux, s'ils ne te sont pas devenus inférieurs! — Ils étoient plus foibles. Ne finiras-tu donc pas de faire ainsi le fier pour avoir vaincu des hommes plus foibles que toi! Es-tu le seul qui puisses avoir cet avantage! N'appartient-il pas aussi bien au premier venu! Quel est l'homme qui ne triomphe pas

lètes: Mais si tu as, lui répond Diogène, combattu contre les athlètes vainqueurs que le sort t'a offerts (sans doute parce qu'il y avoit imparité de nombre), comment peux-tu dire que tu as vaincu *tous* les athlètes! As-tu donc aussi vaincu ceux qui l'avoient été par ces athlètes que le sort t'a donnés pour antagonistes!

(1) Οἱ τέλειοι ou ἄνδρες formoient la troisième classe des athlètes. Voyez plus plus haut, page 195.

(2) Je crois qu'il faut répéter le mot πάντας : μήτε τοὺς τελείους πάντας, πάντας τολμᾷς...

(3) *B* : Ὅστις ὅς. Il faut peut-être écrire : Τί δ'; οὐκ ἔστιν ὅστις οὐ τοὺς χ. ἐ. δυνάμει ὑπερκρατεῖ.

Digitized by Google

de ceux qui ont moins de force que lui! Renonce donc, Cicermus, à ces vains exercices; abandonne le pancrace, et ne combats plus contre des hommes que ta vieillesse aura bientôt rendus tes maîtres. Empresse-toi vers les choses vraiment belles; apprends à supporter avec courage, non les coups que de foibles mortels te donnent avec le ceste et le poing; mais les coups de l'ame, la pauvreté, l'obscurité, la bassesse de la naissance, l'exil. En t'exerçant au mépris de ces accidens, tu vivras heureux et mourras avec patience; si tu persistes dans tes inclinations présentes, ta vie sera malheureuse. Touché de mes paroles, il jeta par terre sa branche de palmier, ôta la couronne qui ceignoit sa tête,

ἑαυτοῦ δυνάμει ἐπιχειρεῖ; Ἐα οὖν[a] ταῦτα, ὦ Κίκερμε, τὰ πολλὰ χαίρειν, καὶ ἀγωνίζου μὴ παγκράτιον, μηδὲ πρὸς ἀνθρώπους, ὧν χείρων ἔσῃ μετ' οὐ πολύ, εἰς γῆρας ἀφικόμενος· ἧκε (1) δὲ ἐπὶ τὰ ὄντως καλά, καὶ μάθε μὴ ὑπὸ ἀνθρωπίων[b] τυπτόμενος καρτερεῖν, ἀλλ' ὑπὸ τῆς ψυχῆς, μηδ' ἱμάσι μηδὲ πυγμαῖς (2), ἀλλὰ πενίᾳ, ἀλλ' ἀδοξίᾳ, ἀλλὰ δυσγενείᾳ[c], ἀλλὰ φυγαδείᾳ (3). Τούτων γὰρ ἀσκήσας καταφρονεῖν, μακαρίως μὲν ζήσεις, ἀνεκτῶς δὲ ἀποθανῇ· ἐκεῖνα δὲ ζηλῶν, ζήσεις ταλαιπώρως. Ταῦτά μου διεξιόντος αὐτῷ, τόν τε φοίνικα εἰς τὴν γῆν κατέβαλε, καὶ τὸν στέφανον τῆς κεφαλῆς ἀφείλατο (4),

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] B, γ' ὖν. — *Cf. Epist. 4, edit. fin.*

[b] A, ἀνθρώπων.

[c] A, διογενείᾳ.

(1) Quelqu'un a cru que l'impératif ἧκε n'étoit pas employé; mais il se trouve dans de meilleurs auteurs que notre sophiste, dans Lucien[a], par exemple, dans Julien[b], dans Chariton[c], dans Phrynichus[d], &c.

(2) Πυγμαῖς. Basile de Césarée, dans ses scholies inédites sur S. Grégoire de Nazianze[e], explique en ces termes le sens de πυγμή : Κολαφίζειν ὅτι τὸ πυγμῇ πνὰ παίειν· πυγμὴ δὲ ὅτι δακτύλων σύγκλεισις, ὁ γρόνθος. Il interprète encore ailleurs[f] le mot γρόνθος, synonyme de πυγμή : ὕβριν δὲ παρεῶν) τὰς κατὰ τὰς σιαγόνας πληγμὰς. — Πὺξ δὲ καὶ κόρης ou plutôt κόρρης) ἤτοι τὸ αὐτὸ, ἢ ἐκεῖνο μὲν ἡπλωμένων ἐγίνετο τῶν δακτύλων· φύσας (soufflets) οἱ πολλοὶ ταύτας καλοῦσιν· εἴσω δὲ καμπτομένων καὶ πὺξ γινομένων τοῦτο, ὃ καὶ χρόνθον φασίν. J'ajouterai ce passage d'un grammairien anonyme dans le manuscrit 1630[g] : Πὺξ, ὁ χρόνθος (lisez γρόνθος) : Λάξ, τὸ λάκτισμα. On peut aussi consulter Hemsterhuys sur le Charon de Lucien[h].

(3) Dion Chrysostome[i] met dans la bouche de Diogène des idées et des expressions assez ressemblantes à celles-ci. Il lui fait dire que l'homme vraiment brave πενίαν καὶ φυγὴν καὶ ἀδοξίαν καὶ τὰ τοιαῦτα μηδὲν ἡγεῖσθαι δεινὸν αὐτῷ, ἀλλὰ πάνυ κοῦφα; et ailleurs[k], qu'il a vaincu de nombreux et de puissans athlètes, τοῖς πανταχὸ δὲ χαλεπωτέρους, πενίαν καὶ φυγὴν καὶ ἀδοξίαν, ἔτι δὲ, ὀργήν τε καὶ λύπην, καὶ ἐπιθυμίαν καὶ φόβον, καὶ τὸ πάντων ἀμαχώτατον ἢ καὶ δυσμαχώτατον θηρίον, ὕπνον καὶ μαλθακὸν, ἡδονήν.

(4) Ἀφείλατο : c'est un exemple de plus de cette forme, condamnée par les puristes. Au commencement de la lettre IV, il y a ἀφείλετο. M. de Rochefort[l] a voulu introduire dans la langue la forme ἀφέλετο. Il publioit un manuscrit où il y

[a] *Dial. Meret. 4, init.*

[b] *Epist. 15.*

[c] *I, 14, II, 5.*

[d] Σοφ. ὀνομ. *p. 4, 8.*

[e] *Man. 573, p. 14, 1.*

[f] *Pag. 173, 1, — Ad Orat. 19, p. 302 A.*

[g] *Pag. 251.*

[h] *§. 2.*

[i] *Orat. 7, p. 281 R.*

[k] *Orat. 9, p. 291 R.*

[l] *Not. des Mss. t. II, p. 718.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

καὶ οἷός τε ἦν τὴν ὁδὸν ἀναλύειν (1).

et eut la force de renoncer à son voyage.

Γ'.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΑΡΙΣΤΊΠΠΩ[a]

χαίρειν.

[a] A, 3; B, 20; elle manque dans M. G et D, 18. A, Πλάτωνι.— Voy. p. 196.

Ἐπυθόμην σε σχολάσαι ἀσκεῖν (2) καθ' ἡμῶν, καὶ παρὰ τῷ τυράννῳ ὀνειδίζειν ἐκάστοτε τὴν ἐμὴν πενίαν, ὅτι ἡμᾶς ποτὲ κατέλαβες ἐπὶ τῆς κρήνης σέρεις ἀποκλύζοντας ὄψον τῷ ἄρτῳ (3). Ἐγὼ δὲ ἄγαμαι πῶς, ὦ μακάριε, τοῖς

III.

DIOGÈNE À ARISTIPPE,

JOIE!

Il me revient que, dans ton loisir, tu t'exerces contre moi et que chaque jour, chez le tyran, tu insultes à ma pauvreté, parce que tu m'as une fois trouvé lavant à la fontaine des chicorées que je voulois manger avec mon pain. Heureux mortel! pour moi je m'étonne que

avoit ἀφείλετο : mais il a mis dans son texte ἀφέλετο, laissant en note, par exactitude, ἀφείλετο, qu'il prenoit apparemment pour un barbarisme.

(1) Ἀναλύειν. M. Wyttenbach a dit quelque chose sur ce verbe, pris en ce sens, à l'occasion du passage suivant de Plutarque[a] : Αἱ δ' ἀκωμαλίαι καὶ ἀμβλύτητες τῶν φιλοσοφούντων ἑ μόνας ποιοῦσιν ἐποχάς, ὥσπερ ἐν ὁδῷ, τῆς προκοπῆς, ἀλλ' ἀναλύσεις. M. Wyttenbach voudroit lire ἑ μονὰς ποιοῦσιν ἢ ἐποχάς, ou bien, ἑ μονὰς ποιοῦσιν οὐδὲ ἐποχάς. Il est bien vrai qu'il n'y a point de permutation plus facile que celle de μόνη et μονή[b]; mais il me semble pourtant qu'il y a un moyen encore plus naturel d'arranger cet endroit, c'est d'écrire μόνως avec un manuscrit cité par M. Wyttenbach, et ἀλλὰ καὶ avec celui de Vulcobius cité dans l'édition de Reiske : οὐ μόνως ποιοῦσιν ἐποχάς... ἀλλὰ καὶ ἀναλύσεις. De cette façon il n'y a plus ni embarras ni obscurité, et il n'y en a guère avec la leçon imprimée. Je tâcherai, en passant, de corriger un autre passage de Plutarque au même endroit : Ἂν δὲ καὶ τὸν ὁδοιπόρον χρησμὸν Κιρραίοις ὑπὸ τοῦ θεοῦ πανθ' ἡμαῖα καὶ πάσας τύχας πολεμῆς, οὕτω σωφρονεῖν κτλ.

[a] De Sent. Prof. p. 76 D.- Anim. t. I, p. 561.

[b] Voy. not. ad Eunap. p. 308.

[c] Voy. Wyttenb. Animadv. p. 563.

D'abord, πολεμῆς gêne la construction, et il faut lire πολεμεῖν avec Turnèbe, leçon indiquée par le manuscrit de Vulcobius, qui porte πολεμεῖς. Mais le plus grand embarras est que cet oracle ne fut pas donné aux Cirrhéens, mais aux Amphictyons[c], comme le prouve l'autorité formelle d'Eschine : μάλιστα μὲν οἱ λέγοντες οἱ θεόγνωτοι οἱ ὑμέτεροι, ἔπειτα καὶ οἱ ἄλλοι Ἀμφικτύονες μαντείαν ἐμαντεύσαντο περὶ τοῦ θεοῦ, τίνι χρὴ τιμωρίᾳ τοὺς ἀνθρώπους τούτους μετελθεῖν, καὶ αὐτοῖς ἀναιρεῖ ἡ Πυθία, πολεμεῖν Κιρραίοις καὶ Ἀκραγαλλίδαις πάντ' ἤματα καὶ πάσας τύχας. Pour mettre Plutarque d'accord avec l'histoire, il ne faut que transposer Κιρραίοις, et lire : ἂν δὲ, καὶ τὸν δ. χρ. ὑπὸ τ. θ. Κιρραίοις πάντ' ἤματα (et non pas πάνθ' ἤμαῖα, faute répétée dans plusieurs éditions) καὶ πάσας τύχας πολεμεῖν, οὕτω σωφρονεῖν...

(2) Ce passage semble légèrement altéré; j'ai traduit un peu au hasard.

(3) A, Ἀποκλύζοντας τοῦ ἄρτου. B, ἀποκλύζοντα σοφον τῷ ἄρτῳ. J'ai corrigé comme l'on voit. Grifolini, qui traduit *in panis obsonium*, avoit trouvé ὄψον dans son manuscrit, ou l'avoit comme moi rétabli par conjecture. Sur ὄψον, voyez p. 227.

tu

Digitized by Google

tu puisses faire à des hommes dont la conduite est sage, un crime de leur pauvreté; toi sur-tout, auditeur de ce Socrate qui, en hiver, en été, en toutes saisons, portoit le même manteau, et n'en avoit qu'un seul entre lui et ses femmes; qui n'alloit point chercher ses ragoûts dans les potagers et les cuisines, mais dans les gymnases.

τὰ ἄξια ἐπαινοῦσι (1) πενίαν κακίζεις, καὶ ταῦτα (2) Σωκράτους καταχηκοὼς τοῦ τὸν αὐτὸν μὲν τρίβωνα χειμῶνος καὶ θέρους καὶ ἄλλοτε ἀμπεχόμενον (3), τὸν αὐτὸν δὲ πρὸς τὰς γυναῖκας κοινὸν ἔχοντος, ὄψον δὲ οὐκ ἐκ τῶν κήπων φέροντος οὐδ' ἐκ τῶν μαγειρείων, ἀλλ' ἀπὸ τῶν γυμνασίων (4).

(1) Grifolini : *Qui virtutem laudant.* Ce sens ne va pas ici facilement. Ἐπαινεῖν τι est souvent synonyme de ἀσκεῖν τι, χρῆσθαί τινι. Philostrate[a] dit que les grues volent, πάξιν ἐπαινοῦσαι, ce que les scholies expliquent par πάξει χρώμεναι. Il dit encore[b] qu'Ulysse étoit jaloux, καὶ τὸ κακόηθες ἐπαινῶν, c'est-à-dire, τὸ κακόηθον, τὸ πανοῦργον μεταχειριζόμενος, selon le scholiaste. A l'occasion du tombeau commun d'Achille et de Patrocle, Philostrate[c] dit qu'Achille est chanté par οἱ τὰ φιλικὰ ἐπαινῶντες, et le scholiaste traduit ἐπαινῶντες par προσήκοντες. Le même auteur[d] fait en ces termes le portrait de Patrocle : « Il » avoit le teint d'un brun un peu jaune, » les yeux noirs, les sourcils passable- » ment marqués, et les cheveux courts, » καὶ μέτρα ἐπαινῶν κόμης. » Julien écrivant à Thémistius qu'il s'est décidé à vivre dans le repos, se sert de l'expression τὴν ἡσυχίαν ἐπαινεῖν. J'ai cité d'autres exemples dans une note sur Philostrate[e], que l'on peut consulter. Θῆναν τεράπζαν αἰνέσαι, au commencement de l'Alceste, n'a pas un sens fort différent. Et peut-être faut-il expliquer αἴνει par χρῶ dans ce passage de Pindare[f] : αἴνει δὲ παλαιὸν Μὲν οἶνον, ἄνθεα δ' ὕμνων Νεωτέρων.

(2) Sur la locution καὶ ταῦτα, consultez les indications de Fischer dans sa Table d'Eschine[g]. C'est la même formule que *idque*, dans cette phrase de Cicéron[h] : *annum jam audientem Cratippum, idque Athenis.* Les exemples de cette locution sont nombreux : voyez Sophocle[i], Théodore Prodrome[k], S. Grégoire de Nazianze[l], &c. Un scholiaste inédit de ce dernier auteur, Basile de Césarée[m], fait cette remarque : τὸ ταῦτα παρέλκον δοκεῖ, κόσμου προστιθέμενον ἕνεκα· ὅτω Ἰουστῖνος ὁ Ἀττικιστής· καὶ παρὰ τοῖς ῥήτορσι δὲ τοῖς πλείοσιν ὅτως εὕρεσις κείμενον. Il ne me semble pas que ce Justin l'Atticiste soit connu. Καὶ ταῦτα se trouve dans une phrase corrompue de Chion (*Ep.* IV, §. 2) : κἀγὼ προέλεγον τοῖς ἐν ἡμῖν ναύταις ἐπιχεῖν τὸν ἐκπλοῦν, καὶ ταῦτα ἐν Βυζαντίῳ διατείβειν δυναμένοις : lisez σὺν ἡμῖν avec le ms. *A* 87 de la Bibl. Mazarine.

(3) « Non-seulement, dit Antiphon[n] à » Socrate, vous portez un mauvais man- » teau; mais l'été et l'hiver c'est toujours » le même. » Alcibiade, dans le Banquet de Platon[o], dit que, pendant l'expédition de Potidée, Socrate portoit, malgré l'extrême rigueur du froid, le même manteau qu'avant l'hiver. On peut encore voir là-dessus Simplicius sur Epictète[p]. A l'imitation de Socrate, Diogène[q] n'avoit qu'un manteau pour toutes les saisons, et marchoit toujours pieds nus, disant que les pieds n'étoient pas plus tendres que les yeux et le visage. Le sévère législateur des Crétois vouloit que les enfans mêmes fussent habitués à se servir du même manteau et l'hiver et l'été[r].

(4) Xénophon[s], parlant du régime de Socrate, a une expression analogue : ὥστε τὴν ὀπθυμίαν τοῦ σίτου ὄψον αὐτῷ εἶναι : voyez sur cet endroit les remarques de Ruhnkenius et de Valckenaer. Zénon, dans Stobée[t], ἐπῄνει τοὺς πλείστους λέγων, ἐξὸν ἀπὸ τῶν πόνων τὰς ἡδονὰς φέρειν, ἀπὸ τῶν μαγειρείων λαμβάνειν.

A B μαγειρείων. *Cf. not. ad Hesych. t. II, p. 56, 18.*

[a] *Her. p. 146.*
[b] *Pag. 164.*
[c] *Pag. 228.*
[d] *Pag. 222.*
[e] *Pag. 528.*
[f] *Ol. IX, 73.*
[g] *Voce ὅτος.*
[h] *Offic. init.*
[i] *Œd. T. 37.*
[k] *Not. des man. t. VI, p. 554.*
[l] *Orat. 38, p. 615 A.*
[m] *Cod. 573, p. 5, 2.*
[n] *Xen. Mem. I, 6, 2.*
[o] *5. 35.*
[p] *Cap. 46, p 429.*
[q] *Dio Chrysost. Orat. VI, p. 203, 206 R.*
[r] *Heraclid. Polit. p. 207, Coray.*
[s] *Mem. I. 3, 5.*
[t] *Serm. VI, p 173, Schow.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Ἀλλ' ἔοικας ταῦτα ἐπιλελησμένῳ διὰ τὰς Σικελικὰς τραπέζας (1)· κἀγὼ οὐχ ὑπομνήσω σε πόσου ἄξιόν ἐστι πενία μάλιστα Ἀθήνησιν, οὐδὲ ἀπολογήσομαι περὶ αὐτῆς· οὐ γὰρ εἰς σὲ κἀγὼ ἀνατίθεμαι τὸ ἐμαυτοῦ ἀγαθόν, ὥσπερ καὶ σὺ εἰς ἑτέρους[a]· ἀπόχρη σοῦ μοι μόνῳ ἐπίστασθαι ὑπὲρ αὐτοῦ. Ὑπομνήσω δέ σέ ποτε περὶ Διονυσίου καὶ τῶν μαστιγίων αὐτοῦ συνουσιῶν αἳ σε[b] εὐφραίνουσιν, ὁπότε, ἐσθίων καὶ πίνων τὰ πολυτελῆ δεῖπνα καὶ ἃ μήποτε ἡμῖν πάρεστιν, ἀνθρώπους ἑκάστοτε, τοὺς μὲν μαστιγουμένους, τοὺς δὲ ἀνασκολοπιζομένους (2), τοὺς δὲ εἰς τὰς λατομίας (3) ἀναγομένους βλέπεις, καὶ τῶν μὲν γυναῖκας ἀφαιρουμένας εἰς ὕβριν, τῶν δὲ παῖδας, καὶ πλέονας τῶν δούλων, οὐχ ἑνὸς μόνον οὐδ' αὐτοῦ τοῦ τυράννου, ἀλλὰ πολλῶν καὶ ἀνοσίων, καὶ πίνοντα (4) πρὸς ἀνάγκην, καὶ μένοντα, καὶ πορευόμενον,

Les tables de Sicile paroissent t'avoir fait oublier tout cela; et je ne veux point te rappeler de quel prix est la pauvreté, sur-tout à Athènes, ni me justifier d'être pauvre. Car je ne fais point dépendre mon bonheur de toi, comme toi tu fais dépendre le tien des autres hommes; il me suffit de savoir seul ce qui me convient. Mais je veux te parler de Denys et de ce commerce délectable qui te donne tant de plaisir; je veux te rappeler qu'au milieu de ces festins magnifiques, et si peu connus de Diogène, tu vois chaque jour des hommes fouettés de verges, d'autres mis en croix, d'autres envoyés aux carrières; des femmes, des enfans, une foule d'esclaves enlevés pour servir aux infames outrages, non du tyran lui seul, mais d'un tas de tyrans impies; qu'il te faut boire par force, demeurer, voyager malgré toi,

[a] Voy. p. 154.

[b] A, ἃ σε

(1) Le luxe des tables de Sicile étoit comme passé en proverbe: voyez Érasme[a] sur l'adage *Syracusana mensa*, où il cite notre lettre, sans doute d'après la version de Grifolini; Pantin, sur Apostolius[b]; M. Heindorf, sur le grand Hippias[c]; Davies, sur Cicéron[d]; M.me Dacier, sur le *Rudens*[e]. Maxime de Tyr n'a pas oublié les tables de Sicile dans cette énumération des plus fameuses voluptés[f]: Ἡ Σαρδαναπάλου τρυφὴ, καὶ ἡ Μηδικὴ χλιδὴ, καὶ ἡ Ἰωνικὴ ἀδρότης, καὶ τράπεζαι Σικελικαὶ, καὶ ὀρχήσεις Συβαριτικαὶ, καὶ ἑταῖραι Κορίνθιαι. Pythagore dit, dans sa lettre à Hiéron: Μέτριος αἰνῶ δὲ λειτοδίης Σικελικῶς τραπέζης ἢ δεῖπνα. On lit dans le ms. *A* 87 de la bibliotheque Mazarine, ἢ δὲν φαγοδεῖπνα.

(2) Rollin auroit traduit ce mot par *empalés*: c'est une faute qu'il a faite en plus d'un endroit. L'abbé Bellenger l'en a repris assez vivement: voyez ses Essais de critique, *t. I, p. 81-89*.

(3) Sur les carrières de Syracuse, qui servoient de prison, voyez M. Letronne dans son Essai sur Syracuse, *p. 99*.

(4) Il doit y avoir ici quelque lacune. La construction ne semble pas faisable. La traduction n'est qu'approximative.

[a] *II, 2, 68.*

[b] *17, 42.*

[c] *§. 9, p. 130.*

[d] *De Fin. II, 28.*

[e] *Prol. 54, p. 272.*

[f] *Diss. III, 3.*

Digitized by Google

et que tes entraves d'or t'empêchent de fuir. En retour de tes injures, voilà par quels souvenirs je te veux tourmenter. Oh! combien nous autres qui savons laver des chicorées, mais non pas faire la cour à Denys, combien nous vivons plus heureux que vous,

καὶ ἀποδρᾶναι μὴ δυνάμενον διὰ τὰς χρυσᾶς πέδας (1). Ταῦτ' ἔγωγε ἀντ' ἐκείνων τῶν ὀνειδῶν ὑπομιμνήσκω. Ὁπόσῳ ζῶμεν σέρεις πλύνειν ἐπιστάμενοι, τὰς δὲ Διονυσίου θύρας θεραπεύειν ἀγνοοῦντες (2), ὑμῶν, φημὶ, χρεῖττον

(1) Διὰ τὰς χρυσᾶς πέδας. Fronton[a] emploie la même métaphore dans une lettre où il se plaint d'être retenu à Rome par les entraves du consulat: *Meum fratrem beatum qui vos in isto biduo viderit! At ego Romæ hæreo compedibus aureis vinctus.* Les chaînes d'or ne sont pas toujours métaphoriques. La coutume des Ethiopiens qui, faute de fer, employoient l'or à faire des chaînes et des entraves, est bien connue par le récit d'Hérodote[b], auquel il faut ajouter les notes de Wesling et de Valckenaer. Durant de Casselle[c] a rassemblé plusieurs exemples de prisonniers enchaînés avec des chaînes d'or et d'argent; il y a aussi dans Berneccer[d], l'un des interprètes de Justin, une remarque sur ce sujet. Sinonis, dans les Babyloniques de Iamblique[e], est liée d'une chaîne d'or, par l'ordre de Garmus, dont elle rejetoit l'amour: Δεσμὰ, χρυσῷ τῆς ἀλύσεως διαπεπλεγμένης. C'est, je crois, cette même chaîne que Rhodanes fait vendre par la fille du paysan chez lequel il avoit, avec Sinonis et Soréchus, cherché un asyle: Πέμπει αὐτὴν τὴν ἁλύσεως τὴν χρυσῆς ἀπεμπολῆσαι, ἣν οἱ περὶ Ῥοδάνην ἐκ τῶν δεσμῶν ἐπεφέροντο. Il manque un mot qui serve de régime à ἀπεμπολῆσαι. Peut-être faut-il lire, τῆς ἁλύσεώς τι τὴν χρ. ἀπεμπ. ou τ. ἁλ. τ. χρ. μέρος ἀπεμπ. Car, plus bas, l'orfévre, ἰδὼν τὴν ἁλύσεως τὸ μέρος, la reconnut pour avoir été fabriquée par lui. Synésius[f], déclamant contre le luxe excessif et toujours croissant des vêtemens impériaux: Γάπτωθι, dit-il, τῷ φορέτῳ, καθάπερ εἴ τις χρυσῷ θεῖς, καὶ μᾶλλον πολυτελέστοις τοῖς πέδαις, ἔπειτα μηδὲ ἐπαίοι τοῦ κακοῦ, μηδὲ ἡγοῖτο ὀφθῆναι πάσχειν εἰς δεσμώτας πλῶν, ἠπαθημένος τῇ πολυτελείᾳ τῆς συμφορᾶς. Le ms. 1038, porte, μηδὲν ἐπαίοι τοῦ κακοῦ. On peut hésiter entre les deux leçons. Platon[g] a dit dans le Protagoras: ἀλλ' οὐν αὐλητὰς γοῦν πάντες ἴσασι ἱκανοὶ ὡς πρὸς τὸν ἰδιώτας καὶ μηδὲν αὐλήσεως ἐπαίοντας: et dans le grand Hippias[h]: οὐδὲν ἐπαίει περὶ καλῶν κτημάτων. Ailleurs ce verbe est construit avec περὶ, sans régime direct exprimé, comme dans la République de Platon[i]: ὁ ζωγράφος σκυτοτόμον ποιήσει δοκοῦντα εἶναι, αὐτός τε καὶ ἐπαίων περὶ τὴν σκυτοτομίας. M. Heindorf, sur l'endroit cité de l'Hippias, a donné d'autres exemples. Plus souvent encore, on trouve simplement ἐπαίειν τινός, comme ἐπαίειν μουσικῆς dans Élien[k], μαντικῆς ἐπαίειν dans le jeune Philostrate[l]: voyez une bonne note de Lennep sur Phalaris[m], et Fischer sur le Criton[n]. Plotin a aussi fait usage de la métaphore des chaînes d'or dans un passage de ses Ennéades[o], où il dit que le mal, comme certains captifs liés de chaînes d'or, est entouré de chaînes brillantes, περιληφθὲν δεσμοῖς καὶ κακοῖς, ὡς δεσμῶταί τινες χρυσῷ. Au lieu de κακοῖς, je lis καλοῖς avec les mss. 1816 et 1968; et Ficino lisoit assurément de même, puisqu'il traduit, *pulchris quibusdam vinculis comprehensum.*

(2) Εἰ ταῦτα ἔμαθες φεροφέρειν, οὐκ ἂν πυρρίνων αὐλὰς ἐθεράπευες, dit Diogène à Aristippe, dans Diogène de Laërte. Au sujet de l'expression θεραπεύειν τὰς αὐλὰς, dont θεραπ. τὰς θύρας est synonyme, voyez Casaubon sur Diogène de Laërte, *II, 69*; et aux passages qu'il a donnés, ajoutez-en un du même auteur, *l. IX, §. 63.*

[a] *Pag. 63, Nieb.*
[b] *III, 23.*
[c] *Var. Lect. II, 13.*
[d] *V, 11, 4.*
[e] *Phot. Bibl. cod. 94, p. 236, 48; 244, 39. - Chardon. Mél. t. I, p. 35, 44.*
[f] *De Regno, p. 16 B.*
[g] *Protag. p. 327 C, §. 46.*
[h] *Hipp. Maj. p. 289 E, §. 22.*
[i] *Rep. X, §. 4, p. 351, Ast.*
[k] *H. A. II, 11, p. 81.*
[l] *Icon. 14, p. 885.*
[m] *Ad Epist. 29.*
[n] *§. 8, n. 7.*
[o] *Enn. l. VIII, §. 15 extr.*

II, 68.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

τῷ Διονυσίῳ συμβουλευόντων, καὶ ἐπιτασσόντων Σικελίᾳ πάσῃ! Ἀλλ' εἴη σοι, κἂν ὁπόσα γε[a] λέγῃς πρὸς ἡμᾶς ἀποθαρρυνόμενος, καὶ νοεῖν, καὶ μὴ στασιάζεσθαι πρὸς τὰ πάθη τὸν λόγον. Καλὰ γὰρ τὰ παρὰ Διονυσίῳ μέχρι λόγου· ἐλευθερία δὲ ἡ ἐπὶ Κρόνου καὶ ἡ φίλιππος μαζάβλωρος (1).

[a] A, ὁπόσα π.

qui conseillez le tyran et donnez des ordres à toute la Sicile! Au reste, quelles que soient les choses que tu dis si bravement de moi, je souhaite que tu puisses penser, et que ta raison ne soit pas en guerre avec tes passions. En effet, chez Denys rien n'est beau que de nom; mais la liberté du temps de Saturne et le gâteau *frais* des philities, *voilà les biens réels.*

(1) Telle est la leçon de *B*. On lit dans *A*, φιλέπος μαζαβλωρός. Grifolini ne donne pas de secours pour corriger cette phrase altérée; il traduit: *libertas autem quæ sub Saturno fuit in vescendis pultibus invenitur.* Du Puys le suit, comme à son ordinaire: *Néantmoins la liberté, qui estoit soubs Saturne, en user de chaudeaux est trouvée.* Au lieu de φιλιππος, il faut, je crois, écrire φιλίπος; et par φιλίπος μάζα, j'entends le gâteau que l'on mangeoit dans les φιλίπα ou φιδίπα de Lacédémone, repas publics que tout le monde doit connoître, et sur lesquels je me contenterai de renvoyer aux compilations de Meursius[a] et de Cragius[b]. Dans les phidities on servoit, entre autres mets, une espèce de gâteau appelé μάζα. Plutarque rapporte que Cléomène[c] blâma un de ses amis qui, donnant à manger à des étrangers, leur avoit servi le brouet noir, et le gâteau en usage dans les phidities, ζωμὸν μέλανα καὶ μάζαν, ὥσπερ ἔθος ἦν ἐν τοῖς φιδιτίοις. Dicéarque[d] dit qu'aux phidities chaque convive a du gâteau autant qu'il en veut, μάζαν ὅσην ἂν ἕκαστος ἐθέλῃ βυκόμενος. Voyez d'autres détails dans Meursius[e]. Reste le mot βλωρος, dont je ne sais trop que faire. Peut-être faut-il lire χλωρός! Μαζα χλωρὸς signifiera *un gâteau frais*; χλωρὸς ayant quelquefois le sens de *nouveau*, de *récent*, comme notre mot *vert*: voyez le Lexique de Philémon[f]; le Grand-Étymologique, qui traduit χλωρὸν par νέον; Hésychius, qui explique χλωρὸν τυρὸν par ἁπαλόν; M. Larcher, sur le Grand-Étymologique[g]; Dacier, sur Horace[h]; et Meursius qui, dans un chapitre de ses Leçons Attiques[i], a traité du χλωρὸς τυρὸς des Athéniens. Dans le *copis* des Lacédemoniens, on servoit, au rapport de Polémon[k], du fromage frais, τυρὸν χλωρὸν, des figues sèches, des féves et des haricots verts, φασήλους χλωρούς. Ces derniers mots peuvent faire croire qu'Hésychius a eu tort de s'exprimer avec doute dans l'article que voici: χλωροὶ, οἱ φάσηλοι· μή ποτε δὲ ὠχροὶ (ou plutôt ὤχροι) γεγραπτέον. Il paroît qu'au lieu de φάσηλοι χλωροὶ, on disoit dans l'usage vulgaire, χλωροὶ, simplement: la plante appelée ὤχρος est autre chose. C'est ainsi que j'entends encore les articles d'Hésychius, Χλωρεαὶ, συκαῖ: Χλωρὸς, τυρός. L'usage avoit peut-être prévalu de dire vulgairement χλωρεὰ et χλωρὸς, sans substantif, pour des figues fraîches et du fromage frais; et Hésychius l'ayant remarqué dans quelque comique, l'a voulu consigner dans son lexique. Dans l'Amaranthus de Théodore Prodrome[l], le vieux Stratocles peint d'un fard récent, χλωρὸν τῇ φύσει, les saillies et les plis de ses rides, τοῖς μὲν ἐσπάσι τῆς ῥυτίδος καὶ κυρτώμασι: où j'aime bien autant la leçon de Gaulmin, ἐξεσπάσι. Il résulte de ces éclaircissemens que μάζα χλωρὸς pourra très-correctement être mis pour *un gâteau frais*: mais l'idée n'étant pas complète, sans doute parce qu'il y a une lacune, j'ai ajouté dans la traduction ce que le raisonnement m'a paru demander.

[a] *Misc. Lacon. l. 9.*
[b] *De Republ. Laced. 1, 9.*
[c] *Cleom. 13.*
[d] *Ap. Athen. IV, 19.*
[e] *Ibid. c. 12.*
[f] *§. 290, p. 121. Et ap. Villoison. ad Apollon. p. 857.*
[g] *Hist. de l'Acad des B. L. t. XLVII, p. 136.*
[h] *I, Od. 9, 17.*
[i] *III, c. 30.*
[k] *Athen. IV. 16.*
[l] *Not. des man. t. VIII, part. 2, p. 118.— p. 446, Gaulm.*

Digitized by Google

IV.

DIOGÈNE À PHANOMAQUE; BONHEUR!

J'étois assis dans le théâtre, occupé à coller les feuillets déchirés d'un livre, lorsque Alexandre, le fils de Philippe, vint se placer devant moi, et m'ôter le soleil. Comme je ne distinguois en quelque sorte plus les déchirures des feuillets, je levai les yeux, et je reconnus Alexandre qui me salua et me tendit la main. Je crus devoir le saluer à mon tour, et je lui dis : En vérité, jeune homme, tu es invincible; car ton pouvoir est égal à celui des dieux. Cet effet qu'opère, à ce que l'on dit, sur le soleil l'opposition de la lune, tu viens de le produire en t'approchant de moi. — Tu plaisantes, Diogène. — Que veux-tu dire ! Ne t'aperçois-tu donc pas que je ne puis continuer mon ouvrage, parce que j'y vois tout aussi peu qu'en pleine nuit! Et comme il m'est maintenant fort indifférent de te parler, je te parlerai. — Le roi Alexandre ne t'intéresse en rien ! — Pas le moins du monde. Je n'ai point de possessions exposées aux attaques ni aux ravages des ennemis, comme celles des Macédoniens et des Lacédémoniens, ou d'autres peuples,

(1) *A*, Ὤρεξεν, ὡς ἀ αὐτὸν ἐγω δ. τ. ἀντιπροσαγορεύω. Il faut sans doute écrire, ὤρεξεν, ὡσαύτως ἀ αὐτὸν ἐγὼ διὰ τοῦτο ἀντιπροσαγορεύσα.

Δ'.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΦΑΝΟΜΆΧΩ[a] εὖ πράττειν.

Ἐκαθήμην[b] ἐν τῷ θεάτρῳ βιβλίδια κολλῶν[c]. ἀφικόμενος δὲ Ἀλέξανδρος, ὁ Φιλίππου, ἐλθὼν ἐν τῷ καταντικρὺ πλησίον ἐμοῦ, τὸν ἥλιον ἀφείλετό μου. Κἀγὼ, διὰ τὸ μηκέτι πως ὁρᾶν τὰ διαστάματα τῶν βιβλιδίων ἀνέβλεψα, καὶ τότε ἔγνων τὸν παρόντα. Ὡς δέ με καὶ αὐτὸς, ἐπεὶ ἀνέβλεψα[d], προσηγόρευσε καὶ τὴν δεξιὰν ὤρεξεν ὡς αὐτὸν, καὶ αὐτὸν ἐγὼ δεξάμενος τοῦτο ἀντιπροσαγορεύσω (1), καὶ εἶπον τοιοῦτον· ἀληθῶς ἀνίκητος εἶ, μειράκιον, ὅτε καὶ θεοῖς τὰ ἴσα δύνασαι[e]. Ἰδοὺ γὰρ, ὅ φασι τὴν σελήνην τὸν ἥλιον διατιθέναι ἐν τῷ γενέσθαι αὐτῷ καταντικρὺ, καί σε ταὐτὸ τοῦτο ἐργάσασθαι, ἐπεὶ δεῦρο εἰσελθὼν ἐμοὶ παρέσχες. Καὶ ὁ Ἀλέξανδρος, σκώπτων, εἶπεν, ὦ Διόγενες. Τί τοῦτ', ἔφην, λέγεις; Οὐ γὰρ ἔστιν ὁρᾶν σοι ὅτι τοῦ ἔργου μὲν ἀπολείπομαι, διὰ τὸ μὴ βλέπειν ὥσπερ ἐν νυκτί; Διαφέρον δ' οὐδέν μοι πανῦν σοι προσδιαλέγεσθαι, διαλέγομαι. Οὐδὲν, εἶπε, σοὶ διαφέρει Ἀλέξανδρος ὁ βασιλεύς; Οὐδ' ὅσον, ἔφην· πολεμεῖται γὰρ τῶν ἐμῶν οὐδὲν, οὐδὲ καθαρπάζεται, καθάπερ τὰ Μακεδόνων καὶ τὰ Λακεδαιμονίων ἢ τινῶν ἄλλων,

[a] A *et* M 4, B 21, G *et* D 19.— G *Phanomacho.*- *Voy. p. 199.*

[b] B καθήμην

[c] *Voy. p. 199.*

[d] A, ἀνέβλεψ

[e] B, δύνασαι

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ἐν οἷς ἑκάστῳ χρεία βασιλέως. Διὰ μὲν τὴν πενίαν ἔφη, διαφέρω σου (1). Ποίαν, ἔφην, πενίαν; Τὴν σὴν πενίαν, εἶπε, δ' ἥνπερ οὕτως εἶ μεταίτης, ἐνδεὴς πάντων. Οὗτοι, ἔφην, τοῦτ' ἔστι πενία, τὸ μὴ ἔχειν χρήματα, οὐδὲ κακὸν τὸ μεταιτεῖν, ἀλλὰ τὸ ἐπιθυμεῖν πάντων, ὅπερ ἐστὶν ἐν ὑμῖν, καὶ τὸ βίᾳ (2). Διὰ τοῦτο τῇ μὲν ἐμῇ πενίᾳ κρῆναί (3) τε καὶ γῆ εἰσὶν ἐπίκουροι, καὶ μὴν καὶ τὰ σπήλαια καὶ τὰ νάκη (4)· καὶ πολεμεῖται μὲν διὰ ταύτην οὐδὲ εἷς, οὔτε ἐν γῇ οὔτε ἐν θαλάσσῃ, ἀλλ' ὡς ἐγεννήθημεν[a], ἴαθι, καὶ ζῶμεν· τῇ δὲ ὑμετέρᾳ τάξει οὔτε γῆ εὑρίσκεται ἐπίκουρος οὔτε θάλαττα. Ἀλλὰ δὴ ταῦτα μὲν ὡς ὄντα (5) παραλιπέσθω· ἀναβαίνετε δὲ

[a] B, ἐγεννήθη

qui, pour cela, ont affaire d'un roi. — La pauvreté me rend supérieur à toi. — Quelle pauvreté! — La tienne, qui te réduit à la mendicité, et te fait manquer de tout. — N'avoir pas de fortune, n'est pas pauvreté, et demander n'est pas un mal: le mal, c'est de faire comme vous, de tout convoiter, d'employer la violence. Aussi, dans ma pauvreté, j'ai le secours des fontaines et de la terre, des cavernes et des toisons. Le pauvre n'a d'ennemis ni sur terre ni sur mer; et nous vivons, sache-le bien, nous vivons comme nous sommes nés : au lieu que, dans votre rang élevé, ni la terre ni la mer ne vous sont secourables. Mais laissons ces *vulgaires* élémens ; vous montez

(1) Alexandre emploie toujours le mot διαφέρω, mais il en change le sens. Ce jeu de la phrase ne peut se conserver en français. Il n'y a pas d'invraisemblance dans le reproche qu'Alexandre fait ici à Diogène. Nous savons par Dion Chrysostome[a] qu'Alexandre témoigna en plus d'une occasion du mépris pour la pauvreté du philosophe : ἐνίοτε καταφρόνει τῆς πενίας πάνδρος καὶ τῆς ἀπιλείας, ἅτε νέος ὢν καὶ τεταφεὶς ἐν βασιλικῷ τύφῳ.

(2) *A*, βίᾳ. Il manque quelque chose : peut-être faut-il lire τὸ βίᾳ κρατεῖν, ou ἑλεῖν! peut-être, βιάζεσθαι! Grifolini a mis *vim inferre*, ce qui peut confirmer cette dernière conjecture.

(3) Toutes ces idées sont bien conformes aux principes connus de Diogène : voyez-en le développement dans le VI.e Discours de Dion Chrysostome[b].

(4) *A* νάκη. J'ai préféré la leçon de *B*, qui étoit aussi celle du manuscrit de Grifolini, comme le prouve le mot *pelles* de sa traduction. Elle est encore confirmée par ce passage de la lettre VII : ἀλλ' εἰσὶ καὶ ἐνθάδε ὀλίγοι, οἵ τι δεῖται τῶν ζώων καὶ τὰ νάκη τῶν τοιούτων. Si le Grand Étymologique a voulu, dans son article Νάκη, qui n'est pas fort clair, reprocher à Simonide d'avoir employé νάκος pour δέρμα τῶν τοιούτων, ce passage peut défendre le poëte contre le grammairien.

(5) Il est probable qu'il y a ici une petite lacune : peut-être l'auteur avoit-il écrit ὡς εὐπλῆ ὄντα, ou quelque chose d'analogue. Grifolini : *sed his relictis, in cœlum contendite*. Ce qui suit, ἀναβαίνετε, rappelle les paroles d'Horace[c],

Cœlum ipsum petimus stultitia ;

et celles d'Ovide[d],

Quid tibi cum pelago! Terra contentus fuisses.
Cur non et cœlum, tertia regna, petis!
Qua licet, affectas cœlum quoque.

[a] *Or. IV, 146 R.*
[b] *Pag, 202 R.*
[c] *I. O. 3, 88.*
[d] *Amor. III, 8, 49.*

Digitized by Google

au ciel, et les leçons même d'Homère qui, pour instruire les hommes à la vertu, a décrit les peines des Aloïdes, ne vous empêchent pas de former ces desirs insensés. Ces paroles, que je prononçai avec beaucoup de caractère, firent rougir Alexandre; et se penchant vers un de ses amis, ἐπὶ τὸν σύρραντα, καὶ οὔτε Ὁμήρου πείθεσθε τούτων μὴ ἐπιθυμεῖν, τῷ εἰς σωφροσύνην τὰ Ἀλωειδῶν (1) πάθη ἀναγράψαντι. Ταῦτ' ἐμοῦ πολλῷ παρρησίᾳ (2) διεξερχομένου, πολλή τις αἰδὼς τὸν Ἀλέξανδρον εἰσῆλθε, καὶ ἀποκλίνας πρὸς ἕνα τῶν ἑταίρων (3) qu'un ange, s'il venoit sur la terre et se rendoit visible sous une forme humaine, οὐκ ἂν κρείττων, βασιλεῦ, τῶν παρασημάτων σύ. Puisque l'occasion s'est présentée de citer ce mauvais poëte, je veux lui rendre le service de corriger un de ses vers. Il dit à son empereur, sans trop s'inquiéter de la vérité, qu'il n'est pas plus aisé de compter les vertus dont il orne la pourpre, que les feuilles que l'hiver fait tomber, que les flots de la mer, que les étoiles du firmament:

Τίς δ' ἂν δύναιτο μετρεῖν τὰ πλήθη τῶν ἀστέρων;
Τίς δὲ κυμάτων συνεχῶν ἀριθμὸν ἐπ' ἀθήνας χύσεις;

Qui croiroit que Wernsdorf a été arrêté par le second vers, et a pu proposer de lire ἂν ἐπ' ἀλλήλας χύσεις! Il est si simple de rapprocher les syllabes mal-à-propos séparées, et de lire d'un seul mot ἀλλεπαλλήλας! Bien qu'il soit inutile de donner des exemples d'un adjectif aussi connu que ἐπάλληλος, je citerai le passage suivant de Nicétas Eugénianus, parce qu'il est inédit:

Ἡ Παρθενὶ δὲ δυσμενὴς φρεναρχία
Συνέφερε ἡμᾶς αἰχμαλωσίας νόμῳ,
Καὶ μέχρι τοῦ τῆς εὐτυχοῦς παρουσίας,
Ὑπεκθέντες τῷ ζυγῷ τὰς αὐχένας,
Ἐκαρτεροῦμεν ἀλλεπαλλήλας πόνους.

Il faut corriger, par un pareil rapprochement, un vers de Théodose Diacre, poëte de la même force:

Ὁ δὲ φρενὸς σὺν παῖς ἐπ' ἀλλήλοις μάχαις
Νικῶν, ὑπῆρχε τοῖς ὀφρῦν ἐπιρμένος.

Lisez παῖς ἐπαλλήλοις μάχαις.

(3) Sur les *amis*, ἑταῖροι, des rois de Macédoine, voyez Gronovius, *Amici Maced.* I, *cap.* 21, et M. de Sainte-Croix, *Examen*, p. 451.

(1) Au lieu de ἄλλων εἰδῶν, je n'ai pas balancé à mettre dans le texte le mot Ἀλωειδῶν, conjecture de toute vérité, dont M. Hase est l'auteur. Sur les Aloïdes, voyez Hemsterhuys, sur Lucien[a]; M. Wyttenbach, sur Julien[b]; Foggini, sur Théodose Diacre[c]; et l'éditeur récent des Héroïques de Philostrate. Philon[e], parlant des Aloïdes, et citant les vers de l'Odyssée[f], où le poëte dit qu'ils entassèrent l'Ossa sur l'Olympe, et le Pélion sur l'Ossa, ajoute: Ὄλυμπος δὲ καὶ Ὄσσα καὶ Πήλιον ὁρῶν ὀνόμαζε. Cette phrase a bien l'air d'une scholie marginale entrée dans le texte; et Nicéphore, le scholiaste du Traité des Songes de Synésius, a, sur le même sujet (*p.* 246 *B.*), une explication pareille.

Je crois de plus qu'il faut écrire ὑπὲρ Ὁμήρῳ, au lieu de ὑπ' Ὁμ. Il faut faire la même correction dans ce passage d'Apollonius de Tyanes[g]: Οὕτως ὁ Ὁμηρικὸς Ὀδυσεὺς, ὥς φασιν, ὑπ' ἀθανασίαν ὑπὸ θεᾶς διδαχθέντα Ἰθάκης ἐρρύσατο: je lis ὑπὲρ avec le ms. 3047 de la bibliothèque du Roi, et le ms. *A* 87 de la bibliothèque Mazarine; bonne leçon qui étoit déjà dans l'édition d'Alde et dans celle de Genève. A la fin de la même lettre, il y a cette phrase incomplète dans les imprimés: θηρία μὲν γὰρ ὑπ' κόρος ἔπεισιν ἔξω φωλεῶν μεῖναι. Lisez avec les manuscrits, Θ. μ. γ ὑπ' λιμὸς ὑπ' κόρος....

(2) Grifolini: *Hæc ego cum rationibus confirmarem.* Ce n'est pas le sens de παρρησία qui est synonyme de θράσος, et signifie *elatio, fortitudo animi*: voyez Valckenaer, sur Ammonius[h]; le nouvel éditeur de Marinus[i], et Wernsdorf, sur cet endroit où Philé[k] dit à l'empereur

[a] *Contempl.* 3.
[b] *Pag.* 192.
[c] *Acroas.* III, 36.
[d] *Pag.* 363.
[e] *Pag.* 321 *D. Edit.* 1640.
[f] *Xal.* 315.
[g] *Epist.* 44, *p.* 286.
[h] *Animadv. ad* Λῆμα.
[i] *Pag.* 122.
[k] *Pag.* 78, *v.* 30.

VI, 115.

Acroas. III. 70.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

εἶπεν· ἀλλ' εἰ μὴ ἔφην Ἀλέξανδρος γενέσθαι, Διογένης ἂν ἐγενόμην (1). Καὶ ἐξαναστήσας με, ἀπῆγε σὺν ἑαυτῷ, παρακαλῶν συστρατεύεσθαι, καὶ μόλις ἀφῆκεν.

Si je n'étois pas déjà Alexandre, dit-il, je serois Diogène. Puis il me fit lever, et m'emmena avec lui, me priant de faire partie de l'expédition; et il eut bien de la peine à me laisser aller.

E'.

V.

[a] A et M s, B 22, G et D 20. — *Voy. p. 201.*

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΌΛΥΜΠΙΆΔΙ [a]

εὖ πράττειν.

Μὴ ἀνιῶ πρὸς τοὺς συνήθεις, Ὀλυμπιάς, ὑπὲρ ἐμοῦ, ὅτι τρίβωνα ἀμπέχομαι καὶ ἄλφιτα ἐπιπολυύμενος [b] ἀνθρώπῳ (1) μεταιτῶ· οὐ γὰρ ἐστὶ τὰ [c] αἰσχρὰ οὐδ' ἐλευθέροις, ὡς φῆς, ὕποπτα, καλὰ δὲ καὶ οἷα ὅπλα εἶναι καὶ δοξάντων [d] πολεμούντων τῷ βίῳ. Κἀγὼ ταῦτα ἔμαθον, οὐ παρὰ Ἀντισθένους τρόπου τὰ μαθήματα, ἀλλὰ θεῶν καὶ ἡρώων, καὶ τῶν τὴν Ἑλλάδα ἐπεστροφότων [e] ἐπὶ σοφίαν Ὁμήρου

[b] B, ἐπιπολ.

[c] cf. ταῦτα

[d] A, καὶ δοξάντων π. forte καὶ δοξαείων τῶν π.

[e] A, καὶ τὴν Ἑ. στρεφόντων.

BONHEUR!

Olympias, ne t'afflige point avec tes amis de ce que je porte un manteau, et m'en vais errant et demandant mon pain. Ces choses ne sont ni honteuses, ni, comme tu le dis, suspectes aux hommes libres; mais elles sont belles et peuvent être des armes contre les opinions qui font la guerre à l'humanité. Ce n'est point Antisthène qui le premier m'apprit cette doctrine; je la dois aux dieux et aux héros, et à ces poëtes qui ont dirigé la Grèce vers la sagesse; à Homère

(1) Il faut probablement ἀνθρώπων. Le ν final a souvent été changé en ι, et les manuscrits varient perpétuellement entre les syllabes ων et ωι, ην et ηι. Ainsi αὐτῶν et αὐτῷ, et en général le génitif pluriel et le datif singulier en ωι ou ῳ sont fréquemment confondus [a], et de même l'accusatif féminin ην, et le datif ῃ ou ηι: les terminaisons ην et ῃ ou ηι des verbes sont dans le même cas. Julien [b] commence en ces termes une lettre à Sosipater: Ἔστι τις ἡδονὴς ἀφορμὴ πλείων, ὅλαν ἐξῆν δ' ἀνδρὸς οἰκεῖν τὰς φίλας σωφρονεῖν. Il faut écrire ὅπαν ἐξῇ. La même faute est répétée à la fin de la lettre: Εἰ δέ τι καί σοι μέλει τῶν ἱερῶν, ὡς ἔγωγε ὅτι μέλει πιστεύω, δείξεις ἐν οἷς ἂν ἐξῇν γεάφειν μηδαμῶς ἐλλείπων: lisez ἐξῇ. Dans le discours de Thémistius [c], publié récemment par M. Mai, au lieu de τὴν γνώμην αὐτῇ βεβαιώσαντα, il faut lire τ. γνώμην α. βεβ.: mais ce n'est pas la seule faute de la phrase de Thémistius, où il paroît qu'il y a une petite lacune. Aristote [d], après avoir dit que les Lacédémoniens, dans une grande disette, se nourrirent de serpens, ajoute: ὅθεν καὶ ἡ Πυθία φάναι προσαγορεύεσθαι αὐτοὺς ὀφιοδιέρους. Sylburge, qui voyoit bien l'embarras de la phrase, a conjecturé φασὶ προσαγορεῦσαι: il auroit dû au moins conserver φάναι. Mais un changement plus facile, c'est d'écrire, ὅθεν καὶ τῇ Πυθίᾳ φάναι προσαγορεύεσθαι α. ὀφ.

[a] *Voy. Not. ad Eunap. p. 226, 344, 350; ad Marin. p. 73. — Petav. ad Niceph. p. 68.*

[b] *Ap. Fabric. Lux. Evang. p. 316.*

[c] *Pag. 28.*

[d] *Mirab. Auscult. c. 23.*

et

et aux tragiques. Ils disent que Junon, l'épouse de Jupiter, revêtant la forme d'une simple prêtresse, adopta ce même genre de vie, « et mendia » pour les Nymphes des fontaines, » divinités illustres, filles fécondes » d'Inachus, dont les eaux arrosent » l'Argolide. » Ils nous montrent Télèphe, le fils d'Hercule, arrivant dans Argos sous des vêtemens bien plus mauvais que les miens, et, « pour » toute défense contre l'infortune, en» veloppant son corps de misérables » haillons. » Et quand Ulysse revint d'Ilium à Ithaque, ils nous le représentent couvert d'un manteau déchiré,

καὶ τῶν τραγῳδοποιῶν, οἵτινες Ἥραν τε τὴν Διὸς παράκοιτιν ἔφασαν τὴν ἱέρειαν[a] μεταμορφωθεῖσαν τοιοῦτον βίου σχῆμα (1) ἀναλαβεῖν « νύμφαις κρήναισιν » κυδραῖς θεαῖς ἀγείρουσαν Ἰνάχου » Ἀργείαις πολαμοῦ παισὶν βιοδώ» ρεις (2). » Τήλεφόν τε τὸν Ἡρακλέους ἡνίκα εἰς Ἄργος παρεγένετο (3) πολὺ χείρονι σχήματι τοῦ ἡμετέρου ἐμφανισθῆναι, « πλωχὰ » ἀμφίβληπα σώματος λαβόντα » ῥάκη, ἀρκτήρια τύχης. » Ὀδυσσέα τε τὸν Λαέρτου ἐξ Ἰλίου οἴκαδε ἐπιστρέψαντα φάρει ῥωγαλέῳ,

[a] *sortè* εἰς ἱέρ.

B, παριγίνετο

(1) Plus bas: τούτῳ τῷ σχήματι τοῦ βίου. Et dans la lettre VIII des éditions: ὁ δέ με δόξας συναχθεσθαι αὐτῷ ὀδὴ τῇ πόσει (lisez ὀκπόσει et voyez p. 156) τῆς τραγῳδίας καὶ τῷ παρόντι τοῦ βίου σχήματι.

(2) C'est un fragment déjà connu des *Xanthriæ*[a] d'Eschyle ou d'Euripide, et plus vraisemblablement du premier. Ruhnkenius[b] paroît s'être trompé en croyant que ce fragment appartenoit à l'Inachus de Sophocle, et M. B. l'a suivi peut-être trop vite[c]. Au lieu de κρήναισιν, il faut, je crois, κρηναίαισιν ou κρηνίσιν. Le scholiaste d'Aristophane[d] et Platon[e] lisent Ἰνάχου Ἀργείου. M. Boeckh[f] croit, avec beaucoup de probabilité, que les *Xanthriæ* sont les filles de Minée.

(3) Ce passage prouve que la scène du Télèphe d'Euripide étoit à Argos. Voyez les Fragmens du Télèphe d'Euripide, auxquels il faudra ajouter ce passage nouveau que nous devons à notre sophiste:

Πτωχ' ἀμφίβληπα σώματος λαβὼν ῥάκη,
Ἀρκτήρια τύχης....

On lit dans l'Hélène[g]:

Καὶ μοῦ τάδ' ἀμφίβληφα σώματος ῥάκη,

où j'aimerois mieux ἀμφίβληπα. A ce que j'ai dit plus haut[h] sur le mot ῥάκος, on peut ajouter la note de Fischer sur le vers 540 du Plutus. Ce mot se trouve dans une phrase altérée de Psellus[i]. Il dit de la pierre appelée Λυχνίτης: ἔστι δὲ νυκτάλωπος ἀρτηθεὶς ὑπὸ τοῦ τραχήλου, ῥεύματά τε ἐπέχει ὀφθαλμῶν ὃν λινῷ ῥάκει περιπθεὶς τῷ μετώπῳ. Maussac traduit, *Lychnites luscitiosus est:* mais justement mécontent de cette interprétation, il ajoute, *deest hic forsan aliquid;* ce qui est vrai. Il faut lire avec le ms. 1630: Ἔστι δὲ ὁ μὲν ὀσφρακώδης, ὁ δὲ πορφυρέλαι, ὁ δὲ διαυγάζει. Ἰάται δὲ νυκτάλωπας, ἀρτηθεὶς κτλ. Psellus est corrompu dans la description de la sardoine[k], qu'il dit également bonne pour les fluxions des yeux: Ἔστι δὲ μονόχρωος· ὀφθαλμῶν ἴσχει ῥεύματα. Le même manuscrit est plus complet: Ἔστι δὲ καὶ μονόχροος καὶ πολύχροος· καὶ ἡ μὲν μονόχροος ὀφθ. Je rétablirai, par la même occasion, l'article de la chrysolithe: Χρυσόλιθος ἀντίθετον χῆμα ποιεῖ παθέσιν ὀφθαλμῶν. Le manuscrit donne une leçon qui paroît plus intelligible: Χρ. ἀντ. χῆμα πᾶσι παθ.

[a] *Voy. Valcken. Diatr. p. 11.*
[b] *Ad Tim. p. 9.*
[c] *Mus. Crit. vol. I, p. 145.*
[d] *Ad Ran. 1385.*
[e] *Rep. II, p. 76. Ast.*
[f] *Gr. Trag. Princip. p. 29.*
[g] *Vers. 1085.*
[h] *Pag. 176.*
[i] *De Lapid. p. 22.*
[k] *Pag. 28.*
[l] *Pag. 34.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ἵππυ (1) καὶ καπνῦ ἀναμέσῳ (2). Ἄρά σοι ἔπι δοκεῖ ἡ ἐμὴ στολὴ καὶ τὸ μελαιτεῖν αἰσχρὰ εἶναι, ἢ καλὰ καὶ ἀγαστὰ βασιλεῦσι [a] καὶ παντὶ νῦν ἔχοντι αἱρετὰ εἰς εὐτέλειαν; Καὶ Τήλεφος μὲν, ἵνα ὑγείας τύχῃ, τούτῳ τῷ σχήματι τὸ βίον ἐναπεκρύψατο, Ὀδυσεὺς δ', ἵνα τοὺς μνηστῆρας ὀκ πολλοῦ ἀδικοῦντας ἀποκτείνῃ· ἐγὼ δὲ, ἵνα τύχω μὲν εὐδαιμονίας ἧς μικρὰ μοῖρά ἐστι τὸ Τηλέφιον ἀγαθὸν, ἕλω δὲ τὰς ψευδεῖς δόξας δι' ἃς ὀχ ἕνα δεσπότην ἠρήμεθα, διαφύγω δὲ νόσους καὶ τοὺς ἐπ' ἀγορᾶς συκοφάντας, περιέλθω (3) δὲ ἐλεύθερος ὑπὸ τὸν Δία [b] πατέρα ἐπὶ ὅλης γῆς, μηδένα φοβούμενος τῶν μεγάλων δεσποτῶν.

[a] B, βασιλεῦσιν

[b] B, ὑποπδία. Voy. pag. 154, note 1.

et tout souillé d'ordures et de fumée. Que t'en semble maintenant! Mes habits et mon état de mendiant sont-ils déshonorans, ou nobles et admirés des rois, et dignes, pour leur médiocrité même, d'être préférés par tout homme de bon sens? Pour recouvrer la santé, Télèphe se cacha sous ces dehors obscurs; Ulysse, pour se défaire des prétendans dont les crimes avoient si long-temps duré; moi, pour obtenir le bonheur, dont ce bien que desiroit Télèphe n'est qu'une foible partie; pour détruire les fausses opinions qui nous donnent plus d'un maître; pour échapper aux maladies, aux sycophantes de la place publique, et parcourir le monde en homme libre, qui, soumis à Jupiter, père des Dieux, ne craint aucun des puissans maîtres de la terre.

(1) Scholie dans *B*. Ἵππος δοῦ φοῦρνος ἢ κάμινος ὁ κωφῶν, καὶ τὸ μαγειρεῖον [a], καὶ μέρος τι τῆς νεώς. Δεινοφάνης ἐν Κωκάλῳ [b] τὸν κωφῶνα οὕτως εἶπεν. J'ai regretté, en cet endroit comme en plusieurs autres, de n'avoir pas été à portée de vérifier ma copie sur le manuscrit *B*, qui de la bibliothèque du Roi a passé dans celle de Heidelberg: j'aurois voulu m'assurer de l'orthographe du mot ἵππος, qui est écrit d'une façon dans mon texte et d'une autre dans la scholie; voir s'il y a bien κωφῶν, et s'il n'y auroit pas moyen de déchiffrer quatre ou cinq lettres qui sont entre ce mot et καὶ Ϛ. Au reste, tout cela est de petite importance, et d'ailleurs Hésychius a une glose à-peu-près semblable. La synonymie de κωφῶν et de μαγειρεῖον me fait souvenir de ce passage d'Arrien [c]: ὅταν Καῖσαρ αὐτὸν ὀπὶ τοῦ λασάνου ποιήσῃ. A la marge d'un manuscrit, on lit τοῦ μαγειρείου, que je ne prendrois pas pour une variante, pour une leçon plus décente, mais que je regarderois comme une explication de λασάνου, et que je ne traduirois pas par *culinæ*, à moins de donner à ce mot le sens de κωφῶν, d'ἀπόπαπος, qu'il a quelquefois [d].

[a] *Leg.* μαγειρεῖον.

[b] *Fragm.* 10.

[c] *Dissert. I, 19, 17, et ibi Schw.*

[d] *Voy. Erhard. ad Petron. 2. et Valesiana, p. 66.*

(2) J'ai cru devoir changer ῥωγαλέου et ἀναμέσου des manuscrits. L'auteur fait allusion à ces vers de l'Odyssée [e]:

Ἀμφὶ δὲ μιν ῥάκος ἄλλο καλὸν βάλεν ἠδὲ χιτῶνα,
Ῥωγαλέα, ῥυπόωντα, κακῷ μεμορυγμένα καπνῷ.

[e] *XIII, 434.*

(3) *A*, παρέλθω. Libanius [f]: θεριῶν (Diogène) ὀπὶ τοῦ βελτίστου ποιεῖν οἷς ἐντυγχάνοι. Maxime de Tyr [g] a dit que Diogène θεριεῖ τὴν γῆν ἄφετος, ὄρνιθος δίκην νῶν ἔχοντος, ὁ πύραννον δεδιώς. Ces passages justifient bien la leçon θεριέλθω: mais la construction περιελθεῖν ὀπὶ ὅλης γῆς m'étonne un peu.

[f] *T. IV, p. 862.*

[g] *Diss. XXXVI §. 5.*

Digitized by Google

O ma mère, si je vous ai montré des héros supérieurs à moi, portant le manteau, la besace, et demandant leur pain à des hommes qui ne les valoient pas; si, par ces exemples, j'ai pu guérir vos scrupules, j'en rends grâce aux Dieux : si je n'ai pas réussi, votre douleur sera vaine.

Εἰ μὲν ὖν ἐξίαμαί σε (1), μῆτερ, ἐπιδείξας τὺς κρείττονας ἐμὖ τρίβωνας ἀμπεχομένυς καὶ πήρην φορῦντας καὶ παρὰ τῶν χειρόνων ἀλφῖτα μεταιτῦντας, θεοῖς χάρις· εἰ δὲ μὴ, μάτην ἀνιάσῃ.

VI.

DIOGÈNE À SOPOLIS; BONHEUR!

Arrivé à Milet en Ionie, j'entendis, comme je traversois la place, des enfans qui ne récitoient pas correctement; et m'approchant du maître : Pourquoi, lui dis-je, n'enseignes-tu pas la cithare! Parce que je n'ai point appris à en jouer, me répondit-il. — Pourquoi donc, n'enseignant pas la cithare, parce que tu ne l'as pas apprise, enseignes-tu les lettres que tu n'as pas apprises davantage! Ayant ensuite fait quelques pas, j'entrai dans le gymnase des jeunes gens : j'y aperçus un jeune homme qui jouoit à la balle en plein air, et fort mal. A quelle amende, dis-je au maître de la palestre, est condamné celui qui se frotte et ne joue pas à la balle! — A une obole. — Ce jeune homme, dis-je, en montrant le joueur de balle, joue sans doute malgré lui, et faute

ϛ'.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΣΩΠΌΛΙΔΙ [a] εὖ πράττειν.

[a] A et M 6, B 27. — Voy. p. 202.

Ἦκον εἰς Μίλητον τῆς Ἰωνίας· διαπορευόμενος δὲ τὴν ἀγορὰν, προσήκουσα παίδων μὴ εὖ ῥαψῳδούντων [b]. Προσελθὼν οὖν τῷ διδασκάλῳ, ἠρόμην αὐτόν· διὰ τί κιθαρίζειν οὐ διδάσκεις; Ὁ δὲ ἀπεκρίνατο· ὅτι οὐκ ἔμαθον. Εἶπα, ἔφην, πῶς τοῦτο μέν, ὅτι οὐκ ἔμαθες, ὃ διδάσκεις, γράμματα δὲ, ἃ μὴ ἔμαθες, σὺ διδάσκεις; Πάλιν δὲ προελθὼν [c] μικρὸν, εἴσειμι εἰς τὸ τῶν νέων γυμνάσιον. Θεασάμενος δὲ ἐν τῷ αἰθρίῳ κακῶς σφαιρίζοντά τινα, προσελθὼν τῷ παλαιστροφύλακι, πόσον, πρὸς ὃν εἶπον (2), ἀποτεταγμένον ἐστὶν ἐπιτίμιον κατὰ τοῦ ἀλειψαμένου καὶ μὴ σφαιρίσαντος; Ὁ δὲ, ὀβολός, ἔφη. Ἐκεῖνος ὁ νεανίας, ἔφην, δείξας τὸν ἄνθρωπον, μηδενὸς ὄντος

[b] Voy. lett. VIII des édit. et plus haut, p. 155.

[c] B, προσελθών

(1) Peut-être faut-il lire ἐξιάσαί σε. Dans le passage controversé du Phédon [a], ἕως ἂν ἐξιάσωσι, la difficulté me sembleroit suffisamment levée en adoptant la leçon ἐξιάσωσι du manuscrit d'Augsbourg.

(2) *B* n'a pas πόσον. Ce mot est nécessaire, mais je crois qu'il faut effacer πρὸς ὃν qui en est une corruption.

[a] ϛ. 24, Fisch. ϛ. 25, Wytt. ϛ. 60, Heind.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ἐπιλιμίου αὐτῷ, ὥστ' ἀνάγκης ἐμπαίζει. Ἀποθέμενος οὖν καὶ αὐτὸς τὸν τρίβωνα καὶ τὴν στλεγγίδα ἐκλύσας, παρελθὼν ἠλειψάμην, καὶ ὀλιγίστη χρόνος συχνὸς (1), καὶ κατὰ ἐπιχώριον εὐθέως (2) παρελθόν τις εἷς τῶν νέων σφόδρα ἀστεῖος τὴν ὄψιν (3), ἀγένειος, προσανάδιδωσί μοι τὴν χεῖρα, διαπειρώμενος εἰ ἐπίστα-μαι τὰ παλαιστρικά. Κἀγὼ ἕως μέν τινος προσεποιούμην ὥστε αἰδοῦς μὴ εἰδέναι· ὡς δὲ ἐπηπείλησε καταναλίσκειν με (4), ἠρξάμην συναναπείθεσθαι αὐτῷ νομίμως· εἶτα ὁ γνώμων μοί πως ἀνίστασθαι (τὸ γὰρ ἕτερον (5) ὄνομα δέδια διὰ τοὺς πολλοὺς εἰπεῖν)· καὶ ὧδε μὲν τὸ μειράκιον ὥστ'

d'avoir de quoi payer l'amende. Puis je défis mon manteau, et détachant ma strigile, je me frottai, et peu de temps après, un des jeunes gens s'avança vers moi avec cette sorte de vivacité naturelle aux Milésiens. Il étoit d'une jolie figure et n'avoit point de barbe. Il me donna la main, voulant éprouver si je connoissois les exercices de la palestre. Pendant quelques momens, je fis, par modestie, semblant de n'y rien entendre, et puis, comme il me menaçoit de m'*anéantir*, je commençai à lutter avec lui dans toutes les règles....

.....

.....

.....

(1) Ces mots me rappellent un passage semblable de la lettre huit du recueil d'Alde : καὶ δὴ ὀλιγίστη πολυς χρόνος, ἢ ὑπηρέφεται ὁ Διονύσιος. Les mss. *A* et *B* ont ὑπηρέφει.

(2) Cet endroit est difficile. De plus habiles l'expliqueront mieux, ou le corrigeront.

(3) Un passage connu d'Aristote[a] justifie le sens de *joli* que je donne à ἀστεῖος : Ἐν μεγέθει ἡ μεγαλοψυχία, ὥσπερ καὶ τὸ κάλλος ἐν μεγάλῳ σώματι· οἱ μικροὶ δ' ἀστεῖοι καὶ σύμμετροι, καλοὶ δ' οὔ.

(4) Le verbe καταναλίσκειν est à remarquer. Il paroît qu'il étoit usité dans le jargon des gymnases. Cela me rappelle le Philocléon des Guêpes[b], qui, se préparant à faire un assaut de saltation tragique avec le fils de Carcinus, s'écrie avec dédain : ἀλλ' ὅπως γε καταποθήσεται. Et un autre adversaire se présentant, il dit, ὠψώνηκ' ἄρα. Nous avons quelques locutions triviales analogues.

(5) *B*, ἐπαῖρον. Rien n'est plus fréquent que la permutation de ces deux mots ἐπαῖρος et ἕπερος : Voyez le Plutarque de M. Wyttenbach[c], les notes de la nouvelle édition de Marinus[d]; et en général, sur la permutation perpétuelle de αι et de ε, consultez M. Segaar sur S. Clément d'Alexandrie[e], l'éditeur récent de Tiberius Rhetor[f], &c. &c. Cette observation m'aidera à fortifier une conjecture que je veux proposer sur un endroit de Plutarque[g] qui me paroît incorrect. Τοῖς ἀνασκήπτοις μάλιστα θυμοῖς, οἷς ὀλιγοψύχοις καὶ διαρρέουσιν ὑπτιότητα, δι' ἀοθενειαν θυμοῦ, δ' ἀκρατῆ γνώμην, διαίτῃ θρασείᾳ. On est étonné de voir ce changement de construction, de voir ce datif διαίτῃ venir après δι' ἀοθένειαν, δ' ἀκρατῆ γνώμην. Ne pourroit-on pas lire, par une mutation très-légère, et qui rétablit la symétrie troublée par ce datif, δ' ἀκρατῆ γνώμαν, δ' ἕθη θρασεῖα!

[a] *Ethic. Nic. IV, 7.*
[b] *Vers. 1502.*
[c] *T. I, p. 316.*
[d] *Pag. 99.*
[e] *Pag. 138.*
[f] *Pag. 26.*
[g] *De Utilit. p. 90 C.*

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

Le garde de la palestre, qui m'aperçut, s'approcha de moi et me fit des reproches. Pourquoi, lui dis-je, après m'avoir en quelque sorte donné la liberté de violer la loi, venir maintenant me faire une querelle ! Si c'étoit l'usage que ceux qui se font frotter respirassent un sternutatoire, certes tu ne trouverois pas étrange que quelqu'un des athlètes éternuât dans le gymnase. Tout à l'heure, en luttant avec un beau garçon, l'on a éprouvé une impression involontaire. Crois-tu que les muscles soient en général soumis à la nature, et que ceux-là le soient à notre volonté ! Cesse donc de faire de telles querelles à ceux qui entrent dans ton gymnase. Au reste, si tu veux qu'il n'y arrive rien de pareil, fais-en dispa-

αἰδοῦς καλαλιπόν με ἄπειραν, ἐγὼ δὲ ἐφὼς ἐτειβόμην ἐλθὼν πρὸς ἐμαυτόν (1). Ἐπεὶ δὲ παρεῖδέ με ὁ παλαιστροφύλαξ (2), προσελθὼν ἐπέπληττεν. Κἀγὼ πρὸς αὐτόν· εἶπα σὺ παρεὶς τῷ νόμῳ μάχεσθαι, νῦν ἐμοὶ διαφέρῃ; Εἰ [a] μὲν ἔθος ἦν τὸ [b] καλαλειφομένους πταρμικὸν ὀσφραίνεσθαι, οὐκ ἄρ' ἠσχάλλες εἴ τις τῶν ἀλειφομένων ἐν τῷ γυμνασίῳ ἐπτάρνυτο· νυνὶ δὲ ἀθλήσει τις καλοῦ συναναχυλιομένου, αὐτόματος σηθῇ (3). Ἢ δοκεῖς σὰς μὲν ἶνας ὅλως ἐπὶ τῇ φύσει εἶναι, σαυτὶ δὲ ἡμῶν ἐπὶ τῇ προαιρέσει; Οὐ παύσῃ, ἔφην, τοιαῦτα σφαδάζων πρὸς τοὺς εἰσιόντας; Εἰ δέ σοί τίς ἐστι [c] λόγος ἵνα μὴ γίγνοιτο τοῦτ' ἐν τῷ γυμνασίῳ, μεταίρεις (4) οὐκ

[a] B, ει

[b] *Peut-être τίς*

[c] B, Οὐδείς σοι πίς ἐστιν

(1) Je ne sais trop ce que font là les mots ἐλθ. π. ἐμαυτόν. C'est peut-être une explication ou une variante de προσελθὼν qui se lit plus bas, laquelle aura de la marge passé dans le texte.

(2) Falconieri explique le mot παλαιστροφύλαξ dans ses notes sur les Inscriptions athlétiques[a].

(3) *A*, σήθῃ. *B*, αὐτόματος σηθῇ, sans accens, pour indiquer que le passage est altéré. Il faut, je crois, lire αὐτόματος ἐσύθη, mot obscène, sur lequel on peut consulter les Nouvelles Leçons de Canter[b], Brunck sur Straton[c], et M. Beck sur les Oiseaux[d] d'Aristophane. Les copistes altéroient souvent par pudeur les mots obscènes. Dans l'Alexandre de Lucien[e], ils avoient écrit σίλλεσθαι au lieu de σύεσθαι; dans les Oiseaux[f], σύομαι pour σύομαι; dans la même comédie, ἐσιόσι pour ἐσυκόσι; dans Athénée[g], συκικὰς pour συκικὰς; et, si je ne me trompe, ils ont aussi, dans notre auteur, écrit, quelques lignes plus loin, σακῆν au lieu de συκῆν. Par le même principe, ils avoient substitué, dans Diogène de Laërte[h], τὸν κόλπον à τὸν κῆπον, mot libre auquel Léopard a consacré un chapitre de ses *Emendations*[i], et que l'érudition de Valckenaer[k] a savamment illustré: Chevreau[l] en a dit aussi quelque chose. Les copistes Latins ont agi de même: ils ont écrit dans Varron[m] *fefellerunt* pour *fellarunt*; dans Catulle[n] *fallit* pour *fellat*. Quelquefois ils omettoient ces mots licencieux; et dans un passage un peu trop gai de Philémon, que cite Athénée[o], il est bien probable que la lacune qui le dépare vient du scrupule de quelque copiste timoré. Ce qui confirme encore ma conjecture ἐσύθη, c'est qu'elle a été approuvée par M. Visconti.

(4) Peut-être faut-il écrire μεταίρειν, en sous-entendant δεῖ.

[a] *T. VIII, p. 2312, Thes. Gronov.*

[b] *V. c. 3.*

[c] *Ep. 10, 4.*

[d] *Vers. 556.*

[e] *§. 11.*

[f] *Vers. 1256; 556, cf. Canter. l. c.*

[g] *I. c. 22.*

[h] *II, 116.*

[i] *VII, c. 6.*

[k] *Ad Adoniaz. p. 281 B.*

[l] *Chevræana, t. I, p. 23.*

[m] *Cf. Colum. ad Enn. p. 15.*

[n] *LIX, 1.*

[o] *XIII, c. 25.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

τῷ μέσῳ τοὺς νέους. Ἀλλ' οἴει ὅτι δυνήσεταί σοι ὁ νόμος, ἐὰν ἀναλαλίπτας τοῖς ἀνδράσι τὰ μειράκια, δεσμοὺς καὶ κύνας φάσκῃ (1) φύσει παραβαλεῖν; Ταῦτ' ἐμοῦ λέξαντος, καὶ ὁ παλαιστροφύλαξ ᾤχετ' ἀπιών· κἀγώ, ἀναλαβὼν τὸν τρίβωνα καὶ τὴν πήρα, ἐξῆλθον ἐπὶ τὴν θάλασσαν [a].

roître les jeunes gens. T'imagines-tu, tant qu'ils lutteront avec les hommes, que ta loi puisse entourer de chaînes cette nature rebelle! A ces mots, le garde du gymnase se retira; et moi, reprenant mon manteau et ma besace, j'allai me promener au bord de la mer.

[a] B, ἐπὶ θάλ.

Z'.

[b] A et M, 3; B, 28; G et D, 25. Voyez plus haut, p. 203.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΤΙΜΟΜΆΧΩ [b] εὖ πράττειν.

Ἦκον εἰς Κύζικον, καὶ διαπορευόμενος τὴν ὁδὸν, ἐθεασάμην ἐπὶ πύρας θύρας ἐπιγεγραμμένον·

Ὁ ΤΟΥ ΔΙΌΣ ΠΑΪΣ ΚΑΛΛΊΝΙΚΟΣ ΗΡΑΚΛῆΣ
ΈΝΘΆΔΕ ΚΑΤΩΊΚΕΙ (2) ΜΗΔὲΝ ΕἸΣΊΤΩ ΚΑΚΌΝ.

Ἐπιζὰς οὖν ἀνεγίγνωσκον, καὶ παρερχόμενόν τινα ἠρόμην· τίς ἢ πόθεν (3) ὁ ταύτην τὴν οἰκίαν οἰκῶν; Ὁ δέ με δόξας πυνθάνεσθαι διὰ τὰ ἄλφιτα, ἀπεκρίνατο· Φαῦλος ἄνθρωπος, ὦ Διόγενες.

VII.

DIOGÈNE À TIMOMAQUE, BONHEUR!

A Cyzique, où me voilà rendu, j'ai vu, en me promenant dans la rue, ces mots sur une porte: *Ici demeure le fils de Jupiter, Hercule Callinicus: que nul mal n'entre ici.* Je m'étois arrêté pour lire cette inscription, et quelqu'un venant à passer: Quelle espèce d'homme, lui dis-je, habite cette maison! Il s'imagina que je prenois cette information dans quelque vue de mendicité, et il me répondit: Diogène, c'est un méchant homme;

(1) *A*, ζυκῇ. Je crois qu'il faut lire ζυπῇ. Voyez l'avant-dernière note. M. Visconti approuve cette conjecture. Κύνας est embarrassant. Puisque je suis en train de conjecturer, il me semble que le sophiste avoit peut-être écrit δεσμοὺς ἢ κυνὸς ζυπῇ φύσει παραβαλεῖν: et κυνὸς sera ou *le cynique* qui parle, ou *la chose* même dont il parle. Hésychius, au mot Κύων: δηλοῖ δὲ καὶ τὸ ἀνδρεῖον μόριον.

(2) Il faut κατοικεῖ, comme on lit plus bas dans cette même lettre, et dans Diogène de Laërte [a].

(3) Cette formule a été éclaircie par Price sur Apulée [b]; par l'éditeur récent des Héroïques de Philostrate [c]; par M. Jacobs, sur les Analectes [d]; par Lennep, sur cette phrase de Phalaris [e]: Οὐκ ἀφῶς ἠρώτησας... τίς εἰμὶ ἢ πόθεν ἢ τίνων ἢ πόθεν. Le ms. *A* 87 de la bibliothèque Mazarine a ἠρώτας au lieu de ἠρώτησας. J'ai ailleurs [f] parlé de cette fréquente permutation de l'aoriste et de l'imparfait.

[a] *VI, 50.*
[b] *Met. p. 12.*
[c] *Pag. 274.*
[d] *Epigr. ἀδεσπ. 357.*
[e] *Epist. 35.*
[f] *Ad Marin. p. 84.*

Digitized by Google

tu feras aussi bien de t'éloigner. — Cet homme, quel qu'il soit, dis-je alors en moi-même, m'a bien l'air, d'après son inscription, de s'être lui-même fermé la porte. Un peu plus loin, une autre porte m'offrit les mêmes vers ïambiques. Et qui habite ici, demandai-je! — Un collecteur d'impôts, homme fort peu estimable. — N'y a-t-il donc que les portes des coquins qui aient cette inscription! celles des gens de bien l'ont-elles aussi! — Toutes les portes. — Pourquoi donc, si vous tirez quelque profit de ces vers, au lieu de les placer sur des maisons où Hercule ne pourroit pas tenir, ne les avez-vous pas plutôt écrits sur les portes de la ville! Voulez-vous donc que les maux puissent entrer dans la ville, et non pas dans les maisons! Ou les maux publics ne vous atteignent-ils pas! Ne souffrez-vous que des maux particuliers! — Je ne sais, Diogène, que répondre à cela. — Mais, vous autres, citoyens de Cyzique, à quoi donnez-vous le nom de mal! — A la maladie, à la pauvreté, à la mort, aux accidens de ce genre. — Croyez-vous donc que, si ces maux entrent dans vos maisons, ils vous pourront nuire,

Ἀλλ' ἀπάναγε[a] οὐθέν δε. Κἀγὼ πρὸς ἐμαυτὸν, ἀλλ' ἔοικεν, ἔφην, οὗτος ὅστις ποτ' ἐστὶν, ἐξ ὧν λέγει, ἑαυτῷ τὴν θύραν ὑποκλείσας. Καὶ[b] μικρὸν προελθὼν[c], ἑτέραν θύραν θεωρῶ τὸ αὐτὸ ἰαμβεῖον ἔχουσαν ἐπιγεγραμμένον. Ἐν ταύτῃ, ἔφην, τίς ἐστιν ὁ κατοικῶν; Τελώνης, εἶπεν, ἄνθρωπος ἀγοραῖος ὤν. Ταύτην ὦν αἱ τῶ πονηρῶν, ἔφην, θύραι (1) μόνον ἔχουσι τὴν ἐπιγραφὴν, ἢ καὶ τῶν σπουδαίων; Πάντων· εἶπεν. Εἶτα διὰ τί, ἔφην, εἰ ὑμᾶς ὠφελεῖ τοῦτο, οὐχὶ ταῖς πύλαις ἐπεγράψατε αὐτοὶ ταῖς τῆς πόλεως, ἀλλὰ ταῖς οἰκίαις εἰς ἃς μηδὲ χωρῆσαι δύναται ὁ Ἡρακλῆς; Ἢ τὴν μὲν πόλιν βούλεσθε ἔχειν ταῦτα, τὰς δὲ οἰκίας οὔ; Ἢ τὰ μὲν κοινὰ ὑμᾶς κακὰ ὄ δύναται καταβλάπτειν, τὰ δ' ἴδια; Οὐκ ἔχω, εἶπε, Διόγενες, περὶ τούτων ἀποκρίνασθαί σοι. Τί δὲ, ἔφην, οἴεσθε ὑμεῖς οἱ Κυζικηνοὶ κακὸν εἶναι; Νόσον, πενίαν, θάνατον, τὰ τοιαῦτα, ἔφασαν (2). Εἶτ' οἴεσθε ταῦτα, εἰ μὲν εἰς τὴν οἰκίαν εἰσέλθοι, καταβλάψειν ὑμᾶς,

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] B, ἐπάναγε

[b] Abest à B.

[c] A, προσελθὼν

(1) Les publicains n'étoient pas aimés par Diogène; on le voit bien par ce mot que rapporte Julien[a]: « Un jeune homme » l'engageoit à se faire initier. Jeune » homme, lui dit-il, vous avez là une » ridicule imagination, de croire que les » publicains, πλώτας, partageront avec » les dieux les biens de l'autre vie, et » cela, grâce à leur initiation, tandis » qu'Agésilas et Épaminondas seront » couchés dans la fange. » Ce mot est aussi, avec quelque variété, dans Diogène de Laërte[b]; et je m'étonne que ses doctes interprètes n'aient pas songé à alléguer le passage de Julien.

(2) Peut-être ἔφασαν. Grifolini: *Quid, inquam, vos Cyziceni malum esse arbitramini! Morbum, inquit, paupertatem, mortem, et id genus alia.*

[a] *Or. VII, p. 238, A.*

[b] *VI, 39.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

εἰ δὲ μὴ εἰσέλθοι, μὴ καταβλάψειν; Πάνυ γε· ἔφη. Εἶεν· ἔφην. Ταῦτα δ' οὐχ[a] ἁπτόμενα βλάπτειν ἀνθρώπους; Ἁπτόμενα γάρ· εἶπεν. Ἆρ' οὖν, ἔφην, εἰς μὲν τὰς οἰκίας ἐπειδὰν εἰσέλθῃ[b], ἅπτεται ὑμῶν, εἰς δὲ τὴν ἀγορὰν ἐπειδὰν εἰσβάλῃ, τότε οὐχ[c] ἅπτεται; ἢ ἔστιν ὅστις ἀπολέγει δ' αὐτοῖς ἐπὶ μὲν τῇ ἀγορᾷ μὴ ἅπτεσθαι ὑμῶν, ἐν δὲ ταῖς οἰκίαις; Οὐκ ἔχω, εἶπεν, οὐδὲ ἐνθάδε ἀποκείνασθαί σοι. Τί δέ; ἔφην. Ταῦτα, ἐπειδὰν εἰς τὰς οἰκίας ὑμῶν εἰσέλθῃ[d], καταβλάπτει ὑμᾶς, ἢ ἐπειδὰν εἰς ὑμᾶς αὐτούς; Εἰς ἡμᾶς· εἶπεν. Εἶτ', ἔφην, παρὸν ὑμῖν αὐτοῖς[e] ἐπιγράφειν τὸ ἰαμβεῖον, ταῖς θύραις ἐπιγράφετε; Πῶς δὲ, ἔφην, ὁ Ἡρακλῆς εἷς ὢν ἐν τοσαύταις δύναται παροικεῖν οἰκίαις; Κινδυνεύει γὰρ καὶ τοῦτο μωρίαν τῆς πόλεως ἐνδείκνυσθαι. Τίνα οὖν τίς, εἶπεν, ὦ Διόγενες, ἑτέραν ταύτης εὐφημοτέραν ποιήσαιτ' ἂν ἐπιγραφήν; Χρῆναι γὰρ, ἔφην, πάντως ἐπιγεγράφθαι τῇ θύρᾳ; Πάνυ γε· εἶπε. Μάθε· ἔφην. ΠΕΝΙΆ ᾬΝΘΑ ΆΔΕ ΚΑΤΟΙΚΕΪ· ΜΗΔΈΝ ΕἸΣΙ΄ΤΩ ΚΑΚΟ΄Ν. Εὐφήμει, εἶπεν, ἄνθρωπε· ἀλλ' αὐτὸ τοῦτο κακόν ἐστι. Κακὸν, ἔφην, καθ' ὑμᾶς, καὶ μὴ παρ' ἐμοῦ μανθάνειν. Ἀλλὰ Λινδίων τοὺς βόας κατέφαγε (1)·

[a] B, παῦλα οὐχ
[b] A, B, εἰσέλθοι
[c] A, ἐνβάλῃ οὐχ
Codd. ἡμῶν.
[d] A, B, εἰσέλθοι.
[e] B, παρέντες ὑμῶν αὐτοῖς

et qu'ils ne vous nuiront pas s'ils n'y entrent pas? — Assurément! — Bon! Et pensez-vous qu'ils nuisent aux hommes sans les toucher? — En les touchant. — Vous touchent-ils donc, quand ils pénètrent dans les maisons, et ne vous touchent-ils pas quand ils entrent dans la place publique? Ou existe-il quelqu'un qui leur enjoigne de ne pas vous toucher dans la place publique, et leur en laisse le droit dans les maisons? — Voilà encore des questions auxquelles je ne puis répondre. — Et ces maux vous nuisent-ils, quand ils sont entrés dans vos maisons, ou dans vous-mêmes? — Dans nous-mêmes. — Quoi! vous pouvez écrire ces vers sur vous-mêmes, et vous les écrivez sur les portes! Mais comment le seul Hercule peut-il habiter à-la-fois dans un si grand nombre de maisons! Il me semble que la ville fait en cela preuve de folie. — Où trouver, Diogène, une inscription d'un meilleur présage! — Il faut donc absolument placer une inscription sur les portes! — Oui. — Écoute. *Ici réside la pauvreté. Que nul mal n'entre ici.* — Diogène, abstiens-toi de ces paroles sinistres; la pauvreté elle-même est un mal. — Un mal, selon vous; mais non pas, si l'on veut m'écouter. — Pourtant Hercule a dévoré les bœufs des Lindiens;

(1) Hercule ne mangea qu'un seul bœuf, qui appartenoit à Thiodamas de Lindus, et c'est bien assez. Voyez M. Heyne[a] et M. Clavier[b] sur Apollodore, et les interprètes de Lucien[c]. On peut aussi consulter Nonnus[d], qu'ils ont oublié et,

[a] *T. II, p. 193.*
[b] *T. II, p. 320.*
[c] *Amor. §. 4.*
[d] *Synag. Hist. I, 41.*

Digitized by Google

et, de par tous les dieux, la pauvreté n'est pas un mal! — Que fait-elle pour que tu l'appelles un mal! — Elle produit la famine, le froid, le mépris. — Mais la pauvreté ne produit rien de tout cela, ni la famine, *ni le froid.* La terre ne nous fournit-elle pas beaucoup de préservatifs contre l'une et contre l'autre! Le reste des animaux est nu et ne sent pas le froid. — Chez les animaux, c'est un privilége de leur nature. — Que ce soit chez les hommes un privilége de leur raison. Mais, par mollesse, plusieurs font semblant de ne pas entendre sa voix. Au reste nous avons nous-mêmes des secours dans les peaux des animaux, les toisons des brebis,

πενία δὲ, πρὸς θεῶν, κακὸν οὐκ ἔστιν; εἶπεν. Τί ποιοῦσαν αὐτὴν, ἔφην, κακὸν λέγεις; Λιμὸν, εἶπε, ψύχος, καταφρόνησιν (1). Ἀλλ' οὐδέν γε τούτων ὧν φῂς πενία, ἄρα οὔτε λιμός (2). Πολλὰ γὰρ ἐν τῇ γῇ φύεται ὧν ὅ, τε λιμὸς θεραπεύεται τό, τε ψύχος· ἐπεὶ οὐδὲ τὰ λοιπὰ (3) γυμνὰ ὄντα αἰσθάνεται ψύχους. Ἀλλὰ τὰ μὲν ἄλογα οὕτως ἡ φύσις, εἶπεν, ἐποίησεν. Ἀνθρώπους δὲ ὁ λόγος οὕτως ποιεῖν (4), ἔφην· ἀλλ' οὐ προσποιοῦνται πολλοὶ συνιέναι διὰ μαλακίαν. Ἀλλ' εἰσὶ καὶ ἐνθάδε ἐπίκουροι, αἵ τε δοραὶ τῶν ζώων, καὶ τὰ νάκη τῶν προβάτων,

ou négligé. Il y a encore quelques détails dans Adrien de Jonghe[a], qui dit les avoir pris de Lucilius de Tarrhe, qui lui-même les avoit empruntés d'Archiloque et de Phérécyde. M. Liebel, dans son Recueil des Fragmens d'Archiloque[b], a fait usage du passage d'Adrien de Jonghe, et, après l'avoir rapporté, il ajoute : *Locum hunc Lucilii Tarrhæi, cujus hæc narratio Archilocho partim debetur, indagare non potui.* M. Liebel ne se rappeloit pas que Lucilius de Tarrhe, Sophoclius ou Sophocle, et Théon, avoient écrit des commentaires sur Apollonius de Rhode, et que de ces anciens commentaires sont extraites les scholies que nous avons aujourd'hui[c]. Ainsi, quand Adrien de Jonghe cite Lucilius de Tarrhe, c'est du scholiaste d'Apollonius qu'il entend parler; et en effet ce scholiaste[d] raconte, d'après Archiloque et Phérécyde, l'aventure d'Hercule avec Thiodamas. Basile de Césarée, dans ses scholies inédites[e] sur S. Grégoire de Naziance, ne parle aussi que d'un seul bœuf. Voici le passage. Expliquant ces mots de son auteur[f], τὸν Βυθοίναν παρήσομεν αὐτῆς, il dit : Τὸν αὐτὸν λέγει Ἡρακλέα. Οὗτος γὰρ διερχόμενος, ζευγίτην ἀροτειῶντα εὑρὼν, καὶ τὸν ἕτερον τούτου θύσας τῶν βοῶν, θοίνην ἑαυτῷ καὶ βρῶμα πεποίηται. Ἐξ οὗ καὶ ὠνόμασται. Voyez la note p. 251.

(1) *Nil*[g] *habet infelix paupertas durius in se*
Quam quod ridiculos homines facit.....
— Paupertas[h] *fecit ridiculus forem.*

(2) Grisolini avoit la même leçon, comme le prouve sa traduction : *sed nihil horum quæ dicis facit paupertas, neque fames.* Le passage est corrompu. Il y a quelques mots de perdus.

(3) A, οὐδὲ τὰ ἄλογα λοιπά : et le mot ἄλογα est rayé. Il faudroit au moins οὐδὲ τὰ λοιπὰ ἄλογα. On peut se passer d'ἄλογα, que l'on sousentendra. Télès[i] a une ellipse pareille. Σὺ δ' αὐτὸς, ὦ Ζεῦ, πλοῦτον ἀνθρώποις ἀναγκαῖον ἀπέφηνας, ὃς σῶμα δεδωκὼς ἐδήπου δεόμενον, θρεψίν, ὡς τὰ ἄλλα, καὶ δοραῖς σκεπόμενον. Diogène développe les mêmes idées dans le sixième discours de Dion Chrysostome[k].

(4) Peut-être, ὅτως ποιεῖ, ou ποιεῖν δύναται.

[a] *Animadv. IV, c. 2.*
[b] *Pag. 261.*
[c] *Fabric. Bibl. Gr. t. IV, p. 265.*
[d] *Ad I, 1214.*
[e] *Man. 373, p. 268, 1.*
[f] *Orat. III, p. 81, C.*
[g] *Juven. III, 152.*
[h] *Plaut. St. I, 3, 23.*
[i] *Stob. Serm. 89, p. 504.*
[k] *Pag. 206, R.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

καὶ οἱ τοῖχοι τῶ ἐπιλάτων (1) καὶ τῶ οἴκων. Οὐ μὴν οὐδὲ καταφρόνησιν ἐργάζεται πενία. Ἀριστείδου γέ τοι τῶ τοὺς φόρους τάξαντος (2) οὐδεὶς καταφρόνει πένητος ὄντος, ὅτε Σωκράτους τοῦ Σωφρονίσκου· οὐ γὰρ αὐτὰ ἦσαν βλάβαι, ἀλλὰ μοχθηρία. Τί δέ; ἔφην· ἀλλὰ ταῦτα ἔδρα ἡ πενία παρ' ὑμῖν, οὐκ οὖσα οὐκ ἦν ἀρετή, ἀλλὰ σφοδρότερα κακὰ (3) ἀπελαύνουσα ὑμῶν. Ποῖα ἄτα; εἶπε. Φθόνους, μίση, συκοφαντίας, τοιχωρυχίας, ἀπεψίας, τρόφους (4), ἄλλα χαλεπὰ νοσήματα. Πενίαν ἄρα ἐπιγράφετε οἰκεῖν παρ' ὑμιν, καὶ οὐ τὸν Ἡρακλέα. Καὶ γὰρ ἃ μὲν δύναται ὁ Ἡρακλῆς ἀναιρεῖν οὐ φοβεῖσθε, ὕδρας, ταύρους, λέοντας, κερβέρους, ἔνια δὲ καὶ αὐτοὶ θηρᾶτε·

les parois des cavernes et des maisons. La pauvreté n'engendre pas davantage le mépris. Assurément cet Aristide, qui fixa les contributions, et Socrate, le fils de Sophronisque, ne furent jamais méprisés parce qu'ils étoient pauvres. *Dans tous les cas, ce ne seroient pas là des malheurs; le malheur c'est le vice. Mais quoi! quand même la pauvreté causeroit parmi vous ces accidens, sachez que sans elle il n'y auroit pas de vertu.* Au reste, elle chasse de bien plus grands maux qu'elle n'en produit. – Lesquels? – Les jalousies, les haines, les calomnies, les vols, les indigestions, les douleurs d'entrailles, et d'autres funestes maladies. Écrivez donc que la Pauvreté et non pas Hercule, habite chez vous. Et en effet les animaux qu'Hercule a le pouvoir de détruire, les hydres, les taureaux, les lions, les cerbères, vous ne les craignez point, et même il en est dans le nombre à qui vous faites la chasse;

(1) Grifolini: *ædificiorum.* Mais ἐπίλατον est un mot inconnu dans la langue. Je ne doute pas qu'il faille lire ἀπιλαίων. Rien de plus aisé à confondre que ἐπ et απ. Plus haut[a], Diogène, dans le même sujet, a parlé de ἀπίλαια καὶ νάκη.

(2) Peut-être Ἀρ. γέ τοι τῶ τοὺς φ. τάξ. Télès[b] emploie contre le même raisonnement un argument pareil: Φασὶ δὲ οὐ ταῖς πόλεσιν ἐνημοτέρους εἶναι μᾶλλον τοὺς πλουσίους τῶν πενήτων· οἱ πιθανοί μοι δοκοῦσιν οὐκ ἀκούειν διότι Ἀριστείδης, πτωχὸς ὢν, πάντων Ἀθηναίων ἐνημόστατος ἦν· καὶ ὅτι τοὺς φόρους ταῖς πόλεσιν ἤθελον τάξαι Ἀθηναῖοι, οἰκεῖον κατέστησαν, οὐδένα οἰόμενος δικαιότατ' ἂν φορέσαι. Je citerai encore Élien[c], à cause de la ressemblance d'expressions: Ἀριστείδης ὁ Λυσιμάχου, ἀνὴρ πολλὰ μὲν ἐν πολέμῳ κατορθώσας, καὶ τοὺς φόρους δὲ τοῖς Ἕλλησι τάξας· ἀλλ' ὅτος γε ὁ πιθανὸς ὅτι (peut-être, οὐδὲ) ἐνταφία ἑαυτῷ κατέλιπεν ἱκανά. Voyez, sur la pauvreté d'Aristide et de Socrate, Epictète[d]; Apulée, dans son Apologie[e]; Plutarque[f], et les interprètes d'Élien[g].

(3) Au lieu de οὐ γὰρ αὐτὰ ἦσαν, on lit dans *B*, παραπαίσαν, et αἱρετὴ au lieu de ἀρετή: dans *A*, καὶ au lieu de κακά. Voici comme Grifolini traduit ce passage altéré: *Si quidem paupertas nemini detrimento est, sed malitia. Quid, inquit, apud vos hujusmodi paupertas est, ut sit vestra sententia eligenda. Verum innumera à vobis mala abigit.* J'ai traduit un peu au hasard, toutefois en suivant, autant que possible, l'analogie des idées et le raisonnement.

(4) Hemsterhuis, sur le Plutus[g], a éclairci ce mot: voyez aussi l'Œconomie de Foes.

[a] *Pag. 238.*
[b] *Stob. Serm. 93.*
[c] *H. V. XI, c. 9.*
[d] *Fragm. 44.*
[e] *Pag. 22, 13, Pric.*
[f] *De Progressu. p. 84, F.*
[g] *Loco c. et ad II, c. 43.*
[g] *Pag. 432.*

Digitized by Google

mais les maux que la pauvreté met en fuite sont des maux terribles. La pauvreté est une protectrice que vous entretiendrez à peu de frais; Hercule coûte cher. — Mais la pauvreté est de mauvais présage; le nom d'Hercule est plus heureux. — Si la pauvreté est un nom sinistre pour toi, celui d'Hercule ne l'est pas moins pour Augias, pour Diomède de Thrace et pour d'autres. — Diogène, tu ne me persuades point de prendre pour inscription ce mot de pauvreté; et si tu veux me décider à effacer le nom d'Hercule, cherche quelque autre manière de le remplacer.

ἃ δὲ πενία ἀπελαύνει, ταῦτα δεινά [a]. Πενίαν μὲν ὀλίγα δαπανῶντες θρέψετε φύλακα αὐτῶν, τὸν δὲ Ἡρακλέα, πολλά (1). Ἀλλὰ δύσφημόν ἐστι πενία, εἶπεν, ὁ δὲ Ἡρακλῆς, εὔφημον. Σοὶ, ἔφην, εἰ πενία ἐστὶ δύσφημον, Αὐγείᾳ δὲ καὶ Διομήδει τῷ Θρᾳκὶ καὶ ἄλλοις ὁ Ἡρακλῆς. Οὐ πείθεις με, εἶπεν, ὦ Διόγενες, πενίαν ἐπιγράψαι· ὧδ' ἕτερόν τι σκέπτου, ἵνα σοι πειθῶ τὸν Ἡρακλέα ἐξαλεῖψαι.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] B, ἀπελαύνει δὲ δεινά.

(1) La voracité d'Hercule est connue, et les sacrifices qu'on lui offroit coûtoient toujours cher à ses dévots. C'est un avaleur de bœufs, dit le Pseudo-Lucien dans les Amours[a], et il ne se complaît nullement aux sacrifices sans fumée: βυφάγος ὁ δαίμων καὶ παῖς ἀκάπνοις, ὥς φασι, τῇ θυσιῶν ἥκιστα περιπόμβυος. Il ne sera peut-être pas hors de propos de rapporter ici une jolie épigramme d'Antipater de Sidon[b]:

Εὔκολος Ἑρμείας, ὦ ποιμένες, ἔν τι γάλακτι
Χαίρων καὶ δρυΐνῳ ἀπενδόμενος μέλιτι·
Ἀλλ' οὐχ Ἡρακλέης· ἕνα γὰρ κτίλον ἢ παχὺν ἄρνα
Αἰτεῖ, καὶ πάντως ἐν δύο ἀκλέγεται.
Ἀλλὰ λύκους εἴρηκε. Τί δὴ τὸ πλέον, εἰ τὸ φυλαχθὲν
Ὄλοιτο, εἴτε λύκου εἴθ' ὑπὸ τοῦ φύλακος;

Voltaire a fait de cette petite pièce une fort agréable imitation, à l'article *Épigramme* de son Dictionnaire qu'on appelle *philosophique*:

Un peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable;
Hercule est bien plus cher; il est bien moins traitable:
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice.
Qu'il soit béni! mais, entre nous,
C'est un peu trop en sacrifice.
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups!

Voltaire se souvenoit-il du vers,

Qu'importe qui les mange ou du loup ou d'Hercule!

qui termine une ancienne imitation d'Antipater, insérée dans la seconde partie des *Pièces diverses*[c]! ou le hasard seul a-t-il produit cette ressemblance! Dans le même article, Voltaire paroît encore avoir eu trop de mémoire. Imitant une épigramme Grecque[d] *sur une statue de Niobé*, il s'exprime ainsi:

Le fatal courroux des Dieux
A changé cette femme en pierre,
Le sculpteur a fait bien mieux;
Il a fait tout le contraire.

La Monnoie l'avoit ainsi traduite dans le *Ménagiana*[e]:

De vive que j'étois, les Dieux
M'ont changée en pierre massive.
Praxitèle a fait beaucoup mieux:
De pierre il m'a su rendre vive.

La réminiscence est encore ici plus remarquable; car, dans la première épigramme, le texte a pu, jusqu'à un certain point, amener la parité d'expression des deux traducteurs; mais l'idée de ce troisième vers,

Le sculpteur a fait bien mieux,
Praxitèle a fait beaucoup mieux,

n'est point du tout dans le texte. Le voici, pour qu'on en juge:

Ἐκ ζωῆς με θεοὶ πεῦξαν λίθον, ἀλλὰ δὲ λίθου
Ζωὴν Πραξιτέλης ἔμπαλιν εἰργάσατο.

[a] *S. 4.*
[b] *Epigr. 28.*
[c] *Pag. 133.* — *Barbin. 1688.*
[d] *Adison. 298.*
[e] *T. II, p. 59.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Ἔσκεμμαι· ἔφην. Ἄκουε λόγον; εἶπον· ΔΙΚΑΙΟΣΥ'ΝΗ 'ΕΝΘΑ'ΔΕ ΚΑΤΟΙΚΕΙ· ΜΗΔΕ'Ν ΕΙ'ΣΙ'ΤΩ ΚΑΚΟ'Ν. Ἐνταῦθα μὲν, ἔφη, πείθομαί σοι, καὶ τὸν Ἡρακλέα οὐκ ἐξαλείψω, συνεπιγράφω δὲ τὴν Δικαιοσύνην. Ὀρθῶς, ἔφην. Τοῦτο ποίει, καὶ ἐπιγράψας κάθευδε ἀπαπεσὼν, ὥσπερ Ὀδυσεὺς (1), μηκέτι μηδὲν φοβούμενος. Ποιήσω· εἶπε. Σοὶ χάριν τούτου γνώσομαι νῦν τε καὶ εἰσαεὶ (2), Διόγενες, ἀσφαλισάμενος ἀπὸ τῶν φαύλων ἡμᾶς[a]. Ταῦτ' ἐν Κυζίκῳ, φίλε Τιμόμαχε, εὐθύνθη ἡμῖν.

[a] A, ἡμῶν.

— J'y ai pensé. Écoute: *Ici habite la justice; que nul mal n'entre ici.* — Maintenant je te veux obéir; je n'effacerai point, il est vrai, le nom d'Hercule, mais j'y ajouterai celui de la justice. — Très-bien: fais cela, et dors, comme Ulysse, sans rien craindre désormais. — Je le ferai; et mis à l'abri des maux, je t'aurai, Diogène, une éternelle reconnoissance. Voilà, cher Timomaque, quels ont été à Cyzique mes travaux philosophiques.

Η'.

[b] A, 8; M, 7; B, 30; G et D, 27. — G, *Monemo.*

ΔΙΟΓΕ'ΝΗΣ ΜΟΝΙ'ΜΩ[b] εὖ πράττειν.

[c] A, ἐπαναστάντος

Ἀπαναστάντος[c] σου τῆς Ἐφέσου, ἔπλευσα καὶ αὐτὸς εἰς Ῥόδον, σπουδάζων τὸν τῶν δαλείων (3)

VIII.

DIOGÈNE À MONIME, BONHEUR!

Après ton départ d'Éphèse, je fis voile moi-même vers Rhode, où je voulois voir les jeux des fêtes *Da-*

(1) C'est sans doute une allusion au sommeil d'Ulysse dans l'antre des Phéaciens, ou à d'autres circonstances où Ulysse s'endort[a] pareillement. Nous savons par Plutarque[b] que les traditions des Tyrrhéniens faisoient d'Ulysse un héros grand dormeur: Τυρρηνοὺς ἱστορίαν τινά φασι διαφυλάττειν ὡς ὑπνώδους φύσει τοῦ Ὀδυσσέως γενομένου. Et Marc Aurèle[c] accusant, dans un badinage spirituel, le Sommeil que Fronton avoit loué, n'a pas manqué de rappeler le tort qu'Ulysse s'étoit fait en dormant trop souvent.

(2) Les manuscrits ont σοῦ χάριν τ. γ. νῦν τε καὶ εἶσαι ou εἶσαι. La restitution que j'ai mise dans le texte est certaine. Χάριν γινώσκειν τινι, est une locution très-connue, que M. Bast a suffisamment éclaircie dans sa Lettre critique[d]. Et les mots νῦν τε καὶ εἰσαεὶ forment une espèce de formule dont il y a un exemple au commencement de Polyen: μεθ' ὧν αἰεὶ καὶ πάλαι καὶ νῦν εἰώθαμεν νικᾶν.

(3) *A*, δαλλείων. Je ne connois ni la fête des δάλεια, ni celle des δάλλεια, et Meursius ne les connoissoit sûrement pas davantage; autrement il en eût parlé dans son histoire de Rhode[e]. Nous serions sans doute plus instruits, si nous avions pu conserver les Traités de Gorgon et de Théognis[f] sur les sacrifices des Rhodiens. Peut-être, au lieu de δαλλείων, faut-il lire Ἁλίων. Les Rhodiens avoient établi en l'honneur du Soleil une fête appelée Ἅλια, sur laquelle on peut consulter Meursius[g]. Ce qui peut confirmer ma

[a] *Odyss.* K, 31; M, 338; N, 79.
[b] *De Aud. Poet. p.* 27 E.
[c] *Ap. Fronton. p.* 20. *Nieb.*
[d] *Pag.* 173.
[e] *I, c.* 16.
[f] *Athen. VIII*, 60; *XV*, 53.
[g] *Grec. Fer.*

Digitized by Google

liennes. Dès que je fus débarqué, je montai à la ville pour y chercher Lacydès, mon hôte. Mais Lacydès, instruit de mon arrivée, s'étoit apparemment échappé de la place. Après avoir parcouru toute la ville sans le rencontrer nulle part, quoique pourtant il y fût (on me l'avoit dit), j'allai avec joie demander aux dieux l'hospitalité, et je m'établis chez eux. Enfin le troisième jour peut-être, ou le quatrième, il me rencontra dans le chemin qui mène au *Camp*, me salua et me pria d'accepter l'hospitalité chez lui. Et moi, sans lui faire plus mau-

ἀγῶνα θεάσασθαι. Ἀποβὰς δὲ τῆς νεὼς, ἀνέβαινον εἰς ἄστυ καὶ παρὰ Λακύδην τὸν ξένον. Ὁ δὲ τυχὸν ἴσως (1), ἐπεὶ ἔγνω με καταπλεύσαντα, τῆς ἀγορᾶς ἀπέκλινεν. Ἐγὼ δὲ, ἐπεὶ περιελθὼν τὴν πόλιν οὐδαμῆ αὐτῷ ἐνέτυχον[d], ἔγνων δὲ πυθόμενος ὡς εἴη κατὰ ἄστυ, ἐπὶ τὴν τῶν θεῶν ξενίαν (2) ἄσμενος ἱκόμην, καὶ παρὰ τούτοις ἐσκήνωσα (3). Ἡμέρᾳ δὲ τρίτῃ σχεδὸν ἢ τετάρτῃ ἐντυχών μοι κατὰ τὴν ὁδὸν, τὴν ὡς ἐπὶ τὸ Στρατόπεδον φέρουσαν, προσηγόρευσε, καὶ ἐπὶ τὴν ξενίαν παρεκάλει ἔρχεσθαι. Κἀγὼ οὐδέν τι μηνίσας αὐτῷ δίχα

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[d] B, ἐπέτυχον.

conjecture, c'est que ce mot est écrit incorrectement, ΑΛΕΙΑ, sur un des marbres d'Oxford[a], et dans une autre inscription citée par Selden. M. Visconti croit que le mot δαλείων pourroit avoir δαλὸς pour origine, et qu'il y avoit peut-être dans ces fêtes des courses de *flambeaux*, d'où elles auroient pris leur dénomination.

(1) J'ai traité de la locution τυχὸν ἴσως, et en général de ces formules redondantes, dans mes notes sur Eunape[b]. Julien[c] s'est exprimé de même : ἀλλ' ὀργὴ τυχὸν ἴσως ὑμᾶς ἐξεπάτησε καὶ θυμός. Thémistius[d] : τὸν ὅπλ μαχαίρου τυχὸν ἴσως ἢ ἀρτοκόπου. Le scholiaste du Plutus[e] compare τυχὸν ἴσως à πάνυ σφόδρα, locution où il y a aussi de la redondance. Notre Diogène a dit ailleurs[f] πάλ' ἴσως.

(2) Diogène logeoit souvent dans les lieux publics, sous les portiques, dans les temples. Οἴκοις ἐχρῆτο, dit le sophiste Dion[g], πᾶσι πόλεσι, καὶ ἐνταῦθα διέτριβεν ἐν τοῖς κοινοῖς τε καὶ ἱεροῖς ἅπερ ἱδρύονται τοῖς θεοῖς. Bion, cité par Télès[h], introduit dans une assez belle prosopopée la Pauvreté répondant à un de ses accusateurs : ἢ οἰκήσεις ἐν παρέχω σοι, dit-elle, πρῶτον μὲν χειμῶνι τὰ βαλανεῖα, θέρους δὲ τὰ ἱερά; ποῖον γάρ σοι τοιοῦτον οἰκητήριον (φησὶν ὁ Διογένης) τῷ θέρους, ᾧ ἐμοὶ ὁ Παρθενὼν ἔστ' εὔπνους καὶ πολυτελής; et le Cynique disoit, selon son biographe[i], que c'étoit pour son usage que les Athéniens avoient bâti le portique de Jupiter et le *Pompeium*. A l'exemple de son maître, Cratès habitoit sous les portiques d'Athènes[k], et Métroclès, fidèle disciple de Cratès, dormoit l'hiver parmi les moutons, et l'été dans les vestibules des temples[l].

(3) Le mot ἐσκήνωσα fait, dans ce passage, allusion à l'usage où étoient les étrangers, qu'attiroient les solennités, de loger dans des tentes et dans des barraques; ce qui tenoit à ce que souvent ils n'avoient point d'hôtes dans des villes où la curiosité seule les attiroit, et à ce que les fêtes se donnoient quelquefois dans des endroits qui n'étoient que des lieux de foires, et où par conséquent les maisons étoient peu nombreuses. Voyez Périzonius sur Élien[m].

[a] *VII, lin. 18.*
[b] *Pag. 165.*
[c] *Epist. X, p. 378 D.*
[d] *Orat. XXI, p. 248 D.—Cf. ad Marin. p. 119.*
[e] *Pag. 544, edit. Hemst. Schæfer.*
[f] *Epist. edit. IV.*
[g] *Orat. IV, p. 147 R.*
[h] *Stob. S. V, p. 147, Sch.*
[i] *Diog. Laërt. VI, 22.*
[k] *Stob. S. LXIV p. 412.*
[l] *Plutarch. de Vitioso pud. p. 499.*
[m] *H. V. IV, 9.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

τοσούτου μοι ὑπτυχόντι, αἰσχρὸν μέν, ἔφην, τοὺς θεοὺς καταλιπεῖν, οἵ με, ἐπεὶ ἡ σὴ ξενία καταπλεύσαντι ἐκλείθη, ἐδέξαντο· ἀλλ', ἐπεὶ δύναιτ' ἄν τοι ἐπὶ μηδενὶ τῶ τοιούτων ἀσχάλλειν, ἡμεῖς δὲ διὰ τὸ ἀσθενές, βαδίζωμεν. Πρότερον[a] δέ, εἴ σοι δοκεῖ[b], ἀναβάντες γυμνασώμεθα· ὃ γὰρ χρῆν, οἴομαι, εἰ παρὰ σὲ τήμερον μέλλω κατάγεσθαι, καταλιπὼν τοὺς κρείττονας ξένους, τοῦ σώματος [illegible]λεῖν. Ἀλλὰ καλῶς, ἔφη, Διόγενες, λέγεις, καὶ οὐ βιάζομαί σε τοὺς θεοὺς ἐξελθεῖν (1). Ἐγὼ δὲ ἀναβὰς εἰς τὸ Στρατόπεδον, περιεπάτησα, καὶ τότε κατέβην εἰς τὴν οἰκίαν τοῦ Λακύδου. Τῷ δὲ ἄρα ἦν παρασκευὴ, οὐχ ὅσον πρὸς τὴν φύσιν ἀποχρῆναι, ἧς ἡμεῖς ἐδεόμεθα, ἀλλ' ὁπόσον πρὸς τὴν δόξαν, ἧς οἱ ἄλλοι ἡττῶνται. Κλῖναι γὰρ ἐξέστρωντο σφόδρα πολυτελῶς, καὶ τράπεζαι τινες ἐν τῷ καταστίχῳ ἔκειντο, αἱ μὲν ἐκ βαρείας νόου (2), αἱ δὲ ἐκ σφενδαμίνων ξύλων, ἀργυρωμάτων ἀνάπλεω. Ἐπὶ δὲ τούτοις θεράποντες εἱστήκεισαν, οἱ μὲν χέρνιβας ἔχοντες, οἱ δὲ ἄλλα διακονήματα.

[a] A, πόπερον
[b] B, δοκῇ — *Cf. not. ad Tiber. Rhet. p. 37.*

vaise mine pour cette tardive politesse, il seroit indécent, lui dis-je, de quitter les dieux qui m'ont reçu, quand ta porte m'étoit fermée. Pourtant ils ne sauroient se fâcher pour ces bagatelles auxquelles notre foiblesse nous rend sensibles : ainsi, allons. Mais auparavant, si tu le veux bien, nous monterons au gymnase. En effet, si je quitte aujourd'hui l'hospitalité des dieux pour la tienne, ce n'est pas, je pense, une raison de négliger les salutaires exercices du corps. — C'est fort bien dit ; et, par tous les dieux, je ne prétends pas, Diogène, te forcer d'entrer. Je montai donc au *Camp ;* et après m'y être promené, je me rendis chez Lacydès. Il avoit fait plus de préparatifs qu'il n'en faut à la nature, plus qu'il ne nous en falloit ; il avoit obéi à l'opinion dont le monde est esclave. Devant des lits dressés avec une grande magnificence, étoient des tables chargées de vases d'argent, les unes de , les autres d'érable. Des esclaves debout, près de ces tables, tenoient, ceux-ci des aiguières, ceux-là d'autres objets de service.

(1) Peut-être, ἐκλιπεῖν, ou καταλιπόντα ἐξελθεῖν. Je pense encore qu'on peut lire, καὶ ὑ β. σε, τοὺς θεοὺς, ἐσελθεῖν : et c'est cette dernière supposition que j'ai suivie dans ma traduction. Les idées m'ont de la sorte paru un peu mieux liées. Pour la formule de serment τοὺς θεοὺς, voyez une note sur Eunape, p. 261.

(2) *B*, ἐκ βαρειασνοου. Grifolini : *nuceæ.* Lisoit-il καρυίνων ! mais le noyer n'est pas assez précieux. Il est à-peu-près sûr qu'il faut écrire βαρείας : quant à νοῦ, je n'ai pas encore trouvé de correction qui me satisfasse.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Lacydès, m'écriai-je à la vue de ce luxe, je suis venu te demander l'hospitalité, croyant me trouver bien chez toi, et tu fais contre moi des dispositions hostiles. Fais donc emporter ailleurs toutes ces belles choses, et place-nous, comme Homère place ses héros dans l'Iliade, « sur la peau d'un tau- » reau sauvage », ou, comme les Lacédémoniens, sur un lit de feuillages, et laisse le corps se reposer sur les objets qu'il connoît. Qu'aucun esclave ne reste pour nous servir : nos mains y suffiront bien ; la nature nous les a données pour cet usage. Ayons, pour boire, des vases de terre légers et de peu de valeur ; pour boisson, l'eau des fontaines ; pour aliment, du pain ; pour ragoût, du sel ou du cresson. Voilà de quels alimens j'ai, dans l'école d'Antisthène, appris à me servir : non qu'ils soient vils ; ils sont, au contraire, meilleurs que les autres, et plus faciles à trouver dans le chemin qui mène au bonheur, à ce bien le plus précieux de tous. Il réside dans un lieu très-sûr et très-escarpé ; une seule route y conduit, roide et raboteuse.

Εἰς ταῦτα ἀπιδὼν, ἀλλ' ἐγὼ μὲν, ἔφην, ἧκον εἰς τὴν ξενίαν τὴν σὴν, Λακύδη, ὠφεληθησόμενος, σὺ δὲ ἐπ' ἐμὲ ὅσα οἱ ἐχθροὶ παρεσκεύασαν. Ταῦτα μὲν οὖν κέλευε ἄλλῃ μεταίρεσθαι, ἡμᾶς δὲ κατάκλινον, ὡς Ὅμηρος τοὺς ἥρωας ἐν Ἰλιάδι [a] κατέκλινεν, « ἐπὶ ῥινοῦ βοὸς ἀγραύλοιο », ἢ ὡς Λακεδαιμόνιοι ἐπὶ στιβάδος (1), καὶ ἔα τὸ σῶμα ἐφ' ὧν ἔμαθε κατακλίνεσθαι. Θέραψ δ' ὧδε εἷς (2) ἔστω ἐνταῦθα [b] διακονούμενος· ἀποχρήσουσι γὰρ αἱ χεῖρες ἐς τοῦτο· καὶ γὰρ τούτου ἕνεκα ἡμῖν προσετέθησαν ὑπὸ τῆς φύσεως. Ποτήρια δ' ἔστω, οἷς πίομεθα, τὰ ἐκ πηλοῦ λεπτὰ καὶ εὐωνα, πόμα δὲ, ὕδωρ ναματίδιον, τροφαὶ δὲ, ἄρτος, καὶ ὄψον, ἅλες ἢ κάρδαμον (3). Τοιαῦτα ἐγὼ παρὰ Ἀντισθένει παιδευόμενος ἔμαθον ἐσθίειν καὶ πίνειν, οὐχ ὡς φαῦλα, ἀλλ' ὡς χρείττονα τῶν ἑτέρων, καὶ μᾶλλον δυνάμενα ἐν τῇ ὁδῷ εὐρίσκεσθαι τῇ φερούσῃ ἐπ' εὐδαιμονίαν, ἣν δὴ πάντων τιμιωτάτην χρημάτων θετέον· ἐν τόπῳ ὀχυρωτάτῳ καὶ ἀποκρημνοτάτῳ μίαν ὁδὸν τραχεῖαν καὶ τραχεῖαν

[a] Il. i. 154.

[b] A, εἰς ταῦτα

(1) Sur le mot στιβὰς, voyez M. Bast [a].

(2) J'ai changé de la sorte la leçon ὧδε εἷς des manuscrits.

(3) J'ai corrigé ainsi la leçon des manuscrits καρδάμωμον. J'ai plus haut [b] donné les motifs de ce changement. Il y a dans S. Grégoire de Nazianze [c] un passage fort semblable à celui-ci :

. . . . . ἔμοιγε
Μάζα φίλη, γλυκὺ δ' ὄψον ἅλες, ἡδύ τε τέρπει,
Νηφάλιον δ' ὀπὴ πῖαν ὕδωρ πιεῖν· ἔστι δ' ἄριστος
Πλοῦτος ἐμοί.

[a] Praef. ad Gregor. Cor. p. liij.

[b] P. 227, n. 2.

[c] Carm. I, p. 1.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ἱδρύσασθαι (1). Ταύτην οὖν τὴν ὁδὸν διὰ τὸ δύσκολον μόλις ἂν δύνασθαι γυμνὸν ἕκαστον ἀναβῆναι, καὶ οὐχ ὅτι φέροντά τι σὺν ἑαυτῷ καὶ βαρούμενον μόγις καὶ δεσμοῖς περισωθῆναι, ἀλλ' οὐδὲ τῶν ἀναγκαίων τι μετιόντα, ποιήσαι δ' ἐν τῇ ὁδῷ τροφὴν μὲν, πόαν ἢ κάρδαμα, πόμα δὲ, εὐπαλὲς ὕδωρ, καὶ ταῦτα οὐκ ἐν παραποπῷ (2), μάλιστα δ' ὅπῃ δέοι, τοὺς ῥᾷστα βαδίσαι γυμνασκεῖν, ἐσθίειν μὲν κάρδαμον, πίνειν δὲ ὕδωρ, ἀμπέχεσθαι δὲ τρίβωνα κοῦφον, ἀποδιξαμένους τὴν ἄθλησιν τοῦ τε ἀποδύεσθαι πρὸς γῆν, ἑστῶτα δὲ ἐπὶ ἄκρου τὸν Ἑρμῆν σκηνάσειν τοὺς βαδίζοντας, μή τι ἔχοντες ἐφόδιον βέβηλον οἴκοθεν βαδίζουσιν. Ἐγώ σοι (3) παρὰ Ἀντισθένῃ πρῶτον ἀσκήσας ἐσθίειν τε καὶ πίνειν, ἧκον τὴν ἐπ' εὐδαιμονίας ὁδὸν, ἀπεύδων ἀπνευστί, παρελθὼν δὲ ἵνα ὑπῆρχεν ἡ εὐδαιμονία, ἔφην· ὑπέμεινα, Εὐδαιμονία, διὰ σὲ καὶ μέγα ἀγαθὸν, ὕδωρ πίνειν καὶ κάρδαμον ἐσθίειν,

Le voyageur nu peut à peine en surmonter les difficultés ; à plus forte raison ne le pourra-t-il pas, s'il porte quelque chose avec lui, s'il se charge d'inquiétudes et de chaînes, si même il pense au nécessaire. En route, il trouvera pour se nourrir de l'herbe ou du cresson ; pour boire, l'eau de la première source. Il faut, pour se rendre la marche facile, s'exercer à manger du cresson et à boire de l'eau ; porter le manteau philosophique ; lutter contre le froid et la dureté de la terre. Mercure, debout sur la hauteur, secoue les voyageurs, pour voir s'ils n'apportent pas de chez eux quelque provision défendue. Exercé d'abord auprès d'Antisthène à cette rigide sobriété, je suis entré dans le chemin du bonheur ; et quand, après avoir couru à perte d'haleine, je fus arrivé au séjour du dieu : Bonheur, lui dis-je, pour toi et pour le suprême bien que tu dispenses, je n'ai pas craint de boire de l'eau, de manger du cresson,

(1) Cet endroit est altéré. Grifolini traduit : *Quæ (felicitas) divitiis omnibus præferenda et in maximo honore habenda. Est via in loco munitissimo et abrupto, acclivis et ardua.* On pourroit joindre δεῖνον avec πίπῳ, mais cette construction ne lève pas les difficultés.

(2) Tout ce passage est corrompu, et il faudroit, pour le corriger, de meilleurs manuscrits. *A*, ὕδωρ μάλιστα δέ. *B* offre la leçon que j'ai imprimée, et n'a pas d'accent sur παραποπῷ. Plus bas, *A* porte ἄσκησιν, au lieu de ἄθλησιν. Ma traduction n'est qu'approximative et conjecturale. Voici celle de Grifolini : *Inter eundum victum invenire possumus, herbam aut nasturtium ; potum facillime, aquam. Maxime vero, ut perfacile ambulemus, nasturtio atque levi pallio assuescere nos oportet. Suscipiendum contra terrena certamen. Nam in summo constitutus Mercurius proficiscentes perturbat.*

(3) Peut-être faut-il ἐγώ τοι, comme il y a plus bas !

de

de coucher sur la dure. Il me répondit: Je te rendrai ces choses faciles et plus douces que les biens de Plutus. Les hommes lui portent honneur plus qu'à moi, ne sachant pas que c'est un tyran qu'ils se donnent. Depuis que j'ai entendu ces paroles du Bonheur, je ne mange plus le cresson, je ne bois plus l'eau pure par exercice, mais par plaisir. L'habitude aussi me donne des forces pour supporter ce régime; l'habitude qui ne nous manque jamais impunément. Sers-nous donc un semblable festin, et imite le Bonheur, le plus grand bien de la vie. Que les festins de Plutus soient réservés à ceux qui se trompent de chemin. Si cela te paroît convenable, j'ajouterai encore ces mots: régale-moi toujours de la sorte; ne fais désormais autre chère à tes hôtes, et jamais il ne t'arrivera d'éviter leur abord; tu iras au contraire chercher ceux qui tarderont, car tu n'auras point de reproches à craindre.

Voilà ce qui s'est passé à Rhode entre moi et mon hôte Lacydès.

καὶ ἐπὶ γῆς κοιμᾶσθαι. Ἡ δὲ ἠμείψατό με· ἀλλ' ἐγώ τοι, ἔφη, σοὶ ταῦτα ποιήσω, δίχα παλαιπωρίας, ἡδύτερα (1) τῶν τοῦ Πλούτου ἀγαθῶν, ὃν μᾶλλον οἱ ἄνθρωποι ἐμοῦ προσκυνοῦσι, καὶ οὐκ αἰσθάνονται τύραννον ἑαυτοῖς ἐπιτρέφοντες (2). Ἐξ ἐκείνου ἐγώ, ἐπεὶ ταῦτα τῆς Εὐδαιμονίας[a] διαλεχθείσης ἤκουσα, οὐκέτι ταῦτα ὡς ἀσκήματα ἥδιον καὶ ἔπινον, ἀλλ' ὡς ἡδονάς. Κρατεῖ δέ με πρὸς ταύτην τὴν δίαιταν καὶ τὸ ἔθος, ὃ πᾶς ἀπολειπόμενος βλάπτεται. Παρατίθει[b] οὖν ἡμῖν καὶ σὺ τοιαῦτα δεῖπνα, μιμούμενος τὸ κάλλιστον τῶν ἐν τῷ βίῳ, Εὐδαιμονίαν, τὰ δὲ Πλούτου ἀεὶ (3) εἰς τοὺς ἁμαρτάνοντας αὐτῆς τῆς ὁδοῦ. Ἀλλ' εἰ τοῦτό σοι, ἔφην, ἂν δοκοίη[c], οἴσω καὶ τοῦτ', εἶπον· ἀεὶ τοιούτοις με δείπνοις θοίνα, τοῦ τε λοιποῦ τοιαῦτα παρέχου τοῖς ξένοις, καὶ οὐδέποτε παρόντας μὲν αὐτοὺς ἐκκλινεῖς, ὑστερίζοντας δέ τινας αὐτῶν ζητήσεις· ἐλέγχου γὰρ εἶς (4) βελτίων. Ταῦτά μοι, ὦ Ῥόδῳ ἐπεὶ ἐγενόμην, πρὸς Λακύδην (5) τὸν ξένον ὡμιλήθη.

[a] A, ἔπειτα τῆς Εὐδ.

[b] A, παρατίθεται

[c] B, ἀλλ' εἰ τοῦτ' ἔφην ἂν δοκοῖ.

(1) *A*, δύπερα. *B*, ηιδύτερα, dont j'ai cru devoir faire ἡδύτερα.

(2) *A*, ὀπηγεάφοντες· Grifolini: *quem alant tyrannum;* il avoit trouvé ὀπηρέφοντες. Dans une lettre inédite d'Héraclite, que j'ai publiée dans mes notes sur Eunape[a], on trouve la même expression: Πολεμίους ἑαυτοῖς τρέφετε, Ἐφέσιοι, ᾗ τοῖς μάλιστα παιδὶ τοὺς τὰς μέλοντας ἐξ ὀπείνων.

(3) Au lieu de ἀεὶ, M. S. de Sacy propose de lire ἔα: conjecture très-vraisemblable.

(4) *A*, Εἷς. Cette phrase n'est peut-être pas fort correcte; elle est au moins assez obscure. Grifolini: *ita omni carebis reprehensione.*

(5) *B*, Λακώδη. Au commencement de la lettre, le même manuscrit avoit Λακώδην. Sur cette terminaison en ην, que les

[a] *Pag. 430.*

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Θ'.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ [a].....

Σὺ μὲν, ἐπεὶ οἱ ἀγῶνες ἀνεβλήθησαν, καταλιπὼν ὤχου τὴν Ὀλυμπίαν· ἐγὼ δὲ, διὰ τὸ σχετόπως εἶναι φιλοθεάμων (1), κατέμεινα τὴν ἄλλην θεώμενος πανήγυριν. Διέτριβον δὲ ἐν τῇ ἀγορᾷ ἵνα ὁ ἄλλος ὅμιλος, καὶ περιιὼν ἄνω κάτω, προσέχων ὁτὲ μὲν τοῖς πωλοῦσιν, ὁτὲ δὲ τοῖς ῥαψῳδοῦσιν, ἢ φιλοσοφοῦσιν, ἢ μαντευομένοις. Καί ποτε διεξιόντος τινὸς περὶ ἡλίου φύσεως καὶ δυνάμεως, καὶ πάντας ἀναπείθοντος, παρελθὼν εἰς τὸ μέσον, Ποῖος, ἔφην, φιλόσοφε, ἀπὸ τοῦ οὐρανοῦ [a] κατεβέβηκας (2); Ὁ δέ μοι οὐκ εἶχεν ἀποκρίνασθαι. Οἱ δὲ καταλιπόντες αὐτὸν οἱ περιεστῶτες ὤχοντο ἀπιόντες. Ὁ δέ γε καταλειφθεὶς μόνος, τὰς εἰκόνας τοῦ οὐρανοῦ συνετίθει εἰς τὸ κιβώτιον. Ἀπ' ἐκείνου ποησίαμαι [b]

[a] A, ἀπ' οὐρανοῦ

[b] B, ποεῖσαμαι

IX.

DIOGÈNE .....

Les combats ayant été différés, tu quittas Olympie; mais moi, qui suis grand amateur de spectacles, je demeurai pour voir le reste de la fête. J'étois dans la place avec la foule, allant de côté et d'autre, écoutant tantôt les marchands, tantôt les lecteurs de vers, les philosophes, les devins. Ayant remarqué qu'un certain homme, qui dissertoit sur la nature et la puissance du soleil, persuadoit tous ses auditeurs, je perçai la foule et lui dis: Philosophe, depuis quand es-tu descendu du ciel! Il ne sut que me répondre. Le cercle qui l'environnoit se dispersa; et le philosophe, resté seul, remit dans la boîte les figures célestes. Après lui, je passai

[a] *Ad Phil. Her. p. 495.*

[b] *Ad Dionys. Hal. de Comp. p. 241 Schäf.*

[c] *Ad Cratyl. p. 82.*

[d] *Vol. III, p. 67.*

[e] *Pag. 273. ed. Orell.*

[f] *Or. VIII, p. 276; IX, p. 288.*

[g] *VI, 39.*

[h] *VI, 28.*

grammairiens appellent Attique, on peut ajouter à ce que j'ai autrefois remarqué [a], ce qui a été dit par Upton [b], par M. Heindorf [c], sur-tout une note d'un savant anonyme dans le *Classical Journal* [d]. A la fin de la seconde lettre d'Euripide, on pourroit écrire Ἀπηγάπη, au lieu d'Ἀπηγάπη, et Σωκεράτη, au lieu de Σωκεράτη, dans les lettres trois et cinq de Chion, d'après le ms. *A* 87 de la bibliothèque Mazarine. Hoffmann, dans ses notes sur Chion [e], ayant aussi trouvé Σωκεράτη dans un manuscrit d'Augsbourg, dit que c'est évidemment une faute de copiste. Les notes de Hoffmann sont quelquefois extraordinaires.

(1) Nous savons par Dion Chrysostome [f] que Diogène aimoit beaucoup à se trouver dans les grandes réunions publiques; elles étoient pour lui un vaste champ d'observations morales et philosophiques.

(2) Ce mot se lit dans Diogène de Laërte [g]: ποῖος τὸν λέγοντα ποτὲ τοῦ μετεώρου. « Ποῖος, ἔφη, πάρει ἀπὸ τοῦ οὐρανοῦ; » Notre philosophe n'aimoit point les mathématiciens. Il s'étonnoit, dit son biographe [h], de les voir occupés à contempler le soleil et la lune, tandis qu'ils ne faisoient pas attention à ce qui étoit à leurs pieds.

Digitized by Google

à un devin. Il étoit assis et portoit une couronne plus grande que celle d'Apollon, l'inventeur de la divination. Je m'approchai et lui fis cette question : Es-tu un excellent ou un mauvais devin ? Excellent, me dit-il. Eh bien ! repris-je, en levant mon bâton, que vais-je faire ! Te frapperai-je ou ne te frapperai-je pas ! Réponds. Tu ne me frapperas pas, dit-il, après un peu de réflexion. Je lui donnai, en riant, quelques coups de bâton ; et les témoins de s'écrier. Pourquoi criez-vous, leur dis-je ! Il s'est montré mauvais devin, et il a été battu. A ces mots, il fut abandonné de tous ceux qui l'entouroient. Le bruit de ces deux événemens s'étant répandu dans la place, les autres attroupemens se dispersèrent, et dès ce moment la foule me suivit. Souvent le peuple m'écoutoit quand je dissertois sur la patience, souvent il assistoit à mes exercices ou à mes repas. Dans leur enthousiasme, les uns m'apportoient de l'argent, les autres des objets qui valoient de l'argent; plusieurs m'invitoient à souper. De ceux qui étoient honnêtes et

μάντει. Ὁ δὲ κράτιστος ἐν τῷ μέσῳ κατεστεμμένος μείζονα τοῦ εὐφραμένου τὴν μαντείαν Ἀπόλλωνος (1). Ἤρόμην οὖν καὶ τοῦτον παρελθών [a]· Πότερον ἄριστος εἶ μάντις ἢ φαῦλος; Τοῦ δὲ εἰπόντος ὅτι, ἄριστος, ἅμα κρτείνας τὴν βακτηρίαν· τί μέλλω δῆτα ποιεῖν; ἀπόκριναι· πότερον τύπτειν σε ἢ ὄ; Μικρὸν πρὸς αὐτοῦ [c] γενόμενος, οὔ, φησί. Τύπτω τ' ἐγὼ γελάσας αὐτόν, καὶ οἱ περιεστῶτες ἀνέκραγον. Τί, ἔφην, ἐβοήσατε; Ἐπεὶ κακὸς μάντις ἐφάνη, καὶ ἐπλήγη (2). Ὡς δὲ καὶ τοῦτον καταλιπόντες οἱ περιεστῶτες ἀπηλλάγησαν, ἄνθρωποι καὶ ἄλλοι οἱ ἐν τῇ ἀγορᾷ, ἐπεὶ ταῦτα ἤκουσαν, διέλυσαν τοὺς κύκλους, καὶ εἵπετο ἐξ ἐκείνου, καὶ πολλάκις μὲν διαλεγομένου μου περὶ καρτερίας, ἐπακολουθοῦντες, ἐπεχρῶντο, πολλάκις δὲ καρτερῶντος ἢ διαιτωμένου (3) παρετύγχανον. Ἐκόμιζον δέ μοι διὰ ταῦτα, οἱ μὲν, ἀργύρια, οἱ δὲ ἄξια ἀργυρίου, πολλοὶ δὲ καὶ ἐπὶ δεῖπνον ἐκάλουν· ἐγὼ δὲ παρὰ μὲν τ

[a] A, παρελθών.

[c] *Forte* αὐτὸν *ou* αὐτῷ

(1) Ovide a une idée à-peu-près semblable dans le charmant épisode d'Arion, au second livre des Fastes (vers. 105) :

Capit illo coronam
Quæ possit crines, Phœbe, decere tuos.

(2) Ce récit a de la vraisemblance. Diogène étoit grand ennemi des charlatans, quoique grand charlatan lui-même à sa manière. Voyez son mot sur les devins, rapporté page 188.

(3) L'un des manuscrits (je crois que c'est *B*; ce que je ne puis affirmer, les manuscrits ayant été restitués avant que j'eusse pu collationner ma copie), l'un des manuscrits porte διαιτωμένου, avec un point sur la syllabe τω, pour indiquer qu'il y a une faute. Je parlerai plus bas, dans l'*Appendice* [a], des points mis sur les lettres. Grifolini : *sermonibus meis ut cœnæ aderam.*

[a] *Ad Epist.* VII.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

μετείων ἐλάμβανον τὰ πρὸς τὴν φύσιν ἀποχρῶντα, παρὰ δὲ τῶν φαύλων οὐδὲν πρεσιέμην· καὶ παρὰ μὲν τῶν ἐπιτιμάντων μοι χάριν ἐπὶ τῷ καὶ τὸ πρῶτον λαβεῖν, καὶ πάλιν ἐλάμβανον, παρὰ δὲ τῶν μὴ ἐπιτιμάντων, οὐκέτι (1). Ἐξήταζον δὲ καὶ τὰς δωρεὰς τῶν δωρεῖσθαί μοι ἐθελόντων τὰ ἄλφιτα, καὶ παρὰ μὲν τῶν ὠφελουμένων ἐλάμβανον, τῶν ἄλλων δὲ οὐδὲ προσιέμην [a], οὐκ οἰόμενος καλὸν εἶναι λαμβάνειν παρὰ τοῦ μηδὲν παρειληφότος (2). Ἐδείπνουν δὲ οὐ παρὰ πᾶσι, παρὰ μόνοις δὲ τοῖς θεραπείας δεομένοις· ἦσαν δὲ οὗτοι οἱ τοὺς Περσῶν βασιλεῖς μιμούμενοι. Καὶ δήποτε εἰσελθὼν πρὸς μειράκιον τῶν σφόδρα εὐπόρων, κατακλίνομαι ἔν τινι ἀνδρῶνι πάντα κεκαλλωπισμένῳ γραφαῖς τε καὶ χρυσῷ, ὡς μηδὲ ὅπου πτύσῃ τις τόπον εἶναι. Ἐπιτὰν οὖν μοι ἐπὶ τὴν φάρυγγα, ἐχρεμψάμην, περιελάσας δὲ τὰ ὄμματα εἰς τὸ κύκλῳ, ἐπεὶ ὅπου πτύσαιμι τόπον οὐκ εἶχον, εἰς αὐτὸν

[a] B, πρεσιέμην. Forte οὐδέν.

Forte εἰς τὸ κύκλῳ δωμάτιον.

sages, j'acceptois ce qu'il me falloit pour mes besoins; je ne recevois rien des méchans. Ceux qui étoient reconnoissans de ce que j'avois accepté une première fois, me faisoient accepter encore; je ne prenois plus rien de ceux qui ne me savoient pas gré d'une première complaisance. Je mettois aussi de l'examen même dans les présens de ceux qui vouloient me donner du pain; j'en prenois de ceux à qui j'étois utile; celui des autres, je le refusois, ne croyant pas qu'il fût convenable de recevoir quelque chose de gens qui, en échange, ne recevoient rien. Je ne soupois point chez tout le monde, mais seulement chez ceux qui avoient affaire de mes soins, c'est-à-dire, chez les hommes qui imitent les rois de Perse. Un jour, je me rendis chez un jeune homme des plus riches. On me place dans une chambre tellement ornée de toutes parts de peintures et d'or, qu'il n'y avoit pas d'endroit où l'on pût cracher. Quelque chose m'étant venu à la gorge, je toussai, et regardant de tous côtés sans trouver de place où je pusse cracher, je crachai sur le

(1) Diogène de Laërte, rapporte [a] que le philosophe, invité à un souper, dit qu'il n'iroit point, parce que précédemment on ne lui avoit pas su gré de sa complaisance. Il tenoit sans doute ce principe de son maître Antisthène, dont Diogène de Laërte [b] a conservé ce mot: χεὶ παιδίαις παιζειν γυναιξὶν, αἱ χάριν εἴσονται.

(2) Diogène agissoit d'après d'autres principes, ou plutôt donnoit aux mêmes principes une autre forme, quand il demanda une mine à un libertin. Pourquoi, lui dit ce libertin, me demandes-tu une mine, et ne demandes-tu aux autres que trois oboles! C'est, dit le philosophe, parce que j'espère qu'ils me donneront une autre fois; mais de toi, je n'attends plus rien. Ce trait, que je prends dans Stobée [c], est raconté par Diogène de Laërte [d] avec quelque légère différence.

[a] VI, 34.

[b] VI, 3.

[c] S. 15, p. 329, ed Schow.

[d] VI, 67.

Digitized by Google

jeune homme lui-même. Comme il me faisoit des reproches : Eh quoi ! lui dis-je, en l'appelant par son nom, tu m'accuses au lieu de t'accuser, toi qui, n'ayant décoré que les murs et les planchers de ton appartement, es resté seul sans parure, et te trouves l'unique place sur laquelle on puisse cracher. Tu as l'air, me dit-il, de vouloir critiquer mon ignorance ; mais tu n'auras pas le droit de répéter ce reproche, car je ne te quitterai point d'un seul pas. – Effectivement, dès le lendemain, il partagea son bien entre ses parens, et, prenant la besace et le manteau double, il me suivit.

Voilà ce que j'ai fait à Olympie après notre séparation.

ἔπλυσα τὸν νεανίσκον. Τοῦ δὲ μεμψαμένου ἐπὶ τούτῳ, Εἶπα, ἔφην, οὗτος, εἰπὼν αὐτὸν ἐξ ὀνόματος, ἐμὲ μέμφῃ τοῦ γενομένου καὶ οὐ σεαυτὸν, τοὺς μὲν τοίχους καὶ τὰ ἐδάφη κοσμήσαντα τοῦ ἀνδρῶνος, σαυτὸν δὲ μόνον ἀπολιπόντα ἀκόσμητον, εἰς τὸ ἐμπλύεσθαι χωρίον ἐπιτήδειον ; Ταῦτ', ἔφη, πῶς (1) τὴν ἀπαιδευσίαν φαίνῃ λέγων ἡμῶν· ἀλλ' οὐκ ἔξεσταί σοι τοῦτο πάλιν εἰπεῖν. Οὐ γὰρ μὴ ἀπολειφθῶ σου ἕνα πόδα. Ἀπὸ τῆς αὔριον δὴ[a] ἐξ ἐκείνου, διανείμας τὴν οὐσίαν τοῖς αὐτοῦ, ἐμοὶ, ἀναλαβὼν τὴν πήραν καὶ διπλώσας τὸν τρίβωνα, εἵπετο. Ταῦτα, μετὰ τό σε ἀπαλλαγῆναι, ἐωράχθη ἡμῖν ἐν Ὀλυμπίᾳ.

[a] A, δέ

X.

DIOGÈNE À MONIME, BONHEUR !

Occupe-toi de ton changement d'habitation ; ce sera t'en occuper que de t'exercer à mourir, c'est-à-dire, à séparer, vivant encore, ton ame de ton corps ; car c'est là, je crois, ce que Socrate appeloit la mort. Cet

I'.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΜΟΝΊΜΩ[b] εὐθυμεῖν.

[b] A, 10 ; M, 9 ; B, 34 ; G et D, 31.

Μελέτω σοι καὶ τῆς μετοικίας τῆς ἐνθεῦθεν (2)· μελήσει δὲ, εἰ μελετήσειας ἀποθνήσκειν, τουτέστι χωρίζειν τὴν ψυχὴν ἔτι ζῶν ἀπὸ τοῦ σώματος. Τοῦτο γὰρ, δοκῶ μοι, καὶ οἱ περὶ Σωκράτη θάνατον ἐκάλουν (3). Καὶ γάρ ἐστιν ἡ

(1) Au lieu de πῶς des manuscrits, peut-être faut-il ποῖς. La permutation de ces deux mots n'est pas sans exemple : voyez M. Schäfer sur Grégoire de Corinthe, p. 1025.

(2) Platon[a] a la même expression : ἀλλ' εὔχεσθαι γέ που τοῖς θεοῖς ἔξεστί τε καὶ χρὴ, τὴν μετοίκησιν τὴν ἐνθένδε ἐκεῖσε εὐτυχῆ γενέσθαι.

[a] Phædon. §. 66.

(3) C'est encore Platon[b] qu'il imite : ἀκούω τοῦτό γε θάνατος ὀνομάζεται λύσις καὶ χωρισμὸς ψυχῆς ἀπὸ σώματος... Καὶ τὸ μελέτημα αὐτὸ τοῦτο ὅτι τῶν φιλοσόφων, λύσις καὶ χωρισμὸς

[b] Ibid. §. 12.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

μελέτη ἐν τῷ βάσῳ. Φιλοσόφει δὲ καὶ διασκέπτου τί σοι σὲ οὐχ οὕτως (1), καὶ τί κατὰ φύσιν, καὶ τί κατὰ νόμον. Ἐν τούτῳ γὰρ μόνῳ χωρίζεται ψυχὴ[a] ἀπὸ σώματος, ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις ἀδιαμῶς· ἀλλὰ καὶ ὅταν βλέπῃ, καὶ ὅταν ἀκούῃ, καὶ ὅταν ὀσφραίνηται, καὶ ὅταν γεύηται[b], σύνεστιν ὥσπερ μιᾶς αὐτῷ κορυφῆς ἐξημμένη (2). Γίνεται γ' οὖν, ὅταν μὴ μελετήσωμεν ἀποθνήσκειν, χαλεπὴν τελευτὴν ἀναμένειν. Ἡ γὰρ ψυχή, ὡς τινῶν παιδικῶν ἀπολειπομένη, συμφορᾷ καὶ μετὰ ἀχθηδόνος πολλῆς ἀπολύεται· ὅταν δὲ καὶ φιλοσόφων ψυχαῖς ἐντύχῃ, τότε καὶ ἐν τῇ ὁδῷ πολλὰ κάμνει· ἀφίεται γὰρ ἀξεναγώγητος ὅποι τύχῃ φέρεσθαι[c] εἰς χρημνοὺς ἢ χάσματα ἢ ποταμούς, ἕως ἐπὶ τὸ ἔσχατον ἀνεχθῇ· φεύγουσι γὰρ αὐτὴν, ὅτι οἴονται πολλὰ ἐξημαρτηκέναι ἐν τῷ ζῆν, παρεγχωρήσασαν

A, ἡ ψυχή

b B, γεύηται

c A, ὅπη ποτὲ φ.

exercice est facile. Considère, d'un esprit philosophique, en quoi *la mort* te concerne véritablement sous le double rapport de la nature et de la loi. En effet, ce n'est que dans ces considérations élevées que l'ame se sépare du corps; dans tout le reste, l'union demeure entière. Quand le corps voit, quand il entend, quand il sent, quand il goûte, elle lui est unie, et il semble qu'elle lui soit attachée par l'une de ses extrémités. Si l'on ne s'exerce pas à mourir, il faut s'attendre à une fin difficile; car l'ame, privée pour ainsi dire d'un amant chéri, souffre et ne se sépare du corps qu'avec une grande douleur; et quand elle rencontre des ames de philosophes, elle souffre beaucoup dans la route. En effet, abandonnée sans guide, elle s'emporte au hasard parmi les précipices, les gouffres, les torrens, jusqu'à ce qu'enfin elle parvienne au terme. Les ames plus pures l'évitent, ne doutant pas qu'elle n'ait commis de grandes fautes dans la vie, puisqu'elle avoit laissé

ψυχῆς ἀπὸ σώματος... Τῷ ὄντι ἄρα οἱ ὀρθῶς φιλοσοφοῦντες ἀποθνήσκειν μελετῶσι. Marinus[a] dit que Proclus s'appliqua toute sa vie à la pratique des vertus *purifiantes*, ζῶν μάλιστα κατ' αὐτὰς καὶ ταῦτα πράττων ἑκάστοτε ἀφ' ὧν τὸ χωρίζεσθαι συμβαίνει τῇ ψυχῇ.

(1) Au lieu de οὐχ οὕτως, qui n'a point de sens, et qui est manifestement altéré, j'ai proposé[b] autrefois ὁ θάνατος. Cette conjecture s'accorde avec le sens du passage; mais d'ailleurs elle ne vaut rien. Peut-être l'auteur avoit-il écrit, τί σοὶ σέ ἐστιν ὄντως. Grifolini: *Philosophare, et considera quid tibi et natura et lege magis est considerandum.* Cette traduction n'est ici, comme ailleurs, d'aucun secours.

a *Vit. Procli*, §. 19.

b *Ad Marin.* p. 145.

c *Diog. Laert.* VI, 38.

d *Id.* VI, 71.

e §. 3.

Dans ce qui suit, l'opposition de νόμος et de φύσις est bien dans les convenances du style de Diogène. Il disoit[c] qu'il opposoit l'audace à la fortune, la nature à la loi, νόμῳ ἢ φύσει, et la raison à la passion. Et son biographe[d] rapporte qu'il accordoit bien plus aux choses qui sont selon la nature, qu'à celles qui sont selon la loi; μηδὲν ὅτῳ τοῖς κατὰ νόμον ὡς τοῖς κατὰ φύσιν διδούς.

(2) J'ai corrigé de la sorte la leçon ἐξημμένης des manuscrits. Il y a encore ici une imitation de Platon. Il fait dire à Socrate, dans le Phédon[e], que le plaisir et la douleur se tiennent, ὥσπερ ἐκ μιᾶς κορυφῆς ἠρτημένω δυ' ὄντε.

Digitized by Google

à la pire portion le gouvernement du tout, espèce de *ponérocratie* qui a dû la jeter dans la nécessité de faire beaucoup de mal. Mais, quand on pratique le noble exercice de la mort, alors la vie est douce, la fin sans amertume, et la route facile. Toutes les ames qui rencontrent cette ame sage la conduisent vers les lieux les plus commodes à traverser; ils la mènent en triomphe, comme une belle conquête, auprès des juges souterrains des bonnes actions; et, comme elle s'est exercée à vivre seule, elle ne s'afflige point de n'avoir plus son corps. Ce mépris du corps est, dans les enfers, pour ces ames vertueuses, une source de grands honneurs; car on y croit que les ames amies du corps sont dépravées et basses; que celles

τῷ χείρονι (1) τὴν τοῦ ὅλου ἀρχήν, δι' ἣν πολλὰ ἠναγκάσθη ὡς ἐν πονηροκρατίᾳ ἄδικα πράξαι. Ὅταν δὲ μελετήσωμεν τὴν καλὴν μελέτην, γίγνεται καὶ ὁ βίος ἡδὺς καὶ ἡ τελευτὴ οὐκ ἀνδὴς καὶ ἡ ὁδὸς ῥᾴστη· ξεναγεῖ γὰρ πᾶσα ἡ ἐντυχοῦσα τὴν τοιαύτην ψυχὴν ἐπὶ τὰ εὔπορα, καὶ ὥσπερ καλὴν ἄγραν ἐπιφανῶς ἄγει λαβομένη παρὰ τοὺς κάτω τῶν καλῶν δικαστὰς (2), αὐτή τε, ὡσὰν μεμελετηκυῖα καὶ μόνη ζῆν (3), οὐκ ἀνδίζεται καταλιποῦσα τὸ σῶμα. Ἔστι δὲ καὶ διὰ τοῦτο καὶ πολλή τις ταῖς τοιαύταις ψυχαῖς ἐν ᾅδου τιμή, ὅτι ἄρα οὐκ ἦσαν φιλοσώματοι. Δόξα γὰρ ἐστὶ τὰς φιλοσωμάτους ψυχὰς φαύλας τε εἶναι καὶ ἀνελευθέρους, τὰς δὲ

(1) Le sophiste appelle ici le corps τὸ χεῖρον: Apollonius de Tyanes[a] a nommé l'ame τὸ κρεῖττον Les vers suivans[b] offrent la même antithèse. Je les crois inédits, et peut-être sont-ils de Jean le Géomètre:

Εἰς ἑαυτόν.

Λυσσᾷ μὲν ἡ σὰρξ, ἀλλὰ τὸ πνεῦμα φλέγει,
Κἀκεῖθεν ἔνθεν ἑλκομαι. Χεῖστε, κρίνον·
Τῷ κρείττονι πλέον τι χείρονος δίδου.

(2) Toutes ces rêveries sur les courses des ames sont évidemment empruntées du récit d'Her l'Arménien, au dixième livre de la République de Platon.

(3) C'est encore une idée de Platon, dans le Phédon[c]: Κάθαρσις δὲ ἆρα τοῦτο συμβαίνει... τὸ χωρίζειν ὅτι μάλιστα ἀπὸ τοῦ σώματος τὴν ψυχὴν, καὶ ἐθίσαι αὐτὴν καθ' αὑτὴν παντάχοθεν ἐκ τοῦ σώματος ξυναγείρεσθαί τε καὶ ἁθροίζεσθαι, καὶ εἰκεῖν, κατ' τὸ δυνατὸν, καὶ ἐν τῷ νῦν παρόντι καὶ ἐν τῷ ἔπειτα, μόνην καθ' αὑτὴν, ἐκλυομένην, ὥσπερ ἐκ δεσμῶν, ἐκ τοῦ σώματος. La locution μόνην καθ' αὑτὴν de la fin de ce passage sera un exemple de plus à ajouter à tous ceux que j'ai cités sur Eunape[d], pour défendre le pléonasme μόνοι καθ' ἑαυτοὺς, qu'un savant critique auroit voulu faire disparoître du Panathénaïque d'Isocrate[e]. Les grammairiens même l'emploient. Mœris[f]: Εἰς τρίτην ἡμέραν, Ἀττικῶς· εἰς τρίτην, καθ' ἑαυτὴ μόνον, Ἑλληνικῶς. L'auteur de la vie de S. Euthymius[g] a dit, avec son élégance accoutumée: μόνον δὴ καθ' ἑαυτὸν ἡσύχως διαβιῶναι. Dans le passage de Platon, αὐτὴν καθ' αὑτὴν qui précède, est une locution tout-à-fait parallèle; car αὐτὸς a souvent le sens de μόνος, comme *ipse* celui de *solus*. Voyez Fischer sur le Phédon[h], Gottleber sur le Ménexène[i], et M. Coray sur Plutarque[k].

[a] *Epist. 23.*
[b] *E Cod. 1630, p. 132, 2.*
[c] *§. 12.*
[d] *Pag. 165 et 565.*
[e] *§. 39.*
[f] *Pag. 152.*
[g] *Monum. Eccles. Cotel. t. II, p. 243 B.*
[h] *Pag. 262.*
[i] *Index sub voc.* Αὐτός.
[k] *T. II, p. 446.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

μὴ τοιαύτας ἀγαθάς τε καὶ ὑψαύχενας· ζῶσι γὰρ ἡγούμεναι πάντων καὶ ἐπιτάττουσαι[a] ἀρχικῶς, διά τε ταῦτα ἀναιρεῖσθαι μόνα τὰ δίκαια καὶ βάξα, τὰ δὲ ἐναντίων μηδὲ ἕν, ἐφ' ἃ τὸ σῶμα ἀναγκάζει τὴν ψυχὴν ἥδεσθαι, διὰ τὴν περιπεπλασμένην αὐτοῖς ἡδονὴν, ἰχθύος τρόπον ἢ ἄλλου τινὸς ἀλόγου πρὸς τὴν τοῦ χείρονος ἀρχὴν γεγενημένου. Ταῦτά σοι ἔψεται μελετήσαντι ἀποθνήσκειν, ὅταν δεῖ (1) μετοικεῖν ἐνθένδε.

qui le dédaignent, sont bonnes et nobles; que, vivant maîtresses de tout, et commandant en souveraines, elles ne choisissent que les actions justes et naturelles, et rejettent toutes les actions contraires, auxquelles le corps force l'ame de se complaire par l'attrait de la volupté qui les suit, l'abaissant ainsi au rang des poissons ou de tel autre animal né pour obéir à la pire partie. Si tu te prépares à mourir, voilà, quand il te faudra quitter cette habitation terrestre, ce qui t'est réservé.

[a] A, ὑπιτάττουσιν

(1) Il faudroit régulièrement ὅταν δέῃ. Avec ὅταν, le présent de l'indicatif forme une construction condamnée. Le passage de Cébes[a], où il y avoit ὅταν οἴωνται — πρᾴτλουσι, est corrigé d'après les manuscrits dans la dernière édition[b] de M. le professeur Schweighæuser. Le même auteur conserve encore[c] le solécisme ὅταν ἐπίσωνται : mais il faut écrire ἐπίσωνται[d], ou prendre la leçon de Villebrune, ὅτι ἐπίσωνται. Ces deux mots ὅταν et ὅτι sont si souvent confondus, que ce changement ne doit pas arrêter beaucoup. La première lettre d'Anacharsis porte dans les éditions, λόγος ᾧ κακὸς ἢ γίνεται, ὅταν βουλαὶ ἀγαθαὶ ὦσιν, καὶ ἔργα καλὰ λόγοις παρακολουθῇ. Je lis παρακολουθῇ avec le ms. *A* 87 de la bibliothèque Mazarine. Proclus, ou Libanius, dans son Traité du style épistolaire[e], finit ainsi le modèle de la lettre qu'il appelle παρακλητική : δίκαιον γὰρ ὅτι τοὺς γνησίους φίλους τυγχάνειν τῶν αἰτήσεων, ὅταν αὐτοὶ μὴ πονηροὶ πεφύκασι μάλιστα. Le manuscrit 1630[f], qui est celui que Harles, à l'article de Proclus, dans la Bibliothèque Grecque de Fabricius[g], appelle *codex Antonii Eparchi*, porte ὅταν α. μ. π. τυγχάνωσι μάλιστα : ce que je préfère. Dans cet endroit, Fabricius dit que ce traité du style épistolaire est imprimé sous le nom de Libanius au devant de l'édition des lettres de Phalaris et de Brutus donnée par Commelin en 1597. Cette assertion est inexacte. Dans l'édition de Commelin, que j'ai sous les yeux, ce traité est anonyme. Le texte de l'introduction est, dans le ms. 1630, fort différent de celui de Commelin. Pour donner de ce traité, qui n'est pas trop mauvais, une édition exacte, il faudroit avoir un manuscrit pareil à celui sur lequel Wolfgang Anemœcius a fait sa traduction Latine, et le collationner avec le ms. 1630, et quelque autre qui ressembleroit à celui de Stiblinus. L'édition de Morel, que je ne connois point, est peut-être bonne. Au reste, si l'on peut, en quelques endroits, hésiter entre les noms de Libanius ou de Proclus, il y en a d'autres où la nature des idées force de les rejeter tous deux. On n'attribuera jamais à Libanius ni à Proclus la lettre παραμυθητική, que voici d'après le même manuscrit[h] où elle est absolument différente de celles qu'ont données Commelin et Anemœcius. Παραμυθητικὴ ὅτι δ' ἧς ὅτι τινὶ συμβάντι τῷ φίλῳ παραμυθοῦμεν. — Ἡ ΕΠΙΣΤΟΛΗ. — Λίαν ἡμᾶς ἡ ἀποβίωσις τοῦ μακαρίου τοῦ δεῖνος ἐλύπησε, καὶ πενθεῖν καὶ δακρύειν ἠνάγκασε· πιστοῦ φίλου γὰρ ἀπωλείᾳ καὶ παναρέτου ἐστερήθημεν. Δόξα οὖν καὶ αἴτησις τῷ ὂν σοφίᾳ καὶ ἀκαταλήπτῳ δυνάμει καὶ προνοίᾳ κυβερνῶντι θεοῦ τὰς διεξόδους τῷ θανάτῳ, καὶ τὴν ψυχὴν ἑκάστου, ἡνίκα συμφέρει, παραλαμβάνοντι. Ce style est d'un écrivain chrétien.

[a] *Cap. 40.*

[b] *Argentor. 1806.*

[c] *Cap. 39.*

[d] *Voy. M. Hermann. ad Viger. p. 792.*

[e] *Pag. 6, Commel.*

[f] *Pag. 167, 1 ex r.*

[g] *T. IX, p. 424.*

[h] *Pag. 168, 2.*

D'abord

Digitized by Google

D'abord ta vie sera douce; car tu vivras libre; tu commanderas, au lieu d'obéir; le corps n'exercera sur toi qu'une courte et foible influence, réglée sur les lois de l'harmonie de l'univers... et, après la mort, tu contempleras ces spectacles préparés par les dieux aux hommes vertueux, aux hommes qui se sont abstenus de la vie sauvage, dans laquelle on pille, on assassine, non pour des objets importans ou divins, mais pour des choses misérables, pour des choses communes, non-seulement à tous les hommes, mais aux animaux eux-mêmes. En effet, c'est pour posséder plus de richesses que les autres, pour manger, pour boire, pour faire l'amour, que les hommes sont méchans et s'assimilent aux bêtes.

Καὶ τὸ πρῶτον ἡδὺς ὁ βίος· ζήσῃ γὰρ ἐλεύθερος, ἄρχων καὶ οὐκ ἀρχόμενος, βραχὺ μὲν καὶ ὅσον τῷ σώματι περιαστώμενος, καὶ τοῦτ' εἰς τὴν τοῦ ὅλου ἁρμονίαν, σιωπῶν δὲ βασιλεύων (1), καὶ θεωρῶν ἃ θεοὶ ἀνθρώποις τοῖς μετρίοις κατεσκευάσαντο, ἀπεχομένοις τοῦ ἀγρίου βίου, ἐν ᾧ ἁρπαγαὶ καὶ ἀλληλοκτονίαι, οὐ περὶ μεγάλων, οὐδὲ [a] θείων, ἀλλὰ περὶ μικρῶν, καὶ κοινῶν, οὐ πρὸς ἀνθρώποις μόνον, ἀλλὰ καὶ τὰ ἄλογα. Περὶ γὰρ τοῦ πλείονα ἔχειν, καὶ ἐσθίειν, καὶ πίνειν, καὶ ἀφροδισιάζειν, οἱ πάντες φαῦλοί εἰσιν καὶ τοῖς ἀλόγοις σύμφοροι (2).

[a] A, οὐδὲ περί

XI.

DIOGÈNE LE CHIEN À ALEXANDRE.

Je l'ai déjà manié à Denys et à Perdiccas, et je te le dis aussi, à toi:

ΙΑ'.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ Ὁ ΚΥΌΝ ΑΛΕΞΆΝΔΡΩ [a].

Ἐπέμψαμεν (3) καὶ Διονυσίῳ καὶ Περδίκκᾳ, λέγω δὲ καί σοι ὅτι

[a] A, 11; M, 10; B, 39; G, 44; D, 43.

(1) Grifolini: *tacendo, imperando;* ce qui n'est pas plus intelligible que le grec. Ou il y a une lacune, ou σιωπῶν est corrompu. Je croirois plutôt qu'il y a une lacune, parce qu'après avoir parlé d'abord, τὸ πρῶτον, de ce qui arrive dans la vie, il est nécessaire que l'auteur passe, par une opposition nettement exprimée, à ce qui arrive après la mort; et cette opposition doit se trouver entre ἁρμονίαν et τῷ θεωρῶν.

(2) Les manuscrits: καὶ σύμφοροι; mais *B* a un point sur καὶ, ce qui indique que c'est une faute. Voyez, p. 259.

(3) Il me semble qu'il faudroit peut-être lire ἐμεμψάμην, *j'ai grondé Denys et Perdiccas.* Rien n'est plus facile que la permutation de ces deux mots. Au reste, je ne crois pas qu'il faille attaquer la leçon des manuscrits, en regardant l'opposition du singulier λέγω au pluriel ἐπέμψαμεν comme un signe de l'altération du passage. Cette énallage de nombre est autorisée suffisamment par l'exemple des meilleurs écrivains. C'est ainsi que, dans la lettre 28 de l'édition d'Alde, au lieu de ὀπτεύοιμεν, le ms. *A* 87 de la bibliothèque Mazarine, porte ὀπτεύοιμι; leçon qui ne s'accorde pas aussi régulièrement que le pluriel ὀπτεύοιμεν avec καθ' ἡμῶν qui précède, mais qui n'est pas moins bonne, et doit peut-être même être préférée. Socrate dit, dans la première des lettres qui lui sont attribuées, παρ' οὐδενὸς οὐδὲν εἰλικρινῶς εὑρεθήσομαι, ἀλλὰ πάς ὀφθαλμὸς ὢν κοινῷ πεύσομαι, ὀπίσω ὁμοίως ἀκούειν τοῦ αἰεὶ

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

δοκεῖτε τὸ ἄρχειν εἶναι μάχεσθαι τοῖς ἀνθρώποις· τὸ δὲ πλεῖστον διαφέρει. Τὸ μὲν γὰρ ἀφροσύνη ἐστί, τὸ δ', ἐπίστασθαι τοῖς ἀνθρώποις χρῆσθαι, καὶ ἕνεκά τι τοῦ βελτίστου πράττειν. Σκόπει οὖν, ἀνθ' ὧν νῦν ἐγχειρεῖς, οὐδὲν εἰδὼς, ποιεῖν, ἐπιτρέψαι τινὶ σαυτὸν ἀνθρώπῳ, ὅστις σε, ὥσπερ ἰατρὸς, νοσοῦντα σκθεραπεύσαι ἂν ἀπαλλάξῃ (1) τῆς νῦν πολλῆς

Vous vous figurez que régner, c'est faire la guerre aux hommes ; pourtant la différence est grande. Car, faire la guerre, c'est folie ; régner, c'est savoir employer les hommes et travailler pour leur plus grand bien. Au lieu des sottes entreprises que tu médites, songe donc à te confier à quelque homme sage, qui, comme un bon médecin, guérissant ta maladie, te délivrera de tes nombreux

ὅντι τε καὶ τῷ μή. Le manuscrit de Gottingue porte ποιήμεθα, leçon qui assurément vaut bien l'autre. On a proposé plusieurs corrections de ἐπίσης ὁμοίως et de τῷ ἀεὶ ὄντι. Ces derniers mots me semblent suffisamment corrects. Quant à ἐπίσης ὁμοίως, on pourroit, jusqu'à un certain point, sauver ce que le rapprochement de ces deux mots a de singulier, en écrivant τὰς διατριβὰς ἐν κοινῷ ποιοῦμαι ἐπίσης, ὁμοίως ἀκούειν.... Cependant je suis tenté de croire qu'ils appartiennent l'un et l'autre à ἀκούειν ; et M. Brémi, qui lit ἐπίσης καὶ ὁμοίως, me semble près de la vérité. L'addition de καὶ est seulement un peu hardie. Je propose d'écrire ἐπ' ἴσῃ καὶ ὁμοίως. De cette manière il n'y a réellement rien d'ajouté ni de retranché ; car l'abréviation de la conjonction καὶ a plus d'une fois été prise pour un sigma final ; de façon que ἐπίσης et ἐπίσῃ καὶ ont pu être confondus très-aisément. Pour revenir à l'énallage de nombre, je prendrai pour exemple, entre vingt autres, ces vers connus d'Anacréon [a] :

Τί γὰρ βάλωμεν ἔξω,
Μάχης ἔτω μ' ἐχούσης ;

Properce [b] a parlé de même :

Invidiæ fuimus ! Num me deus obruit !

Feu M. Heyne a été arrêté par ce vers de Tibulle [c] :

Et seu quid merui, *seu quid* peccavimus, *urit.*

Offendit adhuc, dit-il, *subita ista numeri mutatio, quamvis ejus exempla fortè reperiri possint.* On en trouve des exemples très-fréquemment. Il faut consulter Burmann sur Lotichius [d], et M. Blomfield sur les Perses [e] : ils laisseront peu à desirer. Le savant éditeur des Acharniens d'Aristophane, l'un des hommes de ce temps qui connoissent le mieux la langue du théâtre d'Athènes, ne se souvenoit pas de tant d'autorités qui défendent cette légère négligence de style, quand il a proposé de lire ἔμειν' ἂν, dans le discours du Théore [f], au lieu du pluriel ἂν ἦμεν : et cela, pour rétablir la symmétrie avec les singuliers suivans, ἔφερες, ἔπινον, ἤγαγε [g]. Mais comment n'a-t-il pas été arrêté par cet autre pluriel, ἐπεποιήμεθα [h], qui se trouve mêlé à ces singuliers mêmes, par lesquels il veut autoriser sa correction ! Faudra-t-il donc aussi corriger ἐπεποιήμεθα ! Ce seroit fort difficile et fort inutile.

(1) Peut-être : νοσοῦντα σκθεραπεύσαι ἂν, ἂν ἀπαλλάξῃ — ou νοσ. σκθεραπεύσαι ἂν, ἀπαλλάξας — ou νοσ. σκθεραπεύσῃ, ἂν ἀπαλλάξῃ. Il y a une métaphore toute pareille dans un fragment d'Épictète [i] : τὸν λογισμὸν, ὥσπερ ἰατρὸν ἀγαθὸν, ὀφθαλμειᾶς δεῖ ἐν ἀπυχίᾳ βοηθόν. Diogène, dans Lucien [k], se donne les titres de libérateur des hommes et de médecin des passions, ἐλευθερωτὴς τῶν ἀνθρώπων καὶ ἰατρὸς τῶν παθῶν. A l'occasion de ces vers d'Horace [l],

Falsus honor juvat, et mendax infamia terret,
Quem, nisi mendacem et medicandum...

[a] *Od. XIV, 19.*
[b] *I, 12.*
[c] *II, 4, 5.*
[d] *IV, 3, 169.*
[e] *Vers. 234.*
[f] *Acharn. 136.*
[g] *Ibid. 137, 141, 155.*
[h] *Ibid. 145.*
[i] *Fragm. 162.*
[k] *Vit. Auct. §. 8.*
[l] *I. Epist. 16, 39.*

Digitized by Google

préjugés. En effet, tu cherches les moyens de faire du mal, et tu n'as pas même la volonté de faire du bien à qui que ce soit. Régner, avoir des peuples sous sa puissance, ce n'est pas porter sans cesse et par-tout, à la tête de quelques hommes détestables, la destruction et le ravage. On ne trouve même pas de telles mœurs parmi les animaux d'une nature perfectionnée, pas même parmi les loups. Ce sont pourtant les plus méchantes bêtes et les plus malfaisantes qui soient au monde; mais tu les surpasses dans ta féroce ignorance. Les loups se contentent d'être méchans tout seuls; mais toi, prenant à ta solde les plus méchans des hommes, tu leur accordes la licence de ne rien faire de bien, et tu t'efforces de faire toi-même autant de mal qu'eux, et plus de mal encore. Repens-toi donc, mon ami, et rentre plus que jamais en toi-même. Où es-tu! Que signifient ces préparatifs, et cette vive hâte! Sans doute tu ne t'imagines pas valoir, pour tout cela, mieux qu'un autre. Or, si tu n'as pas plus de vertu qu'un autre, et si ce n'est pas pour les hommes que tu travailles, que crois-tu qu'il te revienne de tout ce qui se fait, si ce n'est du malheur, et des alarmes

καὶ κακῆς δόξης. Σὺ γὰρ ὅπως μέν τινα κακὸν ἀπεργάσῃ ζητεῖς, εὖ οἶδ' ἂν οὐδὲ βουλόμενος ἔχοις οὐδένα ποιῆσαι. Ἔστι δὲ τὸ κρατεῖν καὶ τὸ ὑφ' ἑαυτῷ ἔχειν τινὰς ὁ τοιοῦτόν ἐστιν[a], οἷον μετὰ τῶν κακίστων ἀνθρώπων ἄγειν καὶ φέρειν ἀεὶ τοὺς παρατυγχάνοντας. Τοῦτο γὰρ οὐδὲ τῶν θηρίων τὰ βέλτιστα ποιεῖ (1), ἀλλ' οὐδὲ οἱ λύκοι οὐ ζῶον οὐδὲν ἐστι πονηρότερον, οὐδὲ κακουργότερον, οὓς σύ μοι δοκεῖς ὑπερβεβλῆσθαι ἀμαθίᾳ. Τοῖς μὲν γὰρ ἐξαρκεῖ μόνοις πονηροῖς εἶναι, σὺ δὲ καὶ πρὸς μισθὸν διδοὺς ἀνθρώποις τοῖς πονηροτάτοις, τούτοις τε παρέχεις ἐξουσίαν μηδὲν ὑγιὲς πράττειν, καὶ αὐτὸς ὅμοια τούτοις ἐγχειρεῖς ποιεῖν καὶ μείζω. Καταγνῶθι οὖν, ὦ γαθέ, καὶ ἐν σαυτῷ γενοῦ ἔτι μᾶλλον. Ποῦ γῆς εἶ ἄρα; καὶ τί σοι δύναται τὰ κατασκευάσματα ταῦτα, καὶ ἡ σπουδὴ ἡ ἐπὶ τούτοις[b]; Οὐ γὰρ οἴει δήπου[c] βελτίων τινὸς εἶναι ἀνθρώπου τοιαῦτα ποιῶν. Εἰ δὲ μηδενὸς εἶ βελτίων, μηδὲ τούτοις ὀκτρόεις (2), τί οἴει σοι τὰ γινόμενα εἶναι ἄλλην συμφορὰν (3), καὶ φόβους

[a] F. del. ἐστι

[b] Voy. p. 211.

[c] A, νῦν οἴει

Bentley apporte, pour la défense de l'excellente leçon *medicandum*, plusieurs exemples de la même figure.

(1) Ce lieu commun a été touché en passant dans une des plus belles Lettres de Sénèque[a]: *Non pudet homines, mitissimum genus, gaudere sanguine alterno, et bella gerere, gerendaque liberis tradere, quum inter se etiam mutis ac feris pax sit.*

(2) Je doute très-fort ou que les mots τούτοις ὀκτρεῖς soient corrects, ou que je les aie entendus.

(3) Il est à-peu-près incontestable qu'il faut lire εἶναι ἄλλ' ἢ συμφορά. Grifolini: *aliud esse quàm calamitatem.*

[a] Epist. 95, 65. Schweigh.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

καὶ κινδύνους μεγάλους. Καί τοι οὐκ οἶδα ἐγὼ ὅπως ἂν ἔτι μείζω ἀτυχήματα ἀτυχήσαις τοῦ νῦν. Τίς γὰρ ἄνθρωπος μὴ δίκαιος οὐκ ἂν ἀτυχῇ (1); τίς κακὸς καὶ βίαιος οὐκ ἂν κακὸν πράττοι (2) καὶ μηδὲν ἀγαθὸν ἔχοι; Καὶ τοῦτο τὸ ζῆν δοκεῖ τί σοι εἶναι, καὶ (3) περὶ τοῦδε κίνδυνός σοι εἶναι μάλιστα παθεῖν τι τοιαυτὶ[a] ποιοῦντι, καὶ ὥσπερ οὐκ οἴει σοι τούτοις ἐπιβουλεῦσαι μάλιστα, εἴπερ τῶν πολλῶν ἐστὶν ἐξαμαρτάνειν. Οὐ τοίνυν ἔχοις ἂν ἐπιδεῖξαι ὅπως τοιοῦτος ὢν ἐπικέχρησαι ἀνθρώπῳ χρηστῷ[a]· τοιούτοις δὲ ἐπιχρώμενος οἷος

[d] A, τοιαῦτα

[b] A, ὥσπερ ὡς οὐκ

[c] A, ἀνθρ. χρηγῷ

et de grands dangers! Pourtant je ne sais pas si tu pourras jamais être plus malheureux que tu l'es à présent. En effet, comment n'être pas malheureux quand on est injuste! L'homme méchant et violent peut-il n'avoir pas beaucoup de peine, et n'être pas privé de tout bonheur! Et cette façon de vivre te paroît brillante! Tu ne redoutes pas le danger de la mort auquel cette conduite t'expose; et, *de même que ton père*, tu ne songes pas que c'est de tes *satellites* mêmes que tu as le plus à craindre, puisque la plupart sont habitués au crime. Tu ne pourrois pas, dans l'état où tu es, montrer un seul honnête homme dont tu aies employé les services; mais tu emploies de tels

(1) C'est sans doute l'iotacisme qui a produit la leçon ἀτυχῇ, au lieu de laquelle je voudrois ἀτυχοῖ.

(2) J'ai donné à κακὸν πράττοι le sens de la formule plus vulgaire κακῶς πράττειν. A la page 270, ces mêmes mots semblent avoir une autre signification

(3) Ce qui suit est fort altéré, et ne peut, je crois, être rétabli qu'à l'aide d'un meilleur manuscrit. Voici la traduction de Grifolini: *Et hæc tibi vita bonum quoddam esse videtur, pro qua subeundum tibi periculum arbitraris vel maximum, dum tuæ possis satisfacere cupiditati. Neque reputas eos tibi maximè insidias tendere, si quidem multorum est peccare. Neque cum talis sis, te unquam bono viro usum posses ostendere. Ejusmodi enim hominum genere delectaris, qualis ipse in primis es. Et plurimis malis, nullo autem bono afficeris.* Παθεῖν τι est, comme on le sait bien, un euphémisme fort ordinaire pour exprimer l'idée de *mourir*. Platon, dans le Ménexène [a], εἴ τι πάθοιεν, ἡνίκα κινδυνεύειν ἔμελλον L'auteur de l'Axiochus [b]: ὅτι (ὁ θάνατος), εἴ τι πάθοις, ἔσται σοί σε. Aristophane, dans la Paix [c]: ἢν τι πεσὼν ἐνθένδε παθω. Et ailleurs [d]: ἐάν τι πολλὰ πολλάκις πάθω... θάψαι με. Gottleber sur le Ménexène, Fischer dans la Table de l'Axiochus, Bergler sur le premier passage d'Aristophane, Brunck sur le second, ont éclairci cette locution et en ont donné des exemples. On peut ajouter encore une remarque de Pitiscus sur Suétone [e]. — Les mots καὶ ὥσπερ οὐκ οἴει σοι τούτοις ἐπιβουλεῦσαι, sont plus embarrassans. J'ai conjecturé qu'on pourroit lire, καὶ ὡς πατὴρ οὐκ οἴει σοι τούτους ἐπιβουλεῦσαι μάλιστα. L'abréviation de πατὴρ aura pu produire ὥσπερ. Je rapporte τούτους à ces soldats d'Alexandre, ἀνθρώποις τοῖς πονηροτάτοις, dont il a été parlé tout-à-l'heure. Il m'a bien fallu, en traduisant, suivre cette idée, qui d'ailleurs ne me satisfait pas: mais c'est qu'il n'est pas possible de traduire en françois une phrase Grecque qui n'a pas de sens; cette facilité n'est donnée qu'aux traducteurs Latins, qui peuvent calquer tant bien que mal du latin inintelligible sur du grec inintelligible. Plus bas, il faut peut-être τοιούτοις δὲ ἐπιχρώμενος οἷοις.

[a] *§. 17.*
[b] *§. 9. Boehk. §. 19. Fisch.*
[c] *Pac. 168.*
[d] *Concion. 1105.*
[e] *J. Cæs. 86.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

hommes, que tu seras toi-même la première victime de tes mauvais choix; que tu ne peux dès à présent éprouver rien d'heureux, et que les murailles ne te défendront pas. Les maux sautent par-dessus les murs et se glissent aisément. Et vois comme agissent les maladies. La fièvre n'est point arrêtée par un mur, ni le catarrhe par une armée d'alliés. Il n'y a donc pas de tyran (choisis pour exemple celui que tu voudras) dont la destinée ne soit égale à celle de l'homme qui te paroît pauvre. Pourquoi donc toutes tes précautions de santé, si ce n'est pas par suite d'ignorance! Prends garde qu'elles ne la prolongent, cette ignorance funeste, et ne te jettent dans des maux et des frayeurs extrêmes. Est-ce que tu crois que les maux des hommes ont une autre source que l'ignorance où ils sont de ce qu'il faut faire! Aussi tu me parois

πρῶτός γ' ἂν αὐτὸς καὶ μέγιστα κακὰ παθεῖν, καὶ νῦν μηδὲν ἀγαθὸν πάσχειν, μηδέ σοι δρκέσειν τὰ τείχη· ῥαδίως τὰ κακὰ ὑπερέλλεται (1) καὶ παρεδύεται. Σκόπει δ' οἷον καὶ αἱ νόσοι ποιοῦσιν. Οὐδένα γὰρ πυρετὸν οὐδὲ τεῖχος εἴργει, οὐδὲ ξενικὸν τὸν καταῤῥοῦν, ὥστε μὴ οὐχ οὕτω διατεθῆναι τὸν τυράννων ὅντινα βούλει, ὡσαύτως τὸν ἀπορροῦντα δοκοῦντα (2) ἄνθρωπον. Τίνος οὖν σοι καὶ ὑγιειναὶ φυλακαὶ παρεσκευασμέναι ἕνεκεν, ἀλλ' ἢ ἀμαθίας; ὅπως ὡς μάλιστα ταύτην διαφυλάττοιεν, καὶ πλείστοις ἧς ἐν κακοῖς καὶ ἐν φόβοις. Ἢ γὰρ οἴει ἀλλοθέν ποθεν τοῖς ἀνθρώποις εἶναι τὰ κακὰ, ἢ ἐξ ὧν ἂν μὴ εἰδῶσιν ὅ τι ἂν αὐτοῖς ἢ πρακτέον; Πάνυ οὖν μοι δοκεῖς

(1) La même pensée se retrouve dans ces vers de Solon[a]:

Οὕτω δημόσιον κακὸν ἔρχεται οἴκαδ' ἑκάστῳ,
Αὐλείοι δ' οὐκ ἔτ' ἔχειν ἐθέλουσι θύραι.

Cet emploi de ἐθέλουσι me rappelle une pensée d'Euripide[b], où le mot θέλει, placé dans le même sens, a déplu sans motif à un critique très-ingénieux:

Ἔρημία γὰρ πόλιν ὅταν λάβῃ κακὴ,
Νοσεῖ τὰ θεῖα θεῶν, οὐδὲ πημάτων θέλει.

Il eût, je crois, supprimé sa note, s'il se fût rappelé le passage de Solon, et celui-ci que me fournit Platon[c]: Τὰ μὲν γὰρ χωρία καὶ τὰ δένδρα οὐδέν με θέλει διδάσκειν, οἱ δ' ἐν τῇ ἄστει ἄνθρωποι. Agathias s'est exprimé de même, au commencement de sa préface, quand il dit que les victoires, les fondations de villes, les monumens illustrent les vivans, ἀποδεῖξαι δὲ αὐτοῖς καὶ οἰκεῖοι οἰχομένοις ὑπὲρ μάλα ἐθέλουσιν ἔπαινοι. Il dit plus loin que l'histoire loue les belles actions, mais que ce n'est pourtant pas là son but; οὐ μὴν πάνυ γε σκοπὸν, οἶμαι, καὶ γνώρισμα ἔχειν ἐθέλει. Voyez de plus les interprètes de Grégoire de Corinthe[d].

(2) Les manuscrits portent τὸν ἀπορ. τὸν δοκοῦντα. Le second τὸν est sans accent dans le ms. *B*. C'est un signe d'altération qui m'a donné le droit de le retrancher. On pourroit lire τὸν ἀπορεῖν δοκοῦντα: mais ἀπορῶντα, quoique d'un effet peu agréable, avec δοκῶντα, n'est pas incorrect. Ce participe peut être considéré comme un simple adjectif, et il n'est pas rare de trouver δοκῶν construit avec un adjectif. Diogène de Laërte[e]: πολλοί τε τῶν δοκούντων ἀπολαυστῶν. Plutarque[f]: τῶν μεγάλων δοκούντων καὶ ὀνομαστῶν. Télès[g]: τῷ δοκοῦντι κακῷ τὸ δοκεῖν ἀγαθὸν ἀναπθέναι καὶ ἐξιστῶν. Au lieu d'ἀναπθέναι, il est probable qu'il faut écrire ἀνατιθέναι.

[a] *Fragm. XV, 26.*
[b] *Troad. 26.*
[c] *Phædr. §. 10, p. 200. Heindorf.*
[d] *Pag. 135.*
[e] *VI, 22.*
[f] *Aristid. §. 26.*
[g] *Ap. Stob. Sermon. 106, p. 577, 33.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

καὶ σὺ τῶν τυράννων εἶναι. Οὗτοι γὰρ οὐδὲ τῶν παίδων πλείω νοῦν ἔχουσι. Παῦσαι οὖν, ὦ γαθὲ, καὶ, εἴ τι σοι βούλει ἀγαθὸν εἶναι, δόκει πόθεν τι πράξεις τῶν δεόντων. Τοῦτο δὲ οὐδέποτε ἂν δυνηθείης μὴ διδαχθείς. Ἄρα οὖν εἴ τιν' ἂν σοι τῶν Ἀθήνησι δικαστῶν πέμψαιμι; Οἱ γὰρ ὁσημέραι τοῦτο πράττουσι περὶ τῶν ἀδίκων, οἴονται καὶ αὐτοὶ μέγιστοι εἶναι, καὶ τοὺς ἄλλους παρέχεσθαι μηδὲν κακὸν μήτε ἔχοντας μήτε πράττοντας (1). Ἐρρῶσθαι δὲ ἢ χαίρειν οὐ θέμις μοι γράφειν ἕως ἂν ᾖς τοιοῦτος καὶ μετὰ τοιουτοτρόπων βιοῖς.

un véritable tyran; car les tyrans n'ont pas plus de raison que les enfans. Cesse donc, mon cher ami, d'agir de la sorte; et si tu veux qu'il existe pour toi quelque bonheur, songe aux moyens de remplir quelqu'un de tes devoirs; mais tu n'y parviendras jamais sans leçons. Si je t'envoyois quelqu'un des juges d'Athènes! car, occupés chaque jour à donner des leçons aux criminels, ils se regardent comme de très-grands personnages, et croient pouvoir disposer les autres hommes à n'avoir point de mauvais penchans et à ne point faire de mauvaises actions. Je ne puis me permettre de te souhaiter la joie ou la santé, tant que tu seras ce que tu es, et que tu vivras avec de tels hommes.

ΙΒ'.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ ΜΕΛΗΣΙΠΠΩ [a], χαίρειν.

Οὐ δοκεῖ μοι πᾶν τὸ καθ' ἡμᾶς ἐν ἀρετῇ δύνασθαι· ἐπεὶ πολλῶν ἡ πρόθεσις καθαιρετικὴ τῆς ἀξίας γίνεται (2). Οὐδὲ γὰρ ὁ τοῦ Μέλητος, εἰπὼν τὸν Δία πατέρα

XII.

DIOGÈNE À MÉLÉSIPPUS, JOIE!

Tous ceux qui professent notre doctrine, ne me paroissent pas avoir la faculté de la vertu: il y en a tant que l'appétit empêche de sentir ce qu'elle vaut! Aussi, quand le fils de Mélès a nommé Jupiter le père des

[a] A, *pag. 106*; B, *3*; M, *16*; G et D, *3*. G, *Timomacho* D, *à Timomachus*.

(1) Voici comme Grifolini traduit ce passage très-obsur: *Nunquid ergo quempiam Atheniensium judicum tibi mittendum censes! Sed hi quoque quotidie injustè faciunt, et se maximos esse, et nullo malo alios afficere arbitrantur.* J'ai tâché d'être fidèle aux manuscrits, sans répondre toutefois ni de l'intégrité du texte ni de l'avoir bien compris.

(2) Grifolini traduit: *Non videntur mihi omnia nostra in virtute constituta esse, quoniam multorum voluntas tollit dignitatem.* Du Puys: « Tout nostre bien ne » me semble pas consister en vertu; pour » ce que nostre volunté tollist la dignité » de plusieurs choses. » Ces deux traductions me paroissent absurdes. Je ne sais pas si j'ai mieux réussi. Πρόθεσις et ἀξία sont des mots de la philosophie Stoïcienne, sur lesquels le lecteur peut consulter Saumaise [a], Heyne [b], et M. le professeur Schweighæuser [c].

[a] *Ad Simplic. p. 46.*
[b] *Ad Epict. c. 36.*
[c] *Indice Epicteteo.*

Digitized by Google

hommes et des dieux, il ne l'a pas honoré, mais rabaissé. En effet, il est difficile de croire enfans de Jupiter des hommes qui sont, à cause de leurs vices, rejetés par ceux qui leur ont donné le jour. Le *vrai* cynique n'aura donc de faculté que pour agir vertueusement.

ἀνδρῶν τε θεῶν τε (1), ἐκύδηνεν, ἀλλ' ἐμείωσεν· ἐπεὶ χαλεπὸν εἰ, οὓς οἱ γεννήσαντες διὰ πονηρίαν ἀπολέγονται, Διὸς εἶναι παῖδας πιστεύσομεν [b]. Ταῦτα ἂν ὁ Κύων μόνα δυνήσεται ἃ κατ' ἀρετὴν ἐνεργεῖται.

[a] A, πιστεύωμεν.

XIII.

DIOGÈNE À LA SAGE MÉLÉSIPPÉ, JOIE!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Car le cynisme est, tu le sais, la recherche de la nature : si quelques-uns blâment cette conduite, je la loue, moi; et je suis plus croyable.

ΙΓ.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΜΕΛΗΣΊΠΠΗ [b] ΤΗ̃ ΣΟΦΗ̃, χαίρειν.

Ἔφθασεν ἡ χείρ μου περὶ τῆς σῆς ἀφίξεως τὸν ὑμέναιον ᾆσαι. Ἐγίγνωσκε δὲ τὴν ἀφροδισίων ἀποπλήρωσιν εὐποριστοτέραν εὑρῆσθαι τῆς κατὰ γαστέρα. Ὁ γὰρ κυνισμὸς, ὡς οἶδα, φύσεώς ἐστιν ἀναζήτησις· εἰ δέ τινες μέμφοιντο τὴν προαίρεσιν ταύτην, ἀξιοπιστότερος ἐπαινῶν ἐγώ.

[b] A, *p. 106*; B, 6; M, 17; A et M, Μελησίππῳ. — *Voy. p. 212.*

XIV.

DIOGÈNE AUX MARONITES, BONHEUR!

Vous avez fait sagement de donner un grand nom à votre ville, et de l'appeler Hipparchie, au lieu de Maronée. Il vaut mieux pour vous tirer votre nom d'Hipparchie, femme, il est vrai, mais philosophe, que de Maron, homme, mais marchand de vin.

ΙΔ.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΜΑΡΩΝΊΤΑΙΣ [c], εὖ πράττειν.

Ὀρθῶς ἐποιήσατε τὴν πόλιν μέγα χρηματίσαντες, καὶ καλέσαντες ἀντὶ Μαρωνείας, ἥτις νῦν καλεῖται Ἱππαρχία· ἐπεὶ κρεῖττον ὑμῖν ἀπὸ Ἱππαρχίας λέγεσθαι, γυναικὸς μὲν, ἀλλὰ φιλοσόφου, ἢ Μάρωνος (2), ἀνδρὸς οἰνοπώλου.

[c] A, *p. 107*; B, 23; M, 21; G et D, 21. — *Voy. p. 214.*

(1) Cette formule Homérique se trouve dans des vers de Porphyre, récemment publiés par M. Mai, et que je crois mal divisés :

Ἀμφί σε πυκνόκραν βασιλεῦ τε καὶ μόνε θνητῶν, Ἀθανάτων τε πάτερ μακάρων.

Il faut écrire Ἀ. σ. π. βασιλεῦ τε, καὶ μ. θνητῶν Ἀθ.

(2) Je ne donnerai ici aucun détail

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ΙΕ'.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΜΗΤΡΟΚΛΕΪ [a], εὖ πράτ̃ειν.

Οὐ μόνον [b] ἄρτος καὶ ὕδωρ καὶ τριβὰς καὶ τείβων σωφροσύνην καὶ καρτερείαν διδάσκουσιν, ἀλλ' εἰ χρὴ οὕτως φάναι, καὶ ποιμενικὴ χείρ. Ὄφελον καὶ τὸν πρὶν ἐκεῖνον βουκόλον ὄντα ἐξεπίσασθαι. Ἐπιμέλου οὖν, καὶ ταύτης ἔνθα ἂν ἐπείγοις· ἔστι γὰρ οὐκ τῆς συντάξεως τοῦ ἡμετέρου βίου. Τὰς δὲ πρὸς τὰς γυναῖκας ἀκρατεῖς ἐντεύξεις πολλῆς δεομένας σχολῆς, ἔα πολλὰ χαίρειν. Οὐ γὰρ σχολή τι μόνον [d] πλωχὸν αἰτεῖν, κατὰ Πλάτωνα (1), ἀλλὰ τῷ ἐπ' εὐδαιμονίαν σύντομον ἐπειγομένῳ ἡ πρὸς γυναῖκας ἔντευξις ὄνησιν φέρει ἀνθρώπων ἢ' ἰδιωτῶν πολλῶν, οἷς ὁμοίως διὰ ταύτην τὴν πρᾶξιν ζημία, περιμαθήσεις παρὰ τοῖς μεμαθηκόσιν οὐκ παντὸς ἐργάσασθαι. Σὺ μὴ [b] ἐπιστρέφου, μηδ' εἴ σε διὰ τὸν τοιοῦτον βίον κύνα τινὲς ἢ ἄλλο τι ἀποκαλῶσι χεῖρον.

[a] A, *p. 107*; B, 25; M, 23; G et D, 23. — *Voy. p 214.*
[b] A, M, μὴ μόνον
[c] A, ὅντος φ.
[d] A, χολίπμον
[e] A, μὴ σὺ

XV.

DIOGÈNE À MÉTROCLES, BONHEUR!

Le pain, l'eau, le lit de feuillages, le manteau, n'apprennent pas seuls la sagesse et la patience; mais, s'il le faut dire, la main du pâtre en donne aussi des leçons. Plût aux dieux que j'eusse connu plutôt cet honnête bouvier! Songe donc aussi à cette main par-tout où tu iras; elle convient à notre genre de vie. Quant à la société licencieuse des femmes, il y faut trop de loisir; sache la dédaigner. En effet, selon Platon, ...
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ne t'inquiète point, quand bien même, à cause de cette façon de vivre, quelques *sots* t'appelleroient du nom de chien, ou de quelque autre encore plus vil.

sur ce Maron, fondateur de Maronée: on peut consulter Berkelius et Holste sur Étienne de Byzance [a], Muratori dans ses *Anecdotes* [b] Grecques, M. Liebel sur Archiloque [c], et les interprètes des Héroïques de Philostrate [d].

(1) Je n'ai point traduit cette phrase altérée et mutilée. Si j'avois trouvé le passage de Platon auquel l'auteur fait allusion, sans doute il eût été possible de restituer le texte, au moins par approximation; mais je n'ai pu me rappeler de quel endroit il est tiré. Grifolini, dont voici la traduction, n'est pas d'un grand secours: *Non enim honorabile est, secundùm Platonem, ut pauper id expetat. Ille autem perbrevi viâ ad felicitatem properat mulierum congressus utilis. Sed quantum hoc multitudini detrimentum afferat, ab his qui didicerunt intelliges.*

[a] *In Μαρώνεια.*
[b] *Pag. 323.*
[c] *Pag. 158.*
[d] *Olear. p. 661. — Nov. edit. pag. 416.*

XVI.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

XVI.

DIOGÈNE À PERDICCAS, BONHEUR!

Rougis des menaces que tu m'écris. Vraiment ne devrois-je pas me laisser persuader de devenir pire qu'Ériphyle, et de m'échanger avec perte contre de l'or! Car c'est là ce que tu demandes. Et tu ne cherches pas à m'entraîner par la persuasion; tu me fais la menace de me tuer : vraie menace de cantharide! Tu ne sais pas que ta mort vengeroit la mienne. Car il est un être qui veille sur nous, qui châtie par un juste retour les agresseurs injustes, qui exige d'eux une peine simple pendant leur vie, une peine décuple après leur mort. Si je t'écris cette lettre, ce n'est pas que tes menaces m'effraient; mais je ne veux pas être pour toi l'occasion d'une méchante action.

Ιϛ'.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΠΕΡΔΊΚΑ[a]

εὖ πράττειν.

Αἰσχύνου ἐφ' οἷς γράφων ἀπειλεῖς μοι. Τί δηπά[b] σοι οὐ πείθομαι χείρων Ἐριφύλης γενέσθαι καὶ χρυσοῦ ἐμαυτὸν ἀνταλλάξασθαι κακῶς; Τοῦτο γὰρ ἀξιοῖς. Καὶ λόγοις μὲν ἕπεσθαί[c] με οὐκ ἐπιβάλλῃ[d], ἀπειλεῖς δὲ ἀπειλὴν κανθαρίδος (1), ἀποκτεινεῖν, καὶ οὐκ οἶδα[e] ὅτι δράσας τοῦτο ἀντιπείσῃ. Ἔστι γάρ τις ὃ μέλει[f] περὶ ἡμῶν, ὃς καὶ τῶν τοιούτων τὴν ἴσην δίκην τοὺς ἀρξάμενας ἀδίκων ἔργων εἰσπράττεται, καὶ ζῶντας μὲν ἁπλοῦν, τελευτήσαντας δὲ δεκαπλάσιον (2). Ταῦτ' ἐγὼ οὐχὶ δεδοικώς σου τὰς ἀπειλὰς ἔγραψα, ἀλλ' οὐ (3) βουλόμενός σε δι' ἐμὲ κακόν τι πρᾶξαι.

[a] A, *p. 108*; B, *29*; M, *25*; G et D, *26*. — *Voy. p. 126, 215.*
[b] *F. ἀπ. μοι, ὅτι δηπά.*
[c] B, ἀπεσθαι *sic.*
[d] B, ὑπιβάλλει. A, ὑπιβάλῃ.
[e] B, οἶδας.
[f] A, μέλει.

XVII.

DIOGÈNE AU SAGE PLATON, JOIE!

Tu méprises mon manteau et mon sac; tu te figures qu'ils sont inutiles à la vie, et que je les trouve lourds et incommodes : tu as tort.

ΙΖ'.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΠΛΆΤΩΝΙ ΤΩ̃ ΣΟΦΩ̃[g]

χαίρειν.

Διαπτύεις μου τὸν τρίβωνα καὶ τὴν πήρα, ὡς ἐμοὶ μὲν ἐπαχθῆ καὶ χαλεπά, τὸν δὲ βίον ὄλεν ὠφελοῦντα, οὐκ εὖ ποιῶν.

[g] A, *p. 108*; B, *37*; M, *28*; G et D, *34*.

(1) Voyez plus haut, p. 149. Plutarque dans le Traité de la manière de lire les poëtes[a], dit que la cantharide est mortelle : lisez sur ce passage les remarques de Krebs[b], et sur-tout celles de M. Wyttenbach[c].

(2) Le fond de cette idée paroît pris de la fable de Her l'Arménien, dans la République de Platon[d].

(3) *A*, ἀλλὰ βουλόμενος. Grifolini avoit la même leçon. Il traduit : *Hæc ego nulla minarum tuarum formidine ad te scripsi, sed ut mei gratia malo aliquo afficereris.*

[a] *Pag. 22*, B.
[b] *Pag. 160.*
[c] *T. I, p.*
[d] *L. X, §. 12.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

Σοὶ μὲν γὰρ ἐπαχθῆ καὶ χαλεπά· ἔμαθες γὰρ ἀπὸ τυραννικῶν τραπεζῶν ἀμέτρως ἐμφορεῖσθαι, καὶ γαστρὶ προβάτων ἀλλὰ μὴ ψυχῆς ἀρετῇ κοσμεῖσθαι· ἐγὼ δὲ, ὡς μετ' ἀρετῆς ταῦτα ἐπιτετήδευκα τίνα ἂν μείζονα ἀπόδειξιν ἢ τὸ μὴ μεταβάλλεσθαι πρὸς ἡδυπάθειαν, ἐξόν μοι, παραιρούμην; Τόν γε μὴν βίον ἀξιῶ πάντων μᾶλλον ἀνθρώπων ὠφελεῖν, οὐ μόνον δι' ὧν ἐγὼ, ἀλλὰ καὶ δι' ὧν τοιοῦτος (1) αὐτοῖς φαίνομαι. Τίς γὰρ ἂν ἐφ' ὅτῳ αὐταρκῆ καὶ λιτὸν πολέμιος στρατεύσαιτο; Ἐπὶ τίνας δ' ἂν οἱ τοιοῦτοι ἀρεσκόμενοι βασιλέα ἢ δῆμον πολέμιον ἐξήνεγκεν (2); Ἀκόλουθα γοῦν τούτοις, ἐκκεκάθαρται μὲν ἡ ψυχὴ κακῶν, ἀφίσταται[a] δὲ κενοδοξίας, ἐπιθυμιῶν δὲ ἀμέτρων ἐκβέβληκεν (3), ἀληθεύειν τε δεδίδακται[b], ψευδῶν τε πάντων ὑπεροφῆν. Εἰ δέ σε μὴ πείθει ταῦτα, ἄσκει φιληδονίαν, καὶ κατάπαιζε ἡμῶν ὡς ὀ μέγα νοησάντων.

Ils le seroient pour toi; car tu as appris à te gorger sans mesure aux tables des tyrans, et à te parer de la molle toison des brebis, et non de la vertu de l'ame. Mais, comment prouverois-je mieux que j'ai embrassé par vertu ce genre de vie, qu'en ne me tournant pas vers la volupté, qui s'offre à moi! Et certes, je me crois plus utile à l'humanité que tous les hommes ensemble, non-seulement *par les vertus que j'ai*, mais par celles que je parois avoir. En effet, quel ennemi prendra jamais les armes contre un homme si simple, qui si parfaitement se suffit à lui-même! A quel roi, à quel peuple, des gens si aisés à contenter porteront-ils jamais la guerre! La conséquence de ce système, c'est que l'ame est purgée de tous les maux, s'éloigne de la vaine gloire, rejette l'excès des desirs, apprend à être vraie et à dédaigner le mensonge. Si cela ne te persuade point, permis à toi de te livrer à la volupté, et de te moquer de notre petit esprit.

[a] A, ἀφίσταται. B, ἀφείσαται.

[b] Δεδίδακται τὰ καθαρῶν.

ΙΗ'.

[c] A, p. 109; B, 38; M, 34; G et D, 35.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ ΖΗΝΩΝΙ[c] εὖ πράττειν.

[d] B, ου γαμ.

Μὴ γαμητέον[d], ὀδὲ θρεπτέον

XVIII.

DIOGÈNE À ZÉNON, BONHEUR!

Il ne faut ni se marier, ni élever

(1) Il doit manquer ici quelque chose. J'ai supposé, pour traduire, qu'il falloit lire δι' ὧν ἐγὼ τοιοῦτός εἰμι, ἀλλὰ καὶ — ou plus facilement, δι' ὧν ἔχω, ἀλλὰ...

(2) Je crois qu'il faut lire: ἐπὶ τίνας δ' ἂν οἱ τοιοῦτοι ἀρεσκ... πόλεμον ἐξηνέγκαιεν. Grifolini: *Contra quos autem hujusmodi delicati impetum facerent! Nonne contra regem aut populum!* C'est absurde.

(3) Il faut probablement lire, ὀλιγοθυμιῶν δὲ ἄμετρον ἐκβέβληκεν, ou τὸ ἄμετρον ἐκβ., ou ἀμετρίαν ἐκβ.

Digitized by Google

παῖδας, ἐπεὶ τὸ γένος ἡμῶν ἀσθενές ἐστιν; ἐπιφορτίζει δὲ γάμος καὶ τέκνα ἀνίαις τὴν ἀνθρωπίνην ἀσθένειαν. Οἱ γὰρ ἐλθόντες ἐπὶ γάμον καὶ τέκνων τροφὴν δι' ἐπικουρείαν, ὕστερον γνόντες ὡς πλείονων ὀχληρῶν ἐστὶ ταῦτα (1), μετανοοῦσιν, ἐνὸν ἀρχῆθεν πεφευγέναι (2). Ὁ δὲ ἀπαθὴς, ἱκανὰ πρὸς ὑπομονὴν ὑπολαβὼν τὰ οἰκεῖα, γάμον καὶ τέκνων σκυλίνει γένεσιν. Ἀλλ' ὁ βίος ἔρημος ἀνθρώπων γενήσεται· πόθεν γὰρ (ἐρεῖς) ἡ διαδοχή; Εἴθε γὰρ ἐπιλείποι βλακεία τὸν βίον, σοφῶν γενομένων πάντων! Νῦν δ' ὁ μὲν ἡμῖν πειθησόμενος ἴσως ἐπιλείψει, ὁ δὲ σύμπας βίος[a] ἀπειθήσας παιδοποιήσεται. Εἰ δὲ καὶ γένος ἀνθρώπων ἐπιλείποι[b], ἄρα ἄξιον τοσοῦτον ὀλοφύρασθαι, ὅσον καὶ εἰ μυιῶν καὶ σφηκῶν ἐπιλείποι γένεσις; Ταῦτα γὰρ τὰ ῥήματα μὴ τεθεαμένων ἐστὶ τὴν τῶν ὄντων φύσιν.

[a] A, σύμβιος.

[b] A, ἐπιλείπι.

[c] Cod. ἄρα.

des enfans; car notre espèce n'est pas forte, et le mariage et les enfans chargent la foiblesse humaine d'un grand poids de chagrins. Aussi ceux qui cherchent le mariage et les enfans comme une ressource, connoissent ensuite qu'ils ont augmenté les embarras de la vie, et ils se repentent. Ne pouvoient-ils pas d'avance s'épargner cette douleur! Le sage, philosophiquement apathique, qui sait que les maux naturels suffisent bien à la patience de l'homme, évite le mariage et la paternité.—Mais le monde manquera d'hommes. En effet (me diras-tu) comment se reproduiront-ils!—Plût aux dieux qu'il n'y eût plus de mollesse dans le monde, et que tous les hommes devinssent sages! Mais, en ce temps où nous sommes, il ne se trouvera peut-être personne qui se laisse persuader par mes conseils; et la foule ne les écoutera pas et continuera de faire des enfans. Et d'ailleurs, quand la race humaine s'éteindroit, faudroit-il s'en désoler autant que si celle des mouches et des guèpes venoit à manquer! De tels discours sont discours de gens qui n'ont pas considéré la nature des choses.

(1) Peut-être faut-il lire ὀχθὴν αἴπα παῦλα.

(2) Admète, dans l'excessive douleur que lui cause la mort récente d'Alceste, maudit[a] le mariage et la paternité dans un style autrement noble, élégant et harmonieux :

Μή ποτε γήμας
Ὤφελον οἰκεῖν μετ' τῆσδε δόμους!
Ζηλῶ δ' ἀγάμους ἀπέκνους θ' βροτῶν·
Μία γὰρ ψυχὴ τῆσδ' ἐκφαλεῖν
Μέτεστιν ἄχθος.
Παίδων δὲ νόσους, καὶ νυμφιδίους
Εὐνὰς θανάτοις κερκιζομένας
Οὐ τλητὸν ὁρᾶν, ἐξὸν ἀπέκνοις
Ἀγάμοις τ' εἶναι δόμοις παυτός.

[a] Alcest. 901.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ΙΘ'.

ΔΙΟΓΈΝΕΣ ΡΉΣΩ[a]

χαίρειν.

Φρύνιχος[b] Λαρισαῖος ἀκουστὴς ἡμῶν ποθεῖ τὸ ἱππόβοτον Ἄργος (1) θεάσασθαι, ὃς ἀπὸ σοῦ δεήσεται (2), φιλόσοφος ὤν, ὀ πολλῶν.

Κ'.

ΔΙΟΓΈΝΗΣ ΑΡΟΥΈΚΑ[c] (3).

Ὁ Κύων Ἀρουέκα γνῶναι σαυτὸν (ὅτω γὰρ ἂν εὖ πράττοις), καὶ εἴ τις ἄρα περὶ ψυχῆς νόσος, οἷον ἀφροσύνη, ταύτης ἰατρὸν[d] λαμβάνειν, τοῖς θεοῖς εὐχόμενος, ἵνα μὴ, δοκοῦντα λαβὼν, θάτερον ποιῇς (4). Χρήνιζε δὲ μὴ

[a] A, p. 109; B, 14; M, 37; G et D, 12. — G, Menodoro. — Voy. p. 216.

[b] A, ὁ Ρύνιχος; M, Ορυνιχος; G, Torinicus; D, Morinicus.

[c] A, p. 109; B et M, 40; G, 45; D, 44. — Voy. p. 216.

[d] Voy. p. 266.

(1) Servius[a]: *Diomedes fuit de civitate quæ Argos Hippion dicitur* (dans Pindare[b], par exemple): *de qua Homerus*[c] Ἄργος (l. Ἄργος) ἱππόβοτον. *Horatius*[d]; « *aptum dicet equis Argos.* » Voyez M. Mitscherlich sur le passage d'Horace, Gedike sur celui de Pindare, et Scherpezeel sur celui d'Homère, où il emploie mal à propos l'autorité du scholiaste de Nicandre[e]. Hellanicus[f] donne à cette épithète une origine historique, plus savante et moins probable.

(2) Δεήσεται. Le manuscrit *A* finit la lettre à ce mot. Le manuscrit de Grifolini étoit complet.

(3) Ce titre pourroit être supprimé: c'est une addition de copiste. La lettre commence réellement par les mots ὁ Κ. Ἀρ. γνῶναι σαυτόν. La formule banale χαίρειν ou εὖ πράττειν est remplacée par γνῶναι σαυτόν.

(4) Il faut peut-être lire, πλέον θάτερον ποιῇς. Πλέον θάτερον ποιεῖν est dans l'Euthydémus[g]; πλέον θάτερον ἀπεργάζεσθαι dans

[a] Ad Æn. XI, 246.

[b] Isthm. 7, 17.

[c] Il. β', 287.

[d] I. Od. 7, 17.

[e] Ther. 635.

[f] Fragm. 7.

[g] §. 24.

[h] §, 63.

[i] Pag. 279.

[k] §. 24.

[l] Pag. 321.

[m] Pag. 112.

[n] Nem. 8, 5, ubi Boeckh.

[o] Vers. 95.

[p] Jug. c. 10.

XIX.

DIOGÈNE À RHÉSUS,

JOIE!

Phrynichus de Larisse, un de mes auditeurs, a le desir de voir Argos « célèbre par ses coursiers. » Il est philosophe et te demandera peu de chose.

XX.

DIOGÈNE À AROUÉCAS.

Le CHIEN avertit Arouécas de se connoître lui-même (car c'est le moyen d'être heureux), et s'il a quelque maladie de l'ame (la déraison, par exemple), de prendre un médecin, en invoquant les dieux, de peur d'en prendre un qui n'auroit de médecin que l'apparence, et, par-là, d'augmenter le mal. Ne reste pas

le Phédon[h], où Fischer et un autre interprète qui le suit n'ont pas entendu cette locution. Θάτερον, *l'autre chose*, se prend, par une sorte d'euphémisme, pour *le contraire du bien, le mal.* Ce sens a été parfaitement développé par le D.r Coray[i] sur Isocrate, par M. Heindorf sur l'Euthydémus[k], et par M. Wyttenbach sur le Phédon[l], aux notes desquels on peut joindre ce que Lennep a observé sur la phrase ὁ ἕτερος δαίμων de Phalaris[m]. J'ajouterai quelques exemples à ceux que ces savans hommes ont recueillis. Pindare[n] oppose ἕτερος à ἥμερος:

Τὸν μὲ ἀμέρεις ἀνάγκας
Χερσὶ βασάζεις, τὸν δ' ἕτερος.

Dans Théognis[o] ἕτερος est le contraire de λῷστος:

Τοιοῦτός τοι ἑταῖρος ἀνὴρ φίλος ὅστις μάλ' ἐσθλός,
Ὅς κ' εἴπῃ γλώσσῃ λῷστα, φρονῇ δ' ἕτερα.

Aliter est pour *male* dans ce passage du discours de Micipsa dans Salluste[p]: *Cæterum, ante hos te, Jugurtha, qui ætate et sapientia prior es, ne aliter quid eveniat*

Digitized by Google

long-temps dans cette situation; car tu amasses du vin *qui, sans que tu s'en aperçoives, te fera grand mal.* Mais si tu agis selon mes avis, tu seras, non-seulement pour moi, mais pour tous les hommes, un ami précieux. Les souhaits de joie et de bonne santé sont compris dans l'exacte observation des choses que je viens de t'écrire.

XXI.

DIOGÈNE À CHARMIDAS, JOIE!

Ton ami Hévrémon m'a proposé des sophismes et des logogriphes, prodigieusement travaillés. Quant à moi, je ne pense pas que la vertu doive se faire beaucoup d'honneur de telles subtilités, qui la rendent semblable à des boîtes vides et difficiles à ouvrir. C'est de la conduite qu'elle doit tirer gloire; et cette conduite, il la faut exposer nue à tous les regards. Après ces difficiles et laborieuses recherches, le brave et sage Hévrémon a lutté presque nu contre son père au sujet des biens de sa mère, et quelques imbécilles, qui se trouvèrent là par hasard, ont fait cesser la que-

ὅτως· οἶνος γάρ σοι θησαυρίζεται· ἀλλὰ μὲν βλάψεις ὑλησῃ (1). Ταῦτα δὲ ποιῶν, ὁ μόνον ἐμοὶ φίλος πολλοῦ ἄξιος, εἰ (2) πράξεις, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἄλλοις πᾶσιν. Τὸ δὲ ἐρρῶσθαί σε καὶ τὸ χαίρειν ἐν τῷ μὴ ἀμελῆσαι τῶν γεγραμμένων[a] ἐστέραλται.

ΚΑ'.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ ΧΑΡΜΙΔΑ[b] χαίρειν.

Σοφίσματά μοι καὶ γρίφους ὁ σὸς γνώριμος Εὑρήμων προὔτεινεν, ἐνησκημένα ὡς ἔνι μάλιστα. Ἐγὼ δὲ οὐκ ἐπὶ τούτοις ἀξιῶ τὴν ἀρετὴν σεμνύνεσθαι, ἂν ταῖς κεναῖς καὶ δυσανοίκτοις πυξίοις ἔοικεν, ἀλλ' ἐπὶ τῷ βίῳ, ὃν γυμνὸν ἐπιδείκνυσθαι πρέπει τοῖς ἐντυγχάνουσι. Μετὰ γοῦν τὰς χαλεπάς τε καὶ κεκοπιασμένας (3) ζητήσεις ὁ γενναῖος καὶ σοφὸς Εὑρήμων περὶ τῶν μητρῴων πρὸς τὸν πατέρα μόνον οὐχὶ γυμνὸς ἐπαγκρατίαζε, καὶ τὴν μάχην τοῦ σοφοῦ ἔνιοι τῶν ἐπιτυχόντων, φορτικῶν ἀνδρῶν,

[a] *Al.* γραμμάτων

[b] A, *p.* 110; B, 36, M, 46; G et D, 33. — G, *Charnidæ*; D, *à Charnides.*

providere decet. Et *aliena* a le sens de *infensa, adversa,* dans ces vers de Properce[a]:

Sed quocumque modo de me, perjure, mereris,
Sit Galatea tuæ non aliena viæ.

(1) C'est la leçon du manuscrit *B.* Dans *A*, on lit ὑλίσῃ. Au lieu de ἀλλὰ μὲν, *B* porte ἄλλα μεν. Grifolini traduit: *vinum namque tibi reconditur, quod te offendet et distrahet.* Conjecturoit-il βλάψῃ, συλήσῃ! Ce seroit détestable. J'ai conjecturé βλαφθεὶς σὺ λήσεις, ce qui est un peu moins mauvais. Pour procéder avec un peu de sûreté, il faudroit connoître le proverbe qu'emploie ici l'auteur. Le verbe βλάπτω semble indiquer une réminiscence d'Homère. Antenor dit à Ulysse[b]:

Οἶνός σε πρώτῳ μελιηδὴς, ὅστε καὶ ἄλλους
Βλάπτῃ, ὃς ἄν μιν χανδὸν ἕλῃ....

(2) On ne voit pas trop pourquoi il dit εἰ πράξεις, qui n'ajoute rien à ταῦτα ποιῶν. Grifolini n'avoit peut-être pas ces mots dans son manuscrit; au moins il ne les a pas traduits.

(3) B, κατηκημένας. Il faut lire, d'après une conject. de M. de Sacy, κατησκημένας.

[a] *I, 8, 17.*

[b] *Od. φ. 293.*

Digitized by Google

δέλυον. Ἔδει δὲ, εἴπερ ἀρετῇ συντέθραπτο, ἢ (1) τὴν ἀρχὴν μηδὲ συχνὴν χρημάτων ἐπιθυμίαν περὶ αὐτὸν, ἢ πάσης (2) κακίας ἐστὶ, νὴ Δία, οὐ τῆς σεμνοτάτης φιλοσοφίας, ἧς ἀφηρῆσθαι (3) τὸ σύμπαν πάθος. Οἱ Ἀθηναῖοι δὲ καθ' ὑμᾶς φιλοσοφήσαντες ἐοίκασι τοῖς ἐπαγγελλομένοις ἄλλους ἰατρεύειν, ἃ μὴ αὐτοὺς ἰᾶσθαι δεδύνηται (4).

relle de ce digne philosophe. S'il étoit vraiment nourri dans la vertu, il ne falloit pas qu'un desir de richesses entrât dans son ame; ce desir *a sa source* dans le vice, et non dans l'auguste philosophie, que ne souille jamais aucune passion. Les Athéniens qui philosophent à votre manière, ressemblent à ces hommes qui promettent de guérir dans les autres des maux dont ils ne se peuvent guérir eux-mêmes.

KB'.

[a] B, 10; G, 47; D, 46.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ ΕΠΙΜΕΝΙΔΗ[a]

Χαίρειν.

Ἐπιμενίδη σοιαστοιδεα (5) δι' ἀρετὴν ἀνατλῆναι μένοις ἂν οἴκοι τὴν γαστέρα τέρπων (6) καὶ τὸ σωμάτιον κοσμῶν. Ἀκούω γάρ σε ἀρετὴν ἐπαγγέλλεσθαι, καί μοι τὸ πρᾶγμα οὐκ ἐφάνη παράδοξον· εἶναι μὲν γὰρ ἆθλον, κατὰ Σιμωνίδην (7), χαλεπὸν, ἐπαγγέλλεσθαι δὲ ῥᾴδιον.

XXII.

DIOGÈNE À ÉPIMÉNIDE, JOIE!

Épiménide, auras-tu la constance de souffrir pour la vertu, occupé que tu es des plaisirs de la table et de la parure de ton corps! J'entends dire que tu promets la vertu, et cela ne m'étonne point; car il est difficile d'avoir de la vertu (Simonide l'a dit), mais facile de la promettre.

(1) Ce ἢ indique une lacune; car il faudroit un autre ἢ qui fît l'antithèse. Peut-être, au lieu de ἢ τὴν ἀρχὴν, faut-il lire, ἢ μὴν ἀρχὴν....

(2) Il manque ici quelque chose.

(3) Peut-être faut-il ἀφῃρῆται!

(4) Eschyle[a] a la même pensée:

Κακὸς δ' ἰατρὸς ὥς τις, ἐς νόσον
Πεσὼν ἀθυμεῖς, ἢ σαυτὸν οὐκ ἔχεις
Εὑρεῖν ὁποίοις φαρμάκοις ἰάσιμος.

Giacomelli, dans sa note sur cet endroit d'Eschyle, a recueilli des passages parallèles. Il faut consulter aussi les Leçons diverses de Martin[b].

(5) Telle est la leçon monstrueuse du manuscrit *B*. La lettre manque dans l'autre manuscrit. Grifolini traduit: *Epimenidi præclarissimo ob virtutem tolerantiam dicit.* Je n'ai point trouvé de correction qui mérite d'être rapportée; je crois seulement que les lettres δεα pourroient être effacées, et ne sont qu'une répétition des deux premières syllabes des mots δι' ἀρετὴν. Il ne faut donc pas regarder le françois comme une traduction.

(6) Est-ce une imitation d'Homère[c]!

Ἵνα μή οἱ ἔπειθ' ὑπὸ Ἴλιον ἠγερέουσιν,
Ἀλλ' αὐτῷ πόρπαιο μένων.

(7) Voyez Simonide dans le Protagoras de Platon[d].

[a] *Prom.* 472.
[b] *I, cap.* 20.
[c] *Il.* ↓ .297.
[d] *§.* 73 *et seq. ed. Heind.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

APPENDICE.

M. PETIT-RADEL ayant eu l'extrême complaisance de me communiquer un manuscrit des Epistolaires Grecs, qui appartient à la Bibliothèque Mazarine, dont il est administrateur, je placerai ici les variantes que m'ont offertes les lettres de Diogène, collationnées sur l'édition d'Alde. Ce manuscrit, coté A 87, est sur vélin, d'une écriture fort nette et fort jolie, mais tout-à-fait moderne.

	ALDE.	MANUSCRIT.
Epist. I.	Σινωπῦσι.	Διογένης Σινωπῦσιν.
	Ἐγὼ δὲ ὑμῶν.	Ἐ. δ' ὑμῶν.
	Γοῦν.	Γ' οὖν.
	Ὤφελε.	Ὄφελε.
	Δὲ ἔν.	Δ' ἔν.
	Παλείδα.	Παλείδος.
Epist. II.	Ἀνπδίνει.	Διογένης Ἀντ.
	Μειράκια ἄπα.	Μ. ἄπα (1).
	Καὶ ἐν σφίσιν.	Καὶ σφίσιν.
	Κἀγώ.	Κἀγὼ (2).
	Διεξήειν.	Διεξήειν. Ἔρρωσο (3).

(1) Ἄπα vaut mieux ici : c'est l'orthographe régulière de ce mot, quand il est employé pour πά. Voyez p. 141. Au commencement d'un traité sur la vertu, publié récemment sous le nom de Philon, on lit περὶ βιαιάπα παθήματα. Occon, qui l'a donné sous le nom de Pléthon, est plus correct : il a écrit, βίαι' ἄπα π. Mais il faut βίαι' ἄπα ou βίαια τὰ π. M. le docteur Bosquillon. Le docteur fit mettre l'iota, qu'il fallut ensuite gratter sur le plus grand nombre des exemplaires. Au reste l'éditeur doit regretter que l'imprimeur n'ait pas eu plus souvent l'idée de faire voir ses épreuves à M. Bosquillon ; l'ouvrage seroit sûrement plus correct.

(2) Le manuscrit n'a jamais l'iota souscrit dans ces sortes de crases. Telle est l'orthographe constante des manuscrits, et, aujourd'hui, des bonnes éditions. Voy. M. Schäfer sur l'Hécube [a] et l'éditeur des Héroïques de Philostrate [b]. Lorsqu'on imprimoit ce dernier ouvrage, l'imprimeur, étonné de voir dans la copie κἀν au lieu de κἄν, et ne pouvant s'adresser à l'éditeur, qui étoit absent, alla consulter

(3) On peut, d'après ce même manuscrit, ajouter la formule ἔρρωσο aux lettres 1, 6 et 16 de Chion ; 4, 6, 8 et 9 d'Eschine ; 3 d'Anacharsis ; 14 d'Apollonius de Tyanes ; 1, 15, 43, 53, 55, 57, 64, 68, 77, 91, 98 et 139 de Phalaris ; 2 et 5 d'Héraclite ; à la lett e de Cratès à Origène ; à celle de Théano à Eubulé ; et la formule ἔρρωσθε aux lettres 7 et 12 d'Eschine ; 43, 47 et 53 d'Apollonius de Tyanes ; 3 d'Héraclite, et 8 de Phalaris.

[a] *Vers. 65.*
[b] *Pag. 325.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

	ALDE.	MANUSCRIT.
Epist. III.	Ἱππαρχία.	Διογένης Ἱππ.
	Καὶ ὅπ τῆς.	Καὶ τῆς.
	Διὰ τὸ αὐστηρὸν.	Διὰ αὐς.
	Ἐπιθήσεις εὖ οἶδα.	Ἐπιθήσεις δὲ εὖ οἶδα (1).
	Ἀπολίποιο.	Ἀπολείποις.
	Ἐπιστέλλεις.	Ἐπιστέλλοις (2).
	Ἐπιστολαί.	Αἱ ὁπις.
Epist. IV.	Ἐπείθημεν.	Ἐπόιημεν (3).
	Προὐχρίναμεν.	Πρὐχρίνομεν.
	Παρὰ σοῦ.	Παρὰ σοὶ (4).
	Δόξωσι.	Δόξωσιν.
	Βάσιλευσιν ἢ αὐτή.	Βασιλέως ἢ αὐτῇ (5).
Epist. V.	Τὰ ὑφ' ἀνθρώπων πάθη,	Τὰ ἀνθρ. π.
	Εἰ δὲ π.	Εἰ δ' ἔπ.

(1) La conjonction δὲ doit être reçue dans cette phrase. Voici un passage d'Aristénète[a] qui offre la même couleur de style : Χαιρόμεθα δὲ ὅσον αὐτὴ ἂν ἐθέλοις· ἐθελήσεις δὲ οἶδ' ὅπ τὰ μέτρια. On n'a pas encore remarqué, je crois, qu'Aristénète, cet imitateur plagiaire, a pris ses expressions d'une lettre de Denys le Tyran, citée par Platon[b], et, après lui, par Pléthon[c] dans son Histoire Grecque : Τὰ περὶ Δίωνα ὑπάρξει ταύτῃ γιγνόμενα ὅπωσπερ ἂν αὐτὸς ἐθέλῃς· θελήσεις δὲ οἶδ' ὅπ τὰ μέτρια. J'ajoute que ἐθέλῃς vaudra mieux dans Aristénète que ἐθέλοις. Dans le scholiaste de Plutus[d], au lieu de ᾧ ἂν ὀτυχοῖς, je lirois ᾧ ἂν ὀτυχῇς.

(2) C'est aussi la leçon du ms. 1760.

(3) Cette leçon se trouve aussi parmi les variantes manuscrites, qui sont notées aux marges de l'exemplaire de l'édition d'Alde, que possède la Biblioth. du Roi.

(4) Voyez les notes sur Eunape, p. 463, et plus haut, p. 129.

(5) Il y a aussi βασιλέως à la marge de l'édition d'Alde, et dans le ms. 1760. Ici le génitif vaut peut-être mieux, à cause de πρὸς ἄτυ, qui précède; autrement le datif avec ἢ αὐτὴ et les adjectifs ou adverbes du même sens, est une construction fort usitée dans les deux langues. S'il en faut des preuves et des exemples, on en trouvera dans Gottleber sur le Ménexène[e], dans Lambin sur Horace[f], Heinsius sur Claudien[g], Krebs sur Plutarque[h], Cober sur la lettre seconde de Chion, où cette construction se rencontre. Elle se rencontre aussi dans la lettre troisième[i]; non pas toutefois dans l'édition d'ailleurs recommandable de Cober, qui a négligemment oublié un mot : Οὐ μὴν ἔγωγε ἡσυχίᾳ τὸν ἄνδρα παρελθεῖν ὑπέμεινα, ἢ ταῦτα ὁμοίως Βυζαντίοις εὖ πεποιηκὼς ὑπ' αὐτῶν. C'est le mot Βυζαντίοις que Cober a passé. Il est dans l'édition d'Alde, dans celle de Genève; je l'ai trouvé dans le ms. *A* 87 de la Bibliothèque Mazarine, et Hoffmann l'a également trouvé dans celui d'Augsbourg. Hoffmann dit en note, fort légèrement, que ce mot n'est pas nécessaire; et l'éditeur récent de Chion, qui n'a pas, à ce qu'il paroît, pris la peine de conférer les premières éditions, a propagé, fort légèrement aussi, la faute de Cober.

[a] *I, Epist. 4.*
[b] *Epist. 7.*
[c] *I, cap. 19.*
[d] *Vers. 48.*
[e] *Pag. 50.*
[f] *Art. P. 467.*
[g] *I, Cons. Stilich. 1, 30.*
[h] *De Aud. Poet. p. 244.*
[i] *§. 8, p. 10.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

	ALDE.	MANUSCRIT.
Epist. VI.	Πάνωπος.	Πάνοπος.
	Ἵνα πολλοὶ δὴ τείβωσιν.	Ἵ. πολλοὶ διαλείβωσιν (1).
Epist. VII.	Τῷ παλὲ Ἰκέτη.	Διογένης Ἰκέτη.
	Πεὸς τὸ.	Πεὸς τῷ (2).
	Σύμβολον.	Σύμβουλον (3).
	Γράφει τὸν — φορεῖσθαι.	Γράφει Ὀδυσσέα τὸν — φορῆσαι (4).
	Λευγαλέα ῥυπόωντα.	Λευγαλέον ῥυπόοντα.
	Ταχείης ἔσ' ἐλάφοιο Ψιλὸν, δῶκε.	Ταχείης ἐλάφοιο, δῶκε (5).
	Σκῆπτρον καὶ ἀσκέα πήρην.	Σκῆπτρον ἀορτῆρά τε (6).
	Ἡμᾶς ἐπί.	Ἡμᾶς καὶ ἐπί.

(1) Les variantes Aldines ont aussi διαλείβουσιν. Voyez plus haut, p. 151.

(2) Le ms. 1353 du Vatican donne aussi le datif, qui vaut mieux.

(3) Le copiste a, selon l'usage, marqué d'un point la lettre qu'il faut effacer. Plus bas, dans la lettre 25, il avoit écrit deux fois de suite αὐτὴ γὰρ αὐτὴ γὰρ, et il a condamné les deux premiers mots, en les notant de la sorte αὐτὴ γὰρ. Nous avons eu plus haut[a], deux exemples de semblables corrections. M. Bast a traité avec détail cette question de paléographie Grecque[b], et je n'ai rien de mieux à faire que de renvoyer à lui, en ajoutant que cette manière d'effacer se voit aussi dans les manuscrits Latins[c] et dans les manuscrits Orientaux[d]. On lit à la fin de la troisième lettre de Chion : γίγνωσκε δέ με ἤδη πεὸς τὸ πλεῖν ὅλα. Le ms. *A* 87 de la Bibliothèque Mazarine porte : γίνωσκε δέ με ἤδη πεὸς τῷ πλεῖον ὅλα. Le point indique qu'on doit lire πλεῖν. Il faut d'ailleurs prendre la leçon πεὸς τῷ. Quand, dans cette formule, les manuscrits varient du datif à l'accusatif, le datif me semble toujours préférable : je ne partage pas à ce sujet l'hésitation du savant éditeur de Polybe[e]. Théano écrit à la jalouse Nicostraté : Τὰ γὰ καλὰ ἤθη καὶ παρ' ἐχθεῶς εὔνοιαν φέρει, φίλη (ce dernier mot a été omis, ainsi que beaucoup d'autres, dans l'édition récente et par trop négligée des Lettres des Socratiques et des Pythagoriciens), καὶ μόνης καλοκαγαθίας ἔργον ἐθέλει ἡ τιμή· ταύτῃ γὰ (j'aime mieux δὲ du ms. *A* 87) καὶ δυνατὸν ἀνδρὸς ἐξουσίαν καθάπερ ἔχειν γυναικί. Au lieu de καθάπερ ἔχειν, on vient de recevoir la correction de Valckenaer, καθυπερέχειν, qui n'a pour elle qu'une apparence de facilité, et qui d'ailleurs ne vaut rien : καθυπερέχειν ἐξουσίαν τινὸς étant une locution détestable. Le copiste du ms. *A* 87 a donné, je crois, la vraie leçon en écrivant καθάπερ ἔχειν. Je corrigerai, par occasion, la phrase suivante : καταρώμενος ὑπ' ἐμοῦ σὺ μᾶλλον αἰσχύνεται, ταχὺ δὲ (et non πε, comme on lit sans motif dans la nouvelle édition) διαλλαγήναι θελήσει. Il est manifeste que καταρώμενος est corrompu; mais ce n'étoit pas une raison pour mettre dans le texte la mauvaise conjecture de Wolf, καὶ πιμώμενος. La sagacité de M. Brémi a du moins entrevu le sens. Il faut écrire avec le ms. *A* 87 : καρτερούμενος γοῦν.

(4) Cette leçon est aussi celle du ms. 1353 du Vatican. Les variantes Aldines ont Ὀδυσσέα seulement.

(5) Même leçon dans le ms. 1353 du Vatican.

(6) Manuscrit 1353, ἄορ πήρεν τε.

[a] *Pag. 259 et 265.*

[b] *Comm. Palæogr. p. 856.*

[c] *Markl. ad Stat. p. 240, 1.*

[d] *M. S. de Sacy, Notices des Mss. t. IV, p. 600, n. 16.*

[e] *Ad I, 29, 3.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

	ALDE.	MANUSCRIT.
	Πρὸς θεῶν.	Πρὸς θεὸν (1).
Epist. VIII.	Εὐγνησίῳ.	Διογένης Εὐγνησίῳ.
	Ἐκ Μεγαρέων.	Ἐκ Μεγάρων (2).
	Καὶ τοῦτο οὐχ ἁπλῶς.	Καὶ οὐχ ἁπλῶς.
	Ἐπιστρέφεσθαι.	Ἐπιστρέφῃ.
	Διόνυσε.	Διονύσε (3).
	Θάλατταν.	Θάλ. ἔρρωσο.
Epist. IX.	Κράτητι.	Διογένης Κρ.
	Τἄλλα.	Τἆλλα (4).
	Ἀσφαλές.	Ἀσφ. ἔρρωσο.
Epist. X.	Μηδοκλεῖ.	Διογένης Μηδ.
	Ἐπὶ τῇ ὀπισθολῇ.	Ἐπὶ τῇ στολῇ.

(1) Le ms. 1353 a la double leçon θεῶν et θεόν. L'accusatif est préférable.

(2) La marge d'Alde a la même variante : voyez plus haut, p. 155. Un ε de trop a causé une altération plus importante dans Nicétas Choniate [a]. Il peint Ducas Murtzuphle τὸν εὐεργέτην εἰς τοὺς Μετέωνος αἰῶνας ἀναβυόμενος. *Beneficia subinde in Meteonis ætatem differebat*, dit la traduction Latine, suivie par le président Cousin. La note de Wolf ne lève pas la difficulté : Μετέωνος αἰῶνες, dit-il, *si scriptura non fallit, videtur proverbium aliquod recentius esse, ut alioqui senectus Tithoni celebratur.* Fabricius [b] propose de lire, εἰς τοὺς μετέωνας αἰῶνας. Le mot inconnu μετέων ne m'arrêteroit pas beaucoup; mais il me semble que, pour exprimer cette idée, Nicétas eût dit tout simplement, εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, selon la formule usitée. Je crois que Nicétas, grand amateur de proverbes, avoit écrit εἰς τοὺς Μέτωνος αἰῶνας, *jusqu'aux siècles de Méton, jusqu'à la période de Méton.* Ce proverbe, dont il y a plus d'un exemple, est sur-tout ici d'une excellente application ; car les Grecs l'employoient pour se railler des gens qui diffèrent sans cesse. Voici un passage de la collection des proverbes du Vatican [c] qui met la chose hors de doute : Μέτων, Ἀθηναῖος ἀστρολόγος, τὸν ἐνιαυτὸν ἐκκαιδεκαετερίδα συνλαξάμενος καὶ ὀνομάσας ἐνιαυτόν. Τοὺς δὲ μακρὰς ὑποθέσεις ποιουμένους ὑπεκκρούοντες, ἔλεγον ἀναβαλλεσθαι εἰς τὸν Μέτωνος ἐνιαυτόν. L'ignorance du Bas-Empire avoit altéré maladroitement la forme du proverbe. *L'année de Méton* étoit une locution raisonnable : *les siècles de Méton*, quand il s'agit d'une période de dix-neuf ans, sont une expression ridicule.

[a] *Pag. 363.*
[b] *Bibl. Gr. t. VII; p. 765.*
[c] *II, 92.*
[d] *Pag. 150.*
[e] *Thes. Inscr. p. 87, 6; cum scholio Saxii.*
[f] *§. XI, p. 11.*

(3) Permutation facile dont j'ai donné des exemples dans les notes sur Eunape [d]. Muratori a altéré, selon son usage, la bonne leçon d'une inscription, en écrivant [e] ΔΙΟΝΥΣΙΩΙ pour ΔΙΟΝΥΣΩΙ.

(4) Les manuscrits portent tantôt τἆλλα, tantôt τ' ἄλλα, ou τἄλλα. Cette dernière forme est la meilleure. M. ** auroit dû ne pas écrire τ' ἄλλα dans cette phrase d'un Traité qu'il vient de réimprimer sous le nom de Philon [f], αὕτη μὲν οὖν (il s'agit de ἡ κοσμιότης, et non pas κοσμιότης) οἷονεὶ ἀρχὴ ταῖς ἄλλαις, ἐπεὶ καὶ τ' ἄλλα τὰ τῆς σωφροσύνης μέρη, ἔτι τε καὶ τὰ τῆς ἀνδρείας καὶ δικαιοσύνης καὶ φρονήσεως σύμπαντα, ῥᾷον αὐτῆς σὺν ταύτῃ μετοῖ. La construction est, ce me semble, fort simple : αὕτη οἷονεὶ ἀρχή (ὅτι) ταῖς ἄλλαις, ἐπεὶ ῥᾷον ἄν τις σὺν ταύτῃ μετοῖ καὶ τἆλλα κ. τ. λ. Je fais cette remarque, parce qu'un fort habile homme a été arrêté par cette phrase.

Digitized by Google

	ALDE.	MANUSCRIT.
	Πυρετῷ.	Πυρετῷ.
	Λοιμοῦ.	Λιμοῦ.
	Φιλήματα καὶ ἀπαφήματα.	Φιλήματα, ἐπαφήματα.
	Οὐδὲ ὀπί.	Οὐδ' ἐπί.
	Μηδέν.	Μηδέν.
	Γάρ τοι ἔθος.	Γάρ π ἔθος.
	Κοινὰ δὲ τὰ τῶν φίλων.	Κοινὰ δ' εἶ τὰ τῶν φίλων (1).
Epist. XI.	Κράτητι.	Διογένης Κρ.
	Δὲ οἱ.	Δ' οἱ.
Epist. XII.	Ἀμαθίας.	Ἀπαθείας (2).

(1) J'ai parlé déjà, p. 166, de ce passage, et de ce proverbe auquel Alciphron a fait allusion dans la lettre septième de son premier livre. Bergler, en note, a cité fort à propos cette phrase de Dion Chrysostome : ὁ τοῖς φίλοις χαριζόμενος ἥδεται διδοὺς, ἅμα δὲ ὡς αὐτὸς κλώμενος· ἔστι γὰρ δὴ παλαιός τις ὁ λόγος, ὁ κοινὰ ἀποφαίνων τὰ τῶν φίλων. Il propose de lire, ἡδέται διδοὺς, ὡς ἅμα καὶ αὐτὸς κλώμενος. Reiske, que ce passage arrêtoit aussi, conjecture ἅμα δὲ καὶ ὡς αὐτ. κλ. Je ne comprends pas ce qui a pu embarrasser ces deux savans interprètes. La conjonction δὲ fait la fonction de ce καὶ inutile que Reiske vouloit ajouter. Diogène, comme je l'ai dit plus haut, ou Socrate, pour prouver que tout appartient à l'homme vertueux, faisoit ce singulier raisonnement: les dieux sont maîtres de tout; or, entre amis tout est commun, κοινὰ τὰ τῶν φίλων; donc tout appartient à l'homme vertueux, puisqu'il est ami des dieux. Il est bizarre que Philon ait fait de ce proverbe une application toute pareille, pour prouver le droit qu'avoit Moïse de commander en maître aux élémens. Le passage est assez curieux pour mériter d'être raporté tout entier[a]: Τοιγαροῦν ὑπήκουεν ὡς δεσπότῃ (τῷ Μωϋσῇ) τῶν στοιχείων ἕκαστον, ἀλλάττον ἢν εἶχε δύναμιν, καὶ παῖς προστάξεσιν ὑπείκον· ἔστι θαυμαστὸν ὅσως οὐδέν· εἰ γὰρ, κατὰ τὴν παροιμίαν, κοινὰ τὰ τῶν φίλων, φίλος ὢν ὁ σοφὸς ἀνείρηται Θεοῦ, κατὰ τὸ ἀκόλουθον μετέχοι ἂν αὐτοῦ τὰ τῆς κτήσεως καθ' ὃ χρειώδες· ὁ μὲν γὰρ Θεὸς πάντα κεκτημένος, οὐδενὸς δεῖται, ὁ δὲ σπουδαῖος ἄνθρωπος κέκτηται μὲν οὐδὲν κυρίως, ἀλλ οὐδὲ αὐτὸν, τῷ ὢν τοῦ Θεοῦ κειμηλίων, καθ' ὅσον ἂν οἷός τε ᾖ, μεταλαγχάνει· κτλ.

(2) La leçon ἀπαθείας, que j'ai aussi trouvée dans le ms. 1760 et à la marge d'Alde, est incontestablement préférable. Dans la lettre vingt-unième, Diogène s'appelle ὁ τῆς ἀπαθείας σοφιστής. Antisthène, selon le biographe de Laërte[b], ἠγήσατο τε τοῦ Διογένους ἀπαθείας καὶ τῆς Κράτητος ἐγκρατείας. Pline[c] le Naturaliste range Diogène le cynique au nombre de ces philosophes rigoureux qui semblent n'être plus hommes, *quales* ἀπαθεῖς *Græci vocant*. Le Pseudo-Cratès, dans une de ses lettres inédites, racontant avec quel courage Diogène supporta l'esclavage, dit que οἱ ὠνηταὶ... αὐτὸν ἐθαύμαζον τοῦ ἀπαθείας: nul doute qu'il ne faille restituer ἀπαθείας. La même faute se trouvoit dans les dissertations d'Arrien, où M. Schweighæuser l'a justement corrigée : voyez son index au mot ἀπάθεια. Au risque de me faire reprocher une nouvelle digression, je remarquerai que ce mot σοφιστής, si bien placé dans la phrase de Diogène citée plus haut, est certainement altéré dans ce passage d'Astérius[d], qui, parlant des laboureurs, dit que πληροῦνται τοῦ ὕβρεως οἱ βελτίστοι ἡμῶν σοφισταί, *implentur contumeliæ optimi nostri prophetæ*. C'est la traduction de Philippe Rubens, qui eût, je pense, été fort embarrassé de dire ce qu'il entendoit

[a] *Vit. Mos. p 626 D. edit. Paris.*

[b] *VI, 15.*

[c] *VII, 19.*

[d] *Homil. in Calend. p. 56.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.	ALDE.	MANUSCRIT.
	Δυλεύσουσιν.	Δυλεύωσιν.
Epist. XIII.	Προσλίξαθαι.	Προσλίξασθαι. Ἐῤῥωσο.
Epist. XV.	Δεῦ.	Δὴ (1).
	Τῶν Κορινθίων.	Τὸν Κορ.
Epist. XVI.	Εὑρίσκουσιν.	Ἀνευρίσκουσιν (2).
Epist. XVII.	Ανταλκιδῆ.	Ἀντάλκιδι.

par *prophetæ*. Je ne douterois presque pas qu'il ne fallût écrire Θεοφῆται, si je connoissois quelque exemple de ce mot, qui, au reste, ne semble guère moins dans l'analogie de la langue que ψευδοφῆται.

(1) La marge d'Alde porte la même leçon. Voyez ce que j'ai remarqué plus haut[a] et sur ce passage et sur la permutation perpétuelle des mots δὴ et δεῦ, causée par la prononciation toute pareille de η et de ει. L'empereur Hadrien[b] n'a sans doute pas écrit à sa mère, ἐὰν θέλεις, mais ἐὰν θέλῃς. J'ai corrigé ailleurs[c] un pareil solécisme dans Démosthène. Ce n'est pas que ἂν et ἐὰν avec l'indicatif ne se puissent trouver: par exemple, un scholiaste de S. Grégoire de Nazianze[d] a dit ἐάν τις αἴσθησις ᾖ. Mais quand la correction est facile, et qu'il s'agit d'auteurs de quelque mérite, il ne faut pas hésiter. On lit dans la lettre de Porphyre à Marcella[e]: κἂν τὸ σῶμα ὦν σε ψεύφασίν τινα ψεύγματος ἄλλῳ τῷ διαλέγεται. Mais c'est le copiste qui a fait ce solécisme; Porphyre avoit indubitablement écrit διαλέγηται. Il avoit écrit aussi, § 13, ἢ ἂν... ὡς θεὸς δοξάζηται, et non pas δοξάζεται. L'auteur du *Protreptique* qui se trouve parmi les œuvres et sous le nom de Galien, termine ainsi son premier chapitre: διὰ ταῦτα πάντων, κἂν λόγου μέτεστι τοῖς ἄλλοις ζῴοις, κατ' ἐξοχὴν αὐτῶν καὶ ὁ ἄνθρωπος μόνος ὀνομάζεται λογικός. C'est un solécisme qu'il faut lui laisser: une pareille négligence convient parfaitement au style de ce pseudonyme. Les derniers mots doivent être arrangés en cette sorte: κατ' ἐξοχὴν αὐτῶν καὶ μόνος ὁ ἄνθρωπος ὀνομ. λογ. Il sera utile de lire ce que M. Friedemann vient d'écrire sur la construction de ἂν, ὅταν, et autres pareilles conjonctions, dans son savant Traité[f] de la syllabe du milieu dans le pentamètre élégiaque.

(2) J'ai déjà[g] plus d'une fois fait observer cette omission de la préposition dans les mots composés. Commelin a imprimé de la sorte la fin de la lettre IV d'Anacharsis: μῶσος δὲ καὶ φθόνος καὶ πᾶν δύσκολον πάθος ὡς πολέμιον διώκουσι, καὶ πανὶ θένει διαπλεῦσιν. Alde et le ms. A 87 de la Bibliothèque Mazarine portent διωκόωσι. La leçon du ms. 483 du Vatican est fort différente: μῶσος δὲ καὶ φ. καὶ π. δ. π. ὡς ἐχθρὰ καὶ πολέμια ψυχῆς ἀποδιοπομπούντες παντὶ δ. διατ. Théano écrit à Nicostraté: ἔνια δὲ ἁμαρτήματα, φίλη, ἐλεγχόμενα μὴ ὀπτπλέον ἐριθίζεσθαι, σωπώμενα δὲ, παύεται μᾶλλον. Le ms. A 87, ἀντιριθίζεται, qui est plus expressif. Synésius commence en ces termes son Traité de la providence: ὁ μῦθος Αἰγύπτιος ψευπτοὶ σοφίαν Αἰγύπτιοι· πάχ' ὖν (Le ms. 1038 porte, πάχ' ἂν ὖν, ce qui est mieux) ὅδε ὁ μῦθος ὢν μόθυ τι πλέον αἰνίττοιτο, δότι ᾖν Αἰγύπτιος· εἰ δὲ μηδὲ μῦθος, ἀλλὰ λόγος ᾖν ἱερὸς, ἔτι ἂν ἀξιώτερος εἴη λέγεσθαί τι ἢ γράφεσθαι: on lit dans le même manuscrit, συγγεγράφεσθαι. La même variété se retrouve dans le même traité[h]: συγκύψωσιν ὅτι τὰ Αἰγύπτια γράμματα: le manuscrit porte, συγγεγράμματα. Et dans un autre endroit[i], au lieu de αὐτοὶ ἢ ψεὶ σφῶν αὐτῶν διέστησε μὴ ἐξέλθοιεν οἱ πολέμοι, le manuscrit a une leçon meilleure, α. δ. τ. σ. α. δ. μὴ ἐπεξέλθοιεν οἱ π. La locution πάχ' ἂν ὖν, que j'ai restituée plus haut, doit l'être d'après le même manuscrit en cet autre passage de Synésius[k]: πάχ' ὖν καὶ τὰ ἐφεξῆς ἴδοιμι. J'ajouterois aussi la conjonction ἂν dans cette phrase du même auteur[l]: μισῶ μὴ ὖν ἀδικίαν· ἔξεστι γὰρ· κωλύειν ἢ βουλοίμην μέν: le manuscrit, βουλ. μὲν ἂν.

[a] *Pag. 146.*
[b] *Ap. Dosith. §. 15.*
[c] *Ad Tiber. p. 37.*
[d] *Pag. 2, edit. Montac.*
[e] *§. 20.*
[f] *Pag. 297.*
[g] *Pag. 156, 172, 183.*
[h] *Pag. 128 A.*
[i] *Pag. 119 C.*
[k] *Pag. 115 B.*
[l] *Epist. 80.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

	ALDE.	MANUSCRIT.
Epist. XVIII.	Απολληξιδι.	Απολληξία.
	Γελοιωτάτην.	Γελοιοτάτην (1).
Epist. XIX.	Ἐψιλοκόρσκοτε.	Ἐψιλοκόρκοτε.
Epist. XXI.	Αμυανδρω.	Διογένης Ἀμ.
	Τύφον.	Τῦφον.
	Βιόντων.	Βιούντων. Ἔρρωσο.
Epist. XXII.	Οὕτως ἦν.	Οὕτώς ἐστιν.
	Πλεῖον.	Πλέον.
	Βυλευέσθω.	Βυλέσθω (2).

(1) J'ai plus haut [a] corrigé quelques fautes d'orthographe pareilles dans l'antépénultième des comparatifs et des superlatifs. On lit dans les éditions de Chion [b], ὑδὲν ἀνθρώποις ἀπεχθείας ἀπιαρώτερον, et le ms. A 87 de la Bibliothèque Mazarine a la même faute : corrigez ἀπιαρώτερον. Commelin, dans la lettre 14.[e] de Cratès a écrit εἰ ἢν ἰσχυρωτέρους καὶ μείζους ἡμῶν κακῶς χαθῆτε. Alde, et les ms. 1353 du Vatican, et A 87 de la Bibl. Maz. ont correctement εἰ ἢν καὶ τοὺς ἰσχυροτέρους καὶ μ. ἡ. κ. διαθῆτε.

(2) Voyez sur cette leçon et la permutation de ces deux verbes, ce que j'ai remarqué ci-dessus [c]. Eschine [d] écrit au sénat d'Athènes ὑ γὰρ ἠγνόουν.... εἰς μὲν τὸ βύλεσθαι τὰ κράτιστα τῇ γνώμῃ ἱκανὴν ὑσαν, εἰς δὲ τὸ δύνασθαι τὰ τύχης ἀγαθῆς ὑμᾶς δεομένους. Le ms. A 87 de la Bibliothèque Mazarine porte βυλεύεσθαι, qui ne va pas moins bien pour le sens, mais que je ne préférerois pas ici à βύλεσθαι, à cause de cette antithèse fréquente que j'ai fait observer plus haut [e] entre δύνασθαι et βύλεσθαι, ou θέλειν. Plutarque [f] : ὁ μὲν γὰρ Σπωϊκὸς Ἀντίπατος, ὡς ἔοικε, μὴ δυνάμενος μηδὲ βυλόμενος ὁμόσε χωρεῖν τῇ Καρνεάδῃ. L'abbé Ricard a cru que cet Antipater étoit un « Antipater philosophe et poëte de Tyr ou de » Sidon. » Cette remarque, où il y a plus d'une inexactitude, a été récemment répétée. Il s'agit, dans cet endroit de Plutarque, non pas du philosophe de Tyr ou du poëte de Sidon, mais d'Antipater de Tarse, au sujet duquel on peut consulter M. Van Lynden, dans sa Dissertation sur Panétius, qui fut l'un des plus illustres disciples de cet Antipater. Cette antithèse sert de trait à la dernière phrase de la lettre ἐπιστολικὴ, dans le Traité du style épistolaire par Proclus ou Libanius [g]. Cette dernière phrase, qui manque au texte de l'édition de Commelin, a été ajoutée à la marge, mais d'une manière peu correcte. Voici toute la lettre d'après le ms. 1630 : Εἰ καὶ μέγας τις ἦθα καὶ τῷ ὄντι δυνάμει βοωμένον εἶς, ἐν ὑδενί σε μέτρῳ τοπαράπαν ἐπθέμιν· πολύ γε μᾶλλόν σε νῦν ὑ τρεπαυσόμαι διὰ τὴν ἀσθένειάν σου ὑδὲν γὰρ με λυπεῖς, ὑ δ' ἀρετὴν τοῦ μὴ θέλειν ἀδικεῖν, ἀλλὰ τὸ δυνάμεως ἀπορεῖν. Les Latins aimoient aussi l'opposition de *velle* et *posse*. Horace [h] :

Quid velit et possit *rerum concordia discors.*

Dans Lucain [i], un soldat factieux exprime par ce vers obscur son dévouement aux ordres de César :

Jussa sequi tam posse *mihi quàm* velle *necesse est.*

Les interprètes que j'ai vus se tourmentent beaucoup. Le sens doit être, si je ne me trompe, celui-ci : Soldat de César, *je dois vouloir* lui obéir, et puisque *je le veux*, il *faudra* bien que *je le puisse.* Ainsi, qu'il m'ordonne d'égorger ou mon frère, ou mon père, ou mon épouse enceinte, *forcé* par mes sermens à *vouloir* exécuter ces ordres terribles, *il faudra bien que je puisse*, quoiqu'il m'en coûte, en trouver la force :

[a] *Pag. 147.*
[b] *Epist. XVI, §. 4.*
[c] *Pag. 175, n. 1.*
[d] *Epist. XI, p. 80. Samm.*
[e] *Pag. 144.*
[f] *De Garrul. extr.*
[g] *Voy plus haut, p. 264.*
[h] *I. Epist. 12, 19.*
[i] *Phars. I, 372.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

	ALDE.	MANUSCRIT.
Epist. XXV.	Κατ' ἀρετήν.	Κατὰ ἀρετήν.
	Ἐγέννησε.	Ἐγέννησε.
	Γοῦν.	Γ' οὖν.
	Παραπεθεῖναι.	Παραπεθῆναι (1).
Ep. XXVI.	Πέμπε.	Πέμπε. Ἔρρωσο.
Ep. XXVII.	Ἐπαίνοιμεν.	Ἐπαίνοιμι.
	Κέχρησαι.	Κέχρησαι.
	Οἶδ' εἴ πς.	Οἶδα εἴ πς.
	Ἀνδρίαν.	Ἀνδρείαν (2).
	Κατ' αὐτὸν.	Κατ' αὐτῶν (3).
Ep. XXVIII.	Τοῖς καλουμένοις Ἕλλησιν οἰμώζειν.	Διογένης ὁ κύων τοῖς κ. ἕ. οἰμ.
	Τύφον.	Τῦφον.
	Ἰμάπον ἴδωτε.	Ἰμάπον ἄλλον ἴδωτε.
	Κερμάπον πλέον.	Κ. μικρῷ πλέον.
	Καὶ ἔνδοξα καὶ πθανά.	Καὶ πθ. καὶ ἔνδοξα.
	Ἀπὸ τοῦ δήμου.	Ὑπὸ τ. δ.
	Δήπου ἔσαι.	Δ. ἐσύ (4).

Pectore si fratris gladium juguloque parentis
Condere me jubeas, plenæque in viscera partu
Conjugis, invitâ peragam tamen omnia dextrâ.

(1) La même leçon est notée à la marge d'Alde. Il y a une confusion du même genre dans la lettre de Porphyre à Marcella [a] : ὅταν οὖν ἴδῃς ἄνθρωπον τοῖς κακοῖς χαίροντα, καὶ δρῶντα, γίνωσκε τοῦτον ἠρτεῖσθαι μὲν τὸν θεὸν ὀν τῇ γνώμῃ. Il faut ἠρτῆσθαι : ce qui est confirmé par cette autre phrase [b] ἤρτηνται θεοὺς καὶ ἀπιμάζουσιν.

(2) J'ai parlé avec quelques détails de cette perpétuelle permutation dans les notes sur Marinus. Les éditeurs ne sont pas d'accord, et les grammairiens non plus. Eugénius [c] avoit écrit un traité περὶ τῶν εἰς α λήγοντων ὀνομάτων, οἷον ἔνδεια ἢ ἐνδία, καὶ πόθεν διφορεῖται, qui jetteroit peut-être quelque jour sur cette difficulté, au moins en théorie ; car on ne peut guère douter que les prosateurs n'aient dans la pratique employé les deux formes au hasard.

(3) La même leçon se trouve dans le ms. 1353 du Vatican et à la marge d'Alde.

(4) La même leçon est notée à la marge d'Alde. Elle est aussi dans le ms. 1353 du Vatican, qui, plus bas, a χρῆσθε pour χρῆσθαι. Cette constante permutation de αι et ε [d] se retrouve dans cette phrase d'une lettre de Cratès [e], qui est intitulée τοῖς νέοις dans les éditions, et ναυτίσοις dans le ms. 483 du Vatican : ἐθίζετε ἑαυτοὺς ἐσθίειν μάζαν καὶ πίνειν ὕδωρ, ἰχθύν τε καὶ οἶνον μὴ γεύεσθαι. Les mss. 2755 de la Bibliothèque du Roi, 1353 du Vatican et A 87 de la Biblioth. Mazarine, portent γεύεσθαι ; variété sans importance : celle du ms. 483 du Vatican en a un peu. J'y ai trouvé, ἰχθύος τε καὶ οἴνου μὴ γεύεσθαι. Il me semble que le génitif forme une meilleure construction. Les manuscrits 2755 et 483

[a] *§. 21, p. 38 M.*
[b] *§. 23.*
[c] *Vid. Suid.*
[d] *Voy. plus haut, p. 244.*
[e] *14.e d'Alde ; 13.e de Commelin.*

Digitized by Google

	ALDE.	MANUSCRIT.
	Χρῆσθαι.	Χρῆσθε.
	Κρέιττονα.	Τα κρέιττονα (1).
	Γυμνασίοις.	Τοῖς γυμν.
	Ἕρμαια.	Ἑρμαῖα.
	Πάντα τάδε.	Πάντα τε (2).
	Καὶ πο. χαρισάμενοι.	Καὶ πο θῆς χαρισάμενοι (3).
	Ὀλίγον ἐγαργαρίσθητε χρόνε.	Ὀλίγον ἐγαργαλίσθητε χρόνον.
	Καταφάγῆλαι.	Καταφάγητε.
	Ἐὰν μεθύετε.	Ἐὰν μὴ μεθύητε (4).
	Ἄγεσθε.	Ἄγησθε (5).
	Οἷς ἂ ἄν.	Οἷς ἐάν.
	Στρατεύωσιν.	Στρατεύωσι.
Ep. XXIX.	Διονυσίῳ.	Κύων Διονυσίῳ.
	Ἐπιμελειαν ποιήσασθαι.	Ἐπιμέλειάν τινα ποιήσασθαι.
	Πάρεστι.	Πάρεστιν.
	Πλείους καὶ μείζους.	Πλεί ω καὶ μείζους (6).
	Ἀποείαι & δείμαλα.	Ἀποείαι καὶ δείμαλα.
	Ἀποβαίνωσι.	Ἀποβαίνωσιν.
	Ἔχεις.	Ἔχης (7).

n'ont pas le mot ἐαυτοῦς. Dans la lettre de Théano à Callisto, la phrase, καλῶς γὰρ ἔχει πρότερον μανθάνειν ἃ μὴ γιγώσκεται, sera peut-être meilleure avec γιγώσκετε du ms. A 87 : γιγώσκετε se rapporteroit à ὑμεῖς αἱ νεώτεραι.

(1) Et de même dans le ms. 1353 qui, plus bas, a aussi τοῖς γυμν., et ἑρμαῖα.

(2) Manuscrit 1353, πάντα τά.

(3) La marge d'Alde offre les variantes πόθης, χρόνον, et ἐγαργαλίσθητε. Voyez plus haut, p. 166.

(4) J'ai déjà parlé de ce passage à la page 187. Le ms. 398 du Vatican a la même leçon. Il n'a pas les mots ὥσπερ ἂν ἔχετε qui précèdent. Il donne Σωκράτει τῷ καλῷ, au lieu de Σ. τε τῷ σοφῷ, ce qui est sans importance. Après κἄμοι, il ajoute κοινῇ βουλῇ συνελθόντες, et continue en ces termes : ἡδιστον ἢ σωφρονεῖν μαθεῖν ἢ ἀπάγξασθαι. En prenant μαθεῖν avec le sens de μάθετε, par l'ellipse de δεῖ, cette phrase n'est pas mauvaise. Plus loin, au lieu de ἰλίγγων, les mss. du Vatican, 1353 et 398, ont ἰλίγγων, qui vaut mieux. Quoique l'ellipse de δεῖ ou de χρή, dont je viens de parler, n'ait guère besoin d'être prouvée, tant elle est fréquente, et qu'il suffise, tout au plus, de renvoyer aux remarques des interprètes de Grégoire de Corinthe [a], je citerai pourtant, parce qu'elles sont inédites, les paroles de Basile de Césarée sur S. Grégoire de Nazianze [b] : πίστει καρακτηρίζεται) Οὐ σολοικὸν, ἀν ἀ κατ' ἔλλειψιν ὀνόματα εἴρηται· συνυπακούομενον γὰρ ἔχει τὸ χρὴ & δεῖ, Ἀττικῶς ἔθος. Ἀριστοτέλης· πρεσῶτον εἰπεῖν περὶ τινος δεῖν ἢ συνέφ.

(5) Manuscrit 1353, ἄγεσθε. Il a aussi οἷς ἐάν.

(6) Manuscrit 1353, πλείω καὶ μ.

(7) Manuscrit 1353, ἔχης, et plus bas καταστήσει, et δοκεῖ τοῦτο, et ὠφέλων.

[a] *Pag. 423, 424.*

[b] *Man. 573, p. 26, 1. — Ad Orat. XX, p. 319. C.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ALDE.	MANUSCRIT.
Καλασήσι σε.	Καταστήσ σε.
Παρασκευάσωσιν.	Παρασκευάσωσί σοι.
Ἐπὶ τούτῳ.	Ἐπὶ τοῦτο.
Δεῖ σοι.	Σοι δεῖ.
Ὠφέλιμον.	Ὀφέλιον.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 123, ligne 26; *lisez* Quand Lami

Page 127, ligne 21. — Donzellini a inséré dans ses *Epistolæ Principum, Rerum-publicarum ac sapientum virorum*, quelques lettres de Diogène, d'après la version de Grifolini, à laquelle il a fait de légères altérations. Ce sont les lettres IV, page 223; VIII, p. 224; IX, *ibid.*; X, p. 225; XIV, *ibid.*; XIX, *ibid.*; XX, p. 227; XXXII, p. 238; XXXIV, p. 228; XXXVI, p. 235; XXXVIII, p. 229; XLII, *ibid.*; XLIV, p. 230; XLVI, p. 232; XLVII, p. 215.

Page 128. A la liste des critiques qui ont douté de l'authenticité de ces lettres, on peut ajouter Holstenius [a], l'abbé de Longuerue [b] et le Clerc [c].

[a] *Not. ad Porphyr. Vit. Pyth. §. 19, p. 22.*
[b] *Longueruana, t. I, p. 38.*
[c] *Bibl. chois., t. 23, p. 227.*

Page 128, ligne 26; *lisez* Lami, *et non* le P. Lami.

Page 143, ligne 12, *à la marge, lisez* IV, 16.

Page 149, ligne 9; *lisez* dans la seizième des...

Page 151, *à la marge, ajoutez* et *Classical Journal*, tom. XIII, p. 325.

Page 156, colonne 1, ligne 18; *lisez καρπῷ βεβιωμένην*

Page 156, colonne 2, ligne 20; *lisez ἐὰν*

Page 164, ligne 15. Basile de Césarée [d] a fait sur ce passage de S. Grégoire la remarque suivante: Ὁ Κράτης φιλόσοφος ἦν Κυνικός· ὅπως, ὡσαυτεὶ μειζόν ἑαυτὸν εἴς τι τῶν κρείττονα καὶ τὸν πρὸς ἡδονὴν ἀφίησιν, ἔφη· Ὦ ἄνδρες, ὁ Κράτης, τυπτέσιν ἐγώ, τὸν Κράτητα, ἥνουν ἐμέ, τὸν Θηβαῖον ἐλευθεροῦ· ἀντὶ τοῦ, ἐγὼ ἐμαυτὸν ἐλευθεροῦ, μὴ δεδουλωμένος χρήμασιν ἢ κτήμασιν, ἢ παθήσεσιν. Ἀφεὶς γὰρ τοῖς συμπολίταις τὰ ἑαυτοῦ πάντα, ὅπως τὴν φωνὴν ἀφῆκε ταύτην.

[d] *Man. 573, p. 28, 2.*

Page 167, ligne 22; *lisez* sur la 15.[e]

Page 168, ligne 1, *Les mots* plus haut *renvoient aux pages* 144, 145, 146.

Page 182, ligne 4. « Un médecin..... » Le Pseudo-Pythagore termine par la même pensée sa lettre à Hiéron: Μὴ οὖν κάλει Πυθαγόραν συμβιώσασά σοι· οὐδὲ γὰρ οἱ ἰατροὶ αἱρεῖν τοῖς νοσοῦσι συγκάμνειν.

Page 187, *à la marge, note* c; *lisez* 1112.

Page 263, *à la marge, note* g; *lisez* 242.

Digitized by Google

TABLE
POUR LA NOTICE PRÉCÉDENTE.

A.

ACCUSATIF en η ou ην, 257.
Achéens, 139.
Achille Tatius, 200.
ἀφείλατο, ἀφείλετο, 231.
αι et ε, 172, 286.
αἰνεῖν τι, 283.
Alciphron, 147, 156.
Alexandre : ses mœurs, 177.
Ἅλια, 251.
Aliter, 276. Voy. Sirmond *ad Goffrid. p. 57.*
Allatius, 220.
ἀλλεπάλληλος, 239.
ἄλλος. τί ἄλλ' ἢ, 267. (M. Willet *ad Galen. Protr.* p. 107, croit que l'on écrit toujours οὐδὲν ἀλλ' ἢ, et non οὐδὲν ἄλλ' ἢ. Il lisoit sans doute ici, ἀλλ' ἢ συμφορά, et je crois qu'il se tromperoit.)
ἄλογα, 249.
Aloïdes. — Ἀλωειδῶν et ἄλλων εἰδῶν, 239.
ἅμα et ἀλλά, 225. — Voyez p. 457 des Lettres de Holstenius.
Ame, doit vivre seule et indépendante du corps, 263. (Philon, *Vit. Mos.* p. 132. *Chrest. Dahl.*, ψυχὴ γὰρ ἐπιπόθει μόνη ζῆν, οὐ σώματι.)
ἄν avec l'indicatif, 144; avec le subjonctif, 172, 284.
ἂν et ἀνά, 172.
Anacharsis, 264, 279, 284, et plus bas au mot ἐθέλω.
ἀναλύω, 232.
ἀναποδείκνυμι, 186.
ἀνασκολοπιζόμενος, 234.
Anastase, pseudonyme, 173.
ἀνδρεία et ἀνδρία, 286. — Voyez M. Held, t. II, p. 77 des Actes des philologues de Munich.
ἀνδριας. ἀπαθέστερος τῶν ἀνδριάντων, 166. (Grégoire de Nazianze [a] τῷ σωφρονεῖν τύπον ἑαυτὸν, ὥσπερ ἀνδριάντα πανυμακαρίου τίς καλλος ἀπεξεκμάσας, πίστης ἀείστης σφάξεως. J'ajouterai la remarque de son scholiaste inédit, Basile de Césarée [b] : Καὶ γὰρ οἱ τύποι καὶ χαλκοτύποι τὸ κάλλιστον τῶν ἀνδριάντων σωτηρικόν, διατυποῦσι καὶ σωζέτωσι, ὁ πανοίκος θεὸς τὸ ὑποκείμενον χρωματίζει, καὶ διαμορφοῖ σὲ τὸ σωματότυπον. Ἀνδριὰς δὲ ἢ ξύλινον ἢ χαλκοῦν, ἢ ἄλλος ἐξ ἑτέρας ὕλης ἀνθρώπου εἰκόνισμα.)
ἄνοια et ἀνία, 166.
Anonymes inédits, 146, 263.
Anthologie Grecque, 134, 237.
Antipater de Sidon, 251; — de Tarse, 285.
Antisthène le sophiste, 172.
ἀπάθεια des cyniques : ἀπάθεια et ἀμάθεια, et ἀπαιδεία, 283.
ὑποβαίνω et ὑπιβαίνω, 170.
Apollodore, 165.
Apollonius de Tyanes, 239, 279.
ὑποστέλλω et ὑπιστέλλω, 150.
ἄρα et ἆρα, 176. Ajoutez M. Beck *ad Aves*, 91, 312; Brunck *ad Plutum*, 876.
Archiloque, 204.
Ἄρης ἱππόβοτον, 276.
Aretinus (Franciscus), 122.
Aristénète, 280.
Aristide pauvre, 250.

[a] *Orat. XIX, p. 296 B.*

[b] *Cod. 573, p. 172, 1.*

Digitized by Google

Aristophane, 226, 266, 294, 296.
Aristote, 240.
Aristoxène, 161.
ἁρπάξας, ἁρπασας, 156.
Arrien, 242, 283.
Arsenius, 167.
Article omis, 166.
ἀσκεῖν, 182. Ajoutez Bergler sur le Plutus, vers 47, et Schier, qui, sur Phocylide, vers 72, a copié textuellement la note de Heusinger, sans le nommer.
ἄσκησις et ἄθλησις, 256.
ἀστεῖος, 244.
Astérius, 283.
Athénée, 176, 179, 184, 245.
Athènes. Fontaine de Panops; de Pan, 150. Porte Itonienne, 224. Cynosarge, 223.
ἄθλησις et ἄσκησις, 256.
Athlètes partagés en trois classes, 195, 230.
ἄπα, ἄτα, 141, 279.
αὐτὸ ἔφα, 171. Ajoutez Salvini sur Eustathe, t. I, p. 87. — ὁ αὐτός τινι, 280.
ἀξία, 270.

B.

Basile de Césarée, inédit, 173, 231, 233, 249, 287, 289, et, dans la table, aux mots ἀνδριὰς, *Diogène*, χείρος, κόρη, μέλει, πύξ.
M. Bast, 228.
Biographie universelle, 122, 161, 162.
βούλομαι et βουλεύομαι, 285. — Ajoutez M. Orell sur Memnon, ch. 6.
βούλομαι καὶ δύναμαι, 285.

C. X.

Camerarius sous le nom d'Anastase, 173.
Cantharide, 273.
Cantharus, 148.
χαίειν γινώσκειν, 251.
χαιροδότης et χαιδότης, 187. Voyez Koppiers, *Observat.* p. 12.
χρῆον, 173.
Castruccio Castracani, 205.
Cébes, 264.
Chaînes d'or, 235. — Je ne connoissois pas, quand j'écrivis la note où je parle de cette métaphore, un passage de la lettre de Porphyre à Marcella[a], que je rapporterai pour y corriger une mauvaise correction de l'éditeur : Ἐπὶ καὶ τῶν πεδῶν αἱ μὲν ὀκ χρυσοῦ βαρυβάτου ὄντες διὰ τὴν εὐπορέπειαν εἰς κόσμον μᾶλλον σωπελεῖν, ἢ φέρειν τὸν δεσμὸν δι' αὐτῶν ὑπήχαιον τῷ κύφῳ ἢ δι' ἀφροσύνην τοῦ βάρους ἀναισθήτους γυναῖκας· αἷς τοῦ σιδήρου σωπέναι τῶν ἁμαρτημάτων ἀνάγκασαν καὶ λυπήσασαι μεταγιγώσκειν καὶ ζητεῖν τοῦ βάρους ἀπαλλαγὴν πορίσασθαι· τοῦ χρυσοῦ δὲ διὰ τὴν πέρψιν εἰς ἀγανάκτησιν ἀ τὴν τυχοῦσαν πολλάκις σωπελύσης τὴν ἀλύσεως. L'éditeur a mis dans le texte ce mot ἀλύσεως, au lieu de la leçon excellente λύσεως qu'il avoit dans son manuscrit. Porphyre dit que l'on cherche à se délivrer des chaînes de fer, mais que l'on s'indigne souvent d'être délivré d'une chaîne d'or.
Chien céleste, 153, 154. — Voyez H. Junius, *Animadv.* I, c. 5.
Chion, 233, 257, 279, 280, 281, 285.
Cicermus pancratiaste, 194.
χλωρὸς, 236.
Comparatif et superlatif par ὤτερος, ὀτερος, ὤτατος, ὀτατος, 285.
Constantin Lascaris, 221.
χωρισμὸς ψυχῆς, 261.
Cratès abandonne ses biens, 163, 167; de qui étoit-il fils, 164; son austérité, 227; ses lettres, 193, 279, 285, 286; passage inédit, 283.
χρῆναι et χρῆσθαι, 227.

[a] 5. 7.

Digitized by Google

χρηστὸς et χρηστός, 268.
Cresson, 227.
Ctésias, 187.
Cyniques: leur costume, 226; blâment le mariage, 215; ne pensent pas que l'on doive de la reconnoissance à ses parens, 174; croient l'obscénité des mots indifférente, 202.

D. Δ.

Δ et Λ, 167.
Δάλεια, Δόλλεια, 251.
Damascius, 165.
δέδικλαι et δέδεικλαι, 189.
Denys d'Halicarnasse, 147.
Denys le Tyran, maître d'école, 157.
Démosthène, 147, 284.
δὴ après les adjectifs de grandeur et de nombre, 150. — δὴ et δεῖ, 146.
Diagoras, athlète, 195.
διὰ πυρὸς ἐλθεῖν, 193. (Jean le Géomètre, *Hymn.* IV, 81.)
Χαῖρέ μοι, ὦ βασίλεια· καὶ ἄγελον οἶδμα περήσω,
Παρθένε, σοὶ πίσωνος καὶ φλογεροὺς καμίνους.)
διάπασμα, 199.
Diogène. Ses lettres sont supposées, 128 et suiv., 289; composées à quelle époque, 218; corrigées, 129, 241, 265, &c. — Ses relations avec Antipater, 144; — avec Perdiccas, 147; — croyoit que l'homme vertueux ne demande pas, mais redemande, 166; — demandoit l'aumône aux statues, 167; — n'accordoit point de recommandations, 170; — battu par des jeunes gens, comme il se vengea, 172; — lettre insolente à Alexandre, 176; — a-t-il été banni de Sparte! 181; — son voyage à Olympie, 193, 206; — n'est point allé en Sicile, 197; — son entrevue avec Alexandre, 199; — ses voyages en Asie, 203, 205; — son style, ses études littéraires, 217; n'avoit qu'un manteau, marchoit pieds nus, 233; — n'aimoit pas les publicains, 247; — habitoit dans les temples, sous les portiques, 253.
Diogène a-t-il habité un tonneau! 134. (Grégoire de Nazianze a suivi la tradition, quand il a dit[a] de notre philosophe: πίθον ᾤκει, καὶ μέσην τὴν ἀγορὰν, ὥστε πᾶσι παραστρυφᾶν χαμὴν εὐπορίαν τὸ ἀπορεῖν πολύμβρος. Basile de Césarée[b] a fait sur ce passage la remarque suivante: Διογένης ὁ Κυνικὸς φιλόσοφος ὤν. Καὶ παραστρυφᾶν, ἀλλ' οὐχ ἁπλῶς τρυφᾶν εἶπεν· πένης γὰρ ὢν καὶ μηδενὸς εὐπορῶν εἰς ὄψιν, τοῖς εὐπόροις καὶ τρυφῶσι συνεστρύφα πλησιάζων καὶ συγκινούμενος· τοῦτο γὰρ τὸ παραστρυφᾶν.)
Diogène de Laërte, 136, 196, 247.
Dion Chrysostome, 141, 172, 194, 200, 231, 283.
Διόνυσος et Διονύσιος, 282.
διορίζομαι, 156.
δικῶν ἀπορῶν, 269.
Dosithée, 284.

E.

ε et αι, 172. (S. Chrysostome[c]: καὶ μὴ ὑπὸ τῶν πολυχρημάτων ὀλιγωρίας πολιορκεῖσθαι, μήτε μισοκακεῖν τοὺς τὰ πλησίον ἐκ ἐλαφρῶς διακείσθαι τοὺς τοὺς ὁμογενεῖς. Les infinitifs μισοκακεῖν, διακείσθαι, conduisent à lire πολιορκεῖσθαι.)
ἔφεδρος, 229.
ει et ι, 227.
εἰ avec le futur de l'indicatif, 219. Voyez M. Jacobs, *ad Anal.* t. XIII, p. 90, 693; — εἰ δικεῖ, 254.
Élien, 250.
ἐν παραπόπῳ, 256.
Énallage de nombre, 265.

[a] *Orat. XX, p. 357 C.*

[b] *Man. 573, p. 28, 2.*

[c] *Post Gregor. Thessal. edit. Matthæi, p. 127.*

Digitized by Google

ὀπολή, ὀπτολή et ϛολή, 165.
ϛω et σω, 250.
ἐπαινεῖν π, 233.
ἐπαίω π, πνὸς, πεί πνος, 235. Voy. Galien, *Protrept.* p. 39, edit. Willet.
ἐπέμψαμεν et ἐμεμψάμην, 265.
ἐπήλαπον, 250.
Épictète, 167.
ὀπμέλειαν ποιήσαϛε, 189. (Phalaris, *Epist.* 90, τὴν παρεπνεσαν ὀπμέλειαν, ὥσπερ ἄλλοτε, καὶ νῦν ποιήσαϛε. Platon, dans le Banquet [a] : ὀπμελεῖς πεποίηκας εἰδέναι.)
ὀπτέλλω et ἀποτέλλω, 150.
ὀπτρέφω, 244.
ἐργάζεσθαι ἢ χώρειν, ἢ ἀγορεύειν, 152.
ἔρρωσο, ἔρρωσθε, 279.
Eschine, 279, 285.
Eschyle, 176, 241.
ἐπαῖρος et ἔπερος, 244. — Ἐπαῖροι des rois de Macédoine, 239.
ἐθέλω et θέλω, 164. (Anacharsis, *Epist.* 6, εἰ δὲ θέλεις. Man. A 87 de la Bibl. Mazarine, εἰ δ' ἐθελεις.) 269.
ἔπερος et ἐπαῖρος, 244; — ἔπερος = κακὸς, 276.
Etymologicum magnum, 225, 233, 295.
Eunape, 189.
Euripide, 140, 202, 233, 241, 257, 269.
Eusèbe, 146.
ἐξιᾶσθαι, 243.
ἐξωμίας, ἐξωμεὺς, ἐξωμις, 189.

F. Φ.

φ et ↓, 232, note (3).
Fronton, 224, 227.
φυλλοβολία, 194.
φύσαι, 231.
Futurs moyens et passifs, 145.

G. Γ.

γ et λ, 167.
Galien, 284.
γάλλος, 167.
Gallus César, 147.
γαμμάπα, 225.
γαργαλίζω, γαργαείζω, 186.
γυεσθαί π, πνὸς, 286.
γλοῖος, 228.
γνώμων, 202.
Grégoire de Nazianze, dans la table, au mot γείφος. — Voyez l'article Basile.
Grifolini, 122.
γείφος, 277. (S. Grégoire de Nazianze [b] : κατὰ τὸν νῦν κεκρατηκότα τύπον τῶν λόγων, ὃς τὸ γενναῖον καὶ ἁπλῶν ἀπμάσας, τὸ [illegible] καὶ γειφοειδὲς (car [illegible] ainsi qu'il faut lire, et non pas πυφοειδὲς) ἐπεισήγαγεν : sur quoi Basile de Césarée [c] fait cette remarque : Γενναῖον ὄν, διὰ τὴν ἰσχὺν τῶν τε ὀνοιῶν καὶ τῶν τῆς εὐσεβείας δογμάτων· ἁπλῶν δὲ τῇ φράσει καὶ τῷ παντὶ σώματι τοῦ λόγου· γειφοειδὲς δὲ, τὸ αἰνιγματῶδες καὶ σκολιόν, εἰρῆ) ἀπὸ τοῦ πλεκτοῦ γείφους· ὁ δίκην δικτύου πεπλεγμένος λόγος καὶ δυσδιάλυτος.)
γέρνθος, 231.

H.

η et υ, 277; et ει, 146, 179, 226, 254, 286; — η et ην, 240.
ἥκε, 231. (Ajoutez Lucien, *Gall.* §. 9. Phalaris, *Epist.* 73 *fin.* Ἥκεπ est aussi dans Phalaris, *Epist.* 90 *fin.*
Hénioques, 139.
Héliodore, 200.
Hellanicus, 276.
Héraclite, 279; — inédit, 257.
Hercule, patron des cyniques, 180. — H. Καλλίνικος, 204. — H. et Thiodamas, 248. — H. βυθοίνας; sa voracité, 249, 251. Ajoutez les remarques de M. Millin dans ses Monumens inédits [d], et celles de M. Monk [e] et de M. Jodrell [f]

[a] §. 1, p. 105, Fisch.
[b] Orat. XXXIV, p. 543 C.
[c] Cod. 573, p. 209, 2.
[d] T. I, p. 245.
[e] Alcest. 771.
[f] Pag. 246.

Digitized by Google

sur l'Alceste d'Euripide.
ἠρνῆσθαι θεοὺς, 286.
Hérodote, 226.
ἠεόμην et εἰεόμην, 226.
Hésiode, 165, 176.
Hésychius, 226, 236.
Homère, 255.
Horapollon, 183, 189.
Hygin, 212.

I. J.

ι et ν, 240; et οι, 166; et ει, 227.
Iamblique, 162.
ἰαλεμονικὸς, proverbe, 278; — ἰαλεὸς, au moral, 266, 276.
Idque, 233.
Ἰλισὸς et Ἰλισσὸς, 224.
ἴλιγγος, 287.
Infinitif pour l'impératif, 144, 287.
Inscriptions, 204, 282, et dans la table, au mot μεταμορφωθεῖσα.
Iotacisme, 146, 165, 174, 268.
ἵππος, 242.
S. Jean Chrysostome, dans la table, au mot ε.
Jean le Géomètre, 263.
Jean Pediasimus, 147.
Julien, 233, 240.
Jupiter πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε, 271. (Dans le fragment de Porphyre, d'où est pris le vers que j'ai corrigé en note, il y a un autre vers excessivement corrompu que j'essaierai de rétablir:
Περὶς δ' ἔτι τεῖτον ἄλλο γένος ποίησας ἀνάκτων,
Οἵ σε κατ' ἦμαρ ἄδουσι καὶ θυμηρεῖοντες ἀοιδαῖς,
Βυλόμβον ρ' ἐθέλοντες, ἀεὶ διάγουσι δ' ἐς ὤπα.
Je propose de lire:
Οἵ σε κατ' ἦμαρ καὶ νύχθ' ὑμνεῖοντες ἀοιδαῖς,
Βυλόμβον ρ' ἐθέλοντες, ἀεὶ διάγουσιν ἐς ὤπα.
J'ai écrit διάγουσιν pour διάγουσι δ': car à quoi bon la particule δέ? ἄδουσι est sans doute une glose de διάγουσιν ἐς ὤπα, entrée dans le texte, comme il y en a tant d'exemples. J'ajoute que dans βυλόμβον ἐθέλοντες il y a une réminiscence d'Homère. Le poëte dit d'Égisthe et de Clytemnestre:
Τὴν δ' ἐθέλων ἐθέλουσαν ἀπήγαγεν ὅνδε δόμονδε.)
Justin l'Atticiste, 233.

K.

κ et χ, 277, 286.
καὶ et σ, 266. — καὶ ταῦτα, 233.
ὁ καλύμβος, 185, 217.
καλῶς ποιῶν: φρεβλῦδε καλῶς ποιοῦντες, 188. (Aristophane[a]: καλῶς ποιῶν ἀπόλλυται: ce que le glossateur du manuscrit de Paris, dans l'édition de M. Schäfer, explique très-bien par δικαίως πάσχων.).
κἂν δέῃ, 193.
καρδάμον et καρδάμωμον, 227.
καταβαίνειν εἰς τὸν Ἰσθμὸν, 208.
καταμέμφεσθαί τινος, τινι, τινα, 144.
καταμωκάομαι et καταμωμάομαι, 187.
καταναλίσκω, 244.
κατασκέω: κατασκηβός, 277.
κἀγὼ, κἂν et non κἀγὼ, κἄν, 279.
κιονόκρανον, κιόκρανον, κεκόκρανον, κρίσκεφανον, 187.
κοινὰ τὰ τῶν φίλων, 283.
κολαφίζω, 231.
κοτυλεῶν, 242.
κόρρη: κὴ κόρρης, 231. — (Basile[b] de Césarée, sur S. Grégoire de Nazianze: πὺξ κὴ κόρρης) πυξ ἦν κὴ κόρρης, τυπτέτω κεφαλῆς, ἢν κὴ κόρσην Ὅμηρος[c] φησὶν, ἀντιστοιχοῦντος τῷ σ τῷ ρ. Et ailleurs[d]: τοῖς ὀπὶ κόρρης ῥαπίσμασι) ὀπὶ αὐχένος ἢ ἐπ

[a] *Plut. 864.*

[b] *Ms. 573, p. 173, 1. — Ad Orat. XIX, p. 302 A.*

[c] *Il. IV, 502, &c.*

[d] *Pag. 29, 2. — Ad Orat. XX, p. 361 C.*

Digitized by Google

σπαγόνος καὶ τῆς γνάθου· ἀπὸ δὲ τειχώσεως εἴρηται δὲ οὐ τῆς μήνιγγος καπώσης· πνὲς δὲ τὴν ὅλην κεφαλήν.)
κυνάδην, 142.
κύων, 246.

L. Λ.

λ et γ, et π - Λ et Δ, 167.
λάξ, 231.
λέγω δὲ: λέγω δὴ, 147. (On peut, comme je l'ai dit, hésiter entre ces deux locutions. On trouvera λέγω δὲ dans les *Anecdota* de M. Bekker, p. 738, 33; 758, 13; 763, 29; 774, 20; 756, 28; 804, 19; 810, 20; dans Aristote, *de Mundo*, p. 14; dans les scholies sur l'Oreste, v. 272; dans les lettres 44 et 48 d'Apollonius de Tyanes, &c. &c. Λέγω δὴ est dans les scholies sur l'Ajax, v. 547; sur le Plutus, v. 160; dans le scholiaste de Pindare, p. 393: φημὶ δὲ dans les *Anecdota* de M. Bekker, p. 756, 27; φημὶ δὴ, dans le même ouvrage, p. 781, 13; dans S. Cyrille, contre Julien, p. 6 A, au commencement du traité de Trophonius, &c.)
Lettres pseudonymes de Diogène, 128; de M.me de Pompadour, 138; de Clément XIV, 139; de Ménandre, 156; de Cratès, 193; de différens auteurs, 138.
λήκυθος, 226.
Libanius, 156, 264, 285, et au mot μέμφεσθαι de la table.
λιμὸς et λοιμὸς, 165.
Lucain, 285.
Lucien, 133, 176, 177, 199, 200.
Lucilius de Tarrhe, 249.
Lysias, 147.

M.

Machiavel, 205.
μαλάκιον, 226.
Maron, 272.
Maronée, 214.
μέλει et μέλλει, 273. (La permutation de μέλει, μέλλει et des mots dérivés, est perpétuelle. J'ai observé ailleurs [a] la confusion de ἀμελητὶ et ἀμεθητί. Basile de Césarée [b] fait la remarque suivante sur les premiers mots de l'oraison funèbre de S. Basile, par S. Grégoire de Nazianze: Ἔμελλεν ἄρα) Ὁμωνύμῳ ταύτῃ ὑπαρχούσῃ τῆς φωνῆς, διαστελλομένης δὲ (ajoutez διὰ) ἑνὸς λ, ὅπερ μέλλειν (l. μέλειν) ὅθεν τὸ προνοεῖν τοῦτο σημαίνειν γάρ φασι τό τε ὀφείλειν· ὡς τὸ «ὦ μέθεις εὔχαδε» Ὁμηρικόν [c]· καὶ τὸ βραδύνειν, ὡς τὸ «τί μέθεις; τί ἀναδύῃ;» Καὶ μέθησις ἡ ἀναβολὴ καὶ βραδυτής, καὶ μεθηταὶ οἱ ἀμβολιοεργοί (sic). Καὶ τὸ ἐδόκει δὲ σημαίνει ὡς νῦν καὶ ἀπέκειτο. Il faut comparer le Grand Étymologique [d], qui cite, sans nommer l'auteur, ce passage de S. Grégoire.)
μέμφεσθαί τινι, τινα, τινος, 143. (L'auteur dit, à la p. 261: εἶτα.... ἐμὲ μέμφῃ τῷ γνωμῷ, καὶ ὑ σεαυτόν.... Il y a un mouvement tout pareil dans la lettre [e] ἀντεγκλητικὴ de Proclus ou de Libanius [f]: Τί δὴ ἐγκαλεῖς (ms. 1630 ἐγκαλοῖς, mal) ἡμῖν, ὡς αἰτίοις σοι γνωμῴοις (je préfère γνωμῴοις du même ms.) συμφορᾶς, καὶ ἃ ἐγκαλεῖς σαυτῷ τῷ κακώσαντι καθ' ἡμᾶς; Σὺ γὰρ ἡμῖν αὔτος γόγονας ἀπείρων κακῶν, ὁ δὲ τοῦτος ἄλλους λυπήσας, καὶ οὐχ ἡμεῖς, οἱ μηδένα τὸ παράπαν ἠδικηκότες (ms. λελυπηκότες) τοτέ.)
μὲν omis devant δὲ, 200.
μεταμορφωθεῖσα εἰς ἱέρειαν, 241. (Parménion, Épigr. 6:
Μήδοις ἐλπιδεῖσα τρυπαιοφόρος λίθος εἶμι,
Ἠγαχθὴν μορφὴν καίεται εἰς Νέμεσιν,

[a] *Ad Marin. p. 102.*
[b] *Cod. 573, p. 14, 2.*
[c] *Il. XI, 364.*
[d] *Pag. 576, 45.*
[e] *Pag. 18, edit. Commel.*
[f] *Voy. p. 264.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[2] *Antiq. Hort. p. 155.*

Ἔνδικος ἱδρυνθεῖσα θεὰ Ῥαμνοῦντος ἐπ' ὄχθαις,
Νίκης καὶ σοφίης Ἀτθίδι μαρτύριον.

La Némésis de Rhamnus me rappelle une inscription donnée par Fontanini[2], et qui me semble avoir besoin de correction :

D. M. P. FANNIVS. AVILIVS.
PROCVLVS. FECIT TITIAE.
FIRMAE. ET. P. FANNIO.
PROCVLO PARENTIBVS.
BENEMERENTIBVS. ET. P.
FANNIO PRIMIGENIO.
LIBERTO ET. FANNIAE.
RANAVSIDI. LIBERTIS.
LIBERTABVSQVE. POSTERISQVE.
EORVM.C.ANTISTIO.VETERE.
MANLIO. VALENTE. COS.

Au lieu de RANAVSIDI, je ne doute presque pas qu'il ne faille lire RAMNVSIDI.

Μέπωνος ἀκιαυτὸς, 282. (Voyez l'Hist. des croisades, par M. Michaud, tom. III, p. 230.

μονὴ et μόνη, 232.

μόνος καθ' ἑαυτὸν, 263. (Galien, *Protr.* c. 10, p. 35. Will. Τὸ ἀληθινὸν κάλλος ἀκριβῶς ἐξεταζεται μόνον αὐτὸ καθ' ἑαυτό.)

Mots obscènes altérés par les copistes, 245.

N.

νάκη, 238; — νάκη et νάπη, 238.

Nasturtium, nasitort, 227.

S. Nicéphore, 167.

Nicétas Choniate, 282.

Nicétas Eugenianus, inédit, 193, 239.

νόμος καὶ φύσις, 262.

Noms propres en ώνδας, 165. (Φιλώνδας, dans Théocrite, IV, 1; V, 114.)

Nonnus, 173.

νῦν τε αἰεὶ, 251.

O. Ω.

ῳ et ων, 240.

οι et ι, 166.

οἰμώζειν, 184.

Olympie, 207, 229; — Ὀλυμπιάζειν ἀναβαίνειν, 208.

ὅπη παρείκοι, 146.

ὄψον, 227, 232, 233.

ὅταν et ὅπ, 264.

οὐδὲ et οὔπ, 239, 250.

Ovide, 159.

οὕπως et ὅπως, 262. (Ces deux mots peuvent aisément se confondre. Hemsterhuys proposoit de lire ὅπως pour οὕπω dans le vers 806 du Plutus :

Οὔπω τὸ πλουτεῖν ὅδιν ἡδὺ πρᾶγμά π.

Il prétendoit qu'autrement il n'y avoit point de suite dans les idées. Bentley, également arrêté par ce vers, croyoit qu'il falloit le supprimer; Brunck, toujours téméraire, l'a retranché de son texte, et deux éditeurs récens ont suivi son exemple; mais ce vers ne doit être ni corrigé, ni supprimé; il est très-bien placé, et très-bien lié à ce qui précède. Voici tout le passage :

Ὡς ἡδὺ πρᾶξαι, ὦ ἄνδρες, ἐς' εὐδαιμόνως,
Καὶ ταῦτα μηδὲν ἐξεπεγκόντ' οἴκοθεν!
Ἡμῖν γὰρ ἀγαθῶν πορὸς εἰς ἡμ οἰκίαν
Ἐπεισέπαικεν οὐδὲν ἡδικηκόσιν·
Οὔπω τὸ πλουτεῖν ὅδιν ἡδὺ πρᾶγμά π.

.... « Les biens ont en foule forcé » notre porte, *sans que nous ayons rien* » *à nous reprocher : voilà comme* il est » doux de faire fortune ! » Rien n'est plus clair ni plus simple. M.me Dacier ne s'y est pas trompée.

P. Π. Ψ.

π et λ, 167, — ψ et φ, 232.

πάθεῖν

Digitized by Google

παθεῖν π, 268.
παιδαιροφύλαξ, 245.
Paléographie. Mots sans accent, 141, 269. — Lettres ponctuées, 265, 281.
Pancrace des enfans à Olympie, 195.
παράσημα, 239.
παραφυφᾶν, plus haut, au mot *Diogène.*
Pausanias, 151, 229.
Πειραιῶς, 150.
πέμπειν τινὶ, 265.
πέρα, 226.
Phalangium, 148.
Phalaris, 279, 279.
Philé, 239.
Philippe (Lettre de) à Olympias, 146.
Philon, 239, 279, 282, 283.
Philostrate, 233, 279.
Pindare, 195, 233.
Platon, 192, 193, 243, 261, 262, 263, 272, 273, 276, 278, 280.
Pléonasmes fréquens, 144.
ὁ πλησίον, 154. (La Pythagoricienne Mélissa écrit à Cléareté : εὔμορφον γὰρ τὰν ἐλευθέραν ἀδέδζ τῷ αὐτᾶς ἀνδρὶ, ἀλλ' ὑ τοῖς πλησίον. M. O. a mis témérairement dans le texte la conjecture de Koen, τοῖς πλήοσιν. Il suffit d'écrire doriquement τοῖς πλασίον, avec le ms. A 87 de la Bibl. Mazarine.)
Pléthon, 279, 280, 282.
Plotin, 235.
Plutarque, 147, 167, 176, 178, 192, 232, 244, 285.
ποιότης, 173.
Porphyre, 161, 271, 284, 286, 291, 294.
πόθη, 186, 187.
Prépositions omises, 156, 172, 183.
Proclus, 264, 285, et dans la table, au mot μέμφεσθαι.
πρόθεσις, 270.
πρὸς τὸ πλεῖν et πρὸς τῷ πλεῖν, 281; πρὸς et πῶς, 261.
πρόπερον et πόπερον, 254.
Psellus, 241; — inédit, 187.
φιλοκορρέω, 171.
πυγμὴ, 231.
πύξ, 231. (Basile de Césarée[a] sur S. Grégoire de Nazianze : πύξ ἢ παίειν δεῖ, τὸ ὀπκλινομένων εἶστω ⊂ ἐσφιγμένων τῇ δακτύλων παίειν ⊂ κρύειν · ἐξ ὗ ⊂ ἡ πυκπικὴ ἀγωνία ὠνόμασται.
Pythagoriciens (Lettres des), 234, 279, 281, 284, 287, et dans la table, au mot πλησίον.

R. P.

ῥάκος, 241.
Rhodes, 251, 252.

S. Σ.

σ et ζ, 266; — σπ et επ, 250.
Salluste, 186.
σῆμα βίου, 241.
Scholiaste de Platon, 166, 226; d'Aristophane, 280; d'Apollonius de Rhodes, 249; de S. Grégoire de Nazianze, 284; de Pindare, 170. — Voyez *Basile.*
Servius, 276.
Simonide, 238, 278.
σιδὰς, 255.
Socrate, 233, 250; sa bigamie, 197.
Socratiques (Lettres), 265, 281.
Sosicrate, 218.
Sotion, 218.
σπλδὸς, σπλδότης, 192.
σπεῖγις, 226.
Stobée, 269.
Strabon, 139.
σρόφος, 250.
σύεσθαι, 245; — συπκὸς, 245, 246.
Suidas, 193, 225.

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

[a] *Cod. 573, p. 275, 1.*

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES de Diogène le Cynique.

συμμίσγω, 190.
Synésius, 166, 235, 284.
Syracuse (Carrières de), 234.
σύριγξ et σάλπιγξ, 156.

T. Θ.

Tables de Sicile, 234.
πᾶλλα, τ' ἄλλα, πᾶλλα, 282. (Le savant M. Wolf vient d'écrire[a] d'excellentes observations sur cette triple orthographe : il préfère aussi πᾶλλα.)
Taraxippe, 229.
Tarentule, 148.
πίμπλειν ἢ πλεῖν, 188. (Sénèque, *Epist.* 75 : *urendus, secandus, abstinendus sum.*)
θάπερον, 276.
θέλω : voyez ἐθέλω.
πῦτλον, 142.
Thémistius, 200, 240.
Théodore Prodromus, 236.
Théodose Diacre, 239.
Théognis, 190.
Théophylacte Simocatta, 156, 166.
θυρία, 226.
Thucydide, 151.
Tibulle, 266.
Timarion, 200.
τίς ἢ πόθεν, 246.
τὺς θεὺς, 254.
τείβων, τειβώνιον, 225.
τέμμα, 226.
Τοφίπης, 283.
τρυβλίον, 226.
τυχὸν ἴσως, πάχ' ἴσως, 144, 253.

[a] *Litterarische Anal. t. I, p. 431 sq.*

U. V. Υ.

ὕλη, 173.
Ulysse, grand dormeur, 252. Voy. l'éditeur des Héroïques de Philostr., p. 477.
Voltaire, 251.

X.

Xanthriæ, 202.
Xénophon, 187.

Z.

Zosime, 146.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google